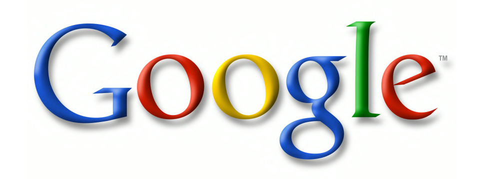
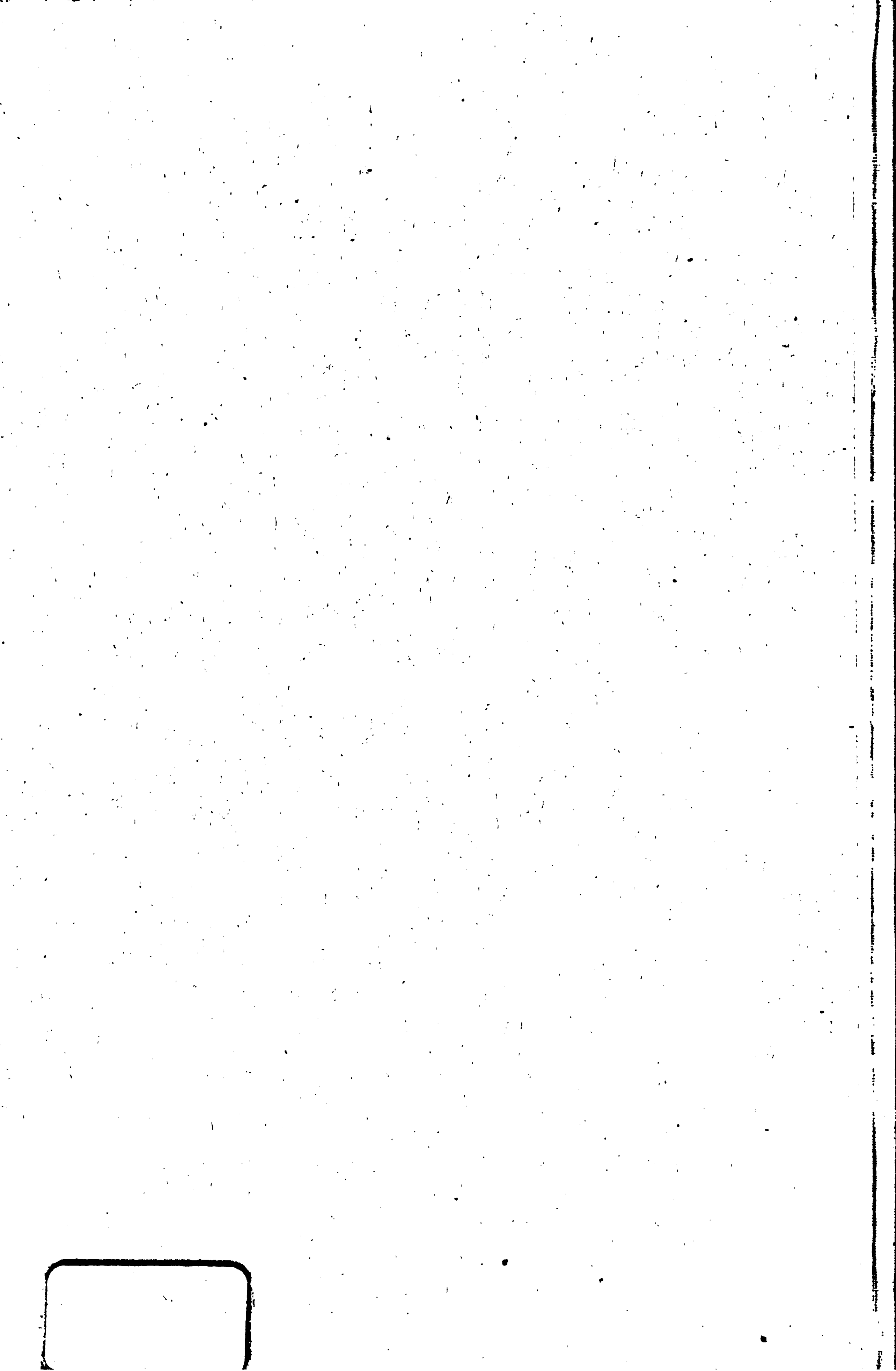
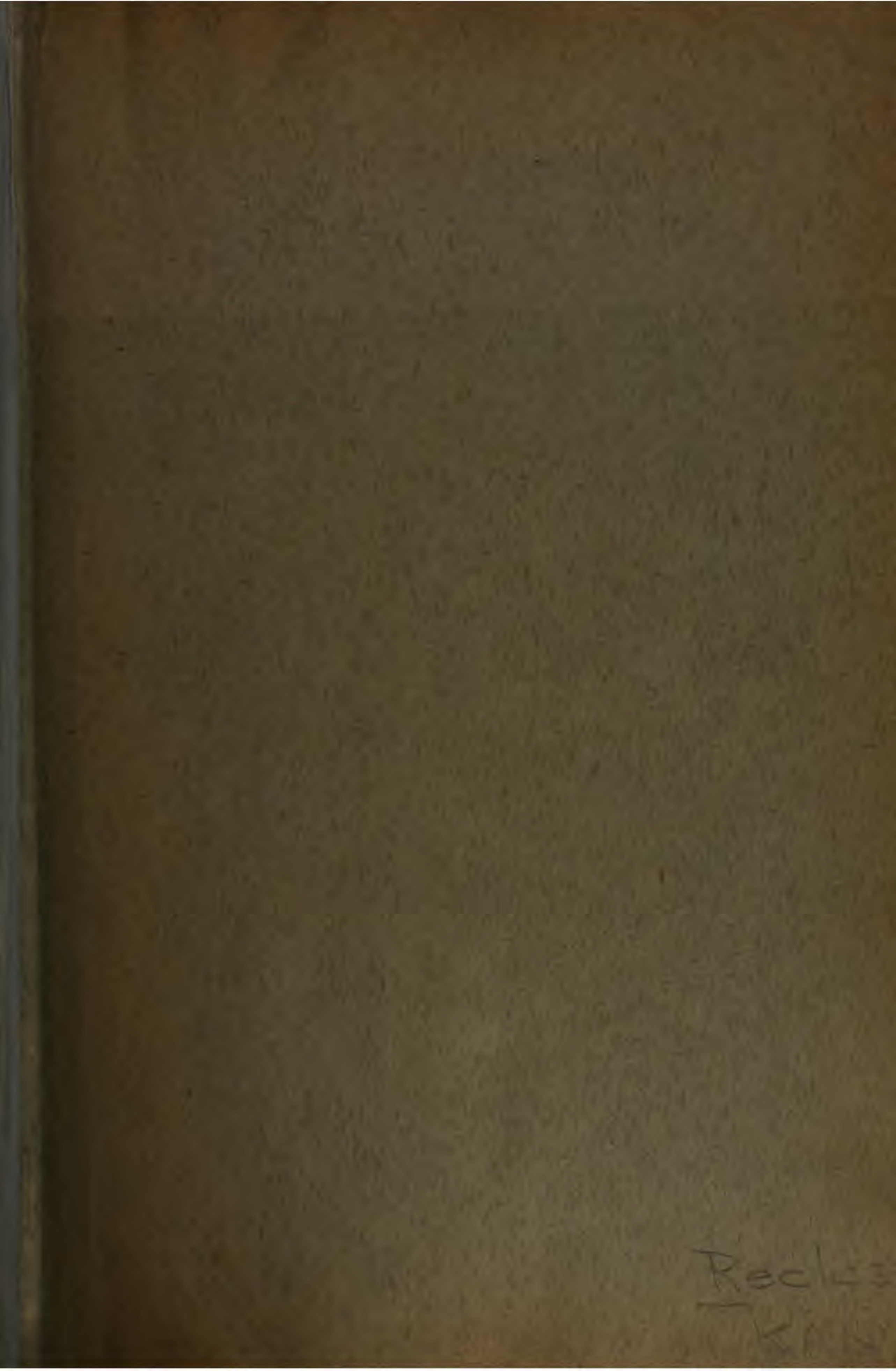






NOUVELLE

GÉOGRAPHIE

UNIVERSELLE

NOUVELLE GÉOGRAPHIE UNIVERSELLE

Format in-8° jésus

GÉOGRAPHIE DE L'EUROPE

Complète en 5 volumes

Tome Ier : **L'EUROPE MÉRIDIONALE**

(GRÈCE, TURQUIE, ROUMANIE, SERBIE, ITALIE, ESPAGNE ET PORTUGAL)

contenant 4 cartes en couleur,
174 cartes dans le texte
et 73 vues et types gravés sur bois

Tome II : **LA FRANCE**

NOUVELLE ÉDITION REVUE ET CORRIGÉE

contenant une grande carte de la France,
10 cartes en couleur,
218 cartes dans le texte
et 87 vues et types gravés sur bois

Tome III : **L'EUROPE CENTRALE**

(SUISSE, AUSTRO-HONGRIE, ALLEMAGNE)

contenant 10 cartes en couleur, 210 cartes dans le texte
et 78 vues et types gravés sur bois.

Tome IV : **L'EUROPE DU NORD-OUEST**

(BELGIQUE, HOLLANDE, ILES BRITANNIQUES)

contenant 7 cartes en couleur, 210 cartes dans le texte
et 81 vues et types gravés sur bois

Tome V : **L'EUROPE SCANDINAVE ET RUSSE**

contenant 9 cartes en couleur, 200 cartes dans le texte
et 76 vues et types gravés sur bois

GÉOGRAPHIE DE L'ASIE

Complète en 4 volumes

Tome VI : **L'ASIE RUSSE**

(CAUCASE, TURKESTAN ET JAPON)

contenant 8 cartes en couleur, 182 cartes dans le texte
et 89 vues et types gravés sur bois

Tome VII : **L'ASIE ORIENTALE**

EMPIRE CHINOIS, CORÉE ET JAPON

contenant 7 cartes en couleur, 200 cartes dans le texte
et 80 vues et types gravés sur bois

Tome VIII : **L'INDE ET L'INDO-CHINE**

contenant 7 cartes en couleur, 202 cartes dans le texte
et 90 vues et types gravés sur bois

Tome IX : **L'ASIE ANTÉRIEURE**

(AFGHANISTAN, BELOUCHISTAN, PERSE, TURQUIE D'ASIE ARABIE)

contenant 5 cartes en couleur, 155 cartes dans le texte
et 85 vues et types gravés sur bois

GÉOGRAPHIE DE L'AFRIQUE

En cours de publication

Tome X : **L'AFRIQUE SEPTENTRIONALE**

1re *Partie* : Bassin du Nil

(SOUDAN ÉGYPTIEN, ÉTHIOPIE, NUBIE, ÉGYPTE)

contenant 3 cartes en couleur, 111 cartes dans le texte
et 57 vues et types gravés sur bois

Tome XI : **L'AFRIQUE SEPTENTRIONALE**

2e *Partie* : TRIPOLITAINE, TUNISIE ALGÉRIE, MAROC, SAHARA

contenant 4 cartes en couleur, 160 cartes dans le texte
et 83 vues et types gravés sur bois

Tome XII : **L'AFRIQUE OCCIDENTALE**

ARCHIPELS ATLANTIQUES, SÉNÉGAMBIE, SOUDAN OCCIDENTAL

contenant 3 cartes en couleur, 126 cartes dans le texte et 65 vues et types gravés sur bois

Prix de chaque volume, à l'exception du volume X : broché, 30 fr.; relié, 37 fr.
Prix du volume X : broché, 20 fr.; relié, 27 fr.

Imprimerie A. Lahure, 9, rue de Fleurus, à Paris.

NOUVELLE

GÉOGRAPHIE

UNIVERSELLE

LA TERRE ET LES HOMMES

PAR

ÉLISÉE RECLUS

XII

L'AFRIQUE OCCIDENTALE

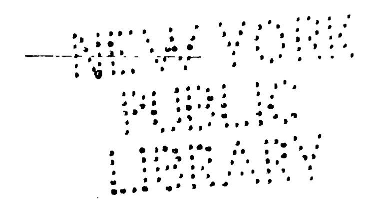
ARCHIPELS ATLANTIQUES, SÉNÉGAMBIE ET SOUDAN OCCIDENTAL

CONTENANT

3 CARTES EN COULEUR TIRÉES A PART

126 CARTES INTERCALÉES DANS LE TEXTE

ET 65 VUES OU TYPES GRAVÉS SUR BOIS



PARIS

LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie

79, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79

1887


NEW YORK

NOUVELLE

GÉOGRAPHIE UNIVERSELLE

LIVRE XII

L'AFRIQUE OCCIDENTALE

ARCHIPELS ATLANTIQUES, SÉNÉGAMBIE

ET SOUDAN OCCIDENTAL

CHAPITRE PREMIER

ARCHIPELS ATLANTIQUES

I

L'ATLANTIDE

Le nom d'Atlantide devrait appartenir à la région de l'Atlas, c'est-à-dire à la Berbérie, et surtout au Maroc, que domine l'Atlas proprement dit, l'Idraren Deren, la « Montagne des Montagnes » ; mais l'usage a prévalu de donner cette appellation à des terres qui n'existent point et qui probablement sont immergées depuis de longues périodes géologiques. Une tradition mythique rapportée par Platon et attribuée par lui à Solon, qui la tenait des prêtres de Saïs, telle a été, avec quelques autres textes de moindre importance, l'origine des innombrables hypothèses émises par les savants sur l'identification et la place de grandes îles et d'un continent situés par de là les Colonnes d'Hercule. Et pourtant le récit du philosophe

grec ne contient pas un détail qui s'accorde soit avec l'histoire connue, soit avec les vagues souvenirs des peuples les plus anciens. En parlant des Athéniens comme d'une nation civilisée disputant la domination du monde méditerranéen aux descendants d'Atlas, fils de Neptune, « neuf mille années » avant l'entretien de Platon avec ses disciples, le philosophe entre dans le pur domaine de la fiction; cette Atlantide, qu'il dit être « plus grande que la Libye et l'Asie », n'était sans doute pour lui qu'un pays d'idéal, une terre de l'âge d'or. Longtemps les populations de cette contrée auraient vécu, conformément à ses idées politiques, sous le gouvernement de dix rois, absolus dans leur domaine, mais délibérant en commun pour les affaires d'intérêt général : c'est l'abandon de cette constitution modèle qui aurait amené l'intervention vengeresse des dieux, c'est-à-dire l'engouffrement de l'Atlantide.

Il se peut toutefois que Platon ait recueilli une tradition quelconque sur l'existence d'une terre à l'occident de la Méditerranée, et s'il en est ainsi, où faudrait-il la chercher? En admettant que l'Atlantide existe encore, cette terre serait-elle le Nouveau Monde, qui, après avoir été découvert par les navigateurs phéniciens, aurait été perdu par eux, puis retrouvé deux mille ans plus tard par les marins normands et génois? Faut-il y voir la côte de l'Afrique tropicale, que des matelots aventureux auraient suivie au loin sous d'autres cieux que celui de la Méditerranée? Ou bien le continent atlantique, agrandi par l'imagination des hommes, n'aurait-il été qu'un archipel, peut-être même qu'une île? Il s'est trouvé des auteurs, — tel le Suédois Rudbeck, — qui se sont imaginé l'Atlantide comme une terre polaire ou qui l'ont identifiée avec la Scandinavie. L'hypothèse la plus commune est que les « îles des Bienheureux », « Fortunées », « Hespérides » ou « Éternelles » ne seraient avec l'Atlantide qu'une seule et même terre, évoquée sous des noms différents par le mythe et par la tradition[1]? Mais il est aussi des écrivains qui acceptent le récit de Platon dans ses traits essentiels et croient qu'une masse continentale distincte, ayant occupé une grande partie du bassin océanique à l'ouest de l'Atlas, s'est réellement effondrée pendant la période géologique contemporaine, à une époque où des nations policées se disputaient l'empire du bassin de la Méditerranée[2]. Pareille hypothèse, dont les poètes ont fait une sorte de lieu commun littéraire, n'est justifiée par aucun indice. Une révolution changeant « en une seule nuit » l'équilibre des terres et des mers, la transfor-

[1] Bory de Saint-Vincent, *Essais sur les Isles Fortunées*; — d'Avezac, *Iles de l'Afrique*.
[2] Paul Gaffarel, *L'Atlantide*, Revue de Géographie, 1880.

mation d'un continent en une « nappe de limon », n'auraient pu s'accomplir sans que le contre-coup n'en fût ressenti d'une manière terrible, surtout s'il est vrai, comme les recherches de M. Krümmel le rendent très probable, que le poids des continents, de leur racine immergée jusqu'à leur sommet, soit exactement le même que celui des océans et des mers. Les changements les plus considérables que racontent les annales relativement à ces parages ne sont rien en comparaison de ce qu'eût été l'immense effondrement. Simples vibrations du sol, épanchements locaux de laves, jets de cendres, apparitions de scories se dressant en buttes insulaires, ne sont-ce pas là des phénomènes de peu d'importance dans la vie de la planète?

Mais si l'Atlantide n'a pas existé comme terre distincte dans la période géologique actuelle, on ne saurait douter que des âges antérieurs, plus de « neuf mille années » avant Platon, n'aient vu un continent dans cette partie de la rondeur terrestre. Il est vrai que la mécanique n'a pas encore fourni les moyens d'étudier directement les roches du fond océanique et que la sonde en rapporte seulement quelques échantillons à demi engagés dans les dépôts de vase crayeuse; mais les littoraux opposés de l'Atlantique et les terres qui en émergent donnent par leur disposition et les fossiles de leurs assises des réponses directes à mainte question que leur adresse le géologue. Là où, de continent à continent, des strates correspondantes, appartenant par l'ensemble de leurs formations à une période identique dans l'histoire de la Terre, offrent pourtant des différences notables de faune, on en conclut que les laboratoires du fond marin où elles se sont déposées se trouvaient séparés par des terres émergées; d'autre part, de grandes ressemblances ou même l'identité de formes entre les organismes fossiles des deux terres éloignées prouvent que les assises correspondantes se rattachaient par des isthmes ou par des continents. Grâce à ces études comparées, on peut affirmer qu'aux temps où se stratifièrent les débris de toute espèce qui constituent les étages jurassiques, les mers américaines et celles de l'Ancien Monde n'étaient point unies comme elles le sont de nos jours par la profonde dépression de l'Atlantique[1]. Un continent occupait l'espace où se trouvent actuellement les abîmes mesurés par la sonde des navires qui déposent les câbles télégraphiques au fond des mers. De même l'existence d'une seule et même vie organique dans les couches miocènes des Mauvaises Terres du Nebraska et les assises des mêmes âges en Europe prouve que ces deux contrées, dont la faune et la

[1] Marcou, *Roches du Jura;* — Neumayr, *Geographische Verbreitung der Jura-Formation.*

flore respectives sont aujourd'hui si distinctes, furent unies jadis[1]. Que de fois, dans l'histoire de la Terre, s'est ainsi modifié le relief des continents, formes passagères qui naissent et s'évanouissent comme les nuées dans le ciel!

Quelles ont été, depuis les temps jurassiques, les oscillations diverses des terres tour à tour émergées et couvertes d'eau qui sont devenues la vallée de l'Atlantique tropical? On ne sait. Peut-être les Açores, Madère, les Canaries, l'archipel du Cap-Vert sont-ils les restes de la masse continentale qui domina ces régions de l'Océan. Quoi qu'il en soit, leur disposition est bien celle de monts qui s'élèveraient en bordure le long d'une côte semi-circulaire; ils s'alignent suivant un arc régulier, dans le même sens que les rangées des Andes centrales du Pérou et de la Bolivie et que les monts volcaniques de l'Amérique septentrionale, du Saint-Élie au Shasta californien. Les archipels de l'Atlantique sont composés presque en entier de roches ignées et de montagnes à cratères, comme ces chaînes bordières américaines : si l'hypothèse est vraie, d'après laquelle les bouches des volcans s'ouvrent sur les lignes de fracture formées par les rivages marins, Açores, Madère, Canaries et Caboverdiennes se succéderaient sur le pourtour d'une ancienne côte, celle d'une Atlantide géologique. Elles se ressemblent d'ailleurs beaucoup par la formation et constituent une famille distincte parmi les diverses régions de la Terre.

Ces archipels atlantiques ne sont point les dépendances naturelles du continent africain, ainsi qu'on pourrait être tenté de le croire à la vue de la carte. Il est vrai que la distance est relativement minime entre la côte continentale de l'Afrique et Madère, les Canaries, l'archipel Caboverdien; mais entre ces terres voisines les profondeurs océaniques, que l'on croyait naguère peu considérables, sont au contraire de beaucoup supérieures à 1000 mètres, et les contrastes de faune et de flore établissent une séparation parfaite. A maints égards, ces archipels forment un domaine médiaire entre trois mondes. Par le climat et les productions, les Açores, Madère, même les Canaries, se rattachent plus à l'Europe qu'à la lourde masse du continent africain; par leurs premiers habitants connus, les Canaries faisaient partie du monde berbère, c'est-à-dire de l'Afrique septentrionale; enfin, mainte espèce végétale apportée par le Gulf-stream provient du continent américain. Au point de vue historique, les archipels furent aussi des intermédiaires naturels et servirent d'escales pour la découverte du Nouveau Monde. Maintenant l'île de Saint-Vincent, dans le groupe des

[1] Unger, *Die versunkene Insel Atlantis.*



CAP SÃO-LOURENÇO, PROMONTOIRE ORIENTAL DE MADÈRE

Gravure de Barbant, d'après une photographie.


THE ASTOR LIBRARY
NY

Caboverdiennes, est le principal lieu d'arrêt entre l'Europe occidentale et le Brésil, et les terres les plus peuplées des Açores et des Canaries sont autant de jardins d'acclimatation pour les plantes que l'on introduit de continent à continent à travers l'Atlantique.

II

L'ATLANTIQUE AÇORIEN

L'espace océanique au milieu duquel s'élèvent les Açores devrait être spécialement désigné sous le nom d'Atlantique, puisque ce sont là les parages qui s'étendent à l'occident de l'Atlas et de la Porte d'Hercule, visitée par les navigateurs anciens; mais, par extension, cette appellation d'Atlantique ou « mer de l'Atlas » a fini par être appliquée à l'ensemble de la dépression qui sépare l'Ancien Monde et le Nouveau, de l'océan Glacial aux terres et aux glaces antarctiques. S'il n'y a point de divisions naturelles précises dans les masses continentales, à cause des transitions du relief, de la géologie, du climat, à bien plus forte raison est-il difficile de tracer des lignes de démarcation à travers l'Océan : suivant la marche du soleil sur l'écliptique, le régime des vents et des courants se modifie incessamment; les saisons se déplacent alternativement du nord au sud et du sud au nord; toujours mobile, le flot qui tantôt se porte d'un côté, tantôt de l'autre, entremêle les zones dans ses voyages sans fin. On ne saurait donc désigner les parages où cessent les régions boréales de l'Océan et où commencent les mers tempérées. Il faut se borner à indiquer d'une manière générale comme zone de séparation la partie relativement étroite de l'Atlantique comprise entre le piédestal sous-marin de l'Europe occidentale et le banc de Terre-Neuve : c'est le plateau « télégraphique », la première partie de l'Océan dont les profondeurs aient été méthodiquement explorées, en vue de la pose des câbles qui transmettent les nouvelles de l'un à l'autre monde. Cette région de l'Océan, d'une profondeur moyenne de 4000 mètres, est celle qui présente le plus de régularité dans son lit, les pentes les plus douces et les fonds les plus égaux sur de vastes étendues.

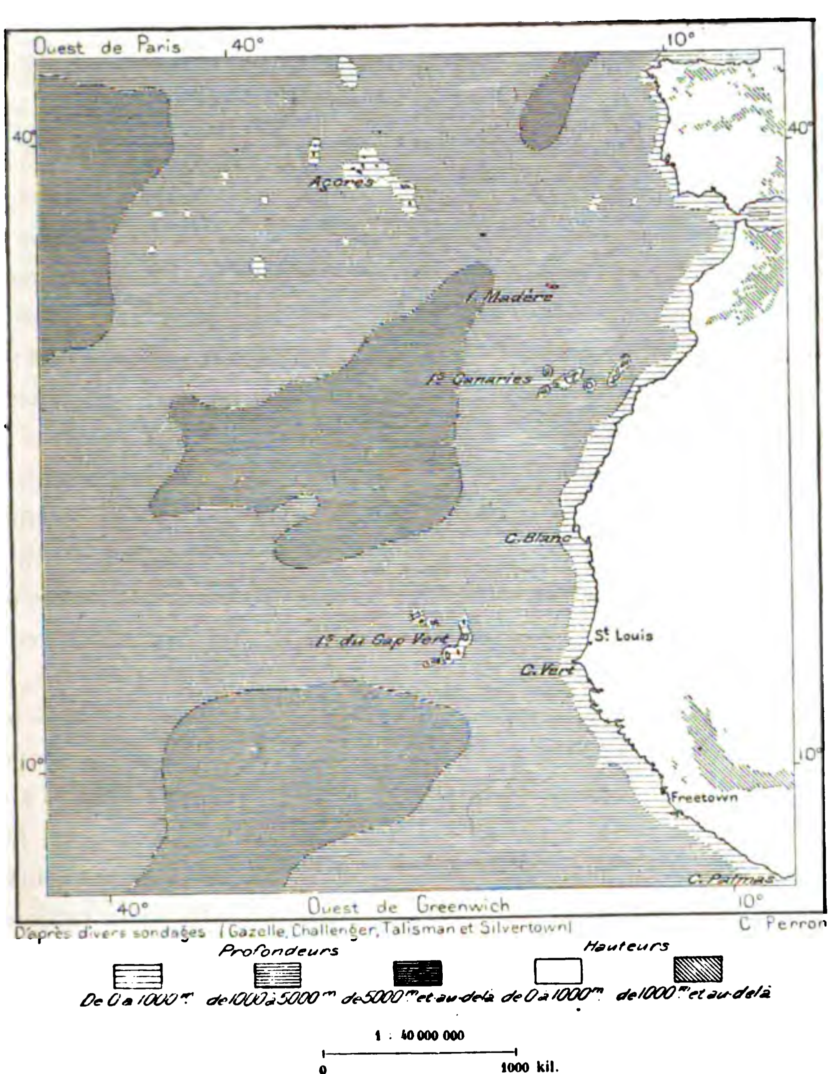
Le bassin maritime qui se trouve au sud du plateau télégraphique et que l'on peut appeler Atlantique açorien, du nom de l'archipel le plus rapproché de la partie centrale, est assez nettement limité au midi par la zone de moindre largeur comprise entre l'Afrique et l'Amérique du Sud : une ligne menée de l'archipel des Bissagos au cap San Roque, par les deux îlots

de Saint-Paul et de Fernão de Noronha, a moins de 2900 kilomètres, et dans cette zone de partage les eaux sont un peu moins profondes que dans les parties de l'Océan situées au nord et au sud. Dans son ensemble, l'Atlantique açorien a la forme d'un croissant aplati développant à l'ouest sa courbe convexe, bordée par les États-Unis, les Antilles, les côtes des Guyanes et du Brésil; la concavité intérieure du croissant est celle que dessine le littoral de l'Afrique, du détroit de Gibraltar au cap Palmas. Cette partie de l'Océan a des fonds beaucoup plus accidentés que ceux de l'Atlantique boréal au sud du Groenland et de l'Islande. Non seulement les saillies des îles et des îlots, les piédestaux qui les soutiennent, les bancs qui les entourent interrompent les abîmes océaniques entre l'Afrique et les Antilles, il existe en outre dans cette région de nombreuses montagnes sous-marines, dont la formation est très probablement due à des formations de laves, comme celle des archipels émergés. C'est principalement au nord et à l'ouest des Açores que la sonde a rencontré de ces archipels sous-marins : une soudaine dénivellation de 1000 mètres révélerait l'existence d'îles nombreuses, les unes disposées en groupes sporadiques entre le plateau télégraphique et les Açores, les autres se prolongeant à l'occident de cet archipel sur une quinzaine de degrés en longitude dans la direction du banc de Terre-Neuve. Toutefois la plupart des bancs et les hauts-fonds indiqués sur les anciennes cartes, — tels les bancs de Sainte-Marie et de Koutousov, au sud des Açores, — n'ont pu être retrouvés par les sondeurs modernes : des tremblements de mer, des trombes, des gammes de cétacés, des amas flottants de pierre ponce ont souvent fait croire à l'existence de récifs en des endroits où la sonde descend sans toucher fond à 4000 et 5000 mètres. De brusques changements de couleur, du vert au bleu, du bleu au noir, que l'on observe dans l'Atlantique açorien répondent d'ordinaire à des différences de profondeur : telle est du moins la coïncidence qui frappa les membres de l'expédition du *Talisman* dans une partie de l'Atlantique açorien où le fond est très inégal; là quatre dragages donnèrent successivement 888, 175, 240 et 1495 mètres[1]. Toutefois les mêmes savants remarquèrent que l'eau était d'un vert sale entre les Canaries et les îles du Cap-Vert et, loin de trouver de « petits fonds » dans ces parages, ils constatèrent que la profondeur moyenne de la mer y atteint 2700 mètres[2]. Ce phénomène des changements de couleur dans l'eau marine est un de ceux que les physiciens expliquent le plus diversement. D'après Toynbee,

[1] Perrier, *Explorations sous-marines.*
[2] Parfait et Vincent, *Bulletin de la Société de Géographie de Rochefort*, 1883-1884, n° 2.

la mer a généralement une teinte verte quand la surface en est froide et que l'atmosphère est humide. Les observations de la *Gazelle* auraient démontré d'autre part que le contraste de l'eau azurée avec l'eau verdâtre est produit par la différence de teneur en sel : l'eau bleue est la plus dense.

N° 1. — PROFONDEURS DE L'ATLANTIQUE AÇORIEN.



L'exploration méthodique de l'Atlantique açorien n'a pas encore été faite et des lacunes de 1000 kilomètres et plus séparent quelques lieux de sondage. La seule partie de l'Océan dont le relief soit parfaitement connu est le plateau sur lequel reposent les câbles télégraphiques de l'Europe occidentale aux États-Unis ; au sud, les itinéraires des navires envoyés spéciale-

ment pour des recherches scientifiques sont isolés les uns des autres, séparés par de larges intervalles. Le *Challenger*, le *Magenta*, et bien avant eux la *Vénus*, ont parcouru obliquement la mer entre les Açores et les côtes du Brésil; la *Gazelle*, le *Saratoga*, le *Dolphin* ont traversé la partie orientale de cet océan, de Madère aux îles du Cap-Vert; le *Talisman*, le *Gettysburg* ont exploré principalement les parages qui s'étendent dans le voisinage des îles, tandis que les sondages du *Silvertown* n'ont eu lieu que pour la pose du câble entre les îles Caboverdiennes et les possessions portugaises du littoral voisin. Au large des côtes américaines, entre Terre-Neuve et les Bermudes, entre les Bermudes, la Floride et les Bahama, le *Blake* et plusieurs autres navires ont jalonné leur voie par des coups de sonde. L'ensemble de ces recherches ne permet pas de dresser une carte détaillée des fonds; la plus grande partie des courbes bathymétriques ne peut être dessinée que d'après des hypothèses plus ou moins plausibles: de là de grandes différences entre les diverses cartes, qui disposent pourtant des éléments fournis par les mêmes sondages. De nouvelles recherches permettront de réduire de plus en plus la part de l'inconnu : la pose prochaine d'un câble télégraphique entre le Portugal et les Açores, puis d'autres explorations industrielles ou scientifiques rapprocheront les chiffres de sonde, et peu à peu le relief du fond atlantique nous apparaîtra sous sa véritable forme. Déjà sur quelques points on a procédé par de nouveaux sondages à un contrôle des observations antérieures. Ainsi l'espace qui sépare l'archipel du Cap-Vert et les Bissagos a été sondé deux fois, et la deuxième opération, faite plus lentement, avec plus de soin et avec de meilleurs appareils que la première, a donné pour ces parages des profondeurs supérieures à celles des cartes précédentes[1]; de même le *Talisman* a corrigé plusieurs des chiffres donnés antérieurement par le *Challenger*. Avant qu'on se servît de sondes qui laissent tomber au fond un boulet indicateur, on courait le risque de voir se dérouler indéfiniment la corde sans reconnaître, par une vibration de la main, le contact du fond la mer, et les profondeurs indiquées se trouvaient alors beaucoup trop fortes, comme le furent celles que signalèrent jadis Denham et Parker dans l'Atlantique brésilien. Maintenant on court un autre risque : depuis qu'on a renouvelé l'outillage primitif, des secousses produites par une friction quelconque, le mouvement du navire, le passage d'un animal peuvent tromper les sondeurs avant qu'ils aient touché le fond et leur faire sous-évaluer les profondeurs réelles.

[1] Ernesto de Vasconcelhos, *Notes manuscrites*.

L'épaisseur moyenne des eaux, calculée par M. Krümmel pour toute la dépression de l'Atlantique, serait de 3681 mètres. Elle est probablement un peu plus considérable pour le bassin des eaux açoriennes. Si l'archipel des Açores, avec son prolongement occidental de hauts-fonds, constitue, au centre de l'Atlantique, un seuil transversal dans l'immense vallée, c'est dans la continuation de cet axe de monts émergés et sous-marins que se trouve l'un des plus profonds abîmes connus de l'Atlantique : une vaste cuve, au sud du banc de Terre-Neuve, se maintiendrait encore si les eaux baissaient soudain de 6000 mètres. Un autre gouffre se creuse dans le voisinage presque immédiat des Antilles : dans ces parages, à 157 kilomètres au nord de l'île de Saint-Thomas, la sonde du *Challenger* découvrit un creux de 7091 mètres, que l'on crut être le plus profond de l'Atlantique; mais à une centaine de kilomètres plus à l'ouest le *Blake* toucha le fond à 7887 mètres au-dessous de la surface marine. Vers la partie orientale du bassin, dans les mers de l'archipel Caboverdien, et même entre cet archipel et le continent africain, se trouvent des fonds ayant plus de 5000 mètres sur de vastes étendues. Dans l'ensemble, tout l'Atlantique açorien présente la forme d'une double vallée, l'une contournant l'Afrique, l'autre baignant les terres américaines, ayant pour seuil de séparation une longue croupe se dirigeant au sud-ouest des Açores dans la direction de la Guyane. Ce « dos » ou « seuil du Dolphin », ainsi que l'ont nommé les géographes anglais, se continue-t-il dans l'Atlantique méridional vers un autre seuil, celui du Challenger, par une croupe continue dite « dos de Jonction » ? Les sondages ne sont pas assez nombreux pour permettre de l'affirmer, quoiqu'il se trouve déjà dessiné sur la plupart des cartes bathymétriques de l'Océan.

Si ce n'est dans le voisinage des îles, où l'on trouve des lits de coraux, les matières ramenées des fonds à la surface par les entailles de la sonde consistent principalement en vases qui présentent peu de diversité. Dans les parages les moins profonds, le naturaliste peut y reconnaître encore les débris de globigérines et d'autres animalcules; mais dans les abîmes creusés à plus de 3000 mètres les fragments de coquillages sont tellement menuisés et modifiés par l'énorme pression à laquelle ils ont été soumis, qu'il est impossible d'y distinguer les restes mélangés des organismes : tout se trouve confondu en une vase de composition analogue à celle de la craie; plus bas encore, une sorte d'argile rouge est le dépôt caractéristique des fonds de l'Océan[1]. Les observateurs du *Talisman* ont observé dans les

[1] Wyville Thomson, *The Voyage of the Challenger.*

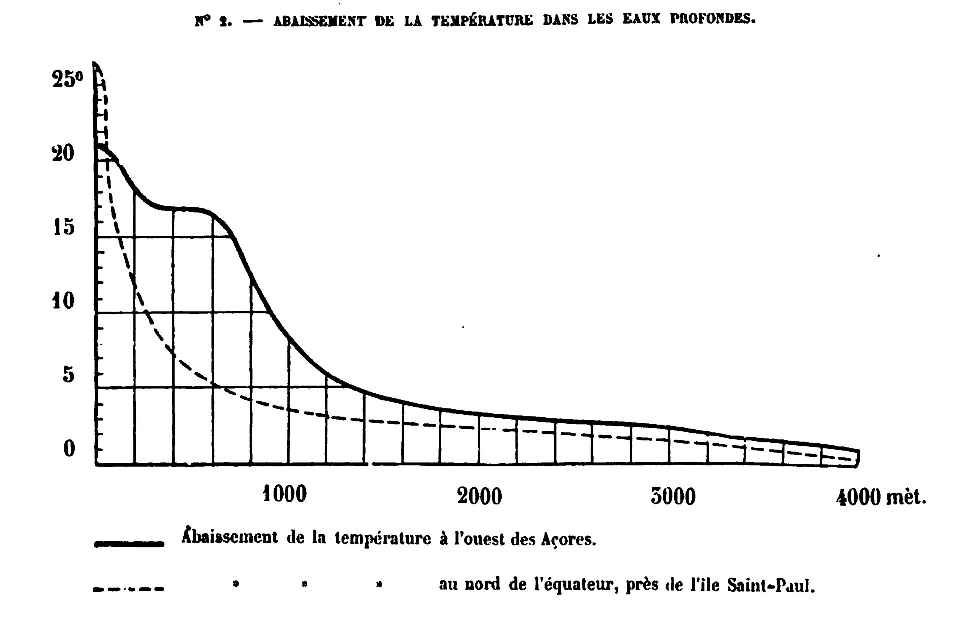
vases des fonds trois colorations bien tranchées : le jaune rougeâtre sur les côtes du Maroc, le vert dans les parages voisins du Sénégal, et le blanc sur le pourtour des Açores[1]. Ainsi se forment des strates analogues à celles que présentent les roches émergées appartenant aux périodes successives de l'histoire planétaire. Dans la plupart de ces dépôts vaseux explorés par la sonde au fond de l'Atlantique açorien se trouvent des fragments d'origine volcanique, surtout des pierres ponces. Ces fragments doivent provenir des centres d'explosion formés par les archipels, car c'est principalement autour des îles à cratères que l'on rencontre de ces débris en plus grand nombre. Une exploration méthodique du fond marin permettra de reconnaître les régions où se sont ouvertes des bouches de volcans. Outre les produits d'origine éruptive, le *Talisman* a ramené des profondeurs de 4000 à 5000 mètres des échantillons de roches diverses, granite, gneiss, schistes, grès et calcaires. Les cavités de ces roches étaient pour la plupart remplies d'une boue blanchâtre, composée principalement de globigérines[2].

Dans ces mers tropicales l'abaissement de la température se fait avec régularité, comme dans les régions boréales de l'Océan. A la surface, l'eau, soumise à l'influence incessamment changeante des saisons et des courants atmosphériques, subit dans sa température des changements correspondants : les vents alizés du nord-est la rafraîchissent, les brises terrestres la réchauffent : en moyenne, les températures de l'année oscillent dans l'Atlantique açorien autour de 20 degrés, mais on les voit s'élever à 25 et 28 degrés, descendre à 16 et au-dessous. L'action des agents extérieurs du climat diminue rapidement sous la couche superficielle des eaux : à une profondeur de 110 mètres, le thermomètre ne révèle déjà plus d'oscillations de température dues aux alternatives du froid et du chaud dans l'atmosphère supérieure. C'est dans cette mince couche superficielle des eaux que l'abaissement de température est le plus rapide. C'est ainsi qu'à 333 kilomètres au sud des îles du Cap-Vert, le thermomètre, indiquant 25°,56 à la surface de la mer, ne signalait plus que 12°,33 à 91 mètres de profondeur. Au-dessous, l'amoindrissement de la température se fait avec une lenteur extrême, et dans le fond des abîmes on observe à peine une différence de quelques dixièmes de degré sur des centaines de mètres d'épaisseur. Le relevé de 212 sondages opérés par le *Talisman* donne pour les profondeurs de 1000 mètres une température un peu moindre de

[1] Parfait et Vincent, mémoire cité.
[2] Fouqué, *Académie des Sciences de Paris*, 5 avril 1886.

10 degrés, soit 15 degrés de moins que celle des eaux superficielles; à 2000 mètres, elle oscille autour de 4 degrés; elle est de 3 degrés à 3500 mètres[1], et vers le fond se rapproche du zéro, qui pour les eaux salées n'est pas le point de glace. Dans la partie de l'Atlantique comprise entre les Açores et l'archipel Caboverdien, la température invariable de l'eau qui repose sur le lit marin est de 1°,78; plus au nord, vers la baie de Biscaye, l'eau est un peu moins froide; dans les régions occidentales de l'Atlantique, vers les Antilles et les Bermudes, et surtout au sud, sous l'équateur, la température de l'eau est encore plus basse : c'est là que se trouve la tempéra-

N° 2. — ABAISSEMENT DE LA TEMPÉRATURE DANS LES EAUX PROFONDES.



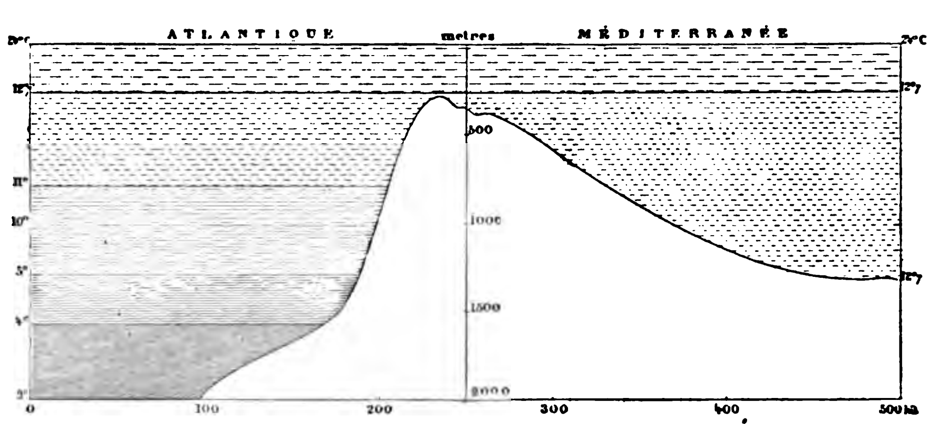
ture minimale observée dans les profondeurs atlantiques, 0°,22 centigrades.

Par un contraste qui paraît étrange au premier abord, les eaux de l'Atlantique açorien sont plus chaudes que celles de l'Atlantique équatorial. En prenant en masse une même épaisseur liquide de 2850 mètres dans les deux régions océaniques, il se trouve que l'écart moyen de température entre les couches correspondantes est de 2°,5 en faveur des eaux septentrionales jusqu'au 40e degré de latitude. Ce phénomène, qui semble contraire aux lois de la physique du globe, doit être attribué à l'influence des courants. Tandis que la partie de l'Océan comprise entre les Antilles à l'ouest, les Canaries et l'archipel du Cap-Vert à l'est, est relativement tranquille et se réchauffe au soleil comme en une vaste chaudière, les

[1] Perrier, *Explorations sous-marines.*

eaux de l'Océan équatorial sont en grande partie renouvelées à la surface par les eaux venues de l'Atlantique boréal qui ont longé du nord au sud tout le littoral africain; dans les profondeurs, le lit océanique est parcouru par les froides eaux qui affluent incessamment des régions antarctiques et coulent sur le fond de l'Atlantique occidental jusqu'au nord-est des Antilles. D'après les observateurs du *Challenger* et de la *Gazelle*, la zone de rencontre des eaux antarctiques du fond serait au sud-ouest des Açores, entre le 36ᵉ et le 37ᵉ degré de latitude. L'équateur thermique du fond marin, indiqué par des couches profondes moins froides que les couches latérales au nord et au sud, se trouve ainsi repoussé bien au delà de l'équateur géométrique : il traverse obliquement

N° 3. — TEMPÉRATURE DES EAUX PROFONDES DES DEUX CÔTÉS DU SEUIL DE GIBRALTAR.



L'échelle des profondeurs est centuple de celle des dimensions horizontales.

l'Atlantique açorien, à 2000 kilomètres au moins de l'équateur : dans les abîmes océaniques aussi bien qu'à la surface des continents, la zone d'équilibre entre les climats du sud et du nord tombe dans l'hémisphère boréal.

Quelles que soient d'ailleurs les différences de température dans les couches profondes, le fait normal de la diminution graduelle de la surface vers le fond, jusqu'à 1°,5 au-dessus de zéro ou même à une température encore plus basse, reste vraie dans toutes les parties de l'Océan. Il en est autrement pour le bassin presque fermé de la Méditerranée, qui ne reçoit de l'océan voisin que des eaux superficielles ayant une température toujours supérieure à 12 ou 13 degrés. On sait quelles conséquences M. Faye a cru pouvoir tirer de ce fait que les eaux océaniques du fond sont presque aussi froides que la glace. Soumises de siècle en siècle, pendant la durée des périodes géologiques, à cette influence réfrigérante, les roches du lit se sont elles-mêmes refroidies jusqu'à une certaine profondeur; elles se con-

tractent, leur épaisseur et leur densité s'accroissent : à volume égal elles prennent un poids supérieur à celui des roches continentales, et celles-ci n'exerceraient en conséquence qu'une moindre influence relative sur les oscillations du pendule[1].

Par le régime de ses vents, l'Atlantique açorien se partage entre deux zones : au nord celle des courants de l'ouest à l'est : c'est la zone de l'Europe; au sud, celle des vents alizés : c'est la zone océanique proprement dite. En outre, la région côtière de l'Afrique se distingue aussi par une marche spéciale des airs, le voisinage du continent renversant tout le système pour la formation de brises journalières et de moussons. L'archipel des Açores occupe à peu près la limite entre les vents alizés et les contre-alizés, qui, descendus des hautes régions de l'atmosphère, deviennent les vents du sud-ouest et de l'ouest : les courants aériens qui se portent vers les côtes de l'Ibérie, de la France, des Iles Britanniques commencent dans cette partie centrale du bassin maritime. Les immenses recherches de dépouillement faites par M. Brault sur la direction et l'intensité des vents dans l'Atlantique du nord ont prouvé que les parages de l'île Florès, l'une des deux terres occidentales des Açores, sont pendant l'été un véritable centre de rotation atmosphérique. Les parages de Florès sont la seule région de l'Atlantique où les vents du nord soufflent aussi souvent que ceux du sud et où les courants de l'ouest font équilibre à ceux de l'est. A l'orient de ces parages, les vents dominants soufflent du nord; à l'occident, ils proviennent du sud; au nord, leur direction principale est celle de l'ouest à l'est; au sud, elle est en sens contraire : c'est donc autour de cette région, prise comme centre, que tournoie le grand océan atmosphérique de l'Atlantique açorien. On comprend quelle sera, pour les météorologistes d'Europe, l'extrême importance du câble qui reliera prochainement les Açores à tout le réseau des observatoires européens : c'est au point même de croisement des grands courants aériens que sera placée la station maîtresse d'où seront télégraphiées, quelques jours à l'avance, les probabilités du temps de l'Europe occidentale. Dans l'organisme nerveux de l'Ancien Monde, l'antenne télégraphique des Açores sera la plus sensible.

Le mouvement normal des vents dans l'Atlantique açorien est bien connu depuis que les premiers marins ont parcouru ces mers. Tous ont été frappés de la régularité des courants qui soufflent au large de Madère et des Canaries dans l'Atlantique et leur ont donné des noms qui témoignent de leur connaissance de la loi de circulation des vents dans ces pa-

[1] *Revue Scientifique*, 20 février 1886.

rages. Pour les Portugais, ces vents réguliers qui soufflent du nord-est au sud-ouest, sont les vents *geraes* ou « généraux »; les Français les ont appelés alizés, c'est-à-dire « unis » ou réguliers [1], et les matelots anglais les connurent d'abord sous le nom de *tread-winds* ou « vents à marche égale », transformé depuis, par un jeu de mots involontaire, bien facile à comprendre chez un peuple de trafiquants, en *trade-winds* ou « vents du commerce ». Mais si les airs de cette région de l'Océan se meuvent d'ordinaire avec une grande régularité, ils n'en offrent pas moins, de saison en saison, des alternatives de vitesse et de ralentissement, ainsi que des déviations à droite et à gauche dont il importe de reconnaître la succession normale. Les *Pilot-charts* de Maury, les cartes de Brault et de Toynbee, où se trouvent résumées des observations par centaines de mille, et que continuent les travaux d'autres météorologistes, permettent de préciser de plus en plus les traits spéciaux de cet organisme des vents. Il importe surtout de reconnaître au nord et au sud les limites de la nappe aérienne des alizés qui se balance alternativement de part et d'autre suivant la marche du soleil; pendant l'été de l'hémisphère septentrional, tout l'espace maritime qui s'étend au sud des Açores, jusque vers le 14e degré de latitude nord, est parcouru par le souffle des alizés; en hiver, lorsque le soleil est au zénith du tropique méridional, l'ensemble des vents alizés se trouve ramené vers le sud; tandis que les parages des Açores sont rentrés pour un temps dans la zone des vents variables de l'ouest, tout l'Atlantique central, jusqu'à 3 ou 4 degrés au sud de l'équateur, appartient aux alizés [2]. Il importe aussi de connaître exactement les parages où se forment les zones de calmes ou plutôt de moindre intensité des vents, indiquées, l'une dans le voisinage de l'équateur, l'autre au sud des Açores, par des espaces de forme elliptique autour desquels se développent les courbes « isanémones », ou d'égale force du vent, dessinées par Brault pour la première fois. Enfin, il reste à étudier l'épaisseur de la courbe aérienne qui constitue les alizés et à trouver dans les hauteurs la couche supérieure des contre-alizés, ou vents de retour, qui, après s'être élevés verticalement dans la zone des calmes équatoriaux, refluent au nord dans la direction des pôles, s'abaissant graduellement vers la surface de la planète. Au Pic de Teyde, dans les Canaries, la zone médiaire entre les alizés et les vents de retour s'élève en été et s'abaisse en hiver sur les pentes supérieures de la montagne, et Piazzi Smyth a pu mesurer diverses fois l'épaisseur exacte de

[1] Littré, *Dictionnaire de la langue française*

[2] Toynbee, *Meteorological Committee*, 1877.

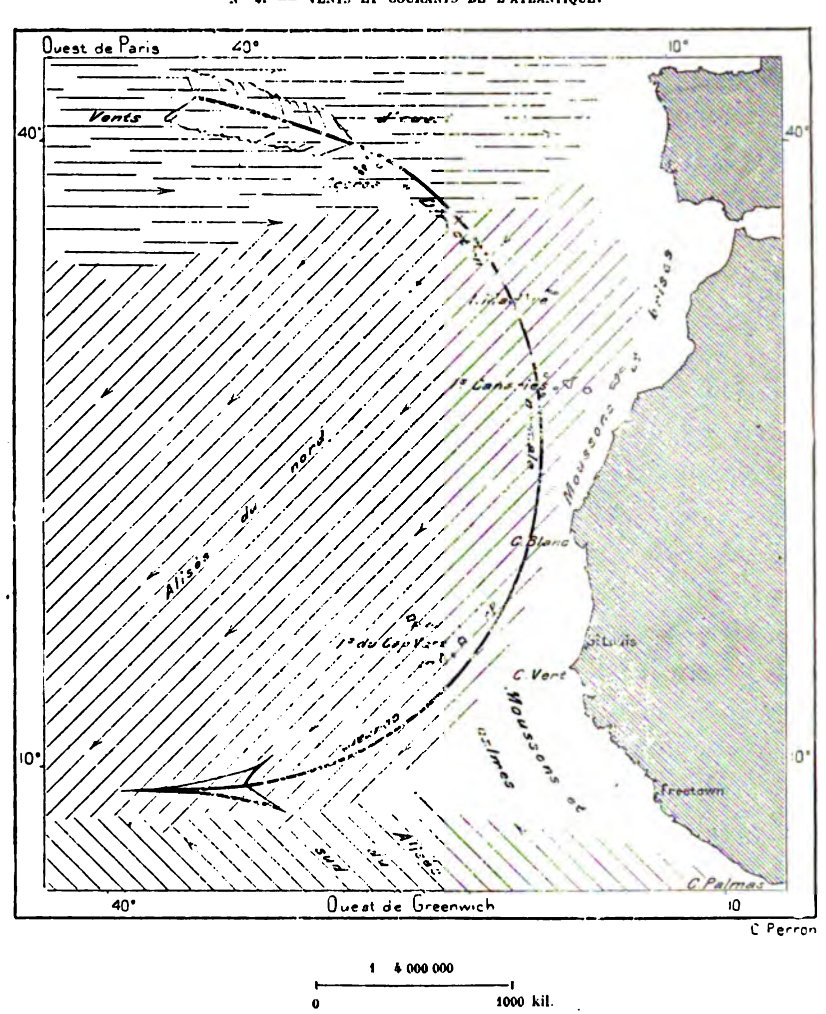
la couche inférieure des vents qui se meut du nord-est au sud-ouest; mais le pic de Teyde n'est qu'un îlot dans l'océan des airs et l'on n'a guère étudié au même point de vue les montagnes de Madère, celles des îles Caboverdiennes et les convois de nuages que l'on voit cheminer dans le ciel en sens inverse des vents réguliers.

Le régime des courants de l'Atlantique açorien est connu dans ses traits généraux comme celui des vents; mais il reste à éclaircir bien des faits, à préciser avec netteté bien des phénomènes restés dans le vague. Il est d'autant plus difficile de suivre les eaux dans tous leurs circuits que certains courants se meuvent avec trop de lenteur pour qu'on puisse les mesurer directement; on ne les reconnaît que par le thermomètre, quand leur température diffère de celle du liquide ambiant. C'est ainsi qu'on a pu signaler l'existence d'un courant venu des mers antarctiques dans les fonds des mers équatoriales et jusque dans le voisinage des Açores; grâce au thermomètre, on a pu suivre aussi dans les mêmes parages les nappes froides venues des mers boréales. Mais dans presque toute l'étendue du bassin central de l'Atlantique les eaux sont animées d'une vitesse qui se mesure par centaines de mètres ou même par kilomètres à l'heure.

Dans son ensemble, la partie de l'Océan comprise entre le plateau télégraphique et l'équateur, entre la côte occidentale de l'Afrique et les Antilles, est occupée par un vaste remous dont les eaux tournoient incessamment, toujours sollicitées par les mêmes forces. Des rivages de la Sénégambie, le courant, cessant de longer la côte, se porte à travers l'Océan dans la direction des Antilles; puis, tandis qu'une partie du flot pénètre dans la mer des Caraïbes, une autre partie, suivant la face extérieure des Bahama, va rejoindre le Gulf-stream américain, pour l'accompagner dans la direction du nord-est et de l'est. La nappe des eaux, refluant de l'Amérique vers l'Ancien Monde, s'épanche dans la mer des Açores; puis, dans le voisinage des côtes du Portugal et du Maroc, elle se reploie vers le sud, complétant ainsi le tournoiement immense. La marche des courants océaniques, presque parallèle à celle des vents qui passent au-dessus, n'en diffère que par sa plus grande lenteur à se déplacer dans un sens ou dans un autre et par les déviations que lui imposent les brusques obstacles des berges insulaires et continentales; d'ailleurs la partie superficielle des eaux est directement soumise à l'action du vent et se meut nécessairement dans le même sens : elle devient houle sous un courant aérien énergique, risée sous le zéphyr. Les vents passagers ne font sur la nappe des eaux qu'une impression passagère, et leur action ne pénètre qu'à une faible profondeur; mais des vents réguliers, tels que les alizés, agissant

de siècle en siècle et d'âge en âge, doivent se propager à la longue dans toute l'épaisseur de la masse liquide et, sinon en déterminer le mouvement général, du moins y contribuer pour une forte part. Naguère des physiciens admettaient que la cause première du courant équatorial, se portant de l'est à l'ouest, en sens inverse de la planète elle-même, est la rotation

N° 4. — VENTS ET COURANTS DE L'ATLANTIQUE.



1 : 4 000 000

0 — 1000 kil.

de la Terre, mouvement sur lequel les masses fluides de l'enveloppe océanique resteraient en retard ; les courants transversaux s'expliqueraient de la même manière, par l'excès de vitesse de rotation planétaire qu'auraient acquise les eaux sous les latitudes équatoriales. La force centrifuge de la planète, plus forte à l'équateur que sur les autres parties de la rondeur terrestre, serait, d'après Mühry, la raison première du mouvement

des eaux. Quoi qu'il en soit, les différences de salure et de chaleur entre les couches liquides aident certainement à la marche des courants; mais les mouvements qu'elles déterminent ne peuvent être connus que par les observations les plus délicates, poursuivies pendant de longues années.

La vitesse moyenne des courants majeurs de l'Atlantique açorien ne peut guère être évaluée à plus d'un kilomètre par heure, soit à un quarantième de la vitesse du vent qui souffle au-dessus : dans la partie orientale du grand courant de l'est à l'ouest, la marche du flot varie de 26 à près de 30 kilomètres par vingt-quatre heures. Dans les parties centrales du bassin, et notamment dans la mer des Sargasses, le courant se ralentit; il s'accélère au contraire dans le voisinage du littoral et dans les détroits des îles. Quoique faible, le mouvement des eaux alizées, aidé par les vents, n'en est pas moins d'un grand secours aux navires qui se dirigent vers le Nouveau Monde, et sans ce chemin en marche Colomb n'eût certainement pas atteint Guanahani. C'est aussi grâce à ces courants que des voiliers ont fréquemment abordé en Amérique alors que leur équipage cherchait à gagner les îles ou à pénétrer dans l'Atlantique austral. Rien de moins improbable que dans l'antiquité des vaisseaux aient été ainsi détournés de leur route et que des émigrants involontaires de l'Ancien Monde, des Phéniciens par exemple, aient fondé des colonies en Amérique[1]; mais aucun témoignage précis ne confirme ces hypothèses relativement aux époques lointaines, tandis que dans la période moderne on cite de nombreux exemples de navires entraînés vers l'ouest par les vents et les courants alizés. C'est porté par le courant qu'en l'année 1500 Alvarez Cabral découvrit le Brésil en suivant la route des Indes. Viera y Clavijo raconte qu'une barque détachée du village de Lanzarote alla s'échouer sur les côtes du Venezuela. En 1731, une autre barque chargée de vins quittait l'île de Tenerife pour se rendre dans une autre terre de l'archipel canarien : jetée à l'ouest par une tempête, elle finit par aborder à Port d'Espagne, dans l'île américaine de la Trinité : l'équipage, n'ayant de vivres que pour cinq ou six jours, avait été réduit à boire du vin pour toute nourriture[2]. Un juge de Terceira, essayant de regagner son île en venant de San-Jorge, fut poussé au Brésil, d'où il revint par la voie de Lisbonne[3].

Le *Challenger*, le *Talisman*, le *Magenta* et autres navires qui ont récemment exploré l'Atlantique n'ont pas rapporté seulement de précieuses observations sur les profondeurs marines, sur la nature des fonds, la tem-

[1] Onfroy de Thoron, *Bulletin de la Société de Géographie de Paris*, 1884.
[2] Romanet du Caillaud, même recueil, 3 mars 1886.
[3] Fouqué, *Revue des Deux-Mondes*, 1er janvier 1873.

pérature et les mouvements des couches liquides, les naturalistes qui les montaient se sont occupés surtout de l'étude des organismes qui peuplent ces mers, et riche a été la moisson qu'ils ont obtenue. Le bassin de l'Atlantique açorien, d'une température plus élevée que les mers équatoriales, est d'une richesse extrême en vie animale : certains parages, notamment dans le voisinage des Canaries, sont de ceux où les êtres vivants sont assez nombreux pour que l'eau en paraisse animée : des myriades d'êtres de toutes formes, de toutes nuances, opaques ou transparents, brillants ou presque invisibles, se meuvent à la lumière; des cétacés, des squales précédés de leurs « pilotes » (*naucrates ductor*), des poissons par centaines d'espèces, parcourent les eaux; de chaque vague on voit s'élancer des exocets ou poissons volants, qui retombent dans une deuxième vague, où souvent les atteint l'animal chasseur; les argonautes ou « vaisseaux de guerre portugais » cinglent sur le flot comme des barques à voile blanche. Au-dessous de la faune des eaux supérieures qui se déplace suivant les saisons, nageant vers le nord en été, descendant vers le sud en hiver, les naturalistes étudient maintenant une deuxième faune, dont l'aire est beaucoup plus étendue, grâce à l'uniformité de température qui prévaut dans l'eau profonde. Quels cris de joyeux étonnement ont souvent accueilli sur le pont du navire les filets ramenés de deux ou trois mille mètres de profondeur, avec leurs animaux merveilleux, que le regard de l'homme voyait pour la première fois !

Ainsi que l'a dit Humboldt il y a bientôt un siècle, la mer est surtout le théâtre de la vie animale, et les plantes ne croissent guère que sur les berges rocheuses des îles et des rivages continentaux; elles appartiennent à la terre ferme, du moins par leurs racines. Toutefois l'Atlantique açorien possède aussi sa flore de haute mer, les sargasses, que l'on considéra jadis comme le reste de l'Atlantide, comme des prairies d'algues ayant surnagé tandis que le continent s'engouffrait au-dessous[1]. Avec leurs tiges ramifiées, leurs membranes latérales en forme de feuilles dentelées, leurs flotteurs qu'on dirait des baies, les sargasses ou raisins des tropiques (*fucus natans, sargassum bacciferum*) ressemblent à s'y méprendre à des plantes d'organisation terrestre; néanmoins ce sont bien des algues, comme celles du littoral, et l'on n'a jamais pu y découvrir d'organes reproducteurs. Ces plantes ne sont point, comme on le croyait jadis, des épaves de fucus que les vagues auraient arrachées aux côtes des Antilles et du continent américain pour les livrer ensuite au courant et les faire tour-

[1] Raynal, *Histoire politique et philosophique des deux Indes.*

noyer sans fin dans le cercle des eaux équatoriales. Ainsi que Meyen le constata le premier en 1830, et que M. Leps l'a depuis démontré en des mémoires détaillés[1], le sargasse baccifère est une plante océanique née dans les parages mêmes où la rencontrent les navires. Une eschare placée vers le milieu du végétal arrivé à son plein état de développement indique le point d'où s'est détaché un rameau plus jeune, qui se fragmentera à son tour. Ainsi se forment, non des prairies, — *praderias* — comme le disaient par exagération les premiers navigateurs, mais des traînées de touffes qui se succèdent en îles et en archipels de quelques mètres en longueur, parfois même de quelques hectares[2], changeant constamment de contours sous l'action du flot : la proue des navires les partage sans effort, car elles ne forment qu'une couche superficielle et ne se superposent nulle part en lits épais. A l'est des Açores, on ne rencontre point ces plantes. Les régions de la mer où les sargasses se pressent en plus grand nombre s'étendent à l'ouest et au sud-ouest des Açores, sur un espace de plus de 15 degrés dans les deux sens, du nord au sud et de l'est à l'ouest : c'est une superficie d'environ trois millions de kilomètres carrés. Plus à l'ouest, dans le voisinage des Antilles, une autre « mer des sargasses », moins vaste que celle des parages açoriens, se compose d'îlots herbeux plus clairsemés, dont les fragments détachés sont entraînés en longues processions dans la mer des Caraïbes par les détroits qui séparent les Antilles.

Les « îles » de verdure ont leur faune comme les îles terrestres. Toutes les baies des sargasses sont incrustées de *polyzoon* blancs. Les poissons qui se cachent à leur ombre ou dans leurs touffes ont revêtu la livrée des plantes protectrices et sont difficiles à discerner, même par le naturaliste, parmi ces algues dont le vert olivâtre se mêle de blanc et de jaune. Un des poissons, l'*antennarius marmoratus* ou chironecte marbré, qu'on croirait d'abord n'être qu'un fragment informe de fucus, de 4 à 10 centimètres de longueur, est plus fait pour la marche que pour la natation : par une bizarre coïncidence, ses nageoires, indiquant déjà l'organisation des membres de quadrupèdes, se terminent par de véritables doigts et les nageoires antérieures prennent même la forme de bras, avec coudes, avant-bras et mains doigtées[3]; au moyen de fils gluants il se construit un nid dans les algues. L'ensemble de la faune des sargasses, poissons, crustacés et mollusques, comprend une soixantaine d'espèces. Les Açoriens auraient avantage à établir des pêcheries dans ces champs de varechs flottants; ils y

[1] *Annales Hydrographiques*, 1857. — *Bulletin de la Société de Géographie de Paris*, sept. 1865.
[2] Wyville Thomson, ouvrage cité ; — Giglioli e Issel, *Pelagos*.
[3] Perrier, ouvrage cité.

trouveraient aussi d'inépuisables réservoirs d'engrais pour accroître la force productive de leurs jardins et pourraient en extraire l'iode, le brome et autres substances chimiques[1].

III

LES AÇORES

Les îles des « Autours » sont les plus océaniques des archipels de l'Atlantide. Surgissant d'abîmes qui ont quatre kilomètres de profondeur et plus encore, elles se trouvent par leur terre la plus orientale, San-Miguel, à 1380 kilomètres à l'ouest du cap portugais de Roca et à 1550 du cap Cantin, la pointe marocaine la plus avancée. Des espaces encore plus considérables les séparent du Nouveau Monde : de l'île extrême du nord-ouest, Corvo, au promontoire américain le plus rapproché, le cap Race de Terre-Neuve, la distance est de 1800 kilomètres; elle est de 4000 kilomètres jusqu'à l'île Saint-Thomas, à l'angle nord-oriental des Antilles; de 3000 jusqu'au groupe des Bermudes, que l'on peut considérer comme appartenant à l'Amérique, bien que situé en des mers profondes. Partagées en trois groupes de grandeur inégale, les Açores occupent une partie de la mer qui a près de trois degrés en latitude, plus de six en longitude; mais sur cet espace d'environ 200 000 kilomètres carrés la part des terres émergées est minime : les passages entre les îles sont d'une telle largeur, que d'un rivage il est rare qu'on voie l'autre rivage. La population de l'archipel est plus dense que celle de la mère-patrie, le Portugal, puisqu'elle dépasse 100 habitants par kilomètre carré, et pourtant il est des régions, sur les hautes pentes et dans les gouffres volcaniques, où toute culture est impossible et d'où l'homme est absent[2].

Dès le milieu du quatorzième siècle, quatre-vingts ans avant la première visite des Portugais dans l'archipel, les Açores avaient été déjà reconnues par les marins de la Méditerranée dans les parages redoutés de la « mer Ténébreuse ». Le portulan « médicéen » de Florence, en date de 1351, nous offre l'ensemble des îles dessinées avec précision, si ce n'est qu'elles sont orientées du nord au sud, et non pas, comme elles devraient l'être, du sud-est au nord-ouest. Même deux îles ont conservé leur nom

[1] Leps, mémoire cité; — Paul Gaffarel, *Bulletin de la Société de Géographie*, décembre 1872.
[2] Population et superficie des Açores :

Superficie.	Population en 1881.	Population kilométrique.
2388 kilomètres carrés.	269 400 habitants.	112 habitants.

italien légèrement modifié : la plus éloignée de l'Europe, après s'être appelée Insula de Corvis Marinis, est devenue ilha do Corvo ou l'île du Corbeau; San-Zorze, que l'appellation même dit avoir été découverte par des Génois, a pris le nom espagnol de San-Jorge[1]. C'est en 1431 que des marins portugais, poursuivant l'exploration méthodique de l'Océan qui fit leur gloire au grand siècle des explorations nautiques, reconnurent pour la première fois des terres açoriennes. Ce n'étaient que les écueils des Formigas, entre San-Miguel et Santa-Maria; mais dès l'année suivante le navigateur Gonçalo Velho Cabral revenait dans ces parages : il découvrait Santa-Maria, qui lui était donnée en fief par don Henri, puis douze années après il abordait à San-Miguel, l'île principale, qu'il recevait également en propriété comme vassal : le groupe oriental des îles, Cabrera ou las Cabras des anciens portulans, faisait définitivement partie de l'inventaire géographique. Vingt années s'écoulèrent encore avant que la dernière des neuf Açores fût définitivement reconnue, plus d'un siècle après les explorations italiennes.

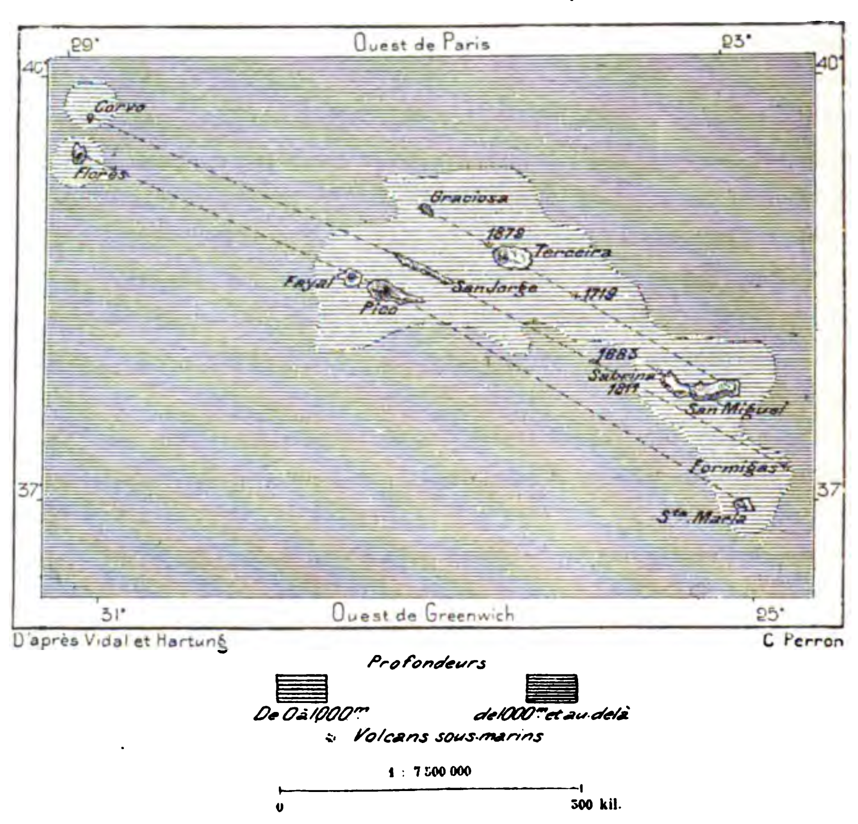
Les îles, quoique éparses sur une vaste étendue maritime, ont beaucoup de traits communs. Toutes sont montueuses, dominées par des cimes à cratère d'où se sont épanchées des laves, et limitées du côté de la mer par des falaises de scories, masses noires d'un aspect formidable. Toutes se composent uniquement de cendres, de scories et de laves, si ce n'est l'île de Santa-Maria, à l'extrémité sud-orientale de l'archipel, où l'on trouve des bancs de calcaire datant de la période miocène. L'archipel se divise géographiquement en trois groupes bien distincts. Celui de l'est a la plus grande surface, quoiqu'il comprenne seulement deux îles, San-Miguel et Santa-Maria, et les écueils des Formigas, que l'on peut considérer comme les têtes d'une île dont le piédestal est immergé. Le groupe central est composé de cinq îles : Terceira, d'après laquelle tout l'archipel a été parfois désigné, Graciosa, San-Jorge, Pico et Fayal. Quant au groupe occidental, le moindre de tous par la superficie, la population et l'importance historique, il est formé des deux îles de Flores et Corvo. C'est la seule partie de l'archipel dont les hauteurs présentent un alignement dans le sens du nord au sud; dans toutes les autres Açores, la direction des chaînes est celle de l'ouest-nord-ouest à l'est-sud-est; les îles s'allongent vers les mêmes points de l'espace. Si l'on étudie l'ensemble des trois groupes, on constate que les terres açoriennes sont disposées suivant

[1] D'Avezac, *Notice des découvertes faites au moyen âge dans l'océan Atlantique;* — Oscar Peschel, *Geschichte der Entdeckungen*.

[2] G. Hartung, *Die Azoren*.

trois lignes parallèles, équidistantes et dirigées également de l'ouest-nord-ouest à l'est-sud-est. Le premier de ces alignements comprend Graciosa, Terceira, San-Miguel; le deuxième, la ligne du milieu, unit Corvo aux écueils des Formigas par la longue île de San-Jorge; enfin, la chaîne

N° 5. — ALIGNEMENTS VOLCANIQUES DES AÇORES.



méridionale des îles, comprend Flores, Fayal, Pico, Santa-Maria[1]. Peut-être faut-il voir dans ces alignements réguliers des îles volcaniques l'effet d'éruptions qui se sont toutes produites sur des crevasses linéaires du fond

[1] Iles des Açores :

Groupes.		Superficie.	Montagnes les plus élevées, d'après Vidal.	
Occidental.	Santa-Maria. .	104 kil. carrés.	Pico Alto.	570 mètres.
	San-Miguel. .	770 »	Pico da Vara.	1 089 »
Central .	Terceira. . .	578 »	Caldeira de Santa Barbara.	1 067 »
	Graciosa . . .	46 »	Bord de la Caldeira. . . .	411 »
	San-Jorge . .	104 »	Pico de Esperanza. . . .	951 »
	Pico	455 »	Pico.	2 320 »
	Fayal	165 »	Bord de la Caldeira. . . .	1 021 »
Oriental. .	Flores. . . .	148 »	Morro Grande.	942 »
	Corvo	18 »	Bord de la Caldeira. . . .	777 »

marin. Les laves des Açores sont beaucoup moins anciennes que celles de Madère et des Canaries : on n'en voit point qui paraissent être antérieures à la période miocène, c'est-à-dire à l'époque où se déposèrent les assises calcaires de l'île Santa-Maria. Actuellement, l'activité volcanique est, sinon éteinte, du moins très assoupie aux deux extrémités de l'archipel açorien, d'un côté à Santa-Maria et dans la partie orientale de San-Miguel, de l'autre dans le groupe de Flores et Corvo; mais le foyer brûle sous les îles centrales, notamment sous le volcan du Pico, plus activement encore sous la partie orientale de San-Miguel. C'est là que, pendant les quatre siècles qui constituent toute la période historique des Açores, ont eu lieu les plus terribles catastrophes, éruptions et tremblements de terre[1].

Des indices d'un soulèvement du sol se voient à Terceira. La plage de cette île, quoique en entier composée de roches volcaniques, est en certains endroits recouverte de blocs d'origine cristalline et sédimentaire, granits, quartz, schistes, grès et calcaires. Ces fragments étrangers ont été évidemment déposés sur la grève, mais ils se trouvent maintenant parsemés jusqu'à huit et neuf cents mètres de distance dans l'intérieur, en assez grande abondance pour que les paysans s'en servent, avec les blocs de lave épars, pour la construction de leurs enclôtures. Sur l'île de Santa-Maria on rencontre aussi quelques débris de gneiss. Mais quelle est la provenance de ces pierres? La profondeur des mers voisines ne permet pas d'y voir des fragments arrachés à des écueils, reste de l'ancienne Atlantide; d'ailleurs

[1] Grands phénomènes de l'activité volcanique aux Açores depuis les premiers temps de la colonisation, du quinzième au dix-neuvième siècle :

San-Miguel.	Terceira.	San-Jorge.	Pico.	Fayal.
1444 Éruption.				
1522 »		1580 Éruption.	1572 Éruption.	
1563 »				
1630 »	1614 Tremblem.	1691 Érupt. marit.		1672 Éruption.
1638 Érupt. marit.				
1652 Éruption.				
1656 Tremblem.				
1720 Tremblem.	1719 Érupt. marit.	1757 »	1718 Éruption.	
1755 »	1761 Éruption.		1720 »	
1775 »				
1810 Tremblem.	1872 Érupt. marit.	1808 Éruption.		
1818 Érupt. marit.				
1852 Tremblem.				
1882 »				
1884 »				

ces blocs ne sont pas émoussés aux angles comme les galets qu'aurait longtemps roulés le flot : ils ont gardé pour la plupart la saillie de leurs arêtes et la netteté de leurs cassures. M. Hartung pense que ces blocs ont été apportés pendant la période glaciaire. Tandis qu'en Amérique, sous la même latitude, des glaciers déposaient leurs moraines, des glaçons amenés par le courant se seraient heurtés contre les côtes de Terceira et d'autres Açores, laissant après fusion les pierres dont ils étaient chargés.

Toutes les îles açoriennes jouissent du même climat égal et salubre, qui semblerait parfait si les vents ne soufflaient pas avec une grande violence sur ces pentes de montagnes se dressant en plein Atlantique. Malgré les brusques alternatives du vent, les variations de température sont très faibles et les saisons se succèdent sans transition marquée. L'automne surtout ravit l'étranger par son égalité; mais les paysages de bois n'offrent pas alors cette variété de couleurs qu'on observe en Europe, et plus encore dans l'Amérique septentrionale : les changements climatiques sont trop lents pour que le feuillage s'en ressente soudainement par l'arrêt de la sève nourricière. Les écarts annuels entre les saisons ne dépassent guère huit degrés[1]; entre les mois l'écart est plus considérable[2]; mais, du jour le plus froid au jour le plus chaud de l'année, M. de Bettencourt a constaté à Horta une différence de plus de 25 degrés, de 31° à 5°,9. Les principales différences de climat proviennent de la direction du vent, car les Açores se trouvent à peu près dans la zone médiaire entre les alizés et les contre-alizés; quand le courant atmosphérique vient du sud, il est chaud et humide; quand il souffle du nord, il est froid et sec : de là un contraste notable entre les deux versants des îles, celui que baignent les airs et les pluies de provenance méridionale, celui qui est tourné vers les vents du nord. Dans les Açores c'est moins la latitude que l'exposition qui détermine les conditions du climat[3].

D'une manière générale, le climat açorien offre une moyenne entre ceux de Lisbonne et Malaga et celui de Madère; cette dernière île et Fayal

[1] Températures des saisons aux Açores :

	Printemps.	Été.	Automne.	Hiver.	Année.
Ponta-Delgada (San-Miguel).	16°,8	20°,7	19°,4	13°,1	17°,7
Horta (Fayal).	15°,8	21°,3	18°,8	13°,5	17°,3

[2] Ponta-Delgada. Mois le plus froid. . 12°,3 Mois le plus chaud. . 22°,7 Écart. 10°,5
Horta » » 13°,2 » » 23°,6 » 10°,4
(Hartung, d'après Bullar, Boid, Blunt et Bettencourt.)

[3] Arruda Furtado, *Materiaes para o estudo anthropologico dos povos açorianos.*

des Açores présentent une différence de température annuelle d'un degré seulement, mais l'écart de l'hiver à l'été est relativement considérable dans les Açores; situées à cinq degrés plus près du pôle, elles ont un hiver plus froid que Madère, mais elles ont aussi un été plus chaud, quoique la chaleur n'y soit jamais aussi élevée que sur la terre ferme du Portugal sous la même latitude : le climat des Açores est plus extrême que celui de Madère et beaucoup moins agréable pour les étrangers. Il est rare que l'on voie de la neige dans les vallées inférieures; mais il tombe fréquemment de la grêle pendant les orages d'hiver et parfois les monts restent poudrés de blanc durant quelques heures. Il gèle sur les hautes croupes et M. Morelet raconte qu'à San-Miguel des hommes ont été trouvés morts de froid sur des plateaux situés à la hauteur d'environ 1000 mètres au-dessus du niveau de la mer : la violence du vent et l'humidité de l'air rendent le froid beaucoup plus sensible aux voyageurs qui s'y exposent. Les pluies, apportées par les grands vents océaniques, sont très abondantes, au moins deux fois plus qu'à Madère[1]; il pleut en toute saison, surtout en hiver, avec les vents d'ouest, et maint versant des montagnes açoriennes, surtout sur les talus de pierres ponces, se recouvre, malgré sa pente, de mousses et de sphaignes dont les couches rappellent les tourbières de l'Irlande; les couches de lapilli, altérées par l'humidité, deviennent une sorte de pâte où les pieds des bestiaux s'enfoncent comme dans la glaise. L'abondance de l'eau tombée diminue dans l'archipel de l'occident à l'orient; Santa-Maria, l'île située le plus à l'est, est celle qui est le moins bien arrosée.

L'abondance des vapeurs est si grande sur les pentes supérieures des monts, que très fréquemment, même pendant la saison la plus sèche de l'année, les nuées s'amassent sur les cimes et les cachent en entier : avant le coucher du soleil, le voile s'abaisse sur les monts. De peur de l'humidité, les habitants, à l'exception de quelques pauvres, n'occupent que les étages supérieurs; les rez-de-chaussée servent d'écuries, de celliers, de magasins. Pour se garantir de la pluie et des coups de soleil, toujours fort à craindre sous les climats humides, les paysans de la plupart des îles portent une espèce de capuche en drap qui leur couvre la tête et les épaules : c'est un couvre-chef analogue au « suroit » des marins. Les vents d'ouest sont redoutables. Le sud-ouest a reçu le nom ironique de *carpinteiro* ou « charpentier », tant il est habile à dépecer les navires; il est

[1] Jours de pluie dans l'année à Horta, d'après M. de Bettencourt : 196. En outre, 8 jours de grêle. Quantité de pluie tombée : 1m,510.

arrivé fréquemment que des pêcheurs ou de petits caboteurs, allant d'une île à l'autre, ont dû fuir jusqu'à Lisbonne devant la tempête.

La flore spontanée des Açores, comparée à celle de Madère et des Canaries, est fort pauvre. Watson n'a reconnu dans tout l'archipel que 396 plantes phanérogames et 75 cryptogames[1], appartenant pour la plupart à des espèces européennes : la proportion est environ des trois quarts, des quatre cinquièmes, disent Seubert et Hartung. Un huitième des plantes se retrouve, soit dans les autres archipels atlantiques, soit en Afrique ou dans le Nouveau Monde; il n'existe qu'une cinquantaine d'espèces exclusivement propres à l'archipel, et parmi elles un cerisier, devenu très rare, qui aurait probablement disparu s'il n'avait été recueilli dans les jardins. Cette prédominance considérable de la flore européenne sert d'argument aux savants qui font de l'archipel des Açores une dépendance naturelle de l'Europe; de là le nom de *Western Islands*, « Iles Occidentales », que les marins anglais donnent aux Açores, comme à des terres européennes situées plus loin que toutes les autres à l'ouest de la terre ferme. Si, comme le pensaient autrefois certains naturalistes, le peuplement des îles par les espèces végétales et animales s'expliquait uniquement par les apports des vents et des courants, les Açores devraient offrir un caractère principalement américain, puisque les eaux venues des Bahama et du canal de la Floride se meuvent directement vers l'archipel et que le vent dominant souffle également dans la même direction. Et pourtant, quoique des graines et des bois d'Amérique soient fréquemment portés par la mer sur les rivages des Açores, on compte au plus quatre espèces américaines dans la flore de l'archipel, tandis que la part des plantes européennes est bien près d'atteindre quatre cents. Quant aux espèces originaires des îles, elles se rapprochent presque toutes des types d'Europe et l'on se demande si elles ne sont pas de simples variétés graduellement transformées. D'ailleurs on ne peut dire avec certitude quelles sont parmi les plantes, communes à l'Europe et aux Açores, celles qui ont été introduites dans l'archipel à dessein ou inconsciemment, et celles qui font bien partie de la flore primitive des îles et sont dues à l'analogie des climats[2].

La flore originaire des Açores ne comprenait que cinq arbres et cinq arbrisseaux, peut-être six, toutes espèces arborescentes inférieures en dimensions aux plantes congénères que l'on trouve à Madère et dans les

[1] D'après Seubert, 457 phanérogames, 139 cryptogames.
[2] Watson ; Seubert ; Hartung; Morelet.

Canaries. L'ordre des palmiers, caractéristique des régions tropicales, manquait à l'archipel açorien. Les formes végétales qui prédominent aux Açores sont les cypéracées, les graminées, les joncacées, toutes plantes qui conviennent à un climat humide; de même on y rencontre beaucoup de fougères, quoique toutes soient originaires d'autres contrées; enfin, les sphaignes, recouvrant les cimes, forment par leur masse spongieuse autant de réservoirs dans lesquels s'emmagasinent les eaux de pluie pour alimenter les ruisseaux de leurs filets intarissables. D'épais gazons, comme ceux de l'Europe occidentale, s'étendent sur les versants déboisés et contribuent à donner à l'ensemble de la flore et au pays un aspect européen : nulle part on ne voit de steppes de caractère africain comme celles de Lanzarote, de Fuerteventura et d'autres terres canariennes.

Lors de l'arrivée des Européens, les pentes des montagnes étaient recouvertes de bois. Fayal, c'est-à-dire le « Faget » ou la « Hètraie », dut son nom aux forêts que les marins confondirent avec des bois de hêtres : c'étaient des espèces d'arbousiers, le *myrica faya* des botanistes. Graciosa, Flores, doivent ces appellations à la beauté de leur flore. Encore au commencement de ce siècle, Flores possédait des bois admirables d'ifs qui étaient affectés à la dotation de la reine; mais ces arbres ont été coupés; en maints endroits des îles on aperçoit encore des troncs énormes disparus sous la végétation des sphaignes; d'autres ont été partiellement recouverts par les laves. Les fourrés vierges que l'on voit çà et là sur les pentes des volcans ne forment qu'une sorte de végétation basse et crépue, au-dessus de laquelle on distingue quelques touffes d'arbrisseaux. Les plantes ligneuses les plus remarquables des montagnes açoriennes sont, avec le faya, le « laurier des Canaries » et une espèce de genévrier (*juniperus oxycedrus*) désignée par les indigènes sous le nom de cèdre; d'ordinaire ce conifère, le seul des Açores, est associé à des bruyères arborescentes et à des myrsinées, plantes d'origine africaine, dont les oiseaux, friands de baies, ont apporté la graine. Dépourvues de grands arbres, les hautes régions des îles offrent pour la plupart un aspect monotone et mélancolique : il faut redescendre dans les ravins pour retrouver une végétation pittoresque et variée. Du moins, si les arbres ont presque partout disparu des campagnes proprement dites, la verdure s'étend sur toutes les parties de l'archipel dont les scories n'ont pas la dureté du métal[1]. A mesure que se décompose la pierre, on voit se succéder des plantes d'une organisation de plus en plus haute; de simples filaments rudimentaires, des lichens,

[1] Arthur Morelet, *Notice sur l'histoire naturelle des Açores.*

des mousses, l'orseille, les fougères, préparent le sol, puis les graminées se montrent : la terre est prête pour la culture.

Grâce à l'égalité et à l'humidité de son climat, le sol de l'archipel se prête mieux que tout autre aux essais d'acclimatement. Quelques plantes étrangères n'ont pas réussi, parce que l'air des Açores est trop chargé de vapeurs; d'autres parce que l'alternance marquée des saisons leur est nécessaire; ainsi le lilas s'affole sous ce climat trop égal et finit par mourir. Mais un grand nombre d'espèces des régions tropicales et tempérées de l'Australie, de l'Ancien Monde et du Nouveau prospèrent admirablement dans ces serres naturelles des Açores : de là le goût qu'ont les riches Açoriens pour les jardins de plaisance. En quelques années, ils voient leurs arbres, peupliers, eucalyptus, casuarinas, s'élancer à 10 et 20 mètres de hauteur; cependant, si fort que devienne le tronc et si largement que s'étale le branchage, il est rare que les arbres puissent rivaliser en élévation avec leurs congénères de l'Europe et des Canaries[1]. Dans les jardins de Fayal et de San-Miguel les arbrisseaux du pays sont remplacés par des massifs où les chênes, les hêtres, les tilleuls d'Europe se mêlent au taxodium ou cypre de la Louisiane, au tulipier de la Virginie, à l'araucaria du Brésil, aux cèdres du Liban et de l'Himalaya, au camphrier du Japon, à l'acacia de l'Australie et aux palmiers des deux mondes; des haies d'hortensias, de myrsinées, de pittospores entourent les champs. Les arbres fruitiers, les plantes cultivées qui proviennent des vergers et des champs du Portugal, les bananiers, l'*ensete* de l'Éthiopie, s'emparent de la zone côtière, tandis que les mauvaises herbes venues d'Europe font reculer vers les hauteurs et disparaître les vieilles plantes açoriennes. Une espèce de ronce qui croît seulement aux Açores bat en retraite devant la ronce d'Europe, qui se plaît dans le voisinage des maisons, au bord des chemins, et gagne du terrain à chaque nouveau défrichement. En outre, des tentatives directes ont été faites pour le repeuplement des terrains vagues et des hautes pentes des montagnes. L'île de San-Miguel tout entière est devenue un jardin d'acclimatation; un millier d'espèces arborescentes y ont été naturalisées, et celles dont la réussite a été complète ont été propagées par centaines de mille et même par millions. Le pin maritime, le même que celui de la France méridionale, est l'essence qui a le mieux prospéré; déjà l'aspect lointain des montagnes en apparaît tout changé aux yeux de ceux qui revoient les Açores après une longue absence. Les autres espèces forestières acclimatées qui offrent le plus d'importance économique sont le

[1] G. Hartung, ouvrage cité.



ILE DE SAN MIGUEL. — VUE PRISE DANS UN JARDIN, PRÈS DE PONTA-DELGADA.

Dessin de Slom, d'après une photographie communiquée par M. Charles Brongniart.


THE ASTOR LIBRARY
NY

cryptomeria du Japon, l'eucalyptus, l'acacia, le cyprès et le chêne. Tandis qu'autrefois la rareté des bois d'œuvre était telle que les expéditeurs d'oranges étaient obligés de s'adresser à Lisbonne pour les voliges de leurs caisses, le reboisement a constitué de grandes richesses forestières, et l'on espère que les heureux effets s'en feront également sentir pour la salubrité des îles et la régularisation des eaux de source.

La faune naturelle des Açores est beaucoup plus pauvre que sa flore. A l'arrivée des premiers marins d'Europe, elle ne comprenait aucune espèce de vertébrés, à l'exception des oiseaux; cependant, d'après quelques auteurs, une chauve-souris, qui existe aussi dans l'Europe septentrionale, serait indigène aux Açores : peut-être a-t-elle été apportée des Flandres par les colons belges du seizième siècle. Le lapin, le furet furent introduits par l'homme; la belette, le rat noir, qui niche dans les arbres, et le rat gris, la souris, y pénétrèrent transportés dans les navires à l'insu des marins. On compte dans les Açores une trentaine d'oiseaux qui y passent toute l'année ou y font un séjour temporaire, et toutes ces espèces sont européennes ou du moins atlantiques, à l'exception peut-être d'une fringilla et du thalassidrome, oiseau d'origine américaine, voilier qui ne craint pas de traverser l'Océan; le canari vert était jadis fort commun, mais on l'a proscrit comme grand destructeur de grains. L'oiseau qui valut à l'archipel son nom d'Açores est une buse, dit M. Arthur Morelet, et non point un « autour », épervier ou milan, comme on pourrait le croire d'après cette appellation d'*açor;* mais il est peu d'espèces dont le nom ait gardé sa valeur précise en passant du Portugal à ses possessions atlantiques. Les reptiles manquent; seulement deux espèces de lézards se rencontrent dans l'île de Graciosa, mais on croit qu'ils ont été introduits à une époque récente, de Madère peut-être, car, très rares lors du voyage de M. Drouet, ils étaient devenus communs une vingtaine d'années plus tard[1]. La grenouille, qui s'est rapidement multipliée, est aussi une étrangère; le crapaud, importé des Etats-Unis, n'a pu s'accommoder au climat; parfois les sauterelles d'Afrique, s'abattant en nuages, ont dévoré les récoltes. Des anguilles, des cyprins dorés vivent dans les ruisseaux et jusque vers leur source, au-dessus des cascades qui interrompent le cours de l'eau : les œufs du cyprin ou « poisson rouge » ont été probablement apportés par les oiseaux aquatiques. MM. Morelet et Drouet n'ont point trouvé de mollusques fluviatiles dans l'archipel; parmi les mollusques terrestres, au nombre de soixante-neuf, près de la moitié des espèces n'existent point ailleurs que

[1] Fouqué, mémoire cité; — Walker, *The Azores.*

dans les Açores : elles représentent, avec six coléoptères, presque toute la faune primitive[1]. Sont-ce là les misérables restes d'une faune de l'ancienne Atlantide, ou bien les humbles représentants d'une série animale purement açorienne, spontanée comme celle des Galapagos et autres îles océaniques? Il ne serait point étonnant d'ailleurs que la flore et la faune d'un ancien continent atlantique aient complètement disparu, quand même des masses terrestres se seraient toujours maintenues au-dessus de l'eau à l'endroit où s'élèvent actuellement les Açores, car les coulées de laves, les jets de cendres, les effondrements et les explosions doivent avoir fréquemment remanié les races de plantes et d'animaux avec le sol même qui les portait. Même sur les rives les coquillages marins sont très rares : on peut faire en maints endroits du littoral des promenades de plusieurs lieues sans en rencontrer un seul[2]. Quant à la grande faune marine, elle est représentée surtout par les cétacés, marsouins, souffleurs, cachalots. Les baleiniers américains qui poursuivent le *physeter macrocephalus* étaient autrefois très nombreux dans les parages açoriens; mais cet animal devient de plus en plus rare : on en capture environ cent cinquante par an.

Lors des premières visites que firent les navigateurs italiens et portugais, les Açores, si pauvres en espèces végétales et animales, étaient inhabitées par l'homme. Les pionniers de la colonie établis à San-Miguel en 1444, par Gonçalo Velho Cabral, furent « quelques Maures », chargés, pour ainsi dire, d'essayer le climat et les ressources du pays pour les Portugais qui devaient suivre. Plus tard, lorsque les fiefs des îles eurent été distribués à de grands propriétaires, ceux-ci introduisirent avec les cultivateurs blancs un certain nombre d'esclaves noirs, dont le sang a fini par entrer pour une faible part dans le torrent circulatoire de la population açorienne. Des juifs expulsés du Portugal au commencement du seizième siècle furent aussi condamnés à l'esclavage et répartis en divers districts de San-Miguel. Des colons flamands, amenés dans les îles du centre, au nombre de plusieurs milliers, par le concessionnaire Jobst de Huerter, beau-père du cosmographe Martin Behaim, donnèrent même leur nom, « Iles Flamandes », à tout l'archipel, et Fayal reçut spécialement l'appellation de Nouvelle-Flandre. En 1622 il y avait encore dans l'archipel açorien des familles néerlandaises ayant les traits distinctifs de leur race, mais elles ne parlaient plus que le

[1] Godman, *Natural History of the Azores.*
[2] Drouet, *Mollusques marins des îles Açores.*

portugais, et même elles avaient traduit dans la langue du pays leur nom patronymique : tels les Van der Haegen, devenus, sous l'appellation Da Silva, si commune en contrée portugaise, de puissants propriétaires dans l'île de San-Jorge[1]. De même que ces Flamands, des naufragés de diverses nations ont fait souche de familles nouvelles dans maint village où on les avait accueillis. La race est donc très mêlée; toutefois dans l'ensemble les Açoriens d'origine portugaise ont une si forte prépondérance, qu'on peut négliger les autres éléments.

Mais ces Portugais eux-mêmes, d'où viennent-ils en majorité? Les documents de la colonisation ne le disent pas et les indices tirés de l'aspect physique, de l'histoire, de dialectes, des chants populaires, des mœurs locales, sont contradictoires et diversement expliqués par les anthropologistes : les uns, avec M. Theophilo Braga, Açorien lui-même, tiennent les insulaires de San-Miguel pour les descendants de Portugais septentrionaux, de la province du Minho; les autres, avec M. Leite de Vasconcellos, opinent pour une origine algarvienne : c'est à l'extrémité méridionale de la zone portugaise de l'Ibérie qu'ils cherchent la provenance des gens de l'archipel. Quoi qu'il en soit, les Açoriens ne présentent nullement un type homogène: on remarque dans le pays la plus grande variété. En moyenne ils sont de taille peu élevée (164 millimètres) et n'ont point en partage la beauté des traits : la bouche est grande et à lèvres épaisses, le nez est mal fait; les linéaments du visage, surtout chez les femmes, ont quelque chose d'irrégulier et d'inachevé. Les crânes, les uns larges, les autres étroits, restent notablement inférieurs à ceux des Européens continentaux; dans ce cas particulier, on peut bien dire, sans risque d'erreur, que le moindre volume de l'encéphale correspond à un moindre développement intellectuel, quoiqu'une élite d'hommes maintienne dans la littérature et les sciences un rang très honorable aux Açoriens parmi leurs compatriotes du continent. Par la forme du crâne et l'ensemble des caractères physiques, les Açoriens rappellent d'une manière étonnante le type celtique des Auvergnats et des Bas-Bretons, tel que l'ont décrit Broca et d'autres anthropologistes français[2]. Les éléments celtiques sont le mieux représentés dans la population portugaise des Açores. Par une coïncidence remarquable, le village de San-Miguel, dont les habitants se distinguent par une prononciation à la française de certaines syllabes, porte précisément le nom de Bretanha, comme la péninsule armoricaine. Le dialecte de Santa-

[1] Goblet d'Alviella, *Patria Belgica*, III.
[2] Arruda Furtado, *Materiaes para o estudo anthropologico dos povos Açorianos.*

Maria est celui qui se distingue le plus des autres par ses expressions archaïques[1].

Quoique peu fanatiques de leur naturel, les Açoriens sont très religieux, et les tremblements de terre, phénomènes encore moins expliqués pour eux que pour les savants, — qui du moins discutent des hypothèses, — contribuent à les maintenir dans ce sentiment de crainte que les théologiens disent être le « commencement de la sagesse » ; les chants populaires des Açores témoignent de ces terreurs. A chaque secousse, les habitants se précipitent en foule dans les églises. M. Furtado raconte qu'à la suite d'un soulèvement agraire une vibration du sol renversa quelques maisons du village de Povoaçao ; aussitôt les gens effrayés se jetèrent à genoux dans les rues, poussant de grands cris de repentir et demandant pardon aux propriétaires. Les images miraculeuses sont visitées par d'innombrables pèlerins, et leurs sanctuaires s'enrichissent d'offrandes : un *Ecce Homo* d'un couvent de Ponta-Delgada est célèbre par ses prodiges dans tout l'archipel, même au Portugal et au Brésil; jusqu'à des Maures, dit la chronique, lui ont envoyé des présents. Malgré la ferveur religieuse des Açoriens, on ne retrouve pas chez eux une aussi grande variété de superstitions que dans la mère patrie, ce qui s'explique, pense M. Furtado, par la monotonie de leur existence et l'uniformité des paysages qui les entourent : la pauvreté de la flore et de la faune, l'absence de monuments anciens, un passé sans histoire, telles sont les causes de leur infertilité d'imagination. Ce qu'ils ont gardé de leurs ancêtres les Portugais est resté très profondément dans leur esprit, mais leur évolution propre a été plus lente que celle de leurs compatriotes du continent. Toutefois des changements rapides s'accomplissent actuellement chez les Açoriens dans leur conception du monde extérieur : s'ils étaient naguère au nombre des humains qui vivaient le plus à l'écart, la pêche de la baleine et l'émigration en ont fait de grands voyageurs : on rencontre maintenant parmi eux des milliers d'individus qui connaissent le Portugal, le Brésil, les Antilles, les îles Sandwich, les mers arctiques; peut-être nulle population d'insulaires ne renferme-t-elle une aussi forte proportion d'hommes ayant fait le tour du monde.

Presque toujours, chez les campagnards de San-Miguel et des autres îles, les mariages sont pure affaire de convenance et d'intérêts. Quelques traces de l'ancienne reclusion des femmes se sont maintenues dans la construction des maisons et surtout dans le costume : enveloppées de grands manteaux, les Açoriennes glissent comme des fantômes. Il existe encore maint capu-

[1] Hunt, *Journal of the Geographical Society of London*, 1840.

chon dont les ailes se rapprochent au devant de la figure, ne ménageant qu'une étroite ouverture qui permet à la personne de voir sans être vue; les dames ramènent leur capeline à deux mains de chaque côté de la tête. Dans la partie occidentale de San-Miguel, l'épouse n'a pas le droit de marcher à côté de son mari, lorsqu'elle fait une visite ou se rend à la messe :



FEMME DE FAYAL ET FEMME DE SAN-MIGUEL.
Dessin de Dosso, d'après des photographies communiquées par M. Edm. Perrier.

elle suit son maître, qui chemine avec majesté, quelques pas en avant. Autrefois les dames de la bourgeoisie ne pouvaient pas même sortir pour faire leurs emplettes ; elles recevaient les marchands à domicile et ne quittaient le gynécée que pour aller à l'église; il était même d'usage qu'en voyant un homme venir à leur rencontre, les femmes se tournassent vers la muraille pour éviter un regard profane.

L'accroissement de la population est rapide, grâce à l'excédent des naissances sur les morts. Les familles sont très nombreuses et la propor-

tion des enfants qui meurent en bas âge est relativement minime; toutefois la survivance des faibles aurait pour résultat d'amener un certain abâtardissement de la race et dans les îles l'on ne verrait plus d'hommes qui puissent se comparer aux vigoureux paysans du Minho portugais. Quelques épidémies font leur apparition de temps en temps. Les chroniques parlent de « pestes » qui, de concert avec les pirates maures, dévastèrent les colonies naissantes. Actuellement les fièvres gastriques et typhoïdes se promènent dans l'archipel, mais la distribution topographique des villes et des villages est de nature à atténuer les effets de ces maladies. Si ce n'est dans les rares endroits où l'appel du commerce a fait naître des agglomérations considérables, les demeures se suivent en longues rues sur le pourtour insulaire, toutes exposées à la bienfaisante influence de la brise marine. Le médecin Bullar n'a constaté que deux cas de phtisie parmi ses malades[1]. L'alimentation du paysan est en général fort simple, mais fortifiante; les Açoriens sont grands mangeurs d'un pain qu'ils préparent avec la farine de maïs : il leur en faut en moyenne au moins deux kilogrammes par jour et ils en prennent avec tous leurs autres aliments, légumes, poissons et fruits. « Tout avec le pain, — fait l'homme sain, » dit leur proverbe.

Les terres, si fertiles qu'elles soient, et quoique cultivées sur tout le pourtour des îles jusqu'à 500 mètres d'altitude, ne suffisent pas à l'entretien de la population grandissante. La cause de cette pénurie de vivres doit être attribuée surtout à la répartition de la propriété; lors du voyage de Hunt, en 1840, le nombre des propriétaires ne représentait que la trente-sixième partie des habitants adultes[2]. Bien que la loi ait supprimé les majorats, l'ancienne division féodale s'est en grande partie maintenue : l'île de San-Miguel appartient presque tout entière à une douzaine de grands propriétaires comme aux premiers temps de la colonisation; plusieurs domaines comprennent une large bande de terrain s'étendant de la falaise marine aux cônes des volcans. Les fermiers possèdent, il est vrai, le droit héréditaire de rester sur le sol cultivé et de vendre les améliorations qu'ils y ont faites; mais l'impôt annuel qu'ils ont à donner au propriétaire représente une partie considérable, quelquefois la moitié du produit. Les petites propriétés ne sont pas nombreuses et les droits de vente, de mutation et autres frais de justice qui les grèvent, lors d'un changement de mains, en suppriment la valeur réelle pour le petit cultivateur : celui-

[1] *Winter in the Azores.*
[2] *Journal of the Geographical Society of London.*

ci finit par être déshérité au profit d'un homme de loi ou de quelque personnage enrichi revenu du Brésil[1]. Aussi, dans presque toutes les familles, des jeunes gens essaiment à l'étranger : le chiffre annuel des émigrants varie de deux à trois milliers et l'on évalue à un million de francs le total des sommes que les expatriés envoient annuellement à leurs parents[2]. Des sociétés de navigation se sont formées pour exploiter ce mouvement d'émigration et le diriger régulièrement vers diverses contrées. Aux premiers pays choisis par les colons açoriens, le Brésil, les États-Unis et les possessions africaines du Portugal, se sont ajoutées les îles Sandwich. Dès le milieu du siècle, quelques matelots açoriens des navires baleiniers avaient déserté pour s'établir dans Hawaii; mais le flot d'émigration ne commença qu'en 1879, après les désastres subis dans l'exploitation des orangeries. A la fin de 1880, la colonie portugaise de Hawaii se composait de 1493 personnes, dont 813 natives des Açores, 440 de Madère et 120 de l'archipel du Cap-Vert; dans la seule année de 1882, plus de deux mille Açoriens, dans le seul district de Ponta-Delgada, s'embarquèrent pour les Sandwich; en 1884, on comptait dans l'archipel océanien 9377 Portugais, Açoriens en majorité. Les jeunes gens surtout s'enfuient des Açores afin d'éviter le service militaire et l'ennuyeuse vie de garnison dans quelque forteresse du Portugal. Une loi récente oblige les garçons âgés de plus de quatorze ans à déposer au départ la somme nécessaire à l'achat d'un remplaçant, mais cette loi est fréquemment éludée.

L'agriculture est la grande industrie des Açoriens. Les instruments employés par les cultivateurs sont très primitifs et même les herses sont encore celles de l'âge de pierre : des bois armés à la partie inférieure de fragments de lave. Mais la terre est d'une fertilité extrême et rend plus qu'au vingtuple la semence qu'on lui confie. Les propriétaires sont rarement absents de leurs domaines, comme le sont d'ordinaire les grands feudataires des autres pays; ils résident dans l'île et prennent soin d'affermer les terres qu'ils possèdent; en mainte région de San-Miguel on ne trouverait pas un pouce de terre qui ne fût employé; même des sommets de rochers paraissant inaccessibles sont cultivés en ignames. Le froment est très productif dans l'île de Santa-Maria, mais il dégénère vite dans San-Miguel; on cultive aussi les fèves, les haricots, les patates douces et les ignames, qui servent non seulement à l'alimentation publique, mais aussi à la distillerie de spiritueux. L'abondance est grande pour toutes les ré-

[1] Arruda Furtado, mémoire cité.

[2] Émigration du district de Ponta-Delgada, de 1872 à 1882 : 15 473 (Arruda Furtado).

coltes, et la rotation des cultures est établie en maints endroits de manière à donner deux moissons dans l'année; toutefois les produits sont en général moins bons que sur le continent et dans les autres archipels atlantiques.

L'orseille, ce lichen des rochers qu'on employait jadis en quantité dans les teintureries d'étoffes, fut la première denrée fructueuse d'exportation; elle était monopolisée pour les « épingles » de la reine et se vendait un très bon prix. La culture du pastel enrichit aussi Terceira et d'autres îles dans les premiers temps; la canne à sucre fit la prospérité de Villafranca. Les vignes, que l'oïdium a détruites en grande partie, fournirent jusqu'au milieu du dix-neuvième siècle un vin blanc assez médiocre, peu riche en sucre, mais abondant; puis les orangeries remplacèrent les vignobles comme plantations de rapport, si bien que San-Miguel expédiait à Londres en une saison jusqu'à 250 millions d'oranges, d'une valeur de près de 3 millions de francs; les orangers ont été frappés par le « coulage » ou *lagrima*, puis par d'autres maladies, et le commerce est tombé au quart de ce qu'il était autrefois[1]. Le *phormium tenax* ou lin de la Nouvelle-Zélande, qui croît on ne sait depuis quelle époque dans les îles, même sur les terres les plus arides, est utilisé maintenant par les tisseurs. Les ananas, qui s'élèvent en serre, sont d'une excellente qualité et se vendent très bien; on s'occupe aussi avec succès depuis 1878 de la culture du thé : une seule plantation contenait 27 000 arbustes en 1885. Mais la production agricole la plus importante est toujours le maïs, et chaque année, malgré l'énorme consommation qu'on en fait dans l'archipel, on exporte une quantité considérable de cette denrée. Quant à la population agricole, elle reste misérable en dépit de la fécondité du sol cultivé; en temps ordinaire, les salaires journaliers s'élèvent de 85 centimes à 1 fr. 50; à la moisson, ils atteignent 3 francs[2].

Autrefois les insulaires ne portaient guère que des étoffes de fabrication indigène, mais les bas prix des draps et des cotons étrangers ont presque complètement supprimé les industries locales; les îles n'ont pas d'usines proprement dites, seulement quelques moulins, des tanneries, des fromageries : les Açoriens qui ne s'occupent pas d'agriculture sont presque tous employés dans le commerce. Le mouvement des échanges augmente beaucoup de décade en décade : il a presque décuplé de 1830 à 1880; toutefois depuis cette époque la maladie des orangers a diminué l'activité commerciale. Elle ne reprend que lentement.

[1] Exportation des oranges de San-Miguel en 1885 :
131 141 caisses, soit 50 millions d'oranges.

[2] Arruda Furtado, ouvrage cité.

Santa-Maria, l'île açorienne la plus rapprochée du Portugal et de Madère, est l'une des plus petites et des moins populeuses; mais elle paraît avoir été plus considérable autrefois, car son piédestal marin, rongé par les flots que poussent les vents redoutés des parages occidentaux, s'étend à une assez grande distance au nord-ouest de l'île. A une quarantaine de kilomètres au nord-est de Santa-Maria, les écueils des Formigas et du Formigon, « fourmis naines entourant une fourmi géante », ne sont également que les débris d'un îlot d'une dizaine de kilomètres en longueur. Si la mer a détruit une partie de la base sur laquelle reposait l'île de Santa-Maria, celle-ci s'est accrue d'autre part, grâce à un mouvement d'émersion : les traces d'anciennes grèves se voient sur le pourtour de l'île jusqu'à la hauteur de 90 mètres. Depuis longtemps cette extrémité occidentale de l'archipel açorien paraît n'avoir plus d'éruptions ni de frémissements volcaniques : aucun des cratères de l'île n'offre de scories récentes, et les coulées de lave sont usées par les intempéries ou bien recouvertes par l'humus et la végétation. Santa-Maria se distingue des autres Açores par la présence de quelques bancs d'un calcaire qui se forma sous les eaux avant le soulèvement des côtes : ces dépôts, qui datent de la fin de l'époque miocène, sont utilisés activement par les chaufourniers, qui transportent la chaux à Ponta-Delgada, dans l'île de San-Miguel; les argiles rouges de l'île servent aussi à la fabrication de la pouzzolane[1].

Le chef-lieu de Santa-Maria, Villa do Porto ou la « Ville du Port », ne mérite guère son nom : sa crique, simple échancrure de la côte méridionale, est exposée aux vents de l'ouest et du sud; la tenue y est mauvaise, et souvent les navires sont obligés de mouiller en rade, prêts à s'enfuir au signal du danger. Santa-Maria est une des îles qui ont eu le plus à souffrir des incursions de pirates algériens et français, au seizième siècle. Dans les années sèches, elle est menacée de la disette, parfois de la famine.

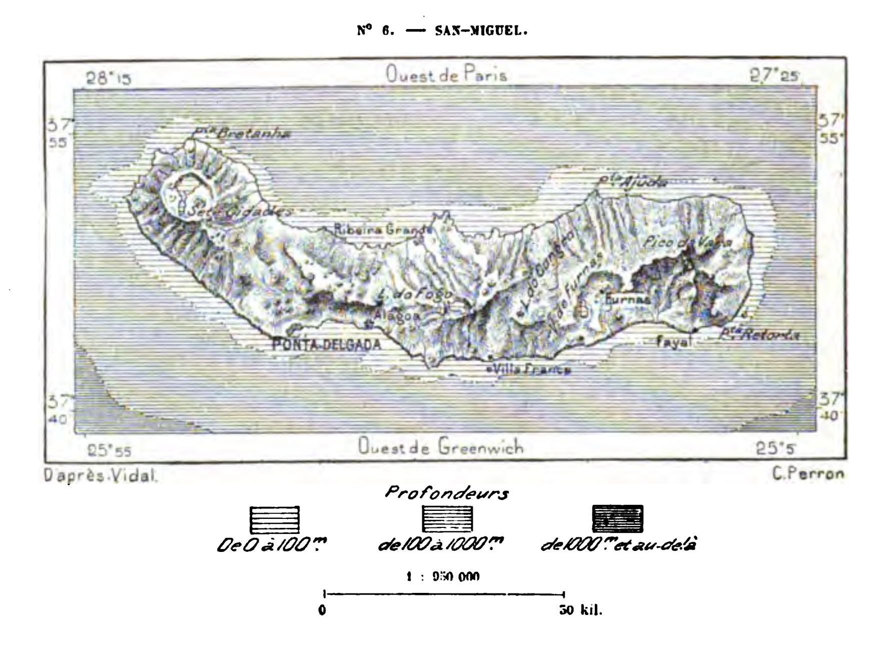
San-Miguel, la plus grande des îles et de beaucoup la plus importante, puisqu'elle contient près de la moitié des habitants de l'archipel, se compose en réalité de deux terres distinctes dont l'intervalle a été comblé par une série d'éruptions. Une multitude de cônes volcaniques, rappelant de loin par leur forme celle d'une rangée de taupinières, occupe cet espace intermédiaire, au-dessus de la plaine rocailleuse formée par les coulées de laves qui se sont épanchées des deux îles primitives. Les cendres

[1] G. Hartung, ouvrage cité.

volcaniques mêlées aux débris de ces laves et modifiées par l'action des pluies ont fourni une terre végétale des plus fertiles qui est devenue la région agricole de San-Miguel : c'est là que les habitants se sont groupés en grande majorité[1].

La partie orientale de San-Miguel, qui ressemble à Santa-Maria par l'aspect de ses pentes ravinées et de ses laves qu'ont usées les intempéries, est dominée par le sommet le plus élevé de l'île, le Pico da Vara, ancien volcan qui ne s'est point ouvert de nouveau depuis l'arrivée des colons dans le pays : c'est dans les forêts de ses pentes que se réfugièrent les premiers

N° 6. — SAN-MIGUEL.



Africains laissés dans l'île, en 1444, lorsque de violents tremblements agitèrent les terres occidentales et que des sommets de montagnes furent réduits en cendres et lancés dans les airs. A l'ouest du Pico da Vara, la chaîne irrégulière est interrompue de distance en distance par des plaines en forme de cirques. L'une d'elles, ouverte sur le versant méridional de l'île, est le val das Furnas ou des « Fournaises », de laquelle s'échappe un ruisseau dit Ribeira Quente, ou la « Rivière Brûlante », descendant à la mer par une étroite vallée dont le sol est utilisé pour la production des primeurs. Sur un espace d'environ 400 mètres dans tous les sens, le sol est percé d'innombrables ouvertures d'où s'élancent en jets de l'eau et des vapeurs. Quelques trous ont à peine le diamètre d'une aiguille : ce sont les

[1] Fouqué, *Voyages géologiques aux Açores*, Revue des Deux-Mondes, 1873.

olhos, les « yeux », d'où les gouttelettes et les bulles d'air sortent en pétillant : la source la plus abondante est une « chaudière », la *caldeira*, où s'élève en grondant une gerbe liquide, dépassant d'un mètre le niveau du



N° 7. — VAL DAS FURNAS.

bassin ; une « bouche d'enfer » lance avec bruit des jets de gaz tourbillonnants, d'autant plus épais et tumultueux que l'atmosphère extérieure est plus agitée. Des rochers environnants, usés et blanchis par les acides, s'échappe une eau fumante et, même dans le lit du ruisseau, des sources chaudes se révèlent par les bouillonnements et les vapeurs de la sur-

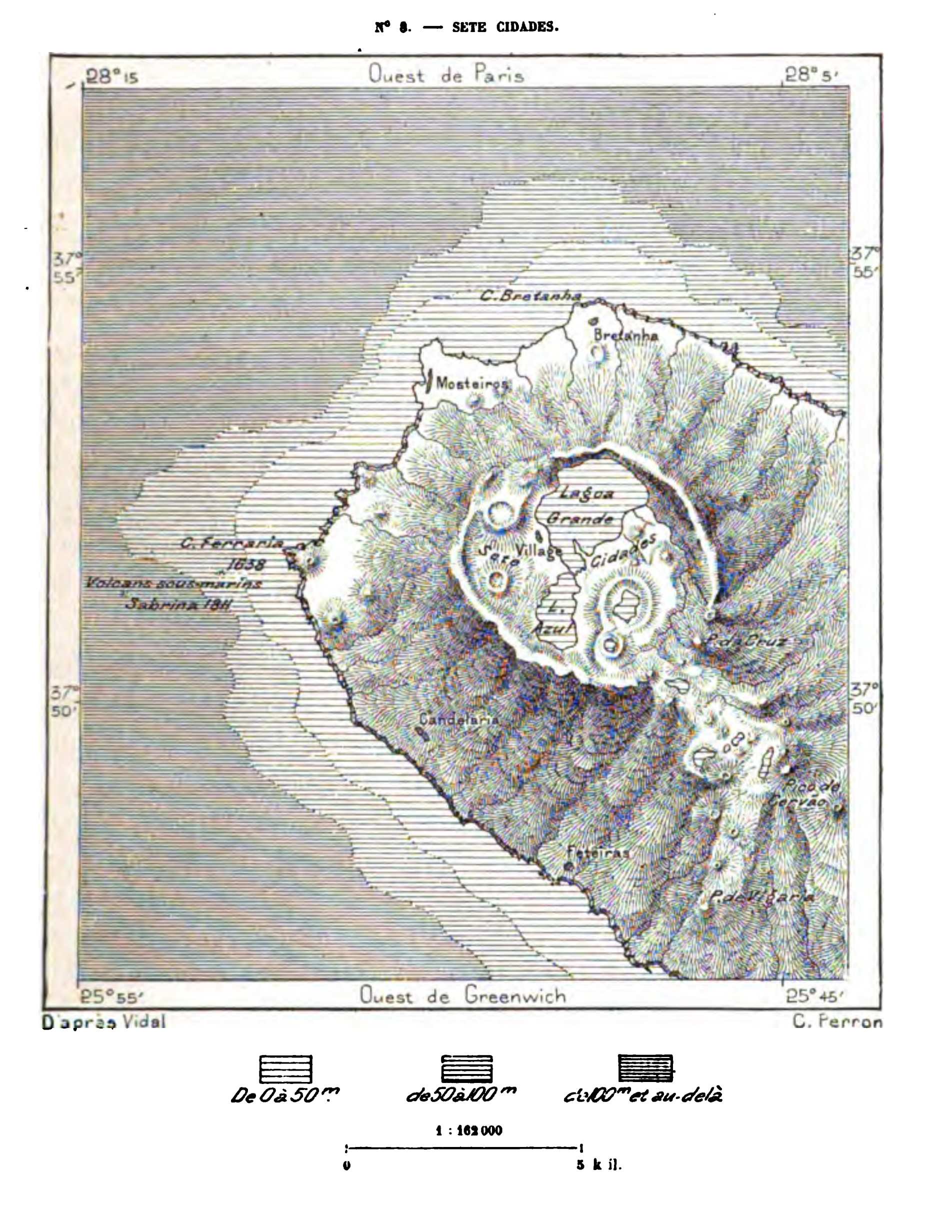
face. La température des eaux, dont quelques-unes sont utilisées en des établissements de bains, varie suivant l'abondance des nappes et les canaux qui font communiquer les eaux souterraines avec l'extérieur : telle source est à 98 degrés, presque la température de l'eau bouillante; telle autre, de 22 degrés, peut à peine être classée parmi les eaux thermales; en outre, la minéralisation des fontaines diffère. Depuis trois siècles, les Fournaises n'ont point changé d'aspect : les seuls changements qui se produisent dans la vallée proviennent de la chute de quelques rochers, décomposés par les fumerolles, et le dépôt graduel d'épaisses couches de silice dans lesquelles se pétrifient les plantes : de gros arbres se trouvent ainsi changés en pierre.

Sources thermales et fumerolles sont nombreuses dans le reste de l'île, où elles se disposent suivant une ligne droite, de l'est-sud-est à l'ouest-nord-ouest, dans la même direction que l'axe même de l'archipel. San-Miguel est aussi la terre açorienne la plus riche en lacs, cratères qui jadis vomissaient des scories brûlantes et qu'emplissent maintenant les eaux de pluie. Un de ces lacs occupe une dépression ovale immédiatement à l'ouest du val das Furnas; un lac voisin, qui avait 5 kilomètres de tour et une profondeur dépassant 30 mètres, fut complètement empli de cendres par l'éruption de 1563 : ce n'est plus qu'une « lagune sèche », Lagoa Secca. A une dizaine de kilomètres au delà, la lagune do Congro emplit un cratère dont les parois abruptes se redressent à 90 mètres au-dessus de l'eau; plus loin un autre lac alpin, la lagoa do Fogo ou « lagune de Feu », a pris la place d'une bouche d'éruption qui s'ouvrit en 1563. Une montagne élevée, le Volcão ou le « Volcan » par excellence, disparut en entier, transformé en cendres et en pierres ponces qui retombèrent sur l'île et sur l'Océan : l'eau des ruisseaux, recouverte et tarie par la pluie de poussière brûlante, cessa de couler pendant quinze jours, des caravelles qui voguaient à plus de 400 kilomètres de San-Miguel eurent leur pont couvert de cendres et purent à grand peine se frayer un chemin dans la mer à travers le lit de pierres ponces : on dit même que de la poussière volcanique fut portée par le vent jusqu'en Portugal. Quand le nuage noir qui avait caché le théâtre de l'éruption se dissipa, les insulaires s'aperçurent que le profil de la crête avait complètement changé. C'est à l'ouest de la Lagune du Feu que le faîte de l'île est le plus fortement échancré; une grande route qui passe de l'un à l'autre versant, entre Ponta-Delgada et Ribeira-Grande, franchit le seuil à l'altitude de 210 mètres, s'élevant d'un côté, s'abaissant de l'autre, sans fortes rampes ni lacets.

L'extrémité occidentale de l'île de San-Miguel est presque en entier oc-

cupée par un cratère circulaire, dont l'ourlet se développe avec une étonnante régularité. Déroulant une circonférence de 15 kilomètres, le rebord est découpé, comme dentelé par les pluies sur tout son pourtour et quel-

N° 8. — SETE CIDADES.

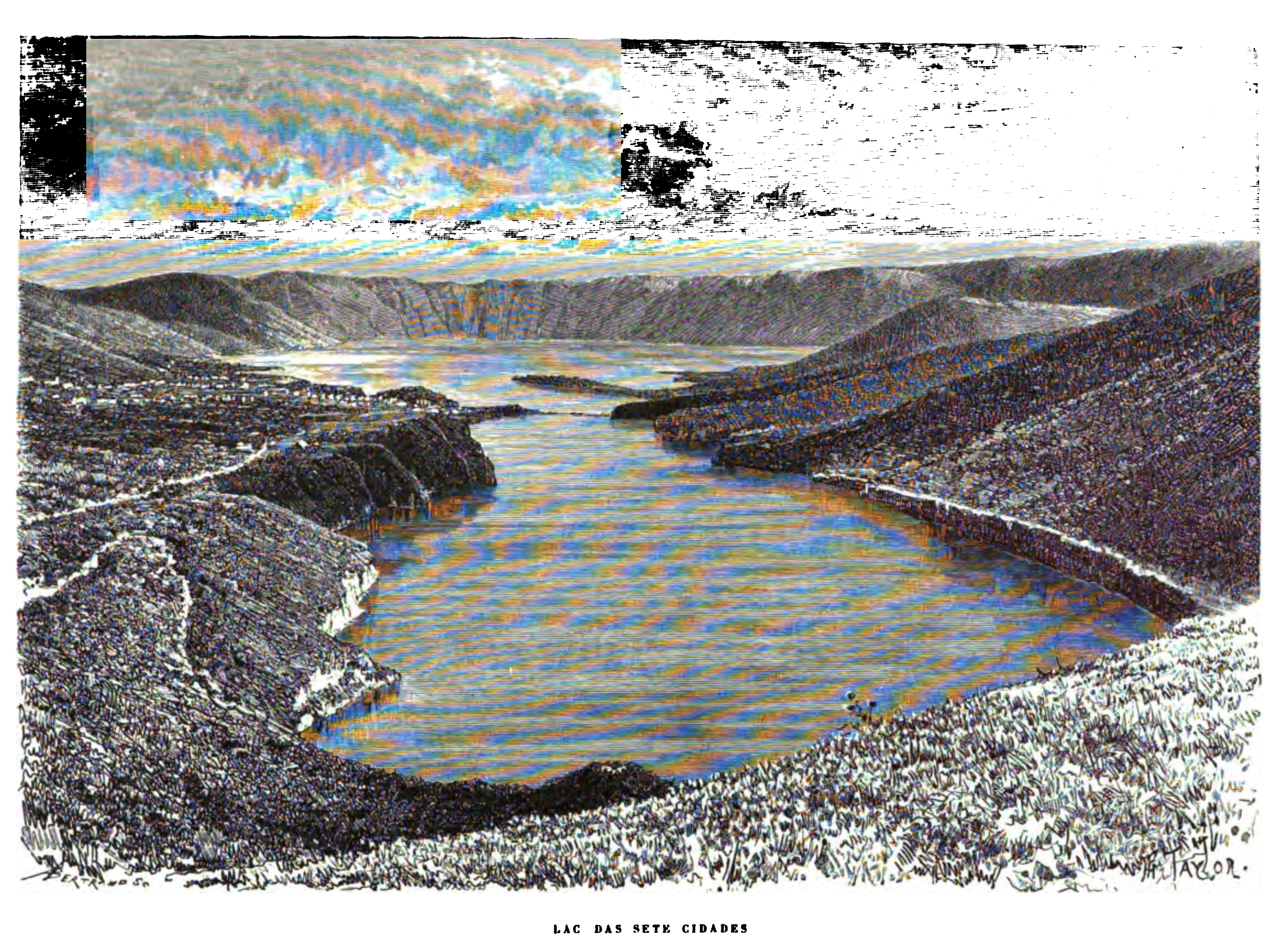


ques cônes volcaniques dominent de distance en distance le vaste amphithéâtre : le plus élevé, le Pico da Cruz, au sud-est, atteint 846 mètres; la nappe d'eau qui remplit le fond du grand cratère est à 264 mètres seulement. D'après la légende, ce gouffre se serait ouvert en 1444, l'année même où les premiers habitants furent laissés dans l'île par Cabral; toute-

fois l'étude géologique du cratère ne justifie point ce dire des indigènes, inspiré par l'amour du merveilleux. C'est aussi l'imagination populaire qui a donné à l'enceinte circulaire le nom de Caldeira das Sete Cidades, la « Chaudière des Sept Villes » : sans doute l'on crut avoir trouvé les « Sept Cités » de l'Antilia fondées par les sept évêques légendaires qui s'étaient enfuis du Portugal, lors de l'invasion des Maures; maintenant les sept cités engouffrées dormiraient au fond des eaux. La plus grande profondeur du cratère immergé dépasse 106 mètres: c'est de là probablement que jaillirent autrefois les cendres d'éruption. Le lac est double. La nappe d'eau verte de la « Grande Lagune » occupe la dépression septentrionale de la chaudière, mais une simple flèche, à peine émergée, la sépare d'une autre nappe d'eau, la Lagoa Azul ou « Lagune Azurée », qui s'étend jusqu'à la base des escarpements boisés, dans la partie méridionale de l'enceinte. Un gracieux village égrène ses maisonnettes sur les pentes jusqu'au diaphragme des deux lacs, et quatre volcans à cratère, dont le pourtour est découpé en forme de collerette, s'élèvent en diverses parties de la chaudière. Chacun des deux volcans du sud contient un petit lac au fond de sa coupe terminale. On dit que des galeries profondes, d'où les laves fluides s'épanchèrent directement dans la mer voisine, traversent de part en part la paroi des Sete Cidades[1].

C'est dans le voisinage de la chaudière des Sept Villes que, pendant la période historique, des volcans sous-marins se sont élevés sur la côte de San-Miguel. Au large du rivage méridional, devant le port de Villafranca, se voit un cratère échancré d'une admirable régularité de formes, où les petits bateaux trouvent un abri sûr dans les tempêtes; mais ce volcan d'origine sous-marine est d'une époque inconnue. La première éruption que les Açoriens virent en pleine mer se produisit en 1638. Alors une colonne de cendres, « haute comme trois tours superposées », jaillit de la mer au sud-ouest du cap Ferraria, et peu à peu un cône noirâtre se dressa hors des eaux; mais l'île nouvelle n'eut qu'une existence de quelques mois : les premières tempêtes de l'hiver la démolirent, laissant un haut-fond à la place. Au sud-ouest de l'endroit où s'éleva cette île éphémère une autre apparut en 1811 : la fameuse Sabrina, ainsi nommée d'après la frégate anglaise dont l'équipage resta pendant des semaines témoin de l'éruption. Des jets de scories et de cendres, se succédant par intervalles, s'élevaient de beaucoup au-dessus des falaises de la côte voisine, à plus de 200 mètres de hauteur; un nuage de vapeurs, entourant la partie supérieure

[1] V. F. Walker, *The Azores*.



LAC DAS SETE CIDADES

Dessin de Taylor, d'après une photographie de M. Rapozo.


THE ASTOR LIBRARY
NY

de la colonne de débris, tournoyait dans le ciel comme une immense roue; des éclairs jaillissaient de la masse des nuées tourbillonnantes, et des trombes inclinées sous le vent bouleversaient les flots autour du jet central. Dès le quatrième jour se montra la première plage noire de Sabrina, pareille au dos d'un monstre; dans l'espace de trois heures l'île avait déjà 6 mètres de hauteur et s'arrondissait en un cratère ébréché de 450 mètres en circonférence, d'où l'eau s'épanchait à marée basse en un fleuve d'eau bouillante et que la mer emplissait de nouveau à marée haute. Seize jours après le commencement de l'éruption, le cône volcanique atteignit ses plus grandes dimensions, 75 mètres de hauteur et 1850 mètres de pourtour. On raconte, sans preuve à l'appui, que les Anglais y plantèrent leur drapeau, heureux de la bonne fortune qui leur donnait l'emplacement d'une citadelle au centre de l'Océan; mais, entièrement composé de cendres et de scories sans cohésion, le Gibraltar espéré ne put résister au heurt des vagues et disparut peu à peu : bientôt après la sonde trouvait une profondeur de 28 mètres à l'endroit où s'était élevée l'île de Sabrina[1].

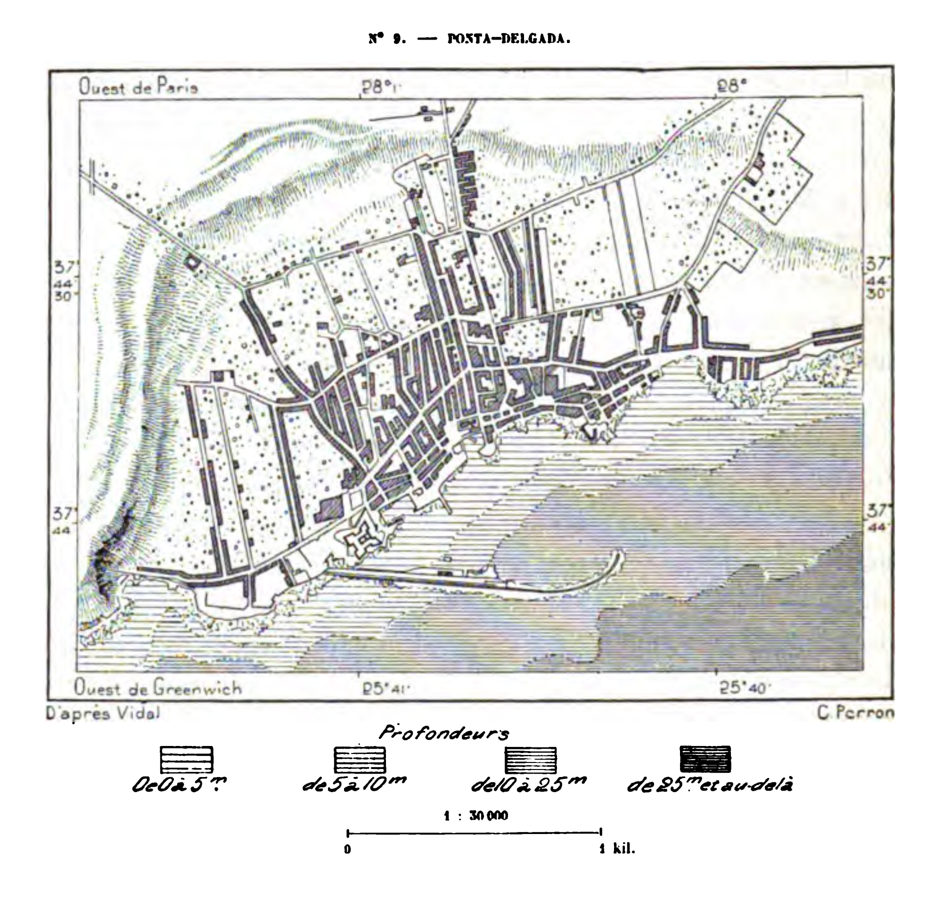
Le premier établissement des immigrants portugais et « maures » sur la rive méridionale de San-Miguel porte simplement le nom de Povoação ou de « Village ». Le chef-lieu qui lui succéda fut Villafranca, également située sur la côte méridionale, au bord d'une rade que protègent contre les vents d'ouest l'îlot volcanique et l'isthme de bas-fonds unissant cet îlot au littoral. Mais en 1522 la ville fut entièrement détruite par une éruption : des coulées de terre et de limon, s'échappant en avalanche des montagnes situées au nord, descendirent sur Villafranca et l'engloutirent avec les cinq mille personnes qui l'habitaient; d'autres « déluges de terre », disent les chroniqueurs, s'abattirent sur divers points du littoral et s'avancèrent dans la mer en promontoires.

Villafranca, patrie du fameux voyageur Bento (Benedict) de Goes, qui pénétra au centre de l'Asie dans les premières années du dix-septième siècle, est redevenue ville populeuse et fait un commerce direct avec l'Angleterre; toutefois une autre cité a pris rang de capitale, Ponta-Delgada ou « Pointe-Effilée », située plus à l'ouest, au delà du gros bourg d'Alagoa et sur la même côte du sud : c'est la quatrième ville du Portugal par le nombre des habitants. La saillie de la côte qui lui a valu son nom protégeait quelque peu sa rade contre la fureur des vents d'ouest; mais cet abri précaire était insuffisant pour les navires qui fréquentent la rade de Ponta-Delgada; en moyenne, les communications

[1] Webster, *Description of the Island of Saint-Michael;* — Hartung, ouvrage cité.

étaient impossibles entre les bateaux et la terre pendant cinquante jours de l'année. Lors de la grande prospérité du commerce des oranges, en 1860, on commença la construction d'une jetée de 850 mètres qui défend le port au sud et se recourbe à l'est par son môle oriental : une fois terminée, cette digue protégera le mouillage contre tous les vents et cent navires trouveront leur place dans le port. Plus de la moitié

N° 9. — PONTA-DELGADA.

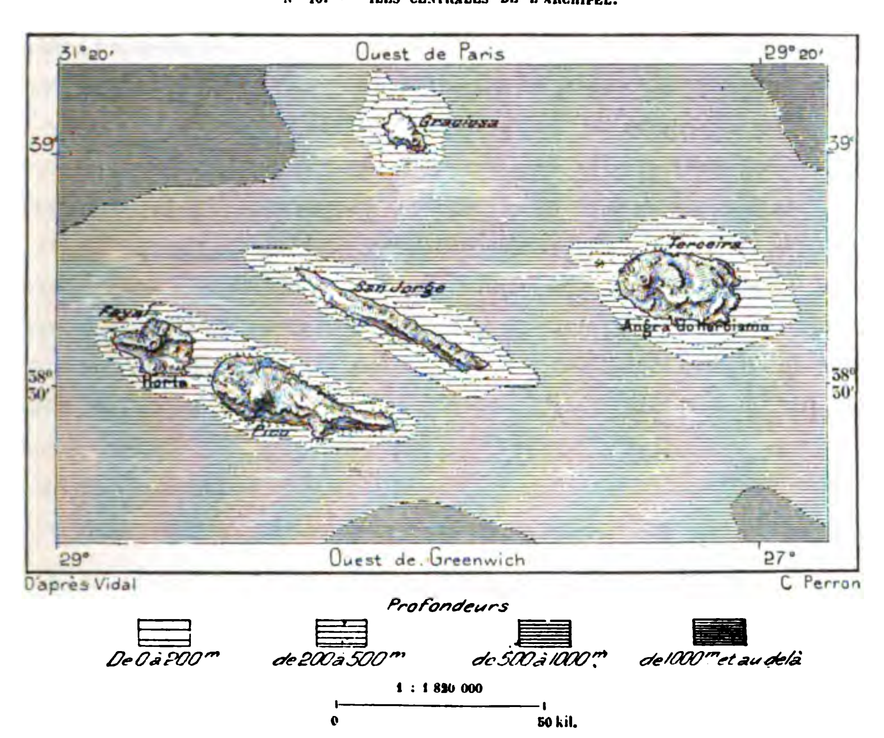


du commerce extérieur des Açores se fait par l'intermédiaire de Ponta-Delgada[1] : c'est aussi la ville de San-Miguel qui a la plus belle ceinture de jardins et de champs; des routes faciles en font l'entrepôt des denrées du versant septentrional de l'île, où se trouve la deuxième ville en importance de San-Miguel, Ribeira-Grande. Le petit bourg de Capellas, sur la rive du nord, est le lieu de villégiature le plus fréquenté par les riches Açoriens pendant l'été.

[1] Mouvement du port de Ponta-Delgada en 1883 : 322 navires, jaugeant 165 765 tonnes.
Valeur du commerce avec d'autres pays que le Portugal : 3 410 000 francs.

Entre San-Miguel et Terceira, mais dans une partie de la mer beaucoup plus rapprochée de cette dernière île, naquit en 1720 un volcan insulaire plus haut et plus durable que ceux des parages de San-Miguel ; toutefois, composé des mêmes matériaux incohérents, il finit aussi par disparaître, et nul haut-fond ne révèle aux sondeurs l'emplacement où se dressa jadis le cône de cendres volcaniques. En 1867, c'est de l'autre côté de l'île Terceira, près du village de Serreta, qui en occupe la pointe occidentale, que se forma une nouvelle butte de scories, toutefois sans atteindre le niveau de la mer. Depuis des mois le sol frémissait ; parfois on comptait plus

N° 10. — ILES CENTRALES DE L'ARCHIPEL.



de cinquante secousses par jour et quelques-unes furent assez violentes pour renverser les maisons : les habitants de ce district de Terceira campaient dans les jardins. Le vert jaunâtre de la mer, un bouillonnement du flot, de violentes détonations annoncèrent la formation du volcan sous-marin, puis on vit des colonnes d'eau et de vapeur s'élancer de la mer jusqu'à plusieurs centaines de mètres, recourbées à leur sommet par le vent et se perdant en nuages blanchâtres : des fusées de scories, des pierres rayaient les colonnes liquides de leurs traits noirs et retombaient dans le flot bouillonnant. Les vapeurs s'élançaient de la mer en jets nombreux sur un espace elliptique de 5 kilomètres de longueur et, jusqu'à la dis-

tance de près de 20 kilomètres, l'eau était colorée en jaune, en vert, en rouge, par les sels de fer en dissolution. L'éruption dura sept jours, puis la nappe des eaux reprit son calme et le volcan sous-marin s'abaissa peu à peu[1].

L'île ovale de Terceira, ou la « la Troisième », est double comme San-Miguel. La partie du centre et de l'est, avec son « Chaudron » (Caldeirão), et la partie occidentale, dominée par la « Chaudière » (Caldeira) de Santa-Barbara, appartiennent à des périodes de formation différentes. Le Chaudron est un cirque d'environ 10 kilomètres de circonférence, entouré de volcans à cratère et occupé en entier par un fourré de broussailles. Des bords de la Chaudière, plus élevés, on voit l'île à ses pieds et de l'ouest au sud se déroule tout le panorama des îles centrales de l'archipel; même, quand le temps est favorable, on distingue au sud-est les vagues linéaments de San-Miguel. La dernière éruption qui ait eu lieu dans l'intérieur de Terceira date de l'année 1761 : les laves qui s'épanchèrent à cette époque sont encore trop compactes pour qu'on ait pu les mettre en culture; on aperçoit de loin ces fleuves rougeâtres n'ayant d'autre végétation que celle des figuiers. Le seul reste d'activité qui se soit maintenu dans le foyer intérieur se manifeste par un dégagement de gaz et de vapeur d'eau à la température de 90 degrés : autour des fumerolles se déposent des cristaux de soufre qui ont fait donner à cet endroit, situé au centre de l'île, le nom de Furnas d'Enxofre. Sous des cheires d'éruptions anciennes ont été fréquemment découverts de gros troncs d'arbres, appartenant d'ailleurs aux mêmes espèces que celles de la flore actuelle : les indigènes y voyaient jadis des restes de l'arche de Noé[2].

Quelques-unes des anciennes coulées de Terceira sont très remarquables par l'état d'extrême fluidité qu'elles devaient avoir en sortant des crevasses du sol. Il en est résulté ce phénomène singulier qu'au-dessous de la carapace des laves refroidies par le contact de l'atmosphère, les matières fondues ont continué leur marche, de manière à vider complètement l'intérieur de la coulée. Ainsi se sont ouvertes des galeries en forme de boyaux, que l'on peut suivre dans l'épaisseur des laves jusqu'à des centaines de mètres de distance. Rien de plus curieux que ces avenues sous-rocheuses, décorées de stalactites de cristaux noirs. En maints endroits les eaux abritées contre l'évaporation s'y amassent en petites flaques où les femmes viennent emplir leurs cruches. Une des galeries, qui se termine

[1] Fouqué, mémoire cité.
[2] Boid, *A description of the Azores or Western Islands.*

près de la ville d'Angra, sert de lit à un ruisseau dont le débit suffit pour mettre en mouvement les roues de plusieurs moulins[1].

Au large de la côte méridionale de Terceira se voient les restes d'un ancien cône d'éjection, partagés maintenant par le heurt des flots en deux îlots distincts, les rochers das Cabras. Un autre volcan d'origine sous-marine existe encore, rattaché à la côte même : c'est le morro do Brazil, qui se dresse à l'ouest du port d'Angra. Ses parois, composées de cendres mêlées aux débris de coquillages marins, forment un tuf multicolore, que les intempéries ont déchiqueté en dents et en aiguilles; sur tout son pourtour maritime, la base de la montagne est évidée en grottes profondes où nichent les ramiers et les hirondelles de mer. Au sommet du mont Brazil, ainsi nommé des bois de teinture qu'on y trouvait autrefois, se creuse un cirque de 3 kilomètres de tour enfermant deux bouches de cratère, inégales de niveau, dont le fond est maintenant labouré par la charrue.

Un fort construit sur les pentes du volcan protège la ville d'Angra, chef-lieu de Terceira et jadis capitale officielle des Açores; le commandant des forces militaires de l'archipel y réside encore. Moins grande que Ponta-Delgada, elle est d'aspect plus monumental. On l'appela « Ville aux Églises », tant ces édifices y sont nombreux : le nom qu'on lui donne dans les documents administratifs est la désignation pompeuse d'Angra do Heroismo ou « Baie de l'Héroïsme », en souvenir de la résistance qu'elle opposa aux troupes de débarquement envoyées par Miguel en 1829 : celles-ci essayèrent en vain de s'emparer des batteries de la ville de Praia, située au bord d'une crique sûre, à l'extrémité orientale de l'île. Elles durent se rembarquer précipitamment, et Terceira devint le point d'appui des forces qui firent graduellement la reconquête des Açores, puis celle du Portugal, et finirent par entrer triomphalement à Lisbonne, en 1833, pour y proclamer la reine dona Maria. Des révoltes agraires ont eu lieu dans l'île de Terceira, à la suite de l'usurpation des domaines communaux par les grands propriétaires[2].

Graciosa, ou l'île « Gracieuse », ne mérite plus son nom par sa verdure. C'est l'une des terres açoriennes que les habitants ont le plus dépouillées de la parure arborescente d'autrefois; mais ils la cultivent avec soin et les résidents de ses deux villes, Santa-Cruz et Praia, toutes les deux situées

[1] Fouqué, mémoire cité.
[2] Walker, ouvrage cité.

sur la côte septentrionale, ont aussi quelque industrie. Autrefois ils s'occupaient du tissage de toiles et de lainages, que l'on expédiait jusqu'au Brésil; mais aujourd'hui il n'y a plus de concurrence possible entre l'îlot perdu dans la mer immense et les cités manufacturières de l'Europe et de l'Amérique. Actuellement l'industrie principale de Graciosa est la fabrication de la brique, pour laquelle on utilise une argile rouge provenant de la décomposition des laves. Pouzzolanes, ciments, terres réfractaires, tous produits que l'on peut fabriquer par milliards de tonnes en exploitant les volcans des Açores, telles sont probablement les richesses futures de l'archipel océanique.

Depuis l'arrivée des Portugais, Graciosa n'a pas eu d'éruptions; rarement de fortes secousses y ont été ressenties; une fontaine thermale et minérale, qui mêle son filet d'eau fumante au flot de la mer, et, dans le fond de la « chaudière » orientale, des fumerolles d'acide carbonique et d'hydrogène sulfuré emplissant une caverne, tels sont les seuls phénomènes extérieurs de l'activité volcanique. Les visiteurs ne peuvent toujours descendre dans cette grotte à l'air vicié, dont le fond est occupé par un petit lac d'eau tiède. Hartung explique ce vide intérieur du rocher par d'énormes bulles de gaz qui se seraient fait jour à travers les laves encore fluides.

San-Jorge, l'île centrale de l'archipel du milieu et de toutes les Açores, se distingue des autres terres par sa forme et son relief. Longue et étroite, elle s'aligne exactement suivant l'axe général du système açorien, et sa chaîne, qui se développe sur un espace d'environ 50 kilomètres, n'offre pas un seul dôme évidé au sommet en chaudière profonde; elle n'a pas même de cratère proprement dit. En repos dans sa partie orientale, qui fut colonisée la première par la colonie flamande de Jobst de Huerter, l'île de San-Jorge est encore fréquemment secouée dans sa partie occidentale, où se trouve la capitale, Vellas, garantie du vent d'ouest par un promontoire. Les oscillations du sol se feraient surtout sentir vers la fin de l'automne. D'après les traditions que recueillit Boid, des volcans sous-marins auraient déjà par trois fois fait leur apparition près de l'extrémité occidentale de l'île, en 1691, en 1720 et en 1757 : dans cette dernière année, dix-huit îlots se seraient dressés au-dessus de la mer, mais pour céder bientôt à l'action destructive des vagues. Lors de la prospérité des vignobles açoriens, San-Jorge produisait les meilleurs vins de l'archipel; de nos jours ses habitants s'occupent surtout de l'élève et de l'expédition du bétail.

Tellement fière d'aspect est la montagne, ou le « Pic » par excellence, qui se dresse à 2320 mètres au-dessus du groupe central des Açores, que son piédestal insulaire n'a pas même reçu de nom : simple base du volcan, quoique son pourtour ovale se développe sur un espace de 120 kilomètres, il n'a jamais eu d'autre appellation que Pico. Des deux côtés de l'île, on voit les pentes s'élever graduellement vers le pic, fort allongées sur le versant oriental, plus raides sur le versant occidental. A la base proprement dite du volcan, l'inclinaison devient plus forte, et le cône régulier de la cime se redresse suivant un angle de 35 degrés : d'en bas, on dirait des parois presque verticales; aussi le « Pic » a-t-il été souvent comparé à une tour énorme dépassant la zone des nuages. De loin, quand le temps est clair, on aperçoit au sommet de la montagne le cône terminal circonscrit par le cratère et, sur les hautes pentes, des cônes adventices formés par les éruptions successives. Mais il est rare que l'on puisse contempler le volcan dans tous les détails de son architecture : presque en toute saison il est enveloppé de brouillards; la cime est encore plus rarement visible aux navigateurs que celle du volcan de Tenerife. Pendant des mois entiers elle reste voilée par des nuages et, même au fort de l'été, des neiges, abritées par les vapeurs contre les rayons du soleil, se maintiennent dans les crevasses. Peu de gravisseurs ont la chance de voir se déchirer pour eux l'épais rideau de nuages et d'atteindre les bords du cratère avant que le voile se soit étendu sur le panorama des terres de l'archipel éparses dans la mer bleue. C'est d'ordinaire à la hauteur de 1200 mètres sur les pentes que s'étalent autour du pic les strates inférieures des assises nuageuses; quand les vents alizés soufflent au niveau de la mer, les contre-alizés passent dans les hauteurs; la zone de séparation entre les vents est marquée par ces vapeurs, toujours plus basses sur le pic des Açores que sur le pic de Teyde, dans les Canaries, parce que, sous une latitude plus septentrionale, les vents de retour se sont considérablement abaissés vers la mer. Les amas de vapeurs qui entourent le Pic, désagrégeant la partie superficielle des roches, forment un sol argileux très favorable à la végétation des herbes.

Depuis les temps de l'occupation portugaise, de violentes éruptions ont eut lieu, mais aucune ne s'est produite dans le cratère terminal, dont la cheminée n'émet qu'une légère colonne de vapeur, mêlée à l'acide carbonique et à l'hydrogène sulfuré. L'éruption de 1572 paraît s'être distinguée de tous les autres incendies volcaniques du monde açorien par l'intensité de ses feux : le phare immense éclairait tout l'archipel et changeait la nuit en jour; la lueur se projetait jusque dans les eaux de San-Miguel, à une

distance de 250 kilomètres par-dessus la rondeur de l'horizon. Comme Terceira et Graciosa, Pico est en grande partie formé de laves qui se sont épanchées à l'état de fluidité parfaite, ondulant sur les pentes en courbes serpentines; on rencontre en maints endroits des galeries sous-rocheuses qui se sont évidées par la fuite d'un ruisseau de lave et des cavernes provenant des bulles énormes de gaz qui remplissaient la matière fondue. Sur presque tout le pourtour du Pico, de même qu'en Sicile autour de l'Etna, les eaux de pluie disparaissent dans les cendres et dans les laves poreuses pour couler en ruisseaux souterrains; elles ne reviennent à la surface qu'au bord de la mer, alternativement cachées par le flux et découvertes par le reflux : près de quelques villages, on voit les laveuses descendre vers la plage à marée basse, dès que les sources apparaissent, bouillonnant au-dessus du flot[1]. Malgré l'humidité naturelle du climat et l'abondance des pluies, les habitants de Pico sont obligés de construire des citernes pour se pourvoir d'eau en suffisance.

Beaucoup plus grande que sa voisine Fayal, Pico n'a qu'une population légèrement supérieure. On raconte que les premiers colons établis à Fayal n'osaient point traverser le bras de mer qui les séparait de Pico : la vue du mont formidable les effrayait comme celle d'un géant. Néanmoins l'île fut bientôt divisée en grands domaines : de riches familles fayalaises s'emparèrent des terres fertiles de la rive opposée et y établirent des colons partiaires. Grâce à la culture des vignes, ces vastes propriétés de Pico devinrent pour leurs possesseurs une source de richesses. En 1852, la production des vins, crus qui ressemblaient au madère, s'élevait à plus de 130 000 hectolitres; en 1853, l'oïdium avait réduit la récolte d'un cinquième et, quelques années plus tard, les vignes n'étaient plus que bois de chauffage. Depuis, quelques vignobles ont été reconquis : on a planté des figuiers, des abricotiers, dont les fruits servent à la fabrication de l'eau-de-vie; on s'occupe aussi de la culture des oignons et d'autres légumes, et sur les hauts pâturages paissent des bestiaux; mais dans l'ensemble la production de Pico et par suite le commerce de Fayal ont beaucoup diminué. La population de l'île appauvrie est celle qui, dans les Açores, a le plus contribué au mouvement d'émigration. Lagens, capitale de l'île, est un misérable bourg situé sur la côte du sud, au bord d'une lagune que l'on parle de changer en port. Les maisons les plus charmantes de Pico sont celles que les habitants de Fayal ont construites en face de leur île pour y passer les mois de villégiature, au bord de la mer, loin du fléau des moustiques.

[1] Morelet, *Notice sur l'histoire naturelle des Açores.*

Géographiquement, Fayal peut être considérée comme une dépendance de Pico; elle n'en est séparée que par un détroit dont la profondeur est moindre de 100 mètres : un îlot de tuf rongé par les vagues dresse ses tours branlantes entre les deux îles. Fayal, la « Hêtraie », n'a plus guère de ces arbousiers ou faux hêtres qui lui valurent son nom; on ne les trouve, « comme en un dernier asile », que dans la « chaudière » du centre de l'île, gouffre de 400 mètres de profondeur, de plus de 6 kilomètres de tour : les parois de lave du cirque immense sont divisées en contreforts réguliers par de profondes fissures, lignes noires rayant de distance en distance la verdure des buissons. Un petit lac emplit le fond du cratère. De toutes les Açores, Fayal est la mieux cultivée, celle qui donne les meilleurs fruits, oranges, abricots, bananes, et dont les habitants sont le plus industrieux : ils tissent quelques étoffes, et les femmes fabriquent pour les étrangers mille petits objets, entre autres de très jolies dentelles en fils d'agavé.

Horta, la capitale de l'île, et la rivale de Ponta-Delgada pour le commerce extérieur, est située dans une charmante position, en face de Pico et à l'issue de la fertile vallée des Flamands, ainsi nommée de ses premiers colons, parmi lesquels se trouvait Martin Behaim, le fameux cosmographe de Nürnberg. Est-ce à son fondateur, le Flamand Huerter, qu'elle doit son nom? ou bien a-t-elle été appelée « le Jardin » à cause de la fertilité des campagnes qui l'entourent? Quoi qu'il en soit, il n'est pas de ville açorienne qui l'emporte sur Horta par la variété de la flore indigène et exotique, par la beauté des ombrages, où s'entremêlent les branches des arbres d'Europe, d'Amérique et d'Australie. C'est à l'abondance des légumes et autres denrées de son marché que Horta doit d'avoir été choisie comme lieu de rendez-vous par les baleiniers américains qui fréquentent ces parages[1]; elle exporte son excellent beurre à Lisbonne. Le mouillage de Horta est le mieux abrité de tout l'archipel. La masse même de l'île le protège contre les vents d'ouest, les plus dangereux de la mer des Açores : à l'est Pico, au nord-est San-Jorge le défendent aussi contre la houle et les tempêtes; enfin, au sud, deux buttes volcaniques, reliées à Fayal par des isthmes étroits, rompent la force des lames venues du sud. Une de ces buttes est le Queimado ou « Brûlé »; l'autre, le monte Aguia ou « mont de l'Aigle », ou plutôt le Guia ou le « Guide », ainsi nommé sans doute parce qu'il indique aux navires l'entrée de la rade, tourne

[1] Mouvement du port de Horta en 1882 :

	156 navires à voiles, jaugeant.	43 598	tonnes.
	67 bateaux à vapeur, »	98 403	»
Total des navires :	223 jaugeant. . . .	142 001	tonnes.

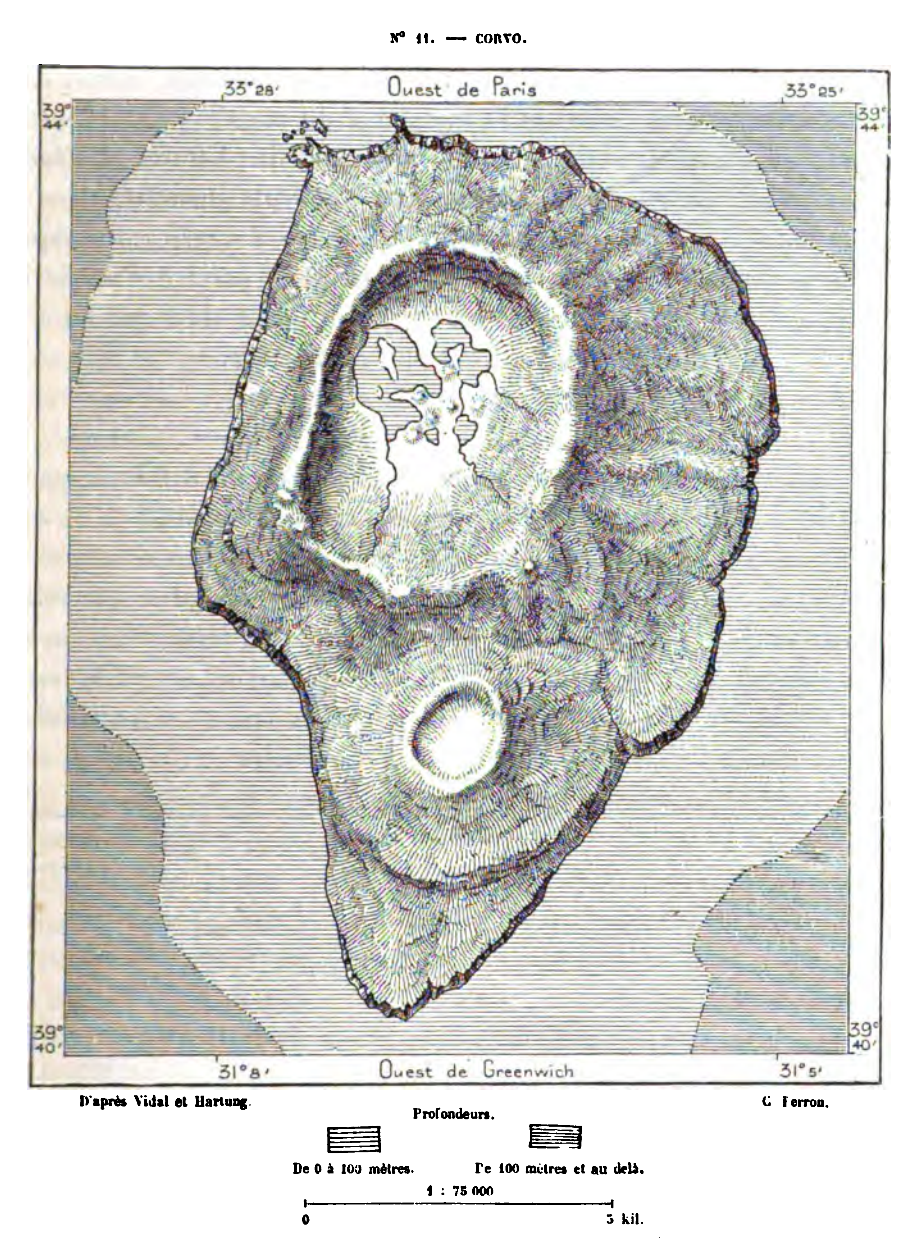
vers la mer un cratère égueulé, dans lequel pénètrent les vagues : ce port, la « Chaudière de l'Enfer », bien abrité par les parois de tuf, est un lieu de refuge pour les petits bâtiments en détresse. Un brise-lames en construction s'appuie sur le Queimado et se prolonge au sud du mouillage de Horta; il abritera un port de 12 hectares.

Flores et Corvo, séparées des autres Açores par un espace marin d'environ 250 kilomètres, et l'une de l'autre par un détroit de 18 kilomètres, d'une profondeur qui dépasse 1500 mètres, forment comme un petit monde à part. Les relations sont rares entre ces deux îles et les groupes orientaux, si ce n'est pour les rapports administratifs avec Horta, le chef-lieu de la province; d'ailleurs les habitants de Flores et de Corvo, très hardis matelots, commercent directement avec le Portugal et le Brésil et souvent fournissent des recrues aux baleiniers américains. Les vaches de Corvo, variété issue de la race des Algarves, sont probablement les plus petites du monde; les plus grandes ne dépassent guère 90 centimètres en hauteur, la taille d'un gros chien; elles sont toutefois admirablement proportionnées[1]. Par leur climat doux, mais humide et venteux, les deux îles peuvent être considérées comme les terres açoriennes par excellence : les pluies y sont plus abondantes qu'ailleurs, les tempêtes plus soudaines, la parure d'herbes plus verdoyante; d'épais tapis de gazon et de mousse retiennent l'eau sur les hauteurs et ne la laissent égoutter qu'en minces filets, coulant en toute saison. Flores, quoique déboisée, est restée l'île « des Fleurs » : les pentes et les vallons y sont d'une merveilleuse fécondité. La variété des espèces végétales est d'autant plus sensible dans Flores que cette île, et Corvo à un moindre degré, se distinguent des autres Açores par un relief plus accidenté. Tous les versants des montagnes sont découpés en vallées profondes qui divergent régulièrement du centre de l'île vers le pourtour maritime. La cause en est à l'ancienneté des laves qui constituent les deux Açores occidentales; aucune cheire nouvelle n'ayant depuis des siècles et des siècles recouvert les coulées superficielles, celles-ci ont été creusées par les pluies en de larges vallées, où se pressaient autrefois les arbres des forêts et qui sont de nos jours occupées par de riches cultures. L'histoire de Flores et de Corvo ne mentionne aucune éruption, aucun tremblement de terre violent. Les cratères n'ont plus de fumerolles, mais seulement des broussailles, des

[1] Drouet, *Sur terre et sur mer;* — G. Hartung, ouvrage cité.

pâturages, de petits lacs. La grande « chaudière » qui occupe une moitié de l'île de Corvo est de toutes celles des Açores la plus regulière de formes : c'est un ovale d'un peu plus de 7 kilomètres en circonférence, ourlet de

N° 11. — CORVO.



D'après Vidal et Hartung. C. Perron.

Profondeurs.

De 0 à 100 mètres. De 100 mètres et au delà.

1 : 75 000

0 5 kil.

six à sept cents mètres de hauteur, froncé de plis nombreux par les ravins qui d'un côté divergent vers la mer, de l'autre convergent au lac intérieur. Les indigènes disent que le fond du cratère représente en miniature les terres de l'archipel.

Jadis, dit une légende, probablement d'origine arabe, que rapporte Damião de Goes, une statue de cavalier se dressait sur une des pointes de Corvo qui, au nord-ouest de l'île, dominent à la fois le cratère et l'Océan. Élevée par d'anciens navigateurs qui léguaient leur science aux peuples futurs, l'effigie de pierre tendait le bras droit vers le soleil couchant, montrant le chemin de l'Amérique : « Cherchez là-bas, à la suite du soleil, et vous trouverez l'autre moitié du monde. » Est-il conception plus grandiose de l'idée de la solidarité humaine à travers les âges? Les continents de l'hémisphère occidental s'étaient engouffrés dans la nuit de l'oubli, mais sur le promontoire extrême des terres océaniques un homme de pierre attendait de siècle en siècle le passage d'un navire égaré pour lui signaler la route du monde perdu. C'est ainsi que les âges nouveaux devaient se renouer à la chaîne des temps anciens.

Les Açores, rattachées administrativement au Portugal comme partie intégrante du royaume, se divisent en trois districts, subdivisés en 22 *concelhos* et en 125 communes. Chacun des districts est administré par un conseil colonial élu et par un gouvernement civil particulier qui relève directement de la métropole. Les Açores envoient huit députés aux Cortès, quatre nommés par Ponta-Delgada, deux par chacun des autres districts.

Le tableau suivant indique la répartition des îles dans les trois districts, avec leur population et celle de leurs villes principales :

DISTRICTS.	ILES.	POPULATION EN 1881.	POPULATION KILOMÉTRIQUE.
Ponta-Delgada	Santa-Maria	6 045 hab.	58 hab.
	San-Miguel	125 669 »	163 »
Angra	Terceira	44 340 »	77 »
	Graciosa	13 296 »	289 »
	San-Jorge	16 630 »	160 »
Horta	Fayal	24 000 »	145 »
	Pico	28 921 »	63 »
	Flores	9 000 »	188 »
	Corvo	1 500 »	83 »

Villes principales : Ponta-Delgada (San-Miguel), 17 135 hab.; Ribeira-Grande, 11 800 hab.; Alagoa, 10 765 hab.; Angra do Heroismo (Terceira), 11 070 hab.; Horta (Fayal), 7 570 hab.

IV

ARCHIPEL DE MADÈRE

Le groupe des îles et îlots qui se trouve dans l'Atlantique à 850 kilomètres au sud-est de Santa-Maria des Açores n'occupe qu'un bien étroit espace dans l'étendue des mers. Madère, l'île principale, et les petites terres voisines, n'ont pas même une superficie d'un millier de kilomètres carrés. Toutefois une population relativement très dense se presse dans cette terre océanique; en proportion, Madère a près de quatre fois plus d'habitants que le Portugal, sa mère-patrie[1].

Quoique moins européenne que les Açores par son climat, Madère est plus rapprochée de l'Europe. De Funchal à Sagres, l'observatoire d'où l'infant don Henri tenait les yeux fixés sur l'horizon du sud, la distance est seulement de 900 kilomètres, soit deux jours de navigation à vapeur. La côte africaine est encore plus voisine : le cap Cantin, au Maroc, est à 700 kilomètres à l'est, et les deux Canaries, Palma et Tenerife, ne sont pas même à 450 kilomètres au sud. De toutes parts, Madère est environnée d'eaux profondes où la sonde descend jusqu'à plus de 4000 mètres sans toucher le lit marin; cependant c'est du côté de l'Europe que, dans l'ensemble, le fond présente le plus de saillie. Même dans cette direction, des bancs se rapprochent de la surface : le haut-fond de Gettysburg, récemment découvert, n'est caché à son sommet que par une épaisseur d'eau de 62 mètres. Situé à 250 kilomètres environ du promontoire extrême de la côte portugaise, ce banc de corail d'un rose vif est la cime d'une grande terre immergée qui se ramifie en deux pointes, d'un côté vers Madère, de l'autre vers l'archipel des Açores, par le banc de Joséphine, recouvert de 154 mètres d'eau.

Madère est une de ces îles de l'Atlantide qui ont fait diverses fois leur apparition, se montrant et fuyant comme une ombre. Est-ce la Djeziret el-Ghanam, ou l'île du « Menu Bétail » que des navigateurs arabes avaient découverte avant Edrisi, c'est-à-dire avant le douzième siècle, et faudrait-il voir dans Porto-Santo la Djeziret et-Thiour, ou l'île « aux Oiseaux »? Sur plusieurs cartes italiennes, en commençant par celle des frères Pizzigani, en 1367, le groupe de Madère est désigné comme l'archipel des « Iles

[1] Superficie et population de l'archipel de Madère :

Superficie.	Population en 1882.	Population kilométrique.
815 kilomètres carrés.	133 955 habitants.	164 habitants.

Fortunées de Saint Brandan ». Mais dès 1351 le portulan médicéen donne à Madère le nom qu'elle porte encore aujourd'hui, « île des Bois », — en italien, Legname, — et les autres îles de l'archipel sont également indiquées avec leurs dénominations actuelles[1]. Néanmoins les connaissances précises des navigateurs italiens ne furent pas de longtemps le patrimoine commun des autres peuples ; Madère resta ignorée des marins de l'Occident, ou du moins la vague notion de son existence dut se transformer en légende. Il semble, dit un auteur, qu'une « île aussi charmante n'ait pu être découverte que par l'Amour » et c'est ainsi que naquit, enjolivée par un littérateur portugais, l'histoire de deux amants anglais qui se seraient enfuis du port de Bristol sous le règne d'Édouard III et qu'une tempête aurait jetés sur une plage de Madère.

Quoi qu'il en soit, l'inscription définitive de l'archipel dans l'inventaire géographique ne date que de l'année 1418 ou 1419. D'après de Barros, l'historien de l'épopée des explorations portugaises, les chevaliers Gonçalvez Zarco et Tristan Vaz Teixeyra, « non encore accoutumés à voguer en pleine mer, » furent jetés par la tempête loin de la côte africaine qu'ils suivaient dans la direction du cap Bojador, et vinrent atterrir à Porto-Santo, le « Port Saint » ou « du Salut ». Revenus en Portugal, ils reçurent de don Henri la mission de coloniser l'île nouvelle, et bientôt après ils allaient reconnaître une tache noire, visible de Porto-Santo à l'horizon du sud-ouest : Madère, l'îles aux « Futaies », était enfin découverte. Le témoignage des contemporains ne permet pas de douter que les navigateurs portugais n'aient eu la gloire de retrouver l'archipel de Madère ; mais quelles qu'aient été dans cette prise de possession la part de l'imprévu et celle des connaissances positives, on ne saurait admettre que l'existence de ces îles ait été ignorée par l'infant don Henri, car les noms donnés par les Portugais furent identiquement ceux qui leur appartenaient déjà sur les cartes italiennes.

L'île principale de l'archipel, Madeira, dépasse tellement les autres terres du groupe par son étendue, sa population et sa richesse, que dans le langage ordinaire on ne tient pas compte des îles secondaires : on parle de Madère comme si elle était complètement isolée dans l'Océan. A peu près orientée de l'est à l'ouest, elle s'étend sur une longueur de plus d'un demi-degré, et dans sa partie la plus large, de la pointe septentrionale, San-Jorge, au promontoire méridional, Santa-Cruz, la distance à vol d'oiseau est de 23 kilomètres ; elle offre une superficie d'environ 700 kilomètres

[1] D'Avezac, *Iles de l'Afrique ; — Notice des découvertes faites au moyen âge dans l'océan Atlantique.*

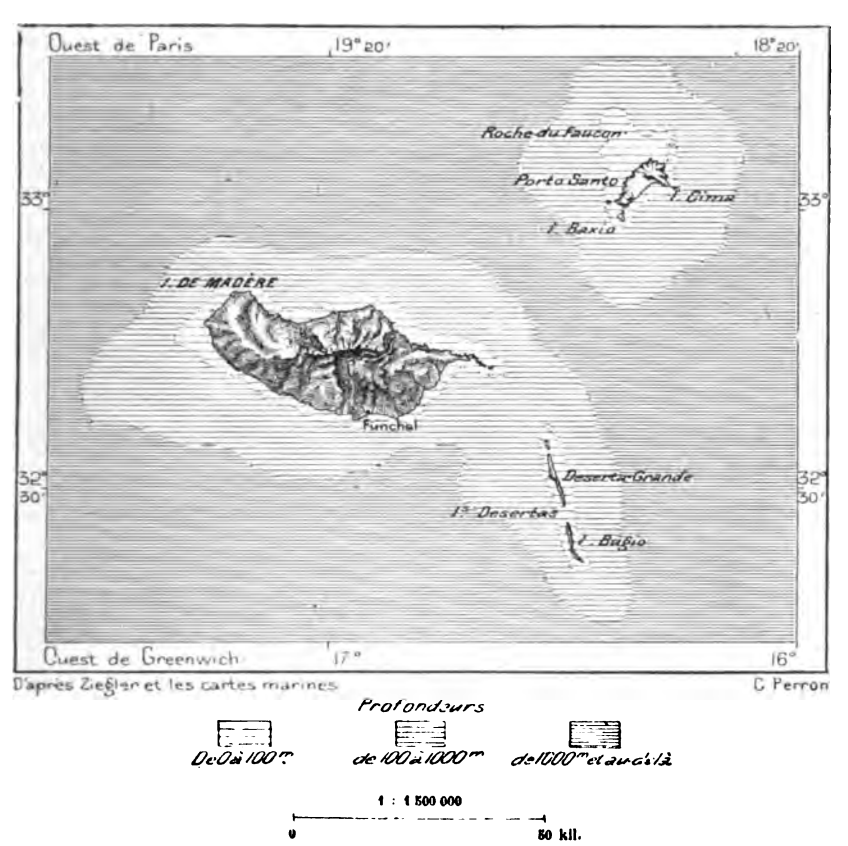


MADÈRE. — VUE PRISE SUR LA CÔTE NORD

Dessin de Taylor, d'après une photographie de M. Camacho.

carrés. Massive et montueuse dans toute son étendue, formée de roches ignées que rejetèrent des éruptions sous-marines, Madère est découpée sur le pourtour par des vallées très profondes qui témoignent de l'ancienneté des laves : les basaltes et les trachytes, qui reposent sur un conglomérat de débris volcaniques dit *vinoso* à cause de sa couleur, et que traversent dans tous les sens des *dykes* de matières injectées[1], ont été

N° 12. — ARCHIPEL DE MADÈRE.



D'après Ziegler et les cartes marines. C. Perron

Profondeurs

De 0 à 100 m. — de 100 à 1000 m. — de 1000 m et au delà.

1 : 1 500 000

0 — 50 kil.

fouillés par les pluies et les torrents jusqu'à des centaines de mètres au-dessous de la surface primitive. On ne retrouve plus de cratère distinct; même les escarpements ont perdu leurs scories aiguës; les saillies et les pointes se sont arrondies ou recouvertes de terre végétale. Malgré le contraste des gouffres et des hautes parois, l'ensemble a pris une physionomie douce et gracieuse, même là où la roche n'est pas cachée par la verdure des broussailles ou des grands arbres. Nul indice ne témoigne d'un

[1] Starkie Gardner, *Quarterly Journal of the Geological Society*, aug. 1882.

reste d'activité volcanique; il est rare que des tremblements du sol aient été ressentis.

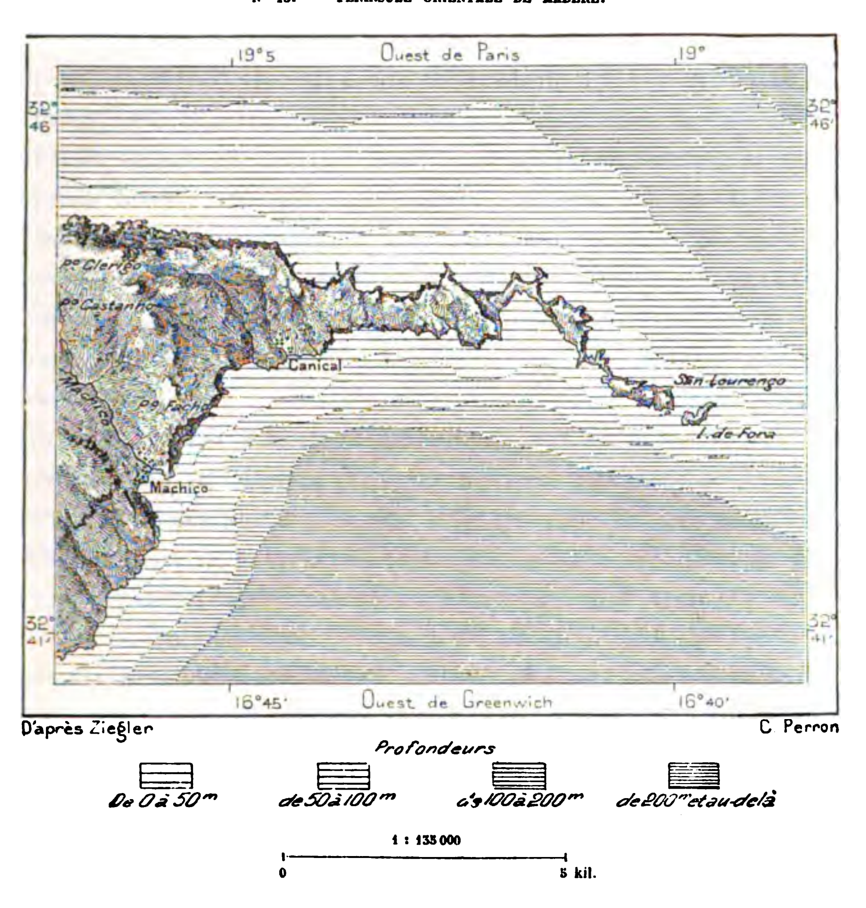
D'une extrémité à l'autre, l'île est dominée par une haute chaîne dorsale s'élargissant çà et là en plateaux, puis s'amincissant et se tailladant en sierre. Des chaînons latéraux se détachent de l'épine médiane, et, séparés les uns des autres par de profondes barranques, vont se terminer à la mer en abrupts promontoires, falaises de basaltes columnaires et de tufs multicolores, bruns, rouges et jaunes, du plus étrange effet. Vers le milieu de la côte méridionale, la cime du cap Girão atteint 640 mètres à moins de 800 mètres de la mer. La crête générale de l'île est beaucoup plus rapprochée de la rive du nord, et par conséquent le versant est de ce côté beaucoup plus rapide; l'aspect général de la nature est plus sauvage, les promontoires plus âpres, les pointes du littoral plus aiguës, sans se recourber toutefois de manière à former des ports naturels : l'île de Madère n'en offre pas un seul où, par tous les temps, les navires puissent mouiller sans danger. D'après Oswald Heer, Madère aurait émergé pendant les âges quaternaires : c'est à ces temps de la planète que paraissent appartenir des lits de plantes fossilisées, découvertes sur le versant septentrional, et des amas prodigieux de coquilles terrestres se dressant en murailles près de l'extrémité orientale de l'île, au cap São-Lourenço. Des fossiles marins, que l'on a trouvés à 380 mètres d'altitude, datent de la période tertiaire[1]. M. Walker cite quelques faits qui témoignent d'un recul de la mer sur la côte de Funchal, et qui lui paraissent l'indice d'un soulèvement récent du sol.

D'après Ziegler, la hauteur moyenne de l'île de Madère, en la considérant comme une masse à surface horizontale, serait de 811 mètres: mais la chaîne centrale est beaucoup plus élevée. Dans sa partie de l'ouest, de forme très régulière, elle dépasse 1200 mètres d'altitude, puis elle s'élargit et constitue un vaste plateau d'environ 15 kilomètres de tour, limité par de brusques falaises : c'est le Paul da Serra ou le « Marais de la Montagne », haute lande dont les dépressions offrent quelques espaces tourbeux rappelant aux visiteurs anglais les *moors* de leur patrie. A l'est du Paul da Serra, la crête étroite, fortement découpée par les eaux, se prolonge entre les vallées profondes; là se dresse le point culminant de l'île, le Pic Ruivo ou le mont Rouge, haut de 1847 mètres et dominant un cirque immense, le Curral das Freiras, que de brusques escarpements ou des parois de 500 mètres de hauteur entourent de trois côtés : c'est là

[1] *Nouveaux Mémoires de la Société Helvétique des Sciences Naturelles.* Zurich, 1857.

peut-être qu'il faut chercher l'ancien cratère central, agrandi par les érosions des torrents. Un mur démantelé de laves rattache la chaîne du Ruivo à un plateau fort inégal qui domine au nord la conque de Funchal. Cette haute terrasse est la dernière partie de la crête qui dépasse 1000 mètres; au delà, vers l'est, la chaîne s'abaisse rapidement, l'île s'amincit, et l'extrémité orientale de Madère n'est plus qu'une sorte de squelette découpé

N° 15. — PÉNINSULE ORIENTALE DE MADÈRE.



en péninsules, puis en îlots et en écueils; là se trouvent les criques où les navires pourraient mouiller avec le moins de danger. La petite baie de Machico, qui s'ouvre vers la racine de cette presqu'île de rocs décharnés, est celle où la légende place le tombeau des deux amants anglais qui les premiers auraient débarqué dans l'île, poussés par la tempête.

L'âpre falaise de São Lourenço, qui termine l'île de Madère à l'orient, la signalant de loin aux navigateurs, se continue en mer par un îlot et par un banc sous-marin qui se prolonge vers l'est, puis se recourbe vers le

sud. La sonde ne trouve en ces parages que de 100 à 150 mètres d'eau; même une saillie du fond s'élève à 84 mètres de la surface. Enfin, au sud-est de Madère, le fond se relève au-dessus du flot pour former quelques écueils et trois îles étroites qui se suivent comme des lames de sabre placées bout à bout : ce sont les Desertas, qui longtemps ont mérité leur nom, mais où vivent maintenant quelques centaines de pêcheurs et de bergers; dans les vallons de la grande Deserta les habitants cultivent aussi des céréales. Quant à l'île de Porto-Santo, située à une cinquantaine de kilomètres au nord-est de Madère, elle en est bien distincte par le relief : entre les deux îles la sonde trouve des profondeurs de 2140 mètres. Beaucoup moins montueuse que Madère, Porto-Santo se compose en réalité de deux massifs d'origine volcanique, celui du nord, le plus âpre et le plus élevé, celui du sud, formé de petits mamelons épars : entre les deux s'étend une plaine sablonneuse où sont les agglomérations principales de maisonnettes.

Situé entre le 32[e] et le 33[e] degré de latitude, c'est-à-dire à peu près au tiers de la distance qui sépare l'équateur du pôle arctique, le groupe de Madère est une des régions devenues fameuses par la douceur et le charme du climat. Quand on parle d'un lieu de délices, d'une « île heureuse », c'est le nom de Madère qui se présente aussitôt à l'esprit. Quoique les observations météorologiques aient été faites presque uniquement dans le chef-lieu des îles, Funchal, privilégié par sa situation sur une côte tournée au midi et bien abritée du côté du nord, cependant on peut dire de tout l'archipel que son climat a pour caractère distinctif une remarquable égalité de température. La moyenne de Funchal, à 5 degrés de latitude au sud de Ponta-Delgada et de Fayal, dans les Açores, est naturellement un peu plus élevée que dans ces îles; mais l'écart annuel est beaucoup moindre. S'il fait plus chaud en hiver, l'air y est moins brûlant pendant l'été : du mois le plus froid, février, au mois le plus chaud, août, la différence n'est pas même de 7° centigrades[1].

Cette remarquable égalité est due non seulement à la situation maritime de Madère, mais aussi à l'équilibre annuel des vents; pendant la saison des chaleurs, c'est-à-dire pendant les huit mois de février en septembre, prédominent les alizés, frais courants aériens du nord-est; en hiver, la prépondérance appartient aux vents d'ouest. D'ailleurs les déviations de la direction normale sont très fréquentes en ces parages, situés dans la zone médiane entre les mers tropicales et les mers tempérées. Ainsi les vents

[1] Température à Funchal, d'après Mittermeyer :

Année.	Printemps.	Été.	Automne.	Hiver.	Août.	Février.	Écart
18°,5	16°,9	20°,9	19°,6	15°,8	22°,2	15°,4	6°,8

du nord-ouest, infléchis par le voisinage du Sahara, sont très souvent déviés vers l'orient et se transforment en vents du nord et du nord-ouest. Parfois aussi, le vent du désert ou scirocco, dit *leste*, souffle de l'est vers Madère, mais il est d'ordinaire assez faible et peu durable. Journellement la marche des courants généraux est modifiée par le mouvement rythmique des brises, le *terral*, qui descend des montagnes de Madère vers l'Océan, et l'*imbate* ou vent de retour qui souffle vers la terre. Souvent le renversement des brises se fait avant midi, et par suite l'heure la plus chaude est antérieure à la moitié du jour, l'air marin rafraîchissant aussitôt l'atmosphère de l'île. On a constaté que le vent le moins favorable à la végétation est le vent d'ouest : sur toutes les côtes et les pentes de montagnes qui sont exposées en plein à ses rafales, les arbres sont plus rares, moins grands et moins touffus[1].

Comparés à ceux du sud, ce sont les vents alizés, plus ou moins déviés et transformés en vents du nord et du nord-ouest, qui apportent les pluies, soit en averses violentes, soit en ondées régulières. Le mois le plus humide est décembre; août est le plus sec; mais il n'est pas une saison qui soit complètement privée de pluies et, suivant les années, la précipitation d'humidité varie singulièrement. En moyenne, on ne compte pas même une centaine de jours pluvieux à Funchal, soit environ la moitié de la part des Açores; la quantité de pluie tombée est aussi à peu de chose près la moitié de celle qu'on observe à Horta, dans l'île açorienne de Fayal[2]. Aussi les habitants de Madère sont-ils obligés de recueillir avec soin pour l'irrigation les eaux de pluie, celles que produit la fonte des neiges sur les hauteurs de l'île, et de capter les sources abondantes au moyen d'aqueducs ou *levadas* qui passent en galeries dans les montagnes et contournent les escarpements au-dessus des vallées. Presque régulièrement, les hautes cimes de Madère se recouvrent matin et soir de brouillards épais qui contribuent à l'alimentation des sources.

Quoique moins étendu que les terres açoriennes, le groupe de Madère possède une flore beaucoup plus variée, sans doute à cause de la plus grande proximité des deux continents, l'Europe et l'Afrique, et du climat plus doux qui favorise le développement des plantes tropicales aussi bien que la croissance des espèces de la zone tempérée. Madère est un grand jardin botanique où deux flores s'entremêlent. Aux sept cents espèces que l'on croit avoir formé la parure de l'île, lors de l'arrivée des Portugais dans

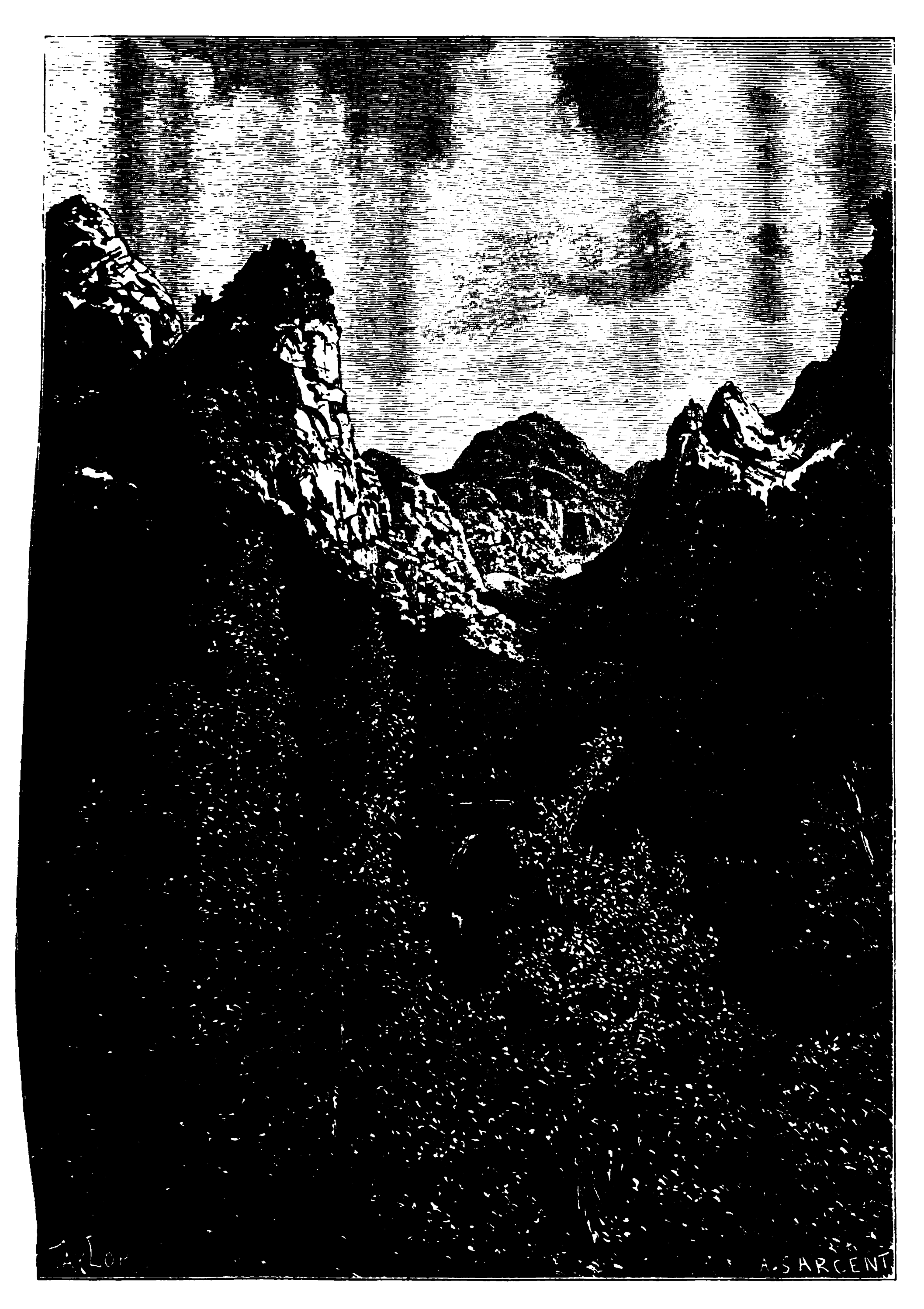
[1] J. M. Ziegler, *Petermann's Mittheilungen*, 1856, IV.

[2] Jours de pluie à Funchal, d'après Mittermeyer. 95
Quantité de pluie » » Heineken. 0m,742

le pays, se sont ajoutées depuis des milliers d'autres plantes introduites par l'homme, soit involontairement avec les objets d'importation, soit de propos délibéré, pour les cultures agricoles et industrielles ou pour l'ornement des jardins; « la violette y croît à l'ombre des bananiers; la fraise y mûrit au pied des mimosas[1]; » à côté des palmiers se voient des pins; des arbres qui se correspondent sous des climats différents, tels que le goyavier et le poirier, se rencontrent ici dans les mêmes enclos. Grâce à quelques plantes indigènes et surtout aux espèces exotiques introduites depuis la colonisation, Madère offre dans sa végétation un aspect général qui, par bien des traits, rappelle celui des contrées tropicales de l'Afrique et du Nouveau Monde; pourtant l'ensemble a gardé sa physionomie européenne. Sur les sept cents plantes, dont 527 très probablement endémiques, 357 appartiennent à l'Europe, tandis qu'une trentaine seulement ont une origine attribuée à la flore tropicale des deux mondes. Quant aux espèces indigènes, propres à Madère ou communes à deux ou à plusieurs des archipels de l'Atlantique, c'est entre les deux archipels voisins, Madère et les Canaries, que l'on observe la plus grande ressemblance de flores : aussi les naturalistes Webb, Berthelot, Ball ont-ils donné à l'ensemble des deux groupes le nom de Macaronésie, en souvenir de l'ancienne appellation grecque, « îles des Bienheureux ». Depuis l'époque tertiaire, la flore a peu changé, ainsi que l'ont prouvé les recherches d'Oswald Heer sur les plantes fossiles de la montagne de São-Jorge, dans la partie septentrionale de l'île. Alors le laurier til, la bruyère arborescente, le myrte et espèces voisines étaient, comme de nos jours, les plantes caractéristiques de Madère[2]. Un phénomène des plus curieux pour le botaniste est le contraste que Porto-Santo et les écueils des Desertas présentent avec la grande île de Madère : on y trouve des plantes africaines, asiatiques et américaines qui manquent à la terre voisine[3].

De grands changements se sont opérés dans la flore de Madère : si des milliers de plantes nouvelles ont été introduites, il est probable que des espèces indigènes ont disparu. Dès les premiers jours de l'occupation portugaise commença le déboisement de l'île principale. Gonçalves Zarco, le découvreur auquel tout le district de Funchal avait été attribué en fief, mit le feu aux forêts qui recouvraient l'emplacement de la cité future, et l'incendie se propagea au loin dans l'intérieur de l'île, menaçant de brûler ceux mêmes qui l'avaient allumé. Aloys de Cadamosto

[1] Bowdich, *Excursions in Madeira and Porto Santo.*
[2] Oswald Heer, mémoire cité.
[3] *Ausland*, 1870, n° 8.

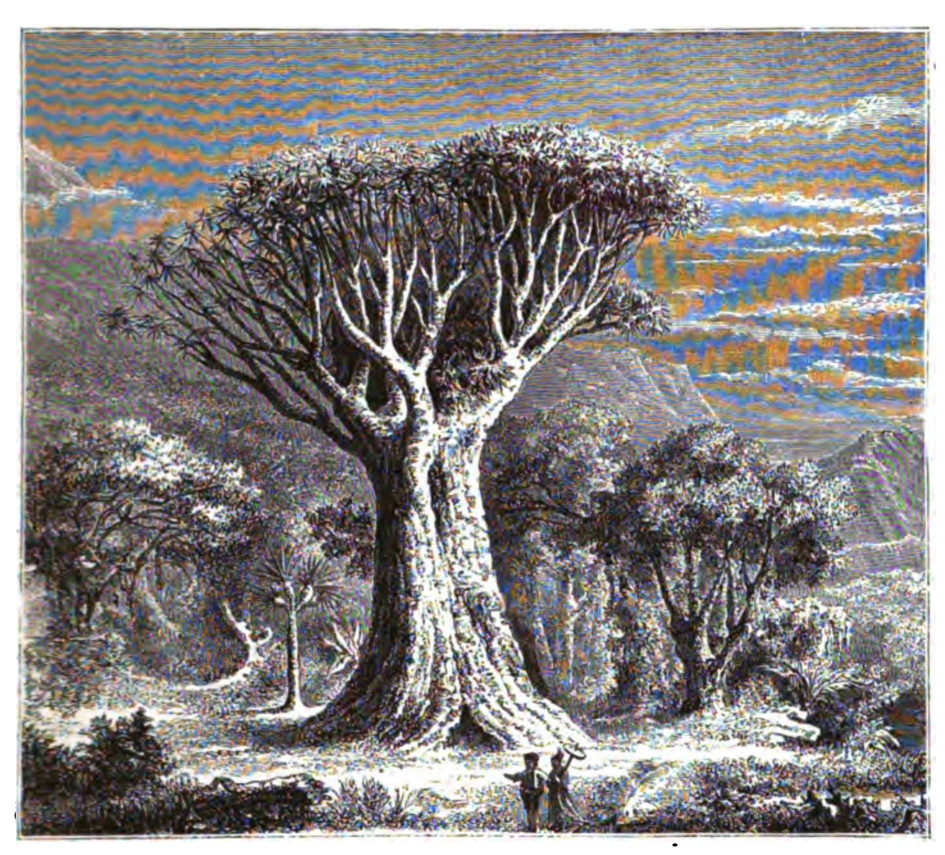


MADÈRE. — VUE PRISE PRÈS DU MONT SÃO-JORGE

Dessin de Taylor, d'après une photographie de M. Camacho.


THE ASTOR LIBRARY
NY

raconte, comme le tenant de Gonçalves Zarco lui-même, que pour échapper aux flammes les colons durent fuir dans les barques ou se jeter à la mer, où ils restèrent sans nourriture, deux jours et deux nuits, plongés dans l'eau jusqu'aux épaules. Pendant des années, dit Fructuoso, le feu se propagea de montagne en montagne. Il ne resta que des cendres sur les pentes verdoyantes naguère, et lorsque les bois repoussèrent, ils ne se composaient plus des mêmes espèces que les forêts primitives.



DRAGONNIER D'ICOD, DANS L'ILE DE TENERIFE
Dessin de Faguet.

L'île de Porto-Santo, jadis couverte de divers arbres, notamment de dragonniers qui servaient à la fabrication des boucliers et à la construction des bateaux, et dont les fruits étaient employés à la nourriture des porcs, fut encore plus dévastée que Madère, et les tamaris et broussailles y sont devenus si rares, qu'on est obligé d'alimenter les foyers avec la bouse de vache. Le dragonnier, espèce macaronésienne par excellence, a disparu de Porto-Santo depuis 1828; dans Madère il est devenu fort rare et presque toujours meurt sans fructifier : cet arbre remarquable

est menacé de s'éteindre bientôt[1]. Dans toutes les parties basses des îles, si ce n'est là où se dresse le roc nu, les cultures ont remplacé l'ancienne végétation : à Madère, les champs et les vergers montent en moyenne jusqu'à 750 mètres d'altitude. Là est la limite de l'agriculture pour les plantes de la zone tempérée, mais à 250 mètres déjà se sont arrêtées les espèces de la zone tropicale, cactus et bananiers. Au-dessus de ces deux bandes concentriques l'aire des lauriers et des bruyères se continue jusqu'à 1600 mètres; c'est là que se rencontre le til, *oreodaphne fœtens*, ce grand laurier que les bûcherons ne peuvent abattre en une fois, tant l'odeur de la sève est nauséeuse. Plus haut, les points culminants appartiennent à la zone froide, celle des myrtilles et autres plantes des montagnes d'Europe : les gazons sont beaucoup plus rares et moins épais que dans les pluvieuses Açores. Les diverses zones de végétation entourent obliquement les monts de Madère, leur limite supérieure s'élevant plus haut sur les pentes exposées au sud que sur les escarpements tournés au nord. Telle plante qui prospère sur un versant meurt sur le versant opposé.

La faune originaire de l'archipel est très pauvre en espèces. Un lézard, une chauve-souris, un oiseau, une abeille, une sauterelle, un grillon, une araignée qui ne tisse point de toile et qui pourtant capture les mouches en les fascinant, comme le serpent fascine les grenouilles, quelques coquillages, des insectes, et, dans les mers voisines, des poissons et des tortues, telle est la part de Madère dans la géographie zoologique. Parmi les mollusques terrestres, au nombre de 176, on compte 38 formes européennes, mais chacune des îles de l'archipel a sa part d'espèces qui lui appartiennent en propre : Madère en a 61, Porto-Santo 44, et 10 les Desertas[2]. Tous les quadrupèdes qui peuplent actuellement les îles ont été introduits par l'homme, même ceux qui dévastent ses cultures, les lapins et les rats. Par sa faune maritime, Madère est dans les eaux européennes. Les naturalistes y ont découvert beaucoup moins d'espèces de l'Atlantique équatorial que la latitude ne permettait de l'espérer. D'après M. Lowe, la faune ichthyologique de Madère est essentiellement lusitanienne; elle tient le milieu entre celles de la Grande-Bretagne et de la Méditerranée.

Comme la population des Açores, celle de Madère est fort mêlée d'ori-

[1] Oswald Heer, mémoire cité.
[2] Vernon Wollaston, *Testacea Atlantica*

gine. Le chef des premiers colons, Perestrello, était un Italien; des Juifs, des Maures vinrent chercher refuge dans l'île; des nègres y furent amenés comme esclaves; les Anglais, possesseurs de Madère pendant les guerres de l'Empire, y laissèrent de nombreuses familles, et depuis que l'île est sur le grand chemin de la navigation à vapeur, de nombreux étrangers s'y sont établis. Néanmoins la race dominante, celle des Portugais, absorbe successivement ces éléments hétérogènes; presque tous les habitants de Madère ont les yeux noirs, la chevelure épaisse et de couleur foncée; presque tous aussi ont le teint basané, trop pour que dans mainte famille on ne l'attribue pas à l'influence de croisements avec des Africains[1]. Ainsi que le dit un proverbe portugais appliqué aux habitants de Madère : « *Um, dois, trez, filho de Inglez; — Um, dois, trez, filho de mulato*[2]. » On rencontre rarement, si ce n'est à la campagne, des personnes vraiment belles; mais il en est beaucoup qui plaisent par un air de santé, par la grâce du maintien et l'équilibre des membres : hommes et femmes ont en général des attaches d'une remarquable finesse. Les étrangers s'étonnent de la force des porteurs de palanquins qui, sans se relayer, cheminent pendant des heures sur d'âpres sentiers où les raides montées alternent avec les scabreuses descentes; ils n'admirent pas moins les *arrieiros* qui accompagnent à pied les chevaux de louage sans que trot ni galop puisse lasser leur ardeur. Comme les Portugais leurs ancêtres, les Madériens sont en général d'une grande courtoisie, d'un caractère doux, aimable, gai, et rarement des crimes se commettent dans le pays.

L'accroissement de la population est rapide. De 16 000 au commencement du seizième siècle[3], le nombre des habitants était, d'après Forster, d'environ 64000 en 1768; il atteignait 100 000 vers 1825 : actuellement le chiffre de 135 000 est dépassé : pendant un siècle, il y a donc eu plus que doublement; en moyenne le nombre des naissances l'emporte de 1500 à 2000 sur le nombre des morts. Néanmoins la misère a eu souvent pour conséquence une diminution temporaire de la population; en 1839, en 1847, la maladie des pommes de terre fut suivie de la disette et le nombre des habitants se trouva réduit de plus de dix mille par la mort et par l'émigration. La maladie de la vigne eut une influence plus désastreuse encore, et lorsque le choléra fit invasion en 1856, environ dix mille individus périrent, livrés au fléau par la misère et l'épuisement. De nombreuses maladies, qu'on ne s'attendrait point à trouver

[1] Rudolf Schultze, *Die Insel Madeira*.
[2] Th. Braga, *O Povo Portuguez*.
[3] Carlos de Mello, *Notes manuscrites*.

sous cet heureux climat, règnent dans le pays : le rachitisme, les scrofules, les difformités ne sont point rares; la phtisie, dont les riches étrangers viennent se guérir, fait aussi des victimes dans la population indigène; la lèpre même se retrouve dans l'île comme dans la mère-patrie. Enfin, on constate dans la bourgeoisie de Madère, comme dans celle du Portugal, une tendance assez fréquente à l'obésité. A part cette dernière infirmité, la misère peut être considérée comme la cause principale des maux qui affligent la population de Madère. Sans doute les habitants ont la grande vertu de la sobriété et l'on n'aperçoit que bien rarement des ivrognes; sans doute aussi ils ont une nourriture saine, composée surtout de maïs, d'ignames, de patates douces et de pommes de terre, avec quelques racines, des fruits et du poisson; mais cette nourriture n'est pas toujours en suffisance. Quant aux demeures, ce ne sont guère pour la plupart que des réduits sombres et humides, formés par des murs de pierre qui s'appuient contre le rocher : aussi les femmes, qui passent la plus grande partie de la journée dans ces tanières, tandis que les hommes vont travailler au dehors, sont-elles plus fréquemment atteintes de maladies causées par le manque d'air et de lumière. Les femmes émigrent beaucoup moins que les hommes, et quand ceux-ci s'en vont pour échapper à la misère, elles restent et sont réduites à la mendicité : c'est toujours par milliers que le nombre des femmes dépasse celui des hommes dans l'ensemble de la population. Dans le quart de siècle qui s'écoula de 1835 à 1859 et pendant lequel eurent lieu les grandes disettes, plus de cinquante mille Madériens quittèrent le pays, soit pour les Antilles anglaises, soit pour Demerara ou le Brésil; ils ont aussi des colonies au cap de Bonne-Espérance et aux îles Sandwich. Un très grand nombre des expatriés périssent, mais des milliers d'entre eux ont fondé à l'étranger des entreprises prospères.

Le régime de propriété qui prévaut à Madère est le même qu'aux Açores. Quoique la terre soit devenue libre depuis 1863, cependant ce sont encore les descendants des anciens feudataires ou *morgados* qui possèdent le sol nu et l'eau des levadas[2]; quant au fermier, ou « colon », il revendique tout ce qui croît sur la terre et tout ce qu'il a bâti, en un mot toute la « bienfacture » ou *bemfeitoria;* le maître ne saurait l'exproprier sans lui rembourser la valeur des cultures et des améliorations. Le fermier est devenu en réalité copropriétaire et peut vendre sa bienfacture sans demander l'assentiment du morgado : théoriquement, la rente qu'il

[1] Mittermeyer; — Schultze; — Mantegazza, *Un hiver à Madère.*
[2] Carlos de Mello, *Notes manuscrites.*

paye au maître représente la moitié de la récolte, mais elle est en général moindre et dans certaines propriétés n'atteint pas même le quart.

La première grande culture de Madère fut celle de la canne à sucre, que l'infant don Henri avait fait venir de la Sicile : cette industrie devint peu à peu très prospère et, dans leur temps de richesse, les planteurs de l'île eurent une centaine d'usines livrant au commerce au milieu du seizième siècle une quantité de sucre évaluée à plus de quatre millions et demi de kilogrammes[1]. Mais l'industrie sucrière continuait sa route autour du monde, et le Brésil étant devenu à son tour un pays de production, grâce au plant qu'il avait reçu de Madère, ruina par la concurrence l'île à laquelle il devait sa fortune : les planteurs de Madère durent chercher une autre denrée d'exportation. Des vignes, introduites de Candie au quinzième siècle, s'étaient répandues peu à peu dans l'île, réussissant au delà de toute espérance : le vin de Madère, représenté pas des crus supérieurs, « malvoisie » et « madère sec », devint une des liqueurs les plus exquises. « Quatre choses sont meilleures à Madère que partout, disait le proverbe : eau, vin, sucre, froment. » Lors de la grande prospérité des vignobles, vers 1820, la production du vin atteignit 120 000 hectolitres, représentant une valeur de 12 millions de francs ; mais les produits diminuèrent d'année en année, et en 1852 l'oïdium, qui avait déjà détruit les vignes de l'archipel du Cap-Vert et des Canaries, gagna celles de Madère. Le désastre fut soudain et la ruine terrible. A grand peine avait-on réussi, après dix ou douze ans de chômage, à reconstituer le vignoble dans quelques endroits privilégiés, que le phylloxéra envahissait précisément les parties de l'île où l'on obtient les meilleurs crus. Cependant les cultivateurs soutiennent la lutte et l'île continue d'exporter des vins[2], que l'on coupe soit avec des vins blancs ordinaires du Portugal, soit avec du cidre ou même du jus de canne à sucre. La vigne croît surtout dans les environs de Funchal et à l'issue des ravins méridionaux ; elle est rare sur le versant septentrional, où elle attache ses pampres aux branches des châtaigniers.

Depuis que Madère a perdu sa principale richesse agricole, ses cultivateurs s'adonnent plus qu'autrefois aux cultures variées et, grâce à la plus grande facilité des communications, l'île alimente maintenant de ses primeurs le marché de Lisbonne. Elle fournit à la capitale des bananes exquises, des cannes à sucre et d'autres produits de la zone subtropicale ; grâce aux chemins de fer, ce commerce pourrait s'accroître indéfiniment vers l'intérieur

[1] Carlos de Mello, *Notes manuscrites.*

[2] Exportation du vin de Madère en 1884 : 16 121 hectolitres.
Valeur. . . . . 3 303 900 francs.

du continent : Madère deviendrait, si le commerce était libre d'entraves, le jardin du midi pour toute l'Europe occidentale. Dans tous les magasins de Lisbonne où se vendent les fruits et les primeurs de Madère sont exposés aussi les produits de l'industrie insulaire, dentelles, broderies et fleurs artificielles, chapeaux de paille, nattes, fauteuils, bois sculptés, ouvrages de marqueterie et mille objets qui demandent du goût et l'adresse des mains. Dans les villages de Madère ces travaux sont confiés surtout aux femmes et aux infirmes.

On sait que l'île possède aussi, comme la Suisse et les villes d'hiver du littoral méditerranéen, une « industrie » fructueuse, celle d'« exploiter » les étrangers, malades ou bien portants, qui viennent chercher la guérison ou la joie de vivre sous son doux climat. Il en meurt beaucoup cependant, et l'on a même appelé Madère « un des cimetières de Londres » ; mais, ainsi que l'a dit M. Thiercelin[1], « la faute n'en est pas à la terre où l'on va mourir, mais bien à celle où l'on a vécu ». Le nombre des visiteurs varie d'année en année suivant les caprices de la mode et les vicissitudes des affaires, mais on peut évaluer en moyenne à cinq cents les étrangers, Anglais en majorité, qui passent l'hiver à Funchal et à 2 500 000 francs les bénéfices que les industriels de Madère retirent de ces visites. La situation de l'île sur le parcours des bateaux à vapeur qui longent la côte africaine, faisant escale de port en port, a pour résultat d'augmenter l'importance commerciale de Madère par le va-et-vient des passagers ; presque journellement quelque paquebot déverse à Funchal une foule de curieux qui viennent pendant des heures ou des jours poser leur pied sur cette terre fortunée[2]. Dans ces dernières années, Madère est aussi devenue un sanatoire pour les Européens, fonctionnaires ou soldats, qui résident sur le littoral africain, dans la Sénégambie, à Sierra-Leone, à Liberia : ils viennent respirer le souffle des vents frais dans cette même île où les hommes du nord se réchauffent au soleil du midi.

La présence de ces nombreux étrangers qui enrichissent l'île, aidant à la construction des routes et à l'embellissement des jardins, ne pouvait manquer non plus de transformer la ville où ils se sont établis. Grâce à eux, Funchal, ou « ville du Fenouil », la capitale et l'unique cité de l'île[3], a pris

[1] *Journal d'un Baleinier.*

[2] Mouvement de la rade de Funchal en 1882 :

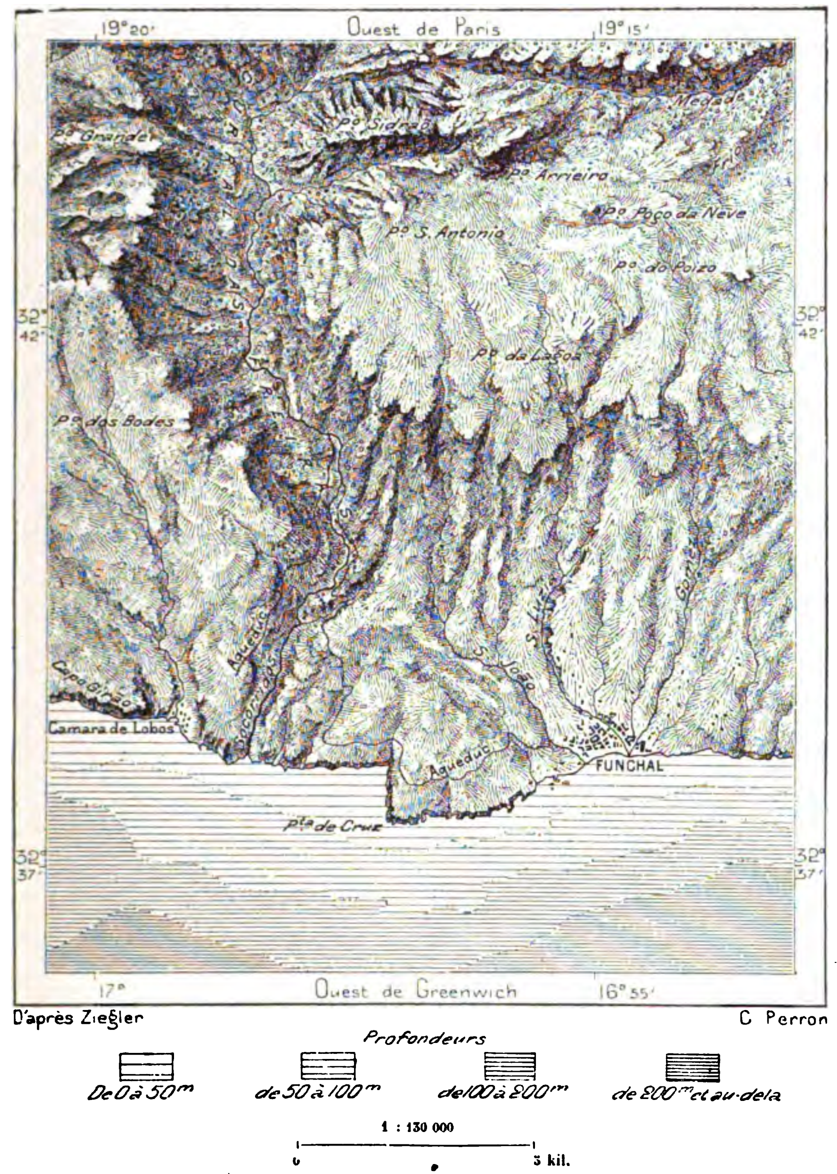
Bateaux à vapeur	488	jaugeant	698 538	tonnes.
Voiliers	189	»	49 354	»
Ensemble des navires. .	677	jaugeant	747 892	tonnes.

Valeur des échanges de Madère en 1885 : 10 644 000 francs.

[3] Population de Funchal en 1878 : 19 750 habitants.

un aspect d'élégance et de propreté, elle s'est entourée de promenades, de gracieuses villas se sont élevées sur les pentes et les sommets des alentours. Située au bord d'une rade ouverte au sud, d'ailleurs suffisamment

N° 14. — FUNCHAL ET VALLÉE DES SOCORRIDOS.



profonde pour les grands navires, et quelque peu protégée au sud-ouest par un îlot fortifié, que bombarda Cook en 1768, Funchal n'avait pas l'avantage d'une heureuse position commerciale ; elle l'acquerra bientôt grâce à la construction d'une digue d'abri qui rattachera l'îlot au littoral

et défendra le port contre les vents du large. En outre, Funchal a la merveilleuse fécondité des jardins environnants, la pittoresque vallée des Socorridos et le magnifique amphithéâtre de ses coteaux cultivés, dominés par un demi-cercle de montagnes d'où les ruisseaux descendent sur la ville en ravins convergents. Entrepôt de toutes les richesses de l'île, Funchal est aussi le siège des trois grandes écoles de l'archipel, le lycée, le séminaire et la faculté de médecine et de chirurgie, établissement préparatoire à l'université de Coïmbre. Les écoles de Funchal sont assez fréquentées, mais dans le reste de l'archipel l'ignorance est grande : plus de la moitié de la population madérienne est encore complètement illettrée[1]. Après le portugais, la langue la plus répandue est l'anglais, l'idiome de la plupart des visiteurs et marins de passage.

Porto-Santo, ruinée par les « contrats de colonie » qui assuraient la moitié de tout produit au propriétaire, n'a pas plus de 1750 habitants. Sa capitale, Baleira, prend néanmoins le nom de ville.

L'archipel de Madère, de même que le groupe des Açores, est, au point de vue administratif, partie intégrante du royaume de Portugal : il constitue une province séparée, désignée du nom de Funchal, son chef-lieu depuis le débarquement des premiers colons.

Les écueils des Selvagens, quoique appartenant géographiquement au groupe des Canaries, sont considérés comme une dépendance de Madère, dont les sépare un espace de 300 kilomètres. Ces îlots sont des terres désertes, domaine sans valeur dont une famille de Funchal revendique la propriété. Le grand Piton, à la tête pyramidale, a plus de huit kilomètres de tour et son versant méridional est revêtu d'herbages, que les troupeaux paissaient naguère. Des marins de passage ont capturé le bétail et maintenant il ne reste plus dans l'île que des tribus de lapins et de mouettes *cagarras* : des chasseurs viennent de temps en temps faire des battues parmi les myriades d'oiseaux, dont les plumes, la graisse et même la chair salée se vendent sur le marché de Funchal. Le petit Piton, qui se trouve à une petite distance au sud-ouest de l'îlot principal, lui est rattaché par une chaîne d'îlots, et des récifs sont épars autour des rocs émergés. Il serait nécessaire qu'un phare éclairât ces dangereux parages.

[1] Nombre des écoles à Madère en 1885 : 111, fréquentées par 3042 élèves.

M. MEUNIER

TH. TAYLOR

FUNCHAL. — VUE PRISE DE L'EST

Dessin de Taylor, d'après une photographie de M. Camacho.


THE ASTOR

V

ARCHIPEL DES CANARIES

Beaucoup plus rapproché du continent que les autres îles Atlantiques, puisqu'on ne compte pas plus de 107 kilomètres entre l'île de Fuerteventura et le cap le plus avancé du littoral africain, ce groupe de terres océaniques était connu dès les commencements de l'histoire. Ce sont les îles des Bienheureux dont parlent les poètes grecs : c'est là que les héros jouissaient d'une éternelle vie, sous un climat délicieux que ne troublaient jamais ni le froid ni la tempête. Mais nul géographe ne pouvait alors indiquer la position précise de ces îles Heureuses qui se confondaient dans l'esprit des anciens avec toutes les terres atlantiques situées dans le « fleuve Océan » au delà des Portes d'Hercule. Les Phéniciens connaissaient bien ces îles, dit expressément Strabon, mais ils tenaient leurs découvertes secrètes, et même dans le périple du Carthaginois Hannon il n'est fait mention que des îles du littoral, dans lesquelles on ne saurait reconnaître les Canaries, à moins que Tenerife ne soit la « contrée des Parfums », d'où s'écoulaient vers la mer des courants embrasés et que dominait une haute montagne appelée par les navigateurs le « Chariot des Dieux ». Cependant, d'après François Lenormant[1], le nom de Junonia par lequel Ptolémée désigne l'une des îles suffirait à prouver que les Carthaginois y avaient un établissement, car leur grande déesse était Tanith, assimilée à Junon par les Grecs et les Romains. Les plus anciens documents conservés qui cherchent à fixer la position exacte des îles Fortunées appartiennent aux âges de la puissance romaine, et Pline, le premier, rapportant le témoignage des navigateurs gaditains, transmis par un certain Statius Sebosus, donne à l'une des îles ce nom de Canaria, qui lui est resté et que l'on étend aujourd'hui à l'ensemble du groupe. D'après M. Faidherbe, ce nom de l'archipel serait dérivé du mot berbère Canar ou Ganar, attribué jadis au littoral du continent situé dans le voisinage des îles. Les Ouolof appellent encore aujourd'hui Ganar la contrée qui s'étend au nord du Sénégal[2]. N'est-ce pas aussi le nom de Canaria que donne Ptolémée à l'un des caps occidentaux de l'Afrique? Et Pline n'énumère-t-il pas des tribus de Canariens parmi les populations ui vivent autour des monts Atlas?

[1] *Histoire ancienne de l'Orient.*

[2] *Revue d'Anthropologie*, I, 1874; — *Revue Africaine*, 1874; — Webb et Berthelot, *Histoire naturelle des Canaries*; — Thomassy, *Relations de la France avec l'empire du Maroc.*

Parmi les îles que citent les auteurs anciens, deux seulement sont identifiées par leur nom même, Canaria, la Gran Canaria de nos jours, et Nivaria ou la « Neigeuse », qui est certainement celle où se dresse le pic de Teyde. Cette dernière île étant citée comme la plus éloignée des Portes d'Hercule, il en résulterait, à moins d'une transposition dans l'ordre indiqué, que les trois îles occidentales, Gomera, Palma, Hierro, seraient restées inconnues des anciens[1]; il faudrait chercher les autres îles mentionnées par eux dans le groupe qui comprend Lanzarote, Fuerteventura et les petits archipels avoisinants. Plusieurs îlots, simples écueils, furent oubliés dans leur nomenclature; de même aujourd'hui on ne cite sommairement que les sept grandes terres canariennes, quoique, avec le groupe des Selvagens, l'archipel des Fortunées comprenne seize terres distinctes. Edrisi énumère dix-sept îles « connues des hommes » dans la mer Ténébreuse qui s'étend à l'occident de l'Afrique, mais il est impossible de les reconnaître d'après la description qu'il en donne. Toutefois l'opinion générale des savants est que les Arabes ont non seulement connu les Khalidat ou les « Éternelles », mais qu'ils ont même vécu à côté des Berbères dans les îles orientales de l'archipel. Ibn-Saïd, au treizième siècle, dit qu'Alexandre « aux Deux Cornes » avait élevé des piliers dans les îles Khalidat, avec cette inscription : « Pas plus avant! » Cependant le même géographe raconte en détail le voyage du marin Ibn-Fathima au sud du cap Bojador et son naufrage au banc d'Arguin[2]. M. de Macedo cherche au contraire à prouver que les Arabes ignoraient l'existence des Canaries et que leurs géographes se sont bornés à répéter, en les altérant, les textes des auteurs anciens relatifs aux îles des Bienheureux[3].

Tandis que les marins portugais, qui plus tard devaient porter si haut la gloire nautique de leur patrie et faire les premiers la circumnavigation de la planète, cherchaient péniblement à longer la côte africaine et à doubler les caps, les Canaries situées au sud du cap Noun et au large du littoral étaient depuis longtemps visitées par des navigateurs d'autres nations. Avant les entreprises du pilote Gil Eannes, les Portugais n'osaient dépasser le cap Noun, le « Non » que la nature leur opposait; ils ne doublèrent qu'en 1436 le cap Bojador et les écueils qui le prolongent à plusieurs milles en mer, tandis que les Génois connaissaient déjà les Canaries à la fin du treizième siècle et que l'une des îles, Lanzarote, avait été occu-

[1] D'Avezac, *Iles de l'Afrique.*

[2] Reinaud; — Santarem, *Recherches sur la priorité de la découverte des pays situés sur la côte occidentale d'Afrique.*

[3] *Memoria en que se pertende provar que os Arabes não conhecerão as Canarias*

pée par un de leurs concitoyens. Le « portulan médicéen » constate cette prise de possession des Génois, et Pétrarque, né en 1304, nous apprend que « tout un âge d'homme avant lui » une flotte génoise s'était avancée jusqu'aux Canaries. Le nom de Lanzarote, donné à la plus septentrionale des sept grandes îles, est celui du conquérant génois, d'origine normande, Lancelot Maloisel ou Lanciloto Malocello (Lanzaroto Marocello), dont la famille fut l'une des plus puissantes de la république depuis le commencement du douzième siècle jusqu'à la fin du seizième[1]. En 1402, lorsque les Normands de Béthencourt occupèrent l'île de Lanzarote, ils y trouvèrent « ung vieil chastel que Lancelot Maloesel avoit jadiz fait faire, celon ce que l'on dit[2] ».

Pendant le quatorzième siècle, les Canaries furent visitées fréquemment par des Européens, soit pirates, soit naufragés, et dès 1351 les portulans offrent un tracé exact de l'archipel, précisément avec les noms que les îles portent encore aujourd'hui, si ce n'est Tenerife, qui s'appelait île d'Enfer à cause de sa montagne embrasée. Les rois d'Europe commençaient à se disputer ces terres océaniques, et en 1344 le pape Clément VI en fit cadeau à un de ses protégés, l'infant Luis de la Cerda, qu'il nomma « prince de la Fortune »; mais le nouveau souverain n'eut pas les ressources suffisantes pour aller prendre possession de son royaume. Toutes les expéditions faites dans ces parages, même celle que dirigèrent en 1341 les deux Italiens Angiolino di Tagghia et Nicolosi di Recco pour le roi de Portugal Affonso IV, furent des aventures de pillage, non de conquête. Ainsi que le dit la chronique du Canarien : « Lancelot souloit estre moult peuplée de gens; mais les Espaignols et autres corsaires de mer les ont par maintes fois pris et menés en servaige. » La prise de possession ne commença qu'en l'année 1402, lorsque le Normand Jean de Béthencourt débarqua dans l'île de Lanzarote à la tête de cinquante hommes. Il fut bien accueilli par la population, d'ailleurs très clairsemée; mais des dissensions intestines, le manque de vivres et de munitions, une expédition infructueuse dans Fuerteventura auraient condamné cette tentative à n'être qu'une course de pirates comme les précédentes, si Béthencourt n'était allé offrir la suzeraineté de ses futures conquêtes au roi de Castille, en échange de secours en hommes et en argent. Grâce à cet appui, il put s'emparer de Fuerteventura en 1404, puis de l'île de Fer en 1405; toutefois les incursions qu'il fit dans les autres îles furent repoussées, et Gomera seule

[1] D'Avezac, ouvrage cité.
[2] Jean de Béthencourt, *Le Canarien*, publié par Gabriel Gravier.

fut ajoutée par son successeur au domaine des Européens : il fallut que le roi d'Espagne décrétât l'annexion de l'archipel comme province immédiate de ses États et qu'il prît en main l'œuvre de la conquête par l'envoi de véritables armées pour qu'on triomphât enfin de l'intrépide résistance des indigènes. En 1493, un an après la découverte du Nouveau Monde, Palma et Gran Canaria furent définitivement conquises, et en 1497 les *menceys* ou rois de Tenerife, pourchassés comme des fauves, furent capturés, soumis au baptême et menés en triomphe au roi de Castille pour l'amusement de la cour. La conquête avait duré près d'un siècle.

Pourtant on ne la croyait pas achevée. Depuis des siècles l'imagination des marins voyait des îles lointaines poindre comme des nuées à l'horizon de la mer Ténébreuse : les légendes pieuses racontaient les miracles qui s'y étaient accomplis; les portulans indiquaient ces terres, dessinées avec précision; des navigateurs même prétendaient les avoir vues, et l'on montrait en triomphe les branches et les fruits que le courant en avait apportés : il ne restait qu'à les reconnaître par degrés de longitude et de latitude et à en prendre possession officielle au nom de quelque souverain. En 1519, vingt-deux années après la conquête définitive de Tenerife, le roi de Portugal cédait par traité à son cousin d'Espagne l'île « non trouvée » que l'on croyait être à l'ouest des Canaries. En 1526, une première expédition se fit, dans les parages signalés, à la recherche de la huitième île. On ne la trouva point, mais on n'osa point en nier l'existence à l'encontre des témoignages unanimes. En 1570, après soigneuse enquête, où plus de cent témoins furent interrogés, de nouveaux chercheurs se dirigèrent à l'ouest; en 1604, en 1721, le gouvernement espagnol équipa d'autres navires d'exploration. De leur côté les Portugais des Açores cherchaient aussi et même des expéditions secrètes se firent dans l'Atlantique par des spéculateurs que séduisait l'idée de trésors à découvrir[1]. La précision avec laquelle les marins de Gomera et de Palma dépeignaient l'apparence de la huitième île était si unanime, que le doute subsistait après chaque insuccès. Les dessins qu'on avait faits de cette terre entrevue représentant uniformément un profil analogue à celui de Palma, on finit par conclure que l'île de l'horizon n'était autre qu'un mirage produit par la réfraction de l'air humide qu'apportent les vents d'ouest[2]; d'ailleurs, la mer étant désormais explorée dans tous les sens, il devenait inutile de continuer les recherches. Et pourtant la légende existe encore, et les quelques

[1] Walker. *The Azores or Western Islands.*
[2] A. von Humboldt, *Voyage aux Régions Équinoxiales.*

représentants de la religion des Sébastianistes qui attendent la revenue de l'Infant tombé sur le champ d'Alkazar el-Kebir, espèrent que l'île « non trouvée » surgira en même temps des flots de la mer.

Ainsi le gouvernement espagnol dut se contenter du groupe des sept îles qui lui étaient échues et qui d'ailleurs sont une des contrées les plus remarquables de la Terre, une de celles aussi qui pourraient être le plus riches. Devenues province du royaume, au même titre que les provinces continentales, les « îles Fortunées » sont assez pauvres, si ce n'est sur quelques points privilégiés, et peu habitées en proportion de leur étendue. Peuplées comme Madère, elles auraient un million d'habitants; elles en ont actuellement trois cent mille[1], cinq à six fois plus, pense-t-on, qu'à l'époque où les Européens vinrent demander aux insulaires une hospitalité qui leur fut généreusement accordée et qu'ils payèrent d'un retour si cruel.

Les îles Canaries ne sont pas disposées suivant un ordre régulier. Elles forment bien dans l'ensemble un arc de cercle dont la convexité est tournée vers le sud, mais les îles de Gomera et de Hierro sont situées en dehors de la courbe. Deux groupes distincts constituent l'archipel; à l'est, Lanzarote, Fuerteventura et les îlots voisins; à l'ouest, les cinq autres grandes îles. Le premier groupe se compose de terres parallèles à la rive continentale; le deuxième, au contraire, est disposé suivant un axe normal à la côte. Les deux îles orientales sont portées par le piédestal commun d'un plateau sous-marin : ce sont des îles jumelles, tandis que les autres Canaries se dressent hors de la mer profonde, séparées par des abîmes; en quelques endroits on jette la sonde à 2000 mètres sans toucher le fond. Enfin, Lanzarote et Fuerteventura se distinguent par un faible relief montagneux en comparaison de celui que présentent les terres situées plus au large[2]; elles ont même de véritables plaines et des steppes comme le continent dont les sépare un bras de mer. D'ailleurs toutes les îles, celles de l'est et celles

[1] Superficie et population des îles Canaries :

Superficie, d'après Olive.	Population en 1877.	Population kilométrique.
7167 kilomètres carrés.	280 400 hab.	39 hab.

[2] Superficie et relief des Canaries, d'après Olive, Arlett, Vidal, Fritsch, Hartung :

Lanzarote et îlots voisins	741 kilomètres carrés;	Monte Famara	684	mètres.
Fuerteventura	1722 » »	Orejas del Asno	860	»
Gran Canaria	1376 » »	Pozo de la Nieve	1898	»
Tenerife	1946 » »	Pico de Teyde	3715	»
Gomera	378 » »	Garajonai	1340	»
Palma	726 » »	Pico de la Cruz	2356	»
Hierro	278 » »	Alto de Malpas	1512	»

de l'ouest, sont également d'origine volcanique, et presque tout leur pourtour se hérisse de caps formés par des coulées de laves : on dirait des murailles de fer entourant les îles d'une formidable enceinte. Les roches non éruptives que l'on rencontre dans quelques îles, terrains primitifs ou assises sédimentaires, ont dans l'architecture des Canaries une bien moindre part que les bancs de lave.

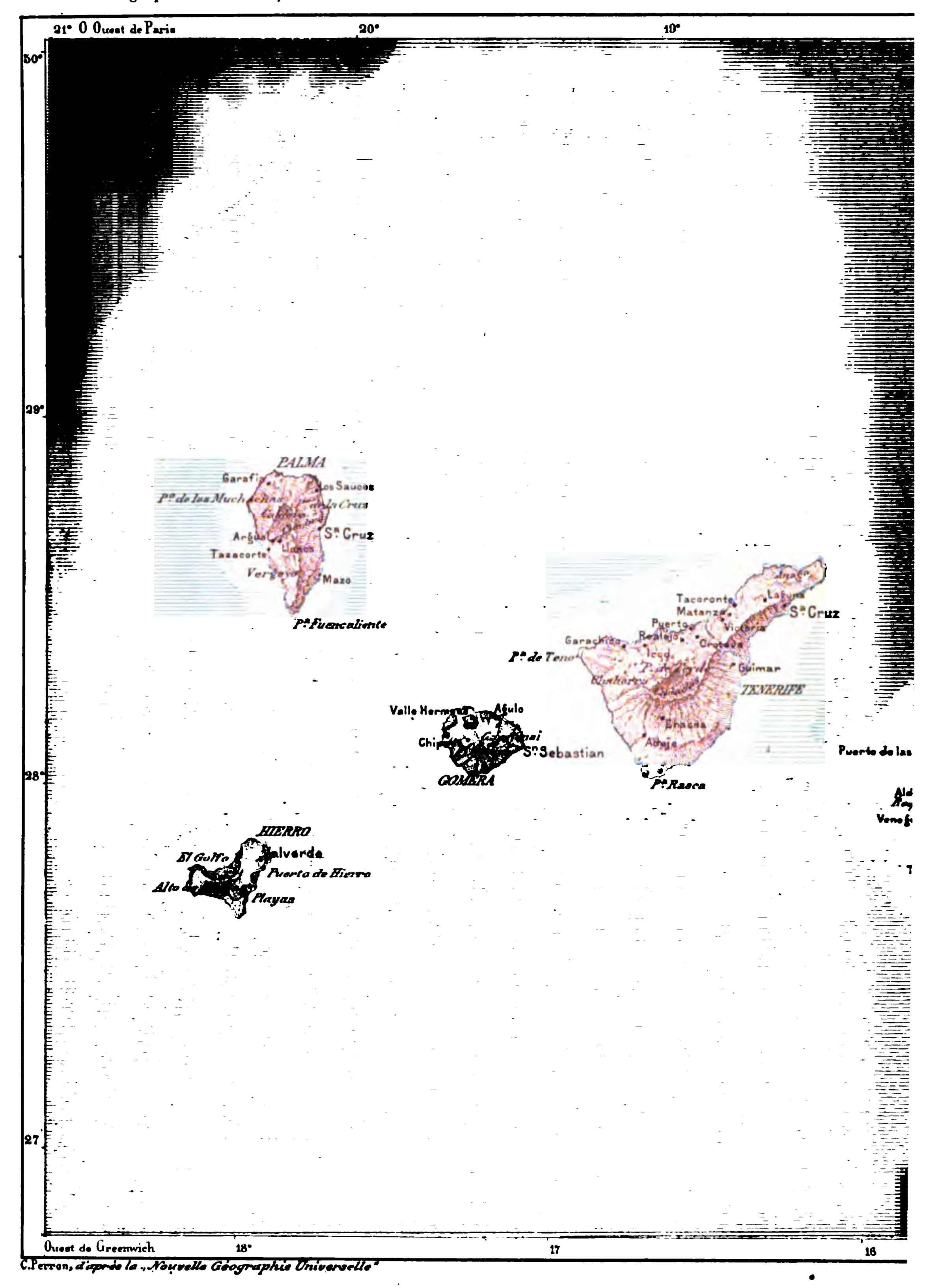
L'aspect même des îles témoigne de l'ancienneté de la plupart des trachytes, basaltes ou obsidiennes rejetés du sein de la terre. Sur presque tout le pourtour des îles occidentales, les pentes des montagnes sont creusées en barranques énormes, que les torrents ont évidées pendant le cours des siècles dans l'épaisseur de la roche : il est difficile de reconnaître la forme primitive des fleuves de laves qui s'épanchèrent autrefois des volcans; en maints endroits, les cratères mêmes ont disparu. L'île centrale, celle de Gran Canaria, où depuis l'époque historique ne s'est produit aucun phénomène d'éruption, est, de toutes les terres de l'archipel, celle que les intempéries ont ravinée le plus profondément, taillant les roches à nouveau, comme un sculpteur dégrossit le marbre. De vastes cirques ont été ainsi ouverts par les pluies dans l'intérieur de l'îlc et les débris en ont été emportés à la mer : la quantité de matériaux que les montagnes ont perdus depuis l'époque de leur formation représente une part considérable de l'ancien massif insulaire. Le manque de fumerolles et de sources thermales est aussi un indice d'ancienneté pour les volcans des Canaries, comparés à ceux des Açores, si riches en jets de gaz et d'eau bouillante. Les réveils des foyers canariens sont rares et les anciens ne paraissent point avoir entendu parler d'embrasements dans les îles des Bienheureux, à moins que, — ce qui paraît improbable aux commentateurs, — l'incendie dont il est fait mention dans le Périple de Hannon ne se rapporte à une éruption du pic de Teyde. Quoi qu'il en soit, de grands épanchements de laves ont eu lieu depuis la découverte nouvelle des Canaries[1] et des tremble-

[1] Grands phénomènes volcaniques des Canaries depuis la fin du quatorzième siècle :

Lanzarote.	Tenerife.	Palma.
	1385 à 1399 Éruptions.	
	1430 »	
	1410 »	
	1444 (?) »	
	1492 »	
		1558 Éruption.
	1604 à 1605 »	1646 »
		1677 »
1730 à 1736 Éruptions.	1704 à 1706 Tremblements.	
1824 à 1825 »	1798 Éruption.	



ILES



De 0 à 200m

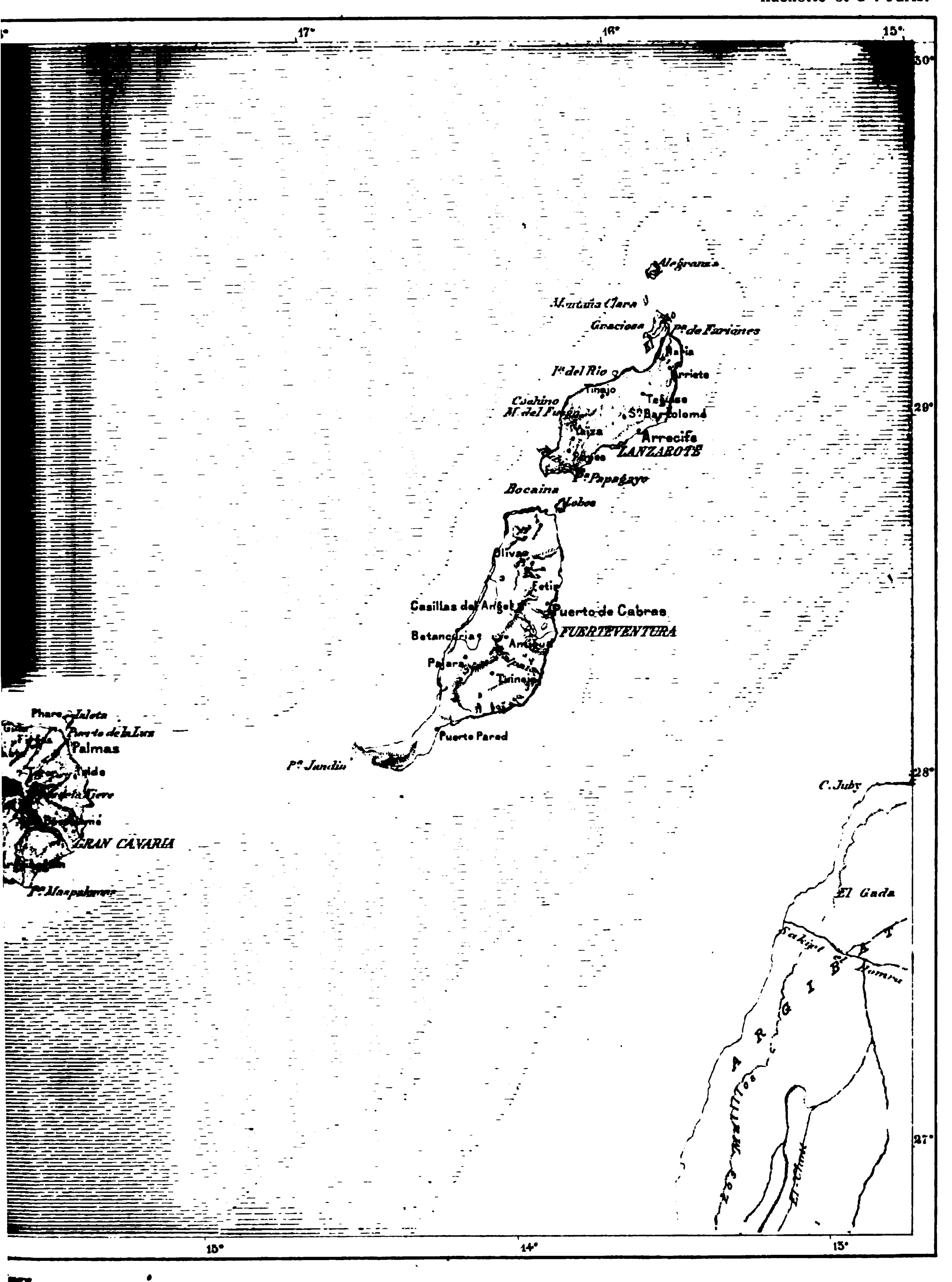
de 200 à 1000m

Échel

0

NARIES

Hachette et Cie. Paris.



de 2000 à 4000m de 4000m et au-delà

: 1,820,000

100 kil.


THE ASTOR LIBRARY
NY

ments de terre violents ont secoué les villes rapprochées des volcans; mais ces phénomènes se sont localisés dans trois îles, Lanzarote, Palma et Tenerife. Les annales ne mentionnent pas d'îles éphémères de scories et de cendres pareilles aux buttes qui émergèrent dans le voisinage des Açores. Seulement, lors de la série d'éruptions qui dura six années dans la partie occidentale de Lanzarote, on vit s'élancer de la mer, tout près du rivage, des jets de flamme mélangés à des vapeurs; des cônes de scories s'élevèrent au-dessus de l'eau, et, grandissant peu à peu, se rattachèrent en promontoire au littoral de l'île[1]. Les amas de cendres rejetés des cratères changèrent en lac la baie marine de Janubio[2].

Situées plus au sud que Madère et à moindre distance du continent africain, les Canaries ont un climat plus chaud et un peu moins égal que l'île portugaise. L'écart annuel entre les températures y est plus considérable, non seulement dans les îles orientales, rapprochées du Sahara et participant dans une certaine mesure à son climat, mais aussi dans le groupe occidental dont Tenerife est le centre[3]. Aux Canaries il n'y a point d'hiver dans le sens européen du mot, puisque la température de cette saison y est plus élevée que ne l'est la moyenne de l'année dans l'Italie méridionale; le jour le plus froid a pourtant une température de 8 degrés; mais l'été est parfois trop chaud pour les Européens, surtout dans les îles orientales : le vent d'est ou saharien y est beaucoup plus fréquent qu'à Madère, et quand il souffle, apportant un air sec et chargé de poussière, la végétation se flétrit, la terre se crevasse, les hommes et les animaux dépérissent; parfois ils apportent des nuées de sauterelles; en 1588, ces nuages vivants furent transportés jusqu'à Tenerife[4]. Dans les annales de Lanzarote et de Fuerteventura on cite des exemples de vents sahariens, venant principalement du sud-est, qui eurent pour conséquence de terribles famines et le dépeuplement des îles. Mais dans les Canaries occidentales, le mouvement alternatif des brises, tournant avec le soleil, tempère les chaleurs et les funestes effets du vent d'est se font rarement sentir.

Les Canaries reçoivent en proportion une moindre quantité d'eau que

[1] A. de Humboldt, ouvrage cité; — L. von Buch, *Physikalische Beschreibung der Canarischen Inseln.*

[2] Arlett, *Journal of the R. Geographical Society*, 1836.

[3] Températures de Santa-Cruz (Escolar) et de Puerto de Orotava (Honegger), dans l'île de Tenerife, en degrés centigrades :

	Année.	Printemps.	Été.	Automne.	Hiver.	Mois le plus chaud	Mois le plus froid (janvier).	Écart.
Santa Cruz	21°,7	20°,5	24°,8	23°,4	18°,1	26°,1 (oct.)	17°,7	8°,4
Puerto de Orotava.	20°,15	18°,96	23°,53	21°,38	16°,75	23°,60 (août)	16°,20	7°,4

[4] Bory de Saint-Vincent, *Essais sur les isles Fortunées.*

Madère et surtout que les Açores ; parfois des mois entiers se passent sans qu'une averse vienne rafraîchir l'atmosphère; en moyenne on y compte 300 jours sans pluie. D'ordinaire les pluies régulières commencent vers la fin de novembre et durent deux mois : apportées par les vents « d'en bas », c'est-à-dire de l'ouest, elles cessent avec ces courants aériens. La formation des nuages et la chute des pluies ont lieu aussi en d'autres saisons, surtout au printemps, quand des vents de température différente se heurtent dans ces parages; en hiver, la rencontre des courants aériens donne lieu à des « tornados », cyclones locaux qui bouleversent les eaux et mettent les embarcations en péril; on cite notamment celui de 1826, qui causa plusieurs naufrages et ravagea les villages et les cultures[1]. Mais les grands cyclones, qui se forment dans la mer des Antilles, ne passent jamais dans les eaux canariennes. Pendant la saison sèche, qui coïncide avec l'été, d'avril en octobre, toute l'atmosphère des couches inférieures se meut en nappe dans la direction du nord-est au sud-ouest. Si constant est dans cette période de l'année le souffle des alizés, dits *la brisa*, que toute navigation des voiliers dans un sens contraire au courant aérien est absolument interrompue : les îles au Vent étaient jadis privées pendant six mois de toutes nouvelles des îles sous le Vent. Quoique les alizés n'apportent point de pluies, ils sont cependant chargés de vapeurs en abondance, prises dans leur voyage à la surface de la mer; le ciel des Canaries, terni par ces vapeurs, n'offre jamais le bleu pur de l'air qu'on admire dans les péninsules de la Méditerrannée. Dans l'île de Lanzarote, les lits de scories tournés vers les vents alizés sont couverts de mousses, tandis que les roches non exposées à l'effet du vent humide restent absolument nues[2]. Chaque île a sa *banda*, c'est-à-dire sa « zone » sèche, que des hauteurs intermédiaires privent de vapeurs. A Tenerife, c'est la côte méridionale que l'on nomme la banda; à Palma, c'est la moitié occidentale de l'île.

Sur les plateaux et les pentes des montagnes canariennes l'humidité est plus grande qu'au bord de la mer, grâce à la friction des couches aériennes qui marchent en sens inverse. C'est ainsi que sur les flancs du pic de Teyde une strate de nuages, médiaire entre les alizés et les contre-alizés, s'élève ou s'abaisse suivant la hauteur de la zone de contact; elle est souvent déchirée en bandes, éparpillée en nuelles, et change incessamment de forme et d'aspect; des nuées arrivées du nord-est viennent la grossir, des îlots s'en

[1] Sabin Berthelot, *Miscellanées*.
[2] Von Fritsch, *Petermann's Mittheilungen*, Ergänzungsheft, 22.

détachent, entraînés vers le sud, mais elle ne se dissout point ; elle enveloppe toujours le pic de sa masse annulaire, séparée fréquemment des nuages marins par une large déchirure. On peut mesurer chaque jour l'épaisseur de la masse de vapeurs amenée par les alizés[1] ; en moyenne la face inférieure de la couche nuageuse est à une élévation de 1200 à 2000 mètres

N° 15. — PIC DE TEYDE.



en été, de 500 à 700 mètres en hiver : c'est à cette hauteur, au-dessous des pentes mouillées, que jaillissent les sources, les « mères d'eau », captées par les habitants du littoral, qui les amènent en souterrains dans leurs villages. Dans l'île de Tenerife on peut observer la superposition de trois nappes aériennes : contre-alizé, alizé et brise marine. La ville de Laguna est située sur un plateau exposé au vent alizé du nord-est, qui en cet endroit, par sa répercussion sur les montagnes, devient un vent de nord-

[1] Piazzi Smyth, *Teneriffe*.

ouest; d'autre part, une partie de la ville est soumise à l'action de la brise qui souffle du sud en remontant les pentes. Humboldt cite en témoignage de cette superposition normale des vents deux moulins qui travaillaient presque toujours en même temps, l'un tournant ses ailes au vent du nord-ouest, l'autre au vent du sud. En se rencontrant sur ce plateau, « comme sur un champ de bataille », dit Smyth, les courants opposés déposent leurs vapeurs et c'est à l'humidité de l'air que Laguna doit une végétation plus active que celle des pentes voisines exposées à un seul courant aérien; sur ses toits poussent en broussailles des *sempervirens urbicum* qui ne se voient pas sur les maisons situées plus bas[1]. Ainsi les habitants de Tenerife et des autres îles montueuses peuvent à volonté changer de climat, étudier et choisir la température et l'humidité qui leur conviennent. Grâce à ce privilège que possèdent les Canaries comme sanatoire, le nombre des étrangers malades qui vont y chercher la guérison ou la prolongation de la vie devient-il chaque année plus considérable. Il est probable que, dans un avenir prochain, les Canaries l'emporteront sur Madère par le nombre annuel des visiteurs, quoique les indigènes, craignant l'infection de la maladie, les voient arriver avec peine. Les îles ont, il est vrai, le désavantage de se trouver plus éloignées de l'Europe; mais elles sont plus rapprochées de tous les établissements de la côte d'Afrique, dont le séjour est si dangereux pour les immigrants européens; en outre, on n'y a pas l'ennui de se sentir dans une grande prison comme à Madère: d'île à île, grâce à la vapeur, les voyages sont devenus faciles, et les phénomènes de la nature s'y montrent sous un aspect plus grandiose.

Moins bien arrosées que Madère et surtout que les Açores, les Canaries n'ont pas la même parure verdoyante que les archipels septentrionaux; elles offrent un aspect plus terne, et en maints endroits leur sol est même complètement aride. Dans le voisinage du littoral la végétation disparaît presque dans la teinte générale des terrains : les plantes grasses aux nuances bleuâtres prédominent et se confondent en maints endroits avec les tufs volcaniques[2]. Dans les îles orientales, Lanzarote et Fuerteventura, on ne voit plus ni forêts, ni grandes nappes de plantes associées : l'aspect général de la contrée est déjà celui de la steppe. Mais les îles occidentales ont du moins gardé çà et là des lambeaux de forêts : la plus riche en grands arbres est Palma, de toutes la plus occidentale et aussi la plus largement fécondée par les pluies.

[1] Humboldt, L. von Buch, ouvrages cités.

[2] Grisebach, *La Végétation du Globe*, traduit par Tchihatchef.

Si les Canaries n'ont pas la même richesse végétale par le nombre des individus, elles se distinguent des autres archipels par une proportion d'espèces plus considérables. L'inventaire de la flore canarienne qu'ont fait Webb et Berthelot comprend un millier d'espèces, plus du double de la flore açorienne. Toutefois il est impossible de savoir exactement quelle est la part de cette flore que l'on doit considérer comme strictement canarienne, car, même avant l'arrivée des Européens, les indigènes berbères avaient modifié la flore par des apports du continent voisin. Les Espagnols ont aidé à cette révolution dans la flore insulaire d'une manière bien plus énergique, d'un côté par le déboisement, de l'autre par l'introduction directe de nouvelles espèces et par la culture. Jusqu'à l'altitude de 975 mètres, le pourtour des îles est soumis à la charrue, là où les escarpements ne sont pas trop raides pour que l'homme puisse y tracer des sillons. Sans nul doute plusieurs espèces canariennes ont disparu ; d'autre part, c'est par milliers que des plantes exotiques sont entrées dans les jardins et les champs des Canaries. Les deux espèces spécialement canariennes qui plaisent le plus à l'artiste par l'élégance du port et l'harmonie des formes sont la campanule à fleurs orangées et la fougère doradille (*ceterach aureum*) à la hampe imposante et aux reflets d'or. « Les anciens n'eussent pas manqué, s'ils l'avaient connue, d'associer la doradille à l'acanthe et au lierre pour la décoration des vases et des amphores[1]. » Les Canaries ont donné d'admirables fleurs à l'Europe, les cinéraires, et l'un des plus beaux parmi les chrysanthèmes.

Quoique si voisines de l'Afrique, ces îles appartiennent pourtant, comme Madère et les Açores, à l'aire végétale de l'Europe. Les deux tiers de leurs plantes sont des espèces européennes et la plupart de celles qui constituent la flore spéciale des Canaries ont une physionomie qui les rapproche singulièrement des types européens : on se demande si ce ne sont pas des espèces ayant fait partie de la flore continentale à une époque géologique antérieure. Mais dans les deux îles orientales et dans la partie inférieure des autres îles, jusqu'à une hauteur variant de 400 à 800 mètres suivant les expositions, une flore à caractère libyen correspond à la température africaine : c'est la zone des plantes grasses, des euphorbes à forme de cactus et aussi, grâce à la naturalisation, la zone des palmiers, des nopals et des bananiers. Il est une vallée de Gran Canaria, celle de Veneguera, située sur le versant sud-occidental de l'île, où les euphorbes ou *tabaïbas*, grandes comme des figuiers, sont associées en vastes forêts; en bas domine l'*euphorbia*

[1] Bolle, *Zeitschrift der Gesellschaft für Erdkunde;* Berlin, 1864.

canariensis, contournée, hérissée d'épines, d'aspect méchant, et laissant couler de ses déchirures un poison mortel; plus haut croît l'*euphorbia balsamifera*, au lait inoffensif : la liqueur nourricière est parfois si abondante dans ce végétal, qu'il suffit de frapper d'un bâton sa peau luisante et tendue pour qu'un jet s'élance jusqu'à deux ou trois mètres de distance. Le dragonnier (*dracœnus draco*), ainsi nommé à cause de sa forme bizarre et du suc rouge qui en découle[1], est aussi l'une des plantes caractéristiques de la zone africaine des Canaries. La variété géante de ce végétal est devenue célèbre par les descriptions de Humboldt : on se rappelle le dragonnier d'Orotava, dans l'île de Tenerife, dont le tronc avait plus de 14 mètres de tour à hauteur d'homme et qui dressait à 20 mètres le candélabre de ses branches ramifiées, se terminant toutes par des bouquets de feuilles unies en une vaste ombelle. Cet arbre, que les indigènes disaient contemporain de la naissance du monde et dans lequel Humboldt admirait la « jeunesse éternelle de la nature », n'existe plus : il était déjà creux à l'époque de la conquête et servit de chapelle aux Espagnols après avoir été un temple pour Guanches; un coup de vent l'a renversé. Quant au palmier des Canaries, auquel le dattier est maintenant associé, il ne donne pas de fruits comestibles, mais à Gomera on sait en extraire un sirop vineux. Les Canariens avaient des figuiers; mais les fruits, qu'on a retrouvés dans les tombes, étaient beaucoup plus petits que ceux des arbres actuels, de variétés espagnoles[2].

La zone européenne des Canaries, caractérisée principalement par les lauriers et par les arbres naturalisés, tels que le chêne et le châtaignier, s'étend sur les pentes moyennes des îles occidentales. Les bois de lauriers ont presque disparu de Gran Canaria et de Tenerife; mais Gomera, plus riche en eaux courantes, possède encore des laurières admirables dans les parties centrales de l'île. Au-dessus des lauriers et de la zone des maquis, où dominent les cistes, comme dans les îles de la Méditerranée, vient la zone des pins, représentée surtout dans l'île de Palma, où prospère aussi le cèdre des Canaries (*juniperus cedrus*), devenu fort rare à Tenerife et dans les autres îles. Le pin des Canaries est un des conifères les plus remarquables, car il présente les caractères médiaires entre les espèces d'Europe et celles du Nouveau Monde : aux premières il ressemble par les fruits, aux autres par les aiguilles. On ne le retrouve ailleurs qu'à l'état fossile, dans les terrains supérieurs miocènes de la province de Murcie.

[1] Bory de Saint-Vincent, ouvrage cité.
[2] Christ, *Eine Frühlingsfahrt nach den Canarischen Inseln*.

Au-dessus de ces zones inférieures, le sommet du pic de Teyde, perçant les nuages des alizés, s'élève dans les airs du courant de retour et à lui seul constitue une zone spéciale ayant une vingtaine de plantes qu'on ne trouve point hors des Canaries. En gravissant le pic de Teyde par le versant du nord-est, on voit à 1200 mètres les derniers lauriers épars au milieu de la brousse; on monte ensuite parmi les bruyères, d'abord mêlées aux fougères, puis occupant seules toutes les pentes de la montagne. Au-dessus de la bruyère la plus avancée, à 2000 mètres, le sol appartient aux genêts et autres espèces congénères. La plante qui domine dans cette haute région des *cañadas* est un sparte-cytise (*spartocytisus nubigenus*), qui garde son nom arabe de *rtem* sous la forme espagnole de *retama :* on ne le retrouve en aucune autre contrée. Au milieu des pierrailles volcaniques noires et jaunâtres les retamas s'élèvent en bouquets verdoyants, couverts au printemps de fleurs papillonacées d'un blanc délicat veiné de rose et répandant une vague senteur d'acacia; ses gousses, semblables à celles du genêt, s'ouvrent, comme elles, en crépitant au moment de la maturité. Au moins quatre espèces d'animaux, que l'on ne trouve non plus que dans les cañadas du pic, ont leur existence attachée à cette plante canarienne : un très petit escargot rampe à la partie inférieure de ses tiges; un papillon polyomate et une phalène sucent le nectar de ses fleurs; un oiselet, d'ailleurs très rare, la *fringilla teydeana*, se pose sur ses branches et se nourrit de ses graines; en outre, une araignée, qui vit aussi en d'autres parties de l'île, aime à tendre ses filets entre les bouquets de retama[1]. C'est là qu'en apparence s'arrêtent les organismes vivants sur les pentes de la montagne; cependant sur le cône suprême le naturaliste découvre encore une violette d'un bleu pâle, blottie entre les pierres et chaudement entourée de feuilles longues et velues[2]; on la croyait spéciale aux Canaries, mais elle se retrouve sur les monts élevés de l'Océanie. Depuis Humboldt, dont la courte visite à Tenerife est pourtant l'une des époques importantes de l'histoire géographique, on a souvent cherché à préciser les étages de végétation sur les flancs du pic de Teyde : on peut augmenter ou réduire le nombre de ces étages, établir à diverses hauteurs les lignes de démarcation, suivant les plantes caractéristiques dont on fait choix; toutefois la meilleure division est celle qui correspond aux conditions du ciel ambiant. La couche humide marque les trois étages, au-dessous, en dedans et au-dessus des nuages : du niveau de la mer à 700 mètres, de 700 mètres à 1600, et de 1600 au sommet du

[1] Perrier, *Explorations sous-marines.*
[2] Piazzi Smyth, *Teneriffe.*

pic[1]. Cependant la zone habitée et cultivée, au-dessous des nuages et de la montagne ou *cumbre*, se divise naturellement en deux étages secondaires, la *cuesta* ou « côte » et les *medianias* ou « pentes moyennes »[2].

La faune des Canaries a pris une physionomie européenne, grâce à la naturalisation des espèces domestiques et parasites, mais par les organismes inférieurs elle offre un caractère original. M. Bourguignat a démontré que ses mollusques constituent une faunule distincte, n'ayant que des rapports lointains avec celle de la Berbérie; cependant elle est beaucoup plus méditerranéenne que libyenne. De même que les Açores et Madère, les Canaries n'ont point de serpents, mais on y voit de grands lézards indigènes, des mille-pattes, des scorpions. Parmi les nombreuses espèces d'oiseaux, il en est plusieurs qui diffèrent des oiseaux d'Europe : telle une perdrix rouge, dont la chair est fort appréciée des gourmets, et le serin ou canari, devenu si commun en Europe; les conditions nouvelles du milieu, la captivité, la nourriture, le climat, les croisements l'ont peu à peu changé : du vert, sa robe a passé au jaune, et son chant s'est modifié[3]. Les mammifères que les Européens trouvèrent à leur arrivée dans les Canaries sont-ils originaires de l'île ou bien avaient-ils été introduits par les Berbères qui peuplaient la contrée? On ne sait; du moins ils constituent des variétés ayant une physionomie propre. Pline rapporte que d'énormes chiens d'une race spéciale peuplaient les îles, nommées d'après eux Canaries ou « Terre des Chiens », et qu'on ramena deux de ces molosses au roi Juba le Jeune. Quand les Européens vinrent dans l'archipel, ils ne trouvèrent point de chiens, mais ceux qu'ils ont introduits ont constitué des variétés distinctes. A Lanzarote ils ressemblent aux terre-neuve; ceux que l'on voit dans les autres îles, sans être de grosse taille, sont de forts animaux qui tiennent le milieu entre le lévrier et le chien de berger[4]. Les chèvres domestiques des Canaries, au nombre d'environ soixante mille, diffèrent de celles de l'Europe occidentale : elles sont plus grandes, plus agiles, audacieuses comme des chamois au saut et à l'escalade, très affectueuses pour le berger. Leur tête au regard doux ressemble à celle de la gazelle; leurs cornes sont gracieusement recourbées; leur lait est exquis, grâce aux plantes parfumées qui font leur nourriture, et la quantité qu'elles en donnent est extraordinaire[5]. En outre, des chèvres sauvages vivent dans l'îlot de Montaña Clara, près de

[1] Webb et Berthelot; — Christ, ouvrages cités.
[2] Minutoli, *Die Canarischen Inseln*.
[3] Adanson; — Bory de Saint-Vincent; — Humboldt.
[4] Perrier, ouvrage cité.
[5] B. Langkavel, *Globus*, juli 1883; — Christ, ouvrage cité.

Lanzarote, et dans la partie méridionale de Fuerteventura. Le chameau appartient aussi à la faune canarienne, du moins aux îles orientales, de Lanzarote à Gran Canaria, et nulle part il ne paraît plus vigoureux. On ne sait à quelle époque il fut introduit et l'on n'a point de preuves pour attribuer, comme le fait Humboldt, l'honneur de cette acquisition à Béthencourt. A en juger par le grand nombre de mots berbères qui en Afrique se rapportent au chameau, il n'est pas nécessaire d'admettre que les Arabes ont donné cet animal domestique aux Touareg et à leurs frères de race les Canariens[1]. Ce sont probablement des Berbères qui l'auront amené dans l'archipel.

Par l'ensemble de ses formes la faune maritime de l'archipel appartient plus à l'Europe qu'à l'Afrique : la plupart de ses espèces sont espagnoles et méditerranéennes, et même les formes britanniques y sont représentées en grand nombre. A cet égard, comme à beaucoup d'autres, les Canaries ne sont un archipel africain que par la latitude. La faune ichthyologique des Canaries présente aussi plusieurs espèces américaines qui ne se rencontrent pas sur les côtes du continent voisin. Les eaux qui entourent les Canaries sont parmi les plus peuplées de l'Océan et des centaines de barques les sillonnent en toute saison, sans réduire de beaucoup la masse pullulante de vie. Le poisson le plus recherché est une espèce de morue, égale en qualité à celle de Terre-Neuve. Avec d'autres moyens, la pêche pourrait être plus fructueuse; mais les salaisons se font mal et le poisson ne s'exporte guère. Les champs de la mer canarienne n'ont servi jusqu'à maintenant qu'à l'approvisionnement local.

Les Canaries sont habitées de toute antiquité. Les types des époques successives de l'âge de la pierre sont parfaitement représentés dans l'archipel : on y trouve mille objets analogues à ceux qu'on rencontre dans les gisements de l'Europe et de l'Amérique, haches, massues, bâtons, poteries, tissus; mais on a vainement cherché la flèche en silex. M. Chil y Naranjo, qui explore avec tant de soin les traces de l'antique civilisation dans sa patrie insulaire, explique l'absence de cette arme par le manque de bêtes sauvages dans les îles : les indigènes, riches en troupeaux domestiques, n'avaient pas besoin de flèches pour atteindre les animaux. En étudiant la multitude des objets recueillis, l'observateur est frappé des progrès de l'industrie et de l'art accomplis de génération en génération par la race

[1] Faidherbe, *Revue Africaine*, n° 61, janv. 1867.

autochtone ; mais si habiles ouvriers que fussent devenus les indigènes, ils ne fabriquaient leurs chefs-d'œuvre que pour les nobles : dans une même grotte on trouve à côté les uns des autres des vêtements fins, des ustensiles parfaitement travaillés, ornés de dessins et d'hiéroglyphes, et des étoffes grossières, des poteries en terre brute. Ainsi se révèle l'ancienne constitution aristocratique de la société canarienne[1]. Les insulaires ne connaissaient point le travail des métaux : quoi qu'en dise Azurara, on n'a trouvé chez eux ni instruments en fer, ni bijoux en or et en argent. La solide construction des caveaux funéraires de Tenerife, l'habile ordonnance des pierres dans les édifices de Fuerteventura, de Lanzarote et de Gran Canaria, la disposition confortable des chambres dans les demeures, les peintures à l'ocre témoignent du haut degré de civilisation auquel étaient arrivés les Canariens de l'époque antérieure à l'histoire. Les aumôniers de Béthencourt rapportent qu'ils virent à Fuerteventura « les plus forts chasteaulx que l'on puisse trouver nulle part ». Les idoles, les figures et les ornements dessinés sur les vases offrent une grande ressemblance avec les types que présentent les monuments égyptiens.

Ce n'est pas tout : on a découvert des inscriptions dans la grotte de Belmaco, à l'extrémité de l'archipel, dans l'île de Palma[2], sur une paroi de la côte orientale de Hierro[3], ainsi que dans l'île de Gran Canaria[4], et les lettres ont une forme qui les rapproche de l'alphabet libyque. Elles fournissent au moins la preuve que des relations existaient entre les peuples berbères du continent et les insulaires, quoique ceux-ci, à l'arrivée de Béthencourt, ne possédassent plus de bateaux ; à cet égard il y avait eu régression d'industrie. Elles donnent aussi une grande probabilité à l'hypothèse d'une origine berbère arabisée pour la population de l'archipel, d'autant plus que les mots des divers dialectes, recueillis au nombre d'un millier par Webb et Berthelot, et les noms propres, que les historiens ont conservés, sont évidemment berbères et présentent quelques analogies avec l'arabe. L'ancien nom de Palma, Benehoare, n'est-il pas identique à celui de la puissante tribu des Beni-Haouara? Et les Bimbachos de Hierro ne font-ils pas songer aux Ben-Bachir[5]? Tenerife n'offre-t-elle pas beaucoup de noms propres qui commencent par l'article *al* et par le substantif *ben* comme en pays de langue sémitique? La plupart des ethnographes s'ac-

[1] Chil y Naranjo, *Estudios de las Islas Canarias.*
[2] Von Fritsch, ouvrage cité.
[3] Berthelot, Faidherbe, *Bulletin de la Société de Géographie de Paris*, févr. 1875 ; nov. 1876.
[4] Chil y Naranjo, ouvrage cité.
[5] D'Avezac ; — Webb et Berthelot, ouvrage cité.

cordent à voir dans les Canariens d'autrefois « un des plus nobles rameaux de la race berbère », quoiqu'il se soit aussi trouvé des savants pour les dire Celtes, Basques ou même Vandales et pour revendiquer à ce titre l'archipel comme une province future de l'empire germanique[1]. L'étude des crânes et des ossements, entreprise par les anthropologistes modernes, a démontré la diversité des races qui peuplaient l'archipel, mais elle a justifié les premières hypothèses en faveur de l'origine orientale d'un grand nombre des habitants. A Fuerteventura, dans l'Isleta de Canaria et dans la partie méridionale de cette île, dans l'île de Fer et à Palma, le type du crâne est essentiellement syro-arabe : l'identité est presque parfaite entre ces Canariens, les Arabes d'Algérie et les fellahîn d'Égypte[2]. D'après M. Verneau, l'archipel se serait divisé en trois groupes ethnographiques : celui de l'est, comprenant les deux îles orientales et la péninsule de la Isleta ; celui du centre, c'est-à-dire Tenerife et Gomera, où l'on ignorait l'art de cuire la poterie et de polir les haches en pierre ; enfin le groupe de l'ouest, Hierro et Palma.

On désigne habituellement tous les Canariens d'autrefois par le nom de Guanches, qui paraît n'avoir appartenu, sous les formes de Vincheni et de Guanchinet, qu'aux seuls habitants de Tenerife. Comme d'autres noms de peuples, par centaines, celui-ci aurait signifié « Hommes » : aux yeux des Guanches leur petite race aurait constitué toute l'humanité. D'après le témoignage des contemporains, ces Berbères, blancs ou bruns, tous dolichocéphales et aux membres longs, se distinguaient des Arabes par un corps plus robuste, une face moins allongée, un front moins fuyant, un nez plus large et plus court, des lèvres plus fortes. Ils avaient les yeux grands et noirs, les sourcils épais, les cheveux fins, lisses ou ondulés. L'ensemble de leur physionomie était gracieux et ouvert, répondant à leur caractère confiant, joyeux et doux. D'une agilité prodigieuse, et « grands sauteurs, s'élançant de roc à autre, comme chevreuils », ils n'étaient « pas moins dextres et puissants à ruer une pierre droit et roide » et leurs bras étaient si nerveux qu'en deux ou trois coups de poing ils mettaient en pièces un bouclier. Ils marchaient nus ou couverts d'un léger vêtement d'herbes ou de quelques peaux de chèvre ; mais, pour rendre la peau insensible aux changements de température, ils l'oignaient de suif et du jus de certaines herbes ; en outre, hommes et femmes se peignaient en vert, en rouge, en jaune, « sachant par telles couleurs exprimer leurs particulières affections[3]. »

[1] Franz von Löher, *Los Germanos en Canaria.*
[2] Verneau, *Bulletin de la Société d'Anthropologie de Paris*, 1881.
[3] Aloys de Cadamosto, édition Jaen Temporal, 1556.

Relativement aux coutumes de mariage, elles variaient beaucoup d'une île à l'autre. La polyandrie aurait existé dans Lanzarote, d'après les aumôniers de Béthencourt : la plupart des femmes auraient eu trois maris, se succédant comme époux et comme serviteurs. Dans l'île de Gomera, les lois de l'hospitalité exigeaient l'échange entre la femme de l'hôte et celle du voyageur. A Tenerife, la monogamie était la loi ; les Guanches étaient pleins de déférence envers les femmes : toute insulte proférée contre elles était punie ; l'homme armé qui leur manquait de respect était mis à mort. Les mariages ne pouvaient se conclure sans le libre consentement de la femme et le droit de divorce appartenait à l'un comme à l'autre des conjoints. Dans l'île de Gran Canaria, les mariés appartenaient d'abord au grand-prêtre et aux seigneurs[1]. Dans la même île, une femme, choisie comme marraine, jetait de l'eau sur la tête du nouveau-né et prononçait quelques paroles mystérieuses : cette cérémonie faisait désormais de la *maguada* un des membres de la famille et aucun des hommes de sa nouvelle parenté ne pouvait se marier avec elle. A cet égard, le rituel catholique se trouvait différer à peine de celui des indigènes : de l'ancienne coutume, la conquête fit un sacrement.

Les Guanches de Tenerife et les Berbères des autres Canaries, fort religieux, vénéraient les génies des montagnes, des sources, des nuages, et leur adressaient des prières, mais sans leur offrir des sacrifices sanglants ; peut-être y avait-il aussi des mahométans à Lanzarote, puisqu'un des rois, disent les aumôniers normands, était « sarrasin ». Dans les temps de sécheresse, les Guanches conduisaient leurs troupeaux de brebis sur des terrains consacrés, et là ils séparaient les agneaux de leurs mères, afin que le dieu se laissât fléchir par les bêlements plaintifs. A l'époque des fêtes religieuses, une trêve générale devait mettre un terme aux guerres civiles, même aux dissensions particulières : tous étaient amis. Prêtres et prêtresses étaient fort vénérés et dans l'île de Gran Canaria un *faïcan*, — mot dans lequel on a cru retrouver l'arabe fakih ou fakir, — présidait aux grandes solennités ; son pouvoir balançait celui du *guanarteme*, le chef politique. Des vierges, que l'on a comparées aux vestales, vivaient en des maisons sacrées. Rigoureux observateurs de la coutume, les indigènes pratiquaient le duel, le jugement par le poison, et reconnaissaient le droit d'asile.

Le pouvoir des chefs était absolu dans quelques îles ; ailleurs de petits fiefs étaient groupés en fédérations. Dans l'île de Tenerife, toutes les terres appartenaient aux rois ou *mencey* : ils les concédaient aux sujets, mais elles

[1] Cadamosto, Thevet, Bernaldez, etc.

leur revenaient toujours en héritage. Les nobles, très fiers, racontaient que leur ancêtre avait été créé avant l'aïeul des pauvres et que celui-ci avait reçu pour ordre de servir, lui et sa race. Ils auraient cru déroger par le travail manuel; il leur était surtout interdit de verser le sang des animaux, quoique en bataille ils pussent se glorifier de verser celui des hommes ; des Espagnols captifs ils firent des bouchers et des équarrisseurs. Cependant ils ne constituaient point une caste fermée : tout plébéien ou « tondu » pouvait entrer dans leurs rangs, grâce à une action d'éclat ou à l'amitié d'un grand; le prêtre l'admettait parmi les nobles en assemblée publique. Le pouvoir des chefs était limité par un conseil suprême, qui discutait les affaires d'État, jugeait et punissait les criminels. Le suicide était en honneur à Gran Canaria : quand un seigneur prenait possession de son domaine, il se trouvait toujours quelqu'un disposé à mourir pour honorer la fête. « Le pauvre misérable se précipitait dans un gouffre où il se démembrait et mettait en pièces. Dont pour reconnaissance, le seigneur est tenu d'honorer grandement et rémunérer d'amples dons les parents du défunt[1]. »

Souvent des vieillards de Palma exigeaient qu'on les laissât mourir seuls. Après avoir salué leurs parents et amis, ils prononçaient les mots : « *Vaca guare*, » « Je veux mourir, » et on les transportait dans la grotte sépulcrale, sur un lit de peaux ; à côté d'eux on plaçait une jatte de lait et tous s'éloignaient pour ne plus revenir[2]. Les modes d'inhumation variaient selon les îles. Dans l'Isleta de Gran Canaria, les cadavres étaient placés en des tombelles recouvertes de blocs. Dans Tenerife, de nombreuses momies embaumées, en parfait état de conservation, ont été retirées de grottes sépulcrales et de caveaux recouverts de terre végétale; c'étaient les tombeaux des gens riches. Ces momies sont couchées sur le dos, les bras étendus le long du corps, les pieds joints, et sont très soigneusement enveloppés de peaux, cousues avec une étonnante finesse au moyen d'aiguilles d'os ou d'arêtes de poissons : les procédés d'embaumement paraissent avoir beaucoup ressemblé à ceux des Égyptiens. A côté de chaque momie se trouvaient ordinairement un *garrote* ou bâton grossier, destiné sans doute à soutenir le mort durant le grand voyage, et un vase plein de miel pour sa nourriture.

Depuis le seizième siècle, les Guanches de Tenerife, les Berbères des autres îles ont cessé d'exister en corps de nation. Pendant plus d'un siècle

[1] *Navigations d'Aloys de Cadamosto.*
[2] Viera y Clavijo ; — Webb et Berthelot.

et demi, ils avaient vaillamment résisté aux attaques des pirates et des conquérants, quoiqu'ils n'eussent pour armes que des pierres, des bâtons et des javelots durcis au feu ou terminés par une corne aiguë; on n'aurait pu les vaincre si l'on n'avait employé contre les indigènes encore indépendants les insulaires déjà soumis. Ils faisaient grâce aux prisonniers; souvent même ils leur rendaient la liberté, mais on ne les épargnait point : la captivité ou la mort, telle était l'alternative pour les Guanches qui tombaient au pouvoir des chrétiens; dès 1345, le roi Affonso IV, écrivant au pape Clément VI, lui raconte que ses « gens ont pris des hommes, des animaux et d'autres objets qu'ils ont apportés en grande joie dans ses royaumes[1]. En 1393, des corsaires de Séville enlevaient le roi de Lanzarote, avec sa femme et 170 sujets. Lorsque Béthencourt et Gadiffer, accompagnés d'interprètes canares, que des pirates leur avaient vendus, s'emparèrent de Lanzarote, il n'y restait plus que trois cents individus, auxquels on fit force promesses, « mais on ne leur a mie bien tenu convenant[2]. » Au milieu du siècle suivant, Gran Canaria et Tenerife, encore indépendantes, avaient ensemble une population évaluée à 23 000 personnes[3]. Lors de la conquête, qui dura plus de trente ans, la plupart des hommes furent tués ou emmenés en Espagne, pour être vendus sur les marchés de Séville ou de Cadiz; d'autres se suicidèrent pour ne pas survivre à la perte de leur liberté. En outre, la terrible maladie, dite *modorra*, « maladie du sommeil », fit disparaître un grand nombre des indigènes restants : ce fut une de ces « pestes noires », semblables à celles qui ont enlevé récemment tant de peuplades de l'Amérique et de l'Océanie. Baptisés, les Guanches qui restèrent se mêlèrent à la population espagnole et perdirent leur langue et leurs mœurs. Les derniers descendants du dernier roi de Tenerife, Bencomo, entrèrent dans les ordres et moururent en 1828 à la cour d'Espagne.

Mais si la nation des Guanches n'a plus d'existence indépendante, le sang ne s'en est point perdu. De l'union des premiers colons espagnols avec les femmes indigènes naquit une population croisée, que l'on retrouve avec ses traits distinctifs en mainte partie des îles. L'atavisme et le milieu font renaître des Guanches au milieu des Espagnols canariens. Le peuple de l'archipel est doux comme l'étaient ses ancêtres berbères, « si remplis de vertus naturelles et d'honneste simplicité »[4]. Bavards, confiants, joyeux, lents à la colère, sans rancune, insinuants et rusés, fort doux,

[1] Reynald, *Annales;* — d'Avezac; — Webb et Berthelot; — Borges de Figueiredo, etc
[2] *Le Canarien.*
[3] Aloys de Cadamosto, ouvrage cité.
[4] Bergeron, *Traité des Navigations.*

quoiqu'ils apportent une grande passion à leurs combats de coqs, ne se laissant jamais entraîner par un faux point d'honneur, mais très braves à l'occasion, aimant les fleurs, les parfums et le chant, les Canariens de nos jours ont un caractère à eux qui les distingue nettement des Espagnols. C'est dans Palma, Gomera, Hierro et les parties méridionales de Canarie et de Tenerife que l'on reconnaît mieux le type original. A Güimar, à Chasna, on retrouve encore chez les villageois la plupart des usages décrits par Espinosa, un siècle après la conquête. Quelques mots de la langue sont toujours employés, pour désigner les plantes, les insectes, les outils; des noms de famille sont restés guanches. Les indigènes possèdent des outils et des vases pareils à ceux de leurs ancêtres. Ils fabriquent le beurre de la même manière, en emplissant de lait une outre que l'on se renvoie de l'un à l'autre. Ils pêchent toujours en empoisonnant du suc de l'euphorbe les flaques d'eau laissées dans les roches par le reflux. Leurs danses, leurs cris de joie sont les mêmes que chez les anciens Guanches, et comme eux ils jettent du grain au visage des nouveaux mariés pour leur porter bonheur. Le plat national, le *gofio*, pâte faite avec la farine de divers grains éclatés au feu, est encore celui que l'on retrouve dans les tombeaux des Guanches. La racine de fougère, réduite en farine, remplaçait, et de nos jours remplace encore le gofio pendant les périodes de disette[1].

Les éléments européens se sont diversement mélangés dans les îles. Les Normands et les Gascons venus avec Béthencourt et Gadiffer étaient trop peu nombreux pour qu'ils ne se perdissent pas bientôt dans le flot montant de la population espagnole, où le sang andalou paraît prédominer; seulement on s'étonne du nombre prodigieux des familles qui dans les Canaries, aux Açores, en Portugal, au Brésil et dans toutes les possessions portugaises ou espagnoles, portent, diversement écrit, le nom de Béthencourt : si toutes descendent en effet du conquérant ou de son cousin et successeur Maciot de Béthencourt, elles ont par les femmes une origine berbère et témoignent ainsi de la persistance du sang indigène malgré la disparition apparente de la race. Des Maures furent importés à Gran Canaria après l'extermination de la conquête. Dans Tenerife, des immigrants irlandais, venus à la suite d'une persécution religieuse, ont fait souche de familles nombreuses et l'on croit encore reconnaître des figures irlandaises parmi les habitants d'Orotava. Quant à l'île de Palma, où les massacres avaient fait beaucoup de vides pendant la dernière moitié du quinzième siècle, on repeupla une partie des villages par des familles indus-

[1] Webb et Berthelot, ouvrage cité.

trieuses amenées de Flandre. Les nouveaux venus ne tardèrent pas à se fondre avec les Espagnols et traduisirent même leur nom en castillan : ainsi les Groenberghe devinrent les Monteverde[1]. Malgré la diversité des origines, les Canariens, qui ont gardé le courage tranquille des aïeux berbères, sont devenus de fervents patriotes espagnols. Toutes les attaques faites contre leurs villes fortifiées furent repoussées avec succès. Les huguenots français, les Barbaresques, les pirates anglais, même une flotte hollandaise composée de 70 vaisseaux, s'essayèrent vainement, soit contre Gran Canaria, soit contre Tenerife ; Nelson tenta de réduire Santa-Cruz en 1797 ; il y perdit un navire et l'un de ses bras[2].

Les Canariens n'ont d'autres industries que la culture du sol et la pêche. Jadis les îles envoyaient à l'Europe « le meilleur sucre connu » ; puis la production du vin eut une grande importance dans l'archipel[3] ; mais l'oïdium ruina les vignobles des Canaries même avant ceux de Madère. Les planteurs durent alors chercher un autre produit d'exportation et s'occupèrent surtout de la culture du nopal à cochenille. Dès l'année 1825, le précieux insecte avait été introduit dans les Canaries ; cependant la récolte annuelle n'eut point d'importance avant 1852, époque à laquelle on commença d'employer le guano pour activer la croissance du cactus. Encore en 1860 le monopole commercial de la cochenille appartenait à la république de Honduras ; mais peu d'années après la production des Canaries en cochenille dépassait déjà de beaucoup celle du monde entier[4] : c'est pour les plantations de nopal que tant de bois ont été coupés à Canaria et à Tenerife. Toutefois cette denrée, jadis de valeur capitale pour la teinture, a été presque entièrement remplacée par l'aniline et l'alizarine, quoiqu'elle représente toujours la part la plus considérable du commerce de l'archipel[5], et de nouveau les planteurs canariens ont dû se mettre en quête d'une industrie agricole de grand rapport. En 1862, on fit dans les îles divers essais de plantation de tabac qui réussirent au delà de toute espérance, surtout

[1] Pégot-Ogier, *Description des îles Canaries ;* — Goblet d'Alviella, *Patria Belgica*, III.

[2] Andrès Rebuelta, *Boletin de la Sociedad Geografica de Madrid*, set. 1885.

[3] Production moyenne des vins, de 1814 à 1824, d'après Webb et Berthelot :
191 676 hectolitres, dont 111 440 pour la seule île de Tenerife.

[4] Production de la cochenille en 1870 :

Mexico.	112 000 kilogrammes.
Honduras.	252 000 »
Canaries	1 568 000 »
» (en 1871)	2 212 000 »

[5] Commerce des Canaries de 1880 à 1884 : 93 670 000 francs, dont 32 000 000 francs pour l'exportation de la cochenille, soit plus de 6 millions annuellement.



SANTA-CRUZ DE TENERIFE. — VUE GÉNÉRALE

Dessin de Slom, d'après une photographie communiquée par M. Ch. Brongniart.


THE ASTOR LIBRARY
NY

dans l'île de Palma et aux alentours de Telde, dans Gran Canaria; les cigares des Canaries sont à peine moins estimés que ceux mêmes de la Havane. Quant aux plantes comestibles, celles que l'on cultive le plus dans l'archipel après les céréales sont les oignons et les pommes de terre, introduites directement du Pérou au commencement du dix-septième siècle[1]; des barques à voiles latines transportent ces produits en huit ou dix jours à Cuba et à Puerto-Rico : ce ne sont pas les denrées qu'on eût attendues de l'île des Bienheureux[2]. Les oranges, que Bory de Saint-Vincent croyait, à tort, originaires des îles Fortunées, y sont exquises, mais on n'en exporte guère.

La production agricole est insuffisante pour la population, qui augmente d'année en année et, quoique la vie soit peu coûteuse aux Canaries, grâce à la franchise des ports, l'émigration enlève à l'archipel un grand nombre de jeunes gens cherchant fortune; c'est ainsi que s'explique l'excédent si considérable de femmes que le recensement de 1877 a constaté dans les îles : on compta 130 000 hommes, tandis que les femmes étaient au nombre de 150 000. L'acclimatement est difficile, dit-on, pour les Canariens expatriés : habitués à la douceur et à l'égalité de leur climat, ils tombent facilement malades à l'étranger. La plupart se rendent à la Havane, d'où quelques-uns reviennent après richesse acquise, sous le nom d'« Indios », signifiant aux yeux de leurs compatriotes qu'ils possèdent tous les trésors de l'Inde. Lorsque la Louisiane appartenait à l'Espagne, de 1763 à 1800, des Canariens s'y rendirent par milliers; mais dans ce pays où le travail se faisait principalement par des mains esclaves, les blancs qui s'abaissaient au travail manuel étaient tenus en grand mépris. Presque tous ces immigrants, désignés par le nom d'Isleños ou Islingues, c'est-à-dire « Gens des Iles », s'établirent dans les terres basses du littoral, au milieu des bois, des savanes et des marais. Plusieurs de leurs colonies s'y sont maintenues jusqu'à nos jours, sans se fondre avec les autres habitants de l'État louisianais.

Des écueils et de petites îles commencent au nord-est la rangée des Canaries proprement dites. La première île, Alegranza, qui porte encore le nom génois qui la désignait sur les cartes du quatorzième siècle, ne mérite guère cette appellation : c'est une terre rocheuse et aride, formée de cen-

[1] L. von Buch, ouvrage cité.

[2] Christ, *Frühlingsreise in den Canarischen Inseln*; — Parfait, *Bulletin de la Société de Géographie de Rochefort*, 1882, II.

dres et de laves que domine une montagne à cratère, une « chaudière » dont le rebord a 286 mètres de haut. Un phare, sur la côte orientale, éclaire les eaux de cette première roche canarienne et sa population consiste en une seule famille qui recueille l'orseille et capture les oiseaux. Plus au sud, se dresse le rocher conique de Montaña Clara (84 mètres), couvert jadis d'une végétation rabougrie à laquelle des pêcheurs ont mis le feu. Graciosa, dénommée comme l'une des Açores, n'est séparée de Lanzarote que par un canal appelé el Rio ou le « Fleuve » à cause de sa faible largeur : ce serait un excellent port, si les deux rives, l'une dune, l'autre falaise, pouvaient être habitées. L'île « Gracieuse » était autrefois revêtue de bois, que le propriétaire du sol dévasta, d'ailleurs sans notable profit, et depuis cette époque les vents sahariens de l'est ont accumulé des sables sur une grande partie de l'île. Lanzarote est aussi envahie par les dunes. Le même courant aérien qui poudroie Graciosa contourne au nord les montagnes de l'île principale et déroule devant lui, dans les parties basses de Lanzarote, des monticules mouvants qui par une brèche des hauteurs, s'avancent au sud jusque dans le voisinage de la côte méridionale[1]. Sables, cendres, scories, voilà l'île de Lanzarote; les pentes des montagnes n'ont pas un arbre, les sources même sont rares, et les insulaires n'ont d'autre eau que celle des citernes et des puits, où s'amasse un liquide saumâtre et insalubre en maints endroits.

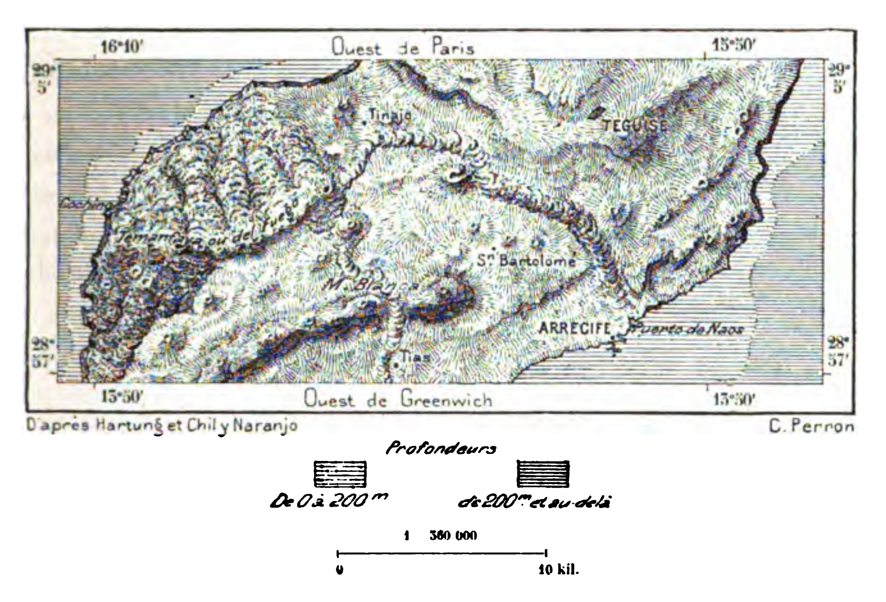
Les montagnes de Lanzarote ne forment de chaîne régulière que dans la partie septentrionale de l'île. La falaise terminale, dite Punta de Fariones, se continue le long de la côte de l'ouest par une abrupte paroi, le Risco de Famara, que dominent à l'est les cônes volcaniques de la Corona, de los Helechos et le monte Famara, le plus élevé de Lanzarote. Le versant oriental de la chaîne s'abaisse en pente douce vers la mer, et son prolongement méridional, s'élargissant en terrasses, flanquées de cônes latéraux, se termine non loin du centre de l'île par de brusques escarpements. A l'est du volcan de la Corona s'ouvrent, dans les cheires de laves, des puits et des entonnoirs, les uns elliptiques, les autres circulaires, d'une profondeur variable de 10 à 20 mètres. Ces gouffres, où tournoient par myriades les pigeons sauvages, sont des fontis par lesquels on descend à des galeries, formées, comme celles des Açores, par le rapide écoulement de laves d'une grande fluidité. En certains endroits, plusieurs galeries, communiquant entre elles par des puits d'écroulement, sont superposées en étages et l'une d'elles a plus d'un kilomètre de longueur : en aucune autre

[1] Chil y Naranjo, ouvrage cité.

partie du monde, si ce n'est aux îles Sandwich, les naturalistes n'ont signalé un plus vaste ensemble de cavernes volcaniques[1]. Souvent ces palais souterrains, dits la Cueva de los Verdes, ont servi d'asile aux habitants de Lanzarote et à leurs troupeaux lors d'incursions des pirates berbères.

La partie médiane de l'île n'offre pas de crête montagneuse. C'est un seuil bas, où d'un côté se meut une traînée de sable, où de l'autre se sont épanchés des fleuves de scories, et sur ce seuil des cônes de volcans sont parsemés en désordre. Le plus élevé des sommets de la région centrale, la Montaña Blanca, admirable observatoire haut de 600 mètres, est le point

N° 16. — LAVES RÉCENTES DE LANZAROTE.



de départ, sinon d'une chaîne proprement dite, du moins d'une arête sur laquelle s'alignent des buttes de scories et des monts à cratères dans la direction du nord-est au sud-ouest : à l'ouest de ce mont, les plaines sont couvertes de cendres d'un noir de charbon, d'où s'élèvent des cônes noirs comme des fourneaux d'usine. On peut se faire une idée de l'aspect de ces contrées par les noms de Playa Quemada ou « Plage Brûlée » qu'on donne à une partie de la côte sud-orientale, et de Monte del Fuego ou « Mont du Feu » que porte un amphithéâtre de volcans près de la côte tournée vers l'Océan. Dans ces montagnes, appelées aussi Temanfaya, se sont ouvertes les crevasses d'où s'épanchèrent les coulées de 1730 et des années suivantes, « d'abord rapides comme l'eau, puis lentes comme le miel ».

[1] Von Fritsch, *Reisebilder von den Canarischen Inseln.*

Pendant cette série de formidables éruptions trente cônes volcaniques se dressèrent au-dessus de la mer des laves[1] ; près d'un tiers de l'île fut recouvert par le courant de roches liquéfiées. La crête de la montagne de Feu resplendit au loin de couleurs diverses, rouge, blanc, jaune, que lui donnent les émanations d'acides. Lorsqu'il pleut, le sommet de la montagne s'environne de fumée : en tombant, l'eau se vaporise aussitôt. Depuis un siècle et demi, la haute température s'est maintenue dans cette cheminée du volcan : de petits morceaux de bois jetés dans les crevasses s'enflamment immédiatement. En bas, sur les courants de laves refroidis et couverts de lichens jaunâtres, se voient les restes de bassins où la matière fondue bouillonnait comme dans une chaudière : des bulles de gaz ont soulevé la surface, formant çà et là des évents circulaires ou *hornitos*, dans lesquels les bergers cherchent quelquefois un abri contre la tempête. Au milieu des courants de lave entremêlés se dressent les volcans d'où s'élancèrent en 1824 des jets de flamme, et qui s'ouvrirent ensuite pour livrer passage à des coulées de vase empestée. Dans les scories et les boues on retrouve parfois des briques, débris des villages détruits.

San Miguel de Teguise, ou simplement Teguise, qui fut la capitale de l'île, porte encore le nom que lui donna, en l'honneur de sa femme indigène, le fondateur Maciot de Béthencourt, successeur du « roi des Canaries ». Située vers le centre de l'île, dans une région sans eau, elle a perdu de son importance : le mouvement commercial s'est porté vers la capitale nouvelle, Arrecife, bâtie au milieu de la côte orientale, entre deux ports parfaitement abrités. Celui du nord surtout, le Puerto de Naos, serait excellent s'il était assez profond; une chaîne d'îlots et de récifs, sur lesquels viennent se briser les vagues, défend ce mouillage contre tous les vents dangereux. Des Anglais sont les intermédiaires de son commerce avec Mogador et avec les autres îles; pendant la mauvaise saison, le port reçoit les barques de tout le littoral : si les pêcheries de la côte africaine prennent l'importance qu'on leur prédit, le havre de Naos ne pourra manquer d'en profiter et l'île de Lanzarote elle-même gagnera en population et en richesse[2]. Actuellement elle n'a que la moitié des habitants qui lui reviendraient en proportion des autres îles, et si ce n'est dans la vallée bien arrosée de Haria, que dominent les hauts sommets du nord et où les négociants d'Arrecife ont élevé leurs maisons de plaisance et planté leurs jardins, elle ne

[1] Leopold von Buch, *Physikalische Beschreibung der Canarischen Inseln;* — Georg Hartung, *Neue Deutschriften der Allgemeinen Schweizerischen Gesellschaft*, 1857.

[2] Pêche sur la côte saharienne en 1880 : 29 bateaux; 18 de Gran Canaria, 11 de Lanzarote.
Quantités de morues capturées annuellement, en moyenne : 300 000, d'un poids de 6500 tonnes.

présente nulle part de belles cultures; en quelques années de funeste mémoire, toutes les feuilles ont été dévorées par les sauterelles. Lanzarote n'est plus la « bonne petite isle » dont parlent les historiographes de Béthencourt. Dans ce pays, qui ressemble presque au désert, le chameau, à la fois monture et bête de somme, est dans sa vraie patrie. Cependant les terres les plus stériles en apparence nourrissent le figuier et donnent des récoltes de pois : le meilleur sol est la cendre volcanique, dans laquelle l'humidité se conserve à une faible profondeur au-dessous de la surface. Grâce aux éruptions, qui ont recouvert les vastes domaines des propriétaires primitifs, un grand nombre d'habitants ont pu s'emparer des laves et des cendres et les soumettre à la culture [1], car, d'après le droit coutumier, les cheires appartiennent au premier occupant, quel qu'ait été le propriétaire du sol primitif.

Le château de Rubicon qu'avait bâti le conquérant de l'île n'existe plus, mais son nom est resté à l'extrémité méridionale de l'île.

Fuerteventura, l'ancienne Erbanie des indigènes, n'est séparée de Lanzarote que par un canal de 10 à 12 kilomètres de largeur, où la sonde touche partout le fond à moins de 200 mètres : c'est la Bocaïna. Une île s'élève vers la partie méridionale de l'entrée, près du rivage de Fuerteventura. Dite isla de Lobos, à cause des loups marins qui en peuplaient les eaux, mais dont les pêcheurs ont depuis longtemps exterminé la race dans ces parages, cette île est un grand cratère en partie détruit, qu'entourent des coulées de laves et des monticules de sable. Les dunes empiètent sur la mer des deux côtés du petit détroit d'une douzaine de mètres de profondeur qui sépare Lobos de Fuerteventura : il est donc probable que tôt ou tard l'île se changera en péninsule. Habitée seulement par le gardien du phare, elle est louée à un propriétaire de troupeaux qui parfois y mène son bétail et vient y chasser les mouettes.

De même que Lanzarote, Fuerteventura présente un aspect aride et triste : elle n'a point d'arbres, si ce n'est, en quelques vallons privilégiés, de petits bois de tamaris et, autour des villages, des bouquets de dattiers et de cocotiers, des massifs de figuiers et d'amandiers. Cependant Fuerteventura est plus riche en eau que sa voisine, et l'on y voit de véritables ruisseaux courants, qui toutefois deviennent saumâtres avant d'atteindre la mer : les roches de Fuerteventura sont moins perméables que

[1] Berthelot, L. von Buch, Hartung, V. Fritsch, Chil y Naranjo.

celles de Lanzarote et les pluies n'y disparaissent pas immédiatement dans le sol. Malgré cet avantage, malgré la fertilité de ses vallées, célébrée par un proverbe canarien, l'antique Erbanie a probablement moins d'habitants qu'aux temps de la conquête. Quoique fort grande, puisqu'elle a plus de 100 kilomètres de long, du nord-ouest au sud-ouest, et que, parmi les Canaries, Tenerife seule la dépasse en étendue, Fuerteventura a moins d'habitants que les villes populeuses de l'archipel ; en 1877, sa population n'était pas même tout à fait de sept individus par kilomètre carré. La cause principale de cette faible densité de peuplement est l'accaparement du sol en quelques mains : malgré l'abolition des majorats, plus de la moitié de l'île appartient à une seule famille, dite des « Colonels », et toute une hiérarchie féodale de majordomes et d'intermédiaires règle la répartition du sol et la rentrée des récoltes et des rentes. La péninsule méridionale de Jandia, qui forme comme une île distincte de 180 kilomètres carrés, appartient à un seul fermier, qui en 1883 n'y avait encore réuni que 67 habitants [1].

La partie septentrionale de l'île ne présente guère que des sables et des buttes de scories ; mais le sol se redresse peu à peu, formant une arête médiane, fort irrégulière, qui se prolonge du nord-est au sud-ouest suivant l'axe de l'île. Cette arête consiste en roches cristallines, syénites, diorites, diabases, où se montrent çà et là des assises de schistes argileux et de calcaires. A droite et à gauche de la chaîne, des cônes à cratère se sont fait jour et des laves emplissent les vallons. Les montagnes del Cardon terminent la chaîne médiane et se réunissent à la péninsule montueuse de Jandia par une arête de basaltes et de calcaires, haute de 100 mètres à peine, que recouvrent des sables et qui se redressent soudain pour former une paroi dominant de 800 mètres la mer occidentale [2]. Un mur, de construction cyclopéenne, séparait autrefois la grande terre et sa péninsule méridionale : tous les débris n'en ont pas encore disparu et le faîte de sable est toujours dit « Isthme de la Muraille » (Istmo de la Pared). Les Matas Blancas ou les « Dunes Blanches », qui se déroulent sur cette langue de terre, sont composées de coquillages brisés dans lesquels on enfonce comme dans la neige ; les rares plantes qui se montrent sur les sables sont couvertes de coquilles. Dans l'intérieur de la dune, les racines se pétrifient peu à peu en s'impreignant de substances calcaires, et quand on les retire du sol, on croirait avoir sous les yeux des rameaux de corail. Là où le vent a balayé

[1] Von Fritsch, mémoire cité.
[2] Arlett, *Journal of the R. Geographical Society*, 1836 ; — Hartung, etc.

dunes, laissant à nu le sol primitif, on voit par milliers les « œufs des dunes », enveloppes calcaires de deux à trois centimètres de long, qu'ont cimentées les guêpes maçonnes[1]. Quelques chameaux errent au milieu des sables, broutant les herbes qui croissent dans les lèdes. Au sud, dans le massif isolé de Jandia, que domine la plus haute cime de Fuerteventura, le mont à double pointe dit Orejas del Asno, les gorges sont encore habitées par des troupeaux de chèvres sauvages, que les chasseurs poursuivent comme le chamois.

De même que Teguise, dans Lanzarote, Betancuria, dans l'île de Fuerteventura, a perdu le rang de chef-lieu que lui avait donné son fondateur, le conquérant. Située dans un gracieux vallon qui s'incline vers la côte occidentale, cette ville blanche, ombragée de palmiers, forme un gracieux contraste avec le sol rouge et les jardins verdoyants des alentours. La capitale actuelle est Puerto de Cabras, le bourg principal de la côte tournée vers le continent africain. Les groupes de population les plus considérables, Casillas del Angel, Ampuyenta, Antigua, Agua de Bueyes, Tuineje, se trouvent dans la partie centrale de l'île, en des plaines fertiles, que limitent des monts escarpés et les champs de laves si bien nommées du Mal païs.

Gran Canaria, l'île qui a donné son nom à tout l'archipel et qui en occupe à peu près le centre géographique, ne ressemble nullement aux deux îles orientales par son relief; loin d'offrir de longues arêtes, des massifs isolés ou des volcans distincts épars au milieu des plaines, elle ne constitue qu'une seule et grande montagne, cône surbaissé qui s'élève du sein des eaux profondes. Elle aurait été nommée « grande » par Bethencourt, non à cause de ses dimensions, car elle n'est que la troisième des Canaries en étendue, mais en l'honneur de la vaillance de ses habitants[2]. Festonnée de promontoires par les contreforts du mont central, elle est de forme presque ronde, mais elle est beaucoup plus fortement échancrée au nord-ouest que sur le reste de son pourtour. De ce côté, comme dans les autres terres de l'archipel et dans Madeira, se présentent les falaises les plus abruptes, entamées par les flots : de ce côté les phénomènes de l'érosion ont été le plus énergiques. Si la forme du littoral est due, comme il est probable, à l'action des courants, il faudrait en conclure, avec von Fritsch, que ceux-ci se portaient presque directement de l'est à l'ouest : cette

[1] Von Fritsch, mémoire cité.
[2] Abreu Galindo; — G. Glas, *History of the Discovery and Conquest of the Canarian Islands.*

hypothèse s'accorderait avec l'existence d'une ancienne Atlantide, qui aurait infléchi vers le sud les eaux du Gulf-stream.

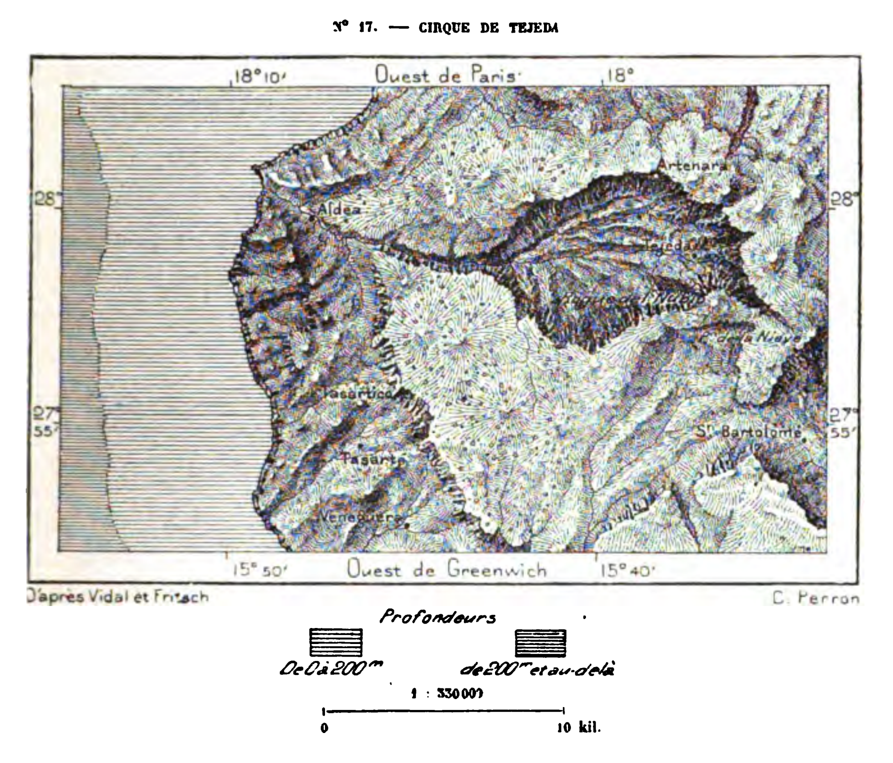
Quoi qu'il en soit, Gran Canaria présente comme un résumé des autres îles par la variété de ses phénomènes géologiques et la beauté de ses paysages ; elle a des « chaudières » comme Palma, des barranques sauvages et des cascades comme Gomera, des courants de laves et des dunes comme Lanzarote, des forêts de pins comme Hierro et Tenerife, et de plus elle a ses cultures bien entendues, ses aqueducs soigneusement entretenus, un commencement d'industrie et une part de commerce relativement considérable. Gran Canaria est plus peuplée en proportion que le reste de l'archipel, quoique près d'une moitié de la surface montagneuse ne puisse être soumise au travail de la bêche.

Le pic central, dit Pozo de la Nieve ou « Puits de la Neige », haut de près de 2000 mètres, s'élève presque au milieu géométrique de l'île : on lui donne probablement ce nom à cause des glacières qu'on a ménagées dans les anfractuosités de la cime. Mais ce pic n'est qu'un faible cône posé sur le piédestal en forme de dôme qui occupait jadis tout le centre de l'île et dont il reste encore de grands débris. Sur cette haute voussure ou *cumbre* se dressent quelques autres pitons, les « Rocs » de Saucillo, de la Cumbre, de Bentaïga, celui del Nublo, bloc monolithe de 112 mètres. Les eaux qui naissent sur les hauteurs ont profondément entamé la roche : des ruisseaux, dont la plupart coulent en toute saison jusqu'à la mer, ont creusé, scié la montagne à des centaines de mètres au-dessous du niveau primitif, formant d'énormes fossés, des gorges presque inaccessibles. Sur deux versants, au sud-ouest et à l'ouest, les hauts torrents d'un même bassin fluvial, travaillant de concert à leur œuvre d'érosion, ont fini par évider la montagne en cirques immenses ; des peuples pourraient s'y assembler.

Le gouffre du sud-est, Tirajana, où des nègres « marrons » s'étaient constitués jadis en petite république, commence immédiatement au pied du cône principal de l'île, le Pozo de la Nieve, et se creuse à plus de 1200 mètres avant d'unir ses eaux pour les écouler vers la mer par l'étroite fissure de los Gallegos. La paroi orientale de l'abîme n'a point de brèches et l'on doit en descendre par de vertigineux sentiers serpentant sur les flancs pierreux de la montagne ; la muraille de l'ouest, en partie écroulée, offre deux larges ouvertures vers le sud et le sud-ouest de Gran Canaria. Le cirque oriental, dit la « Chaudière » de Tejeda, est d'une forme ovale beaucoup plus régulière que celui de Tirajana, et le mur de l'amphithéâtre ne s'est écroulé sur aucun point du pourtour de 35 kilomètres. Des bords du précipice, on voit l'ensemble de l'immense ellipse avec sa

ramure de ruisseaux convergents, ses chaînons d'arêtes boisées, ses villages épars. Sur les plateaux environnants se sont maintenus quelques bois de pins, restes des forêts qui couvraient autrefois toutes les hautes parties de l'île.

Outre ces grands cirques d'érosion, l'île a d'autres gouffres, provenant des éruptions volcaniques. Telle est, à l'est de la Cumbre, la Caldera de los Marteles, dans laquelle un ruisseau descend en cascade ; telle est aussi, près des assises de conglomérats tertiaires qui occupent la région nord-orientale de l'île, la Caldera de Bandama, cratère d'une rondeur et d'une

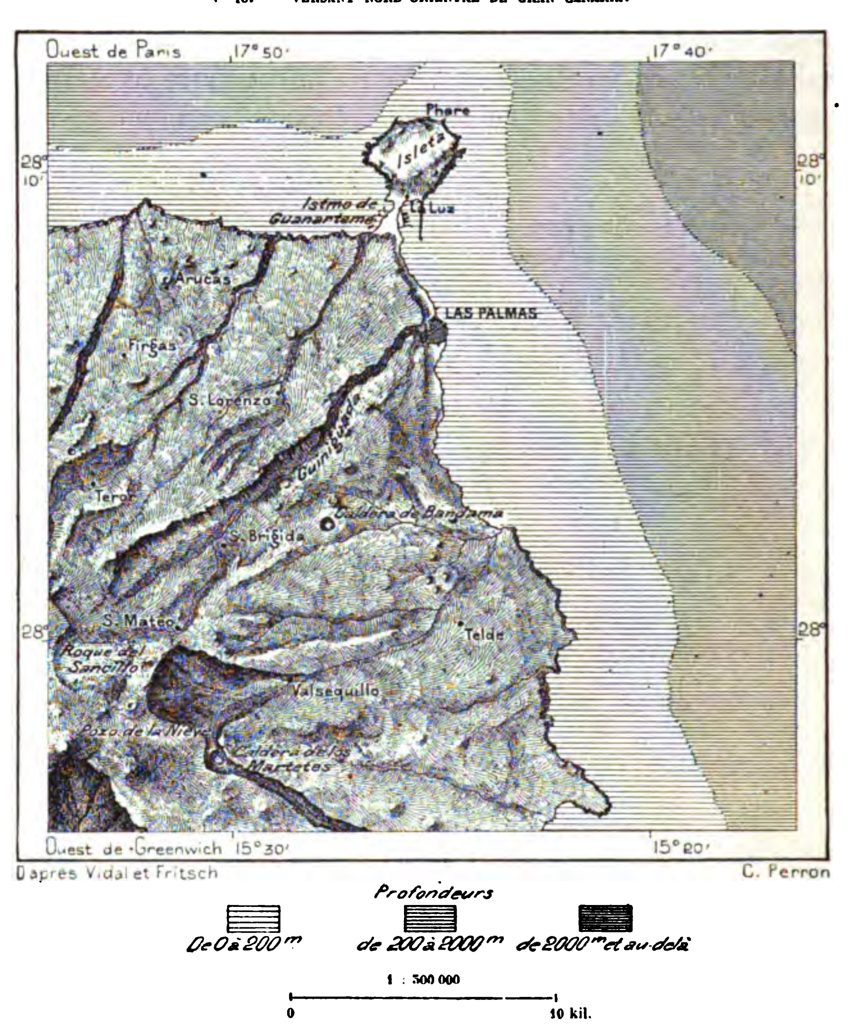


N° 17. — CIRQUE DE TEJEDA

régularité parfaites, enfermant une maison de ferme, des bosquets et des champs; Léopold de Buch compare cette chaudière, creuse de 230 mètres, au lac d'Albano, dans les monts du Latium. Non loin de ce cratère d'explosion, une autre bouche volcanique, la Cima de Ginamar, ne s'est comblée qu'à demi; il reste encore une cheminée « sans fond » où les pierres qui tombent, rejetées de l'une à l'autre paroi, éveillent de longs échos. Les laves les plus récentes de Gran Canaria paraissent être celles de la Isleta, petit groupe insulaire de volcans, que l'isthme sableux de Guanarteme rejoint à l'angle nord-oriental de la grande île. L'arène de cette étroite chaussée, plantée de tamaris, se compose principalement de débris de coquillages et

de foraminifères, qui se consolident peu à peu en un calcaire grenu, auquel s'ajoutent de part et d'autre les concrétions des plages marines : ces grès calcaires de formation moderne, mouchetés de noir par le sable volcanique, sont employés pour la fabrication des excellentes pierres à filtrer

N° 18. — VERSANT NORD-ORIENTAL DE GRAN CANARIA.

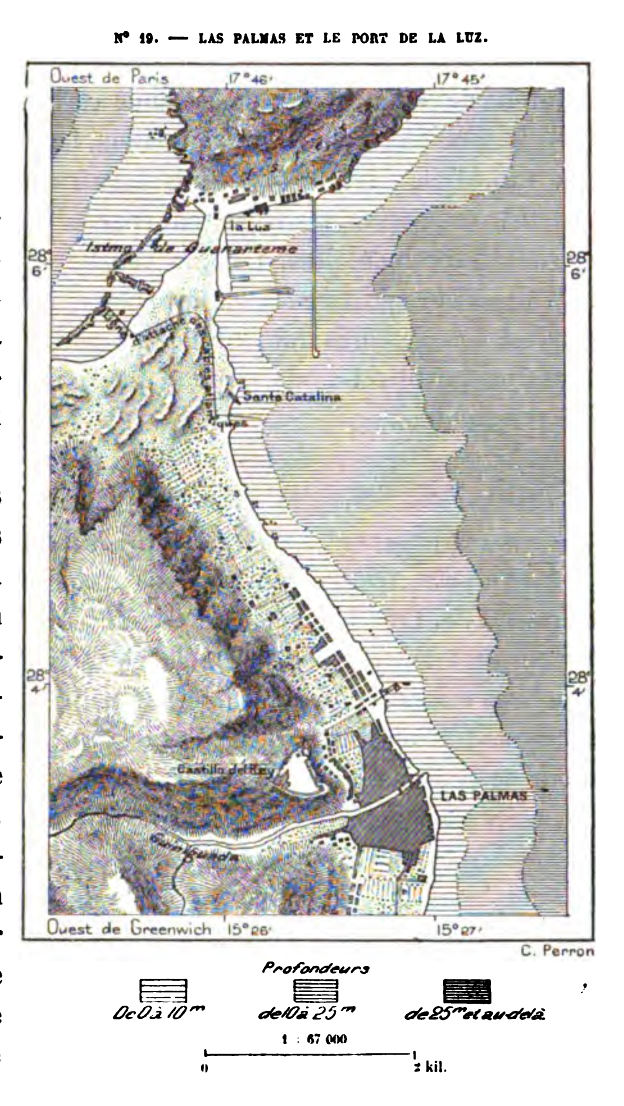


dont on se sert dans toutes les maisons canariennes. A l'époque de la conquête, l'isthme de Guanarteme émergeait à peine ; dans les jours de forte marée il était encore inondé[1]. Au nord-ouest de la Isleta, des colonnades et des pavés basaltiques rappellent la « Chaussée des Géants » aux voyageurs qui ont vu les côtes de l'Irlande.

[1] Verneau, *Société d'Anthropologie de Paris*, 5 novembre 1881.

Las Palmas, la capitale de l'île et la plus grande cité des Canaries, est située non loin de cet isthme de sable calcaire, à l'issue de la profonde barranque de Guiniguada, et sur des terrasses de conglomérat coupées en brusques falaises; de charmants groupes de palmiers justifient le nom de las Palmas. La partie haute de la ville est habitée par les fonctionnaires; en bas est le quartier des négociants ; à l'ouest, sur un promontoire, s'élève le Castillo del Rey, la principale forteresse de l'île. Dans l'ensemble, las Palmas offre l'aspect d'une ville presque arabe, avec ses maisons blanches et basses, à toits plats, pareilles aux degrés inégaux d'un immense escalier. Dans les rochers voisins de nombreuses cavernes sont habitées comme au temps des Berbères. Un aqueduc amène à las Palmas l'eau pure des sommets et des routes carrossables unissent la ville aux bourgs environnants. Las Palmas n'a qu'un débarcadère; son port est à 3 kilomètres au nord, sur la plage qui se recourbe entre la Isleta et l'isthme de Guanarteme : c'est le port de la Luz, ainsi nommé sans doute du phare qui éclaire les approches de la rade. Naguère ce mouillage était fort exposé, et quand soufflaient les vents d'est, les navires étaient obligés de lever l'ancre et d'aller chercher un autre abri : une jetée de 1450 mètres, qui s'appuie aux rochers de la Isleta et qui se prolonge au sud par des fonds de 16 mètres, permettra bientôt aux plus gros bâtiments de mouiller sans danger par tous les temps devant les

N° 19. — LAS PALMAS ET LE PORT DE LA LUZ.



quais de la Luz[1]. Déjà plus de quarante bateaux à vapeur entrent chaque mois dans le port et s'amarrent aux jetées, près des entrepôts de houille. Une petite ville de fondation nouvelle s'élève sur la plage; les privilèges de la franchise des douanes dont jouit Gran Canaria attireront sans nul doute beaucoup de navires qui s'arrêtent maintenant à Saint-Vincent et à Madère. Palmas n'est pas seulement une ville de trafic, elle a aussi quelque industrie, des écoles, des collections archéologiques et d'histoire naturelle : c'est la capitale scientifique et littéraire de l'archipel; elle fut jadis le siège du tribunal de l'Inquisition. Le plus bel édifice des Canaries, une cathédrale dans le style de la Renaissance espagnole, domine le haut quartier; de nombreuses villas sont éparses aux alentours, dans les vallons et sur les promontoires. Comme sanatoire pour les visiteurs étrangers, las Palmas offre de très grands avantages; en outre, elle dispose des eaux minérales et acidulées qui sourdent à Teror, à Firgas et autres endroits de la région voisine. Une de ces fontaines jaillit entre las Palmas et la Luz, à Santa-Catalina.

Telde, située au sud de las Palmas, sur une terrasse de la côte orientale, est la deuxième cité de l'île en importance : des orangeries aux fruits excellents, des jardins et des vergers lui font une ceinture odorante. A l'ouest de las Palmas, Arucas, Firgas, Teror s'étagent sur les pentes septentrionales de l'île. Près de l'angle nord-occidental de Gran Canaria, où s'ouvre le petit port de las Sardinas, est l'ancienne ville de Galdar, qui fut la résidence des rois berbères; plus loin, à l'issue d'un ravin sauvage qui descend du versant nord-occidental de la Cumbre, est le bourg d'Agaete, qui se complète par une « marine », le port de las Nieves, visité par quelques caboteurs. A l'ouest de l'île, l'agglomération la plus populeuse est l'Aldea de San Nicolao, ou simplement l'Aldea, située à l'issue du ravin qui sort de l'amphithéâtre de Tejeda. Au sud, on ne voit plus que les traces de l'antique cité berbère d'Arguineguin, où Webb et Berthelot trouvèrent les ruines de quatre cents maisons.

De nombreux villages sont parsemés dans les cirques de Gran Canaria et sur les hautes pentes de la Cumbre. Le plus élevé de tous, Artenara, est situé à 1219 mètres d'altitude, dans la paroi même du cirque de Tejeda. Seule l'église du village se montre à l'air libre : toutes les habitations sont creusées dans le tuf brunâtre de la montagne; les bancs, les réduits pour la vaisselle sont taillés dans la roche; des nattes en feuilles de palmier couvrent le sol, et les habitants s'y accroupissent pour prendre leurs

[1] Andrès Rebuelta, mémoire cité.

repas. Presque tous les troglodytes d'Artenaria sont charbonniers; mainte pente, jadis ombreuse, a été complètement déboisée par eux.

Tenerife, Tonerfiz ou la « Montagne Blanche », d'après quelques étymologistes, est la plus grande île de l'archipel; elle est aussi la terre canarienne que cherche le plus avidement le regard du marin pour reconnaître le pic de Teyde, le formidable « mont d'Enfer », que l'on a vu parfois ruisseler de laves en feu s'épanchant vers la mer de par delà les nuages. Peu d'autres phares océaniques peuvent se comparer à ce cône superbe, se détachant en blanc ou en bleu pâle sur le fond plus azuré de l'air. On le voit de 200, même de 300 kilomètres au large; mais que de fois il se cache, s'entourant obstinément d'une ceinture de vapeurs! Quand un nuage s'entr'ouvre et que par la déchirure on aperçoit soudain la tête du géant se dessiner dans le ciel, il semble qu'un dieu se soit montré.

L'île de Tenerife n'est pas une par son architecture comme Gran Canaria : elle se compose en réalité de trois massifs, différant par l'aspect et par l'âge. La partie nord-orientale de l'île est formée par les montagnes volcaniques d'Anaga, découpées, déchirées dans tous les sens et rongées à la base par les eaux de la mer en profondes indentations : c'est un massif de formation très ancienne. L'angle occidental de Tenerife est constitué aussi par un massif isolé de montagnes, la sierra de Teno, qui s'éleva dans une période géologique antérieure et dont les vagues ont érodé la base. Entre ces deux massifs se dresse le cône puissant du volcan moderne, plus grand à lui seul que les autres systèmes de monts et s'unissant à eux par des coulées de laves et des volcans intermédiaires. Cette juxtaposition de trois masses insulaires d'époques successives a donné à l'ensemble de Tenerife des contours différents de ceux des îles volcaniques n'ayant eu qu'une seule période de formation. Ainsi Gran Canaria, Gomera et tant d'autres îles de même origine éparses dans l'Océan ont une forme presque circulaire, tandis que Tenerife se dessine comme un triangle irrégulier dont un angle appartient au massif moderne, et les deux autres sont constitués par les massifs anciens[1] : Tenerife est une Trinacrie comme la Sicile, la terre de l'Etna. La plus grande partie de l'île consiste en cendres, en scories, en escarpements rocheux et en talus; mais elle offre aussi de charmantes vallées, toutes sur le versant septentrional tourné vers les vents alizés, et quelques cirques dont l'admirable végétation

[1] Webb et Berthelot; — Von Fritsch; — Piazzi Smyth, ouvrages cités.

contraste avec les sombres murs de lave. Grâce à ces riches oasis de verdure, et quoique ses principales productions, les vins et la cochenille, ne lui donnent maintenant que de faibles revenus, Tenerife peut nourrir une population relativement considérable, plus d'un tiers des habitants de l'archipel.

Les montagnes de la péninsule, qui commencent au nord-est de l'île, près du cap ou « fronton » d'Anaga, éclairé maintenant par un phare de premier ordre, ne constituent point de chaîne régulière; les pointes rocheuses, dont l'une atteint 1027 mètres, se succèdent de l'est à l'ouest jusqu'au plateau de Laguna, que traverse, à 560 mètres d'altitude, la route maîtresse de l'île entre Santa Cruz et Orotava. Les monts d'Anaga sont les plus boisés de l'île, principalement sur le versant du nord, et de gracieux vallons, entourés d'escarpements abrupts, noirs ou d'un bleu de fer, rouges ou jaunes, s'inclinent des hauteurs vers les criques du littoral; une brusque coupure interrompt les montagnes au nord-est de la terrasse de Laguna. Au sud-ouest, l'arête médiane de l'île se redresse et forme une véritable chaîne, que dominent les rocs de Güimar. Une brèche profonde interrompt la crête, puis celle-ci recommence par un volcan qui s'éleva en 1705, épanchant à l'est une coulée de lave jusque dans le voisinage de la mer.

Cette montagne est la première du mur d'enceinte qui se développe en demi-cercle à l'est et au sud du pic de Teyde, offrant, mais en proportions bien autrement considérables, le même aspect que le mur de la Somma autour du Vésuve; c'est la plus grande formation de ce genre connue à la surface de la Terre. Cette crête en hémicycle, longue de 55 kilomètres, a plus de 2000 mètres d'altitude, et plusieurs de ses pointes, Azulejos, Guajarra, dépassent la hauteur de 2700 mètres. Le versant concave de la chaîne tournée vers le pic de Teyde domine un plateau de laves et de scories, situé à 300 mètres plus bas en moyenne, tandis que du côté extérieur toutes les étroites et profondes découpures de la crête qui lui ont valu le nom de Circo de las Cañadas se creusent en profondes barranques descendant à la mer en lignes divergentes. Une de ces gorges, la « barranque d'Enfer », est comme une coupure taillée dans l'épaisseur de la montagne : des dragonniers pressés tracent une ligne d'un vert pâle dans la sombre fissure, profonde de 300 mètres. L'extrémité occidentale du mur de las Cañadas se perd dans un *mal païs* ou chaos de laves parsemé de volcans où les Guanches faisaient dessécher les cadavres. Là se dresse, dans le voisinage du grand piton, la Chahorra (2475 mètres) ; plus loin, vers l'ouest, les cônes sont si nombreux, que les avenues intermédiaires de laves et de cendres forment un vaste labyrinthe. Le rebord extérieur du

massif, au-dessus des monts de Teno, se termine par la Montaña Bermeja ou « Montagne Rouge », d'où sortit en 1706 un courant de lave. Ainsi des coulées modernes marquent les deux extrémités de l'enceinte qui borde circulairement le piédestal du piton, l'Etcheyde des Guanches, appelé maintenant pic de Teyde. Un des épaulements orientaux de la cime est le pic d'Alta Vista (3261 mètres), où Piazzi Smyth établit en 1856 son observatoire, bien au-dessus des nuages qui lui cachaient la terre et la mer, mais en plein ciel, à la vue des étoiles dardant avec une merveilleuse netteté leur rayon d'or sur le fond noir de la nuit.

Longtemps on crut que le Teyde était le plus élevé de la Terre : Le Maire le répétait encore en 1695; Nicols lui assignait « quinze grandes lieues en hauteur ». Depuis qu'Eden, suivi de nombreux imitateurs, escalada le pic en 1713, on sait que sa pointe n'atteint pas même une lieue au-dessus de la mer, mais elle n'est pas moins l'une des cimes superbes vues de l'Océan. Parmi les volcans, cette montagne est unique par sa hauteur et son isolement au milieu du cratère primitif : le rebord de l'ancienne bouche d'éruption n'est plus maintenant, en proportion du cône géant, qu'un ourlet à faible relief limitant le pourtour de sa base. Le pic de Teyde est « un mont dressé sur un mont ». Il domine de 1700 mètres le cirque de débris qui l'entoure, et du haut de ce piton toutes les autres cimes de Tenerife apparaissent déprimées, simples traits dessinés sur la carte multicolore de l'île, que le bleu de la mer limite de toutes parts. On comprend le culte que lui avaient consacré les Guanches : ils juraient par l'Etcheyde, et nul serment n'était plus redoutable : celui qui manquait à sa parole était voué aux dieux infernaux, à Guayota, le génie du mal qui résidait au fond du cratère. Quand le voyageur gravit les pentes du versant tourné vers le cirque verdoyant d'Orotava, le volcan lui paraît de plus en plus haut à mesure qu'il surmonte un des gradins de la base; quand il a dépassé la zone des châtaigniers, puis celle des pins et des lauriers, et que, dans la région des cytises, il atteint enfin le sommet du plateau, c'est alors qu'il voit se dresser dans toute sa majesté le cône suprême, de 500 mètres plus haut que le Vésuve. Des stries de pierres ponces, des coulées de scories rouges, des bandes de laves noires, qui, vues d'en bas, ressemblaient à des forêts, indiquent les diverses éruptions; les âges succèdent aux âges sur l'immense amas de débris. Au sud, le vaste cratère du Pico Viejo (3136 mètres) est encore empli de scories figées : on dirait une immense chaudière qui va déborder. Quoique les grandes éruptions du pic de Teyde soient fort rares, — une par siècle, — cependant un reste d'activité s'est maintenu constamment. Le « cratéricule » de la cime a ses

parois couvertes d'efflorescences d'un blanc de neige, desquelles s'élancent des jets de vapeur, de 84 à 86 degrés centigrades, mêlés à des gaz sulfureux et à l'acide carbonique, mais en très faible quantité, de sorte qu'on voit rarement une nuée s'échapper de la bouche du piton. Grâce à l'abri qu'offrent les parois du cratère, ces faibles vapeurs suffisent pour donner une température fort douce à la cavité suprême de la montagne; quand on y entre, après avoir cheminé sur les pentes de scories, âpres et désertes, on s'étonne de pénétrer dans un petit monde à part, tout frémissant de vie, où bourdonnent incessamment les mouches et les abeilles, où volent les hirondelles et les « fringilles du pic ». Quelques fumerolles situées à la base du cône dégagent aussi de son excédent de vapeurs l'intérieur du foyer. On leur donne le nom pittoresque de *narizes :* ce sont les « narines » du géant endormi[1]. Rarement les jets de gaz sont assez abondants pour fondre les neiges qui blanchissent le cône pendant l'hiver : une grotte, dite la Cueva del Yelo, se comble chaque année de neiges et de glaces dont viennent s'approvisionner les gens d'Orotava. Au-dessous du piton, des neiges se voient rarement; pourtant de février en avril de blanches stries se montrent quelquefois jusqu'à 1600 mètres.

La capitale de l'île, Santa-Cruz de Tenerife, l'Añaza des Guanches, rivale en population et en commerce du chef-lieu de Gran Canaria, est située comme elle sur la côte orientale de son île et non loin de l'extrémité septentrionale. Son petit port est abrité contre les vents du sud par une jetée que l'on prolonge de quelques mètres tous les ans; des ouvrages de défense qui semblent peu redoutables dominent la ville au nord-ouest. La ville de Laguna, bâtie sur le faîte du plateau, à l'ouest de Santa-Cruz, n'a plus le petit lac qui lui a valu son nom; la destruction des forêts a diminué les pluies et les rosées et fait tarir les sources du bassin[2]. Laguna est un lieu déchu; elle eut une université, et ses couvents étaient riches et peuplés : la vie s'est retirée d'elle. Plusieurs de ses édifices sont en ruines; mais les bourgs environnants, dits les *Rodeos* ou les « Défrichements », prospèrent, entourés des campagnes les plus fertiles et les mieux cultivées de l'île. Les villages d'Anaga, tournés vers les vents alizés, ne sont pas moins beaux. Taganana notamment, dont les jardins verdoyants, portés en terrasses sur de brusques falaises, enceignent deux sombres blocs de phonolithes, en forme de piliers, surprend à la fois par sa grâce et par la beauté sévère de l'amphithéâtre de monts qui l'entoure : c'est la

[1] Humboldt; — Piazzi Smyth; — von Fritsch, etc.
[2] Leopold von Buch, ouvrage cité.



TENERIFE. — PIC DE TEYDE, VUE PRISE DES CAÑADAS DES GUANCHES

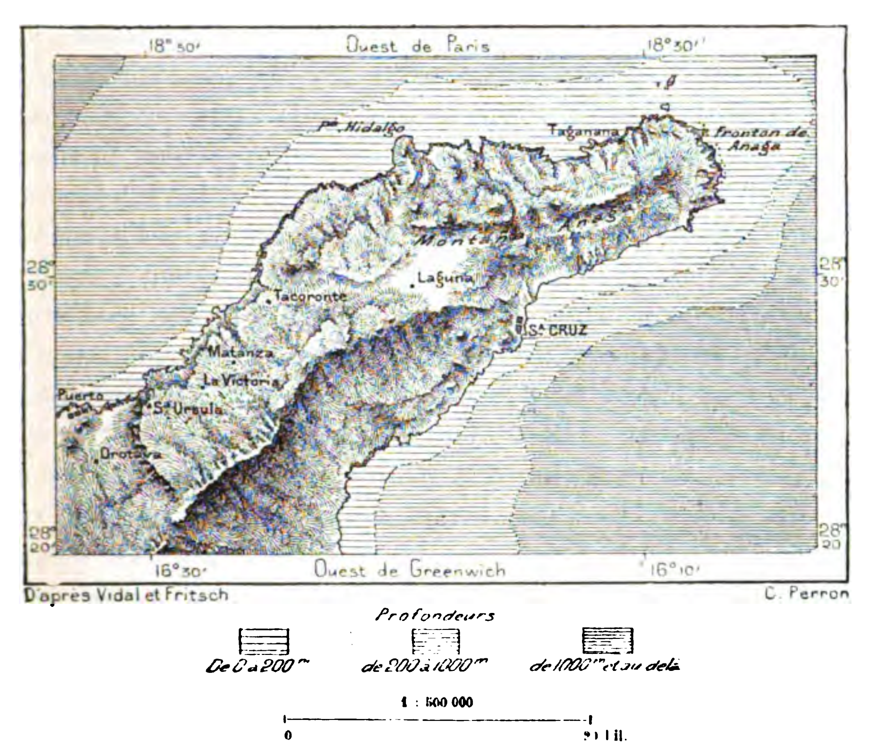
Dessin de Taylor, d'après une photographie communiquée par M. Ch. Brongniart.


THE ASTOR LIBRARY
NY

« perle de Tenerife ». On y trouve des plantes de la flore madérienne qui n'existent dans aucune autre partie de l'archipel[1].

A l'ouest de Laguna, sur la grand'route d'Orotava, artère principale de l'île, se succèdent plusieurs grosses bourgades, au milieu de vergers et de jardins où l'on cultive la pomme de terre, la patate, l'oignon : Tacoronte, qui possède un musée de momies guanches, avec armes et instruments; Sauzal, où l'on exploite des carrières de laves analogues à celles de Volvic

N° 20. — PARTIE SEPTENTRIONALE DE L'ILE TENERIFE.



en Auvergne; la Matanza, dont le nom rappelle la « tuerie » de huit cents hommes, Espagnols et indigènes auxiliaires; Victoria, où l'*adelantado* Lugo vengea en 1495 sa défaite de l'année précédente; Santa-Ursula, où l'on n'a plus qu'à gravir une arête pour voir se dérouler dans sa magnificence la vaste conque d'Orotava, entourée d'escarpements noirs, de montañetas ou cônes de cendres, dits *los Hijos* ou « les Fils du Teyde », et dominée par le cône neigeux du pic. Depuis le voyage de Humboldt, la vallée a perdu de sa beauté, les bois ayant été coupés pour faire place aux plantations de cactus.

[1] Christ, ouvrage cité.

Orotava, l'ancienne Aratapala, capitale du Taoro ou Tagoror, c'est-à-dire de l'Amphictyonie des royaumes de l'île[1], est située au milieu du cirque verdoyant, à cinq kilomètres de la mer, sur un terrain montueux où s'étagent les maisons, les massifs d'arbres, les parterres fleuris. En bas de la ville, sur la route du port, un jardin botanique, « donné à la nation » à la fin du siècle dernier, et depuis illustré par les études de savants naturalistes, développe ses allées sous les arbres touffus; toute la flore de l'île et deux mille espèces exotiques y sont représentées. Orotava est en été le lieu de résidence favori des riches Canariens à qui appartiennent les belles campagnes du versant septentrional de l'île et qui descendent en hiver, soit au Puerto, soit à Santa-Cruz. Lors de la grande prospérité des vignobles qui produisaient les fameux crus de Malvoisie et de Canaria, le « Puerto » de Orotava, ville mal nommée, car elle ne possède qu'une rade ouverte, était l'intermédiaire d'un commerce très actif. La côte du nord de Tenerife offrait un bon port, celui de Garachico, ouvert à l'ouest d'Orotova. En 1645 une avalanche d'eau, provenant des pluies abondantes, détruisit la ville; elle se rebâtit, mais en 1706 une éruption des laves de la montaña Bermeja, coulée de scories noires et bleues qui a la forme d'un glacier, se déversa dans cette partie de la mer : il ne reste plus du « Puerto Rico » qu'une crique trop étroite pour les navires. Près de là, Icod de los Vinos, autre ville déchue, reçoit quelques balancelles dans une brèche de ses falaises. Une caverne voisine, non encore explorée dans ses profondeurs, pénètre fort avant dans la montagne; les indigènes s'imaginent qu'elle communique avec le cratère terminal du pic par une galerie de 14 kilomètres. Dans les coulées de nombreux vides ont été produits par les troncs d'arbres que la lave a charriés et qui s'y sont lentement réduits en cendres[2].

A l'est de la chaîne des Cañadas, sur le versant oriental de l'île, la ville de Güimar occupe une situation analogue à celle d'Orotava, dans un cirque verdoyant qu'entourent de hauts escarpements et des coulées de lave et d'où l'on descend à la mer par d'âpres sentiers; c'est près de là que se trouvent les plus vastes grottes sépulcrales des anciens habitants, *las Cuevas de los Reyes* ou les « Antres des Rois ». Presque tous les villages de l'île s'élèvent sur des terrasses, à la hauteur de plusieurs centaines de mètres au-dessus de la mer. Le plus haut de tous, Chasna, appelé aussi Vilaflor, est à 1300 mètres d'altitude, entre deux formidables barranques, sur le versant méri-

[1] Webb et Berthelot, ouvrage cité.
[2] Von Fritsch, ouvrage cité.

dional de la chaîne des Cañadas. Dans cette région de l'île, éloignée des deux villes, Santa-Cruz et Orotava, et rendue très difficile d'accès par les talus pierreux et les déchirures du sol, les paysans, Espagnols croisés de Guanches, mènent une vie presque indépendante et les propriétaires nominaux n'osent guère s'aventurer parmi eux.

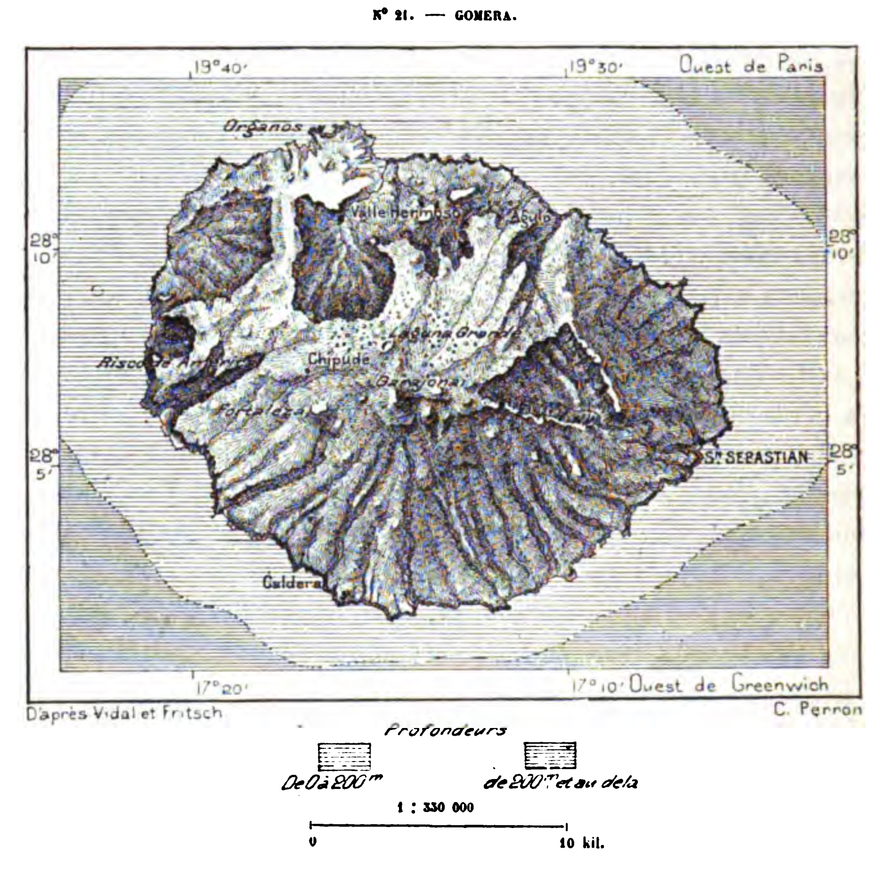
Gomera, qui a gardé son nom berbère, est séparée de Tenerife par un détroit de 28 kilomètres. Ressemblant à une miniature de Gran Canaria, elle ne forme également qu'un seul cône volcanique ayant son piton au centre de figure et développant sa base échancrée de criques en un cercle presque régulier. De même que Gran Canaria, elle se compose d'un dôme d'anciennes laves, dont les cratères sont oblitérés pour la plupart et dans lequel les eaux ont creusé des barranques profondes et des cirques d'où les ruisseaux s'échappent par d'étroits et rapides défilés. Comme la grande île, Gomera est surtout érodée par les vagues du côté de l'ouest, et tandis que ses falaises tournées vers Tenerife ont en moyenne cent mètres de hauteur, celles du littoral qui regarde Hierro atteignent six cents mètres. Gomera garde en proportion de son étendue de plus vastes forêts que Canaria; elle est aussi plus abondamment arrosée. Elle pourrait nourrir une population plus dense; mais, au contraire, elle a moins d'habitants par kilomètre carré : dans aucune des Canaries le régime féodal de la propriété ne s'est maintenu d'une manière plus oppressive.

Le piton le plus élevé de Gomera, dit Alto de Garajonaï, dresse ses quatre pointes sur le rebord méridional du plateau central : au sud, les pentes rapides descendent de ressaut en ressaut jusqu'à la mer, tandis que de tous les autres côtés le dôme boisé n'offre qu'une faible inclinaison. La voussure s'abaisse insensiblement vers le nord-est et vers l'ouest; de ce côté elle se termine par une énorme dalle qui semble taillée de main d'homme et que les indigènes désignent du nom de Fortaleza, à cause de son apparence : le marin Vidal, dressant la carte de l'île telle qu'elle se montre de la mer, crut en effet que cette montagne était couronnée de fortifications. Une autre saillie du plateau, au nord du Garajonaï, est un cratère d'une régularité parfaite, dont le fond uni, situé au milieu de l'île, sert de champ de manœuvre aux milices convoquées de tous les villages de Gomera. Les autres pics ne sont que les saillies des arêtes qui entourent les cirques d'érosion et bordent les falaises. Une de ces parois, au pied de laquelle se heurtent les flots, à 600 mètres plus bas, est appelée Risco de America par les insulaires : au large il leur semble voir le

chemin que suivit Colomb lorsqu'il mit à la voile de leur île pour découvrir le Nouveau Monde : c'est au port de San-Sebastian que ses trois caravelles avaient fait relâche avant la traversée.

De toutes les îles canariennes, Gomera est la plus riche en cascades, grâce à ses eaux abondantes et à la hauteur de ses falaises. Près de Chipude, le village le plus élevé de l'île (1100 mètres), un ruisselet, tombé de 200 mètres dans la gorge d'Argaga, se réduit d'abord en poussière flot-

N° 21. — GOMERA.



tante, puis se reforme par mille filets qui glissent sur le rocher. Sur la côte du nord, la cascade d'Agula est assez abondante pour qu'on puisse l'apercevoir de Tenerife, à 37 kilomètres de distance, brillant comme une aiguille de cristal sur un fond d'émeraude. Les forêts de Gomera, dévastées en certains endroits par les charbonniers, consistent surtout en lauriers; M. Fritsch en a vu dont le tronc s'élançait à plus de 30 mètres de hauteur : sous ces grands arbres on chemine comme à l'ombrage des hêtres dans les plus belles forêts de l'Europe occidentale. Les fourrés sont composés principalement de fayas, comme ceux des Açores, de bruyères et autres arbris-

seaux. Des lauriers isolés, des genévriers se dressent au-dessus des ramures entremêlées.

San-Sebastian, la capitale, est située non loin de l'angle oriental de Gomera, au bord d'une crique parfaitement abritée, qui fut le rendez-vous des galions d'Acapulco, mais qui ne reçoit plus guère aujourd'hui que des goélettes et des barques : les gros navires n'y évoluent qu'avec peine. San-Sebastian est entourée de jardins, et des dattiers, aux fruits exquis, ombragent les maisonnettes des alentours. Au nord de l'île, le cirque bien nommé de Valle-Hermoso, renferme plus de dix mille palmiers, dont on récolte les régimes ou que l'on exploite pour la fabrication du vin et du miel de palme, de même que pour le tissage des nattes. En aucune autre des Canaries les palmiers ne sont aussi nombreux ni aussi bien utilisés.

Palma, non moins fameuse que Tenerife par la grandeur de ses paysages, est, comme cette île, une terre composée de fragments d'un âge différent. La partie septentrionale, presque ronde, comme le massif du pic de Teyde, est un dôme isolé dans lequel s'est creusée la formidable caldera ou chaudière, exemple le plus étonnant de ce genre de formation que présente la Terre. Au sud, la pointe triangulaire de Palma, d'origine plus récente, est constituée par une chaîne distincte de volcans qui se prolonge dans la direction du méridien et qui se rattache au massif septentrional par le seuil étroit dit la Cumbre ou le « Sommet ». Certaines parties de Palma, abondamment arrosées, sont d'une extrême fertilité; en outre, l'île a les ressources que lui procurent ses bois de construction et ses pêcheries : c'est l'une des Canaries où les habitants se pressent en plus forte proportion, celles où ils sont le plus beaux. Les femmes de Palma, brunes, fortes, claires de regard, fleuries de teint, paraissent admirables en comparaison de leurs pâles sœurs de Gran Canaria, quoi qu'en dise un proverbe de l'archipel qui célèbre « les hommes de Tenerife et les femmes de Canarie »[1]. Un joli costume, robe à bordure éclatante, tablier blanc, voile de mousseline, rehausse la beauté des filles de Palma[2].

Les plus hauts sommets de l'île, les pics de los Muchachos, de la Cruz, del Cedro, se dressent sur une arête en hémicycle qui couronne le dôme de la partie septentrionale de Palma. Le versant convexe de ces

[1] Christ; — Webb et Berthelot.
[2] Coquet, mémoire cité.

montagnes, vers le pourtour de l'île, s'incline en escarpements rapides, rayés de profonds ravins descendant presque en droite ligne vers la mer. Mais du côté intérieur le demi-cercle de montagnes se creuse soudain en un gouffre prodigieux d'environ 15 kilomètres de tour : c'est la Caldera. Les parois de l'abîme descendent abruptement à 1200 mètres de profondeur, puis au-dessous commencent les pentes douces des pâturages. D'en haut, l'aspect de la chaudière donne le vertige ; mais c'est d'en bas qu'elle étonne et ravit le plus par le contraste de l'immense amphithéâtre aux roches multicolores et des charmants paysages du fond, bosquets et collines gazonnées, ruisseaux et fontaines, cascades qu'on voit briller entre les roches et qui se perdent au-dessous des ramures, aqueducs qui serpentent autour des contreforts, bordés de cultures. Au centre de ce temple merveilleux les indigènes de Benehoare, — l'ancien nom de l'île, — adoraient leur divinité. Là se dresse un rocher en forme d'obélisque, l'Idafé, au pied duquel ils se groupaient dans les jours solennels. Puis ils l'interrogeaient en chœur : « Tomberas-tu, Idafé, tomberas-tu? » — « Fais-lui des présents, disait une voix, et il restera debout. » Alors les fidèles lui offraient des sacrifices et lui adressaient des prières. Dans leur pensée, la stabilité du roc d'Idafé correspondait sans doute à la durée de leur race, peut-être même à celle de l'île et du monde.

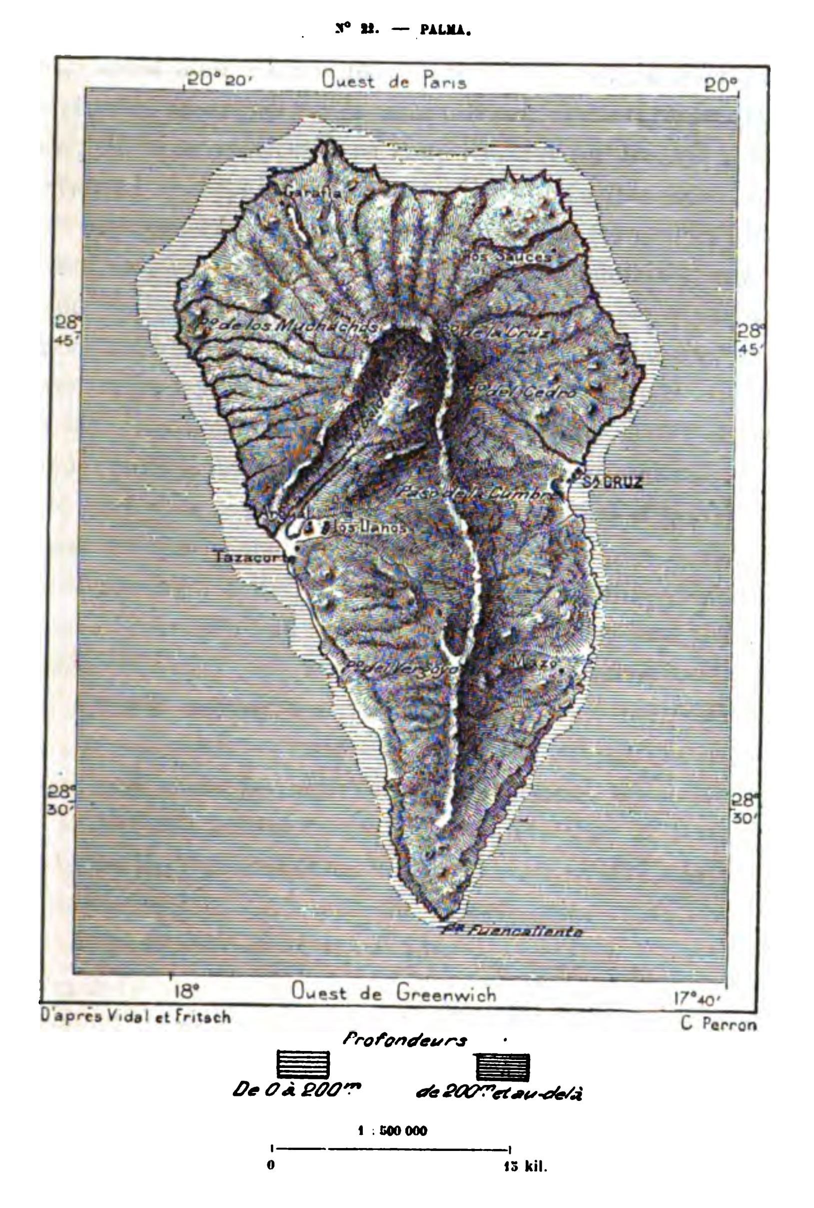
Les eaux abondantes de la Caldera, réunies au sud-ouest du cirque, s'échappent par l'étroite barranque de las Angustias, ouverte dans les conglomérats à la profondeur de 300 mètres et se déversent dans la mer entre deux promontoires. La ligne des fonds de 100 brasses se recourbe en ces parages à une grande distance au large du littoral, témoignant ainsi de l'énorme quantité d'alluvions que le torrent de las Angustias a charriées hors du cirque de la Caldera[1]. L'entonnoir entier a été vidé par les eaux ; scories et cendres ont été déblayées sur une épaisseur de près de deux kilomètres, et l'œuvre d'érosion s'est continuée jusqu'aux roches primitives, diabases et porphyres, qui constituent le noyau de l'île. Telle est l'opinion presque unanime des géologues : l'hypothèse des cratères de soulèvement qu'avait émise Léopold von Buch et dont il avait pris précisément pour type la chaudière de Palma, croyant voir sur tout le pourtour de l'abîme les traces de couches rompues et redressées, n'existe plus que dans l'histoire de la science. La Caldera offre bien des traces de soulèvement, mais d'une autre nature. Dans les couches de conglomérat que traverse le torrent de las Angustias des fossiles marins sont mêlés aux débris du volcan : la base de

[1] Von Fritsch, mémoire cité.

l'île fut donc immergée à une époque antérieure, puis elle s'exhaussa avec son delta sous-marin.

Le seuil de la Cumbre, qui relie les deux systèmes de montagnes, du

N° 22. — PALMA.



nord et du sud, est traversé, à plus de 1400 mètres d'altitude, par une belle route carrossable, qui met en communication les bourgs principaux des deux versants. Quoique sous une latitude presque tropicale, ce faîte n'était pas toujours facile à franchir avant la construction de la route, et le long des sentiers se voient de nombreuses croix placées aux endroits où

périrent des hommes, enveloppés par une tourmente de neige; au départ, on souhaitait au voyageur une *buena cumbre*. Au sommet le contraste est saisissant, moins par l'aspect des deux versants que par celui du ciel. Deux climats sont en lutte sur cette arête : du côté de l'est, soufflent les vents alizés apportant leurs amas de vapeurs; vers l'ouest, le ciel est presque toujours pur et la vue s'étend librement sur les flots bleus; les nuages épais essayent de franchir l'arête, mais ils se déchirent aussitôt en mille banderoles, flottent un instant, puis se dissolvent dans l'espace : c'est un combat incessant, où le soleil est toujours vainqueur. Le versant occidental de l'air pur est la Banda, ou « zone » des sécheresses.

La chaîne méridionale de l'île, fort régulière dans sa forme, est dominée au centre par le pic de Vergoyo, qui dépasse 2000 mètres[1]; de nombreuses coulées de laves noires descendent de la chaîne et sur les deux versants sont parsemés des cônes à cratères. Des forêts de pins recouvrent encore une grande partie de la chaîne malgré l'incurie des habitants, qui dévastent leur île à plaisir; mais de la racine des arbres abattus poussent de nouveaux jets et la forêt se reconstitue partout où le sol même n'a pas été emporté. Vers l'extrémité méridionale de la chaîne, dite Fuencaliente ou Fontbouillante, jaillit au bord de la mer une source considérable, le Charco Verde, que cache le flux et que le reflux découvre : c'est la seule des nombreuses fontaines minérales de Palma qu'utilisent les malades. Non loin de là une source d'acide carbonique s'épanche d'une « grotte du Chien », comme celle des environs de Naples.

La capitale de l'île, Santa-Cruz de la Palma, est située sur la côte orientale, au bord d'un golfe qui regarde vers les autres terres de l'archipel : dans cette petite ville se concentrent le commerce et l'industrie des insulaires; quelques bâtiments sont lancés chaque année de ses chantiers. Mazo et los Sauces, sur le même versant de l'île, et los Llanos, dans la Banda, sont, après Santa-Cruz, les bourgs les plus populeux. C'est près de los Sauces que se trouve la caverne devenue fameuse par ses hiéroglyphes et ses inscriptions berbères.

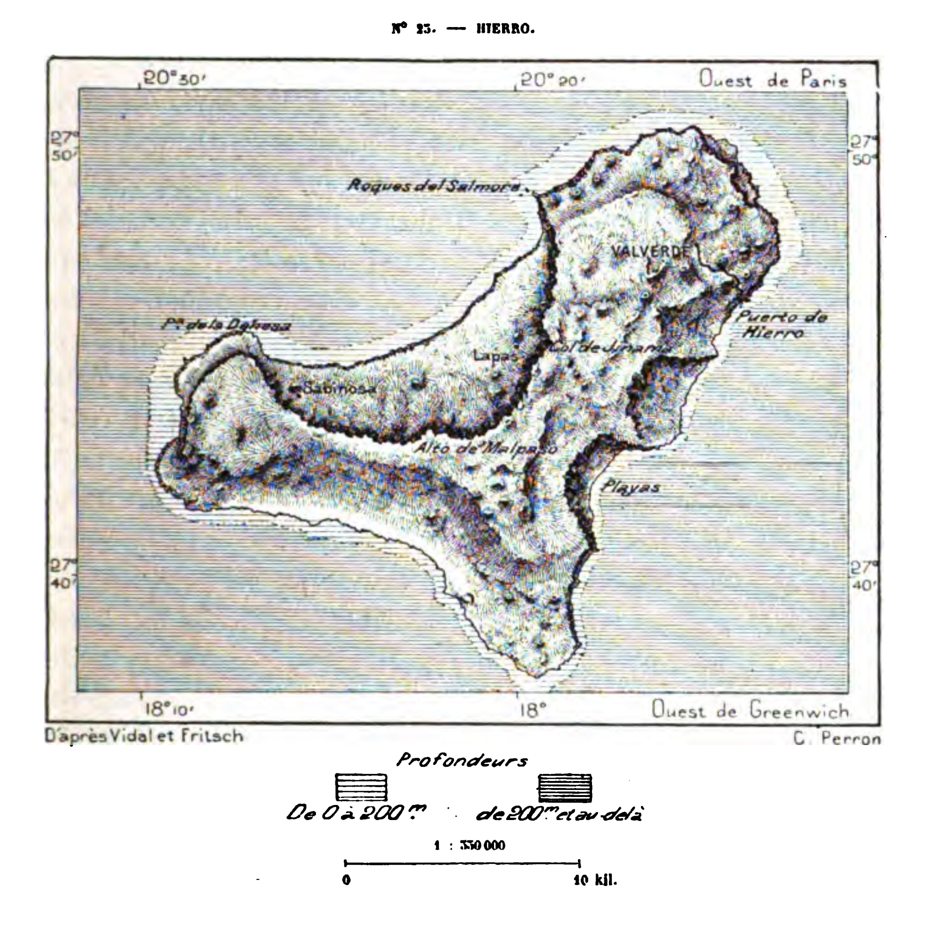
Hierro, l'île de « Fer », la plus petite et la moins peuplée des Canaries,

[1] Hauteurs des principaux sommets de Palma :

Pic de los Muchachos, d'après Vidal	. . . .	2345 mètres.
Pico de la Cruz »	. . . .	2358 »
» del Cedro »	. . . .	2278 »
Vergoyo	. . . .	2010 »

est aussi la terre la plus océanique de l'archipel : au delà, les premières îles que rencontre le navire sont les Caboverdiennes, à 1450 kilomètres. Les indigènes lui donnaient le nom d'Esero, dont la signification est diversement expliquée, mais qui n'avait probablement pas le même sens que l'appellation espagnole. Rarement visitée, Hierro n'offre guère de ressources aux voyageurs : c'est à peine si les espèces de plantes subtropicales les plus communes ont été introduites dans son agriculture; elle

N° 25. — HIERRO.



n'a ni bananiers ni orangers et les palmiers y sont rares; la pauvreté est grande dans ses villages : mais si peu fortunés que soient les indigènes, ce sont, dit-on, les plus hospitaliers et les plus aimables de tous les insulaires canariens. La propriété est plus divisée dans cette île que dans les autres, quoiqu'un feudataire en soit nominalement le seul possesseur. Ses métairies sont nombreuses; on en voit dans toutes les parties de l'île, entourées de figuiers qui donnent des fruits exquis. Les Herreños sont presque dans le même état d'isolement que les anciens

habitants de l'île avant l'arrivée des Espagnols : en 1862 ils ne possédaient pas une grande embarcation et leur flottille de pêche se composait de sept barques seulement.

La forme de Hierro ne ressemble point à celle de la plupart des îles volcaniques. Les contours du rivage sont ceux d'un triangle tournant sa pointe vers Tenerife et sa base vers la haute mer; mais la partie élevée de l'île présente un relief bizarre. Au nord-est elle est découpée en demi-cercle par une falaise abrupte, section de cratère, d'une régularité parfaite : d'un côté la falaise de basalte se termine par une pointe aiguë et les écueils de Salmore, de l'autre par le musoir arrondi de la Dehesa, où les courants apportent souvent des algues, des épaves, des fruits d'Amérique. Vers le milieu de son développement, la falaise, jadis ruisselante de laves qui se sont figées dans leur chute, s'élève à plus de 1400 mètres au-dessus de la mer. Du côté de l'est, le plateau, en partie couvert de forêts, est aussi coupé brusquement par une falaise en croissant, mais de moindre diamètre que la première : c'est près de là qu'est le site de los Letreros, où l'on a trouvé des inscriptions et des « pierres levées », pareilles aux menhirs[1]. De nombreux cratères s'ouvrent en diverses parties de l'île et des sources thermales y jaillissent. On dit que pendant la première moitié de ce siècle des vapeurs s'élevaient encore d'un cratère situé vers le centre de l'île; mais Fritsch a vainement étudié le sol, espérant y trouver les traces de ces fumerolles. On chercherait aussi vainement, au nord-ouest de Valverde, le fameux laurier, situé au sommet d'un ravin par lequel montaient les vapeurs marines pour se condenser sur les branches et ruisseler de feuille en feuille[2]. Ce phénomène de la condensation des vapeurs sur le feuillage, assez abondantes pour emplir des citernes, avait été tellement exagéré par l'imagination populaire, que l'arbre sacré aurait suffi, disait-on, à alimenter d'eau huit mille personnes et cent mille têtes de bétail. A la fin du dix-septième siècle le laurier de la pluie existait encore, mais en perdant ses feuilles il perdit aussi ses propriétés merveilleuses : on ne sait à quelle époque il fut arraché. L'île de Fer a gardé quelques bois de pins et des dragonniers. Sur les écueils de Salmore se trouve aussi une espèce de saurien, dit « caméléon » par les indigènes, et correspondant probablement à ces lézards « grands comme des chats et hideux » dont parlent les aumôniers de Béthencourt.

Valverde, chef-lieu de l'île, n'est pas éloigné de l'extrémité septentrio-

[1] Sabin Berthelot, *Bulletin de la Société de Géographie*, févr. 1875.

[2] *Le Canarien*; — Abreu Galindo; — Claude Duret, *Histoire des plantes et herbes esmerveillables et miraculeuses*.

nale de Hierro; il est bâti à 650 mètres d'altitude et communique par des sentiers en lacets avec son embarcadère, le Puerto de Hierro, petite crique du littoral de l'est : dans les grottes des environs on a trouvé de nombreuses momies des anciens Bimbaches ou Ben-Bachir. Les bergers herreños dansent encore la danse des aïeux, interrompue de sauts et accompagnée d'un chant plaintif.

L'île de Fer, on le sait, est devenue fameuse par le méridien qui servit de point de départ aux degrés de longitude. Les Grecs, ne connaissant rien au delà des îles Fortunées, devaient placer leur premier méridien dans ces régions extrêmes du monde connu : c'est là que se trouvaient pour eux les limites du monde. Quand ces bornes furent reculées, quelques géographes prirent pour leur zéro de longitude les îles occidentales des Açores : Mercator choisit l'île de Corvo, où passait alors le méridien magnétique[1]. Toutefois la tradition grecque prévalut longtemps et la plupart des cartographes firent passer leur ligne initiale par Tenerife; enfin, par une décision prise en 1634 sur l'avis des mathématiciens les plus fameux, le méridien de l'île de Fer fut officiellement choisi en France comme le degré de longitude initial. Toutefois il ne l'était pas en vertu de mesures précises, car on supposait l'île située exactement à 20 degrés à l'ouest de Paris, et c'est d'après la position de cette ville que se faisaient tous les calculs. Fouillée en 1724, et plus tard Lacaille, Verdun, Borda, Pingré, essayèrent de fixer exactement le méridien de l'île, mais leurs calculs ne concordent point. On sait maintenant que l'hypothèse primitive était fausse : l'île de Fer n'est pas située à 20 degrés à l'ouest de Paris et par conséquent le méridien qui porte son nom ne la touche pas; il passe à plus de 20 kilomètres au large, du côté de l'est. Quoique les géographes allemands lui soient restés fidèles jusque dans ces derniers temps, il n'est plus employé pour le tracé des cartes.

Les Canaries constituent une province de l'Espagne, nommant six députés aux Cortès et représentée au Sénat par deux ou trois notables. Santa-Cruz de Tenerife est la résidence du gouverneur civil et du capitaine-général des îles, tandis que Las Palmas est le siège du haut tribunal. Le commerce est affranchi des droits de douane; il n'acquitte qu'un droit d'un millième sur les importations et une taxe légère sur les vins et les tabacs. Chacune des îles fournit un petit corps de soldats.

[1] Vaugondy, *Histoire de la Géographie;* — Oscar Peschel, *Geschichte der Erdkunde.*

L'archipel se divise en 93 *ayuntamientos* ou communes, dont vingt ont titre de cités ou de villes. Le tableau suivant donne la population des Canaries et des principales communes urbaines.

ILES.	POPULATION EN 1877.	POPULATION KILOMÉTRIQUE.	CHEFS-LIEUX ET VILLES PRINCIPALES.	POPULATION COMMUNALE.
Lanzarote	17 484 hab.	21 hab.	Arrecife	2 686 hab.
Fuerteventura	11 590 »	7 »	Puerto de Cabras	520 »
Gran Canaria	90 030 »	54 »	Las Palmas	17 820 »
			Telde	9 263 »
			Arucas	7 984 »
			Guia	5 164 »
			Galdar	5 078 »
Tenerife	105 052 »	52 »	Santa-Cruz	16 610 »
			Laguna	11 034 »
			Orotava	8 253 »
			Icod de los Vinos	5 555 »
Gomera	11 989 »	32 »	San-Sebastian	1 800 »
Palma	38 822 »	54 »	Santa-Cruz	6 617 »
			Los Llanos	5 970 »
Hierro	5 421 »	20 »	Valverde	5 421 »

VI

ARCHIPEL DU CAP-VERT

Ces îles de l'Atlantique portent un nom qu'il serait bon de remplacer, car il ne s'explique ni par la position géographique des terres, ni par la nature des roches, ni par l'histoire de la découverte. Quoique dites « du Cap-Vert », elles sont, à l'endroit le plus rapproché, distantes de 465 kilomètres du promontoire de ce nom et les fonds du lit marin qui les en sépare se trouvent à plus de 4000 mètres au-dessous de la surface : ce sont des terres océaniques, et non point les dépendances naturelles du continent. Le cap était depuis longtemps connu lorsque les premiers navigateurs atteignirent le groupe sud-oriental de l'archipel. Depuis cette époque, c'est-à-dire depuis plus de quatre cents ans, l'appellation première s'est maintenue et l'usage tout-puissant ne permet point de la changer. Rien non plus ne justifierait l'emploi du nom de Gorgades, ou « îles des Gorgones »,

que l'on a proposé, car le texte de Pline relatif à ces terres ne saurait s'appliquer à un archipel situé à une aussi grande distance au large de la côte longée par les anciens navigateurs. Les Espagnols leur donnèrent un temps le nom d'îles de Santiago et les Hollandais celui d'îles du Sel. Sur la carte du pilote Juan de la Cosa, elles sont appelées îles d'Antonio, de l'un des premiers découvreurs[1].

La question de la découverte des îles a été fort discutée. D'après M. Major[2], Diego Gomes aurait débarqué le premier sur ces terres océaniques, mais le passage qu'interprète le savant anglais n'est pas compris de la même manière par tous les commentateurs. Dans ses *Navigations*, le marchand vénitien Cadamosto s'attribue, ainsi qu'au Génois Usodimare, « l'Usager de la Mer », l'honneur d'avoir découvert en 1456 les îles de Bõa-Vista et les terres voisines, et malgré quelques contradictions de son récit, qui du reste est diversement reproduit dans les éditions de son œuvre, il est probable que la gloire revendiquée lui appartenait bien réellement. Quatre années plus tard, en 1460, l'Italien Antonio di Noli, au service du Portugal, visita de nouveau l'archipel; en un seul jour, il reconnut l'existence des trois îles de Maio, de São-Thiago ou « Saint-Jacques » et de Fogo, qu'il nomma São-Filippe. On ne sait pas d'une manière précise comment et à quelle époque les autres îles Caboverdiennes furent aperçues et explorées; mais sans nul doute cette œuvre s'accomplit rapidement, les concessionnaires des parties découvertes de l'archipel s'étant empressés d'expédier des embarcations à la recherche des terres avoisinantes. Toutefois deux îles seulement, São-Thiago et Fogo, avaient de petites colonies quarante ans après le voyage d'Antonio di Noli; les autres se peuplèrent, pendant le courant du seizième siècle, de colons portugais et de nègres importés du continent voisin[3]; mais l'île du Sel n'eut de résidents que dans le siècle actuel et certains îlots sont encore inhabités. Relativement à la surface de l'archipel, la population est peu considérable, ce qui s'explique d'ailleurs par le manque d'eau[4].

L'ensemble de l'archipel se divise en groupes irréguliers, disposés en une grande courbe d'environ 500 kilomètres de développement qui présente sa convexité au continent africain. Cette courbe commence au nord-ouest par l'île Santo-Antão, qui n'est dépassée en dimensions que par une autre

[1] J. Codine, *Bulletin de la Société de Géographie*, 1873.
[2] *The Life of Prince Henry of Portugal.*
[3] Lopes de Lima, *Ensaios sobre a statistica das Possessões portuguezas no Ultramar*, livro I.
[4] Superficie et population des iles Caboverdiennes :

Superficie.	Popul. au 31 déc. 1879.	Popul. probable en 1886.	Population kilométrique.
3627 kil. car.	99 317 hab.	105 000 hab.	29 hab.

terre de l'archipel. Les îles qui la continuent au sud-est, São-Vicente, Santa-Luzia, Ilheo Branco, Ilheo Razo, São-Nicolau, dressent leurs collines ou leurs montagnes en une chaîne rectiligne et constituent un groupe bien distinct : de loin, elles paraissent aux navigateurs ne former qu'une seule île, découpée en profondes baies. L'île du Sel et Bõa-Vista, se prolongeant au sud-ouest par le banc de João Leitão, se groupent à part, à l'extrémité orientale de l'hémicycle des îles; enfin, la partie méridionale du demi-cercle comprend Maio, l'île de São-Thiago, et les deux terres extrêmes Fogo et Brava, avec quelques îlots. Toutes les îles du nord, y compris Sal et Bõa-Vista, sont dites de Barlovento, ou « Iles au Vent »; les quatre terres du sud forment la rangée de Sotavento, ou « Iles sous le Vent ».

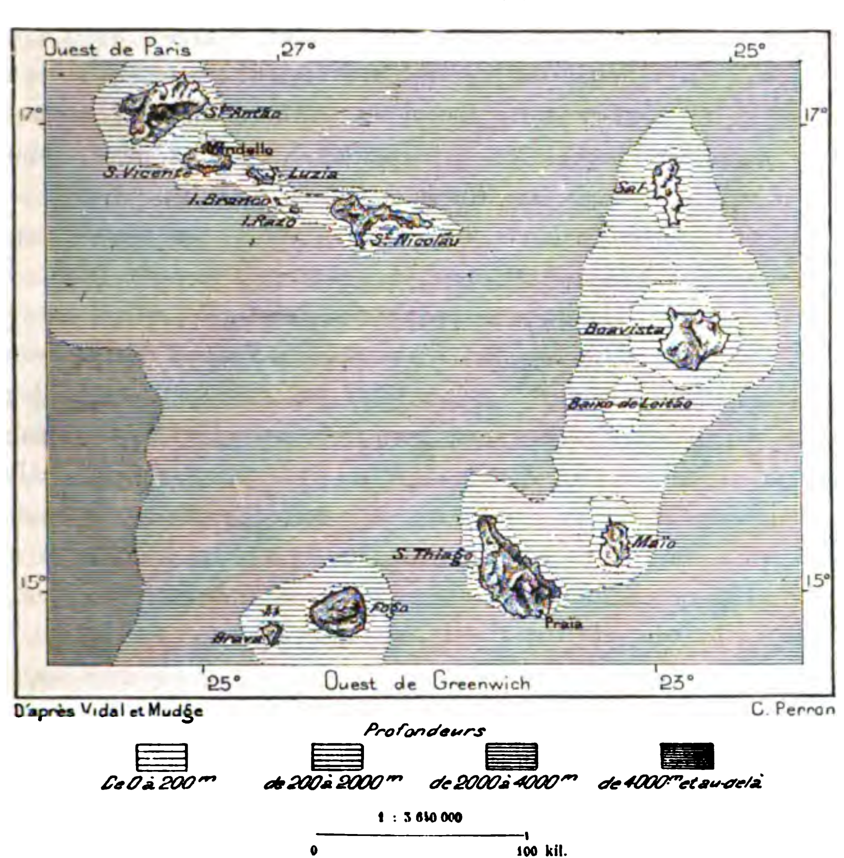
Les îles du Cap-Vert paraissent appartenir à une période plus ancienne de formation que les archipels presque exclusivement volcaniques des Canaries et des Açores. Il est vrai que toutes les Caboverdiennes ont des cratères et des roches éruptives : deux îles même, Santo-Antão et Fogo, sont composées uniquement de cendres et de laves; mais dans les autres terres se voient aussi des roches cristallines, granit, syénite et la pierre dite foyaïte, d'après la montagne de Foya, dans l'Algarve; on trouve également dans les îles du Cap-Vert de beaux marbres métamorphiques et des roches sédimentaires. L'île de Maio surtout est remarquable par l'étendue relativement considérable de ses formations non volcaniques : c'est là un fait qui témoigne en faveur de l'existence d'une masse continentale, d'une Atlantide ayant jadis occupé ces parages de l'Océan[1]. Les Caboverdiennes se distinguent aussi des Canaries et des Açores par le repos du foyer intérieur des laves. A l'exception de Fogo, aucune île n'a eu de cratère en activité depuis l'époque de la découverte; même les tremblements sont fort rares : on n'a signalé de violentes secousses que dans l'île Brava, à l'extrémité sud-occidentale du demi-cercle des îles. En quelques-unes des Caboverdiennes le fer est très abondant; dans le groupe méridional notamment, un titanate de fer, dont la richesse métallique est extraordinaire, se présente sous la forme de sable noir au bord de l'Océan; on l'y trouve en si grandes quantités, qu'aux heures où les rayons solaires dardent sur la plage, les nègres eux-mêmes ne peuvent y poser les pieds, tant elle est brûlante. Des navires innombrables pourraient y prendre des chargements de minerai.

De même que dans les autres archipels atlantiques, la température moyenne des Caboverdiennes, égalisée par les eaux où elles baignent, est moins élevée que celle du continent africain sous la même latitude. A

[1] Doelter, *Ueber die Capverden nach dem Rio Grande.*

l'observatoire de Praia, dans l'île de São-Thiago, elle fut en 1877 de 23°,74 et les deux températures extrêmes observées dans l'année présentèrent un écart de dix-sept degrés centigrades[1] : le voisinage relatif de la terre africaine et l'influence du vent d'est expliquent cet écart. En général, le climat des îles dépend dans presque toutes ses conditions du balancement des

N° 24. — CABOVERDIENNES.



courants atmosphériques : la température, l'humidité, la salubrité de l'air varient avec la direction des brises. Quand soufflent les alizés du nord-est, c'est-à-dire pendant les deux tiers de l'année, d'octobre en mai, le ciel est pur, si ce n'est que des brumes s'amassent toujours à l'horizon, cachant à demi le soleil à son lever. Quand la marche de l'astre sur l'écliptique a ramené vers le nord tout le système des courants atmosphériques, les îles du Cap-Vert se trouvent sous la zone pluvieuse, et pendant quatre mois, de

[1] Jour le plus chaud, 9 septembre : 33 degrés; jour le plus froid, 13 décembre : 16 degrés. (A. Picquié, *Revue Maritime et Coloniale*, 1881.)

juin en septembre, des averses abondantes arrosent le sol, « aussi nécessaires aux habitants des îles que sont les eaux du Nil bienfaisant aux fellahîn de l'Egypte ». Toutefois, les Caboverdiennes ne formant point une barrière continue comme les hauteurs du continent voisin, n'arrêtent pas toujours les nuées pluvieuses au passage; les orages n'y éclatent pas avec la même régularité que sur la terre ferme des mêmes latitudes et parfois la proportion des pluies est si faible, qu'elle ne suffit pas pour faire lever le grain : des famines déciment alors la population. Il arrive aussi que les vents alizés dévient de leur route ordinaire et cessent de souffler de la mer, apportant la fraîcheur des eaux; ils passent sur le continent et leur haleine en est comme embrasée : c'est le harmattan des Arabes, désigné simplement par les Caboverdiens sous le nom de *leste*, c'est-à-dire « est ».

Dans leur traversée du désert, les vents entraînent une grande quantité de poussière, qui se dépose sur le sol des îles en imperceptible pluie. Souvent la toile des navires, humectée par la rosée matinale, retient cette poudre fine. En se réveillant les marins s'étonnent à l'aspect de leur voilure, qui a jauni pendant la nuit. Ces pluies de poussière peuvent tomber en toute saison, apportées par les vents terrestres; cependant M. Toynbee n'en a pas signalé pendant les mois d'août et de septembre, saison de calmes, de vents irréguliers et d'averses venues de la mer. Presque toutes les chutes de cendres jaunes ou rouges ont lieu dans la zone de l'Atlantique comprise entre les neuvième et seizième degrés de latitude septentrionale jusqu'à 2000 kilomètres du littoral africain. L'archipel du Cap-Vert est situé dans l'intérieur de cette zone de pluies sèches : ces phénomènes sont très rares à Madère, plus fréquents, quoique toujours signalés comme une sorte de prodige, dans les Canaries orientales, surtout à Fuerteventura. A un millier de kilomètres au sud des Caboverdiennes, ces pluies sont aussi tout à fait exceptionnelles. En étudiant les livres tenus à bord de près de 1200 bâtiments qui passèrent dans la zone des pluies de cendres de 1854 à 1871, Helmann a constaté que le poudroiement de l'air dure quelquefois plusieurs jours et que des nuages poussiéreux occupent un espace de près de 300 000 kilomètres carrés. On comprend que, pendant le cours des siècles, des montagnes s'usent à fournir cette énorme quantité de roches menuisées, et on s'explique l'aspect de certaines hamada du désert saharien qui, sur d'énormes espaces, n'offrent que la pierre lisse, balayée de tous débris par le vent d'est. On sait que les recherches d'Ehrenberg avaient établi, par l'observation microscopique des animalcules mêlés à la poussière, l'origine sud-américaine de quelques cendres : ce fait s'explique par l'existence des courants de retour qui passent dans les hauteurs de l'air au-dessus

des alizés, mais il n'est pas douteux que la grande masse de ces poussières ne provienne des déserts africains. Même quand le temps est clair, les objets lointains se montrent presque toujours avec un profil flottant, ce que Darwin attribue aux fines molécules solides contenues dans l'atmosphère.

L'amplitude des marées varie d'un à deux mètres sur les côtes de l'archipel et de grands contrastes se produisent dans les mouvements des eaux, par suite du conflit des courants aux bouches de détroits. Tandis que la masse liquide se meut d'une manière générale du nord au sud entre le cap Vert et l'archipel du même nom, les eaux venues des Canaries se portent en moyenne vers le sud-ouest, c'est-à-dire dans la direction des chenaux qui séparent les îles au Vent, Santo-Antão, São-Vicente, São-Nicolau. Au sud de ces îles, au contraire, elles se meuvent vers le sud-est, de trois à cinq cents mètres par heure; enfin, par delà la rangée des îles sous le Vent, elles reprennent le mouvement normal du nord au sud avec une vitesse horaire moyenne de 1650 mètres. Le conflit des courants produit quelquefois des *marezias* ou raz de marée qui élèvent, sans cause apparente, le niveau marin de cinq à sept mètres. On a remarqué ces phénomènes surtout dans les baies de l'île São-Nicolau et dans le port de Salrey, à Bõa-Vista[1].

Au point de vue de la salubrité, les conditions générales du climat caboverdien sont modifiées en maints endroits par l'existence de plages marécageuses et de marigots; les *carneiradas* ou dysenteries et les fièvres paludéennes règnent sur le littoral de São-Thiago la « mortifère » et des autres îles, tandis que Santo-Antão est remarquablement salubre. Il dépend des insulaires, dans une certaine mesure, d'améliorer ou de détériorer le climat; par le déboisement des pentes ils ont aggravé certainement les conditions mauvaises: les îles sont de plus en plus pelées par la dent des chèvres et par suite les eaux, déjà si rares, deviennent plus irrégulières d'écoulement. A peine la pluie est-elle tombée, que déjà les torrents temporaires l'ont emportée vers la mer. Pourtant les arbres croissent rapidement sur les pentes, ainsi que l'ont prouvé les résultats de plantations diverses. En outre, quelques îles, dressant leurs sommets à plus de mille ou même à plus de deux mille mètres au-dessus de la mer, offrent dans leurs hauts vallons des sites favorables pour l'établissement de sanatoires.

La flore spéciale des îles Caboverdiennes n'a pas encore été étudiée avec le même soin que celle des autres archipels atlantiques. La cause en est au plus grand éloignement de l'Europe et aux difficultés que présentent les voyages dans ces terres lointaines. D'ailleurs, l'île dans laquelle débar-

[1] Joaquim da Silva Caetano, *Boletim da Sociedade de Geographia de Lisboa*, 1882.

quent presque tous les étrangers, São-Vicente, est de toutes les Caboverdiennes la plus pelée : il est des districts de l'île où l'on ne voit absolument que roches et cendres. Quoique, par antiphrase, l'une des montagnes de São-Vicente soit appelée Monte-Verde, la végétation des arbrisseaux se réduit à quelques tamaris : en 1880, l'île n'avait que deux grands arbres, tous les deux d'origine étrangère, un eucalyptus et un dattier stérile[1]. Des euphorbes, une petite lavande à feuilles rondes et grisâtres, sont toute la parure de cette terre désolée. Trois autres îles, Sal, Bõa-Vista, Maïo, présentent le même aspect de nudité; mais les terres montagneuses, surtout Santo-Antão et São-Thiago, offrent en maints endroits des vallons verdoyants, grâce à l'introduction de plantes africaines. Il ne paraît pas qu'un seul arbre appartienne par son origine aux îles Caboverdiennes : le dragonnier même aurait été importé des Canaries ou du continent voisin. Maintenant São-Thiago a des baobabs et d'autres arbres de la Sénégambie ; mais, quoique placé sous la latitude des Antilles et du Soudan, l'archipel ne présente nulle part la splendeur de la flore des tropiques.

Les plantes connues des îles Caboverdiennes, non compris les espèces cultivées d'importation récente, sont au nombre d'environ quatre cents[2], et de ces quatre cents un sixième seulement forme la part des végétaux originaires de l'archipel. Le type de la végétation caboverdienne, essentiellement atlantique, se rattache à ceux de la zone tempérée. Ainsi les îles du Cap-Vert, de même que les Açores, Madère et les Canaries, se trouvent, pour ainsi dire, ramenées vers le nord, au point de vue de leur végétation ; elles offrent par leurs plantes un aspect plus septentrional que ne le ferait supposer leur latitude. Les types canariens sont assez nombreux dans l'archipel caboverdien, surtout dans Santo-Antão et les autres îles de la rangée du nord. Mais la plupart des plantes immigrées sont d'origine continentale africaine. A cet égard, les Caboverdiennes contrastent avec les Canaries, dont la flore immigrée présente surtout le type européen. Cependant quelques espèces méditerranéennes se rencontrent aussi sur les hauteurs, dans les régions montagneuses de Santo-Antão et de São-Thiago.

La faune aborigène ne comprend qu'un petit nombre d'espèces. Les singes, qu'on voit seulement dans les deux îles São-Thiago et Brava, appartiennent à l'espèce *cercopithecus sabæus* du continent africain ; les sangliers, qu'on trouve aussi dans les fourrés de São-Thiago, ne constituent pas non plus de variété distincte, et tous les autres mammifères, bétail

[1] C. Doelter, ouvrage cité.
[2] Schmidt, *Beiträge zur Flora der Cap-Verdischen Inseln* ; — Grisebach, *Végétation du Globe*.



ILE SAINT-VINCENT. — VUE GÉNÉRALE DE PORTO-GRANDE

Dessin de Taylor, d'après une photographie communiquée par M. Ch. Brongniart.

domestique ou bêtes malfaisantes, comme les lapins et les rats, ont été importés par l'Européen. La pintade, dont les indigènes ne mangent point la chair, est extrêmement commune, et les mouettes tourbillonnent en nuées au-dessus des plages et des écueils : quelques îlots sont couverts d'épaisses couches de guano, réserve pour les agriculteurs des îles voisines. Wollaston affirme que des serpents vivent dans les îles, mais les indigènes le nient et Doelter en a vainement cherché : le monde des reptiles n'est représenté que par des lézards et des geckos; l'îlot Blanc (ilheo Branco), situé dans la rangée nord-occidentale des îles, entre Santa-Luzia et São-Nicolau, se distingue de toutes les autres terres de l'archipel par une faune particulière. On y trouve de grands lézards (*macroscincus coctei*), inconnus ailleurs, qui vivent d'herbes au lieu de manger des insectes comme leurs congénères d'autres contrées. Des puffins, oiseaux découverts dans l'ilheo Branco par les membres de l'expédition du *Talisman*, constituent aussi une espèce nouvelle[1]. L'îlot, encore imparfaitement exploré, renferme-t-il d'autres formes animales qui lui appartiennent en propre? Quoi qu'il en soit, c'est un des faits d'histoire naturelle les plus curieux que l'existence de deux espèces originales dans le microcosme de l'îlot Blanc. Cette roche volcanique perdue dans l'Océan aurait-elle eu sur les terres plus vastes de l'archipel le privilège d'être un centre de formation vitale, ou bien serait-elle, au milieu des terres nouvelles, le débris d'un ancien continent?

Les mers de l'archipel sont extrêmement poissonneuses et parfois un seul coup de filet, jeté dans un banc tout grouillant de vie, suffit pour ramener des milliers d'individus; dans les profondeurs, la multitude des organismes est à peine moins considérable : d'un fond de 600 mètres la nasse du *Talisman* rapporta un millier de poissons et près de deux mille crevettes d'espèces différentes. Les poissons des îles caboverdiennes suffiraient amplement à l'alimentation des indigènes et à l'entretien d'un grand commerce d'exportation; mais les pêcheurs ont à prendre bien garde de rejeter dans la mer tous les poissons vénéneux qu'ils en retirent; il en existe un grand nombre et de fort redoutables dans ces mers tropicales[2]. Les îles du Cap-Vert contrastent singulièrement avec celles des Açores par l'étonnante richesse de leur faune côtière, crustacés, gastéropodes et coquillages. Le corail, que l'on croyait naguère n'exister que dans la Méditerranée et que l'on a découvert depuis en diverses parties de l'Océan, croît sur les

[1] Perrier, *Les explorations sous-marines*; — Parfait, *Bulletin de la Société de Géographie de Rochefort*, 1883, n° 2.

[2] Edouard Heckel, *Journal officiel de la République française*, 17 septembre 1878.

côtes caboverdiennes; à côté du *corallium rubrum*, le même que celui de la Sicile, vit une autre espèce, le *plemocorallium Johnsoni*, polype blanc ainsi nommé par les explorateurs du *Challenger*[1]. Des Napolitains, établis dans l'île de São-Thiago, s'occupent de la pêche du corail, devenue l'une des industries importantes du pays.

D'après la légende, les Portugais auraient trouvé deux indigènes noirs lorsqu'ils débarquèrent à São-Thiago[2]; Feijo raconte aussi que des nègres Ouolof, fuyant leurs ennemis, auraient traversé la mer, grâce aux courants et à la brise, et peuplé la grande île. Pareil voyage eût été un prodige, car les Ouolof n'ont jamais possédé que des canots ouverts, et, dans ces parages, vents et courants portent dans la direction du sud; mais aucun des chroniqueurs contemporains de la découverte ne parle d'habitants qu'on aurait trouvés dans São-Thiago ou dans les autres îles. Quelques Portugais libres et des Africains esclaves, tels furent les premiers colons de l'archipel caboverdien.

Des familles de l'Alemtejo et de l'Algarve accompagnèrent en 1461 les « donataires » auxquels les îles avaient été concédées en fief; mais le gros de la population immigrante, qui s'établit d'abord à São-Thiago et à Fogo, se composait de Ouolof, de Feloup, Balanta, Papel et autres nègres capturés sur le continent voisin. En 1469, la traite des esclaves fut concédée en monopole exclusif aux feudataires de l'archipel par un édit d'Affonso V, et en conséquence le littoral voisin ne fut pour les propriétaires qu'un territoire de chasse dans lequel ils allaient se pourvoir d'esclaves pour leurs plantations[3]. Le recrutement des travailleurs, telle est la cause qui a maintenu jusqu'à une époque toute récente les comptoirs de la Sénégambie portugaise sous la dépendance administrative de l'archipel du Cap-Vert.

La chaleur tropicale, l'éloignement de la mère-patrie, la dégradation du travail par l'emploi des esclaves et des condamnés, ont empêché toute immigration portugaise proprement dite dans l'archipel et, depuis quatre siècles, les seuls blancs qui se soient présentés dans les îles sont venus en qualité de fonctionnaires et de maîtres[4]. Le peuplement s'est fait surtout par l'élément africain, mais les mélanges ont uni les deux races. La population caboverdienne est presque entièrement composée d'hommes de cou-

[1] Perrier, ouvrage cité.
[2] Doelter, ouvrage cité.
[3] Lopes de Lima, ouvrage cité.
[4] Population de l'archipel en 1879 .

« Fils du pays ».	92 108
Portugais de toute race, européens et africains .	6 968
Étrangers	241



TYPES ET COSTUMES. — FEMMES ET ENFANTS DE PORTO-GRANDE

Dessin de Ronjat, d'après une photographie communiquée de M. Ch. Brongniart.


THE ASTOR LIBRA

leur. Par les unions, les blancs se sont croisés avec les « fils du pays » et les noirs, par l'effet naturel de la sélection, qui favorise surtout les mariages des filles brunes avec les jeunes gens de couleur plus claire, se sont, de génération en génération, rapprochés du type blanc; il arrive cependant que par atavisme des gens de famille mêlée offrent l'apparence de véritables nègres. En général, les Caboverdiens ont les traits réguliers, le nez droit et bien saillant, les cheveux légèrement crêpés et l'angle facial très ouvert. Les hommes ont la stature haute et la démarche superbe; les femmes, du moins dans Santo-Antão, sont belles de taille et de visage. D'ailleurs on observe une grande différence dans les populations des diverses îles, ce qu'il faut attribuer au mélange inégal des sangs, à la diversité des climats, à l'influence plus ou moins forte de la civilisation européenne et au genre d'occupation, pêche, agriculture ou commerce.

Dans les années de prospérité, la population de l'archipel s'accroît rapidement : l'excédent des naissances est annuellement de plus d'un millier. L'augmentation a dépassé un tiers pendant les trente-cinq années qui se sont écoulées de 1844 à 1879; de 60 000 le nombre des habitants s'est élevé à 100 000. Mais que de fois la sécheresse et le manque de récoltes ont amené d'effroyables famines! Dans l'espace de quelques mois, la mort a souvent fauché plus d'individus que des années n'en avaient fait naître. La famine qui régna dans l'île São-Thiago de 1770 à 1775, enleva, dit Feijo, les deux tiers des habitants. Celle de 1831 à 1833, qui se produisit à une époque où l'émigration et l'importation des vivres étaient beaucoup plus faciles qu'au siècle dernier, fit néanmoins périr le cinquième des insulaires. Les famines de 1846, de 1864 et 1865 décimèrent la population : quand les pluies attendues ne viennent pas rafraîchir le sol, la faim se dresse menaçante. Les oscillations démographiques causées par les épidémies ont été à peine moindres que celles dues aux famines. Ainsi le choléra, qui passa comme une flamme sur São-Nicolau, laissa quelques villages complètement déserts; les morts restèrent pendant plusieurs jours sans sépulture dans les rues de la ville et jusqu'à présent on montre des maisons qui n'ont pas eu d'habitants depuis l'époque de la grande mortalité.

Tous les Caboverdiens se disent catholiques et sont tenus pour tels : le baptême les a fait entrer dans le giron de l'Église. Chaque île a ses temples et ses prêtres, hommes de couleur pour la plupart : ce sont ceux que préfèrent les fidèles, parce qu'ils ne les gênent point dans la pratique de leurs cérémonies païennnes importées d'Afrique. Maintenant encore, de nombreux insulaires s'imaginent que les magiciens ou *feiticeros* ont le pouvoir de se rendre invisibles, d'empoisonner l'air et les sources, de semer les

maladies sur les plantes, les animaux et les hommes. Contre leur fatal pouvoir on fait appel à celui des « guérisseurs » ou *curandeiros*, plus redoutables parfois que les féticheurs eux-mêmes. A São-Vicente les coutumes d'Europe prévalent de plus en plus, mais dans les autres îles, notamment à São-Thiago, où les nègres sont moins mélangés qu'ailleurs, maints usages sont encore ceux de l'Afrique. La femme n'accueille l'époux qu'après un semblant de conquête par la force : trois fois l'homme s'approche en rampant de la maison nuptiale, mais trois fois il est repoussé après un simulacre de combat; à la quatrième fois, il réussit enfin, met en déroute tous les défenseurs de la fiancée, et des cris de joie, des coups de fusil, des pétards, la musique et la danse célèbrent sa victoire. Dans les convois funéraires, surtout quand on attribue la mort aux artifices d'un magicien, on observe les cérémonies traditionnelles de la *guisa :* un cortège de hurleurs précède le mort; les femmes s'arrachent les cheveux et se frappent la poitrine; des hommes font retentir leurs tambours, puis on célèbre les vertus du mort dans un banquet funèbre. Pendant une ou plusieurs semaines après l'enterrement, le tambour résonne toutes les nuits dans la case, en souvenir de l'absent.

Comme les autres archipels atlantiques, les îles du Cap-Vert sont des pays de grande propriété : si ce n'est à Brava, le cultivateur du sol est rarement celui qui le possède. Mainte propriété est tellement étendue que le possesseur n'en connaît pas les limites et, à plus forte raison, ne peut en diriger les cultures. De vastes espaces restent sans emploi à plusieurs kilomètres de toute maison d'habitation. D'ailleurs il est encore beaucoup de domaines attribués à un propriétaire sans que celui-ci puisse produire de titre valable : la tradition est la seule raison de son droit. Un tiers de São-Thiago, l'île la plus grande et la plus peuplée de tout l'archipel, appartient à un seul individu et ses fermiers ou valets sont au nombre de trois mille[1]; toutes les eaux d'irrigation sont monopolisées par les grands domaines. Du reste, la propriété, déclarée libre de transmission par des lois récentes, n'est nullement un privilège de la race blanche : par héritage, elle a passé graduellement des premiers concessionnaires blancs à leurs descendants de race mêlée; c'est à des hommes de couleur, fils ou petits-fils de mères esclaves, qu'appartiennent en très grande partie les terres de l'archipel. Quoique les mesures décisives pour l'abolition de la servitude datent seulement de 1857 et que le dernier esclave des îles n'ait disparu qu'en 1876, l'égalité sociale est complète entre Caboverdiens de toute cou-

[1] Doelter, ouvrage cité.

leur. Un certain nombre de condamnés ou *degradados* sont déportés dans l'archipel, sauf dans l'île de São-Vicente : en 1878, on en comptait plus d'une centaine

Dans les premiers temps de l'occupation, les îles ne furent guère utilisées que pour l'élève du bétail. Les animaux lâchés dans l'intérieur, vaches, brebis, chèvres, porcs s'y multiplièrent rapidement, les chèvres surtout, qui ont jusqu'à trois portées par an, chaque fois de deux ou trois chevreaux. Les premiers résidents, esclaves ou libres, qui s'établirent dans l'archipel n'avaient d'autre occupation que de paître des troupeaux ou de chasser des bêtes redevenues sauvages pour se procurer des peaux et de la viande, qu'ils découpaient en lanières et séchaient au soleil. Les chevaux, originaires du pays des Mandingues, prospérèrent dans les îles comme l'autre bétail, et dès le milieu du seizième siècle on en réexportait dans le continent voisin. Ces chevaux, qu'on ne ferre point, gravissent pourtant les rochers comme des chèvres, d'un pied infatigable et sûr. Les ânes, venus du Portugal, ressemblent à ceux de la mère-patrie et sont presque exclusivement employés au transport des denrées. Avant la grande famine de 1831, des ânes sauvages parcouraient les régions montagneuses des îles, et des chasseurs les capturaient pour les vendre aux planteurs des Antilles; mais pendant la période de la faim on les poursuivit comme gibier et ceux qui ne furent pas mangés moururent de soif; la race fut exterminée. Les lapins, qui avaient été introduits à São-Thiago et qui faisaient beaucoup de mal aux récoltes, ont été aussi pourchassés jusqu'à destruction complète. Dans ces derniers temps l'élève du bétail a repris son importance comme industrie caboverdienne, surtout à Santo-Antão et à São-Nicolau, qui approvisionnent les navires.

A la vue des montagnes pelées de São-Vicente, où s'arrêtent d'abord la plupart des voyageurs, ceux-ci pourraient croire que le sol des îles est complètement infécond et que toute agriculture y est impossible. C'est une erreur : dès que la terre est humectée par les pluies, elle se couvre de végétation et les débris volcaniques donnent à tous les produits des qualités précieuses. Pourtant l'exploitation directe du sol était presque nulle jadis et la grande récolte des îles était l'orseille, ce lichen des rochers qu'on emploie dans les teintureries : elle procurait un bénéfice annuel d'un demi-million de francs au gouvernement portugais, qui en avait le monopole. Les principales denrées agricoles sont naturellement celles qui servent à l'alimentation des habitants, le manioc, le maïs, les haricots; mais on s'occupe aussi de la culture de plantes pour l'exportation. Fogo produit le « vin des tropiques »; Santo-Antão fournit au commerce un café classé parmi les meilleurs du

monde[1]; le tabac de Fogo est très apprécié et la canne à sucre donne d'excellents produits. Mais la grande culture industrielle dans les îles du Cap-Vert, et notamment à São-Thiago, est celle d'une euphorbiacée, *jatropha curcas*, communément désignée sous le nom de *purgueira*, purguère ou « médicinier », à cause de ses propriétés drastiques. L'usage en a été abandonné par la pharmacopée européenne comme présentant trop de dangers d'empoisonnement : on n'emploie maintenant les graines et l'huile de purguère que dans l'industrie. Pour se procurer des bougies économiques, les indigènes passent une paille à travers une rangée de ces graines. Les îles du Cap-Vert ont presque le monopole commercial des semences de purguère et celles-ci représentent annuellement près de la moitié de leur exportation[2]. La plante pousse dans les terres les plus arides, avantage considérable pour une contrée où le manque d'eau pluviale compromet souvent les autres récoltes[3]; on devrait donc en recouvrir tous les espaces incultes, et pourtant l'ensemble des plantations de purguère ne dépassait pas 34 hectares en 1880. On comprend que les progrès de l'agriculture soient lents dans un pays où récemment encore le labourage était proscrit par la plupart des propriétaires comme nuisible à la fécondité du sol.

L'industrie proprement dite est peu développée dans les Caboverdiennes ; à peine s'occupe-t-on, notamment à São-Nicolau, de la fabrication et de la teinture d'étoffes pour les populations nègres du continent; Brava tisse des couvertures en laine très recherchées et brode des dentelles. Mais les insulaires ont le génie commercial ; chaque village a ses boutiques, et d'une île à l'autre les échanges sont continuels. Les îles agricoles envoient leurs denrées aux autres terres de l'archipel ; Bõa-Vista, Sal, Maio, expédient leurs sels, leurs moellons, leurs peaux de chèvres, Santo-Antão fournit de bois et d'eau sa voisine São-Vicente. Quant au commerce international, il est presque en entier concentré dans le Porto-Grande de Saint-Vincent. C'est par ce point que l'archipel se rattache au mouvement commercial et intellectuel du monde entier : c'est par là que la culture européenne pénètre parmi les noirs insulaires.

Santo-Antão, la grande île de forme quadrilatérale presque régulière,

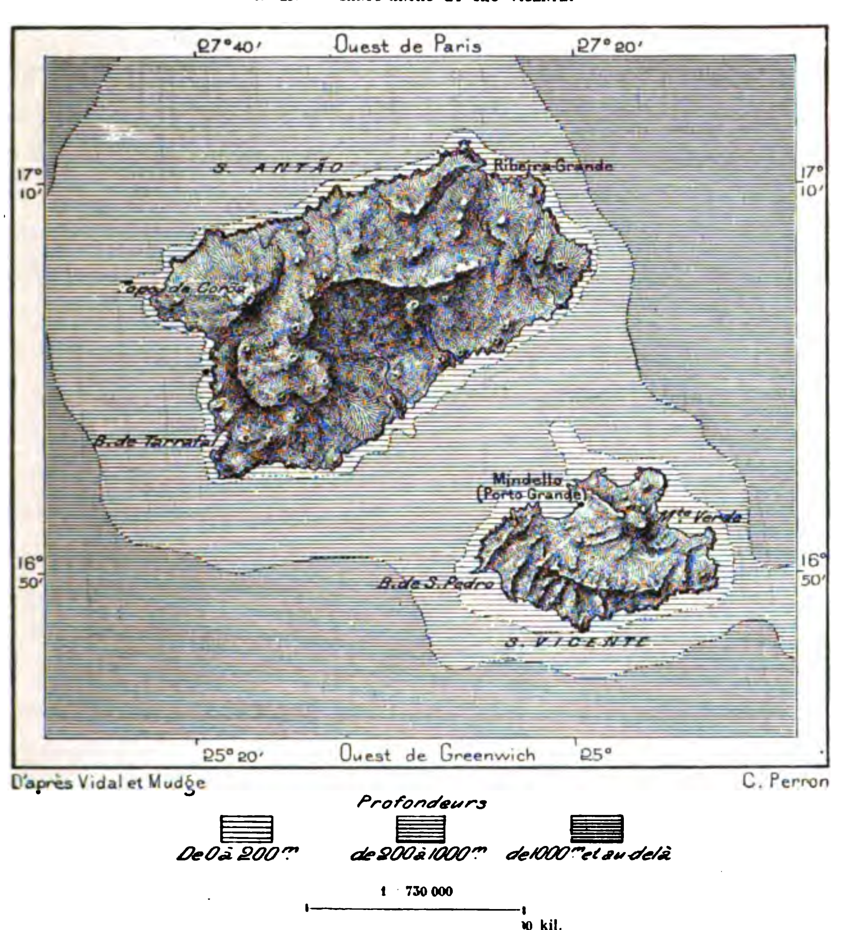
[1] Exportation du café en 1879 : 112 975 kilogrammes.

[2] Exportation des îles dans l'année économique 1879-1880 : Valeur 1 650 000 francs.
» des graines de Jatropha curcas. . . . . . . » 800 000 »
Quantité de graines de Jatropha exportées dans l'année 1878-1879. 4 655 tonnes.

[3] Henrique d'Arpoare, *Boletim da Sociedade de Geographia de Lisboa*, 1882.

qui commence au nord-ouest l'hémicycle des Caboverdiennes, est la terre privilégiée de l'archipel. Faîte de montagnes élevé dont l'axe se dirige du nord-est au sud-ouest, elle présente sa face nord-occidentale aux vents alizés, qui dans ces parages sont presque toujours infléchis vers le continent : aussi ce versant reçoit-il une part d'humidité suffisante; des nuages s'amassent en quantité de ce côté des montagnes. La végétation est fort

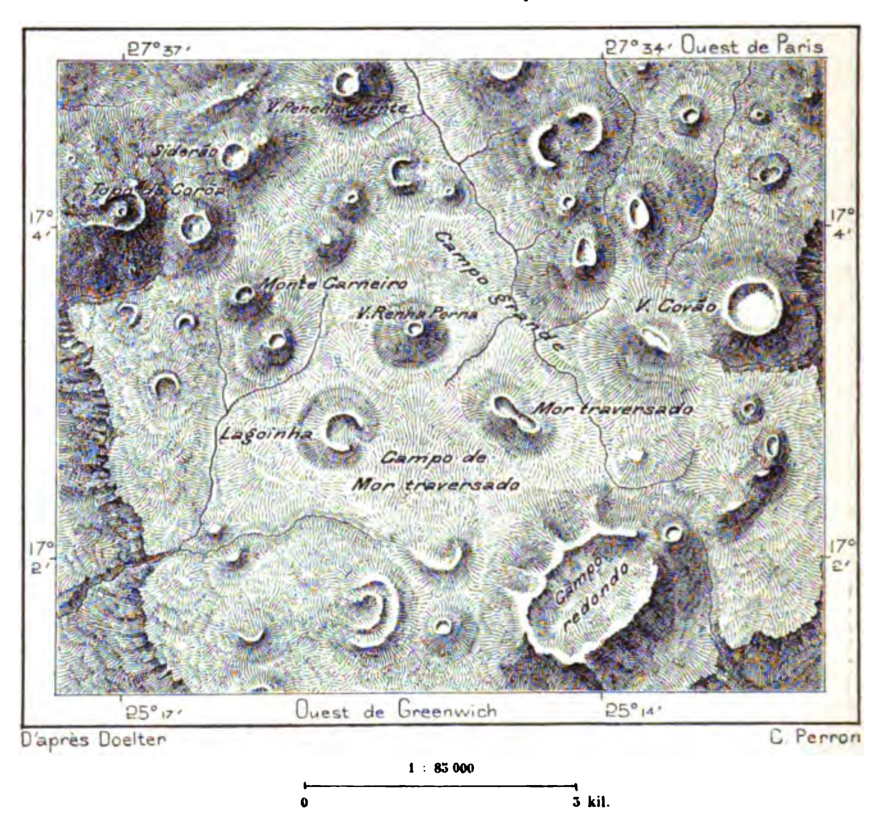
N° 25. — SANTO-ANTÃO ET SÃO-VICENTE.



belle dans les vallées : la population, qui du reste s'accroît rapidement, pourrait doubler ou tripler sans épuiser les ressources agricoles de la contrée; si la famine enleva tant d'habitants de 1831 à 1833, c'est parce que les hauts vallons arrosés étaient sans culture. Mais le versant de l'île que ne frappent pas les vents humides, est aride, presque complètement dépourvu de verdure : on n'y voit que roches noirâtres, argiles rouges et pierres ponces, coulant sur les pentes comme des traînées de neige. Des

cônes à cratères s'ouvrent dans toutes les parties de l'île, aussi nombreux que les buttes d'éruption sur les flancs de l'Etna : du pont des navires d'Europe qui contournent le cap nord-oriental de Santo-Antão pour entrer à Saõ-Vicente on voit plus de vingt volcans sur le promontoire. La plus haute montagne de l'île est le Topo da Corõa, au sommet duquel s'ouvre également un cratère, à 2253 mètres de hauteur, d'après les cartes de la marine; il termine à l'ouest le faîte dorsal. Des ravins formidables

N° 26. — PARTIE DU PLATEAU VOLCANIQUE DE SANTO-ANTÃO.



se sont creusés à droite et à gauche dans les flancs de la chaîne et, par son versant occidental, le « Piton de la Couronne » descend brusquement vers les flots ; mais à l'est et au sud il domine un vaste plateau d'une hauteur moyenne de 1650 mètres, où les cônes volcaniques sont épars, solitaires, en groupes ou en rangées, les uns creusés en « chaudière » avec leur croupe terminale intacte, ronde ou ovale, les autres déchirés d'un côté et formant des « cuillers » ou cratères ébréchés. De la cime principale, d'où l'on domine pourtant de haut la multitude des volcans assemblés, on chercherait vainement à en compter le nombre, tant ils se pressent sur le pla-

teau d'éruption. Le géologue Doelter pense que cette haute plaine est un ancien fond de cratère : le Topo da Corõa serait le Vésuve d'une grande Somma circulaire dont on voit encore le pourtour déchiré; les éruptions auraient détruit l'aspect primitif du gigantesque volcan[1].

La colonisation fut tardive dans cette île de Santo-Antão, la plus éloignée de la terre ferme, et ne commença, au milieu du seizième siècle, que par l'introduction d'esclaves. Les premiers colons européens se présentèrent à la fin du siècle dernier et au commencement de celui-ci : dans le nombre se trouvaient des Canariens, qui tentèrent avec succès la culture du froment sur les hautes pentes. Dès l'année 1780, les esclaves de Saint-Antoine avaient été déclarés libres, mais on ne tint pas compte du décret et l'honneur de l'affranchissement fut réservé à une autre génération[2]. Les nègres purs sont fort rares à Saint-Antoine : la population presque tout entière se compose de gens de couleur, et l'on en voit qui, tout en ayant la peau très foncée, ont les cheveux blonds et les yeux bleus[3]. Les femmes, dit Doelter, sont beaucoup plus nombreuses que les hommes dans la race de Saint-Antoine. Les habitants de cette île se groupent en quelques villages du littoral, principalement dans les vallées de la côte nord-orientale et dans la petite ville de Ribeira-Grande, que Duguay-Trouin attaqua vainement en 1711. Sur les montagnes voisines, entre 900 et 1200 mètres d'altitude, on a commencé avec le plus grand succès la plantation des chinchonas : en 1882, la forêt naissante comprenait près d'un millier d'arbres[4].

São-Vicente ou Saint-Vincent est une dépendance géographique de Saint-Antoine. Masquée par cette île plus grande et plus haute, elle est privée de pluies pendant presque toute l'année et parfois même la sécheresse y est complète : on n'y trouve qu'une ou deux avares fontaines et l'on ne peut en cultiver qu'une seule vallée. Plus de trois siècles se passèrent après la découverte sans que les Portugais y fissent une tentative de peuplement : c'est en 1795 seulement que des colons s'y établirent, mais colons involontaires, nègres esclaves et condamnés blancs; en 1829, la population de l'île s'élevait à cent vingt individus. Pourtant on n'ignorait pas que São-Vicente possède le meilleur port de l'archipel, ancien cratère dont les

[1] *Die Vulcane der Capverden und ihre Producte.*
[2] Travassos Valdez, *Africa occidental.*
[3] Lopes de Lima, ouvrage cité.
[4] Manuel Bordallo Pinheiro, *Boletim da Sociedade de Geographia de Lisboa,* 1883.

vagues ont ébréché la paroi occidentale : il est parfaitement à l'abri des vents d'ouest, du sud et de l'est, et la masse de l'île Santo-Antão le défend contre les vents du nord et du nord-ouest; les violentes tempêtes qui s'engagent dans le détroit passent au large du port.

La future importance commerciale de Saint-Vincent était déjà prévue en 1851, quand un marchand anglais y établit un dépôt de charbon pour les bateaux à vapeur de passage. Une petite ville, dont on voulait faire la capitale de l'archipel, s'élève sur le bord oriental du port : Mindello, mieux connue sous le nom de Porto-Grande et sous celui de l'île même. C'est un triste séjour, sans arbres, sans fontaines, et les habitants sont réduits à boire l'eau distillée de la mer et celle qu'on apporte en barque de Santo-Antão; mais là se concentre maintenant presque tout le commerce des îles et les bateaux à vapeur de l'Atlantique viennent y faire escale par centaines pour renouveler leurs approvisionnements de charbon[2]. En 1880 déjà, quinze compagnies de navigation transatlantique faisaient toucher leurs navires au port de Saint-Vincent[3]. Le premier rang qui, dans le commerce extérieur de l'archipel, appartint jadis aux États-Unis, est occupé maintenant par les Anglais, qui importent le charbon à Saint-Vincent: quoique les armateurs de São-Vicente possèdent quelques navires, la part du Portugal dans les échanges de sa propre colonie est de beaucoup inférieure à celle des autres nations. Mindello est une ville internationale où domine la langue anglaise: le nombre des étrangers qui la visitent chaque année dépasse vingt fois la population locale[4]. Saint-Vincent est la station intermédiaire du câble télégraphique de Lisbonne à Pernambouc.

A l'est de cette île, rendez-vous des bateaux à vapeur de l'Atlantique, se succèdent l'île de Santa-Luzia, parcourue seulement par des bergers, puis des rochers déserts, l'ilheo Branco et l'ilheo Razo, l'îlot Blanc et l'îlot Ras.

[1] Mouvement des échanges de l'archipel dans l'année fiscale 1878-1879 :

Importations.	4 392 060 francs.
Exportations.	1 500 310 »
Total.	5 892 370 francs.

[2] Importation de houille à Saint-Vincent pour les vapeurs de passage pendant l'année 1880-1881 : 131 262 tonnes.

[3] Mouvement de la navigation à Mindello en 1880 :

1084 bateaux à vapeur, 392 voiliers, 440 caboteurs, 670 lanches côtières.
Tonnage. . . . . 1 560 000 tonnes.

[4] Passagers débarqués en 1880 : 76 000.

Au delà vient la grande terre de São-Nicolau, qui, vers le milieu du siècle dernier, était déjà « très peuplée ». Lors du premier recensement que donnent ses annales, en 1774, elle avait 13500 habitants, plus qu'il ne s'en trouve de nos jours. Peu d'îles ont été aussi éprouvées que São-Nicolau par les calamités qui se succédèrent, famines, fièvre jaune, choléra. La population a notablement varié, suivant les séries d'années bonnes ou mauvaises »; en temps normal, la natalité est de beaucoup supérieure à la mortalité.

La forme de São-Nicolau est celle d'un croissant irrégulier, projetant l'une de ses cornes à l'orient, l'autre au midi. De même que toutes les îles caboverdiennes, elle est hérissée de roches volcaniques, cônes isolés ou roches continues. La cime la plus haute, dite le monte Gordo, qui dépasse 1200 mètres en altitude, 300 mètres de plus que les monts de São-Vicente, se dresse dans la partie septentrionale de l'île. C'est le centre de tout l'archipel, car, de la plateforme du sommet, facile à atteindre, même à cheval, on peut embrasser par un temps favorable tout le cercle des îles, de Santo-Antão au volcan de Fogo : de nul autre point de l'archipel un panorama semblable ne s'offre à la vue[1]. Une source abondante jaillit du versant méridional de ce mont; mais les eaux, non encore captées, se perdent dans les scories. De même, plusieurs autres fontaines de l'île disparaissent avant d'avoir été utilisées, le manque de routes en empêchant l'accès. C'est aussi l'absence de voies de communication qui éloigne les petits navires caboteurs des baies du littoral : la plupart des criques n'ont ni une chaloupe dans leurs eaux, ni une maisonnette sur leurs bords. Le premier chef-lieu de São-Nicolau était situé à l'extrémité du promontoire méridional, au port de Lapa. Il fut abandonné lors de l'annexion du Portugal au royaume de Philippe II et remplacé par la ville actuelle, dite Ribeira-Brava, ou « Rivière Sauvage », d'un torrent qui se jette dans la baie sud-orientale de l'île. Quoique les fièvres règnent parfois avec violence sur cette partie du littoral, près de la moitié des habitants de l'île se sont réunis à Ribeira-Brava : celle-ci est devenue l'une des principales cités de l'archipel et, grâce à sa position centrale, elle a été choisie en 1867 comme le siège du lycée, le premier établissement d'instruction de la province. Ribeira-Brava est le port de cabotage le plus actif pour le petit commerce de l'archipel; elle exporte du maïs, du manioc, du sucre, mais la production du café, jadis importante, a complètement cessé. Aucun mouvement d'échanges ne se fait directement avec Lisbonne. Presque tous les objets manufacturés et

[1] Joaquim da Silva Caetano, *Boletim da Sociedade de Geographia de Lisboa*, n° 5, 1882.

les denrées étrangères proviennent des États-Unis et d'Angleterre par la voie de São-Vicente.

Les deux îles qui forment le groupe oriental des Caboverdiennes, l'île de Sal et Bõa-Vista, sont par le climat des terres presque sahariennes et la population y est fort clairsemée. Quoique s'étendant sur une superficie de près de 300 kilomètres carrés, l'ilha de Sal est restée déserte depuis l'époque de la découverte jusqu'en 1808 : dans cette année seulement, quelques esclaves de Bõa-Vista furent envoyés dans l'île avec des troupeaux. La colonisation proprement dite ne commença qu'en 1830. Le manque d'eau douce avait jusqu'alors empêché les visiteurs de s'établir dans l'île : l'excellente qualité et l'abondance du sel, comparable aux « glaces qui couronnent les Alpes », finit par attirer les spéculateurs; on creusa des citernes pour recueillir l'eau de pluie et des colonies industrielles se fondèrent autour des salines. Le chemin de fer construit en 1835, de la principale saline à la mer, est le premier qu'ait possédé le territoire portugais; des wagonnets à voile, poussés par le vent régulier de ces parages, y descendent vers la plage, ramenés au lieu de chargement par des mules ou à force de bras[1].

L'île de São-Christovam, appelée Bõa-Vista depuis la fin du quinzième siècle, ne mérite guère son nom : comme l'île de Sel, elle est peu élevée : les arbres y sont rares; les sables, « venus du Sahara », disent les indigènes, s'y déroulent en dunes; il n'y coule point de ruisseaux et les marins en redoutent les abords, parsemés d'écueils. Du reste, les habitants n'y ont jamais été nombreux. Les premiers concessionnaires y avaient lâché des bestiaux, au milieu desquels ils venaient faire une battue chaque année; l'élève du bétail, qui d'ailleurs reste toujours petit et maigre, est, avec l'exploitation des salines, l'industrie principale des insulaires. Le chef-lieu, Salrey, aurait dans tout autre pays une grande importance, car les navires s'y trouvent abrités de tous les vents par une péninsule et un îlot. Lopes de Lima avait proposé de placer en cet endroit la capitale de l'archipel : c'est en effet la position la plus centrale que l'on eût pu choisir. Bõa-Vista est l'île caboverdienne qui a le plus de blancs en proportion et parmi lesquels se recrutent en plus grand nombre fonctionnaires, employés et douaniers. Depuis que les navires américains ne viennent plus charger de sel dans cette île, la population a diminué et ses établissements sont en partie abandonnés.

Maio, encore moins peuplée que Bõa-Vista, île de sables, d'argiles, de

[1] Exportation de l'île de Sal en 1879 : 22 680 tonnes.

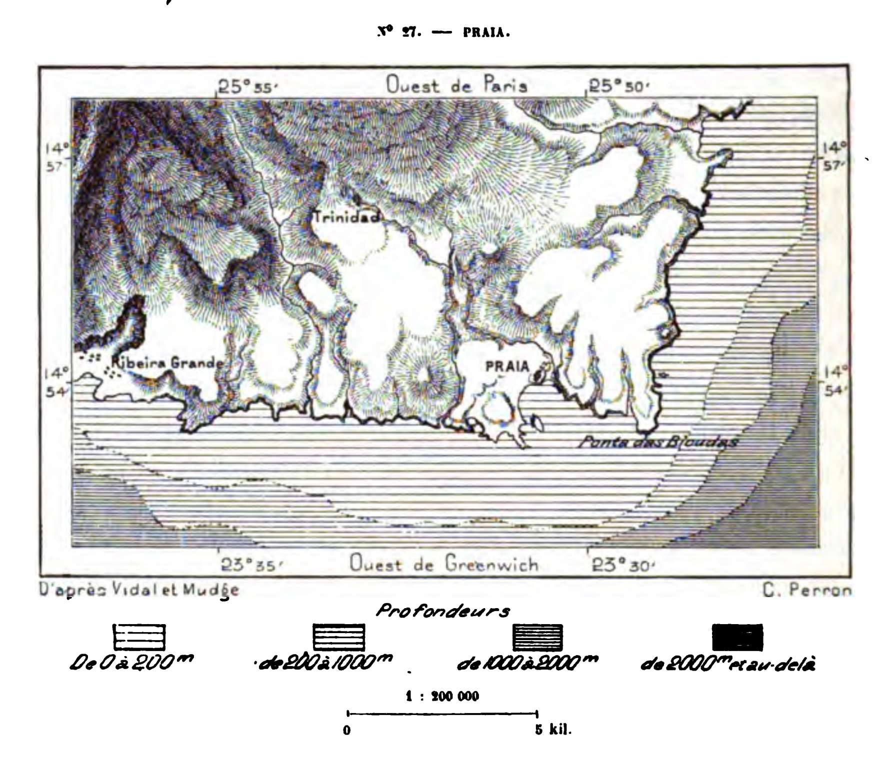
roches nues, n'est guère qu'un lieu de déportation : les nègres qui l'habitent exploitent les salines du littoral, pèchent dans les criques, élèvent des troupeaux; ils courraient le risque de mourir de faim si des vivres ne leur étaient apportés de la terre voisine, la grande île de São-Thiago.

La plus vaste et la plus populeuse des Caboverdiennes, l'île de São-Thiago ou « Saint-Jacques », se distingue heureusement des trois îles orientales de l'archipel par la bonne culture et la fécondité de ses vallées : maïs, haricots, riz, ignames, bananes, oranges, sucre, tels sont les produits de cette terre favorisée. L'île est montueuse et vers le centre se dresse le Pico da Antonia, — ou Antonio, en souvenir du navigateur qui découvrit l'île, — volcan ruiné, d'environ 1800 mètres de hauteur, dont la pente descend brusquement vers le sud. Pourtant, ainsi que l'ont prouvé les sondages faits pour la pose du télégraphe sous-marin, la déclivité de l'île est encore plus considérable sous les flots que dans la partie émergée : à un peu plus de 7 kilomètres du rivage, la sonde n'atteint le lit marin qu'à 2250 mètres de profondeur[1]. Une partie des laves de São-Thiago est d'origine sous-marine : parmi les matières qu'ont rejetées les volcans se trouvent des bancs d'un calcaire blanchâtre mêlé aux laves noires[2].

L'ancienne capitale de l'île São-Thiago et de tout l'archipel n'a plus guère laissé qu'un nom : Ribeira-Grande. Elle était fort mal située, quoique au bord du lit caillouteux, parfois humecté, qui lui avait valu son appellation de « Grande Rivière ». Exposée à toute la chaleur du midi, ne recevant jamais le souffle rafraîchissant des vents du nord, qu'arrêtent les montagnes de l'intérieur, exposée aux miasmes de la plaine, n'ayant qu'un lieu d'ancrage agité par la houle, Ribeira-Grande était en outre difficile à défendre contre une attaque : en 1712, les Français débarquèrent, prirent la forteresse d'assaut et détruisirent presque entièrement la ville. Quoique ruinée, elle garda le titre officiel de capitale et servit de résidence au gouverneur jusqu'en 1770, époque à laquelle Villa da Praia, également insalubre, mais assainie depuis cette époque, fut désignée pour chef-lieu. Située au bord d'une baie semi-circulaire, où les navires sont parfois en danger quand soufflent les vents du sud, la Praia aligne ses maisons basses et bariolées de couleurs vives sur une nappe de laves anciennes, descendues de volcans d'environ 200 mètres de haut, qui bornent l'horizon du nord;

[1] Ernesto de Vasconcelhos, *Notes manuscrites.*
[2] Charles Darwin, *Volcanic Islands.*

deux routes escarpées taillées dans le roc montent de la plage à la ville. Praia possède un petit musée d'histoire naturelle, même un observatoire météorologique, et, comme capitale, elle est habitée par une petite colonie de blancs, fonctionnaires ou autres, relativement considérable; mais le gros de la population se compose de nègres, qui ont conservé partiellement leurs caractères de race et leurs mœurs originaires. On y rencontre encore nombre d'individus qui furent esclaves et qui se rappellent les années de



N° 27. — PRAIA.

leur jeunesse dans la tribu natale. Il a été souvent question de transférer le gouvernement des îles dans une autre cité; mais la Praia a pour elle les avantages du fait accompli et ceux que lui donne sa situation dans l'île principale, renfermant les deux cinquièmes de la population de l'archipel et récoltant les deux tiers de ses produits; en 1885, on y publiait six journaux. La Praia est la station des îles caboverdiennes par laquelle Saint-Louis et la Sénégambie se rattachent au réseau télégraphique de l'Europe et du Nouveau Monde[1]. C'est dans le voisinage des côtes de la Praia, no-

[1] Mouvement de la navigation dans le port de Praia en 1880 :

Entrées	362 navires, dont	61 vapeurs, jaugeant	71 685 tonneaux.
Sorties.	326 »	61 »	» 68 213 »
Ensemble. .	688 navires, dont	122 vapeurs, jaugeant	139 898 tonneaux.

tamment vers Ribeira-Grande, que les corailleurs italiens, venus de Viareggio, ont leurs principaux lieux de pêche. La colonie italienne de la Praia dépasse deux cents personnes.

L'île de Fogo ou du « Feu », qui succède à São-Thiago dans la rangée des îles « Sous le Vent », présente la forme arrondie des terres qui consistent, comme Gran Canaria et Gomera, en un seul massif d'éruption : de même que ces deux îles canariennes, elle est un peu échancrée à l'ouest, le côté d'où proviennent les tempêtes les plus violentes, et c'est au centre, sur un plateau de laves, que se dresse le sommet le plus élevé, le volcan de Fogo. Le cratère de la montagne, d'environ 5 kilomètres en circonférence, est inscrit dans un autre cratère, comme le pic de Teyde dans l'hémicycle des Cañadas : d'après Vidal et Mudge, l'altitude du piton suprême serait de 2976 mètres. On le distingue de cent cinquante kilomètres en mer.

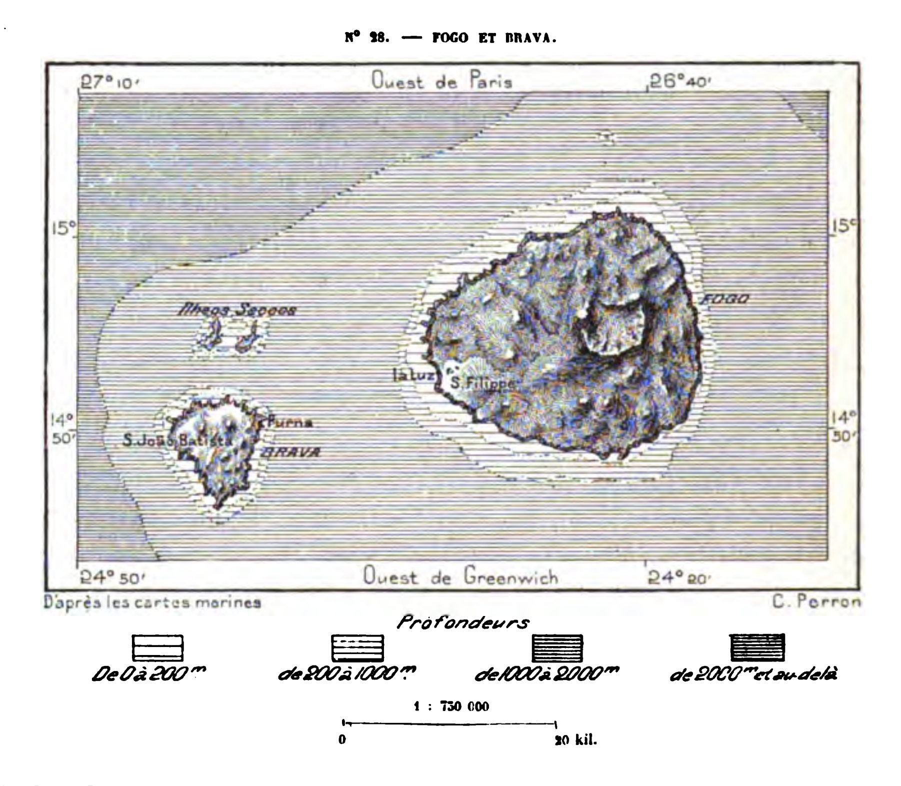
C'est en 1680 seulement que l'île, nommée São-Filippe par Antonio di Noli, reçut des habitants épouvantés l'appellation d'Ilha do Fogo : un tremblement du sol, puis des éruptions de lave effrayèrent tellement les colons, que plusieurs d'entre eux s'enfuirent dans l'île Brava. Buffon raconte même, à tort, que l'île avait été complètement abandonnée[1]. D'autres incendies volcaniques de Fogo furent également terribles, entre autres ceux de 1785 et de 1799, qui déversèrent d'énormes coulées de lave jusque dans la mer, changeant ainsi la forme du littoral : une de ces cheires, dite la Relva, emplit une vallée qui était entièrement couverte de magnifiques plantations ; mais par la décomposition de ses scories elle s'est à son tour revêtue de terre végétale, où croît le meilleur tabac de l'archipel[2]. Un reste d'activité se maintint dans le volcan jusqu'en 1816 ; alors on vit disparaître la fumée, et les jeunes gens purent descendre dans l'intérieur du cratère pour en recueillir le soufre. Toutefois, si les habitants de Fogo n'ont plus eu à souffrir pendant ce siècle des vibrations du sol et des éruptions, ils ont été plus éprouvés que les autres Caboverdiens par le manque de pluies et la famine. On dit qu'en 1834 la population diminua de plus des deux tiers : après avoir dépassé 16 000 personnes, elle serait descendue à 5615 individus ; cependant la fécondité des cendres volcaniques est si grande, les produits qu'elles donnent ont une telle valeur, qu'après chaque désastre les vides se remplissent et de nouvelles plantations remplacent les anciennes.

[1] *Preuves de la Théorie de la Terre.*
[2] Lopes de Lima, ouvrage cité.

Après São-Thiago et Santo-Antão, Fogo est l'île la plus populeuse de l'archipel, et les blancs, originaires pour la plupart de familles madériennes, y sont relativement nombreux. Sa capitale, São-Filippe, est située au bord d'une rade ouverte de la côte sud-occidentale, en face de l'île Brava.

Celle-ci a depuis longtemps cessé de mériter son nom d'île « Sauvage ». La plus salubre, la mieux cultivée, la plus agréable de tout l'archipel, elle est même souvent appelée le « Paradis des Caboverdiennes », par contraste avec les quatre « Enfers », São-Vicente, Sal, Bõa-Vista et Maio. Négligée par les concessionnaires portugais pendant les deux premiers

N° 28. — FOGO ET BRAVA.



siècles de l'occupation, elle n'avait d'autres habitants que des nègres marrons venus des autres îles et vivant de la pêche et de l'élève du bétail. Le désastre de Fogo, en 1860, accrut soudain le nombre des habitants; mais aucun d'eux ne s'attribua le monopole des terres. Brava n'eut point de suzerain affermant à volonté telle ou telle partie de son domaine. Chacun s'établit en qualité de propriétaire et chacun eut sa part; il en est résulté que l'île, d'ailleurs peu accidentée et facile à cultiver dans toute son étendue, est devenue le jardin de l'archipel et que la plupart de ses habitants sont dans l'aisance. Leurs charmantes maisonnettes brillent gaiement à travers la verdure.

Les habitants de Brava, de race croisée, se distinguent des gens de Fogo par une taille plus haute, un teint plus blanc et des traits qui rappellent ceux de la chèvre : de là un surnom moqueur qu'on leur a donné. Ce sont des travailleurs intrépides, non seulement pour la culture du sol, mais aussi pour la pêche et la navigation. Les Américains, qui ont pris Brava pour centre de leurs pêcheries dans l'archipel, y recrutent leurs équipages, et bon nombre de ces insulaires ont parcouru le monde. Plusieurs émigrent aussi vers les possessions portugaises de l'Afrique continentale. Le port de l'île, Furna, bien abrité, mais fort petit, est situé sur la côte orientale, en face de la rade de Fogo; le chef-lieu est le bourg de São-João-Batista, où les fonctionnaires des autres îles viennent souvent en villégiature ou pour le rétablissement de leur santé.

Au nord de Brava, les deux îlots dits Ilheos Seccos sont inhabités[1].

L'archipel se divise en deux districts administratifs; les îles au Vent et les îles sous le Vent, comprenant ensemble onze *concelhos* et vingt-neuf *freguezias*, c'est-à-dire « paroisses » ou communes. Le concelho, la première unité délibérante, est représenté par un municipe élu, dont le maire ou administrador est nommé par le gouvernement. Un conseil de province, dans lequel entrent seulement deux membres élus par les municipes, siège à côté du gouverneur général de la province; en outre, celui-ci est assisté d'une chambre des finances et d'un conseil de gouvernement, composé des principaux personnages de l'administration. Le gouverneur général, nommé par le roi, réunit les attributions civiles et militaires; un secrétaire général le remplace en cas d'absence. Chaque concelho a son tribunal ordinaire; mais il n'existe que deux tribunaux d'instance : à Santo-Antão et à São-Thiago.

Quoique possession coloniale lointaine, l'archipel du Cap-Vert est représenté aux Cortès de Lisbonne par deux députés, élus au suffrage restreint dans les deux districts de la province.

[1] Iles du Cap-Vert, avec leur population et leurs villes principales :

		Population.		Population kilométr.	Villes principales.
Santo-Antão. . .	637 kil. car.	20 507 hab.	(1879)	32 hab.	Ribeira-Grande (4500 hab.)
São-Vicente. . .	207 »	4 920 »	(1882)	24 »	Mindello (4200 hab.)
São-Nicolau. . .	375 »	8 733 »	(1879)	23 »	Ribeira-Brava (4000 hab.)
Sal.	233 »	1 082 »	»	4 »	
Bõa-Vista. . . .	395 »	2 643 »	»	8 »	Salrey.
Maio.	206 »	1 600 »	»	8 »	
São-Thiago . . .	1026 »	41 076 »	»	40 »	La Praia (4000 hab.)
Fogo.	443 »	12 221 »	»	27 »	São-Filippe.
Brava.	55 »	8 156 »	»	150 »	São-João-Batista.

CHAPITRE II

LA SÉNÉGAMBIE

I

VUE D'ENSEMBLE

Au sud de la région saharienne les frontières naturelles du Soudan sont tracées, non par une ligne précise, mais par une zone de faible largeur qui borde la rive septentrionale du Sénégal, puis celle du Djoliba ou Niger jusqu'en aval de Tombouctou : là se fait la transition du climat des sécheresses à celui des pluies, et à ces contrastes en correspondent d'autres dans l'aspect du sol, la flore et la faune, l'origine, les mœurs et les institutions des habitants. Ainsi la Sénégambie est bien délimitée au nord par la vallée du Sénégal et le rebord des plateaux qui marquent la frontière géologique du Sahara. La ligne du fleuve, quoique s'avançant à un millier de kilomètres seulement dans les terres, est un des traits caractéristiques du continent : c'est là que commence la véritable Afrique, séparée par le désert de cette Afrique méditerranéenne qui est une région médiaire entre les deux parties du monde, boréale et australe. Le Sénégal constitue une zone de partage entre les peuples : à sa rive droite s'arrêtent les Berbères et les Arabes, à sa rive gauche les populations nigritiennes. D'une manière générale on peut dire que le fleuve marque le point de départ de la ligne transversale qui passe entre le pays des bruns et celui des noirs : là s'affrontent deux mondes différents.

Mais à l'orient et au sud la Sénégambie n'a point de limites précises : de ces côtés les changements ont lieu d'une manière insensible et les traits géographiques ne se marquent pas en vigueur. Le relief du faîte de partage entre les affluents du Sénégal et le Djoliba est faible et incertain, et l'on

passe de l'un à l'autre fleuve sans remarquer de changement dans l'aspect du pays. D'autre part, les rangées et les groupes de hauteurs qui s'élèvent dans la Sénégambie méridionale continuent de se développer au sud-est jusqu'à Liberia et à la côte de l'Ivoire, parallèlement au littoral océanique. Cependant l'espace de forme ovale compris entre la mer, le Sénégal, le haut Djoliba, la Rokelle et le seuil qui sépare les sources de ces deux derniers cours d'eau, offre une certaine unité géographique, grâce au massif de montagnes du Fouta-Djallon qui en occupe le centre et d'où les eaux s'écoulent en vallées divergentes vers les fleuves du pourtour. Cette région, à laquelle on peut donner, dans son acception la plus vaste, le nom de Sénégambie, en y comprenant le versant saharien du Sénégal et même quelques bassins sans écoulement inclinés vers le sud, occupe une étendue évaluée approximativement à 700 000 kilomètres carrés. Quant à la population de la contrée, on n'a point encore de données assez sûres pour hasarder un chiffre avec quelque apparence de certitude. D'ailleurs les évaluations qui ont été faites varient singulièrement. Le missionnaire de Barros croit pouvoir indiquer le chiffre de quatorze millions d'hommes comme très rapproché de la vérité [1]. Dans ce cas la population kilométrique serait de vingt individus, proportion minime pour une terre fertile et bien arrosée, où la natalité est considérable et où le peuplement se fait avec une extrême rapidité dès que le pays est épargné par la guerre. Toutefois, quand on ne se contente pas d'appréciations en bloc et que l'on ajoute aux statistiques spéciales des possessions européennes les données plus ou moins rigoureuses contenues dans les récits des voyageurs les plus compétents [2], on trouve que la pooulation de la Sénégambie est de beaucoup infé-

[1] *Boletim da Sociedade de Geographia de Lisboa*, 1882.

[2] Population de la Sénégambie d'après les statistiques officielles et les évaluations des voyageurs :

Sénégal français, au nord de la Gambie, en 1879. . . .	190 160	habitants.
Trarza, Brakna, Douaïch, d'après Faidherbe.	185 000	»
Autres Maures	40 000	»
Kaarta, Guidimakha	300 000	»
Soudan français, en amont de Médine, d'après Bayol . . .	40 000	»
Fouta-Djallon, d'après Noirot	600 000	»
Fouta et Guoye, d'après Jacquemart.	184 420	»
Djolof, Ferlo, Bondou	250 000	»
Khasso, Bambouk, Djallon-dougou	280 000	»
Possessions anglaises de la Gambie.	14 500	»
États indépendants du bassin de la Gambie.	200 000	»
Bassin de la Casamance (2500 recensés en 1879). . . .	60 000	»
Guiné portugaise	150 000	»
Rivières du Sud (467 recensés en 1879).	100 000	»
Ensemble.	2 594 080	habitants.

rieure au total qu'avait fait présumer la densité des villages dans quelques régions du littoral.

Plus de cinq siècles se sont écoulés depuis que les Européens ont eu, par ouï-dire et par l'observation directe, connaissance de la Sénégambie. Sans parler du périple de Hannon, ni de la navigation du majorquain Jacques Ferrer, en 1346, à la recherche de la « rivière de l'Or »[1], ni des voyages faits par les navigateurs dieppois[2] dès l'année 1364, il est certain que les Vénitiens, grâce à leurs relations d'amitié avec Tunis et ses caravanes, savaient au quinzième siècle le nom de Tombouctou et d'autres villes du Soudan : une carte catalane de 1375 montre les pays peuplés qui s'étendent au sud du désert. Deux noms surtout étaient devenus fameux, celui de Ginyia (Gineua, Ghenni, Ginea, Guinoye), la ville riche en or, que la plupart des géographes identifient avec Djenné, et la « rivière de l'Or », qui est le Sénégal. Atteindre la « Guinée », découvrir la rivière de l'Or, telle était l'ambition des navigateurs ! Bethencourt, le conquérant des Canaries orientales, eut « l'intention d'ouvrir le chemin du fleuve de l'Or » à « cent cinquante lieues françaises du cap de Bugeder ». Mais l'exploration définitive de ces régions mystérieuses ne se fit guère qu'un demi-siècle plus tard.

En 1434 le Portugais Gil Eannes dépassait enfin les écueils redoutés du cap Bojador, et en 1443 Nuno Tristão doublait le cap Blanc et longeait la côte à vingt-cinq lieues plus au sud. Il ramena quelques malheureux pêcheurs capturés sur les îles d'Arguin et la vue de ces esclaves suffit pour enflammer d'un beau zèle d'exploration les marchands avisés qui reprochaient à l'infant dom Henri les énormes dépenses faites pour d'inutiles voyages le long du rivage désert. Toute une flottille partit de Lagos en 1444 pour l'archipel d'Arguin et ses opérations se firent au grand profit des armateurs : « il plut à Dieu, le rémunérateur des bonnes actions, de dédommager les navigateurs des nombreuses tribulations subies à son service et de leur procurer enfin un peu de triomphe, de la gloire pour leurs peines et une compensation pour leurs débours, car ils s'emparèrent de cent soixante-cinq têtes, en hommes, femmes et enfants »[3]. Mais l'année suivante les négriers portugais furent moins heureux. Gonçalo de Cintra, ayant échoué sur un banc de sable, fut attaqué soudain par les indigènes et massacré avec ses compagnons.

L'année 1445 est une des dates glorieuses du siècle des découvertes. Un

[1] D'Avezac ; — Codine ; — Gravier, etc.
[2] *Nouvelles Annales des Voyages*, mai 1846.
[3] Azurara. *Chronica de Guiné*.

marin dont les auteurs contemporains rapportent diversement le nom, Diniz Dias ou Diniz Fernandez, laissant derrière lui les côtes sablonneuses ou rocheuses du Sahara, dépassa le premier groupe de palmiers qui domine la plage au sud du désert, puis, cinglant au large de la barre du Sénégal, doubla le promontoire extrême de l'Afrique du côté de l'occident : c'est le cap Vert, qui porte en effet quelque verdure, et au delà duquel commence la région tropicale des grands arbres touffus, entremêlés de lianes. Ainsi fut démontrée la fausseté de cette théorie aristotélicienne, si décourageante pour les navigateurs précédents, d'après laquelle les rayons du soleil devaient brûler le sol dans le sud du monde et y rendre impossible la germination des plantes, l'éclosion de toute vie, hommes ou animaux. L'analogie des climats dans les deux hémisphères était désormais démontrée[1].

Une des vingt-six caravelles qui partirent du Portugal en 1445 pour les côtes d'Afrique découvrit la bouche du Çanaga, ce fleuve de l'Or, que l'on prenait en même temps pour un bras du Nil égyptien. L'année suivante, Nuno Tristão, celui qui le premier avait doublé le cap Blanc, pénétrait au sud de l'île désignée actuellement par son nom, dans une petite rivière où il fut entouré soudain et trouva la mort avec presque tous ses compagnons : cette rivière est très probablement celle qui a reçu l'appellation de rio Nuno ou Nuñez. Alvaro Fernandez s'avança la même année jusque dans le voisinage de Sierra-Leone, qui ne devait être dépassé qu'une quinzaine d'années plus tard. En trois ans tout le littoral sénégambien avait été exploré et la plupart des estuaires avaient été reconnus, mais les pratiques de la chasse à l'homme faisaient de toute expédition dans l'intérieur une périlleuse aventure. Cependant des relations régulières de commerce finirent par s'établir sur quelques points : des comptoirs, des forts s'élevèrent en des lieux favorables ; dès le commencement du quinzième siècle, les Portugais s'avançaient au nord du Sénégal dans l'Adrar et commerçaient avec les habitants de Ouadan, à six cents kilomètres à l'orient de leur établissement d'Arguin.

Depuis le dix-septième siècle, Hollandais, Anglais, Français, disputèrent aux premiers conquérants la possession du littoral sénégambien et des négociants de ces diverses nations pénétrèrent dans l'intérieur du continent. Mais l'exploration géographique proprement dite ne commença qu'avec André Brüe, directeur de la « Compagnie de France au Sénégal », à la fin du dix-septième et au commencement du dix-huitième siècle. Il pénétra dans la région du haut Sénégal en amont du confluent de la Falémé, et

[1] Oscar Peschel, *Geschichte des Zeitalters der Entdeckungen.*



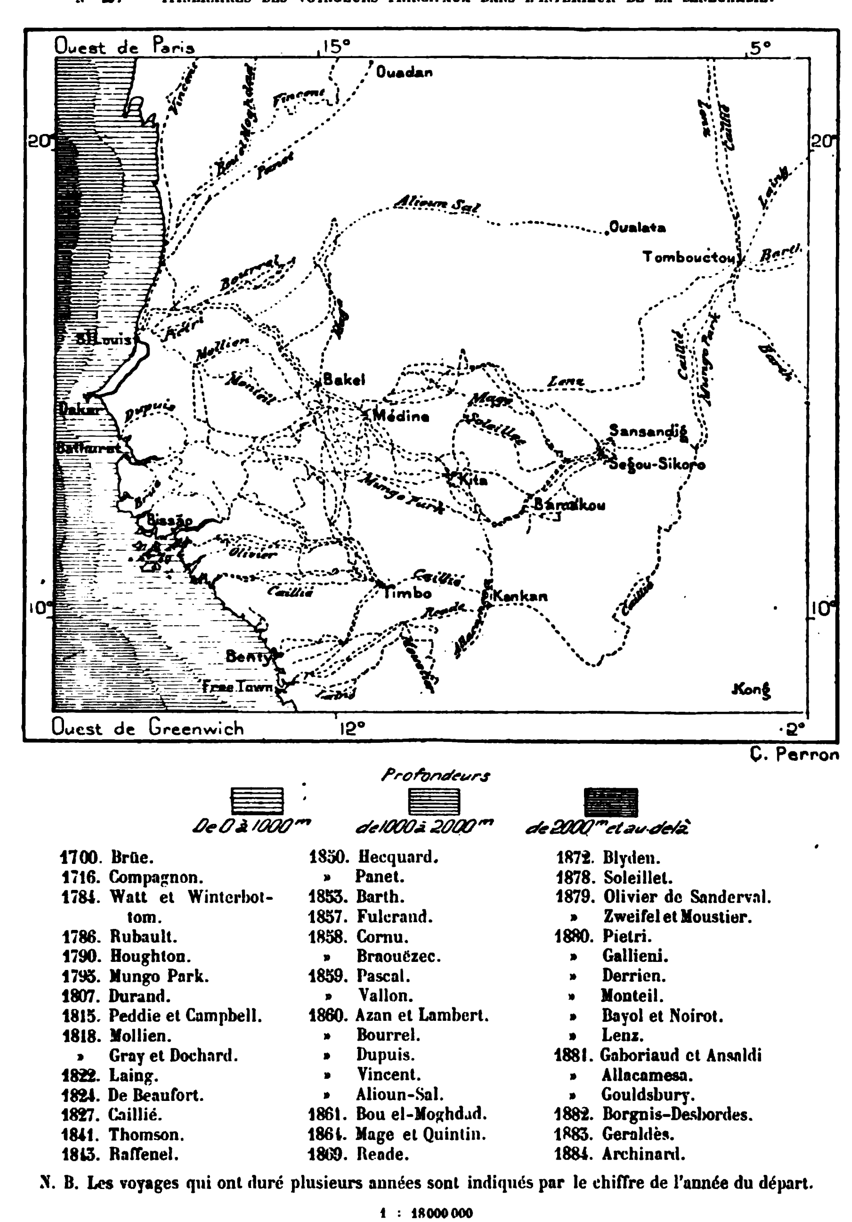
VUE PRISE SUR LES RIVES DU BAKHOY. — GUÉ DE MOKAÏA FARA

Dessin de Biou, d'après une photographie de la Mission Borgnis-Desbordes, communiquée par la Société de Géographie.


THE ASTOR LIBRA

envoya plusieurs explorateurs dans les pays riverains du fleuve : le moine Apollinaire visita le pays de l'or dans le Bambouk, et Compagnon le par-

N° 29. — ITINÉRAIRES DES VOYAGEURS PRINCIPAUX DANS L'INTÉRIEUR DE LA SÉNÉGAMBIE.



1700. Brüe.
1716. Compagnon.
1784. Watt et Winterbottom.
1786. Rubault.
1790. Houghton.
1795. Mungo Park.
1807. Durand.
1815. Peddie et Campbell.
1818. Mollien.
» Gray et Dochard.
1822. Laing.
1824. De Beaufort.
1827. Caillié.
1841. Thomson.
1843. Raffenel.
1850. Hecquard.
» Panet.
1853. Barth.
1857. Fulcrand.
1858. Cornu.
» Braouëzec.
1859. Pascal.
» Vallon.
1860. Azan et Lambert.
» Bourrel.
» Dupuis.
» Vincent.
» Alioun-Sal.
1861. Bou el-Moghdad.
1864. Mage et Quintin.
1869. Reade.
1872. Blyden.
1878. Soleillet.
1879. Olivier de Sanderval.
» Zweifel et Moustier.
1880. Pietri.
» Gallieni.
» Derrien.
» Monteil.
» Bayol et Noirot.
» Lenz.
1881. Gaboriaud et Ansaldi
» Allacamessa.
» Gouldsbury.
1882. Borgnis-Desbordes.
1883. Geraldès.
1884. Archinard.

N. B. Les voyages qui ont duré plusieurs années sont indiqués par le chiffre de l'année du départ.

1 : 18 000 000
0 — 500 kil.

courut dans tous les sens : la carte qu'il dressa de ses itinéraires et qui se retrouve dans l'ouvrage de Labat renferme quelques détails qui n'ont pas encore été contrôlés par les voyageurs de ce siècle et qui ne se retrouvent

pas sur leurs cartes[1]. Rubault, en 1786, explora les régions faiblement peuplées qui séparent la Gambie de la courbe septentrionale du Sénégal : d'autres voyages se firent dans la région de la Gambie, puis Mungo Park, chargé d'une mission de découverte par l'*African Association* de Londres, mère des sociétés de géographie contemporaines, fit une première expédition en 1795, qui l'amena du littoral jusqu'au bord du Niger, d'où il regagna la Gambie avec une caravane de marchands. En 1818, Mollien pénétra le premier dans le massif central de toute la région, ces montagnes du Fouta-Djallon dont les eaux descendent à l'est vers le Niger, au nord vers le Sénégal, à l'ouest et au sud vers la Gambie, le Rio-Grande, les Scarcies et la Rokelle. Depuis ce mémorable voyage, le pays a été parcouru dans tous les sens : surtout des Français, naturalistes, marins ou soldats, ont recouvert la contrée du réseau de leurs itinéraires. Tandis que des marins, comme Braouëzec, étudiaient les estuaires du littoral, des officiers ou fonctionnaires, français ou indigènes, tels que Panet, Alioun-Sal, Bou el-Moghdad, Vincent, Soleillet, parcouraient les steppes au nord du Sénégal et rattachaient aux oasis sahariennes et même au Maroc le réseau des lignes d'exploration tracées en Sénégambie, Mage et Quintin pénétraient à l'orient dans le bassin du Niger et s'avançaient au loin dans la direction de Tombouctou. Puis, en 1880, l'expédition Gallieni fut le point de départ d'un vaste ensemble d'études géographiques accompagnant l'œuvre de la conquête entre Sénégal et Niger. Dans toute la zone qui rejoint Saint-Louis à Bamakou, sur le Niger, les travaux de précision pour le nivellement du sol ont succédé aux explorations préliminaires : certaines parties du Sénégal sont représentées par les cartographes avec les mêmes détails que les contrées de l'Europe. Comme en Algérie, en Égypte, au Cap de Bonne-Espérance et sur tous les points du littoral où les Européens se sont établis en communautés actives, la science poursuit lentement, mais sûrement, son œuvre de conquête.

Le massif des montagnes du Fouta-Djallon fait de la Sénégambie un ensemble géographique en recueillant les pluies qui forment le Sénégal, la Gambie, la Casamance, le Géba, le Rio-Grande, le Nuñez, le Pongo, les Scarcies et en mêlant aux eaux de ces fleuves les alluvions nourricières. C'est donc un des traits principaux dans la formation de l'Afrique occidentale et l'on ne s'étonne pas que les premiers voyageurs en aient exagéré les dimensions. Lambert, qui visita ces montagnes en 1860, évaluait à 3000 mètres la hauteur du Soun-dou-mali (Soudoumali), l'un des

[1] *Nouvelle Relation de l'Afrique occidentale.*

sommets les plus élevés qui se dressent vers le milieu de la chaîne; se fondant sur le dire d'un de ses compagnons foula, d'après lequel les hautes cimes du Fouta-Djallon seraient blanches de neige pendant la saison des pluies, il pensait même que les pointes saillantes du massif atteignent 4000 mètres : il leur attribuait une altitude presque égale à celle des pyramides du Simên éthiopien, de l'autre côté du continent[1]. Toutefois Lambert n'avait point fait de mesures précises, et l'on sait combien il est facile de se tromper dans un pays de montagnes, surtout là où le manque de sentiers double la fatigue des ascensions. Dix années auparavant, Hecquard, à qui l'on avait signalé le mont Maminia, à une cinquantaine de kilomètres à l'ouest du plateau de Labé, comme le plus haut sommet du massif et à qui l'on avait aussi parlé de « pluies blanches » recouvrant les pentes suprêmes, gravit ce pic en cinq heures de temps, et sur la cime, où poussent quelques arbres rabougris, il ne trouva point trace de neige[2]. Si les montagnes du Fouta-Djallon approchaient seulement de la hauteur indiquée par Lambert, on en distinguerait les cimes de la basse Falémé et de la moyenne Gambie, et cependant à la distance de 150 kilomètres on ne les voit pas encore. D'ailleurs les voyages plus récents de MM. Bayol, Noirot, Olivier, Gaboriaud, Ansaldi ne parlent point de pareilles altitudes. Le col le plus élevé que franchit M. Olivier, non loin des sources de la Kakrima, est à 1027 mètres. MM. Bayol et Noirot atteignirent la hauteur de 1400 mètres, au village de Bogama, situé dans le massif central des monts, non loin du Soudoumali. Au-dessus de la crête isolée où se groupent les chaumières de Bogoma se dressent encore d'autres monts découpés en tours et en aiguilles et portant aussi des villages sur chaque promontoire de leurs pentes. Leur hauteur probable serait de 2000 mètres suivant les évaluations du marchand portugais Simões[3], moindre selon les explorateurs français; quant à la moyenne d'altitude, elle ne dépasserait pas 1200 mètres.

D'après les descriptions des voyageurs, le faîte des hauteurs qui commence au Sénégal, dans le Bondou, ne prend le caractère d'une chaîne de montagnes que vers le grand coude de la Gambie. Dans son ensemble, la haute région montueuse se développe dans la direction du nord au sud, avec une légère inflexion vers l'est. Sa longueur est d'environ 300 kilomètres; mais au delà des sources du Bafing sénégalais, où l'altitude des seuils ne paraît pas dépasser 800 mètres, d'autres montagnes, non encore explo-

[1] *Tour du Monde*, 1861, 1er semestre.
[2] *Voyage sur la côte et dans l'intérieur de l'Afrique occidentale.*
[3] Doelter, *Ueber die Capverden nach dem Riogrande und Futah-Djallon.*

rées, continuent la chaîne vers le sud-est pour aller rejoindre les monts de 1000 à 1350 mètres de hauteur qui dominent les sources du Niger. Dans la région sénégambienne la chaîne présente son versant le plus abrupt du côté de la Gambie et de la Falémé, c'est-à-dire vers l'orient, et c'est à l'occident, vers le littoral maritime, que la pente la plus allongée projette ses contreforts et ses terrasses. Une grande partie du massif se compose de plateaux peu accidentés ou *baowal*, hautes plaines couvertes de blocs épars et coupées de brusques escarpements; ils s'appuient sur des degrés extérieurs qui se succèdent vers les plaines côtières, divisés en fragments inégaux par les rivières qui s'y sont creusé d'étroits et profonds couloirs; la dernière terrasse, qui se développe parallèlement au littoral, s'élève en moyenne de 300 mètres au-dessus des plaines basses.

Le Fouta-Djallon, massif central de toute la région sénégambienne, est un noyau de roches cristallines environné de roches plus récentes. La plupart des voyageurs qui l'ont traversé disent qu'il se compose de granit, de gneiss, de « grès primaires ». Au nord, ce massif cristallin et schisteux se continue par des terrains découpés par les pluies en massifs distincts; d'autres montagnes à crêtes parallèles s'alignent au nord-est et à l'est : tel est le Tambaoura du Bambouk qui dresse au-dessus des plaines verdoyantes ses parois nues presque inaccessibles; telles sont les hauteurs de Kenieba, en forme de cônes tronqués. Les chaînons secondaires sont coupés de vallées dont les sables et les argiles renferment des pépites d'or arrachées aux roches primitives : c'est dans ces formations schisteuses aux alluvions aurifères que les hauts affluents du Sénégal ont creusé leurs vallées convergentes. Entre le Bafing et le Bakhoy, les deux branches maîtresses du Sénégal, les roches, formant des faîtes parallèles au Niger et présentant du côté de ce cours d'eau la pente la plus raide, sont constituées par des grès aux strates horizontales, au-dessus desquelles se montrent des blocs en forme de citadelles d'aspect granitique, hornblende, quartz et feldspath[1]. Même au nord du Sénégal, jusqu'aux sables du Sahara, les rangées de collines et les terrasses sont constituées par des assises de la même époque. Dans le Kaarta les falaises sahariennes d'où s'écoulent temporairement les eaux tributaires du Sénégal ont une altitude moyenne de 300 à 320 mètres, et les collines de la contrée sont formées de schistes ardoisiers bleuâtres, que recouvrent des couches de latérite. A l'ouest, les hauteurs sont plus régulières et se dressent en massifs, s'alignant en chaînes, orientées pour la plupart du nord-est au sud-ouest. On dirait que

[1] Alexis Demaffey, *Afrique explorée et civilisée*, 1883.

le sol a été labouré par une gigantesque charrue, laissant entre les sillons des crêtes parallèles ayant à l'est leur face abrupte, à l'ouest leur douce contre-pente. Le faîte occidental, Halip Anaghim, s'élève à 400 mètres : c'est la paroi nord-occidentale du bassin sénégalais[1].

A l'ouest des gneiss et des schistes qui constituent l'ossature de la Sénégambie s'étendent des strates de grès ferrugineux ou latérite, masse ocreuse formée de la décomposition des roches plus anciennes : toute la zone du littoral sénégambien est occupée par ces terrains, partout où les fleuves et les marées n'ont pas déposé leurs alluvions. La végétation modifie diversement ces strates, dans lesquelles se trouvent çà et là des nodosités qui semblent indiquer une lente action géologique de la part des racines et des radicelles. Dans la direction de l'ouest ces grès ocreux contiennent une proportion de fer de plus en plus grande ; en maints endroits on dirait que le sol est recouvert de débris ferrugineux comme les alentours d'une usine.

Le littoral sénégambien présente deux parties distinctes par leur histoire géologique et leur aspect. Ces trois zones, bien délimitées, sont celles qui se succèdent du cap Blanc au cap Vert, du cap Vert au cap Roxo ou Rouge, du cap Roxo à l'île Sherbro. Si l'on considère dans son ensemble la courbe qui se dessine du cap Blanc au cap Vert, sur un développement total d'environ 850 kilomètres, on constate que toute cette partie du littoral africain, au nord aussi bien qu'au sud du Sénégal, est une par sa forme géologique. Entre les deux promontoires, presque aussi avancés l'un que l'autre vers l'occident, la plage, bordée de hautes dunes, se recourbe suivant une ligne régulière ; seulement au nord le littoral, détruit par l'érosion, est remplacé maintenant par un banc de sable sur lequel la mer se déroule en longs brisants, et vers le sud les alluvions apportées par le Sénégal se sont déposées, en dehors de la courbure normale des côtes, de manière à former un segment convexe d'environ 200 kilomètres de long sur une largeur moyenne d'une vingtaine de kilomètres. Dans l'intérieur des terres, à l'est du cordon des dunes qui borde le littoral, on retrouve de part et d'autre des terrains qui se ressemblent : au nord des alluvions sénégalaises, vers le désert, aussi bien qu'au sud, vers la Gambie, le sol est formé de couches ferrugineuses du latérite. Bien plus, les deux caps, le « blanc » et le « vert », présentent l'un et l'autre de petits massifs qui paraissent avoir été formés à une même époque[2] : ce sont comme des pylônes

[1] Bourrel, *Revue Maritime et Coloniale*, 1861 ; — Lenz, *Timbuktu*.
[2] Lenz, *Petermann's Mittheilungen*, 1882, Heft I.

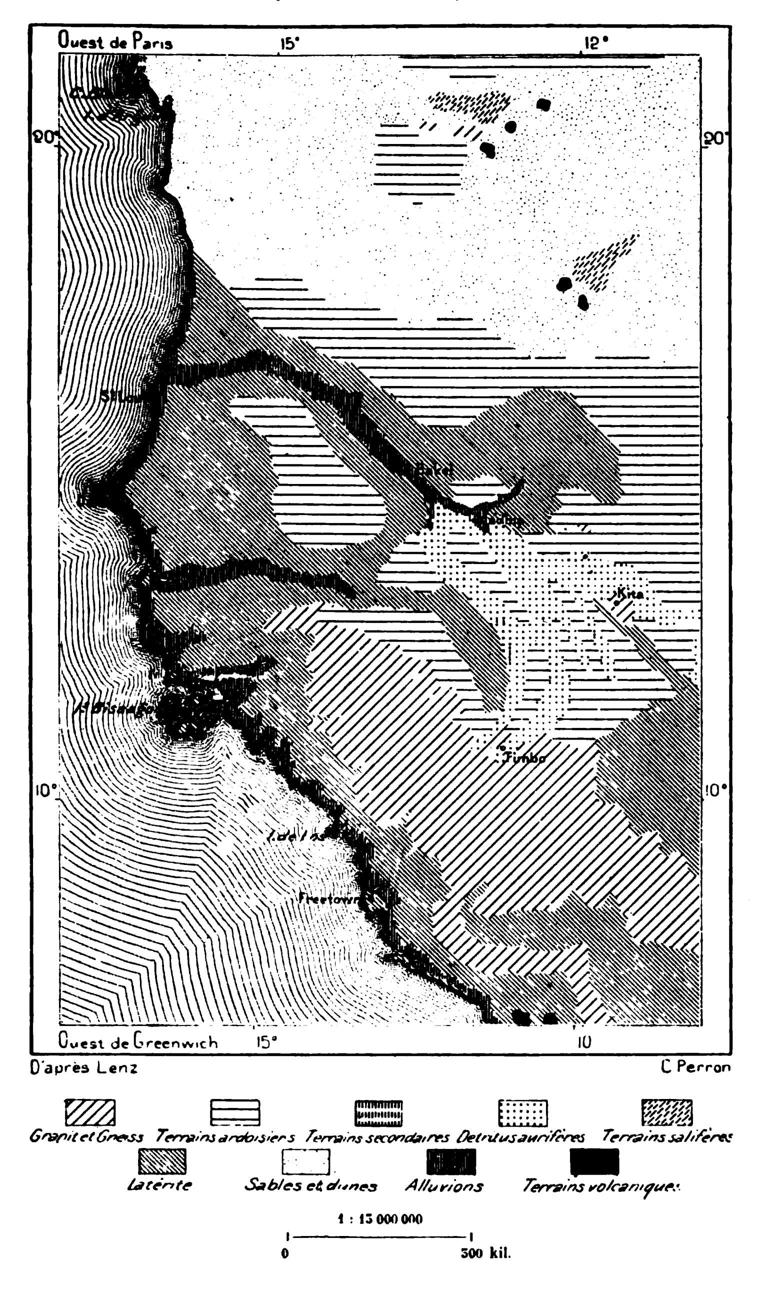
disposés régulièrement à droite et à gauche de la côte du Sénégal proprement dite.

La partie du littoral comprise entre le cap Vert et le cap Roxo se développe sur une moindre longueur que la plage sénégalaise : de l'un à l'autre promontoire la distance est d'environ 275 kilomètres en droite ligne ; mais dans son ensemble la côte se dessine suivant une courbe dont la concavité est tournée vers l'est. Le tracé primitif, tel que le révèlent les flèches de sable et les barres sous-marines au-devant des estuaires, est d'une grande régularité ; toutefois le littoral est profondément découpé par les entonnoirs marins dans lesquels se déversent les fleuves, et les strates de grès ferrugineux sont recouvertes d'alluvions sur de vastes étendues. Quant à la région côtière comprise entre le cap Roxo et l'île Sherbro, elle a perdu toute apparence de régularité ; elle est au contraire tailladée par les vagues en mille baies inégales, et des îles, des écueils parsèment les mers voisines de la côte : c'est par la ligne des sondes au large du littoral que l'on peut reconnaître le bord du piédestal qui porte le continent et qui fut probablement l'ancien rivage de la terre ferme ; l'accore sous-marine qui marque le bord du piédestal et au pied de laquelle les sondeurs cherchent le fond à 1000 et 2000 mètres, se développe aussi régulièrement à l'ouest de l'archipel des Bissagos qu'au large du Sahara. D'ailleurs, le long des côtes de la Sénégambie méridionale, les bandes de terrains, alluvions et latérites, ne diffèrent pas des strates que présente le littoral au nord du cap Roxo

Mais quelle est la raison de ces bizarres découpures du continent et de la destruction du sol primitif, changé en archipels et en bancs de sable ? L'étude de cette contrée, dite les « Rivières du Sud », montre que la partie déchiquetée des côtes sénégambiennes correspond exactement par la latitude au faîte des montagnes du Fouta-Djallon : la ligne de plus grande pente entre les hauteurs de la chaîne et les indentations du littoral est marquée par les vallées fluviales et leurs prolongements les estuaires marins. A la vue de la carte, si rudimentaire qu'elle soit encore, il est impossible de ne pas reconnaître une connexion entre ces deux traits géographiques parallèles des montagnes et du rivage : on cherche entre les monts et les indentations de la côte un rapport de cause à effet. Les rivières descendues du Fouta-Djallon ont creusé les vallées et contribué pour une certaine part à la formation des estuaires ; mais ne faut-il pas faire intervenir aussi, dans le travail de sculpture des côtes, un autre agent géologique, les glaciers ? Il est vrai que le climat actuel de ces régions est bien différent de celui qui pourrait avoir épanché des fleuves de glace dans les plaines de la

Sénégambie, mais la côte africaine se trouve à cet égard exactement dans les mêmes conditions que le littoral du Brésil et de la Nouvelle-Grenade,

N° 30. — ESSAI D'UNE CARTE GÉOLOGIQUE DE LA SÉNÉGAMBIE, D'APRÈS LENZ ET D'AUTRES VOYAGEURS.



où cependant les traces de l'époque glaciaire ont été constatées par Agassiz et d'autres explorateurs. Des blocs erratiques de granit, que l'on retrouve dans les plaines gréyeuses de Sierra-Leone, peuvent-ils s'expliquer autre-

ment que par le cheminement d'anciens glaciers? C'est à eux que serait dû le travail de destruction qui a fait reculer la côte sénégambienne d'une centaine de kilomètres dans l'intérieur.

Occupant près de 12 degrés en latitude, et dressant ses principales cimes à plus de 1800 mètres, le territoire de la Sénégambie doit offrir une grande variété de plantes et d'animaux, appartenant du reste à deux aires distinctes, la région des savanes voisines du Sahara et celle des grandes forêts nigritiennes. De même, au point de vue ethnologique, la Sénégambie présente de grands contrastes. Les habitants n'ont point d'unité politique ni de cohésion sociale. Ils appartiennent à des races diverses et se fractionnent en de nombreux États, royaumes, républiques centralisées ou fédérales, communautés religieuses, tribus errantes, groupes de familles qui se dispersent ou s'entremêlent. La partie centrale du pays, le massif du Fouta-Djallon, est occupé surtout par des Foula, ces hommes bronzés que l'on distingue des nègres proprement dits; autour d'eux, sur le littoral maritime et sur les hauts affluents du Sénégal et de la Gambie, vivent des tribus nigritiennes, tandis que des peuplades berbères, plus ou moins mélangées, parcourent les régions situées au nord du Sénégal. L'intervention des marchands européens a créé de nouveaux centres d'attraction pour ces populations diverses et en a ainsi modifié le groupement et les alliances; puis les gouvernements de l'Europe occidentale, appelés par les intérêts de leurs sujets respectifs, ont pris, de force ou par achat, possession des territoires voisins des marchés. C'est ainsi que le Portugal, le premier par la date de ses conquêtes, possède l'archipel des Bissagos et une partie du littoral voisin, reste d'un domaine qui s'étendait dans les régions illimitées du Soudan. L'Angleterre a établi ses comptoirs à la bouche de la Gambie et en plusieurs endroits du cours de ce fleuve. La France a pris un territoire beaucoup plus vaste. Toute la partie du littoral qui s'étend du cap Blanc à la rivière Saloum, soit un développement côtier de 750 kilomètres, et la zone, découpée de rivières, comprise entre le rio Nuñez et la Mellacorée, soit un espace d'environ 250 kilomètres, appartiennent à la Sénégambie française; entre ces deux grandes régions côtières, le bassin de la Casamance forme une enclave également attribuée à la France. Dans l'intérieur du continent, ses possessions, jalonnées de distance en distance par des forts, s'étendent en droite ligne jusqu'à plus de mille kilomètres du cap Vert : elles dépassent, à l'est, les sources du Sénégal, franchissent les seuils de partage vers le Niger, et même atteignent ce fleuve, qui leur sert de limite conventionnelle sur une grande partie de son cours. Enfin, en vertu d'un traité récent conclu avec le gouvernement portugais,

le massif du Fouta-Djallon a été, sinon annexé au territoire colonial français, du moins désigné d'avance comme un pays « protégé ». De la même manière le haut bassin du Djoliba a été réservé, par convention avec la Grande-Bretagne, comme un territoire d'expansion future pour la suzeraineté française.

Mais ce ne sont là que des changements politiques extérieurs, et quoique maint écrivain parle encore d'une prétendue immobilité des noirs, comme s'ils étaient incapables d'apprendre, de conquérir de nouvelles industries et de s'initier à des idées autres que celles de leurs ancêtres, de grandes révolutions, modifiant profondément l'état social, se sont accomplies dans la masse de ces peuples. Le mouvement graduel des races envahissantes dans le sens de l'orient à l'occident s'est continué. Les Mandingues ont empiété sur les populations du littoral, les Foula ont gagné plus encore et leurs fourriers d'avant-garde sont arrivés déjà sur les estuaires. La propagande musulmane accompagne les déplacements ethniques et même les précède; mainte peuplade noire, chez laquelle les Foula sont à peine représentés par quelques marchands, se réclame déjà de l'Islam, qui d'ailleurs, chez la plupart des nouveaux convertis, prend un caractère mystique plus vague, moins dogmatique et moins âpre que chez les Arabes. Les mœurs, les industries se modifient avec les déplacements, les croisements de races, la constitution d'États nouveaux, les conversions religieuses. Et tandis que ces grands changements s'accomplissent à l'intérieur, les négociants étrangers qui s'établissent sur le littoral, équilibrant à l'ouest le mouvement de pression qui se produit à l'est de la part des Mandingues et des Foula, agissent de plus en plus par leur commerce d'échanges. L'objet de leur trafic est autre : ce n'est plus l'homme qu'ils achètent aujourd'hui, comme ils l'ont fait pendant près de quatre cents ans. Ce qu'ils demandent maintenant, c'est le produit de la cueillette et de l'agriculture : au lieu de capturer le nègre, ils lui achètent les denrées dues à son industrie. De proche en proche, les guerres suscitées par les marchands d'esclaves se sont éteintes.

Certes le progrès est grand; l'abolition de la traite des nègres est un évènement immense qui renouvelle l'Afrique : blancs et noirs ne se considèrent plus mutuellement comme des anthropophages; mais la responsabilité des horreurs commises n'est point effacée. S'ils n'achètent plus directement les hommes, les trafiquants européens continuent à travailler à la démoralisation des anciens esclaves. Ils leur reprochaient la cruauté, et pourtant ils les poussaient à la guerre; ils se plaignent de les voir ivrognes, dépravés, paresseux, et ce sont eux qui leur vendent l'eau-de-vie falsifiée.

Ce n'est pas au chiffre annuel des bénéfices obtenus par les marchands que doit se mesurer la valeur réelle de l'œuvre accomplie. Les relations nouvelles de race à race doivent produire autre chose. En accueillant les étrangers, l'indigène, qui partage avec eux le sol natal, a le droit de leur demander un bienfait en échange, l'accroissement de son bien-être, de sa moralité et de sa liberté.

II

BASSIN DU SÉNÉGAL ET FOUTA-DJALLON

La superficie des régions où, soit par le commandement direct, soit par l'ascendant militaire, le pouvoir appartient à la France, peut être évaluée à un demi-million de kilomètres carrés, environ la surface de la France elle-même. On comprend que l'appellation commune de Sénégal, par laquelle la Sénégambie française était naguère désignée, ait été abandonnée pour celle, plus compréhensive, de Soudan français. Le nom de Sénégal est réservé à la partie des possessions qui bordent le fleuve dans sa partie navigable, de Saint-Louis à Médine; néanmoins c'est bien le fleuve qui donne à toute la contrée son unité géographique : c'est lui qui en fait un ensemble par sa ramure de rivières affluentes et de marigots divergents.

Ce fleuve, dont le nom, en s'unissant à celui de la Gambie, désigne toute la vaste contrée dont le Fouta-Djallon occupe le centre, est le premier cours d'eau permanent qui atteigne la mer au sud des étendues sahariennes. Entre la bouche du Sénégal et l'Oum er-Rbia, le dernier fleuve marocain que l'été ne tarisse pas en entier, il n'y a pas moins de 2200 kilomètres en droite ligne, et 3000 kilomètres en comptant les indentations de la côte. Par son cours et le réseau de ses tributaires, ce fleuve indique la limite septentrionale de la zone des pluies annuelles et abondantes : son lit prolonge la ligne tortueuse des eaux courantes formée à l'est par le Niger, les affluents du Tzâdé et les grands affluents du Nil, Bahr el-Arab et Bahr el-Azraq. C'est peut-être par une vague idée de ce fait géographique, — l'existence de grands courants fluviaux dans toute la largeur de la zone située au sud de l'étendue déserte, — que l'on a de tout temps, jusqu'au siècle dernier, parlé d'un Nil à bouches multiples traversant l'Afrique. Pour l'explorateur Cadamosto, le « ruisseau de Senega » est à la fois le Gihon, « fleuve du paradis terrestre, » le Niger et le Nil.

Par les dimensions de son bassin, le Sénégal, le Djallibalil des anciens Ouolof, le Vedamel et la « rivière de l'Or » des portulans, est l'un des

fleuves secondaires du continent africain; il vient après Congo, Nil, Djoliba et Zambèze; les évaluations approximatives des géographes le disent même inférieur au Limpopo, à l'Oranje et au Djuba. Toutefois les divers auteurs se contredisent étrangement dans leurs assertions[1]. Ces divergences proviennent de ce que le versant fluvial, du côté du Sahara, n'a pas encore été reconnu avec précision et que les uns comptent cette région, où coulent des ouadi temporaires, comme appartenant au bassin sénégalais, tandis que d'autres l'attribuent à la zone des contrées sans écoulement. En suivant de ce côté les contours du bassin tels que les dessinent les cartes des derniers explorateurs, on trouve pour l'ensemble du versant une surface d'environ 360 000 kilomètres carrés : c'est à peu de chose près la superficie des deux tiers de la France. La longueur développée du Sénégal, de la source du Bafing à la barre de Saint-Louis, est d'environ 1700 kilomètres. A vol d'oiseau, la distance est seulement de 275 kilomètres jusqu'à la baie marine la plus rapprochée.

Dans la vaste ramure des rivières qui constituent le fleuve, la branche maîtresse, non par l'abondance de ses eaux, du moins par sa direction dans l'axe de la vallée, est un ruisseau qui naît à quelques kilomètres de la rive gauche du Niger, dans un pays accidenté, offrant toutefois entre les collines des seuils d'accès facile. On lui donne le nom de Baoulé; mais l'appellation change suivant les pays qu'il arrose et les populations qui vivent sur ses bords : que le voyageur s'adresse à un Foula, à un Bambara ou à un Malinké, il entendra chaque fois un mot différent[2]; c'est peu à peu seulement que les cartographes européens arriveront à identifier d'une manière certaine toutes les dénominations en langues diverses qui s'entremêlent dans la nomenclature géographique du pays. En aval de la région des sources, où il est parfaitement connu, le Baoulé arrose une partie du Bélé-dougou encore peu explorée, puis, se recourbant vers l'ouest, sert de limite aux possessions françaises et au Kaarta. Dans cette partie de son cours le fleuve ne reçoit que de rares et faibles affluents du versant septentrional, borné par les terrasses sahariennes; c'est de la région du sud que lui viennent les rivières abondantes. L'une d'elles est le Bakhoy, qui donne son nom au cours d'eau principal en aval du confluent et qui va former le Sénégal proprement dit en s'unissant au Bafing. Bafoulabé ou les « Deux Rivières » est l'appellation malinké du confluent du Bakhoy ou « Rivière Blanche » et du Bafing ou « Rivière Noire ». Le nom de Maio-

[1] Bassin du Sénégal, d'après von Klöden. . . . . . . 258 795 kilomètres carrés.
» » » Chavanne. . . . . 440 500 » »

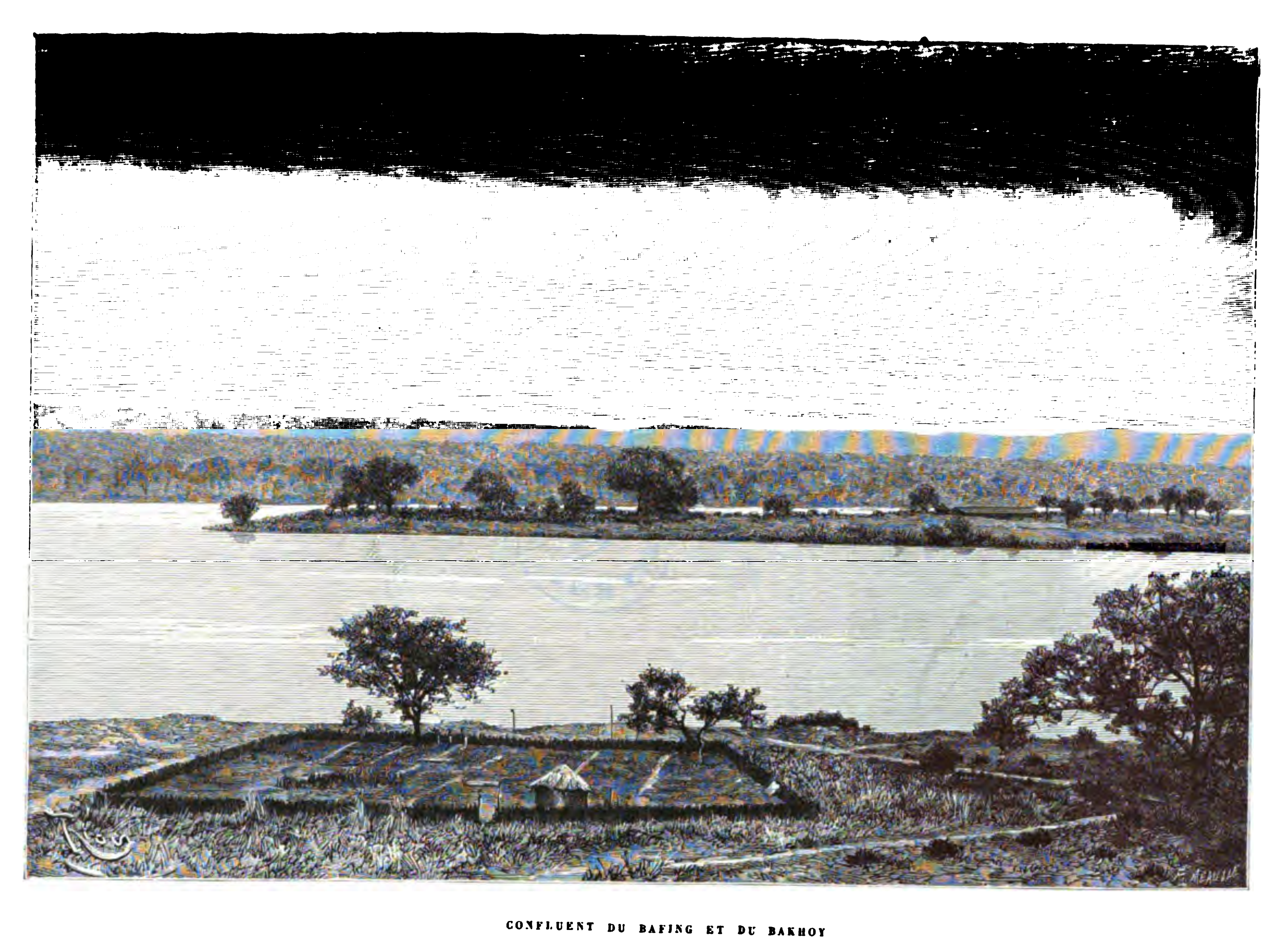
[2] Gallieni, *Bulletin de la Société de Géographie de Paris*, 1882-1883.

Reio que lui donnent les Foula et les Toucouleurs a la même signification[1].

De même que les bassins du Mississippi, du Danube et de tant d'autres cours d'eau, celui du Sénégal a sa rivière d'origine montagneuse qui, par la direction du courant et la formation géologique du bassin, doit être considérée comme un simple affluent, mais qui serait le fleuve principal par la masse liquide qu'elle apporte au lit commun. Le Bafing, l'affluent descendu des montagnes, naît, à plus de 750 mètres d'altitude, dans la partie méridionale du massif de Fouta-Djallon, au sud des sources de la Falémé, de la Gambie, du Rio-Grande. Il commence par couler au sud, puis il décrit une grande courbe à l'est, au nord-est et au nord, de manière à former une demi-ellipse avec le cours inférieur du Sénégal. Le Bafing ayant une très forte chute, de plus de 600 mètres, entre sa source et son confluent avec le Bakhoy, et, d'autre part, n'étant alimenté par les eaux de pluie que pendant trois mois de l'année, on pourrait s'attendre à ce que l'évaporation le tarît complètement pendant la saison des sécheresses; mais les barrages naturels de son lit l'ont divisé en une série de biefs où l'eau reste presque sans écoulement entre chaque période de crue. Pendant l'hivernage le courant franchit en rapides les bancs successifs de rochers, puis, durant les mois sans pluie, les saillies des barrages affleurent de nouveau, et la rivière n'est plus qu'une suite de réservoirs étagés, unis les uns aux autres par des filets qui glissent sur les rochers des seuils, et protégés contre l'évaporation par des arbres touffus qui forment voûte au-dessus de leurs eaux[2].

Au confluent des deux courants, Bakhoy et Bafing, le Sénégal se trouve encore à 143 mètres au-dessus de la mer. Son lit, encaissé entre des berges s'élevant à 30 et 36 mètres de hauteur, n'est pas encore creusé à sa profondeur normale; les rapides, les cascades se succèdent. Une de ces chutes, celle de Gouina, est une nappe plongeante, haute de 16 à 17 mètres suivant les saisons, sur une largeur moyenne de 500; la dernière chute, celle de Félou, est aussi haute, mais les eaux y sont fort resserrées. Le fleuve, qui s'est étalé comme un lac en amont de la barrière de roches, n'a pu s'ouvrir dans ce barrage que d'étroites issues; au milieu de la cataracte se dressent deux pointes rocheuses en forme d'obélisques, noirs géants impassibles au milieu du tourbillon des eaux. Au bas de la cataracte, le fleuve, parsemé de roches qui portent çà et là quelques arbres, est à 67 mètres au-dessus du niveau de la mer, encore dis-

[1] H. Hecquard, *Voyage sur la côte et dans l'intérieur de l'Afrique occidentale.*
[2] Gallieni, mémoire cité.



CONFLUENT DU BAFING ET DU BAKHOY

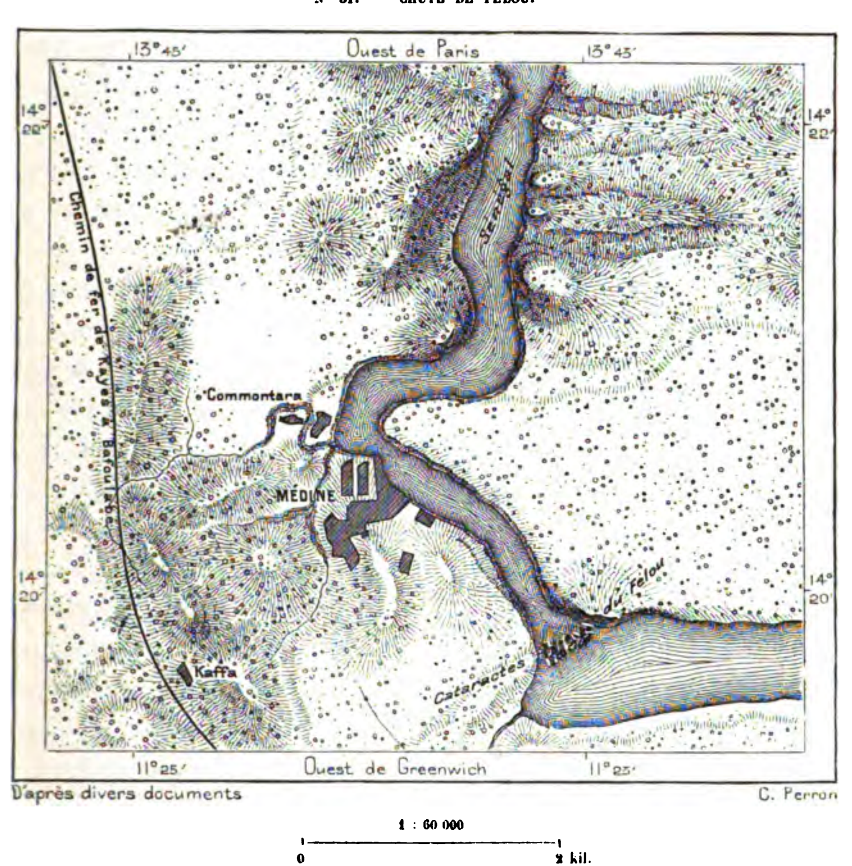
Dessin de Riou, d'après une photographie de la Mission Borgnis-Desbordes, communiquée par la Société de Géographie.


THE ASTOR LIBRARY
NY

tante d'un millier de kilomètres : la pente moyenne est donc minime, et les bateaux d'un fort tirant peuvent remonter dans la saison des hautes eaux jusqu'auprès de la cataracte, aux rapides que dominent les superbes rochers des Kippes, se dressant en face l'un de l'autre sur les rives du Sénégal.

A une petite distance en aval des chutes, le fleuve reçoit son principal affluent du nord, le Kouniakari ou Tarakolé, dont la longueur, de

N° 31. — CHUTE DE FÉLOU.



1 : 60 000

0 — 2 kil.

la source à l'embouchure, est au moins de 200 kilomètres. Le Sénégal formant dans cette partie de son cours la limite entre deux aires géographiques, le désert et la région des arbres, on peut dire d'une manière générale que là aussi les affluents du fleuve viennent du sud. Qu'est le faible courant du Kouniakari, d'origine saharienne, en comparaison de la Falémé, qui s'unit plus bas au Sénégal et lui apporte les eaux reçues dans les montagnes du Fouta-Djallon ? Née dans le voisinage du Bafing et de la Gambie, la Falémé roule toujours un peu d'eau dans la saison sèche :

coupée de barrages naturels, comme les branches maîtresses du Sénégal, elle se divise aussi en biefs successifs qui régularisent le débit fluvial et l'empêchent de tarir. Pendant l'hivernage la Falémé n'a pas moins de 300 mètres en largeur sur 8 mètres de profondeur à l'endroit où elle s'unit au fleuve principal, et de petites embarcations pourraient la remonter à des centaines de kilomètres de distance. Mais la région supérieure du bassin, insalubre et fréquemment dévastée par les guerres, est restée inexplorée sur de vastes étendues : c'est la partie du Soudan français qui est le moins bien connue. Les voyageurs, qui ont seulement traversé la contrée des sources dans le Fouta-Djallon, sont en désaccord sur la direction que prennent les courants. Tandis que les premiers explorateurs font de la rivière Téné, qui naît au nord du Bafing, la branche maîtresse de la Falémé[1], les plus récents visiteurs du pays croient que la Téné descend au nord-ouest vers le Bafing[2], et que la Falémé prend sa source plus au nord ; mais aucun n'a suivi les vallées jusqu'au confluent.

En aval de la jonction du Sénégal et de la Falémé les deux rives du Sénégal sont également dépourvues de tributaires coulant toute l'année : c'est qu'en cet endroit le fleuve, se dirigeant vers le nord-ouest, sort de la zone des pluies abondantes et pénètre dans la zone médiane qui n'est pas encore le désert, mais qui n'est plus la région des arbres touffus. Au sud, dans le Ferlo, le sol est tellement uni, qu'il n'offre pas d'écoulement aux eaux ; elles séjournent en mares et s'évaporent. Du côté du nord, grâce à la pente du sol, des ouâdi se creusent encore dans les flancs des plateaux sahariens et s'inclinent dans la direction du Sénégal, mais ils ne roulent d'eau jusqu'au fleuve que dans la saison des pluies. Même plusieurs de ces courants d'eau temporaires se terminent par des mares salées qu'une plus grande sécheresse de climat changerait en salines, semblables à celles qui se trouvent à Idjil et en d'autres parties du désert. Le Sahara proprement dit n'atteint pas les bords du Sénégal. Dans sa description de l'Afrique, Carl Ritter émet l'hypothèse que la pression des sables apportés par les vents du nord a contribué à rejeter le courant du Sénégal dans la direction de l'ouest ; toutefois la nature des terrains au nord du fleuve, du moins en amont du delta, ne justifie pas cette conjecture.

Le flot de la rivière diminue graduellement durant les sécheresses ; se développant en longs méandres, les eaux contournent des îles nombreuses, entre autres la longue terre alluviale de Bilbas et l'île à Morfil ou de

[1] Lambert, *Tour du Monde*, 1861.
[2] Noirot, *A travers le Fouta-Dialon et le Bambouc.*

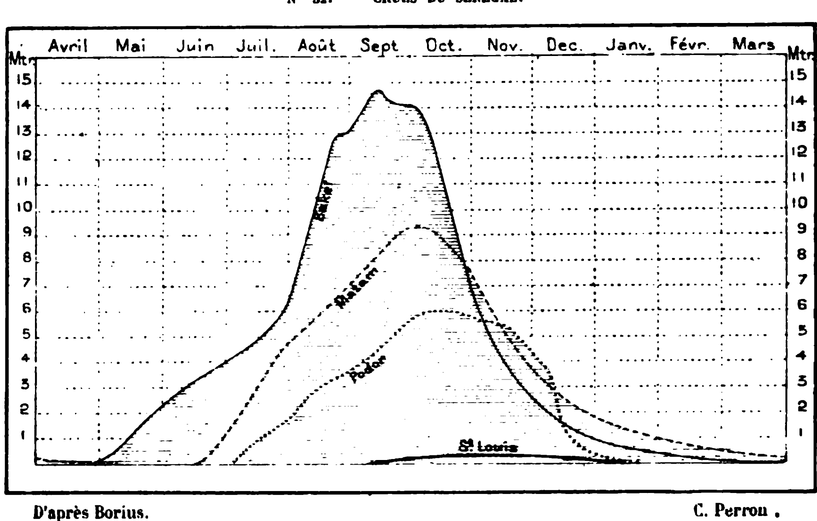
l'Ivoire, ainsi nommée des éléphants qui la parcouraient autrefois. De nombreux seuils de rochers barrent de distance en distance le fond du lit, sans qu'un seul toutefois soit assez haut pour arrêter complètement le courant. Partout des filets d'eau, sinon des nappes liquides, unissent les biefs successifs du fleuve ; mais lorsque le niveau du Sénégal est au plus bas, c'est à peine si les barques peuvent forcer le passage ; les riverains, traversant à gué le courant, vont faire la traite ou la guerre sur les bords opposés. Au commencement de l'année 1860, au plus fort de la saison sèche, une expédition se fit de Saint-Louis à Bakel, par la voie du fleuve, pour en constater exactement le régime et dresser le plan des passages les plus dangereux. Les chalands employés par M. Braouëzec n'avaient, avec leur cargaison, qu'un tirant de 60 centimètres ; déchargés, ils ne s'enfonçaient dans l'eau que de 35 centimètres, et pourtant il fallut les traîner trente-cinq fois sur des fonds inégaux de sable ou de rocher, où l'eau offrait une épaisseur de quelques décimètres seulement : sur un des seuils, le filet d'eau n'était que de 5 centimètres. On employa quatorze jours de travail pour haler les chalands sur les racles de Verma, à une petite distance en aval de Bakel : le voyage entier dura 79 jours[1]. Raffenel raconte que les Maures avaient autrefois coutume d'arrêter la navigation en plaçant un tronc d'arbre en travers du chenal : rien ne leur était plus facile que de détrousser les marchands au passage. Si, dans la partie inférieure de son cours, le Sénégal offre plus de profondeur et se laisse remonter par les petits bateaux à vapeur jusqu'à Mafou, en amont de Podor, soit à 350 kilomètres de son embouchure, c'est que la marée vient soutenir le courant fluvial. Le bas Sénégal se change en estuaire. L'eau douce, plus légère, glisse à la surface, tandis que le flot marin, plus pesant, suit le fond du lit et gagne vers l'amont. A mesure que se prolonge la sécheresse, la teneur saline de la masse liquide s'accroît, et le flux de marée, d'abord simple refoulement des eaux douces, finit par amener le sel dans tout le lit inférieur jusqu'à 75 kilomètres de l'embouchure. Le débit du Sénégal pendant la période des maigres est évalué seulement à 50 mètres cubes par seconde.

Les grandes pluies, qui commencent en mai dans le Fouta-Djallon, région des sources du Bafing et de la Falémé, changent complètement le régime du fleuve. Les eaux s'élèvent rapidement, et pendant quatre mois, de juin et juillet en octobre, les bateaux à vapeur d'un fort tirant d'eau peuvent remonter le Sénégal jusqu'au pied de la cataracte de Félou : à

[1] Braouëzec. *Revue Maritime et Coloniale*, janvier-février 1861.

Bakel la crue atteint et même dépasse 15 mètres, à Matam elle est de 9 à 10 mètres, à Podor de 6, à Dagana de 4. La vague d'inondation diminue à mesure qu'elle se rapproche de la mer. Mais la force du courant repousse alors les eaux marines qui, pendant la saison des sécheresses, avaient suivi le fond du lit fluvial; l'eau du Sénégal devient complètement douce devant Saint-Louis, elle pénètre même dans la mer, et les navires qui cinglent au large reconnaissent l'entrée du fleuve à la nappe jaunâtre qui s'étale au milieu des eaux bleues de l'Océan. Dans cette saison la masse liquide que roule le Sénégal est certainement de plusieurs milliers de mètres cubes à la seconde, car le courant ne se borne pas à

N° 32. — CRUES DU SÉNÉGAL.



D'après Borius. C. Perron.

remplir la large et profonde fosse du lit fluvial, il se déverse aussi à droite et à gauche de la vallée en de nombreuses lagunes latérales, « fausses rivières » qui sont les restes d'anciens lits. Les oscillations du bas Sénégal permettaient déjà de constater plusieurs faits importants de la géographie de l'intérieur, bien avant que les voyageurs y eussent pénétré et lorsqu'on le considérait encore comme un bras du Nil. L'existence d'une seule crue, en été, prouve que la région des sources n'a qu'une saison des pluies, dont le fort coïncide avec les grandes chaleurs de l'hémisphère septentrional. La rapidité d'allures que présente la haute crue dans ses phénomènes d'ascension et de descente dit aussi que le fleuve ne traverse point dans son cours supérieur de vastes réservoirs lacustres qui réduisent d'abord, puis soutiennent la portée de ses eaux[1]. Les grands débordements ne sont

[1] Borius, *Recherches sur le climat du Sénégal;* — Dausse, *Variations du Sénégal et du Nil.*

pas soumis à des retours réguliers ; cependant les indigènes s'attendent à une inondation tous les quatre ans[1]. On a vu le courant descendre comme une mer en mouvement sur une largeur de 20 et 30 kilomètres, là où, lors des eaux basses, s'étendent les savanes et les brousses de Bilbas et de Morfil.

Toutefois le Sénégal a des réservoirs latéraux dans la partie inférieure de son cours : il se ramifie à droite et à gauche en de nombreux canaux ou lacs tortueux, branches de delta qui commencent, mais qui n'aboutissent pas : on leur donne au Sénégal le nom de « marigots », employé aussi, mais abusivement, pour les tributaires à courant permanent et pour les lagunes saumâtres du littoral marin. Pendant la saison des crues ils allègent le courant fluvial ; ils le maintiennent lors de la décrue ; le flot alterne du fleuve au marigot et du marigot au fleuve. Les deux grandes coulées latérales du bassin sénégalais sont disposées à droite et à gauche du Sénégal, près de l'endroit où il se recourbe vers le sud pour longer les dunes côtières. Le lac du nord, le Cayar ou Khomak, est une fosse d'une vingtaine de kilomètres en longueur, qui se déverse par trois bouches dans le fleuve. Le lac du sud, connu sous divers noms, Guier, Paniéfoul ou lac de Merinaghen, occupe, avec son affluent le Bounoun, une vallée tortueuse d'environ 150 kilomètres de long ; même à l'époque des sécheresses ce bassin navigable garde un peu d'eau, et de toutes parts les animaux sauvages viennent s'y abreuver. Il s'unit au Sénégal par la Touey, marigot d'apport pendant les crues, effluent pendant la saison des basses eaux. En réglant à volonté le flot par des écluses, il serait possible d'obtenir un réservoir d'irrigation analogue au lac Moeris des anciens agriculteurs de l'Égypte[1].

Une des coulées du delta, le marigot des Maringouins, se dirige vers le nord-ouest, et l'on dit que parfois il communique avec la mer, formant ainsi, à travers la chaîne des dunes, une bouche temporaire du fleuve, à 85 kilomètres au nord de l'embouchure permanente : c'est à l'entrée de ce marigot que les bateliers du fleuve font subir aux voyageurs des navires le « baptême du Sénégal » ou *bagnasse*. Tous les autres courants, qui serpentent à droite et à gauche du lit principal, reviennent dans le lit majeur. Le delta reste donc intérieur, pour ainsi dire : c'est un labyrinthe d'environ 1500 kilomètres carrés, composé d'îles, d'îlots et de bancs marécageux, que séparent des rivières, des coulées, des mares, changeant de contours et de profondeur à chaque inondation. Toute cette région basse, à demi lacustre pendant la période des crues fluviales, est nettement limitée

[1] Ricard, *Le Sénégal, étude intime*.

à l'ouest par un cordon littoral d'une étonnante régularité, dit « langue de Barbarie ». C'est une plage rectiligne de sables, d'une largeur moyenne de 350 à 400 mètres, recouverte de petites dunes de 4 à 6 mètres de hauteur et constamment ébranlée du côté du large par le heurt des vagues qui se succèdent en rouleaux écumeux.

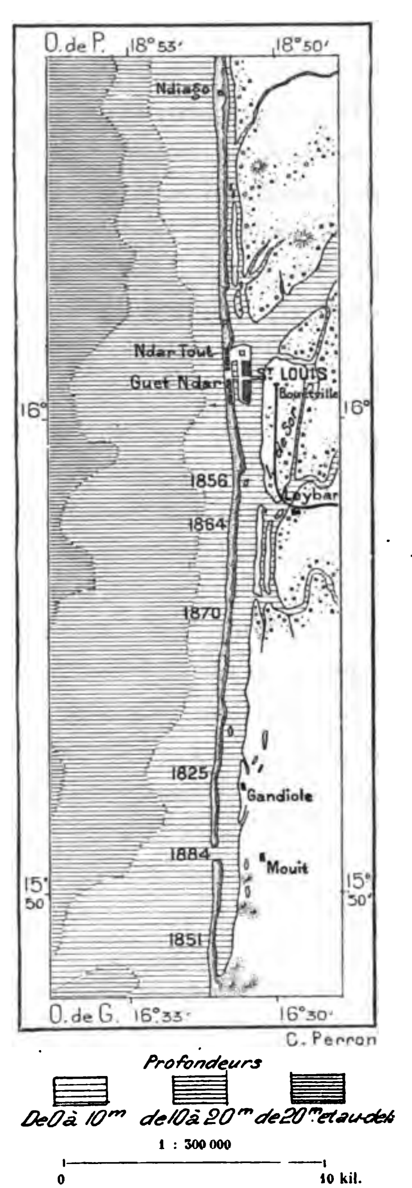
Frappée sur une de ses faces par la houle de tempête, ayant à soutenir de l'autre la pression des eaux fluviales débordées, la mince levée de sable cède tantôt sur un point, tantôt sur un autre, pour se reformer ensuite par une nouvelle levée qui se dépose à la rencontre des eaux douces et des eaux marines. La courbe du littoral témoigne de l'incessant travail d'empiètement sur la mer qui s'accomplit pendant le cours des siècles : la saillie de terres alluviales déposées en dehors de la ligne normale du rivage occupe une superficie d'au moins 2500 kilomètres carrés. Le cordon de dunes qui se développait jadis en une ligne régulièrement infléchie du cap Mirik au cap Vert, est maintenant bombé d'une vingtaine de kilomètres en dehors. Au large du delta les eaux sont aussi beaucoup moins profondes que dans les autres parages de la côte. Tandis que dans le voisinage du cap Vert on trouve les profondeurs de 100 mètres à 3 kilomètres du rivage, c'est à 30 kilomètres seulement que la sonde trouve la même épaisseur d'eau au large du cordon des dunes sénégalaises.

Pendant la période contemporaine, la barre d'entrée du fleuve ne s'est jamais maintenue exactement à la même place et n'a présenté le même profil. Sur l'espace de 22 kilomètres qu'offre le rempart sablonneux en aval de Saint-Louis, la brèche varie incessamment suivant l'abondance de l'eau fluviale, la force et la direction des courants du Sénégal et de l'Océan, le régime des vents et de la houle : les pilotes ont à recommencer chaque jour l'étude du seuil. D'ordinaire les changements qui se produisent se font avec lenteur, et c'est du nord au sud que se déplace la barre, par le fait du prolongement graduel de la flèche de sable que déposent entre eux les deux courants parallèles du fleuve et de la mer, se mouvant l'un et l'autre dans le même sens. Mais à mesure que l'étroite flèche gagne en longueur, elle a d'autant plus à résister à la pression des eaux fluviales et tôt ou tard elle cède sur un point faible, là où elle présente le moins de largeur et où des dunes superficielles ne la consolident point[1]. Il arrive parfois que la passe se divise en huit ou dix coulées différentes, mais la rencontre des deux courants a bientôt déposé une levée de sable en travers de ces brèches, et il ne reste plus qu'une seule ouverture

[1] T. Aube, *Revue Maritime et Coloniale*, octobre 1864.

livrant passage aux eaux du fleuve qui s'épanchent superficiellement dans la mer, aux eaux marines qui remontent au fond du lit. En 1825 la barre était presque en face du village de Gandiole, à 14 kilomètres au sud de Saint-Louis ; en 1851 elle se trouvait encore plus au sud, presque à l'extrémité méridionale de la flèche de Barbarie ; cinq ans après elle était revenue tout près de Saint-Louis, à la pointe des Chameaux ; en 1864, elle s'ouvrait à 2 kilomètres plus au sud ; en 1884 c'est au delà de Gandiole que les navires avaient à tenter le passage. En moyenne la profondeur de la barre est d'autant plus considérable que l'entrée est plus étroite ; il est rare qu'elle ait dépassé 4 mètres à marée basse ou qu'elle ait été moindre de 2 mètres et demi ; c'est après l'hivernage, de novembre en février, qu'elle est ordinairement le plus basse ; en avril et en mai, à la fin de la saison sèche, le chenal a sa plus grande profondeur[1].

N° 33. — BARRES DU SÉNÉGAL, A PARTIR DE 1825.



On sait combien pénible est l'entrée du Sénégal pour les navires d'un fort tirant d'eau : la marée augmente de 2 mètres la profondeur de la barre, mais quand la mer est forte, les creux de la vague diminuent d'autant l'épaisseur liquide. Parfois des flottilles entières attendent pendant des semaines, soit au large dans la rade, soit à l'intérieur du fleuve, dans le port de Saint-Louis, que l'état de la mer leur permette le passage. Heureusement que les tempêtes sont rares dans cette partie de l'Atlantique : les ennuis de l'attente sont rarement aggravés par les dangers, mais ils n'en sont que moins tolérables pour les marins ; de petits navires ayant franchi la barre pour se rendre en France ont retrouvé au mouillage les bâtiments qu'ils y avaient laissés : le pavillon

[1] Bouquet de la Grye, *Revue Scientifique*, 3 juillet 1886.

jaune est resté hissé pendant deux mois. M. Bouquet de la Grye propose de fixer l'entrée du fleuve au moyen d'une jetée curviligne, qui formerait le prolongement de la rive gauche.

Si difficile que soit l'entrée du fleuve, si longue que soit l'interruption annuelle de la navigation, si pénible que soit la remonte du courant pendant la période des hautes eaux, le Sénégal n'en a pas moins une valeur historique de premier ordre comme chemin de pénétration dans le Soudan. Ceux qui, encore au siècle dernier, considéraient le Sénégal comme l'une des ramifications du Niger[1], ne se trompaient qu'à demi : les deux fleuves se continuent l'un l'autre à travers l'Afrique sur la lisière de la zone à grandes pluies. C'est le Sénégal qui a permis au courant commercial de pénétrer au loin dans l'intérieur, et ce même cours d'eau a fait naître un État politique, constitué par la série des forts et des comptoirs qui bordent ses rives. Qu'est le Soudan français, sinon la voie du Sénégal se prolongeant à l'orient par les eaux du fleuve de Tombouctou ?

Au nord du Sénégal il n'y a point de rivière permanente dans le territoire attribué politiquement à la France. La « rivière » Saint-Jean dont parlent les anciens routiers, et qui est figurée sur nombre de cartes, n'est autre chose qu'un estuaire s'avançant au loin entre le cap Mirik et l'extrémité méridionale du banc d'Arguin. Toutes les eaux pluviales qui tombent dans la région du littoral s'amassent en lagunes, temporaires ou permanentes, salines, saumâtres ou douces, qui se forment le long de la côte séparée de la mer par le cordon de dunes : un de ces étangs, le lac Teniahé, a parfois une quarantaine de kilomètres en longueur et communique pendant la saison des pluies avec le marigot des Maringouins : il appartient indirectement au bassin du Sénégal. Au sud de la barre sénégalaise il n'y a point de rivières jusqu'au Saloum, sur un espace de 300 kilomètres de côtes. D'après la légende, qui d'ailleurs ne paraît point justifiée, il n'en aurait point été ainsi dans les temps anciens; alors le Sénégal aurait continué son cours vers le sud-ouest, à l'abri de la chaîne des dunes du Cayor, et se serait déversé dans le golfe de Dakar. Il est vrai que là aussi, comme au nord du Sénégal, les eaux de pluie s'amassent à la base des dunes, le long de leur versant continental, et forment ainsi une chaîne de *niayes*, mares et même petits lacs qui ressemblent au lit abandonné d'un fleuve. Mais ces nappes d'eau intérieures ne sont pas assez abondantes pour rompre le cordon littoral qui les sépare de la mer; suivant les saisons, elles s'accroissent ou se réduisent en étendue, empestant l'atmo-

[1] Labat, *Nouvelle Relation de l'Afrique occidentale*, 1728.

sphère des émanations de leurs vases. Nulle trace de lit fluvial ne se voit dans cette région : le sol se compose d'argiles compactes, et dans le voisinage du cap Vert, massif d'éruptions basaltiques auquel s'appuie la chaîne des dunes côtières, les argiles sont revêtues d'un conglomérat ferrugineux contenant plus d'un tiers de métal pur[1]. Au sud de la pointe en forme de harpon que présente la péninsule du cap Vert, la côte se recourbe vers le sud-est en dessinant un arc correspondant à celui des dunes du Cayor. Là quelques ruisselets descendent vers la mer, reployant leurs embouchures vers le sud comme celles du Sénégal; mais en deçà de la Gambie, un seul grand estuaire interrompt la courbe du littoral : c'est le golfe rempli d'îles que défend à l'ouest la longue péninsule de Sangomar, s'avançant en fer de harpon; à son extrémité nord-orientale il mêle ses eaux à celles du Saloum, rivière navigable d'une centaine de kilomètres.

L'année du Sénégal offre deux périodes, à peu près d'égale longueur, la saison sèche, qui correspond à l'été de l'hémisphère méridional, de la fin de novembre au commencement de juin, et l'hivernage, pendant lequel le soleil se trouve au zénith des régions tropicales du nord : c'est à la fois l'été par la chaleur, et, — comme le dit son nom, — l'hiver par l'abondance des pluies. Pendant la saison sèche les vents alizés dominent, interrompus de temps en temps, près de la mer, par des brises locales qui soufflent du nord-ouest et de l'ouest. Grâce à ces courants atmosphériques, dont la résultante est celle du nord-nord-est, grâce aussi à l'influence modératrice du courant maritime qui longe la côte en venant du nord, la température est relativement fraîche sur tout le littoral; elle oscille à Saint-Louis et à Gorée autour d'une moyenne de 20 à 21 degrés centigrades et ne s'élève jamais au degré qu'elle atteint, par exception, en certaines parties de la France[2]. Mais dans l'intérieur cette saison sèche se décompose en deux périodes, que l'on peut appeler du même nom que les saisons correspondantes de l'Europe occidentale, hiver et printemps. L'hiver est en effet sinon froid, du moins presque tempéré (25°,9); le printemps, pendant lequel soufflent les vents d'est, apportant l'atmosphère embrasée du désert, est la saison la plus chaude (32°,2), et les résidents attendent avec impatience le commencement de ce redoutable hivernage qui du moins leur apportera une fraîcheur relative. Les changements de saison

[1] Borius, *Recherches sur le climat du Sénégal.*
[2] Bordier, *Colonisation scientifique et les colonies françaises.*

sont ordinairement indiqués par des « tornades », petits cyclones locaux qui ont une durée moyenne d'un quart d'heure à une heure et qui commencent presque toujours au sud-est pour tourner par l'est, le nord et l'ouest, en sens inverse du vent normal. Ce sont des bourrasques violentes et parfois dangereuses, quand elles ne sont pas accompagnées de pluies[1].

L'hivernage n'offre pas la même constance que la saison sèche dans ses phénomènes; son premier et son dernier mois, juin et novembre, sont des périodes de transition. Pendant les quatre mois où son régime est bien établi, les vents sont toujours faibles et variables, la température moyenne (27°) n'offre que de légères oscillations, l'air est saturé d'humidité, les pluies, les orages sont fréquents, le fleuve déborde et les marécages sont emplis; on appelait jadis cette période de l'année la « saison haute », à cause des crues du fleuve[2]. De la côte aux régions de l'intérieur le régime du climat diffère peu : basses pressions de l'air, pluies abondantes, vents irréguliers, hautes températures, tous ces phénomènes sont les mêmes à Bakel et à Saint-Louis. Toutefois les pluies commencent plus tôt dans l'intérieur que sur le littoral. A Gorée l'hivernage est notablement plus long qu'à Saint-Louis; déjà vers le milieu de juin les calmes et les changements de vent annoncent les pluies, et vers le 15 ou le 20 novembre les vents de la saison sèche dissolvent les derniers nuages de l'atmosphère. Dans son ensemble, la période pluvieuse du Sénégal est loin d'être aussi humide que celle de la plupart des autres régions tropicales. C'est que le Sénégal se trouve sur la lisière du désert et participe dans une certaine mesure à son climat. Tandis qu'aux Canaries, aux Antilles, les vents du nord-est, c'est-à-dire les alizés, apportent régulièrement des nuées et des pluies que leur a fournies l'évaporation marine, les mêmes vents, après avoir passé sur les solitudes sahariennes, sont privés d'humidité à leur arrivée dans le ciel du Sénégal. En moyenne, Saint-Louis n'a guère qu'une trentaine de jours pluvieux dans l'année et la quantité des pluies n'y atteint pas même un demi-mètre. A Gorée, située plus au sud et près d'une péninsule bien exposée aux vents marins, les pluies sont plus abondantes dans la proportion d'un quart; cependant elles ne sont pas même aussi considérables que celles de la France, sous la zone tempérée. Ces pluies tombent presque exclusivement pendant la période de l'hivernage : celles de la saison sèche ne sont que des ondées passagères et pendant le mois de mars on n'en a

[1] Borius, ouvrage cité.
[2] Labarthe, *Voyage au Sénégal*.

jamais observé dans l'île. Dans les régions du haut Sénégal la quantité annuelle des pluies, non encore mesurée d'une manière précise, paraît être plus élevée que sur le littoral [1]. A Kita, les pluies de la saison humide en 1882 ont été de 1274 millimètres, quantité triple de celle qui tombe à Saint-Louis dans toute l'année [2]. Quoique presque inconnue dans la plupart des autres contrées tropicales, la grêle, dite « eau dure », n'est pas rare dans le Kaarta : on la considère comme un médicament très précieux, et pour la conserver plus longtemps on la place entre deux couches de sable [3].

Située sur la frontière des deux zones, du Sahara et du Soudan, la Sénégambie française participe de ces deux régions par sa flore. Au nord du fleuve la végétation ressemble à celle des steppes voisines du Sahara ; au sud elle prend une physionomie tropicale, et la variété des formes s'accroît à mesure qu'on se rapproche de l'équateur. Parmi les espèces végétales il en est quelques-unes qui appartiennent exclusivement à la Sénégambie ou qui s'y trouvent au centre de leur aire de formation ; toutefois, dans leur ensemble, ces régions sont loin de comprendre une aussi grande richesse de flore que d'autres contrées tropicales. Durant cinq années d'explorations botaniques MM. Leprieur et Perrottet n'ont recueilli que seize cents formes végétales, butin minime en comparaison de l'exubérance que présentent les flores de l'Inde, de l'Australasie, de l'Amérique du Sud [4]. Il est même au Sénégal de vastes étendues où un petit nombre de plantes vivent associées à l'exclusion d'autres espèces : ce sont les savanes revêtues de graminées. Les pasteurs y mettent le feu pendant la saison sèche, lorsque les tiges n'ont plus de sève ; les herbes brûlées prématurément ne charbonnent pas jusqu'à la racine et laissent un chaume résistant qui blesse les pieds nus du voyageur [5]. Les forêts de grands arbres sont rares, à cause de ces incendies et de l'habitude qu'ont les bergers d'abattre les jeunes plantes pour en mettre le feuillage à la portée de leur bétail.

De même que les régions correspondantes de la Nubie, où se trouvent

[1] Températures et pluies en divers lieux du Sénégal :

	Mois le plus froid.		Mois le plus chaud.		Saison sèche.	Hivernage.	Années.	Pluies.
Saint-Louis. .	mars. .	19°,2	septembre	28°	20°,3	26°,1	23°,2	0m,408
Gorée.	février . .	18°,9	»	27°,0	20°,6	27°	23°,8	0m,533
Dagana. . . .	décembre.	21°,3	octobre. .	28°,3	21°,3	26°,5	23°,9	
Bakel.	janvier . .	24°,7	mai . . .	32°,9	29°,1	28°,3	28°,7	0m,550
Médine. . . .	décembre.	25°,2	»	36°,4	30°,1	29°,7	29°,9	

(Borius, *Climat du Sénégal*.)

[2] Dupouy, *Revue Maritime et Coloniale*, 1883.

[3] Anne Raffenel, *Nouveau voyage dans le pays des Nègres*.

[4] Grisebach, *Végétation du Globe*.

[5] Ricard, *Le Sénégal, Étude intime*.

aussi des savanes à graminées, le Sénégal a beaucoup d'arbres qui distillent la gomme. Les acacias couvrent des territoires entiers, surtout au nord du fleuve; même au sud l'arbre le plus commun est l'acacia adansonia ou *goniaké* : son bois, très dur, mais très fin, fournit à la marine les pièces courbées qui doivent offrir une longue durée et une grande résistance. Sur le littoral, les arbres caractéristiques, grâce à leurs énormes dimensions, sont les malvacées arborescentes, le puissant baobab et le bombax fromager. Ces masses touffues que les marins aperçoivent de loin sur les berges ou les pentes des collines leur servent d'amers pendant le jour : tels sont les baobabs du cap Vert, signalés sur toutes les cartes marines. C'est au Sénégal que le baobab (*adansonia digitata*) fut étudié par Adanson, dont le nom appartient désormais à ce géant du monde végétal; mais dès le commencement du seizième siècle Cadamosto parlait avec étonnement de ces arbres de merveilleuse grosseur, qui « ceignaient dix-sept brasses autour du tronc ». L'adansonia fournit, on le sait, le « pain de singe », qui est aussi le pain de l'homme; ses feuilles servent à la préparation des mets et sont employées en salade. Moins fameux que le baobab, le fromager ou bentenier (bombax) le dépasse pourtant en grosseur et en majesté de port; son tronc est plus régulier de formes, ses branches sont plus symétriques; ses racines gigantesques, semblables à des cloisons, laissent entre elles de larges réduits, que les voyageurs emploient comme magasins et chambres à coucher et où l'on s'établit pour les conférences ou « palabres »[1]. Le bentenier est l'arbre fétiche par excellence; en maints endroits ce serait un crime que d'y porter la hache; pourtant il est des nègres qui l'utilisent et qui creusent son fût pour en former des embarcations ayant jusqu'à vingt tonneaux[2]. Le duvet de son fruit, trop court et trop fragile, ne peut être utilisé pour le tissage; les indigènes s'en servent comme d'amadou.

La famille des palmiers est représentée au Sénégal par le rônier, qui croît au bord du fleuve et dont les bouquets, à feuille terminale en ostensoir, signalent l'approche des villages; des épines en défendent le tronc contre les animaux; ses fruits, que l'on mange après germination, sont entourés d'une filasse juteuse d'un goût sucré, très agréable; le bois de l'arbre est employé pour les constructions hydrauliques, pilotis, quais et barrages : aussi le gouvernement français, dans son traité avec les Maures Trarza, s'est-il réservé la propriété des rôniers qui bordent le fleuve.

[1] Mage; — Olivier de Sanderval, etc.
[2] Fleuriot de Langle, *Croisière d'Afrique*.



BAOBAB SUR LES BORDS DU KOTOUBADINTA, AU SUD-OUEST DE BAMAKOU

Gravure de Meunier, d'après une photographie de la mission Galliéni, communiquée par la Société de Géographie

Les cocotiers sont maintenant assez nombreux dans le bas Sénégal, mais ce sont des arbres d'importation étrangère : lors du voyage de Lemaire, à la fin du dix-septième siècle, il n'y en avait point dans la contrée. Quant au dattier, on ne le voit pas en aval du Fouta, et en amont on ne le rencontre plus aux cataractes de Félou ; c'est dans le voisinage de Bakel et du confluent de la Falémé qu'on le trouve en plus grand nombre, mais là est sa limite méridionale. Il n'existe ni sur la haute Falémé ni dans les états de la Gambie ; d'ailleurs, quoique vers le sud de sa zone de croissance, le dattier du Sénégal donne des fruits excellents. Dans les forêts les plantes sauvages n'offrent guère de baies, drupes ou noyaux comestibles. Sur les bords du haut Sénégal et de la Falémé on utilise seulement le petit fruit rouge d'un zizyphus épineux nommé *sidom* par les Ouolof. Dans le Kaarta et d'autres régions du haut bassin la vigne croît spontanément et donne même des grappes assez savoureuses; mais, à l'exception des enfants, personne ne songe à les cueillir. On sait que des tentatives, d'ailleurs infructueuses, ont été faites pour introduire en France les vignes sénégalaises et que dans le pays même on n'a point réussi à les greffer[1]. Le bois d'œuvre par excellence est fourni par le caïl-cedrat (*caya senegalensis*), appelé d'ordinaire acajou du Sénégal. Outre les végétaux déjà connus des marchands, les naturalistes énumèrent des centaines de plantes ligneuses ou herbacées, dont on pourrait utiliser les graines, racines, écorces, liqueurs, gommes, feuilles ou fruits. Parmi ces espèces que le voyageur venant du nord rencontre pour la première fois, l'une des plus remarquables et celle qui paraît devoir être le mieux exploitée au point de vue industriel est le karité (*bassia Parkii*) du Bakhoy, de la Falémé et des régions voisines, auquel la matière grasse de sa châtaigne, le cé des indigènes ou *shea* des Anglais, a valu le nom d' « arbre à beurre »; en outre, la sécrétion blanchâtre qui se forme entre l'écorce et le bois donne une espèce de caoutchouc. Quant au kola ou gourou (*sterculia acuminata*), dont la noix, si appréciée comme apéritive et fortifiante, rend agréable au goût jusqu'à l'eau corrompue, il forme de grandes forêts dans la région du haut Sénégal et dans le Fouta-Djallon ; cependant ce sont les « Rivières du Sud » qui sont le grand pays de production.

Pour sa faune comme pour sa flore, le Sénégal appartient aux deux aires limitrophes du Sahara et du Soudan. Dans les steppes du nord et dans celles du Fouta vivent les autruches, que chassent les Arabes et que l'on domestique facilement en maint village, malgré le danger que présente le

[1] Bayol. *Bulletin de la Société de Géographie de Lille*, 1882.

goût stupide de cet animal pour tout ce qui brille, « aussi bien les yeux des enfants que les bijoux[1]. » Dans les plaines herbeuses, parsemées de bouquets d'arbres, qui s'étendent, au sud de la grande courbe du Sénégal, vers le Saloum et la Gambie, on rencontre encore des girafes et diverses espèces d'antilopes. Les pays arrosés et fertiles, mais à distance des lieux habités, ont leurs troupeaux d'éléphants; au commencement du dix-huitième siècle on en voyait des bandes de quarante à cinquante bêtes, qui paissaient tranquillement les herbes de la savane ou les champs des indigènes[2]; encore vers 1860 quelques individus isolés s'avançaient jusqu'au fleuve dans le voisinage du lac de Paniéfoul ou même traversaient le lac pour aller brouter dans les savanes du bas delta; mais au lieu d'apprendre à domestiquer cet animal, comme on le fait en Asie, comme on le fit jadis à Carthage, on ne cherche qu'à l'exterminer. L'hippopotame n'a pas disparu du haut Sénégal et de ses marigots. Dans tous les fourrés gîtent les sangliers. Les singes gris sont les seuls quadrumanes qu'on voie dans la région du littoral, mais les cynocéphales vivent en multitudes dans les forêts de l'intérieur. Sur la rive du haut Bakhoy, une montagne à degrés réguliers forme un immense escalier dont chaque marche fourmille de singes, juchés sur les saillies du roc ou s'attachant aux branches des arbres qui se penchent au-dessus du vide. Mage évalua la foule des babouins qui le saluaient de leurs aboiements forcenés à plus de six mille individus[3]. Les cynocéphales constituent de petites républiques près des zones cultivées : ce sont les grands ennemis de l'agriculture, et les enfants sont constamment occupés à garder les abords des champs; pourtant il est des tribus, près de Bakel, qui prétendent avoir conclu un traité de paix avec les singes et dont les cultures seraient préservées de toute déprédation de la part des quadrumanes du voisinage[4]. Winwood Reade affirme qu'ils se jettent parfois en foule sur la panthère et la tuent, après avoir perdu un grand nombre des leurs

Dans quelques régions de la Sénégambie il n'y a point de carnassiers; on n'en voit guère dans le Fouta-Djallon, tandis qu'ils sont nombreux et redoutables dans tout le Bambouk[5]. Le lion, animal sans crinière, mais d'aussi grande taille que le « seigneur » de l'Atlas, vit surtout dans la région des steppes au nord et au sud du fleuve; on le voit fréquemment dans

[1] Ricard, ouvrage cité.
[2] Labat, ouvrage cité.
[3] *Voyage dans le Soudan occidental.*
[4] César Roux, *Notes manuscrites.*
[5] Bayol, mémoire cité.

la saison sèche jusque dans le voisinage de Dagana. Quand il assaille un bœuf, il se repaît des entrailles, puis s'en va à l'approche des bergers, qui se partagent les quartiers laissés par le fauve. On raconte que le lion est tué à coups de bâton lorsqu'il pénètre dans un parc; les gens l'entourent et le frappent sur les naseaux au moment où il cherche une issue, puis l'accablent sous les coups[1]. On dit aussi, sur les bords du Sénégal comme en Maurétanie, que le lion n'attaque jamais la femme et lui cède le passage quand il la rencontre[2]. Les indigènes parlent avec terreur d'un lion noir du Djolof qui attaquerait l'homme. Aucun chasseur européen n'a vu encore cet animal, mais on rencontre fréquemment d'autres carnassiers, panthères et guépards, chats-tigres et chats sauvages, lynx, hyènes et chacals. Les Ouolof ne poursuivent guère que le petit gibier, une espèce de rongeur qui ressemble au lièvre, et le rat palmiste, qui rappelle l'écureuil. Leur chien domestique est une bête méprisée dont ils ne se servent pas pour la chasse. Quant aux chiens importés, ils ne s'acclimatent pas : ils perdent l'odorat, s'affaiblissent et meurent d'anémie.

Le monde des oiseaux est très riche dans le voisinage des forêts et des marécages : dans le Soudan français on voit des joyaux vivants qui ressemblent aux colibris du Nouveau Monde, les soui-manga, traits étincelants d'or et d'acier qui brillent un instant entre les feuilles vertes[3]. Les passereaux, que les cultivateurs désignent sous le nom général de « mange-mil », offrent une grande variété d'espèces au Sénégal, et plusieurs, le sénégali, le cardinal, la veuve, sont importés dans les volières d'Europe pour leur beauté. La perruche du Sénégal est aussi fort redoutée des planteurs de mil, fort recherchée à Saint-Louis par les marchands d'oiseaux. L'échassier marabout est poursuivi par les chasseurs pour l'élégance de ses plumes et la finesse de son duvet; de même que la cigogne noire ou dobine, il s'attaque aux reptiles de toute espèce, aux lézards varans ou « gueules-tapées », aux serpents venimeux, à la couleuvre verte, même aux petits boas. Un autre échassier, dit le griot, sans doute parce qu'on lui attribue quelques pouvoirs magiques comme aux chanteurs obscènes des tribus, est respecté par tous les noirs : la coutume défend de le tuer. Parmi les poissons qui peuplent le fleuve et les marigots se trouve le poisson électrique; deux espèces de crocodiles, « celui qui mange l'homme et celui qui en est mangé, » habitent les eaux du Sénégal; enfin, la race des lamentins paraît exister encore dans les eaux du bas delta sénégalais.

[1] Ricard, ouvrage cité.
[2] Anne Raffenel, *Voyage dans l'Afrique occidentale.*
[3] Gallieni, *Voyage au Soudan français.*

Au point de vue ethnographique, le Sénégal est également un pays de transition; ses habitants présentent le contraste immédiat de races venues du littoral méditerranéen et du centre de l'Afrique : Berbères arabisés et Nigritiens se rencontrent dans cette région médiaire entre deux zones.

Les « Maures » du Sénégal, quoique d'origine septentrionale et se disant jadis vassaux de l'empereur du Maroc, n'ont que le nom, la langue et la religion de communs avec les Maures des villes de la Berbérie. Ainsi désignés jadis par les Portugais comme tous les autres musulmans, les Maures sénégalais ne sont point des citadins policés comme les Hadri de la Mauritanie : la plupart, au contraire, vivent à l'état nomade, cheminant de campement en campement, à la suite de leurs troupeaux, et pourchassant la bête ou l'homme à travers les plaines. Descendant des Berbères Zenaga ou Azénagues, qui donnèrent leur nom au fleuve, ils se sont croisés avec les Arabes et mélangés en de très fortes proportions avec les populations noires subjuguées : par le costume et le genre de vie sous la tente, ils ressemblent aux tribus arabes de l'Algérie. On reconnaît chez eux toute la série des types, depuis celui de l'Européen bronzé, au front large, au nez droit, aux lèvres minces, jusqu'à celui du noir dont les traits sont épatés, les lèvres bouffies et les cheveux crépus. D'ailleurs ces différences physiques correspondent en grande partie à celles des conditions et des castes. Les blancs, Arabes ou Berbères, sont représentés principalement dans les tribus maures du Sénégal par les Hassan ou « hommes de cheval » et par les marabouts ou gens de religion. Les uns et les autres se croient très supérieurs aux Maures des castes inférieures, à la fois comme nobles, comme blancs, comme dominateurs, conquérants et musulmans de vieille souche : ils les désignent du nom méprisant de *lahmé*, c'est-à-dire de « viande ». Les Hassan dépouillent leurs sujets par la force, les marabouts s'enrichissent par leurs pratiques médicales et leurs sortilèges : « Souviens-toi qu'un marabout doit toujours recevoir et ne jamais donner, » disait un de ces hommes de proie à René Caillié. « La reconnaissance est une vertu des tributaires et des captifs; elle est indigne des hommes supérieurs. » Les asservis, qui sont les vrais nobles puisqu'ils descendent des premiers possesseurs, constituent la masse de l'ancienne population zenaga; puis au-dessous viennent les captifs, presque tous noirs, des peuplades les plus diverses, obtenus par conquête ou par achat dans toutes les contrées du Soudan. D'après M. Bérenger-Féraud, les blancs seraient dans la proportion d'un vingtième parmi les Maures du Sénégal; les noirs comprendraient la moitié des habitants, et le reste se composerait de Berbères et d'Arabes métissés avec les nègres. Des noms de lieux, fort nombreux dans la partie

occidentale du pays des Maures, au nord du bas Sénégal, témoignent de la longue persistance des idiomes berbères parmi les Zenaga; un dialecte de l'ancienne langue ne s'est maintenu que chez quelques peuplades des Trarza, parmi les marabouts[1], et chez les Lamtouna, de la grande confédération des Douaïch. Partout ailleurs l'idiome de l'arabe dit *beïdan* a prévalu[2].



TYPE TRARZA.
Gravure de Thiriat, d'après une photographie de la collection Bayol, communiquée par la Société de Géographie.

Quelle que soit d'ailleurs leur origine, les Maures ont le regard fier, l'attitude noble; ils sont infatigables à la marche et d'une sobriété prodigieuse quand ils ne vivent pas aux dépens de l'étranger. L'embonpoint étant considéré chez les femmes comme un élément nécessaire de la beauté, les Mauresses de haute naissance sont préparées au mariage par une période d'engraissement : on les envoie chez des tributaires renommés pour le lait

[1] Faidherbe, *Notice sur la colonie du Sénégal*; — Bourrel, *Revue Maritime et Coloniale*, 1861.
[2] Paul Soleillet, *Journal officiel*, 15 avril 1879.

de leurs troupeaux. Là des matrones les gavent de mil et de beurre, en aidant par le massage la distension graduelle de la peau. Chez plusieurs tribus mauresques on prend également soin que les jeunes filles aient les incisives supérieures projetées en avant de manière à relever la lèvre d'en haut et à s'appuyer sur la lèvre inférieure. Dès que les premières dents sont bien sorties de leurs alvéoles, on les enlève avec une pince, et quand les secondes commencent à pousser, les fillettes réussissent par une continuelle action des doigts et de la langue à leur donner la direction voulue[1].

Comme musulmans, les Maures du Sénégal sont toujours restés unis contre le chrétien détesté, malgré leurs haines de castes et leurs dissensions de tribu à tribu. Les Français n'ont pu les soumettre en les divisant. Quoique beaucoup moins nombreux que les noirs du bassin sénégalais, ils ont résisté avec beaucoup plus d'énergie aux attaques des blancs : d'ailleurs ils n'ont été que refoulés et leur territoire n'est point conquis. En guerre, ils sont impitoyables et cruels. Après la victoire, ils n'épargnent que les femmes et les enfants; aussi les vieillards, sachant d'avance qu'ils sont destinés à une mort violente, combattent-ils jusqu'au dernier souffle. Les nègres ont de nombreux proverbes qui témoignent de la haine qu'ils ont pour le Maure, leur oppresseur. « Une tente n'abrite rien d'honnête, si ce n'est le cheval qui la porte. » « Si tu rencontres sur ton chemin un Maure et une vipère, tue le Maure. » Tels sont les dictons des Ouolof. D'ailleurs ces haines s'expliquent, les captifs à peau noire étant toujours traités par leurs maîtres musulmans avec plus de dureté que les autres. « Il faut fouler le peuple et l'appauvrir, afin qu'il soit soumis et respectueux, » disent les seigneurs arabes[2]. La nuance de l'épiderme semble légitimer l'injustice : on l'a vu dans les plantations du Nouveau Monde aussi bien que dans les campements des Maures sénégalais. Ces Arabes redoutés des noirs sont pourtant les hommes auxquels la Sénégambie du nord devait naguère tout son mouvement commercial et son importance économique. Sans eux il n'y y aurait point eu d'échanges; les marchands étrangers n'auraient jamais établi au bord du fleuve ces comptoirs d'escale qui sont devenus les lieux d'étape sur la route du Niger.

Les tribus des Maures se divisent à l'infini : une dispute, un héritage, mille accidents les fractionnent; un mariage, un traité, d'autres circonstances peuvent les grouper de nouveau. Elles se distinguent surtout

[1] Bourrel; — Faidherbe; — Ricard, etc.
[2] Fr. Carrère et P. Holle, *De la Sénégambie française.*

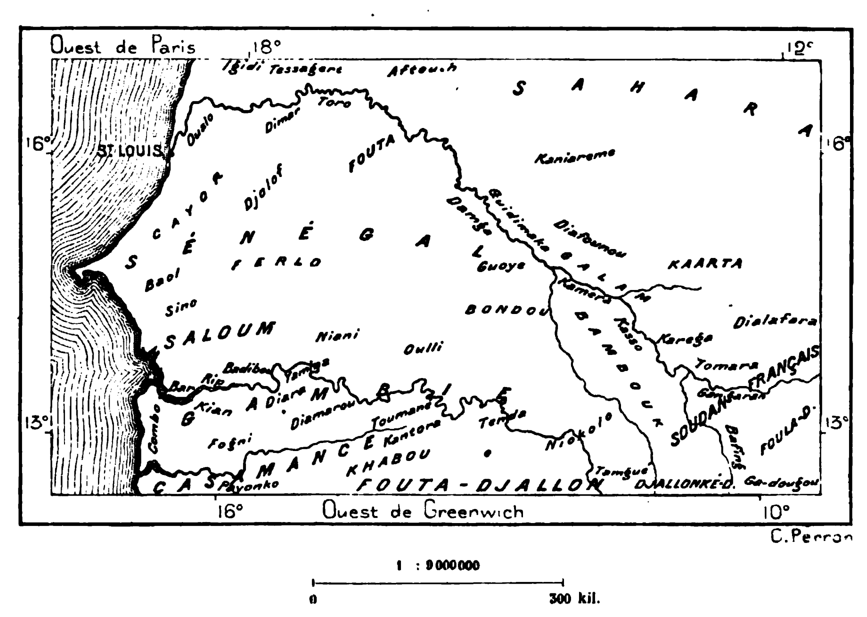
par le genre de vie, les unes n'élevant que le mouton, les autres ayant des troupeaux de bœufs zébus, d'autres encore paissant le chameau ou dressant le cheval. La grande division naturelle entre tribus est celle des Maures septentrionaux, qui ne quittent jamais les plateaux limitrophes du désert, et des Maures du sud ou Guebla, qui vont et viennent entre les escales du fleuve et les campements de l'intérieur. Les convenances du commerce ont amené les Français à classer les tribus nomades en trois groupes principaux, auxquels ils ont assigné une responsabilité collective pour l'observation des traités. Ces trois groupes sont les Trarza, les Brakna et les Douaïch. Depuis que des conventions formelles leur ont été imposées par les Français de Saint-Louis, les limites de leurs territoires sont rigoureusement fixées au sud; désormais ils ne peuvent plus franchir le Sénégal qu'en qualité d'hôtes et d'amis : si la tribu maure des Dakalifa vit sur la rive gauche du fleuve, à l'ouest du lac Paniéfoul [1], c'est qu'elle a demandé de rester dans le pays, préférant devenir tributaire que de courir les hasards d'une vie nomade au milieu d'ennemis ou de dangereux alliés.

Les nègres Ouolof se rappellent le temps où le territoire du Ganar, au nord du bas Sénégal, était occupé par eux, puisqu'ils peuplaient des villages et cultivaient le sol sur les rives du lac de Cayor; mais le voisinage des pillards Trarza leur avait rendu le séjour intenable et tout le pays avait fini par appartenir aux Maures jusqu'aux portes de Saint-Louis. Les Trarza, franchissant le fleuve pendant la saison des basses eaux, parcouraient naguère les plaines qui s'étendent au sud, dans le Dimar et le Cayor; ils étaient devenus les suzerains du pays et menaçaient de prendre Saint-Louis à revers; ils attaquèrent même un village de la banlieue. La guerre d'expulsion dura trois années et demie; enfin, en 1858, les Maures, définitivement refoulés sur la rive droite, furent obligés d'accepter les conditions du vainqueur. Les Trarza occupent maintenant un espace d'environ 100 kilomètres sur le bord du Sénégal. En amont, les Brakna ont leurs campements riverains sur un espace double en longueur; plus haut les Douaïch (Ida-ou-Aïch) parcourent sur les bords du fleuve une région à peu près aussi étendue. Au nord de ces trois groupes de peuplades maures riveraines se trouvent beaucoup d'autres tribus arabes et berbères, moins connues des Français parce que leurs marchands viennent rarement trafiquer aux escales. Tels sont les Oulad el-Hadj, qui étaient au siècle dernier en relations très fréquentes avec les traitants français; tels sont

[1] Azan, *Notice sur les Oualo.*

aussi, plus à l'est, les Oulad-Embarek et les Sidi-Mahmoud. Ceux-ci n'osent traverser le pays de leurs ennemis les Douaïch pour se rendre aux comptoirs du Sénégal. Ils sont réputés au loin comme les plus habiles chasseurs d'autruches : montés sur des juments rapides, ils gagnent ces oiseaux de vitesse, puis les assomment au moyen de balles de plomb attachées à des courroies, évitant ainsi de gâter le plumage par une goutte de sang[1]. Le chameau et le zébu sont les animaux porteurs de toutes les tribus maures éloignées du Sénégal; mais, comme son maître, le chameau

N° 34. — RÉGIONS NATURELLES DE LA SÉNÉGAMBIE.



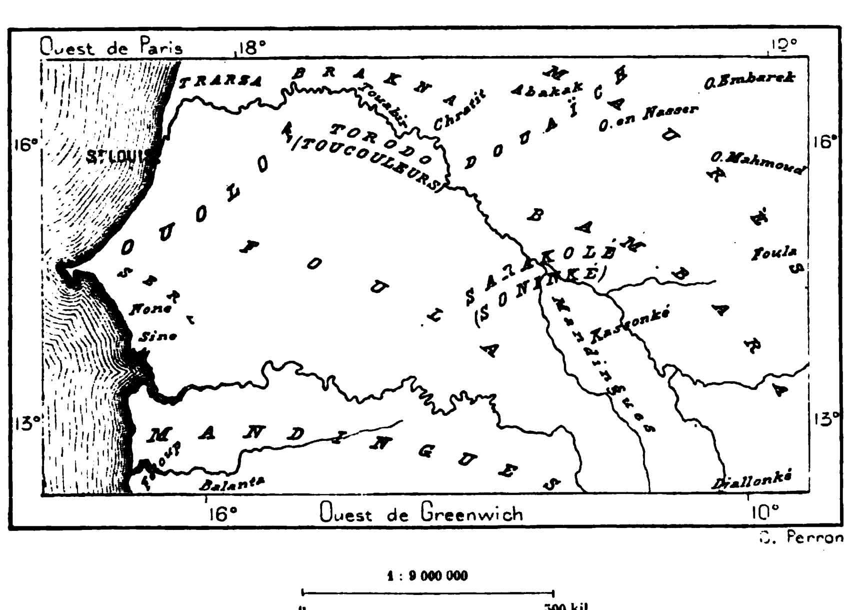
franchit rarement le fleuve : la saison des pluies lui est fatale. « Fuis le pays aux grands arbres, où il n'y a plus de pierres, dit le proverbe ; il raccourcit la vie des chameaux et des blancs. »

En dehors des tribus de Maures plus ou moins mélangés qui vivent sur la rive droite du Sénégal, bien séparés des nègres, il existe dans le voisinage du fleuve, sur les deux bords, quelques peuplades métissées, assez nombreuses pour former des populations distinctes, intermédiaires aux races qui leur ont donné naissance. Les mêmes métis qui, parmi les Maures sénégalais, sont désignés sous le nom de Haratîn, comme les gens de sang-mêlé au Maroc et au Sahara, sont généralement appelés Porognes dans les endroits où ils se trouvent en groupes indépendants; mais ailleurs cette

[1] Colin, *Revue Maritime et Coloniale*, 1883.

appellation est donnée aux noirs de race pure en captivité chez les Maures[1]. Une grande confusion règne dans la nomenclature de ces populations si diversement mélangées. Les noms qui s'entre-croisent sont d'origines distinctes ou contraires : les uns sont dus au pays d'habitation, les autres à celui de la provenance; ceux-ci dénotent la filiation ou la parenté, ceux-là rappellent la conquête ou la servitude; tels noms sont pris comme titres de gloire, tels autres sont imposés comme des flétrissures ou des termes de mépris. Même pour les grandes races du Sénégal et du Soudan français,

N° 35. — NATIONS ET TRIBUS PRINCIPALES DE LA SÉNÉGAMBIE.



1 : 9 000 000

0 — 300 kil.

Foula, Ouolof, Sarakolé, Mandingues, le partage est souvent très difficile à faire. Parmi tous ces éléments ethniques, ce sont les Ouolof et les Sarakolé qui paraissent être les descendants des populations, sinon aborigènes, du moins établies dans le pays antérieurement aux autres races[2]. Le Ouolof est le Sénégalais par excellence.

Le pays occupé par les Ouolof est fort étendu : il comprend presque tout l'espace limité par le Sénégal, la Falémé et la Gambie. Les régions naturelles où la population noire se compose uniquement de Ouolof sont le Oualo, le Cayor, le Baol, le Djolof, nom qui rappelle celui de la nation, mais qui appartient seulement à l'un de ses groupes de tribus. Les deux

[1] Berchon, *Bulletin de la Société d'Anthropologie*, I, 1860.
[2] Bérenger-Féraud, *Les Peuplades de la Sénégambie*.

centres de la domination française, Saint-Louis et Dakar, sont en territoire ouolof, et partout en Sénégambie où se fondent des postes militaires s'établit une colonie ouolove, apportant sa langue et ses coutumes. D'après M. Tautain[1], l'appellation de Ouolof aurait le sens de « Parleurs ». Comme tant d'autres peuples, y compris les Aryens de l'Inde et les Grecs, les noirs du Cayor auraient été entraînés à ne voir que des barbares ou « bredouilleurs » parmi tous ceux qui parlaient d'autres idiomes que le leur. Barth proposait pour le nom de Ouolof une autre étymologie, qui d'ailleurs ne paraît point justifiée : cette appellation aurait eu le sens de « Noirs », par opposition aux « Rouges » ou Foula.

Il est vrai que les Ouolof sont noirs parmi les noirs. Quoiqu'ils n'habitent pas sous l'équateur, leur peau, luisante et comme vernie, a la couleur de l'ébène; leurs lèvres mêmes sont noires, mais d'une teinte plus mate que la peau du visage[2]. Ils se distinguent de la plupart des autres Nigritiens du littoral par leur faible prognathisme; leurs incisives sont à peine inclinées; ils n'ont que peu de barbe et leur belle peau lisse est presque complètement dépourvue de poils. De haute stature pour la plupart, ils ont, hommes et femmes, un buste admirable de largeur et de force; mais les membres inférieurs sont relativement grêles, les mollets n'ont qu'une faible saillie, les pieds sont plats et le gros orteil est plus détaché que chez les blancs. Les femmes ont l'ensellure très forte, ce qui provient peut-être en partie de ce que le port de l'enfant sur le dos a fini par produire une modification anatomique, transmise et fixée par l'hérédité[3]. Mère dévouée comme presque toutes les Africaines, la Ouolove du Sénégal porte toujours son nouveau-né : elle le « botte » avec soin, à cheval sur la hanche, retenu par un mouchoir; quand l'enfant a déjà quelques mois, la sœur aînée s'en empare et l'attache à son dos comme le fait la mère, pour que celle-ci puisse travailler plus librement : on voit des fillettes se promener avec une bouteille attachée sur les reins, afin de se préparer au fardeau vivant que plus tard elles auront à porter[4].

L'idiome ouolof, distinct de tous ceux qu'on parle en Afrique, est un type de langue agglutinante. Les racines, presque toutes monosyllabiques, et se terminant par une consonne, se déterminent au moyen de suffixes et s'agrègent les unes aux autres, tout en restant invariables dans leurs diverses valeurs de substantif, d'adjectif, de verbe ou d'adverbe. Ces

[1] *Revue d'Ethnographie*, 1885.
[2] Topinard, *Revue d'Anthropologie*.
[3] Tautain, mémoire cité.
[4] De Poly, *Revue Contemporaine*, 25 septembre 1885

suffixes modifient à l'infini la signification des mots, permettant par exemple de conjuguer les verbes dans les divers sens, réciproque, emphatique, augmentatif ou diminutif, accélératif, répétitif, interruptif, causatif ou coutumier : un changement de la syllabe finale indique chacune de ces acceptions[1]. Quelques radicaux ont été empruntés par le ouolof à la langue des Foula et à celle des Mandingues; des mots techniques sont même d'origine arabe; mais dans l'ensemble l'idiome est assez pur. Langage usuel du commerce dans toute la Sénégambie, le ouolof a pris à ce titre une importance capitale : de nombreux travaux qui s'y rapportent ont été publiés en France et en Afrique. Cust[2] énumère dix ouvrages ouolof, grammaires, dictionnaires ou recueils de mots, qui ont paru depuis 1825. Mais la langue n'a point encore de littérature proprement dite, puisque les Ouolof ne conservent leurs chants, leurs contes et leurs proverbes que par la mémoire et, hormis ceux d'entre eux qui ont fréquenté l'école, ils ne connaissent d'autres lettres que les caractères arabes des papiers d'amulettes.

Saint-Louis est une ville surtout mahométane, Gorée est une ville catholique. La plupart des Ouolof se disent musulmans, tandis qu'aux alentours des stations de missionnaires d'autres se réclament du nom de chrétiens. La principale différence est que les uns ont des gri-gri enfermant des versets du Coran et que les autres portent des médailles et des scapulaires. Toutes les fêtes, musulmanes ou chrétiennes, sont célébrées avec un égal enthousiasme par les Ouolof, et mainte cérémonie des vieux temps païens attire encore la foule : c'est ainsi qu'à Gorée la capture d'un requin, puis son exhibition dans les rues, provoquent un véritable délire d'exultation chez tous les nègres; pendant des heures entières le travail est arrêté[3]. La plupart des Ouolof croient à un génie domestique, auquel ils apportent des offrandes : dans beaucoup de maisons, c'est un lézard que l'on tient pour le protecteur de la famille, et on lui sert religieusement son écuelle de lait. Les marabouts, désignés par les anciens voyageurs sous le nom de « serins », jouissent d'une très grande autorité : ils connaissent tous la langue arabe et ce sont eux qui tiennent les écoles.

Les cérémonies païennes, de même que les mœurs et les institutions traditionnelles, se sont d'autant mieux conservées que les Ouolof de la campagne vivent en des lieux moins soumis à l'influence des blancs de Saint-Louis et de Gorée. Dans ces districts écartés les castes se sont strictement maintenues. La hiérarchie sociale y comprend, après l'aristocratie

[1] Boilat, *Esquisses sénégalaises*.
[2] *The modern languages of Africa*.
[3] Bérenger-Féraud, ouvrage cité.

des « gens libres », une sorte de demi-aristocratie fort redoutée que l'on dit issue du mariage d'un revenant avec une vivante, puis les gens de métier, bijoutiers, forgerons, tanneurs, fabricants de sandales, les chanteurs ou griots, les hommes occupés aux travaux serviles, enfin les esclaves[1]. Les griots, quoique nécessaires à toutes les fêtes, sont des hommes sans droits : êtres méprisés et méprisables, puisque leur métier, pareil à celui des Tsiganes *lautari* ou « louangeurs » de la Roumanie, consiste à vanter ceux qui les payent, à célébrer les défauts et les vices du patron comme des qualités et des vertus, à chatouiller les vanités par le mensonge; ils vivent dans la honte, mais parfois ils se redressent et leur vengeance est terrible, car nombre d'entre eux sont à la fois sorciers et médecins, habiles à tuer par des incantations magiques. Il est aussi des griots et des griottes qui se séparent de la foule des musiciens et joueurs de tamtam pour devenir improvisateurs et poètes. Dans les villages de l'intérieur les griots ne sont point enterrés comme les autres Ouolof : leurs corps sont placés dans les arbres creux, où les bêtes de proie viennent les déchirer; mais ils auront, disent-ils, leur immortalité à part de tous les autres hommes.

Il ne se fait point de mariages entre les hommes et les femmes de castes différentes. La polygamie est dans les mœurs, et la femme est « enchaînée » à son mari comme la jeune fille était enchaînée à son père; elle n'a point de droits personnels, et quand son mari meurt, elle appartient à son beau-frère : elle doit même simuler la mort, rester accroupie et sans mouvement jusqu'à ce que la sœur du mari vienne la ressusciter, pour ainsi dire, en lui faisant sa toilette de deuil. L'usage permet encore le jugement des morts. Avant l'ensevelissement, les voisins s'assemblent pour louer ou blâmer le défunt, célébrer ses vertus ou déplorer ses vices. Mais au bord de la tombe, qu'elle soit ou non arrosée du sang d'un bœuf ou de toute autre victime, on ne doit plus que de la bienveillance aux morts. Dans quelques pays ouolof, dans le Baol notamment, le toit de la cabane est enlevé et placé sur la tombe, nouvelle demeure de l'ami qu'on vient de perdre. Une coutume touchante prévaut encore chez les Ouolof, fétichistes, mahométans ou chrétiens : pendant toute l'année qui suit la mort, la part de nourriture habituelle du défunt est remise à un voisin pauvre ou à un esclave. En revenant du cimetière ou de la maison du mort, il faut prendre bien soin de faire beaucoup de détours et d'errer comme à l'aventure, afin d'égarer le génie du mal qui voudrait entrer dans une autre cabane et saisir une nouvelle proie.

[1] Tautain, mémoire cité; — Boilat, Bérenger-Féraud, etc.

L'ancienne royauté du Cayor, le plus grand État ouolof, n'a pas été abolie par les Français. Le souverain, qui prend toujours le nom propre de Damel, est nommé à l'élection, mais il doit être choisi dans une famille ayant la prérogative royale, et les électeurs, qui ne peuvent eux-mêmes briguer le pouvoir, sont au nombre de quatre seulement. Lors de son élection, Damel[1] reçoit un vase dans lequel se trouvent, dit-on, les graines de toutes les plantes qui croissent dans le Cayor : il devient ainsi le maître du sol et de lui dépend désormais la richesse des moissons; une retraite de huit jours dans un bois sacré le prépare à sa mission divine. Naguère le pays de Oualo, la province dans laquelle se trouve Saint-Louis, obéissait également à un roi, le brak, dont le choix appartenait à deux électeurs : tenu aussi d'apporter le bien-être dans le pays qu'il allait régir, le nouvel élu devait entrer dans la rivière, prendre un poisson à la main et le montrer à la multitude en promesse d'heureuses pêches. Son pouvoir a été supprimé en 1858 et son territoire annexé aux possessions françaises. Avant l'ingérence des Européens dans les affaires locales, tous les pays ouolof, Cayor, Oualo, Baol, Sine, Saloum et Djolof, reconnaissaient un suzerain, le Bour ou « Grand Ouolof »[2], auquel chaque roi secondaire envoyait un tambour d'hommage : on n'approchait du maître qu'en rempant, le dos nu et la tête couverte de poussière[3].

Aux changements politiques et sociaux introduits dans le monde ouolof par l'influence des Européens correspondent des transformations profondes. On reproche toujours aux Ouolof leurs habitudes de désordre et de malpropreté, leur gourmandise, leur ivrognerie; on les dépeint comme de grands enfants, incapables d'une idée fixe, ne vivant que pour le plaisir et l'ostentation; mais, quoi qu'on en dise, les changements ne sont pas simplement ceux du costume : les Ouolof de Saint-Louis ne se sont pas bornés à remplacer leur large blouse, le boubou, par la culotte et la veste, il n'est pas de travail qu'ils n'accomplissent avec joie quand on fait appel à leur sentiment de l'honneur, pas d'œuvre de dévouement à laquelle ils ne se sacrifient quand on leur en fait un devoir. Pour franchir la barre et se hasarder au milieu des brisants, tous les piroguiers ouolof sont des héros, et l'on ne cite point d'exemple d'un blanc qui ait été abandonné par les noirs dans un naufrage. Tandis que les autres nègres du Sénégal ne sont que les sujets ou les douteux alliés de l'étranger d'Europe, les Ouolof de Saint-Louis sont associés aux Français et se disent les « enfants » de la ville : ce sont eux

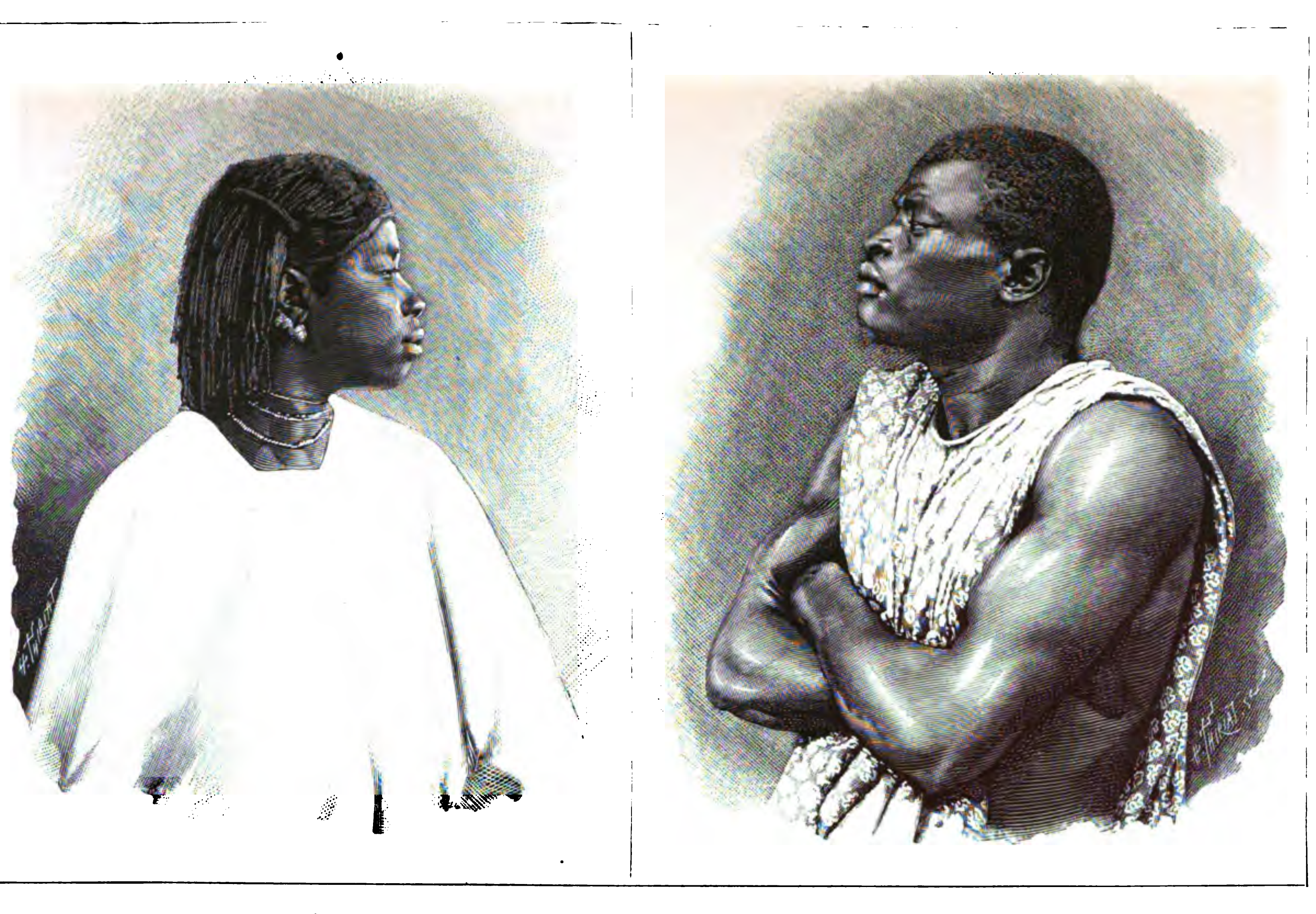
[1] Budumel, d'après les anciens auteurs portugais.
[2] André Alvarez d'Almada, *Tratado breve dos rios de Guinè*, 1594.
[3] Le Maire, *Voyage aux îles Canaries, Cap-Verd, Sénégal et Gambie*.

qui constituent la nation franco-sénégalaise, et c'est par milliers que l'on a trouvé les volontaires parmi eux, toutes les fois qu'il s'est agi de défendre un point menacé du fleuve, à Médine, à Bakel ou aux escales des Maures.

Les voisins méridionaux des Ouolof, les Serer, sont leurs parents de race et en maints endroits forment avec eux des populations métissées; en quelques districts ils ont même adopté leur langue ou se sont conformés à leurs usages; ailleurs ils sont croisés avec des Mandingues, et leurs familles régnantes appartiennent en majorité à cette race envahissante. Mais dans l'ensemble le pays des Serer purs est assez nettement circonscrit par une ligne qui suit le faîte de séparation entre la Gambie et le Saloum, embrasse le bassin tout entier de ce dernier cours d'eau et va rejoindre le marigot de Tanma, à la racine de la péninsule du cap Vert : celle-ci reste aux populations de langue ouolof. Dans ce vaste territoire, d'environ 12 000 kilomètres carrés, les Serer se subdivisent en de nombreuses peuplades dont les groupements ont souvent changé par suite des guerres civiles et des conquêtes, mais que l'on peut ramener à deux grandes fractions, les Serer None, dans la partie nord-occidentale du pays, et les Serer Sine, — les Barbacins des anciens auteurs portugais, — dans tout le reste du territoire : ce sont de beaucoup les plus nombreux et leur langue est celle qu'on a le mieux étudiée[1]. Elle offre beaucoup d'analogie avec l'idiome ouolof et, comme elle, se compose de racines monosyllabiques s'agglutinant suivant les mêmes règles. Quant au dialecte none, incompréhensible pour les Serer Sine, il se distingue en effet par son vocabulaire, mais il ressemble à l'autre dialecte par la syntaxe. Dans tout le royaume serer l'idiome des chefs est le ouolof.

D'après la tradition, les Serer habitaient jadis le haut bassin de la Casamance, au sud-est de leur territoire actuel; refoulés, au quinzième siècle, par les mahométans mandingues et foula, ils franchirent la Gambie et s'établirent au milieu des forêts qui s'étendent dans le bassin du Saloum : le pays était presque désert, ils purent le coloniser en se distribuant par groupes d'agriculteurs dans les clairières. De tous les Nigritiens du littoral, les Serer sont les plus grands : les hommes de deux mètres ne sont pas rares parmi eux; ils ont le thorax développé en proportion de leur taille et pour la forme seraient autant d'Hercules s'ils n'avaient, comme les Ouolof, les jambes un peu grêles et les mollets trop peu saillants. Un peu moins noirs que les Ouolof, ils ont le nez plus épaté, la figure plus aplatie, les lèvres plus grosses : encore les jeunes filles doivent-

[1] Faidherbe, *Étude sur la langue kéguem ou sérère-sine*, Annuaire du Sénégal pour l'année 1865.



FEMME OUOLOF AGÉE DE SEIZE ANS — JEUNE SERER AGÉ DE VINGT ET UN ANS

Gravure de Thiriat, d'après des photographies de la collection Bayol communiquées par la Société de Géographie



elles faire enfler leur lèvre inférieure en la perçant d'épines, opération fort douloureuse, mais à laquelle elles se soumettent en public sans donner signe de douleur; la honte d'avoir crié les empêcherait de trouver un mari. Chez les Serer, comme chez leurs voisins, les femmes sont achetées au père, mais elles n'appartiennent à l'époux qu'après un simulacre de rapt.

La circoncision est pratiquée de toute ancienneté chez les Serer, soit à l'âge de quinze ou seize ans, soit à l'occasion de quelque grand évènement, telle que l'intronisation d'un roi[1]. Cette pratique n'implique nullement la conversion à l'Islam; le signe extérieur du musulman dans ces contrées est le rasement des cheveux. Les relations constantes avec les Ouolof et la conquête du Saloum par un marabout foula ont accru dans ces derniers temps l'influence de l'Islam en pays serer; cependant la grande masse de la population a gardé les cérémonies païennes, non qu'elle repousse la doctrine de l'Islam, mais elle ne veut point abandonner l'usage des liqueurs fermentées. Le Serer adore ses dieux au pied des arbres; quand apparaît la nouvelle lune, il fait des incantations aux esprits de l'air et de la nuit[2]. D'après lui, les deux génies suprêmes sont Takhar, le dieu de la justice, et Tiourakh, le dieu de la richesse[3] : il invoque le premier contre les iniquités d'autrui, contre l'oppression des grands et les sortilèges des faibles; il implore le second pour la réussite de ses entreprises, fussent-elles même injustes et réprouvées par le bon dieu. Le serpent était aussi tenu pour une haute divinité et souvent on le vit apparaître sous divers aspects, même « revêtu de l'uniforme d'un vieil officier de l'empire »[4]. On lui offrait jadis des animaux vivants, surtout des bœufs et des poulets; mais, la foi ayant diminué depuis que deux religions nouvelles, le mahométisme et le christianisme, se disputent les âmes des Serer, on se borne maintenant à lui présenter les dépouilles des bêtes qui servent aux festins. Toutefois des sacrifices ont encore lieu lors des enterrements des Serer. Comme chez les Ouolof, le corps est déposé par la famille dans une enceinte circulaire surmontée de la toiture de la case dans laquelle habitait le défunt; au sommet du toit sont placés les armes, les instruments de culture, les ustensiles de ménage, suivant la condition et le sexe de l'individu : un fossé, une haie d'épines défendent la case mortuaire contre les animaux carnassiers. Près de la mer, on la couvre de coquillages; dans l'in-

[1] Fr. Carière et P. Holle, ouvrage cité.
[2] D'Almada, ouvrage cité.
[3] Pinet-Laprade, *Notice sur les Sérères*, Annuaire du Sénégal pour l'année 1865.
[4] L. M. Gallais, *Annales de la Propagation de la Foi*, 1851.

térieur du pays, on la revêt de terre. La plupart des indigènes croient à la métempsycose.

De tous les nègres de la Sénégambie les Serer seraient les plus enclins à l'ivrognerie : nulle part on ne boit autant de cette affreuse *sangara*, boisson fatale dans laquelle, outre l'alcool impur, entrent le tabac, le poivre en grains et les piments rouges[1]. Les chefs, faisant parade de leur richesse, ont toujours devant eux la calebasse pleine d'eau-de-vie et passent leurs jours dans l'ivresse; des femmes donnent la sangara en même temps que le lait à leurs enfants; les malheureux grandissent hébétés et l'on ne peut en faire que des *tiédo*, c'est-à-dire des sicaires qui vont piller les villages, dévaster les récoltes, tuer les hommes, suivant les ordres de leurs maîtres. Et pourtant au commencement du dix-huitième siècle l'usage de l'eau-de-vie n'était point connu de « ces bonnes gens » et ne les avait point encore gâtés : « cela ne manquera pas d'arriver, ajoutait Brüe, si les blancs passent souvent dans le pays[2]. » Les blancs sont venus et la race est corrompue; mais ce même commerce européen, qui fournit aux Serer la hideuse boisson, leur demande aussi du bétail, des arachides, du coton et autres denrées, et les indigènes, qui sont d'excellents agriculteurs, obtiennent d'année en année des moissons plus abondantes. Là aussi, même dans ce milieu corrompu à certains égards, il est à espérer que la paix et le travail produiront leurs conséquences naturelles pour la moralisation de l'homme. L'esclavage n'existe pas chez les Serer None : n'ayant jamais eu de captifs, ce sont les indigènes les plus honnêtes et les plus laborieux.

Les nègres qui dominent dans les contrées du Sénégal moyen, connu jadis sous le nom de « pays de Galam », sont généralement désignés sous le nom de Sarakolé[3], et se disent eux-mêmes Soninké, mot qui est pris en mauvaise part sur les bords de la Gambie : là il est synonyme d'impie et d'ivrogne[4], quoique son véritable sens, d'après quelques auteurs, soit « homme blanc »; mais cette acception n'est plus vraie de nos jours, si elle le fut jamais[5]. Dans le Gangaran, entre les deux branches maîtresses du Sénégal, l'appellation des Soninké est celle de Gangari. M. Bérenger-Féraud les considère comme un groupe ethnique complètement distinct de ses voisins Bambara et Mandingues, M. Quintin les rattache aux Sonrhaï du moyen Niger et les croit légèrement croisés de Berbères, ce qui

[1] Bérenger-Féraud, ouvrage cité.
[2] Labat, ouvrage cité; — Berlioux, *André Brüe*.
[3] Saracolais, Sarracolets, Serrekhoulé, Seracouli, Serawouli, Assouanck, etc.
[4] Pinet-Laprade, mémoire cité.
[5] Fr. Müller, *Allgemeine Ethnographie*; — Colin, *Revue Française*, mai 1886.

expliquerait la nuance relativement claire de leur peau; mais la plupart des ethnologistes les relient, avec Barth, à la grande division des Mandingues qui occupe la région du haut Djoliba et la Sénégambie méridionale, sur la rive droite du Bafing. Leur langue, dont il existe des vocabulaires et notices grammaticales, est, dans les pays de race croisée, plus ou moins mélangée de mots foula, bambara, mandingues; M. Tautain, en comparant le soninké à l'idiome mallinké ou des Mandingues, a trouvé une analogie évidente dans les radicaux et la syntaxe. D'après leurs traditions, les Soninké, beaucoup plus puissants jadis, auraient dominé de grands empires sur les bords du Niger; mais ils habitent certainement le bassin du Sénégal depuis une époque antérieure à l'arrivée des autres Mandingues et aux Bambara.

Épars dans toute la Sénégambie, en petits groupes qu'entourent d'autres peuplades, les Soninké sont à l'état le plus pur et se pressent en populations plus compactes sur les deux bords du Sénégal, entre Bafoulabé et Bakel. C'est là qu'ils présentent leurs caractères distinctifs de race ou de sous-race. Notablement plus petits en moyenne que les Serer et les Ouolof, ils sont plus grands que les Foula, auxquels ils cèdent d'ailleurs en grâce des mouvements et en adresse des membres. Ils ont le teint marron foncé, tirant un peu sur le rouge; même le vrai sens du nom de Sérékhoullé, d'après M. Tautain, serait « hommes rouges ». Le prognathisme de leur face est très marqué: ils ont le front fuyant, les pommettes peu saillantes, le nez épaté, les narines larges et obliques, les lèvres très grosses, repoussées en dehors par l'inclinaison des incisives, le menton fuyant, mais fourni d'une barbe un peu plus épaisse que celle du Ouolof. La chevelure est laineuse, sans être crépue : après avoir été rasée, elle repousse en brosse, et non pas en « grains de poivre » comme chez les Ouolof. La plupart des femmes tressent leurs cheveux en forme de casque et les entremêlent fort élégamment de verroteries et de grains d'ambre, qu'on entrevoit sous un voile flottant de gaze. Les villages, proprement tenus, sont pour la plupart composés d'un petit nombre de cases en paille, aménagées avec goût; dans le voisinage des pays habités par les Bambara ou les Mandingues, ils ne sont que rarement entourés de palissades, les dominateurs de la contrée se réservant le droit de fortifier leurs résidences. Au centre de chaque village un grand arbre a été laissé debout et entouré d'une estrade, forum où les indigènes viennent s'entretenir des affaires publiques.

Très doux de caractère, conciliants, essentiellement pacifiques, habiles à fuir l'oppression, mais lui obéissant avec résignation quand ils ne peuvent l'éviter, les Soninké se bornent d'ordinaire à une résistance passive qui

souvent leur réussit mieux que la révolte; ils sont ainsi parvenus à se maintenir en de nombreux petits États, monarchiques ou oligarchiques, les uns isolés, les autres groupés en fédérations, mais ils ont tous accepté le Coran, dont la langue leur est d'ailleurs inconnue et dont ils n'observent les préceptes que sous l'œil vigilant des marabouts. Mahométans peu zélés, si ce n'est en quelques périodes de ferveur passagère, ils vont en caravanes échanger des marchandises de village en village chez les païens et les chrétiens, visitent les villes du littoral pour voir de leurs yeux les choses étonnantes dont on leur a parlé. La plupart ne haïssent point le blanc et s'associent volontiers avec lui. Plusieurs de leurs jeunes hommes prennent du service dans les compagnies de terre ou de mer; ils deviennent bons matelots; ils excellent surtout dans les expéditions pour guider les troupes, débrousser les forêts, tracer les sentiers et les routes. Bons agriculteurs, voyageurs enthousiastes, et réunissant ainsi les qualités des résidents et des nomades, naturellement heureux et gais, ils semblent destinés à devenir dans la région du haut Sénégal ce que les Ouolof sont dans la région basse, les Français de la colonie; c'est à eux que reviendra l'honneur de la prise de possession définitive de la haute Sénégambie par la mise en exploitation du sol et la distribution des richesses.

D'autres populations nègres du haut Sénégal et de ses affluents paraissent être métissées et parlent des dialectes plus ou moins rapprochés de la langue des Mandingues; toutefois elles se présentent comme des éléments ethniques distincts. Tels sont les Kassonké, qui vivent en républiques fédératives aux alentours de Médine, dans le Kasso, le Guidimakha, le Kamera, le Nadiaga. Apparentés par les alliances à leurs voisins les Soninké, les Mandingues, les Foula, la plupart ont la peau relativement claire, des traits agréables, de fines attaches, et dans la démarche quelque chose d'onduleux et de félin. Leur intelligence est vive, mais astucieuse, et leurs mœurs sont trop faciles; en temps de paix ils mènent fort joyeuse vie. De nuit et de jour on n'entend dans leurs villages que le bruit du tamtam et des danses. Grâce à leur réputation de gaieté et d'entrain, les Kassonké ont le privilège de fournir de griots et de griottes les cours de tous les roitelets de la contrée[1]. Ce sont aussi les femmes de Kasso qui dirigent la mode pour l'arrangement de la chevelure et des draperies. Celles que le bien-être dispense de sarcler les champs passent une partie de leurs journées à se baigner et à soigner leur toilette[2]. Elles tiennent pour une grande beauté

[1] Anne Raffenel, *Nouveau voyage au pays des Nègres.*
[2] Tautain, mémoire cité.

la teinte bleue des gencives, coloration qu'elles obtiennent en se piquant la chair au moyen de petites épines.

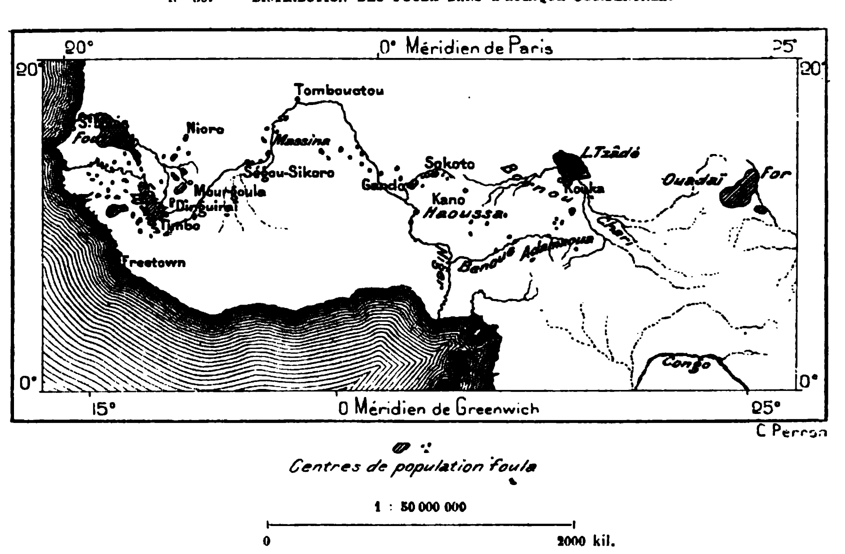
Les Djallonké, au nord-est du Fouta-Djallon, entre le Bafing et le Niger, furent autrefois les habitants des montagnes du Fouta-Djallon, d'après lesquelles ils sont encore désignés. Ce sont, de tous les nègres de la Sénégambie, ceux qui sont restés le plus en dehors de l'influence des blancs, et de tous les territoires le leur a été le moins visité. Raffenel les dit barbares et cruels, ayant encore pour vêtements des peaux de bêtes. Au nord ils se rattachent aux Soninké ; au sud et au nord-ouest, ils se sont alliés avec les Mandingues qui peuplent le Bambouk, une partie du Bondou, presque tout le Soudan français et les bords de la Gambie, leur domaine central ; enfin ils se sont modifiés à l'ouest par des alliances avec leurs vainqueurs, les Foula ou Foulbé, qui ont la prépondérance numérique dans le Fouta-Djallon et le Bondou.

Ces derniers, hommes de race étrangère, distincts de tous les Nigritiens qui les entourent, se sont interposés entre les nègres du littoral et ceux des bords du Djoliba. En aucune partie de l'Afrique ils ne se présentent plus nombreux et en groupe ethnique plus solide que dans la Sénégambie. Les Foula[1] sont épars en tribus plus ou moins puissantes sur un territoire très étendu en longueur, d'environ 4500 kilomètres : à l'est il en existe dans le Darfour, bien que les Fôriens proprement dits ou Fouraoui ne soient pas des Foula ; à l'ouest ils se sont avancés jusqu'aux « Rivières du Sud », Nuñez, Pongo, Mellacorée. Si l'on prend les points extrêmes, au nord et au midi, sur les bords du Sénégal et sur ceux du Bénoué, la zone dans laquelle on trouve de leurs colonies a plus d'un millier de kilomètres en largeur. Mais si vaste que soit ce territoire, et quoiqu'ils y aient fondé de grands empires, tels que ceux du Haoussa et du Massina, ils sont fort clairsemés et en mainte région comme perdus dans le flot de la population nigritienne; même on rencontre à peine quelques familles dans la région du Soudan français dite spécialement Foula-dougou ou « pays des Foula », et que maint auteur a considéré comme leur pays d'origine. Soumis aux conditions les plus diverses du milieu, leurs groupes présentent de notables contrastes, des montagnes du For à celles du Fouta-Djallon, mais ils ont conservé une certaine solidarité de race et se reconnaissent comme frères, grâce à la ressemblance des dialectes, des traditions et des mœurs.

[1] Foula est le radical des innombrables noms par lesquels on les désigne : Foula, Fouli, Felata, Fellata, Felan, Fellani, Fellatin, Fellahin, Fouladou, Foulani, Foulfouldé, Fouta, Poulo, Poular, Hal-poular, Fourba, Pholey, Peul, Peuhl, etc. Au Sénégal, ils se disent Poullo comme individu, Foulbé comme race.

Ceux des Foula qui paraissent avoir gardé les traits de race dans la plus grande pureté, notamment dans le Bondou, ont la peau de nuance rouge ou bronzée, et la forme de leur visage diffère peu de celle des Berbères. Leur figure est ovale, entourée de cheveux bouclés ou même lisses, leur nez est droit, les lèvres sont fines et assez minces : il en est beaucoup, surtout parmi les femmes, dont la face resplendit d'une véritable beauté, telle que la conçoivent les artistes d'Europe, et cette beauté charme d'autant plus qu'elle est accompagnée de la douceur du regard et du sourire, de la grâce des mouvements, de la noblesse du maintien, du goût dans le costume et

N° 36. — DISTRIBUTION DES FOULA DANS L'AFRIQUE OCCIDENTALE.



les ornements. Un bien petit nombre d'entre les Foula ont la puissance et la largeur du torse qui distingue les Ouolof et les Serer de la côte. La forme du crâne ressemble beaucoup à celle des fellahîn du delta nilotique, et, parmi les Foula de la Sénégambie, mainte femme dispose sa coiffure comme celle des statues égyptiennes[1]; la ressemblance du nom, celle des traits ont souvent donné lieu chez les savants à l'essai d'identification des races[2]; ce seraient les Leucaethiopes, les « Ethiopiens blancs », de Ptolémée; Schweinfurth les croit parents des Monbouttou. Quant aux Foula eux-mêmes, ils se considèrent comme tout à fait distincts des nègres. Ceux que les voyageurs européens ont rencontrés dans les bassins du Tzâdé et du Bénoué ne manquaient jamais de se dire les « frères » ou les « cousins » des

[1] Mollien, *Voyage dans l'intérieur de l'Afrique;* — Tautain, mémoire cité.
[2] Hartmann, *Nigritier;* — Knobel, *Der Niger der Alten.*

étrangers blancs. En Sénégambie de nombreux explorateurs ont également entendu des Foula se vanter de leur parenté avec les blancs[1]; mais la plupart, zélés mahométans, préfèrent réclamer une origine hymiarite ou arabe, et les marabouts font remonter leur généalogie nationale jusqu'à un ancêtre commun Fellah ben-Himier, le « Fils du Rouge » ou de l'Hymiarite. La provenance et la couleur de la peau seraient expliquées à la fois[2].

Plus encore que par les traits et la couleur de la peau, les Foula se distinguent de leurs voisins les nègres par leurs mœurs de bergers. Moins nomades que les Maures, ils changent volontiers de résidence, abandonnent même les villages sans esprit de retour quand le bien-être des troupeaux l'exige. C'est en suivant leurs zébus qu'ils se sont répandus dans toutes les régions de l'Afrique occidentale. Par une expérience héréditaire, ils sont arrivés à connaître admirablement les mœurs des animaux et à s'en faire aimer; dans les expéditions de guerre ils sont d'une merveilleuse adresse pour enlever les troupeaux de l'ennemi et se faire suivre docilement par eux; les jeunes Foula qui n'ont point reçu de bœufs en héritage vont en capturer dans les tribus voisines et les entraînent au loin; des colonies foula se sont ainsi fondées de l'une à l'autre extrémité de l'Afrique[3]. Le culte primitif paraît avoir été la boolâtrie, et dans leur mahométisme actuel se sont maintenues de nombreuses coutumes qui témoignent de leurs anciennes pratiques. La propreté qu'ils observent dans leurs bouveries a quelque chose de religieux; les Foula du Bondou reçoivent leurs hôtes dans leurs parcs à bestiaux, pour témoigner ainsi de leur respect pour l'étranger[4]. Ils ne paraissent pas avoir connu le cheval dans leur patrie primitive, car le mot par lequel ils le désignent est d'origine berbère[5].

Parmi les bergers foula, plusieurs ont cette apparence hébétée que donne la vie d'isolement avec les animaux; mais, prise en masse, la race se distingue par une intelligence supérieure, par la noblesse des idées, le ton poétique et l'élévation du langage : tel conte que l'on récite le soir dans les villages témoigne de sentiments si hauts, que les nègres des tribus environnantes ne le comprendraient même pas[6]. D'ailleurs les Foula savent aussi prouver leur supériorité en se mettant à l'école de leurs voisins : avec

[1] René Caillié; — Mungo Park; — Mollien; — Raffenel; — Burton; — Hecquard; — Bayol.
[2] Faidherbe, *Notice sur la colonie du Sénégal.*
[3] Bayol, *Bulletin de la Société de Géographie de Lille*, 1882.
[4] Anne Raffenel, ouvrage cité.
[5] Faidherbe; — Girard de Rialle, *Les Peuples de l'Afrique et de l'Amérique.*
[6] Bérenger-Féraud, *Recueils de contes populaires de la Sénégambie.*

eux, ils sont devenus agriculteurs et en certains districts ils se sont complètement fixés, se livrant comme résidents à la culture du sol, tout en élevant leur bétail avec grand soin; presque tous les métis foula sont excellents laboureurs. Dans l'industrie les Foula deviennent aussi de fort habiles artisans. Ils savent extraire de la mine la roche ferrugineuse, la purifier, la fondre et forger le métal pour en fabriquer des instruments de ménage et d'agriculture, des couteaux, des armes; les bijoutiers travaillent avec beaucoup de goût les métaux nobles; les charpentiers, les maçons bâtissent des cases solides et commodes; les corroyeurs et les cordonniers préparent une grande variété d'ouvrages en cuir, y compris les gaines où l'on enferme le précieux gri-gri; enfin, parmi les tisserands il en est qui produisent avec le coton du pays des tissus presque aussi fins que la mousseline; même les riches apprennent à coudre leurs propres vêtements. Comme guerriers les Foula sont les égaux de toute autre race africaine. Leur vaillance a singulièrement contribué à maintenir leur ascendant : en temps de guerre tous les hommes valides marchent au combat et dans leurs expéditions ils font preuve d'une habile stratégie. Les armes dont ils se servent sont les mêmes que celles de leurs voisins nègres; cependant ils possèdent des lances en fer, à manches sertis de cuivre, que l'on ne retrouve point chez d'autres peuples; quelques-unes, conservées dans les musées d'Europe, sont d'un fort beau travail. Ils ont des captifs de case et des esclaves qu'ils emploient à la culture des champs, mais on dit à leur louange qu'à l'époque de la traite des nègres ils n'ont jamais pris part comme nation à ce hideux commerce. En de rares circonstances les criminels étaient vendus au lieu d'être mis à mort et quelques Foula nomades étaient capturés sur les confins du territoire. Mais la race était à peine représentée dans les bandes d'esclaves du Nouveau Monde : les savants américains n'en ont pu observer qu'un petit nombre d'individus[1].

L'histoire ne raconte que les invasions récentes des Foula; mais où vivaient-ils aux premiers temps de l'Islam? Sont-ils des Nigritiens comme les Bambara et les Mandingues et serait-ce par des croisements avec Arabes et Berbères, dans les régions septentrionales du Soudan, que s'expliquerait le teint clair de leur visage? Sont-ils les frères des Barabra de la Nubie ou des Rétou de l'Égypte, auxquels ils ressemblent par tant de traits[2]? Sont-ils descendus du versant méridional de la Berbérie avec ces Garamantes qui gravaient les images de leurs zébus sur les parois des

[1] H. Leighton Wilson, *Western Africa*.
[2] Carl Ritter; — Mollien; — Bayol, etc.

rochers? Faut-il chercher leur origine hors du continent africain et seraient-ils de souche malaisienne[1], ou bien de provenance hindoue? Faudrait-il voir en eux, d'après une hypothèse plus bizarre encore, des fugitifs errants comme les Tsiganes d'Europe[2], mais ayant dû une destinée toute



TYPE FOULA.
Gravure de Thiriat, d'après une photographie de la collection Bayol communiquée par la Société de Géographie.

différente au contraste des milieux, les uns étant devenus les premiers dans le continent noir, tandis que les autres sont tenus pour les derniers des derniers dans les contrées des blancs. Parmi les Foula même, une des castes, celle des Laobé ou Lahobé, se distingue à peine des Tsiganes européens. Peu nombreux, ils errent de campement en campement, presque toujours misérables et vêtus de haillons, parlant un dialecte à part et, suivant

[1] Gustave d'Eichthal, *Histoire et origine des Foulahs ou Fellans.*
[2] Thaly; Ricard, ouvrage cité.

toute apparence, ne pratiquant aucun culte : la chair du serpent, celle du sanglier ne leur répugnent point. Ils n'ont d'autre industrie que la fabrication des écuelles et des mortiers à piler le mil. Petits, noirs, aux cheveux crépus, ils sont tenus pour des parias par toutes les populations environnantes[1].

La langue des Foula n'a pas encore été classée d'une manière définitive parmi celles de l'Afrique. Ils ont deux genres, non le masculin et le féminin comme la plupart des idiomes, mais l'humain et le non humain; les adjectifs s'accordent par la rime avec le substantif et les mots se modifient euphoniquement les uns les autres. Par quelques traits les dialectes sonores des Foula ressemblent aux idiomes des nègres environnants et par l'emploi des suffixes se rapprochent des parlers sémitiques, dont ils paraissent avoir longtemps subi l'influence; ils renferment beaucoup de mots arabes, notamment ceux qui se rapportent à la religion et aux institutions sociales. Müller et après lui Cust croient devoir classer les dialectes foula en un groupe glossologique voisin de celui dont le type est le nouba du Kordofân. Quoi qu'il en soit, leur véritable place sera bientôt connue, car il existe déjà plusieurs ouvrages grammaticaux sur divers langages foula, et même un prince de Sokoto a rédigé une grammaire de sa langue[2]; toutefois les livres nombreux qu'ont écrits les marabouts et qui contiennent le code des lois de l'histoire nationale, sont tous rédigés en arabe[3]. Les indices tirés de l'idiome, aussi bien que les traditions historiques, témoignent de l'origine orientale des Foula; ils ont traversé l'Afrique en venant de l'est à l'ouest; mais, par un phénomène analogue à celui que présentent les Arabes qui, après être arrivés au Maroc, ont repris leur mouvement de migration en sens inverse et jouissent d'une influence d'autant plus grande qu'ils viennent du Gharb le plus éloigné, les Foula recommencent leur exode de l'ouest vers l'est, et c'est des bords du Sénégal que sont venus, au commencement du dix-neuvième siècle, les fondateurs des empires de Haoussa et de Massina dans le bassin du Niger; c'est aussi près du bas fleuve que commencèrent les conquêtes du marabout Al Hadji-Omar qui, dans le haut Sénégal, balança longtemps la fortune de la France[4].

Parmi les Foula sénégalais, quelques-uns, notamment ceux de Birgo, sont restés en dehors de l'Islam, quoique la circoncision soit chez eux une pratique traditionnelle; mais la grande majorité de la race a, depuis longtemps,

[1] Faidherbe, *Notice sur le Sénégal.*
[2] Needham Cust, *Modern Languages of Africa.*
[3] Bayol, *Bulletin de la Société de Géographie de Lille*, 1882.
[4] Faidherbe, *Notice sur la colonie du Sénégal.*

embrassé le mahométisme et même de nombreuses peuplades sont animées d'une vive ardeur de propagande; le commerce de l'eau-de-vie, malheureusement si prospère dans les contrées du littoral habitées par les païens, se réduit à fort peu de chose dans le pays des Foula. La prière occupe une large part dans leur vie, mais leur zèle religieux ne les a pas rendus intolérants : bergers pour la plupart, ils ont une piété douce et contemplative. Lorsque MM. Bayol et Noirot pénétrèrent dans le Fouta-Djallon, les indigènes invoquèrent Allah pour les étrangers, et, ceux-ci étant tombés malades, l'almamy donna l'ordre qu'on fît des prières publiques à leur intention; on planta devant la porte de la mosquée deux orangers qui reçurent le nom des visiteurs français et qui marquent l'époque de leur voyage. Les savants foula n'ont rien du scrupule formaliste des Orientaux; ils se permettent même de corriger le Coran; quand un passage leur paraît incompréhensible ou contraire à leur mode de penser, ils le modifient pour le mettre d'accord avec leurs opinions religieuses[1]. Comme les autres musulmans, les Foula admettent la polygamie, mais ils ne la pratiquent guère, ce qui tient principalement au respect que l'on a pour la femme et à l'ascendant qu'elle prend sur son mari : il est rare qu'elle permette l'entrée d'une deuxième épouse dans la maison. La femme foula sait conquérir sa place. « Qu'elle entre esclave dans une case, disent les Ouolof, elle en sera bientôt maîtresse. »

Les gouvernements ne sont pas despotiques chez les Foula comme chez la plupart des nègres leurs voisins. Presque chaque État constitue, depuis le milieu du siècle dernier, une espèce de république théocratique, dont le chef, dit almamy, c'est-à-dire, *emir-el-moumenin* ou « prince des croyants », n'exerce son pouvoir de souverain temporel et de grand-prêtre qu'en prenant l'opinion des anciens et des notables; dans chaque village l'élément électif possède une grande part de l'administration locale. En réalité ce sont les familles riches qui gouvernent. Il en est de même chez les Foula métis ou Toucouleurs du Fouta : leurs chefs héréditaires nomment l'almamy, et souvent pour un temps très court. Leur autorité va jusqu'à pouvoir infliger la peine de mort, à la seule condition de faire ratifier le jugement par l'almamy; mais son acquiescement est une formalité qu'il ne saurait refuser à ses véritables maîtres[2]. Lors de l'arrivée des Portugais dans le pays, le chef principal des Foula, qui paraît avoir été un roi très puissant, était désigné sous le nom de « Grand-Foula » (Grão-Fulo); plus

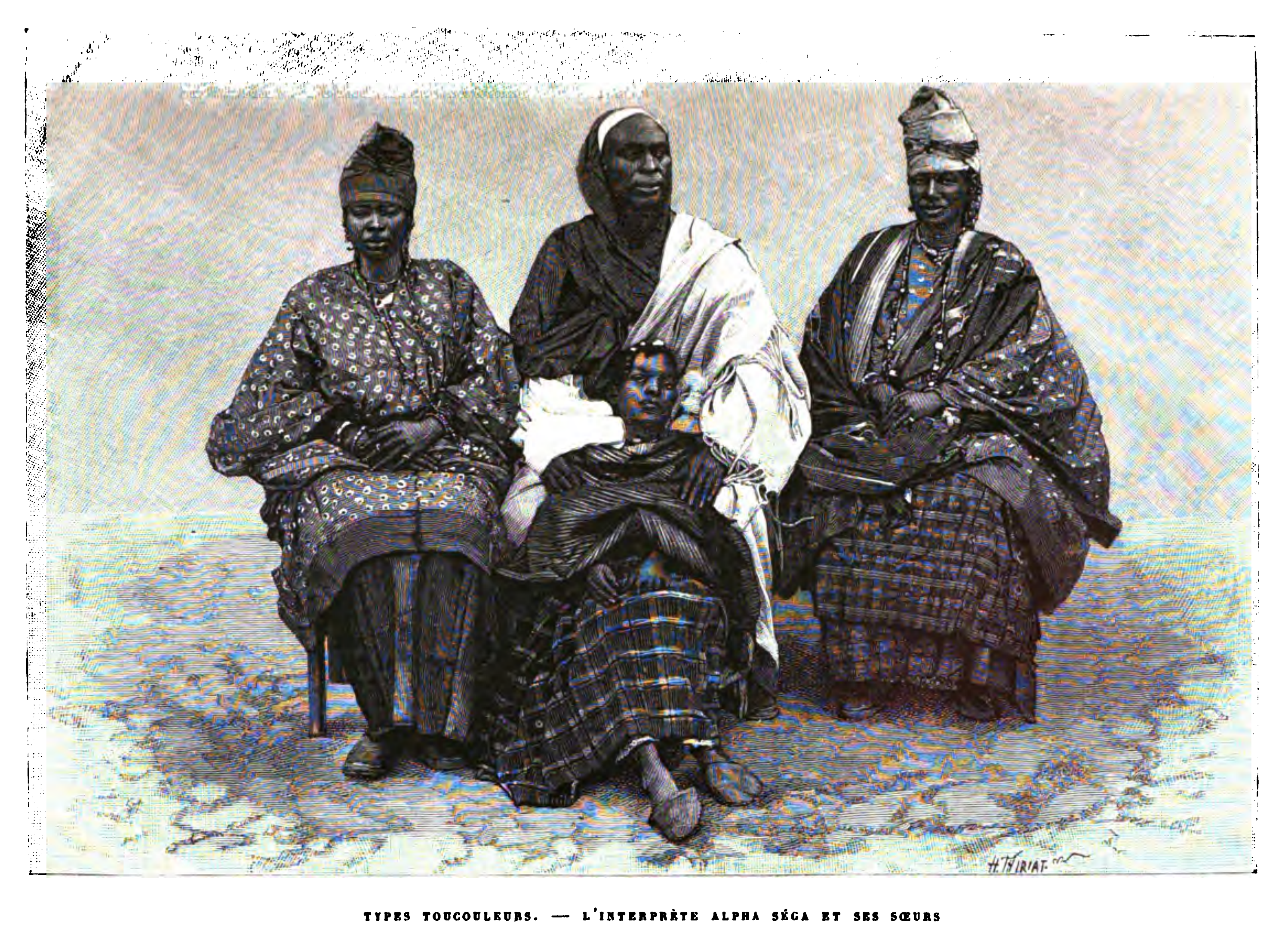
[1] Noirot, *A travers le Fouta Diallon et le Bambouc.*
[2] Bérenger-Féraud ouvrage cité

tard les Français l'appelaient le Siratique ou Cheïratic, c'est-à-dire « Suprême » ou « Empereur »[1]. Il résidait au bord du Sénégal, dans le district des Falalhos, dont Bakel est aujourd'hui le chef-lieu.

Les habitants du Fouta, et notamment des quatre provinces riveraines du Sénégal, dites Damga, Fouta, Toro et Dimar, entre la bouche de la Falémé et le lac de Paniéfoul, sont désignés par les Français de Saint-Louis sous le nom général de Toucouleurs, mot que l'on a voulu faire dériver de l'anglais *two colours*, parce que les indigènes sont pour la plupart des métis bruns ou cuivrés issus de nègres et de Maures avec des Foula. Cette étymologie bizarre ne repose sur aucun renseignement fourni par les occupants anglais pendant leurs courtes périodes de domination; dès le seizième siècle d'ailleurs, les Portugais donnent à ces indigènes le nom de Tacurores[2] : il est donc certain que ce nom est dérivé de l'ancienne appellation du pays, le Toukourol, déjà mentionné par Cadamosto, et se confond avec celui des Takroûr ou Takarir, les pèlerins qui se rendent de l'Afrique occidentale à la Mecque et qui comprennent parmi eux un grand nombre de hadji sénégambiens[3]. Ce qui distingue les Toucouleurs, c'est leur fanatisme musulman et, si on les a fréquemment décrits, avec Barth, comme les représentants de la race foula, c'est à cause de l'importance que leur propagande armée leur a value dans l'histoire de l'Afrique. Pourtant ces « enfants chéris de Dieu » sont parmi les moins foula des peuples qui parlent la langue poular[4]. Sur les quatre ou cinq cent mille habitants du Fouta, il en est qui sont des Ouolof ayant gardé leurs noms de famille sans se mélanger avec les Foula; d'autres se sont croisés avec des Maures; un très grand nombre, sans prétendre à une origine foula, se donnent simplement pour des Hal-poular, c'est-à-dire pour des « gens de langue foula »; enfin les Denianké et Torodo, ou mieux Torobé, qui appartiennent à la race foula métissée, recrutent leur caste par adoption[5]. M. Tautain raconte, d'après divers informateurs, que lorsqu'un Torobé est satisfait d'un élève habile à réciter le Coran, il l'adopte comme compatriote et l'attache à sa famille par une alliance; de même les esclaves affranchis deviennent Torobé, accroissant ainsi la force numérique, déjà considérable, de la nation.

Intelligents, énergiques, ambitieux, les Toucouleurs sont redoutés de leurs voisins et des résidents français. Habitant la rive gauche du fleuve,

[1] Le Maire ; — Labat ; — Golberry, etc.
[2] D'Almada, ouvrage cité.
[3] D'Avezac, *Nouveau Journal asiatique*, IV ; — Faidherbe, etc.
[4] Berchon, *Bulletin de la Société d'Anthropologie*, I, 1860.
[5] Quintin ; — Tautain, mémoire cité.



TYPES TOUCOULEURS. — L'INTERPRÈTE ALPHA SÉGA ET SES SŒURS

Gravure de Thiriat, d'après une photographie de la Mission Borgnis-Desbordes, communiquée par la Société de Géographie.

précisément en face des Maures qui campent sur la rive droite, ils ont souvent gêné les marins de Saint-Louis à la remonte du fleuve, et s'ils n'avaient pas été divisés entre eux, si même ils n'avaient fait appel aux armes françaises pour se combattre les uns les autres, il eût été impossible aux Européens de conquérir le bassin du Sénégal : récemment encore leur territoire était pays ennemi ; les colonnes d'expédition ne pouvaient y pénétrer qu'en force et non sans brûler quelques villages. C'est en 1885 seulement, et après de longs efforts de diplomatie, qu'on a réussi à relier, à travers leur territoire, de Saldé à Bakel, les deux fragments du télégraphe de Gorée à Bamakou, sur le Niger. Au nord du Bakhoy et du Baoulé, dans le Kaarta, ce sont des conquérants toucouleurs qui interdisent maintenant aux Français l'accès de leur pays. Mais, si remuants qu'ils soient, si dangereux que puisse les rendre leur fanatisme musulman, les Toucouleurs n'en sont pas moins des plus utiles dans le bassin du Sénégal par leur esprit d'initiative et leur amour du travail. Ils émigrent volontiers pour aller chercher fortune, soit en cultivant le sol, soit en ramant sur le fleuve ou en offrant des marchandises : des colonies entières de Toucouleurs se sont établies sur les bords de la Gambie pour y faire des plantations d'arachides.

Ainsi la population de la Sénégambie française est très diverse et, grâce à la situation du pays aux confins de deux zones, les races présentent de grands contrastes de couleur et d'origine. Au nord du Sénégal sont les Berbères et les Arabes, confondus sous le nom de Maures ; au sud les Foula, qui se disent eux-mêmes les « Rouges », s'interposent en une longue traînée de peuplades, à l'orient entre les Mandingues et les Soninké, du côté de la mer entre les Ouolof et les Serer. En outre, les Bambara ou Bamana, dont le gros occupe les régions de Kaarta et de Ségou, constituent des groupes nombreux dans le bassin du haut Sénégal, et chaque race s'entoure d'un cortège de populations métissées. Mais, si différentes que soient à maints égards les tribus de la Sénégambie française, elles se ressemblent par le développement historique et l'organisation sociale ; elles sont encore dans une période qui rappelle le moyen âge européen. La division du sol en de nombreux États, aux limites incessamment changeantes, l'état normal de guerre qui règne entre les tribus et qu'interrompent parfois des trêves religieuses, les brusques péripéties de la fortune entre le brigandage et la royauté, les migrations en masse, les transformations soudaines de pays cultivés en déserts, la constitution de la société en castes ennemies ou du moins en corporations fermées, la cohabitation dans chaque village d'hommes libres et d'esclaves, diversement

traités suivant leur origine et leur genre de travail, les mœurs des cours où les affranchis disposent de la fortune et de la vie des sujets, où les fous décident parfois de la paix et de la guerre par une plaisanterie, les banquets que les griots viennent égayer par leurs chants obscènes, les cérémonies terribles où les sorciers tendent aux victimes la coupe du poison, tout cela n'est-ce pas l'image de la société d'Europe il y a mille années[1]?

En face de ce monde barbare l'âge moderne avec ses idées et ses institutions nouvelles est représenté par le petit nombre d'Européens qui vivent à Saint-Louis, à Gorée, à Dakar, visitent les postes riverains du fleuve ou font des voyages d'exploration à l'intérieur. Et pourtant ce groupe de Français ne peut même être assimilé à une réduction des sociétés européennes, car il ne se compose point de tous les éléments organiques d'une nation : il ne comprend que des marchands, des soldats, des fonctionnaires; les artisans ne sont représentés que par des ouvriers recrutés par la conscription, et les cultivateurs du sol manquent complètement. Quoique la plus ancienne des possessions françaises, le Sénégal est celle qui est le plus improprement désignée sous le nom de « colonie ». Cette contrée n'a jamais reçu de colons européens venus librement pour exercer une industrie manuelle, et d'ailleurs c'est à sept ou huit centaines seulement que, dans les années du commerce le plus actif, s'élève le nombre des hommes du nord venus de leur plein gré. Quant aux femmes, elles sont si rares, qu'on se plaît à vanter leur présence comme un témoignage d'héroïsme.

C'est que l'expatriation à 30 degrés de latitude dans la direction de l'équateur est une tentative des plus dangereuses pour les immigrants de la zone tempérée du nord. La saison sèche, qui est en même temps la saison fraîche, est agréable pour l'Européen, si ce n'est quand soufflent les vents d'est, et pendant cette période de l'année, de décembre en mai, les Français peuvent visiter Saint-Louis sans grand péril pour leur santé : c'est en effet la saison que choisissent la plupart des négociants pour inspecter leurs comptoirs et préparer leurs opérations de commerce; ils n'ont à redouter que l'anémie. Alors les indigènes courent plus le risque de tomber malades que les Européens, à cause du froid relatif qu'ils ont à subir, du manque de vêtements chauds et de maisons confortables. « La chute des feuilles du baobab, c'est la mort des noirs, » dit le proverbe; mais, ajoute-t-il, « la pousse des feuilles, c'est la mort des blancs. » La chaleur humide est fatale pour les Européens qui n'ob-

[1] Bérenger-Féraud, ouvrage cité.

servent pas une hygiène sévère et ne jouissent pas d'un bien-être suffisant. Quand les premières fortes pluies tombent sur le sol poreux des latérites, elles en chassent l'air, mêlé aux gaz des matières décomposées; parfois l'odeur de la terre est infecte[1]. Alors les hôpitaux se remplissent; la dysenterie, les fièvres paludéennes déciment les hommes, et ceux qui échappent aux influences d'une première saison des pluies ont la constitution déjà bien affaiblie quand ils ont à subir un deuxième hivernage[2]; le découragement, l'ennui, et, dans les forts du haut fleuve, le manque de labeur intellectuel enlèvent tout ressort aux malades et ils se laissent mourir sans résister. Des épidémies violentes viennent s'ajouter parfois aux maladies endémiques. A diverses reprises le choléra, beaucoup plus redoutable pour la population noire que pour les blancs, a fait son apparition sur la côte. Plus terrible pour les étrangers non acclimatés, la fièvre jaune, qui a éclaté six fois depuis 1830, tue en moyenne plus de la moitié des résidents français lorsqu'elle fait, à Gorée ou à Saint-Louis, sa visite redoutée. Malgré les progrès accomplis dans l'hygiène publique, les dernières épidémies ont été les plus meurtrières : la moyenne des Européens frappés est de 80 pour 100 et la mort emporte plus de la moitié des malades. Les médecins manquant dans les hôpitaux, il a fallu maintes fois les faire venir de France par dizaines et souvent pas un seul des nouveaux venus n'est resté debout. Que de vies précieuses de dévouement et de science ont été sacrifiées ainsi, et que ne peut-on espérer de l'humanité quand on voit tant de jeunes gens marcher à une mort certaine sans que personne parmi eux hésite dans l'accomplissement de son devoir[3]?

Quoique certaines expériences aient réussi, notamment la construction du chemin de fer de Dakar à Saint-Louis par des terrassiers européens[4], on peut donc répéter avec Bérenger-Féraud que « l'acclimatement du Français au Sénégal est une chimère ». Tant qu'on n'aura pas découvert de remèdes certains contre les affections paludéennes et que des sanatoires n'auront pas été fondés sur les plateaux du Fouta-Djallon, tant que la fièvre jaune ne sera pas victorieusement combattue, comme elle l'est peut-être au Brésil par le traitement préventif de M. Domingos Freires, les Européens du Sénégal ne pourront être que des visiteurs temporaires ne faisant point souche dans le pays. Les tableaux statistiques de la population sénégalaise

[1] Anne Raffenel; — Peschuel-Lösche.

[2] Borius, *Climat du Sénégal;* — *Archives de médecine navale*, tome XXXVII.

[3] Mortalité moyenne des Européens atteints de fièvre jaune, d'après Bérenger-Féraud :
Sur 100 Européens (de 1830 à 1866) . . . . . . 84 atteints ; 47 morts.

[4] Mortalité des travailleurs en vingt-quatre mois : 25 ouvriers sur 2027.
(Bois, *Sénégal et Soudan*.)

dans les années 1843 à 1847 démontrent que parmi les Européens les décès sont quadruples des naissances. Depuis cette époque la situation ne s'est pas améliorée, et c'est toujours par de nouveaux arrivants que doit se reconstituer la société européenne de Saint-Louis, de Dakar et de Rufisque. Et non seulement les Français ne s'acclimatent point au Sénégal, même leurs descendants métis ne constituent point encore une race stable. On pourrait croire que depuis quatre siècles d'occupation la population croisée est devenue fort considérable, puisque la plupart des résidents européens se marient, au moins temporairement, avec des femmes indigènes; mais ces métis de sang français ont toujours été peu nombreux, augmentant ou diminuant avec le chiffre des blancs. Ce fait tient sans doute en partie à ce que les gens de sang mêlé, parmi lesquels on compte du reste beaucoup d'hommes de valeur, ont fait retour par les croisements dans la population indigène; mais il doit être attribué surtout à ce que la nouvelle génération, quoique née dans le pays, n'est pas encore acclimatée. Les statistiques des familles, recueillies avec soin par quelques médecins anthropologistes, prouvent avec évidence que les enfants de sang mêlé nés sur la côte de la Sénégambie meurent fréquemment en bas âge et que les unions des survivants, très souvent conclues entre parents, sont pour la plupart stériles[1]. Il est peu de familles qui se soient perpétuées jusqu'à la quatrième génération; cependant M. Corra a constaté en huit années que la proportion des naissances aux morts dans cette partie de la population urbaine de Saint-Louis était de sept à quatre; tandis que chez les blancs et les noirs de la ville la mortalité dépasse la natalité, c'est le contraire qui se produit pour eux. Quels seront les résultats des alliances dans les régions de l'intérieur, notamment dans les montagnes du Fouta-Djallon, où des populations autres que les Ouolof vivent sous un climat différent? L'expérience ne permet pas encore de se prononcer. Quant à l'immigration d'Africains venus de pays éloignés, elle a toujours été suivie d'une forte mortalité. Les Arabes et les Kabyles d'Algérie meurent au Sénégal en proportion aussi considérable que les blancs. Pour les Gabonnais, l'expérience a été plus lamentable encore : de cinquante venus en 1864, quarante-huit étaient morts dix mois après. Les fièvres intermittentes, les bronchites, les phtisies et surtout les hépatites sont les maladies qu'ont le plus à redouter les nègres sénégambiens[2]. Une espèce de lèpre, le « mal rouge », se communique parfois aux immigrants d'Europe. La cécité est

[1] Bérenger-Féraud, *Revue d'Anthropologie*, 1879, n. 4.
[2] Berchon, *Bulletin de la Société d'Anthropologie de Paris*, séance du 18 juillet 1861; — Bordier, *La Colonisation scientifique*.

une infirmité très commune sur les bords du Sénégal moyen, et dans les régions du littoral la « maladie du sommeil » fait de nombreuses victimes, surtout parmi les ivrognes.

Autour des comptoirs du Sénégal il ne s'est pas formé de parler créole comparable à celui des Antilles et de la Louisiane. Sans doute beaucoup de mots français se sont introduits dans le dialecte des nègres, mais la plupart des termes d'origine européenne sont dus aux Portugais et datent par conséquent du quinzième siècle : le clayonnage enduit d'argile qui entoure les maisons et les cours est une « tapade » ; la terrasse bétonnée qui remplace le toit est une « argamasse », la dame qui s'y promène est dite la « signare » et le jeune homme qui la sert un « rapace » ; s'il est chrétien, c'est un « gourmet ». A Saint-Louis et à Dakar le ouolof est la langue la plus communément employée, tandis que dans l'intérieur l'arabe et le poular sont les idiomes indispensables pour s'entretenir avec les Maures et les Foula. D'ailleurs l'usage du français se répand de proche en proche, plus encore par l'enseignement libre des soldats et des laptots ou marins sénégalais que par les soins rémunérés des instituteurs. Maintenant Saint-Louis a sept écoles, congréganistes ou laïques; le reste de la Sénégambie française en a le double; des classes ont été ouvertes par l'Alliance française jusque dans le port de Bamakou, sur le Niger, et plus de soixante élèves sont entretenus par la colonie dans les établissements scolaires de France ou d'Algérie[1]; on a supprimé l'école des otages, fondée jadis à Saint-Louis pour l'éducation de jeunes noirs retenus en garantie de la conduite politique de leurs parents. Ce sont les écoles, les livres, les journaux, qui dans l'intérieur ont valu aux blancs de Saint-Louis le nom de *toubab*, synonyme de « lettré », et à la Sénégambie celui de Toubabou-dougou, « Pays des Lettrés » ou « des Blancs »[2].

Le commerce, raison d'être de la prise de possession du Sénégal, s'est notablement accru dans ces dernières années. On sait qu'aux dix-septième et dix-huitième siècles le trafic des compagnies concessionnaires consistait surtout à se procurer des nègres pour les envoyer dans les plantations de Saint-Domingue et des autres Antilles : en 1682, une « pièce d'Inde », c'est-à-dire un nègre de premier choix, ne coûtait que dix livres au Sénégal et se vendait jusqu'à cent écus dans les colonies américaines[3]; année commune, l'exportation était de quinze cents individus par an[4]. La traite des

[1] Écoles françaises et cours d'adultes de la Sénégambie en 1885 : 21, avec 1663 élèves.
[2] Pietri, *Races du Soudan occidental; — Les Français au Niger.*
[3] Berlioux, ouvrage cité.
[4] Labarthe, ouvrage cité.

nègres ne cessa complètement comme industrie légale que sous la Restauration; mais jusqu'en 1848 les Maures amenaient dans les escales des captifs noirs, qu'ils vendaient aux traitants d'une manière plus ou moins ouverte. Alors il ne resta plus guère qu'un seul article de commerce, la gomme, qui provient de diverses espèces d'acacias, adansonia, arabica, seyal, verek et autres, croissant dans le pays des Maures au nord du fleuve. Les forêts de gommiers ou kraba sont des lieux sacrés où il est interdit de casser une branche, mais que les tribus se disputent parfois et que, pendant les guerres, des incendies ont dévastées. Ces forêts, dont quelques-unes ont une superficie de plusieurs centaines de kilomètres carrés, sont maintenant au pouvoir exclusif des Trarza, des Brakna, des Douaïch, mais elles n'appartiennent pas aux tribus par indivis : les grands chefs se les sont appropriées et les font exploiter par leurs captifs. Quand les vents d'est ont fait éclater l'écorce de l'arbre et permis à la gomme de suinter au dehors, aidée souvent dans son travail par l'action d'une plante parasite, le *loranthus senegalensis*[1], les Maures viennent camper sur la lisière des forêts, et la récolte commence. C'est généralement vers le mois d'octobre; en décembre la principale cueillette est finie. La traite se fait de janvier en mars sur des marchés de la rive fluviale fixés par la coutume. Jadis les Maures, persuadés que les Français ne pouvaient se passer de gommes pour leur alimentation, aimaient à se faire attendre par les traitants : ils n'arrivaient qu'après avoir reçu des présents, transformés en véritables impôts, et faisaient subir toutes sortes d'avanies aux marchands; maintenant ceux-ci, représentant presque tous des maisons de Bordeaux[2], sont libérés des « coutumes » qui pesaient sur eux, et les échanges se font plus rapidement. Les achats de gommes se payent soit en gourdes ou pièces de cinq francs, soit en denrées, mil, riz et biscuits, tabac, en fusils et en munitions, en étoffes diverses et surtout en « guinées », pièces de coton de 15 mètres de longueur, qui, après les esclaves, furent longtemps admises comme l'unité de valeur pour tout le commerce de troc au Sénégal : elles proviennent pour un tiers environ de Pondichéry, pour les deux autres tiers de la Belgique et de l'Angleterre. Dans les bonnes années, la quantité de gomme achetée aux Maures dépasse trois millions de kilogrammes; elle pourrait s'accroître bien davantage si des plantations d'acacias se faisaient au sud du fleuve dans le Fouta et si les forêts étaient méthodiquement exploitées.

[1] Bérenger-Féraud, *Les Peuplades de la Sénégambie.*
[2] Navires partis de Bordeaux pour le Sénégal en 1885 :
49 (dont 46 français), jaugeant 30 845 tonneaux

Depuis quelques années la principale denrée d'exportation est la pistache de terre ou arachide. Une grande révolution s'est accomplie, puisque les noirs se sont substitués aux Maures comme les producteurs par excellence des régions sénégambiennes et que le produit le plus utile est dû maintenant au travail agricole. C'est en 1844 que l'exportation de cette graine oléagineuse a commencé, et la culture s'en est peu à peu répandue sur les bords du Sénégal moyen, dans le Cayor et le Saloum. L'ouverture du chemin de fer de Saint-Louis à Gorée a fait défricher les brousses sur tout le parcours de la ligne pour les plantations d'arachides : de la même manière chaque nouvelle route se bordera de jardins ou *lougan*. La substitution des arachides à la gomme dans le grand trafic a eu pour conséquence d'obliger les négociants à se servir de bateaux d'un plus fort tonnage : denrée légère et relativement peu coûteuse, l'arachide doit être transportée en quantités plus considérables pour assurer un prix rémunérateur au marchand. C'est ainsi que, par contre-coup, la barre du Sénégal est devenue plus gênante pour les expéditeurs, et qu'il est devenu nécessaire de la tourner en construisant la voie ferrée de Saint-Louis à Dakar. Au point de vue agricole, l'arachide offre le grand avantage d'améliorer le sol sur lequel on la cultive, tandis que les autres plantes l'épuisent; en outre, sa fane est le meilleur des fourrages pour tous les animaux herbivores[1]. L'arachide du haut Sénégal est plus riche en huile que celle du Cayor, mais dans ce dernier pays la plante pousse sur un sol sablonneux, de sorte que pour recueillir le fruit, attaché à l'extrémité de la tige devenue souterraine, il suffit d'attirer la branche à soi ; dans une terre compacte, la récolte est plus difficile. Quant aux autres objets d'exportation, dix-huit variétés de mil, riz, maïs, béref ou graines huileuses de melon, cire, coton, caoutchouc, peaux, ivoire, plumes d'autruche, beurre de karité, ils ne représentent qu'une faible valeur dans l'ensemble du commerce[2]. Le bassia, qui fournit le beurre végétal, pourrait donner aussi une espèce de gutta d'excellente qualité comme celle de l'Insulinde[3].

[1] Ricard, ouvrage cité.

[2] Mouvement commercial de Gorée et de Saint-Louis :

1879 : 35 142 781 francs ; 1883 : 47 216 466 francs.

Mouvement de la navigation en 1883 : 1453 navires, jaugeant 260 000 tonneaux.
Part du pavillon français : 1500 » » 237 000 »

Importations en 1883 : de France.	8 600 000 francs ;		de l'étranger :	11 300 000 francs.
» des colonies françaises	6 800 000 »			
Exportations en 1883 : Arachides .	70 000 000 kilogrammes ;	Valeur :	17 500 000	»
» » Gommes. .	2 500 000 »	»	3 200 000	»
» » Autres produits :		»	1 200 000	»

[3] Edouard Heckel, *La Nature*, 23 mai, 21 octobre, 28 novembre 1885.

La terre est presque en entier entre les mains des indigènes, qui la cultivent avec plus de soins et d'intelligence que des observateurs superficiels ne sont portés à le croire. « N'est pas agriculteur, dit un proverbe des hauts riverains cités par M. Ricard, n'est pas agriculteur qui trouve le jour trop long ou son lougan trop petit. » De nombreuses concessions gratuites ont été faites à des Européens; mais, trop étendues, elles ne furent que partiellement mises en culture, malgré l'appât de primes considérables. D'après les règlements actuels, analogues aux coutumes générales des tribus, qui ne laissent à l'individu que l'usufruit, toute concession qui n'est pas exploitée dans un délai fixé doit faire retour au domaine; en outre, chaque concessionaire est tenu de planter un certain nombre d'arbres de haute futaie dans la terre dont on lui a fait présent. La superficie de ces domaines est encore bien minime[1]; mais il faut ajouter à ces champs situés sur territoire français de vastes concessions faites dans le Cayor, principalement aux abords des stations du chemin de fer de Saint-Louis à Dakar. Les planteurs trouvent avantage à s'établir loin de la surveillance gênante des fonctionnaires. Les arachides sont leurs principales cultures, mais il en est aussi qui font des plantations de cocotiers, qui s'occupent de l'élève du bétail ou récoltent le coton, la ramie, la purghère. Presque tout le mil qui alimente la population de Saint-Louis vient du Cayor et du Fouta. Quant aux animaux domestiques, le recrutement en est très difficile. Sur le littoral, les chevaux, les ânes résistent peu; les chameaux, les bœufs porteurs du Sahara succombent rapidement au climat. Les mulets sont plus durs au mal, mais fort coûteux[2]. Les moutons prospèrent, tout en changeant de pelage, soie plutôt que laine. Mais dans l'intérieur il existe plusieurs races d'animaux domestiques parfaitement acclimatés ou même vivant dans la forêt, à demi sauvages. Tels sont les « bœufs de brousse » de la race khassonké[3].

Le territoire sénégalais est riche en gisements miniers : or, argent, mercure, cuivre et fer. Depuis un temps immémorial, les indigènes du Bondou et du Bambouk lavent les sables quartzeux de la Falémé et de ses affluents pour en retirer les paillettes d'or. La magie du précieux métal a souvent attiré les explorateurs étrangers, et peut-être dès la fin du quinzième siècle les Portugais auraient exploité les mines du Bambouk. La tradition dit qu'ils furent massacrés par les indigènes[4]; en tout cas, le nom de *za-*

[1] Étendue des concessions en 1885 : 2551 hectares, dont 558 en culture.
[2] Colin, *Revue Française*, octobre 1885.
[3] Korper, *Mission agricole et zootechnique*, 1885.
[4] Golberry, *Fragments d'un voyage en Afrique;* — Carlos de Mello, *Notes manuscrites.*

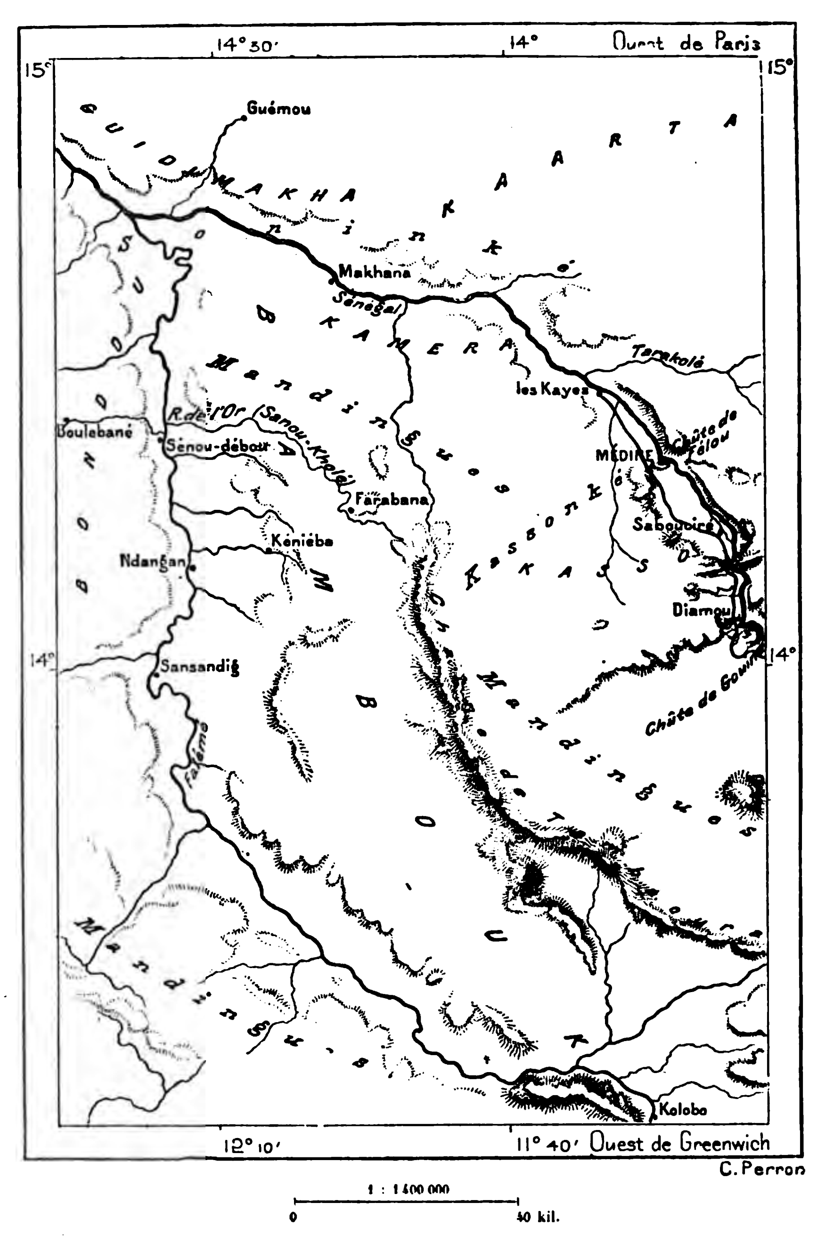
pater employé dans le pays pour désigner les cordonniers prouve que des immigrants de l'Ibérie pénétrèrent dans ces régions. Au commencement du dix-huitième siècle, André Brüe construisait les deux forts de Saint-Joseph sur le Sénégal et de Saint-Pierre sur la Falémé, afin d'établir ses traitants à proximité du pays de l'or, et envoyait le voyageur Compagnon à la recherche des mines. Celui-ci parcourut en effet toute la région minière du Bambouk, remonta la vallée du Sanou-kholé ou « Rivière de l'Or » jusqu'aux montagnes de Tambaoura[1], plus loin que n'était allé, avant Lamartiny, en 1879, aucun explorateur de nos jours, et rapporta de ses expéditions des échantillons très riches d'argiles aurifères. Après lui de nombreux voyageurs visitèrent la même contrée, pour étudier le rendement des mines; mais des tentatives d'exploitation directe par des ingénieurs français ne se firent qu'en 1858. L'extrême insalubrité des basses vallées, où s'amassent des eaux croupissantes et où l'air, échauffé par la réverbération des pentes nues, ne se renouvelle que lentement, mit un terme à ces expériences, qui produisirent un peu plus de 100 000 francs en métal pur : il fallut évacuer la contrée avec le reste des travailleurs blancs et de la garnison. De nouveaux essais, que l'on dut également interrompre, ont été faits par des compagnies privées; l'industrie du lavage des sables est restée entre les mains des indigènes, qu'un faible profit journalier suffit à satisfaire et qui pour tout outillage n'ont besoin que d'écuelles et de calebasses; cependant ils ont su construire en maints endroits des galeries minières. Les gisements miniers du Bouré, sur l'un des hauts affluents du Bakhoy, dans le voisinage immédiat du Niger, paraissent être plus riches que ceux du Bambouk et rapporter aux indigènes une somme annuelle de 200 000 francs, revenu considérable pour le pays[2]; mais ces gisements, situés à une grande distance au sud de la route de Médine à Bamakou, n'ont pas encore été étudiés par des mineurs européens. Le fer est le métal qui constituera probablement un jour la principale richesse du haut Sénégal : il en forme le sous-sol en de vastes étendues, et la teneur moyenne du minerai varie de la moitié aux deux tiers de la masse. Les indigènes l'utilisent en des hauts fourneaux de construction primitive; lorsque le pays, aujourd'hui presque désert, sera peuplé ou repeuplé et que des routes le traverseront dans tous les sens, nul doute que des usines disposant des procédés industriels modernes ne s'élèvent dans cette contrée pour travailler le minerai sur place et vendre

[1] Labat, *Nouvelle relation de l'Afrique occidentale;* — Berlioux, *André Brüe ou l'origine de la colonie française du Sénégal.*

[2] Borgnis-Desbordes, *Sénégal et Niger.*

le fer ouvré dans les marchés environnants, du Sénégal et du Niger En maints endroits les forgerons exploitent des blocs de fer météorique[1].

N° 37. — RÉGIONS MINIÈRES DU BAMBOUK.



L'industrie d'exportation est presque nulle : à part quelques objets en cuir brodé, des armes, des babouches, des bijoux qui pour la plupart

[1] J Garnier, *Le Fer*.

sont envoyés à titre de curiosités, le Sénégal n'expédie point de produits manufacturés en Europe. Le travail des artisans indigènes s'applique seulement à la fabrication d'objets utilisés dans le pays. Les tisserands, beaucoup plus nombreux que les autres gens de métier, sont fort habiles à tisser des pagnes, dont le fil blanc est en coton indigène, tandis que les fils colorés sont importés de France; les signares de Saint-Louis envoient des étoffes d'Europe à Bakel pour les faire teindre à la mode indigène. Le fafétone, la *bombardeira* des Portugais (*asclepias calotropis*), produit une fibre qui sert pour le rembourrage et qui pourrait être employée à la fabrication d'étoffes légères et résistantes. Les bijoutiers noirs sont aussi habiles que les Maures de la Berbérie, et fabriquent des objets en filigrane d'un travail aussi délicat, quoique leur outillage soit encore plus grossier. Les forgerons font des poignards, des fers de lance et des hilaires, sortes de houes en forme de croissant, dont se servent les agriculteurs. Les briqueteries, les chaufourneries des environs de Saint-Louis et de Dakar n'ont pas réussi à soutenir la concurrence des usines de France, qui envoient des produits plus coûteux, mais de qualité bien supérieure; quant aux huileries, qui extraient directement l'huile d'arachides pour la consommation des indigènes, elles prospèrent malgré la cherté du combustible. Sous la direction des Français, les charpentiers noirs de la côte construisent d'excellentes embarcations, non moins solides que celles des chantiers d'Europe. Les maçons de Gorée sont très demandés, jusque dans les colonies anglaises de Sierra-Leone.

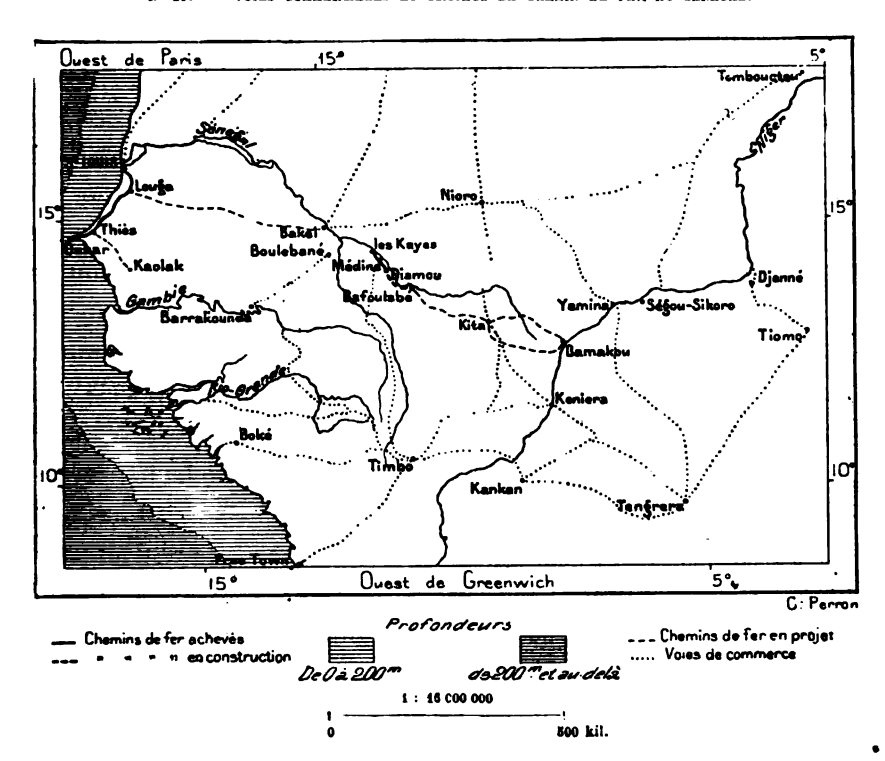
Les Ouolof, qui pour la plupart possèdent des terres en quantité suffisante à leur entretien, travaillent rarement comme journaliers; mais un grand nombre sont des artisans fort habiles, et c'est grâce à eux que se font tous les travaux de construction à Saint-Louis et à Dakar. Les manœuvres proprement dits sont presque tous des émigrants toucouleurs qui se louent pour une saison de trois mois et retournent dans leur pays avec un petit pécule. L'esclavage existe chez tous les indigènes, à quelque race qu'ils appartiennent, Maures, Foula, ou nègres. Les captifs dits « de case », qui font partie de la maisonnée du maître, sont considérés comme des membres secondaires de la famille et leur sort matériel ne diffère point de celui de leurs commensaux. Les esclaves qui exercent des métiers manuels, charpentiers, maçons, forgerons, potiers, tisserands, jouissent aussi pour la plupart d'un grande liberté pratique; moyennant partage de leurs profits, ils sont leurs propres maîtres et peuvent eux-mêmes posséder des esclaves; quelques-uns d'entre eux finissent par devenir des personnages dans l'État. Quant aux esclaves des champs, que surveillent les esclaves

des cases, plus exigeants que les maîtres, ce sont eux qui portent presque tout le poids du travail : ils font la besogne et reçoivent les coups. On peut en trafiquer comme d'animaux; toutefois il n'est pas d'usage de se débarrasser de ceux qui ont vieilli sur le domaine : on ne vend guère que les captifs nouvellement acquis. L'esclave qui fend l'oreille d'un homme ou d'un enfant libre passe, par cela même, avec toute sa famille, au pouvoir de celui qu'il a blessé : c'est le moyen qu'employaient les captifs malheureux qui voulaient changer de maîtres. MM. Carrère et Holle citent l'exemple d'un personnage du Dimar si renommé pour sa douceur, qu'on l'avait complètement privé de ses oreilles; après l'homme on s'en prenait à ses animaux[1]. Ce sont les peuplades chez lesquelles il y a le moins d'esclaves — entre autres celles des Toucouleurs, — qui ont aussi le plus d'énergie pour le travail et qui aident le mieux à la transformation sociale de la Sénégambie par l'émigration dans les villes du littoral. Le travail est en si grand honneur chez les Toucouleurs Dénianké, que l'almamy lui-même est obligé de cultiver son lougan ou du moins de surveiller ses serviteurs[2]; jadis il présidait au travail, armé comme pour un jour de bataille, accompagné de ses griots, chantant et battant sur leurs tambours[3]. Dans les limites du territoire administré directement par les représentants de la France, la servitude est abolie depuis 1848 et, d'après la loi, tout captif devient libre en posant le pied sur cette terre libre; mais les mœurs coloniales ont toléré mainte violation du droit : parfois des captifs ont été rendus à des maîtres puissants, et même l'on a vu des convois d'esclaves traverser le territoire français[4]. C'est précisément dans le voisinage des Européens que les noirs asservis ont le plus à souffrir : la valeur des produits aggrave le labeur[5].

La superficie du pays qui constitue le domaine politique du « Sénégal » est peu considérable. Il y a un demi-siècle, il était presque imperceptible sur les cartes : au terrain commandé par le canon des forts se bornait le domaine appartenant à la France. Si ce n'est dans les deux îles, Saint-Louis la fluviale et Gorée la maritime, et en quelques points fortifiés de la rive du Sénégal, les Français étaient considérés seulement comme des étrangers de passage. La constitution d'un domaine colonial digne de ce nom et le mouvement de pénétration méthodique dans l'intérieur du

[1] Mollien; Caillié; Raffenel; Carrère et Holle; Ricard; Soleillet.
[2] Carrère et Holle, ouvrage cité.
[3] Labat, ouvrage cité.
[4] Victor Schoelcher, *L'Esclavage au Sénégal en* 1880; — Soleillet, *Voyage à Ségou* (manuscrit).
[5] Ricard, ouvrage cité.

pays ne commencèrent que pendant la seconde moitié du dix-neuvième siècle. En 1854, M. Faidherbe, le fondateur de la puissance française au Sénégal, inaugurait son œuvre : par l'ascendant de la volonté et la force des armes il réussit graduellement à établir la paix sur les bords du bas Sénégal, à changer en vassaux la plupart des souverains de la zone riveraine, naguère indépendants, à libérer le trafic de toutes les douanes intérieures. Le fort de Médine, bâti à l'endroit où le fleuve cesse d'être



N° 38. — VOIES COMMERCIALES ET PROJETS DE CHEMIN DE FER AU SÉNÉGAL.

navigable en saison des crues, dans le voisinage immédiat de l'emplacement qu'André Brüe avait proposé au commencement du dix-huitième siècle pour la construction du fort de Caignou, lui servit de point d'appui pour pénétrer dans les hautes vallées du fleuve. Lorsque toute une armée de musulmans se fut brisée sur les murs de cette forteresse, défendue seulement par une cinquantaine d'hommes, on accepta la conquête comme définitive : les événements de Médine inaugurèrent l'histoire politique moderne du Sénégal. « Les gri-gri ne peuvent rien contre les canons, » disait-on déjà au siècle dernier[1].

[1] Durand, *Voyage au Sénégal.*

La consolidation du pouvoir militaire dans le haut bassin fluvial permit aux envoyés français de se présenter plus hardiment chez les peuplades de l'intérieur. En 1883, un autre fait capital eut lieu dans l'histoire de la prise de possession du pays. Les Français s'emparèrent de Bamakou, sur le Niger, et y construisirent un fort. Désormais le haut Djoliba se trouvait rattaché commercialement à la mer, non par l'immense circuit de ses eaux courantes. mais par la route frayée précisément dans la direction opposée de la pente naturelle : le « chemin qui marche » est remplacé par une voie qu'a tracée l'homme et qui prendra d'année en année une importance plus considérable. En même temps, la superficie du territoire dont l'issue se trouve ramenée vers le Sénégal pour le mouvement des échanges est plus que doublée; Tombouctou, au grand coude du Niger, semble devoir se rattacher un jour à Saint-Louis comme à son escale naturelle. Dans la première ferveur d'enthousiasme causée par l'occupation d'un poste sur le « fleuve des Noirs », on crut pouvoir espérer davantage pour un avenir très prochain : on s'imagina que le Sénégal et l'Algérie seraient bientôt reliés l'un à l'autre par des itinéraires bien étudiés de jalon en jalon, stations futures d'un chemin de fer transsaharien. Ces espérances ne se sont point réalisées et l'on sait que les tentatives faites du côté de l'Algérie se sont terminées d'une manière désastreuse. Les Touareg et leurs alliés barrent encore le passage. Sur la ligne qui réunit Alger à Saint-Louis, les points extrêmes occupés par les Français, Goléa, dans le pays des Chaamba, et Koulikoro, sur la rive gauche du haut Niger, sont encore séparés par une lacune de 2450 kilomètres à vol d'oiseau, beaucoup plus que la moitié du parcours total. De part et d'autre, les explorateurs se sont hasardés bien plus avant que les postes inoccupés; mais du Touat à Tombouctou, l'espace sur lequel on ne peut reporter encore aucun itinéraire direct n'a pas moins de 1300 kilomètres : c'est un quart de la distance totale entre les chefs-lieux des deux possessions françaises, une longueur égale à celle de Paris à Varsovie.

Encore suspendue dans l'espace, pour ainsi dire, puisqu'elle n'est pas unie aux contrées circonvoisines par des routes géographiquement explorées, la voie du Sénégal est néanmoins la mieux utilisée de toutes celles que présentent les cours d'eau de l'Afrique occidentale. Décrivant par ses sources un vaste demi-cercle autour des fleuves qui coulent plus au sud, Gambie, Casamance, Rio-Grande, Rokelle, le Sénégal est la branche occidentale de cette grande ligne d'eaux courantes qui, par le Niger, va rejoindre le golfe de Bénin ; de ce côté la voie naturelle a été explorée en son entier, limitant d'une manière précise un espace continental d'environ deux

millions de kilomètres carrés. L'importance politique d'une possession qui donne accès à un bassin commercial d'une pareille étendue est donc fort grande, mais il lui manque une largeur suffisante, et l'étroite ligne du territoire français serait toujours exposée à être rompue sur un point ou sur un autre, si elle n'était gardée avec une extrême vigilance et défendue à l'occasion par des forces écrasantes, comparées à celles de l'attaque. C'est qu'en réalité ce territoire se réduit en plusieurs endroits au cours du fleuve et, plus loin, à une simple route de 6 à 8 mètres en largeur, toujours interrompue dans l'hivernage. Il est vrai que, si l'on ajoute aux districts directement administrés par le gouvernement de Saint-Louis les petits États encore gouvernés suivant les anciennes coutumes, quoique officiellement annexés aux possessions françaises, et les autres contrées qui reconnaissent par traité la suzeraineté de la France, le territoire sénégalais est fort étendu ; mais les limites officielles ont une valeur changeante. Les vraies frontières varient suivant l'ascendant personnel des gouverneurs et des officiers, suivant la direction que prennent les compagnies de guerre dans leurs expéditions annuelles, et plus encore suivant la force d'attraction exercée par le commerce. La colonisation de ces contrées par des immigrants européens étant impossible, la cohésion de l'organisme politique ne peut être obtenue que par la bonne volonté des indigènes, par la satisfaction de leurs intérêts et par une initiation graduelle à un sentiment de solidarité nationale. Certainement cet idéal n'est point encore réalisé, et si la France ne secourait pas amplement le gouvernement colonial en hommes et en subsides, la situation deviendrait rapidement périlleuse.

L'œuvre la plus urgente est de relier la mer au Niger par une voie de communication rapide. Jusqu'à une époque récente, il n'y avait d'autre route au Sénégal que la voie du fleuve. On sait que cette route est interrompue pendant la plus grande partie de l'année, en amont de Podor, et que de fois ne peut-on la pratiquer qu'au moyen de petits bateaux tirés à la cordelle ou se halant sur une ancre mouillée dans le fleuve ! Nul chemin carrossable ne s'est encore substitué à cette voie précaire du courant fluvial : en 1885, l'ensemble des routes à l'état d'entretien rayonnant autour des trois centres, Saint-Louis, Dakar, Rufisque, ne dépassait pas une quinzaine de kilomètres ; quelques tronçons de voies carrossables, construits jadis, ont été ravinés par les pluies, envahis par la végétation. Il est vrai qu'un chemin de fer de 263 kilomètres unit le port fluvial, Saint-Louis, au port maritime, Dakar. C'est une ligne de base magnifique, à laquelle pourra se rattacher un jour le réseau des voies de pénétration vers le Soudan ; mais on n'a fait encore que des reconnaissances sommaires en vue de l'éta-

blissement de la première de ces lignes, se dirigeant à l'est à travers le Fouta, sur le faîte de partage entre le Sénégal et la Gambie. Cette route, chemin carrossable ou ligne ferrée, aurait d'autant plus d'importance qu'elle suivrait, de Saint-Louis à Bakel, la corde tracée au sud du grand axe décrit par le cours inférieur du Sénégal. Le chemin, d'environ 500 kilomètres, abrégerait d'un tiers la distance parcourue, tout en accroissant de 200 kilomètres la largeur du territoire annexé au domaine colonial. On comprend combien grande serait l'utilité de cette voie aboutissant à la forteresse de Bakel, qui récemment encore, en 1886, fut attaquée par une armée de musulmans soulevés. Si elle fut débloquée après un siège de quelques jours seulement, elle le dut à un heureux concours de circonstances qui pourraient fort bien ne pas se représenter lors d'une attaque nouvelle. D'ailleurs, si l'on ne s'occupe pas uniquement des voies de communication nécessaires au Sénégal et que l'on pense également aux lignes qui dans l'avenir traverseront le continent, il se trouve que le chemin de fer de Saint-Louis et de Dakar à Bakel serait précisément la première partie de la voie réunissant le meilleur port du littoral africain à Tombouctou. Il n'y aurait point en Afrique de ligne de pénétration plus importante.

Un excès de zèle, qu'on s'explique difficilement, a fait entreprendre la construction d'un chemin de fer partant d'un point du haut Sénégal qui lui-même n'est rattaché à Saint-Louis, par une pénible navigation, que pendant un quart de l'année. La station initiale de cette ligne à voie étroite, évaluée à 520 kilomètres, est au village de Kayes, situé à 12 kilomètres en aval de Médine, sur un sol insalubre de la rive gauche; les travaux commencèrent en 1881 et furent continués pendant trois campagnes : mais l'écart considérable que la dépense offrit avec les premiers devis, la mortalité des ouvriers italiens et marocains, qui, d'après les documents officiels, s'éleva au quart de l'effectif, et par-dessus tout la certitude, désormais acquise en France, que l'œuvre avait été mal commencée, firent interrompre l'entreprise. Le chemin de fer de Kayes est terminé sur une longueur de 63 kilomètres, jusqu'au delà de Diamou, et sert à l'occasion pour le transport des troupes et des approvisionnements. Au delà, la plate-forme est achevée sur une distance moindre et, plus loin, la ligne du tracé est partiellement débroussaillée jusqu'à Bafoulabé, au confluent du Bafing et du Bakhoy. Du moins deux routes temporairement carrossables ont été ouvertes, sous la direction des officiers, entre les stations du haut Sénégal et Bamakou, sur le Niger, l'une au nord par Badoumbé, Goniokori, Kita et Dio, l'autre au sud par Medina et Niagassola. Des ponts solides franchissent les ravins et quand les eaux ont fait quelque dégât



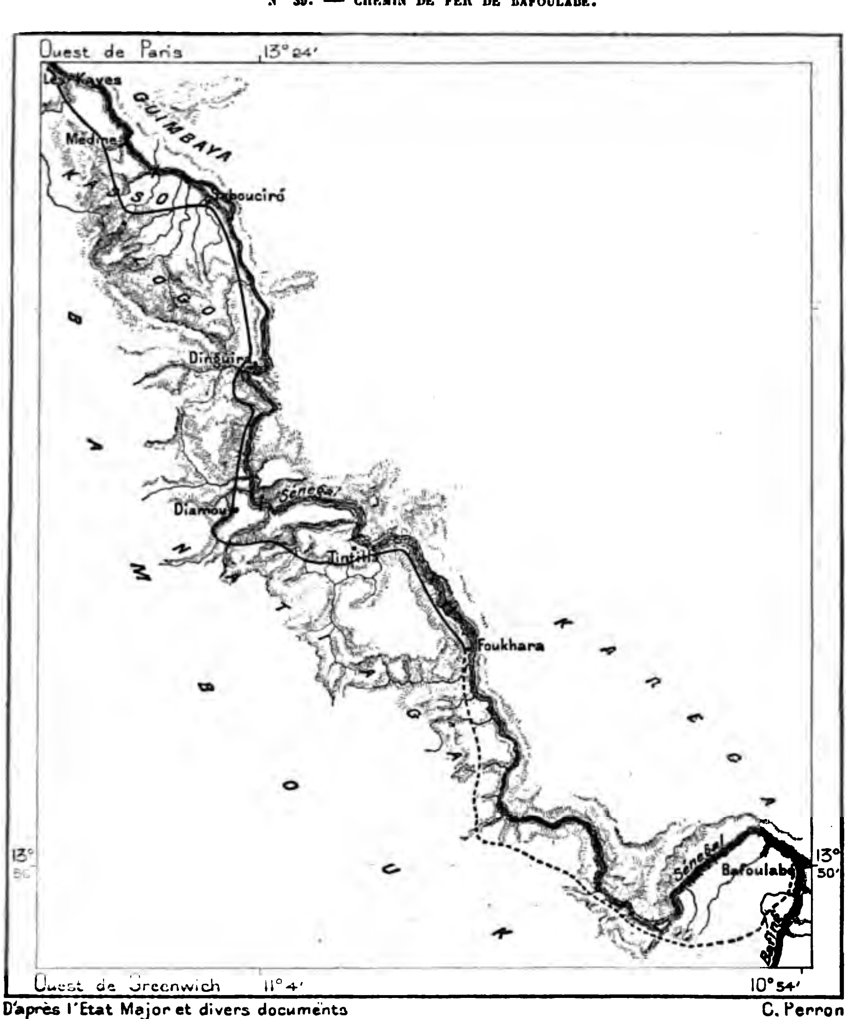
STATION DE KAYES

Dessin de Slom, d'après une photographie de la collection Delanneau, communiquée par la Société de Géographie.


THE ASTOR LIBRA

sur la route, les *dioula* ou marchands nègres qui utilisent le chemin pour le transport de leurs denrées ne manquent pas d'en avertir les commandants de poste. C'est par la route de Kita que l'on a transporté, de

N° 39. — CHEMIN DE FER DE BAFOULABÉ.



Chemin de fer en construction — Barrages ou rapides

1 : 660 000

0 — 20 kil.

Badoumbé au Niger, toutes les pièces de la canonnière qui navigue actuellement sur le « fleuve des Noirs » et qui, dans un de ses voyages, est descendue jusqu'à Diafarabé, à 400 kilomètres en aval de Bamakou. Du reste, ce bateau à vapeur, auquel le combustible, payé, sinon au poids de l'or, du moins au décuple de sa valeur première, doit être avarement me-

suré, ne peut rendre encore aucun service commercial; son rôle est de donner plus de force militaire aux postes de Bamakou et de Koulikoro et surtout d'accroître aux yeux des nègres le prestige des conquérants. Du Sénégal au Niger le prix du fret revient à plusieurs millions de francs chaque année : le transport de la chaloupe à vapeur a duré quatre mois de fleuve à fleuve et coûté près du double de la valeur d'achat[1].

Maintenant les garnisons riveraines du Niger sont en communications régulières avec Saint-Louis par un service combiné de bateaux à vapeur, de locomotives, de voitures et de piétons : pendant la saison sèche, quand le bateau postal doit s'arrêter à Podor ou à Mafou, la durée du voyage entre Saint-Louis et Bamakou est de 32 jours; elle est moindre de dix jours quand les « rois de la fumée » remontent jusqu'à la gare de Kayes; sur les routes du haut pays on emploie des chars métalliques dont le chargement normal est de 500 à 800 kilogrammes et que l'on peut au besoin utiliser comme nacelles à la traversée des cours d'eau. En outre, la ligne télégraphique, achevée sur tout le parcours, rattache les bords du Niger à Saint-Louis et à Dakar, aussi bien qu'à la France, par les deux câbles qui vont rejoindre les lignes océaniques, espagnole et portugaise, dans les îles de Tenerife et de São-Thiago. Grâce à ces fils, les dangers qui menacent les postes du haut bassin peuvent être connus d'avance et d'avance écartés[2].

Les possessions françaises de la Sénégambie n'ont encore qu'une ville digne de ce nom, la capitale, fondée au milieu du dix-septième siècle, pour remplacer un premier comptoir, qui se trouvait aussi dans une île de l'embouchure, Bokko ou Bocos, mot dérivé du portugais Boca. Saint-Louis est mentionnée pour la première fois par Le Maire, qui voyageait en 1682. Par sa population, c'est la ville la plus importante de la côte sur la partie du littoral, d'un développement de 4000 kilomètres, qui sépare le port marocain Rbat-Sla et Free-town dans Sierra-Leone. On s'étonne qu'une des cités les plus populeuses du continent africain se soit élevée en un endroit si peu favorable au commerce maritime, en amont d'une barre dangereuse et toujours changeante. Mais Saint-Louis a l'avantage de se trouver près de

[1] Faidherbe, *Bulletin de la Société de Géographie de Lille*, n° 2, 1885.

[2]

Routes de la Sénégambie française en 1885	458	kilomètres.
Chemins de fer » »	326	»
Réseau télégraphique, sans les câbles sous-marins	2 917	»
Dépêches télégraphiques en 1883	10 700	
Lettres échangées	689 258	


THE ASTOR LIBRARY
NY

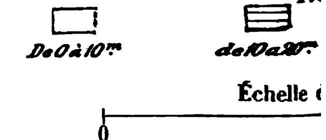
LE BAS

19°
17°
Ouest d

Lac Teniahié
Marigot des Maringouins
Sénégal
Lac N'diang
Marigot de Khassak
Lac de Guier
Ndiago
Maka
M'boroye
Ndiol
Lampsar
Toubé
Ndar Tout
St LOUIS
Bouetville
Guet Ndar
Leybar
Gandon
Dialakhar
Ross
Nder
Foss
Richard Toll
Merinaghen
Mpal
Rao Poundioun
Gandiole
Khattet
Mouit
Toffé
Nguik
Sakel
Potou
16°

Ouest de Greenwich
16°

C. Perron d'après la Nouvelle Géographie Universelle



ÉNÉGAL

Hachette et C[ie]. Paris.

Paris

17°

17°

L. Cayar

Podor

Mafou

Ile à Morfil

Guede

Terrier rouge

Le Coq

Gaé

Dagana

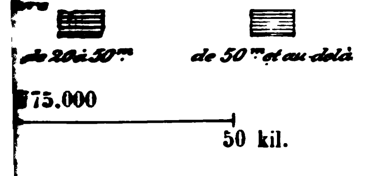
Khouma

T O U C O U L E U R S

F E R L O

16°

15°




THE ASTOR LIBRARY
NY

la bouche d'un grand fleuve navigable, et quand elle fut fondée, les bâtiments qui faisaient le commerce dans cette partie de l'Afrique avaient un tirant d'eau bien moindre que les bateaux à vapeur de nos jours : la plupart des navires qui se présentaient pouvaient tenter sans retard le passage du seuil d'entrée. En outre, l'emplacement choisi pour la fondation de la forteresse et du comptoir était d'une défense facile, grâce aux deux bras fluviaux qui l'entouraient : des milliers d'indigènes n'auraient pu songer à l'attaque d'une ville défendue par ces fossés naturels. Le chef qui céda l'île aux Français reçut pendant longtemps un léger tribut et, seul parmi les noirs, il avait le droit d'entrer au fort armé de son sabre[1].

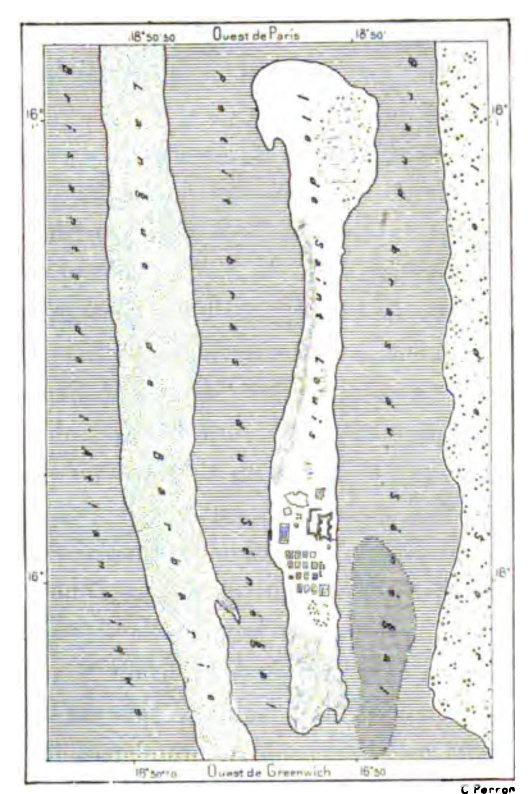
Saint-Louis ou Ndar, tel est son nom ouolof, emplit de ses carrés réguliers les deux tiers de l'île ovale, de plus de 2 kilomètres en longueur. qu'entourent les bras du fleuve. La plupart des maisons, qui s'alignent des deux côtés des rues, dans le quartier dit *crétian* ou « chrétien », sont propres, bien bâties; mais vers les deux pointes de l'île des paillottes de nègres aux toits coniques contrastent avec les casernes, les entrepôts, les hôtels de l'administration; le quartier du sud est celui où les traitants avaient établi leurs *gallo* ou « captiveries ». La plus large des rues transversales de Saint-Louis, au milieu de laquelle s'élève le palais du Gouvernement, aboutit à l'est à un pont de bateaux de 650 mètres qui traverse le grand bras du Sénégal et réunit la cité aux deux faubourgs, également insulaires, de Sor et de Bouëtville, où se trouve la gare du chemin de fer. A l'ouest et au nord-ouest, trois ponts d'une centaine de mètres joignent la cité de Ndar aux quartiers nègres de Guet-Ndar ou le « Parc de Ndar », de Ndar-Tout ou « Petit Ndar » et de Gokhoum-laye, parfois envahis par les raz de marée quand soufflent les tempêtes du large ; l'allée où se promènent les négociants de Saint-Louis est une superbe avenue de cocotiers qui passe entre les deux faubourgs occidentaux et traverse la « Langue de Barbarie » jusqu'à la mer toujours grondante. Quelques villas, entourées de jardins, sont éparses dans les faubourgs, mais la plupart des habitations sont des cases de nègres, disposées en groupes suivant la nationalité de ceux qui les ont bâties, Ouolof, Foula, Toucouleurs, Sarakolé. Guet-Ndar est habité surtout par des pêcheurs, marins fort habiles qui, en temps de danger, s'engagent toujours comme volontaires dans le corps des laptots.

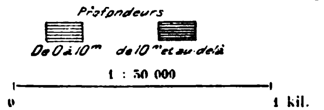
Naguère une des principales causes d'insalubrité pour la ville de Saint-Louis étaient les citernes. Emplies par les averses pour toute la saison des sécheresses, elles oscillaient de niveau, et souvent les débris de toute espèce

[1] Carrère et Paul Holle, *De la Sénégambie française.*

et les végétations qui s'amassent au fond en une masse visqueuse se trouvaient à découvert, empestant l'air de leurs miasmes. Des années se passaient sans que les réservoirs fussent nettoyés, et quand on les vidait enfin pour en extraire les boues, les germes de maladies se répandaient au loin. Toutes les impuretés de la ville sont jetées au fleuve, mais celui-ci ne les entraîne à la mer que pendant la saison des pluies : durant les sécheresses le reflux les emporte, le flux les ramène ; elles passent et repassent devant les quais[1]. Pour obtenir de l'eau directement, on creuse au bord de l'eau des puits temporaires où filtre peu à peu un liquide ayant à peine un arrière-goût salin. Un puits artésien foré au nord de l'île, mais que l'on a dû arrêter avant d'atteindre au-dessous des sables la roche primitive, n'a laissé monter que de l'eau saumâtre. Mais on a réussi pourtant à fournir à la ville une eau sinon pure, du moins buvable, au moyen d'un aqueduc de 25 kilomètres de long qui amène au réservoir de Sor un flot journalier d'environ 2000 mètres cubes, puisés dans le marigot de Khassak : un barrage empêche l'eau saumâtre de refluer dans le marigot pendant la saison des sécheresses. Les étangs salins de Gandiole, non loin de la barre du Sénégal, fournissent une quantité de sel suffisante à l'alimentation de la ville et contribuant pour une part au commerce avec le haut Sénégal.


N° 40. — SAINT-LOUIS EN 1700.



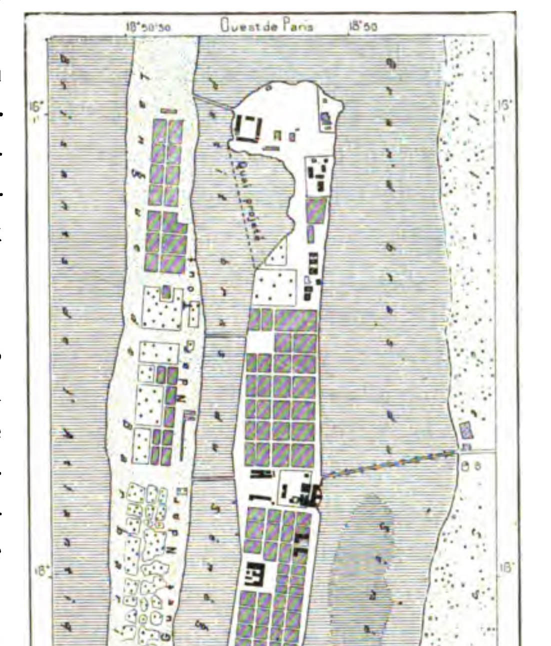


Le comblement des vasières entre les courants vifs du fleuve, la construction de quais, tels sont les autres grands travaux publics entrepris pour l'assainissement et l'embellissement de Saint-Louis ; mais on s'occupe aussi de donner à la ville sinon un port, du moins un embarcadère sur

[1] De Poly, *Revue Contemporaine*, 25 septembre 1885.

l'Océan : il ne serait point impossible de construire sur la plage de Guet-Ndar, en face de Saint-Louis, ou plus au nord, près de Ndiago, un appontement dépassant la ligne des brisants, où les navires viendraient par un temps calme débarquer leurs passagers ou même leurs marchandises légères ; ainsi seraient évités les graves inconvénients de la barre. Quoique si mal situé pour la réception des navires du large, le port de Saint-Louis était encore en 1883, avant la construction du chemin de fer, le plus actif de la Sénégambie[1]. Saint-Louis se complète à l'extérieur par des marchés que les nègres tiennent aux lieux d'arrivée des caravanes, par des jardins maraîchers qui occupent les entre-dunes et les terres bien arrosées des bords du fleuve, enfin par une ceinture de batteries et de fortins qui rendent la banlieue de la ville inattaquable à des ennemis comme les Maures et les Ouolof.

N° 41. — SAINT-LOUIS EN 1880.



Au nord de Saint-Louis, la zone côtière, habitée par quelques pêcheurs et visitée par les Bou-Sba, les Yahia Ben-Othman, les Trarza, n'a qu'une bien faible valeur dans le mouvement commercial du monde, et ne saurait guère acquérir d'importance, à moins qu'on ne s'occupe d'y fonder des établissements pour la grande pêche, car ces parages sont parmi les plus poissonneux de l'Océan et l'on y capture en multitude des gadoïdes, espèces de « morues » qui diffèrent de la véritable morue du nord (*gadus morrhua*)[2], mais qui ne sont pas

[1] Mouvement du commerce maritime de Saint-Louis en 1883 :
22 935 000 francs, dont 22 320 000 avec la France et les colonies françaises.
Mouvement de la navigation à l'entrée et à la sortie :
423 navires chargés, jaugeant 94 567 tonneaux.

[2] Albert Merle, *Revue de Géographie*, août 1886.

moins estimées. Aux temps qui suivirent la conquête portugaise, et surtout à l'époque de l'occupation hollandaise, il se faisait un assez grand trafic sur le littoral, car le fleuve Sénégal n'était pas bordé de comptoirs comme il l'est aujourd'hui; les caravanes de l'Adrar et des oasis sahariennes devaient se rendre directement à la côte, au lieu de porter ou d'expédier leurs denrées vers les marchés sénégalais, où les échanges se font beaucoup plus à l'aise que sur une plage inhospitalière, sans végétation et sans eau. Dès l'année 1445, deux ans après la découverte du banc d'Arguin (Arguim) par Nuno Tristão, les Portugais commençaient la construction d'un magasin fortifié dans l'île principale de l'archipel[1], et des relations de commerce s'établissaient entre les Européens et les marchands de l'Adrar. Ce fort, situé sur la terrasse nord-orientale de l'île, passa successivement aux Espagnols, puis aux Hollandais, aux Anglais, et, vivement disputé, il finit par tomber entre les mains des Français en 1678; puis une compagnie particulière, dite « prussienne » à cause de son drapeau, mais ayant ses armateurs à Emden et n'employant que des commis hollandais, fit de cette île le siège de ses opérations pour le commerce des gommes : les navires de toutes les nations y étaient admis moyennant une redevance fixe. Grâce à ce libre échange, Arguin prit une grande importance commerciale; mais de nouvelles guerres la lui firent perdre bientôt. Les Français en chassèrent les Hollandais, puis en furent à leur tour expulsés par une armée de Maures, et durent par deux fois revenir à l'attaque avant d'en être définitivement les maîtres[2].

Toutes ces luttes détournèrent le courant du trafic, et lorsque les Anglais furent devenus temporairement possesseurs du Sénégal, ils interdirent tout commerce sur la côte pour le concentrer sur leurs comptoirs du fleuve. La cessation des échanges fit abandonner la forteresse, dont on ne voit plus que les fondations à demi recouvertes de sables : en 1860, lors de la visite de M. Fulcrand, un petit village de pêcheurs, construit en amas d'algues consolidées par des pierres, s'élevait sur la terrasse du fort, mais les habitants venaient de le quitter, peut-être pour une saison. Depuis cette époque la routine de la traite a maintenu le trafic aux escales du fleuve. Les difficultés de la navigation, en d'étroits chenaux que parcourent les rapides courants alternatifs de flux et de reflux, justifiaient aussi l'abandon du comptoir. Les navires d'un fort tirant ne peuvent y aborder. La marée monte de deux mètres dans ces parages, mais les canaux tortueux

[1] Diego Gomez; — Oscar Peschel, ouvrage cité.
[2] André Brüe; — Berlioux; — Labat, ouvrage cité.

qui font communiquer la profonde baie du Lévrier avec les détroits d'Arguin n'ont en certains endroits, à marée basse, que trois mètres d'eau sur les seuils. Au-devant de cet archipel caché, où l'on n'arrive que par un labyrinthe de passes, s'étend le vaste banc d'Arguin, écueils, brisants, fonds alternativement couverts et émergés, dont l'ensemble occupe une surface d'environ 8400 kilomètres carrés. C'est vers le milieu du bord extérieur

N° 42. — GOLFE ET ILE D'ARGUIN.

D'après Fulcrand et les cartes marines — C. Perron

Profondeurs

de 0 à 10 m — de 10 à 25 m — de 25 m et au delà

1 : 1 000 000

0 — 26 kil.

de ce banc que vint se rompre la *Méduse* en 1816, dirigée par un capitaine ignorant, que l'on suppliait en vain de changer sa course. Parmi les drames de la mer nul n'est plus connu que le voyage que firent les malheureux naufragés sur leur radeau ballotté des vagues. Ce n'est pas que de pareilles aventures soient rares sur le formidable Océan, mais toutes n'ont pas un Géricault qui les raconte aux générations futures.

Le banc d'Arguin se termine au cap Mirik, à plus de 160 kilomètres au sud-sud-est du cap Blanc : en cet endroit la côte n'est plus cachée par une bar-

rière d'écueils et de brisants, et les marins peuvent la suivre à distance, guidés par la chaîne des hautes dunes qui se succèdent sur le littoral, dressées par le vent du nord. Un tronc de palmier, une brèche des dunes, interrompue par une plaine couverte de salines, indiquent les abords de la rade de Portendik, rade périlleuse où les navires doivent mouiller au large de la côte, à l'abri de quelques bancs sur lesquels vient se briser la force de la mer. Portendik, l'ancien « port d'Addi », ainsi nommé, au commencement du dix-huitième siècle, d'un chef des Trarza, eut une certaine importance jusqu'en 1857, les Anglais s'étant réservé le droit, en rendant le Sénégal à la France, de commercer avec cette partie du littoral : lorsque les traitants du fleuve n'offraient pas aux Maures un prix suffisant pour leurs gommes, ceux-ci les apportaient aux Anglais de Portendik. Ce droit ayant été racheté à la Grande-Bretagne en échange du comptoir d'Albréda, que les Français possédaient à l'embouchure de la Gambie, Portendik a perdu toute valeur commerciale. Les Maures du voisinage n'ont plus d'autre marché que Saint-Louis, situé à 250 kilomètres plus au sud, faible distance pour des nomades accoutumés à la traversée du désert. Ainsi la région du littoral comprise entre le cap Blanc et la bouche du Sénégal est une dépendance naturelle de Saint-Louis, sinon par le climat et l'aspect du sol, du moins par le trafic de ses habitants.

La capitale, avec tout son outillage commercial, agricole, militaire, ne constitue pourtant que la moitié d'un organisme urbain ; elle dépend de son port maritime en eau profonde, Gorée-Dakar. Jadis, lorsque la difficulté des communications obligeait les habitants de Saint-Louis à se contenter de la brèche ouverte par les eaux du fleuve sur la barre grondante, le chef-lieu du Sénégal formait un tout complet, du seuil d'entrée aux quais de la ville; mais de tout temps on avait compris de quelle importance pour l'avenir du pays il serait de rattacher Saint-Louis au golfe de Gorée. Dès 1859 un traité avait été conclu avec Damel ou le roi du Cayor, pour assurer l'établissement d'un service de courriers à cheval le long de la côte, entre Saint-Louis et le cap Vert; mais, ce traité n'ayant pas été observé, il fallut conquérir le territoire et construire les trois postes intermédiaires de Lompoul, Mboro, Mbidjen, à la fois fortins et caravansérails ; par la convention de 1861 toute la côte, entre la mer et les niayes ou mares bordières de la dune, était déclarée terre française. En 1862, la construction d'une autre route par l'intérieur du Cayor était décidée, et l'année suivante un fort s'élevait à moitié chemin de Saint-Louis et de Dakar, près de la résidence de Damel. Enfin, en 1885, fut inauguré le chemin de fer qui réunit Saint-Louis à son port naturel sur le golfe de

Gorée, en passant par la région populeuse et fertile du Cayor. De grands villages, presque des villes, se succèdent le long de cette voie ferrée. Une des principales agglomérations est Mpal, entourée de champs d'arachides : c'est la station qui semble indiquée comme la gare future d'embranchement pour la ligne du Fouta et du haut Sénégal. Louga, plus au sud, est aussi un village bien placé comme point d'attache d'un chemin de pénétration dans l'intérieur. Ndand, ancienne capitale du royaume de Cayor, est située dans la région la plus fertile du pays, non loin d'une vaste forêt de rôniers, que traverse la voie. Dans le voisinage s'élèvent les buttes sur lesquelles se faisaient les cérémonies d'intronisation des anciens rois. Thiès, autre gros village, appartenant jadis au *teigne* ou roi du Baol, est proposé comme le point de bifurcation futur d'un chemin de fer qui pénétrerait au sud-est dans la vallée du Saloum. Dans le port de Thiès se trouve un baobab ayant 33 mètres de tour à la base.

Gorée, premier comptoir des Européens dans le golfe de ce nom, paraît avoir été occupée d'abord par les Hollandais, qui lui donnèrent le nom de Goeree, l'île hollandaise qui borde au sud l'entrée du Haringvliet[1]; d'après une étymologie moins probable, son nom, bien justifié d'ailleurs, aurait été Goede Reede ou « Bonne Rade ». Les Ouolof de la côte lui avaient donné l'appellation de Ber ou « Ventre » ; Barsaguich était la pointe voisine. Une heureuse position commerciale, près du promontoire le plus avancé de toute l'Afrique occidentale, au bord de la meilleure rade que rencontrent les navires sur une distance de plusieurs milliers de kilomètres, et dans le voisinage des « rivières du Sud » aux bords populeux et fertiles, devait faire de Gorée un des points de la côte africaine le plus chaudement disputés par les navires des puissances occidentales. Les Français enlevèrent l'île aux Hollandais en 1677, puis les Anglais la prirent en 1758, la cédèrent pour la reprendre encore et la livrer de nouveau en 1814; tour à tour occupé par divers maîtres, le « castel » qui s'élève à l'extrémité méridionale de l'île, rappelle les vicissitudes historiques de cet étroit rocher.

Située à 2220 mètres de Dakar, point de la côte le plus rapproché, Gorée, longue de 900 mètres dans son plus grand axe, a seulement 36 hectares de superficie. C'est un roc de basalte se dressant à 35 mètres de hauteur par sa falaise méridionale et se continuant au nord par une plage basse qui s'arrondit autour de la crique où viennent mouiller les navires. La rade, profonde de 10 à 20 mètres, offre un excellent abri dans la saison sèche; mais la houle y pénètre pendant l'hivernage, tandis

[1] Le Maire, *Voyage aux îles Canaries, Cap-Verd, Sénégal et Gambie.*

qu'à 2 kilomètres et demi vers l'ouest, sur le revers de la pointe de Dakar, l'eau est tranquille en tout temps. C'est l'une des raisons qui ont fait délaisser Gorée comme port militaire et de grand trafic. La même cause qui la fit jadis choisir comme escale de commerce et centre de domination est celle qui la fait abandonner aujourd'hui : Gorée est une île. Elle n'avait point à redouter l'attaque des indigènes, et les commerçants pouvaient y entreposer leurs denrées en sécurité ; mais depuis que la pacification s'est faite parmi les peuplades du littoral voisin, ce qu'il leur faut, c'est un port de la côte qu'ils puissent rattacher facilement aux lieux de production dans l'intérieur. Dakar offre ces avantages ; la nouvelle ville se peuple donc aux dépens de Gorée : de 1878 à 1885, celle-ci, quoique privilégiée comme port franc, a perdu 1280 habitants, plus du tiers de sa population. Elle a gardé ses relations avec la Gambie, les rivières du Sud et Sierra-Leone, qui lui envoient surtout de petits bâtiments, bons pour la navigation des estuaires ; mais c'est à Dakar que se sont établis l'hôtel du Gouvernement, les bureaux des administrations, les casernes, les offices des compagnies de commerce ; sur les quais les navires viennent faire leurs approvisionnements de combustible ; le chemin de fer de Saint-Louis a sa gare terminale dans le voisinage du port, et c'est là aussi qu'est le point d'attache du câble sous-marin. Néanmoins Dakar ou le « Tamarinier », fondée en 1857 sur le territoire de la petite république ouolove des Lébou, n'a pas grandi aussi vite qu'on aurait pu s'y attendre : les échanges pacifiques s'accommodent difficilement du voisinage des casernes, des bureaux militaires et des bâtiments armés. Les irrégularités du sol obligeront les ingénieurs à de grands travaux pour assurer l'écoulement des eaux de pluie et pour donner aux constructions une assiette régulière ; en outre, il reste beaucoup à faire pour terminer le port, avec tout son outillage de quais, de jetées, d'appontements, de chantiers, de bassins et de fortifications. C'est par millions que les devis approximatifs évaluent les sommes à dépenser avant que Dakar soit une ville régulière, digne de succéder à Saint-Louis comme chef-lieu des possessions françaises de la Sénégambie. Mais, outre son beau port, elle a ce qui manque à la capitale actuelle, les sites pittoresques des alentours, le cap Manuel projeté comme un fer de lance à l'ouest de la rade, les îles de la Madeleine, toujours entourées d'écume, les Mamelles du cap Vert, sommets basaltiques d'où l'on voit à ses pieds la pointe des Almadies ou des « Barques » et ses dangereuses chaussées d'écueils, les roches africaines les plus avancées vers l'occident. Un phare de premier ordre s'élève sur l'une des Mamelles.

Depuis que Gorée a cessé d'avoir le monopole commercial de cette partie

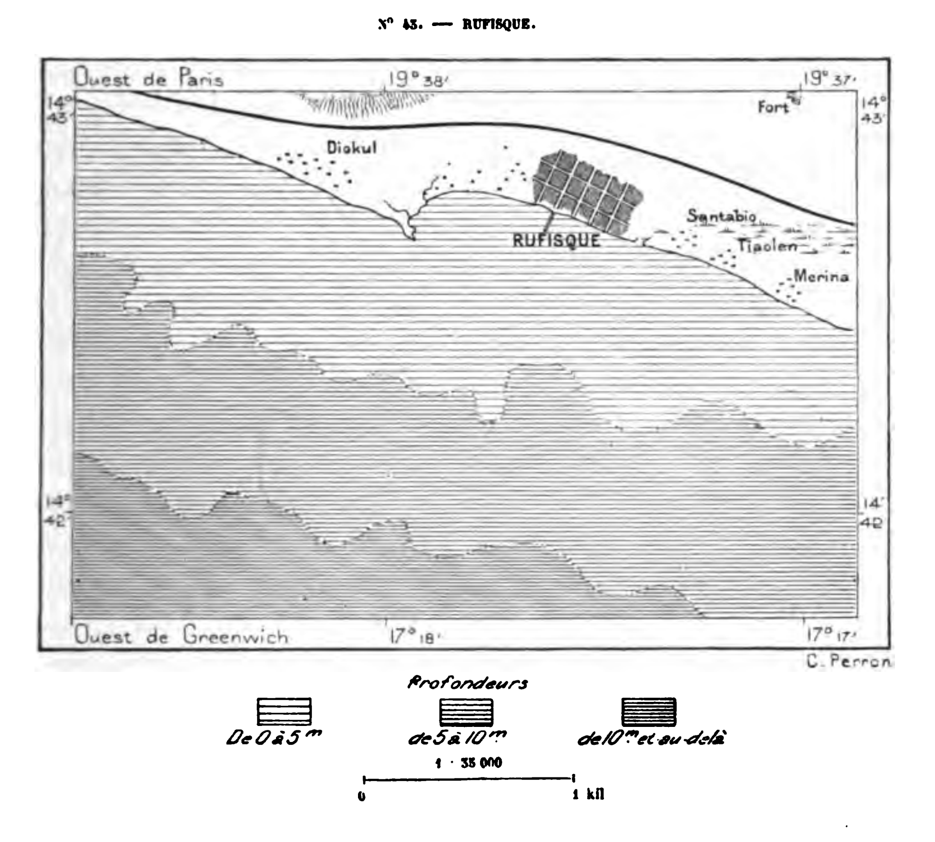
GORÉE. — LE DÉBARCADÈRE ET LE FORT

Dessin de Taylor, d'après une photographie de M. Bonnevide.


THE ASTOR LIBRARY
NY

du Sénégal, le mouvement de la navigation s'est dédoublé : les navires de guerre, les paquebots transatlantiques vont mouiller dans le port de Dakar, en eau profonde, tandis que les petites embarcations se dirigent à l'est, quand le temps est favorable, vers la plage de Rufisque, l'ancien Rio Fresco des marins portugais, la Tangueteth des Ouolof, la « baie de France » des navigateurs dieppois, s'il est vrai que ceux-ci aient trafiqué sur cette

N° 43. — RUFISQUE.



partie du littoral[1]. A maints égards, la ville naissante, plus peuplée à elle seule que Gorée et Dakar réunies, est fort mal située : dans le voisinage le sable s'amasse en dunes et l'eau s'étale en marais; l'estuaire de son marigot ne mérite nullement le nom portugais de « rivière Fraîche »[2]; les maisons manquent d'eau potable; les brisants déferlent violemment sur la rive; mais Rufisque a l'avantage de se trouver à l'endroit où le chemin de fer de Dakar à Saint-Louis quitte le littoral pour pénétrer dans l'intérieur, et c'est là que convergent les routes du Cayor, du Baol, du pays des Serer;

[1] Villault de Bellefond; — Gabriel Gravier, *Recherches sur les navigations européennes.*

[2] Hubler, *Bulletin de la Société de Géographie commerciale de Bordeaux*, 2 juillet 1883.

là est le principal marché des arachides et des cuirs bruts; des coulées humides ont été changées en jardins et les forêts des alentours ont été défrichées. Malheureusement Rufisque et, à moindre degré, Dakar sont des villes insalubres : les vents de terre y apportent des miasmes dangereux, et les fièvres paludéennes y règnent en permanence; le jardin de Hann, que les disciplinaires cultivent entre les deux villes, à l'extrémité septentrionale de la baie de Gorée, est un lieu funeste où les maladies sévissent d'une manière effrayante. Comparée aux deux villes voisines, Gorée est privilégiée pour le climat : les chaleurs de l'été y sont plus tempérées et les émanations des marécages riverains ne s'y font pas sentir. Gorée est un sanatoire pour les habitants de la côte, qui viennent y passer l'hivernage: on y a établi un hôpital pour les malades et les convalescents de toutes les possessions du littoral[1].

Plusieurs autres lieux de trafic assez actifs se succèdent au sud le long du rivage : Portudal, Nianing, Joal, ancienne capitale du royaume des Barbacins. C'est à 6 kilomètres de là, au nord, que se trouve le chef-lieu des missions catholiques de la Sénégambie, Saint-Joseph de Ngasobil, entouré des plus riches cultures de tout le territoire. Les indigènes se vantent d'être les descendants des Portugais[2] et se disent chrétiens, quoique naguère on eût l'habitude, aux jours de fête, d'enterrer un chien en grande cérémonie avec les pleurs de circonstance[3]. Fatik, la résidence du *bour* ou roi de Sine, est située sur la rivière du même nom, tributaire du Saloum : d'après la tradition, le souverain ne peut se rendre dans sa ville sans faire tuer un homme pour lui porter bonheur. Encore en 1876 cette coutume terrible avait été observée et longtemps on vit, attaché à un arbre, le cadavre du malheureux qu'on avait sacrifié pour détourner la colère des dieux[4]. Dans le bassin de la rivière Saloum, qui traverse le pays des Serer, les traitants sénégalais ont fondé quelques comptoirs où les indigènes apportent leurs arachides. Les factoreries principales du Saloum sont Kaolak, enclave française que protège un fort, et Foundioun, sur la rive gauche du fleuve, en face de la bouche du Sine, l'affluent du Saloum. Tout le trafic de ces comptoirs se fait encore par la mer et par l'estuaire du fleuve, en attendant qu'un chemin de fer les rattache au grand organisme commercial de Dakar et de Saint-Louis. Quelques hameaux bâtis sur pilotis

[1] Mouvement de la navigation dans les ports de Gorée, Dakar et Rufisque en 1883 :
1108 navires, jaugeant 144 800 tonnes. Valeur des échanges : 22 383 181 francs.

[2] Borius, *Archives de médecine navale; — Exploration*, 1er semestre 1881.

[3] Le Gallais, *Annales de la Propagation de la Foi*, 1851.

[4] Même recueil, t. XLVIII, 1876.

comme les villages lacustres de l'ancienne Helvétie se voient dans ces terres alluviales, au milieu des vases que couvre et découvre le flot[1].

Dans cette région la zone de commerce ne pénètre pas très avant à l'est du Baol et de l'estuaire du Saloum. Les villages du Djolof, même Ouarkhor la capitale, n'ont qu'une faible population, et quant au Ferlo, il est presque désert. Les eaux de l'hivernage, tombant sur un sol trop uni, s'évaporent sans former de ruisseaux, et la culture n'est possible que dans les rares clairières de la brousse; pour obtenir de l'eau, il faut creuser le sol à 45 et 50 mètres de profondeur. Aussi longtemps que le chemin de fer de Saint-Louis à Dakar ne se ramifiera pas vers le Fouta et le Bambouk, le port de la barre continuera d'être l'entrepôt nécessaire de tout le commerce qui se fait avec le haut Sénégal. Les stations intermédiaires de ce trafic sont naturellement les escales riveraines du fleuve, situées aux bouches des affluents ou aux points d'arrivée des caravanes. Richard-Toll ou le « Jardin Richard » n'est plus guère qu'un village de nègres pêcheurs, bâti près d'une pépinière, à la bouche du marigot de la Taouey (Touey), émissaire du Paniéfoul. Au delà, le poste de Dagana, établi en 1821, presque en face des marigots de décharge du lac Cayar, a plus d'importance commerciale : son fort, entouré de jardins et bordé du côté du fleuve par de superbes fromagers, protège une bourgade de commerçants qui achètent les gommes, les cuirs apportés par les Trarza, et leur vendent des gargoulettes et des marchandises d'Europe; plus haut, le bourg de Gaé et l'escale du Coq sont aussi visités par les traitants des deux rives. Des coulées qui se ramifient dans tous les sens permettent aux barques d'atteindre de nombreux villages du Oualo et du Dimar, tantôt portées par la marée, tantôt ramenées par le courant. Le flux monte jusqu'à Podor, bourg fortifié qui existe depuis le milieu du dix-huitième siècle. C'est l'escale des gommes pour les Maures Brakna et le principal poste de commerce entre Saint-Louis et Bakel.

Aéré, sur le bras du Sénégal qui limite au sud l'île à Morfil; Saldé, sur le bras principal, mais près de l'extrémité orientale de cette grande île; Matam, en amont d'une autre bifurcation du fleuve, sont les escales de trafic dans la région du Sénégal moyen. Cette partie du cours fluvial a été vivement disputée entre les Français et les Maures, et même, pendant les guerres suscitées par al Hadji-Omar, les Toucouleurs essayèrent de barrer le lit aux bateaux français au moyen de poutres placées entre les rochers. Définitivement vaincus, ces musulmans zélés se sont retirés pour la plupart sur les terrasses qui bordent au sud les marigots du Sénégal peu

[1] Guy Grand, même recueil, 1881.

accessibles aux bateaux français[1]. A l'époque des pluies, les noirs de la rive gauche vont travailler les terres des Maures situées sur la rive droite. Habiles à choisir un point du bord d'où le courant les porte de l'autre côté, ils traversent le fleuve en chevauchant sur un flotteur de bois léger, presque toujours une branche de bombax[2].

Bakel, que l'on rencontre en amont du pays des Toucouleurs, est la porte du haut fleuve, puisque en cet endroit les routes de commerce divergent à l'est vers le Guidimakha et le Kaarta, au sud-est vers le Bambouk, au sud vers le Bondou : c'est la région de Bakel que les traitants désignaient jadis du nom de Galam, appliqué d'ailleurs à tout l'ensemble du haut pays. Le fort, construit en 1820 et complété par trois tours bâties sur des collines rapprochées, est la citadelle la plus solide du haut Sénégal, le centre de résistance aux attaques des musulmans. Au pied des remparts se groupent quelques maisons européennes et les cases en paille et en pisé de trois villages de commerce, ouolof, soninké, kassonké, où viennent les Maures Douaïch pour vendre leurs gommes; en outre, ils se fait à Bakel un trafic considérable d'arachides, de mil et de maïs; les traitants se procurent aussi dans ce marché un peu de poudre d'or, de l'ivoire, quelques plumes d'autruche. Les marchands de Bakel envoient dans les villages environnants des sous-traitants ou « maîtres de langue », qui, suivant l'expression locale, vont « faire des comptoirs », c'est-à-dire échanger leurs assortiments de marchandises contre les produits du pays[3]. Bakel se trouve à peu près exactement sur la limite ethnologique entre les Maures ou Berbères et les populations noires. En aval, les Maures occupent la rive droite du fleuve; en amont vivent des nègres, les Guidimakha ou « Gens des Rochers », parents des Kassonké de la rive gauche; plus haut encore les Sarakolé, les Bambara, les immigrants toucouleurs se partagent le territoire. Cette situation sur la zone de contact entre plusieurs races ajoute à l'importance stratégique de Bakel, et par deux fois, en 1859 et en 1886, la garnison française a dû dégager le territoire environnant en donnant l'assaut au village fortifié de Guémou, placé sur la frontière des nègres Guidimakha et des maures Douaïch.

Au sud de Bakel, l'État musulman du Bondou, royaume foula qui a le cours de la Falémé pour limite orientale, occupe le faîte de partage à peine marqué qui sépare le Sénégal de la Gambie : là passe entre les deux fleuves la principale voie de commerce, qu'ont suivie Rubault, Mungo Park,

[1] Gallieni, *Voyage au Soudan français.*
[2] Ricard, ouvrage cité.
[3] A. Barthélemy, *Guide du Voyageur dans la Sénégambie française.*

Gray, Dochard, Raffenel et d'autres explorateurs. La capitale du royaume, Boulébané ou la « ville des Puits », est située sur un petit affluent de la Falémé, dans une plaine que dominent des collines rocheuses; dans les environs sont éparses les ruines d'une capitale plus ancienne, et non loin s'élève un grand baobab au-dessous duquel se fait la cérémonie du couronnement. Quoique le roi du Bondou soit un souverain politique et non un « commandeur des croyants » comme l'almamy du Fouta-Djallon, tous ses sujets sont tenus de pratiquer l'Islam, et le séjour d'aucun païen n'est toléré dans son pays, à moins qu'il ne jouisse de la protection spéciale des Français[1]. La charge de ministre est toujours donnée à un homme du peuple, représentant des races qu'ont subjuguées les Foula[2].

Au commencement du dix-huitième siècle, André Brüe avait fait construire deux forts en amont du confluent, l'un, celui de Makhana ou Saint-Joseph, sur le Sénégal, l'autre, Saint-Pierre, sur la Falémé. Ces deux forteresses tombèrent bientôt en ruines, la première à la suite d'une révolte d'esclaves, et l'on n'en connaît plus l'emplacement précis. De nos jours, le poste militaire de la basse Falémé, qui s'unit au Sénégal entre Bakel et Médine, est le village de Sénou-débou, situé sur la rive gauche du cours d'eau, à un kilomètre en aval des premiers barrages, que l'on a utilisés pour l'établissement de pêcheries. Plus au sud, sur un affluent de la rive droite, un autre village, Keniéba, eut un moment de célébrité comme centre des mines de Bambouk; mais « l'or se cacha », disent les nègres, et l'insuccès des tentatives d'exploitation fit oublier ce poste, dès que la garnison en fut retirée. Les Malinké, et spécialement les femmes, ont gardé le monopole des lavages dans le Bambouk méridional et, de l'autre côté de la Falémé, dans le petit Belé-dougou; ils ne se livrent à cette industrie qu'après la fin des récoltes et cherchent tout d'abord à se rendre le destin favorable par le sacrifice d'un bouc rouge et d'une poule blanche[3]. A une petite distance à l'est de Keniéba, au sommet d'une colline, se dresse le bourg de Farabana, qui eut au dernier siècle, et jusqu'à la conquête du pays par le prophète des Toucouleurs, une grande importance comme chef-lieu d'une république indépendante. Les esclaves fugitifs de tous les districts environnants s'étaient réunis dans la forte enceinte de cette ville et, grâce à leur nombre, à la fertilité de leurs jardins, à leurs alliances avec d'autres communautés de nègres fugitifs, et surtout à l'audace et à la persévérance que leur donnait la conscience du danger, ils avaient réussi à

[1] H. Hecquard, *Voyage sur la côte et dans l'intérieur de l'Afrique occidentale.*
[2] Anne Raffenel, *Voyage dans l'Afrique occidentale.*
[3] Ernest Noirot, *A travers le Fouta-Diallon et le Bambouc.*

constituer un État redouté. La garde des remparts était toujours confiée aux plus compromis, à ceux dont la mort eût été inévitable si la ville avait été surprise par les gens des alentours. Le Bambouk est la région du bassin sénégalais où jusqu'à présent les villages, presque tous habités par des Mandingues païens, ont le mieux maintenu leur indépendance républicaine et leur organisation fédérative. Farabana garde toujours le premier rang parmi les petits États de Bambouk.

La station de Kayes, sur la rive gauche du Sénégal, près de l'endroit où débouche le marigot de Kouniakari et là où s'arrêtent la plupart des bateaux à vapeur dans la saison des hautes eaux, a pris dans ces derniers temps une certaine valeur commerciale comme lieu de débarquement des troupes envoyées vers le Niger : c'est là qu'a été établie la première gare du chemin de fer. Les magasins et les entrepôts, naguère établis à Kayes, sont graduellement transférés à la station plus salubre de Diamou, à 55 kilomètres en amont, sur la même rive du Sénégal ; mais le poste militaire principal reste situé à 12 kilomètres de Kayes, au bord d'un méandre où viennent tourbillonner les eaux du fleuve après être tombées des rochers de Félou. Ce poste est Médine ou « la Ville », fameuse par le siège de quatre-vingt-quinze jours que subit sa petite garnison française en 1857 et par la dispersion finale des troupes du prophète al Hadji-Omar[1]. Cette victoire assura la possession définitive du haut Sénégal, mais c'est vingt et un ans plus tard seulement, en 1878, par la prise du *tata* ou village fortifié de Sabouciré, bâti à 6 kilomètres en amont de la cataracte de Félou, que les Français s'ouvrirent le chemin du Niger : plusieurs milliers d'hommes, Toucouleurs en majorité, s'étaient enfermés dans ce village, et cinq heures durant luttèrent pied à pied contre les soldats[2]. Là se trouvait en effet le point vital du nouvel empire des Toucouleurs, qui de Ségou, pris comme centre, s'étendait au loin vers l'est, des deux côtés du haut bassin sénégalais. En perdant la ligne médiane du bassin, le Bakhoy et le Baoulé, le « Fleuve Blanc » et le « Fleuve Rouge », le « Pèlerin » Omar perdait en même temps l'unité stratégique de son royaume : d'un côté le Kaarta, de l'autre le Djallonké-dougou, n'étaient plus que des fragments désormais séparés.

La moitié septentrionale de cet empire est formée par le pays de Kaarta, qui jadis dépendait du royaume de Kasso. Les Kassonké, les Diavara, qui sont les descendants des Soninké, anciens possesseurs de la contrée,

[1] Mouvement commercial des entrepôts du district de Médine en 1884 : 5 626 000 francs. (*Journal officiel*, 9 novembre 1884.)

[2] *Annales Sénégalaises*, de 1854 à 1885.

l'emportent encore en nombre sur tous les autres habitants du Kaarta; puis viennent les Bambara de diverses castes, constituant à une époque encore récente la nation des dominateurs; enfin les maîtres Toucouleurs, fort peu nombreux en comparaison des gens d'autre race, habitent les villes fortes; mais, grâce à leur proximité du Fouta, leurs colonies se recrutent incessamment de nouveaux immigrants, animés pour la plupart d'un grand zèle pour la foi musulmane. Ils quittent les bords du bas fleuve pour s'éloigner des chrétiens; cependant ce sont eux qui fournissent aux postes français du Sénégal la plupart des travailleurs temporaires dont les officiers et les marchands ont besoin. Parmi les nouveaux habitants du Kaarta se trouvent aussi de nombreux *diavandou* du Kasso et du Bondou : ce sont des gens issus de Foula et de femmes soninké qui exercent la profession de griots, tout en constituant une caste différente; ils ne peuvent être réduits en esclavage, mais on les bannit du territoire natal[1]. Les Bambara leur confient la garde de leurs troupeaux.

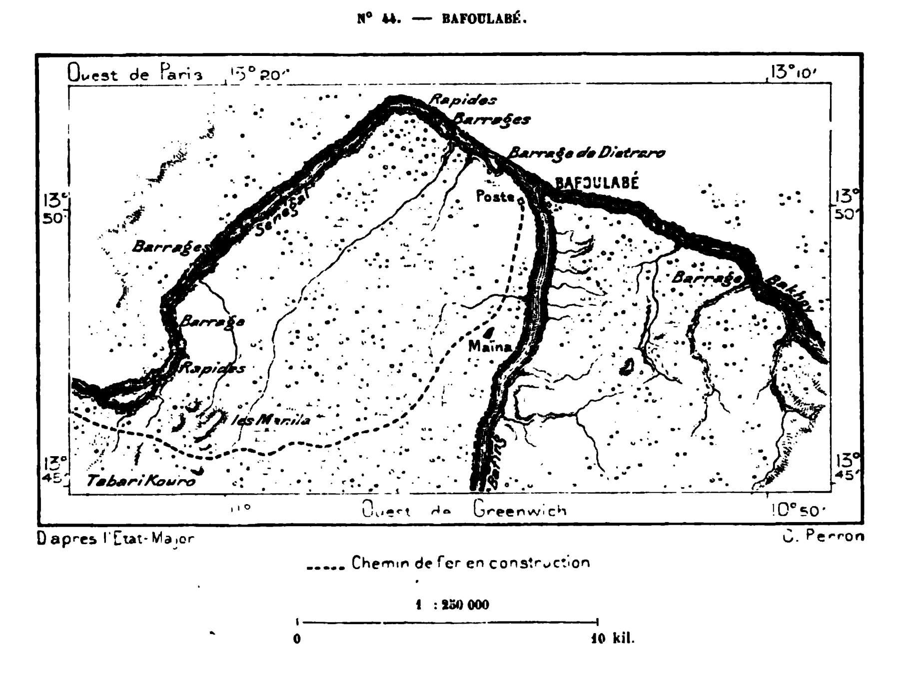
La province du Kaarta la plus rapprochée de Médine, le Diombokho, a pour chef-lieu la ville fortifiée de Kouniakari, qui fut la capitale des Kassonké et qui, d'après Soleillet, aurait encore 5000 habitants; elle occupe une belle position commerçante et militaire, au confluent de plusieurs oued qui forment la vallée de son nom, parfois ruisselant d'eau. A l'est Diala, dans le Dialafara, est aussi un bourg populeux. Koghé, Niogomera, sur les confins du désert, dans le Kaarta proprement dit, ont été remplacées comme résidences royales par la ville de Nioro, — le Rhab des Arabes, — dont les cases se groupent par centaines autour des murs en pierres et des grosses tours carrées du palais. Nioro est une ville de marché très fréquentée par les caravanes du haut Niger qui viennent y chercher le sel de Tichit : les plaques de cette indispensable denrée y sont l'unité monétaire pour toutes autres marchandises, étoffes, cuirs, métaux, ivoire et esclaves; trois ou quatre barres de sel représentent la valeur d'un homme dans la force de l'âge[2]. Le sol et le climat de Nioro sont très favorables pour l'élève des animaux domestiques de l'Europe : chevaux, ânes, bœufs, moutons, chèvres, porcs et volailles; on y vend des chapons, et les canards du pays deviennent très gros[3]; en outre on tient dans les basses-cours des pintades, des autruches et des gazelles. Djarra, au nord-est de Nioro, n'est plus une « grande ville » ni la « capitale du royaume maure de Loudamar » (Oulad-Omar?) comme aux temps du voyage de Mungo

[1] Paul Soleillet, *Voyage à Ségou*, rédigé par Gabriel Gravier (inédit).
[2] Colin, mémoire cité.
[3] Anne Raffenel, ouvrage cité.

Park. Au sud-est, mais toujours dans le bassin du Sénégal, près de l'une des branches maîtresses du Baoulé, se trouve la ville importante de Dianghirté, habitée lors de la visite de Mage par 540 talibé toucouleurs et leurs familles : les anciens résidents bambara avaient été expulsés et vivaient dans six villages de paillottes, épars aux alentours.

Naguère tout le territoire situé en amont de Médine dans le bassin du Bakhoy était aussi considéré comme appartenant de nom au royaume de Ségou, mais en fait il se composait d'un grand nombre de chefferies et de petites confédérations bambara et malinké que les Toucouleurs dévastèrent, mais dont ils ne s'étaient emparés définitivement que sur un petit nombre

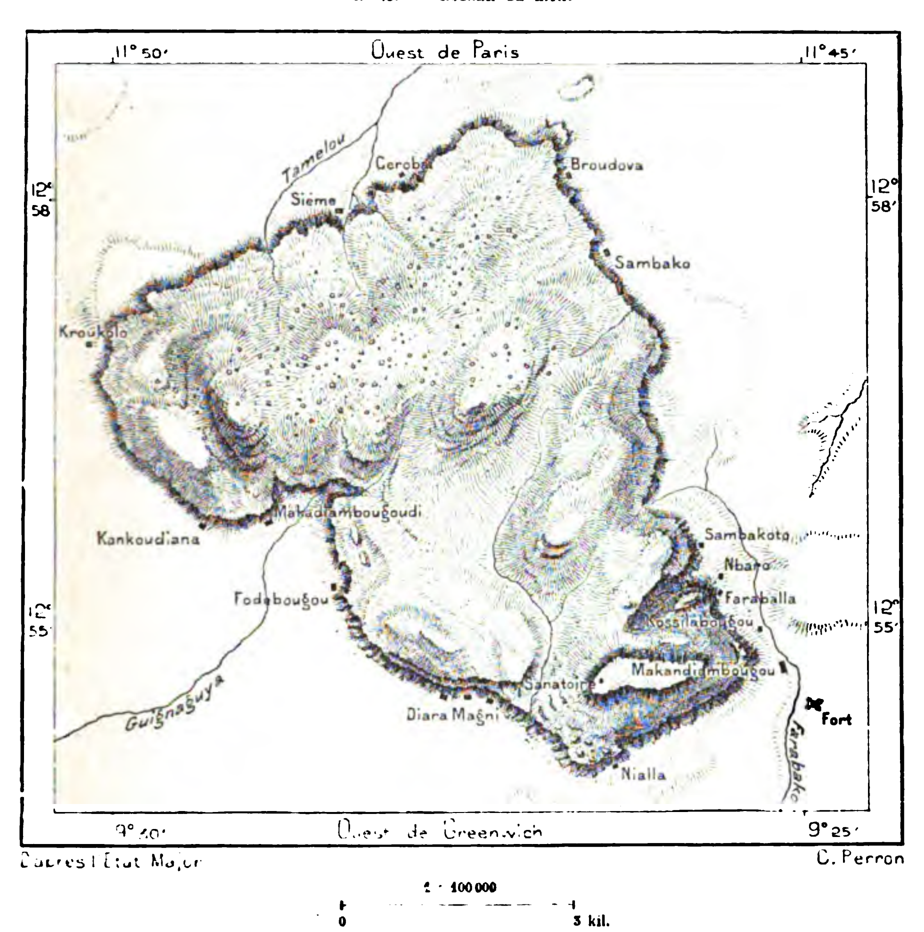
N° 44. — BAFOULABÉ.



de points. Du moins avaient-ils fait la solitude dans ce pays fécond, où vivraient des millions d'hommes : les neuf dixièmes des habitants furent exterminés. Les campagnes des divers États d'entre-Bafing et Baoulé, le Gangaran et le Bafing, le Ga-dougou et le Birgo, le Foula-dougou ou « pays des Foula », dépeuplé des habitants dont il porte le nom, le Bouré, la terre de l'or, furent changées en déserts, et les quelques milliers de gens qui restèrent durent se réfugier dans les rochers et derrière les murailles des villes fortifiées. Le centre du pouvoir des Toucouleurs dans cette région était le tata de Mourgoula, chef-lieu du Birgo; la prise de cette forteresse coûta aux assaillants français un grand nombre d'hommes; il fallut raser aussi les villages de Goubanko au sud-est de Kita, de Daba au nord-est de Koundou.

Bafoulabé, le dernier poste du Sénégal proprement dit, le premier du Soudan français, s'élève à 155 mètres d'altitude, en face du confluent du Bafing et du Bakhoy : il ne fut construit qu'en 1879, comme point d'appui des opérations militaires qui devaient se continuer les années suivantes vers le Niger; dès 1865, Mage et Quintin, dans leur mémorable voyage, en avaient reconnu l'emplacement. La station de Bafoulabé est de-


N° 45. — ROCHER DE KITA.



venue déjà un centre de commerce et s'est entourée de sept villages avec jardins et bananiers; l'administration militaire y achète du maïs pour les colonnes d'expédition du haut Niger, ainsi que les bœufs et les moutons amenés par les indigènes du pays de Tomora, sur la rive septentrionale du fleuve. En 1881 le poste de Badoumbé s'établissait sur le Bakhoy, à une centaine de kilomètres en amont de Bafoulabé, et la forteresse de Kita s'élevait dans le Foula-dougou, à moitié chemin de Bafoulabé et du Niger.

En 1883 ce fleuve était atteint et l'on commençait la construction du fort de Bamakou; enfin, en 1884 et 1885, on bâtissait deux nouveaux postes fortifiés entre Kita et Bamakou, l'un, Koundou sur la route du nord, l'autre, Niagassola, sur la route du sud. La zone d'occupation se trouve ainsi notablement élargie, et nulle part il n'existe de lacune de plus de 120 kilomètres entre les garnisons françaises du haut pays. Le centre stratégique et commercial de la contrée est le poste de Makadiambougou, entouré de quatorze villages bambara auxquels on donne le nom collectif de Kita : ce poste est situé au point de convergence des principales routes, à l'entrée d'une gorge que domine à l'ouest un massif de grès rougeâtre coupé de brusques falaises à degrés : des restes de murailles dans le défilé témoignent des combats qui se sont livrés pour la possession de ce passage[1]. Le rocher de Kita, qui dépasse 600 mètres d'altitude, soit 250 mètres au-dessus de la plaine, est, de toutes les hauteurs du Sénégal occupées par les Français, celle qui se prête le mieux à l'établissement d'un sanatoire : la maison de convalescents qu'on a fondée se dresse à l'extrémité méridionale du plateau, commandant un vaste horizon. Naguère les singes qui peuplaient en bandes le sommet du rocher constituaient une république, respectée de tous les nègres des alentours. Un vallon caché entre deux hautes saillies de rochers servait de refuge aux habitants de la plaine dans les temps de danger. A l'est de Kita se voient les ruines de Bangassi, l'ancienne capitale du Foula-dougou, visitée par Mungo Park.

La région du Bafing, au sud-est du Bambouk, est la moins explorée de toute la Sénégambie ; on ne connaît pas l'importance réelle des villes et des marchés dont les noms ont été rapportés par les indigènes. Dinguiray est le chef-lieu d'un royaume des Toucouleurs, vassal de Ségou, et l'on dit que le Pèlerin Omar en a fait une place forte capable de résister à toutes les armées du pays. Tamba et Gonfoudé, également dans le pays des Djallonké, sont de grosses bourgades. Mais si la partie moyenne du bassin du Bafing est encore ignorée des voyageurs français européens, ceux-ci connaissent la région des sources : depuis Mollien elle a été visitée par Hecquard, Lambert, Olivier de Sanderval, Gouldsbury, Bayol, Noirot, Gaboriaud, Ansaldi, et certainement ce remarquable pays sera bientôt l'un des plus fréquentés de la Sénégambie, grâce à la salubrité du climat, à la beauté des sites, à la variété des produits, à l'intérêt que présentent les habitants et leurs institutions. Les populations se groupent dans les

[1] Mouvement commercial de Kita en 1884 : 4 000 000 francs.



VILLAGE DE BAFOULABÉ

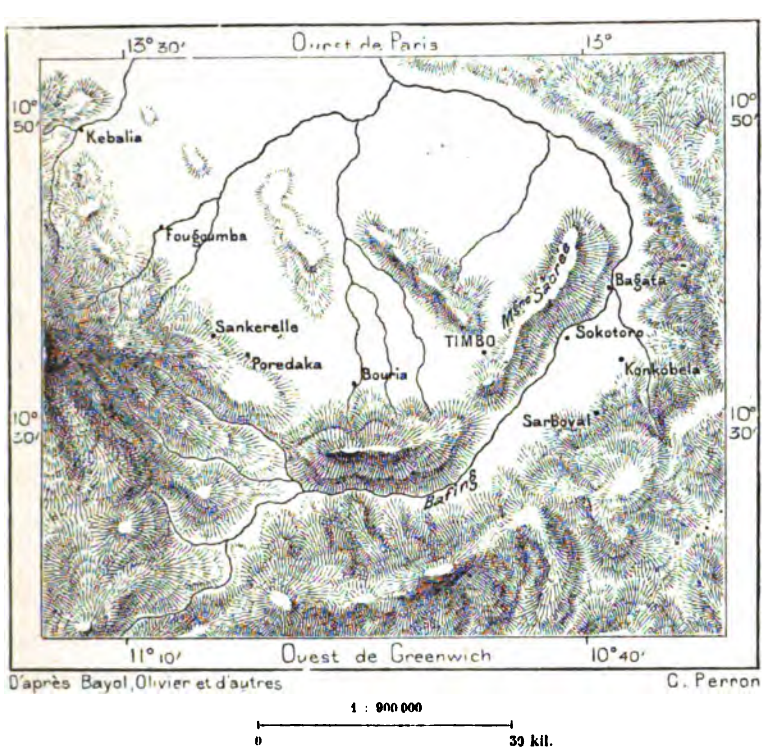
Gravure de Hildebrand, d'après une photographie de la Mission Borgnis-Desbordes, communiquée par la Société de Géographie.


THE ASTOR LIBRARY
NY

hautes vallées des fleuves qui divergent dans tous les sens autour du massif central : Bafing, Falémé, Gambie, « rivières du Sud » et Niger.

Timbo, la capitale du Fouta-Djallon[1], est située à 758 mètres d'altitude dans un pâté montagneux que le haut Bafing entoure au sud d'une vallée développée en demi-cercle ; un affluent de cette rivière parcourt les campagnes de Timbo. Ce chef-lieu d'empire n'est point une grande ville : il blottit ses cases coniques, à demi cachées par la verdure, au pied

N° 16. — TIMBO ET LES SOURCES DU BAFING.



de deux montagnes jumelles. Les descendants des premiers fondateurs, originaires du Massina, qui s'établirent dans le pays vers la fin du dix-septième ou au milieu du dix-huitième siècle, ont seuls le droit de résidence à Timbo ; au nombre de 1500, — 2440 d'après Gouldsbury, — ils ne se trouvent réunis dans la ville que pendant la saison sèche : durant l'hivernage, la plupart d'entre eux vont demeurer dans leurs maisonnettes de campagne pour surveiller les travaux de culture. Sokotoro, le Versailles de Timbo, situé à une dizaine de kilomètres à l'est, dans un cirque de montagnes boisées, est le principal groupe de villas des almamy ; près de

[1] Fouta-Dialo, d'après la prononciation des Foula de Timbo. (Noirot.)

deux mille captifs en cultivent les champs[1]. Les palais, les maisons des grands personnages, la mosquée, le cimetière, occupent plus d'un tiers de la superficie de Timbo. La mosquée, la deuxième qui ait été construite dans le Fouta-Djallon, s'élève sur une petite place complantée d'orangers dont les passants cueillent les fruits; à côté, des arbres magnifiques étendent au-dessus des tombeaux leur branchage épais, que ne touche jamais la cognée : quoique nulle clôture ne l'entoure, on n'y entre jamais que pour les inhumations; son enceinte respectée est bordée de fleurs rares. De grands villages, dont plusieurs dépassent la capitale en population, sont épars dans les vallées des alentours, les plus peuplées du royaume. Telle est, au nord-ouest, Bouria, où se trouve le premier oranger qui ait été planté dans le Fouta-Djallon : le tronc de cet arbre magnifique a plus de trois mètres de circonférence et sa ramure peut abriter deux cents personnes; au pied de l'arbre est le tombeau du grand marabout Issa ou « Jésus », devant lequel tout cavalier, même le souverain, doit descendre de sa monture[2]. Les campagnes sont parsemées de hameaux : ici des *foulahso*. habités par des hommes libres, ailleurs des *roumdé*, que peuplent des captifs. Travaillant en ligne comme des soldats, les esclaves sont encouragés à la pénible besogne par les jeunes filles qui, devant eux, chantent en mesure et frappent des mains: les pioches suivent la cadence. Le chant des femmes, dit-on, est nécessaire pour écarter les mauvais esprits et faire lever le grain; il est nécessaire aussi pour égayer l'homme et l'assouplir au labeur[3].

La ville sainte du Fouta-Djallon, Fougoumba, groupe de mille cases situé à une cinquantaine de kilomètres au nord-ouest de Timbo, dans la vallée de la Téné, tributaire soit du haut Bafing, soit de la Falémé, est tellement entourée d'arbres, qu'on ne peut la voir en entier d'aucune butte des alentours : c'est là que les Foula conquérants élevèrent la première mosquée du pays, construction conique beaucoup plus haute que les demeures environnantes; à chaque changement de règne le nouveau souverain vient se faire sacrer roi du Fouta-Djallon dans cette mosquée, et c'est le chef de la ville qui a l'honneur d'enrouler le turban d'investiture sur la tête de l'almamy; les plus savants commentateurs du Coran font leurs études dans la cité sainte. Au nord de Fougoumba, d'autres bourgades importantes se succèdent dans la direction du nord, sur la route du Bambouk. La plus considérable est Labé, chef-lieu d'un royaume vassal

[1] Lambert, *Tour du Monde*, 1er semestre 1861.
[2] E. Noirot, *A travers le Fouta-Diallon et le Bambouc*.
[3] Olivier de Sanderval, ouvrage cité.

de Timbo ; mais la plupart des blancs, Hecquard, Mollien, Lambert, Bayol, Noirot, ont dû la contourner pour continuer leur route. Gouldsbury, qui l'a traversée et qui lui donne une altitude de 870 mètres, dit qu'elle couvre une grande étendue, chacun de ses quatre cents enclos comprenant plusieurs huttes pour le maître, les femmes et les esclaves. Au nord se trouve le village de Tountouroun, dont les maisons dispersées occupent un espace considérable sur un plateau élevé, presque sans arbres, où naissent les sources de la Gambie et de la Comba, source maîtresse d'un fleuve de la Guiné portugaise, Geba ou Rio-Grande. Au sud-est de Labé le gros village de Séfour est la capitale de la province de Kolladé ; au sud-ouest, une autre capitale de province, Timbi, peuplée de plus de 5000 habitants, si ce n'est pendant la saison des travaux agricoles, se cache au milieu des arbres dans la large et gracieuse vallée de la Kakrima, qui va se jeter dans l'Atlantique, entre le Pongo et la Mellacorée. Plus au nord, dans une des hautes vallées tributaires du Rio-Grande, se trouve la ville de Touba, que Gouldsbury dit être « la plus grande » du Fouta-Djallon ; elle a 800 maisons, sans compter celles de la banlieue, et une vaste mosquée où les guerriers et les marchands viennent invoquer Allah quand ils préparent une expédition importante. Près de Touba, un ruisseau tombe en jet d'une hauteur de 50 mètres[1].

Presque tous les chemins du Fouta-Djallon sont de pénibles sentiers de montagnes ; toutefois la partie méridionale du pays, près de Timbo, offre en maints endroits des routes parfaitement entretenues, sablées avec soin et bordées d'arbres fruitiers. La concession d'un chemin de fer à Timbo a été faite, on le sait, à M. Olivier de Sanderval ; néanmoins l'almamy dit au voyageur Bayol : « Je ne veux pas qu'on élargisse nos routes, que l'on vienne ici avec des bateaux, que l'on fasse des chemins de fer. Le Fouta doit être aux Foula, comme la France aux Français. » Quelques mots anglais sont les seuls indices de l'influence exercée par la civilisation européenne. Tous les blancs sont confondus sous le nom de Portoukeiro ou « Portugais »[2], ce qui s'explique par les fréquents conflits que les Foula de Labé et de Touba ont eus avec leurs voisins établis sur les bords du Geba et du Rio-Grande ; mais de ce côté le trafic est presque nul. Le principal mouvement des échanges se fait dans la direction du sud-ouest, suivant le sens normal de la pente, vers la Mellacorée ou Sierra-Leone. En 1881, plus de 1300 personnes, marchands et porteurs, accompagnèrent

[1] Blue Book, C. 3065, Gouldsbury, *Expedition to the Upper Gambia;* — *Petermann's Mittheilungen*, 1882, Heft 8.
[2] Olivier de Sanderval, *De l'Atlantique au Niger par le Foutah-Djallon.*

les envoyés anglais de Timbo à Freetown, avec 260 bœufs chargés d'ivoire, de caoutchouc et d'autres denrées. Toutefois la France est le seul pays d'Europe qui ait été visité par des ambassadeurs foula, venus pour ratifier le traité conclu entre M. Bayol et les almamy.

Fragmenté en bassins géographiques, l'État de Fouta-Djallon se divise en deux partis ou plutôt en factions rivales, analogues aux *sof* des tribus berbères : ce sont les deux groupes des Sorya et des Alfaya. Ce partage n'existait pas lors de la conquête du pays; mais le premier souverain s'étant désisté temporairement du pouvoir pour laisser un de ses cousins régner à sa place, deux familles royales se trouvèrent constituées, chacune avec sa clientèle; la guerre éclata entre les ambitieux rivaux, et la société tout entière fut entraînée dans la lutte. A la fin, le conseil des anciens, craignant de voir s'effondrer la puissance nationale, réunit tous ses membres, sans distinction de parti, et il fut décidé que désormais l'autorité politique et religieuse appartiendrait alternativement à l'une et à l'autre fraction; toutefois les Sorya, ainsi nommés d'après Sory Ahmadou, le premier roi, sont fréquemment favorisés dans le pouvoir, grâce à leur supériorité en nombre et au souvenir glorieux du fondateur de l'État. Il arrive parfois que le souverain de la dynastie sorya commande pendant trois ans, tandis que la durée du règne de son successeur alfaya est seulement d'une année; d'ordinaire l'alternance des gestions royales est de deux en deux ans. « Aller à la campagne », dans le style politique du pays, signifie « céder le pouvoir à son rival ». Du reste, aucune décision importante ne peut être prise sans que le roi retiré des affaires pour un temps soit consulté, et lorsqu'il est le plus âgé, la coutume veut qu'on donne la préférence à son avis. Les deux potentats par tour de rôle portent également le titre d'almamy : comme les anciens califes et le sultan de Constantinople, ils sont « princes des croyants ». Les membres du conseil sont inamovibles et leur président né, le *Diambrou-diou Mahoudou Poul-Poular*, c'est-à-dire le « Grand Porte-Paroles des Foula », est un personnage qui ne le cède guère en autorité aux almamy : on a même comparé son rôle à celui des « maires du palais » sous les rois fainéants; lors du voyage de MM. Bayol et Noirot il n'avait pas moins de cinq mille captifs. A chaque changement de règne, les gouverneurs ou chefs de province doivent faire renouveler leurs pouvoirs en rendant hommage à l'almamy titulaire; toutefois le roi de Labé, presque aussi puissant que son suzerain, a souvent refusé de se déplacer, bien qu'il acquitte régulièrement le tribut. Dans une même famille se recrutent les deux partis : les fils aînés, en prenant la fortune, en héritant des terres, deviennent des Sorya ; les puînés se font marabouts

et Alfaya; les autres émigrent, vont chercher fortune comme bergers ou détrousseurs de caravanes[1]. La division en Sorya et Alfaya paraît si naturelle aux Foula, que les nations étrangères sont groupées par eux dans l'une ou l'autre faction : les Français sont dits Sorya et les Anglais classés parmi les Alfaya[2].

La régularité de transmission dans le va-et-vient du pouvoir témoigne de l'influence exercée par les grandes familles : ce sont elles qui gouvernent sous le nom des personnages qui se succèdent sur le trône ; toutes les fois qu'une affaire considérable se présente, les notables se réunissent en conseil et font part de leur décision à l'almamy. De même ils gouvernent les provinces, quoiqu'ils n'exercent pas directement le pouvoir. L'unité de vues ou du moins d'intérêts prévaut dans toute l'administration, État, provinces, villages, par l'effet régulier de la rotation des partis. Au changement de règne dans le Fouta-Djallon correspond un changement analogue dans chaque circonscription. L'almamy choisit dans sa faction chacun des chefs secondaires et ceux-ci, moyennant tribut, exercent le pouvoir directement pendant tout le règne du suzerain ; ils rendent la justice, et presque toujours en dernier ressort, quoique l'appel aux supérieurs ne soit pas interdit ; ils lèvent les troupes en cas de guerre, pour les mettre à la disposition de l'almamy. Si forte est la puissance des lois dans ce pays, que tout accusé, mandé par ses juges, se rend au lieu d'appel sans huissiers ni gendarmes, même lorsque sa vie est en péril. Les larcins ordinaires se punissent du fouet, un vol grave entraîne la perte du poignet : on abat la seconde main, puis les pieds aux récidivistes. L'assassin, même l'ivrogne incorrigible[3], sont condamnés à mort : les malheureux creusent eux-mêmes leur fosse et s'y couchent pour s'assurer qu'elle est assez longue pour eux[4].

L'État se divise en treize *diaoual* ou provinces, dont quelques-unes, les plus étendues, sont partagées en demi-provinces. Chacune de ces divisions est modelée sur l'État : chaque province a ses deux chefs, assistés d'un conseil, et chaque village ses deux maires, conseillés par des notables ou échevins. Parmi les descendants des anciens possesseurs du pays, les Djallonké, ceux qui ne sont pas convertis à l'islamisme payent des tributs en bestiaux. Les autres exercent les métiers inférieurs et constituent des castes séparées comme griots ou forgerons, tandis que nombre d'entre eux, devenus Foula,

[1] Jean Bayol, *Bulletin de la Société de Géographie de Lille*, 1882.
[2] H. Hecquard, *Voyage sur la côte et dans l'intérieur de l'Afrique occidentale*
[3] Gouldsbury, mémoire cité.
[4] Noirot, *Bulletin de la Société de Géographie d'Anvers*, 1886.

grâce aux croisements, se mêlent au reste de la population. A l'ouest, diverses tribus vivant en dehors des Fouta-Djallon proprement dits, telles que les peuplades du Khabou et les Landouman, payent l'impôt aux gouverneurs foula des provinces les plus voisines. Les revenus du gouvernement comprennent une dîme prélevée sur les récoltes, des « coutumes » perçues sur les caravanes, des tributs acquittés par les populations conquises et une cinquième part du butin pris à la guerre.

Les possessions de la Sénégambie se rattachent à la France, d'un côté par des représentants élus, de l'autre par des fonctionnaires que désigne le pouvoir central. Les mandataires du pays, que nomment les électeurs des communes de plein exercice, noirs et blancs, sans distinction de couleur, sont les seize membres du conseil général, dix pour l'arrondissement de Saint-Louis, six pour celui de Gorée, et le député envoyé à la Chambre. Le principal délégué du pouvoir, dont les attributions sont très étendues, et qui a le titre de gouverneur, réside à Saint-Louis ; en outre, un lieutenant-gouverneur est préposé à l'administration des rivières du Sud et des possessions méridionales, sur les côtes de l'Ivoire et des Esclaves. Très fréquemment les titulaires du pouvoir ont changé : l'insalubrité du climat, la nostalgie et l'ambition des fonctionnaires, les revirements politiques de la métropole ont pour conséquence un renouvellement fréquent de l'administration sénégalaise. De 1850 à 1886, en trente-six années, dix-sept gouverneurs, en titre ou par intérim, se sont succédé au Sénégal; la moyenne du séjour est de deux années. Un conseil colonial, composé des hauts fonctionnaires et des notables, assiste le gouverneur et le lieutenant-gouverneur dans la préparation des décrets et l'étude de toutes les mesures d'intérêt public. Le conseil général s'occupe des questions budgétaires et vote annuellement une somme d'environ 300 000 francs pour l'instruction primaire et pour l'envoi de boursiers aux collèges de la mère patrie. L'ensemble des ressources dont dispose le gouvernement colonial est d'environ deux millions et demi, mais toutes les dépenses militaires et navales incombent au budget métropolitain; les frais exceptionnels, pour construction de routes muletières, de voies ferrées et de forts, sont également à la charge du trésor français. La pièce de cinq francs ou « gourde » est devenue l'unité monétaire du Sénégal, mais les gens de l'intérieur ne connaissent ni les poids ni les mesures employés officiellement en France.

Les forces militaires de la colonie sénégalaise, commandées par un co-

MÉDINE. — VUE GÉNÉRALE

Dessin de Riou, d'après un croquis du commandant Galliéni.



lonel résidant à Saint-Louis, sont peu considérables en proportion de l'énorme étendue de pays où elles doivent se mouvoir et où elles n'occupent pas moins de trente-cinq postes fortifiés, de Saint-Louis au Niger et de Podor à la Mellacorée. Quelques-uns de ces forts ont d'assez importantes garnisons : notamment Bakel, qui surveille le pays des Maures ; Médine, qui commande l'entrée du haut pays, à la tête de la navigation du Sénégal ; Kita, placée au centre des petits États mandingues nouvellement annexés. Aussi le nombre des hommes disponibles pour faire campagne est-il minime : aucune des colonnes d'expédition qui ont fait la conquête du territoire compris entre le haut Sénégal et le Niger, n'a dépassé le nombre de 750 combattants. L'ensemble des forces militaires consiste en cinq compagnies d'infanterie de marine et deux bataillons de tirailleurs sénégalais, ayant ensemble neuf compagnies ; un détachement du corps des disciplinaires complète la division des fantassins. L'artillerie ne se compose que de deux batteries de marine, d'une compagnie de conducteurs sénégalais et de quelques ouvriers d'arsenal ; il faut y joindre les laptots que peuvent fournir les avisos de la flotte comme troupes de débarquement. Dans la petite armée sénégalaise la cavalerie est représentée par un escadron de spahis, dont les officiers viennent des divers régiments de France : les blancs sont presque tous d'anciens soldats rengagés ; mais parmi les noirs, Toucouleurs et Bambara pour la plupart, il en est beaucoup qui ont été rachetés de l'esclavage pour être incorporés dans l'armée et que l'on affranchit après un temps déterminé de service[1] : quatorze années, telle était autrefois la période de service que devaient les captifs achetés par le gouvernement avant d'obtenir leur liberté[2] ; récemment, la durée de l'engagement volontaire était fixée à six ans[3]. La durée normale du séjour au Sénégal est de deux années pour les troupes venues de France ou d'Algérie.

La flottille de défense est sous les ordres d'un capitaine de frégate. En outre, une petite marine coloniale comprend les bâtiments à vapeur qui font le service de la côte, les remorqueurs et les embarcations de transport qui naviguent sur le fleuve Sénégal. Les matelots noirs ou laptots ne s'engagent que pour une année ; ils peuvent atteindre le grade de quartiers-maîtres ou « gourmets » et même de maîtres pilotes : on leur donne alors le nom de « capitaines de rivière ». Jean-Barre était autrefois l'appellation du pilote de l'entrée.

La magistrature coloniale comprend deux tribunaux, à Saint-Louis et à

[1] P. Soleillet, ouvrage cité.
[2] Anne Raffenel, ouvrage cité.
[3] Victor Schœlcher, *L'Esclavage au Sénégal*.

Gorée, et une cour d'appel. A côté des juges siègent à Saint-Louis un cadi, nommé par le gouverneur, et un tribunal musulman, que préside le tamsir ou principal « marabout » et qui règle les affaires de succession et de mariage conformément au texte du Coran et à la tradition de l'Islam. Les chefs de poste, surtout ceux qui sont fort éloignés de Saint-Louis, disposent d'un grand pouvoir discrétionnaire et jugent d'ordinaire d'après les coutumes locales; quand il y a eu crime, ils sont tenus d'en référer à la magistrature du chef-lieu. En principe, la loi qui régit le Sénégal est le code civil, promulgué pour la première fois en 1830, mais sans grand effet, puisqu'on procéda en 1855 à une publication nouvelle. Quoique permise, la polygamie n'existe en fait ni à Saint-Louis ni à Gorée. Naguère les mariages temporaires entre blancs et signares, dits « mariages à la mode de Saint-Louis », étaient reconnus aussi bien par la loi que par l'opinion et conféraient aux enfants les droits d'héritage. Au commencement du siècle, il était même d'usage qu'un prêtre catholique présidât le dîner inaugural de ces unions[1]. La fidélité des signares était toujours exemplaire. On raconte qu'au départ du mari pour la France la femme ramassait une poignée du sable sur lequel il avait posé le pied en s'embarquant et l'enveloppait d'une toile qu'elle plaçait religieusement au bas de son lit[2].

L'ensemble de la Sénégambie française se divise en territoires de forme irrégulière sur lesquels le pouvoir de l'administration s'exerce de manières très diverses. La partie du sol africain assimilée à la France ne comprend que les quatre communes de plein exercice, Saint-Louis, Gorée, Dakar, Rufisque, administrées par des conseillers municipaux et des maires élus[3]. Les territoires « possédés », qui comprennent les banlieues des forts, des postes et des comptoirs situés sur le littoral, sur le fleuve et dans l'intérieur, sont considérés comme terre française, et l'administration coloniale, propriétaire du sol, le vend ou le concède à qui bon lui semble. Les territoires « annexés » ne faisant pas partie du domaine proprement dit ne sont pas administrés par le gouvernement colonial, mais par des chefs, les uns au choix du gouverneur, les autres héréditaires ou nommés par le peuple, mais avec l'agrément de la puissance suzeraine; celle-ci s'est réservé le droit de concéder les terrains vagues des pays annexés, moyen-

[1] Paul Soleillet, ouvrage cité.

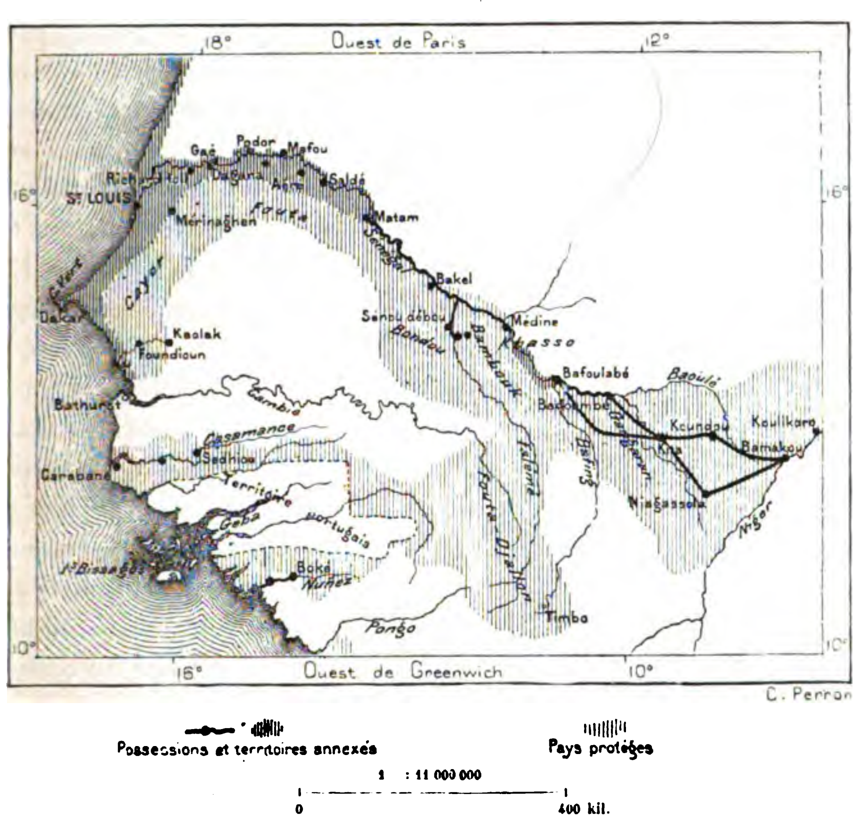
[2] Léonard Durand, *Voyage au Sénégal*.

[3] Villes du Sénégal et du Soudan français avec leur population recensée ou estimée en 1885 :

Saint-Louis.	18 925 hab.	Dakar	2 000 hab.
Dagana	5 275 »	Gorée	1 960 »
Rufisque	4 250 »	Bakel	1 250 »
Joal	2 570 »	Niagassola	1 200 »

nant une redevance annuelle. Quant aux territoires « protégés », ils le sont en vertu de conventions spéciales qui varient suivant les pays et règlent diversement les avantages faits au commerce français, en échange de la garantie de possession assurée aux chefs : dans les traités conclus depuis 1879 le gouvernement colonial s'est réservé le droit d'acquérir en toute propriété les terrains nécessaires à la construction des forts, des comptoirs, des routes, des voies ferrées. D'ordinaire les actes stipulent aussi la quo-

N° 47. — DIVISIONS POLITIQUES DE LA SÉNÉGAMBIE FRANÇAISE.



tité des taxes qui seront perçues par les autorités du pays sur le sol, les denrées et les marchandises, — en moyenne de 3 pour 100, — mais ils n'attribuent à la France le produit d'aucun impôt. Enfin, quelques-uns des pays limitrophes du territoire et des contrées annexées ou protégées sont liés par des traités de commerce et d'amitié qui assurent des privilèges exclusifs au gouvernement français. A maints égards le régime politique de la contrée rappelle celui de l'Europe féodale. Il est à remarquer que dans ses relations avec les indigènes, de quelque race qu'ils soient, foula, nègres ou maures, l'administration coloniale a toujours favorisé le maintien ou

l'établissement d'une constitution monarchique; en aucun cas elle ne traite avec des municipes ou des assemblées libres : elle reconnaît ou institue des chefs uniques dans chaque territoire annexé ou protégé par elle. En outre, l'intervention des Français dans les affaires des indigènes a eu pour conséquence indirecte d'arrêter les progrès de l'Islam, qui jadis paraissaient irrésistibles. Ce sont de zélés convertisseurs, les Maures et surtout les Toucouleurs du Fouta, qui ont été les principaux ennemis de la France. La défaite a mis un terme à leur propagande. Les Mandingues du Bambouk, les Serer du Cayor, qui n'auraient pu échapper à la conversion s'ils n'avaient eu les Français pour voisins, ont gardé leurs pratiques païennes, quoique fort modifiées; les Bambara du Bélé-dougou et des pays limitrophes, qui déjà se disaient musulmans, n'ont plus besoin de simuler un zèle religieux qui n'est point dans leurs traditions.

La frontière du territoire sénégalais n'est pas encore nettement délimitée à son extrémité septentrionale, sur la côte des Maures. Il est certain qu'à la fin du dix-septième siècle les lettres patentes et les édits de 1681, de 1685 et de 1696 concédaient explicitement à la « Compagnie du Sénégal » toute la région du littoral qui s'étend au nord de la bouche fluviale jusqu'au cap Blanc. Les pêcheries et autres établissements se fondèrent sur divers points de la côte ferme et de l'archipel d'Arguin; les géographes, notamment d'Anville et de l'Isle, désignaient uniformément comme territoire de la compagnie sénégalaise toute la zone côtière que lui avaient attribuée les lettres patentes. Le traité de 1814 rendit à la France sans exception tout ce qu'elle avait possédé jadis dans cette région du continent africain. Il semblerait donc qu'en vertu des documents historiques la pointe du cap Blanc dût former la limite précise du Sénégal français; toutefois un comptoir espagnol s'est récemment établi sur la baie du Lévrier, — en espagnol bahia del Galgo, — qu'abrite à l'ouest la péninsule du cap. Jusqu'à maintenant cette question des limites entre les possessions des deux puissances n'est pas réglée. Quelles que soient les décisions prochaines, la côte bordée de dunes qui se prolonge au nord du delta sénégalais est une dépendance naturelle des pays riverains du fleuve, car elle est parcourue par les tribus qui séjournent d'ordinaire dans le voisinage du Sénégal et qui ont établi sur ses rives leurs principaux marchés.

Le tableau suivant donne la liste des circonscriptions françaises et des territoires vassaux dans la Sénégambie du Nord. Chaque cercle est administré par un officier ou un commandant civil, avec les attributions d'un

préfet français, ayant sous ses ordres des chefs de cantons, de postes militaires et de villages indigènes.

TERRITOIRES POSSÉDÉS.

PREMIER ARRONDISSEMENT (SAINT-LOUIS).

Cercle de Saint-Louis. Cantons : Saint-Louis, Toubé, Ndiago, Diala-khar, Gandon, Khattet, Mpal, Gandiole, Merinaghen, Ross.
Cercle de Dagana ou Oualo. Cantons : Khouma, Ndiangué, Nder.
Cercle de Podor.
» Saldé.
» Bakel.
» Médine.
Postes militaires : Sénou-débou, Bafoulabé, Badoumbé, Kita, Koundou, Niagassola, Bamakou, Koulikoro.

DEUXIÈME ARRONDISSEMENT (DAKAR).

Cercle de Dakar.
» Rufisque, divisé en deux cantons.
» Mbidjem » »
» Thiès » »
» Portudal.
» Joal.
Le cercle de Kaolak (Saloum) est dans la circonscription des Rivières du Sud.

TERRITOIRES ANNEXÉS.

Cayor septentrional, Toro, Dimar.

TERRITOIRES PROTÉGÉS.

Cayor, Ndiambour, Sine, Saloum, Baol, Djolof, Dimar, Bossea (Damga), Lao et Irlabé dans le Fouta, Kasso, Bondou, Bambouk, Guoy, Tambaoura, Diabé-dougou, Bélé-dougou du sud.

Pays du haut Bakhoy et bords du Niger : Gangaran, Ga-dougou, Manding, Bafing, Dio, Daba, Bélé-dougou du nord, Fa-dougou, Damfari, etc.

PAYS LIÉS PAR TRAITÉS.

Khamera, Guidimakha, Fouta, pays des Trarza, des Brakna, des Oulad-Ely, des Douaïch; Fouta-Djallon.

IV

GAMBIE

La rivière Gambie, qui a donné à l'ensemble du territoire sénégambien la moitié de son nom, semblerait, au premier abord, devoir être le cours d'eau le plus important de toute l'Afrique occidentale comme chemin de pénétration dans l'intérieur. En effet, la Gambie, désignée sous le nom de Gambra par les premiers voyageurs, a sur le Sénégal l'avantage d'être d'un accès beaucoup plus facile aux navires. Son estuaire s'ouvre dans une mer moins tempétueuse, sa barre est plus profonde et les navires d'un tirant d'eau de 3 mètres peuvent s'y aventurer en tout temps. Ses bords sont plus fertiles que ceux du Sénégal, et la culture peut s'y faire aussi bien pendant la saison sèche qu'après les inondations. Le fleuve est navigable en basses eaux jusqu'à une longitude plus orientale; enfin, et c'est là le privilège de la Gambie, elle offre un chemin plus direct vers le Bambouk, c'est-à-dire vers le pays de l'or et vers les vallées fertiles du Fouta-Djallon, habitées par la race industrieuse des Foula; la Gambie représente la corde de l'arc immense décrit par le cours du Sénégal.

Dès l'année 1618 Thompson, allant à la recherche de l'or de Tombouctou, remontait le fleuve jusque dans le pays de Tenda, non loin des montagnes du Fouta-Djallon; mais il fut massacré en route, soit par ses propres gens, soit par les Portugais. Deux années après, Jobson reprenait le même chemin, et plus tard plusieurs autres explorateurs s'avancèrent jusqu'aux roches de Barra-kounda. Tous confirmèrent que le cours de la Gambie est le chemin le plus direct pour atteindre les régions du haut Sénégal et les pays de l'or du Bambouk et du Bouré. On croyait d'ailleurs que la Gambie était un simple bras du « Niger » sénégalien. Sur la carte de Raffenel, la Gambie est rattachée au Sénégal et, de même que Mollien, le célèbre explorateur crut, en traversant le Neriko, avoir sous les yeux le marigot de jonction entre les deux fleuves. De nos jours, Mitchinson affirme qu'à l'époque des pluies il y a toujours communication du Sénégal au Niger[1]; en tous cas, il est certain qu'entre les deux voies de navigation le portage est d'une faible longueur. Malgré les avantages que présente ce fleuve, les Européens qui visitent la Gambie depuis quatre siècles sont

[1] Mitchinson, *The expiring Continent, A narrative of travel in Senegambia.*

pourtant restés presque inactifs; en valeur commerciale et politique, ce cours d'eau est très inférieur à la rivière de Saint-Louis. La cause en est principalement au climat, fatal pour les Européens du Nord. Sur les bords de la Gambie, les Anglais, les Écossais ne sont plus les mêmes hommes que sur les rives de la Mersey ou de la Clyde. Il faut tenir compte aussi de la diversité des populations riveraines du Sénégal et de la Gambie, correspondant aux différences du climat et du sol. La Gambie n'a, dans la partie facilement accessible de son bassin, ni Maures commerçants, ni Toucouleurs infatigables au travail.

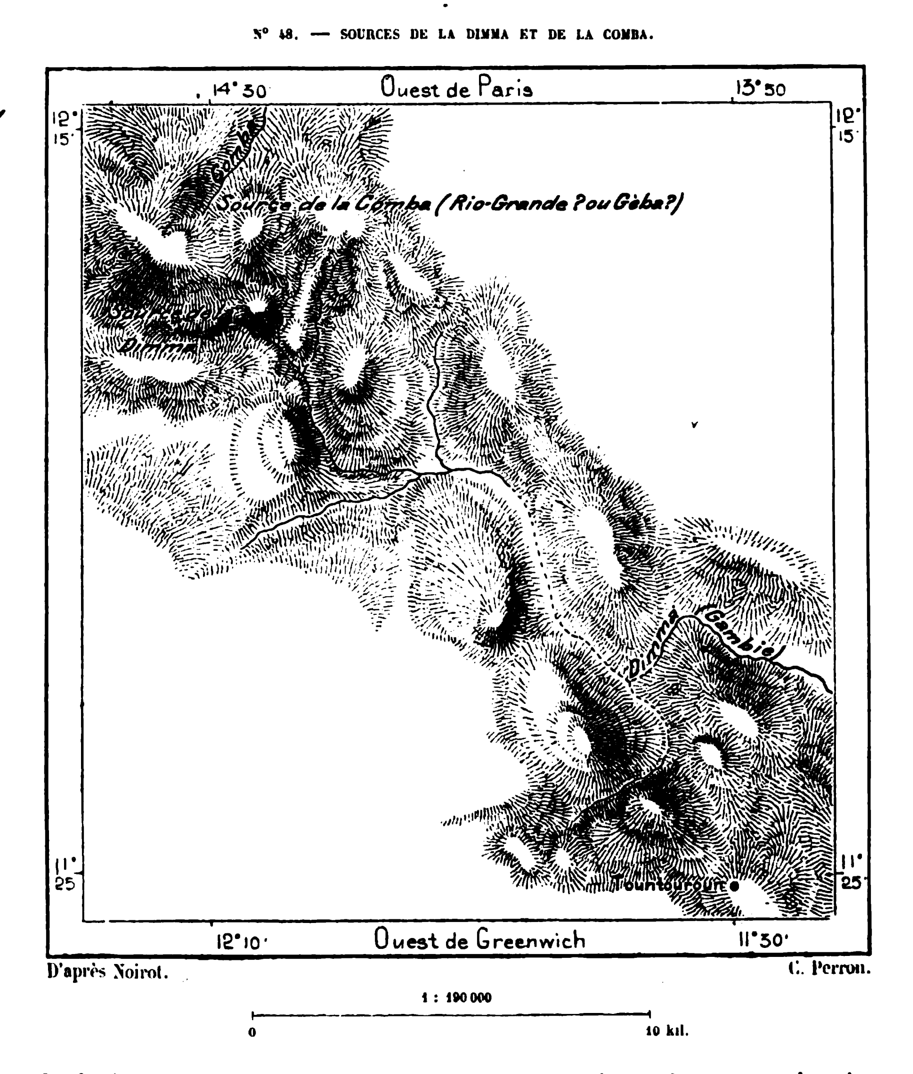
La Gambie n'a pas une région d'écoulement proportionnée à la longueur de son cours. De son origine, dans les montagnes du Fouta-Djallon, à l'estuaire de Bathurst, son lit tortueux se développe sur un espace d'environ 1200 kilomètres; mais on ne saurait évaluer à plus de 60 kilomètres la largeur moyenne de la cuvette d'écoulement, ni à plus de 50 000 kilomètres carrés la superficie totale du bassin. Dans les districts du sud qui n'ont pas été dévastés par les musulmans la population est assez dense, d'après les relations des voyageurs. Non compris les habitants du Bondou méridional et ceux du Fouta-Djallon, qui constituent un État distinct, allié à la France, les Gambiens de divers peuples, Mandingues et Serer, dépassent très probablement le nombre de deux cent mille[1]. Environ quinze mille d'entre eux habitent les territoires anglais, dans les îles et les péninsules du fleuve : l'ensemble de ces possessions européennes, enclaves insignifiantes dans l'étendue du bassin, n'est pas supérieur à 179 kilomètres carrés.

De tous les cours d'eau qui naissent dans le Fouta-Djallon, la Gambie est celui qui reçoit la plus forte masse liquide : le massif presque en entier appartient à ce bassin fluvial. A l'est, la branche maîtresse de la Gambie entoure les régions les plus élevées du haut pays; à l'ouest et au nord-ouest, c'est aussi l'une des branches supérieures de la Gambie, appelée Grey-river par les Anglais, qui emporte l'excédent des pluies. La Falémé, le Bafing et autres rivières appartenant au système sénégalais naissent dans la partie méridionale du massif, moins élevée que la région du centre, et les diverses rivières qui vont directement à la mer au sud du bassin de la Gambie, le Geba, le Rio-Grande, le Cassini, la Kakrima, ne reçoivent leur eau que du versant sud-occidental des monts. Quant au Niger ou Djoliba, c'est par de petits affluents latéraux qu'il prend sa part de l'excédent des pluies tombées sur le massif central de la Sénégambie. Les sources de la Gambie ont été visitées par Hecquard, par Bayol et Noirot. Elles se trou-

[1] Africanus Horton, *West African Countries and Peoples.*

vent au nord de Labé, la ville la plus considérable du Fouta-Djallon, à 10 kilomètres du grand village de Tountouroun. Au milieu d'un *baowal*, croupe herbeuse parsemée de blocs, un bosquet d'arbres entoure un amas de pierres ferrugineuses d'où s'échappe un mince filet d'eau ruisselant en cascatelles : c'est la principale source de la Dimma, nom sous lequel les

N° 48. — SOURCES DE LA DIMMA ET DE LA COMBA.



D'après Noirot. C. Perron.

1 : 190 000

0 10 kil.

Foula désignent la Gambie jusqu'à son estuaire. Six ruisseaux qui naissent sur le même plateau se jettent dans la Dimma et en font une petite rivière roulant son flot en toute saison : un village voisin s'appelle Oré-Dimma ou « Tête de la Dimma ». A 1500 mètres environ au nord du premier bassin de la Gambie, s'étend, à l'ombre de grands arbres, un petit réservoir d'eau limpide d'où s'écoule un autre ruisseau : c'est la source de la Comba, branche maîtresse de la rivière qui se rend directement à la mer et que

l'on croit être le Rio-Grande. Le plateau d'où s'épanchent les deux rivières serait à l'altitude d'environ 1150 mètres.

La Gambie coule sur une longueur de plus de 200 kilomètres à l'est des montagnes du Fouta-Djallon, puis, cessant de descendre au nord, elle contourne les monts à leur extrémité septentrionale et, de défilé en défilé, finit par arriver sur le versant occidental du territoire sénégambien. A Silla-kounda, en amont du dernier défilé de percée, le fleuve, dont la largeur moyenne est de 300 mètres, coule à 171 mètres d'altitude; il ne lui reste plus qu'à traverser la grande plaine, en décrivant de nombreux méandres; la Gambie est la rivière la plus sinueuse de l'Afrique occidentale. Quelques rochers interrompent son lit et forment des barrages qui empêchent la navigation : tel est le seuil de Barra-kounda, à plus de 450 kilomètres de l'embouchure; Mac Donnell a remonté le fleuve en barque jusqu'à 170 kilomètres en amont. Des navires d'un léger tirant d'eau pourraient atteindre la chute de Barra-kounda pendant la saison des basses eaux, la plus favorable à cause de la faiblesse du courant; mais d'ordinaire les bâtiments marins s'arrêtent beaucoup plus en aval, devant l'île de Mac Carthy, située à 280 kilomètres de l'embouchure : à cet endroit un reste de marée se fait sentir encore dans le fleuve pendant la saison des sécheresses. Durant l'hivernage, le courant fluvial reprend la prépondérance et ne laisse pas pénétrer le flux à une grande distance en amont de l'estuaire. Le débit moyen de la Gambie n'a pas été calculé ; toutefois on sait qu'en proportion il dépasse notablement celui du Sénégal. Les pluies sont plus fortes et plus fréquentes dans son bassin : juillet, août, septembre, sont des mois très humides; le 9 août 1861, il tomba une averse de plus de 25 centimètres dans les vingt-quatre heures[1]; dans la même année on observa deux autres pluies de 9 centimètres chacune.

Malgré la forte proportion d'eau douce qu'amène le courant supérieur, la basse Gambie n'est point un fleuve, c'est un estuaire, un golfe d'eau saumâtre ou salée. En amont de l'embouchure, ses deux rives s'écartent à plus de 10 kilomètres de distance, mais à la bouche même la nappe d'eau a 4 kilomètres de largeur, avec une profondeur moyenne de 20 mètres. En cet endroit les plus grands navires peuvent évoluer facilement : c'est à une vingtaine de kilomètres au large que se trouve la barre, large seuil recouvert par 9 mètres d'eau à marée basse; suivant les saisons, le flux exhausse de 2 ou 3 mètres le niveau du golfe et de l'estuaire. Des canaux tortueux pénètrent au loin dans l'intérieur des terres et se ramifient avec la nappe

[1] Richard Burton, *Wanderings in West Africa.*

principale de la vaseuse Gambie : un de ces marigots, qui serpente au milieu des alluvions à l'ouest de la grande entrée, est l'Oyster-creek ou « marigot des Huîtres ». Son nom même dit que ce n'est point une embouchure fluviale, mais bien une coulée d'eau marine, car, d'après von Baer, les huîtres ne se développent que dans une eau mélangée de sel dans la proportion de 18 pour 1000; ces mollusques s'étalent en bancs sur les sables et s'attachent en grappes aux racines des palétuviers. De formidables requins peuplent les eaux de l'Oyster-creek : les baigneurs ne s'y hasardent point. Au nord, d'autres marigots tortueux vont rejoindre, à travers les forêts, l'estuaire du Saloum.

Sur les bords de la Gambie, la terre ne se montre que par les rares brèches de la haie des palétuviers; mais quand on a dépassé cette zone de végétation littorale, ainsi que la région des marigots et des marais, on entre dans un pays gracieux, doucement ondulé, parsemé de ces arbres touffus et de ces bouquets de verdure qui ont fait comparer aux parcs anglais tant de contrées africaines. Les campagnes riveraines de la Gambie sont beaucoup plus boisées que celles du Sénégal; elles offrent une plus grande variété d'essences, parmi lesquelles les baobabs, diverses espèces de palmiers et les fameux arbres à beurre : en maints endroits les forêts sont interrompues par des savanes dont les graminées atteignent jusqu'à 6 mètres de hauteur. Dans l'île même de Saint-Mary croissent en touffes les apris à chapelets (*abrus precatorius*), légumineuses ainsi nommées de leurs graines rouges et noires, qui ont l'apparence du corail et dont on se sert pour faire des colliers et des rosaires. Mais quelle est cette pandanée, la mystérieuse fandiané, dont les fruits, disent les indigènes, s'enflamment spontanément à l'époque de la maturité, et assurent un bonheur constant à celui qui s'en empare[1]? Les animaux sauvages sont encore dans leur empire à une faible distance des établissements anglais; les lions rôdent autour des villages, et, dans les sentiers boueux, de profondes empreintes rappellent le passage de l'éléphant. A la fin du seizième siècle, la Gambie était le fleuve d'Afrique d'où l'on exportait le plus d'ivoire; souvent les navires rencontraient des bandes d'éléphants nageant de l'une à l'autre rive[2]. Des crocodiles, des hippopotames habitent le fleuve et les marigots de ses bords.

Diverses tribus peuplent le bassin de la Gambie; mais en aval des Foula de la montagne et des Djallonké qui leur sont asservis, la plupart des Gambiens appartiennent au groupe nigritien des Mandingues : c'est dans

[1] Anne Raffenel, *Nouveau voyage au Pays des Nègres*.
[2] D'Almada; Jobson, ouvrages cités.

cette région que, sur le versant occidental des monts, la race se trouve le plus fortement représentée ; d'ailleurs, dépassant de beaucoup les limites du bassin de la Gambie, elle pénètre dans celui du Sénégal vers Bakel ou Bafoulabé et s'est emparée de maint territoire dans la zone des rivières du Sud. Son nom le plus commun en quelques parties de la Sénégambie est celui de Mali'nké, « Hommes de Mali », qui rappelle l'empire de Mali ou Mellé, embrassant le haut bassin du Niger à l'époque où les Portugais entrèrent en relations avec les habitants de l'intérieur : en souvenir de la gloire passée, le nom de Mali aurait pris le sens de « noble » ou « bien né ». Alors même que l'empire des Mandingues eut été détruit par les Songhaï, l'empereur ou *mansa* garda longtemps la vénération de ses anciens sujets de la Gambie, et tous s'inclinaient en prononçant son nom[1]. D'après leurs traditions, les Mandé ou Mandingues (Mandé-ngo ou Mandé-nga), originaires de l'est, seraient arrivés dans le pays au seizième siècle, refoulant devant eux les populations aborigènes et leur faisant perdre leur ancienne cohésion : c'est ainsi que dans la Guiné portugaise et sur le littoral voisin les nations primitives ont été fractionnées en une multitude de petites peuplades sans unité ethnique. Le mouvement d'immigration conquérante des Mandingues se continue dans toute la région du littoral : ils pénètrent même au nord dans le pays des Serer, où les familles royales appartiennent à leur race. Il est vrai que s'ils progressent d'un côté, ils diminuent de l'autre; à l'ouest, ils refoulent les populations du littoral, mais à l'est les Foula gagnent incessamment sur eux[2]. En 1862, les « marabouts » mandingues, appelés jadis les bixirin (*bushreens*), ont détruit des centaines de villages païens, même des « villes » qui existaient sur la rive droite de la Gambie; les habitants, compris sous la dénomination méprisante de Soninké, ici sans valeur ethnique, ont dû changer de foi, c'est-à-dire apprendre à s'incliner matin et soir devant le soleil[3].

Les Mandingues sont très diversement décrits par les voyageurs, ce qui s'explique par leurs croisements avec les autres populations, nègres ou foula, par le contraste des pays, par la variété des professions. Sur les bords de la Gambie, les Mandingues se présentent comme des nègres bien caractérisés, un peu moins noirs que les Ouolof, ayant les cheveux moins crépus, mais les incisives plantées plus obliquement et les mâchoires plus avancées : leur nez est large, comme écrasé à la base et se termine par deux narines béantes, dont les orifices forment, à droite et à gauche, des ovales paral-

[1] D'Almada, ouvrage cité.
[2] Bérenger-Féraud, *Les Peuplades de la Sénégambie.*
[3] Africanus Horton, ouvrage cité.

lèles. L'ensemble de leur physionomie n'a pas la douceur que présente celle de la plupart des nègres; ils ont une expression sévère, presque dure; cependant ils se distinguent par une grande tendresse filiale : « Frappe-moi, mais ne maudis pas ma mère! » est un de leurs proverbes, souvent répété depuis qu'il a été cité par Mungo Park. En général, ils ont la taille bien prise et leurs mollets offrent plus de saillie que ceux des Ouolof. Leur langue, décomposée en un grand nombre de dialectes, n'a point de littérature écrite, quoique les Mandingues ne le cèdent qu'aux Foula en intelligence et en curiosité. Mais, devenus presque tous musulmans, les Mandingues qui s'instruisent le font par l'intermédiaire du Coran et c'est en arabe qu'ils écrivent leurs amulettes; cependant des missionnaires chrétiens ont rédigé des grammaires mandingues et classé la langue, à côté du ouolof, parmi les idiomes à suffixes. Pleins d'imagination, les Mandingues ont un riche trésor de contes, de fables et d'apologues; leurs griots sont fameux par leur esprit d'invention et leur verve poétique, souvent aussi par leur habileté à faire des tours de force[1]. Comme musiciens, les Mandingues sont les premiers parmi les Africains de l'Occident; ils ont non seulement les diverses espèces de tamtam et les cymbales de fer en usage chez leurs voisins, mais ils jouent aussi du violon, de la guitare, de la lyre : ces instruments sont, il est vrai, construits plus grossièrement que ceux de l'Europe, car des cordes en boyau, du bois, des peaux formant table d'harmonie en sont tous les éléments; toutefois ils savent en tirer des sons très harmonieux et jouent avec goût. Leur instrument par excellence, dit le balofon, est une espèce de cithare dont les lattes en bois mince, tendues sur un cadre au-dessus de calebasses, résonnent sous le choc rapide d'un marteau de bois. C'est chez les Mandingues païens de la Gambie que les Anglais rencontrèrent les premiers *mombo-djombo*, ces justiciers de village, chargés d'effrayer et de punir les violateurs de la coutume. Jadis leur pouvoir était terrible. Vêtus d'herbes et de feuilles, comme les plantes nées de la terre, portant pour tête une calebasse ouverte en forme de gueule, ils donnèrent souvent la mort ou la folie par le fer ou le poison; ils prononçaient les malédictions, condamnaient aux épreuves périlleuses; puis leur rôle se réduisit à battre les femmes infidèles et à surveiller les jeunes garçons et les jeunes filles après les cérémonies de la circoncision, également pratiquée sur les deux sexes; maintenant ils ne sont plus guère que des bouffons dont se moquent les enfants[2]. Est-ce parce qu'il prenait au

[1] Tautain, *Ethnologie et Ethnographie des Peuples du Sénégal.*
[2] Mungo Park; — Gray and Dochard; — Raffenel; — Marche; — Coffinières de Nordeck, etc.

sérieux la forme monstrueuse de ces magiciens que le voyageur Jobson parlait d'une race noire ayant de grandes lèvres pendant sur la poitrine, qu'ils devaient fréquemment frotter de sel pour en empêcher la putréfaction?

Habitants d'une terre conquise, les Mandingues prennent grand soin de fortifier leurs villages pour éviter un retour offensif des vaincus; d'ailleurs ils se sont en beaucoup d'endroits fractionnés en petits États, sans lien fédératif. Il existe même de nombreux villages où la conversion à l'Islam a eu pour conséquence de créer deux pouvoirs ennemis : le chef civil, encore à demi païen, a pour rival un « almamy » religieux, et les sujets épousent les querelles des potentats. Les Mandingues sont de bons agriculteurs, mais c'est dans le commerce qu'ils donnent surtout des preuves de leurs remarquables aptitudes. M. Bérenger-Féraud les compare aux Sarakolé, que l'on a également dit les « Juifs » de l'Afrique occidentale; mais, tandis que les Sarakolé s'occupent surtout du colportage des denrées de village en village, les Mandingues font le commerce en grand : c'est d'une contrée à l'autre qu'ils transportent leurs marchandises; on rencontre leurs caravanes de Sierra-Leone à Tombouctou, du Sénégal au bas Niger. Comme voyageurs, ils ont acquis parmi les nations de l'Afrique une notoriété beaucoup plus grande que ne semblerait le comporter leur force numérique. Dans toute l'Afrique occidentale ce sont les principaux missionnaires de l'Islam; par leur ardeur désintéressée de propagande ils diffèrent singulièrement des marchands arabes de l'Afrique orientale, qui se gardent de travailler à la conversion des indigènes, de peur de ne pouvoir plus recruter d'esclaves parmi eux. Mais ce n'est pas seulement par le prosélytisme religieux que les voyageurs mandingues ont une influence capitale dans l'évolution des Africains; ce sont eux aussi qui transmettent les nouvelles et les idées; ils se sont faits ainsi les missionnaires de la science, racontant à leurs frères toutes les choses curieuses de l'industrie dont ils ont été les témoins chez les Européens du littoral.

Ceux-ci sont relativement peu nombreux dans la Gambie et l'influence qu'ils exercent est moindre qu'au Sénégal. En certaines années on ne compte qu'une vingtaine de civils européens dans cette « colonie », et la plupart d'entre eux prennent soin de s'éloigner pendant la période de l'hivernage. Les officiers blancs de la garnison ne séjournent pas longtemps sur ces bords empestés; rarement un fonctionnaire réside dans le pays pendant une période assez longue pour s'intéresser aux populations avec lesquelles il est en contact et porter quelque esprit de suite dans ses travaux. La fièvre jaune, la dyssenterie, les infections paludéennes sont les grandes causes de mortalité pour les blancs; la petite vérole enlève les

soldats noirs amenés des Antilles, et la phtisie les mine; on a constaté que les nègres de la Jamaïque ne résistent pas mieux au climat de la Gambie que les blancs venus des Iles Britanniques. Des bataillons entiers se sont fondus dans l'espace de quelques mois; il est arrivé fréquemment, pendant les années fatales, que toute maladie amenait la mort en peu d'heures ou de jours[1]; en moyenne la mortalité était de 480 pour 1000 soldats[2]. Pas plus qu'en Sénégambie, la population croisée n'est considérable; les statistiques locales classent seulement quelques milliers d'individus comme « créoles », mais sans spécifier le sens précis que l'on doit attacher à ce mot. Que sont ces créoles? des métis acclimatés ou des noirs résidents? D'après Horton, ce sont des Ouolof catholiques venus de Gorée et de Rufisque et diversement mélangés avec Européens, Mandingues et Foula. En dehors des fonctionnaires et des représentants du grand commerce ils constituaient naguère la partie la plus influente de la population et possédaient les plus belles maisons de Bathurst; mais, dans ces derniers temps, des Africains libérés venus du Niger, de la côte des Esclaves, de Sierra-Leone, ont immigré dans le territoire de la Gambie; protestants pour la plupart, ils se tiennent à l'écart des Ouolof et leur font concurrence, surtout pour le petit commerce et, grâce à l'esprit d'économie de leurs femmes, s'emparent graduellement des richesses du pays[3]. Presque tous les pêcheurs de la Gambie sont des Lébou, Ouolof de la péninsule du cap Vert. En face de Bathurst, dans le pays de Bar, les « Portugais », c'est-à-dire les gens de sang mêlé ayant quelques pratiques chrétiennes, étaient assez nombreux au siècle dernier.

Enclavés entre les possessions françaises de la Sénégambie et les « rivières du Sud », les comptoirs anglais n'ont qu'une importance secondaire et l'ensemble de leurs opérations, à l'achat et à la vente, ne dépasse pas 4 millions de francs. Quoique la Gambie offre la voie naturelle la plus courte vers les plateaux de l'intérieur et le haut Sénégal, elle est cependant

[1] État civil de la population de Bathurst en 1884 :

Blancs.	0 naissances;	14 morts.
De sang mêlé.	8 »	10 »
Nègres.	194 »	715 »
Ensemble. . .	202 naissances;	737 morts.

[2] L. Bertholon, *Revue de Géographie*, tome V, 1879-1880.

[3] Population des possessions anglaises de la Gambie, classée par religions :

Mahométans.	5800
Païens	5025
Protestants de sectes diverses	2846
Catholiques	979

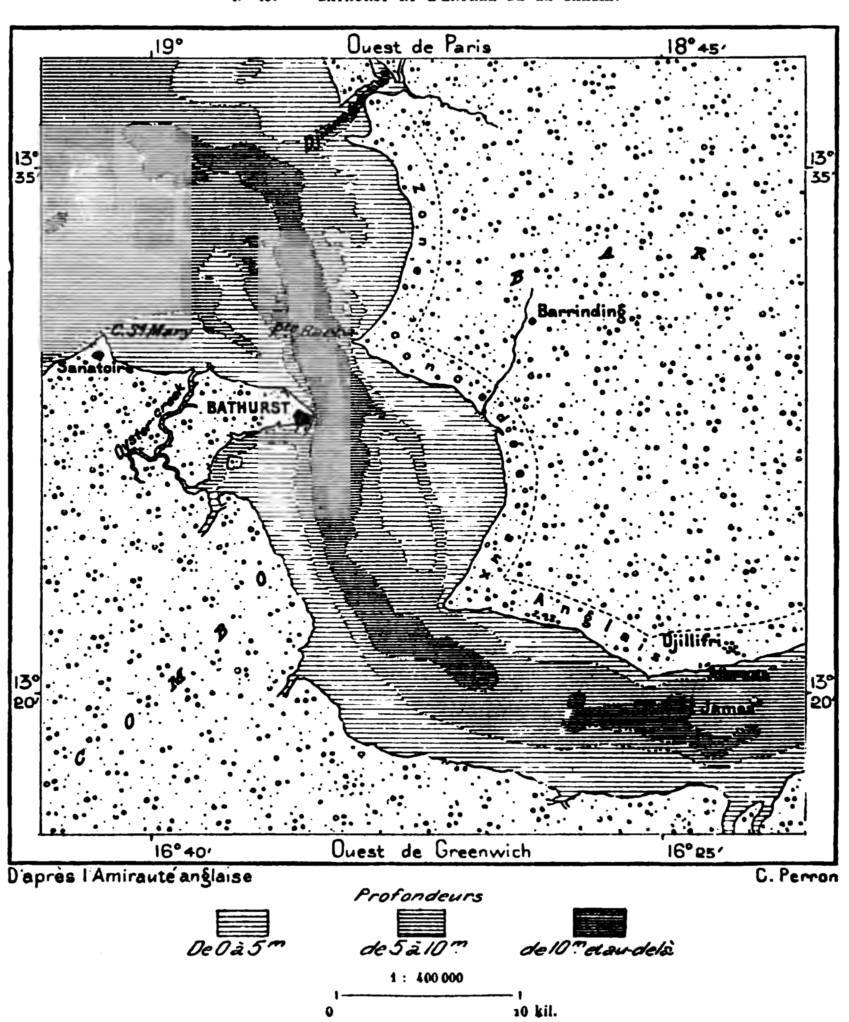
devenue une sorte d'impasse : les communications sont rares entre les peuplades de l'amont et les marchés de la basse rivière. D'ailleurs le commerce, qui, depuis le milieu du siècle, consiste surtout en arachides, se trouve en grande partie entre les mains des négociants français, et sans nul doute leur prépondérance s'accroîtra si les traités conclus entre le gouvernement français et le Fouta-Djallon prennent une valeur effective et si l'on construit, comme il a été proposé, la voie ferrée de Rufisque à Kaolak. Politiquement et commercialement la Gambie se trouverait entourée de territoires soumis à la suzeraineté de la France, « comme une souris dans la gueule d'un chat, » dit Mitchinson[1]. Même dans la partie de son bassin située en dehors des montagnes, des conventions préliminaires ont assuré aux négociants français une situation privilégiée; c'est ainsi qu'en 1881 Saint-Louis est devenue suzeraine du Bélé-dougou, petite province du versant gambien, située à l'endroit où les deux cours d'eau, Gambie et Falémé, riches l'un et l'autre en affluents aurifères, ne sont qu'à une distance d'une cinquantaine de kilomètres. Pour faire cesser cet état politique bizarre qui donne aux Anglais les dépenses de l'entretien colonial tandis que les négociants de Bordeaux et de Marseille ont les avantages commerciaux, il a été souvent question entre les deux puissances d'échanger la Gambie contre un territoire français de la côte africaine près de Sierra-Leone ou de Cape-Coast. Le littoral du Saloum se trouverait ainsi réuni politiquement à celui de la Casamance.

La capitale des possessions anglaises a été fondée en 1816, dans l'île de Saint-Mary, qui forme la pointe méridionale des terres à l'entrée de la Gambie. Appelée d'abord Leopold, puis Bathurst, la cité fut construite avec une certaine élégance; les maisons, les casernes, sont solidement bâties; l'emplacement est très bien choisi pour le commerce, puisque le chenal rase la pointe et que les navires peuvent mouiller dans le voisinage immédiat de la plage par 20 et 25 mètres d'eau; mais le site est des plus insalubres : il eût été difficile de prendre un endroit plus dangereux. L'île de Saint-Mary est entourée et traversée de marigots infects, l'eau y séjourne en flaques, restes d'anciennes inondations; à moins d'un mètre de profondeur on trouve partout l'eau saumâtre, et la rive est tellement incertaine qu'il est interdit de ramasser du sable sur la plage, de peur que le courant n'en profite pour l'éroder : une partie du cimetière a été ainsi emportée

[1] *The Expiring Continent.*

par le flot. Cependant plus de trois mille habitants, presque tous Yola ou Feloup, c'est-à-dire nègres de la côte, Mandingues, Serer et Ouolof, se pressent dans les maisons et les cases de cette ville assiégée par les eaux. Le gouvernement anglais paye encore un léger tribut annuel au chef de la peuplade mandingue des Combo qui occupe le littoral au sud jusqu'à l'es-

N° 49. — BATHURST ET L'ENTRÉE DE LA GAMBIE.



tuaire de la Casamance. Le sanatoire de Bathurst est situé aussi dans le territoire des Combo, à douze kilomètres à l'ouest de la ville, sur le cap Saint-Mary, près du village de Bacou (Bacow). En cet endroit la berge marine se redresse en falaise, à une quinzaine de mètres au-dessus du flot; des rôniers, que l'on rencontre dans toutes les stations salubres de la contrée, ombragent les plantes, et la brise de mer, appelée plaisam-

ment le « docteur » par les Anglais, souffle avec force pendant les premières heures de la journée, emportant les miasmes qui s'élèvent des marais de la Gambie. On a souvent proposé de transférer la capitale au cap Saint-Mary; mais l'ancrage y est mauvais et des bancs de sable obstruent les abords de la côte[1].

Au nord-est de Bathurst, les batteries du fort Bullen, placées sur la pointe de Barra, commandent l'entrée septentrionale de la Gambie. Toute cette partie du littoral, bordée de palétuviers, appartient par traité à la Grande-Bretagne sur une largeur d'un mille marin; mais de ce côté le gouvernement britannique ne fait pas prélever de droits, et les denrées sont exportées, franches d'impôts, vers les ports français du Sénégal. La bande de terrain commence au marigot de Djimak, à une quinzaine de kilomètres au nord du fort Bullen, et suit en amont la rive droite de la Gambie jusqu'au delà de Djillifri (Jillifri, Gilfrai), village des Mandingues près duquel les Anglais avaient leur principal comptoir avant la fondation de Bathurst. Ce poste commercial, Albreda, a toujours une certaine importance et jadis eut une grande valeur stratégique, grâce au canon du fort James qui se dresse en cet endroit, au milieu du chenal de la Gambie, à 35 kilomètres en amont de Bathurst : tous les visiteurs du fleuve devaient s'arrêter devant cette forteresse. En 1698 André Brüe fonda un comptoir français à Albreda, et ce poste, simple quadrilatère de 157 mètres de côté, appartenait encore à la France au milieu de ce siècle; il a été donné à l'Angleterre en échange de Portendik, sur la côte des Maures. Albreda est célèbre dans le monde des botanistes par son magnifique figuier, composé de plusieurs arbres associés ayant ensemble 40 mètres de circonférence. Les Français possédèrent aussi un autre comptoir en Gambie, celui de Gérèges (Hereges), bâti sur un affluent méridional du fleuve, en amont du fort James. En l'année 1700, André Brüe partit de Gérèges pour traverser la péninsule qui sépare la Gambie de la Casamance[2]; seulement cent cinquante années après lui un autre explorateur, Hecquard, a fait le même voyage, en passant un peu plus dans l'intérieur des terres.

[1] Commerce de la Gambie en 1884 :

Importations.	5 030 000 francs.
Exportations.	4 980 000 »
Ensemble. . . .	10 010 000 francs.

Quantité des arachides exportées : 18 400 tonnes.

Mouvement à l'entrée et à la sortie :

438 navires, jaugeant 150 791 tonnes, dont 139 bateaux à vapeur jaugeant 114 455 tonnes.

[2] Labat, *Nouvelle Relation de l'Afrique occidentale*; — Berlioux, *André Brüe*.

Plusieurs postes se succèdent en amont sur le cours de la Gambie. Elephant-Island, îlot situé au principal coude du bas fleuve, en aval du gros village de Yamina, est l'entrepôt du pays de Diara; mais c'est un autre comptoir insulaire, George-town, dans Mac Carthy's Island, qui reçoit la plus grande partie des denrées recueillies par les traitants dans les pays de Niani et d'Oulli, au nord, du Diamarou et du Toumané, au sud du fleuve. Sur la Gambie, l'île Mac Carthy correspond au fort de Bakel sur le Sénégal; également fortifiée, elle est occupée, non par des soldats, mais par un petit poste de police, le dernier que les Anglais aient établi sur le cours d'eau. Cependant ils pénètrent plus avant comme marchands et voyageurs : c'est à une quarantaine de kilomètres au delà que se trouvent les ruines du village de Pisania, point de départ choisi par Mungo Park, lors de son premier voyage, en 1796; plus haut encore, au sud des ruines de Medina, l'ancienne capitale des Mandingues d'Oulli, se trouve la petite escale de Fatta-tenda, jadis poste de négriers, qu'il a été souvent question d'occuper d'une manière permanente : c'est le district d'où l'on exporte les meilleures arachides. Les barques peuvent remonter en tout temps jusqu'à Yarbou-tenda, à une petite distance au delà.

Un des pays situés au sud, vers les sources de la Casamance, porte le nom de Kantora, qui rappelle le marché de Kantor, dont les premiers historiens portugais parlent comme d'un centre de trafic égal à Tombouctou; tout le pays de la Gambie était appelé par eux royaume de Kantor ou Kontor[1]. Lors du passage de Gouldsbury en 1879, il ne restait plus un village dans le pays : tout avait été ravagé par les forces combinées des Foula du Bondou et de Labé, et la plupart des habitants avaient été emmenés en esclavage. En amont des rapides de Barra-kounda, les marchands prennent généralement la voie de terre vers le Bondou et le Bambouk; cependant les deux gros villages de Djalla-kota et de Badi ont l'un et l'autre leur escale sur le fleuve. Badou, le bourg situé au nord du Fouta-Djallon, à l'endroit où la Gambie, cessant de couler dans la direction du Sénégal, se rejette à l'ouest vers la mer, a perdu l'importance qu'il eut autrefois. Près de là on montre sur un rocher deux traces de pas, d'un homme et d'un bœuf. C'est là, dit la tradition, que passèrent les premiers immigrants foula, marchant à la conquête du Fouta-Djallon[2].

La Gambie ne se trouve sous le gouvernement direct de la Grande-Bretagne que depuis 1821; précédemment les comptoirs étaient gérés par

[1] D'Almada, ouvrage cité.
[2] Ernest Noirot, ouvrage cité.

une compagnie concessionnaire. Le revenu de la colonie anglaise, produit presque uniquement par les droits de douane, s'élève en moyenne à 625 000 francs. En 1886, la Gambie n'a pas de dette publique : elle possède même une avance égale à une année de revenu[1] ; c'est un excédent du budget qui a servi à payer l'importante expédition de Gouldsbury. Depuis 1870, les Anglais n'ont plus de forces militaires sur la Gambie ; la police, composée de cent onze hommes, presque tous gens de Sierra-Leone, est commandée par un Européen. Le corps des volontaires chargé de la défense du territoire n'a pas encore eu l'occasion de se réunir ; quand la guerre éclate entre les tribus, le gouvernement colonial proclame sa neutralité, mais les belligérants n'oublient point que les comptoirs et les bateaux anglais sont pour eux propriété inviolable. Toutes les écoles sont confessionnelles, protestantes, catholiques ou mahométanes, et comme telles, indépendantes du pouvoir civil ; néanmoins la plupart des enfants vont à l'école, si ce n'est pendant la saison du troc : alors ils accompagnent leurs parents dans les comptoirs.

V

CASAMANCE

Cette rivière, ainsi nommée du *mansa* ou souverain de la peuplade des Cassa[2], est dans son ensemble beaucoup plus un estuaire qu'un fleuve. Les sources, qui naissent au pied des terrasses du Khabou, n'ont pas encore été visitées, mais elles ne naissent certainement pas à plus de 300 kilomètres dans l'intérieur à vol d'oiseau, car au delà le pays, parcouru par Gouldsbury en 1881, appartient au bassin de la Gambie. Resserré, au nord et au sud, entre les deux dépressions parallèles où coulent la Gambie et le rio Cacheo, le bassin de la Casamance n'a probablement pas plus de 15 000 kilomètres carrés en surface. En 1879, la population de ce territoire n'avait été recensée qu'aux deux postes occupés par les Français et peuplés ensemble de 2500 personnes : dans tout le pays on l'évalue à une centaine de mille habitants.

Dès le milieu du seizième siècle les Portugais trafiquaient dans le bassin de la Casamance ; ils connaissaient même à l'intérieur des chemins de commerce qui leur permettaient de se rendre jusqu'au Saloum par les

[1] Blue Book, C. 4842. *Papers relative to Colonial Possessions.*
[2] Hyacinthe Hecquard, *Voyage en Afrique.*

marigots et les portages : des mots de leur langue restés dans tous les dialectes du pays témoignent de l'influence qu'ils exercèrent jadis. Toutefois leur principal commerce étant celui des esclaves, ils ne pouvaient guère s'aventurer hors de leurs postes fortifiés, et, le vide se faisant peu à peu autour d'eux, ils devaient déplacer fréquemment leurs comptoirs. Les Anglais fondèrent aussi quelques factories aux bords de la Casamance, mais ils n'achetèrent point de terrains des tribus environnantes. Les Français firent leur première acquisition dans l'estuaire en 1828; toutefois la terre qu'on leur céda, l'île de Djogué, située au nord de l'embouchure, ne reçut aucun établissement; en 1836 et en 1837 ils occupèrent les deux îles qui commandent au sud l'entrée de l'estuaire, Carabane et Guimbering, et fondèrent le poste de Sedhiou, placé à l'endroit du fleuve au delà duquel ne remontent plus les goélettes. Depuis cette époque de nombreux traités conclus avec les tribus riveraines leur ont assuré la suzeraineté ou la possession de presque tout le territoire du bassin, et en 1886 une convention signée avec le Portugal a délimité avec précision, entre la Casamance et la rivière Cacheo, la ligne de séparation des deux domaines politiques, français et portugais. Le comptoir de Ziguinchor, seul reste de l'ancienne puissance lusitanienne dans le bassin de la Casamance, a été cédé aux Français et, du côté de l'est, le domaine attribué virtuellement à la France se prolonge à travers les solitudes inexplorées du Firdou et du Khabou vers la haute Gambie et la Falémé; la Casamance est censée se rattacher ainsi politiquement au bassin du haut Sénégal.

A Sedhiou, point extrême de la navigation maritime, on se trouve à 175 kilomètres de la mer, et pourtant le fleuve offre une largeur moyenne d'au moins deux kilomètres et demi : il est vrai que l'eau est très peu profonde en moyenne et que les patrons des barques calant moins de deux mètres avancent toujours la sonde à la main ou suivent un chenal marqué par des branches d'arbres plantées de distance en distance; en amont de Sedhiou les barques remontent à une centaine de kilomètres jusqu'au village de Kolibanta. Un seul grand affluent vient rejoindre la Casamance en aval de Sedhiou : c'est la rivière de Songrogou, — probablement le São-Gregorio des Portugais, — qui naît dans une région marécageuse voisine du bassin de la Gambie : c'est un chemin de commerce dessiné jadis à tort sur les cartes comme un canal allant de fleuve à fleuve[1], mais il se complète par un portage où les denrées sont transférées

[1] A. Vallon, *Revue Maritime et Coloniale*, nov. 1862.

à dos d'homme de bateau à bateau. En aval du confluent du Songrogou, qui n'a pas moins d'une lieue de large pendant les crues, les marigots latéraux deviennent de plus en plus nombreux et forment un lacis navigable de plusieurs centaines de kilomètres changeant avec les saisons et les années, augmenté par le flux et diminué par le reflux deux fois par jour : l'eau de l'estuaire est salée jusqu'en amont de Ziguinchor, à 75 kilomètres de l'embouchure. Dans la partie basse du delta, bordée de mangliers, les diramations sont tellement nombreuses, qu'elles forment un labyrinthe de canaux, s'anastomosant d'un côté avec l'estuaire de la Gambie, de l'autre avec celui du Cacheo; mais, si déchiquetée que la terre ferme soit à l'intérieur par toutes ces eaux serpentines, la côte a gardé sa régularité : elle se développe en ligne presque droite du cap Saint-Mary au cap Roxo, où commencent ces bizarres déchirures du rivage qui caractérisent tout le littoral de la Guiné portugaise. La barre de la Casamance, qui interrompt cette ligne régulière du rivage, est peu profonde; elle n'offre guère que deux mètres à marée basse et les trois graus des seuils se déplacent fréquemment. Les vastes forêts riveraines du fleuve sont très giboyeuses, mais les animaux féroces y sont rares.

Dans la partie haute du bassin les Khaboun'ké ou « gens du Khabou », et les Mandingues, appelés aussi Souzi[1], forment la population dominante : ils peuplent le Firdou, dans la région des sources, en dehors des pays soumis à la suzeraineté française, et dans le territoire protégé ils habitent, au nord du fleuve, les provinces de Pakao, Boudhié, Yassin, et au sud celles de Brassou, de Balmadou, de Souna. Dans leur marche conquérante ils ont refoulé devant eux les populations aborigènes, mais ils se sont heurtés contre les Français, et leur défaite en plusieurs rencontres les a forcés à se soumettre. Désormais le mouvement de pression violente qui se faisait de l'est à l'ouest, s'est arrêté : les Mandingues cessent de presser les nègres du littoral et ils ne sont plus repoussés eux-mêmes par les Foula de l'intérieur; les conversions forcées à l'Islam ont cessé d'avoir lieu dans le territoire de la Casamance. Les Mandingues de la contrée n'ont point constitué d'empire; ils forment de petites républiques oligarchiques, administrées par deux dignitaires, l'alcaty (cadi ou alcalde), qui est le chef de combat, et l'almamy ou chef de culte. A côté des Mandingues vivent d'autres communautés, qui les ont suivis dans leur migration : ce sont des pasteurs foula ayant leurs villages à part ou *foula-kounda*, et des cultivateurs sarakolé. Ceux-ci ont fondé de nombreuses colonies dans le voisinage

[1] Les Saussayes des anciens auteurs.

des postes français et prennent volontiers pour femmes des esclaves fugitives, constituant ainsi une race métissée avec les indigènes. Les enfants qui naissent de ces unions ne peuvent abandonner le pays qu'après leur majorité : capturés en dehors du territoire par les anciens maîtres de leur mère, ils seraient certainement retenus comme esclaves[1]. Même des Lahobé, ces Tsiganes du Sénégal, ont suivi les Foula et les Mandingues dans les pays de la Casamance[2].

D'autres envahisseurs ont occupé certains districts de la contrée. Ce sont les Balanta, venus des bords du Geba, dans la Guiné portugaise. Jadis ils franchissaient la Casamance pour dévaster les villages des autres nègres; ils ont ainsi transformé en solitudes certaines parties du Boudhié et du Yassin ; mais ils n'osent plus maintenant traverser la rivière et leurs communautés les plus avancées vers le nord, d'ailleurs soumises au protectorat français, bordent la rive gauche de la Casamance en aval de Sedhiou. Les anciens habitants du pays étaient les Bagnoun, refoulés actuellement plus en aval des deux côtés du fleuve; mais sur la rive méridionale, serrés entre les Balanta à l'orient et les Feloup à l'occident, ils se réduisent à quelques familles, très mélangées de sang portugais. Au nord de la Casamance ils sont encore la population dominante et par les bords du Songrogou ils s'étendent jusqu'à la Gambie. C'est une tribu bagnoun, celle des Cassa ou Cassanga, qui donna son nom au fleuve, et l'on montre encore, sur la rive gauche, l'ancienne capitale, Brikam, détruite par les Balanta. Les habitants du village de Diagnou, situé plus bas, presque vis-à-vis de l'embouchure du Songrogou, auraient précieusement conservé, dit M. Vallon, le sceptre d'or des rois; dans le fleuve même quelques pierres amoncelées indiquent l'endroit où le Cassa-mansa se faisait couronner. Quoique fiers de leur puissance d'autrefois, les Bagnoun n'ont pas réussi à sauvegarder leur domaine : parfois ils ont combattu avec acharnement pour le défendre; mais souvent ils se sont laissé déplacer sans lutte ou bien se sont soumis aux vainqueurs, se fondant avec eux en populations métisses et se pliant à de nouvelles coutumes. Dans le Boudhié, dans le Yassin, ils sont devenus Mandingues par les mœurs, la religion et la langue. Ils n'ont pas d'esclaves, ce qu'il ne faut pas attribuer au respect de la liberté humaine, mais au sentiment de leur faiblesse politique : dès qu'ils ont fait des prisonniers, ils s'empressent de les vendre de peur qu'un ennemi plus fort ne vienne les leur enlever[3]. Excellents agriculteurs, ils

[1] A. Vallon, mémoire cité.
[2] H. Hecquard, mémoire cité.
[3] Hamon; — Bérenger-Féraud, *Peuplades de la Sénégambie.*

sèment le riz et les arachides et vendent leurs produits pour se procurer en échange du sel, des fusils et de la poudre. Ils sont très honnêtes, ne volent jamais et laissent leurs cases ouvertes, avec leurs provisions à la disposition du passant. Quand un voyageur oublie quelque chose dans un de leurs villages, ils gardent soigneusement l'objet pour le rendre à l'occasion.

Les Bagnoun sont de taille moyenne, beaucoup moins grands que les Ouolof et les Sérer, plus que les Feloup : leur tête paraît relativement volumineuse à cause de la largeur de la face, à vaste bouche, à nez très épaté. Comme certaines peuplades américaines ils pourraient être appe

N° 50. — TRIBUS DE LA CASAMANCE.

Profondeurs
De 0 à 5 m. — de 5 à 10 m. — de 10 m. et au-delà

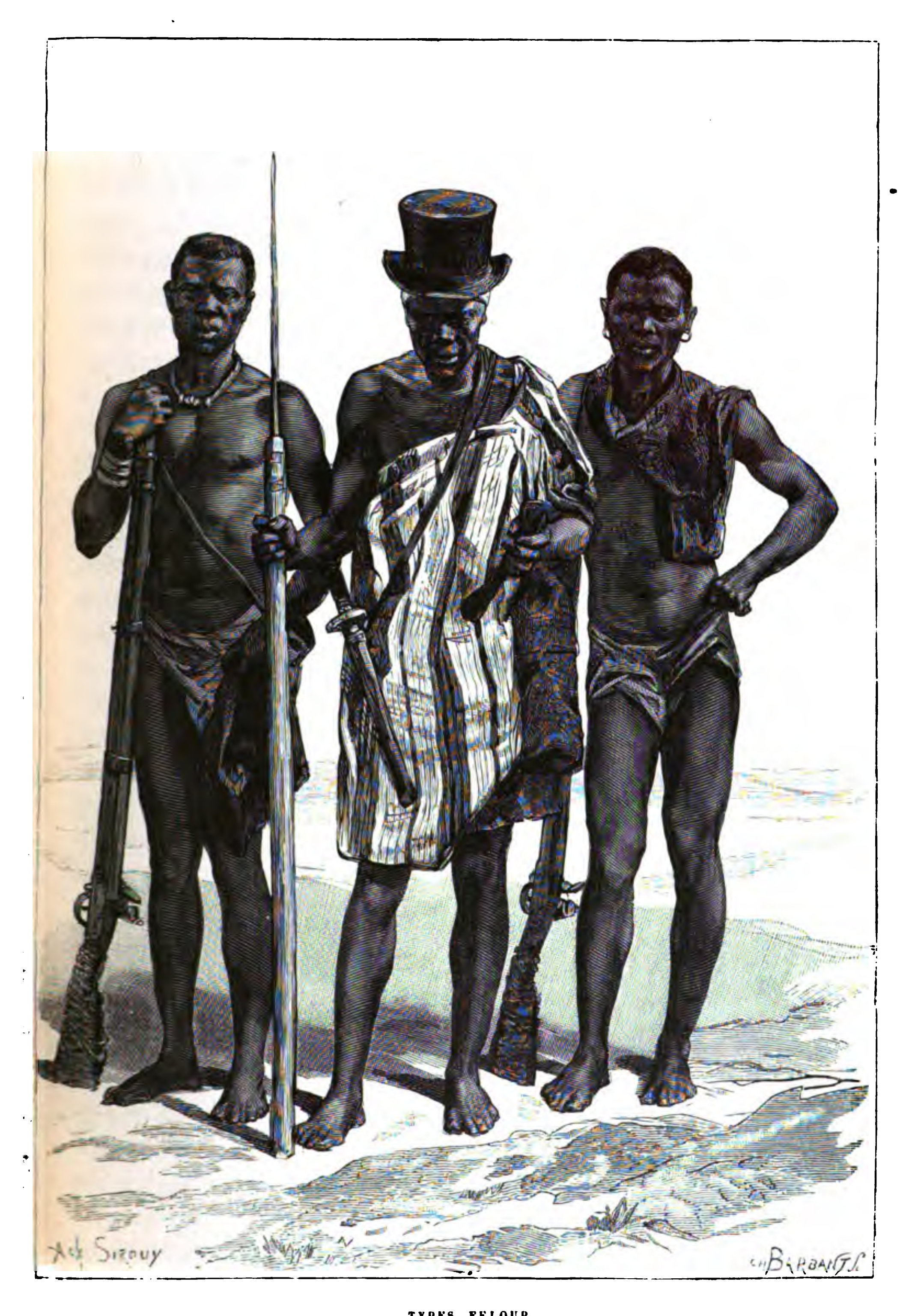
1 : 1 300 000

0 — 30 kil.

lés Orejones ou « Oreillards », car ils percent le lobe de leurs oreilles de plusieurs trous dans lesquels ils introduisent des morceaux de bambou, qui distendent le cartilage et le font pendre sur l'épaule; en outre, ils se taillent les dents en pointe comme la plupart des nègres de la côte jusqu'au golfe de Bénin; très vaniteux, ils s'ornent de bracelets et de chevillères en cuivre et portent des boutons de même métal au pagne et au bonnet. Dans les districts où les Bagnoun ne sont pas encore mélangés, ils sont restés animistes et n'ont d'autre culte que la sorcellerie : ils achètent des gri-gri aux marabouts mahométans, des médailles aux prêtres portugais, et font subir l'épreuve du poison à ceux qui sont accusés d'avoir jeté un sort sur le

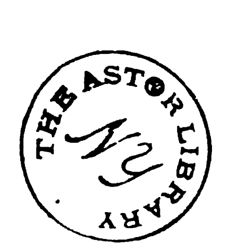
bétail ou sur les gens : dans la nuit noire un mombo-djombo plus redoutable que celui des Mandingues, peut-être un homme, peut-être un dieu, prononce d'une voix sourde le nom du malheureux condamné à la terrible épreuve. Les anciennes formes du matriarcat dominent encore chez les Bagnoun, comme dans presque toutes les peuplades du littoral : la noblesse, la propriété se transmettent par les femmes, et celles-ci discutent avec les hommes dans les conseils de villages, exerçant une influence souvent décisive. Le premier occupant d'une terre sur laquelle se bâtit un village devient chef de droit et porte le bonnet rouge, symbole de son pouvoir; la terre anoblit celui qui la possède, mais il ne peut la vendre : elle doit rester dans la famille de génération en génération.

Pressées sur le littoral par les envahisseurs, les populations côtières ont reçu des Portugais le nom général de Feloup et se ressemblent en effet par les dialectes et les mœurs; mais elles ont perdu toute cohésion nationale : dispersées par la force et probablement déchues d'un état de civilisation plus avancé, elles se sont divisées en une foule de peuplades distinctes, ayant chacune son nom et bien cantonnée dans son île ou sa presqu'île, séparée des autres par fleuve, bras de mer ou marigot. Au nord, près de la mer, ce sont les Aiamat, les Yola, les Kabil ou Karon; plus à l'est, mais toujours au nord de la Casamance, vivent les Jigouch ou Djougout, les Fogni, les Kaïmout et ces Feloup du Songrogou auxquels leurs grands troupeaux de bétail ont valu le nom portugais de Vacas; au sud du fleuve, les territoires découpés de marigots sont occupés par des Banjiar, des Fouloun, des Bayot : ces derniers sont ceux qui, par le langage se distinguent le plus de tous les autres Feloup; ils sont petits, même inférieurs en taille à leurs voisins les Bagnoun. De leur ancienne période de culture la plupart des Feloup ont conservé l'art de construire des maisons relativement grandes et confortables : ce sont des cases en argile, très solides, résistant aux intempéries pendant de longues années et divisées par des cloisons intérieures en plusieurs compartiments. Les Feloup de la rive droite savent creuser dans le tronc du bombax de grandes et belles pirogues, et fabriquent eux-mêmes des flèches, des sagaies, des épées droites, qu'ils manient avec adresse. Entre les peuplades le lien social est très relâché : elles constituent autant de petits États qu'il y a de hameaux et de villages; les familles se forment et se dissolvent rapidement; en mains endroits, les enfants sont d'avance destinés à servir dans la case du chef. Les femmes sont tenues d'accoucher seules dans les bois et ne paraissent devant leurs maris que plusieurs jours après leur délivrance. Fort timorés, ce qui s'explique par les dangers de leur existence, les Feloup sont devenus prudents



TYPES FELOUP

Dessin de A. Sirouy, d'après une photographie de M. Ernesto de Vasconcelhos.



agriculteurs et jamais ne vendent une récolte de riz avant d'avoir vu prospérer la moisson qui suit; pendant des mois leur grain est conservé au-dessous de leurs cabanes, dans une chambre où ils font passer la fumée afin de préserver leurs approvisionnements de l'attaque des insectes; aussi leur riz, toujours noirci, a-t-il une moindre valeur commerciale que celui des tribus voisines, Bagnoun ou Balanta, qui vendent leur grain sitôt récolté[1]. Le pays des Feloup est couvert de palmiers dont ils atrophient le fruit, afin de détourner toute la sève, qu'ils recueillent ensuite pour en faire une liqueur enivrante. A l'exception des Vacas, ces indigènes gardent leur bétail pour l'offrir en sacrifice aux morts et célébrer les festins funéraires; ils ont l'idée d'un dieu suprême, qui est pour eux à la fois le ciel, la pluie, le vent et la tempête. Gouvernés par la terreur, ils sont en proie aux sorciers; en aucune partie de l'Afrique les jeteurs de sort ne sont plus invoqués et plus haïs : on les accuse de tuer par leurs maléfices et par leurs philtres; mais souvent aussi on se saisit d'eux et on les fait périr dans les tortures. D'ailleurs un changement de mœurs et d'institutions s'accomplit peu à peu parmi les populations feloup qui vivent dans le voisinage des postes et que les négociants emploient au transport des denrées. Mungo Park, Beaver vantaient leur loyauté : pourrait-on de nos jours faire d'eux le même éloge?

La station principale, à la fois militaire et commerciale, de la Casamance est Sedhiou, appelée aussi Francès-kounda ou « Demeure des Français ». Fondée en 1837 sur la rive droite du fleuve, à l'endroit où s'arrête la navigation des goélettes, elle est devenue une véritable ville, avec constructions à l'européenne et vastes entrepôts; des villages de Sarakolé et d'autres cultivateurs se sont bâtis aux alentours, et Sedhiou se trouve approvisionnée en abondance de vivres de toute espèce; presque tous les arbres fruitiers d'Europe sont cultivés avec succès dans les jardins. Le port est toujours animé par de nombreux bateaux qui viennent charger les arachides et les autres denrées du haut fleuve; quoique la ville soit en terrain bas, la petite garnison qui occupe le poste est moins décimée par la fièvre que celles de la plupart des autres stations militaires de la Sénégambie : pourtant en 1884, la population de Sedhiou ne comprenait que trois Européens. Ziguinchor, l'ancien poste portugais de la rive droite, donné à la France par la récente convention, fait un commerce beaucoup moins considérable que Sedhiou; situé sur la rive gauche du fleuve, en aval du confluent du Songrogou, il occupe cependant une belle position commerciale pour

[1] Lopes de Lima, ouvrage cité.

exploiter le mouvement d'échanges qui se fait transversalement à la Casamance, entre le bassin de la Gambie et celui du Cacheo; mais l'air y est peu salubre, et par suite des dangers que les guerriers balanta des environs faisaient courir aux marchands, ceux-ci avaient désappris le chemin de Ziguinchor.

Dans le bas fleuve le poste le plus heureusement situé, mais non le plus fréquenté, est celui de Saint-Georges. Il est placé sur la rive gauche, à l'extrémité d'une péninsule de terre haute, ombragée de palmiers et d'autres grands arbres; le sol est fertile; l'air, renouvelé par la brise de mer, est salubre, et le flot vif vient raser la berge. A l'ouest un chenal communique avec l'estuaire du Cacheo par une série de marigots et de marais où il serait très facile de creuser un canal de navigation. La station plus populeuse et plus commerçante de Carabane, placée sur la même rive du fleuve, à l'extrémité septentrionale de l'île du même nom, occupe une position beaucoup moins favorable : on peut la comparer à Bathurst pour le sol et le climat. Ses maisons, élevées sur des bancs de sable que vient affleurer la pleine mer, ont leurs fondations noyées; des marais infects couvrent le sol autour du poste, des marigots vaseux le séparent des terres fertiles de l'intérieur et les goélettes doivent rester au large dans le chenal. Les exportations consistent en riz, en huile et en amandes de palme[1].

A une dizaine de kilomètres au sud-est de Carabane, au bord d'un grand marigot latéral, l'ancien comptoir anglais de Lincoln est devenu le misérable village d'Elinkin, peuplé d'un ramassis de populations diverses et fort redouté de ses voisins.

VI

GUINÉ

POSSESSIONS PORTUGAISES DE LA SÉNÉGAMBIE

L'expression géographique de Guiné — et non Guinée — que les navigateurs portugais donnent à l'ensemble de l'Afrique occidentale, de la bouche du Sénégal à celle de l'Oranje, a perdu graduellement de sa valeur compréhensive; à mesure que les pays du littoral ont été mieux connus, des

[1] Exportation de la Casamance en 1883 :

Arachides	5 230 000 kilogrammes.
Amandes de palme	184 000 »
Caoutchouc	54 000 »
Valeur totale	1 500 000 francs.

noms spéciaux leur ont été donnés, et dans l'usage ordinaire l'appellation de Guiné n'a été retenue que pour les possessions portugaises des côtes africaines entre les bassins de la Casamance et de la rivière Componi. La convention faite récemment avec la France a nettement délimité ces possessions, non par les traits naturels du sol, rivières et montagnes, mais par les degrés de longitude et de latitude. Le territoire, sinon soumis au Portugal, du moins attribué à sa domination future, est désormais indiqué sur la carte et l'on peut en calculer la superficie, quoiqu'on ne l'ait point encore reconnue en entier et qu'il reste bien des espaces à découvrir. Dans les limites géométriques tracées par la convention, la superficie de la Guiné peut être évaluée à 42 000 kilomètres carrés. Quant à la surface du territoire réellement occupé par les Portugais, elle ne dépassait pas en 1885 une étendue collective de 69 kilomètres carrés, avec l'enclave de Ziguinchor qui appartient maintenant à la Sénégambie française, et les habitants de toute race qui s'y trouvaient groupés étaient au nombre d'environ dix mille. Pour ce qui est de la population dans l'ensemble du territoire délimité, on ne saurait l'estimer que par analogie avec celle des contrées voisines, soumises aux mêmes conditions climatiques et sociales. L'état de guerre qui règne entre les populations envahissantes et les tribus refoulées, les déplacements volontaires ou forcés des indigènes à la suite des conflits de peuple à peuple, des inondations fluviales, des incendies de forêts, ne permettent pas d'évaluer à plus de 150 000 individus, le nombre des habitants de la Guiné. Quelques auteurs portugais attribuent au pays une population beaucoup plus dense : ce dont on ne saurait s'étonner, car des millions d'hommes pourraient vivre à l'aise dans cette région fertile, abondamment arrosée par les fleuves descendus des montagnes du Fouta-Djallon.

La Sénégambie portugaise est en entier dans cette zone du littoral africain que les fleuves, prolongés en estuaires, ont découpée en étroites péninsules, et que la mer a déchiquetée en archipels, encore limités à l'ouest par l'ancienne ligne du rivage. Ces diverses rivières qui prennent naissance dans les hautes vallées, et pour la plupart à l'est de la frontière franco-portugaise, sont fort abondantes en proportion de leur bassin et, comme les fleuves du nord, Saloum, Gambie, Casamance, peuvent être remontées en embarcations marines jusqu'à une grande distance dans l'intérieur, grâce au flot qui pénètre dans les estuaires et soutient le courant fluvial. Le cours d'eau le plus septentrional du territoire, le Cacheo, appelé aussi rio de Farim et Santo-Domingos, est presque parallèle à la Casamance, dont il est séparé par une zone de terrains doucement ondulés ayant une lar-

geur moyenne de 40 kilomètres. Dans la partie inférieure de son cours l'estuaire du Cacheo s'anastomose avec celui de la Casamance par un réseau de marais et de marigots, puis rejoint la mer par une large embouchure qu'obstrue un seuil vaseux et que signale au loin une dune élevée, la Mata de Putama, dite aussi Cabo da Mata, et revêtue de grands arbres qui s'unissent en une masse continue de verdure.

Le Geba, au sud du Cacheo, naît sous le nom de Ba-Diemba dans les régions inexplorées que limitent, à l'est, les affluents de la haute Gambie, et suit ainsi un cours parallèle au rio de Farim et à la Casamance; mais il ne garde son aspect de rivière que dans la partie supérieure de son bassin. Sur un espace de plus de 100 kilomètres, il se développe en un large estuaire, où les navires, portés par un violent mascaret de flux, remontent comme dans un bras de mer: à son embouchure il n'a pas moins de 16 kilomètres de l'une à l'autre rive. A cet entonnoir de l'estuaire succèdent les détroits, car c'est au devant du Geba que sont parsemés les îlots et les écueils de Bissagos, formant un vaste et dangereux labyrinthe. Des marigots latéraux permettent de sortir du Geba sans passer par le dédale de l'archipel. Un de ces canaux, d'une centaine de kilomètres en longueur, se dirige, à l'ouest, entre le continent et les trois îles ou « îlettes » Bissao, Bissis et Jatta : c'est une avenue sineuse où, çà et là, les branches des grands arbres s'entrecroisent au-dessus du chenal suivi par les embarcations. Au sud de Geba, toute une ramure de canaux va rejoindre l'estuaire du Rio-Grande, moins ample, moins largement ouvert que celui du Geba, quoique le fleuve affluent soit, du moins d'après le tracé encore hypothétique de nos cartes provisoires, beaucoup plus important par la longueur du cours et le nombre des tributaires.

Le Rio-Grande, appelé aussi Guinala, est probablement, ainsi que le dit son nom, le cours d'eau principal de la Sénégambie portugaise. D'après la conjecture commune, il naît sur le même plateau que la Gambie, mais, au lieu de descendre vers l'est, il s'écoule sur le versant occidental, et sous le nom de Comba, se grossit de nombreux torrents que lui versent les vallées du Fouta-Djallon, se succédant sur un espace d'une centaine de kilomètres du nord au sud. L'affluent le plus considérable de la Comba est la Tominé, qui recueille aussi ses premières eaux dans le voisinage de Labé. Un des districts qu'il traverse est parcouru d'un si grand nombre de ruisseaux, qu'on lui donne le nom de Donhol, c'est-à-dire « la région des Eaux ». M. Olivier de Sanderval, qui franchit la Tominé dans la saison sèche, à environ 150 kilomètres de son origine, en évalua le débit à 10 mètres cubes par seconde. Dans son cours supérieur, elle serpente dans



VALLÉE DE LA TOMINÉ

Dessin de Sabatier, d'après Lambert.



une large vallée, uniformément dominée de chaque côté par des falaises hautes de 250 à 500 mètres, au-dessus desquelles se redressent, en bastions superposés, les escarpements des montagnes granitiques[1]. Plus bas, il sort de la région des roches primitives et, se reployant au nord pour rejoindre la Comba, passe entre des parois de grès noirâtre et de quartz ferrugineux, coupées de distance en distance par des brèches d'où les ruisseaux affluents s'élancent en cascades. Des pierres, rongées circulairement, font saillie dans le lit de la rivière et servent de piles naturelles pour la construction de ponts rustiques, fagots de longs bambous jetés d'une roche à l'autre[2]. En aval du confluent de la Comba et de la Tominé, le Rio-Grande mérite le nom que lui ont donné les Portugais : c'est réellement un « grand fleuve », ainsi qu'ont pu le constater Mollien, Hecquard, Gouldsbury, qui le traversèrent vers le sommet de la courbe qu'il décrit du nord avant de se diriger à l'ouest, parallèlement au Geba, Toutefois il existe, en cet endroit, une lacune dans les itinéraires des explorateurs. Entre le point où le fleuve a été franchi et la partie de l'estuaire du Rio-Grande où les Portugais ont établi leurs comptoirs, l'espace non encore visité n'a pas moins de 150 kilomètres de l'est à l'ouest et l'on ne peut dire, en toute certitude, que la Comba se déverse dans l'estuaire du Rio-Grande, au lieu de descendre vers le nord-ouest pour aller rejoindre le Geba. M. Doelter, qui a parcouru la région côtière, émet cette dernière hypothèse, en ajoutant que les riverains du bas Rio-Grande ne voient dans leur estuaire qu'un simple bras de mer et n'ont point entendu parler d'un fleuve d'eau douce qui s'y déverse[3]. Si le tracé des cartes, tel qu'il est figuré depuis le voyage de Mollien, n'est pas erroné, le Rio-Grande aurait, de sa source à son embouchure, une longueur d'environ 750 kilomètres. La marée, qui remonte à une centaine de kilomètres dans l'intérieur des terres, change la basse rivière en un labyrinthe de marigots salins entourant un archipel d'alluvions marécageuses, que continuent en mer les îles des Bissagos.

La région côtière, dans la partie méridionale de la Guiné portugaise, est découpée en péninsules par plusieurs marigots, ruisseaux en amont, estuaires en aval, qui coulent parallèlement du nord-est au sud-ouest. Le seul de ces cours d'eau qui mérite le nom de fleuve est le Cassini, ainsi nommé par M. Vallon, en 1857, non d'après la dynastie des astronomes, mais d'après le premier village qu'il rencontra sur la rive méridionale de

[1] Lambert, *Tour du Monde*, 1861.
[2] Olivier de Sanderval, *De l'Atlantique au Niger par le Foutah-Djallon.*
[3] *Ueber die Cap Verden nach dem Rio Grande und Futah Djallon.*

l'estuaire. Il naît à plus de 200 kilomètres de la côte, dans la région montueuse qui limite à l'ouest le cours de la Tominé, et s'unit à la mer par un golfe en forme d'entonnoir dans lequel les navires du plus fort tirant d'eau peuvent remonter jusqu'à 50 kilomètres de distance. La convention franco-portugaise assure au Portugal la possession de cet estuaire du Cassini, dont les Français avaient naguère la possession effective, grâce à leurs comptoirs.

L'archipel des Bissagos, qui fit jadis partie du continent, ne diffère des îles du littoral que par la plus grande largeur des bras qui les séparent et dans lesquels pénètre le flot vif de la mer. Non encore exploré dans tout le dédale de ses canaux, cet archipel, que défend, du côté de la haute mer, une ligne dangereuse de brisants, comprend une trentaine d'îles, grandes et petites, outre d'innombrables récifs : d'ailleurs, le nombre des terres émergées change du flux au reflux. Le flot, qui s'élève de 4 mètres, décompose de grandes îles en plusieurs fragments distincts, qui s'unissent de nouveau lors du jusant : c'est ainsi que l'île Cagnabac s'agrandit des îles Porcos et Gumbana lors du reflux; Gallinhas, Formosa, Ponta, Corbelha, la Caravella[1] des anciens auteurs, se rattachent aux terres voisines; d'immenses plages couvertes de coquilles sont à sec pendant une partie de la journée, puis transformées en détroits où les courants se meuvent avec une extrême vitesse. Le danger est grand dans ce dédale pour les embarcations que ne guide pas un bon pilote : aussi les navires qui pénètrent dans l'archipel des Bissagos mouillent-ils chaque soir; il est impossible de naviguer la nuit au milieu de ces récifs. En maints parages le séjour est très malsain, à cause des vases que les courants ont déposées dans les criques. A son extrémité méridionale l'archipel des Bissagos se termine par une roche isolée, l'Alcatraz ou le « Pélican » : des nuées d'oiseaux tourbillonnent en effet autour de la haute pierre rougeâtre, qu'ils ont recouverte d'une épaisse couche blanche de guano.

L'île la plus considérable, Orango ou Harang, est en grande partie sablonneuse et n'offre qu'une pauvre végétation, tandis que les autres îles ont pour la plupart une riche parure de hauts palmiers et d'arbres touffus; les baobabs y sont désignés sous le nom de poullam (polon, poilon), d'après un îlot méridional de l'archipel ; vus de loin, ces arbres gigantesques, premier indice du voisinage des Bissagos, paraissent surgir en bouquet du milieu de la mer. Toutes les îles sont basses et forment de longs alignements dans la direction du nord-est au sud-ouest, qui est celle

[1] Hansen-Blangsted, *Bulletin de la Société de Géographie*, 1886.

des îles et des péninsules du littoral entre les rivières parallèles descendues du Fouta-Djallon et de ses plateaux avancés. Les premiers marins qui s'occupèrent de l'exploration des chenaux de l'archipel, Roussin[1] et Belcher[2], disent que les îles sont de formation volcanique, mais il est probable que les roches prises par eux pour des laves sont des strates d'argile ferrugineuse, analogues à celles de la plus grande partie du littoral de l'ouest africain, en dehors des terres d'alluvion[3]. Les îles, fragments de l'ancienne côte, se composent des mêmes terrains et présentent des traits identiques; soit par l'effet de l'érosion marine, soit par un lent abaissement du sol, le continent a reculé devant la mer, les péninsules se sont changées en îles, les îles en écueils ou en bancs, les cours d'eau sont devenus des estuaires et ceux-ci des golfes marins. Pendant ces transformations séculaires, de nombreuses espèces d'animaux et de plantes ont dû s'accommoder au nouveau milieu. Une de ces espèces est l'hippopotame, que l'on rencontre rarement ailleurs loin des fleuves d'eau douce. Belcher en vit un sur la côte sud-occidentale de Cagnabac, à plus de

N° 51. — ARCHIPEL DES BISSAGOS.

D'après l'Amirauté anglaise — C. Perron

Profondeurs: De 0 à 20m — de 20 à 100m — de 100m et au-delà

1 : 3 000 000 — 100 kil.

[1] *Mémoire sur la navigation aux côtes occidentales d'Afrique*, 1827.
[2] *Journal of the R. Geographical Society*, 1832.
[3] Doelter; — Olivier de Sanderval, ouvrage cité.

50 kilomètres des rivières du littoral : des patelles s'étaient fixées à son cuir épais.

Le climat de la Guiné portugaise ne diffère point de celui de la Gambie et de la Casamance, si ce n'est que la température moyenne est plus élévée et que l'hiver y présente plus d'écarts entre ses extrêmes, ce qu'il faut attribuer sans doute à la proximité de la haute région des montagnes. Dans le voisinage de la côte on a vu parfois le thermomètre descendre, pendant la nuit, à 12 degrés centigrades, température qui paraît extrêmement froide, non seulement aux indigènes, mais également aux étrangers blancs, qu'un vent chargé de neige ne ferait pas grelotter dans leur patrie. Dans les trois mois de froid, novembre, décembre et janvier, la colonne thermométrique oscille parfois de 12 ou 15 degrés, avant le lever du soleil, à 25, 30 et même 44 degrés, aux heures méridiennes. Mais pendant l'hivernage, c'est-à-dire l'été de l'hémisphère austral, la température est beaucoup plus régulière, quoique, de l'une à l'autre saison, la moyenne ne présente qu'une minime différence[1]. Quant à la hauteur annuelle des pluies, elle n'a pas encore été mesurée : on sait seulement qu'elle est très considérable. Dans ces régions il pleut presque cinq mois durant, du milieu de mai à la fin de septembre ; les orages sont fréquents pendant cette saison et des averses abondantes les accompagnent. Ainsi s'explique l'extrême fertilité du sol, aussi favorable à la croissance des plantes que dangereuse pour la santé de l'homme[2].

Si belle que soit la végétation de la Guiné et des « rivières du Sud », les bois de ces contrées ne sont pourtant pas enchevêtrés en une masse impénétrable comme les forêts vierges des régions tropicales dans le Nouveau Monde : l'arbre y garde mieux son individualité et en maints endroits se montre dans un isolement superbe. De vastes étendues, même dans les îles des Bissagos, sont occupées par des savanes ou « campinas », prairies de grandes herbes ou de roseaux, au milieu desquelles se dressent des géants solitaires, ici un palmier, ailleurs un baobab ou fromager. Sur les bords des estuaires, la végétation de l'intérieur est cachée par les fourrés de mangliers, ces arbres bizarres aux troncs portés par un échafaudage de racines aériennes, couvertes de crabes et plongeant dans l'eau vaseuse ; mais derrière ce rideau, sur la terre affermie, commence la forêt, formée d'es-

[1] Température à Bissão :

Mois le plus froid (janvier)	24°,1
» chaud (mai)	27°,9
Moyenne de l'année	26°,1

[2] Doelter, ouvrage cité.



PAYSAGE DE LA GUINÉ PORTUGAISE. — VUE PRISE PRÈS DE BOLAMA

Dessin de Th. Weber, d'après une photographie de M. Ernesto de Vasconcellos.


THE ASTOR LIBRARY
NY

pèces diverses. Comme la Sénégambie du Nord, la Guiné a ses acacias et ses rôniers ; elle possède, en outre, des fourrés de bambous. Entre le Rio-Grande et le Cassini, une immense palmeraie, interrompue çà et là de clairières où croissent isolément des fromagers, occupe presque toutes les péninsules du littoral : elle se compose surtout de l'élégant dattier sauvage (*phœnix spinosa*), d'une espèce de *borassus* aux larges éventails de feuilles et du palmier à huile (*elæis guineensis*) ployant ses palmes découpées en mille franges ; le cocotier, arbre importé d'Amérique, ne se voit qu'auprès des habitations. La forêt prend son aspect le plus grandiose au bord des eaux courantes ; les branches entremêlées forment de longues galeries au-dessous desquelles glissent silencieusement les bateaux. Dans l'intérieur des terres on rencontre l'arbre « à pluie », dont les feuilles, redressées la nuit, recueillent la rosée, surtout quand la température se refroidit brusquement, et le matin la laissent retomber en pluie. M. Olivier de Sanderval a pu se convaincre, au pied d'un de ces arbres, que les naturels ne l'avaient point trompé en parlant des merveilleuses propriétés du « pleureur ». Est-ce une espèce de laurier comme l'arbre fameux que possédait jadis l'île de Hierro ?

Pour la faune comme pour la flore, la Guiné est plus riche que le Sénégal ; elle appartient à la zone du Soudan équatorial. Les espèces de singes y sont très nombreuses et l'une d'elles serait le chimpanzé. Quelques grands animaux ont disparu : on ne rencontre plus de girafes ni de zèbres, et l'on se demande si l'éléphant n'a pas été exterminé dans les bassins du Geba et du Rio-Grande. Mais l'hippopotame est très commun, et le bœuf sauvage (*bos brachyceros*) parcourt encore les forêts. Les léopards rôdent autour des plantations et les sangliers peuplent la brousse. Les fleuves sont remplis de crocodiles et dans les herbes rampent de dangereuses *cobras*. Les oiseaux de la Guiné, mieux connus que les autres animaux de cette région, sont représentés par centaines dans les musées. Nulle part, dans l'Afrique tropicale, les fourmis blanches ne construisent de plus hauts terriers, pyramides, clochetons, groupes de stalagmites, durs comme la pierre ; de même que le ver de terre, le termite est un « agent géologique »[1]. Les nègres de la Sénégambie respectent ces édifices des fourmis, parfois plus élevés que leurs propres cases : quand ils défrichent le sol, ils se gardent de toucher aux buttes, de peur que les cultures ne soient maudites. Les canaux, les estuaires du littoral sont très poissonneux : le Boujago gagne sa vie sur le flot, à la ligne, au filet, au harpon. Dans les grandes

[1] Doelter, ouvrage cité.

fêtes, le chef de famille, accompagné de ses femmes richement parées, se rend en grande pompe au bord de la mer, jette dans les eaux du riz, du miel et quelques branches d'un arbre fétiche, puis il invoque l'Océan, son père nourricier[1].

Dans le chaos des peuplades qui habitent le pays, au moins soixante groupes sont désignés par des noms spéciaux n'ayant, pour la plupart, aucune valeur comme indication de race : les migrations, les alliances, les conquêtes changent fréquemment la nomenclature des tribus, divisant en fractions diverses ou même ennemies des peuplades d'une origine commune, unissant ou confondant en un seul groupe des éléments ethniques jadis complètement distincts. De là les contradictions nombreuses que présentent les récits et les descriptions des voyageurs qui ont parcouru la contrée à des périodes différentes. M. de Barros évalue à neuf[2] le nombre des nations ayant par la langue, les mœurs et l'histoire une individualité collective qui leur mérite provisoirement le nom de race. De ces groupes de peuplades il n'en est que trois, les Biafar, les Papel et les Boujago, dont le domaine soit en entier compris dans les possessions portugaises de la Guiné. Les Foula et les Mandingues sont des envahisseurs venus de l'est, où leurs tribus occupent une grande partie de la Sénégambie et du Soudan; les Feloup, les Balanta, les Bagnoun et leurs frères de race les Bram (Buramos, Brames) habitent les bords de la Casamance aussi bien que ceux des rivières portugaises; enfin les Nalou peuplent la région du littoral, dans les bassins du rio Nuñez et du Cassini.

Les Foula purs, dits Fouta-Foula par les Portugais, sont peu nombreux dans les limites de la Guiné portugaise; cependant ils ont poussé leurs colonies à l'ouest jusque dans le voisinage du Geba, et en 1881 ils vinrent mettre le siège devant le comptoir portugais de Bouba, au bord de l'estuaire du Rio-Grande[3]. Mais en avant des Foula proprement dits le territoire est envahi par les tribus métissées des « Foula noirs » (*Foulas pretos*), analogues aux Toucouleurs de la Sénégambie française; des plateaux de l'intérieur, ces Foula sont descendus jusque dans le voisinage de la mer, formant de petites colonies distinctes au milieu des autres populations, ou même les refoulant quand ils ont pour eux la force du nombre. La plupart de ces peuplades d'avant-garde reconnaissent la suzeraineté des souve-

[1] Antichan, *Revue de Géographie*, nov. 1881.
[2] *Boletim da Sociedade de Geographia de Lisboa*, 1882.
[3] Doelter, ouvrage cité.

rains du Fouta-Djallon; d'autres, au contraire, se composent de fugitifs, cherchant à sauvegarder leur indépendance; mais les populations sédentaires de la côte ne les considèrent pas moins comme faisant partie de l'armée des envahisseurs et, tout en leur donnant asile, elles les tiennent en suspicion.

Dans leur invasion des régions côtières, les Foula se heurtent aux Mandingues et aux populations primitives de la contrée, soutenues désormais par les garnisons des comptoirs européens. Parmi ces populations indigènes, les Balanta, qui occupent la plus grande partie de l'espace compris entre la moyenne Casamance et l'estuaire du Geba, sont probablement les plus vaillantes, et c'est à grand'peine que les Français de la Casamance ont pu les empêcher de franchir ce fleuve pour s'emparer des territoires de la rive droite. Ils constitueraient une nation puissante s'ils n'étaient divisés en une foule de peuplades souvent ennemies, dont le lien fédératif est très relâché. Chaque village forme un petit État indépendant, régi par la famille la plus riche. Les Balanta ont le type noir bien caractérisé; mais la plupart sont inférieurs aux Ouolof pour la hauteur de la taille et l'équilibre du corps; leurs membres sont un peu grêles relativement au tronc. Ils ont le crâne très allongé, le front fuyant, les yeux petits et la conjonctive oculaire presque toujours injectée de sang; ils se taillent les dents comme leurs voisins les Bagnoun, et leurs femmes se font des incisions sur la poitrine. En prenant épouse, le Balanta lui donne un pagne, dont la durée doit être celle du mariage lui-même : l'épousée est-elle heureuse, elle se pare de l'étoffe précieuse dans les grandes occasions et la conserve soigneusement jusqu'à son dernier jour; mais si le mari lui déplaît, le pagne est bientôt déchiré, réduit en lambeaux; elle a reconquis sa liberté. Les morts sont très respectés chez les Balanta, et leur case reste fermée avec tous les objets qu'elle contient; il est sans exemple que des larcins y aient lieu, quoique les gens de la tribu se fassent gloire de leur dextérité de main. Entre tous les habitants de la Guiné les Balanta se distinguent comme voleurs, et comme voleurs héroïques[1]. Chez eux la propriété est protégée par la peine de mort, mais le péril même rend l'acte d'autant plus méritoire, et l'enfant qui ne sait point dérober encourt le mépris des siens : on ne le tiendra pas pour un homme. Des professeurs spéciaux sont chargés d'enseigner ce grand art du larcin. C'est le plus hardi et le plus adroit larron que l'on choisit pour diriger les expéditions de pillage; mais s'il ne réussit pas, il a tout à craindre de ses camarades;

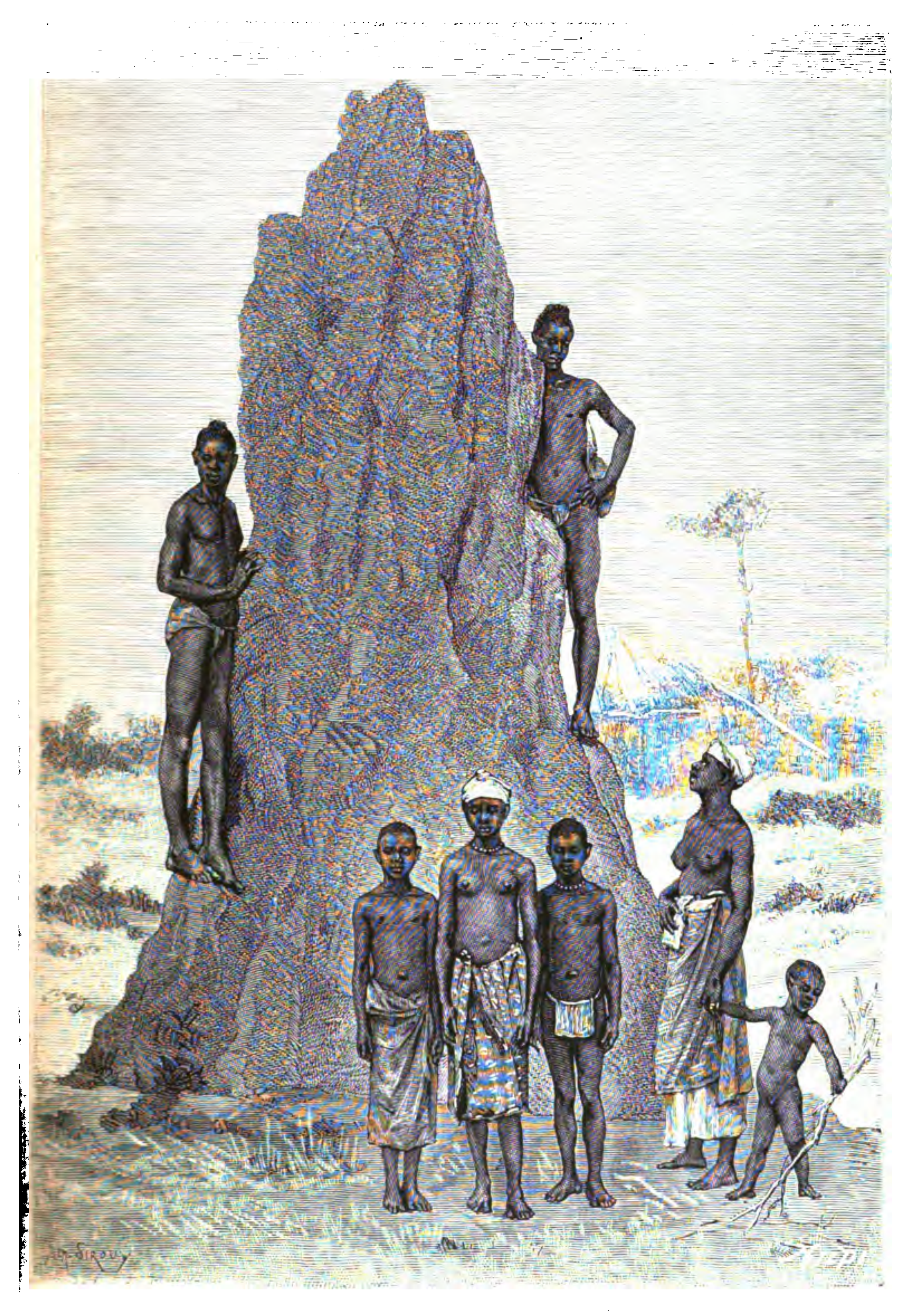
[1] Vallon; — Hecquard; — de Barros, ouvrages cités.

parfois il est vendu comme esclave, en punition de l'échec. Toutes les peuplades de ce pays, à l'exception des Feloup, achètent des captifs.

Les Papel ou Bourné habitent surtout, à l'ouest des Balanta, la péninsule formée par les deux estuaires du Cacheo et du Geba. Comme les Balanta, auxquels ils ressemblent par les mœurs et l'état social, ils ont la figure d'un beau noir, le crâne dolichocéphale, la figure prognathe, les membres grêles, les cheveux crépus et la barbe rare. Leurs femmes se tatouent aussi le corps, en prenant le nombril pour centre de leurs dessins géométriques. Les Papel se distinguent par leur sens artistique : la plupart des armes et des instruments qu'ils possèdent leur sont vendus par des artisans mandingues, mais c'est à leurs dessinateurs que sont dus les ornements de leurs poteries et de leurs calebasses. Peuple de fétichistes, ils apprécient beaucoup les amulettes et, d'après quelques étymologistes, leur nom proviendrait des « papiers » qu'ils enferment dans leurs sachets pour se préserver de tout accident; toutefois leur appellation originaire paraît avoir été celle de Papeï ou Pepeï. Comme les Balanta, ces populations enterrent les morts avec grand apparat, parfois leur laissant la cabane patrimoniale comme tombeau, mais plus souvent les déposant en terre et dressant une tombelle sur leur fosse, à l'ombre d'un baobab ou d'un fromager, arbre sacré ; au-dessus de la mince couche de terre qui recouvre le corps, on entretient un feu pendant plusieurs jours, afin que la fumée empêche les habitants de sentir la mauvaise odeur. A côté du corps on laisse toujours des vivres en abondance, et parfois, quand il s'agit de grands personnages, on égorge sur leur tombe tous les animaux qu'ils possédaient et on les mange en festins publics. D'après les résidents portugais, les rois papel n'iraient pas seuls dans leurs tombeaux : ils seraient accompagnés de plusieurs vierges ensevelies vivantes[1]; en tout cas, il y a peu d'années que ces sacrifices se faisaient encore, et même en 1860 on célébrait en quelques districts écartés des banquets funéraires où les convives se nourrissaient de chair humaine. On jette à la mer comme impurs les corps des jumeaux, des albinos et des monstres.

De grands contrastes se produisent entre des populations voisines, mais séparées les unes des autres par la guerre incessante, par les haines héréditaires et les pratiques de sorcellerie. Ainsi quelques peuplades de Biafar ou Biafada, sur les bords du Rio-Grande, ne témoignent aucun respect pour les morts; elles ne leur dressent point de buttes funéraires et ne laissent dans les tombeaux ni vivres, ni objets précieux. Les Biafar sont les

[1] Travassos Valdez; de Barros ; Doelter, ouvrages cités.



TYPES BOUJAGO ET NID DE TERMITES.

Dessin de Sirouy, d'après une photographie communiquée par M. Ch. Brongniart.

plus doux, les plus pacifiques des habitants de la Guiné : ils ont quelque chose de féminin dans l'apparence extérieure et par leur caractère; aussi sont-ils fort méprisés par leurs belliqueux voisins. Les Nalou (Naloum), qui succèdent aux Biafar dans la région côtière, au sud du Rio-Grande, se distinguent aussi par leurs mœurs. Chez eux, les mariages sont exogamiques, mais la tribu qui donne une de ses filles ne la donne point gratuitement; il faut qu'il y ait compensation de part et d'autre. En prenant femme dans la peuplade voisine, le jeune homme doit envoyer sa sœur en épouse au frère de celle qu'il emmène, et s'il n'a point de sœur, il doit offrir en échange un de ses frères ou de ses parents à la famille des créanciers [1]. Quant aux Boujago ou Bijouga, qui peuplent les îles de l'archipel des Bissagos, au large du Geba et du Rio-Grande, et dont quelques tribus vivent aussi dans les péninsules de la côte, ils diffèrent d'une île à l'autre par les mœurs, les coutumes et le langage

Beaux parmi les noirs, très bien proportionnés, si ce n'est qu'ils ont les bras trop longs, les Boujago sont des hommes fiers, intrépides, accoutumés dès l'enfance à braver toute douleur physique. Ils se firent longtemps redouter par les Européens comme pirates. Seuls parmi tous les peuples de cette région du littoral, ils se hasardent volontiers sur la mer, même loin des côtes; c'est avec une merveilleuse adresse qu'ils manœuvrent leurs longues pirogues, creusées dans le tronc d'un fromager et terminées à l'avant par une tête de monstre, la gueule ouverte et peinte en rouge; au siècle dernier, ils ne connaissaient pas encore l'usage de la voile; mais quoiqu'on les dise « barbares parmi les barbares », ils sont aujourd'hui aussi habiles que les marins portugais pour utiliser la force du vent. Dans leurs expéditions de guerre les hommes se badigeonnent d'ocre et s'ornent de plumes et de métaux; au siècle dernier ils se servaient encore de flèches armées de l'arête venimeuse d'un poisson [2]. Un de leurs premiers objets d'importation fut la lame d'épée de fabrication allemande; lors de la tentative de colonisation de l'archipel que firent les Anglais, il y a près d'un siècle, tous les Boujago avaient des glaives d'un mètre de long, portant la marque de Solingen [3]. Les Boujago sont très habiles à saisir les ressemblances; leurs fétiches, représentant des hommes, des animaux, sont sculptés avec une singulière vérité et, comparés aux objets similaires des autres pays de l'Afrique occidentale, peuvent être considérés comme de véritables œuvres d'art. Dans quelques îles les

[1] De Barros, mémoire cité.
[2] Alvarez d'Almada, ouvrage cité.
[3] Philip Beaver, *African memoranda on the island of Bulama*.

Boujago traversent encore la période du matriarcat, du moins par la polyandrie facultative. La femme ne va pas dans la case du mari, elle le reçoit dans la sienne. Elle ne lui doit point fidélité; quand cela lui convient, elle quitte le domicile commun. Il lui suffit d'en donner avis; toutefois elle serait mal accueillie si elle revenait les mains vides; d'ordinaire elle porte une mesure de riz ou bien amène une chèvre ou une vache à lait pour prix de son trafic.

Les missionnaires de l'Islam sont à l'œuvre dans toutes les tribus de la Guiné portugaise, et mainte peuplade s'est convertie, au moins de nom. Dans le pays des Nalou, les communautés musulmanes se succèdent jusqu'à la mer : ce qui s'explique par la grande proximité de cette contrée et du Fouta-Djallon; les envahisseurs Foula, à la fois conquérants et propagandistes, n'ont, en cet endroit, qu'à descendre de leurs montagnes pour atteindre le rivage de l'Océan[1]. Quant à la circoncision, c'est une pratique générale chez les tribus de la Guiné et, d'après de Barros, elle se ferait en dehors des idées religieuses, comme le signe d'une sorte de franc-maçonnerie entre gens de toute origine et de tout culte, animistes, mahométans, chrétiens[2]. Avant que le mahométisme fût devenu prépondérant et qu'il eût modifié par une influence lointaine les idées religieuses des peuplades non converties, les tribus du littoral avaient surtout le culte du diable; il leur semblait inutile de prier les génies favorables, mais elles conjuraient les démons malfaisants. Les indigènes chez lesquels ces pratiques d'exorcisme se sont maintenues se réunissent dans un *china* ou lieu sacré; telle peuplade a choisi le pied d'un grand arbre, telle autre le rivage d'un fleuve ou de la mer; telle autre encore la place du village ou le palais du chef; celle-ci arrose de vin de palme le pieu placé au centre du china, puis sacrifie un bœuf, une chèvre ou un coq et lit les présages dans les entrailles et le sang; ces présages sont toujours favorables si la cérémonie s'est faite suivant les règles prescrites et le démon s'éloigne de la tribu. Pour combattre les diables secondaires, les esprits qui jettent le mauvais sort sur les hommes et les bêtes et frappent les corps de maladies, on a recours à des magiciens, les *jambacoz*, enchanteurs des plus habiles qui réussissent infailliblement à chasser le mal. Pourtant il arrive parfois que la maladie se termine par la mort; ce n'est point que le maléfice ait triomphé, mais dans ce cas le patient a voulu en finir avec sa vie actuelle pour en recommencer une autre. Il est

[1] Bérenger-Féraud, *Les Peuplades de la Sénégambie.*

[2] De Barros, *Boletim da Sociedade de Geographia de Lisboa*, 1882 ; — Travassos Valdez, *Six Years of a Traveller's Life in Western Africa.*

peu d'hommes chez lesquels l'idée de l'immortalité ait pris une forme plus précise. Le Boujago égaré dans la forêt ou captif en terre étrangère se donne la mort pour retourner auprès des siens[1].

Chez ces populations tout prend une valeur favorable ou funeste : les arbres, les pierres, les animaux, les couleurs et les bruits. Aussi le tabou est-il prononcé sur tous les objets qui pourraient porter malheur. Même des districts entiers sont interdits, *malgossados* disent les Portugais. Nul ne saurait y pénétrer sans être puni de mort, non parce qu'on éprouverait pour le téméraire le moindre sentiment de haine, mais parce qu'il aurait brisé le sceau symbolique posé par les magiciens sur le pays défendu. Il en est de même des personnes ou des objets devenus sacrés par l'interdit des sorciers. Le contact de ces taboués est mortel, puni d'empoisonnement. C'est principalement parmi les tribus du Geba, Balanta, Papel et Feloup, que la pratique du jugement par le poison s'est le mieux conservée. On présente à l'accusé une boisson dans laquelle on a laissé infuser l'écorce d'un arbre appelé *tali*, la mançone ou bourdane des traitants français. L'effet ne se fait pas attendre, soit les vomissements qui sauvent l'innocent, soit les convulsions qui emportent le criminel[2]. Depuis l'introduction des armes à feu dans le pays, la balle de fusil est devenue l'un des plus puissants fétiches : le serment le plus redoutable est celui qui se prête sur une balle enfouie dans le sol. Ces populations barbares sont gouvernées par la terreur de l'inconnu. Mais la nature humaine ne peut s'accommoder d'un incessant effroi et, par contraste, ces hommes abrutis par la peur des sorciers se livrent fréquemment et avec délire aux joies de la musique et de la danse. Les Biafar surtout sont d'infatigables danseurs; quelquefois les femmes prennent leurs maris sur leurs épaules et c'est ainsi chargées qu'elles sautent et qu'elles tournent jusqu'à ce qu'elles tombent de fatigue[3].

Très peu nombreux sont les étrangers blancs, une cinquantaine au plus; quelques soldats, des traitants, Français en majorité, enfin un petit nombre de *degradados*, tels sont les représentants de la race européenne; cependant l'influence portugaise, qui s'exerce depuis des siècles, a fini par devenir considérable sur les populations du littoral. Surtout les Mandjak ou Mandiagos, tribus papel qui vivent dans les îles et les péninsules situées aux deux côtés de l'estuaire du Geba, ont subi l'ascendant des Portugais : ce sont les « Portugais noirs », ceux qui constituent la masse de la popula-

[1] Lopes de Lima, *Ensaios sobre a statistica das Possessoes portuguezas de Ultramar*, livro I.
[2] Hamon, *Archives des hôpitaux du Sénégal:* — Bérenger-Féraud.
[3] Doelter, ouvrage cité.

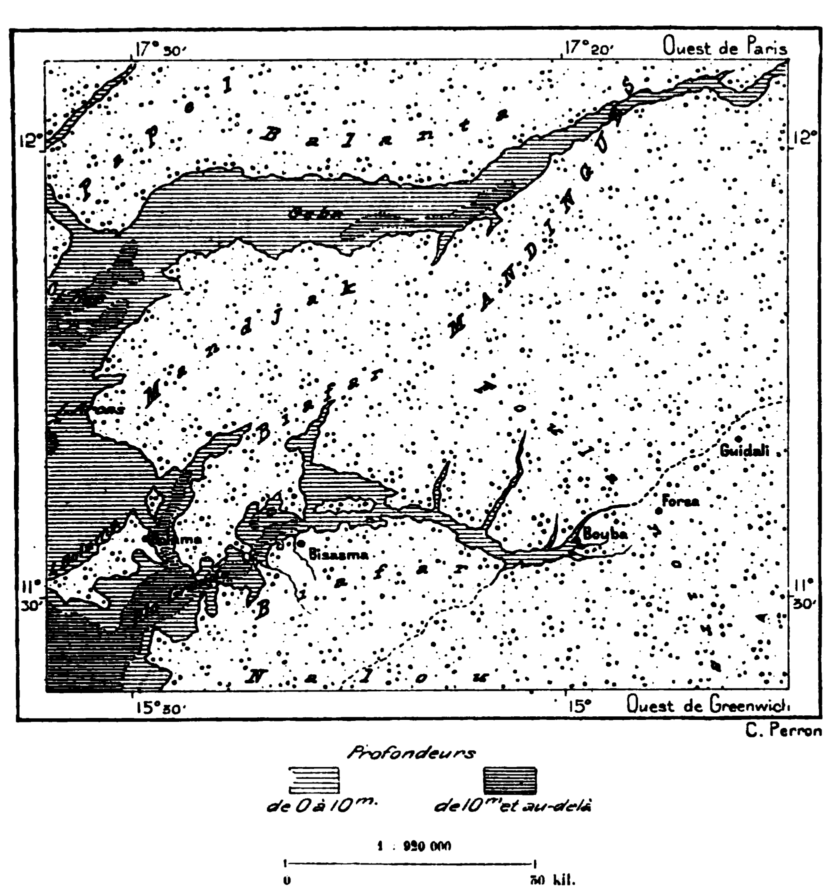
tion travailleuse autour des comptoirs; c'est parmi eux que l'on choisit les bateliers, les porteurs, les manœuvres et les auxiliaires pour les expéditions lointaines. D'après les apparences, les familles métisses seraient proportionnellement plus nombreuses dans les possessions portugaises que dans les territoires anglais et français de la Sénégambie; on compte dans le pays des milliers de *grumetes* ou chrétiens noirs, et, à égalité d'instruction, il ne subsiste point de différence sociale entre eux et les blancs. Naguère les traitants portugais faisaient un grand trafic d'images saintes, de médailles et de chapelets qu'on leur achetait comme amulettes et en échange desquels on leur donnait des hommes [1]. Aucune trace de l'ancien esclavage ne se voit dans les comptoirs portugais, mais toutes les peuplades des alentours ont encore leurs captifs. La langue employée par les Portugais et les grumetes est une sorte de sabir, désigné généralement sous le nom de *papel*, d'après la peuplade avec laquelle on l'emploie : c'est un jargon d'origine portugaise, qui s'éloigne de plus en plus de la langue mère à mesure qu'on s'écarte des lieux de résidence, et qui se mêle diversement de mots d'origine nigritienne, suivant les races qui dominent dans le pays. Comme toutes les langues européennes transformées en parlers « nègres », le papel portugais n'a qu'un très pauvre vocabulaire et un rudiment de syntaxe; les genres y manquent et les temps des verbes y sont indiqués par des auxiliaires invariables [2].

Les six ou sept mille habitants soumis directement à l'administration portugaise sont répartis sur un vaste territoire, aux bords du fleuve et dans les îles. Le bassin de la rivière Cacheo n'a que deux petits postes. Farim ou le « Chef », ainsi nommé d'un roi dont il était la résidence, est un bourg situé à 200 kilomètres de la mer environ, dans le pays de Balanta; Cacheo (Cacheu) s'élève sur la rive méridionale de l'estuaire, accessible aux navires d'un tirant de 3 mètres. Bissão, dans l'île du même nom, qui commande au nord l'entrée du Geba, fut comme Farim la résidence d'un « empereur » fort redouté de ses voisins à cause de sa flotte de guerre, dont les barques obéissaient aux roulements répétés de tambour en tambour, d'une extrémité à l'autre de l'archipel [3]. Bissão se compose d'un fort, autour duquel se sont groupés six villages indigènes ayant chacun son petit chef ou *regulo;* les traitants de Bissão achètent les denrées que recueillent leurs agents dans les comptoirs du haut estuaire et du fleuve, Fa et Geba. Plus importante que les deux autres municipes ou *concelhos*,

[1] Hyacinthe Hecquard, ouvrage cité.
[2] Bertrand-Bocandé, *Bulletin de la Société de Géographie de Paris*, juillet et août 1849.
[3] Labat, F. Berlioux, ouvrages cités.

Cacheo et Bissão, Bolama est devenue la capitale de la Guiné, la résidence du colonel gouverneur et le lieu principal de garnison. C'est une villette bâtie au bord d'un détroit qui s'assèche à marée basse, dans une des îles situées à l'ouest du Rio-Grande. Quoique cette terre fût revendiquée par les Portugais, André Brüe essaya d'y établir un comptoir, puis les

N° 32. — BOLAMA ET LES ESTUAIRES VOISINS.



Anglais y débarquèrent en 1792 pour y fonder une colonie véritable de cultivateurs et d'artisans; elle se composait de 275 personnes, dont 57 femmes. Des rencontres avec les Boujago, les maladies, la nostalgie, la famine eurent bientôt réduit la communauté d'étrangers à quelques misérables survivants, que le retour dans la patrie sauva d'une mort certaine[1]. Depuis cette malheureuse tentative la possession de Bolama fut disputée entre le Portugal et l'Angleterre; en 1870, l'arbitrage des États-Unis

[1] Philip Beaver, ouvrage cité.

décida le litige en faveur des Portugais, mais ce sont des maisons françaises qui sont les intermédiaires du commerce local[1]; outre les arachides, ils expédient de la gomme copal, « la plus belle du monde », que l'on ramasse dans la terre, au pied des arbres, en boules de la grosseur et de l'aspect des ignames. L'île de Bolama avait été considérée jadis comme une marche de guerre entre les insulaires Boujago et les Biafar : inhabitée par les hommes, elle était devenue un parc d'éléphants; ils s'y rendaient par centaines pendant la saison sèche. Le port de Bolama, au sud-ouest de la ville, est très bien abrité et de nombreuses plantations de légumes, de céréales, de cannes à sucre, se partagent le territoire de l'île et de sa terre voisine, Gallinhas. La nourriture des habitants consiste surtout en riz, en miel, en racines et en poisson[2].

Sur l'estuaire du Rio-Grande, grand port intérieur accessible aux navires de fort tonnage, les deux principaux villages portugais sont Bisasma et Bouba. Non loin de ce dernier comptoir, les Foula possédaient un fortin, Guidali, que les Portugais ont récemment pris d'assaut pour se débarrasser d'un voisinage gênant. Au delà, mais en dehors du territoire attribué aux Portugais, le bourg de Kadé, très fréquenté par les marchands mandingues, est situé sur le grand coude de la Comba, en aval du confluent de la Tominé. Le gouvernement de cette province appartient au roi de Labé, l'un des principaux personnages du Fouta-Djallon, qui délègue un Foula pour le représenter dans chaque village et pour toucher les impôts. Dans le voisinage vivent les Tiapi, peuple de cultivateurs pacifiques, tremblant devant un seul guerrier. Ils parlent une langue particulière qui n'offre aucun rapport avec celle des Mandingues et des Foula[3].

VII

RIVIÈRES DU SUD

Toute la région du littoral qui s'étend du nord-ouest au sud-est, sur une longueur de 300 kilomètres en droite ligne, entre la Guiné portugaise et les possessions anglaises de Sierra-Leone, a reçu le nom de « Ri-

[1] Exportation moyenne des arachides de la Guiné :
12 000 tonnes, d'une valeur de 2 400 000 francs.

[2] Villes de la Guiné portugaise en 1880 :

Bolama	3730	habitants
Cacheo	1880	»
Bissão	540	»

[3] H. Hecquard, ouvrage cité.

vières du Sud ». Cette appellation provient de ce que, pour les marins et les négociants, les bouches des rivières, où pénètrent les navires pour trafiquer avec les indigènes, sont les seules parties du territoire ayant quelque importance. Ils désignent aussi cette zone littorale comme le « bas de la côte », le « haut » étant tout le rivage de la Sénégambie situé au nord de l'archipel des Bissagos. Ce territoire des rivières méridionales est visité depuis le quinzième siècle par des marchands de diverses nations : Portugais, Anglais, Allemands y ont établi des comptoirs, mais les traitants français l'emportent de beaucoup par la valeur des opérations; en outre des conventions récentes ont reconnu la suzeraineté politique sur toute la zone côtière et sur la région des versants comme appartenant à la Franee.

Toutefois ce territoire ne saurait être désigné comme un domaine colonial; ce n'est qu'un pays d'exploitation commerciale, d'ailleurs à peine utilisé, vu la prodigieuse fécondité du sol et les avantages qu'offrirait ce pays pour la facilité des communications avec les vallées du Fouta-Djallon et les sources du Niger. Actuellement les rivières du Sud ne sont même visitées par les marchands que pendant cinq mois. La « campagne de traite » que les représentants, noirs et blancs, des négociants sénégalais font chaque année dans ces comptoirs dure de décembre en avril; elle comprend l'achat des graines oléagineuses et autres denrées de la zone maritime, et celui des « produits riches », que les caravanes apportent de l'intérieur, sésames, caoutchouc, gommes, cires, peaux, poudre d'or[1]. Mais ce pays de si grand avenir est encore à connaître; sauf dans les bassins du Nuñez et des Scarcies, les voyageurs ne l'ont point exploré : on ne sait pas même exactement quel cours prennent les rivières dont on a découvert les sources dans le Fouta-Djallon et dans quels estuaires du littoral elles se déversent. On ne saurait donc que hasarder des chiffres sur la superficie du territoire attribué à la France : en donnant à la région jusqu'au massif du Fouta-Djallon une profondeur moyenne de 200 kilomètres, la surface totale du pays serait de 60 000 kilomètres carrés. La population indigène étant relativement dense sur tout le littoral, on peut évaluer à 200 000 au moins le nombre des habitants de ce versant; en 1877, on compta 50 000 résidents dans les comptoirs de traite et les villages groupés aux alentours. Les seuls petits États de Koba et de Kobitaï, sur l'estuaire de la Sangarea, ont plus de 30 000 habitants[2].

Toute cette côte des rivières du Sud est, comme la Guiné portugaise,

[1] Louis Vignon, *Les Colonies françaises.*
[2] Chüden, *Annalen der Hydrographie*, 1885, Heft VI.

découpée en péninsules dont les marigots font un dédale d'îlots à marée haute; mais les estuaires ne pénètrent pour la plupart qu'à une faible distance dans l'intérieur, la pente du terrain se relevant assez rapidement vers les monts du Fouta-Djallon : à peine a-t-on dépassé la zone des palétuviers que l'on se trouve déjà sur le sol ferme provenant de la décomposition des grès ferrugineux. Le cours d'eau le plus septentrional de cette région roule un flot considérable : à l'endroit où Lambert le traversa, en 1860, il porte le nom de Cogon; à son embouchure les naturels que questionna Belcher l'appelaient Componi ou Campouni. Ouvert en un large entonnoir, il se ramifie en plusieurs bras, dont l'un embrasse à l'ouest l'île de Tristão, la première terre française de cette partie du littoral. Elle porte encore le nom du navigateur portugais, Nuno Tristão, qui la découvrit en 1445.

Le rio Nuñez (Nunez), le Nuno des Portugais, est également nommé d'après ce marin, qui y pénétra le premier et y trouva la mort, dans une rencontre avec les noirs; ce cours d'eau est le Kakoundi des indigènes[1]; il est alimenté par de nombreux et rapides torrents, qu'on traverse sur des ponts suspendus de lianes et de branches[2]. Fort importante pour le commerce, cette rivière est d'un moindre volume que le Componi : son cours, en amont de l'estuaire, ne dépasse probablement pas une centaine de kilomètres; les sources ne sont pas très éloignées de chutes qui arrêtent la navigation à une petite distance en amont de Boké, le comptoir français du Nuñez. Les grands fonds, de 5 et 6 mètres à marée basse, commencent à 60 kilomètres de la mer : de ce point jusqu'à l'estuaire, les navires à forte calaison voguent sans danger, et l'entrée du fleuve n'est point obstruée par une barre, quoiqu'une île maintenant boisée, l'île de Sable, s'y soit formée pendant le courant du siècle. Mais les courants de flux pénètrent avec une grande violence dans l'entonnoir du rio Nuñez, large de 7 kilomètres à l'ouverture : parfois la vitesse de l'eau atteint 9 kilomètres à l'heure, et de nombreuses carcasses de navires témoignent du danger que la violence du mascaret fait courir à des voiliers sans pilotes. La marée monte plus haut dans le rio Nuñez que dans les autres rivières de la côte : elle s'élève à 6 et 7 mètres. Sur les deux rives le feuillage des palétuviers s'arrête suivant un plan horizontal d'une régularité parfaite, qui indique la nappe d'affleurement du flot[3]. La profondeur du rio Nuñez, le long espace de navigation libre qu'il offre aux bateaux à vapeur, la richesse agricole du bassin et la proximité du Fouta-Djallon dési-

[1] Belcher, *Journal of the R. Geographical Society*, 1832.
[2] Gray and Dochard; Olivier de Sanderval, ouvrages cités.
[3] Siegmund Israël, *Deutsche Rundschau für Geographie und Statistik*, juni 1886.

gnent cette rivière comme l'une des principales portes d'entrée de l'Afrique intérieure, et c'est de là que M. Olivier de Sanderval proposait de faire partir le chemin de fer pour lequel il a obtenu de l'almamy une concession gracieuse, mais destinée probablement à n'avoir point d'effet.

Au sud du Nuñez coule une autre rivière, qui lui est parallèle, le Katako, d'entrée fort difficile; mais le premier grand cours d'eau débouche à une centaine de kilomètres plus loin, au delà de la pointe triangulaire du cap Verga, dominée par de hautes collines. Ce fleuve est le rio Pongo (Pongos, Pongas), dont les divers affluents naissent dans les vallées sud-occidentales du Fouta-Djallon; la région du cours moyen est encore inexplorée et le tracé des rivières ne peut être indiqué avec précision; la nomenclature même n'en a pas été identifiée. L'estuaire du Pongo, moins large que celui du Nuñez, se ramifie en branches secondaires beaucoup plus nombreuses : sur une trentaine de kilomètres, la côte, quoique offrant du côté de la mer une plage rectiligne, est découpée à l'intérieur d'un prodigieux lacis de marigots, labyrinthe où les embarcations, entraînées rapidement à marée haute, cheminent sous les voûtes de verdure. La barre du Pongo est la plus difficile des rivières du Sud, et si les navires en manquent l'étroite passe, ils risquent fort d'être poussés sur les sables par la violence du courant : le flot, qui s'élève d'environ 2 mètres, remonte l'estuaire à plus de 40 kilomètres, distance d'ailleurs bien inférieure à celle qu'atteint le flux dans les rivières du nord, telles que la Gambie et la Casamance. Le courant fluvial du Pongo descend avec une extrême rapidité pendant la saison des hautes eaux, même de 14 à 15 kilomètres par heure, ce qui semble indiquer un débit considérable[1].

Un fleuve encore plus abondant, si l'on en juge par le cours supérieur, est celui qui, dans le Fouta-Djallon, porte le nom de Kakriman ou Kakrima. Ce courant naît dans le même massif que la Gambie, la Comba ou Rio-Grande, la Falémé, le Bafing; tous ceux qui l'ont traversé dans ses hautes vallées, Caillié, Lambert, Bayol, Noirot, Olivier, parlent de ses belles eaux rapides. A l'endroit où le dernier voyageur franchit ce courant, à 450 mètres d'altitude, son débit était d'au moins 50 mètres cubes par seconde; même pendant la saison sèche on ne peut le traverser à gué; mais cascades et rapides le rendent innavigable. En aval de ces chutes, sur une longueur de 200 kilomètres en droite ligne, nul explorateur n'a reconnu le cours du Kakriman, et l'on n'est pas absolument certain que la rivière Brameya, qui débouche dans la mer à moitié chemin entre le Pongo et la Mellacorée,

[1] Coffinières de Nordeck, *Tour du Monde*, 1886

dans le large estuaire de Sangarea, soit bien le grand fleuve issu du Fouta-Djallon. D'après les naturels, le Brameya serait navigable sur une longueur de plusieurs centaines de kilomètres pour des navires de 3 mètres de tirant, mais le courant est interrompu à moins de 60 kilomètres de l'Océan par une suite de dangereux rapides[1].

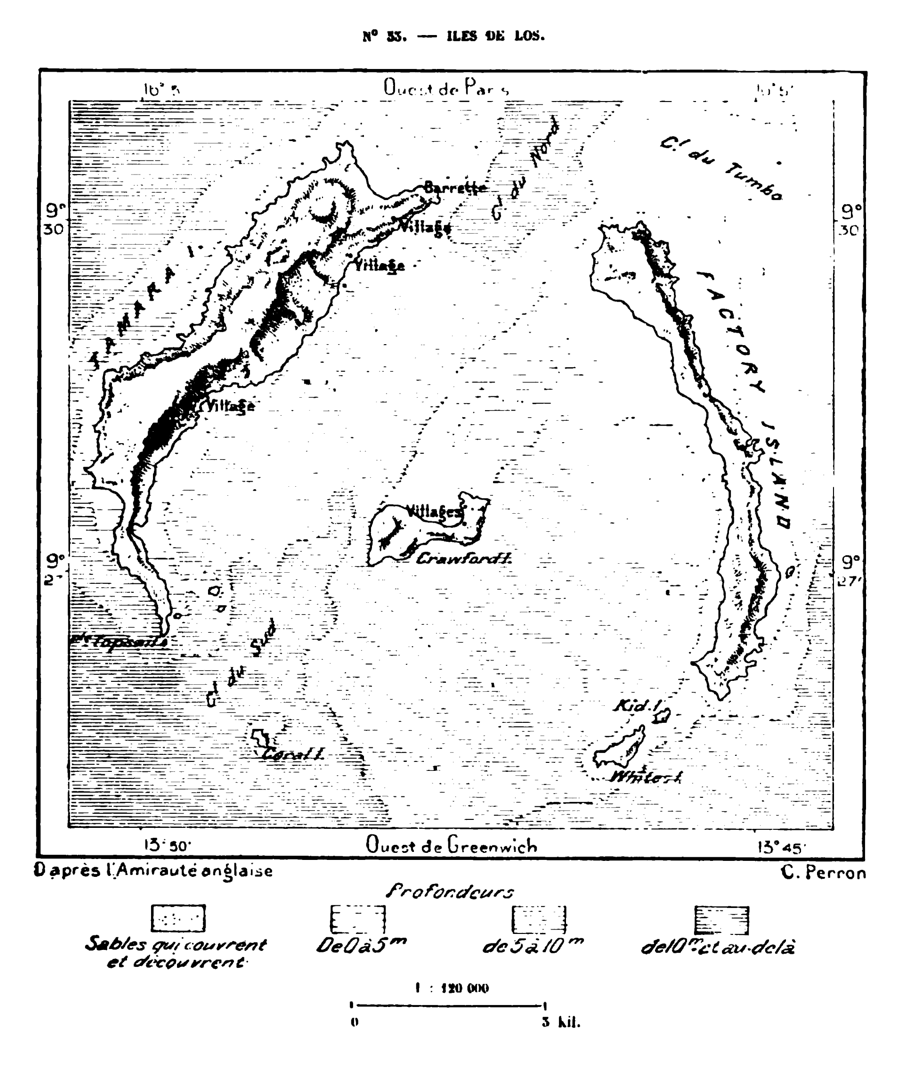
Il serait d'autant plus important d'explorer cette contrée que des montagnes et des plateaux, étagés en marches successives, pays salubres où pourraient s'établir les Européens, se prolongent jusque dans le voisinage de la mer. Les marins sont guidés dans les parages côtiers par la vue des croupes et des pointes qu'offrent ces monts, dits des Sou-Sou, d'après le peuple qui les habite. Une des cimes, complètement isolée en apparence, se dresse à une faible distance à l'est de l'estuaire de la Sangarea (Sagari) : c'est le Kakoulima, montagne « sainte », dont le pic régulièrement conique domine de 910 mètres les savanes et les bosquets de palmiers du littoral. Est-ce un mont volcanique et voit-on, comme le disent les indigènes, une légère colonne de fumée jaillir d'un cratère terminal[2]? Jusqu'à maintenant aucun voyageur n'a obtenu la permission de le gravir. Au sud-ouest, la saillie des terres se continue par la longue péninsule de Konakri et l'île de Toumbo, qui s'avancent à l'ouest comme pour rejoindre l'archipel de Los. Ces îles, « islas de los Idolos », — mot dont le nom actuel n'est qu'une contraction, — doivent leur appellation aux images révérées qu'y trouvèrent les premiers navigateurs. Ces terres sont certainement d'origine volcanique. Les deux îles principales, qui dépassent 200 mètres en hauteur, sont disposées en forme d'un vaste cratère ébréché, au milieu duquel un îlot a l'aspect d'un cône central. Les roches de l'archipel sont des laves bleues et jaunâtres entourant des masses de porphyre[3].

La « rivière » Mellacorée (Mallecori), au sud de la péninsule de Konakri, n'est guère qu'un estuaire marin comme les « rivières » voisines, Manea, Morebia, Forekaria, mais elle a plus d'importance commerciale et donne accès à une région plus explorée. Quant aux deux rivières méridionales du « bas de la côte », la Grande Scarcie et la Petite Scarcie, appelées jadis par les Portugais rios dos Carceres, ce sont bien des cours d'eau roulant une abondante masse liquide ; la Petite Scarcie surtout, malgré son nom, est un fleuve considérable, alimenté par de puissants tributaires, dont l'un, le Fala, naît sur un seuil bas à une quarantaine de kilomètres du Niger. Les deux Scarcies, descendues du Fouta-Djallon et des hauteurs voisines,

[1] Chüden, mémoire cité.
[2] Vigné, *Bulletin de la Société de Géographie commerciale de Bordeaux*, 7 juin 1886.
[3] Belcher, mémoire cité.

au sud du massif de Timbo, se rapprochent peu à peu l'une de l'autre et se jettent dans une même baie parsemée d'îlots. Leur cours inférieur et le littoral avoisinant appartiennent à la Grande-Bretagne depuis 1882 : la frontière des possessions françaises et de Sierra-Leone suit le faîte entre la Mellacorée et l'estuaire de la Grande Scarcie. Un îlot voisin, Matacong,

N° 35. — ILES DE LOS.



appartient à la France, tandis que les îles de Los sont territoire anglais.

Le climat, la flore, la faune, n'offrent guère de différence dans les rivières du Sud et la Sénégambie septentrionale; toutefois une latitude plus méridionale, une plus grande proximité des montagnes, le changement d'orientation dans le littoral doivent produire des modifications correspondantes dans les phénomènes climatiques et les organismes vivants. Durant la saison des pluies, qui est aussi celle des grandes chaleurs, les calmes alter-

nent avec les orages ; les averses, les trombes sont fréquentes : l'équilibre est toujours instable. Dans la saison relativement froide, les vents alizés proprement dits ont moins de puissance et de régularité que dans les parages septentrionaux : ils sont plus souvent déviés et changés en moussons. Au lieu de souffler du nord-est, suivant leur direction normale, ils se portent du nord au sud, ou bien longent le rivage ou même refluent vers l'intérieur du continent. Toutefois, vers le milieu de la saison, en janvier, l'alizé, ayant conquis la prépondérance dans le conflit des airs, souffle franchement du nord-est : c'est le harmattan, le vent du Sahara, qui apporte les molécules de sable ; la vapeur s'amasse autour de ces nuages de poudre et tous les matins règnent d'épais brouillards comme ceux de la Grande-Bretagne, mais bien autrement dangereux, par les substances organiques dont ils sont chargés : c'est alors la période la plus insalubre pour les Européens. Outre les balancements généraux de l'atmosphère, la zone côtière présente un va-et-vient régulier des brises : le matin, le courant aérien descend avec les fleuves vers la mer ; l'après-midi, il reflue vers les terres.

Des plantes à caoutchouc croissent en grand nombre dans les forêts du rio Nuñez. Les unes sont des arbres élevés, des ficus dont les indigènes recueillent le suc par incisions ; les autres, des espèces de *landolpha*, sont des lianes parasites qui enlacent les arbres comme le lierre ; pour en obtenir le suc, on coupe ordinairement la tige : l'écoulement est abondant, mais la liane est tuée[1]. Le cafier est au nombre des plantes qui appartiennent à la flore spontanée des rivières du Sud. Le café dit du rio Nuñez, bien connu dans le commerce, diffère du moka par la petitesse du grain, mais il lui cède à peine en parfum et en saveur ; on le récolte principalement dans le bassin du Pongo ; toutefois la culture du précieux arbuste est assez négligée. L'arbre dont les produits sont le plus estimés est le palmier à huile, *elæis guineensis*, qui croît aussi plus au nord dans la Sénégambie proprement dite, mais sans y former de forêts : c'est aux rivières du Sud que commence la zone industrielle de cette plante ; cependant les nègres ne savent guère extraire l'huile du fruit : ils se bornent à recueillir les amandes. L'arbre, aux feuilles découpées en franges, est un des palmiers les plus élégants ; le tronc, auquel on laisse les anciennes tiges, ressemble à une panoplie, mais, pour grimper facilement jusqu'aux régimes, les nègres nettoient avec soin la plupart des palmiers. Le kola (*sterculia acuminata*) ne se voit guère sur les bords du Nuñez et du Pongo ; c'est plus au sud,

[1] Hubler, *Bulletin de la Société de Géographie commerciale de Bordeaux.*

dans la région de la Mellacorée, que se trouve le centre de production pour le commerce maritime. Le kola croît dans les terrains secs et ferrugineux, mais abondamment arrosés par les pluies; il atteint la hauteur de quinze à vingt mètres et termine ses branches par des fruits s'étalant en forme de corolles par bouquets de cinq ou six. Des enveloppes rugueuses on extrait des amandes dont la pulpe ressemble à celle du marron. La noix de kola est fort amère, mais quand on l'a goûtée, l'eau qu'on boit, si mauvaise fût-elle, paraît agréable; on peut braver la soif et la faim pendant de longues heures et l'on se garantit des fièvres; en outre, le jus du fruit, mêlé à la salive et frotté sur le corps, le préserve de la piqûre des moustiques : c'est là un avantage inestimable au bord des marigots. Chez les noirs, ce fruit, plus riche en théine que le thé lui-même, est considéré comme un remède préventif presque universel et, sans aucun doute, il y a dans ce dire une part de vérité que nous révèlera la pratique médicale. L'arbre est tenu pour sacré et dans certains cas l'approche en est interdite : le toucher serait s'exposer à la mort. Il existe deux variétés d'arbres, l'une qui porte des noix rouges, l'autre qui donne des noix blanches. Celles-ci, envoyées par un chef, sont un symbole d'amitié, les noix rouges annoncent que le sang sera versé[1].

Dans le pays des Rivières comme dans toutes les autres contrées de l'Afrique occidentale, les populations les plus civilisées sont celles de l'intérieur : la pression ethnologique s'est produite de l'est à l'ouest et les peuplades du littoral, comprimées par leurs voisins, ont dû se disperser, perdre leur cohésion ethnique, se réfugier en communautés distinctes dans les îles défendues par des marigots vaseux.

Les principales tribus refoulées dans les régions du nord sont celles des Baga, d'après lesquels toute la contrée est désignée sous le nom de Bagataï. Au siècle dernier, Adanson les appelait Vagres, dénomination qui se rattache probablement à celle du promontoire le plus avancé de la côte, le cap Verga : au sud de ce promontoire vivent les Sapé ou Soumba, appartenant à la même race que les Baga. Ceux-ci sont beaucoup moins noirs que la plupart des autres habitants du littoral : leur peau est d'un brun jaunâtre et leur face n'a pas ce nez aplati, ces lèvres bouffies que l'on considère comme appartenant au type nègre par excellence. Un trait physique des indigènes que l'on remarque tout d'abord est l'horizontalité

[1] Lopes de Lima, Mollien, Raffenel, Bayol, ouvrages cités.

presque géométrique du plan qui rattache le cou au menton : on dirait qu'un coup de sabre a égalisé tout le bas de la mâchoire. Les fétiches sculptés des Baga reproduisent, en l'exagérant, ce trait physionomique. Dans la plupart des peuplades baga, les hommes ont l'habitude de se vêtir: ils portent le boubou, tandis que les femmes n'ont d'autre vêtement qu'une ficelle à laquelle sont enfilées des perles ou attachés des chiffons, des anneaux, des ornements en bois ou en métal. Les plus riches ont un anneau dans la cloison du nez; toutes ont le lobe de l'oreille percé de trous, où elles introduisent des pailles de riz, et taillent en pointe les dents de leur mâchoire supérieure; quelques-unes se tatouent le dos de figures en losange qui continuent les dessins formés par la coiffure.

En général, les emplacements des villages sont fort bien choisis par les Baga. Ils groupent leurs maisons dans un endroit élevé, quoique abordable par la voie des marigots, et prennent soin de n'être pas trop éloignés de grands arbres dont les cimes détournent la foudre de leurs demeures. Toutes les cases, rondes ou carrées, reçoivent le jour par un espace vide ménagé entre la paroi de pisé et la toiture en paille de riz, que soutiennent des rangées de pieux. Les femmes, qui sont chargées d'élever ces édifices, commencent d'ordinaire par le travail de poterie. Avec de la paille et la vase argileuse des marigots elles façonnent des jarres au ventre rebondi, ayant jusqu'à deux et trois mètres de hauteur : ce sont les réservoirs où s'emmagasine le riz pour la consommation annuelle de la famille; on attend que le soleil ait bien séché ces jarres avant de procéder à la construction des murailles qui les enfermeront[1]. Les hommes s'occupent surtout de la culture des champs; ils sont laborieux. comme tant d'autres nègres dits « paresseux incorrigibles », et leurs mœurs sont essentiellement pacifiques. Dans la plus grande partie du Bagataï, les indigènes vont et viennent sans armes et leur pays est considéré comme un lieu d'asile: s'y battre serait commettre un crime. Récemment chaque village baga constituait un petit État distinct; le gouvernement français les a tous rattachés, du moins dans le bassin du rio Nuñez, au domaine du roi des Nalou, sous la suzeraineté du commandant militaire de Boké.

Les Landouman, annexés également par la France à l'empire du roi des Nalou, vivent sur les deux bords du Nuñez en amont de l'estuaire. Pressés comme les autres peuples par les envahisseurs foula, ils leur résistaient avec énergie; mais si les Français n'étaient intervenus comme suzerains de la contrée, il est probable que, eux aussi, auraient dû se

[1] Coffinières de Nordeck, article cité.

réfugier plus bas dans la région des marécages; du reste, ils étaient en lutte avec leurs autres voisins. D'après le médecin Corre, les Landouman sont les frères des Baga, auxquels ils ressemblent par le type, les mœurs et la langue. Les Foula mahométans ont pénétré chez ces noirs, mais ceux-ci sont restés fétichistes, quoiqu'ils témoignent un grand respect aux marabouts, dans lesquels ils voient des magiciens plus puissants que les leurs. Les Nalou, peuple policé, appartiennent à la grande famille de l'Islam. Dans le pays des Landouman et des Nalou, mais à distance de la rivière, dans les espaces entourés de marécages et de forêts, d'autres populations sont éparses en petits groupes comme des troupeaux de bêtes effrayées. Ce sont les descendants d'esclaves qui ont échappé à leurs maîtres foula ou landouman : M. Coffinières leur donne le nom de Mandi-Foré; M. Corre les appelle Mokin-Foré ou Moké-Foré, c'est-à-dire les « Gens du Dehors ».

La langue dominante dans tout le pays des rivières du Sud, celle que l'on emploie comme idiome du commerce dans les comptoirs, est le parler des Sou-Sou (Soussou). Cette nation occupe, sur les deux versants des montagnes du même nom, toute la zone comprise entre les Scarcies et le rio Pongo; elle dépasse même cette rivière au nord, et plusieurs de ses tribus se mélangent avec les Landouman et les Nalou : à l'est elle se trouve en contact avec les Foula, à l'ouest elle touche aux Baga, et en maints endroits arrive jusqu'à l'Océan. Les Sou-Sou sont apparentés aux Mandingues et se disent les frères de plusieurs autres peuples de l'Afrique occidentale, tels que les Sangara ou Sankaran du haut Niger. Les migrations nombreuses qu'ils ont faites ont eu pour conséquence de disperser leurs peuplades sur un vaste territoire. Ce sont des Sou-Sou qui, au treizième siècle, descendirent du haut Djoliba vers Tombouctou et en devinrent les maîtres: ils en furent chassés un siècle plus tard et refoulés vers l'ouest. C'est alors qu'ils firent la conquête des territoires situés entre le haut Niger et l'Océan; puis des migrations de retardataires eurent lieu, mais les tribus ne peuvent se choisir de chefs parmi les plus anciennement arrivés : aux fils des conquérants appartient le pouvoir. Des luttes avec les voisins déplacèrent fréquemment les limites de leur domaine : ils ont cessé d'occuper les bords du rio Nuñez, et la pression des Foula, les envahisseurs qui les suivirent dans leur marche de l'est à l'ouest, leur a fait perdre maint district dans la région des montagnes. Lorsque les Français prirent l'autorité politique dans les bassins du rio Pongo et de la Mellacorée, la plupart des rois sou-sou étaient les tributaires de l'almamy du Fouta-Djallon. Maintenant les petits États sont presque indépendants, leur vasselage envers la France n'étant autre chose que l'acceptation d'un protectorat nominal.

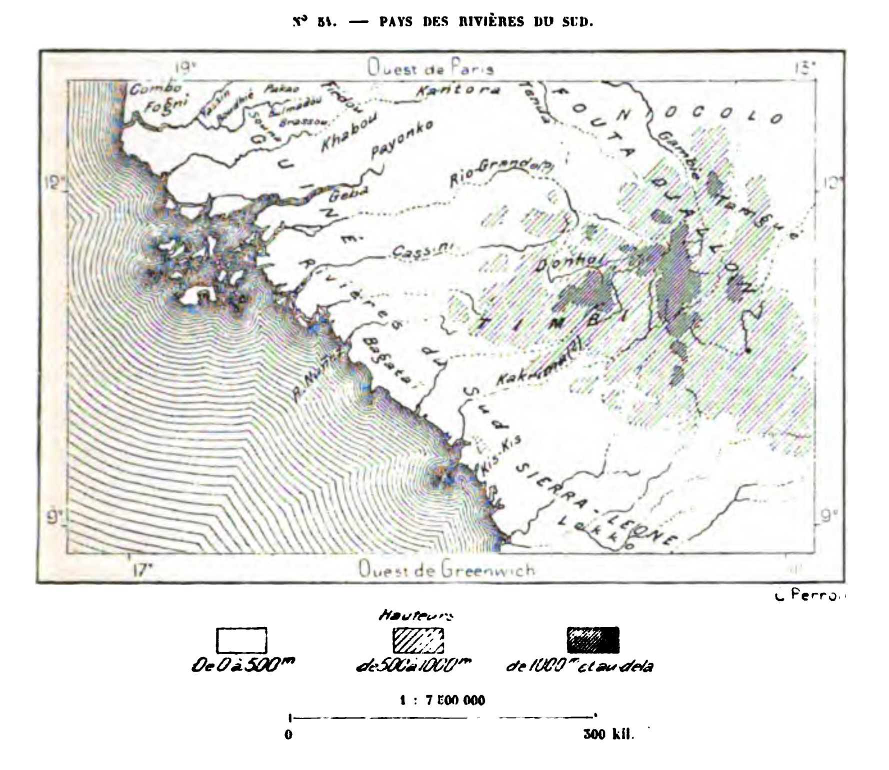
Larges d'épaules, bien musclés, adroits de leurs mains, mais d'une taille moins élevée que les Serer ou les Ouolof, les Sou-Sou ont le type nigritien bien caractérisé, la face large, les lèvres saillantes, la mâchoire avancée, mais ils ont beaucoup de douceur dans la physionomie et leurs femmes ont de la grâce. Elles aiment fort à plaire et s'occupent beaucoup de leur toilette : elles partagent leur chevelure en fuseaux qui partent de la nuque pour aboutir au front, et suspendent des anneaux d'or à leurs oreilles, enroulent à leur cou des guirlandes de corail, colorent leurs dents en rouge en mâchant les feuilles d'un arbre du pays, et se teignent aussi les ongles et la paume de la main. Dans les grands jours elles ajoutent à leurs pagnes, chargés de verrotteries, une chemise à larges manches, une écharpe de couleurs vives, un mouchoir éclatant; elles dansent bien, avec une modestie rare chez les Africaines. Certaines danses nationales, où les hommes et les femmes se font vis-à-vis, puis se croisent, nouent et dénouent leurs groupes, ressemblent aux figures chorégraphiques des ballets européens.

Les femmes sou-sou ont à faire, avec les captifs, les gros travaux de la culture; cependant elles sont en général beaucoup mieux traitées que leurs sœurs des autres peuplades, et dans la période de la grossesse avancée elles sont toujours dispensées des besognes pénibles. Elles élèvent leurs enfants avec beaucoup de soin et sont d'excellentes ménagères. En cas de disputes conjugales, les voisins interviennent : au milieu du village, le conseil des vieillards fait creuser un trou dont les bords sont à la hauteur des genoux de l'homme; celui-ci place ses pieds dans cette fosse et les deux adversaires, armés chacun d'un fouet, cherchent à prouver leur bon droit sur le dos l'un de l'autre; grâce à l'avantage de la position et à la liberté de ses mouvements, c'est l'épouse qui l'emporte le plus souvent. Les femmes âgées sont, de la part de tous, l'objet d'un grand respect et d'ordinaire on les consulte dans les affaires d'État; à leur mort, elles sont ensevelies dans un cimetière particulier[1]. Phénomène tout à fait exceptionnel dans la société africaine, on rencontre fréquemment des vieilles filles en pays sou-sou : ce sont des femmes qui ont refusé l'époux qu'on leur proposait; jamais leur liberté d'acceptation ou de refus n'est contrariée. Les marchands qui traversent le pays sont tenus à une grande réserve avec les femmes, sous peine d'avoir à payer de fortes amendes ou même de perdre leur liberté. Ceux qui séjournent quelque temps dans la contrée s'empressent de se marier pour échapper aux soupçons jaloux des indigènes[2].

[1] Paul Vigné, *Bulletin de la Société de Géographie commerciale de Bordeaux*, 7 juin 1886.
[2] Africanus Horton, *West African Counties of Peoples*.

Les Européens qui visitent les Sou-Sou sont frappés de leur extrême politesse à l'égard les uns des autres. A la vue d'un vieillard portant un fardeau, le jeune homme s'empresse de l'en décharger pour un bout de chemin. Même deux inconnus qui se rencontrent ne manquent pas de se demander réciproquement des nouvelles de leur santé et d'échanger des vœux et des remerciements : on voit que le peuple a la conscience de sa civilisation et du respect qu'il se doit. Sa langue est douce, un peu monotone et chantante, mais fort souple et facile à comprendre : de là sa grande utilité comme idiome du commerce pour tous les indigènes de la contrée. Le

N° 54. — PAYS DES RIVIÈRES DU SUD.

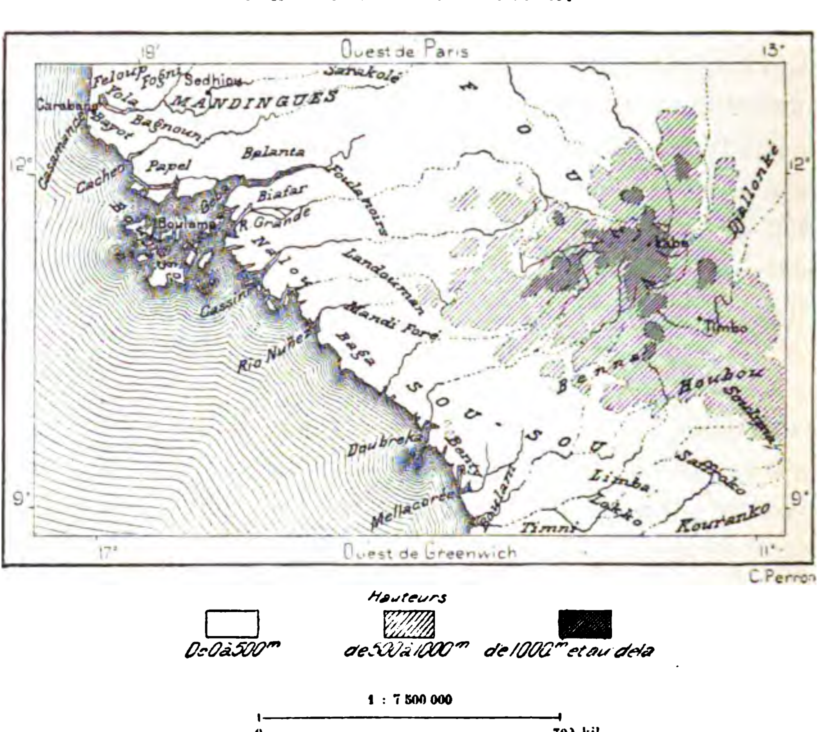


sou-sou a déjà quelque littérature, vocabulaires, notices grammaticales, traductions de pièces chrétiennes et d'évangiles : c'est un idiome mandingue, auquel manque le genre et qui forme ses mots au moyen de préfixes.

Suivant la position géographique de leur district et la résistance qu'elles peuvent opposer à l'ascendant des Foula, les diverses peuplades des Sou-Sou sont plus ou moins entrées dans le monde musulman. Il en est qui sont restées complètement fétichistes et ne portent pas même de versets du Coran comme amulettes ; d'autres se disent mahométanes sans l'être et célèbrent les fêtes du Ramadan ; d'autres enfin sont animées déjà de la même ferveur religieuse que leurs voisins les Foula. Il est aussi des tribus, près des

comptoirs européens, qui portent des médailles et des scapulaires et s'abstiennent de travailler le dimanche[1]. L'esclavage existe encore dans tout le pays sou-sou et même des expéditions de guerre se font dans les districts de l'intérieur pour la capture d'esclaves, que l'on revend à deux cents francs par tête en moyenne. Mais, quoique propriétaires de captifs, les Sou-Sou ne méprisent point le travail, et des milliers d'entre eux vont se louer aux marchands européens pour le transport et l'arrimage des denrées.

N° 55. — PEUPLES DES RIVIÈRES DU SUD.



1 : 7 500 000

0 — 300 kil.

La plupart des métiers proprement dits, ceux de forgeron, de bijoutier, de charpentier, sont abandonnés aux esclaves ; cependant on trouve aussi des Sou-Sou libres qui sont fort habiles à travailler le bois et le cuir ; il en est qui savent réparer des armes européennes et construire des canots, avec quille, pont et bordages, portant jusqu'à huit ou neuf tonneaux de marchandises. Au point de vue matériel, les Sou-Sou se civilisent rapidement. Sur la côte, la plupart ont déjà un costume européen, culotte et blouse, souliers et casquettes ou chapeau mou ; ils se construisent des maisons avec appartements séparés et galeries de ventilation, y placent

[1] Siegmund Israël, mémoire cité.

des coffres et des lits de fabrication étrangère. Du côté de la mer ils subissent l'influence des blancs, de même que sur le versant des montagnes ils ont cédé à l'ascendant des Foula. D'avance on peut les ranger au nombre des peuples qui entreront dans le courant des nations policées[1].

Les Européens sont peu nombreux sur les bords des rivières du Sud, et la plupart n'y séjournent qu'un temps bien court, les dangers du climat obligeant les étrangers à hâter le plus possible la conclusion de leurs affaires. C'est indirectement que l'action des blancs se fait le plus sentir, surtout par l'intermédiaire des gens de couleur sénégalais et des marchands ouolof, dont les cases sont désignées par un bambou portant une banderolle de calicot ; dans tous les villages de la côte et même au loin dans les villes de l'intérieur les maisons de commerce européennes sont représentées par ces fourriers de la civilisation. Mais l'accroissement rapide du trafic dans ces régions de la Sénégambie méridionale ne peut manquer d'accroître annuellement le nombre des visiteurs, surtout quand des stations auront été fondées dans quelque site salubre, sur une montagne ou dans une île du littoral.

Le comptoir européen situé le plus en amont sur les bords du Nuñez est le gracieux village de Boké, dont les cases rondes se montrent au milieu de la verdure sur les pentes d'une colline de la rive gauche, à 80 kilomètres de l'embouchure : une haie de cierges épineux entoure les maisons et les jardins. Au centre du poste français, une cour plantée de citronniers et d'orangers est ornée d'un monument érigé en l'honneur de René Caillié, qui partit de là, en 1827, pour son voyage de Tombouctou. Kakandi était à cette époque le nom du village. A la suite d'une autre expédition, celle de MM. Bayol et Noirot, qui eut aussi Boké pour point de départ, le commerce de ce poste s'est beaucoup accru : les nègres des alentours, connus généralement sous le nom de Tabourayes, apportent au marché des arachides, du caoutchouc, des amandes de palmier[2]. A l'est, sur la route du Fouta-Djallon, se succèdent les deux gros bourgs de Bambaya et de Konsotomi, lieux charmants où les eaux pures coulent entre les bosquets, les jardins, les plantations de cafiers, de bananiers, d'orangers, de tabac, les haies d'épurges ou pourghères. Des Foula hospitaliers habitent cette contrée salubre, où des colonies d'Européens pourraient s'établir avec des

[1] Bérenger-Féraud ; — Corre ; — Vigné ; — Israël.

[2] Mouvement des échanges à Boké, en 1885 : 1 695 000 francs, dont 1 014 000 francs d'arachides et 440 250 francs de caoutchouc.

chances de succès[1]. Les caravanes qui passent dans les forêts voisines, où croissent des cafiers sauvages, font la récolte des baies, et parfois d'une façon barbare, en abattant les arbres élevés[2].

Vakaria, la résidence des rois Landouman, se trouve à une petite distance en aval de Boké, sur la même rive, près d'une forêt sacrée, retraite des « simons » ou magiciens, qui savent se changer en lions pour déchirer leurs ennemis : ce sont les mombo-djombo des rivières du Sud. Naguère on voyait encore au bord de l'eau, près de Vakaria, le « poteau de la mort » auquel on attachait les malheureux condamnés après leur avoir rompu bras et jambes ; les bourreaux y laissaient leur victime jusqu'à ce que la marée montante l'eût lentement noyée, à moins qu'un crocodile ou un requin n'abrégeât ses souffrances[3]. Une autre capitale, Kasasocobouli, où le « roi des rois », le chef des Nalou, tient sa cour, se montre à une vingtaine de kilomètres plus bas, presque en face du poste français de Bel-Air. Une factorie de fondation anglaise, Victoria, s'élève sur la rive droite, à l'endroit où le rio Nuñez cesse d'être un fleuve tortueux pour devenir un large estuaire marin.

Sur le rio Pongo les factories sont nombreuses ; la principale est Boffa, située au centre d'un labyrinthe de marigots poissonneux ; c'est aussi un poste de douanes et une station de missionnaires catholiques. Aucun des comptoirs du fleuve et des autres cours d'eau du « bas de la côte » n'a pris assez d'importance pour mériter le nom de ville, si ce n'est Benty, sur la rive gauche de la Mellacorée. Ce poste, relativement salubre, est celui où réside officiellement l'administrateur général des rivières du Sud : il est occupé par une garnison française ; mais l'anglais, propagé par les marchands de Sierra-Leone, est la langue du commerce[4]. Sur le promontoire de Tombo, en face des îles de Los, se fonde le village de Konakri, qui paraît devoir se peupler rapidement comme escale des bateaux à vapeur : c'est le point d'attache d'une branche du câble maritime d'Europe à la côte de l'Or et au Gabon. Les îles de Los, que les chefs indigènes ont louées aux marchands anglais, ont beaucoup perdu de leur importance commerciale dans ces dernières années.

[1] Bayol, Noirot, ouvrages cités.

[2] Bois, *Sénégal et Soudan ;* — Bayol, mémoire cité.

[3] Olivier de Sanderval, ouvrage cité.

[4] Mouvement commercial des rivières du Sud, à l'exportation, en 1885 :

Rio Nuñez	1 500 000 francs.
Rio Pongo	3 500 000 »
Mellacorée	1 000 000 »

Valeur totale des échanges dans les rivières du Sud : 10 000 000 francs.

CHAPITRE III

SIERRA-LEONE

D'où vient ce nom hybride, espagnol par sa première moitié, italien par la seconde? Une des croupes de la chaîne qui domine Freetown présente vaguement, comme tant d'autres montagnes, dans tous les pays du monde, l'aspect d'un lion couché. Est-ce à cause de cette lointaine ressemblance que le mont africain et, avec lui, toute la partie voisine de la côte, le Boulombel ou Romarong des indigènes, auraient reçu des Portugais le nom de Serra-Leõn? Ou bien lorsque Pedro de Cintra débarqua sur le rivage, en 1467, aperçut-il dans la forêt, soit un lion, soit plutôt un léopard qu'il confondit avec le « roi des animaux », et voulut-il rappeler par le nom du pays le souvenir de sa rencontre? Peut-être aussi, comme le dit Cadamosto, cette appellation serait-elle due aux éclats de tonnerre qui retentissent dans les monts du littoral quand les vents viennent s'y heurter, apportant leurs nuées d'orage. Le grondement de la foudre se fait entendre, dit-il, « jusqu'à quarante ou cinquante milles dans la mer » au large de « Serre-Lyonne ».

Devenu dénomination politique, le nom de Sierra-Leone s'applique maintenant à l'ensemble des possessions anglaises comprises entre le territoire français des rivières du Sud et la colonie nègre de Liberia : c'est à peu près la région que les navigateurs portugais désignaient sous le nom de Mitombo[1]. Le développement côtier de ce domaine politique est de 350 kilomètres en droite ligne, mais il est presque doublé par les mille indentations du rivage. A l'intérieur, la juridiction des Anglais s'étend en certains endroits jusqu'à 200 kilomètres de la côte, tandis qu'ailleurs elle ne dépasse pas la zone bordière : des populations complètement indépen-

[1] Golberry, ouvrage cité ; — Carlos de Mellio, *Notes manuscrites.*

dantes habitent dans le voisinage immédiat du littoral de Krim, près des frontières de Liberia. A l'orient, le territoire réservé pour l'expansion coloniale de l'Angleterre est limité virtuellement par une convention qui concède à la France le privilège d'annexions futures dans les régions du haut Niger. En considérant déjà comme domaine britannique tout le bassin de la Rokelle et ceux des autres rivières qui se déversent dans l'Océan jusqu'à la frontière de Liberia, on trouve, pour cet espace, une superficie approximative de 75 000 kilomètres carrés. Quant au territoire anglais proprement dit, il n'a qu'une surface de 2900 kilomètres carrés, peuplée de 60 550 personnes en 1881. Si les régions du versant dans l'intérieur avaient une population aussi dense, c'est à plus d'un million et demi qu'il faudrait évaluer le nombre des résidents. D'après Cust, les deux seules nations des Timni et des Boullom de Sherbro comprendraient 250 000 individus. La population de tout le versant est d'au moins un demi-million d'habitants.

La côte de Sierra-Leone se divise en deux moitiés, de configuration bien distincte. La partie méridionale de la contrée présente une plage régulière à faibles saillies : peu de cordons littoraux sont tracés avec une précision plus géométrique. La côte de l'île Sherbro continue celle de la terre ferme jusqu'au cap Saint-Ann, terminé en fer de lance : sur une longueur de 175 kilomètres, la ligne du rivage se maintient presque inflexiblement droite. Il est vrai que ce littoral régulier a été à demi détaché du continent par un bras de mer et par un long marigot; mais telle quelle, la flèche indique bien le rivage primitif qui se rattache sous-marinement au cap Roxo, entre le Cacheo et la Casamance, par la chaîne des récifs et des îles dont l'archipel des Bissagos est le fragment principal. Au nord-ouest de l'île Sherbro les bancs se prolongent à une grande distance : les côtes de Sierra-Leone ne sont pas moins périlleuses que celles de la Guiné portugaise, surtout pendant la saison des pluies, alors que les nuées voilent l'horizon, et nombreux sont les navires qui se sont perdus dans ces parages. Sur quelques points du parcours les pilotes doivent se tenir à une centaine de kilomètres au large de la rive continentale.

Au nord de l'île Sherbro, la côte, déchiquetée par les érosions marines, se creuse en golfes et en baies, se hérisse de caps et de péninsules. De ces presqu'îles, la principale est celle qui porte spécialement le nom de Sierra-Leone, et dont une colline, à l'extrémité septentrionale, a reçu la capitale des possessions anglaises. On dit que lors des grandes marées et des pluies abondantes cette presqu'île devient complètement insulaire; les deux marigots qui la séparent à demi de la terre ferme s'unissent alors en.

un chenal continu; même pendant la saison sèche un portage de quelques kilomètres est le seul obstacle qui empêche de faire en bateau le tour



N° 56. — PÉNINSULE DE SIERRA-LEONE

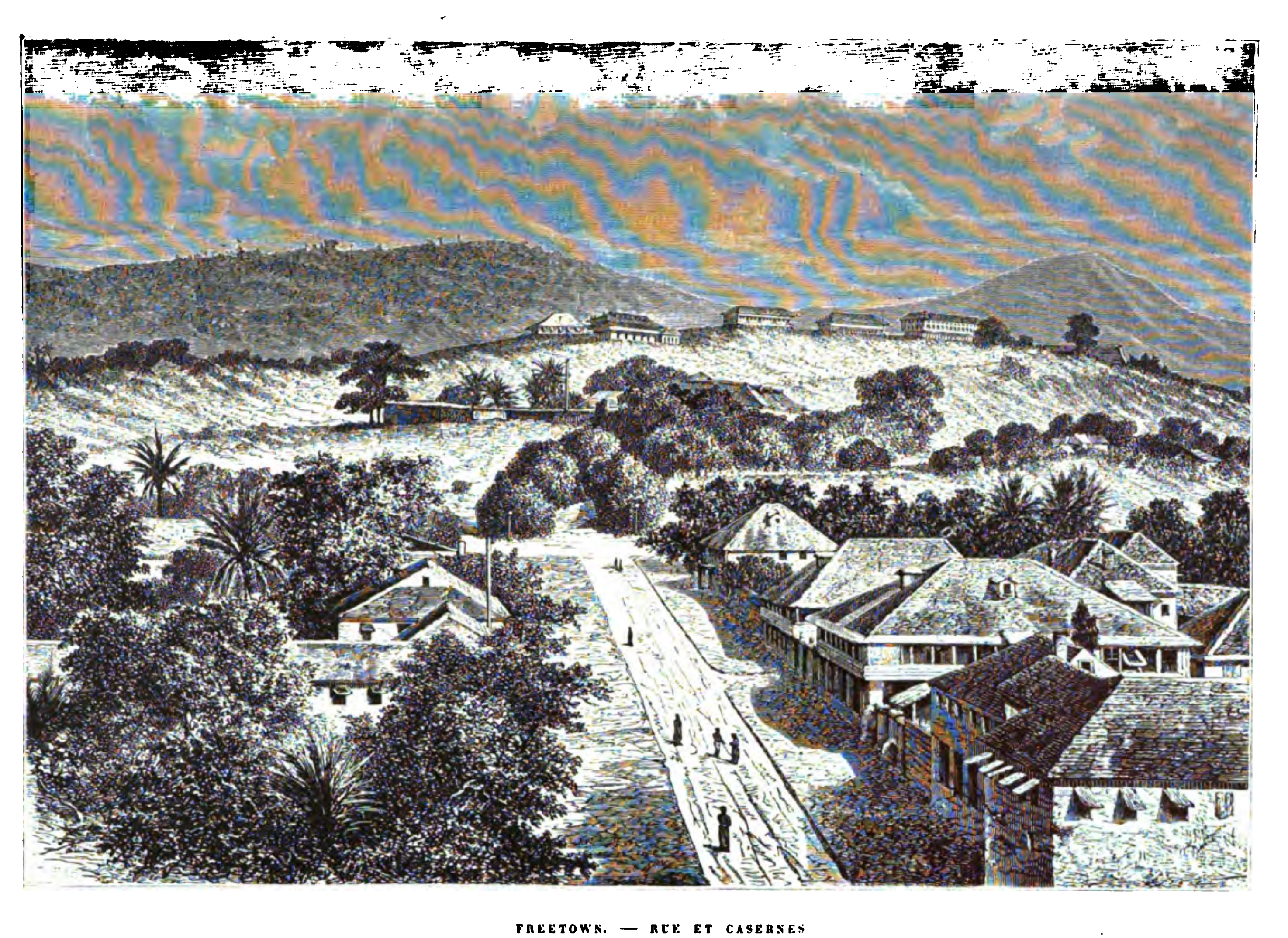
des montagnes de Sierra-Leone. L'ensemble de la péninsule, d'une superficie d'environ 740 kilomètres carrés, est occupé par une chaîne de hauteurs aux sommets doucement arrondis, que domine le cône appelé

Sugar-Loaf, ou « Pain de sucre », à 700 mètres au-dessus de la mer, presque toujours enveloppé de nuages. Au nord-ouest le cap Sierra-Leone, au sud le cap Shilling ou False Cape, prolongé par l'île des Bananes et quelques îlots, terminent le massif péninsulaire. On répète souvent que les monts de Sierra-Leone sont d'origine volcanique, et c'est à un reste de pression des gaz enfermés que l'on attribue les tremblements de terre qui ont eu lieu dans le pays, notamment en 1858 et 1862; mais les roches que l'on voit aux alentours de la ville ne justifient pas cette hypothèse : ce sont des blocs et des dalles de grès, comme sur le continent voisin. D'après Matthews, on observerait sur la côte de Sierra-Leone de nombreux indices d'affaissement du sol ; d'anciennes îles de l'estuaire des Scarcies se trouveraient maintenant changées en bancs de sable, sous 4 mètres d'eau; de même un banc de l'estuaire de Sierra-Leone aurait fait partie du continent, et l'emplacement d'un fort bâti par les Portugais à l'embouchure du rio Gallinas aurait été dès la fin du siècle dernier à 10 kilomètres du rivage et à la profondeur de 15 mètres[1]. Mais pour vérifier la valeur de ces affirmations il serait nécessaire de les appuyer sur une longue série d'observations comparées.

Dans la zone côtière de Sierra-Leone, de même que dans toute la région du littoral sénégambien, le sol argileux recouvre un sous-sol composé d'un grès grossier et ferrugineux, que l'on pourrait facilement découper à la hache, mais qui durcit rapidement à l'air et forme d'excellents matériaux de construction. Sur la terre sont épars des blocs de granit bleu et autres roches cristallines, presque tous arrondis et revêtus d'une teinte noirâtre par l'action du soleil et des intempéries. Les indigènes qui veulent utiliser ces pierres pour leurs bâtisses enlèvent la terre autour des blocs, puis les soumettent à l'action d'un feu prolongé pendant quarante-huit heures, et soudain, versant de l'eau froide sur la roche dilatée, la font éclater en fragments inégaux[2]. Quelle est l'origine de ces blocs erratiques? A la vue de ces pierres, provenant de montagnes lointaines, l'idée que ces régions de l'Afrique équatoriale ont eu aussi leur période glaciaire ne se présente-t-elle pas à l'esprit et ne semble-t-il pas naturel d'attribuer la forme découpée du littoral, entre les caps Roxo et Saint-Ann, à l'action des fleuves de glace descendant autrefois des monts du Fouta?

Des rivières nombreuses, alimentées par d'abondantes pluies, s'écoulent du faîte montueux et traversent le territoire de Sierra-Leone. La Rokelle, le

[1] Matthews, *A Voyage to the river Sierra-Leone*.
[2] Richard Burton, *Wanderings in West Africa*. — Horton, *Climate of West Coast of Africa*.



FREETOWN. — RUE ET CASERNES

Dessin de A. de Bar, d'après une photographie.



premier grand cours d'eau que l'on trouve au sud des deux Scarcies, entremêle ses sources avec celles de hauts affluents du Niger et coule également dans la direction du sud-ouest, puis, arrivée à une centaine de kilomètres de la mer, elle se dirige à l'ouest et va se confondre avec un large et tortueux estuaire, bras oriental du golfe de Sierra-Leone. Au sud de la Rokelle, un autre cours d'eau, de même abondance, naît à quelques kilomètres des sources du Niger, sous le nom de Bansoukolo, et s'échappe dans la direction de l'occident par des gorges profondes, que dominent des monts ayant jusqu'à mille mètres de hauteur et davantage[1]. Mais que devient cette rivière en aval? Quel est son cours à travers les forêts vierges? On ne le sait pas encore d'une manière précise: on n'est pas même certain d'avoir identifié le fleuve qui lui correspond dans la zone du littoral. Est-ce le Kamaranka, qui se jette dans la baie de Yawry, au sud de la péninsule de Sierra-Leone? Est-ce plutôt le Bagran ou Bargourou, qui se déverse dans un estuaire en entonnoir, à l'est de l'île Sherbro? Il importe d'autant plus de reconnaître le cours de cette rivière, qu'elle offre par sa vallée supérieure le chemin le plus court de Sierra-Leone aux sources du Niger.

Quoique la ville de Freetown, capitale des possessions anglaises, soit de 450 kilomètres plus rapprochée de l'équateur que Sédhiou dans la Casamance, la température moyenne n'y est pas plus élevée; elle est même un peu moins forte que celle de Boké, au bord du rio Nuñez, ce qu'il faut attribuer à la position de Freetown sur le rivage de la mer, exposé aux vents frais du large. L'écart est très minime entre les températures extrêmes: au point de vue de la chaleur et du froid, on peut dire qu'il n'y pas de saisons à Sierra-Leone; l'été s'y continue d'année en année et de siècle en siècle[2]. Les alternances annuelles ne sont produites que par la succession des sécheresses et des pluies. L'atmosphère est rafraîchie par la direction moyenne des vents, qui soufflent principalement de l'ouest et du sud-ouest, c'est-à-dire de l'Océan, moins échauffé que la terre par les rayons du soleil; du reste, les vents d'est, provenant du côté de l'horizon que le soleil réchauffe tout d'abord pendant la période diurne, sont en moyenne plus chauds que les vents d'ouest, qui traversent des régions aériennes plus obliquement éclairées[3]: ainsi s'explique la fraîcheur relative du climat de

[1] Zweifel et Moustier, *Bulletin de la Société de Géographie de Marseille*, 1880.

[2]

Température moyenne à Freetown	26°,8
» du mois le plus chaud (avril)	28°,4
» » le plus froid (août)	24°,8

(Hann, *Handbuch der Klimatologie.*)

[3] Horton, ouvrage cité.

Sierra-Leone. D'ailleurs la brise de mer prévaut sur tout le littoral dans la partie chaude de la journée, tantôt à partir de dix heures, tantôt une ou deux heures plus tard. La côte de Sierra-Leone se trouve complètement en dehors des vents alizés réguliers : tandis qu'en hiver, lorsque tout le système des vents est ramené vers le sud, l'action des alizés se fait sentir jusqu'aux bouches de la Mellacorée et des Scarcies, Freetown reste dans la zone des moussons, des calmes et des vents irréguliers. Le harmattan, qui domine pendant quelques jours d'hiver, en décembre et en janvier, souffle de l'est ou de l'est-sud-est : il apporte avec lui l'imperceptible poussière du désert. Rarement il dépasse la zone du littoral ; dans ces parages, on ne le sent plus en mer à quelques kilomètres.

Les pluies sont plus abondantes sur les côtes de Sierra-Leone que sur toute autre région de l'Afrique occidentale ; mais elles varient d'une manière étonnante suivant les années. Ainsi, d'après Boyle et Horton, la quantité d'eau pluviale, qui représentait en 1829 une hauteur de $7^m,72$, ne s'éleva pas même à 89 centimètres en 1858 : l'écart entre les années varie donc dans la proportion de l'unité à l'octuple. Une moyenne de neuf ans donne pour la colonne annuelle des pluies à Freetown une hauteur de 3 mètres 331 millimètres[1]. On cite des pluies exceptionnelles de 10, de 20 centimètres en vingt-quatre heures ; le 23 août 1829 la chute totale dans la journée fut telle, que, sans écoulement, elle eût recouvert le sol d'une couche liquide de plus de 40 centimètres d'épaisseur ; lors de ces grandes pluies il n'est pas rare que la grêle tombe sur les sommets des montagnes.

En moyenne les averses commencent à Sierra-Leone aux premiers jours de mai, un plein mois avant qu'elles tombent au Sénégal : deux ou trois petits cyclones, produits par la rencontre des vents hostiles, indiquent d'ordinaire l'établissement régulier de la saison des pluies. L'abondance des averses s'accroît de semaine en semaine pendant les mois de juin et de juillet, puis elle diminue avant le harmattan. Fréquemment, vers le 15 novembre, la fin des pluies est annoncée par un mouvement dans les hauteurs de l'air que Horton désigne sous le nom d'ouragan des nuages. Dans les couches inférieures l'atmosphère est d'un calme parfait, le ciel est couvert d'une nappe de vapeur noirâtre qui ressemble à une masse solide ; un bruit sourd se fait entendre et grandit peu à peu : c'est un fracas non interrompu, mais sans éclats de foudre, comparable au grondement d'un convoi de chemin de fer dans un souterrain. Quelques décharges

[1] Hann, ouvrage cité.

soudaines annoncent la fin du roulement, de larges gouttes de pluie tombent çà et là, puis le vent d'ouest s'élève et le nuage disparaît. La saison des pluies est terminée.

Le climat de Sierra-Leone est l'un des plus meurtriers du monde, et de toute la contrée c'est la capitale qu'il est le plus dangereux d'habiter. Près de la ville s'étendent des marais non encore desséchés, et le reflux laisse à découvert des fonds vaseux. Les vapeurs empoisonnées qui s'échappent de ces flaques sont retenues comme dans une chaudière par le vaste amphithéâtre des montagnes qui entourent le golfe. Même dans les terrains en pente la nature du sol contribue, pendant la saison des pluies, à l'insalubrité du climat : l'eau que le grès ferrugineux absorbe lors des averses est rapidement évaporée et avec la buée s'élèvent les miasmes ; l'atmosphère est souvent moite et lourde comme celle d'une serre pour plantes tropicales. En arrivant dans la baie de Sierra-Leone, l'Européen admire la forme pittoresque des monts, la magnificence de la verdure, la beauté du golfe se ramifiant en criques et en détroits, mais il ne peut se défaire de l'impression funeste causée par le surnom du pays : « Tombeau du Blanc » (*White man's Grave*) ; il se rappelle aussi que les navires des croiseurs chargés de réprimer la traite étaient appelés « Escadre des Cercueils » (*Coffin squadron*). Les épidémies de fièvre jaune sont fréquentes, et chaque fois cette maladie enlève le tiers ou la moitié des blancs qui n'ont pu s'enfuir à temps ou que leur profession oblige à rester dans le pays ; quelques médecins soutiennent même que le fléau est endémique à Sierra-Leone et que la péninsule est le foyer des épidémies qui ravagent parfois la Sénégambie. La mortalité des officiers anglais qui tiennent garnison à Freetown s'élève parfois à la moitié de l'effectif ; en 1881 elle dépassa le tiers pour tous les Européens de la ville, civils et militaires, quoique la plupart des blancs, au nombre d'une centaine environ, habitent des maisons bien aérées, sur les pentes ou au sommet des collines, et jouissent de tous les privilèges du bien-être. Il est rare qu'ils s'exposent aux dangereux brouillards du matin. Quant aux troupes noires, qui constituent la force militaire de la colonie, elles ont une mortalité annuelle de beaucoup supérieure à celle des garnisons d'Europe[1], mais il est rare qu'une épidémie vide les casernes. Les registres de l'état civil[2] indiquent, pour toute la population

[1] Garnison de Sierra-Leone : sur 1000 hommes, 740 malades par an ; de 29 à 30 morts.

[2] Ensemble du mouvement de la population dans la « colonie », de 1871 à 1875 :

Natalité	3078
Mortalité	4326
Surplus des morts	1248

noire et blanche, un état constant de régression, la natalité étant chaque année moindre que la mortalité. Les animaux importés du nord périssent rapidement; même les chevaux qu'on introduit des pays de l'intérieur meurent de paralysie en peu de mois ou d'années; les chiens d'Europe qui accompagnent leurs maîtres ont la fièvre comme eux. Les animaux qui résistent subissent de grandes transformations d'aspect. Les agneaux naissent tous avec une tête noire, ce qui est peut-être un retour au type primitif; les chiens changent de pelage, leurs oreilles s'allongent et ils cessent d'aboyer; les chats deviennent gris, leur museau se projette en avant et ils se dressent plus haut sur pattes[1].

La population indigène qui domine dans l'intérieur du territoire de Sierra-Leone est la puissante nation des Timni (Timani, Temné), qui comprendrait environ 200 000 individus, divisés en plusieurs peuplades et en autant de royaumes qu'il y a de villages. C'est un chef timni qui vendit aux Anglais la péninsule de Sierra-Leone, mais les anciens maîtres du sol ne sont pas toujours restés en paix avec les nouveaux venus et plusieurs fois, dans les premiers temps de l'occupation britannique, les Timni attaquèrent les Anglais dans leur péninsule. Repoussés sur le continent, puis assaillis à leur tour dans leurs villages palissadés, ils n'ont plus la première audace, mais ils ne sont pas encore complètement vaincus : la guerre sévit parfois, quoiqu'elle n'ait plus les mêmes lieux pour théâtre, les tribus ayant été repoussées à une assez grande distance dans l'intérieur. Encore en 1885 un village situé non loin de Waterloo, à une quarantaine de kilomètres au sud-est de Freetown, fut attaqué par les indigènes; des hommes furent tués, des femmes et des enfants emmenés en captivité. Les Timni habitent principalement les plaines comprises entre la Rokelle et la Petite Scarcie, mais diverses peuplades, portant des noms distincts, quoique de même origine et parlant les dialectes d'un même langage, vivent en dehors de ce territoire. Les Timni sont, en général, des hommes de taille bien prise, vigoureux, adroits, de figure agréable et dans les régions écartées où ils ne subissent pas l'influence démoralisante des « civilisés » de Freetown, ils ont le regard franc, l'attitude fière et le bras courageux. Ce sont de laborieux agriculteurs, qui récemment encore se servaient, pour ameublir le sol, de houes faites en bois dur : ils ne connaissaient pas le fer. Ils approvisionnent Freetown de riz, de noix de coco, de

[1] Winwood Reade, *The African Sketch-book.*

volailles : chaque matin ils arrivent par centaines en canots, apportant leurs denrées.

La langue des Timni, très répandue comme idiome du trafic avec les diverses tribus de la Rokelle, est une de celles qui ont été le mieux étudiées : on en a recueilli des fables, des proverbes, des contes, et en échange on l'a utilisée pour traduire dans cette langue plusieurs ouvrages religieux. Parmi d'autres missionnaires linguistes, Schlencker en a donné une grammaire savante et un dictionnaire complet ; c'est un idiome qui se rapproche de celui des Sou-Sou et diffère à peine du parler des Landouman. Plus réfractaires que ceux-ci à l'influence mahométane, les Timni ont gardé la plupart de leurs coutumes païennes, ce qui ne les empêche pas de demander aux voyageurs des *bolsom* ou croix de chrétiens pour se préserver des coups de fusil ; au-dessus de la porte des cabanes est suspendu un gri-gri d'un autre genre, une pierre enveloppée dans un sachet de coton, ou bien un feuillet du Coran. Ils ont des chefs, dont chacun doit apporter au suzerain, roi ou reine, assez de riz pour former une pyramide aussi haute que lui. Le gouvernement des villages est monarchique ; mais en plusieurs tribus la fonction de roi est périlleuse : la veille de l'élection, les futurs sujets ont le droit de battre le prétendant, et ils le font parfois avec une telle violence, qu'il meurt bientôt après avoir été nommé[1]. En d'autres endroits, les chefs candidats, censés venir du Fouta-Djallon, le « pays de la sagesse », et n'avoir dans le pays aucun ami ou protégé qui puisse influencer leur jugement, sont tenus de se cacher pendant quelques jours avant la cérémonie d'élection et la prestation de serment. Après décès, les corps des rois de certaines peuplades sont jetés dans la brousse ou dans la rivière.

Le pouvoir réel appartient à une société, dite *pourra* ou *porro*, qui juge à la fois les maîtres et les sujets, et dans laquelle les esclaves eux-mêmes peuvent entrer, devenant ainsi les égaux des autres membres[2] ; c'est une sorte de franc-maçonnerie analogue au *boli* des Sou-Sou, sur le rio Pongo[3]. Toutes les nations de l'Afrique occidentale ont de ces fortes associations d'initiés, ayant leur langue particulière, leurs tatouages, leurs symboles, formant dans l'État un autre État religieux et politique ; mais c'est chez les Timni que ces sociétés ont l'autorité la plus redoutée. Quand ils proclament leur loi, toute guerre, toute dissension civile doivent cesser : la trêve est générale ; on ne verse plus le sang humain ; toute provocation

[1] Zweifel et Moustier, *Bulletin de la Société de Géographie de Marseille*, 1880.
[2] Ernest Noirot, ouvrage cité.
[3] Bour, *Les Dépendances du Sénégal*.

est punie par un pillage de quelques jours, auquel procèdent des hommes masqués. Un étranger ne peut traverser le pays que sous la conduite d'un membre de la société : celui-ci se fait reconnaître par les siens en sifflant dans un roseau suspendu à son cou; des tatouages spéciaux, des mots de passe, des gestes symboliques, servent de signes de reconnaissance aux gens de la pourra, et c'est dans les forêts, la nuit, qu'ils se réunissent pour célébrer leurs rites et discuter leurs intérêts : tout profane pénétrant dans l'assemblée est mis à mort ou vendu comme esclave. Les sorciers ont un grand pouvoir dans les sociétés occultes, mais les magiciens puissants se jalousent, et plus d'un a été massacré à l'instigation de ses confrères, comme faiseur de maléfices. Les caïmans, les grands fauves sont aussi tenus pour sorciers, et lorsqu'ils ont fait quelque victime, le village du mort est livré aux flammes pour détourner le mauvais sort. Quand un des hommes de la tribu vient de mourir, on s'assemble pour faire une enquête solennelle sur les causes du décès : on interroge ses habits, ses ongles, ses cheveux, puis on le place sur un brancard que portent deux hommes, et le magicien, armé de sa baguette divinatoire, questionne le mort, qui répond par des soubresauts et des balancements, et parfois reste immobile, comme s'il hésitait, surtout quand il se prépare à désigner un parent ou un ami. Malheur à celui qu'il accuse d'être son meurtrier! il est tué ou vendu comme esclave avec toute sa famille[1]. Des enquêtes judiciaires du même genre se font aussi dans les tribus du nord, notamment chez les Boujago. Là ce sont des femmes qui portent le cadavre; sous l'influence de la force secrète qui les agite, elles avancent, reculent, se balancent comme dans l'ivresse, ne doutant point que, dans toutes leurs contorsions, elles n'obéissent à la volonté du mort[2].

Les Boullom (Boulames) sont, comme les Timni, les proches voisins de la ville anglaise de Freetown, mais ils ne sont pas groupés en un corps solide de nation. La pression des puissants Timni les a partagés en deux fragments distincts : les Boullom du nord, qui vivent, très peu nombreux, sur le littoral compris entre la Mellacorée et l'estuaire de Sierra-Leone, et les Mampoua ou Boullom du sud, qui habitent l'île Sherbro et les territoires limitrophes; leur roi a pour sceptre une queue d'éléphant, l'hôte aujourd'hui disparu des forêts du littoral. La langue des Boullom, d'ailleurs très mélangée de mots étrangers, est de même souche que l'idiome des Timni, ainsi que l'ont établi les recherches grammaticales de quelques mission-

[1] Golberry; — Laing; — Winterbottom; — Matthews.
[2] Olivier de Sanderval, *De l'Atlantique au Niger par le Foutah-Djallon.*

naires. Chez eux, comme chez les Timni, les femmes sont soumises à un deuil des plus rigoureux, non seulement après la mort du père et du mari, mais aussi quand il plaît à la mère ou à la « première femme » de l'ordonner. Alors elles portent un bandeau sur les yeux, de sorte qu'elles ne puissent voir le sol qu'à leurs pieds ; elles doivent manger seules et vivre dans une retraite absolue. Souvent le deuil commandé par la première femme aux autres épouses n'a d'autre but que de les éloigner du mari et celui-ci est obligé de racheter leur liberté par des présents[1].

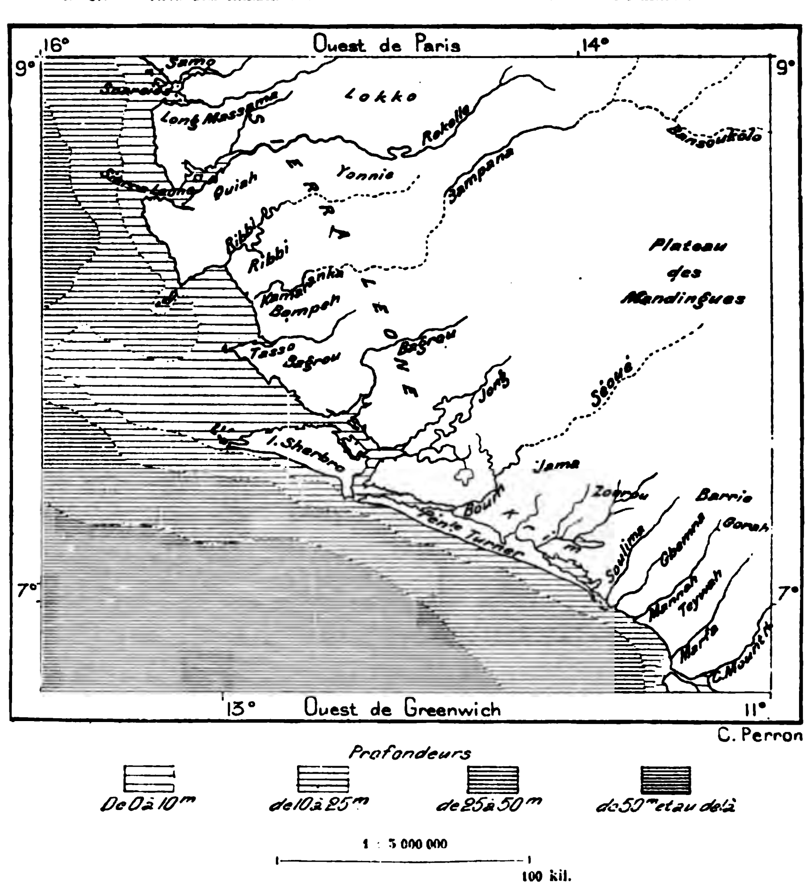
Les Mendi ou Mendé, qui peuplent, à l'est des Mampoua, les régions forestières voisines du territoire de Liberia, ont aussi une langue spéciale, élucidée maintenant par quelques travaux préparatoires. Les Mendi rejettent ce nom, qui implique une idée d'esclavage, et s'appellent eux-mêmes Kossa ou Kossou, mot qui, d'après Winwood Reade, aurait le sens de « Sangliers ». Très belliqueux, comme les Timni, ils les ont souvent combattus, soit isolément, soit en alliance avec les Anglais. Au nord-est des Timni, les Limba, dont les villages dressent les cônes de leurs cabanes au sommet de toutes les collines, dans les régions moyennes du bassin de la Petite Scarcie, sont aussi un peuple redouté, qui « ferme » la route, ou du moins la rend fort difficile aux voyageurs : les sentiers sont tracés au milieu des champs de riz, et si les animaux de charge broutent les plantes ou s'écartent du chemin frayé, les caravanes ont à payer de fortes amendes ou s'exposent au pillage en cas de refus[2] ; quand la route est « fermée », c'est-à-dire lorsqu'un sachet renfermant de la poudre et une balle a été suspendu à un rameau en travers du chemin, il faut retourner en arrière ou livrer bataille[3]. Les Limba ont un grand respect pour leurs morts, qu'ils enterrent debout, dans l'attitude d'hommes prêts à recommencer le voyage de la vie ; encore après des années les femmes les pleurent et portent sur leur tombe du riz et de l'eau.

Les Saffroko, les Kono, qui habitent plus au sud les régions montagneuses des hauts bassins, contribuent également à rendre les communications périlleuses entre la côte de Sierra-Leone et les contrées du Niger supérieur. Quant aux Gallinas, qui vivent aux abords de la rivière du même nom et dans la vallée de la Manna, sur les frontières de la république de Liberia, ils sont tellement belliqueux, que jusqu'à une époque récente ils avaient fermé aux blancs tout accès dans l'intérieur. Il est vrai que leur éducation guerrière avait été faite par les négriers, qui possé-

[1] Matthews, *A Voyage to the river Sierra-Leone.*
[2] Zweifel et Moustier, mémoire cité.
[3] Bour, ouvrage cité.

daient de nombreux cabanons dans le labyrinthe de leurs estuaires et les excitaient aux expéditions de pillage pour acheter d'eux des captifs à bon marché. Depuis la cessation de la traite, les Gallinas n'en ont pas moins continué la lutte héréditaire avec leurs voisins, les Kossou au nord, les Veï au sud-est; ils ont même guerroyé avec les nègres « américains » de Liberia; récemment la reine d'une de leurs tribus les plus puissantes est

N° 37. — PAYS DES MANDINGUES OCCIDENTAUX DANS LE TERRITOIRE DE SIERRA-LEONE.



devenue l'alliée des Anglais, et par son entremise ceux-ci se sont faits les arbitres de la contrée. Ces Gallinas sont, à certains égards, très bien doués pour les travaux de la paix : ils se distinguent surtout par leur goût artistique, et l'on trouve parmi eux de très habiles orfèvres, des sculpteurs en bois d'un talent original. Parmi tous les peuples du littoral les Gallinas ont le plus subi l'influence de l'Islam : ils sont dans l'état de transition de l'animisme au mahométisme. D'ailleurs ils disent être d'origine orientale et forment dans la région côtière l'avant-garde des Mandingues.

De même que dans les pays sénégambiens, une pression continuelle s'exerce de l'est à l'ouest sur les populations du littoral. Au nord-est, les Houbou, qui sont des Foula, empiètent graduellement sur les riverains des Scarcies ; à l'est, les Mandingues et les Sarakolé marchands gagnent aussi sur leurs voisins et les initient à une civilisation plus avancée. Les Hou-

N° 38. — MANDINGUES OCCIDENTAUX ET AUTRES PEUPLES DE SIERRA-LEONE



bou constituent depuis le milieu du siècle un État indépendant de l'almamy de Timbo. Pour éviter d'être assujettis de nouveau, ils ont émigré vers le sud-ouest des sources du Bafing, dans le pays montueux où naissent les Scarcies ; mais ce n'est pas sans combat qu'ils ont pu s'emparer de ce territoire et les luttes sont incessantes entre eux et les tribus limitrophes : la cause de l'Islam sert de prétexte aux incursions et au pillage. Le nom qu'on leur donne provient d'un refrain de leurs chants de guerre[1], dans

[1] Blyden, *Expedition to Falaba.*

lequel résonnent les deux syllabes *hou, bou* : « Nous aimons le prophète, en son amour unis ! »

Parmi les peuples indigènes, plusieurs sont restés païens et ne se distinguent guère des Limba, des Saffroko et des Kono par leur état social : tels sont les Kouranko, habitant les vallées qui s'étendent à l'ouest des Timni jusqu'au delà des sources du Niger. Ils se groupent en communautés oligarchiques reconnaissant des chefs, mais se gouvernant néanmoins par un conseil des anciens : aux vieillards revient l'honneur de vider les différends conformément aux coutumes, d'établir une juste compensation entre le crime et la peine, entre le tort et l'amende. Le talion est appliqué chez les Kouranko comme chez les montagnards du Caucase : c'est à la famille de la victime qu'il appartient de verser sang pour sang ; le meurtrier d'un esclave devient esclave à son tour, à moins qu'il n'en paye entièrement la valeur. Les Mandingues policés désignent avec mépris les Kouranko sous le nom de « Vilains diables », appellation que ceux-ci tiennent à honneur de mériter, dirait-on, car ils aiment beaucoup à se déguiser en monstres, au moyen de feuilles et de branchages, et à rôder la nuit, en poussant des hurlements de bêtes fauves, afin d'effrayer les étrangers[1].

Les Solima, apparentés aux Djallonké du bassin sénégalais et aux Sou-Sou des rivières du Sud, sont plus civilisés que les Kouranko, quoique fort méprisés par les Mandingues et les Houbou comme ennemis de l'Islam. Ils vivent entre les Houbou et les Kouranko, dans l'admirable pays de coteaux et de vallées situé vers les sources des Scarcies et jusqu'au Djoliba ; comme leurs voisins, ils parlent un dialecte rapproché du mandingue, et cette langue est celle dont on se sert à la cour ; ils rappellent les Mandingues de la Gambie par leur amour de la musique et la richesse relative de leurs orchestres. Comme les Djallonké, les Solima ont été en guerre avec les Foula : leur grand tambour de guerre est orné tout autour de barbes coupées sur des cadavres de Houbou, et au-dessous de chaque touffe noire est inscrit le nom de celui qui la portait. De l'indépendance ou de l'asservissement des Solima résultera leur conversion à l'Islam ou le maintien officiel de l'ancien culte. Quelques défaites subies précédemment par les Solima les avaient obligés à prendre le boubou des musulmans, la victoire leur a permis de s'en débarrasser pour ne garder que le pagne des Kouranko. Néanmoins les Solima sont parmi les plus policés des Africains occidentaux : leurs champs sont bien cultivés, leurs

[1] Zweifel et Moustier, ouvrage cité.

villes soigneusement entretenues, l'aisance est générale ; leur code de civilité, fort minutieux, est parfaitement observé par tous ; les étrangers sont toujours accueillis avec bienveillance et bonne grâce ; Laing, Reade, Zweifel et Moustier se louèrent beaucoup de l'hospitalité généreuse qui leur fut donnée par ces païens de la montagne. Depuis que les deux religions se sont disputé les Solima, ceux-ci sont devenus très indifférents ; toutefois ils célèbrent encore des sacrifices aux arbres et aux génies. D'après Reade, un petit lac du pays des Solima, près de la capitale, serait peuplé de crocodiles sacrés, auxquels un féticheur apporte la nourriture journalière. A son avènement, chaque nouveau roi, lui dit l'informateur de Reade, donne sa plus jeune fille en pâture aux monstres, pour témoigner ainsi qu'en faveur de son peuple nul sacrifice ne doit lui coûter. Une vierge est chargée de conserver le fétiche le plus vénéré ; une autre, de porter la bannière du roi dans les batailles. Les Solima ont, comme les peuples sénégambiens, des griots et des chanteurs, auxquels ils donnent le nom de yelli ; ils les méprisent, mais ils leur accordent de grands privilèges : on ne les peut frapper ni emprisonner ni mettre à mort. Quand un yelli vient au monde, on se hâte d'éteindre le feu dans la cabane et l'on jette dehors tous les objets de ménage et d'ameublement, puis on va chez les voisins chercher ce qu'il faut au nouveau-né. « Tu vois, dit-on à l'enfant, nous n'avons rien. Il nous faut mendier l'eau qui lave, les noix de kola qu'on donne à tout visiteur. Quand tu seras grand, tu mendieras comme nous[1]. »

A Freetown les marchands mandingues sont nombreux et, grâce à eux, l'Islam se répand de plus en plus. Au commencement de 1886 la communauté mahométane comprenait 3000 individus, et ceux-ci se construisaient une mosquée somptueuse[2]. Dans cette ville de fondation anglaise, remplie de missionnaires de toutes sortes, noirs et blancs, nulle propagande n'a plus de succès que celle des marabouts mandingues. Les gens de cette nation sont considérés comme l'élément ethnique le plus intelligent et le plus honnête de la population urbaine. Et pourtant toutes les races de l'Afrique occidentale sont représentées à Sierra-Leone : cent cinquante langues se parlèrent à la fois dans cette ville, dont les croiseurs anglais avaient fait le dépôt général des esclaves capturés dans l'Atlantique sur les vaisseaux négriers. Après avoir été, dès l'époque de la découverte par les Portugais, un des pays du littoral le plus visités des pirates pour la chasse à l'homme et l'exportation des noirs, Sierra-Leone devint un lieu d'asile

[1] Winwood Reade, ouvrage cité.
[2] G. Bove, *Bollettino della Società Geografica Italiana*, aprile 1886.

pour les fugitifs, la terre de liberté pour les affranchis. C'est là surtout que le fameux Hawkins, dit « le premier négrier », fit les captures fructueuses qui lui valurent, de la part d'Élisabeth, l'anoblissement du nom et le droit de porter des armoiries représentant un « mi-maure, dans sa couleur propre ». La compagnie anglaise à laquelle le roi d'Espagne avait concédé, en vertu du fameux *asiento* de 1713, le privilège de fournir d'esclaves ses possessions du Nouveau Monde, ne s'était pas bornée à exporter les 4800 « pièces d'Inde » demandées ; elle en vendit dans les années exceptionnelles jusqu'à 60 000, produit de guerres ayant coûté au moins le double de victimes. Les derniers repaires des négriers de la côte occidentale étaient peu éloignés de Sierra-Leone, dans l'île Sherbro et surtout dans les estuaires situés plus au sud. Mais c'est aussi à Sierra-Leone qu'en 1787 Granville Sharpe et Smeathman acquirent un domaine des chefs timni pour en faire une terre de liberté. Un premier groupe de colons noirs s'y établit, puis, après la guerre de l'indépendance américaine, des nègres qui s'étaient réfugiés dans la Nouvelle-Ecosse demandèrent à être menés en Afrique : la plupart y périrent de misère et de faim, mais d'autres affranchis vinrent du Canada, et cinq cents nègres marrons de la Jamaïque, que l'on avait capturés en dressant contre eux des chiens de chasse, furent transférés en masse sur la terre africaine, pour que leur voisinage ne gênât plus les anciens maîtres[1]. En 1807, la traite des nègres ayant été officiellement abolie, le gouvernement anglais se substitua à la compagnie de Sierra-Leone comme propriétaire de la péninsule, non seulement pour y débarquer les cargaisons vivantes des négriers, mais aussi pour y déporter les soldats mutinés de ses autres possessions tropicales.

Ce mélange de gens de tous idiomes et de toutes provenances a produit une population hybride qui ne ressemble à aucune de celles qu'on voit sur le reste de la côte. Leur réputation est mauvaise dans tous les comptoirs de l'Afrique occidentale : avidité, hypocrisie, bassesse, tels sont les traits qu'on leur reproche et qu'on met en contraste avec l'honnêteté, la franchise, la fierté des Mandingues. Mais si les blancs les aiment peu, c'est qu'ils trouvent dans ces noirs libérés de redoutables concurrents pour le trafic avec les gens de l'intérieur. Les Sierra-Léonais ont un grand esprit d'entreprise : les ouvriers qui se sont formés à Freetown, serruriers, mécaniciens, forgerons, charpentiers, menuisiers, sont fort appréciés dans toutes les villes du littoral ; ce sont qui enseignent, sinon l'anglais, du moins un patois dérivé de cette langue à toutes les

[1] Samuel A. Walker, *Missions in central Africa.*

tribus du littoral et notamment aux Sou-Sou du rio Pongo[1]; on rencontre les fils des esclaves affranchis jusque sur le versant du Niger, où on les désigne d'ordinaire sous le nom de *potou*, c'est-à-dire « blancs », non seulement parce que plusieurs d'entre eux sont de sang mêlé, mais surtout parce qu'ils sont les représentants d'une civilisation supérieure et rappellent par leur présence même ces faits considérables, l'émancipation des esclaves et la répression de la traite. C'est ainsi qu'en pénétrant dans l'intérieur, après que le décret de 1848 eut déclaré libres les captifs du Sénégal, les Français étaient souvent salués par des cris joyeux : « Quarante-huit! Liberté![2] » La plupart des tribus de l'intérieur ont gardé l'habitude d'asservir les captifs au travail forcé et les parents timni mettent parfois en gage leurs propres enfants, que la misère les empêche de reprendre plus tard[3]; mais il est aussi des peuplades que l'exemple de Freetown a portés à supprimer la servitude. Entre les Sou-Sou et les Limba, dans le bassin des Scarcies, s'est fondé un État composé entièrement d'esclaves fugitifs, qui ont su se faire respecter des tribus du voisinage par leur vaillance et leur fierté d'hommes libres[4].

Si ce n'est chez les descendants de peuplades représentées à Freetown par un grand nombre d'individus, les anciennes différences ethniques se perdent peu à peu, mais le régime anglais a eu pour conséquence d'introduire parmi ces noirs des castes sociales bien tranchées. Freetown a des juges de race egba ou fanti qui font raser leurs touffes laineuses pour porter perruque à marteau; elle a sa haute société africaine où prévalent les modes des salons de Londres et où l'on cherche à en parler le précieux jargon. Les descendants des premiers nègres méprisent fort la foule des prolétaires, composée des fils d'affranchis récemment importés. La diversité d'origine a forcé les nègres de Freetown à se servir de l'anglais comme idiome commun, mais dans leur bouche cette langue s'est singulièrement transformée, et nul Anglais d'Europe ne comprend sans étude ce bizarre sabir, d'ailleurs composé d'un nombre de termes très limité; la société religieuse des Frères Moraves avait fait traduire le Nouveau Testament en cet anglais nègre[5], mais le style et les mots forcément employés par le traducteur parurent si bizarres, que, par respect humain, l'on a dû détruire

[1] Bour, mémoire cité.
[2] Paul Soleillet, *Voyage à Ségou*, rédigé par Gabriel Gravier (inédit).
[3] Zweifel et Moustier, ouvrage cité.
[4] Blyden; Reade, ouvrages cités.
[5] *Da njoe Testament, translated into the negro-english language by the Missionaries of the Unitas Fratrum*, British and Foreign Bible Society, London 1829.
(Richard Burton, *To the Gold-Coast for Gold.*)

le volume. Soumis directement à l'influence des missionnaires, et n'étant plus retenus dans leurs cultes primitifs par la force de cohésion que donne le groupement en tribus, les nègres affranchis de Sierra-Leone font partie de sectes chrétiennes, et les prédicateurs, évangélistes, « professeurs de religion », constituent une part considérable des noirs civilisés; cependant mainte trace de l'ancien paganisme existe encore, et des sectes[1], dont les adeptes sont pour la plupart originaires de la Côte des Esclaves, adorent le feu, les orages, la foudre. Dans la « colonie » presque tous les enfants vont à l'école[2]; les adolescents continuent leurs études dans les établissements secondaires et dans le collège de la baie de Fourah, succursale de l'université anglaise de Durham.

Lors du recensement de 1881 la population blanche de Sierra-Leone ne comprenait que 271 personnes, résidentes ou de passage; il arrive, pendant les périodes d'épidémie, que le nombre des Européens n'atteint pas la centaine. A peine arrivés, les blancs débarqués dans le pays ne songent qu'au départ : nul n'entretient de vastes projets pour la durée de son séjour sur cette terre dangereuse. Les « mercanti » d'Italie sont les gens d'Europe qui résistent le mieux à l'insalubrité du climat. Chaque bateau à vapeur qui arrive à Freetown amène quelques-uns de ces petits marchands, presque tous du midi de la Péninsule, qui, chargés de verroteries et de corail, s'en vont bravement à pied, de village nègre en village nègre, jusqu'à plus de 50 kilomètres de la capitale, mangeant comme les naturels, dormant comme eux, supportant les fatigues, les privations, les intempéries qui tueraient tout Européen non accoutumé à une pareille existence. Ceux des colporteurs italiens qui échappent à la mort s'enrichissent à ce pénible métier[3]. Mais si le petit commerce a pris une certaine importance dans le bassin de la Rokelle grâce à ces intrépides colporteurs, le grand négoce se trouve dans une période d'abandon, depuis que la cessation complète de la traite maritime des noirs a mis un terme à la venue de nouveaux immigrants et que Freetown a perdu le rang de capitale pour toutes les

[1] Population de la « colonie » anglaise de Sierra-Leone en 1881, par religions :

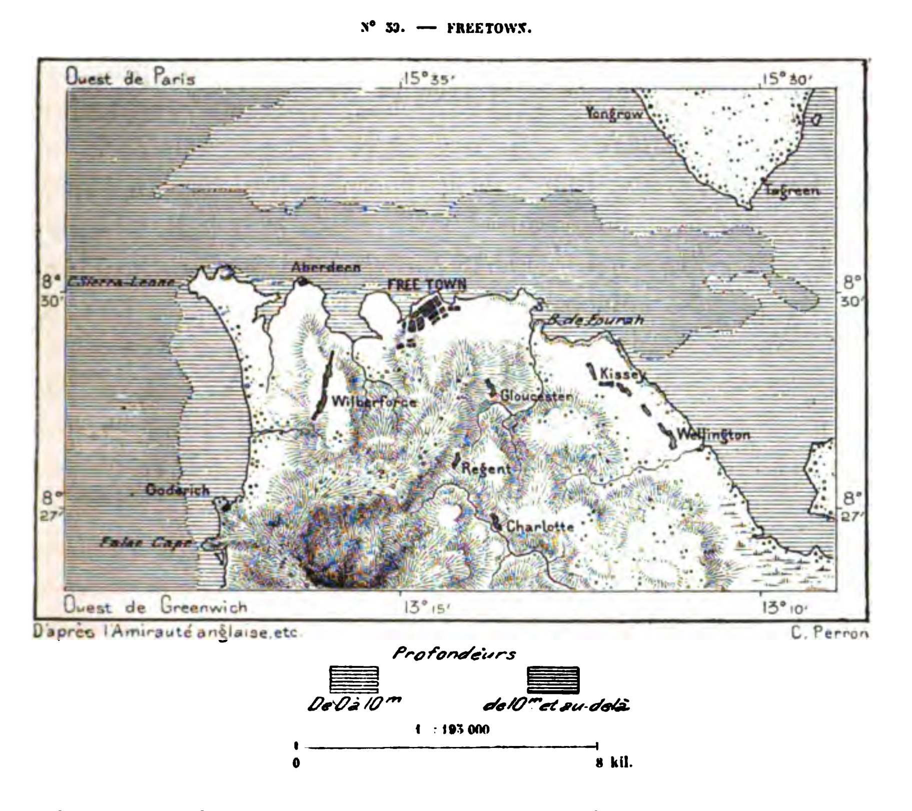
Protestants	Anglicans	18 860
	Wesleyens	17 098
	Autres sectes protestantes	3 117
Catholiques		369
Mahométans		5 178
Païens		15 924
	Ensemble	60 395

[2] Écoles de Sierra-Leone en 1880 :
82, fréquentées par 3900 filles et 4640 garçons. Ensemble : 8540 écoliers.

[3] *Bollettino della Società Geografica Italiana*, marzo 1886.

possessions anglaises de l'Afrique occidentale. La politique suivie par le gouvernement à l'égard des chefs de tribus indigènes a eu également les plus fâcheuses conséquences pour le commerce. Fidèles à leurs habitudes de non-intervention armée, les Anglais n'envoient pas de soldats à l'intérieur, mais ils subventionnent les chefs, en leur faisant promettre de tenir les routes ouvertes. Presque toujours ces pensions sont employées à l'a-

N° 30. — FREETOWN.



chat d'armes et de munitions, et des guerres éclatent à tout propos entre les petits souverains : on brûle les villages, on ravage les champs, on vend les prisonniers aux Mandingues, les routes se ferment et les denrées, huile de palme, noix de kola[1], caoutchouc, gingembre, n'arrivent plus au marché de Freetown qu'en proportion très amoindrie[2].

La rade de Freetown, que limite au large du cap Sierra-Leone le redou-

[1] Valeur des noix de kola exportées en 1880 : 610 550 francs.

Exportations de Sierra-Leone	en 1883.	11 075 000 francs.
» »	en 1885.	7 000 000 »

(Bluebook C. 4642 *Disturbances in the Native Territories of Sierra-Leone.*)

table Carpenter's rock, offre un aspect enchanteur quand les montagnes de la presqu'île sont dégagées des nuages qui les entourent pendant la plus grande partie de l'année. La forêt, éclaircie par le feu, s'est divisée en groupes d'arbres majestueux, que séparent des espaces herbeux ou couverts d'arbrisseaux; sur un promontoire se dresse un massif de baobabs gigantesques, servant de point de reconnaissance aux navires qui cinglent vers la rade; de gracieux vallons s'ouvrent entre les collines doucement arrondies et par-dessus leurs croupes se montrent les sommets de la montagne des Lions. Des maisons construites à l'européenne sont éparses sur la rive; au fond, entre les deux baies de Krooboy et de Fourah, apparaît Freetown, la « Cité des Hommes Libres ». La première capitale de la colonie nègre, Granville, avait été fondée dans une plaine voisine. En 1794, une escadre française apparut devant cette bourgade et la brûla; depuis cette époque aucun village n'a été rebâti sur cet emplacement. Ensuite on fit choix de la baie malsaine de Freetown, au lieu de prendre un site plus éloigné des marais et bien exposé aux brises de la mer. D'ailleurs les parties élevées de Freetown sont relativement salubres, et souvent la fièvre jaune a fait de grands ravages dans les faubourgs d'en bas sans monter aux casernes bâties sur une colline, haute de 120 mètres. Très vaste, car elle s'étend sur un espace de plus de 10 kilomètres carrés, Freetown possède quelques beaux édifices, écoles, églises, hôtels du gouvernement; mais en quelques rues on ne voit que des ruines et mainte demeure délabrée est envahie par les herbes et les arbustes : dans ce pays, la réputation d'initiative qu'ont les commerçants anglais n'est pas justifiée. Sur les côtes de l'Afrique occidentale, Freetown est le principal marché de bêtes vivantes : les agents des ménageries d'Europe viennent y acheter des serpents, des fauves, même des gorilles et des chimpanzés. Un des ophidiens de la contrée, appelé « serpent cracheur », lancerait en effet un jet de salive fort dangereux pour les yeux des personnes atteintes [1].

En dehors de cette ville de 30 000 habitants, il n'y a guère d'agglomérations urbaines proprement dites dans les possessions de Sierra-Leone. La péninsule est parsemée de villages aux noms anglais : Aberdeen, Wilberforce, Wellington, Regent, York, Hastings, Waterloo; l'ancien comptoir français de Gambia, dans une île de la Rokelle, est à peine habité. Dans l'intérieur du continent, le Port-Lokko a pris une certaine importance, grâce à sa position sur la rivière du même nom, qui va rejoindre l'estuaire de la Rokelle. Les bateaux s'arrêtent au Port-Lokko, où se trouvent les

[1] Richard Burton, *To the Gold-Coast for Gold.*



BAIE DE SAWPIT, PRÈS DE FREETOWN

Dessin de Th. Weber, d'après une photographie de M. Bonnevide.


THE ASTOR LIBRARY
NY

entrepôts des traitants mandingues, et c'est de là que partent les expéditions vers le haut pays : Gouldsbury, Zweifel et Moustier firent leurs préparatifs de voyage dans cette station avancée des commerçants et des missionnaires anglais. Au nord, le poste de Kambia est le chef-lieu des terres basses de la Grande Scarcie : c'est un marché agricole, entouré de belles cultures jusqu'à plusieurs lieues de distance. En face de cette ville, sur la rive droite du fleuve, est la bourgade mahométane de Billeh, habitée seulement par des étudiants qui se sont groupés autour d'un célèbre professeur; même une école de filles est rattachée à cette fondation savante, soustraite à toute influence européenne.

Hors du territoire britannique, plusieurs bourgs populeux ont de l'importance comme centres de commerce ou capitales. Sumata, non loin des sources de la Grande Scarcie, est un lieu de rassemblement pour les caravanes du Fouta-Djallon. Sur la Kabba, affluent septentrional de la Petite Scarcie, Samaya est le marché le plus fréquenté : c'est la capitale de la tribu sou-sou des Tambakka ou Tamboutchi et le principal lieu d'étape des caravanes entre Port-Lokko et la première ville du Fouta-Djallon, Taliko, située à l'extrémité sud-occidentale des domaines de l'almamy. Dubaya, place fortifiée, domine du haut de sa colline un petit royaume de vallées verdoyantes. Dans le pays des Limba, les bourgs fréquentés par les marchands sont ceux de Boumba et de Boumbadi (Big Bumba et Little Bumba); Kaballa est la résidence du chef le plus puissant des Kouranko, et Falaba est la « ville de guerre » des Solima. Elle se trouve aussi dans le bassin de la Petite Scarcie, mais très près du seuil qui mène au haut Niger : d'après Blyden, ce serait, grâce à la faible inclinaison et à la régularité de la pente océanique, l'endroit le plus favorable pour la construction d'une voie ferrée entre la péninsule de Sierra-Leone et le Niger. Falaba est une cité prospère, entourée de campagnes d'une grande fertilité; tous les avantages sont réunis en ce lieu pour lui assurer dans l'avenir un rôle économique de premier ordre : sa population s'élèverait à six mille habitants.

Dans les régions occidentales des protectorats anglais, près de la frontière libérienne, divers villages, d'ailleurs faiblement peuplés, ont un nom fameux comme lieux de palabres entre les délégués des tribus. Telles sont Baharma et Bandasouma, capitale de la reine des Barri, dans le bassin de la Soulima.

Le territoire colonial de Sierra-Leone est administré par un gouverneur

assisté d'un conseil et payé sur les revenus de la colonie, qu'alimentent surtout les droits de douane. L'ensemble des recettes dépasse deux millions de francs par année. La garnison est composée de noirs et d'hommes de couleur, originaires des Antilles, et commandés par des officiers blancs, qui tous reçoivent une haute paye ; la police est confiée surtout à des Egba et autres noirs originaires du Niger et de la côte des Esclaves. Chaque période de dix-huit mois passée au service dans cette terre insalubre donne droit aux officiers à un congé d'un an avec solde entière ; en outre, ils disposent des sanatoires que leur offrent Madère et les Canaries, et, dans le voisinage immédiat de la Péninsule, l'île des Bananes. Il n'est pas un bateau à vapeur se dirigeant vers l'Europe qui n'emmène des malades en congé temporaire.

Les étrangers ne peuvent acheter de terres à Sierra-Leone ; pour devenir propriétaires, ils sont tenus de se faire naturaliser.

CHAPITRE IV

LIBERIA

Le « Pays de la Liberté » n'a pas encore tenu toutes les promesses que ses fondateurs ont faites en son nom, et, par réaction, la plupart des voyageurs qui touchent en passant quelque port de la République se laissent aller à des appréciations sévères, inspirées souvent par des préjugés de race. Pourtant n'est-ce pas déjà un événement capital que cette constitution d'une société qui se compose entièrement de fils d'esclaves ou d'affranchis et qui a pris pour domaine un territoire où les négriers venaient former leurs chiourmes de captifs? D'ailleurs, quoi qu'on en dise, Liberia, loin d'être un État plus faible ou moins bien ordonné que les « colonies » européennes qui l'avoisinent, a du moins l'avantage d'être une véritable colonie. Les immigrants qui l'habitent ne sont pas de simples voyageurs de passage : ils se sont établis à demeure et leurs familles continuent l'œuvre qu'ils ont commencée. Par la langue, les mœurs, les institutions, ils représentent aussi la culture européenne; mais ils sont noirs comme les indigènes, et, quoique se tenant trop souvent à l'écart des indigènes, dans leur morgue aristocratique de « civilisés », ils n'en exercent pas moins à la longue une action considérable sur les tribus dans le territoire desquelles ils ont bâti leurs cités. Presque toujours ils ont vécu en paix avec leurs voisins; et, moins par la force des armes que par la voie pacifique des traités, ils en sont arrivés à dominer politiquement le vaste pays qui s'étend à l'angle du continent. Cependant les Libériens ont eu aussi des guerres contre les tribus sauvages et les ont réduites par des moyens barbares, en coupant leurs palmiers et en dévastant leurs cultures[1].

Dès 1815 un nègre enrichi du Massachusetts emmenait à Sierra-Leone

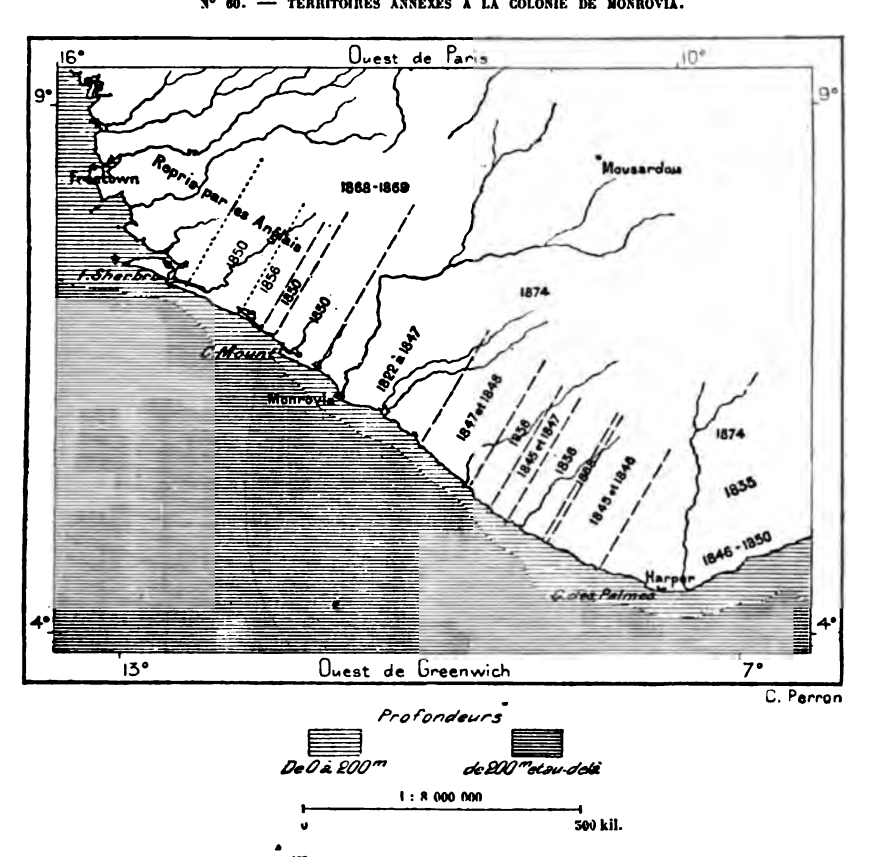
[1] John H. Smyth, *U. S. Consular Reports*, Aug. 1885.

une quarantaine de ses frères de race, et l'année suivante une société de colonisation se fondait en Amérique pour l'établissement de nègres affranchis sur le littoral du continent d'où avaient été enlevés leurs ancêtres. La première expédition de libérés faite par ses soins n'eut lieu qu'en 1820 et se dirigea vers la baie de Fourah, dans l'estuaire de Sierra-Leone. Mal accueillis par les Anglais, les colons durent chercher une autre résidence, et deux années plus tard leur petit groupe, renforcé par de nouveaux venus, s'établit au bord d'une baie que domine le cap Mesurado, à 350 kilomètres au sud-est de Freetown. Les commencements de l'œuvre furent difficiles : il fallut même défendre par les armes le premier campement d'abri; mais peu à peu le territoire de colonisation s'accrut, et presque chaque année de nouvelles bandes de terrains, délimitées à la manière américaine par des lignes géométriques et parallèles, perpendiculaires au rivage, s'ajoutèrent au domaine de Liberia. Toutefois la colonie ne constituait pas encore un État indépendant : elle était toujours administrée par les délégués de la société américaine, ce qui l'exposait à de fréquentes difficultés diplomatiques, les marins anglais qui commerçaient sur cette côte se refusant à payer les droits de douane à une compagnie privée. Enfin, la société directrice consentit à faire abandon de son autorité: 1848, la grande année des révolutions en Europe et en Asie, vit la naissance, sur le sol africain, de la nouvelle république nègre. La plupart des puissances s'empressèrent de reconnaître l'indépendance de Liberia; seuls les États-Unis de l'Amérique du Nord dédaignèrent de se commettre par une formalité polie envers une communauté politique composée de fils d'affranchis; il fallut que la guerre civile éclatât et que la proclamation de Lincoln affranchît les esclaves, pour que la république américaine se décidât enfin à reconnaître le fait accompli sur la côte d'Afrique. Lorsque Liberia se rangea au nombre des États régulièrement constitués, elle comprenait environ 8000 citoyens et 350 000 indigènes. En 1882 le nombre des citoyens était de 18 000 et le chiffre approximatif de tous les autres habitants des pays vassaux était évalué à 1 050 000 individus. Toutefois il faudrait retrancher de ce recensement sommaire les habitants de la zone du littoral comprise entre la pointe Manna, près de l'île Sherbro, et la rivière Manna, près du cap Mount. De par le droit du plus fort les Anglais de Sierra-Leone se sont attribué définitivement cette contrée en 1885, quoique la république de Liberia possédât les titres des acquisitions conclues à diverses époques depuis 1850. Le domaine de colonisation s'étend sur un espace de 37 200 kilomètres carrés : en y ajoutant tous les territoires protégés officiellement en vertu de traités conclus avec les peu-

plades indigènes, même sur le versant oriental des monts, dans le bassin du Niger, l'ensemble du pays libérien serait quatre fois plus étendu.

Tel qu'il est actuellement délimité, le territoire de la République forme un quadrilatère assez régulier qui se développe du côté de la mer sur une longueur de 630 kilomètres, avec une largeur moyenne de 250; seulement au nord, les pays explorés par le voyageur libérien Anderson s'avancent en une bande étroite dans l'intérieur du continent : les frontières

N° 60. — TERRITOIRES ANNEXÉS A LA COLONIE DE MONROVIA.

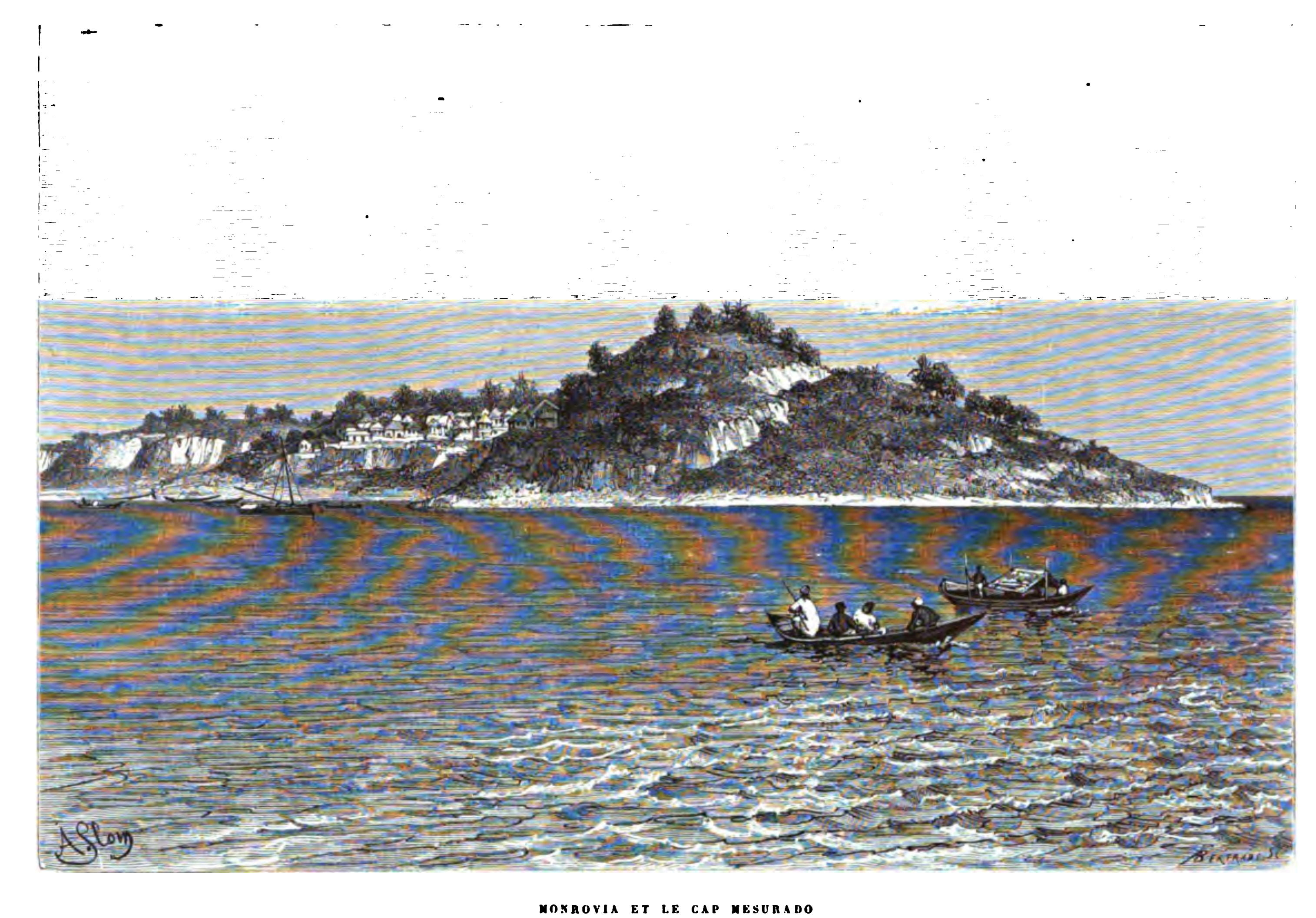


tracées sur les cartes n'ont aucun rapport avec les limites naturelles des versants. Sur la côte se succèdent de nombreuses rivières, n'ayant pour la plupart qu'un étroit bassin et coulant parallèlement les unes aux autres, du nord-est au sud-ouest, suivant la pente normale de la contrée; à marée haute et pendant la période des crues fluviales presque tout le bas pays, entre les premiers renflements des collines de l'intérieur et les dunes du littoral, est recouvert par les eaux. La plus grande de ces rivières est le Saint-Paul, qui naît à plus de 500 kilomètres de la mer, au nord des montagnes de Foma et au sud de la chaîne de Loma, d'où

s'échappe le Niger. Elle est navigable sur une trentaine de kilomètres pour les bateaux d'un tirant de 3 mètres : des rapides les arrêtent, mais en amont le courant pourrait en maints endroits porter des barques. Une barre périlleuse sépare la rivière de l'Océan, et tous les navires doivent mouiller au large dans la baie de Monrovia ; une autre rivière, le Mesurado, vient s'unir au Saint-Paul dans un delta commun, coupé de marigots. Plus à l'est, sur le littoral, deux autres rivières, le Queah et le Junk, se rejoignent dans une baie. Le Cestos, la Sangwin ou Sanguine, le Sinou, le Cavally ou Cavalla, ainsi nommé par les Portugais parce qu'il est à une « chevauchée » du cap des Palmes, sont aussi parmi les fleuves considérables de la République, et le rio San-Pedro la limite à l'orient, déjà sur la partie de la côte qui se prolonge vers l'est jusqu'au golfe de Biafra. Plusieurs de ces cours d'eau, notamment le Cavally, sont navigables en barque jusqu'à une distance de l'embouchure qui dépasse 120 kilomètres[1]. Les côtes maritimes sont dangereuses à cause des nombreux bancs de sable ; une seule compagnie de bateaux à vapeur a perdu six de ses navires en dix années entre Sierra-Leone et le cap des Palmes.

La plupart des rivières de Liberia sont séparées les unes des autres par des faîtes de hauteurs qui se rattachent au « plateau des Mandingues », mais on ne connaît ces faîtes intermédiaires que par les cimes visibles de la côte, servant de points de repère aux marins. Presque partout la rive est basse, bordée d'étangs et de marigots, ou bien coupée par le flot en petites falaises rouges ou blanches, mais quelques promontoires marquent les angles du littoral. Tel est le cap Mount (cap de Monte), butte avancée d'un massif boisé, presque insulaire, dont la plus haute cime atteint 325 mètres. Le cap Mesurado ou Montserrado, moins élevé (75 mètres), est plus important comme lieu de reconnaissance pour les navigateurs, car il se dresse à la pointe la plus saillante de tout le littoral et indique l'entrée du port de Monrovia, la capitale de la République. Au delà on voit se profiler dans l'intérieur une chaîne de collines, atteignant 335 mètres au point le plus élevé, dit Table-mountain ; plus loin, à l'est de la baie de Grand-Bassa, se montre la pointe de Tobacco-mountain, tandis que dans l'intérieur du pays des Krou le voyageur Bohlen signale le Go-deyé ou « mont de Fer », ainsi nommé peut-être de la couleur rougeâtre de ses strates. Au nord du cap des Palmes, à l'angle du continent entre l'océan Atlantique et la mer de Guinée, un autre massif, formé de grès rouge, atteint 332 mètres par l'une de ses crêtes. En quelques endroits de la con-

[1] Büttikœfer, *Bijbladen Tijdschrift van het Aardrijks. Genootsch. te Amsterdam*, 1884, n° 12.



MONROVIA ET LE CAP MESURADO

Dessin de Slom, d'après un dessin communiqué au Dépôt des Cartes.



trée, et notamment à l'est de Monrovia, des roches éruptives se sont fait jour, et c'est à un banc de ces roches que seraient dues les plus fortes cataractes du Saint-Paul. Dans les parties basses élevées au-dessus des alluvions, sur les collines côtières et sur les plateaux, le sol de Liberia consiste en argile rougeâtre recouverte d'un grès ferrugineux comme ceux de Sierra-Leone et de la Sénégambie. Le plateau des Mandingues n'ayant d'autre végétation que ses grandes herbes, dans lesquelles le cavalier disparaît avec son cheval, est défriché sans peine par le cultivateur et se montre partout d'une extrême fertilité. Anderson dit qu'on y récolte des pommes de terre pesant de trois à quatre kilogrammes. Çà et là sur les pentes du plateau sont épars des blocs de granit, dont quelques-uns sont marqués de stries[1]. Ce serait un indice de plus que ces régions de l'Afrique équatoriale ont eu aussi leur période glaciaire.

N° 61. — ITINÉRAIRES PRINCIPAUX DANS LIBERIA.

Les saisons de Liberia sont moins réglées que celles des côtes plus septentrionales, ce qu'il faut attribuer sans doute au changement d'orientation dans le littoral de la contrée, qui regarde d'un côté vers l'occident, de l'autre vers le midi. Mais la division générale des saisons est la même que dans la Sénégambie ; l'année se partage en deux périodes : celle des sécheresses, qui commence en décembre et dure jusqu'à la fin d'avril, et celle des pluies, qui se décompose elle-même en deux parties, le grand hivernage et le petit hivernage.

[1] Benjamin Anderson, *Musardu*.

Les fortes averses se succèdent du commencement de mai à la mi-août; le temps s'embellit jusque vers la fin de septembre, puis de nouvelles pluies, accompagnées de brusques tourmentes, constituent le deuxième hivernage. Ces tourmentes, les « puchots » des anciens auteurs, arrivent toujours par la région de l'est, tandis que les orages ordinaires proviennent de tous les points de l'horizon; mais ces phénomènes ne varient en général que par l'intensité du vent : « les orages de Liberia ressemblent à des tornades avortées[1]. »

Quoique située en pleine zone équatoriale, entre le huitième et le quatrième degré de latitude, Liberia n'a point un climat aussi brûlant que pourrait le craindre un immigrant européen. La moyenne de température annuelle est à Monrovia de 27°,5 et les variations diurnes sont de vingt-cinq à trente degrés, c'est-à-dire que le climat est celui des étés chauds de la zone tempérée. Les plus grands écarts du thermomètre ont lieu pendant la saison sèche : le harmattan, qui souffle pendant la nuit, apporte souvent une froideur relative des montagnes qu'il vient de traverser, et dans l'après-midi les chaleurs deviennent très fortes. Le mois de janvier est le plus chaud de l'année. Presque toujours le harmattan est accompagné de brumes épaisses, qui se dissipent d'ordinaire dans la matinée, mais que l'on a vu parfois durer tout un jour, comme les brouillards de l'Angleterre. Dans les journées normales le va-et-vient des brises se fait avec régularité, comme par un mouvement d'horloge. La brise de terre souffle le matin, suivant une direction moyenne du nord au sud; la brise de mer domine l'après-midi, provenant de l'ouest; le changement de l'un à l'autre vent est quelquefois indiqué par une période de calme, mais il s'opère ordinairement par une rotation lente, soit par le nord, vers le milieu de la saison, soit par le sud, au commencement et à la fin des sécheresses. Il pleut moins sur les côtes de Liberia que sur celles de Sierra-Leone et pendant la saison pluvieuse le temps est moins mauvais; les averses sont moins abondantes en proportion de la proximité du littoral : tandis que des tempêtes règnent de 50 à 75 kilomètres du rivage, une zone relativement tranquille longe la côte; les navires s'y réfugient, quoiqu'ils se rapprochent ainsi de la région des récifs. Les courants maritimes sont fréquemment renversés pendant la mauvaise saison : tandis que, dans leur mouvement normal, les eaux longent la côte à l'est-sud-est, elles se reportent au nord-ouest, et leur vitesse dépasse quelquefois deux kilomètres par heure.

Le climat de Liberia est réputé fort dangereux pour les immigrants:

[1] Ph. de Kerhallet; — François, *Instructions nautiques sur la côte occidentale d'Afrique.*

cependant il n'a pas une aussi mauvaise renommée que celui de Sierra-Leone. Il est de tradition parmi les blancs qu'un séjour dépassant trois années serait fatal aux Européens : aussi ne manquent-ils pas d'interrompre leur résidence après deux ans pour aller se restaurer pendant six mois dans la mère-patrie. La période de l'année la moins insalubre est la saison sèche; cependant les immigrants européens préfèrent ordinairement la saison, relativement fraîche, de l'hivernage. La maladie la plus redoutée est l'empoisonnement paludéen. Dans une des formes de la fièvre intermittente le malade, se croyant en santé, est tout à coup atteint d'une sorte d'idiotie; il délire et ricane. La plupart des maladies ont pour résultat de causer une décomposition du sang ; pour exprimer cet état physiologique, on dit, sous forme d'ironie, qu'une piqûre d'aiguille faite à la peau d'un blanc en tire une gouttelette d'eau avant la goutte de sang. Même les nègres venus des États-Unis sont très exposés aux atteintes de la fièvre des marais, tandis que les noirs autochthones en restent indemnes. L'hydropisie est aussi une affection commune chez les immigrants « américains » ; mais la dysenterie, si dangereuse en d'autres pays tropicaux, ne fait point de victimes à Monrovia[1].

La flore de Liberia, appartenant à l'aire du Soudan, comme celle des côtes septentrionales jusqu'au Saloum, n'offre guère de différences avec celle de Sierra-Leone; elle est aussi remarquable par la richesse de sa végétation, l'étendue et la beauté de ses forêts; même les dunes se recouvrent de plantes, notamment de convolvulus déroulant leurs guirlandes fleuries, et de petits palmiers, des hyphæne, déployant leurs éventails à un mètre du sol. Les cocotiers, introduits dans le pays à une époque inconnue, ont trouvé une terre qui leur convient et se sont répandus à l'état sauvage, non seulement sur la côte, mais aussi au bord des fleuves; quant aux manguiers, que les négriers avaient plantés autour de leurs barracons, on ne les voit que sur la côte : nulle part Büttikoefer ne les a rencontrés dans l'intérieur. Les arbres sauvages donnant des fruits comestibles sont peu nombreux; cependant le kola appartient à la flore libérienne, et dans les clairières les ananas se pressent en buissons.

L'arbre d'or pour les habitants de Liberia est le cafier, qui croît spontanément dans les forêts du pays et qui a pris récemment pour la restauration des cafeteries une valeur économique analogue à celle des cépages américains pour la viticulture. La maladie des cafiers, *hemileia vastatrix*, qui a fait tant de mal dans les pays producteurs de l'Ancien Monde, Ceylan,

[1] Winwood Reade, Büttikoefer, ouvrages cités.

l'Inde, Jâva, et qui attaque aussi les cultures du Brésil, oblige désormais les planteurs à délaisser l'espèce primitive importée du plateau de Habech et de l'Arabie : il leur faut avoir recours au cafier de Liberia, du moins dans celles de leurs plantations qui se trouvent à une altitude correspondante, car la zone de croissance du cafier de Liberia est plus basse en moyenne que celle de l'espèce commune ; sa baie n'est pas moins parfumée que le café d'Éthiopie, quand on sait la traiter suivant les procédés convenables. La plante libérienne n'est pas un arbuste comme le cafier d'Arabie, mais un arbre qui, dans les forêts vierges de l'Afrique occidentale, atteint parfois 12 à 15 mètres de hauteur ; son port rappelle celui du magnolia. Plus précoce et plus productif que le cafier ordinaire, il résiste parfaitement à l'*hemileia vastatrix* et croît dans toute la zone de hauteur comprise entre le niveau de la mer et huit ou neuf cents mètres. Ses racines pivotantes perforent le sol, même le plus compact, jusqu'à une profondeur considérable, pour aller chercher l'humidité qui lui est nécessaire. Il croît dans tous les terrains, mais il préfère les sols argileux et un peu siliceux : c'est là qu'il se couvre de baies en plus grande abondance et d'une qualité supérieure[1].

Le territoire de Liberia exporte aussi l'huile de palme, le caoutchouc et le bois rouge ou *camwood* (*baphia hæmatoxylon*), que l'on emploie, surtout en France, pour la teinture des étoffes. Cet arbre est un de ceux qui, chez les tribus païennes, est le plus souvent tenu pour sacré : on le place à l'entrée des villages, dans les bosquets du diable (*devil-bushes*) où ne peuvent pénétrer les profanes[2]. La flore spontanée comprend aussi un « arbre à fièvre », dont les feuilles paraissent avoir les vertus du quinquina. Quant aux plantes cultivées d'origine étrangère, on se demande quelles sont les espèces qu'on ne pourrait voir réussir dans cette terre féconde, soit dans les plaines chaudes du littoral, soit sur les plateaux tempérés du pays des Mandingues. On n'exporte guère d'arachides, parce que les plantations de ces légumineuses sont dévastées par les rongeurs et autres animaux ; mais le fleuve Saint-Paul est déjà bordé dans son cours inférieur de cacaoyers et de cannes à sucre. Quant au fruit qui avait donné à toute la partie de la côte comprise entre le cap Mesurado et le cap des Palmes ses noms de « Côte des Graines », « du Poivre » ou « de la Malaguette », il est remarquable que le commerce extérieur, après l'avoir si fort apprécié, l'ait délaissé complètement. C'est une espèce de cardamome (*amomum*

[1] Echassériaux, *Revue Française de l'étranger et des colonies*, nov. 1885.
[2] Büttikoefer, mémoire cité.

granum Paradisi), aux fleurs entourées de bractées éclatantes, dont le fruit, se formant au bas de la tige, se développe en gousse écarlate, emplie de grains noirs dans une pulpe juteuse. Après une marche fatigante, rien ne désaltère mieux que ce « poivre de Guinée », grâce à l'acidité de la chair contrastant avec la brûlante saveur de la graine. Au seizième siècle, l'industrie européenne l'utilisait surtout pour donner du feu aux liqueurs spiritueuses; les indigènes s'en servent comme de remède contre les migraines et les fièvres et en parfument les morts. Ce nom de malaguette ou maniguette donné à la « graine du Paradis » est un de ceux qui ont prêté aux plus longues controverses, Villault de Bellefond ayant cité ce mot, — d'après lui d'origine française, — comme une preuve de la découverte du pays par les marins dieppois. Mais l'histoire de ce terme n'est point encore connue : Humboldt y voit une abréviation du tamoul *mellaghoo*, qui s'applique au poivre de l'Inde[1]. Le premier qui s'en servit pour le « poivre d'Afrique » est Antonio di Noli, dans une lettre de 1455, où il parle de la richesse de la côte en or et en « meregeta[2] ». C'est de l'embouchure du rio Cestos que l'on exportait principalement cette précieuse graine.

Peu considérables, les différences de la faune libérienne avec celle des pays voisins s'expliquent par la nature du sol et la distribution des forêts. Sur les plateaux des Mandingues les savanes sont parcourues par des multitudes d'antilopes, de buffles, d'éléphants, et les animaux domestiques, chevaux, bœufs, chèvres et brebis, prospèrent autour des villages. Les habitants élèvent deux variétés de chevaux, le grand coursier pour la parade, et le petit animal, infatigable monture, que l'on emploie pour les voyages et pour la guerre. En bas, dans les vallées humides, les indigènes n'ont point de troupeaux, et les chevaux importés dans les villes du littoral succombent rapidement. L'éléphant descendait autrefois jusqu'à la mer, mais on ne le rencontre plus qu'à une certaine distance de la côte. Le grand hippopotame est rare dans Liberia[3] et plus encore la petite variété de cet animal dont le Muséum de Paris possède un squelette. Le lamantin et les deux espèces de crocodiles qui vivent dans les fleuves et les marigots sont également si peu communs, que des naturalistes ont longtemps parcouru le pays sans réussir à les voir. Les fauves ne sont pas non plus en nombre dans la forêt : il ne s'y trouve ni lion ni hyène, et les léopards, qui font parfois leur apparition autour des fermes, sont des animaux fuyards que

[1] *Examen critique de l'histoire de la Géographie.*
[2] Santarem, *Recherches sur la Priorité de la Découverte de la côte occidentale d'Afrique.*
[3] G. S. Stockwell, *The Republic of Liberia.*

l'homme n'évite point; la bête la plus redoutée des indigènes est un buffle, dit *bush-cow* par les Américains du littoral. Quelques chimpanzés, appelés *baboons* par les Libériens, parcourent les bois : on les respecte fort et l'on se garde de les manger, parce qu'ils ressemblent à l'homme; même tout naturel qui abat un de ces bimanes est tenu pour coupable d'un grave délit et pendant dix jours il apporte des aliments à l'endroit du meurtre. On trouve aussi dans le pays diverses espèces de singes qu'il est permis de tuer; les cercopithèques, gibier le plus apprécié des indigènes, cheminent sans bruit sur le haut des arbres par bandes considérables, comprenant jusqu'à une centaine d'individus. Dans les parties de la forêt parsemées de clairières, plusieurs espèces d'antilopes sont représentées, entre autres la *spinigera*, la plus petite de toutes les gazelles : ses pattes sont comme de minces baguettes et ses cornes, simples « épines », n'ont que deux centimètres de longueur. Quant au monde des insectes, il est si riche, qu'on a pu appeler Liberia le « domaine des fourmis ». A Monrovia, il a fallu rebâtir des quartiers de la ville, minés par les termites[1].

Dans l'intérieur du pays, les monts et les plateaux sont occupés par la puissante nation des Mandingues, et là aussi, comme dans les autres contrées de l'Afrique occidentale, ces envahisseurs venus de l'est exercent une grande influence, grâce à leur civilisation supérieure : ils ont déjà converti à l'Islam plusieurs des tribus indigènes du versant maritime. A la base des hautes terres, dans le bassin du Saint-Paul, des villages fortifiés appartiennent aux Pessi et aux Boussi, peuplades guerrières qui naguère se décimaient mutuellement en d'incessants combats; mais, vrais gentilshommes, fiers de leur courtoisie, ils se distinguent par leur extrême politesse. Chaque tribu a sa langue et son tatouage distinctif : chez les uns une ligne tracée de la tempe au menton, chez les autres un trait qui réunit la racine de l'oreille à l'angle extérieur de l'œil; ils se liment les dents, usage qui n'a plus de raison aujourd'hui, mais qui jadis avait pour but d'effrayer les ennemis en faisant grincer les redoutables scies, toutes prêtes à les déchirer : Winwood Reade dit que les repas de cannibales existaient encore en 1870. Les Boussi sont de très bons agriculteurs et récoltent de grandes quantités de coton, que viennent acheter les marchands étrangers. Plus puissants et plus nombreux sont les Gola ou Goura, qui vivent principalement à l'ouest du Saint-Paul, au bord de ses affluents et des ri-

[1] Büttikoefer, mémoire cité.

vières voisines. Ce sont aussi des gens batailleurs et c'est à eux qu'on attribue la destruction presque complète de la peuplade des Deh ou Devoï, dont on voit encore quelques familles éparses autour des plantations du littoral[1]. D'après Cust, la langue deh ne serait plus parlée que dans cinq villages; l'anglais des nègres américains de Monrovia la remplace peu à peu.

Sur les frontières du nord, les bords de la Marfa et du lac Fisherman sont habités par les tribus des Veï, apparentées aux Mandingues; cette nation comprendrait environ 50000 individus. Cultivateurs pacifiques, avec lesquels les voyageurs blancs animés d'un esprit de justice vivent en très bon accord, les Veï sont presque islamisés : fuyant les convertisseurs mandingues, ils n'en ont pas moins été atteints par la religion nouvelle dans les plaines du littoral où ils se sont établis et qu'ils sont obligés de défendre contre leurs âpres voisins du nord-ouest, les Gallinas. Leur langue, très sonore, riche en voyelles, est un idiome à suffixes, sans flexions, fort bien étudié par divers grammairiens, notamment par Koelle, qui en a recueilli les contes, les fables, les proverbes, précieux trésor qui probablement n'aura bientôt plus qu'un intérêt historique, car l'anglais devient peu à peu le langage policé des Veï et leur idiome dégénère en patois. Depuis 1834 la nation possède une écriture syllabique, d'un peu plus de deux cents caractères, imaginée par un indigène, Doalou Boukeré, appartenant à une famille puissante de la contrée : les signes s'écrivent de gauche à droite, sans espace médiaire entre les mots. Pour réaliser son idée, Doalou s'associa cinq jeunes gens de ses amis, puis, afin que la mémoire des caractères inventés ne se perdît pas, il mit le roi dans ses intérêts en lui faisant présent de cent plaques de sel. Le chef, ravi du cadeau, déclara que le nouvel alphabet était probablement l'ouvrage sacré dont parlent les mahométans comme écrit par Allah. Afin que ses sujets devinssent des « Gens du Livre » comme les Mandingues et les Poro ou Portugais, il fit aussitôt bâtir une grande cabane où son peuple, hommes, femmes, enfants, vint apprendre à tracer et à lire les caractères. Bientôt tout un village d'écoles s'éleva autour de la cabane primitive, et quand un incendie l'eut détruit, les « Gens du Livre » se réunirent pour en fonder un nouveau[2]. Ainsi le syllabaire veï n'a point été un simple jeu d'esprit, et de nos jours encore nombre d'indigènes s'en servent pour leurs mémoires de famille et leur correspondance. Le principal inventeur de

[1] Winwood Reade; Benjamin Anderson, ouvrages cités.
[2] Koelle, *Africa Polyglotta.*

l'écriture veï écrivit dans sa langue une histoire de son peuple et un traité de morale[1].

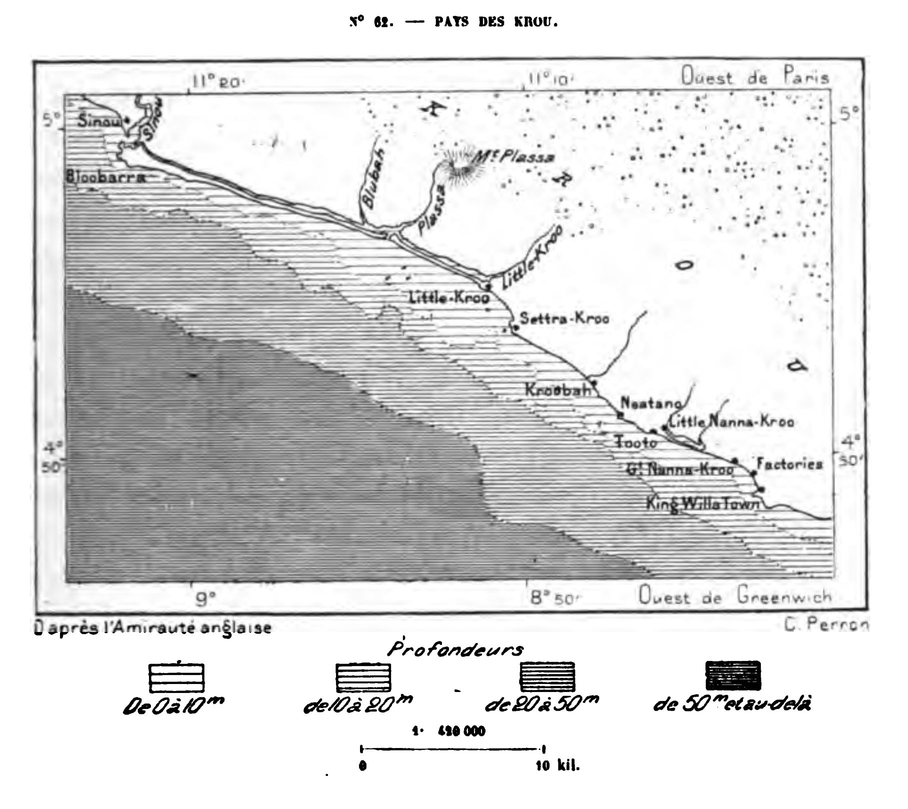
Au sud du Saint-Paul, vers la base du plateau des Mandingues, les vallées sont peuplées de Barlin, encore sauvages. Quant à la partie méridionale de Liberia, elle est occupée par les Bassa dans le pays du même nom, par les Krou, qui vivent au sud du Sinou, et par les Grebo, établis dans le voisinage du cap des Palmes. Les Bassa, agriculteurs doux, pacifiques et laborieux, sont environ 50 000 et alimentent une grande partie de la république du riz, des volailles et d'autres « vivres » que leurs fermes produisent en abondance[2]. Les Bassa du sud, les Fishmen, les Nifou, les Grebo, les Krou et toutes les tribus riveraines, réunies, au nombre d'environ 40 000 individus, sous la dénomination générale de Krou, sont plus connus par les noms anglais de *Kroomen* et de *Krooboys*, que l'on devrait écrire *Crew-men* et *Crew-boys* s'il est vrai que cette appellation ait le sens de « Gens d'Équipage » ; toutefois une des tribus, vivant près de Settra-Kroo, aurait l'appellation primitive de Kraoh, qui serait devenue le nom générique de toutes les peuplades du littoral[3]. D'après la tradition, les Krou seraient originaires des contrées de l'intérieur; leurs parents, les Grebo, ne seraient même arrivés à la côte des Palmes qu'après les découvertes portugaises. S'il en est vraiment ainsi, on ne saurait trop admirer l'intelligence avec laquelle ces hommes venus de la région des montagnes ont su s'accommoder à leur nouveau milieu : de pasteurs qu'ils étaient, ils sont devenus d'excellents pêcheurs, comme les Fishmen, d'admirables marins, d'une audace, d'une présence d'esprit et d'une dextérité peu communes. La mer est leur élément : c'est merveille de les voir pagayer au milieu des brisants dans un tronc d'arbre creusé, se jeter à l'eau quand un paquet de mer fait chavirer la barque, puis la relever et la vider, tout en nageant et en se défendant de la vague et des requins. Encore vers le milieu du siècle, les Krou étaient bien distincts comme race de l'ancienne population riveraine dite par les Anglais *Fishmen*, les « Hommes à Poissons » ou Pêcheurs. Ceux-ci ont été les éducateurs des Krou, mais ils se confondent peu à peu avec eux, quoique les capitaines de navires aient été obligés pendant longtemps de les tenir séparés ou de ne prendre leur équipage que dans l'une ou l'autre nation. Les mariages exogamiques modifient la race à l'infini. Les Krou prennent fréquemment leurs femmes parmi les Veï, qui se distinguent entre toutes

[1] Büttikoefer, mémoire cité.
[2] Gurley, *Official Report to the Senate of the United States*, 1850.
[3] R. Burton, *Wanderings in West.*

les Africaines de la côte aussi bien par leur beauté que par leur intelligence[1].

Les Krou proprement dits ne sont réunis en groupe compact que dans un étroit espace de la côte entre la rivière de Sinou et le cap des Palmes : là se trouvent leurs cinq villages les plus considérables, Kroo-bar, Little Kroo, Settra Kroo, Nana Kroo et King Williams-town; mais en dehors de cette enclave centrale ils occupent de nombreuses bourgades

N° 62. — PAYS DES KROU.



sur le littoral et chaque ville de la côte a son quartier de Krou, son *Kroo-town*, exclusivement habité par les nègres marins. Les Krou sont forts, musculeux, larges de poitrine : ce sont probablement les plus vigoureux des Africains, chez lesquels tant de peuplades sont privilégiées pour la puissance corporelle. Quant à la tête, rattachée aux larges épaules par un cou de taureau, elle offre les traits ordinaires du type nigritien : le nez aplati, les pommettes saillantes, les incisives légèrement avancées, les lèvres grosses, les yeux jaunes, souvent injectés de sang : « qu'on se figure, dit un voyageur, la tête d'un Silène sur le corps d'un Antinoüs.»

[1] Winwood Reade, *African Sketch-book.*

Ce qui, dans l'appréciation des Européens, ajoute à la laideur des Krou est la marque distinctive qu'eux et les Fishmen ont adoptée, une coupure qui part du sommet du front et se continue sur l'arête du nez : chez quelques-uns même la ligne se prolonge entre les deux narines et sur les lèvres jusqu'au menton, ce qui leur a valu le nom de *Blue-Noses* de la part des marins anglais; en outre, les tempes, la poitrine et diverses parties du corps ont leurs tatouages. Les Krou sont en général très propres : hommes et femmes se lavent avec de l'eau tiède une ou même plusieurs fois par jour, puis se frictionnent d'huile au moyen d'une étoffe grossière.

Au moral, comme au physique, les Krou sont un des peuples les plus remarquables de l'Afrique. A la fois bons et fiers, conscients de leur force, ils sont très amoureux de leur liberté et jamais ne se sont laissé asservir. Quoique vivant sur une côte visitée depuis quatre siècles par les négriers, ils ont su toujours résister en corps contre toute tentative de capture, et lorsque l'un d'entre eux était fait prisonnier, il se laissait mourir de faim ou se noyait plutôt que de servir; parfois il se vengeait contre le blanc avant de se donner la mort. Aussi les Krou étaient-ils respectés des négriers, et ce serait même pour qu'on reconnût en eux des hommes libres qu'ils auraient adopté la marque distinctive qui dépare leurs traits : une partie de leur contrée était désignée sous le nom de « Côte des Méchantes gens », sans doute parce que les nègres étaient assez malappris pour ne pas se laisser réduire en esclavage sans en mourir ou sans en chercher vengeance. D'ailleurs les Krou, qui résistaient si énergiquement à la servitude, ne firent jamais trafic de chair humaine avec les blancs : il est vrai que l'esclavage exista chez eux; mais s'ils se permettaient d'acheter des captifs à des tribus étrangères, jamais ils ne les vendaient en dehors de leurs communautés et ils les traitaient en général avec beaucoup de douceur. Les Fishmen ne faisaient point d'esclaves; jadis, dit Gurney, ils sacrifiaient leurs prisonniers de guerre sous un arbre fétiche.

Les Krou constituent de petites républiques dont le chef, à pouvoir héréditaire, n'est, pour ainsi dire, qu'un ministre des affaires extérieures, chargé de s'entendre pour les intérêts communs avec les capitaines de navires et les représentants de l'État libérien : c'est lui qui fait les discours, qui donne et reçoit les présents, mais il ne gouverne pas. Les anciens, qui siègent dans la maison commune et que l'on reconnaît à l'anneau de fer qu'ils portent à la jambe, sont ceux qui débattent les intérêts de la république, qui délibèrent sur les mesures à prendre et en assurent l'exécution : leur président, qui est en même temps le chef des féti-



TYPES. — CHEF ET PORTEUR KROU

Dessin de Sirouy, d'après des photographies.

cheurs, est le gardien des symboles nationaux : sa maison est sainte et tous les fugitifs peuvent y trouver un asile; il ne les rend qu'après avoir reconnu leur culpabilité. On le considère comme chargé d'une manière spéciale du bien-être de la nation : si la santé publique est bonne, si les récoltes sont abondantes et le commerce prospère, on lui en témoigne de la reconnaissance; mais si les affaires vont mal, on le destitue et il rentre dans la foule des simples citoyens. La plupart des hommes faits sont unis en association pour la défense commune du territoire, mais nul n'est admis comme membre du corps sans avoir acquitté le droit d'entrée, représenté par une vache. Quant aux jeunes hommes, ils ne sont que des candidats à l'honneur d'entrer dans l'armée nationale; mais on leur confie quelquefois de petites missions, pour les préparer à leurs futurs devoirs. Les propriétés sont familiales : à part quelques petits objets personnels, tout ce que possède la famille est commun à tous et ne peut être aliéné sans le consentement des membres arrivés à l'âge mûr. La terre est en principe une propriété collective; mais tant qu'il la cultive, le laboureur d'un champ en est le possesseur : personne ne peut le priver du sol défriché par lui; toutefois il n'a pas le droit de le vendre. Quand il cesse de la mettre en rapport, la terre fait retour à la communauté.

Très affectueux, fort attachés à frères, sœurs, enfants, et surtout à leurs mères, aimant aussi beaucoup le lieu natal, les Krou sont néanmoins le peuple africain qui fournit le plus d'émigrants temporaires. Abandonnant volontiers le travail de la terre aux femmes et aux captifs, ils s'offrent aux étrangers, dès l'âge de quatorze ou quinze ans, soit pour le service des factories, soit comme matelots, en stipulant d'ordinaire un assez court engagement. Les Krou n'aiment pas à se lier plus de « treize lunes » durant pour une campagne qui les éloigne des côtes africaines; cependant on en voit qui ont visité les ports de l'Europe et de l'Amérique ou qui même ont fait le tour du monde. Sans eux le commerce des blancs sur les côtes de Guiné serait presque impossible. Il est arrivé parfois que des navires ont perdu tout leur équipage d'Européens : sans les matelots krou épargnés par la mort, les bâtiments eussent été à la merci des flots. Les Krou donnent un éclatant démenti à cette idée préconçue, que les hommes des pays chauds seraient toujours voués à une incurable paresse ; ils travaillent avec énergie et persévérance : ce sont des vaillants. Pleins de déférence envers leurs patrons, très fidèles aux engagements qu'ils ont pris, ils veillent soigneusement à ce qu'on les tienne aussi à leur égard. Quand le contrat se conclut, ils réclament toujours la présence du chef de village, et celui-ci exige en garantie un « livre », c'est-à-dire un papier en bonne

forme, revêtu de signatures et de sceaux : même les Krou qui ne savent pas lire gardent précieusement toute la collection des « livres » qu'on leur a signés[1]. Les Krou font aussi du commerce pour leur propre compte : ils vendent aux marins du bétail sur pied, du riz, des arachides, de l'huile de palme et fabriquent du sel marin qu'ils expédient dans l'intérieur ; ce sont les vieilles femmes qui s'occupent de faire bouillir l'eau de mer pour en extraire le sel, qui est un article de commerce d'importance capitale avec les Mandingues de l'intérieur. Dans leurs voyages les matelots krou emportent surtout du riz, leur nourriture presque exclusive à bord des navires[2].

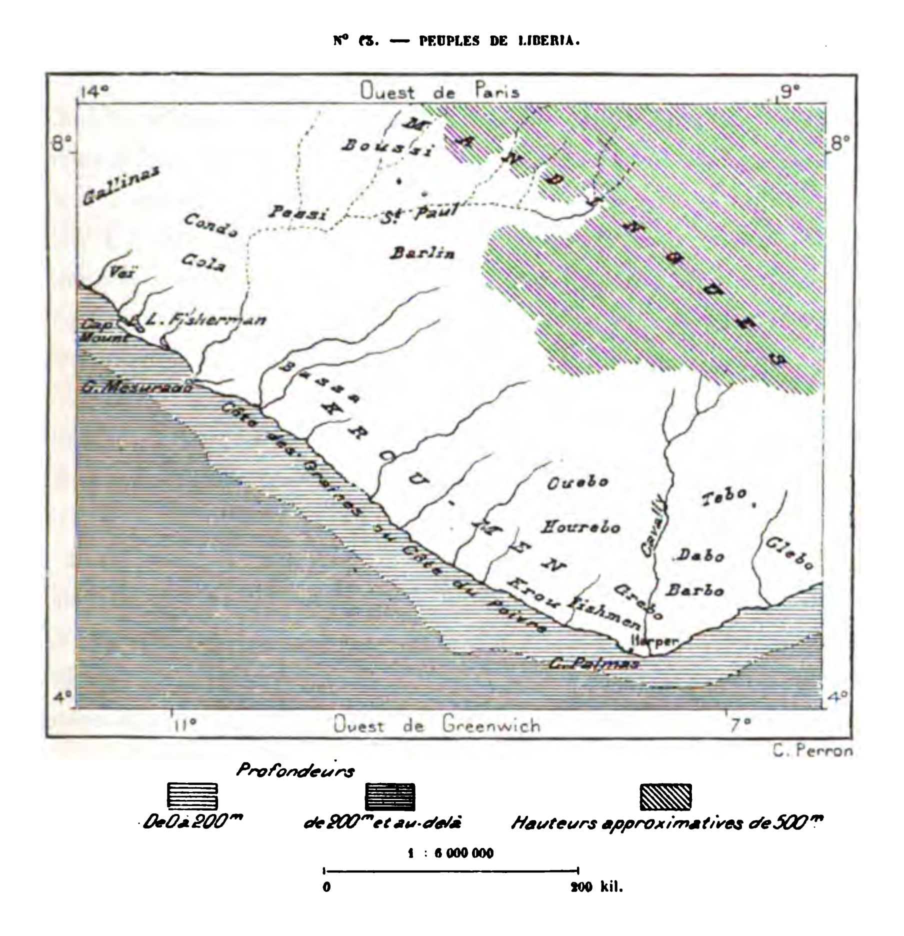
Grâce à leur contact incessant avec les étrangers, les Krou sont devenus polyglottes : leur dialecte, rapproché de la langue des Fanti et des Achanti et classé par les missionnaires, sous le nom de mana, avec les parlers des Bassa et des Grebo, est de plus en plus remplacé par l'anglais dans le voisinage des comptoirs ; presque tous les chefs ont reçu de leurs camarades de bord des noms anglais, grotesques pour la plupart : Jack-after-Supper, Flying-Jib, Two-pound-ten. La plupart des villages ont également une appellation en patois anglais ; presque chaque grande agglomération de cabanes a dans les environs un faubourg portant le même nom, précédé des mots *half* ou « moitié », *picanniny*[3] ou « petit ». Par le costume les Krou sont aussi en voie de transition vers les mœurs européennes : ils portent la veste de matelot, le chapeau de paille ou de feutre, ou même, en temps de pluie, le « suroît » des Bretons ; à terre l'usage du parasol est devenu général, même pour les hommes. Le goût des ornements est très répandu. Quand un jeune Krou revient de ses voyages, rapportant son pécule, un conseil de famille s'assemble pour discuter l'emploi de l'argent et sur la somme une part est toujours mise de côté pour l'achat de boutons d'agate, de chaînettes, de bracelets, de belles étoffes ; on marie le jeune homme, qui s'empresse de parer sa femme des atours achetés à l'étranger. Les cabanes prennent en maints endroits un aspect européen : on y trouve des ameublements anglais, chaises, tables, tapis et dressoirs. On se demande si dans son ensemble la nation indigène des Krou n'exerce pas pour la civilisation des tribus africaines une action plus sérieuse que ne l'est celle des colons « américains » avec leurs modes pédantesques et leurs formules empruntées. Quant à la population blanche, elle est très peu nombreuse ; dans toute la république

[1] Büttikoefer, mémoire cité.
[2] H. Koler, *Einige Notizen über Bonny.*
[3] Du portugais *pequenino.*

elle était en 1884 de quarante personnes, dont une seule femme, l'épouse d'un missionnaire. Les gens de couleur se disent blancs et, comme tels, aspirent au gouvernement de la république. La lutte des partis est en réalité celle des « colorés » contre les noirs : ce sont les premiers qui l'ont emporté.

A part une élite d'hommes bons et justes qui ont pris à tâche d'accomplir l'œuvre de reconquête morale pour laquelle la colonie a été fondée, la

N° 73. — PEUPLES DE LIBERIA.



plupart des Weegee, les « civilisés » de Liberia, cherchent à se prouver leur propre supériorité en méprisant les indigènes, les *stinking bush-niggers* ou « puants nègres de la brousse », et en les tenant dans un état d'humiliation et de servitude. Il n'y a guère de mariages entre les « Américains » et les filles des naturels : la population des civilisés ne se recrute que par de nouveaux arrivages; laissée à elle-même, elle diminuerait d'année en année; en 1877, elle s'accrut par une forte immigration de nègres affranchis venus de la Caroline du Sud. Une petite colonie se compose en-

tièrement de noirs des Barbades [1]. Enfin les navires ont amené beaucoup de nègres du Gabon et du Zaïre, désignés sous l'expression générique de « Congoes » et considérés à Liberia comme très inférieurs en intelligence à tous les autres noirs. L'esclavage, l'institution maudite sous laquelle les pères des immigrants ont si longtemps souffert, n'a été aboli que de nom. La loi prononce des peines graves contre tout acheteur d'esclaves, mais elle ne défend point la location de *boys*, que les planteurs payent aux chefs endettés de l'intérieur et qu'ils tiennent en servage. Les missionnaires, relativement nombreux, ont fondé plusieurs stations dans l'intérieur, en plein pays d'esclavage, et la plupart ont racheté des orphelins qu'ils élèvent à l'américaine, en leur donnant le nom de quelque donateur des États-Unis, qui prend le titre de « père » et paye les frais d'instruction de son fils adoptif. La propagande des missionnaires a converti à divers cultes protestants les tribus voisines des plantations; les nègres d'Afrique, comme ceux du Nouveau Monde, connaissent ces assemblées en plein air, les *camp-meetings*, où se mêlent les prières, les chants et les cris, parfois aussi les sanglots, les danses frénétiques, les évanouissements et les convulsions.

Le commerce extérieur de Liberia, qui se trouvait en 1884 presque exclusivement entre les mains de trois maisons commerciales, est peu considérable en proportion de l'étendue du territoire. C'est avec le pays d'origine des colons noirs, notamment avec Philadelphie, que se faisait jadis le principal mouvement d'échanges avec Liberia; actuellement c'est vers la Grande-Bretagne et Hambourg que se porte presque tout le trafic. L'établissement de lignes régulières de navigation entre l'Angleterre et la côte d'Afrique détourne de plus en plus au profit de l'Europe le commerce de la colonie « américaine ». Les habitants prennent eux-mêmes une part directe à la navigation côtière au moyen de petits bateaux de 15 à 80 tonneaux, que l'on construit à Monrovia : un chantier a déjà lancé plus d'une cinquantaine de ces embarcations [2]. L'ivoire, qui fut autrefois un objet d'exportation considérable, ne s'expédie plus qu'en très petites quantités et d'une manière exceptionnelle depuis que l'éléphant a été refoulé dans les forêts de l'intérieur. Les bois colorants, le caoutchouc, l'huile de palme, et les produits de la culture, café et arachides, sont main-

[1] Winwood Reade, *African Sketch-book*.

[2] Mouvement des ports de Liberia en 1883 : 325 navires, jaugeant 260 427 tonnes.

Part de la Grande-Bretagne :	111 »	»	197 786 »
» de l'Allemagne	54 »	»	44 567 »
» de Liberia	122 »	»	2 015 »

tenant les denrées par excellence du commerce libérien : l'étranger en acquitte le prix par des objets manufacturés, étoffes, instruments, papier, et surtout en eau-de-vie et en tabac. La plupart des « Américains » de Liberia ont l'ambition de se livrer à la grande culture : ils établissent des plantations au lieu de s'occuper simplement de la production des vivres. Si ce n'est à Monrovia et dans les autres ports ouverts au commerce international, les échanges se font encore par la voie du troc : l'argent n'a cours que dans les villes[1].

Le bourg septentrional de la république, Robertsport, n'est encore, malgré son heureuse situation commerciale, qu'une campagne parsemée de maisons et de cabanes. Il n'est pas de lieu plus charmant sur la côte de Liberia. Du sommet de la « montagne du Cap » (Cape-mount), qui domine Robertsport et qui se ramifie au sud-est en plusieurs chaînons, disposés « comme les doigts d'une main », la vue s'étend au loin sur les bords du lac bleu de Fisherman, sur les flèches alluviales de la barre et sur la mer, entourant la péninsule verdoyante d'un demi-cercle de brisants. Une des hauteurs de la presqu'île, s'élevant au-dessus de la zone des fièvres, a été choisie pour la principale résidence des missionnaires de la côte libérienne, mais en bas les vents de terre apportent les miasmes des marais littoraux et les maladies paludéennes sont fort dangereuses. Robertsport est l'entrepôt naturel de toutes les rivières qui viennent se déverser dans le bassin commun du lac Fisherman, après avoir traversé les régions les plus fertiles du territoire de Liberia ; mais les guerres incessantes suscitées par les ambitions des chefs, Veï, Kosso, Gallinas, empêchent les nègres pacifiques d'expédier leurs huiles de palme et les autres denrées. En 1882, Robertsport n'échappa au siège que grâce à l'arrivée opportune de miliciens envoyés de Monrovia : la ville était pleine de fugitifs de toutes les tribus environnantes et la disette commençait à se faire sentir dans ce pays de promission. La ville de Madina, sur le Johnny-creek ; Bessa, ainsi nommée d'après le chef qui y réside ; la cité mandingue de Coro, sur le Japaca, affluent méridional du Morfi ; Cobolia, résidence du roi « Sandfish », de la nation des Veï ; enfin, sur les terrasses avancées du plateau des Mandingues, Baporo, capitale du roi « Boatswain », dans le pays de Condo,

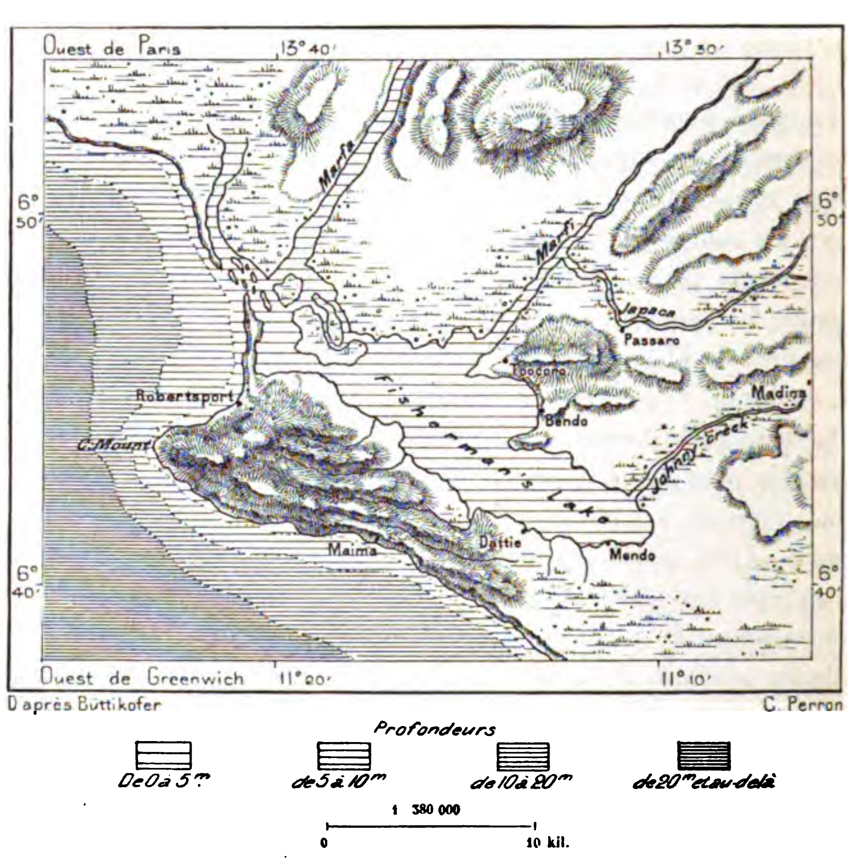
[1] Mouvement commercial de Liberia en 1883 :

Exportation.	5 000 000 francs
Importation.	3 750 000 »
Ensemble	8 750 000 francs.

sont, en temps de paix, les tributaires naturels de l'entrepôt du cap Mount.

Baporo est une ville fort commerçante : lorsque Anderson la traversa, en 1868, elle contenait environ dix mille habitants avec ses faubourgs. Toutes les tribus des environs étaient représentées dans cette capitale, car on y parlait huit langues; mais la prépondérance appartenait aux mahométans mandingues, grands propriétaires d'esclaves. La population asser-

N° 64. — ROBERTSPORT ET LAC FISHERMAN.



vie comprend environ les deux tiers des habitants et on l'emploie presque exclusivement au transport des denrées et surtout du sel entre le littoral et les villes de l'intérieur. Ces esclaves sont traités par leurs maîtres mandingues avec beaucoup plus de rigueur que ne le sont ceux des tribus païennes environnantes; c'est à grand peine et par trahison que les marchands de Baporo réussirent, en 1866, à réprimer une insurrection de leurs captifs. Ils livrèrent les femmes et les enfants à la tribu qui avait

[1] Benjamin Anderson, ouvrage cité.

trahi ses hôtes et mirent à mort tous les hommes, ainsi qu'une femme vaillante qui les avait encouragés à la lutte[1]. Toutes les villes de ce pays possèdent un vivier sacré où l'on entretient des « poissons armés », animaux redoutables qui attendent patiemment qu'on leur jette les issues de boucherie, et qui se précipitent alors les uns sur les autres avec fureur pour conquérir le butin : ils sont couverts de cicatrices. Anderson pense que plus d'une fois on leur a livré des victimes humaines.

N° 65. — MONROVIA ET LA BASSE RIVIÈRE DE SAINT-PAUL.



Monrovia, la capitale de la république, le Drou-Koro des Mandingues, a été ainsi nommée en l'honneur du président des États-Unis Monroe. Occupant une situation géographique analogue à celle de Robertsport, elle est également bâtie à la base d'un promontoire côtier et à l'issue naturelle d'un estuaire dans lequel viennent s'unir plusieurs courants, qui découpent les terres basses intermédiaires par un réseau de marigots; mais l'eau pure des sources et des ruisseaux manque à Monrovia : les habitants doivent s'alimenter d'eau de citerne, ou l'envoyer chercher au loin dans l'intérieur. La ville est bâtie à l'américaine, c'est-à-dire avec une régularité parfaite : les grandes rues sont parfaitement

orientées de l'est à l'ouest et coupées de rues transversales tracées du sud au nord ; mais les maisons, de pierre ou de bois, ne se pressent pas en façades continues au bord de ces larges voies ; environnées de cours et de jardins, ombragées de cocotiers et de manguiers, elles se succèdent à distance, et si ce n'est dans le voisinage du quai, d'où l'humidité saline chasse les termites, on voit partout les ruines de constructions vermoulues ; des herbes épaisses croissent dans les rues, trop vastes pour le faible trafic de la population. Les beaux quartiers se trouvent dans la partie haute et salubre de la ville, à côté des fortifications qui dominent la rade.

Un bateau à vapeur qui suit au nord de Monrovia le marigot de Stockton et pénètre dans le fleuve Saint-Paul, près du village de Caldwell, dessert les plantations de cannes à sucre et les autres cultures qui bordent le cours d'eau. Tous les groupes d'habitations portent un nom tiré de l'histoire ou de la géographie des États-Unis : Virginia, Clay-Ashland, Kentucky, New-York. Millsburg, le Mühlenburg des missionnaires allemands, possède aussi des plantations, de petites usines sur les rapides et des maisons de campagne. Mais le mouvement d'échanges avec les indigènes n'a pas lieu par la voie du fleuve. Les marchands mandingues qui servent d'intermédiaires à ce commerce n'aiment à se trouver en rapport ni avec les blancs ni avec les nègres « américains » et cherchent par tous les moyens à leur interdire le commerce direct avec la région des plateaux : il est rare d'en rencontrer qui ne s'expriment pas avec haine ou mépris en parlant de la république libérienne. Ils ont donc choisi pour entrepôt un lieu situé dans les marais, à quelques kilomètres à l'ouest du fleuve : c'est dans ce comptoir, Vanswah, où ils possèdent école et mosquée, qu'ils apportent les denrées de l'intérieur, reprises ensuite par des porteurs krou, et qu'ils les échangent contre des marchandises européennes. De Vanswah part un chemin très bien entretenu, qui traverse les forêts dans la direction du nord-est, puis du nord, pour atteindre Baporo en suivant la ligne de faite entre le fleuve Saint-Paul et le Little Cape-Mount-river. A la ville de Bojeh, située à une centaine de kilomètres de la mer, ce chemin en croise un autre qui se dirige au sud-ouest vers le lac Fisherman à travers le pays des Gola et Sublum, la ville forte où réside le chef de cette nation. La largeur normale de ces routes de commerce est fixée à 2 mètres environ.

Les hautes vallées du Saint-Paul, où n'a pénétré jusqu'à maintenant qu'un seul explorateur, deviendront certainement une des contrées les plus riches du continent africain. Les habitants s'y pressent en grand nombre et les bourgades se succèdent sur les pentes du plateau, entourées de cultures,

céréales ou tabac, et de steppes herbeuses où paissent les troupeaux. Les villes que traversa Benjamin Anderson dans son voyage de 1860, Zolu, Fessabué, Bokkasah, Zigah Porah Zué, dans le pays des Boussi, d'autres encore, telles que Zou-Zou sur le Saint-Paul, ont chacune plusieurs milliers de résidents, et leurs foires, où les femmes font presque tout le commerce de détail, attirent des multitudes de campagnards; un pont suspendu, formé de lianes attachées aux arbres des deux rives, traverse le Saint-Paul en face de Zigah Porah Zué, qu'entoure une triple enceinte. Chacune des villes de ce pays, connu sous le nom de Ouimar, a son couvent de jeunes filles, lieu sacré dans lequel nul homme ne saurait pénétrer en temps ordinaire sans encourir la mort; les recluses elles-mêmes sont chargées de lui donner le coup fatal. Mais il est des jours de fête où tous les gens de la ville sont invités à venir défiler dans la cour du couvent devant les jeunes filles, parées d'étoffes et de bijoux.

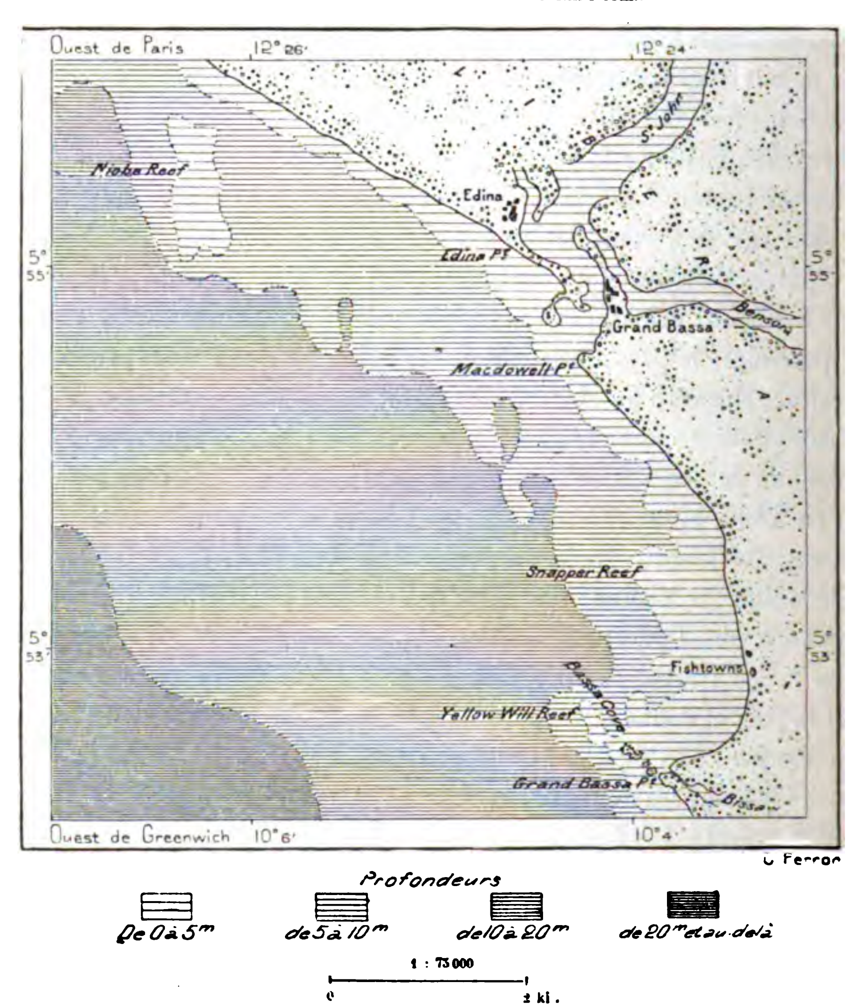
Sur le versant oriental des monts, appelés Vukkah dans cette région de leur parcours, le pays appartient aux Mandingues, et la ville principale de la contrée, Musardu ou Masadu[1], située à 608 mètres d'altitude, à la base de hautes collines jumelles, est la capitale d'un de leurs royaumes : quoique déchue de son ancienne prospérité, elle avait près de huit mille habitants en 1869, et ses remparts solides étaient défendus par une nombreuse garnison. Néanmoins elle a été occupée plusieurs fois depuis cette époque par le sultan de Medina, ville forte qui se trouve à deux ou trois journées de distance vers l'est et qui dispose d'une forte armée de musulmans et de païens : des traités récents avec le gouvernement de Liberia auraient établi la paix et donné aux Américains de Monrovia la suzeraineté politique de la contrée. Les Mandingues de Musardu portent un bonnet tricorne comme les Bambara du Niger, et chez leurs épouses la mode de se voiler la face a prévalu. Les femmes de Musardu et de sa voisine Billelah Kaïfal ont presque toutes des bijoux en or, fabriqués avec le métal importé des laveries du haut Niger. D'après Anderson, le plus riche placer est celui de Boubi, situé à quatre journées de marche à l'est de Musardu : l'or s'y trouve à l'état de pépites mêlées au sable. Le pays est d'une très grande salubrité; cependant on y rencontre un certain nombre de goîtreux, ce que l'on attribue aux mauvaises qualités de l'eau.

Le petit port de Marshall, à l'embouchure du Junk, n'est que peu fréquenté, tandis que celui de Grand-Bassa, appelé officiellement du nom de Buchanan, est le centre commercial de la République : là sont les princi-

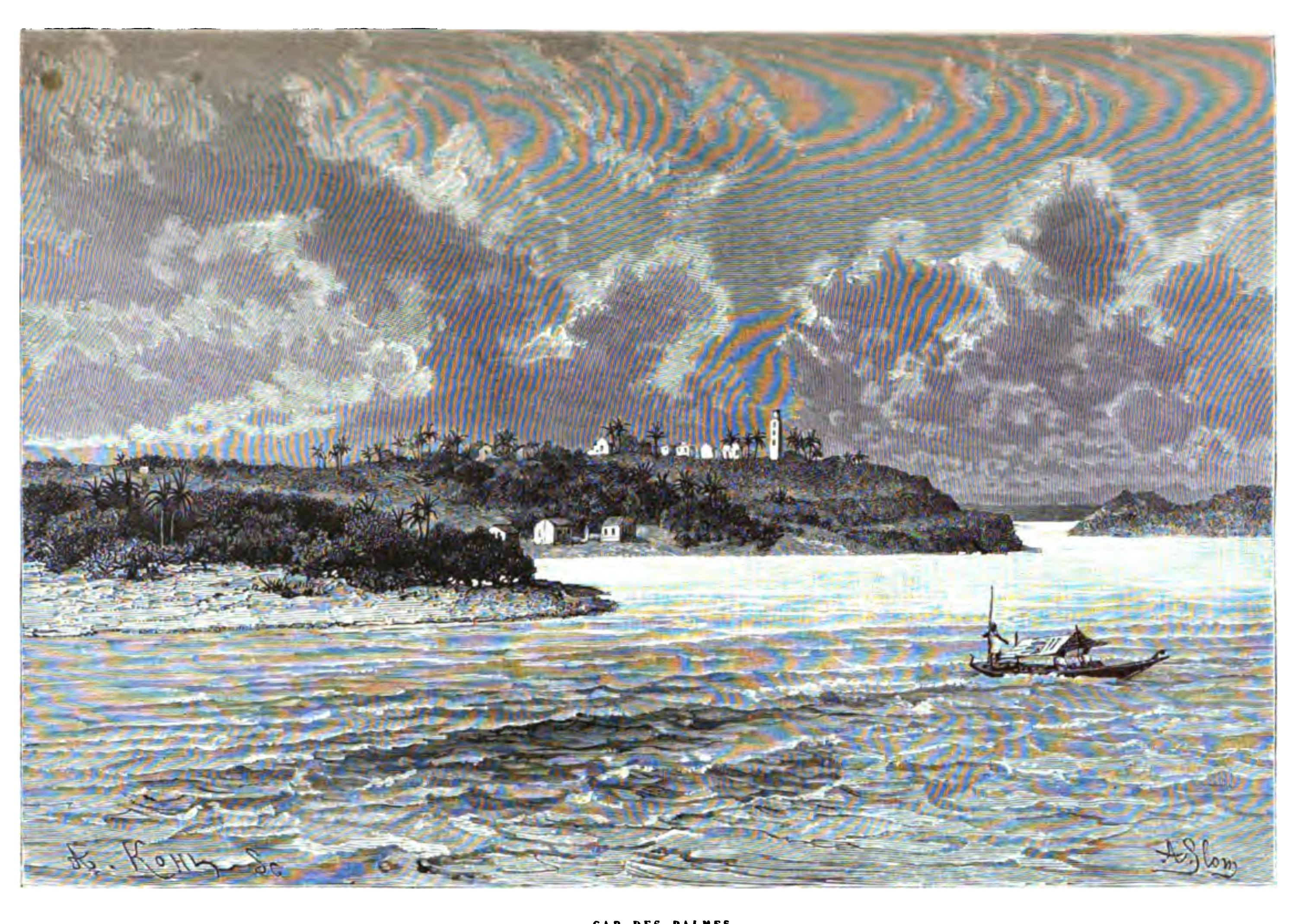
[1] *Letter from the King of Masadu to the President of Liberia*, 1868.

paux comptoirs et les bateaux à vapeur du littoral y font escale. En face, de l'autre côté de la rivière Saint-John, est le bourg d'Edina : c'est au Grand-Bassa que, d'après Villault de Bellefond, deux navires normands auraient établi, en 1364, la loge du Petit-Dieppe ; en 1842, les terres de l'anse furent achetées des chefs du pays pour le compte de la France, puis

N° 66. — GRAND-BASSA ET LA BOUCHE DU SAINT-JOHN.



cédées de nouveau à la république de Liberia. Le port de Greenville, à l'embouchure du Sinou, est beaucoup moins fréquenté que Grand-Bassa, mais c'est dans le voisinage, à l'est, que se trouve le pays de Krou, berceau de presque tous les marins du littoral. Le Petit Boutou et le Grand Boutou, rochers, côtes et villages que l'on voit à l'ouest de Greenville, avaient été aussi cédés à la France, en 1842 : on explique, à tort ou à raison, ce nom



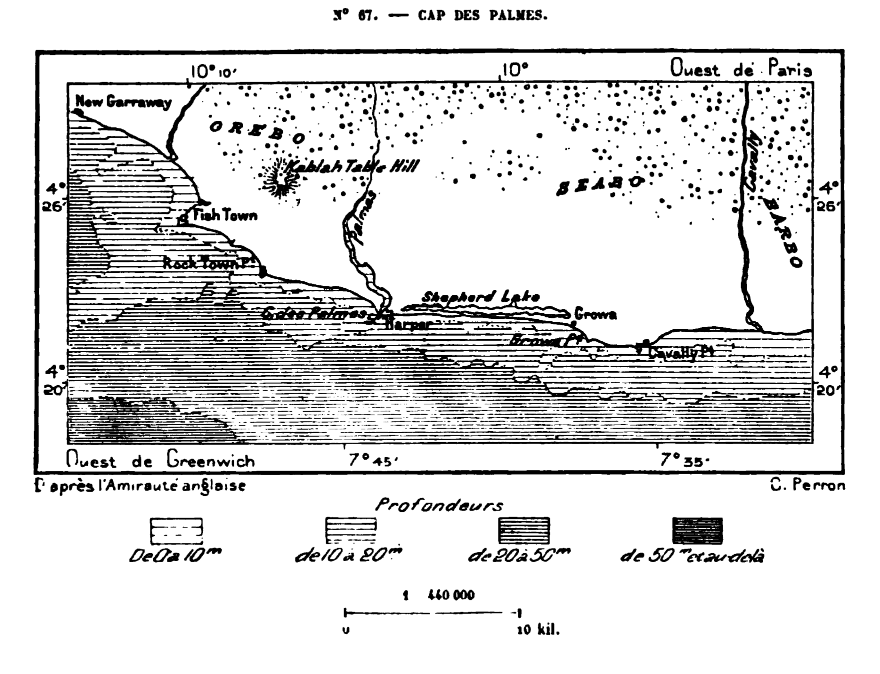
CAP DES PALMES

Dessin de Slom, d'après une vignette du Rapport consulaire de Gurley

de Boutou par l'ancienne appellation de Butteaux que les Dieppois auraient donnée à cette partie du littoral[1]. Au sud un nouveau port a été ouvert au commerce étranger, celui de Nifou.

Le cap des Palmes, à l'angle du continent, porte un village américain, l'une des cités futures de la côte africaine : c'est le Bamnepo des indigènes, le Harper des nègres civilisés. Chef-lieu de l'ancienne colonie de Maryland, rattachée maintenant à la république de Liberia, Harper occupe une des positions les plus salubres de la côte, sur une colline insulaire qu'une flèche de sable relie à la terre ferme ; un îlot, le Russwurm, qu'un chenal, navi-

N° 67. — CAP DES PALMES.



gable aux navires d'un moyen tirant d'eau, sépare de la péninsule, protège la rade du cap Palmas : c'est là que les indigènes déposaient autrefois leurs morts. La ville américaine montre çà et là ses maisons blanches à travers les bosquets de cocotiers qui ont valu son nom au promontoire, mais l'horizon du nord, sur le continent, est limité par la ligne continue de la grande forêt ; seulement quelques traits bleus, aperçus au-dessus de la masse noire des arbres, indiquent les montagnes lointaines. Le siège principal des missions protestantes est au nord-est, sur les bords de la rivière Cavally et plusieurs postes se succèdent jusqu'à Bohlen, tête de la navigation fluviale, située dans une région de graviers aurifères non exploi-

[1] Ph. de Kerhallet, *Instructions nautiques*

tés, car le dieu des mines exige des sacrifices humains, et dans ce pays de petites confédérations républicaines les hommes sont trop précieux pour qu'on verse leur sang[1]. Non loin de l'embouchure du Cavally se dresse un rocher percé à la base : c'est la « Pierre du Grand Diable », que des pèlerins, accourus de toutes les régions du pays de Krou, viennent contempler avec un effroi religieux, apportant leurs offrandes; les présents, coraux, verroteries, tabac, rhum, animaux, sont placés à l'entrée de la grotte et tout à coup disparaissent mystérieusement : on entend distinctement, disent les croyants, le bruit de déglutition qui se fait dans l'énorme gueule quand le monstre caché avale les offrandes de ses adorateurs. A côté de la pierre on montre un arbre au tronc contourné : c'est un homme impie qui se permit de rire du miracle, n'y voyant qu'une supercherie grossière de quelque prêtre caché dans l'intérieur du rocher[2].

La constitution de Liberia est calquée presque servilement sur celle des États-Unis, sans le moindre trait original qui témoigne de la différence de race et de pays. Le gouvernement se compose d'un président et d'un vice-président, nommés chacun pour une période de deux années parmi les propriétaires ayant au moins 3000 francs; le corps des électeurs se compose de tous les citoyens âgés de vingt et un ans. En cas de mort, le président est remplacé par le vice-président, qui est en même temps président du Sénat; cinq secrétaires de cabinet, irresponsables devant les chambres, forment le conseil du pouvoir exécutif. Le Congrès est composé de deux assemblées, le Sénat, dont les huit membres, deux par comté, sont élus chacun pour deux années, et la Chambre des représentants, ceux-ci nommés pour quatre ans; ils sont actuellement au nombre de treize; mais l'accroissement de population permettra d'ajouter d'autres sièges. Les citoyens

[1] Winwood Reade, ouvrage cité

[2] Villes de Liberia et des pays avoisinants, avec leur population approximative :

Monrovia	3500 hab. en 1884 ; 8550 avec la banlieue (Buttikoefer).
Robertsport	1200 »
Buchanan et Edina . .	5000 »
Harper	3000 »
PAYS VOISINS	
Baporo	3000 habitants en 1869 (Benjamin Anderson).
Zigah Porah Zué . . .	5000 » » »
Fessabué.	6000 » » »
Bokkasah	7000 » » »
Musardu.	7500 » » »
Billelah Kaïfal	6000 » » »

ne sont éligibles qu'à l'âge de trente ans. Les blancs sont exclus des privilèges du vote et naguère l'achat des terres leur était interdit, à moins qu'ils ne se fissent naturaliser. D'ailleurs, comme aux États-Unis, il était facile de trouver des accommodements avec cet article de loi, et plusieurs négociants, Allemands pour la plupart, avaient acquis des terrains à Monrovia, au cap des Palmes et autres lieux, pour l'établissement de leurs factories. La loi a été modifiée et les blancs obtiennent désormais la terre au même titre que les nègres, mais ils ne peuvent l'acheter directement aux indigènes ; c'est toujours par l'intermédiaire du gouvernement que se fait la transmission de la propriété[1].

Le pouvoir judiciaire, également imité des États-Unis, comprend des tribunaux de district et une cour suprême siégeant à Monrovia. Il n'y a point de religion d'État, quoique l'église épiscopale américaine soit dominante, mais l'opinion commande le respect officiel du dimanche ; les protestants de sectes diverses qui composent la grande masse de la population « civilisée », exigent des musulmans et des païens l'observation extérieure du « sabbat » : ce jour-là on ne tire même pas le canon dans le port pour saluer un vaisseau étranger. On veille également à ce qu'il n'y ait point, au su du public, de ménages irréguliers. Chaque village de 300 habitants est censé posséder une école primaire, et en outre deux établissements supérieurs d'instruction ont été fondés pour les garçons et pour les filles. Chaque petite ville de Liberia tient à honneur d'avoir sa société littéraire, décorée de quelque titre ambitieux, mais la plupart n'ayant, pour toute richesse, qu'un petit nombre de livres dépareillés.

Tous les citoyens, de seize à cinquante ans, doivent le service militaire à l'État ; mais cette dette n'est acquittée qu'en temps de guerre avec les tribus. L'ensemble de la milice comprend quatre régiments territoriaux, divisés chacun en six compagnies. Un brigadier-général commande toutes les forces militaires. Quant à la marine, elle se compose de quelques chaloupes à voiles et à rames. Le budget annuel n'atteint pas un million de francs[2] ; mais la dette, imposée à la république, en 1871, par quelques spéculateurs éhontés, noirs et blancs, est relativement fort lourde ; si elle devait être payée en entier avec les intérêts en 1886, année de l'échéance, elle atteindrait 7 900 000 francs.

L'État est actuellement divisé en quatre comtés : Mesurado, Grand-Bassa,

[1] Wauwermans, ouvrage cité.

[2] Budget de l'année fiscale 1882-1883 :

Recettes	950 000 francs.
Dépenses	800 000 »

Sinou et Maryland. Ce dernier fut jusqu'en 1860 une colonie de nègres libérés constituée en république distincte, sous le patronage d'une société de Baltimore; unie à Liberia, elle reçut un « surintendant » chargé d'assimiler peu à peu ses institutions à celles des autres comtés. Les subdivisions du territoire sont les *townships*, délimités comme ceux des États-Unis par des lignes géométriques : la superficie normale du township est de 8 milles carrés, soit 21 kilomètres et demi.

CHAPITRE V

COTE DE L'IVOIRE, GRAND-BASSAM, ASSINI

A l'orient du cap des Palmes, le rivage se développe suivant une courbe d'une étonnante régularité jusqu'au cap des Trois Pointes, situé à 620 kilomètres à l'est. La plus grande partie de ce rivage, doucement infléchi, est désignée par les marins sous le nom de « côte de l'Ivoire » ou « côte des Dents ». Les navigateurs anglais l'appellent aussi *Leeward-coast* ou « côte Sous-le-Vent », pour la distinguer de la « côte du Vent » ou *Windward-coast*, qui borde l'Atlantique, exposée à toute la force des tempêtes. Du reste, aucune ligne de délimitation naturelle, sinon des buttes de rochers et des barres de rivières, ne divise cette côte en régions distinctes et les frontières politiques n'y ont été tracées avec précision que tout récemment, pour indiquer l'étendue du domaine dont la France s'est emparée. Ces possessions, qui s'étendent virtuellement à l'intérieur jusqu'à une distance non encore déterminée, présentent un front maritime d'environ 220 kilomètres; le reste de la côte, compris entre les rivières San-Pedro et Lahou, sur une étendue de 200 kilomètres, est un des rares segments du littoral africain qui ne soit pas encore revendiqué comme possession coloniale par une puissance européenne : il est vrai que les habitants du pays, appartenant pour la plupart à la grande famille des Krou, peuvent être considérés comme associés aux Européens dans leur œuvre d'appropriation du continent, car ils fournissent aux bâtiments de passage des pilotes, des matelots et des manœuvres pour la navigation des côtes, l'exploitation des entrepôts et des chantiers. De toutes les parties du littoral africain, la zone occidentale de la côte de l'Ivoire est aussi la moins explorée. Outre le rivage océanique et les sommets des collines aperçus des villages riverains, on ne connaît de cette région que des noms de tribus et de bourgades : le rideau noir des grands arbres n'a pas encore été dépassé. Et

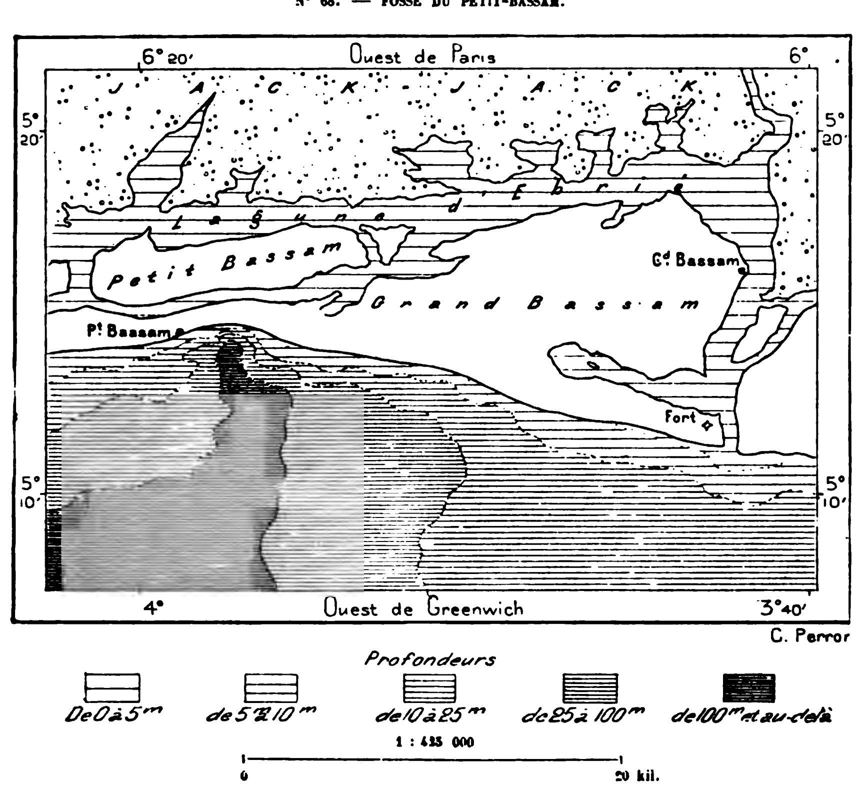
cependant il est peu de contrées qui promettent aux voyageurs de plus intéressantes découvertes. C'est directement au nord que l'on s'attendait jadis à trouver les massifs les plus élevés de cette chaîne de montagnes, dite de Kong, dessinée par les géographes sur la foi de vagues récits et pour se conformer aux analogies que présentent les continents; mais il paraît probable maintenant que dans cette partie du continent africain le seuil de partage entre les deux versants est peu élevé; les rivières n'ont qu'une faible pente et ne transportent que peu de galets. M. Chaper pense qu'il serait très facile d'atteindre le faîte pour redescendre vers les sources de la branche orientale du Niger, peut-être plus longue que la branche occidentale suivie par les explorateurs sénégambiens. Par cette route du Sénégal des marchands bambara se rendent à la côte de l'Ivoire[1]. On dit qu'à trois ou quatre journées de marche au nord de la lagune du Grand-Bassam il existe une cité du nom de Baouré que fréquentent des « gens à cheval », probablement des Mandingues du haut Niger[2]. Là est la route qu'auront à suivre les explorateurs qui rattacheront les possessions françaises de l'Assini à celles du Soudan et du Sénégal.

La partie occidentale de la côte de l'Ivoire, celle dont les populations jouissent encore de toute leur indépendance, est la plus élevée et l'on y voit des hauteurs appelés « montagnes » par les marins : tels sont les monts de Saint-André, dont le nom a été changé en celui de Sassandra par les nègres; la plus haute cime a 286 mètres. Plus loin, le mont Langdon et les collines des Sœurs ont respectivement 109 et 119 mètres. Suivant toute apparence, la plupart des falaises, composées de roches, blanches à la base et recouvertes d'assises horizontales d'un rouge franc, sont des strates de grès[3]. Quelques rivières descendent à la mer dans cette partie du littoral, après avoir traversé, disent les indigènes, une grande lagune, le Glé, se développant parallèlement à la côte. Le fleuve Lahou, dont le cours a été choisi comme limite occidentale des possessions françaises, est probablement assez long et doit naître dans la région des hautes montagnes; il roule une forte quantité d'eau et se jette dans la mer par trois bras, que séparent des îles boisées. Mais les barres d'entrée sont tellement périlleuses, qu'on n'essaye même pas de les franchir en canot : les indigènes s'y hasardent en pirogue et fréquemment ils chavirent dans les rouleaux des brisants. L'accore de la berge sous-marine, dite « plateau des sondes », se maintient à une assez grande distance du ri-

[1] François; De Kerhallet, *Instructions nautiques.*
[2] Fleuriot de Langle, *Tour du Monde*, 2e sem., 1873.
[3] Chaper, *Bulletin de la Société de Géologie de France*, 1885.

rage, si ce n'est en face de la baie du Petit-Bassam, c'est-à-dire précisément à l'endroit où l'arc formé par la côte de l'Ivoire offre le sommet de sa convexité vers le nord. Une fosse très profonde, d'une largeur de près de 2 kilomètres, s'ouvre normalement à la rive entre les deux berges immergées qui se prolongent en pente douce vers le large. A 7400 mètres du bord, le fond est à 491 mètres dans la « fosse » du Petit-Bassam ; à un peu plus d'un demi-kilomètre, la profondeur est encore de 180 mè-

N° 68. — FOSSE DU PETIT-BASSAM.



tres ; enfin, tout près de la plage on trouve 36 mètres d'eau. Cette vallée sous-marine rappelle le « Gouf » de Cap-Breton, situé près de l'angle de la mer de Gascogne.

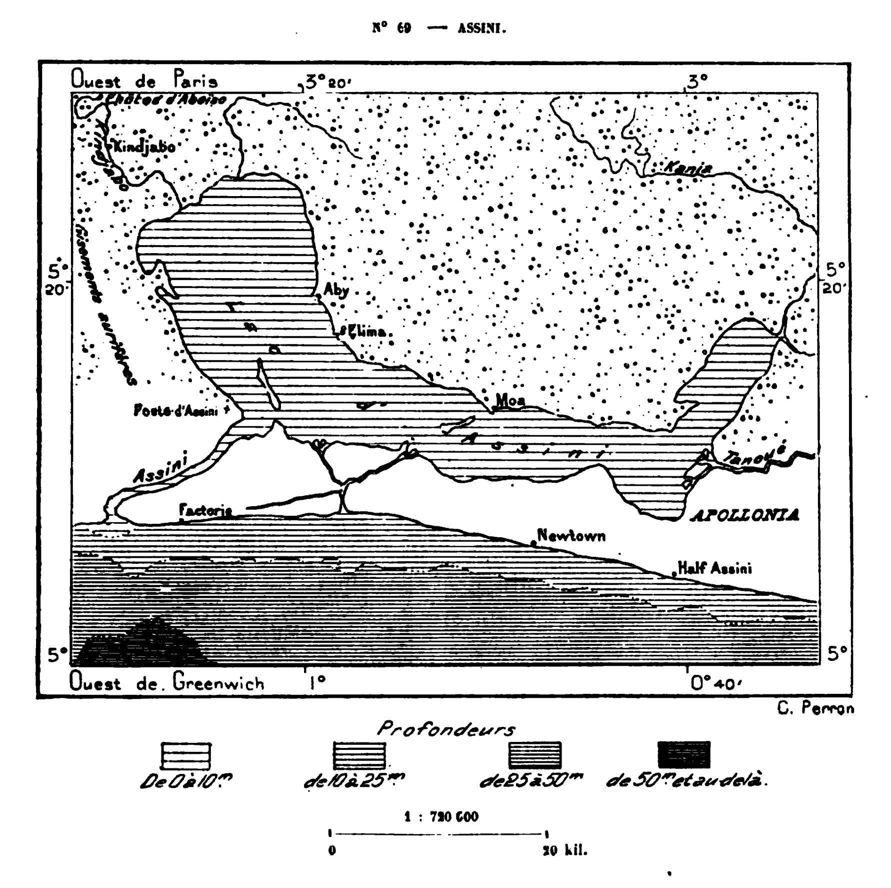
Avant de s'unir à la mer, le Lahou s'épanche à l'ouest en une lagune parsemée d'îles et séparée de l'Océan par un étroit cordon littoral ; mais à l'est du fleuve cette formation de flèches côtières, entre la mer toujours grondante et la nappe unie des eaux intérieures, se développe en de bien autres proportions. Sur un espace de plus de 220 kilomètres, du Lahou au Tanoué, la côte est double : l'une, celle de la mer, est à peine infléchie ; son étroite plage blanche se prolonge sans fin de l'ouest à l'est entre les rouleaux

écumeux des brisants et la forêt verdoyante qui s'entr'ouvre çà et là pour abriter un village; l'autre, celle de la terre continentale, est découpée en criques et en baies secondaires présentant au batelier un dédale d'entrées libres ou pleines de roseaux vers les rivières de l'intérieur. La lagune d'Ébrié, la partie occidentale de cette chaîne de baies séparées de la mer, est tout un monde de détroits, de canaux, d'îles, d'îlots et de bancs qui s'étend parallèlement à la plage marine sur un espace de 120 kilomètres et dans laquelle débouchent plusieurs rivières : les embarcations d'un tirant de 80 centimètres peuvent en toute saison naviguer d'une extrémité à l'autre de la lagune; le marin Cournet est le premier qui l'explora dans toute son étendue. Le plus abondant de tous les affluents de l'Ébrié, l'Akba ou Comoé, auquel les cartes attribuent, à tort ou à raison, un cours de plus de 400 kilomètres, vient rejoindre la nappe orientale de la lagune Ébrié et rompt le cordon littoral pour trouver une issue. Dans la saison des pluies, le fleuve coule avec une telle violence, que son courant atteint, à la sortie du lac, 14 et 15 kilomètres de vitesse à l'heure: la mer est jaunie par ses eaux jusqu'à 8 kilomètres. La masse des alluvions apportées par le courant fluvial engorge la barre, de sorte que les navires d'un tirant d'eau de 3 mètres ne peuvent la franchir; mais dans les autres saisons de l'année ils passent sans difficulté : cette bouche, dite du Grand-Bassam, offre la meilleure entrée de toute la côte entre le cap des Palmes et le golfe de Bénin. Le flux de marée pénètre par cette ouverture et remonte dans la lagune d'Ébrié, bassin d'eau saline en aval, d'eau saumâtre au milieu, d'eau douce en amont : toutefois les riverains n'y boivent point ; sur la berge continentale ils vont puiser aux sources et aux rivières, sur la plage maritime ils creusent le sable et laissent l'eau de filtration s'y amasser. Le cours de l'Akba n'a été remonté par les voyageurs européens qu'à la distance de quelques journées de navigation dans l'intérieur : à une quarantaine de kilomètres, près du village du Petit-Alépé, le lit régulier est interrompu par des rapides.

A moins de 40 kilomètres à l'est du Grand-Bassam, l'entrée de l'Assini ou Assinie, l'Issini des anciens auteurs, ressemble à la passe précédente, mais elle est moins profonde, plus sinueuse, plus difficile à reconnaître : seuls les navires dont le tirant ne dépasse pas $1^{m},60$ peuvent y pénétrer; mais dans l'intérieur les lagunes, qui se ramifient en baies et en criques nombreuses, offrent de profonds chenaux de navigation; les péninsules qu'elles entourent de leurs eaux se relèvent en pentes douces, dominées par quelques cimes qu'a déboisées l'incendie, et d'où l'on peut contempler le magnifique tableau du lac se ramifiant autour des promon-

toires. Les deux principales rivières qui se déversent dans cette mer intérieure sont la Bia ou rivière de Kindjabo, tributaire de la baie septentrionale, et le Tanoué, qui limite à l'est les possessions françaises et dont les sources se trouvent probablement au nord-ouest du pays des Achanti. L'aviso le *Guet-Ndar* a remonté ce fleuve à une centaine de kilomètres en amont de son delta dans la lagune; quant à la rivière de Kindjabo, ses explorateurs ont dû s'arrêter aux roches d'Aboïso ou des « Cataractes »,

N° 69 — ASSINI.



moins éloignées de l'embouchure. Les vallées des deux rivières et celles de leurs affluents sont parsemées de lavages d'or, qui suffisent à entretenir une population considérable d'orpailleurs, pauvres gens qui se contentent d'un petit gain journalier. Les pépites se trouvent dans une argile très tenace qui occupe le fond des vallées ; on a calculé qu'en moyenne la contenance aurifère est de 2 à 3 francs par mètre cube. Une source abondante de bitume coule sur la rive de l'Albi, golfe occidental de la grande lagune d'Assini. Dans les terres en pente douce qui s'étendent au nord du lac, M. Chaper a reconnu des blocs et des argiles d'origine glaciaire : ainsi

des rivières du Sud à la côte de l'Or, sur un espace de 1500 kilomètres, se montrent les indices d'une ancienne action des glaces.

Le climat de la côte de l'Ivoire ne diffère de celui de la côte des Graines que par des transitions insensibles. L'année s'y divise également en deux saisons des pluies, séparées par deux saisons des sécheresses. La période de l'année la plus dangereuse pour les étrangers commence, en octobre, par les vents du nord-est, qui correspondent au harmattan des côtes de Liberia; mais l'insalubrité n'est pas aussi forte au comptoir d'Assini que dans les autres postes du littoral. Les denrées de commerce, huiles et amandes de palme, bois de teinture, gommes, arachides, cire, ivoire, prouvent que la flore et la faune de la contrée ne diffèrent que peu du monde organique de Liberia. M. Chaper a rapporté 37 espèces de fougères du territoire d'Assini. La seule grande culture introduite dans le pays est celle du cafier, dont une maison de commerce française possède une plantation sur les pentes qui dominent la rive occidentale de l'Albi. Les indigènes ne se nourrissent pas de riz comme la plupart des habitants de la côte occidentale, entre la Gambie et le cap des Palmes : avec l'igname, la banane est le fond de leurs aliments. Ce fruit, réduit en pâte, mêlé à du poisson fumé, relevé de piment et cuit dans l'huile de palme ou d'arachide, est le fameux mets national du *foutou-foutou*, que l'Européen commence par exécrer et finit par trouver exquis.

La faune de la côte des Dents est la même que celle de Liberia. M. Chaper y signale trois espèces de singes, y compris le chimpanzé. L'éléphant ne se trouve pas à l'état sédentaire dans la région du littoral à laquelle il donna son nom, mais des fruits dont il est très friand l'attirent à l'époque de leur maturité dans les forêts voisines de la lagune. Quant aux hippopotames, qui jadis étaient les hôtes des marigots, il n'en existait plus que deux en 1880 dans le territoire d'Assini et un seul en 1885 ; c'est dans ce siècle qu'aura lieu l'extermination de l'animal. M. Chaper a vu des peaux de pythons, d'ailleurs peu redoutés, dont la longueur est supérieure à 10 mètres et qui ont plus de 40 centimètres de circonférence au milieu du corps. Les nègres de cette contrée n'ont pas une seule bête de somme : ils pourraient peut-être dresser le bœuf au transport des marchandises, et l'on s'occupe actuellement d'introduire l'âne dans les plantations. Toutes les expéditions se font par la voie des canaux ou sur la tête des nègres : la charge moyenne de ces porteurs est de 25 à 30 kilogrammes.

Les peuplades occcidentales de la côte de l'Ivoire sont encore classées

parmi les Krou : ce sont les Glebo (Gleboé) ou « gens de Saint-André », les plus bruyants et les moins disciplinés de leur race ; ils appartiennent probablement à la même souche que leurs voisins occidentaux les Grebo et



FEMMES DU GRAND-BASSAM.
Dessin de E. Bayard, d'après une photographie.

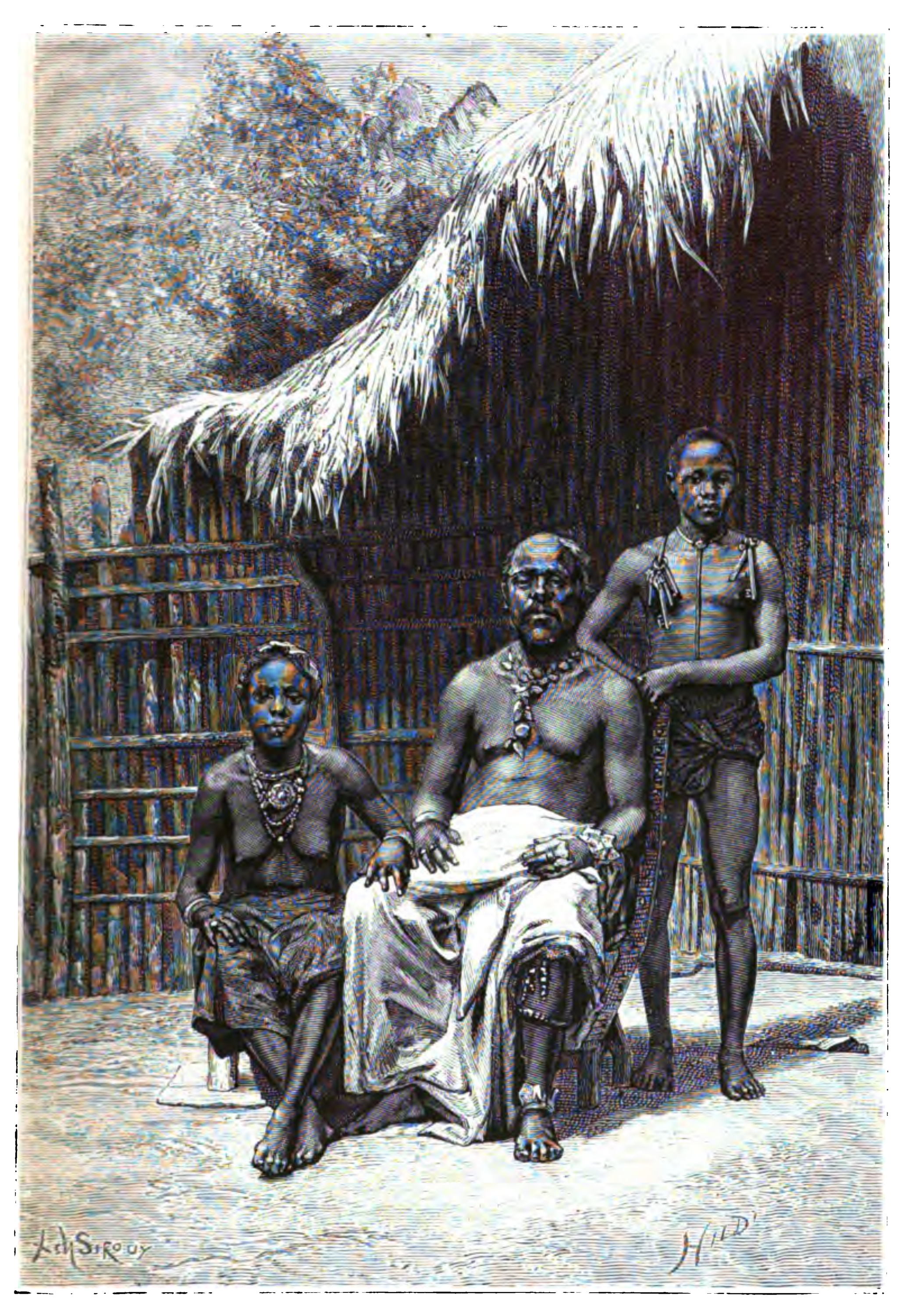
peut-être les deux noms n'en font-ils en réalité qu'un seul. On dit qu'à une époque récente le cannibalisme n'avait pas complètement disparu chez les Glebo[1]. Mais on raconte de ces tribus des choses d'autant plus extraordinaires que les populations sont moins connues. C'est ainsi

[1] Fleuriot de Langle, mémoire cité.

qu'il existerait dans ces contrées une peuplade ayant un vocabulaire si restreint, que les gens ne sauraient s'expliquer sans force gesticulations et jeux de physionomie : dans l'obscurité il leur serait impossible de se comprendre mutuellement[1]. Sur les bords de la lagune de Glé se trouveraient aussi des colonies de femmes fétiches vouées au célibat et gouvernées par une reine qui se donne, au moyen de certaines herbes, un éléphantiasis artificiel. Si, en violation de la loi, un garçon naît dans ces villages d'amazones, il est aussitôt mis à mort; mais les filles sont élevées avec soin, destinées à devenir fétiches à leur tour.

A l'est, un grand nombre de tribus succèdent aux Glebo, à peine mieux connues que ces derniers et parlant des dialectes dont les linguistes ne possèdent que des vocabulaires incomplets : la vraie place de ces idiomes entre le groupe des langues krou et celui des parlers achanti n'a pas encore été fixée. La principale nation paraît être celle des Avekvom ou Avikom, habitant la partie du pays d'Adou située à l'ouest de la rivière Lahou: depuis plus de deux siècles on donne communément à ces nègres le nom de Quoa-Quoa (Kwa-Kwa), d'après leur salutation[2], qui « ressemble au cri du canard », disait Bosman[3]. Le village commerçant de Grand-Lahou, placé sur le cordon littoral, à l'ouest de la barre qui ferme le fleuve de son nom, est peuplé de Quoa-Quoa. Les tribus qui vivent plus à l'est, sur le littoral maritime et sur les bords de la lagune d'Ébrié, sont également connus des marins de la côte par un sobriquet : ce sont les Jack-Jack. Peut-être ce surnom, qui en anglais aurait pour synonyme « homme à tout faire », est-il dû à l'esprit toujours en éveil de ces noirs. Très actifs, très commerçants, ils servent d'intermédiaires aux populations de l'intérieur pour l'expédition de l'huile, des amandes de palme et autres denrées. Commis voyageurs persuasifs, ils vont de village en village pour faire expédier les tonneaux sur le littoral où des navires européens viennent les charger; repoussant le concours des traitants français du Grand-Bassam, ils trafiquent directement avec les capitaines de navires. En 1884 on évaluait à 5000 tonnes la quantité d'huile de palme qu'ils vendaient; douze à quinze bâtiments de Bristol et de Liverpool viennent charger en rade dans leurs villages, où s'élèvent déjà de larges maisons en bois, non moins confortables que celles des négociants dans les comptoirs européens[4]. Les groupes d'habitations sont fort nombreux autour de la lagune d'Ébrié :

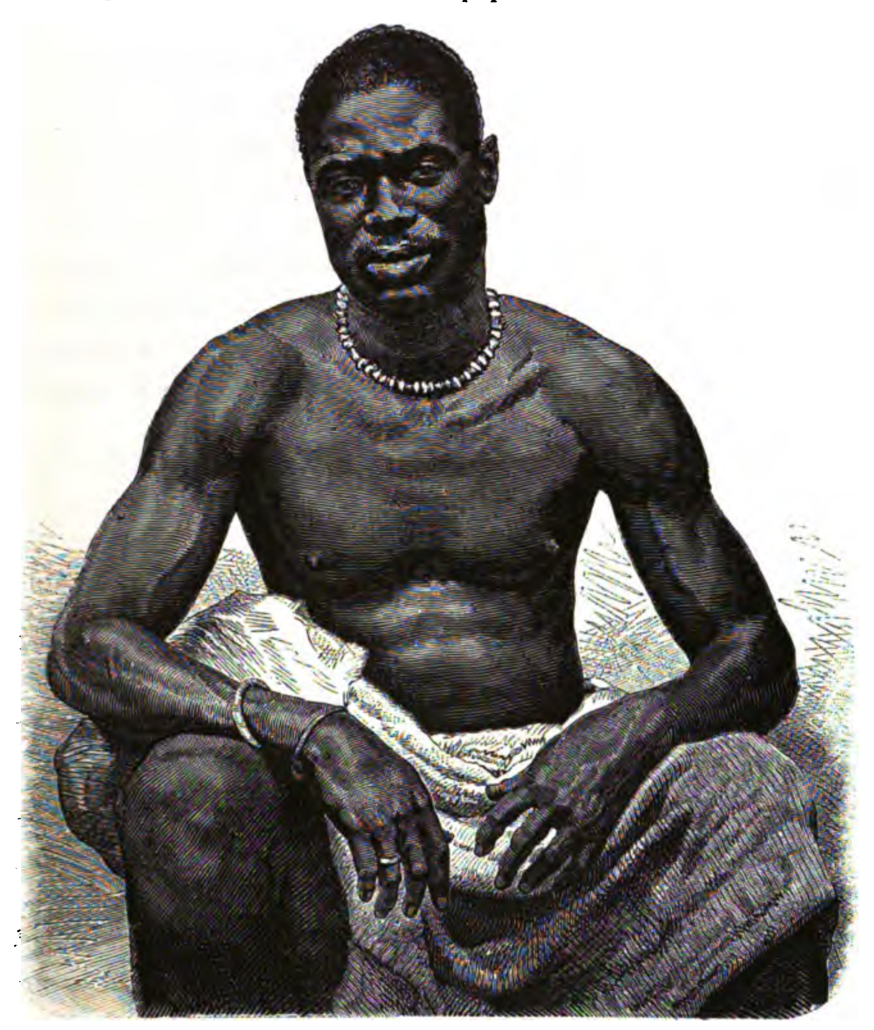
[1] Winwood Reade, ouvrage cité.
[2] Villault de Bellefond, *Relation des costes de l'Afrique appelées Guinée.*
[3] *Voyage de Guinée.*
[4] *Notices coloniales, Exposition universelle d'Anvers en* 1885.



TYPES ET COSTUMES. — LE ROI D'ASSINI

Dessin de Sirouy, d'après une photographie communiquée par M. Chaper.

on évalue à 80 000 habitants, pêcheurs en grande majorité, les riverains de cette mer intérieure; le seul village de Grand-Bassam contient plus de cinq cents pirogues[1]. L'ensemble de la population de la côte de l'Ivoire et



TYPE AGNI.
Dessin de Rixens, d'après une photographie.

de tout le versant jusqu'au faite de partage vers le Niger est au moins d'un demi-million d'hommes.

Les tribus qui vivent au nord des possessions françaises du Grand-Bassam et d'Assini paraissent appartenir à deux races distinctes : les Agni, anciens possesseurs du pays, et les Ochin, conquérants venus, d'après la tradition, vers la fin du dix-huitième siècle. Les Agni sont plus courts, plus trapus et

[1] J. L. de Lanessan. *L'Expansion coloniale de la France.*

plus forts; les Ochin, plus élancés, ont la tète plus allongée, la mâchoire inférieure plus saillante[1]. Dans quelques villages, les femmes vont entièrement nues, mais la plupart ont un pagne qui se rattache à une ceinture de verroteries; les jeunes filles tressent leurs cheveux en petits toupets, tandis que les femmes en forment une espèce de casque. Les hommes se drapent majestueusement dans une large pièce d'étoffe, composée de bandes de couleurs diverses. La propreté est en très grand honneur chez ces indigènes: comme les Krou, ils se baignent tous les jours et se savonnent des pieds à la tête; si la quantité de savon employée dans un pays était, comme on l'a dit souvent, la mesure de la civilisation, les riverains du fleuve d'Akba seraient au premier rang parmi les hommes. Ils fabriquent leur savon avec l'huile de palme et des cendres de feuilles; en outre, le savon européen est un de leurs principaux objets d'importation. Après le bain, ils s'enduisent légèrement d'huile tout le corps[2].

A quelque race qu'ils appartiennent, les nègres de cette partie du littoral sont d'une extrême douceur et d'une sûreté parfaite en affaires : on ne fait avec eux que des contrats verbaux, quelquefois pour une longue période de mois et d'années, mais ils les observent toujours avec scrupule. Jadis ils se défiaient à bon droit des navires européens qui se présentaient sur leur côte; quand le capitaine d'un bâtiment leur demandait de tenir un palabre, ils exigeaient d'abord que celui-ci descendît du navire et que, mettant le pied d'un côté sur le bordage d'une barque indigène, de l'autre sur le bois de son vaisseau, il prît de l'eau de mer avec la main et s'en mît quelques gouttes sur les yeux pour attester sa bonne foi[3] : la violation de ce serment devait entraîner, pensaient-ils, la perte de la vue. Dans l'intérieur du pays, le « grand fétiche » est un plat où l'eau se mêle à la terre : pour jurer le grand serment, chacun trempe sa main dans l'eau boueuse et en asperge ses voisins; le serment a pour garants et pour vengeurs les deux éléments primitifs desquels tous les hommes sont nés[4].

Actuellement il est très facile de parcourir le territoire dans tous les sens; seulement les voyages sont fort coûteux, les habitants de chaque village s'attendant à recevoir un cadeau du voyageur blanc. Depuis plusieurs générations, il n'y a point de guerre dans le pays; cependant presque chaque indigène possède un fusil, qu'il n'emploie guère qu'à brûler de la poudre : le bruit est un élément indispensable de toute fête. L'Islam n'a

[1] Hyacinthe Hecquard, *Voyage sur la côte et dans l'intérieur de l'Afrique Occidentale*.
[2] Chaper, *Le Territoire d'Assinie*, *Archives des missions Scientifiques*, tome XII, 1885.
[3] Labat, ouvrage cité.
[4] *Revue Maritime et Coloniale*, tome IX; — Hovelacque, *L'Homme*, 1884.

point pénétré dans ces contrées et les pratiques religieuses sont encore purement animistes, mais il ne semble pas qu'on les suive avec beaucoup de ferveur. Les fétiches placés à l'entrée des villages et au croisement des routes sont mal entretenus et, en maints endroits, les bosquets taboués sont réduits à de petits enclos entourés de crânes d'animaux et de tessons : çà et là même il n'y a plus d'enceinte, et le temple fétiche n'est qu'une pierre, bloc de diorite que les ancêtres apportèrent religieusement du nord et que heurte maintenant le pied du passant. Lors du voyage de Hecquard, le respect des fétiches était encore dans toute sa force : certaines viandes, certains fruits, la plupart des poissons étaient taboués ; chaque semaine avait son jour fétiche, pendant lequel on ne pouvait manger ni traverser une eau courante, et que l'on employait à se teindre le corps de blanc et de jaune.

Un puissant royaume, vassal de la France, s'est constitué sur les rives de la lagune d'Assini, au profit d'un chef d'origine achanti, qui réside à Kindjabo, ville d'environ 5000 habitants située sur la rive gauche du fleuve. Les cabécères de chaque village rendent la justice pour les délits ordinaires, mais les affaires importantes qui peuvent entraîner la mort d'un accusé sont apportées devant le roi ; des avocats plaident devant lui les intérêts opposés, puis, après audition des parties, la peine, amende ou mort, est prononcée sans appel. Sous le hangar de justice, où le roi préside aux débats, les têtes coupées sont placées en pyramides : il serait dangereux de toucher à ces témoignages de la puissance royale, fétiches plus redoutés que les effigies de monstres placés au bord des routes. Encore au milieu du siècle, chaque fondation d'un village était précédée par un sacrifice humain. La victime était d'abord enivrée de vin de palme, puis, après une danse guerrière, le fils du chef lui coupait la tête, son ventre était ouvert et le féticheur prédisait le sort du village futur par l'inspection des entrailles[1] ; sous peine de mourir dans l'année, les assistants étaient tenus de prendre leur part du festin, préparé avec le cœur, le foie et les entrailles de l'homme, mêlés aux viandes d'animaux fétiches. Le roi possède un troupeau de captifs, et l'on se demandait naguère avec inquiétude si la vieille coutume qui demande un bain de sang pour le cadavre royal ne serait pas observée par le massacre de ces malheureux. Une deuxième catégorie d'esclaves comprend les débiteurs insolvables devenus serviteurs temporaires de leurs créanciers : ceux-ci sont considérés comme virtuellement libres et des alliances s'établissent fréquemment entre leurs familles et celles de leurs maîtres[2].

[1] Hyacinthe Hecquard, ouvrage cité.
[2] Chaper, mémoire cité.

Les comptoirs français, appartenant presque tous à une maison de la Rochelle, sont peu nombreux : les seuls villages où résident des employés français sont ceux du Grand-Bassam et d'Assini, situés l'un et l'autre à côté des barres du même nom, et de Dabou, sur une crique de la rive septentrionale de la lagune d'Ébrié. C'est un poste fortifié qui menace les Bourbouri, population remuante et farouche habitant de gros villages dans le voisinage des Jack-Jack. Assini deviendra probablement une escale fréquentée comme lieu d'approvisionnement des régions aurifères de l'intérieur. Elle exporte en moyenne 5000 onces ou 480 000 francs d'or par année et 10 000 tonnes d'huile de palme, d'une valeur d'un million et demi[1].

Les établissements français de la côte de l'Ivoire dépendaient administrativement du Gabon; ils ont été rattachés au Sénégal par un décret récent, de même que les comptoirs de la côte des Esclaves.

[1] A. Bretignière, *La France coloniale*, de M. A. Rambaud.

CHAPITRE VI

COTE DE L'OR ET BASSIN DE LA VOLTA,

FANTI ET ACHANTI

Cette partie du littoral africain est, entre le cap des Palmes et les bouches du Niger, la région où les Européens se sont le plus solidement établis. Les Anglais, possesseurs du territoire, appelé officiellement Cape-Coast, du nom de son ancienne capitale, occupent un espace côtier qui se développe sur une longueur d'environ 600 kilomètres, des possessions françaises d'Assini aux comptoirs allemands de Togo. A l'intérieur, leur domaine s'étend sur un point jusqu'à 200 kilomètres de la côte, et, au delà des limites, leur ascendant politique s'étend au loin sur les populations nigritiennes. D'après les statistiques, encore approximatives, la superficie du territoire anglais de Cape-Coast est évaluée à 43 000 kilomètres carrés et les habitants étaient en 1875 au nombre de 408 000; ils sont actuellement plus d'un demi-million. Au nord, le royaume des Achanti, le Gyaman et les provinces limitrophes sont peuplés de plus d'un million d'individus. C'est à trois millions d'hommes que l'on estime l'ensemble de la population du versant incliné vers la côte de l'Or. Le nom même du pays explique le zèle qu'ont mis les blancs à fonder des comptoirs sur ce littoral et à reconnaître les régions de l'intérieur. L'amour du lucre avait entraîné des marchands de toutes les nations européennes à établir des factories pour le troc de clous, d'aiguilles, d'eau de feu contre de la poudre d'or, et la plupart des puissances élevèrent des postes fortifiés pour protéger les transactions de leurs nationaux : Français, Brandebourgeois, Hollandais, Danois, Portugais possédèrent des établissements sur la côte de l'Or. Les Anglais sont les héritiers de toute l'Europe marchande dans l'exploitation de ce riche territoire.

Quels furent les premiers négociants installés sur la côte de l'Or? C'est

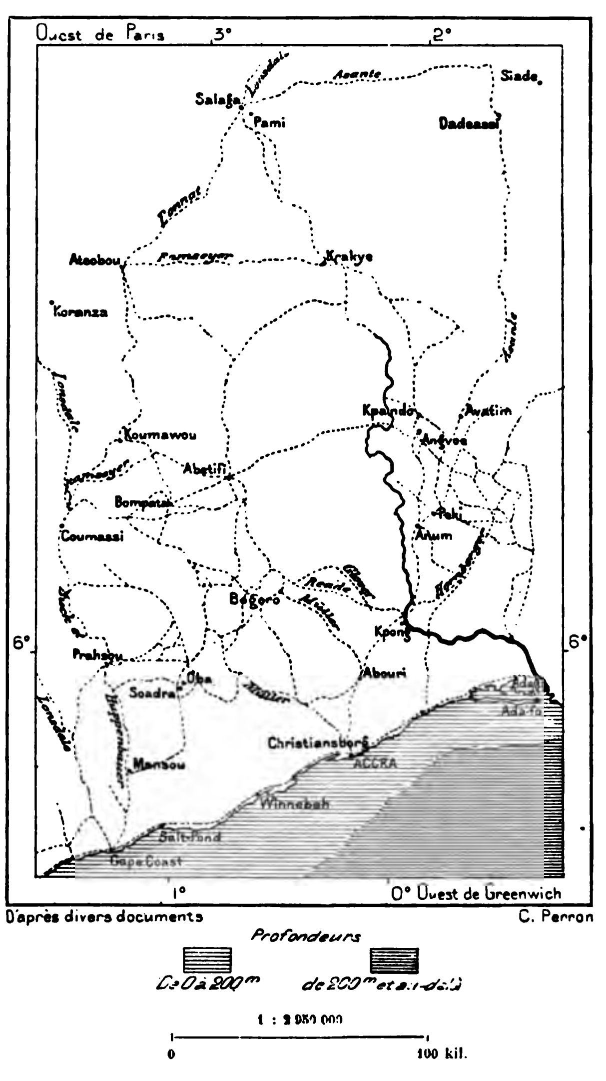
une des questions les plus discutées dans l'histoire de la géographie; l'on constituerait toute une bibliothèque des mémoires et des gros ouvrages qui ont été publiés pour établir la priorité des Français ou celle des Portugais. En 1666, le voyageur Villault de Bellefond, qui avait visité les côtes africaines jusqu'à la côte du Poivre, parla le premier des établissements fondés par les marins dieppois sur la côte de l'Or, dans la deuxième moitié du quatorzième siècle. D'après lui, les marchands de Dieppe, associés à ceux de Rouen, auraient trafiqué directement, de 1364 à 1410, avec les nègres de cette région : ses affirmations ne reposent, il est vrai, sur aucune preuve positive et l'incendie de la bibliothèque de Dieppe, en 1694, n'a pas permis de contrôler son dire[1]; toutefois divers témoignages indirects, entre autres l'habileté spéciale des ouvriers dieppois pour la sculpture de l'ivoire, prouvent que des rapports suivis s'étaient depuis longtemps établis entre le port normand et les terres africaines bien des générations avant que Villault de Bellefond rédigeât son fameux rapport à Colbert[2]. Quant à la découverte définitive de la côte de l'Or, découverte incontestée qui prend date dans la science positive[3], elle se fit en 1470 ou 1471 : un des explorateurs qui atteignirent les premiers ce point du littoral portait ce nom de Santarem, illustré pendant ce siècle par le plus savant défenseur de la priorité des Portugais dans l'œuvre de la découverte des rivages africains. Onze ou douze ans après la reconnaissance du littoral par Santarem et Escovar, le roi João II faisait construire le fort de São-Jorge de la Mina sur un promontoire du littoral; par ses ordres les bateaux de transport qui avaient accompagné ses caravelles de guerre furent coulés à fond, afin que les étrangers crussent à l'innavigabilité des mers de Guinée pour tous autres bâtiments que les vaisseaux de construction portugaise[4].

Cependant les marins des autres nations apprirent le chemin de la côte de l'Or : des Hollandais se présentèrent à la fin du seizième siècle et bientôt après expulsèrent les Portugais, puis ils firent l'acquisition des établissements brandebourgeois fondés en 1682 sur le cap des Trois-Pointes. Ils furent chassés à leur tour par les Anglais. En 1850, il ne restait plus sur la côte, en dehors de leurs possessions, que des comptoirs danois et hollandais : les premiers furent rachetés par l'Angleterre, les seconds acquis contre abandon des droits que les Anglais s'arrogeaient en quelques districts de Sumatra; mais la cession définitive des établissements néerlandais, en

[1] De Santarem, *Mémoire sur la priorité de la découverte de la côte occidentale d'Afrique.*
[2] Estancelin; Vitet; d'Avezac; Gravier.
[3] Vivien de Saint-Martin, *Histoire de la Géographie.*
[4] Oscar Peschel, *Geschichte des Zeitalters der Entdeckungen.*

1871, ne se fit point sans léser les intérêts des indigènes et donna lieu à la guerre qui se termina par une expédition contre les Achanti et l'incendie de leur capitale. Les possessions de Cape-Coast sont désormais constituées en État politique distinct sous l'administration d'un gouverneur anglais. Tout le pays a été traversé par les géomètres et les débrousseurs de sentiers, et dans les contrées limitrophes le réseau des itinéraires s'accroît presque chaque année.

N° 70. — PRINCIPAUX ITINÉRAIRES AU NORD ET A L'EST DE CAPE-COAST.



L'ensemble du territoire anglais de la côte de l'Or forme saillie en dehors de la ligne régulière du littoral. Le cap des Trois-Pointes s'avance en massif péninsulaire : ses collines, composées de granit, de diorites, de latérites, de grès, de schistes argileux, de conglomérats, avec filons de quartz, se terminent par des falaises coupées à pic; plusieurs promontoires de cette borne angulaire, qui limite les deux grandes baies allongées de la côte de l'Ivoire et du golfe de Benin, s'élèvent à plus de 100 mètres, et dans l'intérieur des terres, à une vingtaine de kilomètres du littoral, un sommet atteint 600 mètres de hauteur. A l'est, la côte offre de distance en distance quelques saillies de rochers, soit arides, soit revêtues de broussailles, et, près de la rive, des récifs s'entourent d'un demi-cercle de brisants. La plupart des collines de l'intérieur sont isolées ou ne forment que des chaînons peu considérables, tel que le

massif d'Adjamanti au nord-ouest d'Accra; mais au nord de cette ville une montagne en dôme, le Dampa, est le premier sommet d'une véritable chaîne, celle des monts Akwapem, qui se dirige vers le nord-est en gagnant graduellement en élévation. Interrompue par le défilé dans lequel passe le fleuve Volta, la chaîne se redresse et se prolonge dans le pays de Bousso ou des « Monts » vers les hauts sommets du Dahomey septentrional en changeant à peine d'orientation.

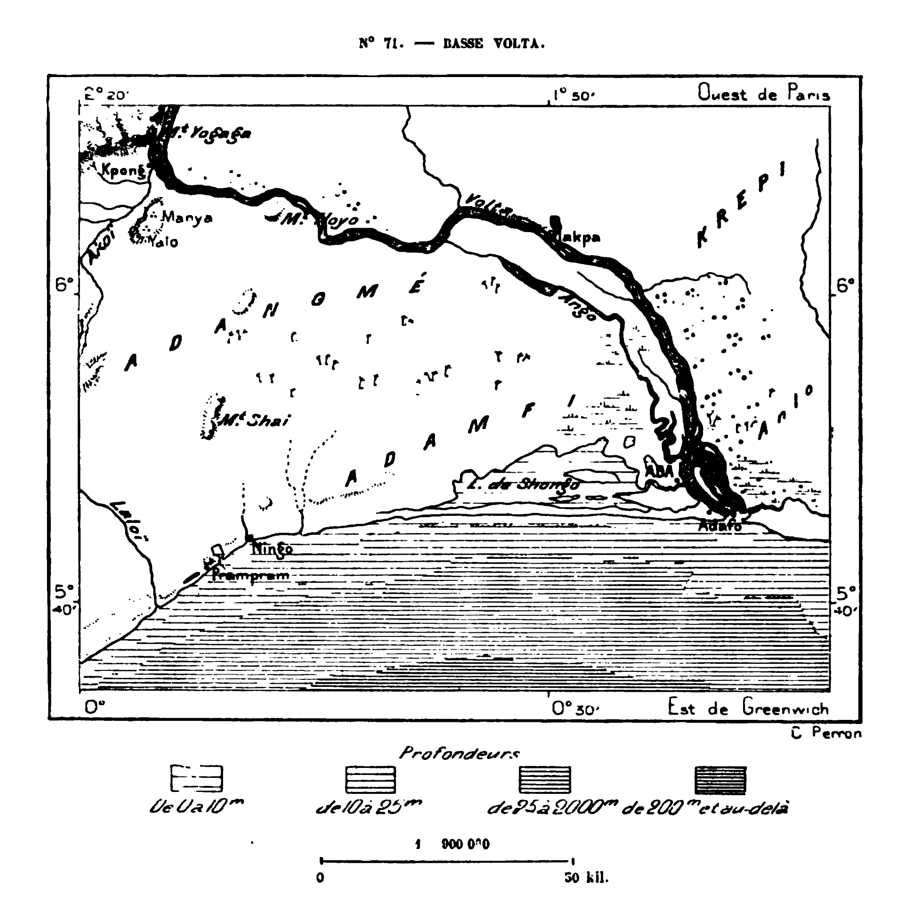
A l'ouest de la Volta d'autres massifs de hauteurs se rattachent aux crêtes d'Akwapem : telle est la rangée des monts Okwahu, qui se dirige au nord-est et forme un large plateau de 660 mètres en altitude; au sud, dans les possessions anglaises, il s'abaisse par terrasses successives, coupées en brusques parois; au nord, dans le royaume d'Okwahu, il s'incline en pente douce vers des steppes faiblement peuplées. A l'ouest de ces plaines herbeuses, quelques massifs isolés, s'élevant jusqu'à 500 mètres, forment le rebord du plateau peu élevé des Achanti : tels sont les monts d'Adansi, devenus fameux dans l'histoire des guerres récentes, car par leurs escarpements, et plus encore par les énormes forêts qui les recouvrent en une masse continue, ils constituent la frontière naturelle du pays des Achanti, sur la route de Coumassi à Cape-Coast, et les Anglais eurent à livrer bataille pour s'en emparer. Dans cette région montueuse s'est formé un réservoir d'eau sans écoulement, le Boussam Otché ou « Lac sacré », l'un des « grands fétiches du pays »; les poissons qu'on en retire sont fumés et expédiés dans toutes les parties de l'Achanti, enveloppés de feuilles de bananier. Au nord de la zone des collines s'étendent de vastes plaines, parsemées de quelques rocs isolés : tels ces blocs superbes que vit Lonsdale sur la route de Coumassi à Bontoukou et qui ressemblent au promontoire de Gibraltar. Les plateaux herbeux se continuent au nord-ouest jusque dans ces contrées montueuses encore inexplorées que l'on connaît sous le nom mandingue de Kong ou « Montagnes ». Mais vers le nord-est de l'Achanti, dans le pays de Salaga et de Djendi, la rangée de hauteurs dite du Kong est complètement interrompue : on se rend sans franchir de chaîne des bords de la Volta à ceux du Niger.

Des rivières abondantes descendent du pays de collines et de plaines que suit la ligne de partage à l'est du haut Niger. Du côté de l'occident, le premier grand cours d'eau est la rivière Ancobra, qui contourne le massif du cap des Trois-Pointes pour se déverser dans la baie d'Axim par une large embouchure dont le seuil n'a que 2 mètres d'eau. Elle naît à une distance d'au moins 250 kilomètres de la mer dans le pays des Achanti,

limitée au nord par les bassins de deux fleuves plus considérables, le Tanoué et le Boosum Prah; puis, coulant au sud-ouest et au sud, elle traverse le Wassaw, l'une des régions aurifères les plus riches de tout le littoral : le nom d'Ancobra, que l'on a donné à la rivière, est dérivé de l'appellation portugaise de rio da Cobra ou « Fleuve du Serpent », à cause des nombreux méandres du cours d'eau[1].

A l'orient du cap des Trois-Pointes, le Boosum Prah (Boussam Pra),

N° 71. — BASSE VOLTA.



c'est-à-dire le « Fleuve Saint », est ainsi nommé parce qu'il servait de « voie sacrée » aux Achanti qui allaient faire leurs battues dans les régions méridionales du royaume : d'ordinaire on l'appelle simplement Prah ou « Fleuve ». Après en avoir franchi la redoutable barre, on peut remonter le cours d'eau en barque sur une longueur d'environ 160 kilomètres, et plus haut des pirogues gagnent l'Achanti par des affluents occidentaux.

[1] Guillaume Bosman, *Voyage de Guinée;* — Richard Burton, *To the Gold-Coast for Gold.*

Plus à l'est, jusqu'à la Volta, toutes les rivières qui tombent à l'Océan n'ont qu'un faible développement, leur bassin de réception étant limité par les collines et les montagnes qui se rattachent à la chaîne d'Akwapem. Mais la Volta ou Amou, qui débouche dans la mer non loin de l'extrémité orientale des possessions de Cape-Coast, est un grand fleuve, peut-être le plus abondant de tous les courants africains entre la Gambie et le Niger. A l'endroit le plus éloigné de son embouchure qu'aient atteint les voyageurs blancs, la Volta roule déjà un flot considérable. Des bateaux marins d'un tirant de près de 2 mètres peuvent la remonter, pendant cinq mois de l'année, jusqu'à Medica ou Amedica, à 92 kilomètres de l'embouchure, un peu en aval du grand méandre de Kpong: en pirogue, Bonnat a triomphé du courant et des rapides jusqu'au village de Yeghyi, escale du marché de Salaga, situé à 400 kilomètres de la mer. Les crues, de juillet en octobre, sont formidables : à Medica elles atteignent 14 mètres au-dessus des maigres ; en amont des gorges, à Krakye, les eaux montent de près de 20 mètres, et la ville, située sur une haute berge pendant une moitié de l'année, est presque à fleur d'eau pendant l'autre moitié. Au défilé d'Akouamou, à 105 kilomètres de la bouche, la Volta n'a dans un étranglement que 25 mètres de rive à rive; cinq rapides périlleux se succèdent sur un espace de 800 mètres et c'est à grand peine, non sans danger, qu'on parvient à les remonter; en amont des rochers du barrage, l'eau est calme comme celle d'un lac et le lit est à 18 mètres de profondeur[1]. Dans sa plaine basse, au sortir de la cluse, le fleuve s'étend sur une grande largeur, de plusieurs kilomètres pendant la saison des pluies, et les plus forts bâtiments de mer pourraient y flotter : l'entrée, quoique gênée par une barre sous-marine changeante, dont il faut de saison en saison déplacer les balises, laisse passer des navires d'un tirant d'eau de cinq à six mètres. Avant de s'unir à la mer, le fleuve forme un delta intérieur, se ramifiant en plusieurs bras qui entourent l'archipel de Kennedy et d'autres îles. En outre, des entrées latérales font communiquer la Volta avec des lagunes côtières qui ne sont séparées de l'Océan que par d'étroites plages de sable où les vagues s'écroulent avec fracas : la flèche de la lagune occidentale est à peine infléchie en un arc très allongé, tandis que le cordon littoral de la lagune orientale présente à la mer une courbe convexe, tracée comme au compas.

La lagune de Quetta, séparée de l'Océan par cette levée de sable, est une véritable mer intérieure d'au moins 400 kilomètres carrés, renfer-

[1] Bonnat, *Bulletin de la Société de Géographie commerciale*, 1875.



LA « BARRE » A L'EMBOUCHURE DE LA VOLTA
Dessin de Fontaine, d'après une gravure du *Graphic*.

mant des îles nombreuses et très peuplées. La régularité géométrique de la plage semi-circulaire tournée vers l'Océan est telle, qu'on ne sait où chercher le cap Saint-Paul, indiqué sur les cartes : les marins n'ont pu le déterminer que d'une manière conventionnelle, par un bois qui d'ailleurs disparaît fréquemment sous l'embrun rougeâtre du flot brisé. En nul endroit de la côte de Guinée la *calemma*, c'est-à-dire la multiple rangée des brisants parallèles qui viennent successivement s'écrouler sur la plage, ne présente un aspect plus formidable. Les marins lui donnent le nom de « barre » comme aux seuils qui ferment l'entrée des rivières et aux lames qui s'y brisent. C'est en effet, entre la haute mer et le rivage, une véritable « barre », que les matelots les plus expérimentés ne traversent pas sans émotion. En tout temps, même lorsque la mer est calme, se suivent ces vagues grondantes : la marée, le vent, le courant les exaspèrent; parfois les Krou même n'osent s'y hasarder dans leurs *surfboats* ou « barques de brisants », esquifs arrondis à l'avant, qu'ils manœuvrent à la pagaye, non à la rame : d'après ces habiles pilotes, il y aurait une sorte de rythme dans la succession des vagues; ils savent d'avance quelle lame les portera le moins violemment vers le rivage. De la plage de sable ferme sur laquelle vient se recourber et s'abattre la vague énorme, hérissant sa crête d'une longue fusée d'écume, on voit au loin, comme sur une colline mouvante, les navires se balancer doucement sur la mer.

Sur la côte de l'Or, les saisons se succèdent dans le même ordre et offrent les mêmes phénomènes que dans les régions situées plus à l'ouest. Là aussi, comme sur la côte des Dents, la saison des grandes pluies, qui commence en mars ou en avril, est annoncée par de violentes tornades, puis les vents se calment peu à peu à mesure que les pluies s'établissent; les brises de terre et du large sont très légères. Les moussons reprennent avec la saison des sécheresses : les vents du sud-ouest viennent frapper la côte, soulevant les vagues et cachant l'horizon sous un voile de brume; même dans l'intérieur, on voit souvent les brouillards ramper sur le sommet des monts. En octobre, après l'équinoxe, vient la petite saison des pluies, la plus redoutée des Européens, puis janvier et février ramènent le temps sec; c'est alors que le harmattan souffle le plus fréquemment, repoussant les barres au large et facilitant aux navires l'entrée des fleuves : l'herbe jaunit, les feuilles se dessèchent, l'air se charge de poussière. Les écarts de température observés par les missionnaires à la station d'Abetifi, bâtie à 600 mètres d'altitude dans les montagnes d'Okwahu, sont de 10°,8 à 35°,4; lorsque le thermomètre marque 17 degrés, on souffre déjà beaucoup du froid; en moyenne, la différence de température entre le cli-

mat de la zone côtière et celui de la région montueuse est de trois et demi à quatre degrés[1]. Quant à la chute annuelle de pluie, elle est très considérable dans toute la zone des monts. M. Ramseyer dit qu'on a mesuré 55 millimètres d'eau tombée en moins de trois heures[2]. Dans l'ensemble, le climat, quoique fort dangereux pour les blancs, n'est pas aussi redoutable que celui de la Sénégambie; d'ailleurs les deux ou trois cents Européens qui vivent dans le pays ont pris soin de fonder des sanatoires dans les pays montagneux de l'intérieur.

L'abondance des pluies a pour conséquence la richesse de la végétation, du moins dans les régions accidentées de l'intérieur ; là d'immenses forêts séparent les divers centres de population, et les expéditions de guerre doivent être préparées par les débrousseurs, qui vont tailler des sentiers dans les bois. Dans le Wassaw et le Dankira, les arbres appelés karkum présentent des fûts ayant jusqu'à 3 mètres de diamètre et 60 mètres de hauteur; on y taille des poutres ayant près de 2 mètres d'épaisseur sans la moindre fissure[3]. Cependant les contrées qui s'étendent au nord des montagnes d'Akwapem sont privées par cette barrière de la quantité d'humidité nécessaire à l'entretien de grandes forêts, et des savanes les recouvrent, offrant çà et là de petits bosquets à rare feuillage; seulement au bord des ruisseaux les arbres entrecroisent leurs branches au-dessus du courant, formant de longues galeries de verdure. Quant aux collines du littoral, fouettées par le vent salin et consistant en roches stériles, elles n'ont guère que des arbres rabougris et des euphorbes à candélabres; mais les herbes basses, les arbustes, les orchidées ont une merveilleuse parure de fleurs, tandis que la forêt n'offre que la verdure monotone des feuilles d'arbres et des fougères. La côte de l'Or est l'un des pays africains les plus riches en palmiers d'espèces diverses; dans les forêts du nord croissent aussi l'arbre à beurre et le kola, appelé *bessé* dans le pays.

L'éléphant était jadis presque aussi commun sur la côte de l'Or que sur la côte de l'Ivoire. Bosman, qui résidait à Elmina au commencement du

[1] Température de l'année :

	Moyenne.	Mois le plus chaud.	Mois le plus froid.
Elmina	26°,2	27°,6 (mars)	25°,9 (août)
Christiansborg. .	26°,9	28°,4 (avril)	24°,2 »

[2] Proportion des pluies et nombre des jours pluvieux en diverses stations de la côte de l'Or :

Montagnes. . .	Abouri.	1084 millimètres;	75 jours	de pluie.
	Abetifi.	1100 »	»	»
Littoral. . . .	Christiansborg. .	575 »	60	»
	Elmina.	782 »	82	»

(Riggenbach, *Verhandlungen der Naturforschenden Gesellschaft in Basel.*)

[3] Blue book, July 1885.

dix-huitième siècle, raconte comment un éléphant vint se faire tuer dans le jardin du fort; mais de nos jours les grands animaux ont presque entièrement disparu de la région côtière. Jusqu'au delà des monts d'Adansi, Adjamanti, Akwapem, les chasseurs ne trouvent presque plus de gibier. Mais les savanes d'outre-mont, notamment celles de l'Okwahu, à l'ouest de la Volta, sont très riches en vie animale, éléphants, buffles, gazelles, sangliers, félins et canidés de diverses espèces. Les hippopotames et les crocodiles sont encore nombreux dans la Volta, malgré les bateaux à vapeur des blancs qui viennent troubler les eaux. Parmi les singes des forêts on remarque surtout le singe noir à barbe blanche et le singe gris cendré au long poil soyeux, dont les peaux sont expédiées en Angleterre. Dans les savanes, le monde des papillons est aussi richement représenté que celui des fleurs : le naturaliste Buchholz en recueillit sept cents dans un court voyage. Parmi les milliers d'insectes se trouve maintenant la redoutable chique américaine (*pulex penetrans*), importée du Brésil par les nègres affranchis : on rencontre fréquemment des Fanti qui ont perdu leurs orteils par suite de l'éclosion des œufs que les chiques introduisent sous les ongles. La mouche tsétsé ou quelque espèce analogue tue le bétail en maintes parties du littoral[1], et les dévastations des fourmis sont telles, que des volailles ont été dévorées dans les basses-cours, attaquées la nuit par ces insectes; parfois les noirs sont obligés de quitter leurs habitations, laissant la place aux envahisseurs. Le grand ennemi des fourmis est l'apra (*manis longicaudatus*), qui est entièrement cuirassé de fortes écailles et qui dort enroulé dans sa queue comme un serpent. Pour les gens du pays l'animal le plus précieux est une espèce d'escargot qui, dans l'Achanti, constituerait, d'après Bonnat, la principale nourriture.

Les populations de la côte de l'Or appartiennent à deux souches distinctes : les aborigènes vaincus et les conquérants. Les plus anciens habitants se sont maintenus en tribus séparées dans le haut bassin de la Volta, et notamment dans les régions montagneuses ; ceux du pays de Brong, au nord-est du royaume des Achanti, sont désignés par ces noirs sous le nom de Potoso, synonyme de « Barbares ». La plupart d'entre eux parlent le gouang, le nta ou des dialectes rapprochés, provenant de la même origine que ceux de leurs vainqueurs ; mais il en est peu qui ne connaissent aussi l'idiome de leurs maîtres politiques, l'odji ou le ga. Les différences physiques des deux

[1] Winwood Reade; — Richard Burton, ouvrages cités.

races sont peu considérables; en moyenne, les aborigènes sont plus forts, plus trapus que les autres habitants de la contrée. Ils ont aussi d'autres coutumes. Du reste, les différences ethniques s'effacent entre eux et leurs voisins : les croisements, la civilisation commune, et d'un côté la propagande mahométane, de l'autre l'influence anglaise et protestante, adoucissent graduellement les contrastes primitifs.

Outre les langues sœurs de l'achanti, il existe dans la contrée plusieurs autres dialectes, assez différents pour que les indigènes ne puissent pas se comprendre mutuellement, mais appartenant néanmoins à un même groupe glossologique : tel est l'oboutou, que l'on parle dans un district de la côte des Fanti, et notamment dans la ville d'Agouna, dont le nom était jadis appliqué à toute la région appelée actuellement « côte de l'Or ». Telles sont aussi le kyérépong des monts Akwapem et la langue akra ou inkran, dont les deux dialectes, le ga et l'adamfi, la « voix d'Ada », sont parlés par plus de cent mille personnes sur la côte d'Accra et dans toute la province d'Adamfi, l'espace de forme triangulaire limité à l'est et au nord par la rivière Volta, au nord-ouest et à l'ouest par les montagnes d'Akwapem. Au nord du royaume des Achanti, les langues banda, gyaman et kong font également partie de la même famille. L'achanti et les parlers d'origine commune sont composés de racines monosyllabiques dont les flexions sont obtenues au moyen de suffixes et de préfixes. Dans les dialectes ga et adamfi, les radicaux sont si peu nombreux, qu'on est obligé de les différencier par l'accent tonique et d'en indiquer le sens par un autre mot. Les expressions figurées qu'emploient les Achanti témoignent d'une vive imagination et d'un grand sentiment poétique[1].

Le groupe ethnique des Odji, auquel appartiennent les Achanti ou Asanté avec les Dankira, les Wassaw, les Akim, les Assin, les Fanti, est de beaucoup le plus puissant dans la région montueuse limitée à l'ouest par la rivière de Tanoué, à l'est par la Volta. Le royaume que fondèrent les Achanti et qui naguère s'était assujetti presque tous les autres États de la contrée, date seulement de la fin du dix-septième siècle : c'est alors que la tribu, conquérante, disent les uns, fuyant ses maîtres, disent les autres, vint du nord ou du nord-est, d'un pays qu'on désigne sous le nom d'Inta; toutefois il est certain que la plupart des résidents qui constituent la nation des Achanti descendent de noirs établis depuis de longs siècles dans le pays; quelques changements politiques extérieurs se sont opérés et d'autres noms ont prévalu, mais le mouvement de migration vers la

[1] Christaller, Ramseyer, Cust, etc.

région côtière est d'origine immémoriale. Dans cette partie de l'Afrique il s'accomplit du nord au sud, tandis que dans la Sénégambie il se fait de l'est à l'ouest, mais en partant du même centre dans le Soudan. Il se continue de nos jours dans le pays des Achanti : les Mandingues mahométans sont fort nombreux dans les villes principales, et même plusieurs États gouvernés officiellement par des « féticheurs » se trouvent maintenant sous l'influence prépondérante de l'Islam[1].

Les Achanti sont physiquement un des plus beaux peuples du continent africain : ils sont grands et bien proportionnés; les femmes ont la taille gracieuse et les traits réguliers. La peau est très noire et les cheveux crépus, mais le nez est assez mince, les lèvres n'ont pas de forte saillie; il semble probable que dans leur pays d'origine les Achanti se sont croisés avec Arabes et Berbères; ils ne se défigurent, comme nombre de leurs voisins, ni par des tatouages ni par des coupures. Ils ont une compréhension très rapide des choses, une excellente mémoire et savent parfaitement s'accommoder au milieu. Au bord des ruisseaux il se font cultivateurs; dans les steppes ils paissent le bétail; sur le rivage de la mer et des lagunes ils sont pêcheurs et bateliers; dans les villes ce sont des commerçants très actifs, des artisans ingénieux : ils tissent les étoffes, tournent et vernissent les poteries, forgent le fer et en fabriquent des instruments et des armes, brodent des tapis, sertissent l'or et les pierres précieuses. Leur langue, connue sous diverses dénominations (odji, otchi, tchi, toui, etc.), est une des plus harmonieuses, des plus sonores de l'Afrique: d'ailleurs c'est aussi l'une de celles qu'on a le mieux étudiées. Dès l'année 1673, le danois Müller publiait un vocabulaire d'une langue de souche achanti; plusieurs autres recueils du même genre furent rédigés au dix-huitième siècle, et récemment de savantes grammaires, des dictionnaires, des recueils de traditions orales ont vu le jour: on possède déjà les éléments nécessaires pour un commencement de linguistique comparée entre les divers dialectes achanti pendant une évolution de deux siècles. Le parler des cours est l'akan, langage de la province d'Akim, située dans l'angle limité à l'est et au nord par les montagnes d'Accra et d'Okwahu; toutefois le dialecte qui semble le mieux approprié à un rôle littéraire est celui de la province d'Akwapem, voisine d'Accra : c'est en ce langage qu'ont été traduits les livres sacrés, les prières et les hymnes des chrétiens. Le dialecte des Fanti de la zone littorale, entre Accra et Cape-Coast, n'offre guère, comparé à l'achanti, qu'une différence de prononciation. Avant l'inter-

[1] Ramseyer, *Quatre ans chez les Achanti.*

vention anglaise, les deux peuples étaient toujours en guerre, mais ils n'ignoraient point leur parenté primitive. La légende dit que deux frères, après avoir eu longtemps à souffrir de la faim, trouvèrent chacun une plante qui leur servit d'aliment. L'un mangea le *fan* et l'autre le *chan* : de là les noms qui les distinguent.

A certains égards, les Achanti sont un des peuples les plus civilisés de l'Afrique. Leur intelligence, leur industrie, leur art de bien dire, leur talent musical, qui se manifeste même par de véritables concerts, leur vaillance dans les batailles, sont des avantages et des qualités qui les distinguent favorablement de bien des voisins; mais nulle part la séparation des classes ne s'est établie d'une manière plus tranchée, nulle part les prérogatives des puissants ne sont plus grandes et plus respectées. Si l'essence même du pouvoir est de s'exercer d'une manière absolue, du moins est-il presque partout limité en pratique : dans le pays des Achanti l'opinion, gouvernée par la terreur, ne posait point de bornes à l'autorité souveraine; le despotisme du roi sur ses sujets, des nobles sur les roturiers, des chefs sur les soldats, des initiés sur les profanes, des maris sur les épouses, des maîtres sur les esclaves était illimité. Par ses lois et ses coutumes féroces, cette société était devenue horrible entre toutes, mais elle n'a pu subsister : la révolte et les guerres avec l'étranger, la démoralisation intérieure et l'influence extérieure de mœurs plus douces, plus respectueuses de la vie humaine, ont amené l'effondrement de l'empire des Achanti, la ruine de ses institutions et le changement graduel de tout l'ordre social correspondant. Les descriptions faites par les voyageurs se rapportent à une société qui n'est plus, mais qui a laissé mainte trace de son existence.

Le roi des Achanti se glorifiait de régner sur un peuple d'esclaves : on recueillait ses crachats avec piété, à chacun de ses éternuements on s'inclinait suivant une étiquette cérémonieuse; pas un de ses mouvements qui ne parût admirable ou terrible. Il a des ministres, qu'une ancienne coutume armait du droit de veto dans les questions de guerre et d'impôt, mais qui depuis longtemps bornaient leur rôle à celui d'approbateurs et de courtisans; un des principaux fonctionnaires de la maison royale est le bourreau en chef, qui porte comme insigne de sa charge une hachette d'or en sautoir sur sa robe. Les pages sont chargés d'armes fétiches qui leur assurent l'impunité partout où ils se présentent : ils ont droit de pillage; tout ce qu'ils prennent devient propriété du roi. En outre le souverain est l'héritier naturel de l'or et des bijoux, des objets précieux que possèdent ses sujets et dans les grandes circonstances il décrétait naguère une saisie

générale des fortunes en faveur du trésor. Tous les hommes valides constituaient son armée : dès que la guerre était proclamée par le tambour, chaque homme prenait son fusil, sa cartouchière, son sac de vivres, ses amulettes et s'élançait derrière ses chefs, tandis que les femmes, le corps peint d'argile blanche, marchaient en procession dans les rues et fouillaient les maisons pour y découvrir les lâches ou les retardataires et les pousser devant elles à grands coups. La coutume ne permet pas au roi de laisser le trône à son fils : son pouvoir est transmis au fils aîné de sa sœur ou à tout autre neveu par le côté des femmes. Le nombre officiel des épouses, d'après Bowdich, est de 3333, quoique cinq ou six seulement habitent le harem particulier; mais toutes ces femmes ou plutôt ces esclaves sont tenues jalousement enfermées sous la garde des eunuques : elles ne sortent que la nuit. Seule, parmi les femmes de la cour, la mère du roi, qui fait partie du conseil des ministres, peut se montrer en public la figure non voilée. Les princesses, sœurs du roi, ont le droit de prendre pour époux l'homme de leur choix, à la condition qu'il soit fort, jeune et beau ; mais naguère c'était là une faveur dangereuse, car si l'épouse ou son fils mourait avant lui, il devait, fidèle esclave, accompagner sa maîtresse ou son maître dans le tombeau[1]. Souvent aussi des gens de naissance royale étaient condamnés à mort, mais sans effusion de sang : un officier les noyait dans la rivière.

Les chefs, généralement désignés par les Européens sous le nom portugais de cabécères, se plaisent à porter de beaux vêtements, robes de soie et pantalons à la mauresque, et dans les grandes occasions ils se peignent la figure de couleurs éclatantes. Les descendants des grandes familles ont seuls droit au « tabouret », comme les ducs et pairs de la cour de Louis XIV; ce sont aussi les généraux-nés pour les troupes du roi. Dans les batailles ils se tiennent toujours en arrière, accompagnés par un officier qui les abrite sous un parasol, et sont environnés de gardes chargés de donner la mort aux soldats qui lâchent pied. Ils doivent toujours affecter l'indifférence et le dédain : les généraux les plus fameux se plaisaient, au fort de la bataille, à se livrer à quelque jeu d'agrément, le pied posé sur la tête fraîchement coupée d'un chef ennemi; vaincus, ils ne devaient pas survivre à la défaite et se suicidaient devant leurs troupes : « La mort est préférable à la honte, » dit un proverbe achanti. Ainsi que le roi, les cabécères ont un grand nombre de femmes, mais il est rare que les gens du peuple aient plus d'une épouse; même la plupart des soldats restent céli-

[1] Winwood Reade, *African Sketch-bock.*

bataires, l'équilibre des sexes ayant été rompu pour emplir les harems des puissants. Les mœurs autorisent les pratiques les plus barbares de la part du mari. Les cabécères peuvent vendre leurs femmes en esclavage ou les décapiter pour cause d'adultère; la bavarde est condamnée à perdre la lèvre supérieure; celle qui écoute aux portes est privée d'une oreille; si on la soupçonne de sorcellerie, on la soumet à la torture. Les Achanti sont fort jaloux, et la coutume ne permet point qu'on vante la beauté d'une femme mariée.

Naguère les enterrements étaient les événements les plus redoutables dans la société des Achanti. Dès que la mort d'un cabécère s'annonçait comme prochaine, on surveillait ou même on enchaînait les esclaves pour qu'ils ne pussent échapper à la terrible cérémonie. Aussitôt après le dernier soupir du maître, deux d'entre eux étaient sacrifiés pour lui servir de compagnons; puis, lors de l'enterrement solennel, toute la bande des victimes désignées, d'autant plus considérable que le personnage défunt était plus riche ou plus fameux, marchait dans la procession funéraire, entourée de femmes qui criaient et dansaient, peintes couleur de sang. Un mot magique, paraît-il, aurait pu sauver les malheureux voués à la mort; mais les hurlements de la foule et les roulements du tambour empêchaient qu'on n'entendît cette parole de salut; les exécuteurs, reconnaissables à leurs vêtements noirs, restaient sourds à tout appel, et pour arrêter le cri de grâce ils fermaient la bouche de l'esclave soit par le bâillon, soit par un coup de poignard qui lui perçait les deux joues; puis ils lui abattaient la main droite et lui sciaient la tête. Mais les esclaves ne suffisaient point pour accompagner le grand chef dans l'autre vie : il lui fallait la société d'un homme libre. Un des assistants, assailli par derrière, tombait à côté des autres cadavres, et son corps, encore tout chaud, était jeté dans la fosse, que l'on refermait immédiatement. Quand il s'agissait de donner des compagnons au roi, c'est par centaines qu'on tuait les hommes; tous ceux qui lui avaient servi d'espions et qu'on appelait *kra*, c'est-à-dire les « âmes » du souverain, devaient suivre celui sur lequel ils avaient charge de veiller : il ne pouvait se présenter dans l'autre monde que dans la compagnie de ses âmes[1]. On lui remettait aussi tout un trésor, auquel ses successeurs ne pouvaient toucher qu'en temps de péril pour leur royaume.

La punition des crimes, délits ou simples infractions aux règlements policiers fournissait aussi aux grands personnages achanti l'occasion de verser le sang et d'infliger des tortures. Casser un œuf dans les rues de

[1] Ramseyer, ouvrage cité.

Coumassi, y épancher de l'huile de palme, étaient des actes punissables de mort. On abattait les bras des meurtriers avant de les tuer, et tout sanglants ils avaient encore à danser un pas funèbre devant le roi : des tisons ardents appliqués à leurs blessures les aidaient à faire les gambades prescrites[1]. Mais ce sont principalement les fêtes qui donnaient lieu aux grands massacres, devenus l'institution nécessaire au gouvernement des Achanti. La fête des ignames, qui se célèbre en automne, est celle qui devait être le plus arrosée de sang : la récolte aurait manqué si des existences humaines n'avaient fourni à la plante nourricière la sève indispensable pour entretenir le cycle de la vie. Alors les cabécères des provinces étaient tenus de faire leur visite à la cour, et en mettant le pied dans la ville ils offraient un esclave au génie du lieu. Chaque quartier avait ses sacrifices; le sang coulait partout, les bourreaux se livraient à des danses effrénées en frappant leurs tambours ornés de crânes, et les féticheurs composaient des philtres contre la mort en mêlant le sang des hommes à des graines et à des simples. La licence régnait dans la ville joyeuse : c'était la fête du renouveau, celle de la vie et de la mort.

La crainte des esprits qui flottent dans l'air, dans les eaux, dans les vapeurs nocturnes, la peur des nombres et des séries, l'appréhension des rencontres fatales, tout devenait occasion de meurtres chez ces populations épouvantées. Une des rues de Coumassi s'appelait la « Jamais sèche de sang » ; le nom même de la ville, d'après un jeu de mots des Fanti, aurait eu le sens de « Tuez les Tous ! » On tuait l'enfant né dans un mauvais jour; en certains districts, la coupe de poison était le moyen employé pour résoudre toutes les difficultés; au moindre doute, les féticheurs ordonnaient la décoction de la redoutable écorce : des villages entiers ont été ainsi presque complètement dépeuplés. On tient peu à la vie dans ce pays de terreur et d'oppression. Les suicides sont très fréquents, principalement chez les esclaves. Quand un de ces malheureux se décide à mourir, il en avertit son maître : celui-ci lui donne une bouteille d'eau-de-vie pour l'enivrer, puis le fait dépêcher à coups de massue; d'autres fois, les anciens essayent de le détourner de la mort, à moins que pour en finir il n'ait juré le « serment du roi », engagement qu'on ne saurait violer[1]; ils lui représentent que, mourant esclave, il renaîtra esclave, mais il ne se laisse point détourner de son but et se fait attacher à un arbre pour qu'on le déchire en morceaux. Il semble étrange que, dans ce pays où naguère le trépas par le glaive ou la hache était la fin normale pour tant de malheureux, les gens

[1] Brodie Cruikshank, *Eighteen years on the Gold-Coast of Africa;* — Bonnat, recueil cité.

éprouvent une certaine pudeur à parler de la mort. A cette occasion, ils se servent de périphrases : « L'homme est parti ; il s'en est allé ; l'arbre est tombé[1]. » Ainsi le langage offre encore une réticence témoignant d'un reste de respect pour la vie humaine. Il était temps que, d'un côté l'influence des Européens, de l'autre celle des Mandingues, vinssent mettre fin à cet effrayant empire de la mort. Du moins en cette circonstance peut-on dire sans crainte d'erreur que l'œuvre des blancs dans le « continent noir » a été vraiment civilisatrice et qu'ils ont contribué pour une large part à faire naître un monde nouveau.

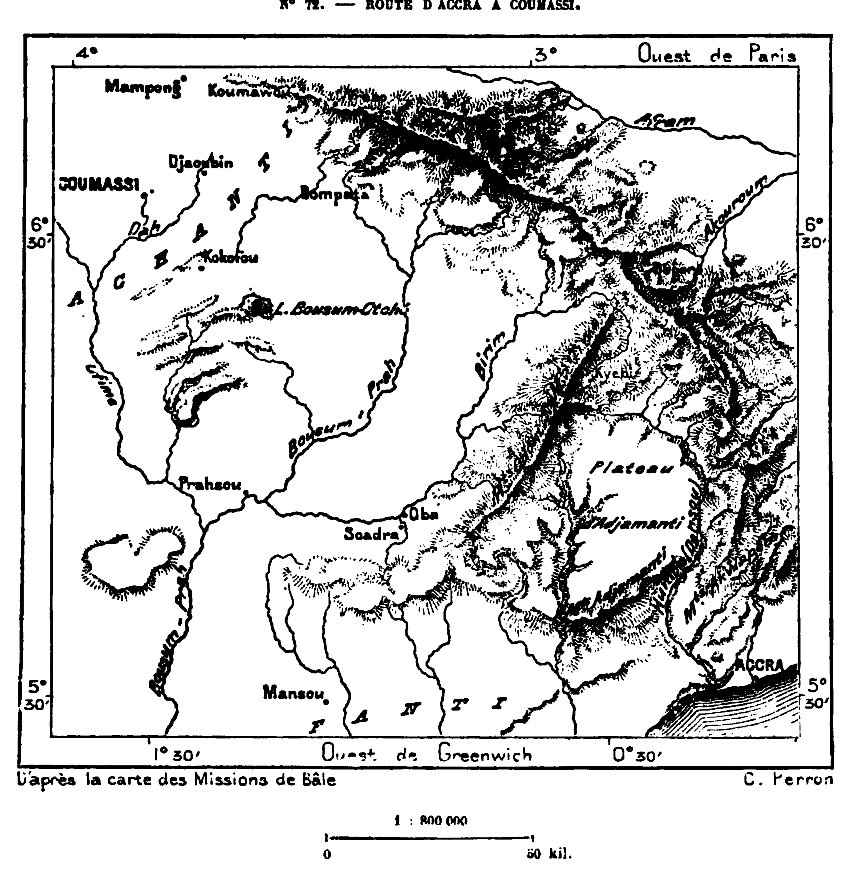
Avant la guerre de 1873, qui amena les Anglais dans Coumassi, le royaume des Achanti occupait avec tous les États vassaux une immense étendue : au nord et au nord-est, il comprenait tout le versant des montagnes, et des plaines du Dagomba, à 400 kilomètres de distance, on lui apportait le tribut ; au sud, les Achanti avaient assujetti les Dankira, leurs anciens dominateurs et, se déployant en croissant au nord des possessions européennes, d'un côté jusqu'à l'Assini, de l'autre jusqu'à la basse Volta, ils repoussaient de plus en plus vers la mer les alliés de l'étranger blanc. Ils atteignirent même l'Océan à l'embouchure du « Fleuve sacré » et Chama devint leur ville alliée, presque sujette. Fiers de leur victoire sur les blancs à la bataille d'Essemacou, en 1824, heureux d'avoir « dévoré le courage des Anglais » en mangeant le cœur du général Mac-Carthy, ils s'attaquaient même aux forteresses du littoral, gravissant les remparts « jusqu'à la bouche même des canons ». Mais dans la guerre décisive de 1873, dont l'issue fatale avait été annoncée, dit-on, par la chute du grand arbre fétiche de Coumassi, il leur fallut céder aux armes perfectionnées : dès le lendemain de la fuite du roi la désorganisation de l'empire était complète. Toutes les provinces vassales reprirent leur indépendance ; même des Achanti, quittant leur patrie, vinrent s'établir dans le Dankira, sous le protectorat anglais ; le petit État est réduit au territoire que limitent au sud les collines boisées d'Adansi. Enfin, une simple menace du résident d'Accra a suffi pour que le roi des Achanti livrât à la reine d'Angleterre, sinon sa hache d'or, du moins une imitation de ce « grand fétiche », symbole du droit de meurtre qu'il avait sur tout son peuple. D'après Lonsdale, il serait désormais impossible aux chefs achanti de lever une armée atteignant plus de six mille hommes.

Les Fanti ont été presque constamment les alliés des Anglais, de même que les Achanti étaient ceux des Hollandais. Le général Mac-Carthy, mort

[1] Ramseyer, *Proceedings of the R. Geographical Society*, April 1886.

à la tête des Fanti du littoral, était devenu pour eux un génie protecteur : leur grand serment se faisait par sa mémoire et nombre d'entre eux donnent à leurs enfants l'appellation de Karté, forme fanti du nom irlandais. Frères de race et ennemis héréditaires des Achanti, les Fanti leur ressemblent par le caractère et les aptitudes; mais leurs mœurs ont changé, et, loin d'avoir un souverain unique, ils constituent une fédération presque républicaine de petits États. Depuis longtemps en rapport avec les Euro-

N° 72. — ROUTE D'ACCRA A COUMASSI.



D'après la carte des Missions de Bâle — C. Perron

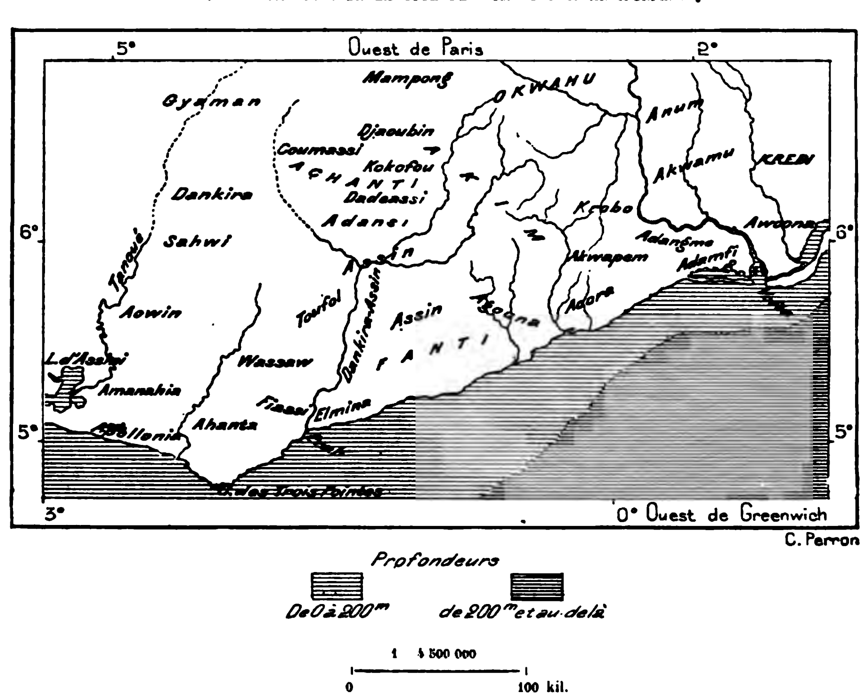
1 : 800 000

0 — 50 kil.

péens, ils ne célèbrent plus leurs fêtes par des massacres, et lors des enterrements ils se bornent à sacrifier à quelque animal, chèvre ou chien; ils remplacent les compagnons du grand voyage par des cadeaux, étoffes, bracelets, boutons de métal. Néanmoins le code des Fanti est encore très sévère et la peine de mort est souvent prononcée : le meurtrier est livré aux parents de sa victime ; mais il peut quelquefois racheter sa vie par le payement d'une amende : en moyenne le sang d'un homme est considéré comme ayant la valeur de sept esclaves. Chez ces peuplades assouplies par

le commerce, la richesse est tout particulièrement en honneur. Naguère, la « justice » se vendait comme en tant d'autres pays du monde, mais nulle part on ne procédait à cet égard d'une façon plus cynique : lors d'un procès, l'un des plaideurs mettait au défi son adversaire de prouver la bonté de sa cause par un plus beau présent que le sien fait aux anciens ou *païmin*. Chacun rangeait sur la place les bouteilles et les jarres de liqueur qu'il pouvait mettre au service de son droit, et celui qui en offrait le plus était déclaré gagnant. Le débiteur insolvable est tenu pour déshonoré : à sa mort on le jette à la voirie; point de rites funéraires pour lui!

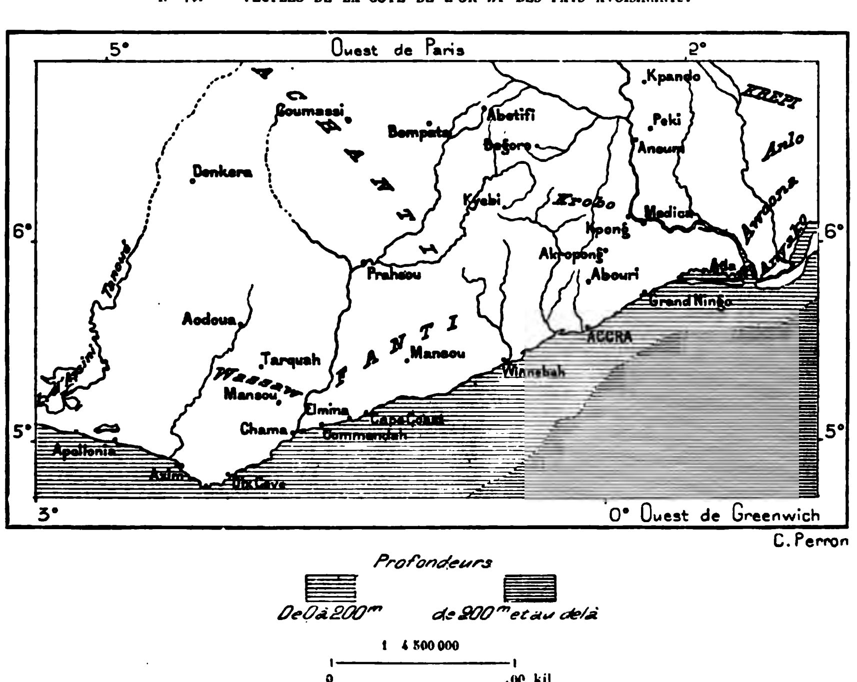
N° 73. — PROVINCES DE LA COTE DE L'OR ET PAYS ENVIRONNANTS.



Malgré son âpreté au gain, sa vanité, son manque de persévérance, le Fanti plaît aux missionnaires qui se sont établis dans son pays : il est d'ordinaire laborieux, soit comme cultivateur du sol, soit comme pêcheur; il aime beaucoup le lieu natal et ses affections familiales sont très vives; il est aussi fort intelligent, apte à toutes les industries. Pour marquer sa race, le Fanti se distingue des peuples voisins par des entailles sur les pommettes et sur la nuque. Les Akim, sur la frontière sud-orientale des Achanti, seraient aussi très faciles à reconnaître par une saillie extraordinaire des pommettes, formant comme deux rudiments de cornes de chaque côté du nez. Chez les Fanti, hommes et femmes s'habillent au moyen d'une ample

pièce d'étoffe retenue à la ceinture et laissant la poitrine à découvert : le vêtement des mères est disposé de manière à former le *kanki*, large tournure sur laquelle l'enfant est placé comme sur un siège; les matrones riches ont en outre l'habitude de suspendre au-devant de leur robe une breloque de clefs d'argent. Chaque homme a son fusil, quoique cette arme lui soit devenue inutile depuis la fin de la guerre avec les Achanti; naguère tout Fanti était soldat et devait suivre jusqu'à la mort son capitaine ou *braffo*. On raconte qu'à l'époque où la nation refoulée dut quitter les régions de l'intérieur et descendre vers la mer, les guerriers déclarèrent

N° 74. — PEUPLES DE LA COTE DE L'OR ET DES PAYS AVOISINANTS.



qu'ils choisiraient pour chef suprême celui d'entre les nobles qui ferait à la patrie le sacrifice de la main droite : aussitôt un chef s'élança, tendant le bras; d'un coup la main fut abattue, et le mutilé fut aussitôt proclamé braffo par acclamation. La race de ce premier souverain a été presque entièrement exterminée par les Achanti. L'ordre de succession dans cette famille se fait toujours de l'oncle au fils de la sœur, comme chez la plupart des peuples africains.

Chaque ville, chaque village, chaque famille a son fétiche; en outre, un dieu national représente le « maître des maîtres, père de tous », qui pour les Akwapem et la plupart des tribus du littoral, dans le bassin de la

Volta et sur les marigots de la côte des Esclaves, se confond avec le ciel. Chez ces peuples enfants, qui rapportent à eux-mêmes tout ce qui les entoure, chaque objet de la nature est considéré comme devant agir en bien ou en mal sur la destinée particulière de l'individu, et ces forces doivent être évoquées ou conjurées par des cérémonies magiques. Quand un cétacé échoue sur la plage, de grands malheurs menacent le pays, car les mammifères marins sont un ancien peuple que la mer a englouti, mais qui voudrait reconquérir la terre. Il est au contraire des poissons qui portent bonheur : tel le *xyphias gladius*, dont on scie l'épée frontale, trésor inestimable pour la famille, qu'elle protègera désormais contre le mauvais sort. Les arbres, les plantes, les roches, les ruisseaux sont tous classés ainsi parmi les protecteurs ou les ennemis. Naguère chez les riches, la deuxième femme, nous dit Bosman, était particulièrement vouée aux génies, et comme telle déclarée fétiche.

Lorsqu'une femme est enceinte pour la première fois, les mauvais génies se liguent contre elle, et son fruit périra si elle ne le rachète par une pénitence : aussi, quand elle se montre, accompagnée par des amis qui vont intercéder pour elle auprès du fétiche, les enfants la poursuivent-ils pour lui jeter des insultes et la couvrir d'ordures. Chaque Fanti porte le nom du jour auquel il est né : il n'existe donc dans toute la nation que sept noms d'individus, à désinence masculine et à désinence féminine. Des « noms forts » ou des sobriquets, tirés des qualités, des vices, des travers de la personne ou des événements de son existence, la désignent d'une manière plus précise. Suivant les districts, on lui donne aussi pour la distinguer les noms des pères, des mères ou des grands parents. La circoncision n'est pratiquée nulle part sur la côte de l'Or, si ce n'est dans le district d'Accra, où l'on observe en outre la coutume de frotter les enfants nouveau-nés de terre ramassée à l'endroit où fut massacré un cruel gouverneur portugais[1]. Les hommes libres jouissent d'une certaine éducation; ils apprennent la danse de guerre, l'escrime, l'art, mystérieux pour les femmes et les esclaves, d'annoncer les nouvelles aux villages voisins par des battements et des roulements de tambour. En quelques heures ces téléphones primitifs transmettent ainsi le récit des événements ou les appels à des centaines de kilomètres.

D'autres tribus de la côte et des montagnes présentent une grande variété d'appellations, quoiqu'elles se rattachent pour la plupart à la même souche que les Achanti et les Fanti et leur ressemblent à la fois par les lan-

[1] Bowdich; — Burton, ouvrages cités.

gues, les mœurs, les institutions politiques et sociales, les conceptions religieuses; néanmoins les tribus de l'est, Accra, Krobo, Awouna, Agotimé, Krepi, se distinguent des Fanti proprement dits par une plus grande industrie, plus de courage et de fierté, aussi bien que par une plus grande vigueur physique. On les comprenait autrefois sous le nom générique de Mina ou Amina, réservé maintenant à des tribus qui vivent plus à l'est, sur la côte des Esclaves. Suivant la proximité des marchés de la côte, la fréquentation des routes, la présence ou l'absence de missionnaires européens, les diverses tribus présentent tous les états successifs de transition entre la sauvagerie décrite par les missionnaires portugais et les premiers explorateurs, Artus, Villault de Bellefond, Bosman, Smith, des Marchais, Barbot, Isert, et la demi-civilisation que constatent les voyageurs contemporains.

De nos jours, des ministres catholiques et protestants, mais principalement des luthériens de la mission de Bâle, successeurs des Frères Moraves, qui vinrent dans le pays dès 1736, ont fondé de nombreuses missions parmi ces indigènes et quelques villages nouveaux sont uniquement peuplés de nègres convertis[1]; néanmoins bien rares en proportion sont parmi ces noirs ceux qui se disent chrétiens autrement que pour en tirer avantage; plusieurs sont à peine baptisés qu'ils se font mahométans. Pourtant il se fonde chez les nègres de Cape-Coast et d'Accra de nouvelles sectes que l'on peut comparer à celle des Taïping, dans la société chinoise, pour le mode de formation, ainsi que pour le dogme partiellement chrétien, et qui témoignent d'une évolution religieuse spontanée. Les fétiches sont tombés en discrédit dans les pays d'Adélé et d'Akabou, à l'est de la moyenne Volta : des missionnaires indigènes y annoncent un nouvel évangile, « disant qu'un fils vient de naître à Dieu et qu'il a défendu de travailler le dimanche ». Ces nouveaux venus s'établissent en dehors des villages, et des prosélytes se groupent autour d'eux[2]. Quand les Portugais leur parlaient d'un Dieu suprême, les riverains de la côte de l'Or ne voyaient en lui que le grand fétiche des peuples européens : « Ce n'est pas lui qui nous fournit l'or, disaient-ils, c'est la terre; il ne nous a pas donné le maïs ni le riz, c'est notre travail; la mer nous livre les poissons; et les arbres à fruits, c'est vous, Portugais, qui nous les avez apportés[3]. » Ce dieu étranger était pour eux un être blanc comme les hommes qui l'adoraient; mais eux, n'étaient-ils pas noirs et pouvaient-ils invoquer un

[1] Missions de Bâle à la côte de l'Or au 1er janvier 1882 :
10 stations, 50 missionnaires, hommes et femmes; 4780 fidèles, 1294 élèves.

[2] Ramseyer, mémoire cité.

[3] Artus, *Indes Orientales*, collection de Bry.

autre fétiche qu'un dieu de leur couleur? Fatalement leur part était différente de celle des blancs. Lorsque les deux premiers hommes avaient eu à choisir entre l'or et les lettres, le noir avait pris le métal, le blanc avait appris à lire et à écrire; c'est ainsi qu'il était devenu le plus puissant, et que son dieu était le plus fort de tous les dieux[1]

A l'ouest du cap des Trois-Pointes les Anglais n'ont aucun port de commerce fréquenté. Albani, dont les masures entourées de palmiers sont bâties sur la flèche de sable, entre lagune et mer, n'est qu'un pauvre village, souvent appelé Half-Assini (Demi-Assini) par comparaison avec le comptoir français situé à la bouche des lacs. Behien, nommé Apollonia par les Portugais en l'honneur d'un saint, se distingue de loin par les ruines d'un fort hollandais; mais ce n'est qu'un cercle de huttes, comme tous les villages clos de palissades qui se succèdent à l'est en une ligne continue. Cette région du littoral est l'une des plus populeuses de la côte africaine, quoique naguère elle ne possédât pas une seule agglomération urbaine. Un fort jadis portugais, puis hollandais, maintenant anglais, s'élève sur une colline entre deux de ces villages nègres qui s'unissent peu à peu pour se transformer en ville : c'est le fort d'Axim, bâti pour commander la vallée de l'Ancobra, dont les eaux débouchent à quatre kilomètres plus à l'ouest; de l'autre côté, vers le cap des Trois-Pointes, se voient les ruines du fort brandebourgeois Gross-Friederichsburg. Axim, l'Essim des indigènes, offre le lieu de débarquement le plus favorable de toute la côte, grâce aux deux îles qui défendent la plage : l'une, Bobowusua, entourée d'écueils, est une île fétiche; l'autre, Poké, qui la continue à l'est et s'unit à elle à marée basse, était un lieu de refuge pour les femmes et les enfants en temps de guerre. Burton y a trouvé des instruments de l'âge de la pierre : en aucune partie du littoral on n'a recueilli une aussi grande quantité de « haches divines » que dans les environs d'Axim. En plusieurs villages on a l'habitude de les suspendre devant les cabanes, se balançant à une ficelle; parfois on les enduit d'une espèce d'argile blanche dont on badigeonne aussi les parois des temples et que l'on considère comme un remède souverain pour toutes les maladies[2].

Un jour, Axim sera le port de toute la région qui s'étend jusqu'au Kong en comprenant l'Aowin, le Sahwi, le Gyaman, pays encore bien peu con-

[1] Guillaume Bosman, ouvrage cité; — Pierre Bouche, *La Côte des Esclaves.*
[2] Winwood Reade; — Richard Burton, etc.

nus. Une bonne route réunit maintenant Axim à l'Ancobra, qui présente la voie la plus commode vers les mines d'or de Wassaw. En outre, les chefs du pays ont été invités à débrousser les sentiers de la forêt et à jeter des ponts sur les ruisseaux pour maintenir des communications faciles entre la côte et le poste de Tarquah (Tarkwa), centre de la région minière. On a même proposé la construction d'un chemin de fer de 96 kilomètres pour permettre le transport des lourdes machines nécessaires à une exploitation méthodique des mines d'or[1]. Tarquah, désignée comme capitale du Wassaw par les Anglais et occupée par une petite garnison, n'est guère qu'une caserne bâtie sur un coteau, près du village où commande le chef principal de la contrée. Aodoua, qui fut jadis le chef-lieu du pays, n'est plus qu'un hameau; les principales agglomérations de huttes se trouvent autour des trous de mines concédées à des industriels anglais et français, depuis que Bonnat s'occupa, le premier, de la recherche méthodique du métal dans le pays de Wassaw, naguère exploité seulement par des laveuses de pépites : sa tombe se trouve près de Tarquah. On recueille l'or surtout dans les poches du gneiss et des autres roches primitives : la valeur annuelle du métal obtenu, non compris celui que récoltent les indigènes, s'est élevé en moyenne, de 1866 à 1880, à 3 120 000 francs; en outre, on a reconnu dans les collines des veines d'argent, de cuivre, d'étain, et partout on rencontre le fer et le manganèse. La poudre d'or est la seule monnaie employée dans cette province de Guinée, qui a donné son nom de *guinea* à l'ancienne pièce d'or anglaise. La plupart des ouvriers occupés aux travaux des mines sont des Apolloniens et des Krou, presque tous démoralisés par les vices que cette industrie entraîne après elle[2]; tandis que la région des mines se peuplait, le changement de mœurs causé par l'arrivée des étrangers et l'abandon des travaux agricoles causaient une mortalité effroyable : des villages entiers sont devenus déserts. Dans cette région de l'intérieur un seul endroit peut, en dehors des mines, mériter le nom de bourg : c'est Mansou, situé à peu près à moitié chemin de la route en construction qui rejoint Tarquah à l'embouchure du Prah.

Le fort qui domine la petite crique de Dixcove, à l'est du cap des Trois-Pointes, a quelque importance stratégique, grâce à sa position dans le voisinage du promontoire, et les bateaux à vapeur de passage y trouvent un dépôt de charbon; d'autres forts, que se disputèrent Anglais, Hollandais et Français, n'ont plus laissé que des ruines. Celui de Chama a été main-

[1] Blue-Book, C. 4477, *Affairs of the Gold-Coast.*
[2] Bonnat; — Dahse; — Richard Burton, *To the Gold-Coast for Gold.*

tenu et agrandi à cause de sa position près de l'endroit où le Prah s'unit a l'Océan. Sa plage est un lieu de débarquement fréquenté; cependant un grand coude de la rivière dans son cours inférieur a fait choisir une autre escale pour le trafic avec les régions de l'intérieur et notamment avec le royaume des Achanti. Cette escale est la ville d'Elmina, le plus ancien comptoir des Européens sur la côte de l'Or. Les Français s'établirent d'abord à « la Mine » vers la fin du quatorzième siècle[1]; puis, après abandon du commerce sur la côte de l'Or par les négociants dieppois, les Portugais firent d'Elmina leur principale forteresse. Plus tard, cette ville devint le chef-lieu des possessions hollandaises sur le littoral de la mer de Guinée, et depuis 1871, époque où commença sa décadence, elle appartient à la Grande-Bretagne; cessant d'être capitale, elle s'est en grande partie dépeuplée. Deux forts, Saint-Georges et Saint-James, croisent leurs feux au-dessus de la ville, qu'une étroite baie, formant port à son embouchure et bordée de jardins, sépare en deux moitiés : le quartier du nord est de construction européenne; des villas apparaissent çà et là sur les collines au milieu de la verdure. De bonnes routes carrossables font communiquer Elmina, d'un côté, avec l'embouchure du Prah, par la grosse bourgade de Commendah, où les Dieppois eurent aussi un établissement, de l'autre avec Cape-Coast Castle, devenue l'une des cités principales des possessions anglaises sur la côte de l'Or.

Le cabo Corso des Portugais, le cap Corse des Français, n'a pris son nom anglais que par l'ignorance des marins : c'est l'Igouah (Egwe, Ogwa, Gwa) des indigènes. Une cité moderne ayant quelques maisons d'aspect britannique s'élève à côté de la « ville noire », où se pressent les Fanti, natifs de la contrée, les matelots krou des côtes occidentales, les Haoussaoua et autres Soudaniens de la garnison. Plusieurs forts s'élèvent sur les collines, justifiant le nom de Castle ou « Château » qui désigne ordinairement la cité. Les négociants établis à Cape-Coast font un grand commerce avec la vallée du Prah et le pays des Achanti. C'est du Cap que part la principale route, se continuant par un sentier, qui se dirige vers le haut bassin et la ville de Coumassi. Ce chemin, que devait remplacer une voie ferrée, abandonnée presque aussitôt que commencée pendant la guerre de 1873, est celui que suivirent les conquérants anglais en 1874 quand ils refoulèrent devant eux les Achanti, toujours vaincus, mais résistant toujours. Les villages que l'on traverse,

[1] Samuel Braun; Villault de Bellefond; Dapper; voir d'Avezac, *Notice des Découvertes*, et Gabriel Gravier, *Recherches sur les Navigations européennes*.



ELMINA. — VUE GÉNÉRALE

Dessin de Slom, d'après la carte de l'Amirauté anglaise.



portant presque tous des noms significatifs et poétiques, sont assez bien construits dans le voisinage de la côte, grâce aux leçons que prennent les émigrants temporaires, maçons et charpentiers, dans les villes du littoral. Parmi ces villages de l'intérieur sur la route de Coumassi, les deux plus importants au point de vue stratégique sont occupés par une garnison de soldats noirs : l'un, situé dans une clairière, à moitié chemin de la côte, à l'endroit où se réunissent les branches maîtresses du Prah, porte le nom de Mansou, qui appartient dans la contrée à plusieurs autres groupes d'habitations ; l'autre, Prahsou, la « Tête du Prah », est bâti sur la rivière de ce nom, en aval du confluent de l'abondante rivière Birim. Dans ce poste, que les rapports militaires désignent comme la « clef » du pays des Achanti, les chefs du royaume voisin viennent demander les conseils ou prendre les ordres des représentants du pouvoir britannique.

Coumassi (Coomassie) est une grande ville, d'environ 6 kilomètres en circonférence, située dans une vaste plaine au sol rougeâtre et ferrugineux qu'arrose un ruisseau tributaire du Dah, la principale branche occidentale du « Fleuve sacré ». Bien que cette ville, capitale d'un royaume indépendant de nom, soit en réalité vassale de l'Angleterre, elle n'ouvre pas largement ses avenues aux étrangers : on n'y est introduit qu'après attente et par des chemins détournés à travers les broussailles ; des fétiches sont placés de distance en distance aux endroits où doivent passer les visiteurs, afin que tous les maléfices de l'homme blanc soient écartés ; naguère c'étaient des cadavres humains qu'on étendait sur les routes ou qu'on attachait aux branches des arbres pour faire reculer l'étranger. On dit qu'avant la guerre la ville de Coumassi était peuplée de 70 000 individus. Après le passage des Anglais, la destruction du palais royal, l'incendie des quartiers environnants, le commerce prit d'autres voies et les habitants émigrèrent. En 1883, lors de la visite de Lagden[1], Coumassi ne différait guère des villages achanti des alentours que par un plus grand nombre de huttes. Mais dès l'année suivante un changement considérable s'était accompli : les routes de trafic, ouvertes de nouveau, avaient amené des milliers d'immigrants, et des maisons neuves, dont quelques-unes de deux étages, sur le modèle européen, s'élevaient de toutes parts. Des maisonnettes d'agriculteurs se bâtissent autour de la ville, dans les champs défrichés[2]. On exploite dans l'Achanti, notamment dans les provinces de Dadeassi et d'Inquanta, des gisements aurifères, continuant du sud-ouest au

[1] *A Walk to Coomassie*, Nineteenth Century, February 1884.
[2] Brandon Kirby, *Proceedings of the R. Geographical Society*, vol. V, 1884.

nord-est la riche veine de Tarquah. Dans la saison pluvieuse, des orpailleurs lavent même le sable des rues de Coumassi[1]. Les nuées de vautours et d'autres oiseaux carnassiers ont cessé de planer au-dessus de la ville, des bosquets sacrés et de la nécropole royale de Bantama, jadis entourée de cadavres et baignée de sang humain; cependant les victimes désignées qui pénétraient dans le sanctuaire étaient à l'abri de la colère du roi, protégées par les aïeux. Le dernier sacrifice paraît avoir eu lieu en 1882, pour les funérailles d'une tante du roi[2].

Dans les autres provinces de l'ancien royaume des Achanti, des villes ont prospéré ou déchu suivant l'état de paix ou de guerre qui a succédé à l'invasion. Djuabim, qui fut rivale de Coumassi, est encore une cité populeuse. Kokofou, Inquanta, Mampong, naguère capitales de royaumes vassaux, se trouvaient presque complètement désertes en 1874, lors du voyage de Kirby; Becqua, jadis presque aussi populeuse que Coumassi, était presque abandonnée en 1885, à la suite d'une épidémie de petite vérole. Plus heureuses, la plupart des villes de l'Akim, dans les hauts bassins du Prah et du Birim, se sont peuplées et enrichies. Insuaim ou Nsuaem, appelée aussi Oba, la capitale de l'Akim occidental, située près de la rivière Birim, est devenue l'une des grandes cités de l'Afrique; à côté de l'ancienne ville aux rues tortueuses, une ville nouvelle, aux larges avenues, se développe autour d'une colline qui porte le palais royal. A la distance d'un kilomètre au sud, une autre ville, Soadra, est aussi très peuplée: dans un espace de 6 kilomètres en moyenne autour d'Oba résident probablement plus de vingt mille individus[3]. La capitale de l'Akim-Achanti, jadis assujettie au souverain de Coumassi, est Bompata, située sur un affluent du haut Prah; elle a remplacé comme chef-lieu de sa province la bourgade maintenant déchue de Dwiransa, bâtie dans une vallée des montagnes d'Okwahu. Wraso, sur une pente couverte de plantations et dominant un vaste amphithéâtre qu'entourent des versants boisés, est l'une des villes charmantes de la région du faîte, entre le bassin du Prah et celui de la Volta. Koumawou est aussi une gracieuse cité, mais elle a diminué d'importance : de nos jours c'est un groupe de villages et de hameaux distincts, séparés les uns des autres par des bouquets de cannes à sucre. Chaque bourg de la contrée possède son temple, où trône le dieu Tanno, venu de la province de Gyaman, au nord-ouest de Coumassi[4].

[1] Brandon Kirby, *Blue book*, C. 4477.
[2] Lonsdale, *Blue Book* C. 3386.
[3] Mohr, *Proceedings of the R. Geographical Society*, April 1884.
[4] Dilger, même recueil.

A l'est de Cape-Coast, les escales de commerce se succèdent le long de la côte : Anamaboe, Koromantin, Akemfo ou Salt-Pond, ainsi nommée des salines de sa plage, Winnebah ou Simpa. Puis, à 150 kilomètres de Cape-Coast, se montre la ville d'Accra, Nkran ou Ga, dominée par le fort James et continuée à l'est par d'autres quartiers urbains, ayant chacun son roi : un des villages de la banlieue, près du fort Crèvecœur, était habité par un fétiche, protecteur des nègres fugitifs. Accra n'est point la capitale officielle des possessions anglaises de la côte de l'Or, puisque ce titre appartient depuis 1875 au fort de Christiansborg, ancienne citadelle danoise située à quelques kilomètres à l'est; mais en fait elle est le vrai chef-lieu de la « colonie ». Le gouverneur a choisi sa résidence non loin de la pittoresque forteresse, renversée partiellement par le tremblement de 1862 qui jeta bas presque toutes les maisons de la ville. Christiansborg, dont les tours nombreuses et les bastions inégaux se dressent sur une terrasse, présente l'aspect imposant d'un château féodal : il renferme de vastes citernes, qui alimentent d'eau la garnison et parfois une partie de la ville d'Accra et des équipages du port. Les missionnaires de Bâle ont établi près du château une école technique d'où sortent les meilleurs artisans du littoral entre Sierra-Leone et le Gabon. Accra est le point de départ de plusieurs routes sur lesquelles les blancs voyageaient naguère traînés par des nègres; quelques-unes livrent déjà passage à des voitures; on parle de construire un chemin de fer qui relierait la capitale à Kpong, sur la courbe de la Volta, à 80 kilomètres de distance. Un câble télégraphique rattache la station d'Accra au réseau du monde.

Accra-Christiansborg possède un grand avantage sur la plupart des autres villes côtières : elle se trouve à proximité de collines et même de montagnes qui s'élèvent au-dessus de la zone fiévreuse du littoral. A une quarantaine de kilomètres au nord, le village d'Abouri ou Aboudé est une station de santé fondée par les missionnaires de Bâle, à l'altitude d'environ 400 mètres, dans une forêt d'arbres à fruits, orangers, manguiers, cafiers, palmiers et bananiers. Akropong, la « Ville sur la Montagne », ancienne capitale du royaume d'Akwapem, sert aussi de sanatoire aux étrangers blancs, et pour les noirs c'est le centre des écoles. Déjà les Danois de Christiansborg possédaient des villas de plaisance dans les montagnes quand le pays fut cédé aux Anglais. Quelques plantations éparses sur les collines et dans la vallée du Humo (Secoom) ont réussi, malgré les dégâts que font les termites et qui auraient valu à la contrée d'Accra ou Nkran son nom [1],

[1] Richard Burton, *Wanderings in West Africa*; — *Ocean Highways*, February 1874.

signifiant le « Pays des Fourmis ». Les villages de la côte orientale, qui se succèdent jusqu'à l'embouchure de la Volta, entre les bouquets de cocotiers et de rôniers, Tessi, Prampram, Big Ningo (Fredensborg), d'autres encore, font quelque commerce, mais les habitants vivent surtout de la pêche. Du temps des Danois, ils étaient protégés par des fortins, dont on voit les débris au milieu des sables et des broussailles. Près d'un récif de la plage les indigènes auraient souvent recueilli de l'or : toutefois le métal précieux ne se montrerait que lors de la fête des Ignames et par l'intercession d'un puissant fétiche.

N° 75. — D'ACCRA AU SANATOIRE D'ABOURI.

Le bassin de la Volta, dont les maîtresses rivières naissent à une grande distance au nord des possessions anglaises du littoral, possède les cités commerçantes où les traitants musulmans du Niger viennent acheter aux nègres les précieuses denrées de la côte et les marchandises européennes, importées principalement par la voie d'Assini et de Kindjabo. Bontoukou, sur le Tin, dans le Gyaman ou Gaman, confédération de dix-sept « royaumes », n'a été encore visitée, en 1882, que par un voyageur européen, Lonsdale; la poudre d'or et les étoffes de coton fabriquées dans ce pays, devenu très prospère depuis la chute de Coumassi, sont les principaux objets d'échange dans ce marché, peuplé surtout de

Ouangara ou Mandingues mahométans. A cinq journées de marche au nord de Bontoukou, dans la vallée du Kong, s'est fondée une nouvelle capitale, Ilirabo, que n'a vue nul explorateur blanc; elle est sur la route de la mystérieuse Kong, située en pays mandingue, sur le faîte de partage entre Niger et Volta.

En 1884, Brandon Kirby atteignait Quantampoh (Koutampo), le Tintinpoh des musulmans, ville bâtie dans une plaine sablonneuse, à 120 kilomètres au nord de Coumassi, sur un affluent méridional de la haute Volta : c'est le marché le plus fréquenté à cent lieues à la ronde. Lors du passage de Kirby, elle avait, y compris les marchands, une population de près de 40 000 habitants, composée de gens de tous les pays, de Sierra-Leone au Bornou, vivant en communautés distinctes, sous leurs chefs respectifs; le plus puissant de tous, chef des Haoussaoua, est le magistrat principal de la cité. Les Achanti, fondateurs de Quantampoh, forment aussi une commune dans la commune; mais, à la suite des guerres civiles qui dévastèrent les provinces de leur patrie, ils se trouvèrent coupés de toute communication avec Coumassi : la route qui passe à travers la province de Koranza (Nkoranza) ayant été mise en interdit, aucun marchand ne pouvait s'y hasarder sans encourir la colère des fétiches[1]. La fermeture de cette voie de commerce, la plus courte de celles qui se dirigent vers la mer, avait eu pour conséquence de détourner le trafic vers l'établissement français d'Assini. Aussi Kirby, délégué par le gouvernement de Cape-Coast, usa-t-il énergiquement de son influence pour faire débloquer la route de Coumassi et des comptoirs anglais. La province de Koranza, qui sépare Quantampoh du royaume des Achanti, a reçu de très nombreux immigrants, fuyant les régions troublées du sud : très prospère, grâce à une longue paix, elle est couverte de villages populeux, enrichis par l'exportation des noix de kola, d'un côté vers le littoral, de l'autre vers les régions du Niger jusqu'à Tombouctou.

Ateobou (Atabuobou), située dans une belle plaine herbeuse entre des ruisseaux qui descendent vers le Poro et le Séné, affluents de la Volta, paraît avoir été jadis fort considérable. Capitale du « royaume » de Brong, elle se compose de plusieurs quartiers, unis par des avenues de grands arbres; des amas de ruines envahies par les hautes herbes témoignent du dépeuplement de la cité. La décadence d'Ateobou provient de la fermeture des deux routes qui l'unissaient à Coumassi et à Salaga et par lesquelles on exportait l'or et les noix de kola dans le Soudan septentrional. En 1874 le

[1] Lonsdale, mémoire cité.

grand-prêtre de Krakye, le plus puissant dignitaire religieux de la contrée, défendit l'usage de ces voies, afin de détourner le commerce vers sa propre ville. Dix années après l'interdit existait encore, mais une députation des principaux personnages de Brong était en route pour supplier le pontife de lever le tabou[1]. Déjà l'influence de la civilisation septentrionale se montre dans le mode de construction des maisons; elles sont à toits plats comme celles de Tunis, tandis que chez les Achanti et les Fanti les cabanes se terminent en cônes pointus.

Salaga, que le voyageur français Bonnat visita dès 1875 et que plusieurs autres explorateurs, missionnaires et marchands, ont vue depuis cette époque, est restée grand lieu d'échanges, quoique son commerce ait aussi beaucoup souffert; jadis, lorsqu'elle n'était connue que par sa renommée, on en faisait une ville aussi peuplée que le Caire[2]; en 1877 on n'évaluait plus sa population qu'à 20 000 habitants; huit années après, Müller et Mähly trouvèrent qu'elle avait encore diminué de moitié. Sa rue principale, ombragée d'arbres touffus, et se développant sur une longueur de 2 kilomètres, n'offre en maints endroits que des masures aux toits effondrés. La suppression du commerce en esclaves sur tout le littoral voisin a ruiné les traitants de Salaga; encore en 1877 ceux-ci payaient de 25 à 100 francs par homme, qu'ils revendaient pour une somme quintuple; maintenant le principal trafic est celui du bétail, que l'on envoie directement dans les provinces du littoral, et de la noix de kola, qu'achètent les traitants du Niger; à Salaga les hommes ne sont jamais employés au transport des fardeaux comme dans les régions du littoral, les bêtes de somme, bœufs, ânes, chevaux, mulets, étant suffisamment nombreux. La ville est d'apparence arabe; elle a des mosquées et des medersé; ses industries, le tissage, la tannerie, l'orfèvrerie, se pratiquent comme dans l'Afrique septentrionale et les produits se vendent dans les bazars suivant les mêmes usages. L'aspect de la contrée, presque entièrement dépourvue d'arbres, ressemble aussi à celui des steppes du nord; des collines peu élevées bornent l'horizon. Sur l'une de ces hauteurs, à 5 kilomètres au sud-est de Salaga, se montre le village de Pami (Pambi), résidence du roi de Gouandyowa ou Nta-Foufou. L'altitude de Salaga est évaluée à 165 mètres.

A 80 kilomètres, au nord-est, également dans le bassin d'un affluent septentrional de la Volta, se trouve un autre marché international, Djendi

[1] Ramseyer, mémoire cité.
[2] Stanley, *Coomassie and Magdala*.

(Jendi, Yendi, Yanda, Yené), capitale du grand royaume de Dagomba, qui s'étend au nord vers le Niger, dans le pays des Mandingues : jadis assujetti au souverain de Coumassi, il lui envoyait 1500 esclaves par an. Le mouvement d'échanges paraît avoir diminué à Djendi, par les mêmes raisons qu'à Salaga. Actuellement le lieu principal de la région moyenne de la Volta est la ville de Keté, naguère faubourg de Krakye (Karati, Kratchi), qui a gardé rang de capitale. Krakye est située à 2 kilomètres au sud-ouest de Keté et à 60 mètres d'altitude, sur une haute berge de la rive gauche du fleuve, presque en face du confluent de la Séné. C'est une cité « fétiche »; un dieu, le Denté ou Odenté, réside dans une caverne voisine, ombragée par un bosquet d'arbres sacrés : on s'y rend de toutes parts pour consulter l'oracle. Le grand-prêtre du temple, principal personnage de la contrée, préside à toute une confédération d'États qui s'est formée depuis la dislocation de l'empire des Achanti. Il paraît toutefois que dans ces derniers temps le fétiche et son représentant ont perdu de leur pouvoir: les mahométans, appelés par le trafic, sont devenus peu à peu les véritables maîtres; des aristocraties mahométanes se substituent aux monarchies païennes de la contrée. Chaque ville de la région a son fétiche, dont la puissance s'accroît ou s'affaiblit avec celle des habitants qu'il patronne. Le génie de Wouropong, qui siège sur la montagne tabulaire de Sia, à une centaine de kilomètres au sud-est de Krakye, est un dieu méchant, auquel il faut du sang humain; récemment encore, on lui sacrifiait un homme tous les ans : des tibias humains font résonner les deux tambours de la prière, tendus en peau de singe[1]. Au nord-est s'étend le vaste pays de Bousso ou des « Montagnes », très faiblement habité, dont les deux capitales, Siadé et Dadeassi, ont chacune un très grand saint pour fétiche protecteur. Les trois quarts des naturels de Bousso seraient affligés de goîtres. Dans ces régions, les mariages ne se font ni par vente ni par ordre des parents; les femmes, restant libres de leur choix, peuvent toujours quitter le mari : aussi sont-elles généralement bien traitées et l'époux les aide même dans le ménage. Les jeunes gens et les enfants n'ont pas le droit de s'habiller; seuls les gens mariés portent des vêtements d'étoffe ou d'écorce : en divorçant, la femme reprend à l'homme les habits qu'elle a donnés[2].

La rivière Afram, qui s'unit à la Volta en amont de la percée des monts, n'a point de ville sur ses bords. Même les steppes riveraines sont presque

[1] Müller et Mähly, mémoire cité.
[2] *Proceedings of the R. Geographical Society*, April 1886.

entièrement inhabitées ; mais sur le faîte qui sépare son bassin des sources du Prah, se dresse la gracieuse cité d'Abetifi, capitale de royaume que les missionnaires de Bâle ont choisie comme centre de leurs stations. Presque en face du confluent de l'Afram, quoique à plusieurs heures de distance dans une région montueuse, s'élève la ville de Peki, chef-lieu d'une con-

N° 76. — MONTAGNES D'ABETIFI.



fédération, qui comprend plusieurs villes : Kpando, très grand marché de mahométans, Angvoé, Avatimé, la triple cité d'Anoum, et plus d'une centaine de villages sur le versant oriental du bassin de la Volta. Plus bas, au milieu des gorges, se montre la pittoresque Akouamou, jadis alliée des Achanti et peuplée d'habitants qui célébraient aussi les plus cruelles « coutumes »[1]. Puis vient la ville de Kpong, occupant une position très

[1] Paulus Dahse, *Deutsche Geographische Blätter*, Gesellschaft in Bremen, 1882.

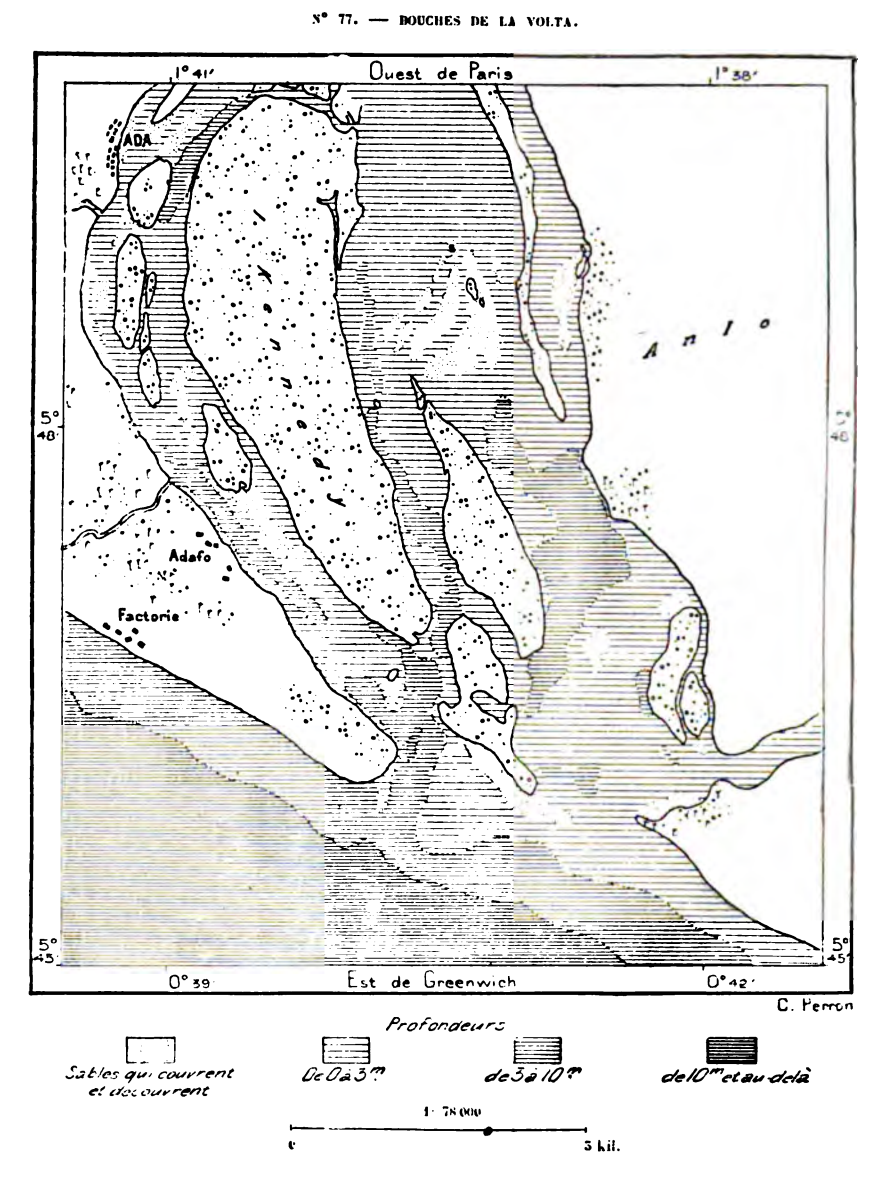
heureuse sur un grand coude du fleuve navigable, à l'endroit où un chemin se dirige au sud-ouest vers Accra. Cette ville est le port du petit État de Krobo, dont la capitale, Odoumassi, est située sur la route d'Accra, au pied d'une montagne isolée, acropole de la nation. Elle dresse ses parois presque verticales à 250 mètres au-dessus de la plaine; au nord seulement un sentier pierreux permet de gravir le rocher. Le sommet porte douze villages, qui jadis servaient de refuge aux femmes et aux enfants en temps de guerre. Presque toutes les jeunes filles krobo sont envoyées à la montagne dès l'âge de neuf ou dix ans et y font leur éducation pendant six années, sous la direction de prêtres et de prêtresses fétiches : aucun Krobo qui se respecte ne prend pour épouse une jeune fille n'ayant pas été élevée sur le mont sacré. Les grottes ouvertes dans les parois du roc servent de tombeaux aux gens de la tribu.

En aval de ce pays de Krobo, l'un des plus prospères de la côte de l'Or, grâce à son commerce, à ses forêts de palmiers à huile et d'arbres à caoutchouc, se succèdent, sur la rive droite, les villes de Battor, lieu de passage pour les marchands, et d'Aggravi, gouvernée par un prêtre fétiche. La plupart des villes et des villages se trouvent sur la rive droite, tandis que les cultures se trouvent sur la rive gauche de la Volta. Le port maritime de la rivière, Ada ou Adda, est situé à une dizaine de kilomètres en amont de la barre, sur l'un des bras fluviaux et à l'issue de la grande lagune bordière du littoral; il a pour avant-port le village dit Riverside ou Adafo, bâti sur la flèche de sable entre mer et lagune. On s'étonne qu'une ville placée au débouché d'une vallée si fertile et si étendue n'ait pas une population et une importance commerciale en rapport avec la grandeur et la productivité de son bassin. La cause en est aux guerres fréquentes qui ont dévasté les bords du fleuve. Encore en 1885 un riche propriétaire d'esclaves, qui s'était jadis allié avec le roi des Achanti contre les Anglais, souleva les tribus des Anyako et des Awouna qui vivent sur les bords des lagunes à l'est de la basse Volta, et toutes les opérations de commerce durent être suspendues. Pour contenir les populations remuantes de cette partie du littoral, le gouvernement colonial a établi une forte garnison dans le fort de Quettah ou Keta, l'ancien fort danois Prindsensteen, situé près du cap Saint-Paul, entre la mer et le marigot côtier.

Longtemps stationnaires en industrie et en commerce, les populations de la côte ont grandement progressé dans ces dernieres années, malgré les

sinistres prédictions des propriétaires du littoral, dont les esclaves furent émancipés et les « engagés pour dettes » ou *pawns* mis en liberté après la guerre contre les Achanti : le scandale produit parmi les visiteurs à la vue

N° 77. — BOUCHES DE LA VOLTA.



des soldats achetés en qualité de captifs et des milliers de porteuses esclaves qui accompagnaient les troupes anglaises eut pour conséquence un décret d'abolition de la servitude ; cependant la liberté de maint esclave était encore discutée devant les tribunaux en 1882. Depuis les mesures d'émancipation presque générales prises en 1874 les noirs travaillent plus

volontiers pour les blancs et l'étendue des cultures s'est accrue : en maints endroits les forêts de palmiers ont été remplacées par des plantations régulières ; on donne plus de soins aux cafeteries et aux champs de tabac; le cacaoyer et d'autres plantes alimentaires d'Amérique ont été introduites dans l'agriculture; on s'occupe de la production du caoutchouc, notamment dans le pays de Krobo, celui dont la population est la plus vaillante à l'ouvrage ; le pays des Krepi produit en abondance la fibre de coton. Les chevaux d'Europe et du pays des Mandingues, qui meurent presque tous après un court séjour dans les districts occidentaux de la côte de l'Or et dans les forêts du littoral, sont élevés avec succès à Accra et dans les districts avoisinants. L'industrie s'accroît comme la culture, grâce aux nombreux ouvriers formés par les missionnaires de Bâle, grâce surtout aux artisans mahométans qui viennent s'établir dans toutes les villes riveraines de la Volta et qui habitent déjà tout un quartier d'Accra ; mais l'industrie capitale, celle de la bijouterie, a perdu la plupart de ses artistes depuis la ruine de Coumassi : on peut admirer en Angleterre, dans le trésor pris au roi des Achanti, les produits remarquables de ces ouvriers noirs, bracelets, bagues, ornements où l'or s'entremêle au corail, plaques en métal repoussé, animaux fantastiques d'un caractère qui rappelle lointainement celui des bijoux égyptiens.

Malgré le nom de la contrée, ce n'est pas l'or qui est l'article de commerce le plus important : l'huile de palme est la principale denrée d'exportation; les criques et les bouches fluviales devant lesquelles viennent mouiller les navires sont, comme les estuaires de Bonny et de Calabar, des *oil-rivers* ou « rivières d'huile ». Quant à l'importation, elle consiste surtout en cotonnades et en eau-de-vie : la « civilisation » consiste à habiller et à enivrer les indigènes[1]. En dix années, le commerce total de la côte de l'Or s'est élevé graduellement de 16 à 30 millions[2].

Le gouvernement de la côte de l'Or, réuni à celui de Lagos, sur la côte des Esclaves, est confié à un gouverneur, que nomme le souverain de la

[1]
Exportation de l'huile de palme en 1882	4 462 700	francs.
» de la poudre d'or »	1 538 800	»
Importation des cotonnades »	3 221 275	»
» de l'eau-de-vie »	1 675 650	»

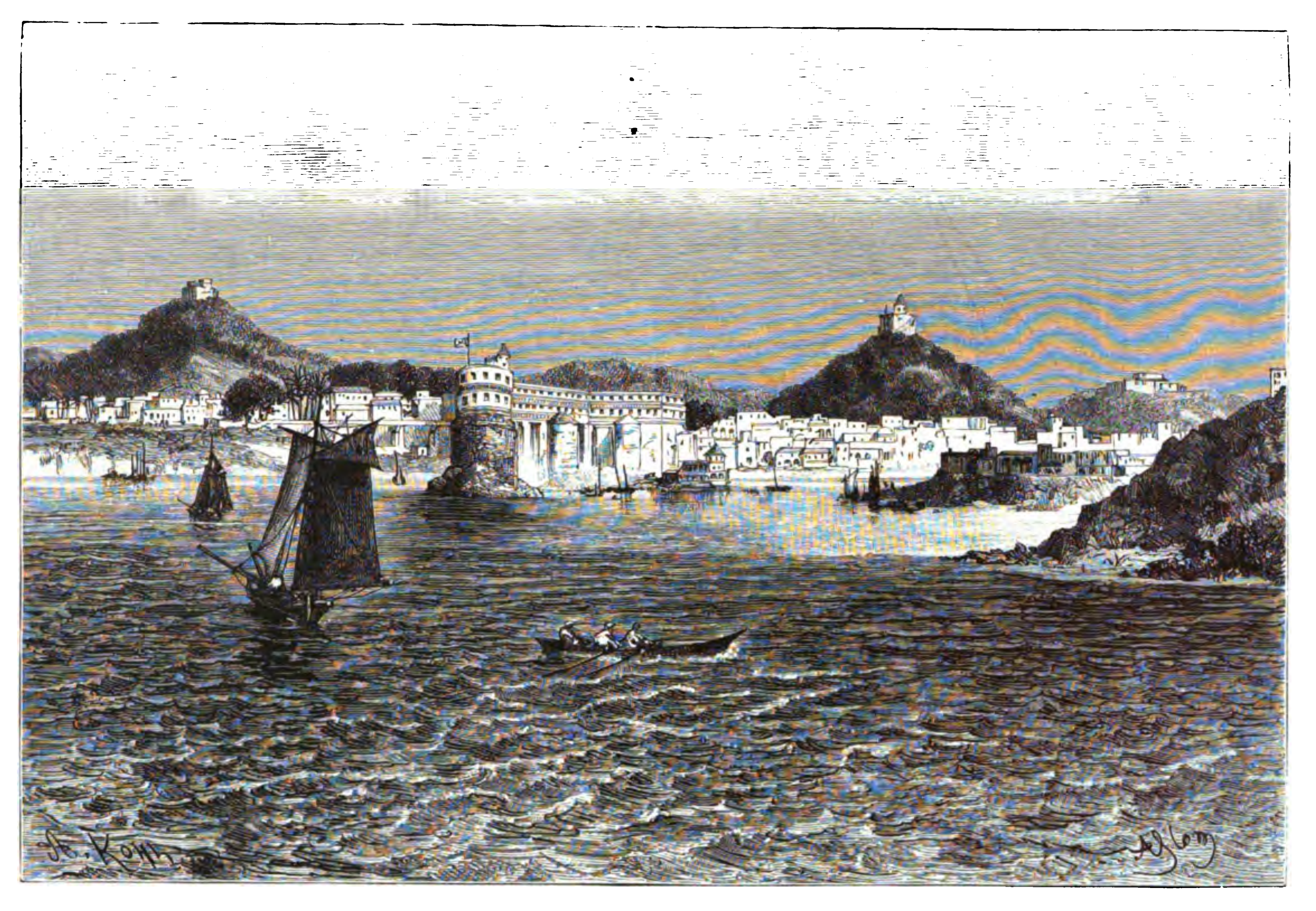
[2]
Importations à la côte de l'Or en 1884	13 183 450	francs.
Exportations » » »	16 680 700	»
Ensemble	29 864 150	francs.

Grande-Bretagne et qu'assistent deux conseils, législatif et exécutif, composés des hauts fonctionnaires et des marchands notables : après la guerre des Achanti le gouvernement a été transféré de Cape-Coast à Christiansborg-Accra. Chaque district du territoire colonial est administré par un magistrat qui juge toutes les affaires importantes. Les chefs des tribus, qui ont gardé de grands domaines, travaillés à la corvée par les anciens sujets, se transforment peu à peu en juges de paix : on leur permet de trancher les questions de peu d'importance conformément à la coutume, mais toutes les affaires majeures sont portées devant le tribunal anglais. La force militaire sur laquelle les dominateurs étrangers appuient leur pouvoir se compose surtout de Fanti, de Haoussaoua et de Krou, ceux-ci recrutés principalement au port de Lagos, où se rencontrent tant d'immigrants de toutes les parties de l'Afrique occidentale. Diverses tentatives ont été faites pour enrôler des soldats dans les royaumes du nord, parmi les ennemis des Achanti, mais elles n'ont point réussi : les nègres de ces contrées se refusent à émigrer vers les provinces du littoral; quant aux Fanti, ils s'engagent volontiers, mais pour déserter en cas de péril. Les revenus du gouvernement local[1] proviennent presque exclusivement des taxes de douane prélevées sur les marchandises importées dans les vingt-cinq ports de la côte ouverts au commerce étranger; après avis, les navires peuvent toucher aussi à d'autres points du littoral pour y faire leur chargement.

L'administration coloniale, se substituant graduellement aux anciens chefs, n'a pas modifié les limites des États annexés, transformés en provinces. Elle n'intervient pas d'une manière directe dans le gouvernement des États limitrophes, mais elle prend soin d'y envoyer de temps en temps des visiteurs, dont les conseils sont toujours écoutés. Jadis tout le haut bassin de la Volta faisait partie de l'empire des Achanti, soit comme possession immédiate, soit comme territoire vassal; mais les représentants de la Grande-Bretagne ont aidé au travail de désagrégation politique, et de nombreux royaumes dits « indépendants » se sont constitués dans la zone d'attraction de la côte de l'Or. Cependant il existe encore dans les régions éloignées du littoral quelques États, le Gyaman, le Dagomba, le Bousso, non soumis à l'influence britannique.

Le tableau suivant présente la liste des districts de Cape-Coast et un essai d'énumération des royaumes environnants, avec les noms des villes princi-

[1] Budget de la côte de l'Or en 1884 : Revenus : 3 148 900 francs; dépenses : 282 375 francs.



CAPE-COAST. — VUE PRISE DU LARGE

Dessin de Slom, d'après une gravure du *Graphic*.


THE ASTOR LIBRARY
NY

pales et le chiffre de la population, indiqué soit par un recensement, soit par des évaluations approximatives.

POSSESSIONS ANGLAISES DE LA COTE DE L'OR

PROVINCES.	VILLES PRINCIPALES.
Amanahia	Albani ; Apollonia.
Wassaw	Tarquah (2000 hab.) ; Mansou (1500 hab.) ; Axim (3500 hab.).
Ahanta	Dixcove (1000 hab.)
Elmina et Chama	Elmina (3000 hab.) ; Commenda (2500 hab.) ; Chama (3900 hab.).
Assin-Dankira	Djoquah.
Toufol	
Dankira	
Assin	Mansou, Prahsou.
Fanti	Cape-Coast (10 700 hab.) ; Anamaboe (4200 hab.) ; Winnebah (3000 hab.).
Akim	Bompata ; Nsuaum ; Kyebi ; Begoro.
Accra	Accra (10 000 hab.) ; Christiansborg (6000 hab.)
Adangmé	Ada (3000 hab.).
Akwapem	Akropong (3500 hab.) ; Abouri (6000 hab.) ; Battor ; Aggravi (2500 hab.).
Krobo	Odoumassi (5000 hab.) ; Kpong ; Akouamou.
Awouna	Quettah.

ÉTATS LIMITROPHES

Royaume des Achanti. Provinces : Sefoui, Inquanta, Adansi, Dadeassi, Kakofou, Daniassi, Becqua, Djouabin, Insuta, Mampong, Coumassi	Coumassi (35 000 hab. d'après Kirby).
Sahwi ou Chaoui.	
Gyaman ou Gaman. Provinces : Moinsan, Gombat, Soko, Safoy, etc.	Bontoukou (7000 hab. d'après Lonsdale).
Koranza et Quatampoh	Quatampoh (35 000 hab. d'après Kirby).
Brong	Ateobou.
Nta-Foufou ou Gouandyowa	Pami ; Salaga (10 000 hab. d'après Mähly).
Dagomba	Yendi (6000 hab. d'après Lonsdale).
Bocsso. Provinces : Atchati, Adélé, Kouroumbo ou Tribou, Akouba	Siadé ; Dwong.
Krakye	Krakye (2500 hab.) ; Keté (7500 hab. d'après Lonsdale).
Boem. Provinces : Okouaho-Dukomanga, Akposo, Borada.	
Okouaho-Kodsabé	Abetifi (4000 hab. d'après Steiner).
Peki. Prov. : Nkonya, Kpando, Angvoé, Anoum.	Kpando (12 000 hab.) ; Peki ; Avatimé.

CHAPITRE VII

COTE DES ESCLAVES

TOGO, POPO, AJUDA, BADAGRY, LAGOS, DAHOMEY, YOROUBA

La partie de la côte africaine comprise entre les deux segments de terres alluviales que limitent la bouche de la Volta et le delta du Niger est un littoral typique par la régularité de sa plage extérieure, légèrement infléchie en arc de cercle, et masquant une plage intérieure dont elle est séparée par des lagunes et des marigots : la mer qui baigne cette rive est le golfe de Benin. Le triste nom de côte des Esclaves que porte encore cette région du littoral lui vient du trafic en « pièces d'Inde » qui, depuis les premiers temps de la découverte portugaise jusque dans la deuxième moitié du dix-neuvième siècle, se maintint au bord des lagunes maudites. Nulle part il n'était plus facile aux négriers de faire leurs opérations au mépris des croiseurs. La côte est défendue par de formidables brisants où peuvent se hasarder seulement des pilotes habiles ; les entrées des estuaires ne se voient pas du large et les baies intérieures offrent mille criques mystérieuses au bord desquelles, sous les arbres touffus, se cachaient les hangars abritant la marchandise humaine. Les caravanes de traitants venus des rives du Niger, les soldats que les souverains du Dahomey et du Yorouba envoyaient avec des chaînes de prisonniers, n'avaient pas à gagner la mer pour livrer leurs captifs : le troc se faisait discrètement à l'ombre des forêts.

Toutes les nations de l'Europe occidentale, qui voulaient leur part de métal sur la côte de l'Or, prétendirent également aux profits du trafic en hommes sur la côte des Esclaves, et pendant les dernières décades de la traite des marchands brésiliens eurent aussi leurs nègreries sur les plages du golfe de Benin. Mais jusqu'en 1851 aucune puissance étrangère, à l'exception du Portugal, ne prit officiellement possession d'une ou de

plusieurs chefferies indigènes de cette côte et ne fit exercer de droits souverains en dehors des factories fortifiées de ses marchands. L'Angleterre commença l'œuvre d'appropriation coloniale par la capture de la ville de Lagos, dont elle fit le centre de ses opérations pour la suppression de la traite sur la côte des Esclaves; mais c'est en 1861 seulement qu'elle régularisa son droit de puissance protectrice par l'achat du sol que ses troupes occupaient déjà. Deux années après, la France achetait le territoire de Porto-Novo, qu'elle devait abandonner bientôt après, pour le reprendre en 1883. Puis en 1884 un vaisseau de guerre allemand, appelé par des négociants de Hambourg et de Brême, s'emparait du pays de Togo, immédiatement à l'est des possessions anglaises de la côte de l'Or. Quatre puissances européennes, en y comprenant le Portugal, qui gère l'administration de la partie du littoral que revendique encore le roi de Dahomey, se sont ainsi partagé la côte des Esclaves; mais du côté du nord, dans l'intérieur, leur domaine est encore sans limites précises. Bien peu nombreux sont les voyageurs qui ont pénétré dans ces contrées, si longtemps ravagées par les chasseurs d'esclaves; seulement du côté de l'est, vers le Niger, les itinéraires se croisent en un réseau aux mailles écartées. Les limites naturelles de la contrée sont bien indiquées : à l'ouest par le cap Saint-Paul et les lagunes qu'alimentent les eaux de la Volta; au nord-ouest et au nord par le faîte de hauteurs, plateaux ou montagnes, qui continue les chaînes d'Akwapem; au nord-est et à l'est par la ligne de partage des eaux entre les affluents du Niger et les tributaires directs de l'Océan. L'ensemble de ce territoire, qui de longues années encore ne sera point mesuré avec précision, peut être évalué approximativement à une superficie de 155 000 kilomètres carrés. Quant à la population, elle n'a été officiellement recensée que dans les possessions anglaises, à Lagos et à Badagry. En 1881 ce domaine colonial de 189 kilomètres carrés avait plus de 75 000 habitants, mais cette population est urbaine en grande partie et les régions de l'intérieur sont loin d'être peuplées en proportion [1]. Il en ressort néan-

[1] Population du versant de la côte des Esclaves, recensée, approvimative ou sommairement évaluée :

Togo, Petit-Popo et autres territoires allemands, d'après Zöller	60 000	hab.
Territoires français d'Agoué et du Grand-Popo	100 000	»
Pays limitrophes du territoire allemand	50 000	»
» » français	200 000	»
Mahi, Dahomey et Ajuda, protectorat portugais	300 000	»
Territoire français de Porto-Novo	150 000	»
» anglais de Badagry et Lagos	75 270	»
République d'Abeokouta	200 000	»
Autres pays du versant.	2 000 000	»

moins ce fait considérable, que les districts du littoral, jadis presque déserts à cause de la dangereuse présence des négriers, exercent de nos jours, par le commerce, une grande force d'attraction sur les noirs des contrées qui s'étendent au loin vers le Niger. Les districts orientaux, plus épargnés par la guerre que ceux de l'ouest, sont très peuplés. Trois millions d'habitants, tel paraît être le chiffre probable pour tout le versant tourné vers le golfe de Benin.

De la mer on ne voit de collines sur aucune partie de la côte : à 20 kilomètres au large, les vigies n'aperçoivent pas le continent : seulement la ville de Badagry est signalée par une « montagne », bois en forme de pyramide, ayant pour base un léger renflement du sol. Les grands arbres sont rares sur la flèche de sable : il n'y pousse que des arbustes, si ce n'est aux abords des villages, où l'on a planté des cocotiers, d'ailleurs fort lents à venir. Il ne se forme pas de dunes sur cette côte, sans doute par l'effet des vents du nord-est, qui reprennent les sables apportés par la vague et les emportent au loin dans la mer. Les hauteurs du relief continental ne commencent que bien au delà des lagunes ramifiées du littoral ; elles se composent d'ondulations terrestres en forme de vagues, qui s'élèvent en moyenne à 60 ou 70 mètres de hauteur et se rattachent aux plateaux de l'intérieur. Dans le Dahomey, un petit massif atteint 800 mètres à son point culminant. Au nord le sol se redresse en vraies montagnes : il paraîtrait, d'après Skertchley, que les chaînes de Bousso se terminent dans le Mahi par des pics dépassant 2000 mètres et s'abaissant vers les steppes septentrionales par une pente rapide, tandis que sur le versant méridional la contre-pente offre une succession de terrasses étagées : là seraient les plus hautes montagnes de l'Afrique au sud de l'Atlas et à l'ouest de l'Éthiopie. Du haut d'un sommet que gravit Skertchley pour voir lever le soleil au-dessus des plaines qui s'étendent vers le Niger, l'explorateur anglais vit distinctement la chaîne se prolonger au loin dans la direction de la Volta. Des dômes de granit constituent quelques-uns des principaux massifs ; d'autres sont des pyramides de basaltes columnaires, des entassements de trapps qui ressemblent à des forteresses ou des volcans isolés percés d'un cratère distinct. Une vallée présente des amoncellements de débris qui ont tous les caractères de moraines et l'on y remarque des roches « striées par les glaces »[1].

Les cours d'eau qui descendent vers la mer entre la Volta et le Niger ne sont pas des fleuves considérables, leurs bassins parallèles n'ayant qu'une

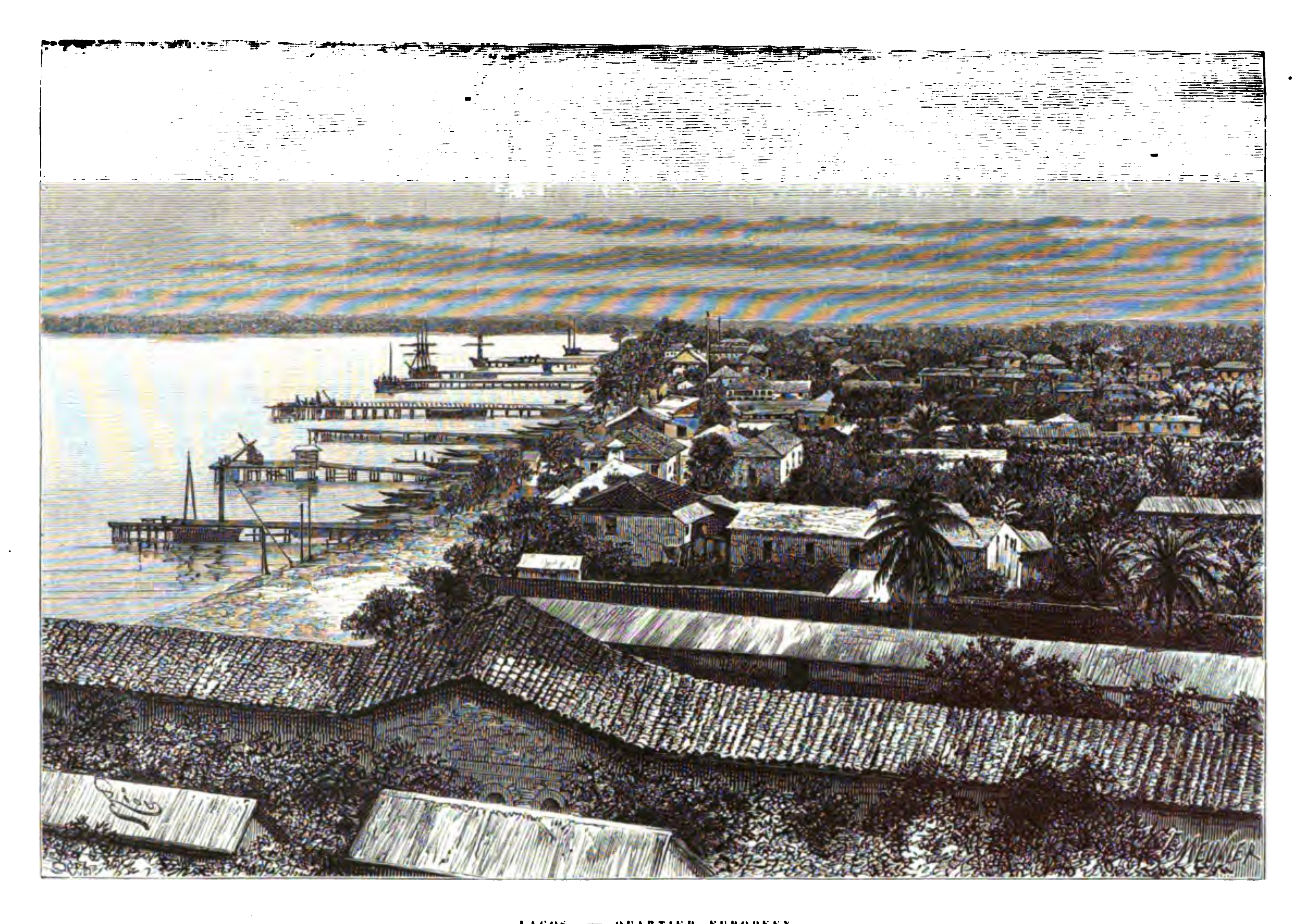
[1] Skertchley, *Dahomey as it is.*

faible étendue relative. Pendant la saison des sécheresses la plupart d'entre eux ne peuvent atteindre la mer ; ils se déversent dans les lagunes côtières, sans que leur flot soit assez puissant pour s'ouvrir un grau à travers la plage. Mais après les grandes pluies le trop-plein des lagunes finit par trouver une issue et, tantôt sur un point, tantôt sur un autre, une bouche



N° 78. — CORDON LITTORAL A L'EST DE LAGOS.

fluviale interrompt la continuité du cordon littoral, si ce n'est qu'entre les deux rives se développe en demi-cercle la barre sous-marine, formée par les dépôts du fleuve et de la mer. Le grau de Lagos, situé à l'issue d'un courant de sortie qui reçoit à la fois les eaux d'un grand fleuve de la côte et les lagunes les plus riches en affluents, est le seul qui ne soit jamais clos par un seuil émergé : en toute saison, le flux et le reflux ont leur libre jeu de la mer aux eaux de l'intérieur. La rivière Ogoun, qui fournit aux lagunes



LAGOS. — QUARTIER EUROPÉEN

Dessin de Riou, d'après une photographie communiquée par Sir James Marshall.


THE ASTOR LIBRARY
N.Y.

la plus grande part de leur masse liquide naît probablement à plus de 300 kilomètres dans l'intérieur et reçoit de nombreuses rivières en amont de la région basse. Le passage de Grand-Popo est aussi presque constamment ouvert : en outre les indigènes ont souvent pratiqué des coupures entre les lagunes et la mer pour faire passer leurs barques.

La plupart des cartes représentent le pays de Togo, dans la partie occidentale de la côte des Esclaves, comme occupé presque en entier par une mer intérieure de 3000 kilomètres carrés : c'est le lac Avon, ainsi nommé d'après le navire anglais qui fit la reconnaissance du littoral en 1846. Toutefois ses dimensions avaient été singulièrement exagérées : cette nappe d'eau, dite Haho par les indigènes, comme le principal cours d'eau qui s'y déverse, n'a guère plus de 10 kilomètres dans chaque sens ; de tous les côtés on en voit distinctement la rive[1]. Le Nokhoué ou lagune Denham, à l'ouest de Porto-Novo, est aussi dessiné sur les cartes marines comme ayant une surface bien supérieure à son étendue réelle. Des diverses lagunes côtières la plus considérable est celle d'Ikoradou, qui, avec ses nombreuses ramifications, a valu son nom portugais à la ville de Lagos ou des « Lacs ». Si la nappe des eaux intérieures ne pénètre pas aussi avant dans les terres qu'on le supposait autrefois, les lagunes n'en constituent pas moins au nord de la plage extérieure un canal presque continu, que des travaux peu considérables uniraient en une voie navigable de l'embouchure de la Volta au delta du Niger : des bateaux à vapeur naviguent de Badagry à Lagos, sur une distance d'environ 70 kilomètres. L'écart de niveau entre les hautes et les basses eaux des lagunes est de 4 à 5 mètres : suivant les saisons, ce sont des lacs ou des labyrinthes de coulées emplis de roseaux, à travers lesquels les embarcations trouvent péniblement leur route. Devant chaque village les estacades des pêcheries communales obstruent partiellement les chenaux de navigation. En 1876 un bateau à vapeur anglais remonta jusque dans le voisinage d'Abomé la rivière Whemi (Oouo), qui se déverse dans le Nokhoué, au nord du grau de Kotonou : sa profondeur moyenne est d'environ 4 mètres.

Au devant des graus qui se forment pendant la saison des pluies la mer est jaune d'alluvions jusqu'à plusieurs kilomètres du rivage ; les matières organiques sont entraînées au large, répandant parfois une odeur fétide ; l'embrun se répand dans l'air en une « fumée » jaunâtre, qui empêche de voir les signaux du bord. De l'ouest à l'est, de la Volta vers le Niger,

[1] Hugo Zöller, *Das Togoland und die Sklavenküste.*

le « plateau des sondes », c'est-à-dire la berge sous-marine que limite au sud l'abîme des grandes profondeurs, s'élargit graduellement. Tandis que devant le cap Saint-Paul, le fond manque brusquement à 10 kilomètres de la côte, c'est à 60 kilomètres, près de l'estuaire de Benin, que l'on doit s'éloigner de la plage pour que la sonde descende à plus de 100 mètres. Entre ces deux points extrêmes la terrasse immergée s'élargit avec régularité : seulement une fosse, dite de l'Avon, interrompt cette terrasse, devant la plage de Palma, précisément à l'endroit où le golfe de Benin offre le sommet de sa courbe concave : on y trouve des profondeurs de 180 mètres à moins de 15 kilomètres du rivage. C'est, à 1000 kilomètres de distance, la reproduction du phénomène qu'ont observé les marins à la fosse du Petit-Bassam, devant la côte de l'Ivoire : là aussi une vallée sous-marine se creuse normalement à la plage au milieu de la concavité du golfe. A l'est de la fosse d'Avon, le sable pur de la côte se mélange peu à peu de vase, et vers Odi, où commence à se dessiner la courbe saillante formée par les terres alluviales du Niger, les rivages ont complètement changé d'aspect : ce sont des nappes boueuses où naissent les palétuviers, retenant la masse presque fluide dans le réseau infini de leurs racines.

Par sa flore et sa faune la côte des Esclaves est une simple continuation de la côte de l'Or. Le climat, semblable à celui des rivages occidentaux par sa température moyenne, — qui est d'environ 26 degrés centigrades[1], — par ses deux saisons sèches et ses deux saisons humides, par ses brises et ses tornades, par ses pluies et le souffle irrégulier du harmattan, est considéré comme le plus salubre de tous ceux du littoral entre la bouche de la Sénégambie et celle du Congo. Les Européens n'y ont pas ces visages pâles et émaciés qui leur donnent l'apparence de spectres : aucune épidémie, fièvre jaune, petite vérole ou typhus, ne les a encore décimés ; mais comme dans les contrées voisines ils ont à redouter les fièvres paludéennes, surtout pendant les premiers temps de leur séjour : les buveurs de bière sont atteints les premiers. Les immigrants européens, aussi bien que les indigènes, ont fréquemment des ulcères. La période la plus dangereuse est celle des pluies, notamment vers la fin de la grande saison, lorsque la terre fume et fermente et que les vapeurs chargées de miasmes se répandent en

[1] Année 1876 à la côte des Esclaves :

Température moyenne	26°,2
Extrême de chaleur (novembre)	35°,2
» de froid	20°,5

(Bazile Féris, *La Côte des Esclaves*, Archives de Médecine navale, 1879.)

brouillards. Les mois de septembre et d'octobre, qui séparent les deux saisons humides, et pendant lesquels l'air est nettoyé de brumes, sont les moins défavorables à la santé des blancs.

La population noire du littoral se compose de tribus diverses par le langage ou le dialecte, mais offrant néanmoins de grandes ressemblances entre elles et avec leurs voisins de la côte de l'Or, les Fanti et les Achanti; même un certain nombre de peuplades, connues sous le nom générique de Mina, et vivant autrefois à l'ouest de la Volta, sont venues établir leurs communautés républicaines sur le versant de la côte des Esclaves pour échapper à la domination du roi de Coumassi. Mais, d'une manière générale, on peut dire que toute la partie de la contrée comprise entre la Volta et l'Ogoun est habitée par les Eoué (Ĕwhé ou Azighé), et d'après eux tout le pays est appelé Eouémé ou « Terre des Eoué ». A l'est de l'Ogoun, dans la direction du Niger, le pays appartient aux Yorouba ou Yariba, portant aussi le nom générique de Nago.

D'après M. Schlegel, l'un des missionnaires qui ont le mieux étudié le langage des Eoué, cette nation se diviserait, au point de vue glossologique, en cinq groupes bien tranchés. Les voisins immédiats des possessions anglaises de la côte de l'Or, à l'est de la Volta, sont les Anlo, appelés aussi Anglo ou Anglaoua : leur dialecte est celui dont on possède le plus de textes et de vocabulaires. Au nord et au nord-est des Anlo vivent les tribus qui parlent l'anfoué : on les désigne généralement sous le nom de Krepi, diversement modifié suivant les prononciations locales et la nationalité des voyageurs qui les ont visitées. A l'est des Anlo et des Krepi le littoral et les districts de l'intérieur sont occupés par les peuplades qui parlent le dialecte d'Ajuda : leur nom générique est celui de Djeji. Au nord s'étend le royaume de Dahomey, dont les habitants ont aussi leur langage particulier; enfin la partie la plus septentrionale du versant est l'aire glossologique du mahi ou makhi, le dialecte le plus pur des langues eoué. Les tribus qui le parlent se sont moins éloignées que les autres du pays d'origine, situé probablement au nord-est, sur les bords du Niger.

Les noirs du groupe des Eoué se ressemblent par le type physique aussi bien que par le langage. Ils sont de belle stature et de proportions élégantes; leurs traits sont plus réguliers que ceux des Ouolof et la teinte de leur peau est moins foncée, quoiqu'ils habitent une région beaucoup plus rapprochée de l'équateur. Au bord des fleuves et des estuaires, les indigènes

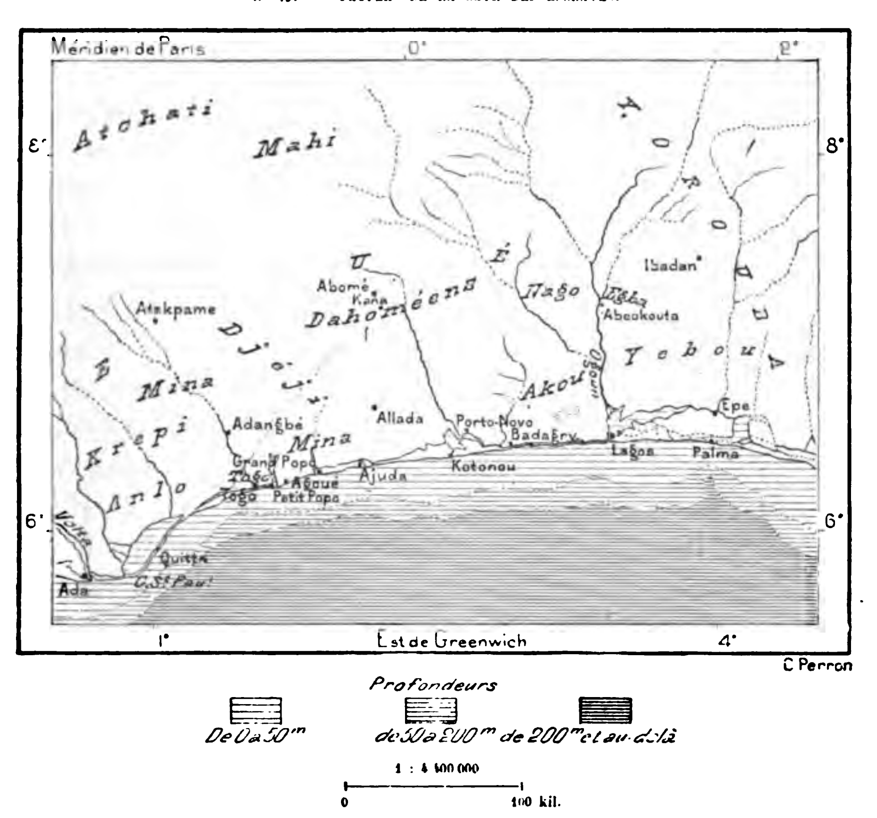
se baignent fréquemment, surtout les femmes; leurs ablutions se renouvellent plusieurs fois par jour; après le bain elles se frottent d'huile et d'onguents et se teignent le corps en rouge avec la poudre d'un bois colorant; seulement en temps de deuil la coutume leur interdit de se laver et de s'oindre le corps : les pleureuses sont désignées par le sobriquet de « non lavées »[1]. L'extrême propreté préserve les riverains des maladies de peau qui sont communes chez les habitants de l'intérieur. Une des affections les plus répandues est le krokro, espèce de lèpre fort contagieuse, même chez les animaux domestiques, mais facile à guérir. Comme dans tous les autres pays des nègres, les hernies ombilicales sont très communes. Tous les étrangers sont aussi frappés du nombre considérable de gens à peau jaunâtre et à cheveux rouges qu'ils rencontrent dans l'intérieur du pays; il faut y voir probablement une sorte d'albinisme plutôt que le résultat de croisements entre Européens et négresses. Les modifications du pigment se manifestent surtout par des taches blanches qui parsèment le corps, en lui donnant parfois un aspect étrangement bariolé. Cette maladie de peau n'est pas moins commune chez les Eoué africains que chez les « Pintados » du Mexique et chez les nègres du littoral néo-grenadin.

Les peuples de la côte occidentale des Esclaves sont représentés par un très grand nombre d'individus parmi les nègres et les hommes de couleur du Brésil, où on les désigne uniformément sous le nom de Mina : dans la foule des Africains importés par les négriers, l'opinion publique leur a donné le premier rang pour la force, la beauté, les qualités morales, l'amour de la liberté. Ce sont les Mina qui ont le plus fréquemment lutté pour reconquérir leur droit et qui ont formé dans l'intérieur du Brésil les républiques de marrons les plus prospères et le plus vaillamment défendues. Ce sont eux aussi qui par leurs filles ont le plus contribué aux croisements des races dans l'Amérique portugaise et qui, par suite, ont le plus largement participé aux mesures partielles de libération. Des centaines d'entre eux en ont profité pour retourner dans leur mère-patrie, où ils se livrent au commerce, soit comme intermédiaires, soit comme importateurs. Ils font une concurrence heureuse aux marchands européens et par leurs alliances de famille avec les indigènes prennent une prépondérance numérique de plus en plus grande sur tous les étrangers : le nom de la cité brésilienne de Bahia, la plus importante à leurs yeux[2], leur sert à désigner d'une manière générale tous les

[1] P. Bouche, *La Côte des Esclaves*.
[2] B. Féris, mémoire cité.

pays situés en dehors de l'Afrique. Sans l'intervention d'un État, comme à Sierra-Leone, ni de sociétés philanthropiques, comme à Liberia, le peuplement de la côte africaine par des affranchis et des fils d'esclaves s'est fait dans cette partie du « continent noir » et les résultats de cette immigration volontaire ne paraissent pas devoir être inférieurs à ceux des colonies fondées par l'Angleterre et les compagnies américaines. Les anciennes divisions ethniques s'effacent peu à peu sous l'influence de ce

N° 79. — PEUPLES DE LA COTE DES ESCLAVES.



nouvel élément : les noms de famille de Souza, d'Almeida, d'Andrada, d'Albuquerque sont devenus fort communs par les mariages, et le portugais dispute à l'anglais le rôle de langue dominante pour les relations internationales. A l'ouest, près des villes de la côte de l'Or, on parle anglais, mais à Ajuda le portugais l'emporte : c'est l'idiome européen que l'on enseigne dans les écoles. En 1730, quand Des Marchais visita la côte, un jargon lusitanien servait de langue franque dans le « royaume d'Ardres » au nord d'Ajuda. Des familles portugaises de sang-mêlé se sont maintenues dans le pays depuis l'époque des premières explorations et l'un de ces

clans est devenu si nombreux, qu'il a reçu le surnom d'immortel. Dans ces familles de couleur les mariages consanguins même entre frères et sœurs de mères différentes, sont très communs, et l'opinion ne les réprouve point[1].

La nation indigène la plus puissante du groupe des Eoué est celle des Fon, appelés maintenant Daouma ou Dahoméens, du royaume qui se constitua dans la première moitié du dix-septième siècle au nord du littoral d'Ajuda; d'après une légende qui n'a peut-être aucun fond historique, ce nom de Dahomey ou Dahomé, signifiant « Ventre de Dah », rappellerait un général qui, après avoir fait le vœu de sacrifier Dah, son propre roi, s'il parvenait à s'emparer d'une ville depuis longtemps assiégée, s'empressa de tenir sa promesse après la victoire, en ouvrant le ventre de son souverain et en plaçant la première pierre dans les viscères sanglants[2]; d'après d'autres auteurs, le vrai nom du pays serait Danhomé, « Ventre du Serpent », et se rattacherait à la légende d'un serpent fétiche. Les gens de Dahomey, vains de leur histoire de guerres et de conquêtes, se distinguent néanmoins par l'intelligence et la promptitude d'assimilation; ils apprennent les langues étrangères avec une remarquable facilité : les mesures comparées de Broca ont démontré qu'ils sont parmi les peuples de la Terre ayant la plus forte capacité crânienne[3]. Les formes de la politesse sont très en honneur chez eux : une stricte étiquette leur dicte les paroles à prononcer, les révérences et les agenouillements à faire suivant la qualité des personnes qu'ils rencontrent; même quand un dignitaire du royaume, sans se montrer lui-même, se fait représenter par sa canne, que porte un esclave, cet insigne est reçu partout avec de grandes démonstrations de respect; devant le bâton du roi, tous se prosternent comme si le maître lui-même était apparu. Par l'abaissement des sujets, par la tyrannie des maîtres, le royaume de Dahomey ressemble singulièrement à celui des Achanti, et de tout temps les souverains des deux pays se sont reconnus comme frères, s'envoyant l'un à l'autre de fastueuses ambassades. En peu de contrées le souverain et les grands ont procédé avec plus de logique à la consolidation de leur pouvoir par l'institution de symboles et de cérémonies qui rappellent toujours à la foule la majesté royale.

Le souverain est un dieu : son pouvoir est sans limites; la vie et la fortune de ses sujets lui appartiennent sans restriction; il est le maître de

[1] B. Féris, *La Côte des Esclaves;* — Skertchley, *Dahomey as it is;* — Hugo Zöller, *Kamerun.*
[2] Winwood Reade, *Savage Africa.*
[3] Topinard, *Anthropologie.*

tous les vivants, l'héritier de tous les morts. Si les rixes sont interdites c'est qu'elles peuvent avoir pour conséquence d'endommager par des blessures la propriété vivante du roi. Jadis les enfants étaient enlevés très jeunes à leurs mères et nourris en d'autres familles, loin des parents, afin qu'aucun lien naturel d'affection ne rattachât les sujets à d'autres qu'au maître souverain [1]. Élevé au-dessus des misères auxquelles sont condamnés les autres hommes, celui-ci est censé ne manger ni boire; c'est loin de tous les yeux qu'il prenait autrefois ses repas. Il daigne entendre ses sujets, mais naguère c'était comme un esprit invisible; s'il lui plaisait d'exaucer la supplique, il le témoignait en avançant le pied sous le rideau qui le cachait aux regards. Il possède toute une armée de femmes, commandée militairement par la reine ou *dada*, à laquelle appartient le droit de vie et de mort dans les limites du harem, et dont les fils ont seuls le droit de se dire princes royaux : les fils nés des autres femmes ne sont que des *acovi* ou pages; c'est parmi eux que l'on choisit les cabécères, mais ils encourent la mort s'ils se permettent de mentionner leur origine; la femme que le roi envoyait en cadeau annuel à son favori portugais d'Ajuda devait être transmise par des soldats apostés de distance en distance et durant tout le trajet ses pieds ne devaient pas toucher terre : elle arrivait plus morte que vive. Dans la multitude des femmes appartenant au roi, quelques-unes sont au nombre des dignitaires du royaume : telle est la gardienne du brasier auquel s'allume la pipe royale, telle est aussi la favorite qui présente le crachoir. Quand le roi daigne prendre conseil, ses femmes délibèrent avec le *mingo* ou premier ministre et les autres personnages de l'État. Cependant la foule des épouses royales se compose simplement d'esclaves, laveuses, porteuses et cuisinières, qui entretiennent le somptueux ménage de la cour. On sait aussi que des milliers de femmes, campées dans l'enceinte du palais, constituent la garde royale. Ces amazones, renonçant à l'amour et au mariage, déclarent entrer dans les rangs des hommes et prennent un costume de soldat, d'ailleurs fort élégant : pantalon court, vert ou rouge, tunique multicolore, écharpe de soie ou de velours, casquette sur laquelle sont brodés des animaux fantastiques. Devenues les compagnes de guerre des hommes, auxquels elles ressemblent du reste par les formes presque masculines [2], elles ont l'amour-propre de dépasser leurs rivaux par le courage, l'acharnement et le mépris de la mort. Souvent aussi elles l'emportent sur les hommes en froide cruauté; une de leurs compa-

[1] Robert Norris, *Dahomey*.
[2] Hugo Zöller, *Kamerun*.

gnies se compose de « femmes à rasoir » pour couper les têtes des rois vaincus[1]. Leurs danses de guerre se font avec un ensemble et une précision que n'égale pas le meilleur corps de ballet; elles sont infatigables aux fêtes de parades comme dans les batailles. Skertchley décrit une de ces processions guerrières avec danses, chants et sacrifices, qui ne dura pas moins de seize heures.

Quoique les femmes jouissent d'ordinaire d'une grande liberté et qu'elles aient le droit de pratiquer les mêmes métiers, d'embrasser les mêmes professions que les hommes, elles sont pourtant dans le mariage considérées comme une simple propriété du mari. La pratique de la polygamie est générale et l'époux achète ses femmes à beaux deniers : il n'en reste plus pour les pauvres, et le roi entretient pour eux, à ses frais et à son bénéfice, un corps nombreux de courtisanes. Le séducteur d'une femme mariée est tenu de la racheter au prix de vente ou de céder sa propre femme en échange; s'il est célibataire ou trop pauvre pour acquitter la somme due, il est vendu comme esclave; il subit la mort lorsque l'époux offensé a le rang de cabécère. Souvent les gens de peu ne sont pas même enterrés; on les jette dans la brousse, d'où la dent des fauves les a bientôt fait disparaître. Les honneurs de la sépulture sont réservés aux chefs de famille et aux grands personnages : dans ce cas, on creuse leur tombeau immédiatement au-dessous de la couche où ils ont rendu le dernier soupir.

Comme chez les Achanti et maints autres peuples africains, on avait naguère l'habitude de sacrifier un garçon ou une fille à côté de la tombe. On remplace maintenant les victimes humaines par un chevreau : Liba, le génie gardien des morts, doit se contenter de cette offrande, d'un peu de farine, de coquillages, de rhum et d'huile versés en libation. La mort des cabécères, celle des rois étaient suivies de massacres en masse : la fosse mortuaire était lavée de sang; le personnage se rendait dans l'autre monde suivi par un cortège digne de son rang. Souvent des épouses, comme dans l'Inde, se présentèrent spontanément pour suivre leurs maris dans la mort[2]. L'habitude de répandre le sang avait accoutumé les Dahoméens à une cruauté sans bornes : les voyageurs décrivent en détail les massacres, les tortures, les mises en croix, les arrangements de cadavres en groupes artistiques le long des avenues. Une des cérémonies annuelles consistait à remplir un grand réservoir, qu'on laissait ouvert pour ceux qui vou-

[1] Skertchley, ouvrage cité.
[2] Des Marchais, *Voyage en Guinée*.

laient se suicider; même un simulacre d'anthropophagie se pratiquait récemment : on grillait des cadavres et on en mâchait les viandes encore fumantes. Un code de lois terribles fournissait toujours en abondance les « criminels » pour les coutumes. Les esclaves redoutaient à bon droit d'être vendus dans le Dahomey : pour eux c'était marcher à la mort.

D'ailleurs la perspective d'une fin violente n'avait rien de bien effrayant pour la plupart des naturels. La croyance à l'immortalité était si parfaite chez les Dahoméens, que la mort leur semblait être simplement le passage d'une vie transitoire de rêves à la vie réelle et permanente : quand le roi, « cousin du léopard », voulait s'entretenir avec ses ancêtres, il tuait de sa main le premier venu pour l'envoyer comme messager dans le monde lointain, et la famille du mort se considérait comme très honorée d'avoir fourni un ambassadeur au souverain ; on raconte que des envoyés de ce genre, grièvement blessés et se réveillant d'un long évanouissement, retournaient auprès du roi, croyant revenir de l'autre monde. La lutte des religions qui se disputent la conquête des esprits aura certainement pour résultat d'amoindrir la foi naïve des indigènes dans la continuation de leur vie par delà le tombeau, et par suite l'existence terrestre sera plus respectée. Ce n'est pas seulement pour complaire à leurs alliés d'Europe que les Dahoméens ont cessé de célébrer leurs grandes coutumes par les égorgements en masse qui paraissaient autrefois nécessaires au souverain « pour la conservation de la monarchie »[1], une évolution graduelle les entraîne à tenir plus en honneur la vie présente.

Si nombreux dans le pays sont les féticheurs ou *vodoun*, que l'esclavage même et les transportations en masse n'ont pu rompre la corporation et que par delà l'Atlantique, à Haïti notamment, on a vu renaître leur organisation sous le nom de « culte des Vaudoux »[2]. Le culte des dieux, l'adoration des fétiches, qui rappellent les ancêtres ou personnifient les forces de la nature, ne se font plus avec la même révérence qu'autrefois, mais c'est encore avec une terreur religieuse que l'on s'approche des lieux sacrés. Le « Seigneur des Esprits », appelé aussi le « Ciel », la « grande Ombre », et représenté en même temps par le Soleil, est pour les indigènes un être trop élevé pour qu'ils osent l'invoquer[3] ; ils s'adressent aux génies secondaires qui reflètent une artie de sa lumière et empruntent

[1] Borghero, *Annales de la Propagation de la Foi*, 1863.
[2] J. E. Bouche, mémoire cité.
[3] Burton, *Dahome* ; — J. E. Bouche, *Contemporain*, 1er novembre 1874.

un peu de son pouvoir. En certaines villes on adore un serpent inoffensif, le dangbé, symbole du bonheur parfait et de la bienveillance; ailleurs le patron des citoyens est le caïman, le léopard, le chien, le singe ou tel autre animal. En dehors du Dahomey, les indigènes d'Ajuda, qui vivent au bord de la mer grondante, adoraient surtout le dieu des vagues, auquel ils avaient assigné cinq cents femmes : à certains jours, le prêtre s'avançait sur la plage pour enjoindre aux brisants d'interrompre leur fracas éternel. Les féticheurs jettent encore dans le flot du riz, de l'huile, des graines et des cauris, pour apaiser sa fureur, mais on a cessé de lui offrir une victime humaine, revêtue des insignes et portant le siège et l'ombrelle d'un cabécère. On rend aussi un culte aux âmes des grands, vivants ou morts, et quelques nègres, professant sous une autre forme la même religion que maints philosophes blancs, adorent leur propre âme, non « quand elle descend dans le ventre », mais quand elle « monte dans la tête et remue des idées[1] ». Il n'est guère d'objet qui ne soit considéré comme ayant son âme, bonne ou malveillante, et que l'on n'invoque comme un fétiche pour obtenir sa protection ou échapper à sa colère. La croix des chrétiens, léguée par les convertisseurs portugais, est un *vodoun* respecté, que les Dahoméens portent sur la poitrine et montrent avec orgueil aux missionnaires catholiques. Les baïonnettes, les canons sont aussi devenus de grands fétiches, et les armes qui furent en diverses occasions envoyées au roi de Dahomey par des gouvernements d'Europe ne manquèrent pas d'être accueillies avec transport, non seulement parce qu'elles assuraient la victoire dans les batailles, mais aussi parce qu'elles protégeaient le pays de leur influence magique, même en temps de paix. Depuis longtemps les musulmans portent aussi leurs amulettes dans les villes de la côte. On les connaît sous le nom de « Malais », sans doute par confusion avec l'appellation de Mali ou Malé sous laquelle étaient autrefois désignés les Mandingues.

Le vaste territoire compris entre le Dahomey, le golfe de Benin et le versant du Niger est habité par des peuples de dénominations diverses, Eyo, Iktou, Egba, Yébou et autres, qui parlent tous les dialectes de la même langue yorouba, composée de monosyllabes agglutinés : ce sont les Nago, appelés aussi Yorouba comme leur pays et l'idiome qu'ils emploient. A Sierra-Leone ils sont généralement désignés sous le nom d'Akou, que leur valent les *akou*, c'est-à-dire les « salutations » dont ils s'accueillent. Ils ne diffèrent que peu de leurs voisins les Eoué : ils sont comme eux d'assez

[1] J. E. Bouche, mémoire cité.

grande taille, et présentent le type ordinaire du nègre de la côte, quoique avec une peau moins noire, une mâchoire moins prognathe, une bouche



MARCHAND MAHOMÉTAN DU YOROUBA
Gravure de Thiriat, d'après une photographie de M. Joseph Thompson.

moins lippue : comme sur le littoral qui s'étend à l'ouest des Achanti, chaque tribu se distingue strictement des autres par un tatouage qui est un véritable « blason national », uniforme pour chaque individu de la

peuplade[1]. Tous les voyageurs décrivent les Yorouba comme des êtres doux, bienveillants, fidèles à la parole donnée, trop dociles, naïfs et sincères, pardonnant facilement les injures. Sur les routes fréquentées, des *arodjé*, hangars couverts en feuilles, sont érigés de distance en distance pour la commodité des voyageurs; ils y trouvent un abri, de l'eau, du vin, et, s'il leur convient, ils peuvent laisser quelque cauris en échange[2]. Très sociables, les Yorouba se sont groupés presque partout en foules urbaines : les grandes villes sont nombreuses dans leur pays; même les agriculteurs cherchent à résider dans les cités et ne craignent pas de faire de longues marches journalières entre leur maison et leur champ. D'ailleurs, le danger qu'avaient à courir tous les individus isolés de la part des chasseurs d'hommes, jadis si redoutables dans cette région de l'Afrique, les obligeait à travailler par groupes et à s'abriter chaque nuit dans un lieu fortifié.

La principale industrie des Yorouba est la culture : le maïs et les ignames, qui servent à la préparation de presque tous les mets, sont toujours recueillis en suffisance pour la nombreuse population du pays, et les agriculteurs récoltent en outre le mil, le manioc, les patates douces, les pois, les arachides, diverses espèces de légumes, les bananes et d'autres fruits. Ils utilisent tous les produits des palmiers, elæis, rôniers, cocotiers, et sont très habiles à extraire le vin de palme du *raphia vinifera*, auquel ils grimpent avec une agilité surprenante, attachés par une corde qui leur sert en même temps de siège et qu'ils relèvent à chaque élan d'un mouvement de bras. Il n'y a pas de grands propriétaires dans la contrée : la terre est considérée comme appartenant à tous; celui qui la cultive en possède les produits; mais dès qu'il cesse de la mettre personnellement en œuvre, elle fait retour à la nation et le premier venu peut s'en emparer par le travail. Comme artisans, les Yorouba sont aussi fort habiles : potiers, forgerons, tanneurs, selliers, tisserands, teinturiers se rencontrent dans chaque ville; les instruments d'agriculture qu'emploient les Yorouba sont fabriqués dans le pays même, et jadis, lorsque les cotonnades de Manchester n'avaient pas encore envahi les marchés, les Portugais venaient acheter à ces indigènes des toiles communes, blanches ou bleues, qui étaient fort appréciées au Brésil[3]. Même l'art de la verrerie n'est pas tout à fait inconnu; on apporte de l'intérieur des anneaux en verre, de teinte bleue ou verdâtre, qui sont fort recherchés pour la parure des femmes[4]. Comme

[1] D'Avezac, *Notice sur le Pays et le peuple des Yébous.*
[2] J. E. Bouche, mémoire cité.
[3] John Adams; — George Robertson; — d'Avezac, ouvrage cité.
[4] P. Bouche, *La Côte des Esclaves.*



PAYSAGE DE LA COTE DES ESCLAVES
Dessin de Taylor, d'après une photographie de M. Bonnevide.

dans les forêts, une fin prématurée étant toujours attribuée à l'intervention de mauvais esprits, qu'il importe de dérouter.

Les anciennes formes de la religion animiste et naturaliste des Yorouba se sont grandement modifiées depuis quatre siècles, d'un côté par l'influence des Portugais, de l'autre par celle des Foula, appelés ici Filani, et d'autres mahométans. L'Obba-ol-Oroun ou « roi du Ciel » se confond de plus en plus pour les indigènes soit avec le Dieu des chrétiens, soit avec Allah des musulmans : ils lui donnent même le nom d'Obba-t-Allah ou de « seigneur Allah » et l'associent diversement, suivant les tribus et leurs relations, avec leurs traditions nationales et les récits des missionnaires; ils en font le « fétiche de la bonne argile », celui qui créa les hommes en soufflant une âme dans une forme de terre glaise, et ils le représentent comme le grand générateur et créateur, sous l'effigie d'un serpent ou celle d'une femme allaitant son nourrisson. Certaines cérémonies, que retrouvent les missionnaires en maints endroits de la côte, sont évidemment des rites d'origine catholique, introduits par les Portugais ou les Brésiliens. Mais la religion qui l'emporte peu à peu sur les anciens cultes est celle que leur enseignent les marchands venus des bords du Niger. La grande fête nationale n'est plus celle des Ignames, c'est le Beïram, comme dans tout le monde musulman. La conversion est d'autant plus facile, que le signe extérieur de la circoncision, commun à tous les Yorouba depuis un temps immémorial, les dispose à se considérer d'avance comme les frères des missionnaires de l'Islam.

Le fragment le plus occidental de la côte des Esclaves, contigu aux possessions anglaises du Cape-Coast, est un des territoires coloniaux que l'Allemagne s'est donnés depuis 1884. C'est le pays de Togo, ainsi nommé de sa capitale et de la tribu de langue eoué qui a colonisé cette région. « Au delà du marigot », telle est la signification de ce nom, naguère inconnu, qui a tout à coup pris une certaine importance dans la nomenclature politique. D'après le voyageur Zöller, la superficie de ce territoire, de forme à peu près quadrilatérale, est d'environ 1300 kilomètres carrés, soit 36 kilomètres de plage sur 36 kilomètres de profondeur, et sa population peut être évaluée approximativement à 40 000 individus. Des annexions récentes, à l'intérieur, dans les pays des Krepi et des Mina, ont notablement accru le domaine d'exploitation commerciale. La ville mina d'Adangbé, située à une cinquantaine de kilomètres au nord de la mer, est menacée de perdre bientôt son indépendance. Une cité plus considérable, Atak-

pamé, se trouve à une centaine de kilomètres plus au nord, à six ou huit journées de marche du littoral, non loin des montagnes boisées qui rattachent les chaînes riveraines de la basse Volta aux sommets élevés de Mahi. Les habitants d'Atakpamé sont de hardis chasseurs d'éléphants; ils ont vaillamment défendu leur liberté contre les armées du roi de Dahomey, et depuis une victoire décisive remportée par eux ils ont plusieurs fois défié leur puissant voisin sans que celui-ci ait osé répondre[1].

Le contraste est fort grand entre les villages de la côte et ceux de l'intérieur. Les premiers, où résident les représentants des maisons de commerce européennes, sont d'une malpropreté révoltante; les eaux impures séjournent en flaques à côté des maisons, les fumiers et autres débris obstruent les ruelles et les passages, les carcasses d'animaux sont livrées aux vautours et aux carnassiers. Les villages situés au nord des marigots sont au contraire entretenus avec un soin méticuleux; les rues et les places sont balayées, les ordures sont déposées loin des habitations en de grands trous que l'on recouvre de terre; les cases en argile rouge sont des maisonnettes propres, peintes gaiement, et quelques-unes se composent de deux étages. Les temples des fétiches et les palais de justice sont ornés de frises sculptées, même de peintures grossières, représentant des chevaux et des animaux fantastiques : la place aux palabres, ombragée par un arbre au branchage étalé, est toujours propre comme le parvis d'un temple et les villageois ont soin de réserver à ces lieux de rassemblement public les plus beaux sites, ceux où la vue s'étend sur le plus vaste horizon. Les cultures, qui consistent principalement en maïs et en arachides, sont aussi beaucoup mieux tenues dans l'intérieur que dans le voisinage du littoral. D'ailleurs le sol y est meilleur : tandis que le sable pur domine près de la mer, la terre argilo-ferrugineuse d'outre-lagune est d'une grande fertilité naturelle. M. Zöller évalue au vingtième la superficie du sol de Togo mise en valeur.

La capitale se compose de cinq villages, très rapprochés les uns des autres et comme perdus dans une forêt de cocotiers; elle est située sur une terrasse rouge, dominant au nord la principale lagune de la contrée. La ville fétiche du royaume, Bé, groupe ses cases beaucoup plus à l'ouest, non loin de la frontière du territoire anglais. Quoique très rapprochée de la côte, à 3 kilomètres à peine, Bé n'a été visitée que par de rares Européens : c'est que pour pénétrer dans l'enceinte sacrée la nudité est de rigueur, les vêtements sont un masque du corps et les dieux veulent qu'on apparaisse

[1] J. E. Bouche, *Bulletin de la Société de Géographie de Paris*, juillet 1875.

devant eux avec la forme qu'ils ont donnée à leurs fidèles. Toutefois les voyageurs allemands qui pénétrèrent les premiers dans la ville fétiche, en 1884, reçurent l'autorisation exceptionnelle de franchir l'enceinte, ayant gardé leurs caleçons, leurs souliers et leur casque; mais ils avaient dû laisser leurs montures en dehors de la ville, et c'est à pied qu'ils firent leur solennelle entrée. Un village voisin de Bé, Biassé, est habité surtout par des sculpteurs de fétiches; toutefois cette industrie ne suffit pas à leur entretien et ils s'occupent aussi de la fabrication des poteries. La mort des petits rois de Togo est toujours environnée d'un certain mystère officiel. Quoique connue de tous, elle n'est avouée de personne, et plus d'une année se passe avant qu'on ne place un nouveau roi sur le « fauteuil » : les messages et les présents sont encore expédiés et reçus au nom du défunt. Mais le véritable souverain de ces contrées est la coutume : l'interrègne n'est qu'apparent.

Le principal marché du pays de Togo, Lomé, est un village de construction récente, fondé par des marchands qui voulaient échapper aux droits considérables imposés par les Anglais sur la côte voisine. Puis viennent Bagida, appelée Bagdad sur quelques cartes, et Porto-Seguro, le « port Sûr », ainsi nommé par des affranchis du district brésilien de Porto-Seguro; cette colonie d'émigrants du Nouveau Monde est l'Abo-drang-po des naturels, un amas de cabanes groupées sur la plage qui sert de port à la capitale de Togo : elle eut une certaine importance aux temps de la traite des esclaves, abolie depuis 1863, alors qu'il était devenu impossible de vendre la marchandise vivante dans les plantations d'Amérique. Le commerce d'exportation consiste presque uniquement en huile et en noyaux de palme, denrées que les négociants payent, soit en argent comptant, soit en eaux-de-vie, en tabac, en poudres ou armes de guerre, en verroteries et autres marchandises d'Europe. Le commerce extérieur est presque entièrement entre les mains de Français et d'Allemands, les premiers ayant succédé aux traitants portugais et les seconds aux trafiquants britanniques; en outre, quelques nègres de Sierra-Leone, du Brésil et du pays même prennent part au commerce maritime; les apports de l'intérieur se font surtout par l'intermédiaire des femmes[1]. Le trafic avec le pays d'outre-lagune s'accroîtra notablement lorsque des routes auront remplacé les sentiers sinueux où l'on ne peut marcher qu'à la file indienne; mais en

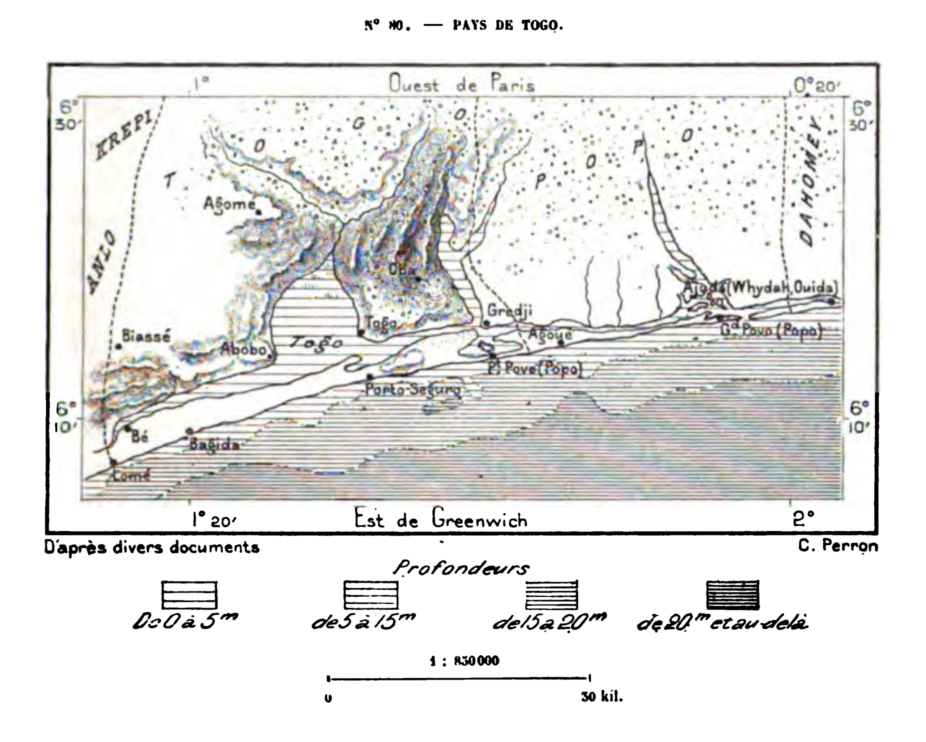
[1] Commerce du pays de Togo, en 1884, d'après Zöller.

	Importations.	Exportations.	Ensemble.
Lomé.	1 125 000 francs.	570 000 francs.	1 820 000 francs.
Bagida. . . .	375 000 »	1 055 000 »	1 430 000 »

beaucoup d'endroits il est interdit de toucher aux broussailles; le sol est « fétiche » : il faut qu'il garde sa parure.

A l'est du pays de Togo, le royaume du Petit-Popo se trouvait naguère sous la suzeraineté de la France, et d'ailleurs les négociants marseillais étaient de tous les Européens ceux qui profitaient de la plus forte proportion des échanges. Un traité récent a transféré à l'Allemagne le protectorat de cette contrée, en échange de quelques points du littoral sur les « rivières du Sud ». De même que le pays de Togo, le territoire du Petit-

N° 90. — PAYS DE TOGO.



Popo, appelé Povo par les Allemands, se compose de deux zones distinctes : la plage, sur laquelle sont bâties les villes et les villages de trafic, et les terres d'outre-lagune, de beaucoup les plus couvertes de villages et les mieux cultivées, mais restées presque entièrement inconnues de l'homme blanc.

Le Petit-Popo, dit Ancho et Plavijo par les indigènes, est un ancien *povão* des Portugais, mentionné dès la fin du dix-septième siècle[1]. Un grand nombre de ses habitants viennent de la côte de l'Or et parlent le dialecte de leurs ancêtres, plus ou moins mélangé avec l'eoué de leurs voisins. Dépendant officiellement du roi de Gredji, bourgade située au nord, de l'autre

[1] Pierre Bouche, ouvrage cité.

côté de la lagune, le Petit-Popo n'avait pas moins de trois autres cabécères en 1884, prétendant également au titre de souverains, possédant chacun ses courtisans et ses sujets, et prélevant des taxes de douane : Français, Allemands, nègres, Anglais de Sierra-Leone, chaque nationalité avait fait choix d'un roi différent pour lui payer les droits, mais il leur fallait veiller à ce que les rivalités des petits potentats ne dégénérassent pas en guerre sanglante. Malgré ce conflit des pouvoirs, le Petit-Popo est le marché le plus important du littoral entre Quitta et Ajuda[1]. Le gouvernement suzerain, l'empire d'Allemagne, n'est représenté dans les pays de Togo et du Petit-Popo que par les marchands de Hambourg et de Brême qui se sont établis dans les comptoirs du littoral. Les chefs de villages, les prêtres des fétiches sont encore les véritables souverains de la contrée.

Agoué (Ahgwey), l'Ajigo des indigènes, située à 9 kilomètres à l'est du Petit-Popo, soit par la lagune, soit par le chemin de la plage, est aussi une ville commerçante, mais surtout un centre de travaux agricoles; le grand trafic n'y a pas été monopolisé par des Européens, quoiqu'elle se trouve sous la suzeraineté politique de la France : ce sont des nègres, soit indigènes, soit immigrants, de Sierra-Leone ou du Brésil, qui dirigent le mouvement des échanges. Fondée en 1821 par des Mina, cette ville est devenue un lieu de refuge pour les persécutés de tous les alentours : des Mahi, expulsés de leur pays par les Dahoméens, vinrent des régions du nord demander un asile aux gens d'Agoué, en apportant leurs fétiches nationaux ; de l'ouest accoururent des exilés du Petit-Popo et de la côte de l'Or; de l'est arrivèrent des Nago et des Egba; puis, en 1835, se présentèrent des affranchis du Brésil, suivis plus tard par d'autres « Américains ». Aux fétichistes du pays, aux chrétiens du Brésil se sont associés aussi des mahométans de l'intérieur. Toutes les races, toutes les religions sont représentées dans cette république, improprement désignée sous le nom de royaume, car son cabécère n'est qu'un chargé du pouvoir exécutif : l'assemblée des citoyens lui dicte sa conduite. Autour d'Agoué, qui eut maintes fois à défendre son indépendance par les armes, se sont groupés plusieurs autres petits États en confédération républicaine[2] : l'un d'eux,

[1] Mouvement des échanges au Petit-Popo en 1884, d'après Zöller :

Importations	. . . .	1 625 000 francs.
Exportations	. . . .	2 030 000 »
	Ensemble	3 655 000 francs.

[2] Pierre Bouche, ouvrage cité.

l'Abanankem des indigènes, porte en français le nom de la Baranquère.

Le Grand-Popo des Européens, que ses habitants eux-mêmes appellent Pla, est un bourg de commerce où domine l'influence française. Fondé également par des fugitifs, c'est moins une ville qu'un groupe de hameaux distincts bâtis sur les îlots de la lagune et sur la plage : les fugitifs de Dahomey qui s'y établirent les premiers avaient pris soin de mettre le lit de la lagune entre eux et leurs persécuteurs, les fétiches défendant aux armées dahoméennes de franchir le marigot. La situation du Grand-Popo près du « grau du Roi », toujours ouvert au flot du large, donne de l'importance à son mouvement commercial[1]. M. Zöller évalue la population totale d'Agoué et du Grand-Popo à 120 000 personnes; en outre, les pays de l'intérieur que l'on peut classer comme se trouvant dans la sphère d'attraction des villes côtières ont pour le moins un nombre aussi considérable d'habitants. L'ensemble du pays pourrait être désigné sous le nom de la rivière Agomé, qui le parcourt du nord au sud et va se déverser dans la lagune ; lors des grandes eaux, son courant est assez fort pour se continuer dans le marigot jusqu'au grau permanent de Grand-Popo; parfois aussi un mouvement sensible des eaux se propage vers l'ouest jusqu'au passage temporaire du Petit-Popo.

A l'est du Grand-Popo commence le territoire de Dahomey, gardé à une petite distance de l'entrée par la ville considérable de Gléhoué, que les Européens ont désignée par les divers noms de Fida, Hwedah, Whydah, Ouida : les anciens auteurs l'appelaient Juda ; ses habitants étaient dits les « Judaïques » et on les considérait en effet comme un reste des tribus dispersées d'Israël; au nord la rivière d'Allala, dont le vrai nom est Efra, était devenue l'Euphrate pour les érudits[2] : la dénomination qui restera probablement pour la ville est celle d'Ajuda, donnée par les Portugais, les « protecteurs » actuels du royaume de Dahomey et jadis les principaux négriers. Lors de la grande activité de la traite, alors que de seize à dix-huit mille esclaves étaient transportés chaque année de cette plage, Ajuda eut jusqu'à 35 000 habitants : les nègres de la contrée étaient

[1] Commerce du Grand-Popo en 1884, d'après Zöller :

Importations	1 060 000 francs.
Exportations	1 050 000 »
Ensemble	2 110 000 francs.

[2] Labarthe, *Voyage à la côte de Guinée.*

les plus appréciés de la côte, parce qu'ils étaient à la fois laborieux et dociles et ne dépérissaient pas de chagrin après avoir perdu famille et liberté[1].

Ajuda est une ville double. Au nord de la mer s'élèvent les factories européennes, où flottent les drapeaux multicolores ; la cité proprement dite est bâtie à 3 kilomètres au nord, séparée de la plage par une lagune et des marais ; plus loin s'étend un autre marigot : Ajuda, presque insulaire, ne se rattache à la terre ferme que par d'étroites levées. Elle se divise en plusieurs *salam* ou quartiers distincts, ayant chacun son cabécère et ses « gens » ; les forts des Européens ont aussi leurs quartiers respectifs, dont les habitants descendent en grande partie d'anciens esclaves ; jusqu'en 1867 les habitants du salam français étaient tenus à la corvée. Placée sous le patronage du serpent, Ajuda est fameuse par son temple des fétiches protecteurs, dont les prêtresses, dites « mères » et « sœurs » des serpents, se recrutent, les jours de fête, par l'enlèvement de jeunes filles[2] : une trentaine de pythons inoffensifs s'enroulent aux colonnettes et aux poutrelles de la hutte qui sert de temple ; quand ils s'échappent pour se promener dans la ville, on les rapporte respectueusement enroulés autour du bras ou blottis dans un sac. Malheur aux impies qui tueraient ou blesseraient l'animal sacré : naguère les prêtres les eussent fait enterrer vivants ! Les paysans qui tuent des serpents par mégarde dans les travaux de la campagne sont tenus d'entrer dans une cabane, à laquelle on met le feu, et s'échappent à travers la flamme et la fumée, poursuivis par les huées de la foule. Jadis les arbres qui entourent Ajuda étaient aussi des fétiches respectés, sous l'ombrage desquels on venait déposer les malades pour assurer leur guérison : il était interdit à tout étranger de couper du bois[3]. Il reste un de ces dieux, fromager superbe, dont l'existence est liée, dit-on, à celle de la cité[4]. D'autres arbres d'Ajuda sont bizarres d'aspect : complètement dépourvus de feuilles, ils portent en guise de frondaison des centaines de chauves-souris ou » chiens volants », suspendues aux rameaux.

Ajuda appartient au royaume de Dahomey par droit de conquête depuis 1725 ; elle reçut alors son nom de Gléhoué ou de « Ferme », indiquant son rôle pour l'approvisionnement de la capitale ; de même une ville voisine, Ardra, fut appelée la « Calebasse », parce que ses denrées devaient alimen-

[1] Des Marchais, *Voyage en Guinée*.
[2] Répin, *Tour du Monde*, 1863, 1er semestre.
[3] Des Marchais, ouvrage cité.
[4] B. Féris, mémoire cité.

ter la cuisine du roi[1]. Le yevoghan, c'est-à-dire le « chef des blancs », qui commande Ajuda et qui « ouvre les chemins » aux voyageurs, est le troisième personnage du royaume; mais depuis longtemps son pouvoir était équilibré par l'influence des étrangers. Sous la direction d'un personnage d'origine brésilienne, « capitaine des marchands », la ville était devenue presque étrangère au Dahomey, les sacrifices humains n'y étaient plus pratiqués; on n'y empalait plus, comme au siècle dernier, les mères coupables d'avoir donné naissance à des jumeaux[2]. L'influence portugaise prédomine à Ajuda; quelques maisons et tous les ameublements rappellent Lisbonne. Depuis que les Anglais ont levé le blocus des côtes du Dahomey, en 1877, le commerce de l'huile de palme, la meilleure du littoral, a repris une grande activité. En décembre et en janvier la rade est couverte de navires; mais le trafic est entravé par de nombreuses restrictions : il est défendu d'exporter aucun objet introduit une première fois dans le pays et censé par conséquent être la propriété du roi; nulle femme, autre propriété royale, ne peut sortir du port. Les négociants sont obligés de quitter le soir leurs entrepôts de la plage, qui restent sous la garde des officiers royaux. La rade foraine d'Ajuda n'est pas sûre dans les mauvais temps et presque toujours on voit des épaves sur la plage et, dans les eaux, des carènes de navires échoués. Nulle part les requins ne se montrent plus

N° 81. — DAHOMEY ET COTE D'AJUDA.

[1] Richard Burton, *A Mission to the King of Dahome*.
[2] Skertchley, ouvrage cité.

audacieux. Quand une barque chavire, les nègres se sauvent à la nage, puis ils se comptent sur la rive : rarement ils se retrouvent au complet.

La route d'Agbomé, décrite par de nombreux voyageurs européens, a pour première étape l'humble village de Savi, — le Xavier des anciens auteurs, — qui fut la capitale du royaume de Fida ou Ajuda et dont le souverain, disent les chroniqueurs, pouvait mettre sur pied une armée de 200 000 soldats : tout l'État, dit Des Marchais, ne paraissait que « comme une très grande ville ». On ne distingue même plus les ruines des comptoirs fortifiés qu'y avaient construits les Européens. Des marais s'étendent au sud de Savi ; au nord une forêt, interrompue de rares éclaircies, de coulées et de marais, forme une zone de plusieurs lieues en largeur. Le sentier traverse le village de Tolli, puis la ville d'Allada, l'antique Ardra, qui fut, comme Savi, une capitale d'empire et une cité commerçante où les Européens avaient leurs comptoirs. La tradition dit que la ville avait 15 kilomètres de tour : elle n'est plus qu'un marché pour les denrées locales, quoique fort bien située sur un plateau salubre, au point de convergence de plusieurs routes ; mais elle est encore tenue pour la métropole du royaume de Dahomey. Le souverain, qui avec ses autres titres prend celui de « Seigneur d'Allada », n'a le droit d'élever son palais dans Abomé qu'après s'être assis sur le tabouret de ses ancêtres dans la cité sainte. Ce sont pourtant les Dahoméens qui ruinèrent Allada, en 1724, quand ils firent la conquête de la route maritime ; presque tous les habitants furent massacrés et la forêt recouvrit bientôt les décombres des édifices.

La limite naturelle qui séparait jadis le royaume d'Allada du Dahomey est le vaste marais de Ko, que les Européens désignent d'ordinaire par son nom portugais, Lama ou la « Fange » ; elle présenterait encore une grande importance stratégique en cas d'invasion militaire : sans des travaux d'art, elle serait infranchissable même à l'artillerie légère ; mais en 1876, lorsque les Anglais se préparaient à la guerre contre le Dahomey, un bateau à vapeur, remontant le Whemi jusqu'au port de Dugbah, près d'Abomé, prouva que des troupes de débarquement pourraient tourner ce formidable obstacle. Pendant la belle saison, le marais, large de 10 à 12 kilomètres sur la route d'Abomé, est facile à traverser par des piétons ; mais durant les pluies on ne peut s'y engager qu'avec de nombreux porteurs, qui parfois ont de l'eau jusqu'à l'aisselle et qui s'enfoncent à chaque pas jusqu'au mollet dans la vase ; les messagers du roi emploient alors deux jours au passage du marais ; en 1784 des ponts furent construits aux endroits les plus difficiles et la route fut partiellement exhaussée ; mais les remblais s'affaissèrent bientôt dans le lit de fange. Au nord du Ko commence le

véritable littoral du continent; le sol rougeâtre et parsemé de pierres ferrugineuses se relève en collines et des bosquets d'essences variées en ombragent les pentes. La capitale du pays est, d'après Burton, à 325 mètres d'altitude, sur une terrasse d'accès facile du côté du sud, mais coupée à pic vers le nord, au-dessus de plaines humides, transformées en jardins maraîchers[1].

Abomé ou Agbomé, c'est-à-dire la « Cité dans l'Enceinte », est en effet une ville forte, avec portes monumentales, fossés profonds et ceinture d'arbres épineux. Elle occupe une vaste superficie de terrain, mais une grande partie de l'espace enclos se compose de jardins et de ruines; en outre, l'agglomération de masures qu'on appelle le palais n'a pas moins de 3 kilomètres en circonférence. Le mur de cette résidence était jadis garni sur tout son pourtour de crânes, témoignages éloquents de la puissance royale; on ne voit plus que les tiges de fer sur lesquelles étaient assujettis les hideux trophées. Le ministre du Portugal, représentant de la puissance « protectrice », ne permet plus les massacres exigés naguère par la coutume. La population d'Abomé varie suivant les voyages de la cour, qui réside tantôt dans la capitale officielle, tantôt dans le Versailles de Dahomey, la ville de Kana, que les voyageurs anciens appelaient Kana-Mina ou Calmina. Elle est située entre des collines, dans un fond peu salubre où s'amassent les miasmes pendant l'hivernage. Fort étendue, Kana ressemble plutôt à une campagne parsemée de maisons qu'à une ville proprement dite; mais les demeures se pressent dans le voisinage du palais, naguère fameux, comme celui d'Abomé, par ses coutumes sanglantes. En souvenir de l'extermination des Eyo, anciens possesseurs du pays, le roi de Dahomey avait institué des sacrifices annuels où les victimes représentaient la race des vaincus par le costume et les attributs. Abomé et Kana sont réunies par une belle route, de 30 mètres en largeur et longue de 12 kilomètres, qui descend de la capitale par une pente insensible à l'ombre d'arbres magnifiques; cette avenue commence superbement la route qui tôt ou tard descendra jusqu'à Ajuda, à plus de 100 kilomètres au sud d'Abomé. Pendant une grande partie de la journée le chemin est accaparé par les porteuses d'eau du palais royal : dès que les passants ont entendu le tintement de la sonnette suspendue au cou de ces femmes, esclaves du souverain, ils sont obligés de s'élancer en dehors de la route et de détourner la face. Les campagnes environnantes, cultivées pour l'approvisionnement de la cour, sont le « jardin de Dahomey » ; mais

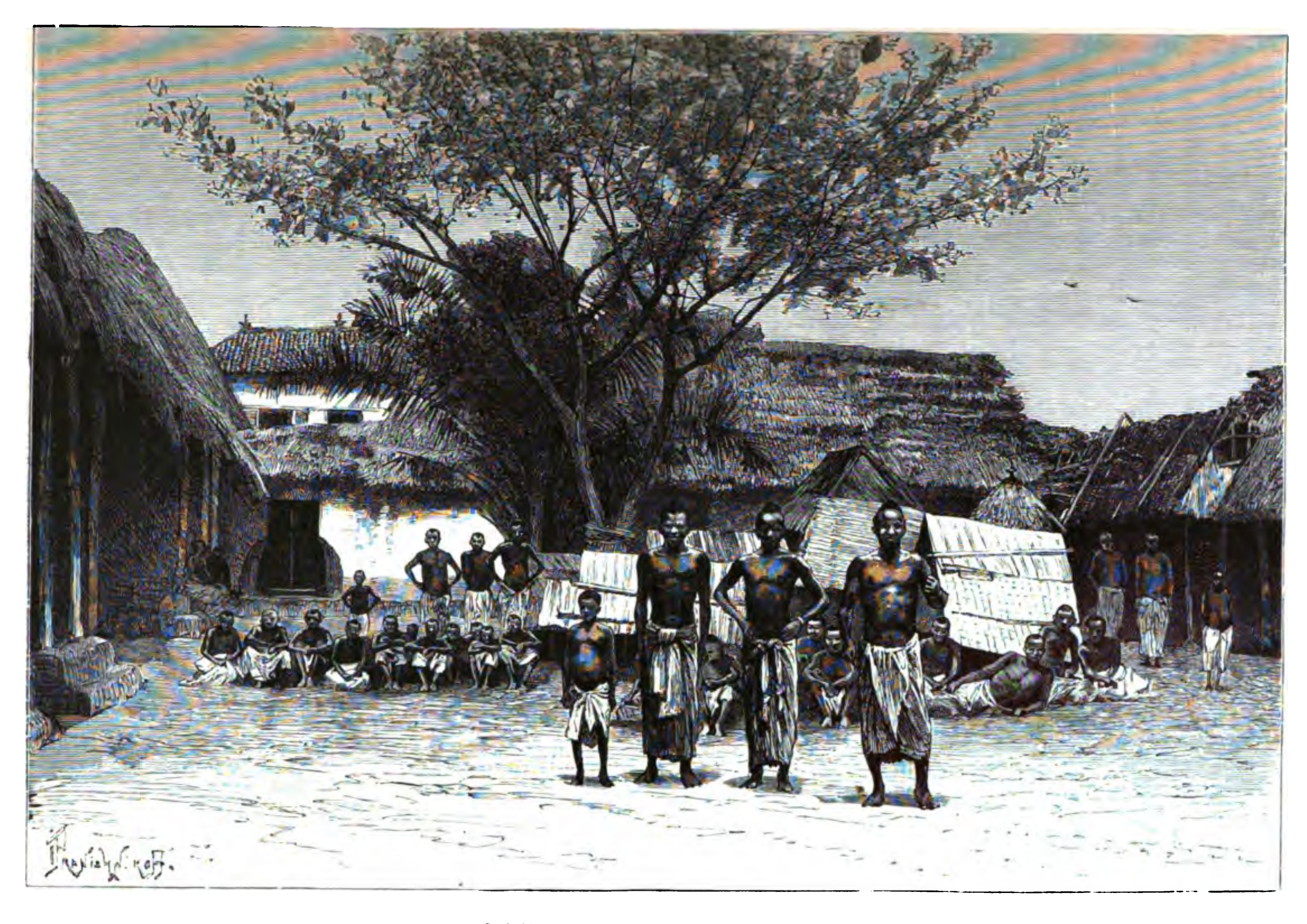
[1] Skertchley, *Dahomey as it is.*

au delà les plaines sont presque désertes : par leurs expéditions de guerre, les souverains ont fait la solitude autour des cités royales. Dans les broussailles règne, suivant la fiction monarchique du Dahomey, un souverain fantôme qui est le double du véritable roi ; il n'existe pas, et néanmoins il a son palais, ses officiers, ses amazones, son budget : c'est en son nom que sont prélevés les impôts, que se font les achats avec l'argent du peuple ; mais c'est le vrai roi qui fait les largesses. Tout ce dont se plaint le pauvre peuple est attribué à ce roi chimérique, et c'est vers le véritable souverain que s'adresse la reconnaissance des sujets pour les bienfaits du pouvoir[1].

On ne retrouve de villes qu'au nord du Dahomey proprement dit, dans la province de Mahi, dont la population a été d'ailleurs fréquemment éclaircie par les refoulements en masse et les massacres, depuis le milieu du dix-huitième siècle. Les Dahoméens ont réussi à réduire les Mahi en les attaquant toujours avant la saison des récoltes. Les indigènes, abandonnant leurs campagnes pour se réfugier dans leurs forteresses des monts, étaient bientôt forcés par la faim à demander la paix et à livrer des otages ; mais lors du voyage de Duncan en 1845, la peuplade des Dassa, qui parle une langue différente de celle des Mahi, avait encore sauvegardé son indépendance. De la plaine vers le faîte des monts on voit se succéder l'important marché de Zeng-noumi ; la cité pittoresque de Zoglogbo, dont les maisons se groupent dans le fond d'un ancien cratère ébréché ; Logozahi, située dans une région charmante de collines, de bois et de torrents, que traversent des ponts suspendus ; Savalou, jadis capitale du pays des Mahi ; Djallahou, entourée de blocs de granit épars, que Duncan comparait aux pierres levées de Stonehenge. Ces Alpes du Dahomey, visitées seulement par deux voyageurs presque captifs de leur escorte, diffèrent des plaines basses par le climat, la flore, la faune, les habitants et l'aspect des cités[2].

A l'est du « protectorat » portugais de Dahomey, les Français possèdent sur la côte une deuxième enclave, celle de Porto-Novo, petit royaume indigène qui se constitua, au commencement du dix-huitième siècle, par la fondation de la ville de Honibonou. Le bâtisseur, fils du roi d'Allada ou Ardra, l'appela aussi « Petite Ardra » ; ce fut le Porto-Novo des marins portugais ; actuellement les indigènes la nomment Adjaché. La superficie du territoire de Porto-Novo, que la mer limite au sud sur un espace d'en-

[1] Skertchley, ouvrage cité.
[2] Duncan, *Travels in Western Africa;* — Skertchley, *Dahomey as it is.*



PORTO-NOVO. — GROUPE DE NATURELS

Dessin de Pranishnikoff, d'après une photographie de M. Herpin.



viron 40 kilomètres, est évaluée à 1900 kilomètres carrés et la population totale s'élèverait à 150 000 individus. On prétend que dans ce nombre, probablement exagéré, les hommes sont en très grande majorité[1]; mais ces affirmations ne reposent sur aucune observation suivie. La ville de Porto-Novo ayant été bombardée par les Anglais en 1861, le roi du pays se mit, deux années après, sous le protectorat de la France. La ville fut occupée, puis abandonnée, et reprise de nouveau en 1882 par les Français, alors que les puissances européennes se hâtaient au partage du littoral africain; de même que Kotonou et les autres ports français de la côte des Esclaves, elle dépend administrativement du Sénégal.

Porto-Novo, qui sur la côte n'est dépassé en population que par Lagos, est un groupe de villages situé sur la rive septentrionale du lac côtier qui communique avec les rivières de Badagry et de Lagos : des bosquets, des champs, des fondrières et des terres incultes séparent les divers quartiers. Dans le bourg principal, près d'une porte fétiche ornée des sculptures grossières de génies protecteurs, s'élève le palais royal, qu'entouraient encore en 1875 des cadavres décapités et des crânes en guirlandes. Porto-Novo fait un assez grand commerce d'échange avec les villes d'Aggera et de Sakété, situées au nord, et avec les districts de l'intérieur, jusqu'aux montagnes et aux bords du Niger : quoique situé à plus de 300 kilomètres des premières bouches du fleuve, le « Nouveau Port » est déjà l'un des marchés d'expédition de la vallée centrale du Soudan[2]. La cachaxa ou les boissons alcoolisées sous toutes leurs formes, le tabac et la poudre, tels sont les principaux articles d'importation; l'exportation ne comprend guère que des huiles, des amandes de palme et des noix de kola pour le Brésil[3]. Depuis que la paix est devenue générale dans le pays, les alentours de la ville se sont couverts de plantations; les femmes du pays savent tisser de solides étoffes en *agoulié* ou fil d'ananas et recueillent le sel des plages pour les habitants de l'intérieur. Le gouvernement de Porto-Novo est unique pour le mode de division des pouvoirs. Il est des pays, tels que le Fouta-Djallon, où deux souverains règnent tour à tour pendant une période d'une ou de plusieurs années. A Porto-Novo le mouvement de

[1] Richard Burton, ouvrage cité.
[2] Médard Béraud, *La France Coloniale*, par Alfred Rambaud.
[3] Mouvement commercial de Porto-Novo en 1884 :

Importations	3 970 043 francs
Exportations	5 055 483 »
Ensemble	9 025 526 francs.

Navigation à l'entrée et à la sortie : 178 navires, jaugeant 38 550 tonnes.

rotation est plus rapide : c'est du jour à la nuit qu'alternent les fonctions royales. Le roi de jour, le plus considéré et qui seul dirige l'administration, doit rentrer après le coucher du soleil dans son palais; le roi de la nuit ne peut sortir que dans les ténèbres : il s'occupe surtout de la police et veille sur le sommeil des citoyens. Chacun des deux rois a droit de mort sur son collègue, au cas où il le rencontrerait dans les rues en un moment d'interrègne[1]. Les personnages trop gênants comme prétendant au titre de chefs sont expulsés de la ville et deviennent petits tyranneaux dans les alentours, sous le nom de « rois des broussailles »[2].

Kotonou ou Appi, le port maritime de la ville des lagunes, est situé au sud-ouest de Porto-Novo, sur le grau où convergent les chenaux navigables de l'immense labyrinthe lacustre du Nokhoué, ainsi que le Whemi, rivière d'égouttement du Ko ou grand marais de la « Fange ». Kotonou appartenait jadis au royaume de Dahomey; aussi le Portugal, armé des privilèges de son protectorat, a-t-il disputé à la France la possession de cet entrepôt. En 1885, une convention définitive a réglé la cession faite précédemment par le roi d'Abomé; mais les deux bourgs de Godomé et d'Agbomé-Kalavi, situés dans le voisinage de Kotonou, au bord de lagunes qui communiquent avec le grand lac, sont restés sous la suzeraineté portugaise. Les deux villages d'Afatonou et d'Ahouansoli, que l'on rencontre au milieu du lac Nokhoué, sur le chenal de Kotonou à Porto-Novo, sont bâtis sur pilotis, comme les cités des Lacustres de la Suisse : les palafittes africains ont eu la même raison d'être que ceux des lacs alpins. Vers le milieu du dix-huitième siècle, les gens de Godomé, fuyant les incursions des Dahoméens, élevèrent ces cabanes en plein lac sur des rangées de pieux; ainsi protégés par un large détroit, ils pouvaient désormais braver le « lion d'Abomé », auquel son fétiche défend de traverser l'eau en appareil militaire; ils n'avaient à craindre les embûches que sur la terre ferme, lorsqu'ils allaient chercher des vivres ou ensevelir leurs morts. Les villages n'ont point d'estrade commune pour les palabres et les fêtes; les assemblées se tiennent en l'air, sur les toits presque plats des cabanes. Chaque famille est perchée sur sa case ou todji, et c'est là que pérorent les orateurs, que les danseuses gambadent et tournoient; on a le vertige à voir ces formes noires qui se démènent sur le fond azuré du ciel. Une chute dans l'eau du lac n'a rien de dangereux pour ces insulaires, plus habitués à la nage qu'à la marche; d'ailleurs une barque est remisée entre les pilotis de chaque

[1] Hugo Zöller, *Kamerun*.
[2] Pierre Bouche, ouvrage cité.

habitation[1]. Le nom du lac, Nokhoué ou « Maison de l'Eau », est évidemment dû à ces constructions bizarres.

La ville de Badagry, sur la rive septentrionale de l'Ossa, ici large de 300 mètres, est la première ville que l'on rencontre en venant de l'ouest sur le territoire anglais de la côte des Esclaves. Comme la plupart des autres marchés du littoral, cette ville se complète par un groupe de factories et d'entrepôts bâtis au sud, sur la plage de la mer. Badagry fut jadis une capitale de royaume et le plus grand marché négrier de toute la côte. Richard Lander, qui, après Clapperton, partit de cette ville pour son voyage de découverte dans le Soudan, raconte que lors de sa visite, en 1830, l'offre en esclaves dépassait de beaucoup la demande : on se débarrassait méthodiquement des vieillards et des infirmes en les jetant aux requins. Des nègres de choix étaient gardés pour les sacrifices : on leur arrachait le cœur, et le roi, ses femmes, ses cabécères mordaient à l'envi ce viscère palpitant. Lander dut boire à Badagry la « coupe de l'épreuve » pour se défendre ainsi de l'accusation d'un crime, mais il put s'administrer à temps un vomitif pour éviter les effets du poison. Au nord de Badagry, dans le bassin de la rivière Okpara, se trouvent des royaumes indépendants, Ado, Pokra, Okéadan, exposés aux incursions des Dahoméens.

A 65 kilomètres à l'est de Badagry, dans une île de l'Ossa, s'élève la capitale des possessions britanniques, Lagos. La « Liverpool africaine », ainsi qu'aiment à l'appeler les Anglais du littoral, est la cité la plus riche de toute la côte de l'Afrique occidentale. Les avantages de sa position géographique sont très grands. La ville est située précisément vers le milieu de la concavité du golfe de Benin et se trouve par conséquent au point de convergence de nombreuses routes venues de l'intérieur. Une rivière navigable, l'Ogoun, débouche dans la lagune au nord de Lagos et met cette ville en communication avec Abeokouta, la puissante cité de l'intérieur, et les riches campagnes environnantes. En outre, Lagos commande l'issue occidentale des marigots d'Ossa et par cette lagune ramifiée dispose des mille routes que lui offrent les rivières affluentes; elle possède même par cet estuaire une voie praticable aux bateaux à vapeur jusqu'au Niger : quoique à 350 kilomètres du grand fleuve à vol d'oiseau, elle n'en est pas moins l'une de ses embouchures commerciales. Les producteurs indigènes mon-

[1] Borghero; — Bouche, ouvrages cités.

tés dans leurs petites barques, troncs d'arbres excavés à la hache, et les négociants qui voyagent en des chaloupes de trois à huit tonneaux, parcourent les eaux de l'Ossa, apportant à Lagos les amandes, l'huile de

N° 82. — LAGOS.



palme, un peu de coton, chargeant pour le retour des cotonnades de Manchester et des eaux-de-vie de Hambourg; des chantiers de construction se succèdent sur le littoral de la lagune. Presque tout le commerce avec l'Europe est dirigé par des Anglais et des Allemands. Le trafic avec l'intérieur se fait surtout par l'intermédiaire des musulmans, devenus fort

nombreux ; en 1865 on n'en aurait compté que 1200, et vingt ans après ils auraient été une trentaine de mille[1] ; d'après Burton, ils possédaient 27 mosquées en 1880.

L'île de Lagos, l'Aouni ou Awani des naturels, est située à 5 kilomètres de la mer, entre les bras des lagunes, la bouche de la rivière Ogoun et le grau qui s'ouvre sur l'Océan. La ville, de grande étendue, occupe la partie occidentale de cette terre marécageuse, qui s'exhausse et s'accroît d'année en année, grâce à des travaux de comblement et à la consolidation des rivages; mais il reste encore beaucoup de flaques à remplir, des canaux d'égouttement à creuser et un pont à construire pour rattacher Lagos à la terre ferme. La ville, dite « européenne », où vivent une centaine de blancs, entourés de la foule des employés et des serviteurs colorés et noirs, possède quelques beaux édifices, bâtis sur un sol en partie conquis sur les eaux de la lagune; ses quais réguliers, frangés de jetées, s'alignent au sud de l'île, en vue de la mer, tandis que les quartiers nègres d'Eko ou du « Bon Accueil » sont épars au nord, entre les marais, les jardins et les bosquets de palmiers. Le mouvement des échanges a quelque peu diminué dans les derniers temps. L'année 1877 fut la période de plus grande prospérité; depuis cette époque, de fréquentes guerres entre les États de l'intérieur ont réduit les apports, et le commerce, changeant de voie, s'est dirigé en partie vers les comptoirs riverains du Niger. On sait quels sont sur cette côte les dangers de la barre pour les navires ayant un tirant de plus de 3 mètres. Les requins qui nagent dans les brisants ajoutent aux périls d'un bain forcé : les naufragés échappaient jadis rarement à la dent des monstres; parfois une cinquantaine de malheureux étaient dévorés pendant l'année ; maintenant on lance des cartouches de dynamite dans l'eau avant le passage des barques. On s'étonne que les Anglais n'introduisent pas dans les rades africaines le radeau ou catamaran dont se servent les matelots hindous sur la côte dangereuse de Madras[2].

Les villages de Palma, Léké ou Yébou, Odé sont les principaux lieux d'escale sur la côte qui se recourbe à l'orient vers les bouches du Niger. Au bord de la lagune qui s'étend à l'est de Lagos, Epé est la ville la

[1] Bove, *Bolletino della Società Geografica italiana*, aprile 1866.
[2] Mouvement commercial de Lagos :

	Importation.	Exportation.	Total.
1877. . .	15 359 000 francs.	18 367 000 francs.	33 726 000 francs
1884 . . .	13 455 000 »	16 810 000 »	30 266 000 »

Exportation de l'huile de palme : 4 660 000 francs. Noix de palme : 6 957 000 francs.
Mouvement du port en 1882 à l'entrée et à la sortie : 681 navires, jaugeant 353 490 tonnes.
Part des bateaux à vapeur : 529, jaugeant 314 680 tonnes.

plus considérable; en outre, plusieurs bourgs populeux se succèdent à l'est vers le delta, et dans les marigots s'élèvent des villages sur pilotis comme ceux des lagunes de Porto-Novo. Au nord le royaume des Yébou a pour capitale la ville d'Odi, sur un affluent occidental de la rivière Ochoun. Récemment l'Allemagne proclama sa prise de possession du district de Mahin, dans cette partie du littoral qui unit au réseau des embouchures fluviales la zone des marigots côtiers; mais de nouvelles conventions ont restitué à la Grande-Bretagne toutes ces terres alluviales du pays des Yorouba. Dans la forêt qui sépare l'escale d'Odi et le marigot de Mahin une vaste clairière est devenue célèbre sous le nom d'Atidjeré ou Artigeri, dans lequel il faut peut-être voir l'Atagara indiquée par le sultan du Haoussa à Clapperton comme le principal lieu de commerce de la région littorale : chaque neuvième jour les nègres des environs viennent par dizaines de milliers y échanger leurs denrées[1]. Mahin appartient à l'ancien royaume de Bénin, ce pays pestilentiel, aujourd'hui délaissé, qui paraît avoir joui autrefois d'une grande prospérité. Dans sa *Description de l'Afrique*, Dapper dit que le roi de Bénin pouvait lever en peu de jours 80 000 hommes; mais, pour témoigner de sa puissance et pour se rendre les génies favorables, il faisait des sacrifices humains qui dépeuplaient son royaume; chaque jour on tuait trois hommes devant lui : l'un au lever du soleil, l'autre à midi, le troisième au crépuscule[2]. Bénin, devenu l'humble village de Bini, avait des écoles et des temples; ses prêtres savaient tailler des « figures hiéroglyphiques » et des images de pierre, « au moyen desquelles ils racontaient l'histoire de leur pays[3] ». Les forgerons du pays sont encore fort habiles à transformer de mauvais fers d'Europe en outils excellents[4]. Le voyageur égyptologue Belzoni mourut sur la route de la mer à Bénin; le climat de cette région est un des plus redoutés de la côte de Guinée. Un proverbe des matelots anglais peut se traduire ainsi : « Gardez-vous de Bénin! C'est malin d'en sortir! »

Lagos, résidence de l'administrateur des possessions anglaises sur la côte des Esclaves, est depuis l'année 1886 indépendant du gouverneur de la côte de l'Or; mais le protectorat y est constitué sur le même modèle : des garnisons de soldats, dits Haoussaoua, ou plus brièvement Haoussa, quelle que soit leur race, y défendent aussi les établissements anglais; l'autorité de juges nommés par la couronne y remplace peu à peu le pouvoir des rois

[1] Krause, *Esploratore*, 1885.
[2] Schön and Crowther, *Journal of an Expedition up the Niger in* 1841.
[3] Römer, *Nachrichten von der Küste Guinea*.
[4] R. Burton, *To the Gold-Coast for Gold*.

nègres; des navires de guerre portent des magistrats ambulants d'estuaire en estuaire. Les droits perçus à Lagos et aux escales de la côte alimentent le budget. Le territoire est divisé en quatre districts : Lagos, le Nord, l'Orient et l'Occident, celui-ci avec Badagry pour capitale[1].

Abeokouta, la grande cité républicaine des bords de l'Ogoun, est l'une des agglomérations urbaines les plus considérables du continent africain : elle ne serait dépassée en population que par le Caire et Alexandrie. La plupart des voyageurs lui donnent plus de 100 000 habitants; il est même des missionnaires qui évaluent à 200 000 le nombre des individus vivant dans l'enceinte de la capitale des Egba. Le mur de défense, simple levée en terre de 2 à 3 mètres de hauteur, percé de quelques rares meurtrières et bordé extérieurement par un fossé de 3 mètres en largeur qu'ont envahi les broussailles, présente un développement de 32 kilomètres et le noyau central de la ville n'a pas moins de 7 kilomètres sur 3 kilomètres et demi. Abeokouta offre un aspect étrange : on voit s'étendre au loin une plaine ondulée que parsèment des rochers granitiques, de hauteurs diverses; le plus élevé, dit le « Roc » par excellence et considéré par les habitants comme le protecteur de leur cité, domine de 90 mètres le niveau moyen de la plaine, qui serait déjà de 170 mètres au-dessus du niveau de la mer. Chaque saillie de roches diffère de forme : les unes s'arrondissent en dômes, les autres s'amincissent en aiguilles, se découpent en dents de scie ou se prolongent en murs réguliers; il en est une qui ressemble à la carapace d'une gigantesque tortue. Les maisons se groupent pittoresquement au pied de ces rochers et des bouquets d'arbres contrastent par leur verdure avec les parois grisâtres du granit. Abeokouta mérite bien son nom, qui signifie « Sous les Rocs ».

La métropole des Egba est d'origine moderne et ce sont les traitants européens qui, par leur infâme trafic en bétail humain, ont amené la fondation de cette ville. Exposés sans défense aux incursions des marchands négriers, les habitants de plusieurs villages egba se résolurent à changer de patrie : abandonnant la plaine ouverte, ils se réfugièrent en 1825 au milieu du labyrinthe de rocs granitiques, et de cette forteresse naturelle ils bravèrent avec succès les marchands d'esclaves. Bientôt tous les malheureux, tous les persécutés des alentours accoururent vers la cité du refuge : en l'espace de quelques années elle devint une des grandes villes

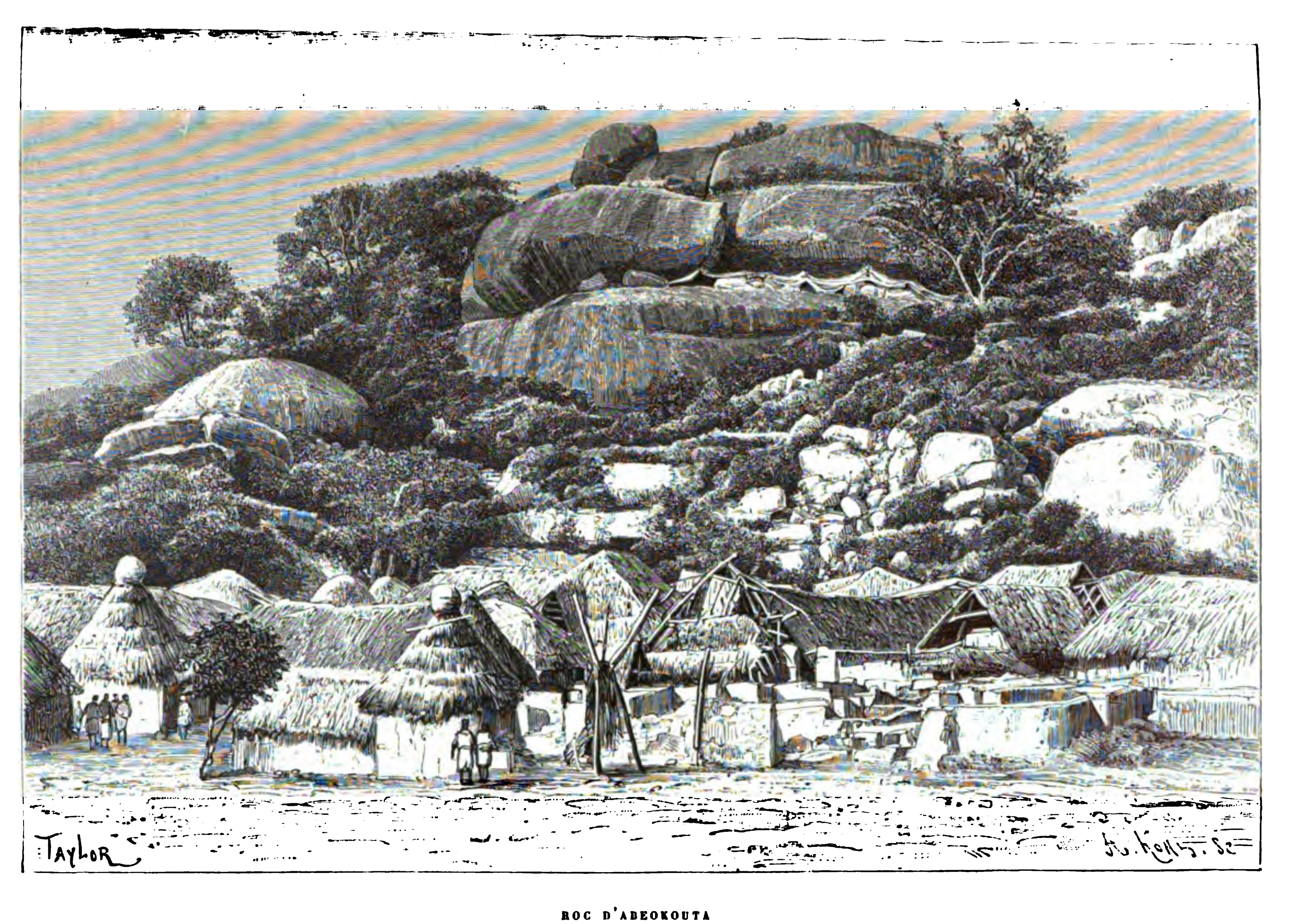
[1] Budget de Lagos en 1884 : Revenus, 1 448 300 francs. Dépenses, 1 117 100 francs.

de l'Afrique; elle s'entoura de sa vaste enceinte, très suffisante pour repousser les attaques d'armées sans discipline et sans armes de précision; néanmoins, du côté où les incursions étaient le plus à craindre, c'est-à-dire à l'est, sur la route d'Ibadan, il fallut élever trois lignes parallèles de retranchements, et du côté de l'ouest on construisit quelques ouvrages de défense sur la rive droite de l'Ogoun, complétant l'enceinte de la rive opposée. C'est qu'une ville d'esclaves fugitifs ou de gens marqués d'avance pour le devenir doit se préparer à une guerre incessante pour défendre sa liberté, considérée comme un vol et comme un outrage par les maîtres lésés. De même que Farabana dans le Bambouk, Agoué sur la côte, Atakpamé chez les Eoué, et tant d'autres places fortes bâties par des rebelles ou des fuyards, Abeokouta eut à se défendre fréquemment, mais elle remporta toujours la victoire : le sacrifice annuel d'un homme, célébré en grande pompe par les habitants assiégés, était agréé par les dieux[1]. Les troupes d'Ibadan furent repoussées avec carnage; même le roi de Dahomey avec ses amazones essaya vainement, à plusieurs reprises, de franchir l'enceinte d'Abeokouta, et les tentatives d'annexion faites discrètement par les Anglais de Lagos n'ont eu aucun succès.

Les habitants, réunis pour la défense commune, se sont constitués en libre fédération. Le quartier principal porte le nom d'Aké, l'ancienne capitale des Egba; de même les autres groupes de maisons ont les appellations des villages habités primitivement par les expatriés : les anciennes communautés se sont transportées dans la république nouvelle avec leurs privilèges, leurs usages, leurs dieux lares; la ville se compose ainsi d'une soixantaine de villages ayant leurs traits distinctifs, leur histoire, leur dialecte, leurs pratiques religieuses. Les musulmans ou Imalé sont déjà représentés par des milliers de colons, que l'on tolère tout en les redoutant comme l'avant-garde des envahisseurs du nord; des centaines de chrétiens, surtout des immigrants de Sierra-Leone, se sont aussi établis autour des chapelles fondées par les missionnaires. On laissa subsister ces stations religieuses pendant les premières années. Mais les conseils de la ville, les ayant considérées comme des centres de propagande politique, les supprimèrent en renvoyant les prédicateurs étrangers, tout en permettant aux indigènes convertis le libre exercice de leur culte. De nouvelles stations, protestantes et catholiques, se sont récemment établies dans la ville.

Une certaine division du travail s'est opérée parmi les habitants d'Abeokouta, la cité la plus active du Yorouba : tous les enfants apprennent un

[1] Richard Burton, *Abeokuta and Camaroons Mountains*



ROC D'ABEOKOUTA

Dessin de Taylor, d'après une photographie communiquée par sir James Marshall.

métier; chaque chef de famille doit avoir sa profession. Les fabriques d'étoffes, les teintureries sont nombreuses; des centaines d'ouvriers s'occupent des travaux de construction et savent bâtir des maisons avec colonnades et cour centrale. La principale industrie est celle de la culture; les alentours immédiats de la ville sont laissés en friche à cause des dégâts qu'y feraient les bestiaux, mais une zone de champs et de vergers s'étend au delà à une distance moyenne de 8 à 30 kilomètres autour de l'enceinte. Abeokouta se complète par des ports sur l'Ogoun. Quand les eaux sont hautes, les bateaux peuvent remonter la rivière jusqu'aux rapides d'Aro, à 3 kilomètres de la ville : là se trouvent déjà des chantiers et des magasins pour l'entrepôt des huiles de palme. Lors des basses eaux, les bateaux s'arrêtent en aval, au pont d'Agbameya; enfin, en temps de maigres, il arrive que les voyageurs de Lagos ne dépassent pas sur la rivière le village d'Igaon, dans le voisinage de l'estuaire marin. La distance totale d'Abeokouta à Lagos est de 130 kilomètres, tandis qu'en ligne droite elle est seulement des deux tiers. Les victoires répétées de la république sur le roi de Dahomey en 1862, puis les deux années suivantes et en 1873, ont eu pour résultat d'assurer aux Egba la possession incontestée de la rivière Ogoun et de ses rives jusqu'aux bords de l'estuaire : ils jouissent d'une libre communication avec Lagos et la mer; mais ils ne tiennent pas à la rendre plus facile par la construction d'une grande route carrossable, qu'utiliseraient les chars et peut-être un jour les convois d'artillerie des généraux anglais.

Le premier magistrat de la république, portant le titre de roi, ne peut être choisi que dans l'une des quatre tribus principales de la nation : son pouvoir est strictement limité; on le considère surtout comme un juge d'appel pour la réforme des verdicts prononcés par les chefs de clans. Le roi est élu à vie; cependant, si les justiciables ne sont pas satisfaits de ses décisions ou de sa conduite, ils lui envoient une délégation qui l'invite à se retirer. Autrefois on lui enjoignait de « s'endormir », et cette invitation était toujours comprise : le roi se retirait dans son harem et peu de jours après on apprenait que le « sommeil » royal avait commencé[1]. Le deuxième personnage d'Abeokouta, le premier par la puissance réelle, est le bacheroun ou commandant en chef des armées. Sa part de butin dans les guerres lui a valu de grandes richesses; quant aux chefs secondaires, ils ont pour revenus les taxes d'octroi perçues aux cinq portes de la ville. Quelques droits de police, la corvée et, en cas de danger natio-

[1] Norris; — Bouche; — Richard Burton, ouvrages cités.

nal, un impôt prélevé sur chaque famille, alimentent le budget de la république.

Ibadan, cité du Yorouba méridional qui disputait naguère la suprématie à la ville d'Abeokouta, est située à une centaine de kilomètres au nord-est de la capitale des Egba, sur le faîte de partage entre les deux versants de l'Ogoun et de l'Ochoun, tributaires des lagunes du littoral. En 1851, Bowen évaluait la population de cette ville à 70 000 habitants; mais depuis cette époque les missionnaires qui l'ont visitée sont unanimes à lui en donner plus de 100 000. De même qu'Abeokouta, Ibadan est une confédération urbaine de villages enfermés dans une même enceinte, mais ayant leur nom distinct et leur organisation spéciale. Les mahométans y sont plus fortement représentés que dans la république rivale, quoique récemment encore on y fît des sacrifices humains[1]. Des guerres sanglantes ont eu lieu entre les deux États, et c'est dans une de ces campagnes qu'Idjayé, grande ville située à une trentaine de kilomètres au nord-ouest d'Ibadan, fut détruite de fond en comble. La guerre a récemment cessé par la soumission d'Ibadan.

Au nord-est, sur la route très fréquentée qui mène au Noupé par les escales de Chonga ou d'Egga, se succèdent d'autres villes populeuses, chefs-lieux de royaumes indépendants qui subissent de plus en plus l'ascendant des convertisseurs musulmans, représentés par les guerriers foula et les marchands haoussaoua. Sur le versant maritime du Yorouba, Oyo et Ogbomocho sont les principaux lieux d'étape[2]. Oyo devint la capitale du royaume après la destruction de la cité de Katanga par les convertisseurs foula, mais elle est beaucoup moins populeuse que ne le fut sa devancière et que ne l'est actuellement sa voisine Ogbomocho. Cette dernière, aux places et aux rues bien ombragées, est déjà dans une des vallées du faîte de partage qui sépare les fleuves côtiers des affluents du Niger : il consiste en roches d'un granit gris surgissant d'un sol argileux rougeâtre, d'une grande fertilité, et n'oppose d'ailleurs qu'un faible obstacle aux communications; quelques rochers abrupts s'élèvent à 200 mètres au-dessus des campagnes. La montagne de Rokoko, qui s'élève près de l'extrémité orientale du faîte, est à peine inférieure à 1000 mètres[3]; mais en certains endroits on ne voit aucune saillie et le chemin serpente constamment à travers des campagnes unies, entre les arbres à beurre et les elæis[4].

[1] Hinderer, *Seventeen Years in the Yoruba Country*.
[2] Cordioux, Bouche, Thomson, Rohlfs, etc.
[3] May, *Journal of the R. Geographical Society*, 1860.
[4] G. Rohlfs, *Quer durch Afrika*.

Depuis Clapperton, qui franchit le premier ce faîte, quelques voyageurs européens l'ont visité, mais on s'étonne que la contrée soit encore relativement si peu connue. La cause en est aux intermédiaires du commerce, fort jaloux de leur monopole : sans empêcher de force le passage des étrangers, ils leur suscitent d'incessantes difficultés par des droits de péage, des visites et des cérémonies, et finissent ainsi par les obliger au retour. Les gardes des cités arrêtent les Européens le jour et les forcent à attendre la tombée de la nuit pour entrer, sous prétexte que les démons pourraient franchir la porte à leur suite[1].

[1] Villes du versant et du littoral de la côte des Esclaves, dont la population est indiquée approximativement par les voyageurs :

PROTECTORAT ALLEMAND.	
Adangbé, d'après Ménager . . .	7 500 hab.
Petit-Popo »	3 000 »
Togo, d'après Zöller.	2 500 »
PROTECTORAT FRANÇAIS.	
Porto-Novo	50 000 hab.
Agoué, d'après Bouche.	5 500 »
La Baranquère.	2 000 »
DAHOMEY ET PROTECTORAT PORTUGAIS.	
Ajuda, d'après Zöller	19 500 hab.
Abomé.	10 000 hab.
Logozahi, d'après Duncan . . .	8 000 »
Kana, d'après Skertchley. . . .	5 000 »
PROTECTORAT ANGLAIS.	
Lagos	65 000 hab.
Badagry	10 000 »
ROYAUMES DE L'INTÉRIEUR.	
Abeokouta.	120 000 hab.
Ibadan.	100 000 »
Ogbomocho, d'après Rohlfs. . .	60 000 »

CHAPITRE VIII

BASSIN DU NIGER

I

VUE D'ENSEMBLE

Le « Nil des Noirs », que l'on considéra si longtemps comme une branche du Nil des Égyptiens et que l'on confondit avec beaucoup d'autres Nils, tels que le Sénégal et la Gambie, a repris son individualité fluviale. Les caravaniers arabes, les marchands nègres, de même que les explorateurs européens, ont appris qu'il ne sort point d'une source commune à tous les autres courants de l'Afrique. Il a perdu dans le vocabulaire géographique le nom de Nil, mais on lui a laissé l'appellation de « fleuve des Noirs » ou Niger comme au cours d'eau dont le bassin contient le plus d'habitants à peau foncée : d'une manière générale on peut dire que la Nigritie est le bassin du Niger. Outre sa valeur dans l'histoire de la géographie, ce nom du fleuve correspond dans une certaine mesure à une classification anthropologique, celle de la race nègre ; mais ce sens n'est justifié par aucune expression dans les langages divers des populations riveraines. Vers le milieu de son cours, les Touareg, qui occupent les deux rives en aval de Tombouctou, appellent le fleuve Eghirreou, mot qui offre une certaine ressemblance avec celui de Niger et dont quelques géographes ont fait Nigir, comme pour ajouter à la confusion des termes : d'ailleurs, ce nom est un de ceux qu'il conviendrait le moins d'appliquer au grand fleuve dans toute son étendue, car il a le sens de « coulées » ou « marigots » et s'applique spécialement à la partie du courant qui se divise en d'innombrables lits dans les terres basses. Chacun des peuples riverains désigne le Niger par un mot différent, dont le sens répond uniformément à l'idée d'un puissant cours d'eau, si ce n'est chez les Arabes,

qui, dans leur mépris pour les noirs, appellent le fleuve Nil el-Abid ou « Nil des Esclaves ». Dans le haut bassin. la branche maîtresse est dite le Djoliba (Dhioli-ba, Dhiouli-ba ou Youli-ba) ou Ba-Bá par les Mandingues, c'est-à-dire la « Grande Eau ». C'est le Mayo ou le « Fleuve » par excellence pour ses riverains foula. Les Songhaï l'appellent Issa ou Saï; pour les Haoussaoua c'est le Chaderba, et l'Edou pour les Nifaoua; enfin, dans son cours inférieur, là où toutes les eaux du bassin se sont unies en un seul lit, il est connu sous le nom de Kouara, souvent appliqué par les géographes à l'ensemble du fleuve.

Le Niger est au rang des grands cours d'eau de la surface terrestre : en Afrique, il est le troisième fleuve par la longueur du cours, le deuxième par l'abondance de la masse liquide; à cet égard il n'est dépassé que par le Congo dans le continent africain, et en d'autres parties du monde par le courant des Amazones, le système platéen Paranà-Uruguay et le Gange-Brahmapoutra : ce serait donc le cinquième fleuve de la Terre si l'on considère comme appartenant à un même bassin d'écoulement les rivières unies par les estuaires de leurs embouchures; mais c'est le troisième si l'on ne compte que les courants dont le flot ne se mêle point avec celui d'autres rivières dans la zone littorale appartenant déjà partiellement à la mer. Pour la longueur du cours, le Niger est dépassé par le Missouri-Mississippi et par le Nil, aussi bien que par le Yangtzé-kiang et les trois grands fleuves sibériens : le développement total de son lit, depuis la source des eaux occidentales jusqu'à la bouche majeure, au grau d'Akassa, est évalué à 4150 kilomètres.

Quant à la distance en droite ligne entre les deux points extrêmes, elle est seulement de 1810 kilomètres. C'est que le fleuve, coulant d'abord comme s'il allait se déverser dans la Méditerranée, décrit une grande courbe vers le nord et pénètre même en plein désert. La superficie du bassin, dont la demi-circonférence tracée par le cours du Niger forme la ligne médiane, ne saurait être évaluée à moins de 2 600 000 kilomètres carrés, en y comptant toutes les régions du Sahara qui en dépendent par l'inclinaison du sol et la direction des ravins, sinon par l'apport des eaux. On pourrait même considérer comme appartenant à l'ensemble de la dépression nigérienne tout le bassin du Tzâdé avec le Chari et les autres affluents. Le seuil qui sépare les deux systèmes hydrographiques est très peu élevé et l'aspect général du sol semble témoigner qu'à une époque géologique antérieure il y eut communication de l'un à l'autre bassin. Il est probable qu'avant d'opérer à travers les montagnes côtières la percée qui lui permet de se déverser dans la mer de Guinée, le Niger, barré du côté du sud,

s'épanchait dans la direction de l'est pour y former de vastes mers intérieures, dont le Tzâdé n'est plus qu'un faible reste : peut-être qu'alors le « Nil des Noirs » s'unissait vraiment au Nil d'Égypte, en franchissant des faîtes de faible élévation entre le bassin du haut Chari et le « pays des Rivières » où tant de cours d'eau descendent vers le Bahr el-Abiad. La tradition constante des Nigritiens au sujet d'une jonction des Nils à travers le continent serait justifiée au point de vue géologique, bien qu'erronée pour la période de l'histoire actuelle de la Terre. S'il est vrai que le Niger ait été ainsi rejeté vers l'est à une époque lointaine, pour aller s'unir soit avec le Chari, soit même avec le Nil, le Benué, qui est de nos jours le grand affluent du Niger, aurait été alors le fleuve directement tributaire de l'Atlantique ; d'ailleurs par la masse liquide il est encore l'égal, peut-être le supérieur du Niger : quoique moins long, il traverse des régions où les pluies sont beaucoup plus abondantes.

Cet immense territoire du Niger et du Benué est très inégalement peuplé. Certaines régions sont désertes, non seulement sur le versant saharien où manquent les eaux et la verdure, mais aussi en diverses contrées dont le sol fertile a été ravagé par la guerrre. D'autres districts ont une population des plus denses ; les villages se pressent, les cités sont nombreuses, la campagne est un jardin continu. Les récits des voyageurs ne permettent pas encore de hasarder d'évaluation sur le chiffre probable des habitants du bassin : d'après des calculs basés sur les explorations des voyageurs, Behm et Wagner pensaient que la densité kilométrique de ces territoires représente environ le tiers de la proportion que l'on observe en France. S'il en était ainsi, la population du bassin nigérien dépasserait quarante millions d'hommes ; cependant il semble ressortir des descriptions spéciales qu'un total de vingt millions pour l'ensemble des habitants est déjà une forte évaluation.

Quoi qu'il en soit, il est certain que, depuis une longue période historique, des peuples puissants par le commerce et l'industrie se sont succédé sur les bords du Niger. La vallée de ce fleuve, comme celle du Nil, fut un foyer de civilisation et ses villes devinrent fameuses dans toute la partie septentrionale du continent et même en dehors de l'Afrique. Le royaume de Ghana, dont le nom, sous la forme de Guinée, est passé à une si grande étendue des côtes africaines, était connu des marchands de Venise bien longtemps avant que des voyageurs blancs réussissent à le visiter, et pendant des siècles Tombouctou se montra de loin aux imaginations comme une Babylone africaine. Le Niger offre un exemple remarquable à l'appui de cette loi des civilisations primitives récemment mise en lumière par

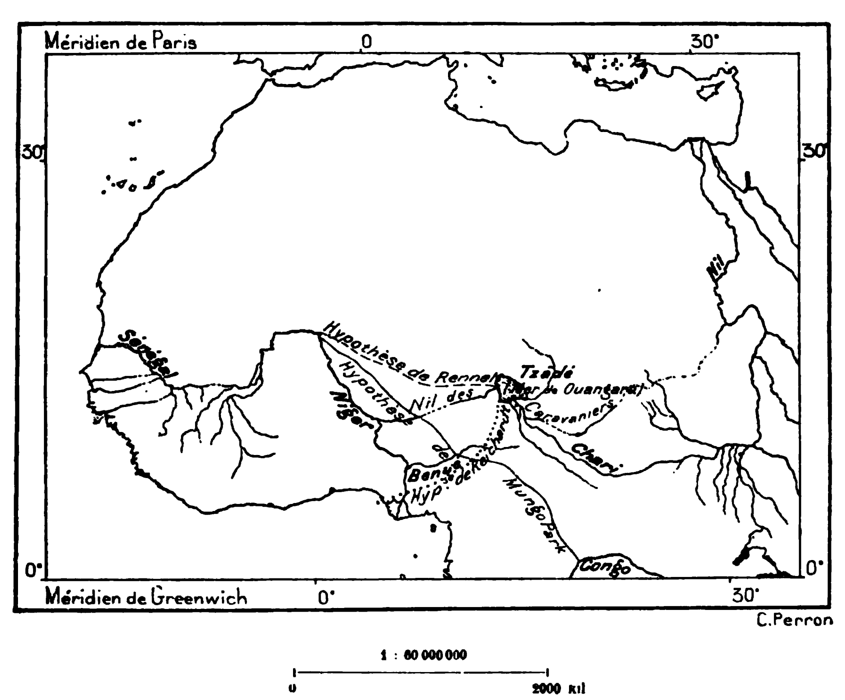
M. Léon Metchnikov[1]. Comme dans les bassins du Hoang-ho, de l'Indus, de l'Euphrate, du Nil, les populations riveraines se sont développées d'une manière très inégale dans les régions qu'arrose le Niger, et dans cette concurrence vitale pour la civilisation ce ne sont point ceux qui vivent dans le voisinage des embouchures fluviales qui se sont policés les premiers. C'est vers l'intérieur du bassin, loin de la mer, que le progrès a été le plus rapide : là seulement se sont constitués des groupes nationaux assez considérables et assez industrieux pour prendre quelque importance dans l'histoire de l'humanité et faire parvenir leur renommée dans les pays éloignés, en dehors de leur continent. Tandis que se formaient ces nations du Niger moyen, couvrant le fleuve de leurs convois de barques, envoyant leurs marchands en caravanes dans toutes les parties de l'Afrique septentrionale, les populations du delta restaient à l'état barbare et fermaient l'accès de la mer aux riverains policés de l'amont. La civilisation des peuples du Niger, essentiellement fluviale, se détournait de l'Océan. Telle était, au point de vue historique, l'insignifiance des bouches pourtant navigables du Niger, que les Européens, après quatre siècles de voyages sur le pourtour du continent africain, ignoraient sur quel point du littoral se déversait l'énorme masse liquide; ils l'ignoraient, ou plutôt ils l'avaient oublié, car les premiers explorateurs avaient appris des indigènes à connaître le delta du grand fleuve : « Nous remontâmes le Niger jusqu'à Benin, » dit Villault de Bellefond[2]. Encore au commencement du siècle, Dureau de la Malle ajoutait foi aux récits des Maures sur la jonction des deux Nils, le Nil des Noirs et celui des Égyptiens[3]. Rennell, adoptant les idées de d'Anville, et les modifiant dans les détails, s'imaginait que le Niger allait se perdre dans une mer intérieure à laquelle il donnait le nom de Ouangara, appartenant à un peuple riverain du Tzâdé[4] : cette hypothèse était également conforme à une tradition des nègres qui voient dans la mer du Bornou une large expansion du lit nilotique. De nombreux géographes acceptaient aussi l'opinion de Mungo Park, qui dirigeait les eaux du haut Niger vers l'embouchure du Congo, et c'est principalement dans l'espérance de changer cette supposition en certitude que se fit en 1816 la malheureuse expédition de Tuckey, remontant les eaux du Zaïre, tandis que Peddie devait descendre le Niger, à la rencontre de l'autre explorateur. Toutefois, dès l'année 1802, un géographe « en chambre », Reichard,

[1] *Les Grands Fleuves Historiques*, Revue Scientifique, 1886.
[2] Winwood Reade, *Savage Africa; — Petermann's Mittheilungen*, 1851.
[3] *Géographie physique de la mer Noire, de l'intérieur de l'Afrique et de la Méditerranée.*
[4] *Geographical Illustrations of Mr. Park's Journey.*

avait tracé sur la carte la véritable embouchure du fleuve, sinon le véritable cours entre le Soudan septentrional et la mer de Guinée, car il le faisait passer aussi par la mer de Ouangara[1]. C'est en 1830 seulement que les frères Lander reconnurent le lit inférieur du fleuve par l'exploration directe. On s'étonne qu'un fait de cette importance ait été si tardivement révélé. Pour le Nil, c'est le problème des sources qui fut difficile à résoudre; pour le Niger, le problème des embouchures.

L'exploration du Niger par les géographes européens n'est pas encore

N° 83. — HYPOTHÈSES DES ANCIENS GÉOGRAPHES SUR LE COURS DU NIGER.



1 : 60 000 000

0 — 2000 kil

terminée. Elle commença avec Mungo Park, qui fit à cette œuvre le sacrifice de sa vie. En 1796, il arrivait en face de Ségou et voyait enfin devant lui le courant « si longtemps cherché, le Niger, majestueux, brillant au soleil du matin, aussi large que la Tamise à Westminster et coulant avec lenteur vers l'orient ». Il descendit le fleuve jusqu'à Silla, à plus de 200 kilomètres en aval, puis, lors du retour, suivit la rive jusqu'à Bamakou, à une distance égale en amont de Ségou : le récit d'Hérodote, relatif au grand cours d'eau coulant à travers l'Afrique « de l'ouest à l'est » se trouvait enfin justifié. Neuf années après, en 1805, Mungo Park commençait son

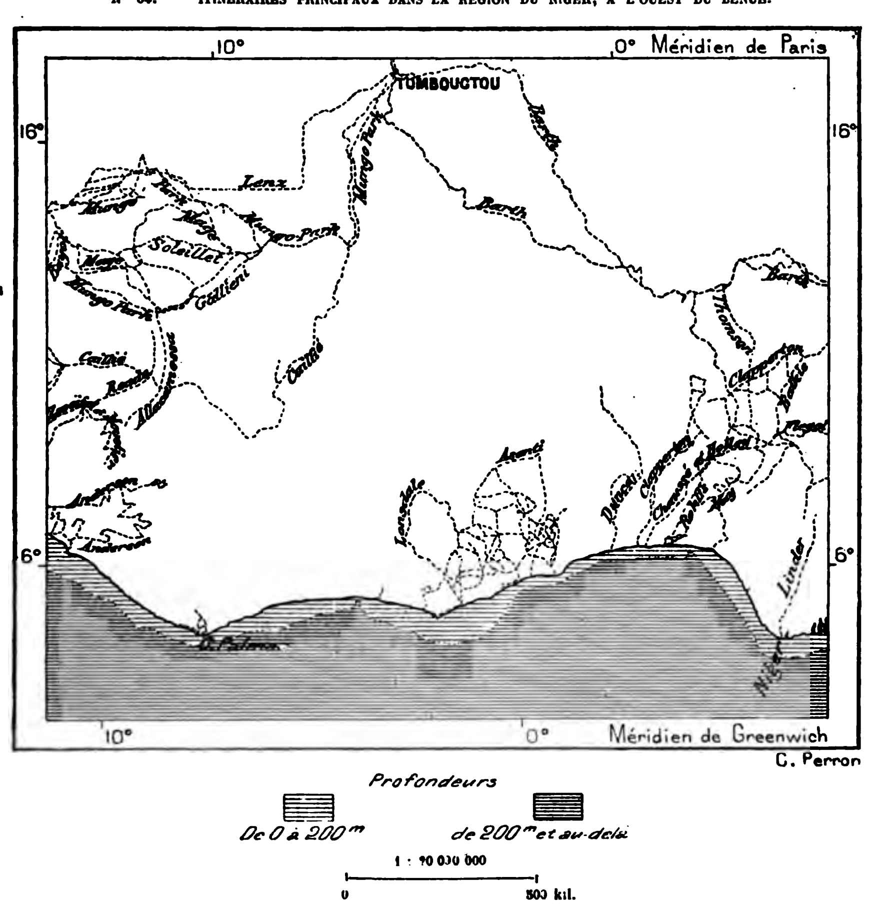
[1] Von Zach, *Monatliche Korrespondenz*

deuxième voyage du Niger au même village de Bamakou. Il se construisit un bateau de ses mains, et se laissa porter pendant quatre mois par les eaux du fleuve; souvent attaqué, il réussit à dépasser la grande courbe du Niger dans le pays des Touareg; il atteignit même le Haoussa, mais au passage d'un étroit de rochers, près de la ville de Boussa, il trouva la mort avec ses compagnons : un seul esclave survécut et les papiers de l'expédition se perdirent dans les rapides. Sauf le fait de la longue navigation de Park sur le courant du Niger, on ne reçut en Europe aucun renseignement qui accrût la connaissance de la géographie africaine. Le voyage de Caillié, en 1827 et en 1828, eut une importance capitale pour l'exploration du haut Niger et de ses affluents orientaux : désormais on put indiquer sur les cartes la forme approximative de la ramure fluviale en amont de Tombouctou; avant le voyage de Caillié, en 1826, Clapperton avait déjà traversé le Niger en aval de l'endroit où s'était noyé Mungo Park. Enfin, en 1830, Richard Lander, le compagnon de Clapperton dans le précédent voyage, parvint avec son frère à suivre le cours inférieur du Niger jusqu'à son embouchure. Le fleuve était connu dans ses grands traits : il ne restait plus qu'à en préciser les détails géographiques. Lors du voyage des Lander sur le bas Niger, l'eau se voila longtemps d'un épais brouillard, et les indigènes croyant que le fleuve était épouvanté à la vue de ces hommes blancs, forcèrent les étrangers à s'étendre au fond de la barque et les recouvrirent d'une natte. C'est là un exemple des conditions dans lesquelles ont dû se faire le plus souvent les explorations des Européens sur le Niger.

La région du haut Djoliba a été visitée plusieurs fois sans que pourtant aucun explorateur ait bu à la source maîtresse. En 1832, Laing atteignait le pays montueux dans lequel naissent les affluents supérieurs, et en 1869 Winwood Reade traversait le Djoliba à moins de 180 kilomètres de son origine. Dix années après, Zweifel et Moustier arrivaient en vue du Tembikoundou, la colline d'où s'épanche la rivière sacrée; mais l'esprit des eaux, représenté par un grand prêtre méfiant, ne leur permit pas d'avancer. La partie la mieux connue du Niger est, on le comprend, celle qui sert actuellement de limite au Soudan français, sur une longueur d'environ 500 kilomètres, entre Falaba et Sansandig : certains districts du parcours, notamment aux environs de Bamakou, ont été déjà levés avec précision, et jusqu'à une grande distance en aval les officiers du bateau à vapeur lancé sur le Niger ont pu tracer en détail les serpentines du lit fluvial. Quant aux branches latérales et aux affluents orientaux, ils ne sont dessinés encore que d'après les informations données par les caravaniers. En aval de Tombouctou, le cours du fleuve est reporté sur les cartes avec ses

vrais contours grâce à l'exploration de Barth, en 1854 : un tiers de siècle s'est écoulé depuis cette époque sans que ce travail sommaire ait pu être contrôlé par de nouveaux voyageurs, et même l'espace d'environ 275 kilomètres qui sépare la ville de Saï et celle de Gomba, en face de l'embouchure de la rivière de Sokoto, n'a pas été revu par les blancs depuis la visite de Mungo Park. Quant à la partie inférieure du cours fluvial,

N° 84. — ITINÉRAIRES PRINCIPAUX DANS LA RÉGION DU NIGER, A L'OUEST DU BENUÉ.



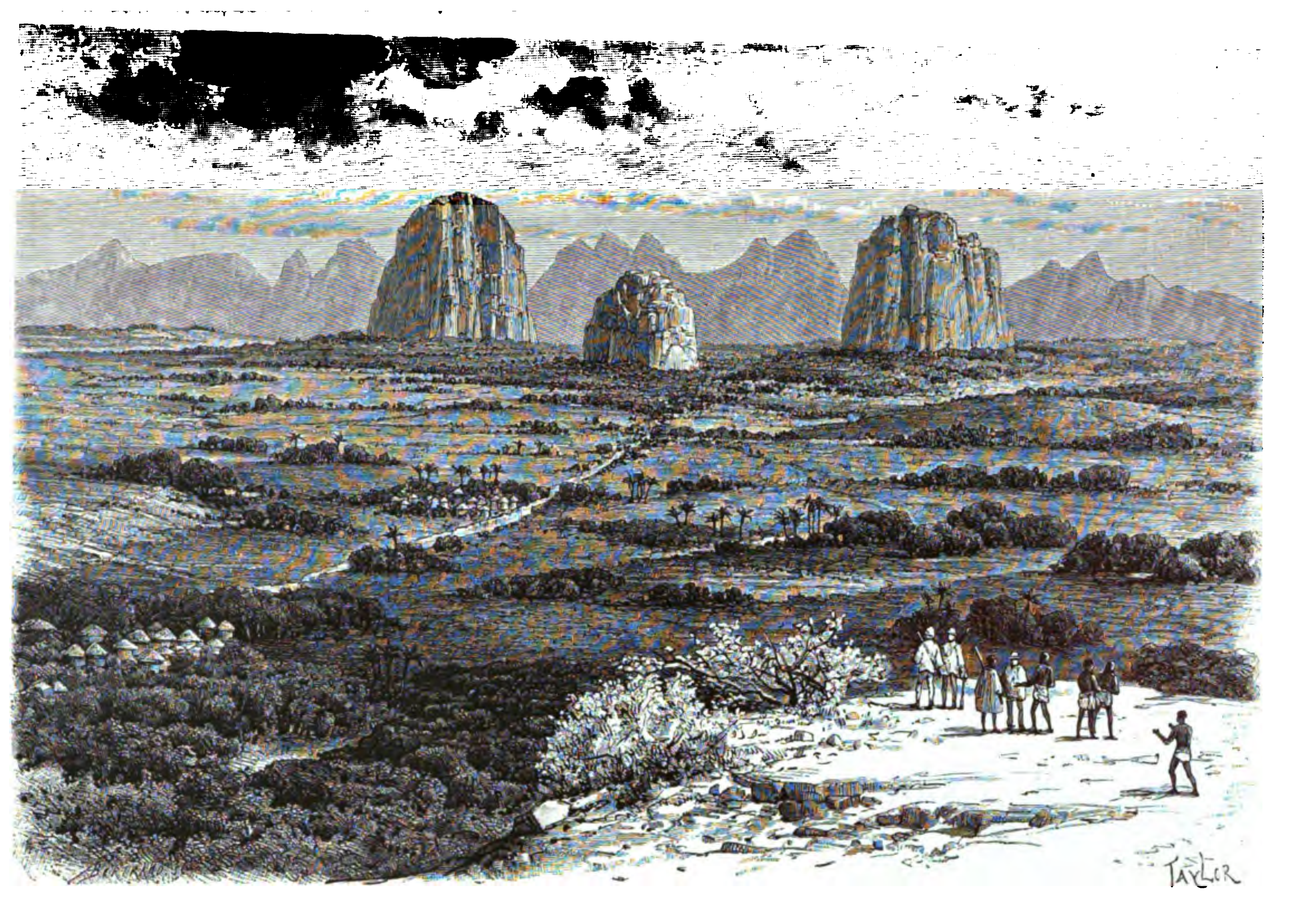
abordable du côté de la mer, elle est bien connue, si ce n'est dans les branches secondaires du delta. Laird en 1832, Oldfield en 1834, ont remonté le fleuve; un grand nombre d'autres explorateurs les ont suivis, et récemment M. Joseph Thomson a pu, malgré de nombreux contretemps, faire en quatre mois le voyage d'aller et retour entre la mer et Sokoto. Le grand affluent, le Benué, découvert par Barth en 1851, a été suivi dès 1854 par Baikie jusqu'à 1100 kilomètres de l'Océan. Cette heureuse exploration, accomplie sans qu'une seule vie humaine eût été sacrifiée, était de na-

ture à encourager de nouveaux efforts, et pourtant vingt-cinq années se passèrent avant que l'entreprise fût renouvelée. Enfin, en 1879, un bateau à vapeur, appartenant à une société de missionnaires, atteignit un point du Benué à 230 kilomètres en amont de l'endroit où s'était arrêté Baikie et dépassa même de 60 kilomètres la bouche du Faro, où Barth avait traversé le cours d'eau; la carte des rivages fut dressée avec soin par le voyageur Flegel, qui se trouvait à bord du bateau des missions[1].

Depuis ce deuxième voyage, les bords du Benué, de même que ceux du Niger, sont entrés dans le cercle d'attraction du commerce européen, et la « Compagnie nationale Africaine », composée de négociants anglais, est devenue presque officiellement suzeraine de toutes ces régions, divisées en de nombreux États, royaumes ou républiques, que peuplent des races diverses, ayant des langues et des religions différentes. D'après les stipulations de la conférence de Berlin, tenue en 1885, les deux seules puissances européennes qui soient désignées éventuellement comme dominatrices ou suzeraines des rives du Niger sont la France pour la partie haute du fleuve, et la Grande-Bretagne pour le cours inférieur. Il est vrai qu'on a fait des réserves pour assurer, du moins en droit, la liberté du commerce : théoriquement le Niger et ses affluents seront ouverts sans restriction aux navires marchands de toute provenance. Même un article spécial porte que les routes, chemins de fer ou canaux latéraux qui pourront être établis pour suppléer aux parties innavigables ou dangereuses du Niger et de ses tributaires, seront considérés comme appartenant au réseau fluvial de communication, et, en cette qualité, ouverts à toutes les marines commerçantes dans des conditions d'égalité parfaite.

Un intérêt spécial s'attache à l'origine du grand fleuve, dont les puissances européennes se partagent déjà le bassin, bien qu'on soit encore loin de le connaître en entier. S'ils ont dû rester à 6 kilomètres de la source du Niger, MM. Zweifel et Moustier ont du moins pu obtenir assez de renseignements pour qu'il leur ait été possible de la décrire. D'après leurs informations, corroborées par la vue lointaine du paysage, le Tembi — tel est le nom de la rivière maîtresse — jaillit de la pierre vive du Tembikoundou ou « Tête du Tembi », énorme bloc arrondi au sommet, qui se dresse entre deux autres masses rocheuses de même forme, mais beaucoup plus élevées; en arrière se profile une chaîne bleuâtre de montagnes. La

[1] *Petermann's Mittheilungen*, 1880, IV.



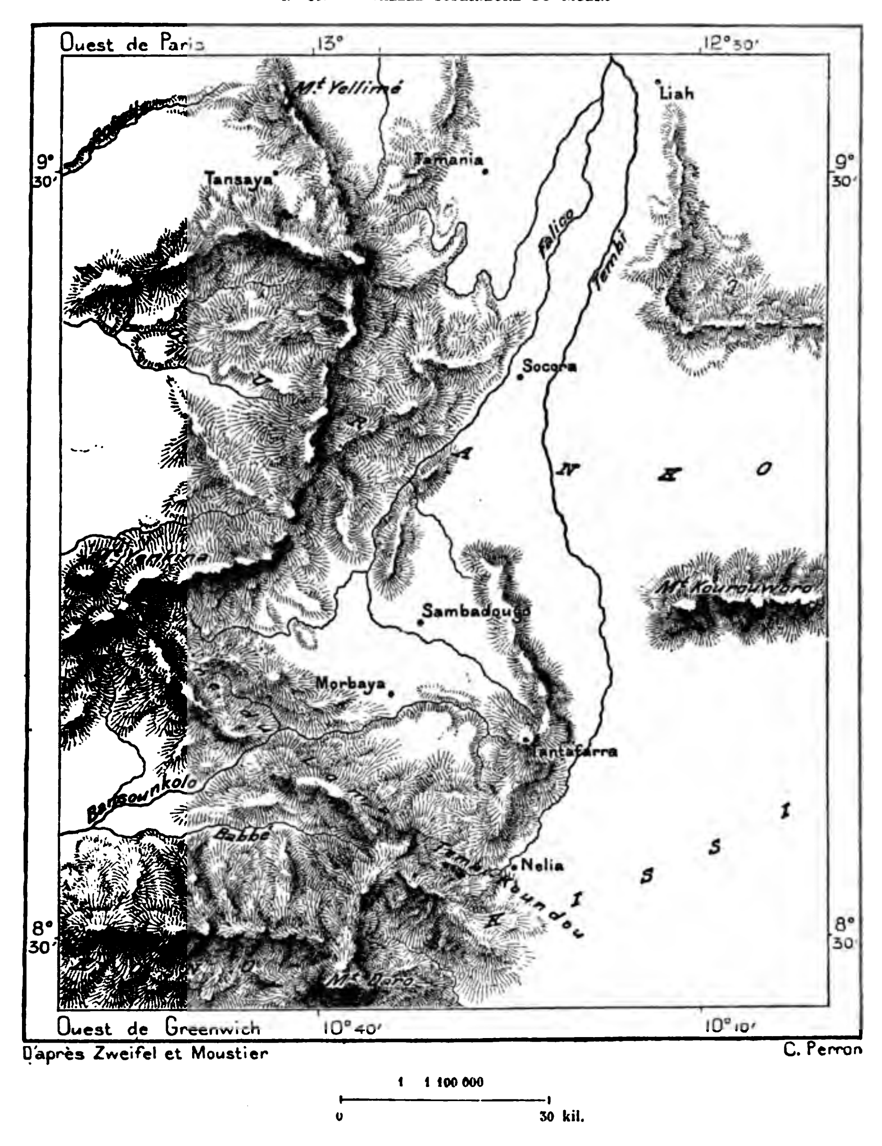
COLLINE DU TEMBI-KOUNDOU ET SOURCE DU NIGER. — VUE PRISE DU PLATEAU DE FARIA

Dessin de Taylor, d'après un croquis de MM. Zweifel et Moustier. (Expédition Verminck.)


THE ASTOR LIBRARY

source jaillissante du Tembi forme aussitôt un petit courant de deux pieds en largeur qui fuit rapidement sous les branches entrelacées, puis se jette dans un petit lac enfermant un îlot rocheux, ombragé par un arbre

N° 83. — VALLÉE SUPÉRIEURE DU NIGER.



1 : 1 100 000

0 — 30 kil.

au tronc évidé et aux branches étalées : ces rochers, cet arbre creux, cachés au regard par une palissade, sont la retraite d'un magicien puissant, dont la renommée s'étend au loin dans les royaumes des alentours. Au sortir du lac, le Tembi traverse bruyamment un village, puis s'engouffre dans une fissure du sol et, à quelque distance en aval des cabanes de

Nelia, reparaît à la lumière. Quand le peuple veut invoquer le génie des eaux, on amène un bœuf au-dessus de la perte du fleuve, puis on dépouille l'animal, le prêtre s'empare de la chair et l'on précipite la peau empaillée dans le courant. Quelques minutes après la voici qui, après avoir cheminé souterrainement, dresse tout à coup sa tête au-dessus du gouffre d'aval, balance ses cornes à droite et à gauche, puis est engloutie de nouveau, emporté par le flot. Ce merveilleux voyage dans les profondeurs témoigne de la sainteté des eaux du Tembi : on raconte que nul guerrier, nul homme ayant versé le sang, ne peut en approcher; elles font périr le coupable qui a l'impiété d'en boire, car elles sont une liqueur magique et non de simples eaux comme celle des sources qui, de l'autre côté des montagnes, à l'ouest et au sud du Loma, descendent vers le Kamaranka et le Saint-Paul. On comprend le regret qu'eurent Zweifel et Moustier lorsqu'on leur remit la noix de kola rouge qui leur interdisait absolument l'accès de la source sainte. Conscients néanmoins d'avoir fait un voyage qui ne sera point oublié dans l'histoire géographique, ils gravèrent leurs noms sur l'écorce d'un arbre, avec la date de leur passage. Blessé au cœur eût été l'un d'eux si son avenir lui était apparu à ce moment, s'il s'était vu, en récompense de ses fatigues et de ses dangers, condamné, chez ses concitoyens, à chercher dans la mort un refuge contre la misère!

L'altitude de la source du Tembi peut être évaluée à 850 mètres d'après les indications des deux explorateurs. Le « père du Djoliba » décrit une première courbe vers l'est, puis, suivant une direction à peu près parallèle au méridien, s'unit à un autre cours d'eau, presque son égal, le Faliko, et forme avec lui la « Grande Eau », à 140 kilomètres du Tembi-koundou. Changeant de direction au confluent, le fleuve coule vers le nord-est, et, sauf quelques inflexions à droite et à gauche, maintient son lit dans le même sens jusqu'au delà du Soudan français et de Ségou. De nombreux affluents accourent des monts et des plateaux voisins; même le Fouta-Djallon, ce grand faîte de partage entre les eaux, lui envoie un tributaire considérable, le Tankisso, appelé aussi Bafing ou « Fleuve Noir » comme la branche maîtresse du Sénégal : c'est la limite méridionale des territoires placés sous la suzeraineté de la France. En cet endroit, qui se trouve à 430 kilomètres seulement de la source, le Niger a déjà descendu beaucoup plus de la moitié de sa rampe totale : il n'est plus qu'à 329 mètres au-dessus de la mer et s'étale largement dans un lit faiblement creusé, qu'il est facile de passer à gué pendant la saison sèche; mais lors des inondations le courant déborde à plusieurs centaines de mètres des berges et d'une rive à l'autre les expéditions de guerre et de commerce sont arrêtées. Devant

Bamakou la largeur moyenne du fleuve est d'un demi-kilomètre et sa profondeur moyenne est de 2 mètres; mais des seuils nombreux, bancs de sable ou rochers, obstruent le chenal : à 8 kilomètres en aval de la grève de Bamakou, un de ces barrages, le récif de Sotuba, arrête le bateau à vapeur du haut Niger et ne peut être franchi que dans les hautes eaux et avec beaucoup de précautions de la part du pilote. Dans la région où il sert de frontière au Soudan français, le Niger longe de très près la base des collines qui constituent le faîte de partage entre ses affluents et ceux du Sénégal : les ruisseaux qu'il reçoit du versant occidental de son bassin sont très courts, presque sans eau dans la saison sèche, tandis qu'à l'est il se grossit de rivières abondantes.

A Sansandig, où le fleuve s'avance en un brusque crochet vers le nord, son lit se trouve à un niveau de 250 mètres seulement au-dessus de la mer. Le Niger, parcourant une région presque dépourvue de pente, gagne en largeur ce qu'il n'a plus en vitesse, et même, dans l'incertitude de son cours, il se ramifie en un delta intérieur. Le bras principal, celui de l'est, a seul été suivi par des Européens, Mungo Park et Caillié ; le bras occidental, appelé fleuve de Diaka, limite à l'ouest l'île basse de Bourgou, qui n'a pas moins de 200 kilomètres du sud au nord et que d'innombrables coulées partagent en îles secondaires. Un lac, ou plutôt un vaste marécage, le Debo, qui tantôt se change en mer, tantôt se réduit en un labyrinthe de coulées, reçoit les eaux du Niger de ses bras latéraux; en aval s'étendent d'autres campagnes insulaires, bordées à l'est par le fleuve majeur, qui serpente en longs méandres dans les terres basses. Toute cette région du Niger ressemble à celle du Nil Blanc où le fleuve incertain s'unit au Bahr-el-Ghazâl en un dédale de lacs et de coulées changeantes. La seule différence que présentent les deux cours d'eau dans leur régime provient de la végétation, fort abondante sur les bords du Nil, rare sur les rives du Niger[1]. Ce fleuve n'entraîne point d'immenses nappes d'herbes et de roseaux qui s'arrêtent aux tournants et forcent le courant à se chercher d'autres passages : le sol de ses berges est plus ferme et des tamariniers le consolident par le lacis de leurs racines. C'est dans la région des lacs et des coulées errantes que le haut Niger ou Djoliba s'unit au grand fleuve qui lui vient du midi et que l'on pourrait appeler le « Niger oriental », car il égale peut-être le Djoliba par la masse liquide et le dépasse probablement par la longueur du cours : on lui donne ordinairement le nom de Bakhoy ou de « Fleuve Blanc » comme à l'une des rivières maîtresses du Sénégal, mais on l'appelle aussi

[1] Josef Chavanne, *Afrika's Ströme und Flüsse.*

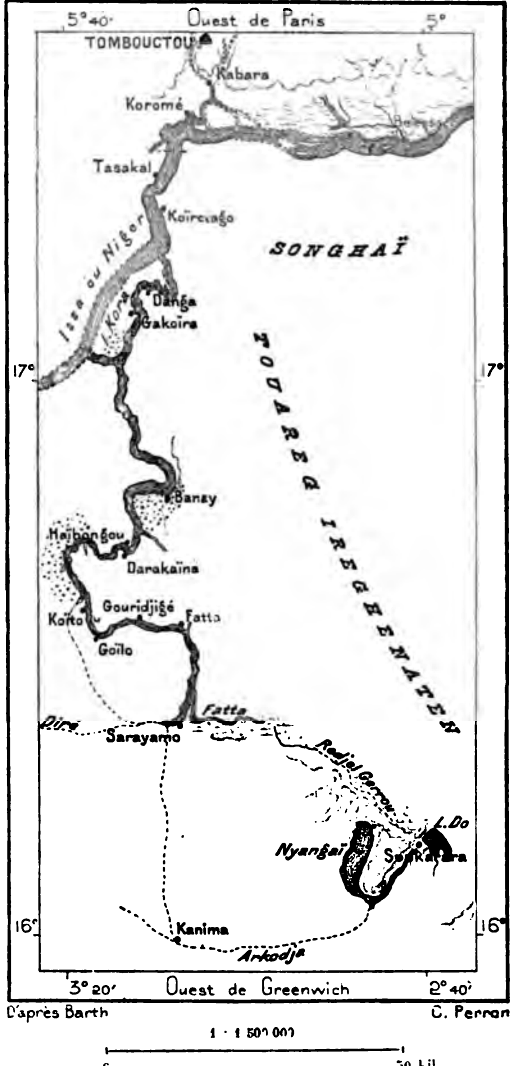
Oulou-Oulou. Le vaste bassin de ce fleuve, occupant tout le versant septentrional des monts ou plateaux de Kong, des frontières de Liberia à celles du pays des Achanti, est encore presque entièrement inexploré : René Caillié est jusqu'à maintenant le seul voyageur qui ait traversé les rivières de ce versant vers le milieu de leur cours et qui ait suivi le fleuve principal dans la partie inférieure de son lit. Plusieurs de ces cours d'eau sont navigables pour les barques et roulent une masse liquide assez considérable pour que des hippopotames, les « éléphants d'eau » et les lamentins en aient fait leur séjour. Là où Caillié franchit le Bakhoy (Bagoé), à 300 kilomètres, en droite ligne, au sud de Ségou, cette rivière était fort large, quoiqu'on ne fût pas dans la saison des crues, mais le flot descendait avec lenteur. Plus bas, le cours d'eau est désigné sous le nom de Mahel Danevel. A l'est, coule une autre rivière, la Koraba, Pambiné ou Mahel Bodevel, que Caillié dit avoir, au lieu de son passage, plus de 100 mètres en largeur, un courant rapide et une profondeur moyenne de 3 mètres : d'après lui, elle serait navigable pour les embarcations de 60 à 80 tonneaux. Unies l'une à l'autre au sud de Ségou Sikoro, les deux grandes rivières coulent parallèlement au Niger, puis, après s'être ramifiées en marigots qui transforment le pays de Djenné en un labyrinthe d'îles, leur lit commun rejoint le fleuve principal en amont du lac Debo. En cet endroit, les eaux, larges et très profondes, sont presque sans courant : un barrage de quelques mètres transformerait le confluent en une mer intérieure; lors de la décrue, le réservoir lacustre s'épanche de tous côtés, refluant même en amont vers le fleuve supérieur[1].

En aval de la région où la masse liquide des deux Niger tantôt s'unit en lacs, tantôt se ramifie en bras tortueux autour des îles basses, le fleuve, retardé par les obstacles de ses rives, s'épanche en un dédale de marigots qui pénètre au sud du courant majeur jusqu'à 150 kilomètres dans l'intérieur des terres. Pendant sept mois de l'année, ce pays des marigots, qui s'étend au sud du fleuve, sous le méridien de Tombouctou, est coupé de ses libres communications avec le Niger : il ne présente que des lacs épars, des flaques d'eau stagnante, des canaux oblitérés, des eaux mortes, des roselières emplissant des fonds humides; mais les crues fluviales, qui se déversent latéralement dans les dépressions du sol, les transforment en un réseau de rivières vivantes, et, durant quatre ou cinq mois, les grandes embarcations peuvent voguer librement dans un immense labyrinthe de lacs et de canaux, dont les courants changent sans règle apparente, selon la force et la direction des vents, l'abondance des pluies et l'ardeur du soleil. Dans

[1] Vignon, *Nouvelles Annales des Voyages*, nov. 1857

cette partie de l'Afrique centrale on retrouve une nature qui ressemble, par certains côtés, à celle de la Suède, avec ses lacs de toute forme, ses criques, ses étroits, ses rivières. Quelques saillies du sol donnent un peu de variété pittoresque au paysage. A l'ouest, de petites collines s'avancent en promontoire entre le Niger et la traînée des marigots : au sud des coupoles de granit percent çà et là les strates d'argile grise ou rougeâtre; de légères ondulations plissent les terrains unis et sur le pourtour des baies exposées au vent s'alignent des rangées de dunes. En maints endroits les rivages sont bordés de tamariniers et de palmiers doûm, comme les rives du grand fleuve voisin; sur les berges de quelques marigots réguliers, que l'on dirait creusés de main d'homme, les arbres forment avenue comme sur les bords de nos canaux. Tel chenal offre des eaux libres et profondes, sans herbe qui les obstrue; tel autre est encombré de plantes à travers lesquelles les bateaux se frayent difficilement un chemin et qui se détachent parfois en îles flottantes, pour aller former aux tournants du chenal des « embarras » infranchissables aux barques : chaque année l'itinéraire des marchands doit changer dans les lacets tortueux de l'immense dédale. Les riverains des marigots et des lacs font une pêche très fructueuse dans ces eaux, qui montent et descendent suivant les saisons[1]; ils savent aussi profiter de l'évaporation des eaux pour semer du riz dans les bas-

N° 86. — LACS DE REFLUX, AU SUD DE TOMBOUCTOU.



[1] Heinrich Barth, *Reisen und Entdeckungen in Nord- und Central-Afrika.*

fonds humides : ils ont le temps de faire leur récolte avant que le flot ne fasse irruption de nouveau. Le même espace est alternativement lieu de pêche et de culture.

Au sortir de ces marigots, le grand fleuve avec son courant, large de 2 kilomètres, qui descend vers le nord en un méandre allongé, présente un soudain contraste avec les mares et les coulées sinueuses de ses inondations permanentes. Mais, à 25 kilomètres en aval, il change brusquement de cours : arrêté par les terrasses méridionales du Sahara, il se rejette vers l'est pour suivre cette direction jusqu'à l'angle du Bouroum, sur une longueur développée d'environ 400 kilomètres. Divers indices semblent témoigner d'un cours différent suivi jadis par les eaux du fleuve. Pour atteindre sa courbe orientale, où il commence à descendre la pente qui le mène directement à l'Océan, le Niger a dû percer des roches qui s'opposaient à son courant et ne lui laissent encore qu'un très étroit passage. Il est probable qu'avant de s'ouvrir cette issue le fleuve, s'élevant à un niveau bien supérieur, transforma en une vaste mer toute la région basse dans laquelle s'épanchent de nos jours les marigots de crue. Un de ces marigots se dirige au nord vers le havre de Tombouctou ; en outre, les renseignements recueillis auprès de nombreux informateurs par MM. Pouyanne et Sabatier établissent que des fonds bas, marécageux pendant une partie de l'année, continuent l'axe du cours fluvial supérieur, au nord de Tombouctou[1]. C'est dans cette dépression que les eaux du Niger se déversèrent probablement à une époque géologique ancienne, avant qu'elles trouvassent une issue vers l'est. On émet l'idée que l'oued Messaoura de la Berbérie méridionale et du Touat emprunte maintenant cette dépression, non pour y rouler ses eaux, puisqu'il est à sec pendant presque toute l'année, mais pour y déployer le ruban sinueux de son lit de sable. Toutefois cette hypothèse est contredite par les évaluations d'altitude qui ont été faites dans le Touat et à Tombouctou. D'après les mesures de Lenz et de Soleillet, d'ailleurs toutes provisoires, puisqu'elles diffèrent de 130 mètres, les oasis touatiennes de l'oued Messaoura seraient plus basses ou à peu près au même niveau que le cours du Niger à son coude occidental : en cet endroit, il coulerait, d'après Lenz, à un peu moins de 230 mètres au-dessus du niveau de la mer.

Dans sa marche transversale, de l'ouest à l'est, le grand fleuve offre d'abord une très large vallée emplie de berge à berge par une nappe d'eau mouvante pendant la saison des crues, et parcourue durant les sécheresses

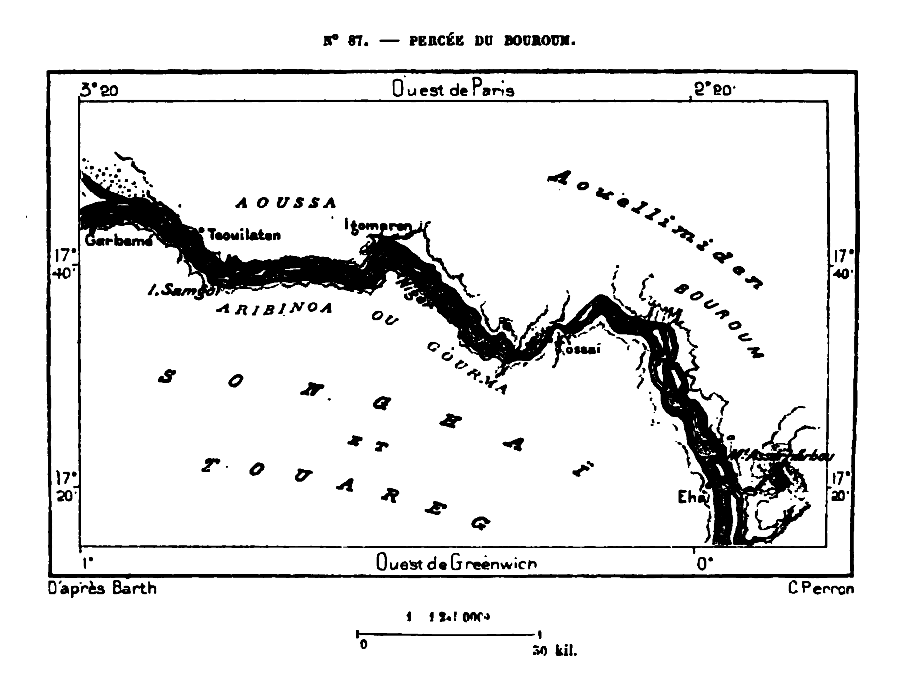
[1] *Bulletin de la Société de Géographie d'Oran*, 1880.

par un lit majeur, large de 2 ou 3 kilomètres, que bordent à droite et à gauche des coulées sinueuses, des mares, et des fonds desséchés transformés en pâturages pour quelques mois. Les eaux ne se rassemblent en un seul lit qu'à l'étroit de Bamba, à 260 kilomètres en aval du port de Tombouctou. Resserré entre des roches verticales, le fleuve n'a pas plus de « neuf cents à mille pas » en largeur ; mais au delà de cette première gorge il s'élargit de nouveau, et dans la partie de son cours où il atteint sa latitude la plus septentrionale (17°45′ N.), il se ramifie en de nombreuses coulées marécageuses. La véritable percée commence en aval, au lieu dit en targui Tahont n'Eggich, c'est-à-dire la « Roche d'Entrée » : les murailles de granit, de quartz et d'autres formations cristallines rétrécissent le courant ; des îlots pierreux se dressent au milieu de l'eau ; des saillies en arête, traversant obliquement le fleuve, le divisent en d'innombrables filets écumeux qui s'entreheurtent, puis se mélangent en vastes tournoiements. Les « portes de fer » du fleuve des Noirs seraient fort dangereuses pour un bateau à vapeur, du moins dans la saison des basses eaux ; cependant le canot de Mungo Park réussit à les franchir sans avarie. Au défilé le plus étroit, appelé Tossaï, le Niger n'a de rive à rive que « deux cents à deux cent cinquante pas » de large, — trois cents pieds ou 90 mètres, lit-on sur le dessin de Barth ; — « on lance facilement une pierre d'un bord à l'autre, et l'eau est tellement profonde qu'on ne peut la sonder au moyen d'une mince lanière découpée dans la peau d'un grand bœuf ». Le courant est rapide dans ce passage, mais les Touareg le choisissent néanmoins, à cause de son peu de largeur, pour traverser le fleuve, suivis de leurs troupeaux à la nage. Dans cette partie de son cours, le Niger coule en plein Sahara. Les deux bords, connus sous le nom d'Aoussa pour la rive gauche, d'Aribinda ou Gourma pour la rive droite, appartiennent à la zone du désert ; en maints endroits, la roche vive n'est pas même recouverte d'une mince couche de sable, d'argile ou de terre végétale. Les îles verdoyantes du fleuve forment un admirable contraste avec les rivages infertiles, falaises noirâtres ou plages basses sur lesquelles s'alignent les dunes en arêtes changeantes.

Presque immédiatement en aval des gorges, dans le district de Bouroum, le Niger décrit sa grande courbe orientale et prend la direction du sud-est vers la mer de Guinée ; de hautes collines et une véritable montagne, Asserharbou, qui se dressent près de la rive gauche, montrent de loin aux caravanes l'endroit où se détourne le fleuve pour échapper au désert. A une centaine de kilomètres en aval du méandre du Bouroum, il rentre dans la zone climatique du Soudan : on ne voit plus de

dunes sur ses bords, et de grands arbres, des bouquets de palmiers, ombragent les groupes de cabanes ; mais le cours du fleuve est encore irrégulier : tantôt ses eaux se divisent et la vallée alluviale est d'une largeur énorme, tantôt elles se réunissent en un seul canal étroit. Au pied des collines de grès d'Ansongo, les deux bras du fleuve enferment une île d'environ 30 kilomètres de longueur, dont les campagnes sont parsemées de roches en forme d'obélisques, restes d'îlots rocheux que le courant du Niger n'a pas complètement déblayés ; d'autres piliers de grès s'élèvent au milieu du lit, et l'un des passages où s'engagent les bateaux, emportés par le flot rapide, semble un porche triomphal : à droite et à gauche les

N° 87. — PERCÉE DU BOUROUM.



rochers se dressent à 10 ou 12 mètres, laissant entre eux un chenal de la même largeur. Mungo Park franchit sans accident ces rapides, de même que, plus bas, ceux de Harara, qui pourtant sembleraient à première vue complètement inaccessibles aux barques : le chenal le moins périlleux est celui qui longe la rive gauche, au pied d'un cap dit le « promontoire de l'Ane. » Tout un archipel d'îles boisées s'est groupé dans le bassin lacustre formé en amont des rapides. D'autres étroits, d'autres barrages de rochers se succèdent en aval, notamment au sud d'une petite chaîne de collines, hautes de 250 à 300 mètres, qui accompagne le Niger sur la rive gauche. Quelques coupures des falaises latérales indiquent les bouches des rivières affluentes, à sec pendant la plus grande partie de l'année.

Un de ces oued qui viennent rejoindre le Niger, sans lui apporter d'eau, si ce n'est dans les périodes exceptionnelles, est peut-être l'égal du haut Niger par l'étendue de son bassin et la richesse de sa ramure fluviale : c'est le Tafassasset, qui naît sur le versant méridional des monts Ahaggar, chez les Touareg septentrionaux ; il s'unit à l'oued Tin Tarabin et à d'autres lits creusés par les eaux sauvages ; même les montagnes de l'Aïr, dont la plupart des ravins sont fermés dans leur partie d'aval, les eaux passagères n'ayant pas eu une force d'érosion suffisante, donnent origine à quelques oued appartenant au même système que le Tafassasset. La vallée dans laquelle se réunissent tous ces lits fluviaux est désignée sous le nom de dalloul Bosso ; jamais elle n'est complètement sans eau, car dans sa partie inférieure elle serpente dans une région où les pluies annuelles ne peuvent guère être inférieures à un demi-mètre. Barth a traversé deux fois ce *dalloul* et même pendant la saison sèche il y trouva des marais et des fondrières : en maints endroits la dépression forme des rizières naturelles ; des palmiers doûm croissent en forêts sur les berges de la vallée, profitant de l'humidité qui suinte dans les sables. Jusqu'à maintenant aucun explorateur n'a décrit le confluent du dalloul Bosso et du Niger : il se trouve dans cette partie du fleuve, entre Saï et Gomba, que n'a encore parcourue nulle barque d'Européen, si ce n'est celle de Mungo Park.

La rivière qui s'unit au Niger en face de Gomba n'est pas un oued comme le dalloul Bosso : c'est, grâce aux pluies abondantes qui tombent dans cette région du Soudan, un cours d'eau permanent, un fleuve ou *gulbi*, appelé gulbi n' Sokoto d'après la ville qui se trouve sur ses bords. Historiquement cet affluent du Niger est d'une importance capitale, car il fait partie de ce « Nil » que les caravanes disaient offrir un cours continu à travers l'Afrique, des bouches du Sénégal et de la Gambie au véritable Nil égyptien : il traverse en effet la zone septentrionale du Soudan sur les confins de la région des savanes sahariennes ; ses villes sont les étapes naturelles du commerce ; les eaux qu'on apercevait de temps en temps au bord du chemin étaient attribuées au même fleuve, d'autant plus facilement qu'on emploie dans la plupart des pays le même nom générique pour indiquer des cours d'eau différents. Le gulbi de Sokoto naît dans le pays de Katsena, à l'ouest du faîte dont l'autre versant est arrosé par le Yéou, l'affluent du lac Tzâdé. Dans la saison des pluies, son lit est très difficile à franchir, mais pendant le reste de l'année ce n'est qu'une faible rivière. Flegel, qui, après l'inondation, en a remonté le cours inférieur, de Gomba à Birni n'Kebbi, sur un espace d'environ 150 kilomètres, décrit cette rivière comme chargée de débris végétaux, obstruée

de bancs vaseux et de troncs d'arbres; sa largeur varie de 40 à 75 mètres.

En aval du confluent, la richesse de la végétation riveraine donne au grand fleuve un aspect différent de celui qu'il présente dans sa traversée du désert et de la région des brousses et des savanes : des nappes d'herbes, enlevées aux marais et aux coulées de ses bords, descendent en longues traînées, formant çà et là de grandes îles, prairies flottantes qui changent sans cesse de contours, s'accroissent et se désagrègent. Le Niger n'est pas encore sorti de la région des rochers et, suivant la direction des hauteurs riveraines, il présente les plus grandes inégalités : ici c'est un lac de 7 à 8 kilomètres en largeur dont on peut à peine distinguer les rivages quand on flotte au fil de l'eau; ailleurs il n'a que 100 mètres de falaise à falaise. Quelques rapides fort périlleux interrompent le courant: l'un d'eux, près de Boussa, est probablement celui sur lequel se brisa le canot de Mungo Park, en 1806 : les bateliers qui accompagnaient Flegel en 1880 lui dirent que lors des eaux basses on voit en cet endroit les restes de l'embarcation européenne; les frères Lander obtinrent du roi de Boussa quelques livres et autres documents ayant appartenu au fameux voyageur. Au grand coude de Geba, là où le Niger, cessant de couler directement vers l'Océan, se recourbe vers le sud-est pour aller à la rencontre du Benué, l'île de Kesa, roc d'une centaine de mètres

N° 88. — RAPIDES DE BOUSSA.

D'après la carte de Glover. C. Perron

1 : 135 000

0 — 6 kil.

de hauteur aux parois presque verticales, à la base ceinte par la verdure de grands arbres, se dresse au-dessus du courant. Un prêtre l'habite, donnant des fétiches aux barques des matelots qui viennent l'invoquer. Le génie de Kesa protège les matelots, et ses mains invisibles dispensent la nourriture aux affamés[1].

Au coude de Geba tous les obstacles sont franchis : les roches du lit ont été déblayées par le flot et le courant descend d'un mouvement égal et puissant. Le niveau du Niger n'est qu'à 136 mètres au-dessus de la mer, mais la distance est encore grande, — 750 kilomètres, — jusqu'aux brisants de l'embouchure. Les bateaux à vapeur océaniques pénètrent dans cette partie du cours fluvial où, même durant les maigres, le fond vaseux du lit est en certains endroits recouvert de vingt mètres d'eau ; les crues y ajoutent parfois une masse liquide de 10 et même 12 mètres d'épaisseur. Un affluent de la rive gauche, venu du pays de Sokoto, vient se perdre dans le vaste fleuve : c'est la Kadouna ou Lifoum, moins longue de cours que le gulbi de Sokoto et n'égouttant qu'un moindre bassin d'écoulement, mais alimentée par de plus fortes pluies et roulant un flot plus abondant ; elle a 400 mètres au confluent et les navires de mer peuvent la remonter à une cinquantaine de kilomètres en amont[2].

Par le volume liquide, le Benué est un autre Niger ; par l'importance économique, comme fleuve navigable, arrosant des contrées populeuses, il est de beaucoup le premier des deux courants. Le Benué est la « Mère des Eaux ». Le nom de Tchadda que lui donnent quelques peuplades riveraines[3] et que les premiers explorateurs avaient choisi parmi tant d'autres pour désigner le cours fluvial, a probablement son origine dans une confusion faite entre le haut Benué et le lac Tzâdé : les appellations qui chez les riverains désignent ce fleuve oriental du bassin se rapportent presque toutes à une sorte d'opposition mystique entre les deux courants, considérés comme égaux, la « rivière Noire », c'est-à-dire le Benué, et la « rivière Blanche », c'est-à-dire le Kouara ou Niger[4] : la nuance des eaux entremêlées justifie en effet ce contraste des noms. Le trait distinctif de la Mère des Eaux est la faible inclinaison de son courant[5]. Tandis que le confluent est à 81 mètres d'altitude, le haut du fleuve, à la limite de la navigation, est évalué à 278 mètres au plus ; la pente totale n'est donc pas même de 200 mètres

[1] *Mittheilungen der Afrikanischen Gesellschaft in Deutschland*, Band III, 1881-1883 ; — Richard Lander, *Journal of the Exploration of the Niger*.
[2] Milum, *Proceedings of the R. Geographical Society*, January 1881.
[3] R. Lander, ouvrage cité.
[4] William Balfour Baikie, *Exploring voyages up the rivers Kwora and Benué*.
[5] Hutchinson, *Proceedings of the R. Geographical Society*, May 1880.

pour une longueur développée d'un millier de kilomètres. La dépression de l'Afrique dans laquelle coule le Benué est un sillon transversal profondément creusé.

Tout le cours navigable du Benué est bien connu, grâce aux explorations de Baikie, d'Ashcroft, de Flegel, mais on n'a pas encore visité la région des sources et maintes hypothèses différentes les unes des autres ont été faites sur cette partie de l'hydrographie africaine. Le phénomène le plus remarquable que présenterait le régime du haut Benué, si les suppositions de Vogel, de Hutchinson et d'autres explorateurs se justifiaient, est que cette rivière se rattache par une ligne continue de courants navigables, du moins pendant la saison des hautes eaux, au bassin du Chari et du lac Tzâdé. Les marais de Toubouri qu'a découverts Vogel se trouvent à l'altitude de 308 mètres; de cette vasque du faîte d'écoulement les eaux surabondantes s'épanchent d'un côté vers le nord, dans une branche du Chari, le Logon, de l'autre vers l'ouest, dans un mayo ou courant fluvial, dit le mayo Kebbi, qu'alimentent en outre les sources descendues des groupes isolés de montagnes qui parsèment l'Adamaoua. D'après les informations des indigènes, car les explorateurs se sont arrêtés à une petite distance en aval, le mayo Kebbi est de beaucoup le cours d'eau le plus abondant : ainsi le Toubouri serait, comme dit Vogel, le « réservoir d'alimentation du Benué ». L'affluent, venu du sud-est, qui porte le nom du fleuve majeur, n'est qu'une « petite rivière », que l'on peut cependant remonter en canot : elle naît à « huit journées de marche » dans les montagnes voisines de Ngaunderé.

Uni au mayo qui en fait un véritable fleuve par la masse liquide, le Benué, large en moyenne de 160 à 180 mètres, serpente dans la direction de l'est à l'ouest entre des montagnes de grès qui s'élèvent à quelques centaines de mètres au-dessus du courant. En maints endroits des rochers obstruent le lit du fleuve, rendant toute grande navigation impossible pendant la saison des basses eaux; mais de nombreux affluents grossissent rapidement le flot. Au nord plusieurs mayo accourent des montagnes du Ouangara; au sud le Faro ou Paro s'unit à la rivière principale par un delta marécageux : c'est un cours d'eau abondant, au lit pierreux, que l'on n'a pas encore remonté, mais dont le bassin promet d'avance aux explorateurs d'importantes découvertes, car cette rivière, qui se dirige du sud-ouest au nord-est, pointe par ses sources vers la concavité du golfe de Biafra, à l'endroit où la côte de l'Afrique, après s'être développée de l'ouest à l'est, se dirige au sud vers le cap de Bonne-Espérance. Là s'ouvrira un jour la route la plus directe de la mer vers le lac Tzâdé, véritable centre du con-

tinent, et c'est précisément sur cette voie que se trouvent les plateaux et les monts où les Européens auront le plus de chances de rencontrer des lieux salubres pour l'établissement de leurs colonies. L'axe montagneux qui commence en plein Océan par l'île de Sainte-Hélène et qui se continue en mer par Anno-Bom, São-Tomé, Principe, Fernan do Poo, pour former sur le continent la haute pyramide de Cameroun, se poursuit dans l'intérieur des terres : elle forme les monts ou *hosseré* Tadim, puis, immédiatement à l'ouest du Faro, elle se redresse au grand sommet de l'Alantika, que Barth supposait avoir de 2500 à 5000 mètres de hauteur; Flegel pense que cette hauteur est exagérée : néanmoins l'Alantika est bien l'un des points culminants de l'Afrique occidentale. Faut-il y voir un volcan comme les montagnes maritimes sur l'axe desquelles il est aligné?

A peu de distance en aval de la jonction du Benué et du Faro, le fleuve décrit son méandre le plus avancé vers le nord, puis il coule au sud-ouest dans une vallée de largeur très variable, mais toujours bornée à l'horizon par des collines ou des montagnes en chaînes ou en massifs. Le Benué présente en maints endroits une nappe d'eau mouvante de plus d'un kilomètre entre les rives; çà et là des îles le divisent en plusieurs bras, et, comme sur le Niger, en aval de la rivière de Sokoto, des herbes entremêlées descendent en archipels changeants. Au confluent des deux grands fleuves, le « Noir et le Blanc », le Benué et le Kouara, c'est le cours d'eau venu de l'est qui paraît le plus grand; mais dans la saison basse, son courant est obstrué par des îles et des bancs formant une sorte de delta intérieur : une étroite presqu'île d'alluvions s'allonge au sud-ouest entre les deux fleuves, comme la péninsule de Lyon entre le Rhône et la Saône; mais au lieu d'une cité on n'y voit qu'un impénétrable fourré de végétation. Le confluent des eaux grises et des eaux noirâtres, séparées par une ligne de remous, a l'aspect d'un vaste lac environné de toutes parts par des montagnes; mais entre ces hauteurs escarpées on voit s'ouvrir des vallées verdoyantes, et des cultures parsemées de villes et de hameaux bordent le cercle dentelé des rivages. C'est en août et en septembre que les eaux sont le plus élevées ; en mars et en avril elles sont au plus bas. L'ensemble du débit fluvial a été évalué, d'après des données encore bien incertaines, à 30 000 mètres cubes d'eau par seconde.

Au confluent, les courants unis ont encore un espace de 480 kilomètres à parcourir avant d'atteindre la mer. La zone des roches n'est pas encore complètement traversée, des falaises d'origine ignée dominent le fleuve, puis celui-ci passe entre des terrasses de grès ferrugineux dont les parois se dressent jusqu'à 50 mètres de hauteur et s'abaissent graduellement

vers le sud. On aperçoit sur les bords les derniers baobabs et la végétation change peu à peu : dans la région des embouchures, les rives mal définies disparaissent sous l'impénétrable fourré des mangliers. Un changement de climat correspond à celui du sol et de la végétation : l'atmosphère salubre de l'intérieur est remplacée par un air étouffant, humide et fiévreux. Encore jusqu'à 300 kilomètres de la mer le fleuve reçoit des affluents latéraux, mais à une centaine de kilomètres plus bas commencent les diramations du delta. Le vaste demi-cercle de terres qui déroule ses rivages avec une si remarquable régularité entre la baie de Bénin et l'estuaire du Brass n'a pas la gracieuse symétrie que présente la courbe du Nil ; le labyrinthe des coulées s'entremêle à l'infini en eaux mortes et vives, en lacs et en marais dans les terres apportées de l'intérieur du continent par les eaux réunies du Niger et du Benué. On a calculé que le delta, dont le pourtour extérieur est d'environ 350 kilomètres, présente une superficie de 25 000 kilomètres carrés ; quant à la profondeur des alluvions, elle n'a point été mesurée.

N° 89. — CONFLUENT DU NIGER ET DU BENUÉ.

C. Perron

Profondeurs : De 0 à 5 m. — de 5 m. et au-delà.

1 : 170 000

0 — 5 kil.

Actuellement la bouche principale du Niger se maintient dans l'axe du



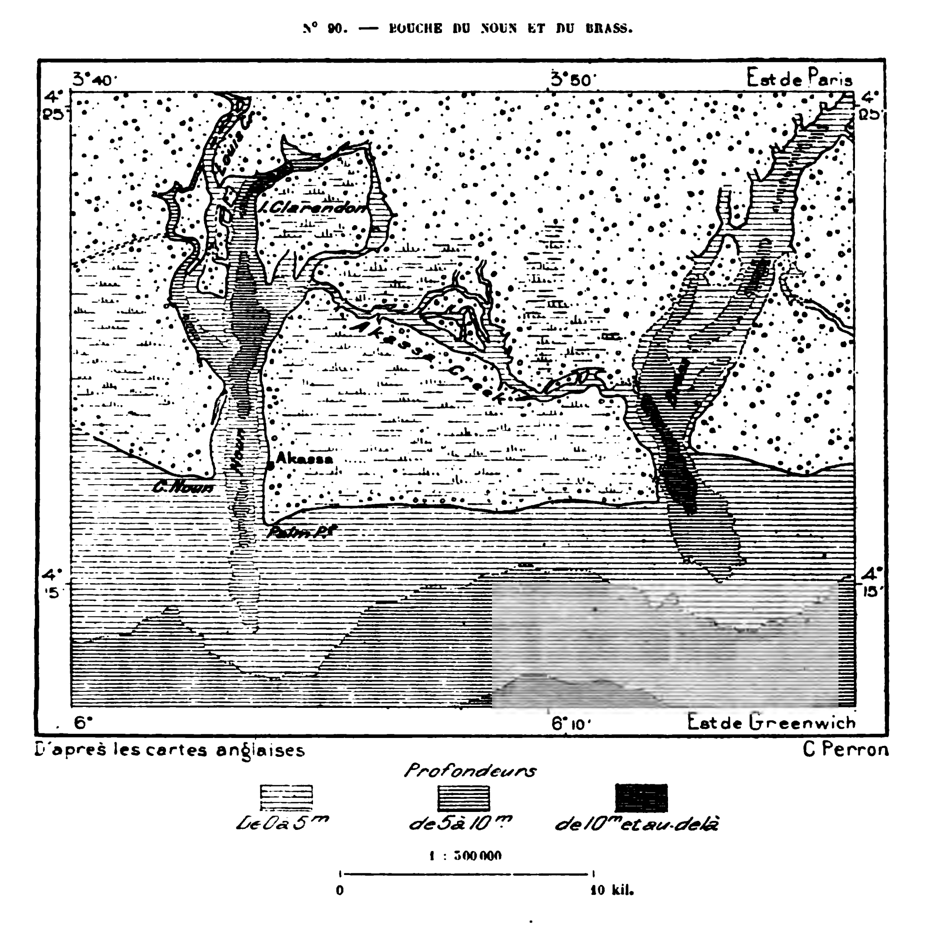
CONFLUENT DU NIGER OU KOUARA ET DU BENUÉ

Dessin de Slom, d'après un dessin du lieutenant William Allen.


THE ASTOR LIBRARY

fleuve supérieur : c'est la rivière Noun, dont l'entrée se trouve à la convexité méridionale la plus avancée de tout le delta; mais que d'autres bouches se succèdent sur le pourtour de ces terres en formation! Au nord-ouest, un des bras est la rivière de Bénin, qui a donné son nom à la baie terminant à l'est la côte des Esclaves : cette diramation du Niger est la ribeira Formosa des Portugais, celle que Reichardt désigne dans sa carte hypothétique comme l'embouchure du fleuve des Noirs; la barre de cette

N° 90. — BOUCHE DU NOUN ET DU BRASS.



rivière, quoique offrant plus de 5 mètres de profondeur à marée basse, est extrêmement périlleuse à cause de la violence des brisants, et les navires d'un tirant de plus de 2 mètres ne peuvent guère s'y hasarder. De la rivière de Bénin à la bouche du Noun se succèdent neuf autres embouchures, dont une seule, le rio Forcados, est d'un accès facile pour les bâtiments d'un tonnage moyen. L'entrée du Noun, signalée de loin par les eaux jaunâtres que le courant apporte en pleine mer, est également accessible pour les navires d'un tirant de 4 mètres; mais l'entrée en est souvent dangereuse :

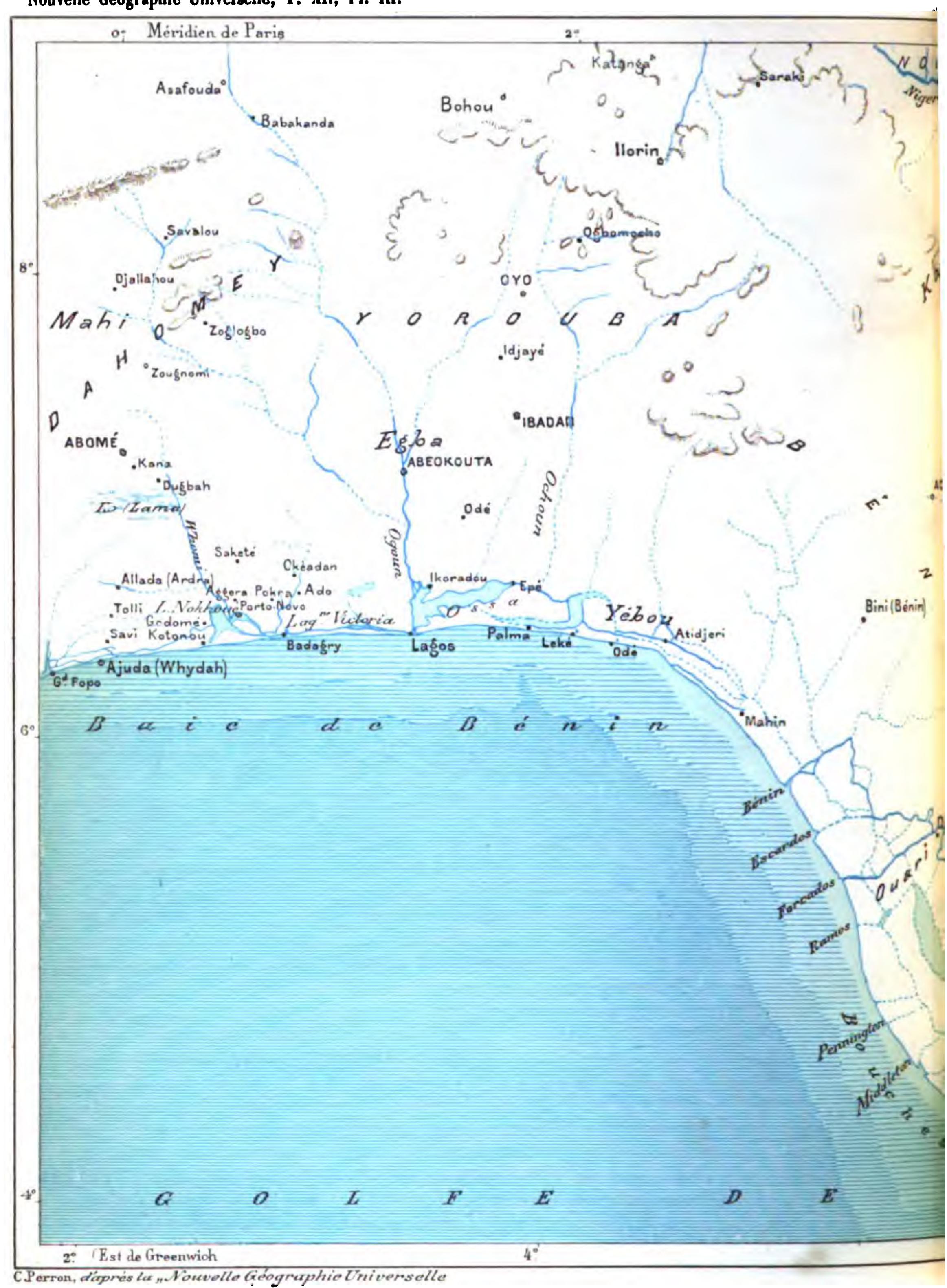
lors du jusant, le courant du fleuve se meut parfois avec une vitesse de plus de 8 kilomètres à l'heure. A l'est de la grande embouchure, d'autres entrées se suivent, à une distance moyenne de 15 kilomètres les unes des autres, toutes séparées de la mer par des barres périlleuses, toutes communiquant à l'intérieur des terres par un dédale de canaux navigables aux barques. Les vents dominants aux embouchures du Niger soufflent directement en sens inverse des courants fluviaux et souvent avec assez de force pour permettre aux navires à voiles de remonter contre le flot. Pendant dix mois de l'année, et surtout de mai en novembre, ces moussons pénètrent régulièrement dans la vallée du Niger[1]. Vers la fin de novembre commence la saison des *smokes* ou « fumées », brouillards secs qui cachent le littoral à quelques encablures de distance : l'après-midi la brise dissipe ordinairement ces brumes ; parfois des tornades les déchirent et les emportent.

Les deux entrées du Nouveau Calabar (New Calabar) et de Bonny, estuaires ramifiés qui appartiennent au même système hydrographique, sont d'ordinaire considérées comme faisant partie du delta du Niger, auquel les unissent une ramification du grand fleuve et les marigots du littoral, avenues emplies d'eau saumâtre qui passent sous les palétuviers. Mais le Nouveau Calabar et le Bonny sont alimentés surtout par une rivière indépendante qui naît au sud du Benué, dans la région montagneuse qui borde la vallée méridionale de ce fleuve. Quant à l'estuaire du Vieux Calabar (Old Calabar), que les marins ont l'habitude d'attribuer au delta du Niger parce qu'il offre à l'entrée des phénomènes de même nature et que l'aspect de ses bords marécageux, couverts de mangliers, ne diffère en rien de celui qu'offrent les estuaires occidentaux, c'est une bouche complètement distincte de celles du Niger, à laquelle on a tort de donner le nom de Cross-river ou « rivière de la Traverse » : de ce cours d'eau, dit Oyono dans son cours moyen, on ne peut rejoindre le lit du grand fleuve. C'est un courant indépendant et roulant une masse liquide considérable ; son bassin reçoit en moyenne une quantité d'eau pluviale dépassant 2 mètres dans l'année. Becroft et King, qui remontèrent l'Oyono en 1842, sur une longueur d'environ 320 kilomètres, jusqu'à des rapides qui leur parurent impossibles à franchir aux bateaux à vapeur, mesurèrent en maints endroits une largeur de plus d'un kilomètre et trouvèrent çà et là des profondeurs de 12 à 20 mètres. La partie reconnue du fleuve décrit un demi-cercle complet autour d'un massif de montagnes syénitiques

[1] Mac Queen, *Geographical Survey of Africa;* — Hutchinson, *Narrative of the Niger, Tshadda and Binue Expedition.*


THE ASTOR LIBRARY

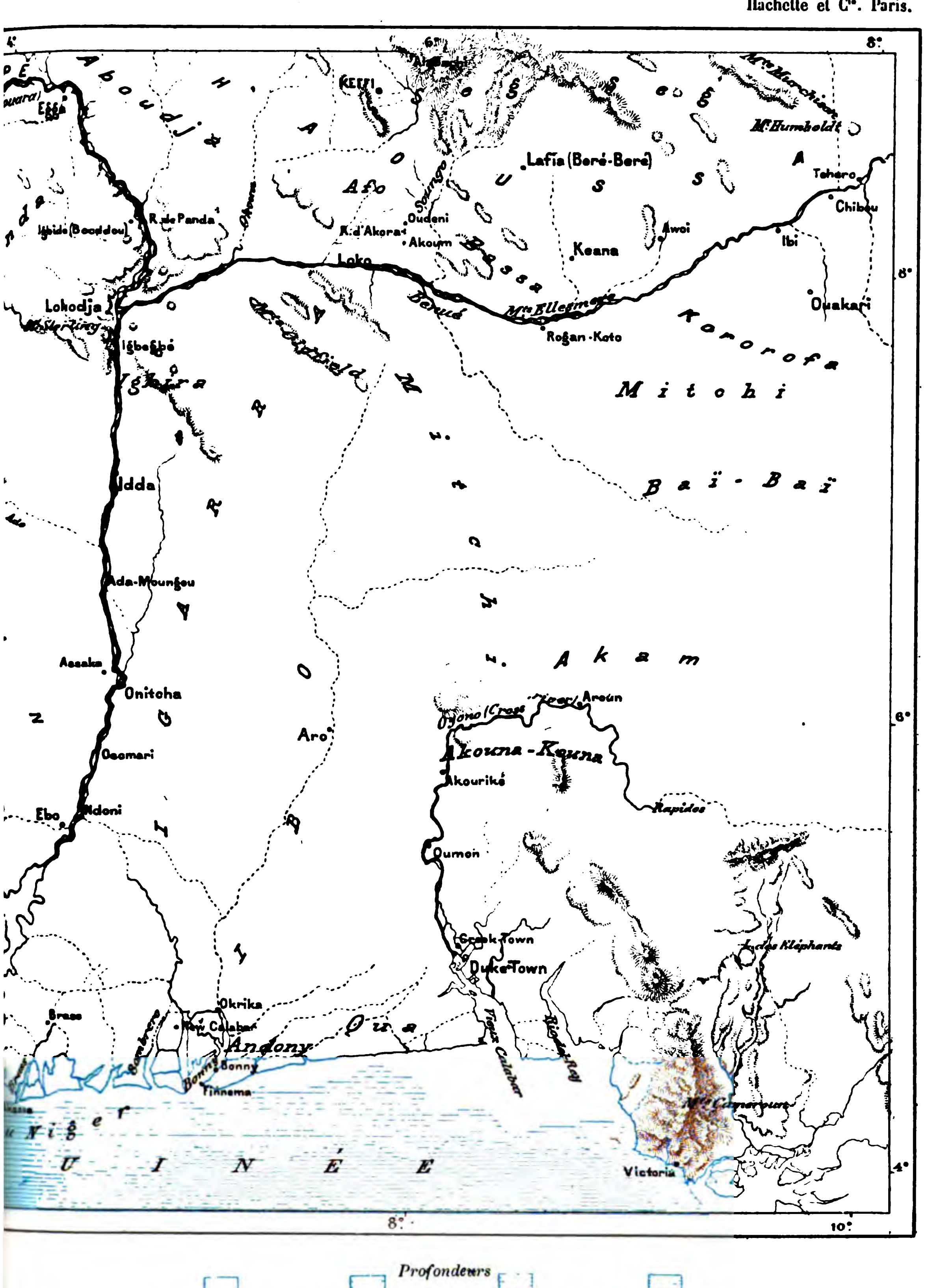
LE BA



Méridien de Paris
Asafouda
Babakanda
Bohou
Katanga
Saraki
Niger
Ilorin
Savalou
Ogbomocho
Djallahou
OYO
Mahi
DAHOMEY
YOROUBA
Zoglogbo
Zougnomi
Idjayé
ABOMÉ
IBADAN
Egba
ABEOKOUTA
Kana
Dugbah
Lama
Odé
Ochoun
Ogoun
Saketé
Okéadan
Allada (Ardra)
Ikoradou
Aggera
Pokra
Ado
Epé
Tolli
L. Nokhoué
Porto-Novo
Lag.ne Victoria
Yébou
Gedomé
Savi
Kotonou
Badagry
Lagos
Palma
Leké
Odé
Atidjeri
Bini (Bénin)
Ajuda (Whydah)
Gd Popo
Mahin
Baie de Bénin
Bénin
Escardos
Forcados
Ramos
Ouari
Pennington
Middleton
GOLFE DE
8°
6°
4°
2°
Est de Greenwich
4°
C. Perron, d'après la „Nouvelle Géographie Universelle
moins de 5000 h.
plus de 5000 h.
plus de 10000 h.
plus de 20000 h.
1 :
0

NIGER

Hachette et Cie. Paris.



auquel les voyageurs anglais donnent une hauteur d'environ 1000 mètres; il est probable que la vallée se continue à l'est, de manière à séparer du continent le groupe des monts de Cameroun et à leur donner ainsi un caractère presque insulaire, qui les fasse ressembler au massif de Fernan do Poo. Quoi qu'il en soit du fleuve supérieur, la partie basse de l'Oyono, distincte du delta nigérien, en continue néanmoins la zone alluviale; ses rives sont cultivées de la même manière et fournissent au commerce les mêmes produits; elles se trouvent aussi sous la suzeraineté politique de la Grande-Bretagne. On peut donc la décrire, de même que l'estuaire situé plus à l'est, le rio del Rey, comme une partie de la région du Kouara, à plus juste titre que le haut Niger ou les bords de la grande courbe du fleuve qui se développe dans le pays des Touareg, en plein désert de Sahara.

Dans son ensemble, le bassin du Niger présente des divisions bien tranchées, à la fois géographiques et historiques. La région du haut fleuve, limitée à l'ouest et au sud par l'hémicycle des montagnes parallèles au littoral, se termine au nord avec le bassin de réception des eaux, là où viennent se rejoindre les deux rivières maîtresses, Djoliba et Bakhoy. Cette région, qui fait partie de la zone soudanienne, présente un caractère spécial par sa végétation, ses pluies et le régime des eaux : les crues, qui proviennent des averses tombées sur les montagnes du sud et le Fouta-Djallon, se perdent dans les lacs, les marais et les coulées latérales entre Djenné et Kabara; tandis que le haut fleuve commence à croître en juin et s'abaisse en décembre, c'est en janvier seulement que le flot, gonflé par quelques pluies tardives, s'élève près de Tombouctou, dans le Niger moyen. Également par l'histoire de ses populations, le haut Niger, avec ses Foula, Mandingues et Bambara, arrêtés au nord par les Arabes et les Berbères, constitue un pays distinct; de même, au point de vue commercial, cette région a ses débouchés naturels, non dans la mer de Guinée, mais dans l'Atlantique sénégambien, par les versants du Sénégal, de la Gambie, du Rio-Grande. Les Français qui, par leur poste de Bamakou, sont devenus la puissance prépondérante dans cette partie du continent africain, ont même l'ambition de relier directement ce bassin du haut Niger à la Méditerranée par un chemin de fer transsaharien. Quant à la zone septentrionale du Niger, elle est en dehors du Soudan; là les pluies ne tombent pas en suffisance pour accroître le flot et lui amener des tributaires, le fleuve n'a sur ses bords qu'une étroite bande de cultures, limitée au sud et au nord par des étendues désertes. Située sur la limite de deux natures, cette région devait être disputée entre des populations de mœurs différentes : noirs Soudaniens et Berbères de race blanche y sont en lutte pour la pos-

session du sol. Ces derniers, qui représentent l'élément barbare en face de la civilisation des Haoussaoua, l'emportent maintenant dans une grande partie du territoire; cependant, telle est l'heureuse situation géographique de quelques villes situées au bord du fleuve, en terrain fertile et au foyer de convergence des chemins de commerce, que de grands marchés et centres de culture s'y sont établis et que leur gloire s'est répandue au loin. Mais les populations ne se pressent en multitude qu'en aval de cette zone du Niger moyen, dans les contrées qu'arrosent les pluies annuelles et où des rivières permanentes se déversent de droite et de gauche dans le courant fluvial : c'est là que s'est fondé l'État du Haoussa, qui, avec tous les pays vassaux, est certainement par le nombre des habitants le corps politique le plus considérable du continent africain. Une quatrième division naturelle du bassin est formée par le cours inférieur du Niger et les contrées riveraines du Benué : c'est la zone de pénétration pour le commerce avec l'Europe. Là se trouvent les comptoirs qui rattachent désormais les pays de l'intérieur aux grands marchés du monde et serviront d'intermédiaires pour le mélange des civilisations.

II

HAUT NIGER.

La région du haut Niger jusqu'au confluent des deux rivières maîtresses n'est point constituée en État distinct. Un très grand nombre de tribus y sont juxtaposées sans cohérence ethnique et, suivant les migrations, les refoulements et les conquêtes, les frontières des républiques, des chefferies et des royaumes se modifient incessamment. De nos jours, trois centres principaux de groupement politique existent dans cette partie du Soudan.

L'État méridional, de fondation très récente, est d'origine religieuse comme la plupart des empires qui se sont formés à diverses époques dans le pays depuis l'invasion du mahométisme. C'est vers 1875 qu'on entendit parler au Sénégal d'un nouveau prophète, Sambourou ou Samory, qui parcourait le Ouassoulou et d'autres contrées du haut Niger, recrutant des fidèles pour la guerre sainte et détruisant les villes des païens. En 1881 les Français eurent les premiers des relations directes avec lui et lui envoyèrent un officier indigène, Alacamessa, qui risqua fort de perdre la vie dans cette périlleuse ambassade. L'année suivante il y eut choc entre les troupes françaises et celles de Samory, à l'orient du Niger, près de la ville de Keniera, dont le prophète venait de s'emparer; en 1883 de nou-

veaux conflits eurent lieu, mais les forces opposées étaient trop inégales pour que Samory ne se décidât pas à accepter la paix. Il reconnaît le protectorat français sur la partie de la rive gauche du Niger située en aval du Tankisso ou Bafing, mais il consolide son pouvoir dans la région du haut fleuve et sur les pays orientaux jusqu'au delà du Ouassoulou. On dit qu'une véritable révolution sociale s'est accomplie dans ces contrées depuis la constitution du royaume musulman. Naguère la traite des esclaves était le principal commerce du pays, et de village en village des bandes se poursuivaient pour capturer quelques malheureux que l'on vendait aux caravanes de passage. La passion de la chasse à l'homme avait fait abandonner toute autre industrie. Maintenant les captifs deviennent soldats, ils sont enrégimentés et constituent une troupe solide, qui apprend à se servir du fusil à tir rapide et cherche à connaître les procédés de la tactique européenne[1]. Il est probable que le nouveau royaume accroîtra le cercle de ses frontières. Les habitants de Sierra-Leone s'attendent à voir le sultan mandingue s'ouvrir un chemin vers leur golfe à travers les pays des Kouranko et des Timni[2].

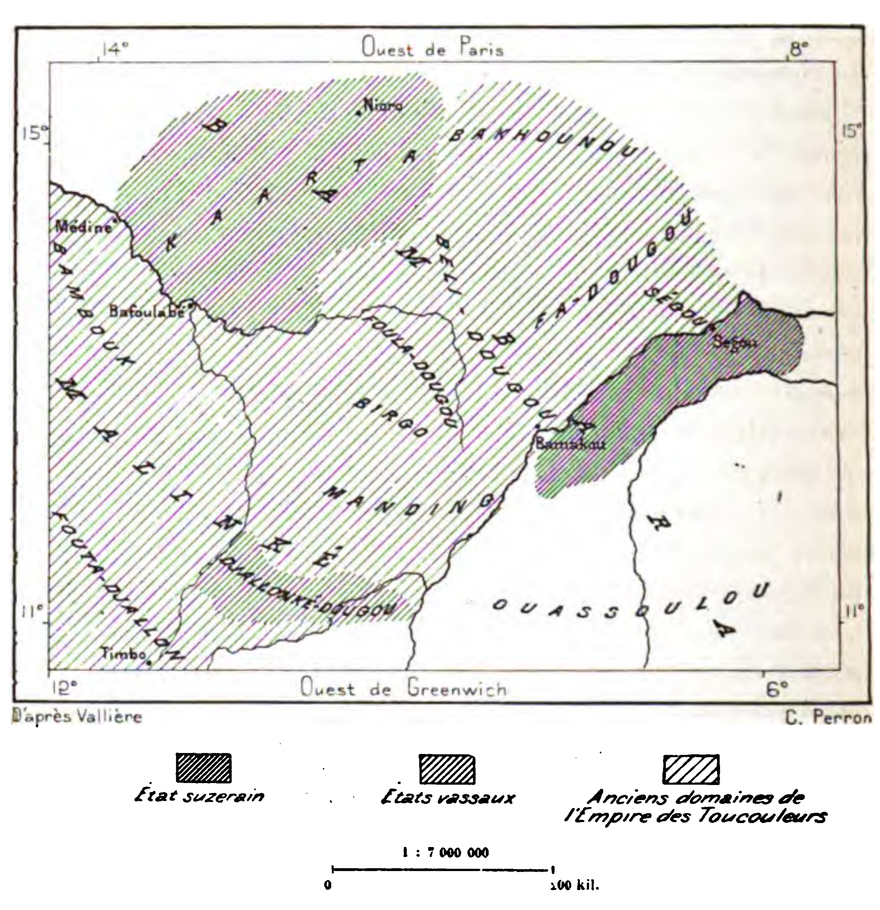
De l'autre côté des territoires du protectorat français qui bordent la rive gauche du Niger, s'étend au contraire un empire en décadence, celui des conquérants toucouleurs. On sait qu'en 1850 le hadj ou « pèlerin » Omar commença la fondation de cet État en s'emparant avec ses talibé ou « fidèles » de plusieurs villes du pays des Djallonké. Il asservit plusieurs autres petits États du haut Sénégal, et, se croyant désormais invincible, vint, en 1857, attaquer le poste français de Médine. Là se brisa sa fortune; mais Omar, vaincu sur le Sénégal, se dirigea vers le Niger, en achevant la conquête du Kaarta et du Bélé-dougou; Ségou et le Massina le reconnurent comme maître; ses armées s'avancèrent même jusqu'à Tombouctou. A peine fondé, l'empire des talibé toucouleurs se disloqua. Les querelles de famille entre les successeurs d'Omar et les révoltes des Bambara et des Mandingues opprimés amenèrent la désagrégation de l'État; puis les progrès des colonnes françaises, s'avançant comme un coin dans le cœur d'un chêne, partagèrent le royaume en fragments distincts : au nord-ouest le Kaarta, à l'est le Ségou, au sud-ouest le Djallonké-dougou. L'éloignement de ces divers domaines et la difficulté que présente le ravitaillement des troupes dans un pays que les Toucouleurs ont ravagé et même, en maints districts, transformé en solitude, ne permettent pas de

[1] Colin, *Revue Française de l'étranger et des colonies*, octobre 1885.
[2] Joseph Thomson, *Good Words*, January, 1886.

songer à rétablir l'unité de cet empire : dans l'espace d'une génération il s'est effondré, et maintenant il n'en reste que les débris. L'instabilité des États dans ces régions du Niger est bien exprimée par un proverbe bambara : « Un roi ne peut traverser le Djoliba deux fois dans sa vie[1]. »

Le gros des populations qui habitent les vallées du haut Niger et de ses affluents appartient à la race mandingue. Les Kouranko de la région des

N° 91. — ANCIEN EMPIRE DES TOUCOULEURS.



sources sont les frères de ceux qui vivent sur le versant occidental des monts Loma, dans les bassins de la Rokelle et de la Kamaranka. Les Kouranko du Niger se divisent en un grand nombre de petits États indépendants les uns des autres, ayant tous leur roi, leur conseil des anciens, leurs féticheurs, leurs pratiques spéciales et leurs jalousies de village à village : ce qui rend les voyages dans ce pays très longs et parfois péril-

[1] Paul Soleillet, ouvrage cité.

leux. Leurs voisins de l'est, les Kissi, beaucoup plus aimables pour les étrangers, ont pris l'habitude de marier leurs filles à des marchands nomades, Mandingues ou Sou-Sou. Sédentaires eux-mêmes, ils ont ainsi des relations suivies avec des gens de tout pays, entre le littoral sénégambien et les montagnes de Kong. Plus au nord, les Sangara, vivant jadis en petites républiques municipales autonomes, administrées par un conseil de vieillards[1], ont dû reconnaître le pouvoir de Samory. Cette région est le pays des fables. On parlait à Winwood Reade de naturels qui vivraient des heures entières au fond du fleuve et qui sauraient apprivoiser les crocodiles; les femmes surtout sauraient s'attacher ces monstres. Le mythe des Amazones, qui se retrouve en tant de contrées, existe aussi dans cette partie de l'Afrique, chez les Kissi; mais on ne sait encore quel est le fond de vérité qui se cache sous leurs légendes. « A douze journées de marche de leur pays, » disent-ils, vers l'orient, la grande ville de Nahalo ne serait habitée que par des femmes. Tout homme qu'elles rencontrent dans la ville ou dans les alentours doit être mis à mort : ainsi le veut la loi; mais il arrive fréquemment que des étrangers sont épargnés et tenus secrètement captifs; les fils qui naissent de ces unions entre prisonniers et femmes libres sont tués impitoyablement : on ne laisse vivre que les filles[2]. Winwood Reade raconte aussi, d'après ouï-dire, que dans le pays des Kissi les femmes connaissent l'art de rendre bleus les yeux de leurs enfants en faisant près de l'orbite des piqûres où elles introduisent une poudre de leur composition[3]. Enfin on parlait à Mollien d'un certain peuple des Maniana, chez lequel on aurait l'habitude de tuer les malades et les vieillards pour en manger la chair; dans ce pays, les marchés seraient approvisionnés de viande humaine.

La nation des Ouassoulou paraît être numériquement la plus puissante de la région des affluents à l'est du haut Niger occidental : les villages y sont si rapprochés les uns des autres, que le roi transmet ses ordres, disent les indigènes, sans avoir à sortir de sa capitale : « sa parole est portée de voix en voix, jusqu'aux extrémités du royaume »[4]. Les gens du Ouassoulou sont considérés par Caillié comme appartenant à la race des Foula; cependant ces noirs ressemblent par beaucoup de traits aux Bambara et la langue du pays est le mandingue. Les Sarakolé, chez lesquels se rencontre la foule des marchands, sont également fort nombreux

[1] Winwood Reade, ouvrage cité.
[2] Zweifel et Moustier, mémoire cité.
[3] *African Sketch-book.*
[4] Gallieni, ouvrage cité.

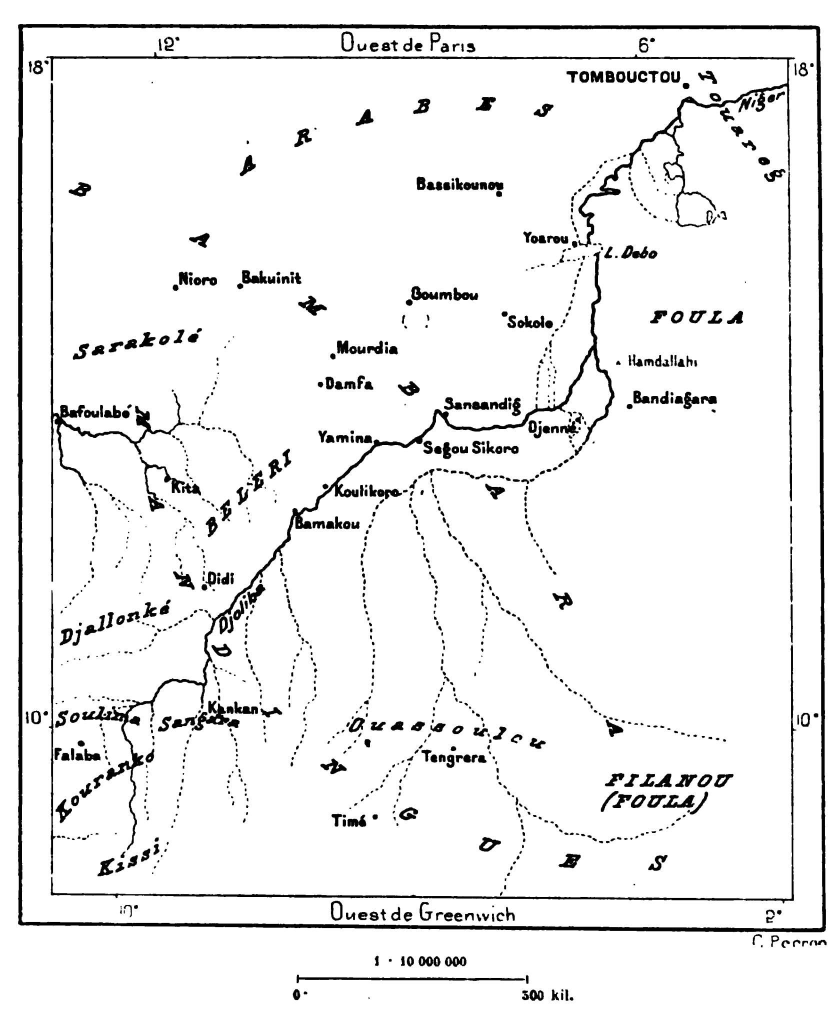
dans ce pays[1]. Les villes sont habitées par des mahométans, tandis que les Ouassoulou de la campagne restent indifférents à l'Islam ; ils accueillent bien les musulmans, comme tous autres étrangers, mais ils se refusent à imiter les pratiques des marabouts. Caillié vante les Ouassoulou comme les nègres les plus doux et les plus hospitaliers qu'il ait rencontrés: ils sont très polis, même trop, puisque les femmes vont jusqu'à s'agenouiller devant l'étranger ; et leur curiosité, quoique très éveillée, ne devient jamais indiscrétion, comme chez les Mandingues. Vrais Foula par les bons soins donnés au bétail, les Ouassoulou ont de magnifiques troupeaux de bêtes à cornes; ils élèvent aussi des moutons, des chèvres et quelques chevaux; d'ailleurs peu résistants à la fatigue, les hommes s'occupent exclusivement de soigner la volaille. Très pacifiques de nature, les Ouassoulou sont vaillants pour la défense de leur pays, et les marchands venus aux postes français du Niger disent qu'ils ont su jusqu'à maintenant résister aux attaques de Samory. Au temps de Caillié, ils se servaient d'arcs et de flèches; les fusils étaient fort rares dans le pays; de nos jours, il n'est plus de peuplade nigritienne qui n'ait abandonné la flèche ou le javelot pour l'arme à feu. Le mouvement de pression des peuples qui depuis des siècles se produit invinciblement dans le sens de l'est à l'ouest dans cette partie du continent africain se continue de nos jours : en 1879, lors du voyage des deux explorateurs du haut Niger, Zweifel et Moustier, des conquérants de provenance haoussa campaient sur la rive droite du fleuve et l'on s'attendait à les voir continuer leur marche victorieuse vers la région des montagnes.

Au nord des Ouassoulou, des Djallonké et des colonies de Mandingues et de Foula policés, le gros de la population des rives du Niger et des pays avoisinants est composé de Bambara. Ces nègres, qui se disent eux-mêmes Ba-manao ou Ba-mana, c'est-à-dire « Gens du Grand Rocher[2] », seraient, d'après leurs traditions, originaires des montagnes du sud et n'habiteraient que par droit de conquête les bords des deux Bakhoy, du Niger et du Sénégal, le Bélé-dougou, le Bakhounou, le Kaarta et autres pays où dominaient autrefois les Sarakolé[3]. Ils sont de même souche que les Mandingues et parlent une langue dont les radicaux ne diffèrent point de ceux du malinké. D'ailleurs, les migrations à travers le continent, les mélanges causés par la conquête et par l'esclavage ont diversifié le type à l'infini, et, suivant les pays qu'ils ont parcourus, les ob-

[1] Pietri, *Les Français au Niger*.
[2] Binger, *Essai sur la langue bambara*.
[3] Bérenger-Féraud, *Les Peuplades de la Sénégambie*.

servateurs décrivent ces nègres de manières bien différentes : d'après les uns, le Bamana aurait les lèvres minces et le nez aquilin ; d'après les autres, sa bouche serait énorme, lippue, repoussée en avant par des incisives obliques, et le nez serait épaté, « l'ouverture des narines formant deux ovales

N° 93. — POPULATIONS DU HAUT NIGER.



parallèles et tournés en avant. » On peut dire seulement qu'en moyenne les Bambara sont des nègres à peau très foncée et à chevelure laineuse, plus grands et plus forts que les Malinké, d'une beauté corporelle moins sculpturale que celle des Ouolof, des Serer et des Krou. Ils se distinguent de leurs voisins par trois entailles parallèles tracées sur la joue, du coin de l'œil à la commissure des lèvres.

L'industrie est très développée chez les Bambara. Comme forgerons ils

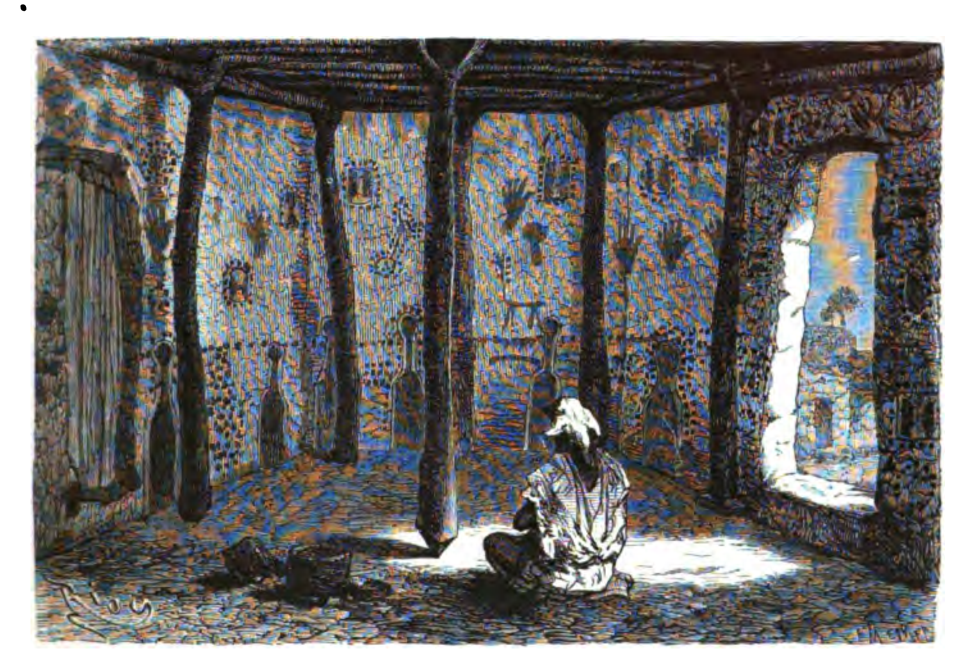
sont parmi les plus habiles des nègres : les tubes d'argile qui servent de soufflets aux hauts fourneaux sont très ingénieusement construits et parfois on a la précaution de les lier fortement au moyen de lianes pour les empêcher d'éclater. Les Bambara savent fabriquer la poudre depuis plusieurs générations, habiles à se procurer le salpêtre par le lessivage des terres ; ils tissent des cordes et des câbles, jettent des ponts sur les marigots, construisent des pirogues et des bacs. Les maisons des Bambara ont pour la plupart une forme généralement rectangulaire, un toit plat, bien charpenté, pourvu de gouttières pour l'écoulement des eaux, d'ouvertures pour l'échappement de la fumée. Au moyen de cendre délayée ou d'ocre rouge, les murs en pisé sont décorés de dessins représentant des mains, des pieds, des animaux, des figures géométriques : peut-être ces peintures primitives eurent-elles autrefois une valeur magique pour protéger la demeure contre le mauvais génie, mais aujourd'hui elles n'ont d'autre but que de satisfaire le sens artistique des habitants. Les Bambara ont aussi quelques connaissances astronomiques et prédisent le temps d'après l'apparence du soleil, de la lune et des constellations[1].

De même que les Ouassoulou, les Bambara sont doux, hospitaliers, généreux, sans rancune. Un rien les invite au rire ; ils s'entretiennent toujours avec animation et crient tous ensemble; dans les fêtes, qu'ils célèbrent à tout propos, ils dépassent les autres indigènes en folies bruyantes. Ils n'égalent pas les Mandingues en talent musical, mais ils savent faire un vacarme plus assourdissant de tambours et de flûtes : la veille d'un combat, quand ils se préparent à la mort, les trois notes lugubres de la trompe interrompent de temps en temps la musique joyeuse[2]. Les Bambara sont renommés pour leur bravoure, et nombre d'entre eux se vendent pour aller faire la guerre au service de chefs étrangers : il est arrivé souvent que des guerriers bambara ont ravagé leur propre pays sous les ordres des conquérants français. Seuls parmi les indigènes les Bambara sont assez vaillants pour attaquer de force un ouvrage défensif, mais ils sont aussi implacables dans la victoire qu'ils sont doux pendant la paix. Il est un serment que le Bambara ne viole jamais, celui qu'il a fait sur « la poudre et le fusil ». Les conséquences de cet amour de la guerre pour la guerre ne pouvaient être que l'asservissement. En dépit de leur vaillance, les Bambara sont partout assujettis à d'autres peuples : dans les vallées du haut Niger, ils obéissent aux Foula et aux Mandingues ; dans le Soudan français

[1] Binger, ouvrage cité.
[2] Pietri, mémoire cité.

ils doivent respecter les ordres des commandants de forts; sur la rive opposée du Niger et dans le Kaarta, ils sont opprimés par les Toucouleurs; seulement quelques petites tribus, entre le Kaarta et le Bélédougou, peuvent être considérées comme entièrement indépendantes.

D'ailleurs l'esclavage est de tradition, pour ainsi dire, chez les Bambara. Les captifs de cette nation étaient jadis beaucoup plus appréciés que ceux de tribus différentes, parce qu'ils acceptaient plus tranquillement leur destinée et ne songeaient ni à la révolte ni à la fuite. D'autre part, parmi les Bambara, les hommes libres subissent facilement la domination des esclaves :



INTÉRIEUR DE MAISON BAMBARA.
Dessin de Riou, d'après un croquis de M. Gallieni.

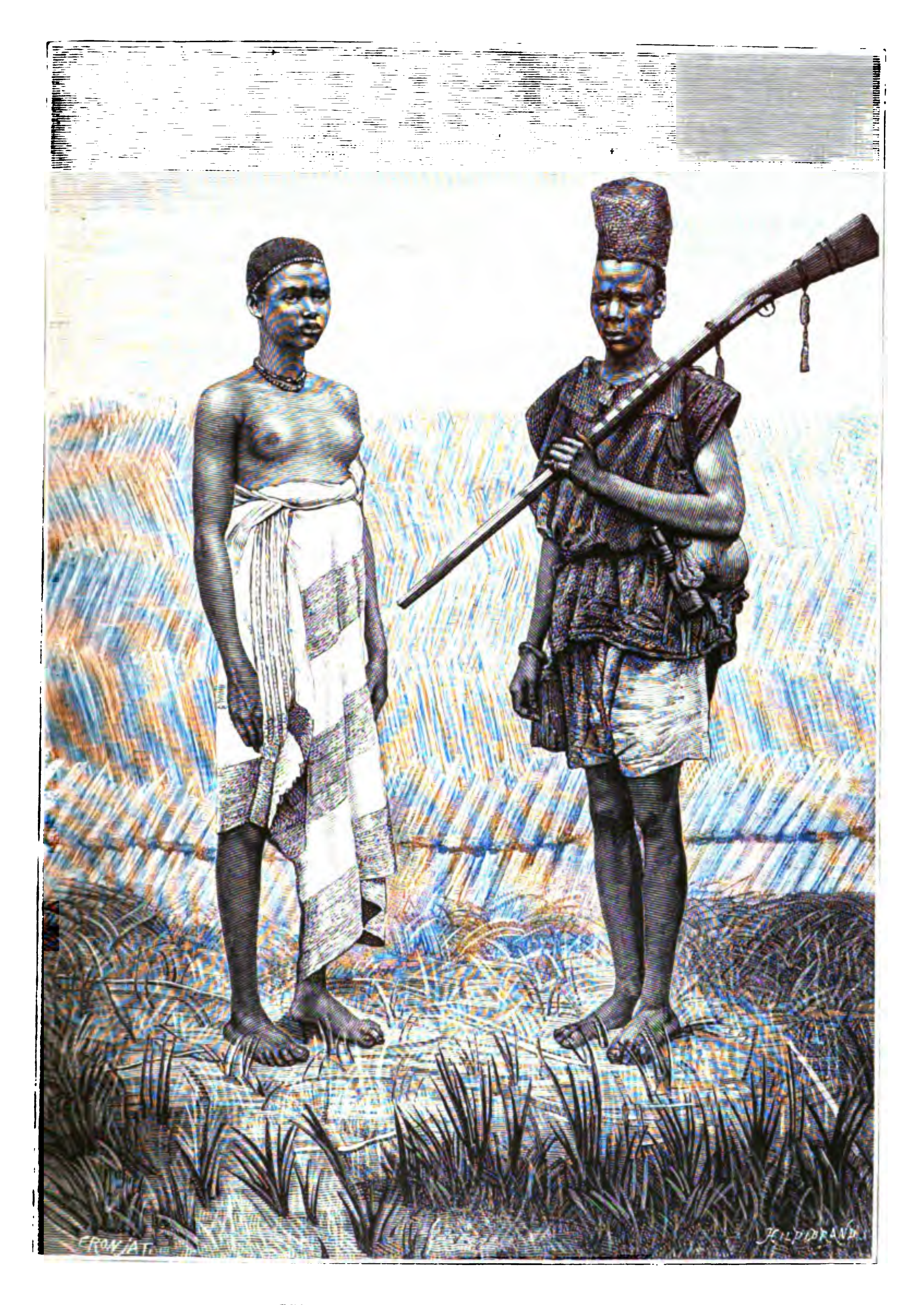
dans la plupart des petits États du pays l'autorité se trouve ordinairement entre les mains de la domesticité ; les chefs confient à des captifs leurs trésors, leur famille, leurs affaires, la conduite de leurs troupes, et la foule des sujets n'est point choquée d'obéir à de pareils ministres[1]. Quand un souverain montait sur le trône du Kaarta, le premier qui l'acclamait était le chef des captifs, étalant devant lui les trésors de la couronne, puis le chef des forgerons, qui était en même temps le « maréchal de la noblesse », s'adressait au roi en prononçant ces paroles honteuses : « Souviens-toi d'abord que tu es notre maître et que nos têtes t'appartiennent. » La caste

[1] Ricard, *Le Sénégal, étude intime.*

supérieure, celle des Kourbari, qui se dit apparentée aux hippopotames, avait tous les droits sur les marchands sarakolé, sur les « hommes libres » des castes inférieures, sur toute la foule des travailleurs du sol, descendants des Diavara et des Kassonké vaincus. Les Massa-si ou la « Semence de Massa », l'un des anciens rois, sont nobles parmi les nobles : ils étaient les conseillers du souverain et se distribuaient tous les honneurs ; la peine de mort ne pouvait jamais être prononcée contre eux, et même ceux qui étaient coupables de crimes ou de délits échappaient à toute punition si, après la sentence, ils réussissaient à cracher sur leur accusateur. Les Massa-si se distinguaient du commun des Bambara par un lourd anneau d'or pendant à l'oreille droite et soutenu, en outre, par une tresse de cheveux ou par une lanière de cuir. Avant que l'invasion des Toucouleurs vînt modifier de force les anciennes coutumes, on sacrifiait parfois des prisonniers de guerre sur la tombe des Massa-si, et les maisons des grands étaient fondées sur des enfants égorgés. Dans la famille, comme dans la nation, le régime est strictement monarchique : la femme est la « captive du mari » ; jusqu'à la puberté, l'enfant est l'esclave de son père ; mais il suffit d'ordinaire que le principe soit reconnu et, dans la pratique, femmes et enfants jouissent d'une entière liberté : il arrive même que les femmes donnent leur avis dans les conseils de villages. Les animaux domestiques sont fort bien traités par les Bambara, ce qui fait dire aux Arabes que ces noirs vivent avec leurs chiens et qu'en certains endroits les villages sont gouvernés par des êtres velus, à demi chiens, à demi Bambara[1].

Presque tous les Bamano, du moins ceux du Kaarta, se disent mahométans, mais ils ont peu de zèle et sont tenus pour des kafir par leurs maîtres toucouleurs : il est même de nombreuses tribus qui, en regagnant leur indépendance politique, ont abandonné toutes les cérémonies de l'Islam, pour reprendre les danses et les amusements interdits ; dans les fêtes on aime à s'enivrer de *dolo* et à manger de la viande de chien, même de chacal, ne fût-ce que pour témoigner ainsi de sa haine pour la religion des oppresseurs. Ainsi le mahométisme, si envahissant en d'autres pays de l'Afrique, recule chez les Bambara comme chez les Kouranko. Quant à la pratique de la circoncision, elle est, comme celle de l'excision pour les jeunes filles, bien antérieure à l'arrivée des mahométans dans la contrée ; ceux que l'on charge de faire ces opérations sont les forgerons et leurs femmes, gens de caste supérieure qui n'ont jamais été asservis, et qui vivent, dit-on, en communication constante avec les esprits. Des sociétés

[1] Paul Soleillet, ouvrage cité.



TYPES ET COSTUMES. — JEUNES BAMBARA

Dessin de Ronjat, d'après une photographie.


THE ASTOR LIBRARY
NY

secrètes célèbrent aussi leurs rites dans les bois[1]. La plupart des Bambara ont leurs fétiches, racines, étoffes, touffes de poil, qu'ils enferment dans une corne de bœuf, dans une défense d'éléphant ou, plus fréquemment encore, dans une calebasse ou dans un *canari*, grande jarre en poterie. La forme ronde, la couleur jaunâtre de ce vase rappellent le soleil créateur. Parfois un serpent s'y enroule, image du monde sans commencement ni fin. Quand il est vide on s'en approche avec d'autant plus de vénération : il est habité par le dieu inconnu[2].

Dans le haut bassin du Djoliba, Caillié, Laing, Winwood Reade, Zweifel et Moustier n'ont rencontré que des villages, humbles capitales de petits États. Nelia, Tantafara, dans le voisinage immédiat des sources, ne sont que des groupes de cases. Lia, située au confluent des branches maîtresses qui forment le Djoliba, n'est qu'un lieu sans commerce; Faranna, que visita Reade, sur la rive droite du fleuve, à 200 kilomètres de la source, est un amoncellement de ruines. C'est en dehors de la grande vallée, sur les bords d'un affluent oriental, la Janda, et dans ses vallons tributaires, que se trouve actuellement le centre politique de l'empire musulman fondé par Samory. Galaba, où l'officier sénégalais Alacamessa visita le conquérant en 1881, était alors sa résidence habituelle, près des sources de la Janda; en 1885, Sanankoro, située plus au nord, dans un pays de hautes collines, était la capitale d'été; Bissandou, plus en aval, était la capitale d'hiver. Non loin de ce dernier village, devenu temporairement chef-lieu d'empire, se groupent les cabanes de la ville principale du pays, Kankan, sur le Milo, petit affluent oriental du Niger. Peuplée de Mandingues et de marchands sarakolé, elle a le monopole du commerce de tout le haut Niger et ses caravanes se rendent jusqu'à la mer, à Freetown, et jusqu'au Sahara, dans l'oasis de Tichit, où elles achètent les barres de sel, en échange d'esclaves et de denrées du midi; les chevaux de la contrée sont excellents. Kankan est le foyer du mahométisme dans la région du Niger occidental. Elle est fréquemment en guerre avec ses voisins du sud-est, les Toron ou Torongo, que l'on dit être les descendants les plus purs des anciens Bambara : leurs montagnes seraient la mère patrie de la race répandue maintenant sur un si vaste territoire au nord et au nord-ouest.

[1] René Caillié, Paul Soleillet, ouvrages cités; — Collomb, *Bulletin de la Société d'Anthropologie de Lyon*, 1885.
[2] Anne Raffenel, ouvrage cité; — L. Panet, *Revue Coloniale*, 1850; — Ad. Bastian, *Ethnologische Forschungen*.

Dans ces contrées, le commerce et la propagation de l'Islam marchent ensemble : les *dioula* mandingues sont en même temps les missionnaires du dieu unique et de son prophète. Chaque village de trafic a sa mosquée et quelques-uns ne sont peuplés que de musulmans. Tel est Sambatikila, situé à 200 kilomètres au sud-est de Kankan, dans le voisinage du pays des Toron; d'autres, tels que Timé, se composent de deux groupes de cabanes juxtaposés, chacun dans son enceinte et chacun avec sa population de culte différent. Les femmes d'une tribu bambara que Caillié rencontra dans le voisinage de Timé suivent la même mode pour l'ornement de leur figure que tant d'autres de leurs sœurs de race dans les tribus nilotiques : elles introduisent des baguettes ou des disques en bois de calebasse dans leur lèvre inférieure, qu'elles font ainsi se projeter en avant; dépourvu de cet ornement, tout visage féminin leur paraîtrait hideux. Tengrera et Debena sont des marchés de la région du Bakhoy ou Niger oriental. La première est comme Timé une ville double, à la fois mandingue et bambara, mahométane et païenne : les chemins des caravanes, jusqu'au bas Niger et aux côtes de l'Or et des Esclaves, sont ainsi jalonnés de petites agglomérations d'habitants ayant leur communauté musulmane. Tengrera est aussi fréquenté que Kankan et sert d'entrepôt pour les barres de sel apportées du Sahara. Une des denrées les plus importantes pour le commerce de cette région est la noix de kola, qu'il faut aller chercher par delà les montagnes du sud, dans un pays qu'on désigna à Caillié sous le nom de Taman : c'est peut-être le Gyaman du haut bassin de la Volta. L'une des principales routes de ces régions passe par la grande ville mandingue de Kong, c'est-à-dire de la « Montagne », fameuse dans tous les pays avoisinants par ses richesses en or et en étoffes, en grains et en chevaux. Ces contrées inconnues de l'homme blanc sont probablement parmi les plus prospères de l'Afrique. Pendant les quatre années de captivité qu'eut à subir Bonnat dans la capitale des Achanti, on lui parla souvent d'un peuple à peau presque blanche qui occuperait une partie du plateau de Kong. Le nom de Filanou, par lequel on le désignait, s'applique évidemment, comme celui de Filani, sur les bords du Niger, à une une nation de cette race foula qui remplit de ses émigrants et de ses colons toute l'Afrique occidentale.

Falaba, sur la rive droite du Djoliba, Falama, près de la rive gauche, marquent l'endroit du fleuve où son cours sert de limite orientale au Soudan français. Le peuplement de la contrée donnera certainement une importance considérable à cette partie de la vallée du Niger, car c'est là que le Tankisso ou Bafing vient rejoindre le courant principal après avoir

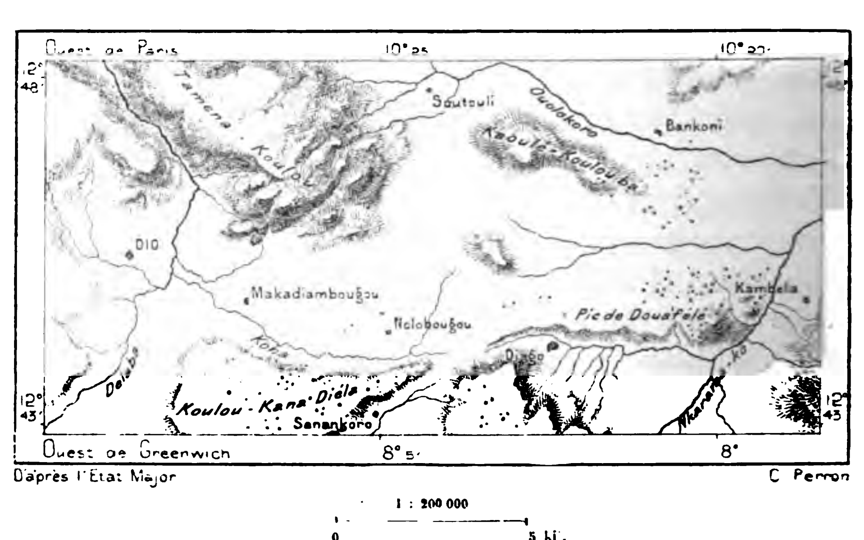
arrosé le Djallonké-dougou et le Baleya. Dans le voisinage immédiat, vers l'ouest, sont les terrains aurifères du Bouré, exploités surtout par les femmes, comme les alluvions du Bambouk, car, à l'exception des Mandingues, gens sans préjugés, les hommes libres croiraient s'amoindrir par ce genre de travail. Le pays de Bouré ressemble à une « immense écumoire »; partout on y trouve des trous de mine qui pour la plupart ne sont utilisés que pendant l'hivernage, alors que l'abondance de l'eau permet le lavage des terres[1]. Les éboulements sont fréquents, et quand des travailleurs sont écrasés, on s'imagine qu'un mauvais génie veut les garder pour lui servir d'esclaves dans l'autre monde : aussi se garde-t-on bien de leur porter secours; mais un an après l'accident on rouvre la fosse : si les corps des malheureux écrasés ont été défendus contre les démons par de bons génies, beaucoup d'or se sera amassé autour d'eux[2] en dédommagement de la perte subie par les mineurs. Les naturels de Bouré croient aussi que les âmes des défunts vont se réfugier dans les troncs des arbres ou dans les nids de termites. L'humble village de Didi, où réside l'un des principaux chefs du Bouré, fut, en 1869, le point extrême atteint par Winwood Reade dans son exploration du haut Niger. Le gouvernement du Bouré, naguère vassal du Ségou, et maintenant « protégé » par la France, est entre les mains de quatre grandes familles, dont les membres délibèrent en commun[3]. A l'est du Djoliba, le principal marché de la contrée est situé à une centaine de kilomètres du fleuve : c'est le village de Kankaré, où les traitants viennent chercher surtout des esclaves et de la poudre d'or. La ville de Keniera, naguère « très grande et très riche », qui se trouvait à 40 kilomètres au sud-est de Falaba, a été détruite en 1882 par l'armée de Samory, quatre jours avant qu'une petite troupe de Français fût arrivée, espérant encore dégager la place. C'est le seul point d'outre-Niger où les colonnes d'expédition du Soudan français aient pénétré et livré bataille.

L'État de Manding, ainsi nommé de ses habitants, devenus les « protégés » de la France, a quelques villages importants sur la rive gauche du Niger et dans l'intérieur, sur le faîte de partage entre Niger et Sénégal, très rapproché du premier cours d'eau : la raideur des pentes sur le versant oriental force les eaux des ruisseaux à descendre en cascades sur les roches de grès. Sur le grand fleuve de l'est, le bourg le plus considérable est Kangaba; mais il en est un autre, très populeux, qui se trouve dans l'intérieur des terres, Sibi, bâti sur un promontoire, à l'ouest de la vallée flu-

[1] Faidherbe, *Bulletin de la Société de Géographie de Lille*, mars 1886.
[2] P. Soleillet, ouvrage cité.
[3] Vallière, *Bulletin de la Société de Géographie commerciale de Bordeaux*, 1881.

viale. En cet endroit les escarpements du faîte de séparation entre Sénégal et Niger dominent une plaine d'alluvions qui n'a pas moins de 30 kilomètres jusqu'au fleuve, mais les falaises, coupées de brèches profondes par lesquelles on remonte vers le plateau, se rapprochent graduellement de la rive; elles n'en sont qu'à 3 kilomètres au-dessus de Bamakou (Bamako), la petite ville dont les Français ont fait choix pour chef-lieu de leurs possessions sur le Niger. Jadis ce fut une cité populeuse et fort commerçante : les auteurs arabes en parlent comme de l'un des marchés fréquentés du Soudan et Mungo Park y trouva un de ses principaux lieux d'étape dans ses deux voyages. De nos jours, le rectangle irrégulier,

N° 93. — FAITE DU PASSAGE DE DIO, ENTRE LE NIGER ET LE SÉNÉGAL.



d'environ un demi-kilomètre de côté, que forme le mur d'enceinte ou tata de Bamakou, renferme plus de ruines que de maisons : en 1885 la population totale de la ville et des hameaux avoisinants ne dépassait pas 800 individus. Cependant le petit État bambara avait réussi à garder son indépendance : ni les Toucouleurs d'Ahmadou, ni les Mandingues musulmans de Samory n'y étaient entrés lorsque les Français se présentèrent et commencèrent les travaux du fort. Alors la plaine de Bamakou semblait presque inhabitée : des terres fangeuses bordaient le fleuve jusqu'aux murs noircis du tata derrière lesquels se cachaient les cases des indigènes; au delà on ne voyait que les hautes herbes, çà et là quelques grands arbres, puis, se dressant à 200 mètres de hauteur totale, les trois degrés de la falaise nue. Maintenant des routes bordées d'arbres traversent la plaine; des bateaux se pressent dans le port et



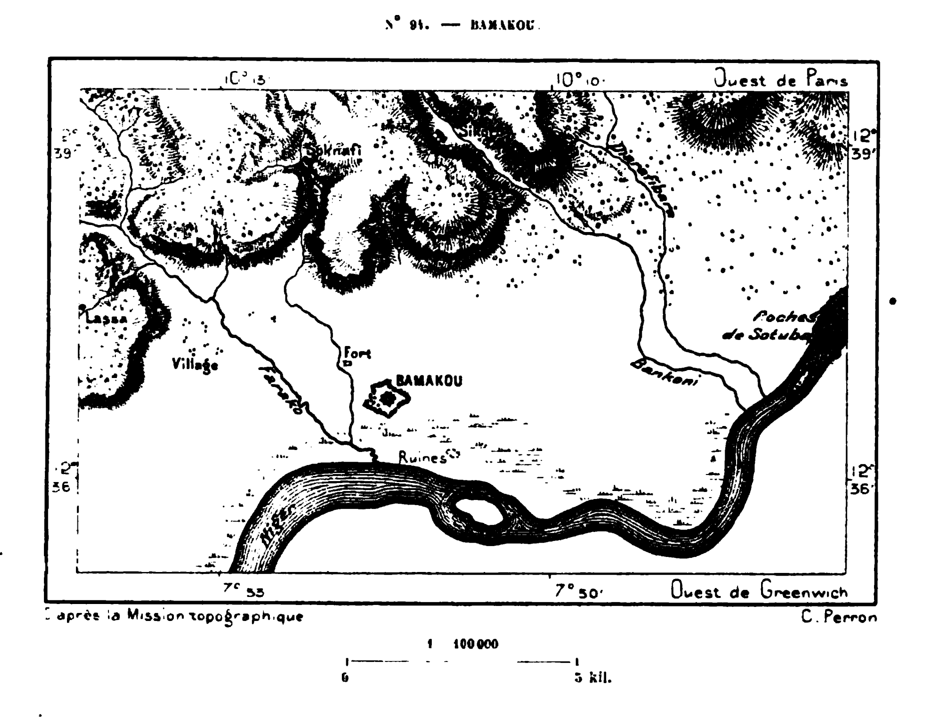
CASCADE DE BAMAKOU

Dessin de Taylor, d'après une photographie communiquée par la Société de Géographie.

quelques plantations entourent les murailles blanches de la forteresse[1].

Le premier gros village qui se montre en aval de Bamakou et des rapides voisin est Baguinta, sur la rive droite. Puis Koulikoro, jadis ville de fugitifs et de proscrits[2], apparaît sur la rive gauche. Les Français y ont établi un poste pour commander les communications du Niger avec le pays des Beleri ou le Belé-dougou, qui s'étend à l'ouest, vers les sources du Baoulé sénégalais. Cette région montueuse est peuplée de petites communautés républicaines de Bambara qui se sont constituées en fédération

N° 94. — BAMAKOU.



D'après la Mission topographique — C. Perron

1 : 100 000

0 — 5 kil.

pour résister aux Toucouleurs et qui ont réussi à sauvegarder leur indépendance politique et religieuse. Par de sanglantes expéditions, les Toucouleurs sont parvenus, il est vrai, à traverser le territoire, non à le conquérir. Grâce au maintien de leur liberté, les Beleri ont des villages prospères, entourés de belles cultures : même dans les derniers temps, de nouveaux villages se sont fondés sur les routes de commerce entre le Niger et les oasis du Sahara[3]; dans les pays environnants, au contraire, on voit au moins trois villages ruinés autour de chaque groupe de cabanes encore peuplé. Les forêts du Belé-dougou consistent principalement en arbres à

[1] Mouvement commercial de Bamakou en 1884 : 5 000 000 francs.

[2] Gray and Dochard, *Travels in Western Africa*.

[3] Jean Bayol, *Bulletin de la Société de Géographie de Lille*, décembre 1884

beurre; dans les savanes croît une espèce de tabac sauvage que Soleillet, ainsi que Barth et de nombreux naturalistes, croit d'origine africaine.

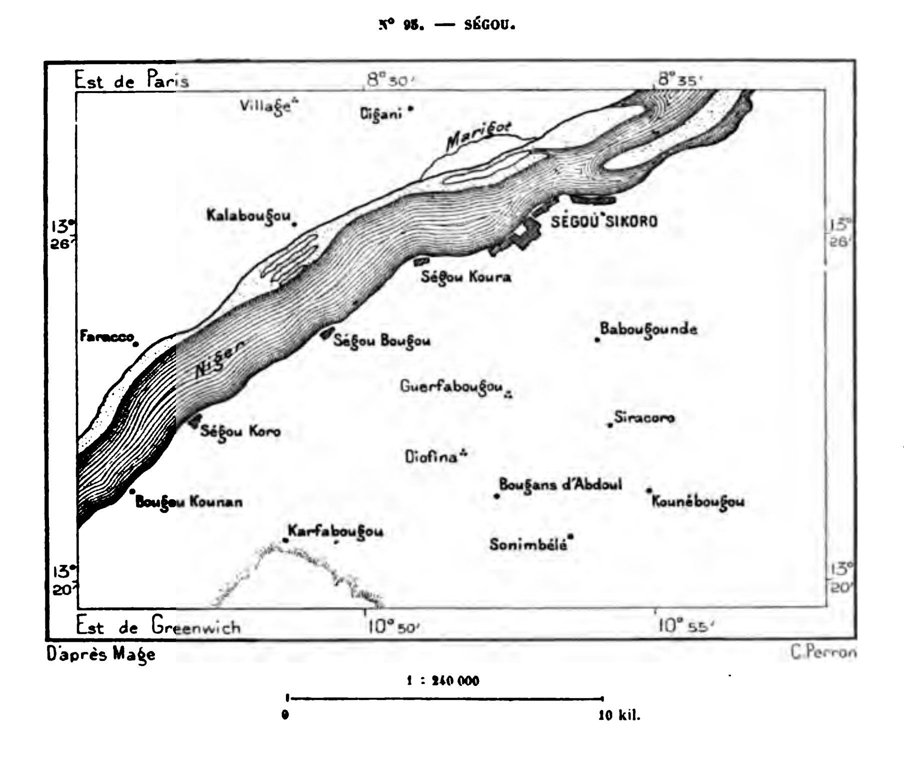
Yamina ou Nyamina, ville ruinée qui se trouve sur la rive gauche du Niger, à une centaine de kilomètres en aval de Koulikoro, appartenait naguère à l'empire de Ségou; mais en 1884, lors du passage de la canonnière française, les habitants bambara et sarakolé expulsèrent la garnison de Toucouleurs et se placèrent sous le protectorat de la France. Yamina est le port naturel de toute la région du haut Belé-dougou, du Fa-dougou et des marchés voisins du désert; les traitants sarakolé sont en assez grand nombre dans le pays pour que leur langue soit devenue l'intermédiaire des échanges, même chez les Bambara et les Maures de la contrée. Banamba, une véritable cité, puisqu'elle aurait, d'après Mage, plus de 8000 habitants, presque tous Sarakolé, est située à une cinquantaine de kilomètres du fleuve, dans une campagne admirable, parsemée de baobabs et de cailcédras : ses maisons à toits plats, que domine un tertre arrondi, indiquent déjà le voisinage des Maures. Au delà, de grands villages, même des villes se succèdent sur les routes du Kaarta dans cette région relativement populeuse, qui produit des moissons de mil de beaucoup supérieures aux besoins de la consommation locale. Les plateaux et les terrasses montueuses ont fait place à des campagnes faiblement ondulées, qui forment la transition entre les pays accidentés du Soudan et les savanes unies précédant le désert.

Ségou, quoique déchue, est une des grandes cités riveraines du Niger. Récemment elle était la capitale d'un vaste empire qui s'étendait du Kaarta au Ouassoulou, et du Djallonké-dougou au Massina, sur un espace d'environ 500 000 kilomètres carrés. Le fragment de royaume dont Ségou est actuellement le chef-lieu est relativement peu considérable, mais la position commerciale de la cité est tellement heureuse, que, même découronnée et dévastée par la guerre, elle doit toujours se relever et redevenir un centre de population et de trafic. Ségou se trouve en effet sur la rive droite du fleuve à une quarantaine de kilomètres seulement du Bakhoy ou Niger oriental, qui coule parallèlement au Niger occidental et s'unit en cet endroit à tous ses forts affluents : des routes faciles à travers les campagnes unies font de Ségou le point de convergence de tous les chemins des hautes vallées nigériennes, du Fouta-Djallon aux montagnes du Mahi; un grand marché, celui de Kayayé, à 200 kilomètres environ au sud-est de Ségou, est le principal lieu d'étape sur la route qui mène à la mystérieuse cité de Kong. Les guerres de religion qui depuis le milieu du siècle ont ravagé ces contrées comme un immense incendie, transformant en déserts des régions

couvertes de villes populeuses, ont épargné le district de Ségou : la prompte soumission des Bambara et des Soninké leur a valu la vie sauve de la part des Toucouleurs. En 1865, Mage, qui resta vingt-sept mois dans cette capitale, évaluait à 100 000 personnes la population du district de Ségou entre les deux Niger, et des calculs établis sur la répartition du butin lui donnèrent un total de 36 000 individus pour Ségou et les villages de la banlieue.

En réalité Ségou se compose de plusieurs villes distinctes, qui se sui-

N° 95. — SÉGOU.



vent au bord du fleuve sur une longueur de 15 kilomètres environ. La première ville qui se présente en amont est Ségou Koro ou « Ségou Vieux » : on y voit encore un reste de palais des anciens rois bambara. En face, sur la rive gauche, apparaît Faracco. Ségou Bougou ou la « Paillotte de Ségou », qui succède à Ségou Koro sur la berge méridionale, regarde Kalabougou, le faubourg de la berge du nord ; puis viennent Ségou Koura ou « Ségou Neuf », et, se développant en une cité continue, Douabougou, Goupouyi et Ségou Sikoro, résidence du prince et capitale officielle de l'État ; plus bas, sur la même rive, est le village des Somono, pêcheurs et piroguiers, d'origine soninké, qui, en échange de services rendus aux conquérants toucouleurs, ont obtenu le monopole des industries fluviales et qui sont en

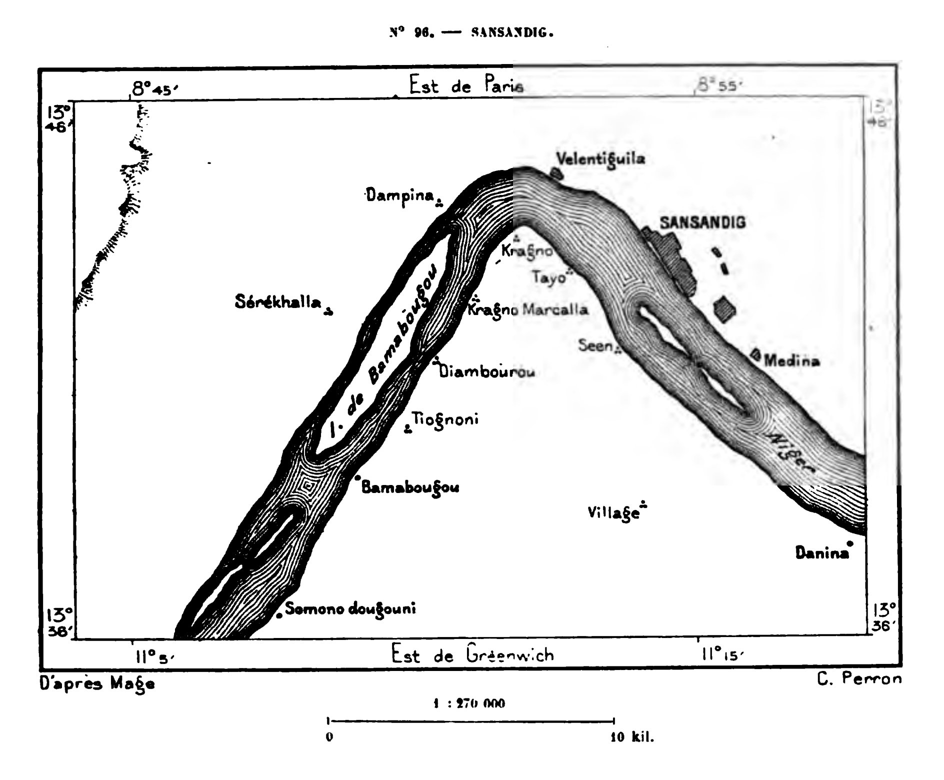
outre de fort industrieux maçons[1]. A une trentaine de kilomètres au sud, une autre ville, Dougassou, peut être considérée comme le marché extérieur de Ségou pour toutes les denrées expédiées des vallées supérieures. Par le style de ses édifices Ségou appartient plus à la Maurétanie qu'au Soudan. Ses maisons à terrasses s'appuient sur de larges piliers décorés d'arabesques et portant sur tout leur pourtour des consoles en argile : c'est à peu près le même genre de construction que dans l'oasis d'Araouan, sur la route du Maroc à Tombouctou. Mais pour les pratiques du commerce Ségou est encore en plein Soudan : on y compte par cauris, dont trois mille en moyenne représentent la valeur d'une pièce de cinq francs; pour les grosses sommes, le captif est l'unité de valeur, fictive ou réelle. Nul article d'échange n'a dans son cours de changement plus rapide que l'esclave, suivant le résultat des guerres, victorieuses ou fatales. Depuis qu'on ne vend plus de noirs aux Européens dans les ports du littoral, les Toucouleurs coupent le cou à tous les captifs dont la taille dépasse la hauteur d'un fusil; les femmes et les enfants sont vendus dans le pays. Le sultan n'est servi que par des femmes, dites korcigi, portant sur la poitrine des plaques d'or ayant la forme de cuirasses; il choisit même des officiers parmi elles et quelques-unes arrivent à remplir les plus hautes fonctions du royaume. Une des parentes du roi de Ségou est préposée à la direction d'un gynécée où sont élevées, aux frais de l'État, les jeunes filles que le sultan destine à ses hôtes de distinction[2].

Les Toucouleurs, quoique fils de conquérants fiers de leur noblesse et de la pureté de leur foi, ont cessé d'être les maîtres à Ségou. Après avoir été jadis un État bambara, le royaume le devient de nouveau par la diminution graduelle des immigrants vainqueurs. Quelques milliers de talibé du Fouta avaient accompagné le « Pèlerin » Omar, mais les guerres, les maladies, en diminuèrent vite le nombre et le recrutement de ces « fidèles » est à présent fort difficile par suite de l'éloignement de la mère patrie et de la naissance des États indépendants ou hostiles qui se sont constitués dans la zone intermédiaire. La fondation des postes militaires français dans la région du haut Sénégal, la formation du nouvel empire malinké de Samory, enfin les révoltes du Belé-dougou et des pays circonvoisins ont isolé complètement de leur pays d'origine les Toucouleurs du Ségou, ils « restent prisonniers dans leur conquête[3] », et de plus

[1] Mage; — Soleillet, ouvrages cités.
[2] Paul Soleillet, ouvrage cité.
[3] Pietri, *Les Français au Niger*

en plus des *sofa* ou guerriers bambara remplacent les talibé toucouleurs dans la conduite des armées et la gestion des intérêts civils. De même qu'en Chine les Mandchoux se fondent dans l'élément chinois, de même sur le Niger les gens du Fouta se perdent dans la société bambara. Mais, quoique repris par des représentants de la nation, le gouvernement du *lam-dioulbé* ou « commandeur des croyants » n'a point changé de procédés à l'égard du peuple, toujours écrasé de taxes : dîme, capitation, droits cou-

N° 96. — SANSANDIG.



tumiers, douanes et réquisitions de guerre. Les talibé, les sofa sont exempts de tout impôt.

Sansandig, située à 55 kilomètres en aval de Ségou Sikoro, sur la rive gauche du fleuve, occupe aussi une position nécessaire comme lieu d'échanges. Détruite récemment par les Toucouleurs, en punition d'une longue résistance, elle ne peut manquer de se reconstruire au même endroit ou dans un emplacement voisin. Le brusque méandre que décrit le Niger vers le nord fait de ce point le lieu de convergence des routes du Sahara, et les marchés naturels d'échange entre les gens des savanes et ceux du Soudan se trouvent précisément dans la zone voisine, médiaire entre les collines et la plaine. A moins de cent kilomètres au nord-ouest est Segala, le grand marché où les Arabes du nord viennent échanger

leurs denrées avec les dioula Sarakolé du sud. Plus à l'ouest est le Damfari, c'est-à-dire le pays de Damfa ou Dampa, autre ville de Sarakolé située au point d'intersection de plusieurs routes et fréquentée par les Maures, Oulad-Mahmoud, Oulad-Tichit, Oulad-Oualata, Oulad-Mbarek ; pendant la saison sèche, la ville est entourée des tentes de ces nomades, groupés par tribus. Ils viennent acheter le mil, que les habitants de cette région récoltent en énormes quantités, et le rapportent dans le pays d'el-Hodh, trop sec pour la culture des céréales. Le Damfari était un pays très prospère en 1883, lorsque M. Bayol le parcourut et le plaça, par conventions avec les chefs, sous le protectorat de la France. On commençait à y cultiver l'arachide ; le tabac de la contrée est renommé, les forgerons y sont fort habiles, et dans le grand village de Boro, entouré de cotonniers et d'indigotiers, de nombreux métiers fabriquaient ces étoffes bleues, solides de tissu, inaltérables de couleur, qui servent à faire les robes connues sous le nom de « boubou de Ségou ». De nouveaux villages se fondaient dans le pays pour recevoir les fugitifs de pays limitrophes dévastés par les Toucouleurs.

Au nord de Damfa, la ville de Mourdia, située dans la région des savanes où commencent à se montrer les premiers sables, quoique les terrains restent fertiles, est encore plus commerçante et plus populeuse : jusqu'à sept campements de Maures, contenant au moins 1200 individus, entourent l'agglomération centrale, où vivent 2500 Sarakolé; les rues tortueuses sont disposées en bazars comme les souk de Tunis et l'on y vend des tapis, des bijoux, des cuirs brodés, qui rappellent l'industrie maurétanienne. Le pays qui s'étend au nord-ouest, dans la direction du Kaarta, est le Bakhounou, territoire qui fait partie d'el-Hodh, la zone médiaire entre le Sahara et le Soudan. Cette contrée de passage, qui appartint jadis au grand empire de Ghanata, puis à celui des Mandingues, a été fréquemment disputée par les voisins puissants. Les Arabes, les Bambara s'y sont entreheurtés, les Foula, les Toucouleurs l'ont conquise et même y ont établi des colonies permanentes. Toutes les fois qu'ils sont laissés à eux-mêmes, les naturels du pays, presque tous Sarakolé ou Assouanik, — dans la nomenclature ethnique des Arabes, — se groupent en petites confédérations républicaines; mais, fort prudents, ils entrent rarement en lutte avec les envahisseurs du pays : ils laissent passer l'orage, puis se remettent à l'œuvre pour cultiver leurs champs et en exporter les produits. La capitale du Bakhounou, Bakuinit, située à l'occident de la province, à une centaine de kilomètres à l'est de Nioro, occupe le fond d'une dépression sablonneuse, à côté d'une nappe d'eau profonde; quelques rochers de

schiste argileux et des terrasses de latérite la dominent. D'après Lenz, huit à dix mille habitants vivent dans les maisons délabrées de Bakuinit. Entre cette ville et Mourdia le sultan de Ségou a fait établir un nouveau lieu de marché, Ghiñé, qui a pris rapidement une grande importance, grâce aux franchises de toute douane assurées aux marchands; sa population sédentaire est de 4000 habitants, mais on y trouve parfois réunis de 15 à 20000 individus. On y parle bambara; toutefois le ouolof, contenant beaucoup d'expressions françaises, tend à y devenir la langue commerciale[1].

De Sansandig, d'autres voies, plus courtes que celles de Segala et de Mourdia, mènent vers le pays des Maures par les pays de Kenieka et de Kalari. Un de ces chemins, qui se dirige vers l'oasis de Oualata, passe par la grande ville de Goumbou, la Koumba de Barth, qui se compose de deux cités, également entourées de murs et séparées l'une de l'autre par une mare ou dhaya : quinze ou vingt mille habitants, presque tous Bambara, mais parlant arabe, vivent dans Goumbou, et jusqu'à plusieurs lieues de distance s'étendent leurs champs de sorgho. Cette ville commerçante se trouve déjà dans le cercle d'attraction du Sénégal pour le trafic des gommes[2]. A l'est de Goumbou, sur la route directe de Sansandig à Tombouctou, les caravanes traversent une autre cité commerçante, la Sokolo des Bambara, la Kala des Arabes, qui fut au moyen âge l'une des capitales de l'empire des Mandingues, et dont la population serait encore de 6000 habitants; une famille puissante de chorfâ établie à Sokolo rappelle l'ascendant que possédait autrefois l'empereur du Maroc sur ces régions d'outre-désert. Une autre ville, Fara-bougou, située à une petite distance au nord de Sokolo, est, du côté des Maures, le poste avancé de la nation des Bambara; elle renferme aussi plusieurs milliers d'habitants.

En aval de Sansandig, le Niger coule sur une centaine de kilomètres dans la direction de l'est. Dans cette partie de son cours, Sibila, chef-lieu d'un petit État bambara, est la principale ville riveraine. Plus bas, là où le fleuve a repris sa marche vers le nord-est, se trouve Diafarabé, le point le plus éloigné de Bamakou que le bateau à vapeur du Niger ait encore atteint. Là déjà commence la zone de diramation des eaux. Une branche, qui passe non loin d'une ville sainte, Diaka, se dirige au nord vers Tenenkou, l'un des grands marchés du pays de Bourgou, et va se perdre plus loin dans le lac de Debo. Une autre branche, qui se porte vers l'est et que

[1] Paul Soleillet, ouvrage cité.
[2] Oscar Lenz, *Timbuktu.*

le bateau à vapeur essaya vainement de suivre à travers les roseaux, mène à l'antique et fameuse ville de Djenné, dont le nom est considéré par quelques auteurs, d'après Léon l'Africain, comme l'origine du mot de Guinoye ou Guinée, donné par les Portugais à une si grande partie du continent africain. Quoi qu'il en soit, Djenné, que, jusqu'à nos jours, un seul Européen, René Caillié, a visitée, est une cité déchue : les guerres civiles et étrangères, l'interruption du commerce sur le fleuve et sur les marigots, et peut-être aussi des changements dans la ramure fluviale de cette région basse, où se déplacent incessamment les coulées, ont notablement diminué l'importance de cette ville. En 1828, lors du passage de Caillié, elle n'était déjà plus le centre du commerce dans cette région du Soudan et sa population était inférieure à dix mille habitants. Cependant la cité couvrait une vaste étendue : l'enceinte avait au moins quatre kilomètres de circonférence et ses murailles en pisé, ses tours, les majestueux baobabs ombrageant les portes, et çà et là des bouquets de rôniers sur les renflements du sol, au-dessus des jardins et des rizières, formaient un ensemble pittoresque. A cette époque la ville avait cessé d'être capitale de royaume, mais la franchise du marché y attirait encore un grand nombre d'étrangers, Arabes, Mandingues et Sarakolé. Les Foula, conquérants de la contrée, y commandaient aux descendants bambara des anciens possesseurs du sol et veillaient à la stricte observance du culte musulman. Les habitants, réputés pour leur douceur et leur affabilité, savaient tous lire l'arabe et réciter des versets du Coran. Djenné était une école aussi bien qu'un bazar.

Dans cette région du confluent, parcourue de nombreuses coulées navigables, les villes peuvent se déplacer sans inconvénient, en gardant les avantages commerciaux que donne la convergence des voies. Abandonnant Djenné comme résidence, le roi Sego-Ahmadou choisit un emplacement à une petite distance à l'est du confluent des deux Nigers, pour y fonder « à la louange de Dieu » la ville de Hamdallahi (el-Lamdou-Lillahi); mais cette nouvelle capitale du Massina, — ou Moassina, comme l'entendit toujours appeler Lenz, — n'eut pas une longue existence. En 1862, le « Pèlerin » Omar s'empara de cette ville ; ce fut l'époque la plus glorieuse de son règne : alors l'empire foula était immense, s'étendant du désert aux montagnes où le grand fleuve prend son origine; mais deux années ne s'étaient pas écoulées que le conquérant était à son tour enfermé dans Hamdallahi et périssait avec ses fidèles. Il ne reste plus que des ruines de ce chef-lieu d'empire. La capitale actuelle du Massina est la ville de Bandiagara, située non loin de la rive droite du Bakhoy ou Niger occi-



TYPES ET COSTUMES. — FILLANI OU FOULA

Gravure de Thiriat, d'après une photographie de M. Joseph Thomson.


THE ASTOR LIBRARY

dental, à une centaine de kilomètres à l'est de Djenné. D'ailleurs ce pays n'a point d'unité politique : un roi toucouleur de la dynastie d'el-Hadji Omar commande dans la partie de la contrée voisine du confluent. Des chefs foula, descendants de ceux qui s'établirent au Massina en 1770, se sont maintenus dans quelques villes de l'intérieur; les populations indigènes, Bambara ou Songhaï, ont aussi constitué de petits États distincts, tandis que sur les frontières du nord-ouest et du nord-est les Touareg Ireghenaten cherchent à pénétrer de plus en plus avant dans les territoires cultivés des nègres sédentaires.

Des villes de marché se succèdent sur les routes du Massina qui se dirigent de Djenné vers Tombouctou, par l'une et l'autre des campagnes qui bordent le fleuve, à l'est et à l'ouest. Du côté de l'orient, Niakongo, Boré, Douentsa, sont mentionnées par les informateurs de Barth comme des agglomérations urbaines considérables : du côté de l'occident, Bassikounou, visitée par Lenz en 1880, n'a guère plus de deux cents maisons d'argile, groupées dans une clairière de la forêt; mais autour de ses murailles est un vaste campement d'Arabes, qui ont donné leur langue aux habitants bambara, et toute une « montagne » de débris s'élevant dans le voisinage témoigne de la longue série de générations qui se sont succédé en cet endroit. Enfin plusieurs villes se voient aux bords du fleuve ou de ses coulées, en aval de Moéti ou Issaka, le village situé au confluent des deux Nigers. Kona, sur la rive droite, est la colonie la plus avancée, vers l'occident, des nègres de langue songhaï. Plus bas, sur la même rive, se montre Gouram, signalée de loin par sa colline insulaire de rochers au milieu des marais, des coulées, des terres alluviales. A l'ouest, de l'autre côté du lac Debo, est la grande ville de Yoarou (Yovarou), située, suivant les saisons, dans une plaine de sable desséché ou sur une rive marécageuse, entre les flaques et les courants. Entre Yoarou et Tombouctou, Diré paraît être le port le plus fréquenté, mais les guerres continuelles qui ont dévasté ces contrées depuis l'invasion des Toucouleurs en ont singulièrement diminué le trafic. Aux objets de commerce du haut Niger s'ajoutent dans les villes du Massina de magnifiques chevaux, à peine moins beaux et moins endurants que ceux de la Berbérie. C'est dans cette partie du cours fluvial que, d'après le récit des voyages d'Ibn Batoutah, au quatorzième siècle, devait se trouver Mali, la capitale du puissant empire des Mandingues[1].

[1] Desborough Cooley, *Negroland of the Arabs*.

III

LE NIGER MOYEN

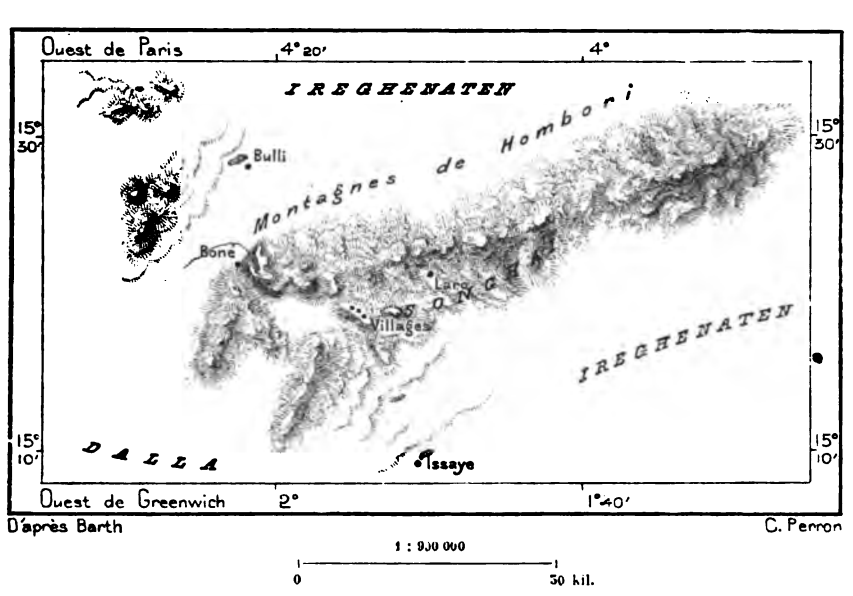
TOMBOUCTOU, LES TOUAREG ET LES SONGHAI

Cette région de l'Afrique centrale est bien nettement délimitée, en amont de Tombouctou et du grand coude fluvial, par la zone de diramation des eaux de crue dans les marigots des deux rives et, au sud des savanes et des déserts sahariens, par le premier affluent considérable que le fleuve reçoit des campagnes du Haoussa. La plus grande partie de l'immense espace que comprennent les deux versants du Niger entre Tombouctou et Gomba est inhabitée ou du moins n'a qu'un nombre d'habitants très faible relativement au territoire de parcours; mais les régions méridionales du bassin paraissent être en maints endroits très populeuses : un seul voyageur européen, Barth, a parcouru ce pays en se rendant directement de Saï à Tombouctou, par la corde de l'arc que décrit la courbe orientale du fleuve. Au sud du vaste méandre décrit par le Niger dans la région du désert, quelques montagnes forment une limite naturelle entre les deux zones : c'est le groupe dit spécialement Tondi ou « Montagne »; on l'appelle aussi el-Hadjri ou monts de Hombori. La plaine au-dessus de laquelle s'élèvent ces hauteurs a probablement une altitude d'environ 500 mètres, mais elle est fort unie, à peine ondulée, et les saillies de rochers qui la percent, hautes de 200 à 300 mètres et même davantage, produisent un contraste d'autant plus frappant. Les monts de Hombori ne forment pas une chaîne continue : ce sont des massifs isolés, aux contours bizarres, qui peut-être furent autrefois des îles. Les pentes inférieures de ces monts sont composées de talus d'éboulement, tandis que les arêtes se dressent en falaises verticales, offrant l'aspect d'énormes châteaux forts flanqués de tours carrées. Des indigènes s'y sont établis en effet comme en des citadelles, d'où ils se gardent des conquérants foula : très pacifiques d'ailleurs, ils descendent avec leurs troupeaux dans les forêts d'acacias et les savanes qui entourent leurs montagnes, mais au moindre indice de danger ils disparaissent, et le pays redevient désert en apparence. Quelques autres massifs de hauteurs moindres parsèment les plaines au sud des montagnes de Hombori : telles sont les saillies d'Aribinda, granits, gneiss, grès, roches offrant toutes une pente abrupte vers le sud, une pente plus longue vers le nord[1].

[1] H. Barth, ouvrage cité.

Des Arabes ou du moins des Berbères de race mélangée et parlant l'arabe comme langue maternelle peuplent la région nigérienne qui s'étend au nord-ouest de Tombouctou, dans la direction de Oualata et de Tichit. Un grand nombre de marchands arabes voyagent même au sud du fleuve et l'on en trouve dans la plupart des villages jusqu'aux montagnes de Hombori; en outre, des Songhaï et des Touareg usurpent le nom respecté d'Arabes pour gagner en considération. A l'est du méridien de Tombouctou, toute la région saharienne appartient à la race des Imòhagh ou Imocharh, dont les tribus clairsemées sont éparses sur près de 2000 kilo-

N° 97. — MONTAGNES DE HOMBORI.



mètres dans tous les sens, au nord jusqu'aux frontières de l'Algérie, à l'est jusque dans le voisinage du lac Tzàdé. Tous ceux de la région du Niger font partie de la confédération des Aouellimiden : il en est qui sont désignés sous le nom de Tademakka ou Tademekket, du nom d'une ville aujourd'hui disparue qui se trouvait à l'ouest des montagnes d'Aïr et que l'on appelait d'ordinaire es-Souk ou le « Marché » par excellence. Ces Tademakka sont les frères des Dedmàka de la Khoumirie, devenus Arabes par la langue et par les mœurs[1].

Aouellimiden et Tademakka ont franchi le Niger en aval de Tombouctou et sont devenus les maîtres du territoire d'outre-fleuve jusqu'à une grande distance au sud. Non seulement ils ont occupé les régions sablonneuses, les

[1] H. Duveyrier, *La Tunisie*.

pays de dunes et les savanes qui ressemblent aux espaces sahariens, mais ils se sont avancés aussi dans les vallées des montagnes de Hombori, et plus au sud dans les fertiles campagnes du Libtako; leurs groupes profitent du moindre vide qui se produit dans les populations songhaï pour pénétrer plus avant. Il est vrai que ces déplacements vers le sud ont eu pour conséquence des modifications dans les mœurs. Les Touareg d'outre-Niger sont restés pasteurs et nomades, transférant leurs demeures d'une île à l'autre, de ces roches entourées d'eau à la rive méridionale et de celle-ci aux campagnes lointaines du sud; mais bien peu d'entre eux ont gardé le chameau, le fidèle compagnon des autres Touareg; leurs animaux domestiques sont les bêtes à cornes et les moutons, qui les ont suivis à la nage, à travers les bras du fleuve. Dans plusieurs districts des croisements de race ont eu lieu : les Touareg se sont mélangés avec les noirs du pays, ce qui a peut-être valu à l'ensemble des tribus du sud le nom d'Ireghenaten ou « Mêlés », sous lequel ils sont connus par les Touareg du nord. Par la langue, ils sont en voie de transformation; Barth en a rencontré qui parlaient également bien le poular, le songhaï et leur idiome targui. Néanmoins il est aussi parmi ces Touareg des hommes de race blanche, offrant le type berbère dans toute sa pureté : ils ont les lèvres fortes, la mâchoire solide, avec un nez droit, un front bien développé, la figure d'un bel ovale; leurs épaules sont larges, leurs membres forts, leur corps toujours bien équilibré, leur démarche légère. Aux yeux d'un Européen, quelques femmes ireghenaten sont véritablement belles et de formes irréprochables, si ce n'est qu'elles ont une certaine tendance à la stéatopygie. Les Touareg de ce pays vivent, comme ceux du nord, presque exclusivement de viande et de lait; ils demeurent sous la tente en peau de mouton et dans quelques endroits ils portent même des vêtements de cuir; le litzâm ou voile dont ils enroulent leur tête et qui leur cache le bas de la figure est généralement une bande de coton blanche, rouge, bleue, dont ils font contraster fort habilement les couleurs. Comme les Ahaggar, ils se divisent en deux castes, celle des nobles, dont le métier est la guerre et qui ne peuvent condescendre à d'autre travail que le soin des bestiaux, et celle des clients ou esclaves qui cultivent le sol. Ces gens sont fort malheureux : en voyant apparaître Barth, l'homme blanc venu des pays où naît le soleil, ils se demandaient si l'étranger n'était pas ce mahdi, annoncé par les prophéties, qui délivrerait les esclaves et les élèverait à la dignité d'hommes.

Les Songhaï (Sonrhaï, Sourhaï) vivent sur les deux bords du Niger moyen entre Tombouctou et le confluent de la rivière de Sokoto; ils pénètrent au

loin dans l'intérieur de la grande boucle du Niger et leur langue est parlée jusque dans la région des marigots et des lacs en aval de Djenné. Déchus aujourd'hui parmi les nations de l'Afrique, les Songhaï ont eu leur période de domination. Triomphant d'un souverain de l'empire mandingue de Mali, le chef songhaï Askia fonda en 1492 un royaume avec Gogo pour capitale, s'étendant au loin vers le haut et le bas fleuve et dans les oasis du désert : « les voyageurs mettaient six mois à traverser ses domaines ». Askia devint le plus puissant des princes de l'Afrique et, pour célébrer ses victoires, il entreprit le pèlerinage de la Mecque, accompagné de ses vassaux et de quinze cents hommes armés, se rendit fameux en Orient par ses générosités et ramena des savants qui firent de Gogo et de Tombouctou des foyers de lumière dans le pays des nègres. Ce grand empire ne dura pas cent ans; dès 1584, l'empereur du Maroc avait envoyé une armée de vingt mille hommes d'oasis en oasis pour combattre les Songhaï, mais la difficulté des approvisionnements empêcha les envahisseurs d'atteindre leur but. Sept années plus tard, l'eunuque Djodar, Espagnol d'Almeria devenu général au service du chérif de Marrakech, se présenta à la tête d'une petite troupe de 3600 hommes, parmi lesquels beaucoup d'Andalous comme lui, tous armés d'espingoles, et contre ces habiles Rouma ou « Tireurs » se brisèrent les bandes innombrables des archers et des lanceurs de javelots songhaï. Les Rouma marocains se substituèrent aux descendants d'Askia pour la domination de l'empire : leur pouvoir s'étendit jusque dans le Bakhounou, à Djenné, aux montagnes de Hombori; mais bientôt toutes relations cessèrent entre eux et la mère patrie; ils se marièrent à des femmes indigènes et constituèrent des familles métissées dont l'autorité s'amoindrit peu à peu; cependant, au commencement de ce siècle, la navigation du Niger, jusqu à une grande distance en amont et en aval de Tombouctou, était encore entre leurs mains. Puis vinrent les conquérants foula qui fondèrent l'empire du Massina, et les nomades Touareg qui s'établirent sur les deux bords du fleuve; maintenant les Songhaï sont partout asservis à des voisins plus puissants, si ce n'est en quelques districts isolés, comme les montagnes de Hombori, où ils sont protégés par des citadelles de rochers et les marais riverains du Niger, dont ils connaissent seuls les gués fangeux.

La langue songhaï, le kissour (ki-songhaï) de Tombouctou, est encore une langue très répandue malgré la déchéance politique du peuple qui la parle, mais elle est mêlée d'un grand nombre de termes arabes et de mots touareg; elle s'est même rapprochée de l'arabe par la syntaxe. Les Songhaï sont en général presque noirs, leurs traits sont fins et nettement

découpés, encadrés par une chevelure crépue, mais assez longue et facile à tresser; quelques tribus se distinguent par des lignes de tatouage et dans les régions orientales du pays les femmes s'ornent la figure d'un anneau de métal passé dans la cloison du nez; pour la plupart elles portent fort élégamment leurs aiguières sur l'épaule gauche. Vaincus et pourchassés, les Songhaï sont un peuple triste, maussade, peu hospitalier : dans ses longs voyages, Barth n'a pas rencontré de nègres qui lui fissent un plus froid accueil. Le même voyageur émet l'hypothèse, appuyée d'ailleurs sur des traditions locales et sur des passages des auteurs arabes, que les Songhaï furent anciennement en rapport avec l'Égypte : c'est des bords du Nil que leur vinrent les missionnaires de l'Islam et dans les temps antiques d'autres instituteurs leur avaient apporté des pratiques de la civilisation égyptienne : telle aurait été celle de l'embaumement des corps. Quand les rois songhaï mouraient, même sur le champ de bataille, on en faisait soigneusement l'autopsie et on remplissait les cadavres de miel pour les transporter à la capitale, où l'on procédait aux rites funéraires. Le genre de construction des demeures songhaï rappelle l'architecture des cases de mainte peuplade dans le « pays des Rivières » entre le Nil Blanc et le Bahr el-Arab. Quelques-unes ont deux charpentes superposées; d'autres ont une toiture irrégulière dont la pointe s'incline au-dessus de l'ouverture d'entrée comme l'extrémité d'un bonnet phrygien. A côté des cases, et les dépassant en hauteur, s'élèvent les greniers, presque tous portés au-dessus du sol par des rangées de pieux : de loin ils donnent au village l'aspect d'un château fort hérissé de tours rondes aux toitures pointues; ailleurs ces greniers se terminant en terrasses et formant des pyramides tronquées, ressemblent aux pigeonniers des villages égyptiens[1].

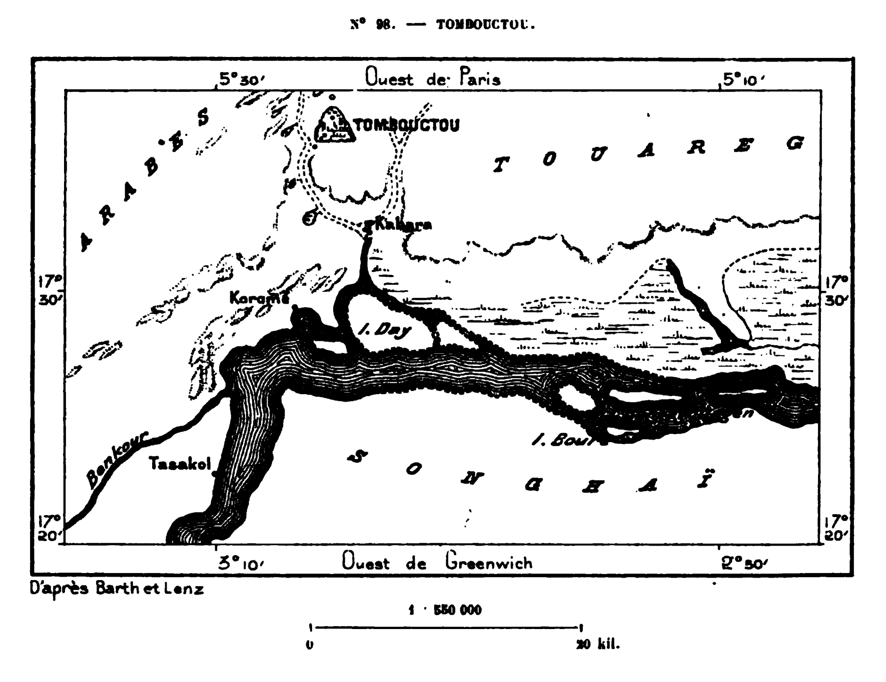
Tombouctou, la ville la plus fameuse du pays des Songhaï et de toute l'Afrique centrale, n'est désignée sous ce nom que par les Européens. D'après Barth, Toumboutou serait la véritable forme songhaï du nom de la cité; les Touareg l'appellent Toumbutkou, tandis que les Arabes disent unanimement Tin-Bouktou, le « Puits » de Bouktou. Le sens primitif du mot serait celui de « cavité, lède, entre-dunes », qui s'explique par la construction des premiers édifices entre des sables mouvants. La ville est d'origine fort ancienne. On la dit fondée par les Touareg au cinquième siècle de l'hégire : il est probable qu'elle fut plutôt prise par eux. D'autres pen-

[1] Barth, ouvrage cité.

sent que ces pillards nomades durent établir la ville d'échanges entre les régions du Sahara et du Soudan; d'ailleurs la position de Tombouctou, à l'angle brusque formé par le fleuve et à la jonction de tant de coulées latérales, est telle, que là ou dans le voisinage dut se trouver de tout temps un lieu de marché. On en parle à l'époque du royaume de Ghana, au onzième et au douzième siècle, et plus tard sous le gouverment des Sou-Sou.

Lors de la domination des rois mandingues de Mali ou Mellé, au quatorzième siècle, Tombouctou était une ville riche et prospère, dont la renommée se répandait au loin, grâce au commerce du sel et de l'or; les Euro-

N° 98. — TOMBOUCTOU.



péens même en entendirent parler : le nom de Timboutch apparaît pour la première fois sur une carte catalane de 1373. Mais une cité qui renfermait tant de trésors ne pouvait échapper au pillage. Les Touareg, puis les Songhaï la dévastent au quinzième siècle; cent ans plus tard, ce sont les fusiliers andalous de Djodar qui pillent la ville renommée, et depuis cette époque elle a été fréquemment disputée par Touareg, Foula et Toucouleurs. Lorsque ceux-ci se présentèrent, en 1863, ils auraient trouvé la ville abandonnée par les Arabes et les Touareg; mais, suivant leurs haines de race ou de culte, les informateurs racontent diversement les conséquences de cette invasion. D'après les uns, el-Hadji Omar et les siens seraient tranquillement revenus dans le Massina, chargés de butin; d'après les autres, ils auraient été attaqués soudain au moment du pillage et seulement un

petit nombre d'entre eux auraient échappé au massacre[1]. Quoi qu'il en soit, un accommodement, formel ou tacite, finit par se conclure entre les puissants voisins de Tombouctou : incapable de résister, la cité pacifique n'a point essayé de fermer les brèches de ses murs; elle acquitte le tribut envers les uns et les autres, et quand les chemins sont ouverts, quand la navigation n'est pas arrêtée sur le fleuve, en amont ou en aval, par des riverains pillards, elle jouit d'une prospérité relative qui permet à la plupart de ses habitants de vivre dans le bien-être.

La population de Tombouctou, évaluée à 13 000 individus par Barth en 1853, à 20 000 par Lenz en 1880, se compose principalement d'Arabes d'origine marocaine, parlant le dialecte hassania comme ceux du Sénégal[2]; des Songhaï, des Arabes Berabich, des Touareg, des gens de race mandingue et bambara, des Foula et autres colons ayant pour idiome commun le bambara, entrent aussi pour une certaine part dans la population urbaine; en outre, deux ou trois familles de Juifs venues avec les caravanes des oasis marocaines sont tolérées depuis le milieu du siècle dans la cité musulmane. Mais bien rares, on le sait, sont les Européens qui pénétrèrent dans la mystérieuse Tombouctou, quoique l'entreprise ait été fréquemment tentée et que nulle gloire ne parût supérieure à celle d'une pareille conquête géographique. Il est certain que des ambassadeurs portugais se rendirent à la cour des rois mandingues de Tombouctou, mais le récit de ces voyageurs du quinzième siècle ne fut jamais publié. Plus tard, maints esclaves européens, soit prisonniers faits par les corsaires, soit matelots capturés à la suite d'un naufrage, durent être amenés au grand marché central de la région du Niger; mais l'histoire ne mentionne que deux de ces captifs, l'un au commencement du dix-huitième siècle, l'autre près de cent ans plus tard : le marin français Paul Imbert, qui mourut esclave au Maroc, et l'Américain Adams, dont on possède un récit sans valeur, empli de contradictions qui en rendent l'origine douteuse. Enfin, en 1826, Laing atteignit Tombouctou par la voie de la Tripolitaine et du Touat; mais à peine avait-il commencé le voyage de retour, qu'il fut massacré. Le premier Européen qui, après avoir traversé la ville, en 1828, eut le bonheur de rendre compte de son exploration fut René Caillié : le pèlerin de la science, pauvre, déguenillé, malade, se traînant d'étape en étape, n'avait réussi que grâce à sa misère, au mépris des hommes et à la pitié des femmes. Vingt-cinq ans après, Barth se présentait

[1] Mage, O. Lenz, ouvrages cités.
[2] Faidherbe, *Bulletin de la Société de Géographie de Lille*, 1885, n° 3.

en chérif, fort de l'appui de la plus puissante famille de Tombouctou et disposant de vastes ressources fournies par le gouvernement britannique. Encore vingt-sept années durent se passer, après le séjour de Barth, avant qu'un autre voyageur européen, Lenz, atteignît Tombouctou, sur la route



EL HADJ ABD-EL-KADER, ENVOYÉ DE TOMBOUCTOU.
Dessin de Thiriat, d'après une photographie de M. Tourtin.

du Maroc au Sénégal, et depuis cette époque aucun autre explorateur blanc n'a revu Tombouctou, quoique d'avance on l'indique sur les cartes comme la station centrale du chemin de fer « transsaharien ». Toutefois il paraît probable que des relations suivies, inaugurées déjà en 1884 par l'envoi d'un dignitaire de Tombouctou, s'ouvriront entre les Français du

Sénégal et la cité du Niger, car le commerce s'accroît entre le poste de Bamakou et les villes riveraines d'aval : devenue l'une des puissances du haut Niger, la France ne peut manquer de traiter directement avec le principal marché de la contrée.

Tombouctou est située à 15 kilomètres au nord du Niger, sur une terrasse dont l'altitude est évaluée à 245 mètres : c'est un promontoire des hamâda du désert. Quelques mares ou dhaya se montrent dans les cavités de la plaine voisine, entourées de rares mimeuses et de bouquets de palmiers : ces flaques sont les restes des inondations fluviales qui, tous les trois ou quatre ans, transforment la campagne basse en un labyrinthe de canaux ; dans ces marais, où se déversent les impuretés de la ville, naissent les miasmes délétères qui rendent le séjour à Tombouctou fort dangereux pour les étrangers. Jadis un bras latéral du Niger, accessible aux grandes embarcations, serpentait jusqu'au pied des berges de Tombouctou, et même en 1640 un quartier bas de la ville fut inondé. La coulée s'est graduellement emplie de vase ; maintenant les bateliers ne peuvent pénétrer, et encore pendant la saison des crues, que dans le bassin de Kabra ou Kabara, petit bourg peuplé d'environ deux mille Songhaï, qui groupe ses cases sur les pentes d'une butte, émergeant comme une île du milieu des terres alluviales et des marais[1]. Si le port a diminué en dimensions et en valeur, la ville de Tombouctou s'est aussi notablement amoindrie. En venant du nord, les voyageurs traversent de vastes étendues couvertes de débris ; du côté de l'ouest les ruines occupent également une large zone. La position même de la grande mosquée, presque en dehors de la ville, tandis qu'elle dut se trouver un jour au centre du quartier le plus vivant, prouve que la cité s'est de beaucoup réduite en étendue. Cette mosquée, que domine une tour pyramidale en pisé, est le seul édifice remarquable de Tombouctou, labyrinthe de maisons à terrasses et de cases à toits pointus.

Les bois ont été coupés, dit-on, pour la construction de bateaux, lors de la conquête de la ville par les Andalous marocains ; maintenant pas un arbre ne se montre dans le triangle de la ville, tournant sa pointe vers le nord ; néanmoins l'aspect des quartiers est animé par la multitude des oiseaux qui tourbillonnent dans l'air et s'abattent sur les terrasses : cigognes, corbeaux, grues, faucons, colombes et pierrots. Des animaux en foule se groupent dans les places et aux abords des mares, bêtes de somme

[1] Mouvement annuel du port de Kabra, d'après el-Hadj Abd-el-Kader :
50 chalands, de 25 à 30 tonneaux, soit 26 500 tonnes.
(*Journal officiel de la République française*, 9 nov. 1884.)

et montures, moutons et chèvres, autruches domestiques, privées de leurs touffes de plumes.

Quoique déchue, Tombouctou a toujours un grand commerce et ses échanges s'accroîtront certainement avec le retour de la paix, car elle occupe le foyer de convergence des routes entre le Sahara occidental et le Soudan[1]. Son importance lui vient surtout du commerce des plaques



TOMBOUCTOU. — VUE GÉNÉRALE,
D'après une gravure extraite de *Timbouctou*, du docteur Lenz.

de sel, importées de Taoudéni et d'autres carrières du désert : c'est grâce au sel que les Arabes et les Touareg sont devenus, et malgré le passage d'autres conquérants, finissent toujours par redevenir les maîtres de Tombouctou. Après le mil, la principale denrée offerte en échange du sel est la noix de kola, que les caravanes apportent des rivières du Sud, de la Rokelle, même des contrées voisines de l'Achanti. Tombouctou est aussi un grand marché pour les étoffes, et l'on y trouve, quoique à un prix con-

[1] Arrivage annuel des caravanes à Tombouctou, d'après el-Hadj Abd-el-Kader :
400 caravanes à 350 chameaux en moyenne. Total, 140 000 chameaux, avec un chargement de 22 400 tonnes.

sidérable, la plupart des articles manufacturés d'Europe. Le Maroc envoie le thé, cette feuille précieuse qui fournit la décoction savourée, dite « eau de Zemzem » par les Arabes comme l'eau sainte de la Mecque. La monnaie courante de Tombouctou, comme celle de tous les pays du haut Niger, est le cauris : elle a succédé comme signe représentatif des valeurs à une autre espèce de coquillage, que l'on importait de Perse[1], et la pièce de cinq francs la remplace peu à peu. Quand la guerre ferme une des voies commerciales qui se dirigent vers Tombouctou, les caravanes font de grands détours, mais le trafic ne s'en continue pas moins : c'est ainsi que le mouvement des échanges entre Tombouctou et Saint-Louis, au lieu de suivre la voie naturelle qu'offrent les rives du Niger et du Sénégal, a dû prendre au nord les chemins du désert par des étapes régulières, d'oasis en oasis. La ville la plus importante sur ce parcours est Oualata ou Birou, ce marché qui fut si fameux jusqu'à la fin du quinzième siècle et qui de nos jours encore rivaliserait avec Tombouctou par le nombre des habitants, d'après le voyageur sénégalais Alioun Sal. Souvent chez les auteurs arabes le nom de Oualata est confondu avec celui de Ghana ou Ghanata, la « capitale » du pays des Genewah : le nom de ce pays était devenu au Maroc synonyme de pays des Noirs, et l'on sait que plusieurs auteurs y trouvent l'origine du mot Guinée, employé par les Portugais pour toute l'Afrique occidentale[2].

L'industrie est presque nulle à Tombouctou : à peine quelques artisans s'y occupent-ils de la fabrication de ces poches en cuir de bœuf et de ces sacs à amulettes que la ville de Oualata fournit à tous les marchés du Soudan[3]; des pêcheurs vont chercher au Niger et dans les marigots voisins d'abondantes récoltes de poisson, qui servent presque exclusivement à la nourriture des pauvres et des esclaves, car les riches méprisent cet aliment comme trop commun[4]. Par leurs capitaux, les négociants de Tombouctou dirigent en grande partie l'agriculture des pays environnants; ils possèdent des fermes nombreuses sur les bords du Niger et des marigots riverains; les troupeaux qui paissent dans les savanes des alentours et dans cette large zone de l'Assouad, couverte de forêts de mimosas, qui limite au sud la région du désert leur appartiennent en grande partie. Ainsi les Arabes et même les Touareg et les Foula qui viennent exiger l'impôt sur le marché de Tombouctou sont en réalité les tributaires de la

[1] H. Barth, ouvrage cité.
[2] Desborough Cooley, ouvrage cité.
[3] P. Soleillet, ouvrage cité.
[4] Oscar Lenz, ouvrage cité.

ville dans laquelle ils se promènent en conquérants. L'administration municipale est confiée à un *kahia* ou maire, appartenant à la descendance des « Archers » andalous qui détruisirent l'empire des Songhaï ; mais le pouvoir de ce dignitaire est soumis au contrôle d'un chef ou sultan des Touareg et de la famille des chorfâ Bakhaï, marabouts dont l'ordre a ses fidèles dans tout le Sahara et jusque dans la Berbérie[1]. Tombouctou est une ville savante, possédant les plus riches bibliothèques à l'est du Haoussa, et ses théologiens discutent sur tous les points de foi avec la même subtilité que les docteurs chrétiens du moyen âge.

Le pays de Bouroum, au méandre oriental de la grande boucle du Niger, n'a plus de grand marché comme le méandre rapproché de Tombouctou. Cependant ce marché exista jadis et la légende dit même qu'un Pharaon le visita, suivi d'une armée. Cette légende a probablement un fond historique, car là est la partie du Niger la plus rapprochée de l'Égypte et de ce côté durent s'établir les premières relations directes entre les riverains des deux fleuves : c'est là, dit-on, que la culture du riz, encore pratiquée par les gens du pays, fut introduite pour la première fois dans le bassin du Niger; c'est là aussi que se montrèrent les premiers mahométans et que commença l'œuvre de propagande pour la religion nouvelle. Des villages songhaï très populeux se succédaient aux bords du Niger lorsque, en 1843 ou 1844, une armée de Foula vint s'emparer du pays en offrant bataille aux tribus des Touareg, qui s'étaient assemblées à une cinquantaine de kilomètres au sud du coude du Bouroum ; mais ceux-ci n'acceptèrent pas le combat et laissèrent leurs ennemis dévaster le pays : les villages furent rasés et ce qui restait de la population vaincue transféré dans le Massina.

La capitale de l'empire des Songhaï, Gogo (Gao ou Garho), à 100 kilomètres au sud du Bouroum, avait autrefois plus de 10 kilomètres en circonférence. Elle se composait de deux cités, la ville païenne, située sur la rive occidentale, et la ville mahométane, bâtie sur la rive orientale, la plus rapprochée de la Mecque; en outre, un quartier insulaire s'élevait entre les deux bras du fleuve. De nos jours, il ne reste plus que deux ou trois cases sur la rive droite; l'île est déserte, et sur la rive gauche trois cents cabanes rondes, au milieu des bouquets de palmiers, n'apparaissent même pas comme un village : on dirait plutôt des masures dispersées dans la campagne. Cependant un antique édifice se montre dans ce qui fut autrefois le centre de la cité : c'est une tour de mosquée qui res-

[1] Barth; — Duveyrier; — L. Rinn, *Marabouts et Khouan*.

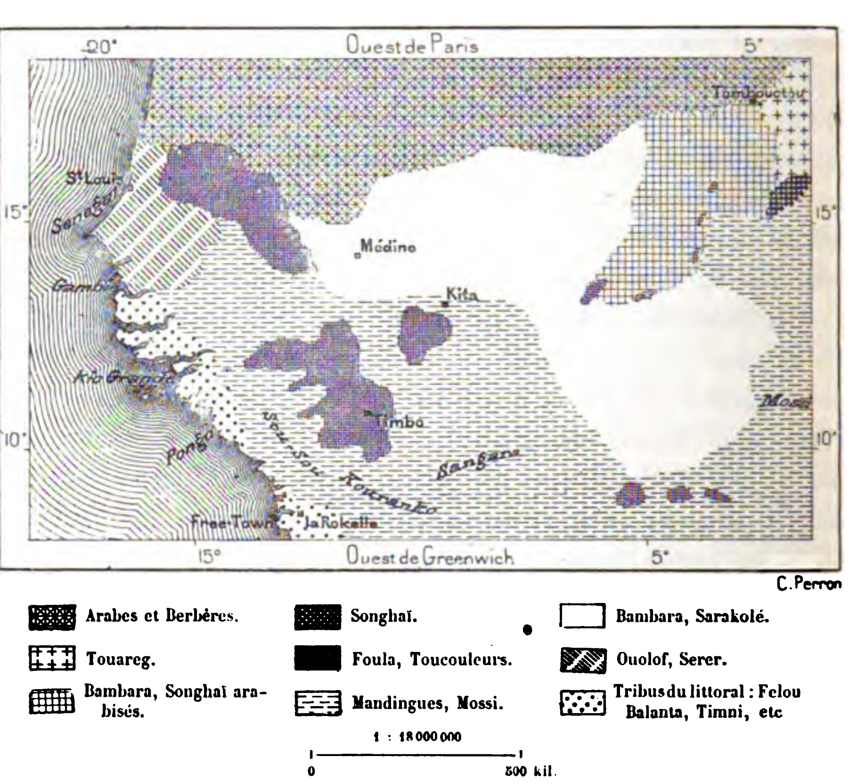
semble à celle d'Agadès, dans l'oasis d'Aïr, une espèce de pyramide massive d'une hauteur de 15 mètres seulement, composée de sept terrasses en retrait dont la maçonnerie est consolidée par des poutrelles en bois de palmier faisant saillie : Hadj Mohammed Askia, le fondateur de l'empire éphémère des Songhaï, est enterré sous cette masure informe. Quant au commerce de l'ancienne « cité de l'Or », il est tellement diminué, que Barth put à peine trouver une barque étanche sur la plage. On ne sait où se trouvait la capitale des Songhaï antérieure à Gogo, la ville de Koukia, dont Cadamosto parle sous le nom de Coccia : il est probable qu'elle était peu éloignée de l'emplacement choisi par Askia pour la construction de sa résidence. A une petite distance au sud vit la petite tribu foula des Gabero, qui se distinguent des Songhaï environnants par leur beauté et leur intelligence; mais ils ont abandonné l'usage de leur langue pour parler celle de la nation qui les entoure.

En aval de Gogo les rives du fleuve sont presque désertes sur près de 300 kilomètres de parcours. Des villages populeux, des convois de barques, de riches cultures ne commencent à se montrer qu'à proximité des villes jumelles Garou et Sinder, bâties l'une et l'autre sur des îles rocheuses, dans un archipel du Niger. Des deux côtés du fleuve, la plaine, d'une largeur totale d'environ 12 kilomètres, est parsemée d'habitations et produit en abondance le millet pour la consommation locale et pour l'exportation dans le pays des Touareg et à Tombouctou. Ensemble les deux cités insulaires comprennent plusieurs milliers de cases et Barth en évaluait la population totale à seize ou dix-huit mille habitants : actuellement elle constituerait l'agglomération urbaine la plus considérable de tout le haut bassin du Niger en amont du confluent avec le fleuve de Sokoto. Les deux villes jouissent d'une certaine indépendance politique ou plutôt elles profitent de la rivalité de deux suzerains, le chef des Touareg métissés qui peuplent les alentours, et le gouverneur haoussa de la ville de Saï, située à un peu plus de 200 kilomètres en aval. A l'ouest de Sinder, le pays est occupé jusqu'à une certaine distance de la rive par des Songhaï indépendants : il faut traverser leur territoire pour atteindre Doré, la capitale du Libtako, province qui appartient, du moins nominalement, au royaume haoussa de Gando. Doré, ville de 4000 habitants, Songhaï pour la plupart, mais comprenant aussi des fugitifs de tous les pays environnants dévastés par la guerre, est le lieu de marché le plus fréquenté de la région limitée par la grande boucle du Niger. On y échange surtout des plaques de sel contre des bandes de coton et des noix de kola ; les chevaux sont la « gloire du Libtako ».

La ville de Saï, dont le nom songhaï, ayant le sens de « Fleuve », est dû probablement à la route de commerce qui traverse le Niger en cet endroit, est le principal lieu de passage en aval du Bouroum. Le trajet. que surveille un « roi du fleuve », se fait en des barques, de 12 à 13 mètres de longueur, formées avec art de deux troncs d'arbres creusés et mis bout à bout. La ville, située sur la rive basse de l'occident, parfois submergée dans les fortes inondations, occupe une étendue considérable, d'environ 2 kilomètres de côté, mais elle n'a pas de quartiers compacts offrant un caractère urbain; elle se compose plutôt de hameaux distincts, et toutes ses cases, à l'exception de la maison du gouverneur, sont construites en nattes et en roseaux. Une dépression tantôt à sec, tantôt emplie d'une eau marécageuse, partage la ville en deux moitiés, et les palmiers doûm qui l'ombragent donnent à l'ensemble une apparence assez pittoresque, par contraste avec les plaines nues des alentours. Ce qui fait l'importance de Saï, c'est le rôle d'intermédiaire qu'elle a par son marché sur la route de Sokoto et de Gando à Tombouctou; en outre, elle est le débouché naturel, sur le grand fleuve, de toute la région de Mossi ou Moré-ba, qui s'étend au sud-ouest sur le versant septentrional des montagnes et des plateaux désignés sous le nom mandingue de Kong. Les Mossi, qui paraissent appartenir à la même race que leurs voisins du nord-ouest, les Tombo, et du nord-est, les Gourma, parlent une langue de même origine; mais de nombreuses colonies de Mandingues et de Foula sont éparses dans leur territoire, centres de commerce et de propagande mahométane. Les Mossi sont une des nations de l'Afrique nigérienne dont l'histoire remonte le plus haut. Au commencement du quatorzième siècle, une armée de Mossi franchit le Niger et s'empara de Tombouctou : les « maîtres de l'épée » et les « maîtres de l'arc » faisaient redouter au loin la puissance de ce peuple. Les Portugais en entendirent parler lors de leurs premières explorations du littoral et, d'après la description de certaines coutumes, s'imaginèrent que le roi du pays était ce fameux « Prêtre Jean » si longtemps cherché en tant de contrées, du territoire des Mongols jusqu'à celui des Cafres; des ambassades furent envoyées à sa recherche. Le fondateur de l'empire des Songhaï, Mohammed Askia, somma les Mossi de se convertir à l'Islam; mais ceux-ci, « après avoir interrogé les âmes de leurs ancêtres, » déclarèrent qu'ils ne changeraient point de religion, ce qui leur valut une « guerre sainte » de la part du roi fanatique, la destruction de leurs villes et le ravage de leurs champs. Néanmoins ils sont restés païens, si ce n'est dans les villes, où l'influence étrangère est prépondérante. Les Mossi, que Barth dit être la race la plus

énergique de la contrée, ont une organisation fédérative : leur pays se divise en un grand nombre de petits États autonomes, acquittant un léger tribut au prince de Woghodogho, la ville centrale du territoire. Habiles marchands, les Mossi se montrent dans toutes les foires des pays environnants, où ils amènent leurs petits ânes vigoureux, chargés de noix de kola, de bandes de coton tissées dans leur pays et d'objets en cuivre, dus au travail de leurs mineurs et de leurs chaudronniers. On reconnaît

N° 59. — RACES DIVERSES DE L'AFRIQUE OCCIDENTALE.



facilement les Mossi à leurs chemises colorées et à leurs énormes chapeaux de paille, qui ressemblent à ceux des Kabyles de la Berbérie méridionale.

En aval de Saï, jusqu'au confluent du fleuve de Sokoto, le Niger n'a encore été suivi que par un seul Européen, Mungo Park. De nombreuses villes sont énumérées par Barth comme cités riveraines ou voisines du cours fluvial, mais leur position et leur importance relative ne sont pas connues : on sait seulement que Kirotachi, marché fréquenté de la rive orientale, est situé à une trentaine de kilomètres au sud de Saï.

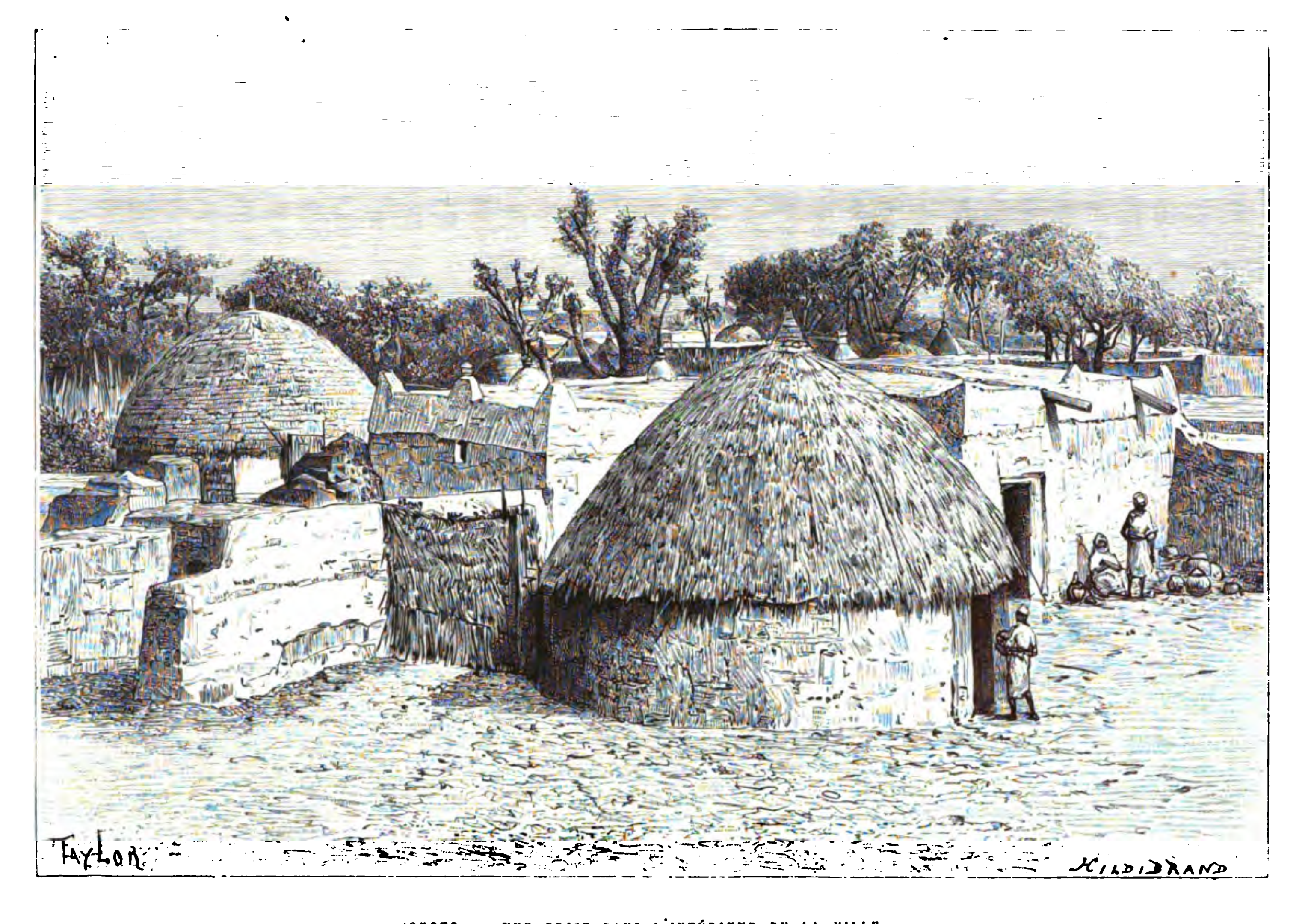
IV

HAOUSSA

La partie du Soudan dont le fleuve de Sokoto forme l'artère principale et qui est limitée au nord par le Sahara, à l'est par le versant du lac Tzâdé, au sud par le faîte de séparation d'avec le Benué, à l'ouest par le cours du Niger, constitue une région naturelle bien distincte : c'est le Haoussa, dont le nom a peut-être pour origine le mot Aoussa, qui, dans la langue des Touareg, a le sens de Cis-Niger, par opposition aux termes de Gourma et d'Aribinda, signifiant Trans-Niger. Les limites de cette région naturelle sont trop faciles à franchir, à l'exception de celles du nord, vers les sables et les rochers, pour qu'elles n'aient pas été dépassées en plusieurs endroits. Tandis que les Africains de races diverses se sont établis dans le Haoussa, de leur côté les Haoussaoua occupent de vastes territoires en dehors de leur domaine central, et les frontières politiques n'ont cessé de flotter par suite des migrations et des conquêtes. Actuellement le pays de Haoussa, une des contrées les plus riches et les plus populeuses du Soudan, celle où se pressent le plus de grandes cités, jouit d'une influence prépondérante sur les régions des alentours. Il commande à de nombreux États situés en dehors de son bassin, et sa langue, considérée par les nègres de ces régions comme l'idiome par excellence du commerce et de la civilisation, s'est répandue dans la plus grande partie du Soudan. En décrivant le Haoussa, il est impossible de ne pas y comprendre quelques-unes des contrées avoisinantes, offrant les mêmes conditions de climat, des habitants de même race, participant aux mêmes destinées politiques. La superficie du territoire qui comprend, avec le Haoussa proprement dit, tous les bassins des rivières qui s'unissent au grand fleuve entre le gulbi de Sokoto et le Benué, peut être évaluée approximativement à 400 000 kilomètres carrés. Quant à la population de cette vaste contrée, les statistiques sommaires donnent, sans raisons à l'appui, les chiffres de dix et même de vingt millions d'habitants ; mais les descriptions de Barth, de Rohlfs et autres voyageurs ne permettent pas de croire à une densité de population supérieure à dix habitants par kilomètre carré, quoique certaines régions, autour de Gando, de Bida, d'Ilorin soient aussi peuplées que les plus industrieuses campagnes de l'Europe. Il y aurait donc au plus quatre millions d'habitants dans le Haoussa et les territoires qui en dépendent, non compris le bassin du Benué.

A l'est, le bassin du Niger n'est pas séparé de celui de Tzâdé par un faîte régulier, ayant une saillie continue facile à reconnaître. Il est vrai que le seuil de partage entre les deux bassins est plus distinct qu'entre le Chari et le Benué, où des marais et des lacs paraissent appartenir aux deux versants à la fois; cependant les pentes sont si peu sensibles dans le Haoussa oriental, qu'il est difficile en maints endroits de reconnaître à quel système appartiennent les eaux courantes ou les flaques qui se maintiennent pendant la saison des sécheresses. Mais la région faîtière est parsemée de nombreux rochers, aiguilles et dômes de granit qui transforment quelques districts en de vastes labyrinthes. Ces pays de rochers offrent de charmants paysages. Entre les pierres la terre végétale est épaisse, et des palmiers, des arbres touffus croissent en bouquets pittoresques; des champs se déroulent en rubans irréguliers sur les contours des buttes; des cabanes se blottissent au-dessous des falaises; il est des villes, telle Doutchi, entre Sokoto et Katsena, qu'on distingue à peine dans le dédale de roches qui se dressent de toutes parts.

Le manque de pente dans le sol, les cavités nombreuses ménagées entre les saillies des rocs ont eu pour conséquence d'empêcher la formation régulière d'une ramure fluviale : dans une grande partie de la contrée il n'y a point de ruisseaux, mais seulement des flaques d'eau, lacs ou étangs, qui croissent et diminuent, se forment et disparaissent suivant les saisons. Même là où les pluies annuelles ont creusé des lits continus. les rivières sont pendant plus de la moitié de l'année réduites à des mares allongées, séparées les unes des autres par des bancs de sable : ce sont des koramma ou coulées dont on voit briller les eaux de distance en distance et dont les seuils mis à sec offrent des endroits favorables pour le campement des caravanes. Seulement dans la partie inférieure du bassin la rivière de Sokoto offre un courant continu, mais ses eaux, qui se traînent paresseusement sur les cailloux, sont malsaines pour les hommes et les animaux : on ne boit que l'eau filtrée qui s'amasse par suintement au fond des trous creusés à la main dans la grève. D'ailleurs la différence est fort grande pour la quantité des pluies dans les deux parties du bassin, l'une voisine des steppes sahariennes, l'autre appartenant à la zone du Soudan. Les transitions du climat sec au climat humide sont très brusques en cette région de l'Afrique : à cent kilomètres du nord au sud l'abondance annuelle des pluies et, par suite, la richesse et la variété de la végétation diffèrent d'une manière frappante. L'écart de latitude entre Sokoto et Gando n'est pas même de 70 kilomètres; mais, tandis que les pluies sont rares dans la ville la plus rapprochée du désert, elles sont au contraire fort abondantes



SOKOTO. — VUE PRISE DANS L'INTÉRIEUR DE LA VILLE

Dessin de Taylor, d'après une photographie de M. Joseph Thomson.

à Gando : des indigènes observateurs interrogés par Barth lui dirent que la moyenne des jours de pluie à Gando serait de 92 par an ; d'après lui, la hauteur annuelle de la colonne pluviale dépasserait 2 mètres dans cette partie du versant nigérien. Pendant la saison des pluies il est extrêmement difficile de parcourir le pays : toutes les rivières débordent, les dépressions sont occupées par des marais, les chemins détrempés se changent en fondrières. Grâce à sa végétation arborescente, la partie méridionale du bassin de la rivière de Sokoto garde un aspect riant durant toute l'année, tandis que la partie septentrionale du pays a, dans la saison des sécheresses, l'aspect le plus triste : en maints endroits, on n'a sous les yeux qu'une savane brûlée.

Dans les districts habités du Haoussa, comme dans le Sénégal, ce sont les tamariniers, les baobabs et les fromagers qui, par leurs dimensions et la majesté de leur port, donnent surtout son caractère au paysage. Le fromager était l'arbre sacré par excellence quand les habitants du Haoussa étaient encore païens. On le voit surtout aux portes des cités : à sa base se faisaient les sacrifices et se tenaient les assemblées solennelles ; son vaste branchage, s'élevant en dôme au-dessus des autres arbres, indique de loin la route aux voyageurs. Les trois espèces de palmiers qui dominent dans le nord de l'Afrique, mais en des régions distinctes, le dattier, le doûm, le deleb, se rencontrent ici en quelques cantons à côté les uns des autres. L'arbre à beurre est commun en certains districts du pays de Sokoto, et des provinces sont devenues fameuses par leurs forêts de doroa (*parkia*), l'arbre dont les graines, torréfiées et pilées, servent à fabriquer des tablettes qui ressemblent aux plaques de chocolat et fournissent un condiment très apprécié : un grand commerce de ces tablettes se fait des provinces boisées du sud aux districts du nord, où l'arbre est rare, et au bassin du Tzâdé, où il n'existe pas. Dans les forêts qu'abat la hache, le doroa, de même que l'arbre à beurre, est toujours respecté. Le papayer, introduit on ne sait à quelle époque et probablement par la voie d'Égypte, ainsi que l'indique son nom, — gonda Masr[1], — se voit à côté de toutes les habitations dans le Haoussa du sud ; mais le bananier, duquel on a dit, à tort, qu'il « suit le nègre à travers le Soudan tout entier[2] », manque dans l'espace d'environ 1000 kilomètres en largeur qui sépare l'Adamaoua du Gando ; il redevient très commun et donne d'excellents fruits dans la région occidentale du Haoussa. Le riz est la céréale par excellence dans tout

[1] Barth, ouvrage cité.
[2] Grisebach, *La Végétation du Globe.*

le bassin de la rivière de Sokoto, tandis qu'à l'est, dans le Bornou, cette plante est inconnue des cultivateurs. Les oignons sont exquis et constituent une part très importante de l'alimentation des indigènes ; Barth dit que dans son long et périlleux voyage à travers le Soudan il a dû plusieurs fois sa guérison de la dysenterie aux oignons et aux fruits du tamarinier. Parmi les plantes industrielles, le cotonnier est la plus répandue, comme elle l'était déjà au seizième siècle, d'après les récits de Léon l'Africain.

Quoique les guerres civiles et les exterminations en masse aient dépeuplé mainte région du Haoussa, l'ensemble du pays a été si bien parcouru dans tous les sens, couvert de cultures, de villes et de bourgades, permanentes ou temporaires, que les grands animaux sauvages se sont depuis longtemps éloignés des régions du centre. On ne voit pas de rhinocéros dans le Haoussa ; l'éléphant se rencontre en des districts écartés, qu'il parcourt en bandes considérables, et le lion, animal sans crinière, comme celui de l'Aïr, apparaît dans les régions nigériennes des steppes du Sahara. Le monde des oiseaux est représenté autour des villages par des myriades de tourterelles et de colombes, et dans la forêt par des espèces diverses, au plumage éclatant. Des troupeaux d'animaux domestiques peuplent les clairières et les savanes. Toutes les chèvres ont une couleur brune uniforme, toutes les vaches sont d'un blanc pur, et les taureaux ont tous à la nuque une boule de graisse qui leur retombe sur l'épaule. Les Haoussaoua sont de zélés apiculteurs, et des ruches, formées de branches évidées, sont suspendues aux baobabs. Dans les parties basses et marécageuses de la contrée les moustiques sont un fléau presque intolérable, bien autrement redouté que ne le serait le voisinage de carnassiers ; mais en quelques districts les indigènes ont trouvé un ingénieux moyen d'échapper aux persécutions des insectes. A une certaine distance de leurs huttes ils ont ménagé, à trois ou quatre mètres au-dessus du sol, un réduit placé sous la toiture conique d'un hangar que soutiennent quelques pieux : cette cachette est complètement close pendant le jour ; la nuit venue, ils s'y introduisent au moyen d'une échelle, et, refermant soudain la porte derrière eux, sont enfin délivrés de la nuée bourdonnante des moustiques.

Les Haoussaoua disent être venus du nord : les Goberaoua, qui dominaient autrefois dans les montagnes de l'Aïr, appartiennent à cette famille de peuples. Dans la généalogie mythique des Haoussaoua, le nom du grand ancêtre semblerait impliquer pour toute la race, à l'exception des « fils de Gober », une origine servile : la période de liberté première se serait

effacée de la tradition même. Quoi qu'il en soit, le pays indiqué comme la mère patrie de tous les Haoussaoua est la région du faîte de partage entre la rivière de Sokoto et le bassin du lac Tzâdé, et dans cette zone c'est le versant oriental surtout que l'on considère comme le lieu d'origine. La race s'étendit peu à peu à l'ouest, et la famille haoussa en vint à comprendre sept enfants « légitimes », à chacun desquels, d'après la tradition, incombait un devoir spécial dans la gérance des intérêts : c'est ainsi que Gober, le Haoussa du nord, était, comme guerrier, chargé de défendre les siens ; Kano avait à teindre les étoffes ; Katsena s'était fait marchand ; Seg-Seg, le Haoussa du sud, fournissait des esclaves. Puis la famille s'accrut encore de sept enfants, « illégitimes » ceux-ci, gens du dehors, qui parlent ou du moins comprennent la langue haoussa, mais dont les dialectes primitifs en différaient. Ils sont restés étrangers pour la race et n'égalent point leurs frères en noblesse : ce sont les peuples du bas Niger et du Benué. Tandis que le territoire des Haoussaoua proprement dits est au plus de 100 000 kilomètres carrés, celui où leur langue domine est quintuple ou sextuple en étendue.

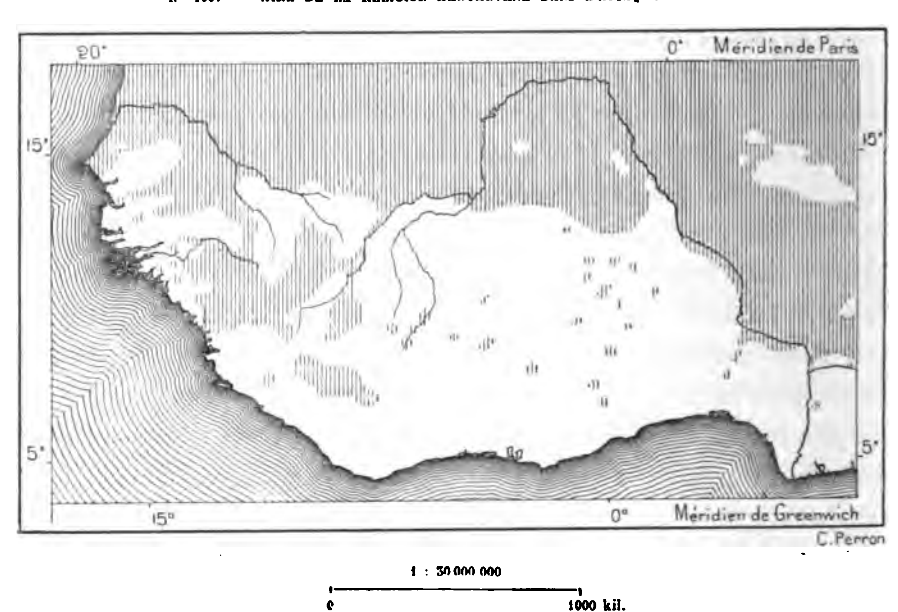
Le haoussa, que Richardson appelait le « soudanien », comme si cet idiome avait été la langue du Soudan tout entier, est du moins le parler le plus général dans toute la contrée comprise entre le Sahara, le lac Tzâdé, la mer de Guinée et les montagnes de Kong : même en dehors de ce vaste territoire on s'en sert dans tous les marchés, concurremment avec les langages locaux ; sur les bords de la Méditerranée, chaque ville de commerce, Tripoli, Tunis, Alger, a sa colonie de nègres conversant en haoussa. Par ses esclaves, aussi bien que par ses marchands, la nation propage sa langue : en pays étranger les serviteurs haoussaoua enseignent à leurs maîtres l'idiome policé par excellence, celui des marchés et des cours. Tous ses mots sont formés par agglutination au moyen de préfixes et de suffixes, chaque particule gardant distinctement sa signification isolée. Par sa belle sonorité, par la richesse de son vocabulaire, la simplicité de sa structure grammaticale, l'équilibre gracieux des phrases, le haoussa mérite en effet de prendre un des premiers rangs parmi les langues de l'Afrique. Sa littérature écrite ne consiste guère qu'en ouvrages religieux, en vocabulaires et en notices grammaticales dus à des Européens[1] ; mais, d'après Schön et Krause, les Haoussaoua posséderaient aussi des manuscrits originaux en langue indigène, quoique en écriture arabe. C'est dans le Katsena, la « Florence des Haoussa », dit Richardson, que le haoussa est le

[1] J. Vinson, *Dictionnaire des Sciences Anthropologiques* ; — Cust, *Modern Languages of Africa.*

plus pur : d'après la plupart des savants, il doit être classé parmi les dialectes nigritiens, avec le kanouri ; mais il offre aussi de grandes affinités avec les langues « hamitiques » des régions septentrionales du continent.

Les « Sept Enfants » n'appartiennent pas tous à l'Islam, il en est encore qui sont restés païens et qui luttent énergiquement contre les tentatives de conversion forcée. Lors du voyage de Barth, les Goberaoua du Nord continuaient à repousser toutes les pratiques mahométanes, et les autres Haoussaoua ne paraissaient pas animés d'un grand zèle pour la foi. C'est à une autre race, celle des Foula, que l'œuvre de la propagande religieuse devait être exclusivement attribuée. Depuis longtemps ils résidaient dans le pays

N° 100. — AIRE DE LA RELIGION MAHOMÉTANE DANS L'AFRIQUE CENTRALE.

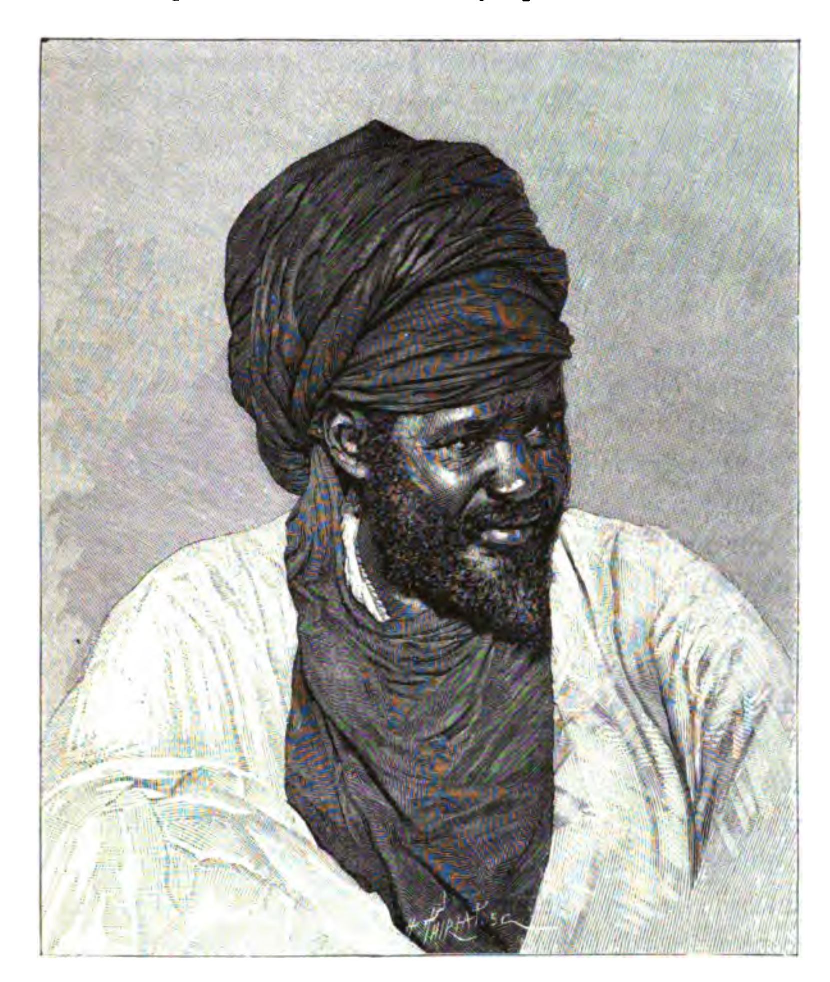


1 : 30 000 000

0 — 1000 kil.

comme pasteurs, et dès le quatorzième siècle, peut-être même à une époque antérieure, la plupart de leurs communautés professaient le mahométisme. Eparses dans tout le pays haoussa, elles étaient devenues fort nombreuses ; en outre, elles s'accroissaient incessamment d'éléments nouveaux, car si les Foula, fiers de leur couleur rouge ou blanche, refusent leurs filles aux nègres des alentours, ils se marient volontiers à des négresses et les enfants métissés sont tenus pour appartenir à la race du père. En maints endroits la puissance des Foula balançait déjà celle des Haoussaoua proprement dits, mais nulle part ils n'étaient devenus des maîtres politiques lorsque la guerre éclata : c'était en 1802. Un cheikh voisin du pays de Gober, le dam-fodié Othman, encouragea ses frères à se constituer en *djemâa*, c'est-

à-dire en communauté religieuse et militaire, pour rejeter dans les steppes du nord leurs oppresseurs, les païens Goberaoua, et propager la foi par la force de l'épée. Souvent vaincus dans leur lutte contre les infidèles, mais la recommençant toujours, les Foula finirent par triompher des Haoussaoua et par fonder un empire immense, s'étendant jusque vers les sources du Benué.



FOULA DE SOKOTO. — FRÈRE DU SULTAN.
Dessin de Thiriat, d'après une photographie de M. J. Thomson.

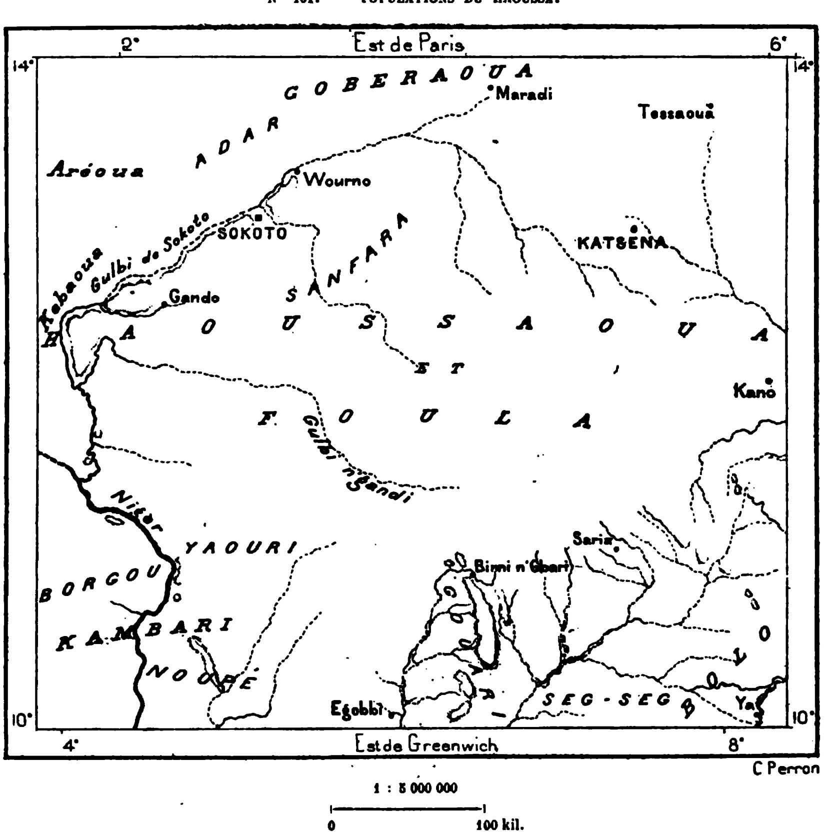
Parmi les prétendus Foula du pays de Sokoto, il en est beaucoup qui sont de race différente et n'appartiennent à la nation des conquérants que grâce à une longue alliance d'intérêts. Tels sont les Sisilbé ou Sillebaoua, descendants des Ouakoré ou Mandingues orientaux; ils parlent le poular et le haoussa : depuis longtemps leur langue d'origine est oubliée. Diverses peuplades subjuguées sont aussi rangées parmi les Foula, mais en qualité de castes inférieures, comme les Lahobé des Foula sénégalais. Les

Soghoran ou Djaouambé sont le reste d'un de ces peuples vaincus qui ne s'élèvent jamais à la dignité d'hommes libres et n'exercent que des métiers méprisés : en certains endroits on pourrait les comparer aux Tsiganes pour la position sociale, tandis qu'à Sokoto, où leur race, croisée avec celle des Touareg, constitue le gros de la population, la plupart exercent des métiers et se livrent au petit commerce ; ils possèdent même presque le monopole de l'industrie du cuir, spécialité qu'ils avaient déjà au commencement du seizième siècle. Quant aux Torodo ou Torobé, les frères des Toucouleurs du Sénégal, ils sont considérés également, parmi les Foula orientaux, comme formant une aristocratie religieuse et guerrière ; on respecte surtout ceux qui ont reçu de la foule le nom de Torobé Sabouni ou Torobé « du Savon », parce que ces gens pieux nettoient fréquemment leurs habits, dont la blancheur éclatante doit symboliser la pureté de leur foi. Les Toucouleurs du Haoussa sont aussi de race mélangée, et d'après Barth l'élément ouolof serait très fortement représenté chez eux, dans le pays de Sokoto aussi bien qu'au Sénégal. C'est sur ce fait, la présence d'une race partiellement ouolove dans le Haoussa, que se fonde Barth pour attribuer une origine occidentale aux Foula : dans les temps modernes, leur mouvement de migration se serait porté de l'ouest à l'est, et non de l'est à l'ouest, comme l'admettent la plupart des écrivains. Une chose certaine est que les longs voyages, les déplacements définitifs, à des centaines ou des milliers de kilomètres du lieu de résidence antérieur, sont peu de chose pour ces Foula, à la fois bergers et agriculteurs, qui vont de pâturage en pâturage, poussant leurs troupeaux devant eux et cheminant presque inaperçus entre des populations sédentaires, mais qui savent se fixer sur le sol quand ils ont trouvé un endroit favorable où ils peuvent rester en maîtres. C'est ainsi que s'expliquent les modifications incessantes de la carte ethnologique des Foula dans le Soudan. Si l'on ne rencontre plus de Foula dans le Foula-dougou du Sénégal, le Fouta-Djallon a reçu des Foula du Massina, c'est-à-dire des immigrants venus de l'est, tandis que le Kaarta et le Ségou se peuplent à nouveau de Toucouleurs venus de l'ouest. Les Takroûr de même origine ne se sont-ils pas établis en colonies agricoles jusqu'au pied des montagnes d'Éthiopie?

Outre les Haoussaoua, divers par l'origine, unis par la langue, qui constituent le fond de la population, et les Foula qui ont pris la domination politique de la contrée, il est des habitants du Haoussa qui font partie d'autres grandes races distinctes de l'Afrique. Ainsi, dans la province de Kebbi, les Songhaï, sous l'appellation locale de Kabaoua, occupent la plus grande partie de l'espace triangulaire compris entre le cours du Niger et

les ravins ou dalloul qui descendent du pays des Touareg ; ils ont dû reculer peu à peu vers l'ouest sous la pression des Haoussaoua et des Foula : cependant ils résistent, et lors du voyage de Barth ils étaient en pleine insurrection. Les Touareg, très nombreux aussi dans le Haoussa, ne se présentent point en corps de tribu : c'est en immigrants isolés qu'ils arrivent ; mais la plupart finissent par acheter des terres et par attirer des compatriotes dans le pays : certains districts ont déjà passé entre leurs

N° 101. — POPULATIONS DU HAOUSSA.



mains. La province d'Adar ou Tadlar, presque immédiatement au nord de Sokoto, est en grande partie berbérisée par sa population. Le litzam ou voile est adopté, comme signe de noblesse, par bon nombre de Foula et de Haoussaoua sans mélange de sang targui.

Le vaste empire foula fondé par Othman au commencement du siècle est partagé en deux royaumes : celui de l'est ou de Wourno, qui pénètre à l'ouest dans le bassin du Tzâdé, au sud-est dans la vallée du Benué, et celui de l'ouest ou de Gando, qui s'étend au delà du Niger jusque dans le pays des Mossi. Au milieu du siècle, la puissance des Foula paraissait bien

ébranlée dans les deux États et Barth prévoyait une prochaine reconstitution du régime politique antérieur. Dans la banlieue même de Sokoto, des chasseurs d'hommes venaient surprendre des villages pour emmener les habitants en esclavage; fréquemment la famine régnait dans le pays par suite du pillage des greniers et de l'enlèvement des bestiaux. L'état de la contrée n'a guère changé et nombre de feudataires, entre autres le sultan de Noupé, sont beaucoup plus puissants que leur suzerain : si l'empire n'est pas tombé en débris, la cause en est à l'esprit de solidarité religieuse qui anime les musulmans de la contrée. Malgré leur faiblesse militaire, les deux États du Haoussa se sont maintenus et, grâce au retour de la paix, les provinces centrales de Gando et de Sokoto se sont enrichies et peuplées d'une manière étonnante. M. Joseph Thomson, visitant les bords de la rivière de Sokoto trente années après Barth, parle avec admiration de l'activité commerciale des habitants du pays et compare le mouvement incessant de va-et-vient sur la grande route de Gando à Sokoto à celui qu'on observe autour d'une fourmilière : bêtes et gens se pressent comme dans les rues d'une cité; sur le dos des chameaux, des bœufs, des chevaux et des ânes on voit passer les denrées et les marchandises du Soudan et des oasis, de la Berbérie et de l'Europe; d'élégants cavaliers, drapés dans des vêtements d'une splendeur orientale, écartent la foule du poitrail de leurs coursiers; des Touareg, armés de la lance et le visage voilé, dominent les passants du haut de leurs mehari. L'horizon est bordé de villages : du regard on peut en compter jusqu'à dix et chacun est aussi peuplé que des villes ailleurs. Pas un lieu d'étape qui ne soit une cité considérable; en pleine campagne, chaque baobab, chaque tamarinier recouvre une auberge en plein vent, où des négresses offrent aux voyageurs des rafraîchissements ou des vivres. Les mosquées sont rares et dans les villes ce ne sont guère que de grandes huttes; mais des enceintes de pierres, orientées vers la Mecque, s'élèvent au bord de la route : ce sont des parvis rustiques où les hommes s'agenouillent à l'heure de la prière.

Les villes du Haoussa apparaissent de loin comme des bosquets, chaque demeure y possédant son arbre au branchage étalé, tandis que dans les régions populeuses de la campagne, cultivées en plantes basses, on ne voit plus de restes des anciennes forêts. Les fréquentes guerres de races ou de dynasties ont obligé les habitants des villes à les entourer de murs, à les ceindre de fossés, à dresser des tours à côté des portes d'entrée, et surtout dans les régions septentrionales les citadins sont devenus fort habiles dans la construction de ces défenses. La ville de Kourrefi, située à une cinquantaine de kilomètres au sud de Katsena, peut servir de

modèle à cet égard. Bâtie au milieu du siècle pour recevoir huit ou neuf mille personnes que la destruction de leurs demeures avait privées d'abri, Kourrefi s'appuie d'un côté à des rochers de granit; des autres côtés elle est défendue par une triple muraille et par deux larges fossés : deux portes seulement s'ouvrent dans le rempart et les ouvertures sont placées de manière à obliger l'ennemi à de longs détours entre des murs percés de meurtrières; en outre, une place d'armes extérieure, également entourée d'un double fossé, précède la porte principale.

L'industrie est très active dans les cités populeuses du Haoussa. La division du travail a créé de nombreuses corporations d'artisans : potiers, tisserands, teinturiers, tailleurs, selliers, cordonniers, maçons, forgerons, chaudronniers, bijoutiers, parfumeurs, savonniers. Les bazars sont emplis de marchands; le bruit des instruments de travail résonne dans toutes les rues et partout on entend la voix cadencée des écoliers qui récitent les versets du Coran. Le travail est fort en honneur dans ces contrées de la Nigritie, quoique l'esclavage n'y ait pas encore été aboli. Toutefois le nombre des serviteurs captifs diminue, car en beaucoup de provinces du Haoussa les esclaves obtiennent rarement l'autorisation de se marier : ils ne se constituent point de familles et c'est par des expéditions de traite, peu fréquentes de nos jours, grâce à la diffusion de l'Islam, que se recrutent les troupeaux humains. Mais la plupart des Haoussaoua, gais, bienveillants, ne se laissant jamais entraîner à aucun excès, ils sont débonnaires à leurs esclaves et n'ont pas, comme les Arabes, la tentation de se croire supérieurs, en vertu de leur origine, à ceux qui sont obligés de les servir. Quant aux Touareg, ils prennent grand soin de marier leurs jeunes captifs[1] : ils sont « éleveurs », comme l'étaient naguère les propriétaires de nègres dans la Virginie et le Kentucky.

Le pays de Damerghou, qui, par la langue et la culture de ses habitants, doit être considéré comme faisant partie du Haoussa, appartient à la zone de transition entre le Sahara et le Soudan. C'est là que les tamariniers et autres grands arbres ont leur limite vers le nord, là que les diverses plantes industrielles du Soudan, telles que les cotonniers, cessent d'être cultivées. Les champs y sont encore arrosés par les pluies régulières, mais la part d'humidité n'est pas suffisante chaque année et parfois les habitants

[1] H. Barth, ouvrage cité.

ont à souffrir de la disette. Le pays, que peuplent des gens d'origine très mélangée, berbère et nigritienne, est parsemé de nombreux villages; mais Barth, qui traversa le Damerghou, en 1851, accompagné d'Overweg, ne cite pas une seule ville. Trop faibles pour résister aux attaques des nomades des alentours, les agriculteurs libres de la contrée sont obligés d'acheter la paix par de lourds impôts payés aux Kel-Owi de l'Asben et des villages entiers sont peuplés d'esclaves. Parfois les marchands qui traversent ce territoire doivent se grouper en caravanes, comme pour le passage du désert, afin d'imposer par le nombre aux rôdeurs des alentours.

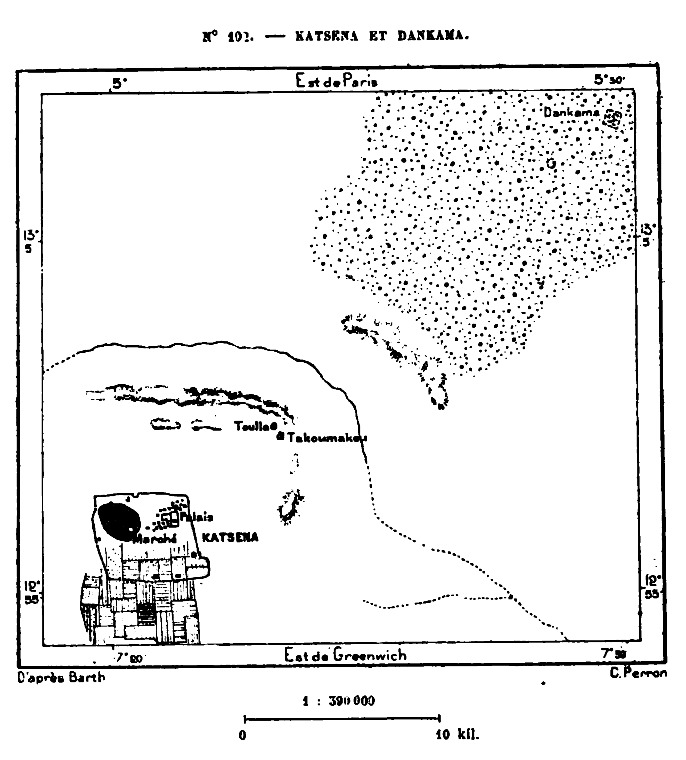
La région du Haoussa qui s'étend au sud du Damerghou appartient au versant du Tzâdé et non à celui du Niger; les rivières nombreuses qui s'unissent beaucoup plus à l'est pour former le Yéou ont pour la plupart leurs sources dans cette région du Haoussa, révérée entre toutes comme la terre « sainte » où naquirent les ancêtres de la race. La ville de Daoura, capitale du district du même nom, située à 150 kilomètres à l'est-nord-est de Katsena, est la métropole du plus ancien des « Sept Haoussa », et avant l'invasion du mahométisme elle était le centre du culte : là résidait Dodo, la divinité principale des Haoussaoua, qu'un saint prophète de l'Islam abattit en combat singulier. Quelques phénomènes miraculeux, hérités de la période préislamite, témoignent encore de la sainteté particulière de Daoura : telle est une fontaine, dont l'eau jaillirait abondamment tant que le soleil est au-dessus de l'horizon et qui tarirait soudain dès que l'astre a disparu.

Sur le versant de la mer intérieure, Tessaoua est la ville la plus rapprochée des sources du Yéou. On pourrait la prendre pour type de la plupart des autres cités du Haoussa : tandis que la plaine avoisinante est triste et nue, l'enceinte est emplie de grands arbres au pied desquels s'abritent les cases et les cultures; les animaux broutent dans les prairies ou s'ébattent dans les mares, à côté des enfants; des oiseaux domestiques tourbillonnent autour des ramures. La population se compose surtout de Goberaoua et de Boussouaé, c'est-à-dire de métis touareg, n'ayant pour la plupart d'autre costume que le tablier de cuir. Les villes voisines, Gossenako et Gassaoua, appartiennent également à des gens de race croisée et pratiquent la même industrie, celle de la teinture des étoffes. Tessaoua est surtout la ville du commerce, les gens de l'Asben et les Touareg venant y échanger leurs denrées contre celles du midi; Gassaoua est une cité militaire. Ses habitants, païens en majorité comme les autres Goberaoua, ont à craindre les attaques des Foula musulmans; aussi les maisons, rapprochées les unes des autres, sont-elles entourées de solides fortifications.

de fossés, de palissades, de tours avancées; pas un faubourg ne s'est construit en dehors de l'enceinte. Le baba ou « grand » de Gassaoua est le commandant militaire d'une partie considérable du Gober.

Katsena, capitale de l'une des provinces orientales du Haoussa et jadis cité royale, est située, comme Tessaoua, à l'origine d'un ruisseau qui descend à l'est par le Yéou vers le lac Tzâdé; mais ce ravin, souvent sans eau, est un trait presque inaperçu dans le paysage : on ne remarque guère que les rochers de granit faisant saillie çà et là au-dessus des campagnes déboisées. En apparence, Katsena est une des grandes cités de l'Afrique : sa puissante muraille, épaisse de 9 mètres, haute de 10 à 12 mètres, n'a pas moins de 22 kilomètres en circonférence. Elle est bordée d'un large fossé; en outre, le ravin où se réunissent les premières eaux affluentes du Yéou a été creusé au nord de la ville, de manière à la défendre contre les Goberaoua et les Touareg. Mais quand on a franchi la porte de Katsena, on voit que presque tout l'espace enfermé est occupé par des ruines, des jardins et des champs. Dans la partie nord-occidentale du rectangle irrégulier de l'enceinte les maisons sont assez groupées pour former une véritable ville; autour du palais, situé vers l'angle du nord-est, sont parsemés quelques hameaux. Il est probable que Katsena fut d'abord une simple agglomération de villages, dont le mur énorme qui l'entoure a fait une cité distincte : chaque petit assemblage de maisons porte encore un nom spécial qui rappelle l'industrie de ses premiers habitants ou quelque trait de l'histoire locale.

N° 102. — KATSENA ET DANKAMA.



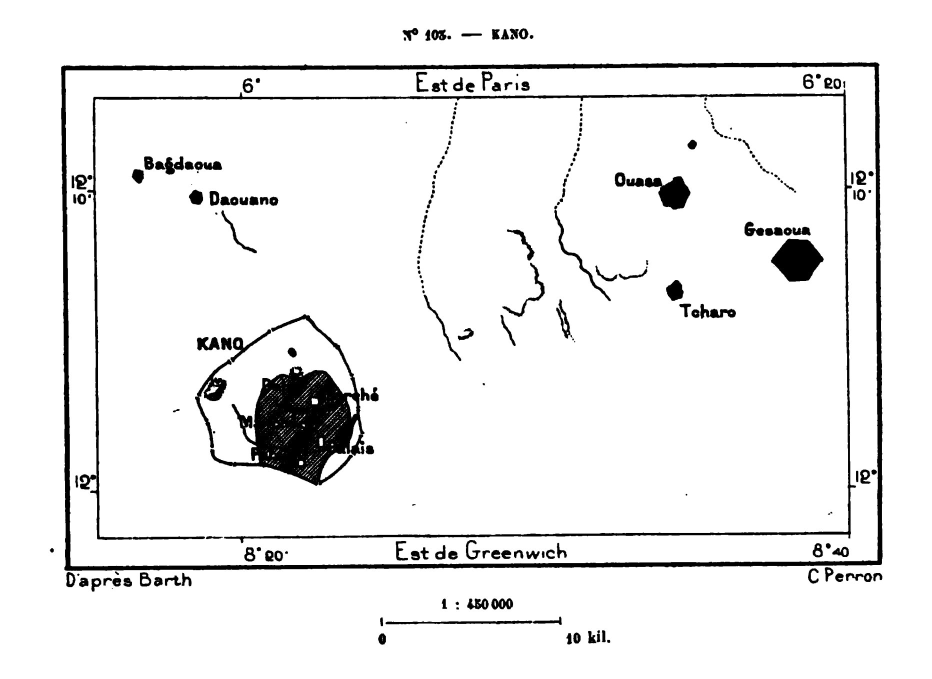
Le pays de Katsena était une terre sainte à l'époque païenne : une arête

granitique des environs était un lieu de sacrifices dont on ne s'approche qu'avec respect, quoique l'Islam soit maintenant la religion de tous les habitants de la contrée. Dès le commencement du seizième siècle et probablement à une époque antérieure, Katsena était un centre de civilisation : de toutes parts affluaient les étrangers; un des quartiers de la ville est appelé « l'Étudiant ». Les rois de Katsena, quoique nominalement vassaux du Bornou, étaient indépendants en réalité et leur pouvoir s'étendait au loin vers le midi. Leur résistance contre les Foula fut des plus énergiques : le siège de la capitale dura sept années, de 1807 à 1814, et quoique les moissons récoltées dans l'enceinte même contribuassent pour une part notable à l'alimentation des habitants, la famine devint horrible : vautours, lézards et serpents se vendaient à des prix exorbitants. Depuis la prise de Katsena la population urbaine n'est guère plus forte que celle de la petite cité voisine, Kourayé. La plupart des marchands ont quitté ce pays salubre pour aller s'établir dans la fiévreuse Kano; la ville n'a plus aujourd'hui qu'un faible nombre de traitants, presque tous Ouangaraoua, c'est-à-dire Mandingues. Les conquérants foula furent impitoyables pour les vaincus et tâchèrent de faire disparaître toutes les traces de l'ancienne indépendance. Les livres qui traitaient de l'histoire du pays furent brûlés, et la ville de Dankama, dans laquelle le souverain s'était réfugié après la chute de sa capitale, fut complètement rasée. Ces ruines, à une quarantaine de kilomètres au nord-est de Katsena, sont cachées par les broussailles; seulement un gigantesque baobab s'élève solitaire à l'endroit où se pressait la foule des marchands. Barth raconte comment il traversa, le soir, la ville morte, au moment où les grandes ombres l'envahissaient déjà. Ses compagnons, tous gens de l'Aïr et parents de race des Goberaoua massacrés, hâtaient le pas, craignant que les esprits ne vinssent les frôler au passage. Les musiciens battaient sur leurs tambours pour écarter les mauvais génies, et des malédictions contre les barbares Foula accompagnaient le grondement du tamtam.

Kano, qui est actuellement la cité la plus considérable du Haoussa oriental, sur le versant du lac Tzâdé, n'est point située au bord d'une eau courante; elle occupe un terrain bas autour d'un rocher aux flancs escarpés, d'une quarantaine de mètres de hauteur. C'est le rocher de Dala, dominé jadis par une forteresse qui fut, au seizième siècle, l'origine de la cité; à 6 kilomètres à l'ouest se dresse un autre rocher, contenu également dans l'enceinte de la ville. De même que Katsena, Kano se composa d'abord d'un certain nombre de villages dont on a fait une place militaire unique par la construction d'une enceinte, d'un développement total de

24 kilomètres, entretenue avec beaucoup de soin; dans la partie méridionale de la ville, on voit les restes d'un rempart plus ancien, maintenant recouvert de cabanes. Quelques étangs sont épars dans l'ovale irrégulier que limitent les murailles : la plus vaste de ces mares, dite la Djakara, se développe de l'ouest à l'est sur une longueur de plus de 3 kilomètres, mais elle est coupée vers le milieu par un isthme ou « pont », au nord duquel se trouve le grand marché et qui est le point de départ des principales avenues rayonnant vers les portes de l'enceinte. Ces mares, entourées de roseaux, couvertes de nénuphars, sont les réservoirs qui alimentent la cité d'eau potable; ce sont en même temps les égouts et l'on y voit flotter

N° 105. — KANO.



d'horribles restes : aussi n'est-il pas étonnant que Kano soit fort redoutée des voyageurs pour son insalubrité. Outre ces étangs naturels, les habitants creusent des trous pour en retirer des matériaux de construction et ces cavités s'emplissent d'eau et de débris, foyers d'infection et de mort.

Au siècle dernier Kano n'était pas une ville populeuse; elle ne devint l'une des cités considérables du Soudan qu'après la chute de Katsena, lorsque les marchands furent obligés de déplacer le siège de leur commerce. Peuplée d'immigrants de toute race, elle occupe un espace d'au moins 25 kilomètres carrés, ovale irrégulier inscrit dans l'ovale beaucoup plus vaste de l'enceinte. Du haut du rocher de Dala, situé au nord de la cité, on domine la vaste étendue de maisons d'argile à terrasses et de

cases à toits pointus, parsemée de papayers et de dattiers et ceinte de cultures verdoyantes. Les populations d'origine différente ont chacune son quartier. Les Kanouri ou gens de Bornou, descendants des anciens possesseurs de la contrée, habitent non loin du rocher de Dala, dans la partie septentrionale de la ville; les Haoussaoua, qui sont aussi très nombreux, occupent les quartiers du centre; les Foula, devenus les maîtres à leur tour, vivent dans les rues du midi, autour des labyrinthes de constructions que forment les palais du gouverneur et de son vizir ou ghaladima; enfin les marchands arabes, parmi lesquels se trouve toute une colonie de Ghadâmsi, ont établi leur domicile dans le voisinage du grand marché, au nord de l'étang.

Le commerce de Kano rivalise d'importance avec celui de Kouka dans le Bornou. Les habitants vendent les étoffes de coton qu'ils ont tissées et teintes eux-mêmes avec le coton et l'indigo que leur fournissent les cultivateurs de la campagne environnante, le « jardin du Soudan ». Kano est une ville modèle pour la petite industrie. Dans chaque maison la famille constitue un groupe distinct, ne dépendant d'aucun patron pour son travail : la besogne journalière se fait sans que la vie de famille soit sacrifiée ; aussi « les gens de Kano sont-ils parmi les plus heureux des hommes[1] » et c'est à bon droit qu'ils témoignent leur gaieté par des rires et des chants. Les produits de l'industrie de Kano, cotonnades, souliers et sandales, poches de cuir, sont expédiés à des milliers de kilomètres, d'un côté jusqu'au lac Tzâdé, de l'autre jusqu'à l'Atlantique, au nord jusqu'à la Méditerranée; quand les routes directes sont fermées par la guerre. les étoffes de Kano, très appréciées à Tombouctou, sont envoyées dans cette ville par l'énorme détour de Rhât, Ghadâmès, Touat, el-Araouan. En voyant sur les marchés de la Berbérie les cuirs brodés qu'ont apportés les caravanes de Kano, on s'étonne du goût avec lequel les nègres Kanouri et Haoussaoua de cette ville ont su reproduire le mode d'ornementation arabe : on dirait des objets d'origine mauresque. Les ouvriers de Kano savent aussi fabriquer des soieries avec les cocons que filent les bombyx du tamarinier, espèce inconnue en d'autres pays. Kano exporte des quantités considérables de céréales, les moissons annuelles étant toujours supérieures à ses besoins ; en revanche elle achète du sel des oasis, du salpêtre des bords du Tzâdé et des noix de kola des régions d'outre-Niger. Lors du passage de Barth, l'ivoire était presque absent du marché de Kano; quant au commerce des esclaves, il était encore très actif : le transit de

[1] H. Barth, ouvrage cité.

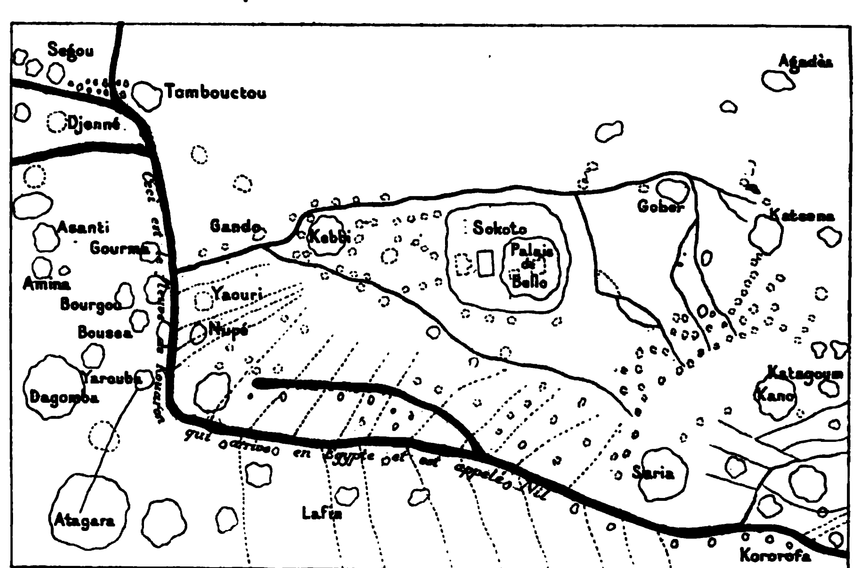
ces malheureux au bazar était évalué à cinq mille individus par an; en outre, beaucoup de ces captifs étaient vendus, de maison en maison et dans les campagnes des alentours, en dehors de la surveillance du fisc, qui prélève sa part sur les prix d'achat.

A l'est de Kano, dans le bassin qui s'incline vers le Bornou, plusieurs autres villes, peuplées partiellement de Kanouri, dépendent encore politiquement du Haoussa. La plus importante est Gerki, située non loin de la frontière. Katagoum, sur la rivière du même nom, l'une des branches maîtresses du Yéou, à sec pendant l'été, est aussi une ville considérable et un chef-lieu de province. Mais à l'ouest de Kano la population se compose uniquement de Haoussaoua et de Foula. C'est dans cette région, sur le faîte de partage entre Niger et Tzâdé, que se trouve la pittoresque cité de Kammané, l'une des plus industrieuses du Haoussa : chacune de ses cases, parsemées entre les buttes de granit et les bouquets de palmiers, est un atelier de tissage ou une teinturerie : on y fabrique des cotonnades réputées pour leur solidité et leur couleur d'un remarquable brillant. Les gens de Kammané savent aussi défendre vaillamment leur ville et les riches cultures des alentours; ils entretiennent parfaitement l'enceinte extérieure et souvent ils ont repoussé les attaques des Goberaoua.

Surmi, la capitale du Sanfara, est située sur le versant de la rivière de Sokoto dans la région des sources. C'est une ville populeuse, mais relativement déchue en conséquence des guerres incessantes qu'elle a dû soutenir contre sa rivale Maradi, le chef-lieu du Gober, la cité païenne qui garde les traditions de l'ancien Haoussa et la valeur des aïeux. A l'ouest de Surmi, sur la route de Sokoto, se succèdent Doutchi ou la ville des « Rocs », perdue en effet dans un labyrinthe de pierres, et Sansané Aïssa ou le « Camp de Jésus », une des places les mieux fortifiées de l'empire. Puis au delà s'étend la redoutable forêt de Goundoumi, où souvent des ennemis ont attendu en embuscade des armées de Foula. Cette forêt, que Barth traversa deux fois, n'a pas moins de 80 kilomètres de l'est à l'ouest : il est d'habitude pour les voyageurs d'en franchir toute la partie orientale et centrale en une marche de nuit, d'autant plus pénible à fournir qu'elle doit se faire en silence et que les nègres ont l'habitude de s'égayer en route par des chants et des rires. Alkalaoua, qui fut la capitale de Gober, se trouve sur la lisière septentrionale de la forêt, au bord de la rivière de Sokoto, et Konni, l'une des villes les plus importantes des Goberaoua, n'est qu'à deux journées de marche au delà, vers le nord-ouest. On comprend qu'en un pareil voisinage les Foula ne traversent la forêt qu'avec appréhension.

Wourno, résidence habituelle du roi des Haoussaoua, le Seriki-n'Mousoulmya ou « Souverain des Musulmans », occupe une position superbe sur un roc de grès, isolé de toutes parts, qui domine de 40 mètres les vallées environnantes ; en bas de la falaise, au nord, coule la rivière formée par les courants de Surmi et de Maradi et qui plus bas prendra le nom de rivière de Sokoto : pendant la saison des pluies, presque tout le pourtour du roc insulaire est inondé. Enfermée entre ses hautes murailles, la ville même est peu intéressante : c'est un amas de maisons basses et de cases en fascines, ombragées çà et là par des bouquets de papayers et de doûm

N° 104. — PLAN DE SOKOTO ET CARTE DU HAOUSSA, DRESSÉS PAR LE SULTAN BELLO.



ou par des tamariniers isolés. Du haut des remparts, on ne voit qu'une campagne nue, parsemée de rares baobabs.

Sokoto, qui fut avant Wourno la capitale du grand empire des Foula et qui la redeviendra probablement après la mort de l'émir actuel[1], est située comme Wourno sur un promontoire de grès dominant une vallée parcourue par une eau vive. La rivière qui coule à l'est est celle de Gandi ou de Bakoura, ainsi nommée de deux villes importantes qui se trouvent sur ses bords ; à une faible distance au nord de Sokoto ce cours d'eau rejoint la rivière principale, formée des ruisseaux du Gober et du Sanfara septentrional : ainsi Sokoto occupe le point de convergence de plusieurs voies

[1] Joseph Thomson, *Notes manuscrites.*

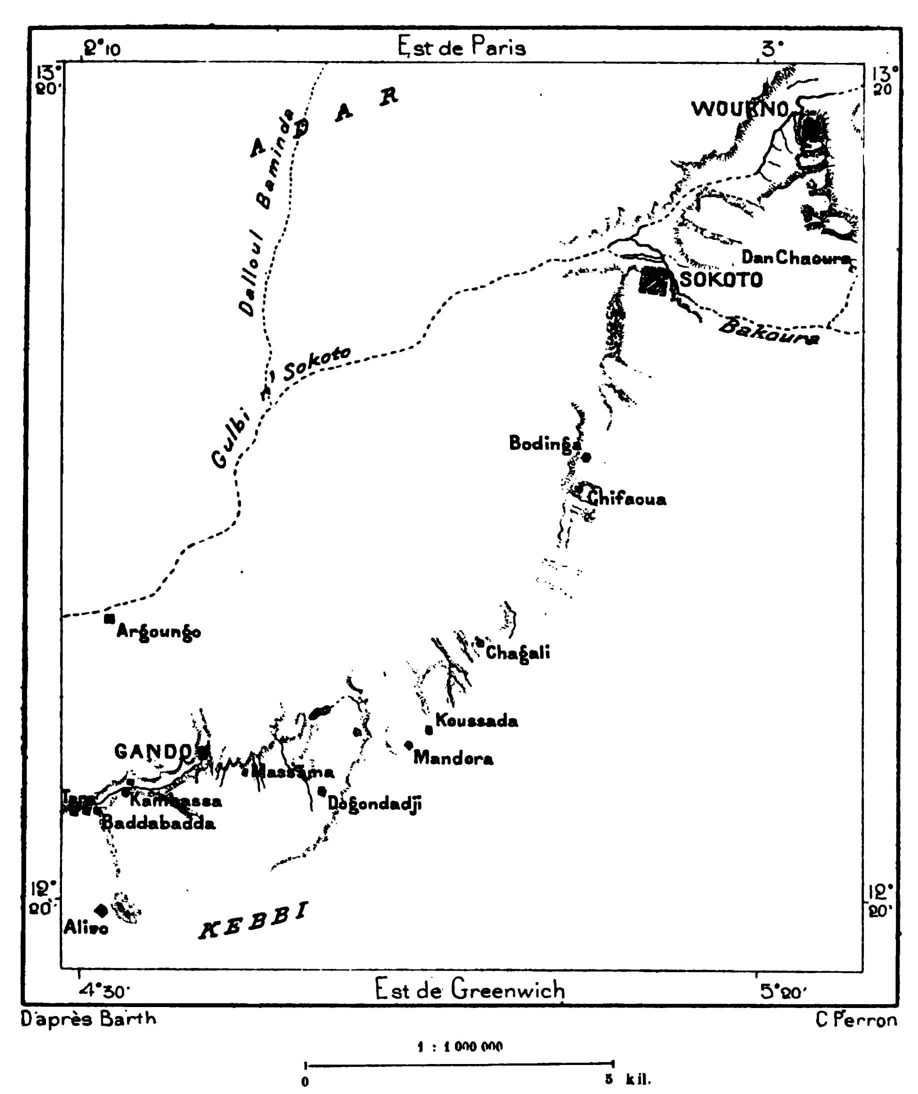
VUE PRISE A WOURNO

Dessin de Taylor d'après une photographie de M. Joseph Thomson.



naturelles, en amont vers Katsena, Kano, le Benué et le Tzâdé, en aval vers le Niger. Le rempart de Sokoto, bâti par le sultan Bello au commencement du siècle, est un carré d'une régularité parfaite, ayant 2750 mètres de côté : la carte qu'en donna le souverain à son visiteur Clapperton et où

N° 103. — GANDO ET SOKOTO.



1 : 1 000 000

0 — 5 kil.

tous les pays circonvoisins sont représentés en perspective jusqu'au marché d'Atagara, sur le littoral marin, témoigne de l'importance que sa capitale avait aux yeux du chef des croyants foula. Quand l'empire des Foula était encore dans toute sa puissance, l'espace enfermé par la haute enceinte était fort peuplé : cent vingt mille habitants se pressaient dans les murs. Un

quart de siècle après, Barth évaluait seulement au sixième de ce nombre la population de Sokoto ; elle a encore diminué depuis cette époque, surtout à cause de la grande insalubrité du lieu : la proportion des aveugles y est très considérable. La plupart des habitants sont des Sisilbé, d'origine mandingue, artisans industrieux qui font honneur à leur race par l'excellence de leurs produits, cuirs brodés, étoffes, teintures, armes, instruments. Un ancien esclave foula revenu du Brésil a établi près de Sokoto une petite plantation de cannes à sucre et une raffinerie, exemple remarquable de l'influence exercée déjà par le Nouveau Monde sur la civilisation de l'Ancien. Des marchands arabes, de Rhât, de Ghadâmès, habitent un quartier de Sokoto, et maintenant des traitants anglais font leur apparition dans ce grand marché de l'Afrique centrale, visité pour la première fois par un de leurs compatriotes, Clapperton. C'est à Sokoto qu'il mourut, en 1827. Son compagnon Richard Lander l'ensevelit dans un village voisin.

A une trentaine de kilomètres au sud de Sokoto, la ville déchue de Chifaoua ou Sifaoua, entourée de gigantesques baobabs, est une cité historique. Le fondateur de l'empire des Foula en fit pendant quelques années la capitale de ses conquêtes. Gando, située à 60 kilomètres plus loin, au sud-ouest, fut aussi l'une des résidences d'Othman, l'instaurateur de la puissance des Foula ; elle est maintenant le chef-lieu du Haoussa occidental avec toutes ses dépendances situées à l'occident du Niger, jusque dans le pays des Mossi ; mais elle reconnaît la suzeraineté de Sokoto, la capitale de l'empire d'Orient. Gando est très bizarrement placée, dans un creux que des escarpements de collines entourent de toutes parts et que traverse un petit affluent de la rivière de Sokoto. Mais ce creux est une conque de verdure : la terre, d'une fertilité admirable, produit en abondance des fruits et des légumes exquis. Les bananes, les oignons de Gando sont fameux dans tout le pays de Haoussa.

La cité de Birni n'Kebbi ou « forteresse du Kebbi », bâtie à une cinquantaine de kilomètres à l'ouest de Gando, sur une terrasse qui commande d'une hauteur d'environ 80 mètres la large et féconde vallée de la rivière de Sokoto, occupait une admirable situation commerciale et militaire, près de l'endroit où le cours d'eau devient navigable et où vient aboutir la voie la plus courte de Saï, principal lieu de passage sur le Niger, aux régions populeuses de Sokoto. Mais de cette ville, qui fut la capitale du Kebbi, il ne reste plus que des murs : les Foula la détruisirent en 1806 et trouvèrent, dit-on, une grande quantité d'or et d'argent sous les décombres. Une nouvelle ville, dite simplement Kebbi comme la province, a été rebâtie à une petite distance : c'est un amas de maisons d'aspect triste,

sans arbres protecteurs, un lieu de refuge pour des vaincus. En cet endroit on se trouve sur une limite de peuples. A l'est sont les Haoussaoua et les Foula ; à l'ouest les Songhaï, représentés surtout par la peuplade des Dendi. Les luttes sont fréquentes entre ces divers éléments ethniques. Lors du passage de Barth, les Kabaoua ou gens de Kebbi et les Dendi ou habitants du Dendina étaient soulevés contre le gouvernement de Sokoto, les campagnes étaient dévastées et de nombreuses villes avaient été livrées au pillage.

Djega, sur le sous-affluent du Niger dit gulbi n'Gindi, paraît être actuellement la cité la plus populeuse et la plus commerçante de la contrée ; elle est entourée de tout un cortège d'agglomérations considérables ; là est la ruche, la fourmilière du Haoussa[1]. De l'autre côté de la rivière de Sokoto, le sol est moins fertile, les villes sont plus rares ; Tilli, Soghirma, Bounsa se montrent dans la partie occidentale de la grande vallée. Au delà, dans un ravin, presque toujours sans eau, descendu des steppes sahariennes, est la ville de Yelou, capitale du Dendina. Plus haut, vers le nord, est Kallioul, célèbre par ses salines. Dans la saison sèche on empile la terre chargée de sel en de grands réservoirs formés de paille et de roseaux, puis on verse de l'eau sur cette terre, et la saumure qui sort par les interstices des fascines est recueillie et traitée par l'évaporation. Pendant la saison des pluies, toutes les salines sont recouvertes d'eaux douces, animées d'un léger courant vers le sud et peuplées de poissons.

Un simple village, Gomba, est situé sur la rive droite du Niger, en face du confluent de la rivière de Sokoto. En aval, comme à la jonction, les rives du grand fleuve sont presques désertes, surtout à cause de l'insalubrité des plaines riveraines fréquemment inondées. Les indigènes Kambari, qui vivent dans le Yaouri méridional, sont des gens laborieux, très méprisés de leurs voisins civilisés : c'est parmi eux que se recrutent surtout les esclaves des villes environnantes; mais en quelques districts des tribus kambari se sont énergiquement défendues et, malgré les Foula, refusent de tourner leurs visages vers le temple de la Mecque[2]. Dans les districts de la province de Yaouri voisins de la rive gauche du fleuve, toutes les cases sont bâties soit sur pilotis, soit sur des colonnettes de pierre pour éviter l'humidité du sol ; en outre, les lits sont d'énormes structures d'argile occupant la moitié de la cabane et formant dans la partie inférieure une espèce de poêle que l'on chauffe avant la nuit : on pourrait se croire

[1] Joseph Thomson, *Good Words*, 1886.
[2] J. Thomson, *British Association at Birmingham*, 1886.

en Finlande ou en Russie. Malgré toutes leurs précautions, les habitants du Yaouri souffrent beaucoup de rhumatismes et nombre d'entre eux sont goîtreux ou bossus : avant de remonter cette vallée, où l'on voit tant d'êtres infirmes, Thomson n'avait rencontré de bossus dans aucune autre partie de l'Afrique. La guerre a contribué pour une grande part à la dévastation du pays. L'ancienne capitale, appelée Yaouri comme le royaume par les frères Lander, a été renversée par les Foula : elle était d'une « prodigieuse étendue », aussi populeuse qu'aucune autre ville du continent, et le développement de sa muraille d'enceinte était de « vingt à trente milles ». La grande ville commerçante de Koulfo a été également rasée par les Foula. Il y a quelques années, le souverain de Nakouamatch, l'État qui borne le Yaouri du côté de l'est, fit une expédition dans la vallée du Niger pour recruter des esclaves et détruisit quatorze cités, parmi lesquelles la puissante Oubaka, dont il ne reste que les murailles[1]. Cette razzia valut au conquérant des milliers de captifs ; mais la destruction de vies humaines fut énorme, des districts entiers se trouvèrent dépeuplés et des fugitifs du Yaouri allèrent demander un asile dans toutes les régions avoisinantes, surtout de l'autre côté du Niger, dans le Borgou. Kontokora (Kontagora), la capitale des négriers Nakouamatch ou Bamachi, a été récemment visitée par Thomson, dans son voyage de Lokodja à Sokoto : c'est une grande ville, située à une centaine de kilomètres à l'est du Niger, dans un pays charmant de vallons, de bosquets et de rochers.

La seule partie du Yaouri qui soit restée populeuse est celle que les eaux du Niger défendent contre les incursions de leurs voisins. A une centaine de kilomètres en aval du confluent de la rivière de Sokoto, le Niger fait un grand coude dans la direction du sud, et le long du méandre se succèdent des îles nombreuses, toutes bien cultivées et couvertes de villages. Même une ville, Ikoung, s'élève sur l'un des rochers insulaires, et dès que la paix s'établit dans la contrée, on vient à ses marchés de toutes les régions des alentours. Le roi du Yaouri avait jadis établi un camp sur la rive gauche du fleuve pour commander l'archipel. A 100 kilomètres plus bas, la ville de Boussa ou Boussan, près de laquelle se trouve le rapide fatal à Mungo Park, est située à un demi-kilomètre de la rive droite du Niger, à quelques lieues au nord des ruines d'une ville du même nom. En 1881, lors du passage de Flegel, Boussa était le chef-lieu d'un petit État complètement indépendant des Foula de Gando : un demi-siècle auparavant les frères Lander célèbrent le roi de Boussa comme le « souverain le plus

[1] Flegel, *Mittheilungen der Afrikanischen Gesellschaft in Deutschland*, Band III, 1881-1883.

respecté de l'Afrique occidentale », non pour la grandeur de son domaine, ni pour son opulence, mais pour l'ancienneté de son origine : ce fut « le premier monarque de l'Afrique occidentale au commencement du monde ». Le fétiche de ce roi serait l'éléphant blanc, comme dans l'empire de Siam. Richard Lander raconte qu'après la mort de Mungo Park les habitants de Boussa furent attaqués par une violente épidémie, dans laquelle on vit une punition du ciel. « Gardez-vous de toucher aux blancs, se répétait-on dans la contrée; sinon, vous périrez comme les gens de Boussa[1]. »

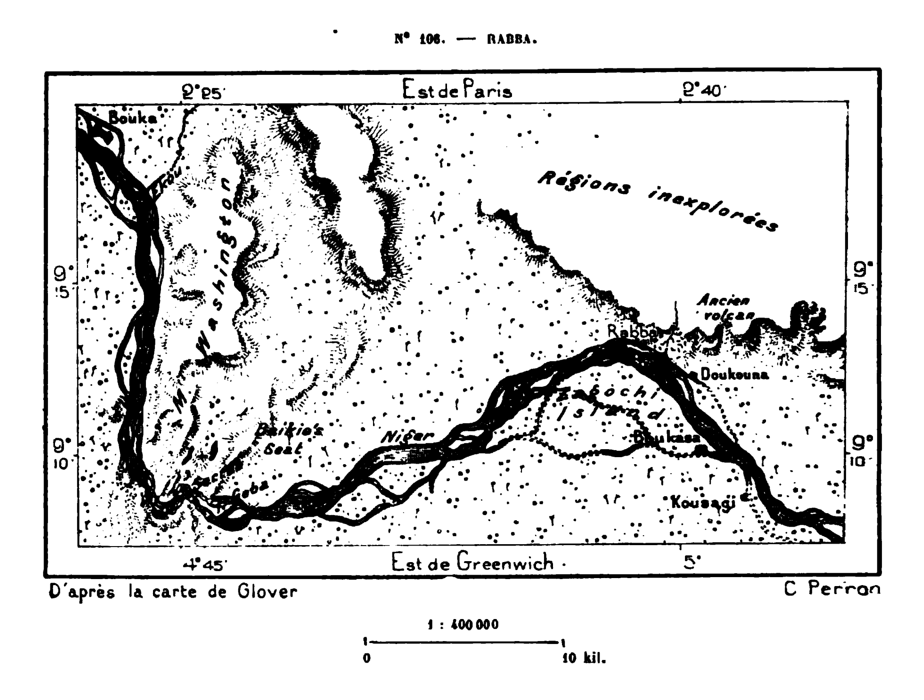
A l'ouest des petits États de Boussa et de Woh-Woh s'étendent les régions du Borgou, divisées en plusieurs royaumes distincts, dont le plus puissant est Niki. La ville du même nom était « immense » au rapport des frères Lander, et son roi avait une si forte armée que les Foula n'avaient pas osé lever l'épée contre lui. Dans le pays des Woh-Woh, les femmes qui n'ont pas eu d'enfants sont vendues à la mort du mari, et même celles que leur titre de mère protège contre la servitude sont obligées de porter la corde au cou, comme des esclaves, pendant toute l'année de deuil. Peut-être étaient-elles enterrées jadis avec leur époux, que l'on place assis dans le tombeau, armé d'un arc et de flèches, entre les deux cadavres de son cheval et de son chien[2]. A l'ouest du Borgou, un voyageur venant de Dahomey, Duncan, pénétra en 1845 jusqu'à la ville d'Adafoudia, située sur le versant du Niger, dans un pays de terre rouge très fertile et gracieusement ondulé. Cette contrée, dont la population est en grande partie convertie à l'islamisme, est parsemée de villes nombreuses, où les étrangers sont reçus gravement par des personnages qui viennent au-devant d'eux et les accueillent en lisant quelques passages du Livre. Duncan énumère plusieurs de ces villes, Assafouda, Kouampanissa, Kassokano, Sabakano, Kallakandi, Adafoudia, qui se succèdent du sud-est au nord-ouest, sur le versant septentrional du faîte de Mahi et qui toutes ont de six à dix mille habitants, ou même davantage. Les indigènes, nègres à front large et intelligent qui appartiennent probablement à la même race que les Mossi, élèvent de fort beaux cheveaux, avec lesquels leurs enfants, comme les petits Bédouins de la Syrie, jouent dès le plus bas âge. Duncan dit aussi incidemment, mais non en témoin oculaire, que les nègres de ce pays apprivoisent l'éléphant. Ainsi les alliés des Carthaginois qui amenaient au combat des éléphants dressés auraient encore en Afrique des héritiers de leur science.

En aval des rapides, le premier village considérable, situé à plus de

[1] R. Lander, *Records of Captain Clapperton's last Expedition to Africa.*
[2] R. Lander, même ouvrage.

100 kilomètres au sud, est Gladjebo, escale de la rive gauche où s'arrêtent les embarcations du bas fleuve et d'où partent les barques construites pour la navigation des rapides. On se trouve déjà dans le pays de Noupé, qui par sa position sur les deux rives du fleuve, à l'endroit où il se rapproche le plus du golfe de Lagos, occupe un des points vitaux du commerce africain. Cette province possède aussi le grand avantage d'un sol presque uniformément fertile : la terre rouge, çà et là dominée par des roches gréyeuses, qui succèdent aux formations métamorphiques de l'amont[1],

N° 106. — RABBA.



D'après la carte de Glover — C Perron

1 : 400 000

0 — 10 kil.

produit en abondance tous les fruits de la région tropicale. Les forêts consistent pour une part considérable en arbres à beurre et autres essences précieuses. Le Noupé pourrait nourrir des millions d'habitants, et à diverses époques sa population fut relativement très considérable ; quelques districts épargnés par les guerres sont populeux. Rabba, qui fut jadis l'une des plus grandes cités de l'Afrique[2], n'est pas au nombre des villes que les conquérants ont respectées. Au commencement du siècle, alors que les caravanes de marchands d'esclaves avaient pris Rabba pour dépôt principal de leurs chiourmes destinées aux « nègreries » de la côte, cette ville avait plus de cent mille habitants. En face, sur la rive droite, s'étendait

[1] J. Thomson, mémoire cité.
[2] Richard Lander, *Journal of an Expedition to explore the Niger.*

une autre vaste cité de huttes, Zagochi, peuplée de bateliers et d'artisans, qui tous obéissaient, comme les villageois riverains des alentours, à un souverain presque toujours en voyage sur le fleuve, le « roi des Sombres Eaux ». La diminution de la traite et la conquête du pays par les Foula ruinèrent les commerçants de Rabba et de Zagochi. En 1867, après une guerre civile entre Nifaoua, la première de ces villes n'avait plus qu'une centaine de cabanes sans toit : tout le reste avait été dévoré par l'incendie; mais autour de ces ruines on pouvait cheminer pendant des heures sans sortir de l'emplacement que recouvraient autrefois les constructions de la cité. Rabba s'est partiellement relevée et ne peut manquer de reprendre de l'importance, car elle est admirablement située sur un méandre du Niger, à l'extrémité méridionale d'une chaîne de collines qui se termine en falaises au bord du fleuve et que borne à l'est la petite rivière de Gingi : le cratère ébréché d'un volcan s'ouvre dans ces rochers. Rabba est le point de départ le mieux situé pour les commerçants qui, du bas Niger, se dirigent par terre vers Gando et Sokoto. Une escale de la rive opposée, Chonga (Shonga-wharf), située à 25 kilomètres en aval, a été choisie par les Anglais comme débarcadère principal pour les marchandises à destination du Yorouba. Là est le point du fleuve que traverse la voie la plus courte entre Lagos et Sokoto : quand une voie ferrée se dirigera du grand port anglais vers le Niger, évitant les terres basses du delta, nul doute qu'elle n'atteigne le fleuve à Chonga ou dans le voisinage de cette importante station. Les droits de douane sont perçus à Chonga au nom de l'émir de Noupé.

L'ancienne capitale du grand royaume de Yorouba se trouvait jadis sur le versant du Niger à une quarantaine de kilomètres seulement du coude de Geba : c'était la cité de Katanga ou Katounga, que visitèrent Clapperton et Lander; elle-même avait succédé à Bohou, beaucoup mieux située dans une vallée fertile et pittoresque. Les Foula ont presque entièrement détruit ces deux villes et ont assujetti la contrée, dont les rois envoient maintenant les tributs annuels à Bida et à Wourno. La grande ville la plus rapprochée du fleuve est Saraki, située à 50 kilomètres au sud de Rabba, dans un pays montueux, mais des plus fertiles, riche en coton, en céréales, en ignames et arachides; d'après le missionnaire May, au moins les trois quarts du sol dans cette région de l'Afrique sont soumis à la culture; sur les chemins sinueux de la campagne c'est en véritables processions que se suivent paysans et paysannes portant leurs denrées.

Au sud-ouest de Saraki on traverse l'Ochi, affluent du Niger, pour atteindre la populeuse cité d'Ilorin, qui se trouve à l'altitude d'environ

400 mètres, non loin du faîte de partage. L'enceinte, qui se développe en un polygone régulier, a plus de 20 kilomètres de tour, et les rues sont larges, coupées de places, bordées de boutiques, où l'on voit des marchandises d'Europe et d'Afrique, jusqu'à des étoffes venues d'Égypte par la voie de Kouka et de Kano. Les foires se succèdent de cinq en cinq jours, un des rares exemples de la division quinaire du temps[1]. Ilorin, ville républicaine, fondée en 1790 par des fugitifs venus de toutes les parties du Yorouba, se partageait du temps de Lander en douze quartiers, appartenant chacun à une tribu distincte et représentés dans le conseil par un ancien. Comme Abeokouta, le libre municipe d'Ilorin avait su défendre son indépendance contre tous ses voisins et leur était devenue nécessaire par ses industries ; maintenant les Foula mahométans y sont la puissance prépondérante, mais la plupart des habitants sont encore païens. Lorsque Rohlfs la visita en 1867, trois corps empalés, sinistres gardiens, étaient dressés devant la porte de la cité.

Bida, la capitale du Noupé, n'est pas située au bord du fleuve. Occupant le centre de la région péninsulaire limitée au sud par le Niger, à l'ouest et au nord par son affluent la Kadouna, elle est traversée par une petite rivière, la Lauja, qui va rejoindre le Bakou, tributaire du Niger navigable pendant la saison des hautes eaux; des collines arrondies et bien cultivées entourent la ville, dont l'altitude est d'environ 150 mètres. Bida est de fondation récente, mais elle a rapidement justifié son nom, qui signifie « Suivez-moi », car, d'après le missionnaire Milum, qui l'a visitée en 1879, elle aurait près de 100 000 habitants. C'est une place forte, entourée d'un rempart quadrilatéral régulier et d'un large fossé; chaque groupe de maisons est lui-même une sorte de réduit aux murailles élevées et aux ruelles tortueuses. Les avenues sont larges et propres; de vastes places, des marchés se succèdent de distance en distance et toutes les mosquées sont ombragées de grands arbres. Les Nifaoua de Bida sont fort industrieux : ils tissent et teignent les étoffes, fondent et forgent le fer, préparent et brodent le cuir, fabriquent même le verre et en font des ornements pour les armes et les habits. Les résidents sont tenus par le souverain à une grande rigidité dans l'observance des rites, des écoles sont établies dans tous les quartiers et presque tous les enfants savent lire et écrire l'arabe[2].

La grande rivière de Kadouna ou Lavon (Lafoun), qui rejoint le Niger

[1] Bowen, *Central Africa.*
[2] Milum, *Proceedings of the R. Geographical Society,* January 1881.



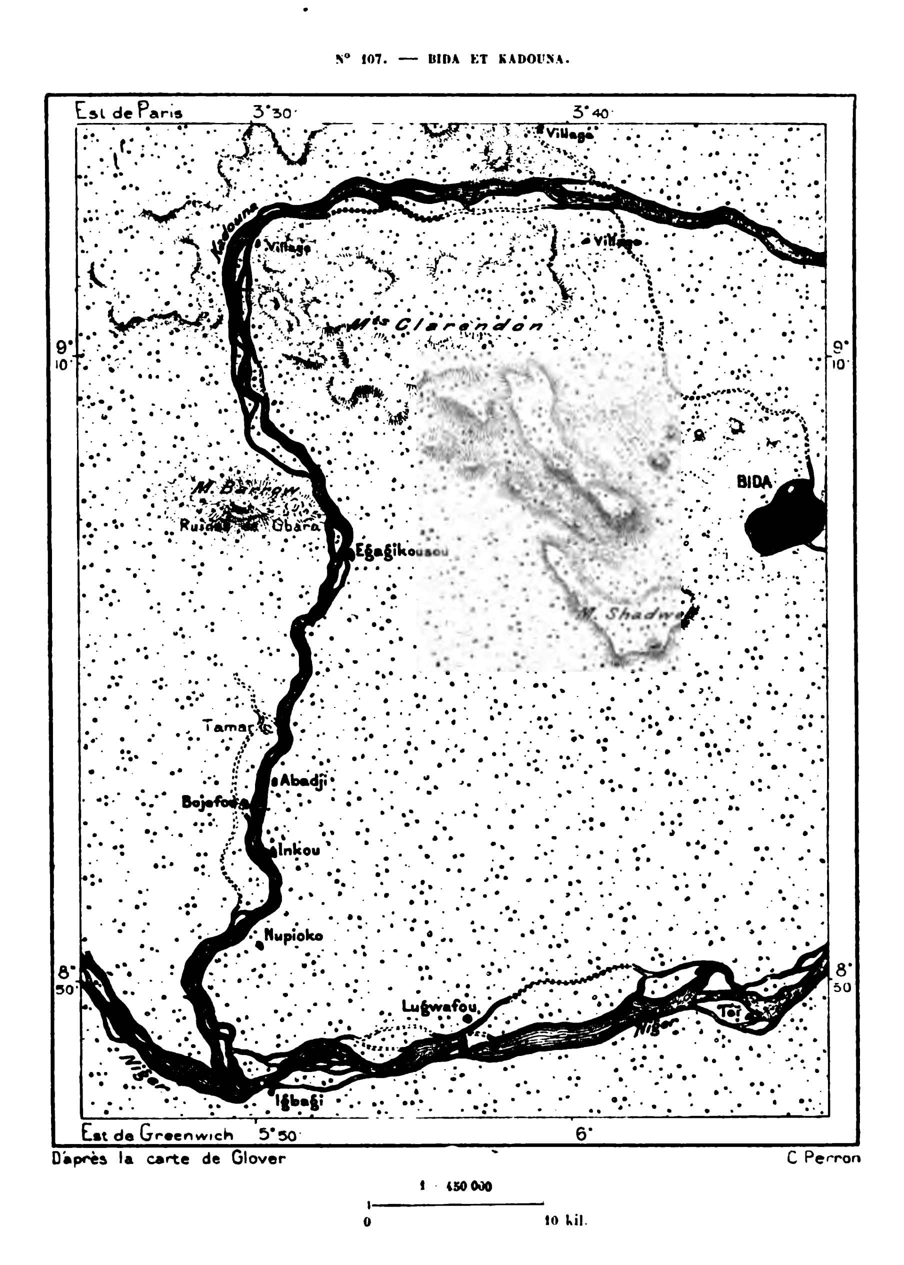
FEMME DU NOUPÉ

Gravure de Thiriat, d'après une photographie de M. Joseph Thomson.


THE ASTOR LIBRARY

entre Rabba et Bida, recueille ses premières eaux dans les provinces de Katsena et de Kano et parcourt la province du Haoussa méridional désignée sous les divers noms de Seg-Seg, Saria et So-So. La ville de Saria

N° 107. — BIDA ET KADOUNA.



D'après la carte de Glover — C Perron

1 : 450 000

0 — 10 kil.

ou Zariya, chef-lieu de ce pays des Haoussaoua méridionaux, a été déjà visitée par plusieurs Européens, Clapperton, Richard Lander, Baikie, Matteucci, Massari, Staudinger; elle possède la plus belle mosquée du Haoussa. Située sur le faîte de partage entre les bassins du Kadouna et

des rivières du nord, elle se trouve probablement à une altitude de plus d'un millier de mètres. Le pays, bien arrosé, mais n'offrant nulle part de cavités où séjournent les eaux, est l'un des plus salubres de l'Afrique : c'est aussi l'un des plus fertiles. Les arbres sont clairsemés, mais ils forment des massifs superbes; les pentes douces des collines sont couvertes de prairies où paissent les troupeaux de bœufs et de moutons; des champs de riz et d'autres céréales, de cotonniers, d'indigotiers occupent les dépressions serpentines au bord des ruisseaux. Surtout les campagnes d'Egobbi, au sud de Saria, parurent à Lander dignes d'être comparées aux paysages champêtres les plus gracieux de l'Angleterre. La ville d'Egobbi, située comme Saria sur un affluent septentrional de la Kadouna, est également fort gracieuse d'aspect : de construction régulière, elle est entourée d'un mur formant un carré parfait; ses rues sont d'une propreté extrême et dans les maisons les objets sont fourbis au moyen de sable rouge avec un soin tout particulier; les calebasses d'Egobbi sont appréciées dans tout le pays pour le fini des gravures qui les décorent, représentant surtout des animaux domestiques. La population, où dominent les Foula, garde sa prédilection pour le bétail; l'agriculture est honorée, mais le pastorat est une religion. Les gens d'Egobbi, comme ceux de la province de Yaouri, ont pour lits des plates-formes élevées, dressées sur des piliers d'argile à un mètre au-dessus du sol[1].

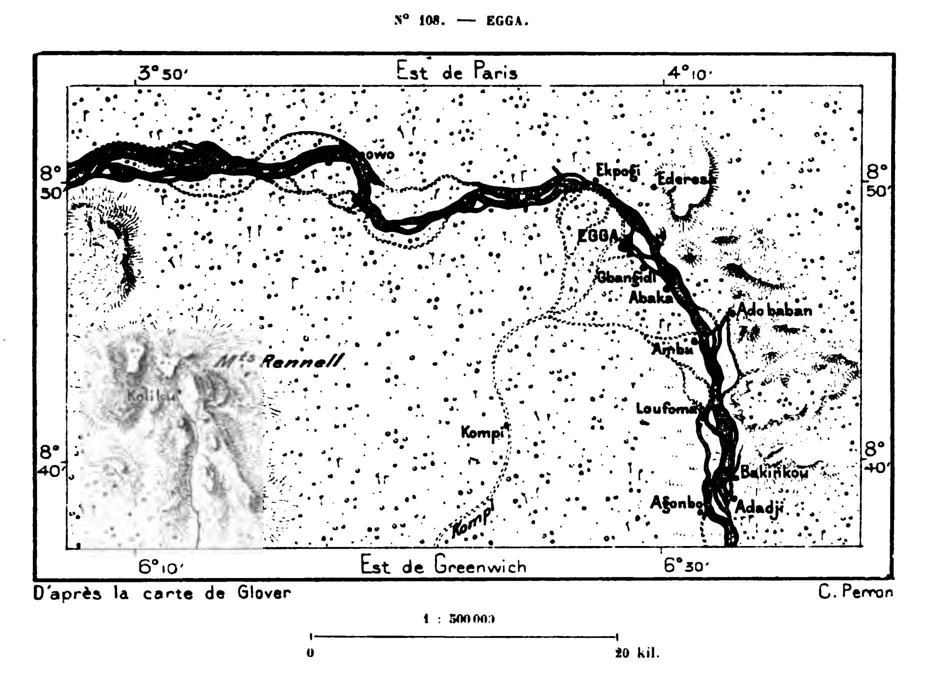
Dans le haut bassin de la rivière maîtresse, au sud-est de Saria, il n'y a point de grande ville, mais de nombreux villages, peuplés respectivement de Foula mahométans et de noirs païens, de la tribu des Kado. Ces gens de race et de mœurs différentes se rencontrent en des lieux de marché, alternativement animés comme des capitales et déserts comme les forêts environnantes. Tel est le marché de Ya, sur un haut affluent de la Kadouna ; tel est aussi, à la distance d'une journée de marche au sud de Ya, mais séparé de ce bourg par une grande forêt, le marché de Sango-Katab, « centre de cinq cents petits hameaux fort rapprochés les uns des autres[2] ». Quand on descend de ces villages du faîte dans les plaines de l'ouest que parcourt la Kadouna, déjà grossie de nombreux affluents, le changement de la végétation se fait d'une manière presque soudaine : on retrouve tout à coup les palmiers deleb, les bananiers et les autres plantes de la région basse, qui manquent sur les plateaux parcourus des bergers foula.

Birni n'Gouari ou la « Forteresse » du Gouari, est la capitale de la

[1] Richard Lander, *Records of Clapperton's last Expedition to Africa.*
[2] R. Lander, ouvrage cité.

province de ce nom, appelée aussi Gbari, qui s'étend du nord au sud entre le Saria et le Yaouri et qui dépend aussi du royaume foula de Wourno. Clapperton et Lander l'ont visitée, mais celui d'entre eux qui survécut au voyage mentionne simplement le nom de la cité. Elle fait un commerce direct avec le Niger, à l'ouest par Kontokora et au sud-ouest par la ville de Beari et par la vallée du mayo Roa ; au sud elle trafique avec Bida par la rivière Marigo, le principal affluent occidental de la Kadouna. Le pays d'Aboudja, à l'est de Bida, appartient aussi au royaume vassal de Gouari : il s'y trouve quelques villes populeuses, dont l'escale principale sur le Niger est

N° 108. — EGGA.



D'après la carte de Glover C. Perron

1 : 500 000

0 20 kil.

le marché d'Egga ou Eggan, situé sur la rive droite du fleuve, à l'endroit où il se recourbe vers le sud pour aller à la rencontre du Benué, et où commencent à se montrer les cocotiers ; on y parle encore la langue du Noupé. Egga est une grande ville, malheureusement entourée de marécages et très malsaine : ses maisons, ses magasins, ses appontements se succèdent le long du Niger sur un espace de 5 kilomètres et des centaines de barques vont et viennent dans le fleuve entre les berges et les bâtiments anglais. Là on se trouve déjà dans la zone d'attraction du commerce britannique ; la ville et le territoire font partie du domaine protégé par la Compagnie nationale Africaine, représentant indirect du gouvernement anglais. De nombreux villages se succèdent sur les deux rives, principalement sur la rive droite, que dominent les plus hauts escarpements,

couronnés de bois. La ville principale de la région, située sur la berge occidentale du fleuve, à plus de 50 kilomètres en aval d'Egga, est connue sous divers noms par les nombreuses peuplades riveraines du Niger : d'ordinaire on la désigne par l'appellation d'Igbido (Bouddou). C'est la capitale des Kakanda, Effon ou Chebi, qui sont les grands intermédiaires du commerce entre le bas et le moyen Niger : quelques-uns d'entre eux voyagent au loin dans le Haoussa et même jusque dans l'Aïr et sont parfois en relations directes de trafic avec les gens de Ghadâmès. Ils ont sur le fleuve une manière de combattre qui familiarise de bonne heure leurs enfants avec le danger[1]. Tandis que ceux-ci, parfois au nombre d'une cinquantaine, garnissent le pourtour de la barque, maniant les avirons, les hommes faits se tiennent debout au milieu du bateau et tirent par-dessus les têtes des adolescents[2].

L'empire des Foula fondé par Othman au commencement du siècle s'est maintenu en apparence dans ses vastes limites; quoique divisé en deux royaumes, Wourno et Gando, il a même repris en principe son unité première, la suzeraineté de l'État de Wourno étant pleinement reconnue par l'État occidental. Du reste, l'ensemble du territoire se compose de royaumes distincts, ayant chacun leur organisation propre, et ne se rattachant au suzerain que par le tribut annuel; quelques enclaves formées de tribus indépendantes se trouvent même dans les régions montueuses, et les frontières de l'immense domaine flottent incessamment suivant les révoltes et les guerres. Maintenant le pouvoir des rois foula du Haoussa est notablement diminué par les concessions commerciales, et en conséquence politiques, qui ont été faites à la compagnie anglaise dans les

[1] G. Rohlfs, *Quer durch Afrika*.

[2] Villes du Haoussa et du Noupé dont la population approximative est indiquée par les voyageurs :

VERSANT DU TZADÉ.		Wourno, en 1886, d'après Thomson	15 000 »
Kano, d'après Barth, en 1854. .	35 000 hab.	Soghirma, d'après Flegel, en 1880.	7 500 »
Gerki » » » . .	15 000 »	Kammané, d'après Barth, en 1851.	7 000 »
Tessaoua » » 1851. .	12 000 »	HAOUSSA MÉRIDIONAL, NOUPÉ ET YOROUBA DU NORD.	
Gassaoua » » » . .	10 000 »	Bida, d'après Milum en 1880. .	90 000 hab.
Katsena » » » . .	7 500 »	Ilorin, d'après Rohlfs.	70 000 »
Katagoum » » . .	7 000 »	Saraki. » »	40 000 »
Kourayé » » » . .	6 500 »	Egga	25 000 »
VERSANT DE LA RIVIÈRE DE SOKOTO.		Egobbi, d'après Lander, en 1827.	14 000 »
Sokoto, en 1886, d'après J. Thomson	8 000 hab.	Kontakora, d'après Thomson, en 188[illegible].	5 000 »
Birni n'Kebbi ou Kebbi, d'après Flegel, en 1880.	22 000 »	Chonga, d'après Flegel, en 1880.	5 000 »

Beari, d'après Lander, en 1827 . . 4 000 hab.

régions méridionales, sur les bords du Niger et du Benué. Le revenu des sultans du Haoussa doit être considérable en comparaison de celui des autres rois africains; déjà Barth évaluait au milieu du siècle les recettes du seul royaume de Kano à 90 millions de caouri, soit à 180 000 francs : l'impôt annuel était alors d'un franc, ou 500 caouri par chef de famille. L'armée que pourraient lever sans peine les deux émirs de Sokoto et de Gando, est d'au moins 120 000 individus, dont 30 000 cavaliers.

Le pouvoir des souverains n'est pas absolu. Il est limité par un ministère, dont le choix et les attributions sont réglés par la coutume. Le premier ministre ou ghaladima jouit toujours d'un pouvoir considérable; puis viennent, par ordre de préséance, le chef de la cavalerie, le général des fantassins, le cadi, qui est en même temps le bourreau, l'héritier du trône, le chef des captifs et le ministre des finances. C'est à celui-ci que le sultan confie d'ordinaire l'intérim du pouvoir quand il s'absente pour une expédition.

La plupart des petits États ont des gouvernements constitués sur le modèle du royaume de Wourno. Les ordres se transmettent de vassal en vassal jusqu'aux extrémités de l'empire, et en sens inverse reviennent les hommages et les tributs.

V

BENUÉ, BAS NIGER, BONNY ET VIEUX CALABAR

La voie d'accès que le bas Niger et le Benué présentent vers l'intérieur de l'Afrique est celle qui paraît devoir être un jour la plus importante de toutes les routes commerciales du continent noir. Les bouches du Niger s'ouvrent près de l'extrême concavité de la mer de Guinée, entre la baie de Bénin et celle de Biafra, c'est-à-dire vers le point de convergence naturel des principaux itinéraires des navires dans l'Atlantique austral africain. En attendant que des routes carrossables pénètrent au loin dans les régions centrales du continent, le bas Niger et le Benué offrent déjà une ligne de navigation continue aux bateaux à vapeur jusqu'à plus de 1500 kilomètres de la mer sans qu'un pas difficile barre le courant: seul entre toutes les grandes rivières africaines, le Benué n'est pas interrompu de cataractes dans son cours moyen; mais là où doivent s'arrêter les barques à cause du manque d'eau, la dépression du sol se continue vers l'est par le bassin du Chari, et tous les renseignements s'accordent à faire prévoir l'existence de chemins d'un parcours facile entre le versant du Tzâdé et celui du Nil par le pays des Niam-Niam. Ainsi une grande voie

transversale unit Niger à Nil, et cette diagonale passe dans quelques-unes des contrées les plus populeuses et les plus productives de l'Afrique pour aboutir au lieu d'origine de la civilisation méditerranéenne.

On comprend qu'une porte d'entrée donnant accès aux régions les plus riches du Soudan soit considérée par des marchands comme la plus précieuse des conquêtes. Néanmoins le trafic des esclaves qui se faisait sur la côte voisine avec plus d'activité que partout ailleurs empêchait tout autre commerce par les guerres incessantes qui régnaient entre les tribus; en outre, les dangers que le climat du bas Niger présentait aux navigateurs les empêchait de franchir la zone des terres alluviales et désertes qui sépare la mer des régions populeuses de l'intérieur. Après l'arrivée des Portugais sur la côte des Esclaves, trois siècles se passèrent sans que les marchands européens fissent la tentative de s'établir sur les bords du Niger ou du Benué. La mémorable expédition de Baikie, en 1854, fut le début de la nouvelle ère qui rattache la civilisation purement africaine de la Nigritie à celle du monde entier. Quelques maisons de commerce anglaises envoyèrent leurs agents dans les villes riveraines du bas Niger et de proche en proche le courant des échanges se dirigea vers les escales du fleuve. De nos jours le mouvement du trafic se porte avec régularité de toute la région du bas Niger et du Benué vers Londres et Liverpool. Les négociants anglais sont devenus les vrais suzerains des peuples de la mésopotamie Nigritienne.

Cependant ils eurent à partager naguère leur monopole de trafic. En 1880 une première expédition française avait pénétré dans le Niger et fondé plusieurs comptoirs sur les rives; deux années après, le nombre des postes français était d'une trentaine, à peine inférieur à celui des établissements anglais[1]. Mais cette concurrence ne dura pas longtemps. Les diverses compagnies britanniques s'unirent pour former une société puissante, disposant de vingt-cinq bateaux et d'un capital assez considérable pour acheter les comptoirs des rivaux français, et bientôt, malgré les clauses diplomatiques d'après lesquelles les bouches du Niger sont ouvertes en principe aux navires de toutes les nations, le monopole commercial fut rétabli au profit de la Grande-Bretagne. Une société allemande, admirablement servie par les voyages d'exploration de Flegel, a fait récemment de grands efforts pour s'assurer le commerce du Benué; mais les chefs riverains, cédant aux offres plus brillantes faites par les Anglais, ont accordé à ceux-ci le privilège du trafic. « Là où un consul britannique aura

[1] Ed. Viard, *Au bas Niger.*

mis le pied, écrit l'émir de Noupé, là aussi je mettrai le mien[1]! » La situation des représentants anglais, appuyés sur plus de deux cents traités, n'est plus attaquée et l'appui du gouvernement transforme peu à peu leur pouvoir en domination politique. Non seulement la compagnie peut trafiquer sur les bords du fleuve à l'exclusion de tous les autres étrangers, mais aussi elle a le droit d'acheter ou « acquérir autrement mines, carrières, forêts, pêcheries et manufactures, de cultiver le sol et d'y élever des édifices »; bien plus, elle est la dominatrice politique de « tous les territoires que lui ont cédés les rois, les chefs et les peuples dans le bassin du Niger » et s'engage en échange à traiter avec justice « les nations de ses territoires », à respecter leurs religions, leurs lois et leurs propriétés; cependant elle est tenue d'intervenir auprès des indigènes pour l'abolition graduelle de l'esclavage et nul Européen établi dans la contrée, quelle que soit sa nationalité, ne doit recevoir l'autorisation de garder des captifs. La force pour exercer ces droits souverains, c'est le gouvernement anglais qui la donne virtuellement, en accordant à l'entreprise une charte officielle et en la plaçant sous le contrôle du secrétaire d'État. Ainsi s'est constituée une nouvelle Compagnie des Indes, bien autrement puissante que ne le fut, aux commencements de son existence, la société de marchands qui se substitua graduellement au Grand Mogol dans l'empire de la péninsule Gangétique. Le fragment de l'Afrique dont la compagnie nationale a pris possession n'a pas moins de 1000 kilomètres de façade sur la mer et au moins une distance double le long des fleuves. Elle ne possède encore que la partie mobile et vivante de la Nigritie, formée par le courant fluvial : le reste lui appartiendra par un phénomène de gravitation naturelle.

Vers la région des sources, le bassin du Benué n'est séparé de celui du Tzàdé que par un faîte à peine appréciable, mais au nord la zone de partage entre les affluents du Benué et de la Kadouna est formée par des plateaux que dominent des montagnes élevées, parmi les plus hautes de l'Afrique septentrionale. Elle consiste en un grand nombre de chaînes et de massifs fort inégaux par l'aspect, la saillie, l'orientation. Des vallées la découpent en fragments distincts, disposés pour la plupart dans la direction du nord-ouest au sud-est; le cours d'eau le plus abondant qui naît dans ces montagnes, le Gabi, coule dans une vallée transversale, au nord des parties les plus élevées de la chaîne, puis, sous le nom de Gongola, perce le faîte à l'endroit où il offre le moins d'épaisseur et de relief

[1] *Blue Book, Continuation of C.* 4052,

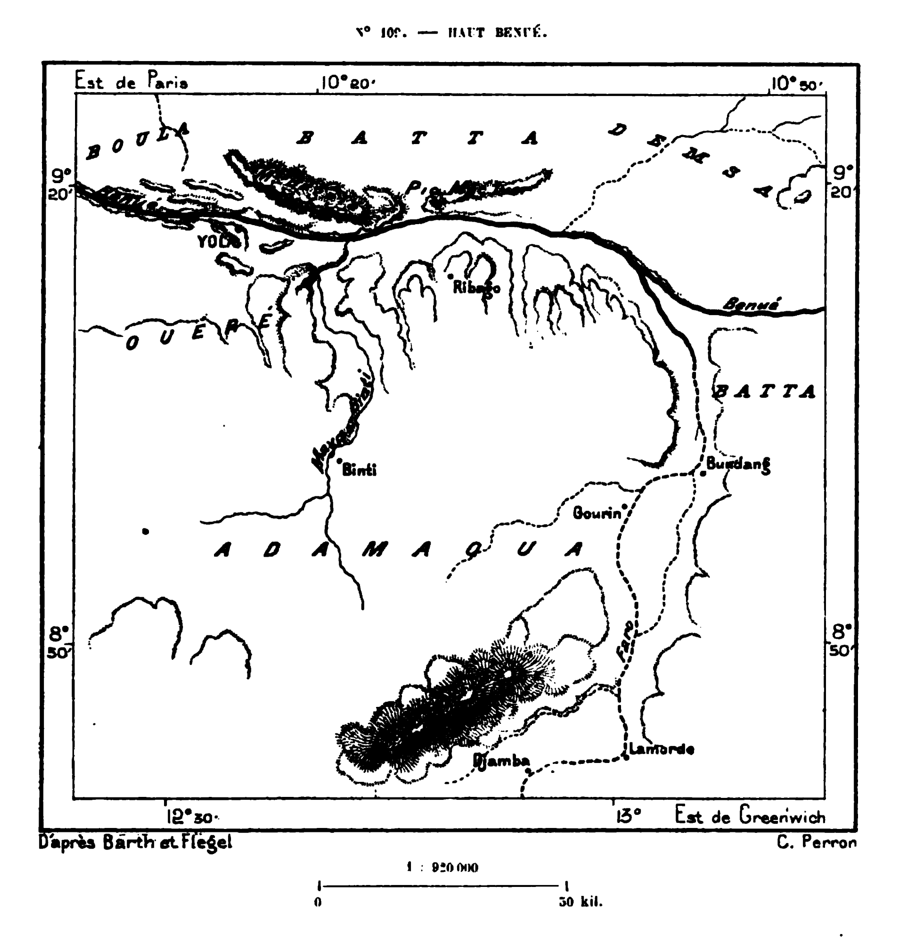
et va rejoindre le haut Benué, en aval de Yola. Ainsi les pluies tombées sur les deux versants, du moins dans la partie orientale du système orographique, s'écoulent également vers le Benué.

Dans le Kalam et les frontières du Bornou, les monts, peu élevés, se montrent en faibles cônes au-dessus de la mer de verdure; mais plus à l'ouest, dans le pays de Baoutchi, où naît la rivière Kaddera, grand affluent du Benué moyen, les sommets se redressent et se rejoignent en massifs puissants : ce sont des Alpes africaines. Dômes, aiguilles ou blocs quadrangulaires à parois verticales, les roches de granit, rouges, grises ou noirâtres, prennent des formes superbes, dominant les gorges de 1000 et 1500 mètres de hauteur; des forêts impénétrables recouvrent les pentes; des sentiers périlleux pénètrent dans les gorges, franchissant les torrents, escaladant les promontoires. La montagne de Saranda, qui s'élève directement à l'ouest de la grande cité de Yakoba, atteint 2100 mètres; elle se compose de granit tabulaire, dont les terrasses sont recouvertes de forêts jusqu'à la cime : avec son dôme terminal et ses puissants contreforts, s'avançant dans la plaine en pattes de lion, elle rappelait à Rohlfs le formidable monte Baldo, dominateur du lac de Garde. A l'ouest du Saranda, d'autres chaînes granitiques s'alignent du nord au sud ou du nord-ouest au sud-est, et seulement après avoir dépassé le col de Gora (1350 mètres) on descend vers les campagnes doucement inclinées où naissent les hauts affluents de la Kadouna.

Le massif de Saranda et les chaînes voisines sont très probablement les parties les plus hautes du relief montagneux entre le bassin du Niger-Benué et la dépression du lac Tzâdé; cependant le pays n'a pas encore été suffisamment exploré pour que l'on puisse hasarder une description orographique de la contrée. On sait qu'il existe d'autres groupes de montagnes sur les hautes terres d'entre Niger et Tzâdé. Au nord du massif de Saranda, à moitié distance entre Kano et Yakoba, s'élèvent les monts de Ringim; au sud, plusieurs autres chaînes redressent leurs arêtes dans le pays de Baoutchi jusque dans le voisinage du Benué. Des rives de ce fleuve on voit les escarpements du plateau se profiler en crêtes, dont les plus hautes ont environ 900 mètres. Dans la région des affluents supérieurs, les massifs sont généralement désignés sous le nom de *hosseré*, qui a le sens de massif montagneux : tel est le hosseré Tingling, qui se dresse non loin de la rive septentrionale, ressemblant à un vaste palais dont les deux ailes sont commandées par une tour centrale. Les explorateurs ont donné des noms anglais à la plupart des monts et des collines de la rive droite du Benué : en amont de Yola, un cône pointu dominant toutes les collines basses des alentours a

reçu l'appellation écossaise de Mac Iver; sur la même rive se montrent le mont Forbes, puis le Humboldt, contrefort avancé de la chaîne de Murchison, dont le Roderick (500 mètres) est le géant : plus bas la rangée d'Ellesmere longe le fleuve dans la partie la plus méridionale de son cours; mais la rangée bordière la plus élevée, qui se développe parallèlement au haut Benué, sur un espace d'environ 200 kilomètres, a gardé son appellation indigène : c'est le Mouri, découpé en pointes et en tours d'aspect bizarre; au

N° 109. — HAUT BENUÉ.



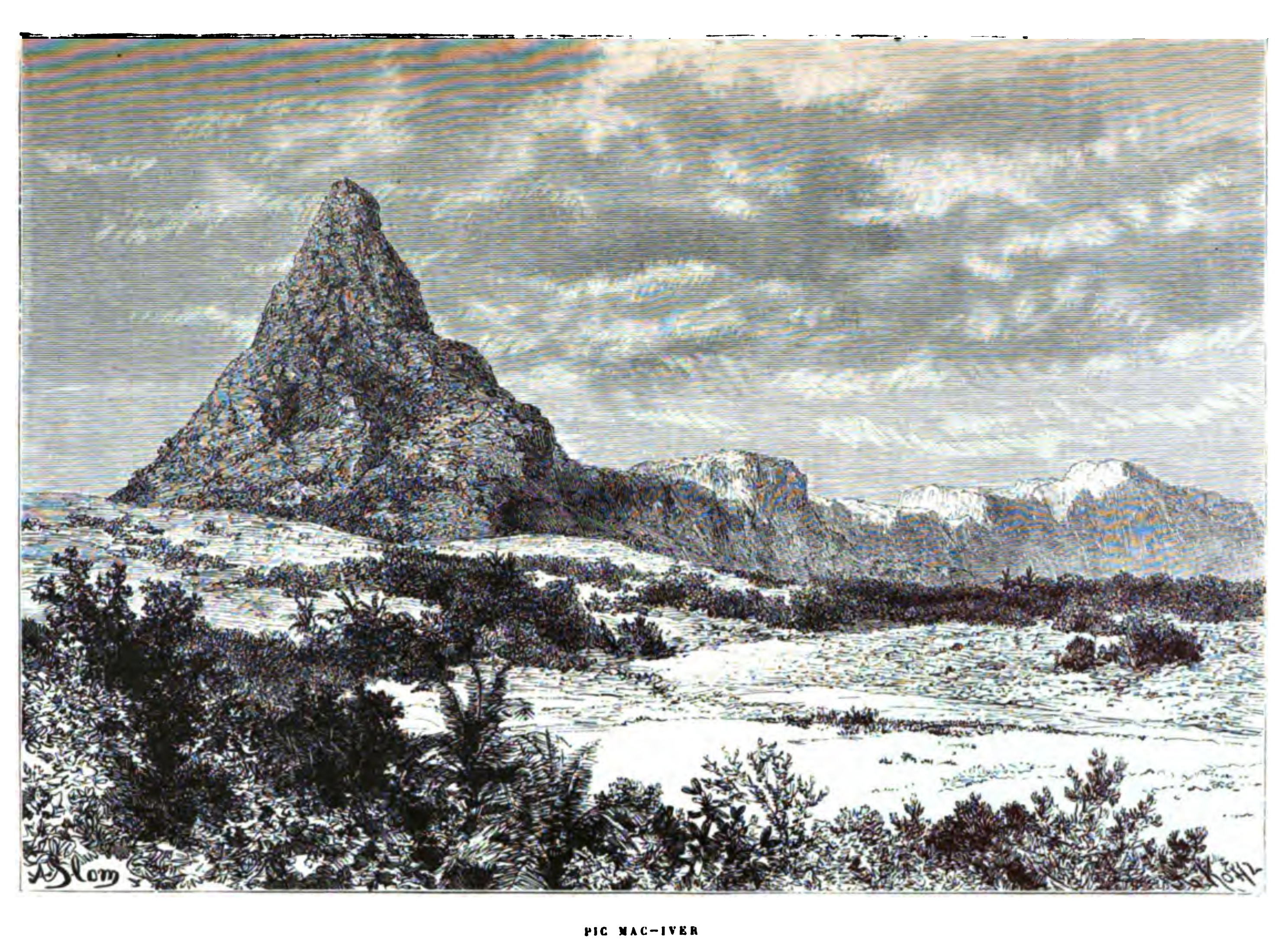
centre se dresse le Tangalé, pic de 900 mètres. Sur la rive gauche du Benué, les monts qui font face à la chaîne du Mouri, et qui ne leur cèdent guère en hauteur, sont aussi connus par leurs noms africains, Kouana, Morinou, Bak n'Doutchi. Plus bas, les montagnes, qui atteignent 1500 mètres par un de leurs pics, ont reçu des Anglais la désignation d'Albemarle-range et leurs pointes sont appelées provisoirement des noms de Biot, Herschell et autres astronomes. Dans le voisinage de son confluent avec le Niger la chaîne bordière du bas Benué est dite Oldfield-range, et les monts qui

entourent le confluent ont été désignés par les loyaux voyageurs britanniques d'après leurs souverains, leurs personnages et leurs savants; seule, une montagne qui rappelle par sa forme la superbe pyramide du Soracte d'Italie, emprunte cette appellation classique.

Le plateau de faîte qui sépare les versants du Tzàdé et du Niger est une limite naturelle pour les climats et pour la flore aussi bien qu'une borne géographique. Dans les hautes vallées du Saranda et des montagnes voisines, le climat est celui de l'Italie méridionale, et l'on pourrait cultiver toutes les plantes de la zone tempérée du sud : une région européenne où des immigrants trouveraient le milieu qui leur convient est ainsi intercalée entre deux contrées tropicales, mais de part et d'autre celles-ci présentent un contraste révélé par l'aspect de la végétation. Du côté de l'est s'étend le domaine des palmiers doûm et des dattiers, à l'ouest on entre dans les bosquets de deleb, d'elæïs, de cocotiers : on ne voit plus de tamariniers. mais l'arbre à beurre constitue de grandes forêts; les campagnes n'ont plus la même parure, les habitants ne préparent plus leurs repas des mêmes grains et des mêmes baies. Parmi les arbres des forêts occidentales il en est un, le liña ou rouna, dont le fruit sert à fabriquer une espèce de miel fort apprécié des indigènes, jusque dans les villes du Maroc, où on le connaît sous le nom de *ia Mouleï Dris*[1]. La plante industrielle la plus cultivée dans le bassin du Benué est le cotonnier, dont la fibre est d'une solidité et d'un éclat remarquables. Rohlfs a vu des étoffes de coton qu'il eût pu confondre avec des soieries.

Quant à la faune, elle n'offre pas, de part et d'autre des montagnes de Baoutchi, des contrastes analogues à ceux de la flore. L'éléphant se rencontre encore en troupes nombreuses dans les forêts des deux versants, mais dans le haut bassin du Benué il en existerait deux espèces, dont l'une à pelage jaunâtre[2]. Le rhinocéros, le buffle sauvage ont leurs retraites dans les forêts des montagnes, et les pays inhabités ont des panthères dans chacune de leurs gorges. La civette, animal fort timide, ne se voit que rarement, quoiqu'elle soit très commune dans les campagnes inclinées vers le Benué : on peut en juger par la quantité considérable de musc que l'on recueille aux branches auxquelles s'est frottée la bête pour se débarrasser de l'excès de sécrétion qui gonfle ses glandes; nulle part dans le Soudan on ne tient la civette en cage pour retirer régulièrement le musc comme on le fait dans le pays des Galla. D'après Rohlfs, il n'y a point de grands serpents dans

[1] G. Rohlfs, ouvrage cité.
[2] H. Barth, ouvrage cité.



PIC MAC-IVER

Dessin de Slom, d'après un croquis de Flegel


THE ASTOR LIBRARY
NY

les pays du Benué et les petits ophidiens sont des plus rares; les voyageurs sont aussi frappés du manque presque absolu d'araignées. La variété de termites la plus commune diffère de celle qu'on rencontre dans le Bornou : les pyramides qu'elle construit ont une autre apparence; la terre en est plus grossièrement travaillée et l'ensemble présente un style d'architecture particulier.

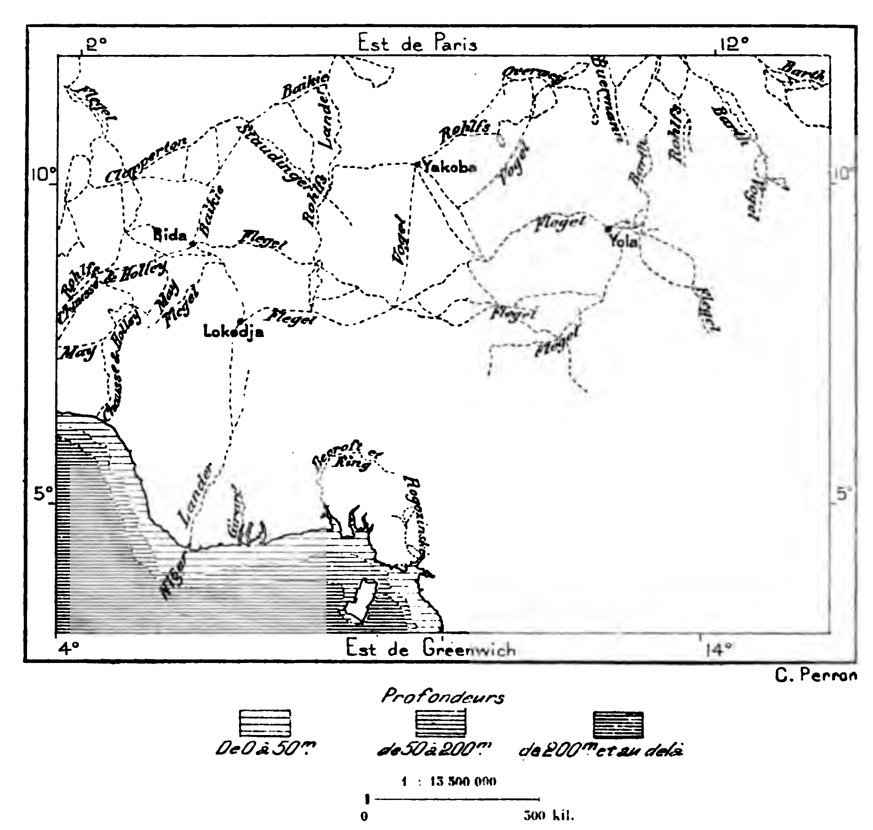
Les fertiles campagnes qu'arrosent le Benué et autres affluents du bas Niger sont en maints endroits complètement dépeuplées. C'est dans les provinces septentrionales, au nord de Benué et de Niger, que les habitants sont le plus clairsemés. La cause en est aux expéditions de conversion et de pillage qu'ont faites les Foula depuis le commencement du siècle : dans les régions du nord des populations entières ont été exterminées, et en dehors des districts montagneux, dont les habitants ont défendu leur indépendance, chaque ville, chaque village a été détruit par le fer et le feu; les rares survivants ont dû se convertir à l'Islam. De là l'étonnant contraste que présentent les deux rives du fleuve : en plusieurs parties du cours on voit se succéder les groupes de constructions en une ligne continue sur la rive méridionale, tandis que de l'autre côté on n'aperçoit pas une cabane[1]. On répète souvent que les envahissements du mahométisme constituent un progrès pour les Africains : s'il en est ainsi, ce progrès a été bien chèrement acheté par les populations riveraines du Benué.

Parmi les Nigritiens que des retraites faciles à défendre ont protégés contre la conversion à main armée, les Bolo de la région montagneuse de Yakoba ont conservé une grande importance numérique : ils ont donné leur nom à la province de Bolo-Bolo, plus connue sous l'appellation de Baoutchi. En traversant la « Suisse du Soudan », on aperçoit de tous les côtés les groupes de cabanes des Bolo se profilant au sommet des monts et des promontoires : comme les Kabyles de l'Algérie, les sauvages du Baoutchi placent leurs villages en des endroits escarpés, déjà défendus par la nature, ou dans les enceintes de rochers entre les blocs de grès ou de granit. Les Bolo sont parmi les moins beaux des Soudaniens : petits et trapus, ils se rapprochent du type nègre classique par le nez épaté et la bouche lippue, mais ils ont en général le teint moins foncé que leurs voisins non foula. Les femmes bolo, presque naines par la stature, grasses, sans taille, rachètent leur laideur par une expression d'une douceur sin-

[1] Ed. Viard, *Au bas Niger*.

gulière. Elles ramènent leurs cheveux en casque sur le devant de la tête ou les tressent circulairement en couronne. Dans le voisinage des villes mahométanes, les Bolo, convertis du moins de nom, s'habillent comme les gens policés de la contrée, quoique avec des étoffes moins amples et plus grossières; mais dans les vallées écartées les hommes n'ont d'autre vêtement que le pagne et les femmes sont entièrement nues ou n'ont qu'un

N° 110. — CARTE DES PRINCIPAUX ITINÉRAIRES DES VOYAGEURS A L'EST DU BENUÉ.

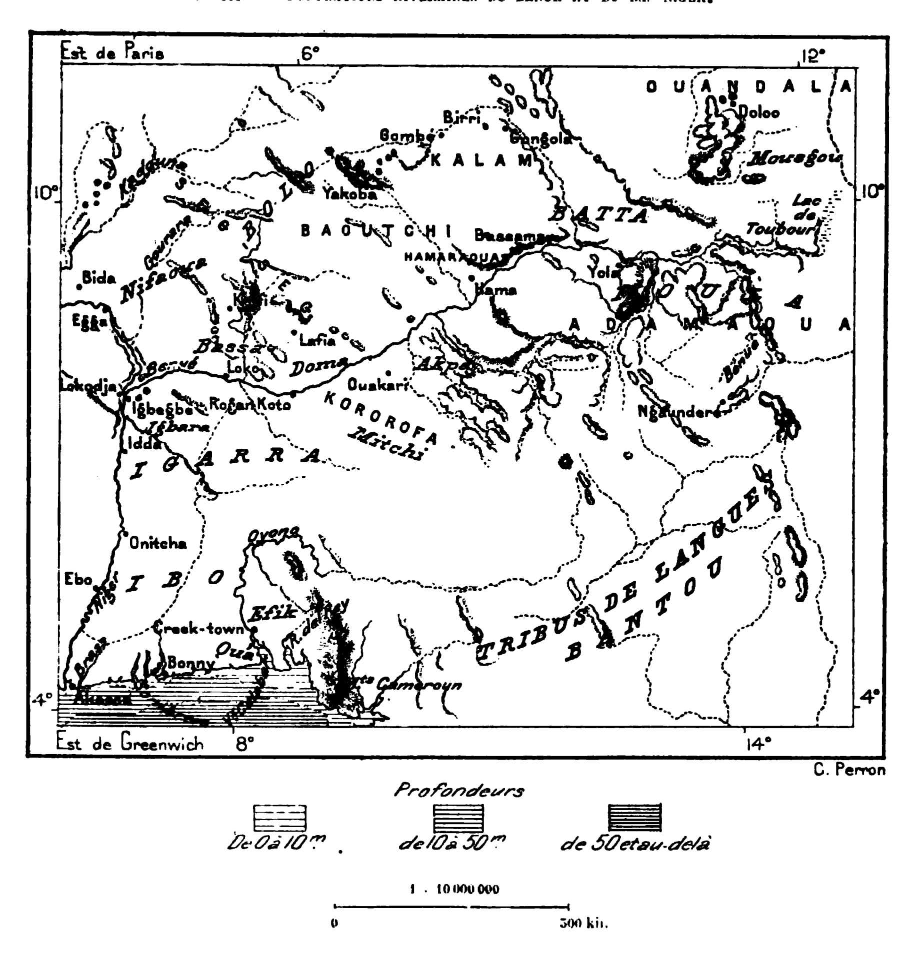


rameau feuillu suspendu à la ceinture; toutefois elles ont les bras et les mollets ornés d'anneaux, en argent, en cuivre ou en fer, suivant leur richesse. Au nord des montagnes de Mouri, les païens Wouroukou et les Tangala vivent, comme les Bolo, à l'état de nudité. Dans ces contrées c'est l'habit qui fait le marabout; la religion vient en proportion du vêtement[1]. Les Tangala sont la plus redoutée des tribus Nyem-Nyem ou Yem-Yem, homonymes des Niam-Niam du haut Ouellé, et depuis longtemps

[1] Lander, Barth, Rohlfs, ouvrages cités.

mentionnées par les auteurs arabes comme anthropophages[1]. Vogel, qui a traversé leur territoire, a reconnu la vérité de la tradition. Les Tangala et d'autres peuplades nyem-nyem dévorent leurs captifs : la poitrine appartient au sultan comme le morceau le plus délicat, la tête est laissée aux

N° 111. — POPULATIONS RIVERAINES DU BENUÉ ET DU BAS NIGER.



femmes. Mais il n'est pas exact que ces cannibales mangent les malades; au contraire, ils les soignent avec dévouement et leurs morts sont déposés avec de grands honneurs en de véritables catacombes, dont les entrées sont fermées de pierres. Les âmes des morts sont unies dans la religion des Tangala en un dieu collectif, très vénéré, qu'on appelle Bodo et auquel on élève des temples à l'ombre des baobabs[2].

[1] Desborough Cooley, *Negrolands of the Arabs.*

[2] H. Wagner, *Schilderung der Reisen und Entdeckungen von Ed. Vogel.*

Des bords du Niger aux frontières du Bornou tout le versant du Benué est habité dans ses districts montagneux par des populations païennes qui ressemblent aux Bolo par le genre de vie et dont chaque tribu a sa langue particulière. Aucun grammairien n'a porté la lumière dans ce chaos de parlers divers : on sait toutefois que les Fali et les Belé des bords de la Gongola, près du Bornou, ont des idiomes parents du kanouri; d'autres, dans le voisinage des Nifaoua et des Haoussaoua, parlent des dialectes dans lesquels on croit retrouver des accents et des mots rapprochés de ceux des langues policées des districts environnants. Non groupées en corps de nation, mais occupant de très nombreuses enclaves, ces peuplades encore païennes constitueraient, d'après Rohlfs, le tiers de la population au nord du Benué. Quoique méprisés par les citadins musulmans, ces indigènes sont en maints endroits des artisans fort habiles, et les plus belles nattes, les poteries les mieux tournées, les plus élégantes de formes et les plus artistement peintes que l'on vend sur les marchés du bas Niger, sont celles que font les Afo et les Bassa, dans le voisinage du confluent. La religion de ces peuplades, plus ou moins nuancée de mahométisme, à proximité des cités musulmanes, est un animisme représenté par des fétiches, mais à l'ouest du pays des Nyem-Nyem on n'a observé nulle part les moindres pratiques barbares de sacrifices humains ou de cannibalisme.

Dans les plaines ouvertes, le fond de la population se compose principalement de Haoussaoua et, dans le voisinage du confluent, de Nifaoua. A l'est, près de la frontière du Bornou, se trouvent plusieurs villes dont les habitants sont Kanouri en grande majorité. Quant aux Foula, qui constituent pourtant la race conquérante, ils sont partout inférieurs en nombre, si ce n'est en quelques îlots épars, principalement dans les contrées herbeuses où prospèrent leurs troupeaux. Il est vrai que, par suite de l'attraction naturelle qu'exerce en tous pays la race dominante, tous les croisements de famille à famille profitent aux Foula. Beaucoup de gens à peau noire, appartenant sans aucun doute aux peuplades indigènes, se disent Foula parce que des alliances leur ont donné une petite partie du sang des envahisseurs. D'ailleurs c'est beaucoup plus par les éléments étrangers que par le surplus des naissances que s'accroît la population foula : les femmes de cette nation paraissent être moins fécondes que les négresses; on rencontre rarement plus de trois ou quatre enfants dans une de leurs familles, tandis qu'on en voit le double ou même le triple en un ménage de nègres[1]. Quoique les Foula, pris en masse, soient tenus pour les

[1] G. Rohlfs, ouvrage cité.

représentants les plus fanatiques de l'Islam, il existe encore plusieurs tribus de cette nation, surtout vers le haut Benué, qui sont restées païennes et dont les hommes gardent encore leurs troupeaux en état de nudité. On reconnaît sans peine que les Foula de ces régions n'en ont pas été l'élément civilisateur : ce sont les Haoussaoua et les Kanouri qui les ont initiés aux sciences, aux arts, aux mœurs policées, et pour les costumes ils ont copié les modes des musulmans du nord : jusque sur les bords du Benué il est de bon goût pour un grand personnage de se voiler la figure par un litzam, comme le font les Touareg dans les solitudes poudreuses du Sahara.

Sur la rive gauche du Benué, dans l'Adamaoua, les Foula sont plus nombreux que sur le versant septentrional du bassin et constituent même la majorité en quelques districts. C'est là qu'il en est resté le plus en dehors du mahométisme : ils ont encore leurs mœurs primitives et Rohlfs se demande s'il ne faudrait pas voir dans cette région le berceau de leur race ; mais ils ont un maintien moins noble, des traits moins réguliers que les Foula de l'ouest[1]. Ceux d'entre eux qui se disent musulmans ne pratiquent pas leur culte suivant les formes voulues. Lors du voyage de Hutchinson sur le Benué, aucune des communautés riveraines de Foula ne possédait une mosquée. La plupart des royaumes de la rive gauche sont gouvernés par des souverains foula, entourés d'une colonie de conquérants, et le langage dominant dans les villes est le leur; mais la population est fort mélangée et en maints endroits de prétendus Foula appartiennent en réalité à d'autres races. A Zhibou, cité dont les habitants sont croisés de Haoussaoua, de Foula et d'autres éléments ethniques, les femmes sont presque toutes de taille et de proportions gigantesques[2]. En plusieurs districts les femmes foula ont l'habitude de se teindre les dents en rouge par la mastication d'une plante; ailleurs elles s'ornent le nez d'un brillant clou de cuivre dont la tige suit la courbe de la joue jusqu'à l'oreille. Comme dans le Fouta-Djallon, les villes et les villages peuplés d'hommes libres sont entourés de hameaux, des *roumdé*, uniquement habités par des esclaves cultivateurs. Les peuplades aborigènes, Sani, Boula, Bassama, Mboum, Fali, compris ordinairement sous le nom général de Batta, ont été refoulées dans les montagnes ou dans les forêts et pour une forte part réduites en servitude. L'admirable pays de l'Adamaoua, idéal des régions champêtres, est partout labouré par des mains esclaves. Les habitants, qui

[1] H. Barth, ouvrage cité.
[2] Hutchinson, *Narrative of the Niger, Tshadda and Binué Exploration.*

vivaient simplement, n'avaient que leurs corps à donner aux conquérants : on les a pris. Barth a vu plusieurs propriétaires foula possédant chacun plus d'un millier d'esclaves.

En aval des provinces d'Adamaoua et de Hamaraoua, où les Foula sont en force, la population prédominante de la rive gauche du Benué est celle des Akpa, Ouakari ou Djoukou, qui se subdivisent en nombreuses tribus, parlant chacune un dialecte particulier, de la même famille. De ces diverses peuplades, les unes, en contact avec les Foula, sont déjà policées, les autres, vivant à l'écart dans les montagnes et les forêts, sont restées barbares. On dit qu'il est encore des Akpa dans l'intérieur du pays qui se font des vêtements de feuilles : on redoute fort ces naturels et même on les accuse de cannibalisme. Dans le voisinage du fleuve, les Akpa des villes se sont mêlés aux Foula et se fondent avec eux en une race nouvelle : mais ceux qui sont restés asservis à la glèbe, les Baï-Baï, sont fort méprisés et tenus pour des êtres inférieurs. Aucun voyageur blanc n'a encore traversé leur pays pour se rendre au sud dans le bassin du Vieux Calabar, quoique la distance à franchir ne dépasse pas 200 kilomètres ; mais plusieurs de leurs émigrants sont descendus vers la côte et l'on en rencontre même dans l'île de Fernan do Poo. Les Michi ou Mitchi, qui succèdent aux Akpa sur la rive méridionale du Benué, occupent également un vaste territoire s'étendant au sud jusque dans le bassin du Vieux Calabar et parmi leurs tribus il en est que les nègres musulmans des villes disent être anthropophages, et qui feraient des vases des têtes de leurs ennemis, d'ailleurs sans qu'aucun indice ait jusqu'à maintenant confirmé cette légende[1]. En face des Michi, sur la rive septentrionale du Benué, vivent diverses peuplades qui parlent la langue doma ou arago, dialecte qui paraît appartenir à la famille glossologique du Yorouba. Les Doma forment donc, loin de la nation mère, une enclave au milieu de populations diverses par la langue et probablement par l'origine. Pour le signe représentatif des échanges, le pays doma était aussi naguère un domaine distinct. Lorsque les Anglais y pénétrèrent pour la première fois, on commençait à se servir de cauris, mais la monnaie le plus en usage était une plaque triangulaire de fer, ressemblant à une petite truelle : trois douzaines de ces plaques représentaient la valeur moyenne d'un esclave ; on les utilisait pour la fabrication des couteaux et d'autres instruments[2]. Dans le Ouakari la valeur d'échange est le panier de sel.

[1] Samuel Crowther, *Journal of an Expedition up the Niger and Tshadda rivers.*
[2] Hutchinson, ouvrage cité.

Le domaine des Igarra ou Igalla se prolonge sur la rive gauche du bas Benué, puis, en aval du confluent, jusqu'à une petite distance en amont du delta proprement dit : sur un espace d'environ 400 kilomètres, le navigateur entend parler dans les villages riverains la langue des Igarra, appelés aussi Apoto ou Apoutou ; toutefois les bannissements et les migrations en masse causés par les guerres et les famines ont en maints endroits introduit des populations d'autre origine dans le pays des Igarra : telle colonie se compose de Bassa, de Foula ou de Haoussaoua venus des régions d'outre-Benué ; ailleurs on parle le noufé ou le yorouba, comme sur les rives du bas Niger. Dans l'intérieur, la zone glossologique de l'igarra s'étend probablement jusque dans le voisinage de la rivière du Vieux Calabar ; en tout cas, l'importance de la langue est très considérable par le nombre de ceux qui la parlent et c'est l'un des idiomes du bassin nigérien que les missionnaires ont le mieux étudiés. Au nord et au sud du confluent des deux grands fleuves se trouvent des enclaves de populations igbira qui parlent une langue distincte, également connue par des vocabulaires. La plupart des Igbira habitaient la mésopotamie du Noupé, mais une formidable invasion des Foula les mit en fuite vers les régions méridionales où ils se trouvent maintenant. En face d'Idda, sur la rive droite du Niger, se trouve une autre enclave, celle des Koukouroukou, parce que leurs cris d'appel imitent, dit-on, le chant du coq[1]. On les appelle aussi Ikpéré, mot qui est probablement de même origine que celui d'Igbira.

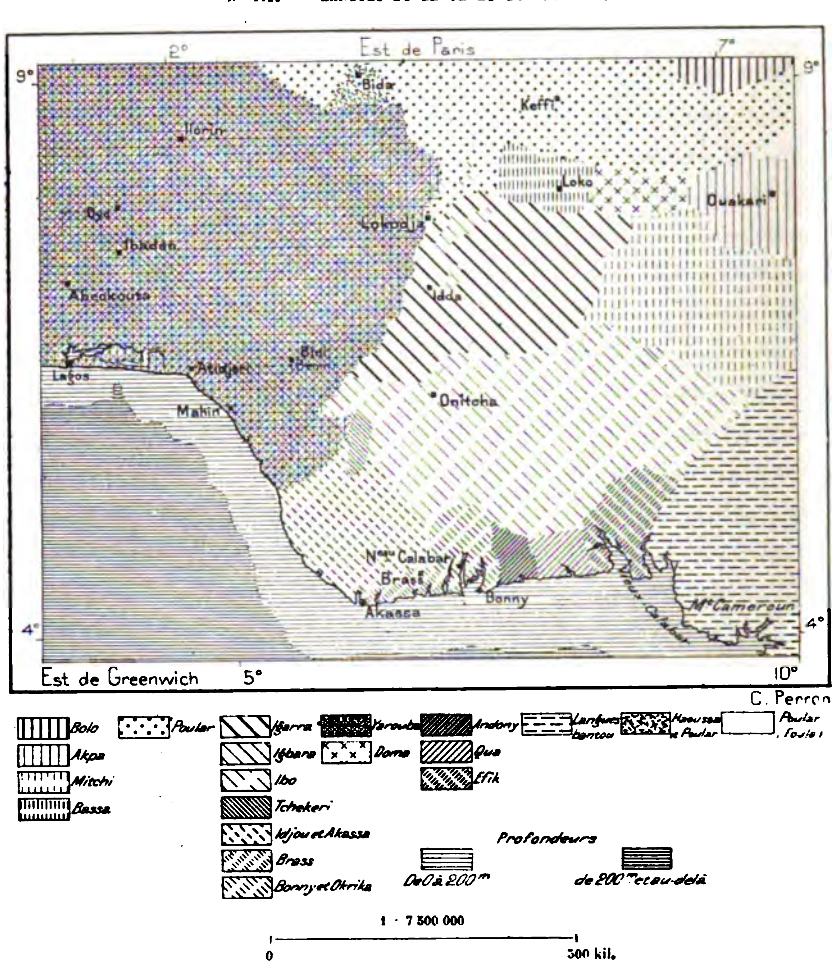
L'influence du mahométisme s'est fait sentir chez toutes ces populations païennes, moins par des conversions directes que par l'abandon graduel des anciennes coutumes. Dans les villes du pays igarra, les idoles ne sont plus exposées solennellement en public, et l'on ne fait plus de sacrifices humains comme on en faisait jadis à la mort des rois pour qu'ils se rendissent en bonne compagnie dans l'autre monde. Si les reines ne sont plus obligées actuellement de suivre leurs maris dans la mort, du moins sont-elles tenues de « mourir pour le monde », en se couvrant de haillons et en se peignant le nez et les lèvres en noir intense pour se donner un aspect repoussant. Le souverain qui prend le nom d'Attah, c'est-à-dire « Père », est par tradition le plus absolu des maîtres : « il ressemble à Dieu lui-même » et doit en conséquence se lier par la plus stricte étiquette pour que sa majesté soit reconnue de tous. Jamais sa main ne peut rien accomplir de servile : tout travail lui est interdit ; il n'a pas le droit de poser son pied dans un canot ; il ne peut exposer sa tête auguste à la pluie. Pour avoir

[1] Schön et Crowther, ouvrage cité.

accès dans sa demeure, il faut entrer par une succession d'ouvertures tellement basses, qu'on ne saurait y pénétrer qu'en rampant.

Le domaine de la langue ibo est encore plus étendu que celui de l'igarra : il comprend à l'ouest du Niger une vaste zone de territoire dans le pays des Yarouba, comprend au sud tout le sommet du delta et, se prolongeant

N° 112. — LANGUES DU BÉNUÉ ET DU BAS NIGER.



à l'est, embrasse le bassin du Vieux Calabar jusqu'en des régions inexplorées. La langue se divise en un grand nombre de dialectes, assez différents les uns des autres pour que les gens des diverses peuplades ne se comprennent mutuellement qu'avec une certaine difficulté ; mais l'idiome des bords du Niger est celui qui prévaut dans l'usage ordinaire et dont les instituteurs européens ont fait choix pour leurs recueils de mots et leurs traductions. Cette langue est celle que les voisins apprennent pour

les besoins du commerce dans la région du bas fleuve; jadis tous les esclaves importés du Niger en Amérique étaient appelés Ibo, quelles que fussent d'ailleurs leur race et leur langue. Les Ibo adorent un dieu puissant, Tchoukou, que nul œil humain n'a jamais vu, mais qu'on entend parfois : malheur à celui que sa voix a frappé, désormais il ne parlera plus ! Il vit à la fois dans une caverne et dans les hauteurs du ciel : un de ses yeux regarde les espaces célestes, l'autre les profondeurs de la terre. Naguère on fléchissait son courroux par le sacrifice de vierges dont on liait les jambes et que l'on traînait sur le sol jusqu'à ce qu'elles rendissent le dernier soupir; ensuite on les jetait dans le fleuve, aux poissons et aux crocodiles. Chez les Ibo, la naissance de jumeaux était considérée comme un signe de la colère céleste et l'on ne manquait jamais de les exposer dans la forêt. Quant à la mère, elle était aussitôt répudiée par son mari comme un objet d'horreur; pendant longtemps elle était obligée de vivre solitaire et n'avait plus le droit de s'asseoir à côté d'autres femmes dans une cabane ou sur le marché public. Les nouveau-nés dont les dents supérieures perçaient avant celles d'en bas étaient aussi sacrifiés à Tchoukou et aux génies de l'air. Les mânes des morts recevaient également des offrandes, mais non des sacrifices sanglants : on leur donnait les prémisses de tous les repas, les premiers grains de la calebasse et les premières gouttes du vase[1]. Chez les Ibo les divisions sociales sont très marquées, mais on peut s'élever de l'une à l'autre par achat : la plus haute noblesse se compose seulement de quelques personnages qui s'attachent à la jambe ou font porter devant eux une sonnette qui rappelle leur gloire à tous les passants. D'autres nobles de moindre dignité se font reconnaître de loin en soufflant du cor. C'est une grande insulte de saluer ces gentilshommes autrement que par leurs titres officiels[2]. On les reconnaît d'ailleurs facilement, même quand ils n'ont ni sonnette ni cor, par leurs tatouages particuliers; il en est qui se font arracher la peau du front pour la ramener au-dessus des yeux en une sorte de visière.

Au sud des Ibo, qui ont le rôle prépondérant dans le bassin inférieur du Niger, à la fois par le commerce, la langue, l'influence politique, la force militaire, la région du delta appartient à plusieurs peuplades distinctes, éparses dans le labyrinthe des îles marécageuses et n'ayant guère de relation les unes avec les autres : aussi l'unité du langage ne s'est-elle point faite encore dans ce territoire; d'ailleurs on y trouve plusieurs

[1] H. Köler, ouvrage cité.
[2] Samuel Crowther; — Africanus Horton, *West African Countries and Peoples*.

enclaves de nègres parlant l'ibo. Dans la partie occidentale du delta, sur les confins du pays yorouba, le dialecte usuel est l'izekiri ou tchekeri, appelé aussi bini ou langue de Bénin. Au sud, sur les deux rives de la branche de Noun, on parle surtout l'akassa, appartenant au groupe des langues eyo ou idjou, comme les autres dialectes du littoral jusqu'à l'estuaire du Bonny : le nempé ou l'idiome de Brass, le bonny, l'okrika et d'autres encore. M. Cust cite une dizaine de noms divers qui se rapportent soit à des langues distinctes, soit à de simples variétés, soit peut-être à un même langage appelé de différentes manières. L'activité du commerce paraît devoir donner la prépondérance à l'idiome de Brass parmi tous ces langages eyo : c'est dans cet idiome que les catéchistes nègres du pays traduisent les ouvrages religieux envoyés d'Angleterre. Tandis que le culte nouveau s'empare de la langue moderne, les prêtres des fétiches récitent leurs prières en termes transmis par les aïeux et devenus incompréhensibles pour le peuple : c'est ainsi que dans la religion catholique le latin s'est maintenu comme langue sacrée.

Les nègres du bas Niger ne sont pas aussi noirs que les Ouolof et les Krou : ils sont plutôt d'un brun très foncé, mais par les traits ils se rapprochent assez de ceux que l'on représente en Europe comme le type de la race. Le nez est large et très aplati, la mâchoire est avancée, la bouche grande et les lèvres forment la saillie proéminente de la figure, les pommettes sont très fortes, le front est bas et fuyant, tandis qu'en arrière le crâne est très développé ; la chevelure laineuse, arrangée d'ordinaire avec beaucoup de soin, contraste par son épaisseur avec la rareté de la barbe. La coutume du tatouage s'est perdue, sauf pour les premiers-nés, qui sont marqués sur la figure d'un signe distinctif. La circoncision, pratiquée chez tant de peuples nègres non musulmans, est dans les pays du bas Niger une marque infamante qui désigne les esclaves. Jadis, comme chez les Ibo, la naissance de jumeaux était considérée comme un désastre et la mère était tuée avec ses enfants. Seuls les riches, ceux que dans les ports du littoral on appelle les *gentlemen*, sont honorés par des rites funéraires : on les enterre sous le pas de leur porte, en maintenant une communication entre l'air extérieur et l'endroit où se trouve leur bouche ; lors des grands jours, de deuil ou de fête, on verse du rhum dans cette ouverture, afin que le défunt ait aussi part aux plaisirs des vivants.

De même que les Ibo, les peuples eyo adorent un dieu suprême qui se confond avec le ciel et révèle son pouvoir par le mouvement des nuées, l'apparition de l'arc-en-ciel, la force du vent, le flamboiement des éclairs et le roulement de la foudre. Mais ce dieu est trop élevé pour qu'on l'adore.

Les naturels ont pris des êtres plus rapprochés d'eux comme protecteurs et amis. Sur les bords de l'estuaire de Bonny, c'est un iguane que l'on choisit et que l'on respecte comme le génie bienfaiteur; on le nourrit, on veille sur lui pour qu'aucun malheur ne lui arrive, on le suit en canot dans la rivière et des sauveteurs le ramènent dans leurs bras sur la terre ferme. Le requin est le fétiche du Nouveau Calabar, et jadis on lui offrait tous les sept ans un enfant à dévorer; ailleurs, c'est un singe qui est le dieu, et malheur aux blancs s'ils le touchaient : immédiatement une grève générale arrêterait le commerce; les maisons des criminels seraient tabouées; il ne leur resterait plus qu'à se réfugier sur leurs navires et à payer une forte rançon pour que les relations pacifiques fussent rétablies[1]. Quand le roi est en guerre avec les populations voisines, les habitants qui restent dans le village, hommes, femmes, enfants, parcourent les rues en grandes processions, chantant, poussant des cris, battant du tambour pour implorer la bénédiction divine sur les entreprises de leur maître, pour effrayer aussi les mauvais génies qui favorisent ses ennemis. Tous les deux ans, on procède à la purification de la ville, non par le nettoyage des rues, mais par l'exorcisme des mauvais esprits. Les magiciens, ou, comme disent les Anglais, les *jew-jew-men*, ont un rôle prépondérant parmi ces tribus, à la fois comme médecins, prêtres et prophètes. Ils ne disposent plus de la vie des sujets pour faire des sacrifices aux génies courroucés, ils se bornent à répandre le sang des coqs ou des chèvres; mais comme juges ils condamnent souvent les accusés à l'épreuve, soit du poison, soit du plongeon dans un estuaire infesté de crocodiles et de requins : ce sont les nègres de la côte qui ont enseigné aux Européens les redoutables propriétés de l'esseré ou « fève du Calabar » (*physostigma venenosum*), légumineuse employée maintenant dans la pharmacopée pour le traitement des ophthalmies. Les condamnés étaient jadis mis à mort dans le pays de Bonny avec de terribles raffinements de cruauté : on les attachait, à demi écartelés, à deux poteaux plantés sur la plage, puis on leur coupait membre après membre, en commençant par les mains et les avant-bras; quand il ne restait plus que le tronc, on le fouillait du couteau pour en arracher le cœur.

Le long des rives maritimes du delta, la population est uniquement livrée au commerce : sauf la pêche et un peu de jardinage, elle n'a que les ressources obtenues par l'échange avec les marchands européens. Aussi l'arrivée d'un navire est-elle saluée d'acclamations; jadis on n'attendait même

[1] Crowther; — Cust, ouvrage cité.

pas que les bâtiments se présentassent à l'horizon; on essayait de les évoquer par des processions solennelles de canots qui s'avançaient sur la barre et y jetaient des esclaves, chargés de présents, pour se rendre la mer favorable et approfondir les passes; en 1857, cette offrande d'un homme au « dieu des Grandes Eaux » se fit encore sur la passe du Vieux Calabar[1]. Les gens de Bonny sont les commerçants les plus habiles de la côte, mais leurs voisins de l'est, les Andoni, les Qua, les Efik ou gens du Vieux Calabar ne leur sont guère inférieurs en habileté. Ces trois groupes de populations, parlant chacun un dialecte spécial, n'appartiennent pas à la même souche que les riverains du bas Niger et de l'estuaire de Bonny: ils constituent un autre domaine de langages, auquel s'ajouteront probablement de nombreuses tribus de l'intérieur, dont on ne connaît actuellement que les noms. La langue efik, dont on possède des vocabulaires et des grammaires, est la seule de la région qui ait été sérieusement étudiée; elle peut être considérée comme l'anneau médian entre les idiomes nigritiens du nord et de l'ouest et les parlers bantou, qui commencent immédiatement à l'orient du rio del Rey, dans les montagnes de Cameroun.

Quoique le territoire du Benué, du bas Niger et des estuaires voisins soit annexé indirectement à l'immense empire britannique, les dominateurs ne sont représentés dans le pays que par un bien petit nombre d'individus. De rares missionnaires, des employés de commerce dans les comptoirs du Benué et du Niger, tels sont les seuls blancs qui habitent les possessions de la Compagnie nationale Africaine; dans les postes du littoral les Européens ne vivent pas à terre, mais à bord des pontons mouillés dans la rade. Quant aux régions de l'intérieur du delta, traversées dans tous les sens de marigots vaseux, parsemées de marais et de roselières, aucun blanc ne s'y hasarde, une prompte mort y serait inévitable. Les tentatives d'acclimatement faites par les Européens sur les bords du Niger et de ses affluents furent d'abord très malheureuses. Les deux premiers bateaux à vapeur qui remontèrent le fleuve, en 1832, avaient un équipage de 49 Européens; 9 seulement échappèrent à la mort. En 1841, trois autres navires, envoyés par une société de négrophiles, perdirent 48 blancs sur 145 dans un court voyage de quelques semaines; la « ferme modèle » que les gens de l'expédition fondèrent sur la rive droite du Niger, en amont du confluent, n'était pas encore défrichée, que la mort des initiateurs restituait les champs aux bêtes fauves. Toutefois, en 1854, se fit l'expédition de Baikie, doublement mémorable par l'annexion de tout le moyen Benué

[1] Hutchinson, *Impressions of Western Africa.*

au territoire d'exploration scientifique, et par la réussite parfaite des mesures d'hygiène prises pour la santé de l'équipage pendant un long voyage. Grâce à l'emploi judicieux du vin et de la quinine, à l'entretien du moral des hommes par le chant et les fêtes, aux soins de propreté méticuleux pris pour le navire, personne ne mourut à bord. Désormais les étrangers blancs voyageant dans ces redoutables régions avaient sous les yeux un exemple décisif qui leur montrait les mesures à prendre, sinon pour s'acclimater, du moins pour s'accommoder temporairement aux conditions du milieu.

Le haut bassin du Benué se trouve presque en entier dans les limites de la province d'Adamaoua, peuplée de Foula et d'autres nations tributaires qui reconnaissent par des tributs la suzeraineté du sultan de Wourno : une ligne géométrique tracée, à travers monts et vallées, des rapides de la rivière Oyono à une courbe du Benué, située entre le confluent du Faro et la ville de Yola, limite d'avance les territoires sur lesquels pourra s'exercer un jour la domination de l'Allemagne. Suivant les procédés usuels des puissances européennes dans leurs relations avec les peuples africains, on les distribue d'avance avant même de les connaître. C'est par les récits des marchands indigènes que l'on sait les noms des tribus les plus importantes et des villes les plus considérables. D'après ces renseignements sommaires, le marché le plus fréquenté serait la cité de Ngaundéré, sur le faîte de partage, située entre les sources du Benué, celles du Logon ou Chari et des rivières se dirigeant au sud vers le Congo, au sud-ouest vers le Vieux Calabar et la baie de Biafra. Dans la même région granitique du haut bassin sont les grandes villes de Tchamba, sur le versant méridional de l'Alantika, et de Kontcha, où la canne à sucre croît à l'état sauvage. A vol d'oiseau, Ngaunderé, devenue un centre de domination foula, se trouverait à une distance de plus de 200 kilomètres au sud-est de Yola, capitale de l'Adamaoua ou des « deux Adama », province ainsi nommée d'après des souverains : son appellation primitive est celle de Foumbina.

L'ancien chef-lieu du pays est la ville de Gourin, située sur la rive gauche du Faro, à une quarantaine de kilomètres en amont du *taepé* ou confluent. A l'est de la jonction des eaux est la ville de Reï-Bouba, entourée d'une forte enceinte, prouvant que les populations dites sauvages de ce pays étaient arrivées à un certain degré de civilisation avant l'invasion des Foula. Au nord de la bouche du Faro s'étend le charmant pays de Demsa, avec ses jolis villages épars au milieu des bosquets, à la base des

collines de granit, revêtues de bois et coupées de falaises; les Demsa appartiennent à la nation des Bassa.

Toutes les races de l'Afrique centrale sont représentées sur le versant du Benué. Sur la route de Demsa au Bornou, Barth traversa même une ville peuplée d'Arabes Salamat, Belem, puis une autre ville, Saraou, composée

N° 115. — YOLA.



de deux moitiés distinctes, celle des Foula, bergers, cultivateurs et conquérants, celle des Beréberé ou colons du Bornou, tisserands, marchands et sujets timides. Plus au nord viennent Badamidjo, peuplée d'indigènes fali, puis sur un col d'environ 600 mètres de hauteur, près du col de partage, Ouba, la colonie la plus avancée des Foula dans la direction du Tzâdé. Lors du voyage de Barth, en 1851, quelques montagnards sauvages résistaient encore aux Foula : tels les habitants du mont Bagelé, au nord de



VUE PRISE A DEMSA POHA

Dessin de Slom, d'après Barth.


THE ASTOR LIBRARY

Yola; en 1853, après deux mois de siège, les villages du sommet furent pris d'assaut et les habitants réduits en esclavage.

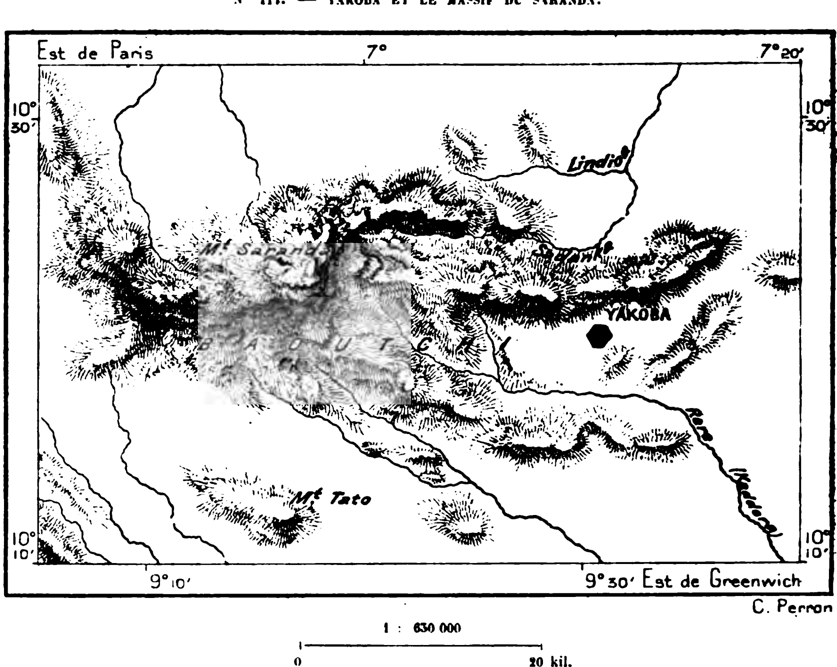
La capitale moderne de l'Adamaoua n'est pas bâtie au bord du Benué; de même que sa voisine d'amont, Ribago, elle en est séparée par une plaine marécageuse qui paraît avoir été un lac et dans laquelle serpente, pendant la saison des crues, un courant temporaire qu'utilisent les barques de Yola. Cette ville, ainsi nommée lors de sa fondation d'après un faubourg de Kano, a déjà changé deux fois de place. Fort étendue, elle se prolonge de l'est à l'ouest, sur le bord de sa haute terrasse, à la distance d'au moins cinq kilomètres, mais elle ne forme pas de massif continu : c'est une succession d'enclos enfermant des cultures de céréales à côté des cabanes. Les cours des grands personnages ont pour porche d'entrée une hutte plus vaste et plus haute que les autres, servant au propriétaire de salle de réception et de cabinet de travail : souvent elle est décorée avec soin, comme les maisons des Bambara, d'objets divers et même de peintures qui révèlent un certain sens artistique. Yola possède quelque commerce, d'étoffes, de verroteries, de sel, d'ivoire, mais elle n'a d'autre industrie que celle du fer. Le pays environnant est une des plus belles contrées de l'Afrique par sa fertilité, sa richesse en eau, la beauté de ses campagnes, parsemées de collines et de monts isolés. On y voit partout le riz à l'état sauvage. Barth pense que cette plante y est indigène et n'a pas été importée d'Égypte, comme les botanistes l'admettaient généralement.

La Gongola, rivière considérable qui s'unit au Benué à une faible distance en aval de Yola, traverse les importantes provinces de Baoutchi et de Kalam, tributaires de Wourno comme l'Adamaoua, et c'est dans la région même des sources que se trouve la capitale de la contrée. La « cité de Baoutchi », Garo n'Baoutchi, mieux connue sous le nom de Yakoba ou Yakobari, peut-être d'après son fondateur[1], est, comme Yola, une ville moderne : elle a été bâtie au commencement du siècle, par un prince converti à l'Islam, auquel le « prince des fidèles » avait accordé en fief le vaste territoire compris entre la province de Kano et le Benué. Yakoba est située dans la partie septentrionale de cet immense domaine : à l'altitude d'environ 1000 mètres, elle est entourée de hautes montagnes, dont quelques-unes se dressent isolées et superbes; mais les environs immédiats sont un chaos sauvage de pierres granitiques. Au delà s'élèvent de tous les côtés des hauteurs, des forêts et des cultures; des eaux courantes descendent au sud, à l'est, au nord-est, vers la Gongola et

[1] D'après la tribu voisine des Yako, suivant Vogel.

d'autres affluents du Benué ; cependant les habitants souffrent du manque d'eau pendant une partie de l'année. La nouvelle cité se peupla rapidement, grâce à sa bonne situation vers le point où convergent plusieurs routes de caravanes, grâce surtout aux promesses du lamedo ou sultan, qui assurait le respect de la personne à tous ceux qui reconnaîtraient son pouvoir et la suzeraineté foula; il était désormais interdit de réduire en esclavage tout sujet fidèle, qu'il fût mahométan ou païen. D'après Rohlfs, Yakoba n'aurait pas eu, lors de son passage, moins de 150 000 ha-

N° 114. — YAKOBA ET LE MASSIF DU SARANDA.



1 : 630 000

0 — 20 kil.

bitants, en grande majorité haoussaoua : le pourtour de l'enceinte était d'environ 20 kilomètres. Mais de fréquentes incursions de pillage faites par les montagnards païens avaient arrêté l'activité commerciale de la ville, et le lamedo avait dû établir son camp en dehors de la cité pour la couvrir du côté du nord contre les attaques des aborigènes. Pendant huit années il résida dans le bourg de Teboula, à une centaine de kilomètres au nord-ouest de Yakoba, pour bloquer les montagnards dans leurs hautes vallées, puis il s'établit dans le camp fortifié de Raouta (Keffi n'Raouta), à peu près à moitié chemin entre Teboula et la capitale.

Au nord-est de Yakoba, non loin de la rive droite de la rivière Gongola, appelée ici Gadjem, se trouve la grande ville de Gombé, capitale du royaume de Kalam ; des collines boisées, des montagnes à crêtes rocheuses, des

bouquets d'arbres, des ruisseaux descendant en cascades à travers les prairies donnent à cette ville un aspect enchanteur. Quoique située dans le royaume de Wourno, elle est en grande partie peuplée de Kanouri : c'est là que passe la zone de mélange ethnologique entre le Bornou et le Haoussa ; quant aux Foula, leurs communautés sont éparses de part et d'autre dans les deux régions. Gombé renferme dans son enceinte des jardins et des champs ; mais à cet égard elle est dépassée par deux cités voisines, au sud-ouest Bourri-Bourri et à l'est Doukou, qui ont plutôt l'aspect de parcs entourés de murs et de fossés que de véritables villes. Bourri-Bourri n'a pour habitants que des Kanouri ; la population de Doukou est mélangée de plusieurs éléments ethniques ; du haut de ses murs. construits au bord d'une falaise calcaire, la vue s'étend au loin sur la riche vallée de la Gongola. Le village qui a donné son nom à cette rivière et qui possède une certaine importance politique comme poste de douane et de guerre près de la frontière du royaume de Bornou est situé à une centaine de kilomètres à l'est de Gombé, près de la rive droite du courant et non loin de la base de collines gréyeuses que traverse le col de Birri. Deux villes, qui portent l'une et l'autre cette appellation de Birri, et qui sont habitées par des Foula croisés de nègres, et non encore tous convertis à l'Islam, s'échelonnent sur les pentes.

En aval de la jonction du Benué et de la Gongola, la chaîne bordière qui limite au nord la vallée principale, porte, non loin de son extrémité occidentale, la ville de Mouri, appelée aussi Hamaraoua, et capitale du royaume du même nom, tributaire de l'empire de Wourno comme les royaumes voisins. La plupart des habitants de Mouri sont des gens de race foula, qui se distinguent par leur zèle musulman et par les grands soins de propreté qu'ils prennent de leur corps. Des bateaux qui passent sur le Benué on voit parfaitement cette capitale, à 20 ou 25 kilomètres de distance, couronnant de son enceinte le sommet d'un promontoire. Au sud de Mouri, sur la rive opposée du fleuve, se montre la ville de Zhirou, à laquelle les montagnes de Foumbina forment un admirable arrière-plan : c'est là que sur les bords du fleuve commence l'exploitation industrielle des palmiers à huile. Au-dessous de Zhirou le Benué reçoit un affluent considérable, la Kaddera, descendue des versants méridionaux du massif de Yakoba.

Le royaume de Kororofa, que le Benué sépare du Baoutchi en aval du confluent de la Kaddera, a pour capitale la ville de Woukari, située, comme le chef-lieu de Hamaraoua, à une certaine distance dans l'intérieur des terres. C'est en 1883 seulement qu'elle reçut la première visite d'un Européen, Flegel ; quant aux villes du fleuve qui lui servent de ports,

Tcharo, Chibou, Ibi, Anyachi, les bateaux des explorateurs s'y sont fréquemment arrêtés. Le bourg de Dansofa, situé en amont sur un promontoire de la même rive du sud, est devenu fameux à plus de mille kilomètres à la ronde par les mines de plomb, — désigné à tort sous le nom d'antimoine, — qui se trouvent à deux ou trois journées de marche dans l'intérieur et qui fournissent aux marchands le *koheul*, employé par les femmes, négresses, Foula et Arabes, pour se teindre les paupières; les galeries de mine contiennent aussi des pierres précieuses. Sur les rives basses de cette partie du Benué, les naturels habitent successivement, suivant la saison, deux espèces de villages, l'un composé de huttes rondes ordinaires groupées sur la berge au milieu des arbres, l'autre formé de simples ajoupas perchées sur de hauts pilotis au milieu de l'eau. Avant que la crue ait commencé, les riverains déménagent rapidement et s'installent dans les villages lacustres qui doivent leur servir de résidence en moyenne pendant trois mois : des échelles de lianes sont attachées aux pilotis et les habitants vont de l'un à l'autre échafaudage soit à la nage, soit en canot. En certains endroits des appontements, s'avançant au large de la rive, servent de promenoirs et les nègres y passent leurs journées, observant les oscillations de la crue[1].

La rivière de Soungo, qui s'unit au Benué, non loin de l'endroit où ce cours d'eau atteint le point le plus méridional de sa grande courbe vers le sud, a quelques villes importantes dans son bassin, entre autres Lafia Beré-Beré, située à une centaine de kilomètres au nord du Benué dans un pays de collines et de bosquets. Lafia est une ville fondée par une colonie d'immigrants du Bornou, ainsi que le prouve du reste le surnom de Beré-Beré, synonyme de Kanouri dans les dialectes des nègres occidentaux : les noms de Berbertji, Beriberi, ou simplement Beri ou Beré s'appliquent toujours aux noirs des campagnes riveraines du Tzâdé[2]. Les Kanouri de Lafia habitaient à la fin du siècle dernier la ville d'Alabachi, située au nord-ouest, non loin de Keffi Abd es-Senga; mais ayant eu l'imprudence d'accueillir comme hôtes des Arabes Choua, qui, grâce à la connaissance de leur idiome et au voisinage du lieu d'origine, avaient pu se donner comme des compatriotes, ils furent bientôt expulsés par leurs hôtes et obligés de se bâtir une cité nouvelle. Keana, autre ville du bassin du Soungo, est située sur la route de Lafia au Benué, à une quarantaine de kilomètres au nord de ce cours d'eau. C'est la capitale d'un petit royaume, tributaire de

[1] Baikie; — Viard, ouvrages cités.
[2] G. Rohlfs; — Barth, ouvrages cités.

Wourno, moins importante comme chef-lieu d'État que par son marché de sel, précieuse denrée recueillie dans un lac des environs. En aval du confluent le principal lieu de commerce est la grosse bourgade de Rogan-Koto, fondée par des fugitifs qui payent tribut au roi de Keana.

Plus loin se succèdent plusieurs autres villes où l'on se trouve déjà dans la zone d'attraction du trafic européen. Loko, ville de la rive droite, à 150 kilomètres environ en amont du confluent de Lokodja, est le marché le plus actif des bords du Benué : bâtie à la croisée des routes qui, des provinces de Saria et de Baoutchi, se dirigent au sud vers les bassins des rivières Bonny et Vieux Calabar, elle est un centre naturel pour l'apport des denrées; mais elle expédie surtout de l'ivoire : c'est la station de l'Afrique occidentale où l'on en traite annuellement la plus grande quantité, de cinquante à soixante tonnes[1]. L'ivoire de l'occident africain est plus dur, moins blanc, mais en même temps plus transparent que celui de Zanzibar, sur la côte orientale[2]. Au nord de Loko s'étend le pays des nègres Afo, limité au nord par les montagnes d'Anagoda et comprenant plusieurs villes populeuses dans son bassin : Atjaoua, Oudeni, Akoum : entre les deux dernières villes se voient les ruines de la cité d'Akora que détruisirent les Foula et qui s'étendait sur un « espace immense ». Rohlfs, qui traversa ce pays en 1867, y suivit un chemin bien construit de 2 mètres et demi de largeur, témoignage d'un état de civilisation fort avancé, qu'il ne se serait point attendu à trouver dans ce pays des noirs.

A moitié chemin entre Loko et le confluent se trouve la bouche de l'Okoua ou Kogna, rivière qui vient du pays de Seg-Seg et qui possède dans son bassin la grande ville de Keffi ou Keffi Abd-es-Senga, ainsi nommée d'après son fondateur, qui la construisit en 1819 et qui la peupla de Foula, de Haoussaoua, mahométans auxquels sont venus s'ajouter les Afo et d'autres nègres fétichistes des alentours. Cette ville fortifiée, bâtie pittoresquement sur la pente orientale d'une colline, aux bords de deux ravins qui descendent vers les campagnes fertiles des bords de la Kogna, était fort prospère lors du passage de Rohlfs, grâce au commerce [de l'ivoire qui en avait fait son entrepôt. Keffi était le principal lieu d'étape et de marché pour les traitants entre Kano et le bas Niger; la foire qui s'y tenait trois fois la semaine était presque aussi animée que celle de Kouka, dans le Bornou. Dans ces régions, si fréquemment dévastées par la guerre, les grands centres de population changent souvent de place. Là où se trouve

[1] Ed. Viard, ouvrage cité.
[2] Westendorp, *Der Elfenbeinhandel in Afrika*, *Ausland*, dez. 1885.

Keffi, on ne voyait au commencement du siècle que des cabanes éparses, tandis que la fameuse cité de Panda ou Fenda, qui fut la capitale du puissant royaume des Igbira et que cherchèrent longtemps les explorateurs européens comme le lieu présumé de l'embouchure du mystérieux Niger[1], a cessé d'exister : les conquérants foula la renversèrent vers le milieu du siècle et ses habitants s'enfuirent, demandant un asile aux peuples des alentours : de nombreuses colonies ont été fondées par eux au sud du Benué. Les débris de Panda sont à 70 ou 80 kilomètres à vol d'oiseau au nord-est du confluent, dans le royaume actuel du Noupé.

Aucune grande cité ne s'est encore bâtie à la réunion des deux puissants cours d'eau : les fréquentes guerres d'extermination n'ont pas permis à la navigation fluviale de prendre une extension suffisante pour faire naître en cet endroit une ville considérable. Mais depuis que l'importance commerciale du Benué a été reconnue par les Anglais, un comptoir s'est élevé dans le voisinage du confluent, au village de Lokodja. Jadis le groupe de cabanes habité par les indigènes se trouvait sur le Patteh ou « Mont », le Sterling des explorateurs britanniques; maintenant la population noire, composée en partie d'Igbira chassés de Panda, se presse, au pied de la hauteur, autour des entrepôts d'huiles de palme recueillies pour les négociants anglais. Le poste, à la fois centre de commerce, de domination politique et de missions religieuses, est situé à une heure environ au nord des bancs de sable qui terminent le bec d'entre-fleuves. Au sud-est, sur la rive gauche du Niger, en aval de la jonction des eaux, le village d'Igbegbé fait aussi un certain commerce : naguère c'était un des centres principaux de la traite des noirs.

Au sud du confluent, l'avant-poste des marchands mahométans, qui est en même temps une ville considérable, est Idda, capitale du royaume des Ibo et résidence d'un souverain « semblable à Dieu », exigeant de ses visiteurs des présents qui soient « dignes de la divinité[2]. » Cette ville occupe la position la plus pittoresque de tout le bas Niger, sur un promontoire de la rive gauche, coupé de brusques falaises d'une vingtaine de mètres en hauteur. En amont de la colline d'Idda, les campagnes riveraines du Niger se déploient en un beau cirque verdoyant, que limite à l'horizon un autre promontoire, portant le village d'Akokin; au sud se développe une deuxième conque de verdure dans laquelle serpentent les bras du Niger, entourant des îles et des bancs de sable. Au pied même du rocher où se

[1] Clapperton; — R. Lander, etc.
[2] Schön et Crowther, *Journal of the Expedition up the Niger in* 1841.



HABITATIONS DU NOUPÉ

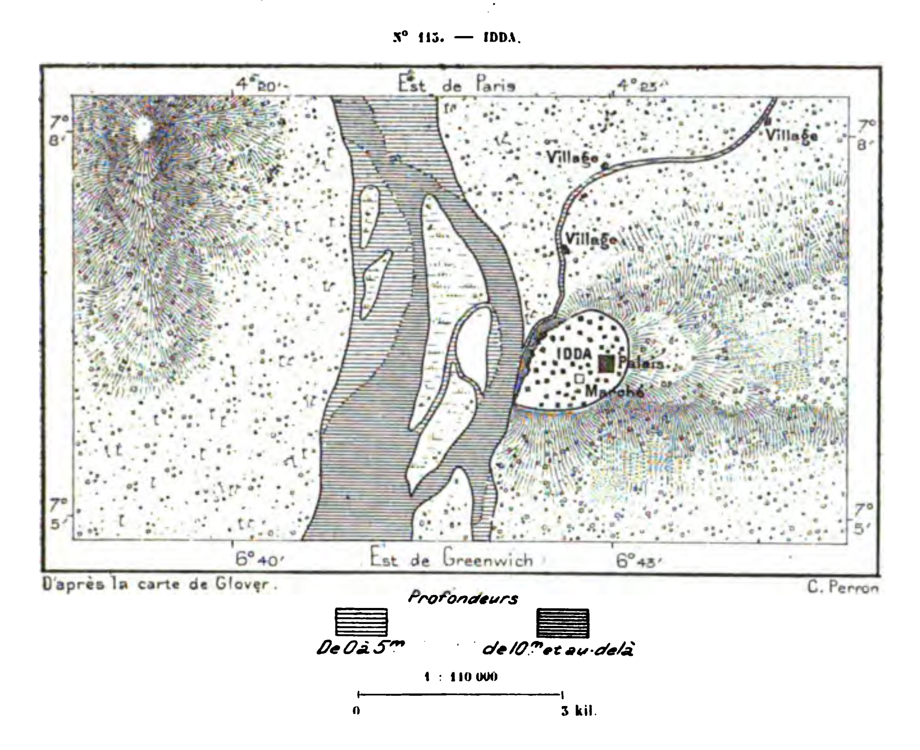
Dessin de Riou, d'après une photographie de M. Joseph Thomson.


THE ASTOR LIBRARY
N.Y.

pressent les cabanes d'Idda, s'allongent dans un méandre deux de ces îles en croissant, augmentées, pendant la décrue, d'une plage sablonneuse qui sert de champ de foire. Le fleuve est alors empli de barques et le banc de sable couvert de huttes temporaires où fourmille une population de toutes les nuances de peau, du jaune et du rouge au noir intense, et où résonnent tous les dialectes du Niger : c'est le haoussa qui sert de langue franque à ces peuples divers.

Onitcha, encore plus populeuse qu'Idda, n'est pas située au bord du

N° 115. — IDDA.

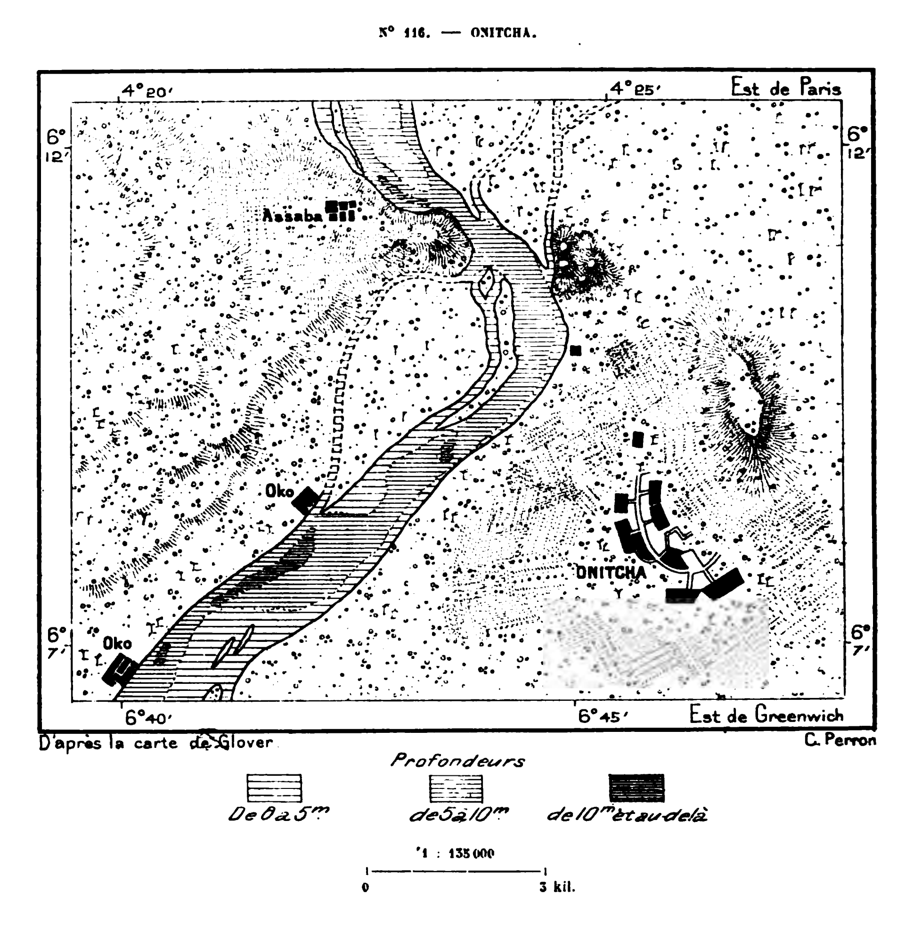


fleuve comme la capitale des Ibo. Elle est bâtie à plus de 5 kilomètres de la rive gauche, sur une terrasse bien cultivée qui s'élève en certains endroits à 40 mètres au-dessus des bas niveaux du Niger : ses groupes de cabanes sont épars en désordre dans une forêt de palmiers. Une route serpentine descend de la ville au faubourg de la plage vers les entrepôts et les embarcadères. En face, un petit village se montre sur la rive occidentale du Niger, et en amont s'avance un promontoire aux brusques escarpements qui porte la ville d'Assaba ou Assabua, où se trouvent également des factories anglaises; récemment on ne devenait noble à Assaba qu'en offrant aux génies un sacrifice humain[1], et la ville ne contenait pas moins de 400 de

[1] *Church Missionary Intelligencer*, June 1881.

ces dignitaires. Onitcha a l'avantage d'être à peu près à moitié chemin du confluent des deux fleuves et de la barre du Noun : grâce à sa position, elle est devenue le lieu d'escale le plus important sur tout le cours du Niger; en outre, elle possède l'avantage de communiquer par des marigots avec des districts très populeux sur les deux versants du fleuve. Par la dignité de son rang, le roi d'Onitcha est obligé de rester toute l'année dans les limites de son palais : il a dû s'enfermer parce que chaque

N° 116. — ONITCHA.



sortie exigerait un sacrifice humain; l'adoucissement des mœurs en a fait un captif. Seulement un jour par an, lors de la fête des Ignames, il échappe à sa captivité pour se réjouir avec son peuple. Au nord-ouest, la ville d'Ado, que l'on dit être la capitale actuelle du royaume de Bénin, mais que nul explorateur européen n'a encore visitée, est située sur la rivière de son nom, qui débouche dans le Niger entre Idda et Onitcha. A l'est, au milieu des vastes forêts inconnues de l'homme blanc, se trouve la ville d'Aro, la cité des « Péchés », où se font les grands sacrifices d'animaux, peut-être même des

sacrifices humains, pour la purification du peuple. Un pèlerinage au temple d'Aro, « où réside le Dieu créateur », est tenu pour un acte méritoire[1]; les musulmans eux-mêmes s'y rendent, y voyant une sorte de la Mecque.

Plusieurs villes de noirs, ayant chacune leur marché d'huile de palmes, de bestiaux et de bois pour les traitants européens, se succèdent sur les deux rives du Niger inférieur. Osomari, dans un bosquet de cocotiers sur la rive gauche, est une des escales les plus fréquentées; puis vient, sur la même rive, le bourg de Ndoni, à la fourche du marigot, d'ailleurs rarement pratiqué, à cause de la faible profondeur de son lit, qui mène au sud-est vers l'estuaire de Bonny. A 4 kilomètres en aval, sur la rive opposée, se montrent, à travers les bosquets touffus d'une île, les maisons de la ville considérable d'Ebo, près de laquelle les eaux de crue du Niger s'épanchent à l'ouest vers le labyrinthe des bouches occidentales du delta : Bénin, Escardos, Forcados, Ramos et autres émissaires au cours changeant. Ndoni et Ebo, situées à la diramation des branches, sont les humbles Memphis du Nil des Noirs. A l'ouest, dans le réseau sans fin des marigots et des coulées, le village de Ouari, chef-lieu d'un royaume du même nom, est accessible de tous les côtés par des voies navigables qui serpentent sous les forêts, mais les Européens ne s'y hasardent guère, redoutant avec raison les émanations fétides des marais environnants. La branche principale du Niger, le Noun, que suivent presque tous les navires en aval d'Ebo, est aussi très dangereuse, à cause de l'air moite qu'on y respire; du moins le courant fluvial contribue-t-il à renouveler un peu l'atmosphère, et grâce à la vapeur le trajet est bien vite franchi, mais les pilotes doivent avoir grand soin d'éviter les troncs d'arbres, appelés *snags* comme sur le Mississippi, qui sont retenus dans le courant par les boues du fleuve. De petits villages se suivent sur les bords, et dans les îles voisines de la barre les factories des deux rives, ainsi que le village d'Akassa, aux légères maisons de planches, ne sont habités que par des commis, des pilotes et des arrimeurs. Là se trouve le centre des opérations commerciales de la compagnie anglaise nationale Africaine.

A l'est de la grande embouchure fluviale les estuaires du delta nigérien et du Vieux Calabar sont ceux qui ont reçu tout spécialement des Anglais le nom d'*Oil-rivers* ou « rivières d'Huile ». L'exportation de ces régions ne comprend que l'huile et les amandes de palme, qui se payent en fusils et en

[1] Africanus Horton, *West African Countries and Peoples*.

munitions, en étoffes et en pièces de vêtement, en vases de cuisine, objets de quincaillerie, instruments de toute espèce, miroirs, verroteries et coraux, même en figurines et groupes artistiques. Les travailleurs nègres reçoivent en salaire des verges de cuivre, qui leur servent de monnaie d'échange.

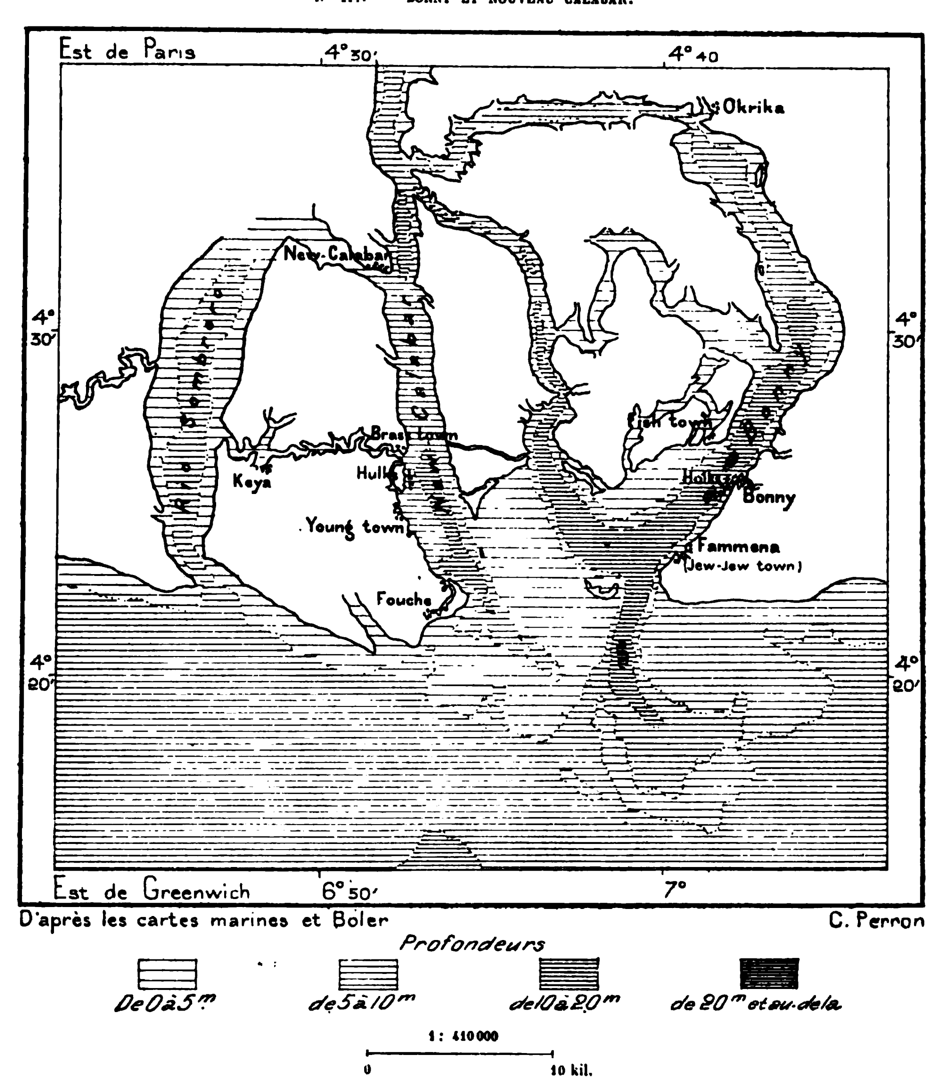
Brass, la première station importante des traitants, à l'est du Noun, n'est pas située au bord de la mer, mais au loin dans le dédale des canaux qui font communiquer le Niger et la rivière de Bonny : elle se compose seulement de quelques comptoirs, derrière lesquels commence aussitôt la forêt vierge; le village de Brass proprement dit, qui donne son nom à toute la contrée, aux habitants de la région et à leur langue, groupe ses cabanes à quelque distance des entrepôts d'huile dans une clairière de la forêt. Le commerce de Brass a diminué dans ces dernières années au profit des traitants qui résident sur les bords du Niger. La famille est fortement constituée chez les nègres de Brass, mais le chef du groupe ne l'est pas par droit de naissance : c'est de l'élection qu'il tient ses titres à la direction des affaires communes[1].

Le double estuaire de Bonny ou Okoloma était jadis uni à celui du Nouveau Calabar par une embouchure commune, que partage maintenant une île de formation nouvelle. Il ouvre de larges voies commerciales dans l'intérieur : tandis que le réseau des marigots entrecroise ses mailles à l'occident vers le Niger, une rivière navigable descend des régions du nord, offrant aux traitants un domaine d'échanges vaste et populeux, mais encore inexploré dans la plus grande partie de son étendue. Bonny fut le repaire de négriers le plus fréquenté : on a évalué à 320 000 individus, presque tous Ibo, le nombre des captifs vendus dans les marchés de cet estuaire pendant les vingt premières années du dix-neuvième siècle. Abolie en 1819 par un acte du Parlement anglais, la traite des noirs fut peu à peu remplacée par le commerce de l'huile de palme, et de quelques dizaines l'exportation de cette denrée s'élève, pour Bonny seulement, à près de vingt mille tonnes. Les principaux établissements des marchands européens dans l'estuaire de Bonny sont New Calabar sur une pointe de sable qui s'avance en mer à l'ouest de la barre, Okrika vers l'extrémité septentrionale de l'estuaire, et Bonny-town au bord de la plage orientale de ces eaux intérieures. La population de Bonny, jadis presque uniquement composée d'esclaves, affranchis désormais, est mélangée à l'infini : toutes les races de l'Afrique occidentale y sont représentées, comme à Sierra-Leone, et l'usage d'un idiome commun, l'anglais, est devenu presque indispensable;

[1] Hutchinson, *Impressions of Western Africa.*

les matelots krou des côtes de l'ouest s'y rencontrent avec leurs rivaux, les marins kabinda, des côtes méridionales. Tous les types de race, tous les costumes sont représentés à Bonny. Chaque femme s'orne, se peint

N° 117. — BONNY ET NOUVEAU CALABAR.

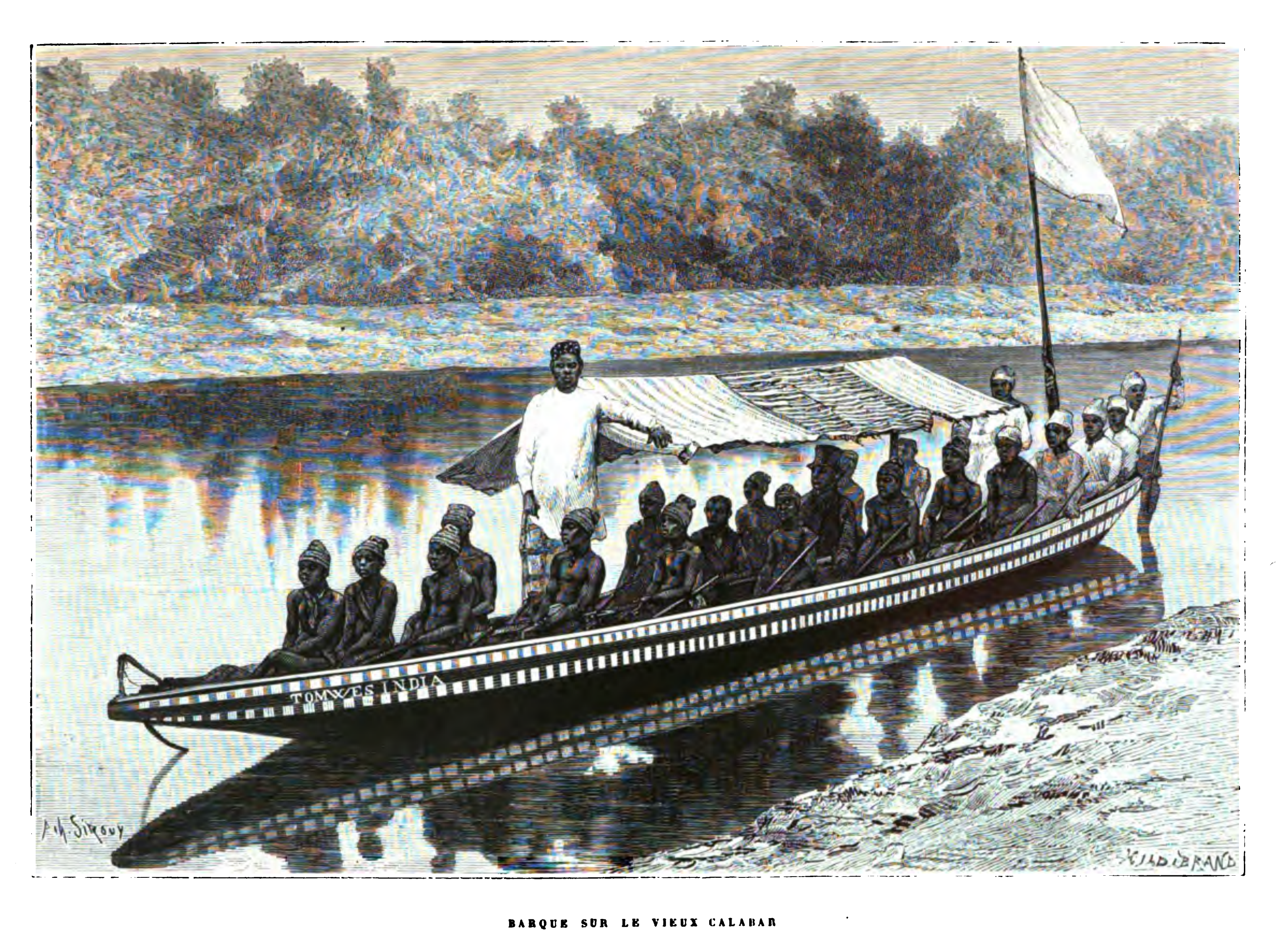


et se badigeonne d'ocre et d'argile à sa fantaisie : « Autant de têtes, autant de coiffures ! » dit un traitant de Bonny[1]. Un village avancé de l'établissement de Bonny porte le nom de Finnema ou de « Pilote » : c'est là, vers la pointe extrême du littoral, que se sont logés les marins et les sondeurs qui pilotent les embarcations sur la barre. Les matelots anglais

[1] Hermann Köler, *Einige Notizen über Bonny.*

désignent généralement Finnema par l'appellation de Jew-jew-town, ou « ville des gri-gri », parce qu'elle est la résidence de magiciens. Jadis le chef des pilotes était aussi par excellence le faiseur de gri-gri et c'est à lui que s'adressaient les commerçants noirs pour qu'il invitât le courant à creuser la passe d'entrée. Les négociants européens des rivières d'Huile vivent non sur le littoral, mais à bord de *hulks* ou pontons, groupés en ville flottante : l'avant des navires, couvert d'une toiture de zinc, renferme les mille objets d'échange et l'arrière est transformé en maisons offrant tout le confort des hôtels anglais ; un monde d'animaux, chiens, chats, chèvres, brebis, volailles, singes, grouille sur le pont. Des barques élégantes, de construction européenne, transportent les négociants de la rive aux pontons ; moins effilées, moins rapides, mais très solides et d'une décoration originale, sont les barques des naturels. Une « cour d'équité », formée des capitaines de navires, est installée à Bonny sur un vaisseau de guerre.

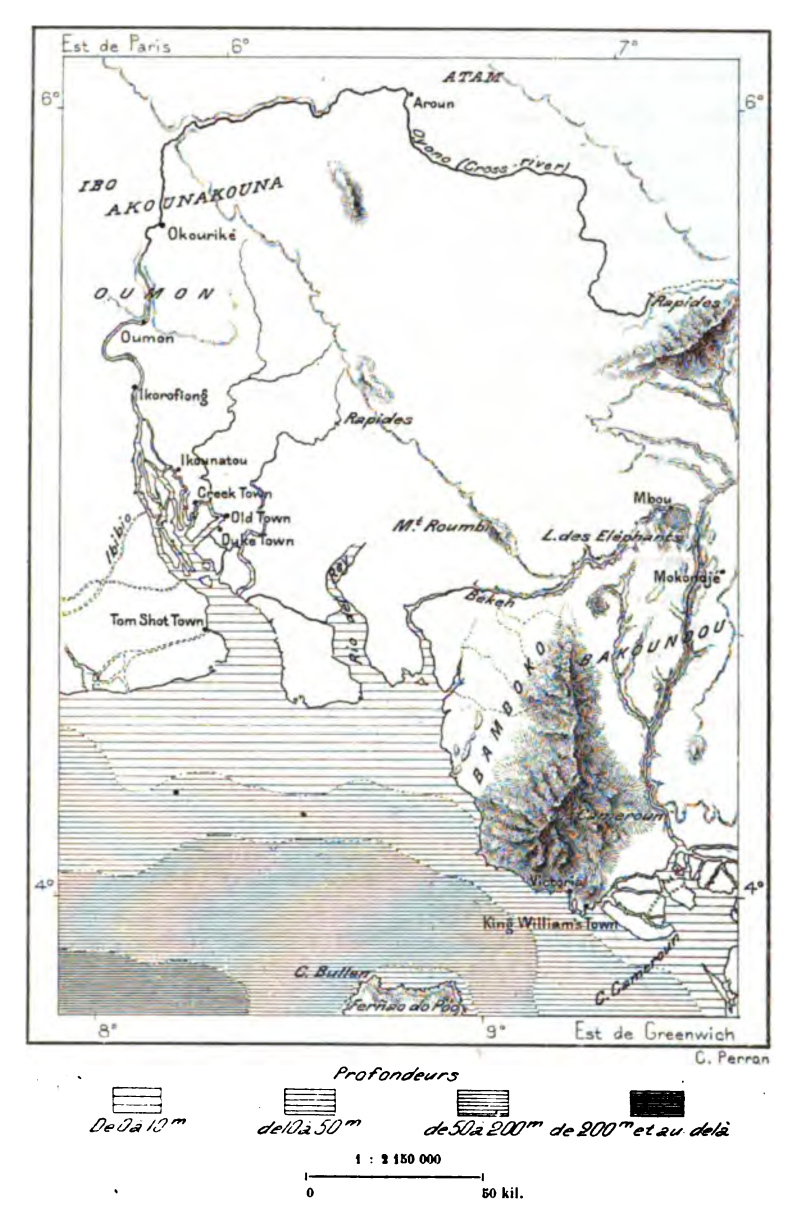
Malgré la ressemblance des noms, le Vieux Calabar (Old Calabar), que souvent l'on appelle simplement Calabar, n'a de commun avec le Nouveau Calabar que la situation au bord de la mer et le commerce de l'huile. La distance est de plus de 120 kilomètres entre les deux estuaires et ces parages sont trop connus maintenant pour que les navigateurs risquent de se tromper entre les deux entrées. A son embouchure l'estuaire du Vieux Calabar n'a pas moins de 18 à 19 kilomètres en largeur, mais nulle part le regard ne peut embrasser cet espace ; des îles et des ilots boisés limitent de tous côtés l'horizon. Les diverses bourgades auxquelles on donne le nom collectif de Calabar sont toutes bâties au nord de cet estuaire, sur les bords de la rivière Cross ou Oyono et de ses affluents. Duke-town ou Atakpa, la ville de commerce devant laquelle sont ancrés les *hulks*, est située à l'extrémité septentrionale du grand estuaire, vers la jonction des rivières affluentes. Plus au nord, non loin d'un des marigots latéraux, — d'où son nom de Creek-town, — la ville royale s'étend sur les croupes et les pentes de collines qui se développent en demi-cercle au-dessus du cours d'eau ; les maisons basses bordent le rivage. Les rues sont droites et larges, ce qui témoigne d'une influence considérable exercée déjà par les Européens sur les mœurs des habitants. Au centre de la ville, dans la partie haute, se dressent des édifices de construction baroque, édifiés par les Anglais pour le roi et les princes de Calabar. Le village d'Old-town, reste d'une ville jadis prospère, est à mi-chemin sur le marigot qui mène de Duke-town à Creek-town. Ce fut jadis le centre du commerce, mais les traitants anglais, voulant reporter le commerce à leurs établissements de Duke-town, — appelée alors New-town, — invitèrent les principaux habitants



BARQUE SUR LE VIEUX CALABAR

Dessin de Sirouy, d'après une photographie communiquée par sir James Marshall.

de la ville rivale à un palabre donné sur leurs pontons : à peine les noirs avaient-ils amarré leurs canots aux vaisseaux, qu'on les fusilla du bordage [1].



N° 118. — VIEUX CALABAR ET OYONO.

La peuplade des Qua est considérée comme suzeraine du Vieux Calabar et chaque année on lui paye un fort tribut d'hommage.

[1] Clarkson, *History of the Abolition of the Slave-trade;* — Hutchinson, *Impressions of Western Africa.*

Cette région de la côte est une de celles où l'autorité de la Grande-Bretagne est le moins contestée par les indigènes. Ikorofiong, ville près de laquelle on rencontre les premiers rochers de grès, appartient encore au Calabar. Plus haut Oumon, située dans une île exposée aux inondations, est gouvernée par des prêtres fétiches et les vieilles coutumes sanguinaires y règnent encore. Les Efik du littoral ne remontent l'Oyono que jusqu'à la ville d'Oumon, située à une centaine de kilomètres de l'estuaire : ils y rencontrent des piroguiers de la tribu des Akounakouna, qui vivent près du grand coude de la rivière et qui ont pour capitale la ville d'Okouriké, bâtie sur une rangée de collines de la rive gauche ; les bateaux qu'on y construit sont assez grands pour porter jusqu'à 3 tonnes de marchandises[1]. L'influence anglaise ne s'étend pas au delà dans le bassin de la rivière Oyono, quoique ce cours d'eau ait été déjà exploré jusqu'aux rapides en 1842. En amont de ces rochers commencent les régions inconnues que l'Allemagne revendique déjà par traité pour ses colonies futures[2].

[1] *Proceedings of the Geographical Society*, 1882 ; — Goldie, *Scottish Geogr. Magazine*, 1885.
[2] Villes des bassins du Benué, du Niger et du littoral voisin, avec la population approximative indiquée par les voyageurs :

BASSIN DU BENUÉ.		Atjaoua, d'après Rohlfs en 1866. .	5 000 hab.
Gourin.	12 000 hab.	Oudeni » »	5 000 »
Yola, d'après Barth, en 1851 . .	12 000 »	Akoum » »	10 000 »
Badanidjo	3 000 »	Keffi Abd es-Senga » . .	30 000 »
Saraou.	4 000 »	BAS NIGER.	
Ribago	6 000 »	Lokodja.	5 000 »
Yakoba, d'après Flegel	50 000 »	Idda, d'après Glover.	10 000 »
Raouta, d'après Rohlfs en 1866.	10 000 »	Onitcha »	16 500 »
Gombé » »	20 000 »	Ebo »	8 000 »
Bourri-Bourri » »	5 000 »	ESTUAIRES DU LITTORAL.	
Doukou » »	15 000 »	Bonny (Okolama)	5 000 »
Birri (haut et bas) » »	4 500 »	Creek-town (Old Calabar). . . .	6 000 »
Woukari, d'après Flegel, en 1885.	6 000 »	Oumon, d'après Becroft.	5 000 »

Okouriké, d'après Edgerley. . 3 500 habitants.

CHAPITRE IX

LE BASSIN DU TZADÉ

I

VUE D'ENSEMBLE.

Dans le continent africain le centre géographique n'est pas un faîte montagneux, comme en Asie et en Europe; c'est au contraire une dépression profonde, occupée, dans une partie de son étendue, par des eaux marécageuses et se rattachant par l'ensemble du relief aux pays du Niger et à l'Afrique occidentale. Des montagnes, des terres hautes, entourent ce bassin, à l'est et au sud; au nord et à l'ouest des collines et des terrasses s'élèvent aussi en seuils, mais sans former d'amphithéâtre aux parois continues; même au sud-ouest, des plaines s'ouvrent en une large brèche entre le bassin du grand lac et celui du Benué. Des rivières, dont une est très abondante, parcourent la dépression, s'y ramifient, entremêlant leurs sources à celle des fleuves du pourtour continental. De toutes parts, même sur la face du désert, que traverse une série d'oasis, cette région centrale est facilement accessible; en outre, elle est relativement très peuplée, puisque les moindres évaluations lui donnent plus de 7 000 000 d'habitants pour une superficie qui dépasse 700 000 kilomètres carrés. Grâce à la fécondité du sol et à la richesse de la flore, le bassin du lac Tzâdé, les vallées et les plaines qu'arrose le Chari, deviendront peut-être un jour la partie la plus prospère des Indes Africaines.

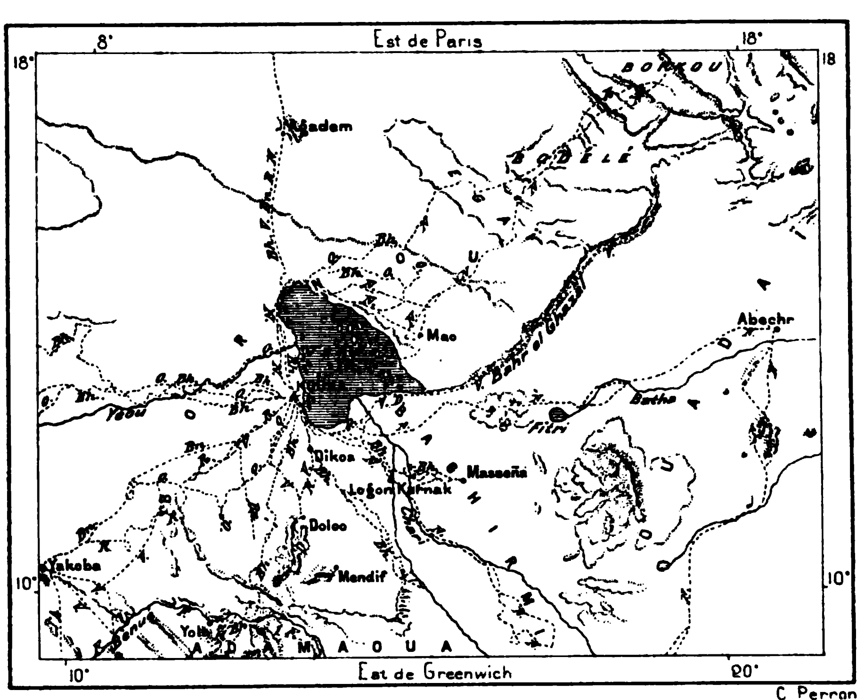
Région centrale d'un organisme continental informe, dont les membres ne fonctionnent pas encore d'une manière harmonique, ce bassin de l'Afrique intérieure n'est pas en relations directes et régulières avec le monde civilisé; des années se passent sans que l'écho des événements qui

s'y sont accomplis se fasse entendre jusqu'en Europe et les grands mouvements des peuples, invasions, exodes, guerres et conquêtes, restent ignorés. D'ailleurs, la voie principale par laquelle le bassin du Tzâdé a reçu les influences du dehors ne le met en relations qu'avec l'Afrique orientale et l'Arabie : c'est le chemin du Fôr et du Ouadaï, par lequel les Arabes ont apporté leur religion, la culture étrangère et la connaissance du monde extérieur. Pour les mouvements ethniques et l'histoire de la nation, la route qui rattache le bassin du Tzâdé aux rivages de la Grande Syrte eut beaucoup moins d'importance, mais elle était suivie par les marchands du littoral méditerranéen et c'est par là que dans ces derniers temps se firent surtout les échanges ; elle est donc la mieux connue. Pourtant cette voie, la plus directe de la Méditerranée au centre de l'Afrique, est de moins en moins fréquentée, un autre chemin, plus facile, quoique beaucoup plus long, étant désormais ouvert au trafic de l'Europe : c'est vers le sud-ouest maintenant, par la voie du Benué et du Niger, que se dirige le courant commercial du Bornou et des populations limitrophes. On peut dire qu'un mouvement de volte-face s'est produit dans les pays de l'Afrique centrale : ils regardaient au nord, du côté de la Méditerranée ; ils se sont tournés dans la direction opposée, vers le golfe de Bénin. Une route carrossable, un chemin de fer changeraient de nouveau l'orientation du trafic.

Les explorateurs européens qui ont visité le bassin du Tzâdé sont encore peu nombreux, et ce dangereux voyage a coûté la vie à plusieurs de ceux qui l'ont tenté. En 1823, les premiers Européens, Denham, Clapperton, Oudney, Hillman, Toole pénétrèrent dans le Bornou par la voie du Fezzân et des oasis du Kawar, mais deux des voyageurs anglais ne revirent pas la patrie. Plus d'un quart de siècle s'écoula sans qu'une nouvelle expédition se fît dans cette région de l'Afrique centrale. En 1851, Richardson, Barth, Overweg entraient dans le Bornou ; mais à peine avait-il le pied sur le territoire kanouri, que Richardson succombait à la maladie ; l'année suivante Overweg mourait à son tour au bord du lac Tzâdé, sur lequel nul autre Européen n'a vogué avant et après lui. Vogel, envoyé pour le remplacer dans l'œuvre d'exploration, était destiné à périr de mort violente dans le Ouadaï, et, quelques années après, Beurmann était également frappé dans le Kânem. Nachtigal fut plus heureux en 1871 et 1872 : après avoir visité le Borkou, le Kânem, il parcourut le Bornou et le Baghirmi, puis il traversa heureusement le Ouadaï et le Fôr. Une partie de ce voyage a été renouvelé en 1880 par Matteucci et Massari, mais les détails de cette exploration ne sont connus que par des notes succinctes. Le nom de Kouka, le marché central du Bornou, est un de ceux que l'on répète le plus fréquemment en

parlant de l'Afrique, et de nombreuses cartes représentent déjà cette ville comme le point de croisement principal des futurs chemins de fer transcontinentaux; mais on ignore même si elle n'a pas été déplacée. Récemment, un nouvel État à gouvernement européen, le Congo, s'est constitué dans le centre du continent, au sud de la ligne de partage où naît le Chari; toutefois aucun voyageur n'a réussi à franchir le seuil de séparation : jusqu'à maintenant les explorateurs ont vu seulement, mais ils n'ont point abordé le groupe montagneux du Mendif, que l'on peut considérer comme

N° 119. — ITINÉRAIRES DANS LE BASSIN DU TZADÉ.



D. Denham. *O.* Overweg. *Bh.* Barth. *V.* Vogel. *Bn.* Beurmann. *R.* Rohlfs. *N.* Nachtigal. *F.* Flegel.
(L'itinéraire de Matteucci et Massari se confond, à l'est avec celui de Nachtigal, à l'ouest avec celui de Barth.)

1 : 12 000 000

0 — 300 kil.

le centre orographique du continent, dominant à la fois les bassins du Nil, du Niger, du Tzâdé, du Congo. Toutefois ce passage de l'un à l'autre versant, d'autant plus utile à tenter que dans les hautes régions les immigrants européens trouveront un climat favorable, sera peut-être l'une des œuvres les plus difficiles à accomplir : nulle part l'étranger n'est plus haï que dans le bassin du Chari supérieur. Pourchassées par les marchands d'esclaves, les populations de la contrée empêchent toute relation pacifique : une marche où règne incessamment la guerre sépare les deux versants.

A l'orient du lac Tzàdé, la limite naturelle du bassin est formée par les montagnes du Fòr. Les croupes du Marrah sont le faîte de séparation entre le versant nilotique et celui qui s'incline vers le Bornou; mais entre ces hauteurs et la dépression marécageuse où s'épanchent les eaux du Chari s'élèvent quelques massifs secondaires qui rompent l'uniformité des plaines : telle est, au nord-est du Ouadaï, la petite chaîne du Tirdzé, qui développe sa crète du nord au sud, parallèlement à un autre Tirdzé du Dar Fôr. Les deux rangées auraient à peu près la même altitude, 600 mètres, et ne domineraient que de 150 mètres les plateaux environnants. A l'ouest et au nord-ouest du Tirdzé, le sol s'abaisse insensiblement vers le désert: quelques arêtes de rochers le traversent et les *serir* intermédiaires offrent par milliards ces étranges formations qui ont tant étonné les voyageurs dans les déserts d'Égypte et de Libye, tubes sableux à minces parois, boules creuses, cylindres, étoiles, croix, pyramides et colliers. Au sud-ouest du Tirdzé, des roches isolées se dressent çà et là dans la plaine, puis une sorte de citadelle, le massif des monts Gheré, habité par des tribus indépendantes, occupe de sa masse circulaire une grande partie du Ouadaï occidental : ses plus hautes cimes n'atteignent probablement pas mille mètres, mais les escarpements en sont brusques et les roches fracturées; en maints endroits les abords de ces montagnes, défendues extérieurement par des marécages et des forêts épaisses, sont difficiles et l'on ne peut y pénétrer que par d'étroites gorges. Non loin du lac Fitri se dresse une autre forteresse naturelle, le djebel Medogo.

Si ce n'est vers le nord, où les monts de Gheré se prolongent par des arêtes de rochers, des campagnes basses les entourent, arrosées par des affluents du Chari; mais à l'ouest de cette rivière se montrent de nouveau des groupes de hauteurs s'alignant dans la direction du nord au sud, et formant la borne angulaire du faîte qui sépare le bassin du lac Tzâdé et celui de Benué. Ces hauteurs sont les monts Ouandala, d'une altitude moyenne d'environ 800 mètres; leur cime la plus élevée, le Magar, serait, comme le Gheré, inférieure à un millier de mètres; pourtant les monts, coupés de gorges profondes, hérissés de pointes et de crêtes, ont un aspect grandiose, rehaussé par la beauté des prairies qui se relèvent en pente douce vers leur base et que parsèment des bouquets de grands arbres; Rohlfs eut peine à gravir, à travers les hautes herbes et les fourrés d'arbustes, le mont avancé de Sremarda, qui ne s'élève pourtant qu'à 170 mètres au-dessus de la plaine: des bandes de cynocéphales s'écartaient de sa route en grognant et se cachaient derrière les blocs épars. Les monts de Ouandala, composés de roches diverses qui s'appuient sur un noyau

granitique[1], ne se continuent pas à l'ouest par une chaîne régulière : néanmoins le faîte est indiqué par un renflement du sol qui peut avoir 200 ou 250 mètres au-dessus des plaines environnantes et dont l'altitude totale est de 600 mètres. Deux massifs superbes, qui de loin paraissent former chaîne avec d'autres montagnes, mais dont on reconnaît de près l'isolement complet, se dressent dans le voisinage du faîte. L'un est le Kamallé, cône régulier se terminant par une masse columnaire; l'autre, beaucoup plus au sud, est le Mendif, à la double pointe, haute de quinze ou seize cents mètres. De loin ces montagnes paraissent blanches; mais, d'après le dire des indigènes, elles consisteraient au contraire en roches noirâtres, probablement basaltiques, et l'enduit blanc qui les recouvre ne serait autre chose qu'une couche de guano déposée par les myriades d'oiseaux qui tourbillonnent en nuées autour des parois fendues. Outre ces montagnes situées près de la ligne de partage, le versant tourné vers le lac Tzâdé présente des multitudes de roches isolées, dents de granit jaillissant à travers la couche végétale à des hauteurs diverses, les unes dépassant à peine la couronne des arbres voisins, les autres atteignant plus de 100 et même 150 mètres. La plupart de ces hauteurs ont été utilisées par les indigènes comme points d'appui pour la défense de leurs villages.

A l'ouest de cette contrée, le pays des Bâbir n'offrirait pas non plus de faîte régulier entre le bassin fermé du Tzâdé et le bassin fluvial du Niger, mais il serait couvert de petits massifs percés de roches d'éruption. Dans l'ensemble, la pente est très faible de la plaine de Bornou vers le seuil qui la sépare du versant océanique; de l'autre côté, la pente est plus rapide. Au sud-ouest du royaume, près de la ville de Goudjba, Rohlfs s'aperçut à peine de la saillie du faîte; quelques roches de calcaire, de grès rouge, des blocs de granit marquent de distance en distance la ligne de partage. La hauteur absolue des collines ne dépasse pas 600 mètres, si ce n'est au massif isolé de Fika, visible de tous les côtés à plusieurs journées de marche; à la base de cette montagne un lac emplit une vasque de rochers. Au nord, dans le pays des Kerri-Kerri, s'étend une région de hautes terrasses, coupées de cluses profondes par les érosions; puis dans le pays des Manga la plaine recommence et le bassin hydrographique du Bornou pénètre au loin vers l'ouest dans le royaume de Wourno; de simples renflements du sol séparent les affluents du Yéou. Au nord les limites du bassin central africain sont moins indiquées par le relief que par le climat; néanmoins des rangées de dunes, les bords du hamâda, quelques rochers

[1] Denham, *Narrative of travels in Northern and Central Africa.* — Rohlfs, *Quer durch Afrika.*

s'élèvent dans cette zone des steppes, entre la région forestière et les solitudes du Sahara.

Par le versant occidental des monts Marrah le Fôr appartient au bassin dont le lac Tzâdé occupe le centre; mais, quoique nul voyageur n'ait encore étudié l'hydrographie de la contrée au sud de la grande route des caravanes, il est probable que les eaux descendues de ces montagnes n'atteignent point, si ce n'est exceptionnellement, le cours du Chari et son épanchement lacustre. Le ouâdi Azoum et ses divers affluents ne s'unissent en un cours d'eau permanent que pendant le kharif, c'est-à-dire la saison des pluies, et la faible pente du sol, les saillies qui en interrompent la déclivité arrêtent le courant, l'obligent à s'étaler en nappes d'évaporation. D'autres ouâdi restent tout à fait isolés et ne se rattachent point à la ramure hydrographique de la contrée : ils se terminent dans les bas fonds par des rahad ou birket, petites mares analogues par leur formation à la mer intérieure du Bornou. La vallée du Batha, que suit la voie historique du Ouadaï, est une de celles que ferme un seuil de rochers : prenant son origine dans les monts Tirdzé, elle se dirige au sud-ouest, puis à l'ouest et forme à son extrémité le cirque de Fitri, enfermant tantôt une simple mare, tantôt un véritable lac, suivant l'abondance de l'eau qui s'y déverse. Une terre située au centre du lac est tantôt île, tantôt péninsule.

Beaucoup plus vaste que ces rahad du Ouadaï est la nappe d'eau qui s'étend à perte de vue dans la dépression la plus basse des plaines du Bornou. Dans la langue des riverains qui précédèrent les Kanouri comme maîtres du pays, le Tzâdé a le sens de « Grand Amas d'Eau », et le nom de Kolo ou Koulou, employé par les habitants des îles, les Yedina, paraît avoir la même signification. L'ancienne désignation, propagée par les marchands arabes, a prévalu dans la nomenclature géographique, et lorsque toute la carte de l'Afrique septentrionale, au sud de la Tripolitaine, était encore un réseau de lignes tracées presque au hasard, le Tchad, Tsad ou Tzàdé, occupait déjà au centre du continent la place qui lui revient, mais avec des dimensions exagérées. Burckhardt, le premier, indique cette nappe d'eau avec quelque précision. Tous les marchands arabes, admettant l'identité des fleuves de Tombouctou, du Bornou, du Caire, faisaient du lac Tzàdé soit un réservoir commun de tous les « Nils » africains, soit la mer intérieure d'un grand plateau central d'où les eaux s'épancheraient dans toutes les directions sur le pourtour continental. Depuis Denham, qui, le premier parmi les explorateurs européens, contempla le Tzàdé,



VUE PRISE SUR LES RIVES DU TZADÉ

Dessin de Th. Weber d'après un croquis de Nachtigal.


THE ASTOR LIBRARY
NY

— appelé par lui lac Waterloo, — des mesures précises ont démontré la fausseté de ces conceptions géographiques[1]. On sait désormais que le Tzâdé occupe une des parties les plus basses de l'Afrique, puisque la surface de ses eaux est, d'après Vogel et Nachtigal, de 250 à 270 mètres seulement au-dessus du niveau de la mer : son rôle hydrographique se borne à recueillir les eaux d'un bassin de superficie peu considérable en comparaison de celle du continent. Du reste on ne saurait encore tenter d'évaluer, même approximativement, l'étendue de ce bassin, car on ne connaît point les sources ni le réseau d'affluents qui alimentent son principal affluent, le Chari. C'est même d'une manière tout approximative que la surface du lac Tzâdé est indiquée par Nachtigal comme embrassant un espace de 27 000 kilomètres carrés; d'après Rohlfs, la superficie totale des eaux pendant la saison des sécheresses serait au plus de 11 000 kilomètres; elle dépasse 50 000 kilomètres lors des grandes crues. La mort atteignit Overweg avant qu'il eût rédigé la relation de son voyage de circumnavigation. Nachtigal, qui fit presque en entier le tour du lac, du Kânem oriental au Bornou et du Bornou à la route du Ouadaï, est l'auteur qui donne les renseignements les plus détaillés sur la mer intérieure du Soudan.

Si le Tzâdé peut être comparé pour l'étendue aux grands lacs du bassin nilotique, au Baïkal, aux réservoirs immenses de l'Amérique du Nord, si, dans la série des bassins lacustres, il vient pour la surface immédiatement après le lac Erie, il ne saurait être mis en parallèle avec ces puissantes cavités pour la profondeur et la masse des eaux. D'après les riverains, la plus grande épaisseur d'eau entre le littoral voisin de Kouka et l'embouchure du Chari serait de « deux hauteurs d'homme », et c'est à cheval que l'on se rend à l'île de Seyoroum, qui se trouve pourtant à plus de 20 kilomètres de la côte. Overweg, qui d'ailleurs n'a pas visité tous les parages du lac, ne trouva que 6 mètres dans la partie la plus creuse. Le Tzâdé est moins un lac qu'une inondation permanente : il ressemble, sauf la grandeur, à d'innombrables mares éparses dans le Bornou et qui proviennent de ce que les cours d'eau, ne trouvant pas de lit d'écoulement régulier, s'épanchent latéralement dans les dépressions sans profondeur de la campagne. Parmi les grands lacs, le Tzâdé doit être comparé surtout au Balkach de Sibérie, qui paraît une mer intérieure par ses énormes dimensions, et n'est autre chose qu'une mince nappe versée par le courant de l'Ili.

[1] Denham and Clapperton, ouvrage cité ; — Jackson, *Account of the empire of Marocco* ; — Carl Ritter, *Afrika*, etc.

Le Tzâdé n'a de rivages nettement définis que vers son extrémité septentrionale, à la pointe du sommet que forme le grand triangle irrégulier des eaux. En cet endroit, des sables apportés par le vent alizé se sont élevés en dunes dont la base s'avance en promontoire dans le flot : du haut des monticules mouvants on voit s'étendre au loin le *nik boul* ou l' « eau blanche », c'est-à-dire l'onde unie fuyant à perte de vue, sans îles intermédiaires, sans fourrés de roseaux ou d'autres plantes aquatiques comme celles qui emplissait le *nik tsillim* ou l'« eau noire » du littoral. Sur presque tout le reste du pourtour, on peut cheminer pendant des heures dans la direction du lac sans savoir où finit la terre, où commence la nappe lacustre. On traverse des coulées marécageuses, puis encore d'autres bras, des lagunes sinueuses, des mares et des flaques, et toujours là où l'on s'attend à voir enfin se dérouler la surface infinie de la mer ouverte, on n'aperçoit que des jonchères, des forêts de papyrus, des champs de lotus, des traînées de *pistia stratiotis*, les « herbes sans patrie » qui flottent au hasard en nappes continues, plus vertes que les steppes de la côte voisine. A l'est des bouches du Chari tout l'angle sud-oriental du lac, et plus au nord toute la partie voisine de la côte du Kânem, sont occupés par des îles et des îlots qui, d'après Nachtigal, comprennent au moins un tiers de la surface du Tzâdé. Dans ces parages il n'y a pas de lac proprement dit, mais seulement un labyrinthe de détroits que l'on franchit d'île en île. Les voyageurs qui se rendent du Baghirmi au Kânem n'ont aucune idée d'avoir traversé un lac et se plaignent seulement de l'état des chemins tout coupés de fondrières où ils risquent de perdre leurs montures et leurs animaux de charge. L'archipel méridional, ensemble de buttes parsemées dans le marais, est appelé le pays de Karka. Définitivement asséchée, cette région offrirait un aspect analogue à celui du Kânem, la terre ferme voisine, où des collines verdoyantes, des bosquets fleuris alternent avec des espaces déboisés.

Ces eaux stagnantes, ces marais, ces îles, ces langues de terre ne permettent donc pas de reconnaître la vraie forme du lac, que modifient d'ailleurs singulièrement les oscillations annuelles causées par les crues et l'évaporation. Vu la faible profondeur d'eau pendant la période de l'étiage, il ne serait pas étonnant que la masse liquide du Tzâdé variât de moitié de l'une à l'autre saison. On sait par les récits des voyageurs que des espaces immenses du pourtour lacustre sont alternativement inondés et découverts ; en maints endroits, des journées de marche séparent la rive d'hiver de la rive d'été. Outre les pluies, qui commencent à la fin de juin, le Tzâdé reçoit l'excédent des eaux du bassin que lui apportent les rivières. Sur la rive nord-orientale, tournée vers les steppes et le désert, il ne coule

point d'eau, si ce n'est sous forme de ruisseaux temporaires; le versant occidental, qui comprend le Bornou proprement dit, est parcouru par deux rivières ou *komodougou*, qui n'offrent dans la saison sèche qu'une succession de mares, mais qui s'écoulent en un courant continu dans la saison des pluies, c'est-à-dire pendant au moins quatre mois : elles sont même assez profondes et rapides pour qu'on soit obligé de les traverser en bateau ou sur des radeaux soutenus par des outres ou des calebasses. Le Yéou[1], qui porte un nom différent dans les pays qu'il arrose, est, du moins par la longueur du cours, un fleuve très considérable. Ses hauts affluents naissent au loin dans le Haoussa, à 800 kilomètres à l'ouest du lac Tzâdé; tout le Bornou occidental appartient à son bassin, et même du pays des Bâbir, sur les frontières de l'Adamaoua, lui viendrait un tributaire, coulant dans une partie de son cours par une galerie souterraine[2]. On s'étonne que le lit d'écoulement d'un bassin aussi étendu ne soit pas constamment empli; il est probable que les eaux du Yéou se déversent latéralement pendant les inondations dans le Gamzaïghi et d'autres lacs du Bornou nord-occidental, que visitèrent, il y a plus d'un demi-siècle, Denham et Clapperton.

La masse liquide de beaucoup la plus forte qui s'épanche vers le Tzâdé est celle que lui envoient les montagnes du faîte méridional, arrosées en abondance par les averses des calmes équatoriaux. Les rivières qui naissent dans le pays des Mandara, — telle le komodougou Mboulou, — s'étalent largement dans la plaine, à cause du manque de pente, et forment des nappes qui s'étendent à perte de vue à travers les forêts et les savanes et, lac mouvant, descendent lentement vers la mer intérieure; dans certains districts les communications sont complètement interrompues pendant des semaines et des mois : du Tzâdé au Benué, par le lac Toubouri, les nappes d'eau sont continues; mais ce qui étonne, c'est qu'au lieu de s'étaler en marais elles emplissent d'ordinaire des canaux à hautes berges ayant l'aspect de lits fluviaux[3]. Ce fait semblerait indiquer l'existence antérieure d'une ramure de courants encore plus considérable qu'elle ne l'est de nos jours. Le Chari, dont le déversoir principal se trouve vers le milieu de la côte méridionale du Tzâdé, n'a plus de bouches distinctes pendant les crues : un lit commun les unit toutes en un même courant large de 50 kilomètres; dans les langues locales le mot de Chari a le même sens que celui de Tzâdé, c'est-à-dire « Amas d'Eau ». Tandis que pendant la première moitié de la saison pluvieuse, en juillet et en août, le niveau du lac s'abaisse

[1] Yoobé de Nachtigal, Waoubé de Barth.
[2] Gerhard Rohlfs, *Quer durch Afrika.*
[3] H. Barth, ouvrage cité.

par suite de l'évaporation ou ne s'accroît que faiblement malgré les apports des nuages, l'arrivée de l'inondation fluviale change aussitôt le régime du lac. Quand le Chari déverse son puissant flot de crue, le Tzâdé monte rapidement : c'est vers la fin de novembre qu'il atteint son niveau le plus élevé.

N° 120. — LAC DE TOUBOURI.

D'après Barth — C. Perron

1 : 860 000

0 — 30 kil.

Le Chari, dont le Tzâdé n'est, pour ainsi dire, qu'une expansion terminale, est un des grands fleuves de l'Afrique, grâce aux pluies qui tombent régulièrement pendant l'été dans toutes les parties de son bassin. Le problème des sources du Chari n'est pas encore complètement résolu et l'hypothèse émise pendant quelques années par Schweinfurth, que le Ouellé du pays des Monbottou et des Niam-Niam appartiendrait au bassin du Tzâdé par le Chari, est encore soutenable, puisqu'on n'a pas la preuve directe du contraire; toutefois la plupart des géographes s'accordent maintenant à faire du Ouellé un affluent du Congo; les hauts tributaires du Chari le plus avancés vers l'orient prennent probablement leur origine à plus de 1 000 kilomètres des sources du Ouellé dans les massifs méridionaux du Dar Fôr et du Ouadaï. Mais le cours supérieur de ces rivières n'a été encore reconnu par aucun explorateur européen. Nachtigal n'a pu obtenir de renseignements sur le Chari que pour la partie basse de ce fleuve. D'après les indigènes, les ramifications de son delta commenceraient déjà à 600 kilomètres en amont

de son embouchure dans le lac Tzâdé : là le Chari ou Bahr el-Ardé (Fleuve de la Terre) se diviserait en deux *ba* ou bras principaux, à gauche le ba Baï ou fleuve de Logon, à droite le ba Basso ou Chari proprement dit. Toutefois de grandes différences dans les oscillations de portée entre les deux courants amenaient Nachtigal à douter que l'affirmation unanime des gens du pays sur la bifurcation du Chari fût bien exacte. Quoi qu'il en soit, le fleuve oriental reçoit un affluent dit Bahr el-Abiad ou « Fleuve Blanc » qui lui vient du territoire des Banda, puis il émet un effluent, le ba Batchikam ou « rivière des Feuilles », qu'il rejoint de nouveau après un



LE BA BOUSSO OU CHARI ORIENTAL A MISKIN, AU SUD-EST DE LOGON.
Dessin de Pranishnikoff, d'après Nachtigal.

cours de 250 kilomètres. Plus bas, le fleuve principal s'unit à celui du Logon, mais déjà plusieurs émissaires se sont ramifiés dans la plaine alluviale et vont se déverser dans le Tzâdé par des lits changeants. Nulle part les eaux du Chari ne se trouvent réunies dans un seul courant; peut-être même une part de l'eau du bassin va-t-elle se perdre en d'autres dépressions que celle du Tzâdé, s'il est vrai que le ba Batchikam reçoive du Ouadaï une moitié du Bahr es-Salamat et qu'une autre moitié de cette rivière aille pendant les grosses eaux se déverser dans une longue fosse marécageuse qui se dirige au nord-est vers le lac Fitri.

Sans prétendre donner à ses chiffres une valeur approximative, Nachtigal évaluait le débit annuel du Chari à 60 milliards de mètres cubes;

c'est une moyenne de 2000 mètres par seconde. Les apports de ce fleuve représentent dans l'alimentation du lac une part au moins supérieure du double à celle de tous les autres affluents réunis et des eaux de pluie tombées directement dans le bassin. Quand pareille masse, doublée, triplée par la crue, se déverse sur la nappe lacustre, les dimensions du Tzâdé s'accroissent rapidement, par centaines et milliers de kilomètres carrés; des espaces dix fois, vingt fois grands comme le lac de Genève, s'ajoutent à la superficie du Tzâdé et le niveau s'élève d'au moins 6 mètres au-dessus du zéro des eaux basses : d'après Rohlfs, on observerait même un écart d'environ 10 mètres entre les deux niveaux de maigre et de crue. Koûka, qu'inondent les coulées exceptionnelles, serait à plus de 7 mètres de hauteur au-dessus de la moyenne d'hiver.

L'eau du Chari est douce, celle du Tzâdé l'est également. Fait exceptionnel dans l'histoire de la Terre, un bassin fermé contenant une masse liquide considérable qui s'évapore et concentre graduellement les sels en solution possède une part si faible de ces substances salines, qu'elle n'est pas même appréciable au goût. Ce phénomène paraît d'autant plus étonnant que dans le Kânem nombre de puits donnent une eau saumâtre, et que dans l'archipel oriental plusieurs îles renferment du salpêtre, objet d'un commerce très actif dans toute la contrée. Il est vrai que le Chari, dont les eaux alimentent presque exclusivement le bassin, parcourt une des régions de la Terre les plus pauvres en sel; mais si le Tzâdé était un lac d'ancienne formation, emplissant son bassin actuel depuis des âges géologiques, on ne saurait s'expliquer comment les molécules salines, si minimes qu'elles soient en proportion dans l'eau douce des affluents, auraient pu échapper dans le réservoir de réception à l'action continue de l'évaporation et de la concentration. On en conclut que le Tzâdé est à certains égards de formation récente. En effet, des changements incessants se font dans le bassin du Tzâdé. Il semble avoir été jadis beaucoup plus grand, à en juger par les dunes du nord-ouest, qui paraissent avoir été formées aux dépens d'un ancien fond lacustre[1]. De nos jours, le lac étant, pour ainsi dire, tout en surface et n'ayant presque pas de profondeur, se trouve soumis à tous les caprices du Chari. Les alluvions qu'apporte ce fleuve et qui forment un delta d'une centaine de kilomètres, s'avançant en demi-cercle dans les eaux méridionales du lac, rétrécissent les dimensions du bassin et le forcent à gagner d'autant sur les rives opposées, notamment sur la rive occidentale. D'après le témoignage unanime des voyageurs,

[1] G. Rohlfs, ouvrage cité.

le chemin entre le Kânem et le Bornou doit suivre d'année en année un contour de plus en plus long. Le district de Kouka est très menacé par les inondations; en 1873 la ville fut envahie et le cheikh projetait la construction d'une cité nouvelle beaucoup plus à l'ouest, pour se mettre à l'abri des envahissements du lac. Plusieurs villes, telle que Ngigmi, à l'angle nord-occidental du lac, ont dû se rebâtir ainsi. Or, par un curieux phénomène de balancement, tandis que les eaux du lac se portaient vers l'ouest et le nord-ouest, elles abandonnaient l'extrémité orientale du bassin, et le Bahr el-Ghazal ou la « Mer des Gazelles », qui se trouve pourtant à un niveau plus bas que la nappe du Tzâdé, se desséchait peu à peu. Le fait s'explique par la disposition des îles orientales en forme de barrages étagés. Chacun des mille détroits qui se succèdent entre l'Eau Blanche du Tzâdé et son golfe du Bahr el-Ghâzal a sa barre qui retarde l'écoulement des eaux : celles-ci, même pendant la saison des crues, ne s'épanchent qu'avec lenteur, et, soumises à l'évaporation, finissent par tarir, tandis que la surface lacustre continue de s'élever dans le centre du réservoir.

Lorsque les géographes européens entendirent parler pour la première fois du Bahr el-Ghâzal comme d'un cours d'eau communiquant avec le Tzâdé, ils s'imaginèrent par analogie que ce *bahr* était une rivière comparable à cet autre Bahr el-Ghâzal qui s'unit aux eaux du Nil et ils en firent un affluent du grand lac soudanien. Pourtant Denham et Clapperton avaient appris déjà des habitants du Bornou que le lac Tzâdé déversait précédemment ses eaux dans le Bahr el-Ghâzal : le flot de sortie n'aurait été interrompu que par le meurtre d'un saint homme. Le voyageur Barth, qui avait recueilli les mêmes témoignages des indigènes, se refusait néanmoins à reconnaître ce phénomène « incroyable » d'une pente graduelle d'écoulement entre le Tzâdé et les dépressions du Bahr el-Ghâzal[1]. Mais depuis que Nachtigal a parcouru la contrée, il a bien fallu se rendre à l'évidence et admettre que le « Fleuve des Gazelles » est un effluent et non un affluent du grand lac. En effet, il arrive, dans les années d'inondations exceptionnelles, que les eaux du Tzâdé descendent dans le Bahr el-Ghâzal. Pendant le séjour de Nachtigal dans le Bornou ce phénomène eut lieu : le courant épanché du grand lac pénétra d'environ 80 kilomètres dans la plaine basse du Bahr et les caravanes qui naguère se rendaient directement du Kânem dans le Baghirmi, à travers les roselières et les flaques d'eau, furent obligées de faire un long détour vers l'est dans la direction du Ouadaï. D'après la tradition, c'est bien dans la deuxième moitié du siècle der-

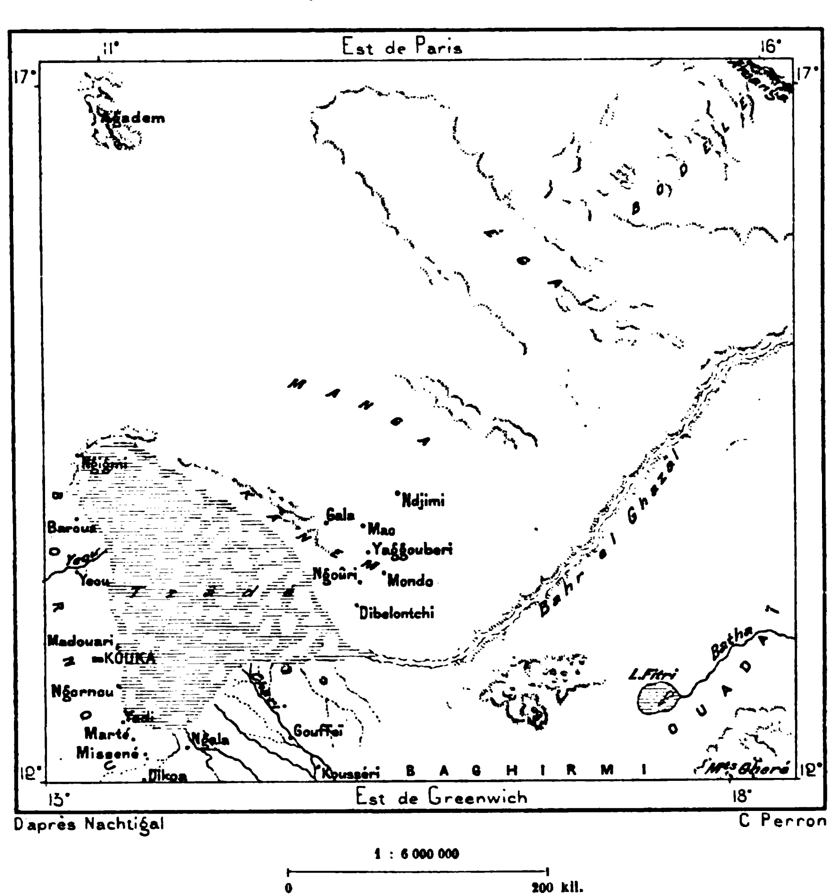
[1] *Reisen und Entdeckungen in Nord- und Central-Afrika*, 3[er] Band; Anhang.

nier que le Bahr el-Ghâzal aurait cessé d'être un canal d'écoulement régulier pour le Tzâdé et que l'eau se serait desséchée dans ses fonds; mais on peut se demander si un lent écoulement de la masse liquide ne se continue pas dans les profondeurs, car en plein désert, entre les terrasses arides qui s'élèvent des deux côtés du Bahr, il suffit de creuser le sol à 1 ou 2 mètres pour trouver l'eau. On remarque cependant que la plupart des puits et des fontaines renferment une proportion notable de substances salines. Cette nature saumâtre des fonds du Bahr el-Ghâzal offre aux naturalistes une indication précieuse. Si les eaux du Tzâdé ont pu se conserver douces, n'est-ce pas parce que cette nappe lacustre était un simple bassin de passage et que sa masse liquide se déversait naguère dans la dépression du Bahr? C'est là qu'elle s'évaporait, laissant sur le sol des résidus salins. De même, dans l'Amérique méridionale, le grand lac Titicaca, à l'eau douce comme celle du Tzâdé, a son bassin de salure dans le petit réservoir secondaire de Pampa Aullagas, le Bahr el-Ghâzal américain.

D'après la carte provisoire que les explorations de Nachtigal lui ont permis de dresser, le bras jadis fluvial des Gazelles se rattache à la partie orientale du Tzâdé en se dirigeant d'abord vers l'est; puis, se recourbant vers le nord-est, il se développe en ligne droite sur une longueur d'environ 500 kilomètres et se termine à la base des arêtes du Borkou par la dépression du Bodélé; l'endroit le plus bas qu'y trouva Nachtigal n'aurait pas moins de 100 mètres au-dessous du niveau du Tzâdé; dans toute l'Afrique centrale il n'est pas de cavité d'une moindre altitude. A l'ouest du Bodélé, une autre large dépression, l'Egaï ou Egeï, que les mesures barométriques disent aussi moins haute que le Tzâdé, forme comme une grande baie séparée du Bahr el-Ghâzal par un barrage de sables. Les bas-fonds sont en partie recouverts de dunes de 10 à 15 mètres de hauteur, qui, sous l'impulsion de l'alizé, s'alignent généralement dans la direction du nord-est au sud-ouest et qui cheminent pour la plupart avec une grande rapidité : un Dâza, qui fréquentait depuis son enfance les pâturages de la région, fit remarquer à Nachtigal une dune qu'il avait vue se former à 16 kilomètres plus au nord. Là où le sol primitif du fond lacustre n'est pas caché par les sables, on aperçoit par milliers des squelettes de poissons, si bien conservés qu'un naturaliste pourrait étudier à son aise la faune ichthyologique du Tzâdé. Les anciennes rives et les contours des terres qui furent des îles et des îlots sont bordés de végétation, des bouquets de verdure parsèment les sables, des herbages se montrent en vastes étendues. Ce pays riche en eau et en plantes est une terre promise pour les éleveurs de chameaux et il serait parcouru d'innombrables animaux si les Aoulad-Slimân ne

l'avaient fréquemment ravagé. Les Dâza nomades attribuent aux terrains d'Egaï une si grande vertu, qu'en y arrivant ils se dépouillent aussitôt de leurs habits pour se rouler dans le sable, persuadés que ce contact bienfaisant mettra leurs corps à l'épreuve de la faim et de la soif. Actuellement il n'y a point de cultures ni de villages permanents dans les dépressions qui forment le système du Bahr el-Ghâzal, mais dans une ancienne

N° 121. — TZADÉ ET BAHR EL-GHAZAL.



île Nachtigal reconnut les débris d'une ville, et les missionnaires senoûsiya annonçaient depuis longtemps aux fidèles de diverses races leur intention de s'établir sur la route du Bodelé au Borkou, près de l'abondante fontaine de Galakka, suffisante pour arroser jardins et palmeraies.

Le climat du Bornou est beaucoup plus égal que celui du Sahara; les extrêmes de chaleur pendant le jour, de froid pendant la nuit, y sont beau-

coup moins forts, et parfois l'écart des températures entre les diverses heures de la journée ne dépasse pas un cinquième de degré : entre le mois le plus chaud et le mois le plus froid il n'atteint pas 10 degrés centigrades. Aussi les habitants, accoutumés à une température toujours égale, souffrent-ils beaucoup du froid dès que la chaleur de l'atmosphère s'est abaissée au-dessous de 25 degrés[1]. Nachtigal a observé que la pression barométrique présente aussi beaucoup moins d'écarts dans cette partie du Soudan que dans le Sahara. Les vents offrent également dans leur alternance une remarquable régularité. Pendant la plus grande partie de l'année c'est le vent alizé qui domine, tantôt soufflant du nord-est, tantôt suivant une direction parallèle à l'équateur; mais lorsque le soleil est au zénith, ramenant dans la zone tropicale du nord tout le système des vents qui l'accompagne, une légère mousson se fait sentir, provenant de l'Atlantique. Soufflant de l'ouest ou du sud-ouest, elle apporte des vapeurs en abondance et des cumulus se forment à l'horizon. Un conflit s'engage entre les deux vents normaux, l'alizé et la mousson, et quand l'alizé reprend le dessus, il ramène violemment les nuages en arrière et les pluies s'abattent avec accompagnement d'éclairs et de tonnerres; surtout au commencement de la saison, les orages éclatent avec violence : aucune pluie ne tombe alors sans que le ciel paraisse rayonnant de flammes.

Du nord au sud et de l'est à l'ouest de la contrée l'ensemble du régime climatique se modifie rapidement. Les pluies sont d'autant plus abondantes qu'on se rapproche davantage du golfe de Bénin. Dans le bassin du Chari, la saison pluvieuse est plus longue et chacune des averses est plus forte que dans le Kânem; de même l'humidité tombée s'accroît du Ouadaï aux campagnes occidentales du Bornou : celles-ci ont de grands cours d'eau, tandis que le Ouadaï est même pauvre en fontaines. La région du bassin qui reçoit la plus forte part des pluies est le pays montueux des Mandara, où la saison humide dure sept mois entiers, quelquefois davantage. Dans le Bornou, qui représente à peu près la moyenne des conditions climatiques du bassin, cette saison, dans laquelle, d'après Barth, il tombe certainement plus d'un mètre d'eau, comprend quatre mois, de juin en septembre; en dehors de cette période l'humidité ne se produit que sous forme de rosée ou de brouillard. L'hivernage est la seule saison du

[1] Température moyenne de l'année à Kouka, d'après Denham. . . . 28°,7
» » du mois le plus chaud (avril). . . . . 33°,5
» » » le plus froid (décembre) . . . . . 24°,4
» » » » d'après Nachtigal . . . 23°,5

Bornou qui présente un caractère bien distinct. Les huit autres mois se divisent en saison fraîche, celle qui suit les pluies, et en saison chaude, celle qui les précède. Des chaleurs qui brûlent le sol aux pluies qui le fécondent la transition est rapide : tout à coup on voit jaillir les plantes et s'épanouir les fleurs; la verdure se renouvelle; on se hâte de labourer les champs, d'y jeter la semence, et la saison humide n'est pas écoulée que l'on peut déjà recueillir des fruits.

De l'aride Sahara aux campagnes mouillées et fécondes du Soudan la transition est graduelle, surtout dans les régions dont le sol est uni ou ne s'incline dans un sens ou dans l'autre que suivant une pente insensible. Les dunes succèdent aux dunes, les rochers aux rochers, mais dans le ciel et sur le sol de petits changements s'observent l'un après l'autre. Le vent d'est ne souffle plus en immuable courant; une brise du sud se fait sentir parfois, apportant un air plus humide et poussant devant elle quelques nuages blancs comme une frange d'écume devant le flot marin; la rosée devient plus abondante, de légères pluies humectent le sol dans le temps de la mousson. Une plante nouvelle, puis une autre apparaissent; les arbustes ont une allure moins rampante, plus loin des arbres se montrent, isolés d'abord; plus au sud, ils se hasardent à former des bosquets; enfin la steppe se parsème de forêts. Cependant les essences qui dominent sont encore celles dont le feuillage rare n'a pas besoin de beaucoup d'humidité, telles que les acacias, dont l'espèce dominante traverse le continent tout entier, des bords de l'Atlantique à ceux de la mer Rouge. La terre n'y est pas encore assez féconde pour que l'homme puisse en cultiver le sol avec fruit, mais les graminées abondent. Dans cette zone médiaire entre le Sahara et le Soudan, la vie animale est d'une étonnante richesse : les antilopes, les gazelles parcourent la plaine par myriades; les autruches, que l'on rencontre toujours dans les mêmes parages que l'antilope mohor, sont aussi nombreuses dans ce parc naturel qu'elles le furent jamais sur les plateaux algériens, de l'autre côté du désert; les girafes voyagent en troupeaux; les éléphants, se suivant en ordre de bataille, les mâles à l'avant-garde et à l'arrière-garde, les femelles et les petits au centre, vont et viennent entre le pâturage et l'aiguade; dans le voisinage du lac et des eaux courantes chaque forêt de roseaux cache des hippopotames. Lorsque des musiciens frappent sur leurs tambours, on voit de toutes parts accourir les monstres qu'attire la musique retentissante[1]. Les fauves, lions et hyènes, ne manquent pas non plus dans cette région. Cha-

[1] H. Barth, *Reisen und Entdeckungen in Nord- und Central-Afrika.*

que arbre, chaque butte de termite a sa colonie de volatiles; les oiseaux tisseurs suspendent leurs bourses aux branches flexibles, et les mares sont couvertes de hérons, de cigognes, de pélicans, d'oies et de canards. A la moindre pluie le sol pullule de bestioles qui semblent germer de la terre; les serpents sont nombreux; des centipèdes sortent des trous en procession, sous le pied du chameau qui les écrase, et parfois on voit apparaître comme par miracle des milliards de petites araignées rouges: les indigènes s'imaginent que le velours d'Europe est fabriqué d'animalcules de cette espèce, pressés les uns contre les autres.

Au sud de cette zone bordière du désert où les animaux sauvages se trouvent en si grand nombre, mais d'où l'homme est presque absent, s'étend une région parsemée d'habitations humaines, mais où la faune libre n'a plus en proportion que bien peu de représentants : la présence de l'homme modifie l'équilibre premier de la nature en remplaçant les bêtes sauvages par les animaux domestiques. Des changements analogues se font dans la flore, mais en moindre mesure, et dans l'ensemble la végétation augmente en puissance et en variété à mesure que l'on avance dans la direction du sud vers la zone équatoriale des pluies abondantes. Dans la région des savanes le palmier doûm commence à se montrer, encore faible et rabougri; dans l'intérieur du Bornou, il apparaît dans toute sa vigueur, mêlé çà et là au palmier deleb; dans le Baghirmi et le pays des Mandara il ne dépasse pas la région des plaines. La zone du palmier doûm est également celle du tamarinier, l'arbre immense au branchage touffu sous lequel aiment à se reposer les caravanes; puis, en marchant vers le sud, on voit, de plus en plus nombreux, se dresser, auprès des villages, les troncs énormes des kouka ou baobabs, aux grosses branches souvent dépouillées de leurs touffes de feuilles pour la nourriture des hommes et des animaux. Toutefois le Bornou central n'offre nulle part la forêt vierge, ne formant qu'une seule masse de verdure avec son réseau de lianes.

Enfin, dans le Baghirmi méridional, la haute végétation arborescente envahit toute la contrée, même loin des eaux courantes et des étangs; les acacias qui, dans le voisinage du Sahara, constituaient toute la forêt, ne sont plus représentés que par de rares espèces; la prairie a perdu toute ressemblance avec la steppe et pendant la plus grande partie de l'année les herbes conservent leur belle verdure et leur fraîcheur. Les arbres isolés ont plus de grandeur et de majesté, et de nouvelles espèces, propres à la zone équatoriale, font leur apparition. Un de ces magnifiques arbres du sud est

[1] G. Nachtigal, *Sahara und Sudan*.



VUE PRISE SUR LES BORDS DU CHARI

Dessin de Pranishnikoff, d'après un croquis de Nachtigal.

le « cotonnier » (*eriodendron anfractuosum*), étalant par étages ses longues branches horizontales auxquelles pendent des fruits en forme de fuseaux : de la gousse s'échappe un duvet non moins fin que celui de l'eider et servant à rembourrer les coussins, les matelas, les cuirasses; il a l'avantage de ne jamais se ramasser en boules. Moins beau, mais bien plus utile encore dans l'économie de la contrée, comme dans celle du haut Niger, est l'arbre à beurre (*butyrospermum* ou *bassia Parkii*), si précieux dans un pays où les animaux domestiques fournissent très peu de lait; quelques voyageurs européens le préfèrent au beurre animal du Bornou, que les ménagères ont l'habitude de traiter à l'urine de vache. Un autre arbre caractéristique du Baghirmi méridional est le *parkia biglobosa*, dont les gousses, suspendues en grappes, renferment des fèves que l'on réduit en farine : la bouillie qu'on en prépare est excellente, mais trop nourrissante; on l'emploie presque exclusivement comme remède contre les maladies d'entrailles. Dans les régions riveraines du Tzâdé où l'on brûle les herbes en été, suivant la mode des bergers arabes, les arbres trop riches en sève, trop humides pour s'enflammer, ne souffrent nullement de l'incendie. Comme les landes du nord de l'Europe, ces plaines de l'Afrique centrale sont parfois recouvertes d'un nuage d'âcre fumée provenant de la combustion des plantes basses sur de vastes étendues[1].

A la zone des steppes du nord, si riche en animaux sauvages, correspond une autre zone dans le midi, où la rareté des cultures laisse reparaître la faune primitive, singes cynocéphales, lions et autres félins, éléphants, hippopotames et rhinocéros. L'abou-korn ou « père des cornes » du Ouadaï méridional, dans lequel on a voulu reconnaître la fabuleuse « licorne »[2], est tout simplement un rhinocéros à deux cornes placées l'une derrière l'autre, sur le mufle de l'animal[3]. Dans le Baghirmi le monde des bestioles offre des espèces en multitude. Barth et Nachtigal décrivent ce royaume comme le pays par excellence des insectes : scorpions, fourmis, termites et vers y pullulent plus que dans toute autre région de l'Afrique. La mouche tsetsé ou telle autre espèce analogue infeste certains districts, et les voyageurs ne peuvent les traverser sans perdre tous leurs chevaux. Il n'est pas rare de rencontrer des *ngotkoum* ou constructions de termites dont les masses pyramidales, ressemblant à des cases de nègres, mais plus solides, résistent durant des siècles à l'action du soleil et des averses;

[1] Vogel, *Zeitschrift für Erdkunde*, 1856.
[2] Fulgence Fresnel, *Bulletin de la Société de Géographie de Paris*, 1849; — d'Escayrac de Lauture, *Mémoire sur le Soudan*.
[3] G. Nachtigal, *Petermann's Mittheilungen*, Heft VI, 1874.

Barth a vu des pyramides élevées par ces insectes ayant jusqu'à 12 mètres de haut et 60 mètres de circonférence. Les voyageurs ne peuvent défendre leurs campements contre les attaques des termites qu'en les entourant de plantes vénéneuses, que n'osent franchir les insectes. Pendant la saison des pluies, les termites, devenues ailées, volent gauchement autour des buttes natales; c'est alors que les gens du pays, surtout les enfants, les tuent par myriades pour en faire leur nourriture; en temps de disette on fouille aussi leurs galeries pour y prendre les provisions de grains[1]. Un jour les naturalistes classeront les nombreuses espèces de fourmis qui habitent le Baghirmi : on en voit de toutes les grandeurs, depuis celles qu'on cherche des yeux sans les voir jusqu'aux géantes de deux centimètres de long; il en est de noires, de grises et de vertes, de brunes, de rouges et de blanches, et chez elles, comme en Europe, on observe toutes les formes d'État, les aristocraties guerrières et les républiques d'égaux, toutes également laborieuses, que les indigènes nomment les kida-kida ou « travail-travail. » Les fourmiliers (*orycteropus æthiopicus*) fouillent dans les buttes de leur formidable museau, dévorant à chaque lampée des centaines de fourmis.

La faune du Tzâdé paraît être d'une grande richesse; malheureusement les descriptions qu'en a faites Overweg se sont perdues ou n'ont pu être déchiffrées. Les insulaires du lac vivent en grande partie de poissons, et même dans l'intérieur du Bornou, dont les habitants ont surtout une alimentation végétale, les poissons sont apportés en quantités considérables et ont pris le nom de *bouni*, c'est-à-dire « nourriture », comme l'aliment par excellence. Parmi les poissons que citent les explorateurs, il en est un que les indigènes redoutent fort à cause de sa vigueur et de ses instincts carnassiers. Dans les eaux du lac et de ses affluents vit aussi un poisson électrique (*malacopterurus*), très dangereux, car il lui suffit d'une décharge pour étourdir pendant quelques minutes l'homme qui l'a touché par mégarde. Comme la mer, le Tzâdé et son affluent le Chari possèdent des cétacés, l'espèce de lamentin appelé *manatus Vogelii* en souvenir du voyageur qui l'a décrit. Dans le voisinage des rives les crocodiles peuplent les eaux : au sud des fleuves, l'ombre de certains arbres sacrés protège, dit-on, contre ces animaux les femmes et les enfants qui vont emplir leurs cruches.

Les cultures des riverains du Tzâdé et de ses affluents sont les mêmes que celles des populations nilotiques. Leurs principales récoltes sont celles

[1] H. Barth, ouvrage cité.

du dokhn et du dourra, céréales qu'ils cultivent, la première dans les terres sableuses du nord, la seconde dans le sol plus fort du midi. On ne sème point le grain à la volée comme en Europe, mais l'homme, suivant le sillon, ouvre au plantoir, à d'égales distances, des trous dans lesquels la femme dépose la semence. Outre ces grains, qui servent à la préparation de la bouillie journalière, les habitants du Bornou et leurs voisins cultivent aussi le maïs, le riz, le sésame, les arachides ; à peine les mares sont-elles devenues accessibles, que dans la boue on sème déjà une espèce de sorgho. Les champs de froment et d'orge ne se voient que dans le voisinage des villes : ces plantes sont d'introduction récente, comme les figuiers, les citronniers et les grenadiers. Ces arbres prennent des dimensions extraordinaires, mais leurs fruits sont moins bons que ceux des contrées méditerranéennes.

Pour les animaux domestiques, il y a moins de différence qu'on ne pourrait le penser entre ces régions tropicales du Soudan et les côtes de la Berbérie. Chevaux et bœufs, ânes, brebis et chèvres prospèrent dans les pays riverains du Tzâdé et, malgré les prescriptions de l'Islam, les habitants de Kouka ont des troupeaux de porcs qui, de concert avec les oiseaux rapaces, nettoient les rues des ordures et des charognes. Les chameaux sont peu nombreux dans le Bornou, si ce n'est chez les Koyam du nord, qui ont su acclimater une variété de ces animaux; ailleurs ils dépérissent rapidement et les marchands du nord qui en amènent dans le pays s'empressent de les renvoyer dans le Fezzân : lorsque Barth, le premier parmi les blancs, pénétra dans l'Adamaoua, la foule se précipitait à sa rencontre dans tous les villages qu'il traversait, non pour le voir, mais pour contempler ses chameaux. Les bœufs constituent diverses races, dont l'une se distingue par d'énormes cornes en forme de lyre ayant jusqu'à 50 centimètres de tour à la base; une autre porte une bosse de chair sur les épaules comme le zébu et des courtes cornes mobiles, se balançant à chaque pas[1]. Les chevaux, qui furent introduits du nord dans les premiers temps de la propagande musulmane, ont à peine dégénéré dans le Bornou; toutefois ils sont en moyenne un peu plus petits que le barbe et n'ont pas ses formes élégantes; ils l'égalent en endurance, en vivacité, en vitesse : rarement connaissent-ils d'autre allure que le pas allongé et le galop. Ces animaux sont traités avec une grande sollicitude : les écuries sablées sont toujours très proprement tenues et protégées contre le « mauvais œil » par de hautes murailles garnies d'amulettes.

[1] G. Nachtigal, ouvrage cité.

II

OUADAÏ

Dans le bassin du Tzâdé la prépondérance politique appartient actuellement au Ouadaï ou Borgou, qui pourtant n'est ni le plus populeux État, ni le plus riche. Le Ouadaï proprement dit est une région de peu d'étendue située à l'occident de la petite chaîne de Tirdzé, mais la surface du territoire conquis est au moins décuple et les pays occupés par des tribus vassales, sans compter celles du Kânem et du Baghirmi, prolongent au sud et au nord le domaine du sultan dans les espaces inexplorés. Le Ouadaï est un des États du continent qui se limitent de la manière la moins précise. A l'orient il touche officiellement au dar Fôr, dont aucune frontière naturelle ne le sépare, mais une marche intermédiaire est parcourue par des populations nomades. Au nord et au nord-ouest les migrations des peuplades vassales, de pâturage en pâturage, donnent au Ouadaï une limite mouvante vers le désert; à l'ouest les guerres et les expéditions de pillage modifient fréquemment la frontière; enfin du côté du sud on ne sait jusqu'où s'étendent les territoires des tribus soumises : là commencent les régions encore inexplorées laissées en blanc sur les cartes de l'Afrique. Aussi ne saurait-on fixer provisoirement la superficie du Ouadaï que d'une manière générale, d'après le quadrillage des degrés. L'ensemble des pays tributaires est à peine inférieur à celui de la France, mais la population, y compris celle des nomades, serait quinze fois moins dense, d'après les évaluations de Nachtigal[1].

Diverses tentatives faites par des explorateurs pour visiter le Ouadaï échouèrent tristement. Cuny, Beurmann périrent en essayant de pénétrer dans la contrée, l'un venant de l'est, l'autre arrivant par l'ouest. En 1855, Vogel, plus heureux, gagna le Ouadaï et séjourna dans la capitale; mais il ne put en sortir : des musulmans fanatiques l'égorgèrent pour effacer la souillure de ses pas sur le sol du pays, et bientôt après sa mort les bruits les plus étranges se répandirent sur ce chrétien qui avait tenté de jeter un sort sur la contrée. Lorsque Nachtigal pénétra dans le Ouadaï en 1873, il était précédé par la réputation que les marchands arabes et les pèlerins nègres font dans l'Afrique centrale à tous les Européens. On s'attendait à

[1] Surface et population du Ouadaï, d'après Nachtigal :

444 550 kilomètres carrés. 2 600 000 habitants. 6 habitants par kilomètre carré.

voir en lui une sorte de cannibale pratiquant les arts de magie qui ont acquis à la race des blancs la puissance industrielle et politique. Mais le voyageur était heureusement un de ceux qui prennent au sérieux leur rôle de civilisateur, et sa conduite discrète et toujours humaine lui valut bientôt de nombreux amis. Des hommes qui dans les premiers jours l'évitaient avec effroi en prononçant les versets de la fatha comme formule de conjuration, allaient maintenant au-devant de lui et s'étonnaient joyeusement de ne trouver dans l'étranger d'autre défaut que celui de ne pas répéter avec eux : « Dieu seul est Dieu et Mahomet est son prophète ! » « Mais tu es meilleur que nous, disaient-ils, tu es bon et compatissant, tu ne mens pas, tu parles et tu lis l'arabe, tu ne bois pas même la bière comme nous et tu marches droit dans ta voie. » Grâce peut-être à cette heureuse influence, de nouveaux explorateurs, Matteucci et Massari, ont pu se présenter, en 1879, pour continuer l'œuvre de Nachtigal ; mais ils durent traverser rapidement le pays, accompagnés de surveillants, et modifier l'itinéraire qu'il s'étaient tracé d'avance, la guerre du Soudan ayant interrompu les communications vers le littoral de la Méditerranée[1].

Proportionnellement les Arabes ou du moins les « arabisés » sont beaucoup plus nombreux dans le Ouadaï que dans les autres parties du Soudan éloignées du bassin nilotique ; cependant ce n'est pas à eux qu'appartient la domination politique : les races indigènes ont gardé la prépondérance et c'est un groupe nigritien de tribus, les Maba, qui se prétend noble entre tous. Les Maba, qui, d'après Nachtigal, comprendraient environ la septième partie de la population, habitent le Ouadaï proprement dit au nord de la rivière Betcha, jusqu'au conflent de ce cours d'eau avec la Batha ; en outre, des peuplades plus nombreuses, apparentées par la race, mais dépourvues du privilège de la naissance, habitent plus au sud la vallée de la Batha. La noblesse originaire des Maba est attribuée à l'ancienneté de leur conversion à l'Islam : ils se vantent d'avoir répandu la nouvelle foi dans la contrée. D'ailleurs le premier rang appartient à leur race : on célèbre surtout les hauts faits des Kodoï ou « Montagnards » qui vivent dans la région rocheuse du nord-est et que les Arabes désignent d'ordinaire sous le nom de Bou-Senoun ou « Pères de la Dent » à cause de la couleur rougeâtre de leurs dents, due à l'eau de leurs montagnes. La langue des Maba, le *bora mabang*, commune à toutes les tribus de la même race, est très répandue

[1] Della Vedova, *Pellegrino Matteucci ed il suo diario inedito ; — Bollettino della Società Geografica Italiana*, dic. 1881.

chez les autres peuplades comme idiome commun du trafic. Barth en a recueilli un vocabulaire complet.

Les Abou-Charib ou « Pères des Moustaches », qui parlent aussi une langue spéciale, vivent principalement au sud et au sud-est des Maba, séparés de leurs frères de race, les Tama, qui habitent les montagnes du même nom, au nord-est de Ouara, l'ancienne capitale du royaume. Les Tama sont des gens vaillants, comme leurs voisins les Kodoï, et pendant longtemps ils surent maintenir leur indépendance contre les Maba. Les Massalit, nomades qui parcourent la marche orientale entre le Ouadaï et le Fôr, sont également restés libres de tout joug jusqu'à une époque récente : on les accusait de coutumes barbares, et telle de leurs tribus, sur la frontière du Fôr, était tenue pour anthropophage[1]. Un autre groupe de peuplades puissantes est celui des Kouka et des Boulala, qui peuplent la basse vallée de la Batha et qui ont fondé l'État de Fitri, jouissant encore d'une certaine autonomie et gouvernés par un sultan qui, tout en obéissant au sultan du Ouadaï, n'en est pas moins considéré comme de plus noble origine. Les montagnards du Medogo ou Midago[2], près du lac Fitri, sont aussi à peu près indépendants, grâce aux escarpements de leur citadelle de rochers et aux vastes forêts qui l'entourent. Les Kouka ont eu leur rôle dans le mouvement général qui a souvent entraîné vers l'ouest des envahisseurs de l'Orient, et leurs guerriers ont ravagé les campagnes du Baghirmi. Au nord du Ouadaï proprement dit, les Zoghawa, qui, eux aussi, furent jadis des conquérants, sont représentés par quelques tribus, de même que leurs parents de race, les Dâza et les Tedâ.

Presque toutes les peuplades du nord, qu'elles obéissent directement ou indirectement au sultan du Ouadaï, font partie de la grande famille de l'Islam et se distinguent par leur ferveur religieuse. Le Ouadaï est un centre de propagande, si bien que les Maba se sont rattachés presque tous à la secte des Senoûsiya : le sultan est devenu l'allié, presque le serviteur du grand-maître de l'ordre qui réside dans l'oasis de Fâredgha, entre l'Égypte et la Tripolitaine. Les immigrants du Ouadaï, Foula ou autres, et tous ceux que l'on désigne sous le terme général de Takrour ou Takarir, comme les habitants de Metammeh sur les confins de l'Abyssinie, et comme les Toucouleurs du Sénégal, cherchent à faire des prosélytes autour d'eux; cependant la plupart des tribus soumises ou vassales du Ouadaï méridional sont restées païennes ou du moins ne sont mahométanes que de

[1] Barth, Nachtigal, ouvrages cités.
[2] Matteucci, *Bollettino della Società Geografica Italiana*, 1881.

nom. Ainsi les Kouti, appartenant à la même race que les Rounga musulmans, leurs voisins du nord-est, ont gardé leurs pratiques de sorcellerie; ils ressemblent aux païens du Baghirmi, leurs voisins occidentaux sur un espace de deux ou trois cents kilomètres. Plus au sud, d'autres populations *kafir*, diverses de langues et d'origine, habitent la région, aux limites inconnues, vaguement désignée sous le nom de dar Banda. Les gens du Banda, voisins des Niam-Niam et souvent désignés sous le même nom, sont cannibales comme eux; ils adorent une déesse Ouamba, à laquelle ils apportent de la bière et les prémices de leur chasse : c'est devant elle qu'ils prêtent serment et qu'ils font bénir leurs enfants et leurs esclaves; les marchands, même musulmans, sont tenus de porter à la déesse des verroteries et du sel avant de commencer leur vente[1]. Ce pays, disent les indigènes, est borné au sud par un grand fleuve, le bahr Kouta, « peuplé de crocodiles et d'hippopotames »; il égale le Chari en dimensions et en masse liquide et coule dans la direction de l'est à l'ouest comme le Bahr el-Abiad, mais il n'appartient pas au même bassin. Les rares voyageurs musulmans qui parlèrent de ce cours d'eau à Nachtigal lui dirent qu'il descend « vers le pays des Foula ». Les récentes explorations donnent un grand poids à l'hypothèse qui fait de cette rivière le prolongement du Ouellé ou de tel autre affluent majeur du Congo.

Les Arabes du Ouadaï ne sont pas connus sous le nom de Choa comme ceux du Bornou et du Baghirmi : ce sont les Aramka. Les plus nombreux, établis dans le pays depuis plus de cinq cents années, sont les Mahamid, fort riches en chameaux et autre bétail; ils campent surtout dans les vallées septentrionales du Ouadaï et dans les steppes qui s'étendent au loin vers le Borkou et le Tibesti. D'autres Arabes, plus ou moins mélangés de Nubiens, vivent en tribus dans toutes les parties du Ouadaï, presque tous pasteurs. On les divise en deux groupes, d'après la nuance de leur peau. Les plus foncés en couleur sont les Sorouk, c'est-à-dire les « Noirs »; les plus clairs sont les Homr ou les « Rouges ». L'élément arabe est aussi représenté chez les Djellaba ou Ayal el-Bahr, c'est-à-dire les « Enfants du Fleuve » : ce sont les marchands qui transportent denrées et marchandises entre le Ouadaï et le « Fleuve » ou Nil. Les caravanes qu'ils organisent pénètrent à l'ouest dans le Soudan, au sud dans le dar Banda, au sud-est dans le pays des Rivières : ils exportent surtout des esclaves, de l'ivoire, des plumes d'autruche, du cuivre, importent du sel et des objets de fabrication européenne. La route du désert vers Benghazi, relativement très fréquentée

[1] G. Nachtigal, *Zeitschrift der Gesellschaft für Erdkunde in Berlin*, 1875.

depuis que la guerre a fermé celle de la vallée du Nil, leur a servi pour l'introduction des armes et des munitions de guerre achetées en grande quantité par les indigènes depuis qu'ils se sont délivrés de la domination égyptienne.

Abechr ou Abéché, la capitale actuelle du Ouadaï, est située dans le dar Maba, ou « pays des Maba », non loin de la route de caravanes qui mène de Khartoum à Kouka par le Kordofan et le Fòr. C'est une ville moderne, fondée en 1850 par un souverain que les montagnards menaçaient dans sa résidence précédente. Quoique très pauvre en eau, Abechr a pris une certaine importance comme centre militaire du pays et comme foyer de propagande religieuse. Ouara, l'ancienne capitale, dont les ruines se voient à une quarantaine de kilomètres au nord d'Abechr, a été délaissée : il n'en reste qu'une mosquée en briques dominée par un minaret polygonal et, sur le sommet d'un roc, une cabane sacrée où le sultan doit faire une retraite de sept jours à son avènement : c'est pour avoir osé y pénétrer que Vogel aurait été mis à mort[1]. Du palais des rois on ne retrouve que des murs informes; seulement un petit village de huttes, Gandigin, habité par quelques familles de malheureux, se niche dans un coin du cirque de collines sableuses qui avaient valu à la ville, au dix-septième siècle, son nom de Ouara, c'est-à-dire « Cité fermée ». A l'ouest de Ouara, la ville ou plutôt le gros bourg de Nimro est le centre de la colonie des Djellaba, mais non le dépôt principal des marchandises de ces caravaniers qui parcourent le pays dans tous les sens. Le Ouadaï n'a guère de villes proprement dites, mais seulement des bourgades de quelques centaines de maisons : la plus grande est Kodogous, située à plus de 200 kilomètres au sud d'Abechr, dans un pays habité par des Arabes et des Abou-Charib. Au nord-est, dans les montagnes, le bourg de Hamien est renommé au loin pour ses sources d'eau chaude. Sur les rives du lac Fitri, la ville de Yaoua passe pour être l'une des villes les plus anciennes du Soudan : c'est la capitale des Boulala[2]. Le manque d'eau a souvent causé des famines dans le pays; lors d'une grande disette, on abattit tous les palmiers deleb de la vallée du Batha pour se nourrir de la moelle de ces arbres.

Le sultan du Ouadaï, issu de la tribu nubienne des Ghemir, n'est le souverain immédiat que de la partie septentrionale du royaume. Cette partie se divise, comme le dar Fôr, en provinces désignées d'après les points cardinaux et gouvernées par des lieutenants ou kemakel qui ont

[1] H. Barth, ouvrage cité.
[2] D'Escayrac de Lauture, *Mémoire sur le Soudan;* — Matteucci, mémoire cité.

droit de vie ou de mort sur leurs sujets, à condition d'apporter au sultan le tribut accoutumé. Mais les tribus arabes de ces provinces ont chacune un préposé spécial, chargé de recueillir l'impôt, soit en argent, soit en nature. Suivant les diverses productions et les précédents, les taxes diffèrent : tel village doit fournir des esclaves, tel autre envoie des chevaux ou du bétail, du miel ou du grain. Un conseil privé, le facher, assiste le sultan dans l'administration du pays, et des oulema ou fakih interprètent la loi, c'est-à-dire le Coran et ses commentaires, quoique la coutume locale, différente des prescriptions du Livre, soit encore très fréquemment observée. L'armée, d'environ 7000 hommes, est employée surtout à parcourir les pays vassaux, le Baghirmi, le Fitri, le Kânem oriental, le dar Rounga, pour aller recueillir de force un impôt qui ne serait point envoyé de bonne grâce.

III

KANEM

Pris dans son acception générale comme région du Soudan, le Kânem est la contrée de 75 000 à 80 000 kilomètres carrés que limitent, au sud-ouest la rive indécise du lac Tzâdé, au sud-est la dépression du Bahr el-Ghâzal, à l'ouest la grande route des caravanes, du Bornou à Tripoli, au nord la ligne des puits qui s'échelonnent entre les steppes et le désert. Mais, pris dans un sens plus étroit, le Kânem proprement dit est l'espace triangulaire dont la base est formée par le littoral lacustre et le sommet par la rencontre des deux lignes, latitudinale et méridienne, partant des deux angles du lac, au nord et au sud-est. Cet espace, c'est la région des forêts et des cultures, celle où se sont établis, au nombre d'environ cent mille, presque tous les habitants du Kânem. Au nord s'étendent, à peine accidentées, les plaines de Manga, qui sont déjà la steppe, mais non encore le désert.

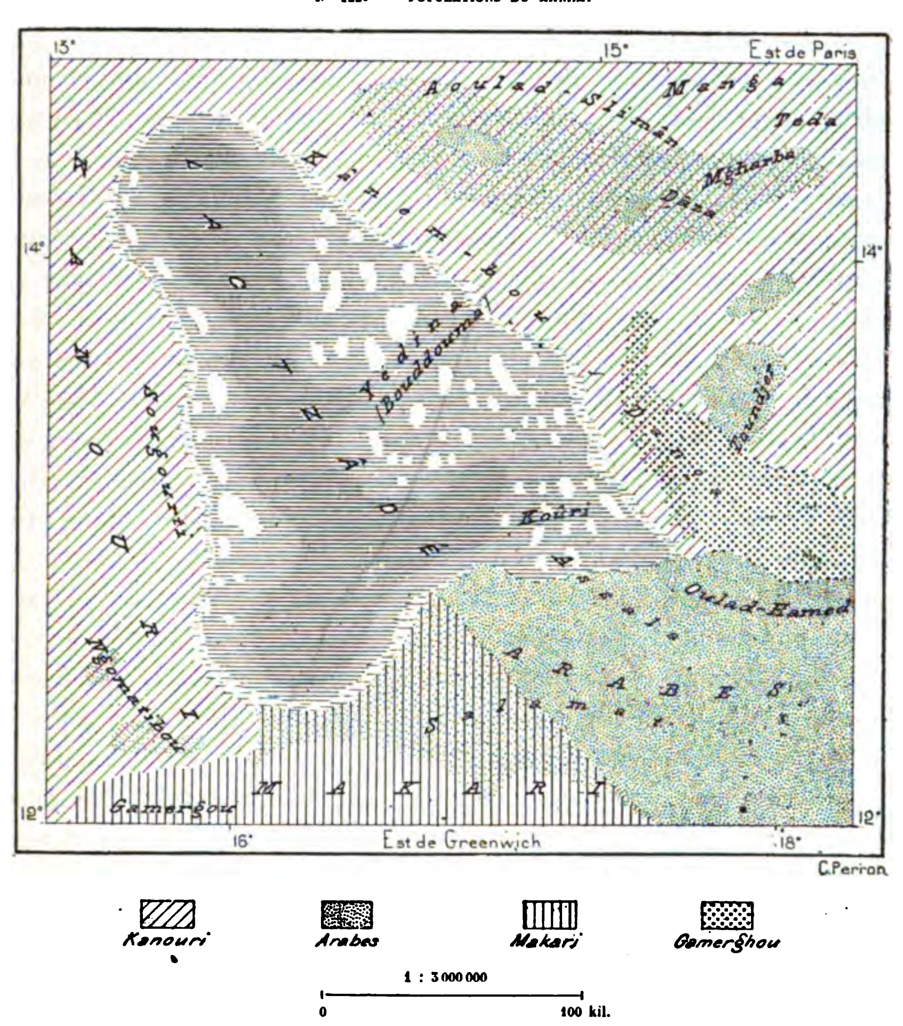
Foyer de propagande mahométane depuis le commencement du dixième siècle, le royaume de Kânem fut pendant cinq cents ans l'État le plus puissant de l'Afrique centrale; puis, vers 1500, le centre de la puissance se déplaça vers le Bornou, sous la poussée d'envahisseurs venus de l'est, les Boulala[1], peuple apparenté de race aux Kanouri. Depuis cette époque, le Kânem n'a point reconquis son indépendance : il appartint aux Boulala, aux Kanouri du Bornou, aux Dâza; maintenant il obéit à des Arabes.

[1] H. Barth ; — G. Nachtigal.

Les Aoulad-Slimân, que l'on considère comme les maîtres du Kânem et dont la vaillance est redoutée bien au delà des frontières de ce pays, ne sont pourtant qu'une bien faible partie de la population du royaume. En 1871 Nachtigal évaluait leurs forces réunies à un millier d'hommes, dont cinq cents cavaliers. Et pourtant ce groupe de clans guerriers, parfois divisés par des querelles intestines pour le partage du butin, a réussi à terroriser tous les peuples de la contrée comprise entre le Bornou, l'Aïr et le Ouadaï : le nom sous lequel on les connaît chez les Dâza et autres peuplades bordières du Soudan septentrional est celui de Minnéminné, c'est-à-dire « Dévoreurs ». Ce nom leur est donné, dit-on, à cause de leur gloutonnerie, mais on peut l'employer aussi dans un sens figuré : ils ont en effet dévoré la terre sur laquelle ils ont campé ; en maints endroits leur passage est indiqué par une dévastation complète ; il ne reste plus ni habitants, ni troupeaux, ni cultures. Les Aoulad-Slimân sont originaires des steppes riveraines de la Grande Syrte, où séjournent encore quelques tribus arabes de leur sang ; en hiver et au printemps ils se rapprochaient de la Méditerranée avec leurs troupeaux, mais au commencement de l'été ils remontaient les vallées des ouadi et pénétraient dans les oasis du Fezzan, dont ils possédaient quelques palmeraies ; aussitôt après la cueillette ils redescendaient vers la côte. A la suite de longues et sanglantes guerres avec les Turcs de Tripoli, la plupart des Aoulad-Slimân furent obligés de quitter leurs steppes et de se réfugier dans les pays environnants ; quelques suppliants allèrent même se présenter à la cour de Méhémet-Ali. Le gros des tribus expulsées s'enfuit dans la direction du sud, par delà le Fezzan, non pour aller demander humblement l'hospitalité aux populations soudaniennes, mais au contraire pour vivre de pillage aux dépens des indigènes, agriculteurs ou bergers. Ils s'établirent d'abord dans le Borkou, riche en palmeraies ; mais là ils se trouvaient trop loin du chemin des caravanes et des marchés du Soudan, et, reprenant leur exode, ils allèrent placer leurs camps dans le Kânem, immédiatement au nord du lac Tzâdé et à proximité de la voie naturelle qui réunit les marchés du Soudan aux ports tripolitains. Les oasis de Kaouar et les salines de Bilma, lieux d'étape obligatoires pour les caravanes et marchés de toutes les tribus sahariennes, devinrent le principal théâtre de leurs exploits, et l'on raconte qu'en un petit nombre d'années ils y capturèrent plus de cinquante mille chameaux. Mais dans leurs expéditions guerrières ils s'étaient heurtés plus d'une fois aux Touareg, et ceux-ci résolurent de se venger : en 1850 plusieurs milliers d'entre eux, presque tous Kel-Owi de l'Aïr, à cheval ou à chameau, se mettant à la poursuite des Aoulad-Slimân, finirent par les atteindre dans

le Kânem, à 800 kilomètres des montagnes de l'Aïr, et les cernèrent dans une étroite vallée. A peine une vingtaine d'Arabes échappèrent au massacre et l'on put croire, avec Barth, que le rôle des Aoulad-Slimân était à jamais fini dans l'Afrique centrale; mais en moins de vingt années la puissance de ces indomptables pillards s'était reconstituée : des immigrants

N° 122. — POPULATIONS DU KANEM.



de la Tripolitaine, Orfella et autres, étaient venus rejoindre les survivants; les indigènes qui avaient tenté de secouer le joug imploraient de nouveau merci et les rapines recommençaient dans toute la contrée qui s'étend au nord et à l'est du lac Tzâdé. Le sultan du Bornou, celui du Ouadaï briguaient également leur alliance, et les habitants de mainte oasis du Borkou s'abstenaient de toucher aux régimes de leurs propres dattiers : ils atten-

daient que les Aoulad-Slimân fussent venus faire récolte; ce que le maître dédaignait devait suffire aux propriétaires tremblants. En vain des missionnaires senoûsiya les ont-ils menacés de l'enfer s'ils continuaient de piller et de tuer des coreligionnaires : ils n'ont point observé la paix de l'Islam, car ils n'ont d'autre industrie que celle de la guerre; le travail est une honte pour eux. « Il est vrai, dirent-ils à Nachtigal, il est vrai que nous vivons dans l'injustice et le péché; mais pour gagner autrement notre vie il faudrait travailler. Nos pères n'ont jamais fait œuvre de leurs mains, et ce serait une honte, une trahison, que de faillir à leur exemple. D'ailleurs, pourquoi les maudits païens sont-ils sur la terre, si ce n'est pour travailler à la place des hommes d'une plus noble race? » Ces « païens » dont ils parlent sont presque tous mahométans, au moins de nom : ils ne diffèrent des Aoulad-Slimân que par la race, non par la religion, et même pour l'origine ethnique les différences s'effacent peu à peu, car les fils des envahisseurs arabes prennent pour épouses des femmes de toute provenance, du Kânem et du Bornou, de l'Ennedi, du Ouadaï et du Baghirmi. Il est probable que la tribu des « Salomoniques », graduellement modifiée par les croisements et le climat, perdra peu à peu cette énergie première qui lui a permis de se tailler un vaste empire à 1600 kilomètres en droite ligne des vallées paternelles. Les derniers récits apportés de ces contrées par les marchands et les missionnaires senoûsiya font prévoir que la domination du Ouadaï finira par remplacer dans le Kânem celle des Aoulad-Slimân.

Les Mgharba, qui viennent du Fezzan et qui, jadis ennemis héréditaires des Aoulad-Slimân, se sont réconciliés avec eux pour « dévorer » les habitants du Kânem, campent d'ordinaire à l'est, dans le voisinage des steppes de Manga. D'autres Arabes, — nom sous lequel on comprend d'ailleurs des tribus berbères ou berbérisées, qui maintenant se modifient d'une autre manière par le mélange de sang nigritien, — se sont établis en diverses parties du Kânem. Le groupe le plus considérable, même supérieur en nombre aux clans des Aoulad-Slimân, est celui des Toundjou ou Toundzer qui s'est avancé jusqu'aux limites sud-orientales du pays, entre le Tzâdé et le Bahr el-Ghâzal. C'est le même peuple que l'on rencontre aussi dans le Ouadaï et surtout dans le Fôr. Arrivés dans la contrée depuis une période déjà lointaine, ils se sont accommodés au climat et aux mœurs du Kânem beaucoup mieux que les autres Arabes, et quelques-unes de leurs institutions ne diffèrent pas de celles des Kânem-bou. Un de leurs villages porte le nom de Tounis, en souvenir de la cité des environs de laquelle sont venus leurs ancêtres.

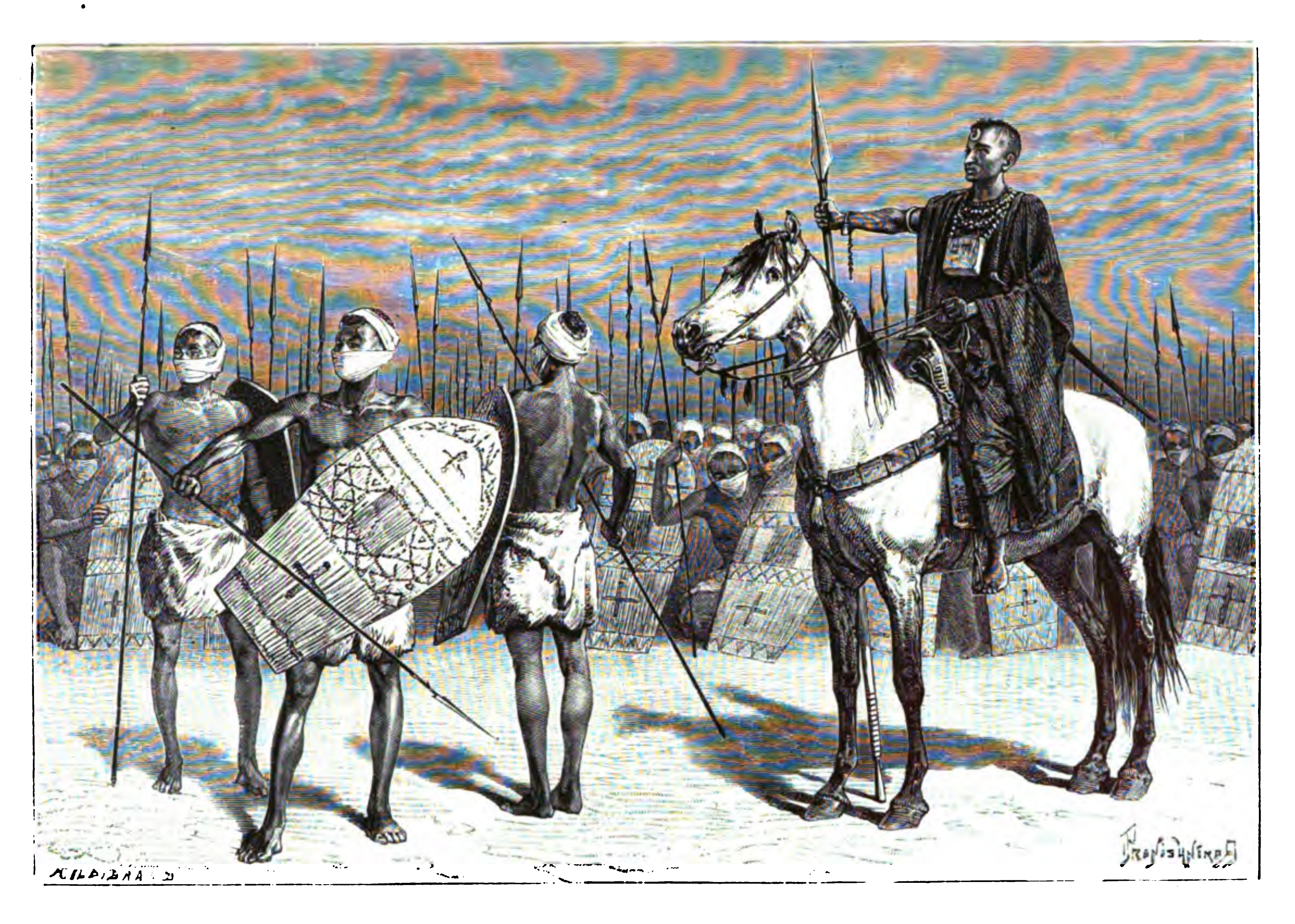
Les anciens maîtres de la contrée, les Kànem-bou, — c'est-à-dire les « Gens du Kànem », — furent également, à une époque inconnue, des immigrants du nord : leur nom même l'indique, car le mot Kânem a pour sens « Pays du Sud », et si les habitants l'ont ainsi appelé, la cause en est évidemment à la mémoire qu'ils conservaient d'une contrée plus septentrionale ayant été antérieurement leur patrie. De même, les diverses tribus dâza, qui peuplent le nord du Kânem et au milieu desquelles sont parsemés les campements des Aoulad-Slimân, ont une tradition unanime, racontant leur exode des pays du nord : apparentés aux Teda, auxquels ils ressemblent sans avoir pourtant la même beauté de formes, la même souplesse et la même élégance, ils habitèrent avec eux les oasis qui se succèdent au sud de Barka; des milliers d'entre eux vivent encore au pied des montagnes du Tibesti, à côté des Teda ou Tibbou, et les idiomes des deux peuples appartiennent à la même famille. Le mouvement général de la population du Kânem est, par suite de la pression des nomades, dans le sens du nord au sud. Refoulés par les Aoulad-Slimân et les Mgharba, les Kânem-bou ont dû pour la plupart quitter le « Pays du Sud » : un grand nombre se sont dirigés vers le Bornou et leurs colonies sont nombreuses jusque dans le voisinage de Kouka ; d'autres, pour éviter plus sûrement les incursions des pillards, se sont établis dans les péninsules marécageuses des bords du Tzâdé, ou même dans les archipels du lac; mais la tribu la plus noble, celle des Koubouri, protégée peut-être par les souvenirs de son ancienne gloire, s'est maintenue sur la terre ferme, non loin de l'extrémité septentrionale du lac. La plupart des Kânem-bou et des Dàza qui peuplent encore le Kânem ont été épargnés comme agriculteurs et comme bergers : les nomades Aoulad-Slimân, devenus inhabiles à toute espèce de travail et ne vivant que de la guerre, sont forcés de ménager un peu ceux de leurs voisins qui cultivent les champs de céréales et paissent des troupeaux de bœufs. Si toutes les peuplades laborieuses quittaient le pays, comment vivraient-ils eux-mêmes? Ils seraient obligés de suivre vers le midi les populations en retraite. On peut se demander d'ailleurs si le changement de climat n'est pas la raison principale, quoique ignorée des habitants eux-mêmes, qui les déplace graduellement dans la direction du sud. S'il est vrai, comme l'admettent de nombreux savants, que les pluies aient diminué sur l'Afrique septentrionale et que le sol se soit asséché, le domaine de l'agriculture a dû s'amoindrir en proportion et les laboureurs ont reculé vers le sud avec le sol arable.

Comparés à leurs frères de race les Tibbou, les Kânem-bou sont plus noirs de peau, et dans l'atmosphère humide de la région lacustre ils sont

devenus plus grands et plus gros; mais il leur manque la grâce, la finesse, la pureté du type, la noblesse et le charme des traits, l'élasticité de la marche, la précision élégante des mouvements. Dans les villages écartés ils n'ont d'autre vêtement que le tablier de cuir avec colliers et bracelets et se couvrent la tête d'une haute casquette, attachée au bas du visage par un cordonnet blanc, dans lequel on peut voir un reste du litzam des Touareg et des Tibbou. Ils ont encore les armes de nomades du désert, à l'exception du changormangor ou fer de jet. D'après les traditions historiques, les Kânem-bou sont les frères aînés des Kanouri du Bornou : ceux-ci ne furent dans l'origine qu'une colonie avancée des « Gens du Kânem »; grâce à leur résidence dans un pays plus commerçant et plus civilisé, ils sont devenus de beaucoup supérieurs en culture et en puissance à leurs compatriotes du Kânem, mais ils se disent eux-mêmes de race moins noble et sont en tous cas d'origine moins pure depuis leurs croisements avec des Nigritiens de toute provenance.

Entre toutes les peuplades du Kânem, les Ngidjem et les Danoa jouissent du privilège d'avoir conservé leur indépendance : ils ne se sont jamais soumis aux Aoulad-Slimân. Toutefois ils ont été obligés de se déplacer pour continuer la lutte avec succès et dans ces derniers temps ils se sont reconnus vassaux du Ouadaï. Les Danoa, que leurs voisins les Dâza et les Arabes appellent les « Forgerons », quoique ni leurs traditions ni leur adresse dans le traitement des métaux n'expliquent cette dénomination, vivent au nombre d'environ six mille dans la partie sud-orientale du Kânem; leur groupe principal s'est établi dans le bourg de Ngouri et dans le voisinage, au milieu de forêts situées à une quarantaine de kilomètres des rives du Tzâdé. Physiquement ils ne diffèrent point des Kânem-bou et comme eux ils parlent le kanouri; mais leur tradition les dit être de race distincte et les associe aux Manga, tribu considérable qui vit à l'ouest dans le Bornou, sur les bords du Yéou : les deux peuples ont en effet, quoique résidant à une grande distance l'un de l'autre, la même méthode de construction pour leurs villages, qu'ils entourent de palissades en fascines, et leurs armes sont également l'arc et la flèche. Quand l'ennemi se présente, les Danoa se réfugient dans les arbres qui dominent leurs demeures et, s'abritent derrière le tronc ou les hautes branches, lancent sur l'assaillant des flèches empoisonnées au moyen de l'âcre liquide qui découle d'une euphorbe ou de la *calotropis procera*. Seule parmi les tribus du Kânem celle des Danoa se sert exclusivement pour sa défense de ces armes vénéneuses.

Les insulaires du lac Tzâdé, quoique appartenant pour la plupart à



TYPES ET COSTUMES. — GROUPE DE KANEM-BOU

Dessin de Pranishnikoff, d'après Barth.


THE ASTOR LIBRARY
NY

d'autres races que ceux de la terre ferme, se rattachent du moins géographiquement aux populations du Kânem. Situé dans le voisinage immédiat de la rive orientale, l'archipel changeant des îles est assez accessible pour que les fugitifs puissent chercher un asile dans quelque îlot désert, et d'autre part assez bien défendu par les eaux et les fondrières pour que des ennemis hésitent à s'y aventurer. De nombreuses familles de Kânem-bou, de Dâza et d'autres fuyards du Kânem s'y livrent à l'élève du bétail, soit temporairement, soit à demeure; des centaines d'Arabes, connus sous le nom d'Assala, se sont cantonnés depuis des générations dans la baie comprise entre le delta du Chari et l'effluent Bahr el-Ghâzal; maintes fois, dit-on, des souverains détrônés du Ouadaï ont franchi un détroit du Tzâdé pour échapper à leurs ennemis.

Les Kouri, occupant une quinzaine d'îles au nord de l'entrée du Bahr el-Ghâzal, sont tenus pour être les insulaires aborigènes : ce furent les anciens maîtres, et nulle tradition ne rappelle l'époque à laquelle ils vivaient sur la terre ferme. Ils ont la peau très foncée, la taille haute, les membres vigoureux: Nigritiens qui diffèrent à peine des Makari de la rive méridionale du Tzâdé, ils parlent un dialecte de leur langue et font un commerce assez actif avec les gens de la rive continentale. Par leur mélange avec d'autres insulaires, Arabes et Kânem-bou, ils se sont diversement modifiés, et dans les archipels les plus éloignés du Bahr el-Ghâzal ont constitué la sous-race des Yedina ou Bouddouma. Une soixantaine d'îles sont habitées par ces barbares, dont Nachtigal évalue le nombre à une quinzaine de mille, soit à la moitié de tous les insulaires du Tzâdé. Éleveurs de bétail, pêcheurs, chasseurs, bateliers et commerçants, les Yedina, groupés en petites communautés républicaines, sont aussi pirates à l'occasion, et quoiqu'ils se disent pour la forme vassaux du sultan de Bornou afin d'avoir accès au marché de Kouka, ils ne se font aucun scrupule de piller tel ou tel village habité par les sujets de leur prétendu suzerain; mais il en est d'autres qu'ils respectent en vertu des traditions d'amitié ou de conventions spéciales[1]. Après les grandes pluies, quand les eaux du Tzâdé recouvrent les champs et les pacages de l'archipel et pénètrent au loin dans les marigots et les dépressions marécageuses du littoral, les Yedina sont obligés d'envoyer volailles, chevaux et bœufs sur la terre ferme du Kânem ; mais l'émigration ne se fait pas toujours sans dommages et parfois ils cherchent à compenser leurs pertes en attaquant les villages de la terre ferme : la hauteur des eaux leur permet d'arriver de nuit à l'improviste jusque

[1] H. Barth, ouvrage cité.

dans les rues et, forts de leur nombre, ils tuent les hommes, capturent les femmes et les enfants. Pourtant les souverains du Bornou n'ont jamais construit de flotte pour aller les poursuivre jusque dans le dédale de leurs îles. Souvent des batailles navales ont lieu sur les eaux du lac Tzâdé, mais seulement entre les Kouri et les Yedina; on a vu jusqu'à deux cents grands bateaux aux prises. Ces guerres incessantes réduisent la population, qui s'accroîtrait naturellement de la manière la plus rapide, comme chez la plupart des ichthyophages : il n'est pas rare de voir des familles composées d'une dizaine d'enfants. Tous les Kouri, les civilisés de l'archipel, sont mahométans; mais les Yedina ne le sont que de nom et plusieurs pratiques païennes leur tiennent plus à cœur que les cérémonies introduites par l'Islam : un prêtre ou gardien de la foi conserve avec soin une calebasse, une pierre, une épée sainte, dont il se sert pour la guérison des maladies, de la stérilité, du mauvais œil, et qu'il manie religieusement dans toutes ses invocations au Nadjikenem ou Grand Esprit, celui qui fouette les eaux et brise les embarcations; ils vénèrent aussi le génie du lac, qu'ils se représentent sous la forme d'un serpent gigantesque. Quand un Yedina meurt sur la terre ferme, ses parents prennent soin de ramener son corps pour le déposer dans l'îlot natal : mais l'étranger qui succombe dans l'archipel est jeté dans les eaux du lac, de peur que ses ossements ne profanent la terre sacrée.

Les dépressions du Bahr el-Ghâzal sont moins peuplées que les archipels du Tzâdé : on n'y compterait que de dix à douze mille individus. Étroites, ouvertes de toutes parts aux incursions, elles ne sont habitées que par des Arabes errants, des Aoulad-Hamed et des bergers de langue dâza, les Sakerda et les Krêda : le nom de ces derniers est devenu synonyme de « païen » dans la bouche des Aoulad-Slimân, parce que toute violence exercée contre ces malheureux se trouve ainsi justifiée. Des maladies infectieuses ayant emporté presque toutes les bêtes à cornes qui constituaient la richesse des Krêda, un grand nombre de ceux-ci ont dû se mettre à cultiver le sol; mais, de crainte d'être pillés, peut-être réduits en esclavage par les Aoulad-Slimân, ils quittèrent le pays pour aller s'établir plus à l'est, sous la protection plus efficace du sultan de Ouadaï. Il est vrai que, d'après une fiction politique, la suzeraineté de ce personnage s'étend bien au delà du Bahr el-Ghâzal, dans le Kânem; mais les Aoulad-Slimân ne reconnaissent cette prétention que lorsqu'ils sont les plus faibles, et de pacifiques tribus, comme celles des Krêda, cherchent avec raison à s'éloigner de ces dangereux pillards.

Mao, la ville du Kânem dans laquelle réside le représentant plus ou

moins effectif du sultan du Ouadaï, est située dans la partie orientale du « royaume ». En 1871 c'était un groupe de cent cinquante cabanes à toits de chaume, bâties à l'entrée d'une grande plaine; elle est d'origine récente; quelques années auparavant, lorsque le nom de Ouadaï était moins respecté par les populations des alentours, le gouverneur dut établir sa résidence temporaire à six ou sept kilomètres au nord-ouest, dans une position assez forte pour lui permettre de résister à un assaut. Mao est à peu près au centre de la région historique du Kânem, et c'est dans un cercle d'une cinquantaine de kilomètres de rayon autour de cette bourgade que se sont succédé les villes du pays. Ndjimi, qui fut la capitale du royaume à l'époque de sa puissance, avant l'invasion des Boulala, était située à une journée de marche au nord-est; à une autre journée vers l'ouest s'élève la ville de Gala, jadis peuplée du noble clan des Koubouri. A une distance un peu moindre vers le sud est le beau village de Yaggouberi, mieux construit que Mao et habité comme cette capitale par les indigènes de langue kanouri : on se trouve là dans le « grenier » du Kânem. A une vingtaine de kilomètres au sud-est de Yaggouberi s'élève la ville arabe de Mondo, peuplée de Toundjer; c'est l'agglomération de huttes la plus considérable du Kânem[1]: plus de mille habitants s'y trouvent réunis. A moitié chemin entre Mondo et les rives du lac Tzâdé se succèdent deux capitales, appartenant à des communautés restées indépendantes, Ngoûri, la ville des Danoa, et Dibelontchi, celle des Ngidjem. C'est dans le voisinage de Mao que le voyageur Beurmann fut assassiné en 1863: le croyant à l'épreuve du fer et du plomb, les meurtriers l'étranglèrent au moyen d'un nœud coulant.

IV

BORNOU

D'après les indigènes qui se piquent de littérature, mais pour lesquels les étymologies ne sont que jeu d'esprit, le véritable nom de Bornou serait Barr Noa, c'est-à-dire « Pays de Noé » : cette appellation lui aurait été donnée par les missionnaires musulmans pour attester l'étonnante fertilité du sol. Puis la légende s'est emparée de ce mot pour raconter que là se trouve l'endroit où descendit l'arche après l'inondation qui recouvrait la terre. Mais où se dresse cet Ararat africain dans l'immense plaine du Bornou? Sur la rive méridionale du Tzâdé s'élève un roc isolé, le Hadjar Teous, déchiqueté en colonnes, en aiguilles bizarres : c'est la pierre du Soudan qui

dispute au colosse d'Arménie et à tant d'autres montagnes l'honneur d'avoir reçu sur ses flancs les ancêtres du genre humain[1].

Les limites du royaume ne sont indiquées d'une manière précise qu'à l'est, par le lac Tzâdé et le cours du Chari. Au nord il ne peut y avoir de frontières, puisque la transition entre la région des pâturages et le désert varie avec les vents, les pluies et tous les phénomènes du climat, et que les pillards, Aoulad-Slimân ou Touareg, obligent souvent les pacifiques cultivateurs à reculer vers le sud. Les bornes méridionales sont aussi fort incertaines, une guerre presque incessante régnant entre les populations musulmanes et les peuplades païennes de la région montagneuse. A l'ouest, le tracé de délimitation entre les États policés du Bornou et du Haoussa est assez bien marqué, mais les guerres et les révolutions locales l'ont souvent modifié. Il serait donc impossible d'indiquer la superficie réelle du royaume : d'une manière approximative Nachtigal l'évalue à 140 000 kilomètres carrés. Quant à la population, Barth la croit supérieure à cinq millions d'habitants, et Nachtigal, qui a pu étudier la contrée d'une manière plus complète et plus approfondie, admet ce chiffre comme le plus probable. La densité de la population dans le Bornou serait donc à peu près la moitié de celle de la France.

Très mélangés d'origine, les Beraouna ou gens du Bornou offrent une étonnante diversité pour la couleur, la stature et les traits : dans cette région, où des hommes appartenant à tant de races diverses sont venus se rencontrer pour le commerce ou se heurter en bataille, se déplacer lentement à la suite d'invasions, aucun type précis ne s'est maintenu ; il faut se rendre parmi les populations à demi indépendantes qui vivent dans les districts écartés pour trouver des groupes nombreux se ressemblant par les traits caractéristiques du corps, du crâne et du visage. Au point de vue de la beauté physique, le mélange à l'infini des éléments ethniques n'a pas eu de résultats favorables pour les habitants du Bornou. De taille moyenne pour la plupart, ils sont lourds, dépourvus d'équilibre naturel dans leurs mouvements, et leurs figures tatouées, d'un noir tirant sur le gris ou sur le rouge, n'ont jamais la régularité que l'on remarque chez leurs voisins, les Teda et les Kânem-bou. D'ordinaire les femmes sont encore plus laides que les hommes et la graisse déforme leurs membres.

Le nom de Kanouri que portent depuis quelques siècles les habitants du Bornou n'est point un nom de race : il désigne simplement les résidents policés avec lesquels se fondent peu à peu les éléments ethniques différents

[1] Denham et Clapperton, *Wanderings and Discoveries*.

amenés par le commerce, l'esclavage, la guerre ou l'immigration pacifique. Le sens de ce mot est inconnu, quoique les Kanouri eux-mêmes, par une de ces étymologies commodes que l'on trouve toujours pour sa louange, fassent dériver ce nom de l'arabe *nour*, « lumière », et se disent les Ka-Nouri ou « Gens de la Lumière », mérité d'après eux par leur mission d'éclaireurs dans le monde ténébreux du paganisme. Il est vrai que les fanatiques Foula ont trouvé une autre étymologie, dérivée de *nar*, « feu », et qu'ils désignent les habitants du Bornou, de fort tièdes musulmans en général, sous le nom de Ka-Nari ou « Gens du Feu », c'est-à-dire « Voués à l'Enfer ». Peut-être le nom de Kanouri se rattache-t-il à celui du Kânem, pays d'où sont venus la plupart des immigrants. Le mouvement de l'est à l'ouest qui s'est produit dans le Kânem s'est propagé aussi dans le Bornou. Les Haoussaoua, qui maintenant ont été repoussés dans le bassin du Bénué, paraissent avoir vécu sur les bords du lac Tzâdé, car les habitants de la contrée sont encore désignés par les Dàza sous le nom collectif d'Aoussa, qui n'est justifié que par la tradition.

Obéissant au mouvement d'exode qui se continue de siècle en siècle, les diverses tribus des Kânem-bou, des Dâza, des Teda, pénètrent dans le Bornou, pour s'y fondre peu à peu dans la population kanouri. Tels sont les Magomi, qui vivent au sud-ouest de la capitale. De race noble et se vantant d'appartenir à la même souche que l'ancienne famille qui régna pendant près de mille années sur le Kânem et le Bornou, ils devaient à leur origine d'être toujours les premiers au combat : ils constituaient l'avant-garde des armées, mais en échange ils étaient libres de tout impôt. Tels sont aussi les Sougousti et les Tomaghera, qui habitent les marais riverains du lac Tzâdé, et les Koyam, voisins occidentaux de Kouka, qui. seuls parmi les immigrants des steppes du nord-est, ont conservé le chameau comme animal domestique. Quant aux anciens habitants du pays, les So, ils ont dû également se fondre dans la masse de la population kanouri : pris entre les immigrants du Kânem et d'autres envahisseurs venus du sud, les Makari, ils ont été facilement vaincus et se sont rapidement perdus comme élément distinct par la langue ou les mœurs. Les Keribina, petite peuplade résidant sur la rive gauche du bas Chari, seraient les descendants les moins mélangés de l'ancienne nation. Ce sont des chasseurs, méprisés à cause de leur misère : quoique mahométans, ils se nourrissent sans scrupule de la chair des sangliers qu'ont abattus leurs flèches.

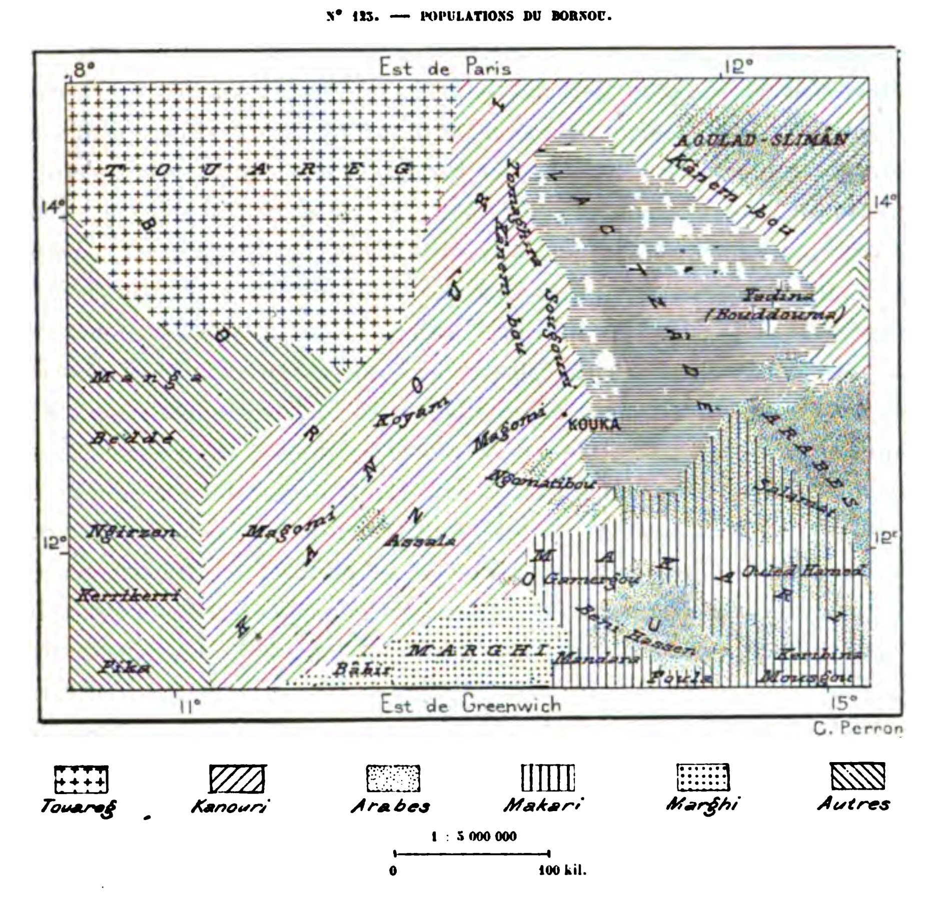
La partie sud-orientale, à l'ouest du Chari, est occupée par cette nation des Kotoko ou Makari, qui aida les Kanouri à écraser les populations abo-

rigènes. Encore plus lourds de formes que les Kanouri, plus souvent bouffis de visage et de peau plus noire, les Makari semblent moins intelligents que les autres nègres du Bornou, mais ils se distinguent par la persévérance au travail, comme agriculteurs, artisans et pêcheurs, et les produits de leur industrie offrent un style large qui permet de les reconnaître entre mille sur les marchés du Soudan. Les pacifiques Gamergou, qui vivent non loin de l'extrémité méridionale du lac Tzàdé, et les Mandara ou Ouandala, habitant plus au sud sur le versant des monts, diffèrent peu des Makari par la race, les mœurs et le dialecte : comme eux, ils ont embrassé l'Islam et se soumettent à la domination du sultan du Bornou. Mais dans la partie la moins accessible des monts vit le prince de Sougour, souverain indépendant, qui, d'après le rapport des marchands, exercerait une sorte de prêtrise : on raconte qu'il a le culte des pierres et qu'il leur sacrifie des coqs et des brebis. De même les frères de race des Mandara, les Mousgo, riverains du Chari occidental, sont restés païens, quoique certains chefs se soient laissé entraîner par la vanité à se dire musulmans, synonyme de « civilisés », et à reconnaître la suzeraineté du grand chef qui réside à Kouka : leur principal *safi* ou fétiche est une lance fichée en terre. Les Mousgo, plus beaux et plus forts que les Makari policés, n'ont d'autre vêtement qu'un tablier de cuir attaché aux reins et une corde autour du cou ; ils se servent du changormangor ou fer de jet comme la plupart des guerriers du nord de l'Afrique; en bataille ils se cuirassent le corps et se couvrent la tête d'épais tissus de paille ou de peaux de buffles tournées le poil en dedans. Le traitement qu'il font subir à leurs chevaux est atroce : ils n'ont ni selle ni bride, mais, pour rester solidement assis sur leur monture, chair contre chair, ils tailladent le dos de l'animal et le sang colle leurs membres à ces blessures. Ils tuent les prisonniers en leur coupant une jambe et en laissant couler le sang des artères. Les femmes mousgo ont un simple pagne, un collier, des amulettes, mais aucune d'elles ne néglige de se percer les deux lèvres pour y placer des plaques en os ou en métal. Quand elles parlent, ces deux « botoques » frappent l'une contre l'autre, ce qui donne le son le plus étrange à leur voix, déjà si riche en gutturales, en aspirées et en sifflantes. On s'étonne de voir chez ce peuple barbare des maisons en argile qui se terminent par des coupoles ornées de chevrons en lignes régulières d'un très joli effet. Leurs tombes, soigneusement voûtées, sont beaucoup mieux entretenues que celles des musulmans; elles sont toutes décorées de deux barres en forme de croix : telle est peut-être la cause qui les fait considérer comme chrétiens par les populations voisines; Denham n'était pas éloigné de croire

à cette légende. Les prêtres de ces tribus n'ont guère de pouvoir; cependant ils ont quelques privilèges, entre autres celui de jouer d'une espèce de cor, dont ils savent en tirer des sons mélodieux.

A l'ouest des Mousgo, dans la région montueuse qui sépare le bassin du Tzâdé et celui du Benué, le Bornou et le pays d'Adamaoua, vivent d'autres populations païennes, celle des Marghi, qui se cachent dans les forêts pour adorer leur dieu, le *toumbi*, dont la résidence est le plus bel arbre du

N° 123. — POPULATIONS DU BORNOU.



canton, étendant au loin le plus vaste branchage. Cependant les Marghi n'ont aucune hostilité contre l'Islam et les convertis sont tenus par eux en très haute estime, car la religion musulmane se confond dans leur esprit avec l'idée de civilisation : chez eux les mahométans sont ceux qui ne marchent pas nus et qui savent réciter une phrase du Coran, d'ailleurs incompréhensible pour tous. Les Marghi et leurs voisins du sud, le Sani, forment une race à part : d'après Barth, leurs dialectes ne ressemblent point à ceux des nations limitrophes dans le Bornou et ne présentent

d'analogies lointaines qu'avec les dialectes des Mousgo et des Bâbir; par certains caractères, ils formeraient la transition entre les langages nigritiens et ceux des Bantou de l'Afrique méridionale. Physiquement les Marghi diffèrent également des populations voisines. Quand on vient de quitter le pays des Kanouri ou celui des Makari, gros, lourds, disproportionnés, on admire la magnifique prestance de ces hommes bien découplés, aux traits presque européens, à la bouche à peine lippue, au front puissant, aux cheveux crépus, mais non laineux, au teint rougeâtre ou bronzé : ceux d'entre eux dont la peau est noire paraissent être d'origine mélangée. Il est des femmes marghi qui pourraient se comparer aux beautés teda pour la régularité des traits, la grâce et la souplesse du corps. La plupart n'ont d'autre vêtement qu'un pagne, mais elles s'ornent le visage au moyen d'un petit cône de métal qu'elles s'introduisent dans la peau du menton, immédiatement au-dessous de la lèvre inférieure : d'ailleurs cet objet brillant, fort pénible et même douloureux à porter, ne paraît point laid aux yeux des Européens et contraste agréablement avec le bronze mat de la peau. Les Marghi n'ont pas de villages proprement dits : leurs huttes, dont le sol battu est exhaussé au-dessus de la terre environnante, sont toujours isolées et entourées des cultures appartenant à la famille. En cas d'incendie il est rare que le feu puisse se propager d'une cabane à l'autre; mais, dans un pays souvent visité par des chasseurs d'esclaves, il eût été nécessaire de grouper les demeures et de les entourer d'une enceinte. Que de fois les pacifiques habitants d'une cabane ont été surpris, bâillonnés et emmenés par des marchands, sans que leurs voisins se soient aperçus du crime! Quand Barth vint les visiter, non pour leur faire du mal, comme tous les étrangers, mais pour leur tendre la main et leur parler en ami, il s'imaginèrent qu'un dieu leur était apparu pour leur faire oublier, pendant un jour, les maux et les terreurs de la vie. Les Marghi ne se sont pas encore accommodés à l'état social nouveau, causé par de fréquentes guerres : ils ont les mœurs qui conviendraient à une nation confiante dans sa force; au milieu du siècle ils pouvaient équiper à la fois 30 000 guerriers. Ces noirs ne pleurent que leurs jeunes hommes, et se réjouissent même quand un vieillard, las de la vie, est recueilli vers ses pères. A certains égards, quoique réputés barbares, les Marghi sont plus civilisés que leurs voisins; ainsi ils pratiquent depuis longtemps l'inoculation, presque inconnue dans le reste du Bornou.

A l'autre extrémité du royaume de Bornou, la région nord-occidentale est occupée par les Manga, peuple bien distinct des Kanouri et se rattachant peut-être aux So, comme les Karibina. A demi sauvages, ils ont un lam-

beau de cuir pour vêtement, et leurs armes sont la hache, l'arc et les flèches; leurs femmes se voilent la figure d'une étoffe de couleur sombre. Vers l'ouest, ils se mêlent à des Haoussaoua, tandis qu'au sud ils touchent à des populations barbares. Le long de la frontière montueuse qui sépare le Bornou du Haoussa se succèdent diverses peuplades, Beddé, Ngizzem, Kerri-kerri, Fika, Bâbir, imparfaitement soumises à l'Islam. Nul doute que les relations pacifiques avec leurs voisins musulmans ne les transforment peu à peu en Haoussaoua ou en Kanouri comme les anciennes populations aborigènes des plaines basses. Parmi ces nations et peuplades nigritiennes, d'autres races sont aussi représentées par des immigrants. Les Foula ont fondé çà et là quelques colonies, notamment au sud-est dans le pays des Mandara, et, presque inaperçues, leurs communautés se glissent de proche en proche au milieu des populations païennes du midi; mais leurs progrès sont loin d'être aussi rapides dans le Bornou que dans maintes contrées de l'ouest, et même ils ont reculé depuis le commencement du siècle, époque à laquelle une de leurs invasions menaça de renverser la dynastie. Les Touareg, appelés Kindin dans le Bornou, se sont avancés en petits groupes au milieu du territoire manga et chez les Kanouri; même une ville située au sud du lac Tzâdé serait peuplée de descendants des Kindin, venus on ne sait comment dans cette région si éloignée du désert.

Enfin les Arabes sont nombreux dans cette partie du Soudan. Ceux que l'on désigne du nom de Choa ou Choua, et qui sont au nombre d'au moins 100 000, habitent le Bornou depuis plusieurs générations et nombre d'entre eux, plus ou moins mélangés avec des populations indigènes, n'ont plus le teint clair ni les traits réguliers de leurs ancêtres; mais la langue, conservée par la lecture du Coran, se maintient avec une pureté remarquable. Ils n'ont pas gardé le chameau dans leurs pérégrinations vers le midi, mais ils se livrent à l'élevage des chevaux et des bêtes à cornes, ou même, abandonnant complètement l'état pastoral, s'établissent à demeure pour labourer le sol: les plus braves des habitants du Bornou, ils sont toujours à l'avant-garde dans les expéditions de guerre. De toutes les tribus, la plus nombreuse, mais la moins pure de race, est celle des Salamat, qui s'est établie à l'ouest du Chari, dans le territoire des Makari. Il semble prouvé que, dans son ensemble, la population arabe du Bornou diminue, sous l'influence d'un climat trop humide. Les troupes de cavaliers qu'elle fournissait jadis aux sultans ne pourraient plus être enrôlées de nos jours et le tribut annuel en chevaux, en beurre, a notablement diminué. L'amoindrissement du nombre des Arabes provient en partie d'un exode qui eut

lieu vers 1850, à la suite des ardentes prédications d'un missionnaire foula : c'est par milliers que les habitants de quelques villes le suivirent pour l'accompagner à la Mecque : on cite des bourgades qui furent complètement abandonnées. Tous ces Arabes, de race plus ou moins pure, allèrent augmenter le nombre de ces Takroûr ou Takarîr qui étonnent les sceptiques habitants de la Mecque par la ferveur de leur foi[1].

La langue kanouri, qui est le plus puissant élément d'assimilation pour toutes ces populations d'origine diverse, se distingue parmi les idiomes nigritiens par des traits qui témoignent de son étroite parenté avec les parlers des Teda et des Baelé et par conséquent de sa provenance septentrionale; cependant on remarque aussi entre le kanouri et les langues soudaniennes, telles que le haoussa, les dialectes d'origine so, le baghirmi, d'étonnantes analogies de syntaxe et de vocabulaire, notamment pour les noms les plus usuels et les formes verbales le plus fréquemment employées. Quelle que soit l'autorité spéciale que donne à l'arabe la possession d'un « Livre », cette langue n'est point devenue dans le Soudan l'idiome par excellence; en comparaison du kanouri, plus souple, plus apte à se renouveler, mais qui n'a pas encore son alphabet spécial, l'arabe est une langue morte, respectée, mais hors d'usage. De même que le peuple qui le parle, il a perdu de son influence dans la partie du monde soudanien dont le lac Tzâdé occupe la dépression centrale. A la cour de Kouka l'arabe n'est plus le langage officiel et même ceux qui le savent affectent de se le faire traduire par un interprète[2].

Le peuple kanouri se distingue par des qualités remarquables. Les Beraouna sont très laborieux, et, si ce n'est dans les classes supérieures, on ne voit point chez eux de maris ni de pères qui rejettent le fardeau du travail sur les femmes ou les esclaves. Presque tous monogames, les cultivateurs du Bornou travaillent dans les champs chacun avec sa femme; de même pour les métiers, ils s'occupent ensemble du tissage, de la teinture ou de la poterie. Les femmes sont tenues pour des égales de l'homme, mais elles ont droit à ses prévenances : on leur doit le premier salut. La sobriété est

[1] Populations diverses du Bornou, d'après Nachtigal :

Kanouri	1 500 000	2 250 000
Kânem-bou, Koyam, Teda, Dâza, etc.	750 000	
Makari et Keribina	750 000	1 000 000
Mandara, Gamergou, Marghi, etc.	250 000	
Manga		750 000
Haoussaoua, Foula, Touareg		650 000
Arabes		100 000

[2] G. Rohlfs, ouvrage cité.

une vertu générale : à ce égard les convertis sont beaucoup plus respectueux des prescriptions de l'Islam que les convertisseurs. Les Kanouri tiennent leurs maisons avec une beaucoup plus grande propreté que les Arabes : l'aire est toujours balayée avec soin et la litière des animaux est fréquemment renouvelée.

L'instruction est plus répandue chez les Kanouri que chez leurs voisins du Kânem, du Haoussa, du Baghirmi; dans les villes, quelques écoles sont ouvertes aux garçons, et Kouka possède la bibliothèque particulière la plus considérable qu'il y ait dans le Soudan à l'est de Tombouctou. Les Beraouna ont la réputation d'être le peuple le plus civilisé de l'Afrique centrale et sur les marchés leurs produits industriels sont des plus appréciés. Pour les travaux métallurgiques ils sont très habiles, ils savent même fondre des canons; mais jusqu'à maintenant ils n'ont rien fait pour améliorer les voies de communication naturelles : à peine ont-ils pour traverser les fleuves quelques bateaux et des radeaux faits au moyen de calebasses qui supportent des lits de roseaux, comme les tankoua des Abyssins. Le manque de routes et le haut prix des marchandises qui en est la conséquence expliquent certaines industries qu'un commerce plus actif supprimera rapidement : c'est ainsi que sur les bords du Tzâdé les habitants de plusieurs villages n'ont d'autre occupation que de brûler les racines de certaines plantes, notamment du siouak (*capparis sodata*), pour en retirer les cendres, employées en remplacement du sel.

Dans les régions basses du Bornou la maladie la plus commune et la plus dangereuse est l'empoisonnement paludéen. Les fièvres causées par la malaria règnent pendant la saison des pluies : aucun étranger n'échappe à la maladie et nombreuses sont les victimes; les indigènes eux-mêmes souffrent du poison, quoique la fièvre offre généralement chez eux un caractère moins grave; certaines maladies d'entrailles, qui n'attaquent point les étrangers, et qui sont très communes chez les Kanouri, paraissent être causées par la malaria, car leur fréquence coïncide avec l'humidité de l'air et du sol. Les ophthalmies font aussi beaucoup de ravages dans la population du Bornou, et la filaire « de Médine » ou « de Guinée », qu'on observe également pendant la saison des pluies, est fort dangereuse dans les régions basses : le voisinage des flaques ombragées par l'*acacia nilotica* serait, dit-on, surtout à redouter. Dans l'ensemble, le pays à la fois chaud et humide qui s'étend au sud de la région des steppes, est insalubre, et la natalité considérable qui se produit dans les familles compense à peine la mortalité. Plus de la moitié des enfants seraient enlevés dès la première année. Les animaux souffrent aussi beaucoup de la malaria, et, lors des

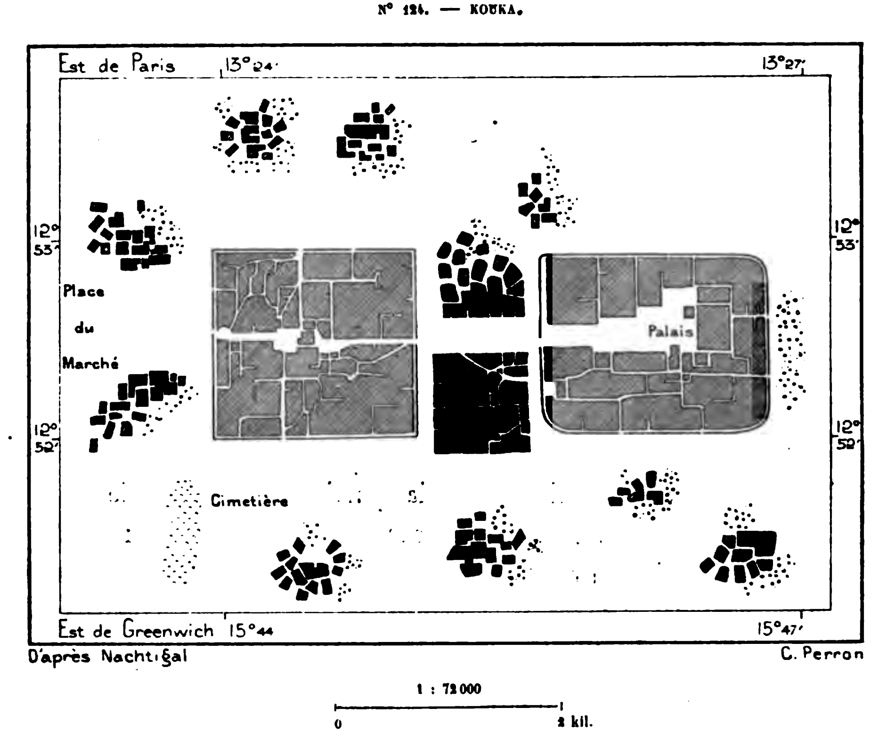
fortes pluies, les maladies contagieuses ont fréquemment enlevé la plus grande partie du bétail. Après les épizooties, des populations entières ont dû passer de l'état pastoral à l'état agricole.

La capitale de la région a souvent changé de place. Autant il est nécessaire, en vertu du croisement des voies naturelles, qu'une cité s'élève dans cette vaste et fertile plaine où s'opère la transition entre deux climats, deux natures, deux races, et où le chemin du Niger au Nil traverse celui de la Méditerranée au golfe de Biafra, autant il importe peu que cette ville se trouve plutôt sur un point que sur un autre de la campagne; partout la terre est féconde et les routes frayées sont faciles à suivre, si ce n'est pendant la saison des pluies, quand les ruisseaux se sont gonflés et que des flaques recouvrent le sol. Une première capitale, Kasr Eggomo ou Birni, c'est-à-dire la « Résidence », s'élevait autrefois dans le bassin moyen du Yéou et dans le voisinage d'un lac, sur les limites du territoire des Manga; vue des collines environnantes, elle offre un aspect des plus curieux, son enceinte ovale n'enfermant à l'intérieur que des herbes et des arbustes, tandis que tout autour se pressent les arbres de la forêt : l'espace déboisé ressemble à un immense hippodrome. Non loin du Paris nigritien, qui, d'après Denham et Clapperton, n'aurait pas eu moins de 200 000 habitants, quoique l'enceinte ait seulement 10 kilomètres de tour, les sultans résidaient à Gamberou, Versailles kanouri situé au bord du Yéou, dans une contrée des plus fertiles que l'on appelle encore le « jardin du Bornou » et où l'on trouve des restes d'étangs de plaisance. En 1809 ou 1810 les envahisseurs foula rasèrent les deux villes, et le sultan, fuyant vers le lac Tzâdé, dut se bâtir une nouvelle capitale, Kafila, appelée aussi Birni el-Djedid ou « Birni la Nouvelle »; mais elle n'exista que peu d'années et ses habitants s'établirent dans la cité voisine, Ngornou, la cité de la « Bénédiction », bâtie près de l'angle sud-occidental du lac. Un changement de dynastie amena la fondation d'une nouvelle résidence, appelée Kouka, d'un baobab qui s'élevait sur l'emplacement choisi. Le nom Koukaoua, usité dans le Soudan occidental, signifierait en kanouri « les Deux Baobabs ».

Kouka, une des grandes cités de l'Afrique intérieure, aurait d'après Nachtigal une population de cinquante à soixante mille habitants, sans compter les pèlerins, les marchands, les aventuriers, qui viennent de toutes les contrées du Soudan et du monde islamique, du Maroc à la Mésopotamie : avec la banlieue elle serait habitée de plus de cent mille per-

sonnes. La ville est double : elle se compose de deux parallélogrammes réguliers entourés de murs, autour desquels sont parsemés des groupes de cabanes ; de la plaine environnante, que l'on voit s'étendre à l'horizon vers la rive sud-occidentale du lac Tzâdé, on aperçoit à peine la ville : on dirait plutôt une forêt, des arbres s'élevant à côté de chaque demeure. La ville occidentale, quadrangle régulier d'environ 4 kilomètres carrés en superficie, est la moitié la plus populeuse de Kouka : c'est dans la grande place ou dendal de cette ville que se presse la foule des acheteurs et des vendeurs, que les pauvres étudiants viennent mendier leur pitance, que

N° 124. — KOUKA.



caracolent les fiers cavaliers, vêtus de manteaux éclatants, et que se promènent avec lenteur les jeunes élégants, avec leurs chemisettes brodées de soies multicolores, leurs châles noués autour des hanches et balayant le sol à la façon des traînes. La ville orientale, celle où réside d'ordinaire le sultan et qu'habitent la plupart des courtisans, est relativement déserte et les passants vont comme perdus dans la vaste avenue du dendal. Pendant la saison pluvieuse, boulevards et rues sont remplis de fondrières, entre lesquelles serpentent les sentiers ; il se forme même des étangs, et lors du voyage de Nachtigal un petit crocodile s'était établi dans une flaque, vivant des immondes débris que lui jetaient complaisamment les voisins : une

odeur infecte se dégage de ces cloaques, cause principale des maladies qui ravagent la cité. Les maisons des grands sont des masses cubiques d'argile, très basses, sans fenêtres, sans ornements extérieurs, qu'il faut réparer tous les ans, aux premières pluies, car la chaleur en fissure le toit dans tous les sens; pour sauvegarder les étoffes et tous les objets précieux contre la pluie, on les enferme en des sacs de cuir, ou, chez les riches personnages, en des malles apportées par les caravanes de Tripoli. Les huttes des femmes, en forme de cloches ou de pains de sucre, sont construites plus simplement : un squelette de branches d'arbres, un revêtement de chaume ou de roseaux, et la demeure est faite; la pointe du cône se termine par une baguette ornée d'œufs d'autruche, promesse de fécondité pour les résidentes de la maison. Ces huttes sont beaucoup plus étanches et plus saines que les masures de pisé : on peut les meubler plus complètement et les calebasses, les objets de ménage et de cuisine sont appendus aux parois ou déposés sur le sol.

Aux villes jumelles de Kouka et aux villages de la banlieue s'ajoute, une fois par semaine, une autre cité, de branches et de toiles : le campement du grand marché, où se réunissent en moyenne plus de dix mille personnes. La prospérité commerciale de Kouka provient de la liberté absolue des transactions : étrangers et indigènes importent et expédient les denrées sans payer de taxes ni d'octroi; nulle part le libre échange n'est plus sincèrement pratiqué[1]. Le champ de foire se trouve en dehors de la ville occidentale, dans la partie la plus élevée du sol, au-dessus du niveau des inondations exceptionnelles. Là se rencontrent des gens de toutes les races africaines et se marchandent des produits de tous les pays : des tapis de Damas, des caftans de Stamboul se voient à côté des marchandises d'Europe, représentées surtout par l'industrie italienne. Les aiguilles y sont très demandées; Barth qui en avait un grand approvisionnement, était célèbre dans tout le Bornou sous le nom de « Prince des Aiguilles ». Les voyageurs s'étonnent de trouver au marché de Kouka des objets précieux à fort bas prix, ce qui s'explique par ce fait, que la plupart d'entre eux ont déjà servi; la foire du Soudan est une sorte de « Temple » pour les étoffes de seconde main venant de l'Égypte et de l'Asie Mineure. Mais de tous les « articles de commerce » le plus important à Kouka est celui des hommes, esclaves, eunuques, nains de cour. En 1870, Nachtigal a vu partir de la ville une caravane emmenant 1400 esclaves, dont un tiers environ était à destination de l'Égypte; les deux autres tiers

[1] G. Rohlfs, ouvrage cité.

devaient être vendus à Rhât et à Tripoli. Rohlfs parle d'une autre caravane qui emmena 4000 captifs : partant par détachements successifs, elle employa quinze jours au départ de Kouka. L'approvisionnement du marché en esclaves provient des expéditions que le gouvernement du Bornou dirige sur les pays insoumis des alentours, des tributs que les vassaux du souverain acquittent en nature et des achats que font les marchands dans le Haoussa, l'Adamaoua et surtout dans le Baghirmi. Nul doute que le ralentissement et tôt ou tard la suppression du commerce des esclaves n'aient pour conséquence de diminuer l'importance des échanges au marché de Kouka ; on ne saurait douter non plus que l'ivoire, dont la Tripolitaine reçoit encore de vingt à vingt-cinq mille kilogrammes par an[1], pour une valeur d'un demi-million, ne soit expédié en entier par la route moins coûteuse du Benué et du Niger. Les caravanes qui transportent les défenses emploient jusqu'à cinq mois à faire le trajet, et le travail journalier du chargement et du déchargement fait perdre près d'un tiers de sa valeur à la marchandise. A quelques pertes que soit exposé le commerce de Kouka, tant qu'un chemin de fer ne le rattachera pas à la Méditerranée, la position géographique de la capitale du Bornou lui assure néanmoins l'un des premiers rangs dans le mouvement des échanges de l'Afrique centrale. Les marchands ont en outre l'avantage de trouver à Kouka une population toujours pacifique et polie, habituée à recevoir les étrangers : jamais le marché n'est troublé par les disputes et les cris. Depuis longtemps on jouit aussi à Kouka d'un privilège qui manque à la plupart des marchés africains : l'unité de monnaie. Même pendant la première moitié du siècle, un décret royal avait fixé comme signe représentatif des valeurs l'écu d'argent ou *gours*, à l'effigie de Marie-Thérèse, ou à colonnes comme le douro espagnol. La monnaie divisionnaire est le cauris : lors du voyage de Nachtigal, quatre mille de ces coquillages représentaient la valeur du gours.

La deuxième ville du Bornou proprement dit par le nombre des habitants est Ngornou, située à une trentaine de kilomètres au sud-est de Kouka, immédiatement au bord du lac, qui l'envahit pendant la saison des pluies. Il arrive que les deux tiers de la ville sont envahis par les eaux, et par suite du mouvement d'érosion qui s'accomplit d'année en année sur la côte occidentale, les cabanes doivent graduellement se déplacer : la ville se meut dans la direction de l'ouest, comme tous les villages du littoral. Un des ports de Kouka, Madouari, où se fit transporter le voyageur Overweg pour mourir en vue du lac qu'il avait parcouru, le premier des Européens, che-

[1] Westendorp, *Der Elfenbeinhandel in Afrika*, Ausland, 21 déc. 1885.

mine aussi vers l'ouest, et, lors du voyage de Nachtigal, on parlait de rebâtir en entier la ville de Kouka pour la placer sur un sol plus élevé, à l'abri de toutes les invasions lacustres. Aux dangers d'inondation s'ajoute pour les habitants de Ngornou le péril incessant des incursions de pirates. Les femmes, les esclaves qui travaillent dans les jardins ont chaque instant à redouter que des Yedina en embuscade ne s'élancent pour les enlever et les jeter enchaînés au fond des barques. Kaoua, Baroua sont, comme Ngornou, exposées aux surprises de ces pirates. Les villes riveraines du nord ont à redouter un autre danger, les attaques des Touareg ou des Aoulad-Slimân : il faut payer double ou triple tribut pour satisfaire à la fois le suzerain et ses ennemis. Ngigmi, à l'angle nord-occidental du lac, est une de ces villes qui ne subsistent que par tolérance ; elle est menacée de disparaître comme Louri, qui existait lors de la visite de Denham, et comme Woudi, cité jadis fameuse dont quelques palmiers marquent l'emplacement ; les fossés et les chausse-trappes que creusent les Kanouri aux lieux de passage pour arrêter les Touareg sont des moyens défensifs presque ridicules. Ngigmi est considérée comme la ville frontière du royaume sur la route du Fezzân et de la mer ; cependant ce n'est pas là que les voyageurs venus du nord ont à s'arrêter pour annoncer leur visite au sultan du Bornou et demander l'autorisation de continuer leur route : c'est à Yéou, au passage de la rivière du même nom, que s'accomplit cette formalité.

Dans le Bornou occidental, arrosé par le komodogou Yéou et ses affluents, les villes sont nombreuses et plusieurs d'entre elles, d'après Clapperton, Barth, Rohlfs, ont plus de dix mille habitants groupés dans leur enceinte. Non loin de l'ancienne Birni ou Kasr Eggomo se trouve le village de Ngouroutoua, c'est-à-dire « des Hippopotames », où le voyageur Richardson mourut de fatigue en 1851 ; Barth y visita son tombeau, respecté par les nègres. Plus à l'ouest se succèdent Sourrikolo, Borsari, la place de Khadedja, Boundi ou la cité des « Bêtes sauvages », Machena, que domine un roc superbe, Goummel, Birmenaoua, ces deux dernières gardiennes de la frontière politique et peuplées d'Afounou, c'est-à-dire de Haoussaoua, quoique appartenant au Bornou ; Goummel est le centre d'un très grand commerce et ses trois cents boutiques sont visitées par les marchands du Noupé. L'angle nord-occidental du royaume est occupé par l'État vassal de Sinder (Zinder), enrichi par les Touareg qui viennent y commercer, mais souvent aussi ravagé par eux ; des Juifs convertis, venus des bords de la Méditerranée, y ont aussi une petite colonie[1]. La capitale, bâtie à la

[1] Richardson, *Mission to Central Africa.*

base orientale d'un roc, a mérité d'être appelée la « Porte du Soudan », grâce aux porteurs de sel touareg qui ont établi leurs campements aux abords de la ville : la route de Sinder est plus fréquentée que celle du Fezzân. Des maisons d'argile, des cabanes en nattes, des tentes groupées en désordre, forment la cité. Les montagnes du Mounio, qui s'avancent en forme de cap dans les savanes limitrophes du désert, ont quelques villes importantes, Gouré, Vouchek, riches en céréales, et plus au sud Bouné et Souleri, près duquel s'étend un lac de natron, étendue de cristaux blancs comme la neige. Un autre lac, celui de Magadjiri, se compose de deux bassins communicants, l'un d'eau douce, l'autre d'eau fortement saline[1]. Les villes du Mounio ressemblent à celles de la Maurétanie par le genre de construction.

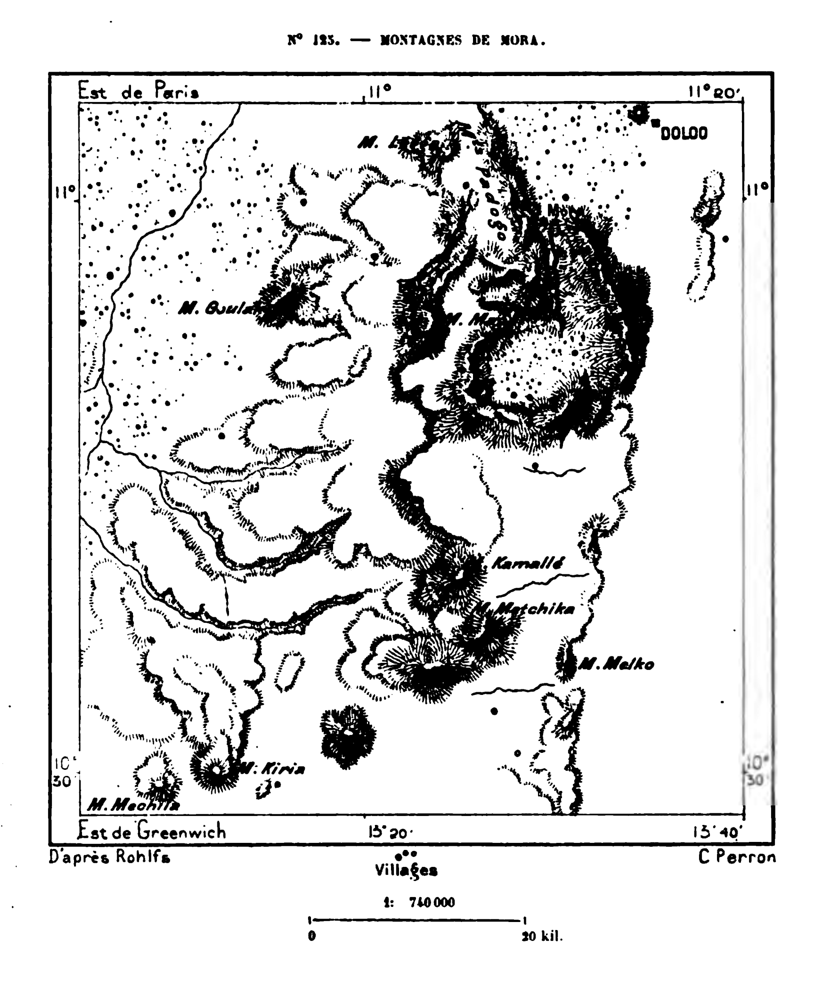
Au sud-ouest de Kouka, sur la route qui mène au bas Benué, l'une des principales étapes est Magommeri, résidence de l'un des premiers dignitaires de l'empire; Rohlfs y vit une autrucherie, probablement la seule qui existe dans le Soudan ; mais il n'est pas rare de rencontrer des autruches domestiques suivant les caravanes ou trottant dans les basses-cours. Au delà de Magommeri on traverse Mogodom, ville entourée de champs de cotonniers, et Goudjba, peuplée partiellement de païens ; presque toutes les cités murées n'ont pour habitants que des civilisés se réclamant de l'Islam. Au delà, dans les montagnes du pays des Bâbir, existerait, d'après la renommée, une ville considérable du nom de Biou, qui commencerait aussi à subir l'influence mahométane.

L'extrémité méridionale du lac Tzâdé, que contourne la route historique du Ouadaï au Bornou occidental, est une des parties du royaume où les villes se succèdent en plus grand nombre. Yedi, située près de la plage en hémicycle du golfe, est considérée comme le lieu d'origine des insulaires qui ont pris le nom de Yedina, et ces pillards, mus par un sentiment patriotique, s'abstiennent de toute incursion sur le littoral voisin. Au sud-est Marté, entourée comme Yedi de murs en ruines, se trouve à peu près sur la limite ethnologique entre les Kanouri, les Makari, les Arabes. Ces trois races sont représentées dans la population de Marté, qu'un de ses mets favoris fait tenir en dégoût par les habitants du Bornou : ils font la chasse aux rats des champs, qu'ils mangent faisandés. Plus loin, sur la route du Ouadaï, Misséné a déjà perdu l'aspect des villes du pays kanouri : on n'y voit plus de cabanes en chaume et toutes les maisons se distinguent par des portes étroites à la base et s'élargissant vers le haut. Ngala, qui succède à Missené

[1] H. Barth, ouvrage cité.

dans la direction de l'orient, est exposée aux crues du Tzâdé ; mais les habitants, moins imprudents que ne le sont les riverains de la Loire et du Rhône, ont pris soin de dresser leur ville et leur palais en forteresse sur une terrasse artificielle contre laquelle vient battre le flot. Ngala fut probablement habitée par les So, les anciens maîtres du pays ; on montre dans le voisinage de la cité plusieurs tombeaux, nécropole des souverains d'une

N° 125. — MONTAGNES DE MORA.



antique dynastie. Plus loin, dans le delta du Chari, les villes insulaires d'Afadé et de Goufeï dressent les murs de leur enceinte tantôt au-dessus d'une mer sans limites visibles, tantôt au milieu des campagnes vertes. Une autre ville, que l'on dit la plus ancienne de la contrée, Elf (Alfou), est soigneusement évitée par les voyageurs, à cause du pouvoir magique attribué à ses habitants ; sa voisine, Kala-Kafra, est entourée d'une forte enceinte. Le chef-lieu du pays de Logon, Logon-Karnak, développant ses murs et ses tours sur une berge du fleuve où s'amarrent les barques,



LOGON-BIRNI. — VUE GÉNÉRALE

Dessin de Pranishnikoff, d'après Barth.

où sèchent les filets, est la principale cité de la contrée, comme lieu de passage et d'échanges entre le Bornou et le Baghirmi; le sultan, de religion mahométane, est tributaire des deux États limitrophes.

Dans le bassin du Mboulou, loin du lac, les États vassaux ou soumis directement depuis une époque récente ont aussi des villes considérables. Dikoa, cette place forte que la tradition dit avoir été fondée par les Touareg, serait l'endroit de l'Afrique centrale où l'on parle le meilleur kanouri; elle fut souvent la résidence des rois du Bornou et des arbres à large ramure ombragent son palais. Ses artisans sont fort habiles à tisser le coton. Ala, non loin de Dikoa, fut aussi naguère une capitale d'État. Vers les montagnes du sud, mais toujours dans la plaine, Maï-doug-eri, peuplée de Gamergou, parsème ses huttes par milliers sous les branchages. Les villes du pays d'Oudjé, Mabani, Kasoukoula sont de grands marchés, où se rencontrent les civilisés du nord et les païens du sud, échangeant leurs denrées. Plus loin, à la base des montagnes, se montre la ville de Doloo, partagée en deux moitiés par une rivière serpentine, élevant un de ses quartiers en amphithéâtre sur les pentes d'un coteau : des fortifications modernes entourent cette grande ville, capitale de l'État de Mandara, maintenant inféodé au Bornou : le voyageur Vogel y resta captif pendant un mois et risqua plusieurs fois d'y perdre la vie. Au sud-ouest de Doloo, les ruines de Mora, l'ancienne capitale, apparaissent sur les escarpements d'un roc qui se dresse à plus de 200 mètres; elle dominait l'issue d'une gorge, à l'extrémité septentrionale d'un cirque de montagnes, ancien lac transformé en bassin de verdure; des villages couronnent chacun des monts de l'immense amphithéâtre[1].

[1] Villes principales du Bornou dont la population approximative est indiquée par les voyageurs à diverses époques :

BORNOU PROPREMENT DIT.		Maï-dou-geri en 1851, d'ap. Barth.	7 000 hab.
Kouka et banlieue, d'apr. Rohlfs.	120 000 hab.	Ngala, d'après Nachtigal	7 000 »
Kouka en 1873, d'après Nachtigal.	60 000 »	Souleri, d'après Barth	5 000 »
Ngornou en 1857, d'après Rohlfs.	20 000 »	Kala-Kafra, d'après Nachtigal . .	4 500 »
Goudjba » » .	20 000 »	Magommeri, d'après Rohlfs. . .	4 000 »
Machena en 1851, d'après Barth.	12 000 »	Marté en 1873, d'après Nachtigal.	3 500 »
Khadedja » »	12 000 »	Yedi » »	3 000 »
Goummel » »	12 000 »	Missené » »	3 000 »
Sinder » »	10 000 »	Baroua, d'après Rohlfs.	1 500 »
Kaoua en 1857, d'après Rohlfs. .	10 000 »	Ngigmi »	1 500 »
Gouré en 1851, d'après Barth. .	9 500 »	PAYS VASSAUX.	
Vouchek » » . .	9 500 »	Karnak-Logon en 1821 (Denham).	15 000 hab.
Boundi » » . .	8 500 »	Dikoa, d'après Rohlfs	15 000 »
Borsari en 1851, d'après Barth.	7 500 »	Doloo, » »	30 000 »

Ala, d'après Rohlfs. . . . . 3 500 habitants.

Le maï ou sultan du Bornou, généralement désigné sous le nom de cheikh, désignation du « maire du palais » qui renversa la dynastie précédente, est un souverain absolu, « le Lion, le Vainqueur, la Sagesse! » Cependant il daigne se faire assister par un conseil, qui comprend non seulement les membres de sa famille, mais aussi les kokenaoua, c'est-à-dire les chefs de l'armée et les représentants officiels des diverses races qui peuplent le royaume : Kanouri, Kânem-bou, Teda, Arabes, ont leurs délégués héréditaires au conseil du souverain, et c'est précisément la nation prépondérante, celle des Kanouri, qui a le moins de défenseurs auprès du trône; celle des Arabes, qui est la plus faible, a plus de kokenaoua que les autres : ainsi sont sauvegardés les intérêts de la minorité. La plupart des hautes charges sont occupées par des esclaves, le souverain étant porté naturellement à se confier à des hommes qui lui appartiennent plutôt qu'à des personnages fiers de leur origine : même, sous la dynastie précédente, le commandant en chef des troupes, qui prenait rang, dans la hiérarchie gouvernementale, au-dessus du prince royal, était toujours un esclave. L'armée permanente est assez forte, et tandis que des troupes d'apparat restent autour du cheikh pour rehausser sa grandeur auprès de la foule des sujets, de nombreux détachements campent dans le voisinage de la frontière. Le sultan possède quelques canons et l'élite de ses troupes est armée de fusils. Quelques compagnies sont même vêtues à l'européenne, mais sans uniformité : les coupes et les couleurs des habits varient de la manière la plus bizarre. Les cavaliers portent encore la cuirasse comme au moyen âge : pour les uns, l'armure est une cotte de mailles, pour d'autres une couverture ouatée qui les enveloppe jusqu'aux pieds; les chevaux sont recouverts de la même manière. Sous ce harnachement, bêtes et gens peuvent à peine se mouvoir; il faut choisir les plus forts chevaux pour porter les cuirassiers et ceux-ci ont toujours à leur côté un piéton qui, en cas de chute, les débarrasse à la hâte de leur couverture ou de leur cotte et les aide à se défendre ou à s'enfuir. Dans l'ensemble de l'armée on compte un millier de ces cavaliers, plus redoutables en apparence que vraiment dangereux. Les troupes commandées directement par le sultan comprennent environ 3000 hommes; en outre, 4000 soldats se groupent par petits détachements sous les ordres des kokenaoua. Les soldats ne reçoivent aucune paye, mais à leur retraite, c'est-à-dire quand ils sont invalides, on leur donne des lopins de terre à cultiver; les grands dignitaires de l'armée et de l'administration sont rémunérés en fiefs.

Les divisions du royaume n'ont point la régularité qu'offrent les dar du Fôr, et du Ouadaï : les provinces directement soumises s'entremêlent,

petites ou grandes, aux États vassaux rattachés sous des conditions diverses à l'État suzerain. Dans la plupart de ces royaumes secondaires les souverains continuent de disposer de la vie de leurs sujets et font des razzias pour leur propre compte chez les païens des alentours. Les hommages qu'on rend au sultan du Mandara dépassent même ceux qui sont dus au maï du Bornou : nul dignitaire n'ose s'asseoir devant lui en tournant directement la face vers son glorieux visage; de peur d'être éblouis, tous doivent lui tourner le dos en se penchant vers la terre. Quand il voyage, accompagné du concert incessant des tambours et des trompettes, les courtisans courent devant lui, l'avertissant à grands cris de tous les accidents de la route. Nul cérémonial n'est plus rigoureux et plus servilement obéi que celui de la cour de Doloo.

V

BAGHIRMI

Le pays de Baghirmi proprement dit est la plaine en partie marécageuse comprise entre le cours du Chari inférieur, le Tzâdé, les montagnes que peuplent les Sokoro et les rochers qui limitent à l'ouest le lac Fitri. Cet espace occupe une superficie d'au plus 50 000 kilomètres carrés, soit environ un dixième de la France en étendue; mais on considère comme une dépendance politique du Baghirmi les régions environnantes habitées par des populations païennes qui payent le tribut ou chez lesquelles des expéditions de guerre vont faire provision d'esclaves : le territoire du Baghirmi se trouve ainsi plus que triplé sur les cartes. D'après les auteurs arabes, les habitants de la contrée auraient été nommés Baghirmi, Bakirmi, Bakarmi, des deux mots Baggar Miya ou « Cent Vaches », parce que les premiers souverains du pays avaient imposé un tribut de cent têtes de bétail à chacune des peuplades qui leur étaient soumises. Dans la langue des indigènes ceux-ci se désignèrent eux-mêmes par le nom de Barmaghé.

La population du Baghirmi, y compris les tributaires, était évaluée par Barth, au milieu du siècle, à un million et demi d'habitants; d'après Nachtigal, les sanglantes guerres avec le Ouadaï, les famines, les razzias qui en ont été la conséquence, auraient réduit d'au moins un tiers le nombre des Barmaghé : on ne saurait les évaluer à plus d'un million. Les habitants policés du pays, dans le Baghirmi proprement dit, sont, comme les Kanouri du Bornou, des gens de race croisée, ayant parmi leurs ancêtres des So, des Makari et autres aborigènes de toutes les tribus voisines,

des Arabes, des Foula : l'introduction de l'Islam et d'une civilisation nouvelle a créé peu à peu un contraste ethnique entre les gens du Baghirmi et les populations environnantes. D'après les chroniques et les traditions, les fondateurs arabes du royaume seraient venus de l'Arabie, peut-être de Médine, à la fin du quinzième ou au commencement du seizième siècle : quoi qu'il en soit, ils étaient originaires de l'est. A cette époque, comme de nos jours, un mouvement d'émigration et de conquête se produisait dans le sens de l'est à l'ouest.

Quoique très mélangés comme leurs voisins du Bornou, les habitants du Baghirmi leur sont très supérieurs par la beauté corporelle. Ils sont en général bien équilibrés, souples et forts; leurs traits n'ont pas la laideur repoussante qu'offrent tant de Kanouri, et les femmes baghirmi surtout se distinguent par des figures vraiment agréables, au front développé, au nez droit, aux lèvres à peine saillantes; elles ont les cheveux ras, mais sur les deux côtés de la tête elles y mêlent des fibres végétales tressées en forme d'épis. Le noir foncé de la peau est assez rare : la plupart des Baghirmi ont un reflet rougeâtre, presque métallique. Ils sont en général très intelligents, fort habiles aux divers métiers : on vante surtout leur talent pour le tissage des étoffes, la teinture, les travaux de sellerie et de passementerie; en 1871, lorsque le sultan du Ouadaï se fut emparé de la capitale du Baghirmi et s'en retourna victorieux dans son pays, il prit soin d'emmener en captivité les meilleurs artisans, maçons, tisserands, tailleurs, teinturiers, pour les établir en colonies et les employer comme conducteurs de travaux : trente mille ouvriers du Baghirmi auraient été ainsi déportés dans le Ouadaï : en même temps défense fut faite aux Baghirmiens de porter de belles étoffes. Aussi l'industrie locale a-t-elle considérablement diminué : on ne pourrait plus aujourd'hui bâtir un palais de briques comme celui qui possède le sultan de Masseña. Mais, si bien doués que soient les gens du Baghirmi pour les métiers pacifiques, ils sont tellement accoutumés, de père en fils, à la profession des armes, que les mœurs soldatesques sont devenues générales, que le mépris du labeur honnête est la première condition du respect, que la brutalité, la cruauté même sont tenues à honneur : le dernier souverain tirait vanité du surnom d'Aboû-Sekkin ou « Père du Couteau » que lui avait valu l'égorgement en masse de convives auxquels il avait juré foi et amitié. Les Baghirmi méprisent fort les Kanouri du Bornou et les Maba du Ouadaï comme leurs inférieurs en valeur guerrière, et cependant ils n'ont point constitué comme eux d'État puissant et leur situation politique a presque toujours été celle d'un vasselage plus ou moins déguisé; maintenant ils payent tribut au sultan du

Ouadaï et c'est de lui que leur souverain a reçu l'investiture. D'ailleurs le Baghirmi n'a pas les mêmes avantages que le Bornou comme voie historique pour le commerce de l'Afrique centrale : pour ses échanges il dépend du marché de Kouka, lieu d'étape entre la Méditerranée et l'Océan.

Outre les Baghirmi, toutes les races des alentours sont représentées dans la population policée des villes : des colonies de Kanouri se sont établies dans toutes le parties du territoire; des Makari de l'ouest, des Kouka et Boulala du nord sont nombreux dans les districts qui avoisinent leurs pays; les Arabes, Assela, Salamat, Khozam, Debaba, Aoulad-Mousa, Choa, cultivent le sol, principalement dans la partie septentrionale du Baghirmi; enfin les Foula, descendant en partie de ceux que les chroniques signalent dans les campagnes riveraines du Chari dès le quinzième siècle, se rencontrent surtout dans les régions méridionales de la contrée : ils sont en général très amis des Arabes, à cause de la ressemblance des mœurs et malgré la différence de l'origine et de la langue. Ceux qui rencontrèrent Nachtigal lui donnèrent le nom de « cousin », disant que leurs ancêtres étaient venus, comme lui, des bords de la Méditerranée. Presque tous pasteurs de vaches, les Foula mènent une vie à demi nomade et se distinguent des musulmans du Baghirmi, pour la plupart fort tièdes dans leur foi, par une grande ardeur religieuse. En 1857 un mahdi foula, un « guidé de Dieu », comme celui qui renversa plus tard la puissance égyptienne dans le Kordofan et à Khartoum, entraîna une partie de la population du Baghirmi sur le chemin de la Mecque, triomphant du souverain en bataille rangée. Après de grands massacres de part et d'autre, le royaume se reconstitua péniblement.

Les peuplades à demi indépendantes ou même complètement libres des régions du sud et de l'est sont pour la plupart apparentées aux Baghirmi par la langue et leur ressemblent par les traits physiques : ces indigènes sont des frères de race, auxquels il ne manque, pour être assimilés aux habitants du Baghirmi proprement dits, que de se dire mahométans et de parler le bagrima. Innombrables sont les noms de tribus et de clans, la vie sauvage ayant pour conséquence un fractionnement à l'infini : chaque district a sa peuplade, et chaque famine, chaque inondation, chaque razzia de négriers la subdivise en familles secondaires. La plupart de ces noirs se font trois incisions sur les tempes, d'autres se distinguent par des tatouages sur le front, sur le nez ou les joues; les Gaberi de la mésopotamie baghirmienne s'arrachent deux incisives, l'une en haut, l'autre en bas; les Sara, tribu encore plus méridionale, affilent leurs dents en pointe comme les gens de nombreuses tribus dans le bassin nilotique. Les Koufou, qui font

partie de la nation des Sara, percent leurs lèvres de bâtonnets formant garniture autour de la bouche.

Le culte des arbres s'est maintenu chez quelques tribus. Les Somraï, voisins des Gaberi, jurent sur l'écorce d'une espèce d'acacia, et le serment qu'ils prêtent dans ces occasions est aussi sacré pour eux que le serment de l'Arabe sur le Coran. Tous les indigènes de ces régions croient à un être suprême dont la voix est le tonnerre et qui siège sur un trône de nuages : leur dieu est surtout un « Lanceur de Foudres ». C'est à ce dieu qu'ils offrent des sacrifices sanglants, de coqs et de chèvres. Une hutte, dans laquelle ne pénètrent ni les femmes ni les enfants, enferme le pieu taillé dans un arbre sacré, que l'on asperge du sang des victimes : une part du gibier, un lambeau de l'ennemi mutilé sont attachés à ce pieu symbolique.

Les « hommes sages », c'est-à-dire les magiciens, interprètent auprès du vulgaire les ordres de la divinité : ils expliquent les oracles qu'ils lisent dans le sang des victimes, dans leur convulsion suprême, dans la position des cadavres. Ils dénoncent les mauvais sorciers, leur rivaux en puissance occulte. Quand un jeune homme meurt chez les Somraï, deux « sages » prennent le corps, qui les entraîne de force, disent-ils, devant la hutte du meurtrier : aussitôt on verse sang pour sang et le chef partage avec la famille lésée l'avoir du prétendu coupable. Chez les Sara, une touffe d'herbe, des feuilles vertes, placées sur la tête d'un sage, le jettent dans une extase divine : il oscille, s'élance, recule, se balance comme un homme ivre et finit par tomber devant un des assistants; celui-ci est le malheureux voué à la mort. Leurs cérémonies mortuaires prouvent que les païens du Baghirmi croient vaguement à la persistance de la vie dans le tombeau. On étend le cadavre sur un lit de nattes, et l'on place à portée de sa main une chèvre égorgée, un vase de miel et de bière; dans sa bouche une petite calebasse est pleine de cauris, qui lui serviront à payer son passage vers un autre monde : c'est l'équivalent de l'obole qu'en Europe le mort donnait à Caron pour gagner la sombre rive. On dit que chez les Niyillem, sur la rive droite du Chari, des jeunes filles vierges sont enterrées vivantes dans la tombe des chefs. Les épileptiques sont massacrés, comme possédés du diable.

La polygamie est générale chez les gens riches du haut Baghirmi. Le père de la femme vendue reçoit en échange un cheval, des esclaves, des chiens engraissés; mais si elle reste stérile, il doit la reprendre ou la céder à un autre homme, qui rembourse au mari son prix d'achat, ou la laisser dégrader au rang d'esclave. D'autre part, quand la femme est devenue cinq fois mère, elle reprend sa liberté complète et peut rentrer, si elle le

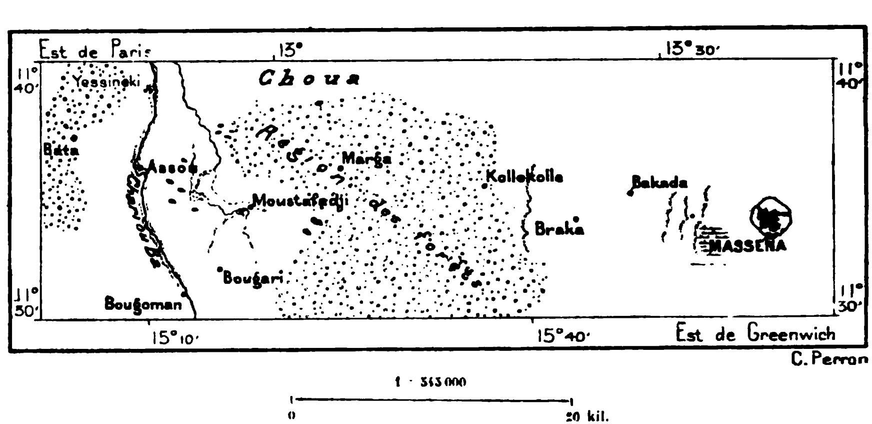
désire, dans la maison paternelle. Quelques restes des institutions du matriarcat se seraient maintenus dans le pays. Ainsi l'un des petits États du haut Chari, situé en aval de la jonction du ba Bousso et du Bahr el-Abiad, est connu sous le nom de Beled el-Mrâ ou « Pays de la Femme », parce que le gouvernement y est toujours confié à une reine.

Quoique mahométans de nom, les Baghirmiens ne font aucune tentative pour répandre l'Islam parmi les peuplades païennes du sud et voient d'un très mauvais œil la propagande religieuse des Foula : c'est que l'intérêt leur commande de considérer toujours comme de haïssables païens les peuples qui servent au recrutement de leurs troupeaux d'esclaves. S'agit-il de payer le tribut au Ouadaï ou au Bornou, de bâtir une résidence royale, de remplir le trésor de l'État par une vente fructueuse, on organise une expédition de négriers dans le pays du sud. Unies, toutes les populations menacées par les traitants seraient inattaquables; mais, sans intérêts solidaires, elles cherchent à détourner le danger qui les menace en le dirigeant sur autrui : ce sont des sauvages qui servent de limiers à l'ennemi commun contre d'autres sauvages, et ceux-ci à leur tour aideront plus tard à les surprendre et à les capturer. C'est parmi les peuplades Sara surtout que l'on va faire provision de jeunes gens et de jeunes filles pour les marchés : le nom sous lequel on désigne d'ordinaire toute la race est celui de « Vils Esclaves ». Pour éviter la visite des Baghirmiens, nombre de tribus payent à l'amiable la taxe, fixée uniformément à « cent têtes » par an, et pour se procurer ces cent têtes elles font la guerre pour leur propre compte. Quand les assaillants sont munis de fusils contre des hommes armés seulement de flèches, de javelots ou de haches, leur chasse est toujours heureuse : Nachtigal fut obligé d'assister au siège, puis à la prise de deux eriodendron sur lesquels s'étaient réfugiées plusieurs familles d'indigènes Gaberi. Frappés à mort, les défenseurs, postés au sommet comme sur la hune d'un navire, tombèrent sur le sol à travers le branchage, et l'on n'eut plus qu'à monter pour capturer les femmes, les enfants, les animaux domestiques groupés sur le plancher que soutenait le deuxième étage de branches. Toutefois il est des tribus bien défendues par leur position qui ont bravé jusqu'à maintenant tous les efforts des marchands d'esclaves. Tels sont les Sokoro, dont les nombreuses petites républiques s'appuient à des roches abruptes, forteresses naturelles que n'osent point assaillir les guerriers de la plaine.

Comme presque tous les autres gouvernements de l'Afrique centrale, celui du Baghirmi n'a d'autre règle que le caprice, d'autre limite que la puissance des rivaux ; mais, pour ne pas avoir d'ennemis dangereux dans sa

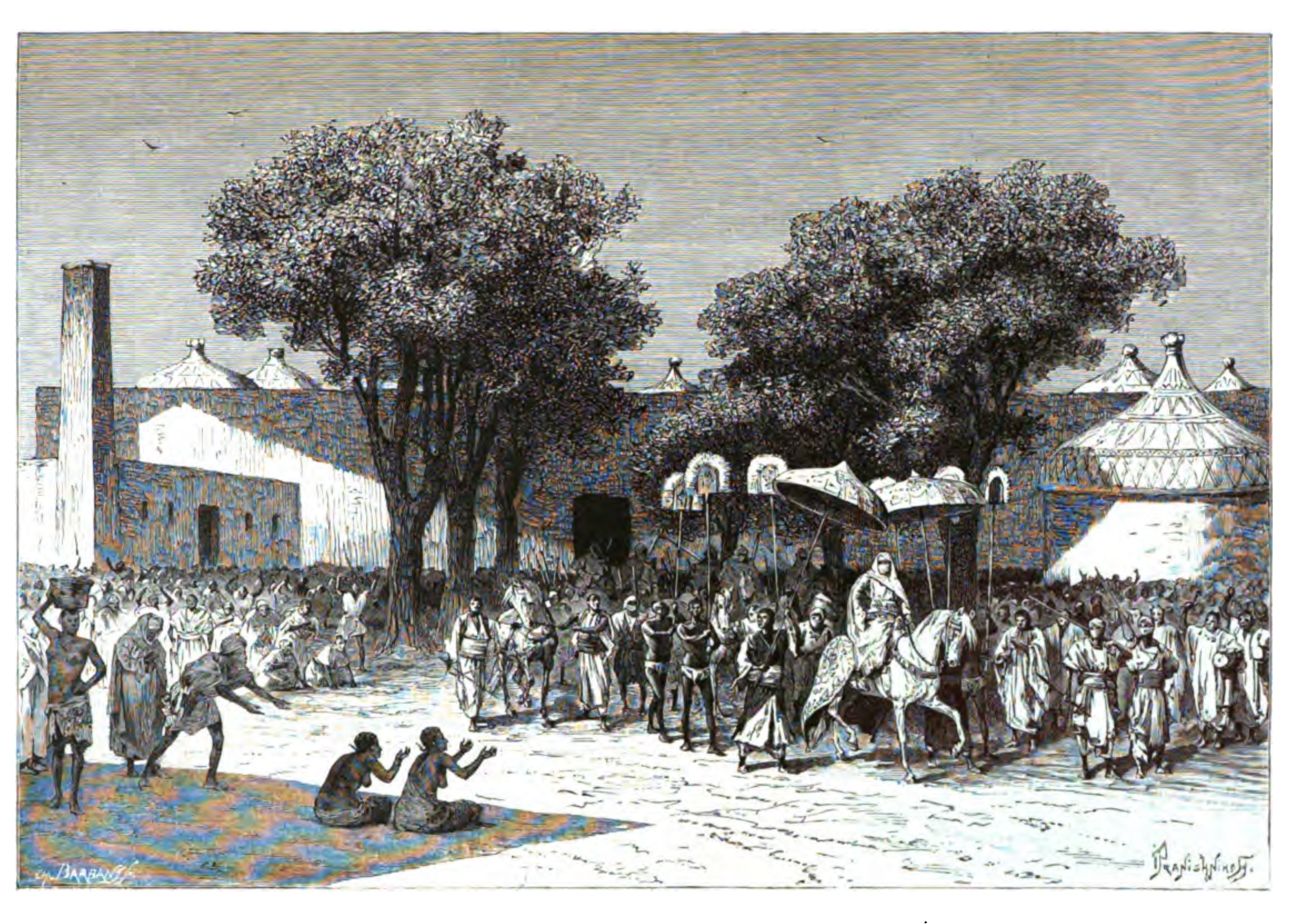
propre famille, le sultan qui monte sur le trône fait arracher un œil à chacun de ses frères, la coutume exigeant que le sultan ait le corps sans défaut. Du souverain le pouvoir absolu descend à ses nombreux ennuques et à tous les fonctionnaires, qui imposent les taxes et pillent les villages à volonté. Les sujets se présentent très humblement devant les maîtres. En pénétrant dans la maison du sultan, chacun doit mettre son buste à nu, laisser retomber ses vêtements au-dessous de la ceinture, s'agenouiller, incliner le corps en avant et joindre les mains. Seuls les musiciens, qui sont de sang royal, et quelques chefs de tribus sokoro, que des exploits de guerre ont fait considérer comme étant au-dessus de la loi commune, sont affranchis de cette règle d'étiquette. Un esclave balance devant le roi un écran

N° 126. — MASSEÑA ET BAGHIRMI OCCIDENTAL.



de soie rouge garni de plumes d'autruches noires : c'est le *rich*, emblème de la souveraineté; quant à la lance royale, sur laquelle on prêtait serment comme sur une chose divine, elle a été capturée par le sultan du Ouadaï, qui garde ce symbole du pouvoir royal.

La capitale de Baghirmi, Masseña ou Massenia, la ville du « Tamarinier », fondée il y a plus de trois siècles, est située dans l'immense plaine du bas Chari, à une vingtaine de kilomètres au nord du Batchikam. Outre la ville, les murs enferment un espace considérable, des cultures, des champs de foire et même un lac temporaire, offrant à peu près le même aspect que celui de Kano et rendant la ville fort insalubre. Lorsque le sultan du Ouadaï fit le siège de Masseña en 1870 et 1871, il ne put l'investir complètement et c'est par une galerie de mine qu'il pénétra. Masseña est non seulement la capitale, mais aussi la cité la plus populeuse du Baghirmi; avant le siège, 20 000 habitants au moins s'y trouvaient réunis. Bougoman, sur la rive gauche du Chari, est, d'après Nachtigal,



PALAIS DU SULTAN DE MASSEÑA

Dessin de Pranishnikoff, d'après Barth

une ville quatre fois moins peuplée, mais elle occupe un des points du cours fluvial que choisissent de préférence les caravanes pour le passage; Bougoman et sa voisine Kokorotché fournissent à la capitale presque toutes les céréales qui alimentent son marché.

A l'est du Barghirmi, la ville de Kanga, située sur un des promontoires septentrionaux des montagnes de Ghéré, est habitée par des Sokoro indépendants, et cependant elle est considérée par les Baghirmiens comme une sorte de métropole : c'est là que leur dynastie royale aurait pris son origine. Au sud s'étendent les régions encore inexplorées que parcourent les hauts affluents du Chari et qui remontent soit vers les sources de l'Ouellé, soit vers un faîte de partage entre le bassin du Tzâdé et celui du Congo. Là est la région de l'Afrique centrale où les voyageurs feront un jour les découvertes les plus considérables qui restent encore à faire dans la géographie du continent.

FIN DE L'AFRIQUE OCCIDENTALE.

La bienveillante collaboration des personnes qui m'ont aidé pour les volumes précédents ne m'a pas manqué pour ce douzième volume de la *Nouvelle Géographie universelle*. Quelques voyageurs, parmi lesquels je citerai M. Carlos de Melho, M. Arruda Furtado, M. Ernesto de Vasconcelhos, M. Joseph Thomson, l'explorateur du Massaï et du Haoussa, m'ont aussi fait profiter de leurs notes ou de leur conversation. Mais parmi les ouvriers de la première heure il en est un auquel je ne puis plus cette année adresser le témoignage de ma gratitude profonde. M. Ernest Desjardins n'est plus. Du moins n'oublierai-je pas le concours précieux qu'il m'apporta par ses annotations d'épreuves et par ses conseils, surtout pour les volumes de l'Europe méditerranéenne, de la France et du bassin Nilotique. Comment exprimer ma reconnaissance envers cet homme de labeur et d'intégrité, si ce n'est en l'imitant, par la conscience de mon travail?


THE ASTOR LIBRARY
NY

INDEX ALPHABÉTIQUE

A

[1] Les numéros précédés d'un astérisque indiquent la page où se trouve la description la plus complète des lieux, des populations ou des sujets désignés.

H

I

J

K

L

M

N

S

T

V

W

Y

Z

TABLE DES CARTES

TABLE DES GRAVURES

TABLE DES MATIÈRES

ERRATA

	Population en 1877.	Population kilométrique.
Page 87, note 1. Au lieu de :	280 400 hab.	39 hab.
	Population en 1883.	Population kilométrique.
Lisez :	300 875 hab.	42 hab.

Page 119, première ligne. Au lieu de : Artenaria, lisez : Artenara.

Page 192, lignes 28 et suivantes : « D'après la légende, qui d'ailleurs ne paraît point justifiée, il n'en aurait point été ainsi dans les temps anciens ; alors le Sénégal aurait continué son cours vers le sud-ouest, à l'abri de la chaîne des dunes du Cayor, et se serait déversé dans le golfe de Dakar. »

M. Wendling qui, pendant les opérations militaires de 1883, a parcouru le Cayor dans tous les sens à la poursuite de Damel, pense que l'opinion des Ouolof sur l'ancien cours du Sénégal est parfaitement justifié. « En se rendant de Saint-Louis à Louga, quelle que soit la route choisie, il faut toujours, dès que l'on a quitté la zone d'inondation, traverser quinze ou seize chaînons parallèles, orientés du nord-est au sud-ouest, suivant la résultante des vents dominants. Ces plissements présentent tous les caractères des dunes, avec des pentes douces du côté du vent, des talus escarpés de l'autre, et partout on rencontre le sable pur jusqu'à 25 ou 30 mètres de profondeur. On reconnait qu'à l'origine les terres du Cayor furent des alluvions du fleuve qui se rattachèrent à l'îlot de Dakar et que recouvrirent ensuite les sables marins. »

Page 224, ligne antépénultième. Au lieu de : de Birgo, lisez : du Birgo.

Page 232, ligne 21. Au lieu de : Corra, lisez : Corre.

Page 265, ligne dernière. Au lieu de : Oulad-Omar ?, lisez : Oulad-Mbarek.

Page 382, note 3. Au lieu de : *Wanderings in West*, lisez : *Wanderings in Western Africa*.

13979. — Imprimerie A. Lahure, rue de Fleurus, 9, à Paris.

3-19

